

VA 1
152.4738

(2)

ENCYCLOPÉDIE MÉTHODIQUE

NOUVELE ÉDITION ENRICHIE DE REMARQUES

DÉDIÉE À LA SÉRÉNISSIME

RÉPUBLIQUE DE VENISE

ANTIQUITÉS, MYTHOLOGIE,

DIPLOMATIQUE & CHRONOLOGIE.

TOME PREMIER SECONDE PARTIE.



À P A D O U E



M. DCC. LXXXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÈGE.

A S T

ASTÉRION ; fleuve du pays d'Argos , fut père de trois filles , nommées Eubea , Porlymna & Acrela ou Acrona , qui furent , dit-on , les nourrices de Junon . Dans ce fleuve croissoit une herbe , nommée aussi *astérion* , dont on faisoit des couronnes à la Jonon d'Argos . Voyez INACHUS , JUNON .

ASTÉLON , de la race des Éacides , fut un des Argonautes .

ASTÉRIUS , frère de Nestor , fut un des Argonautes .

ASTÉRIUS ; petit-fils de la Terre , on des Géans .

ASTÉROPE ; une des filles d'Atlas , la première des sept étoiles principales qui composent les Pléiades . Ovid. (*Fast.* 4 , 170 .)

ASTHÉMÈNES . Voyez CRATÈR .

ASTIANAX . Voyez ASTYANAX .

ASTIGI , dans la Bretagne .

Cette ville a fait fraper des médailles impériales latines , selon le P. Hardouin .

ASTIMÈDE , seconde femme d'Œdipe , persécuta les enfans du premier lit de son mari ; & pour les rendre odieux à leur père , elle les accusa d'avoir voulu aienter à son honneur ; ce qui irrita tellement le malheureux Œdipe , qu'il sembla de sang sa maison , selon l'expression de Diodore . Voyez ŒDIPÈ .

ASTIOCHÉ , fille d'Actor , n'ayant pu résister à la force du Dieu Mars , qui la surprit dans le palais de son père , devint mère d'*Aslanus* & d'*Ascalaphe* , généraux grecs au siège de Troie .

ASTIOCHÉ , fille de Philante , ayant été faite captive par Hercule dans la vallée d'Éphèse en Élide , fut aimée de ce héros , & en eut un fils nommé *Téléphème* .

ASTIOCHÉ ou MIERA , femme de Téléphos , fils d'Hercule , combattit avec son mari contre les Grecs qui , allant au siège de Troie , avoient fait une descente dans son royaume , la Mysie . Elle fut tuée par Nérée , le plus beau des Grecs après Achille . Une pâte antique du baron de Stofsch , offre cette reine étendue morte , & Nérée debout contre un arbre , contemplant avec douleur la beauté de l'héroïne à laquelle il a donné la mort . Philostratte en a parlé dans ses *Héroïques* ,

Épô.

Antiquités . Tome 1.

A S T

ASTIOCHÉ , fille de Priam , femme de Téléphos , & mère d'Eurypile , est la même que *Laudice* .

ASTIOCHUS ; vase rond que les assiégués remplissoient de poix fondue , de soufre allumé & d'étroupes , pour les verser sur les assiégeans . (*Hétychius* .)

ASTOMES ; peuples fabuleux , qui n'avoient point de bouche . Plinè les place aux Indes , & d'autres en Afrique . On dit que ces peuples croyoient qu'il étoit honteux de montrer sa bouche , & qu'ils la couvroient soigneusement . Leur nom est composé de l'a privatif & de *Stoma* , bouche . Peut-être qu'il a fait naître cette ridicule opinion .

ASTRABA .

ASTRABE .

ASTPABH .

Voyez ÉTIER .

ASTRAGALE , *ἀστράγαλος* , *astragalus* . Les Grecs & les Romains donnoient ce nom à l'os du talon des hippides ou bêtes à pied fourchu . Les uns & les autres employoient ces os en guise de dés , pour jouer au jeu que nous appelons encore les osselets , & ils leur conservèrent dans ce sens leur nom propre d'*astragale* .

ASTRAGALIZONTES ; les joueurs d'osselets . Plinè appelle de ce nom un groupe célèbre dans l'antiquité , fait par le sculpteur Polyclète . Winkelmann a cru en reconnaître une copie au palais Barberini . On y voit un enfant qui mord le bras d'une autre figure , détruite par le temps , & qu'il tient avec ses deux mains . Le savant antiquaire avoit désespéré long-temps de pouvoir expliquer un sujet aussi bizarre en apparence , lorsque le hasard lui fit apercevoir un osselet dans la main qui appartient au bras mordu . Cet *astragale* lui rappela sur le champ le fameux groupe de Polyclète .

Si l'on vouloit déterminer avec plus de précision le sujet des *astragalizontes* , on pourroit y reconnaître Patrocle , l'ami d'Achille , qui , ayant eu une dispute pendant son enfance au jeu d'osselets , tua involontairement son camarade Chryseïdès . *Apollodore* (*Bibl.* 1 , 3 , p. 126 , 6 .)

ASTRAGALOMANTIE ; divination ou espèce de sort qui se pratiquoit avec des osselets , sur lesquels on inscrivoit les lettres de l'alphabet . On les jetoit au hasard , & des lettres qui résuioient

V v

du coup on formoit la réponse . C'est ainsi que l'on consultoit Hercule Buraïque dans sa caverne, selon Pausanias (*Arcaid.*), & Gérion à la fontaine d'Apone. Le nom de cette divination étoit composé d'*ἀρπαγος*, *offet*, & de *μαρτυρία*, *divination*.

Lorsqu'on se servoit de dés au lieu d'osselets, elle s'appeloit *Cubomantie*, de *κύβη*, *dés*.

ASTRÉE, fille d'Astruc & de Thémis, étoit regardée comme la déesse de la Justice. Elle habita sur la terre tant que dura l'âge d'or ; mais les crimes des humains l'en ayant chassée, elle retourna au ciel, & se plaça dans le signe de la Vierge . Virgile dit qu'ayant été d'abord exilée des villes, elle s'étoit retirée à la campagne parmi les laboureurs, où elle trouva un asyle, mais qui ne fut pas de longue durée. On la peignoit, dit Aulu-Gelle, sous la figure d'une vierge qui avoit un regard formidable : la tristesse qui paroît dans ses yeux, n'avoit rien de bas ni de farouche ; elle conservoit, avec un air sévère, beaucoup de dignité. Elle tenoit une balance d'une main, & une épée de l'autre . On la confond souvent avec Thémis, qui est aussi la déesse de la Justice. Voyez THÉMIS, JUSTICE.

ASTRES . La plus ancienne Mythologie dont l'histoire ait conservé le souvenir, est celle des Égyptiens . Nous ne faisons point mention des Indiens & des Chinois, parce que les opinions des savans sont partagées à leur sujet . Les *astres* furent les premiers objets du culte des habitants de l'Égypte . Diodore de Sicile (*liv. 1*) l'atteste formellement . „ Les plus anciens habitants de l'Égypte ayant contemplé l'espace qui étoit au dessus de leurs têtes, & examiné avec admiration la structure de l'univers, créèrent d'abord deux divinités principales & éternelles, le Soleil & la Lune, qu'ils désignèrent sous les noms d'Osiris & d'Isis . . . Ils croient que ces divinités gouvernent le monde, donnent à toutes choses la nourriture & l'accroissement . . . ; que la nature de ces divinités influé beaucoup sur la production de toutes choses . . . ; de manière que la nature entière est renfermée potentiellement dans le soleil & la lune . . . „ Eusebe parle le même langage ; (*Præp. Evang. l. 3*) . „ Les Égyptiens, dit-il, ont attribué au soleil seul la formation de l'univers . Ils reconnoissent les *astres* pour la seule cause productive du monde, faisant dépendre ainsi toutes choses de la nécessité du destin & des mouvemens des corps célestes . Cette croyance est encore en vigueur parmi eux . „ Sextus Empiricus (*adv. Mathem.*) est encore plus explicite . „ Les Chaldéens, dit-il, regardent le soleil & la lune comme les *astres* principaux ; & ils n'accordent aux cinq autres planètes qu'une moindre influence sur les événemens sublunaires . C'est pourquoi les Égyptiens comparent le soleil à un roi & à l'œil droit ; la lune à une reine & à l'œil gauche ; les cinq autres planètes à leurs gardes ou satellites, & le reste des étoiles au peuple . „

Le premier culte des Égyptiens eut tellement pour objet les *astres*, & en particulier le soleil & la lune, que leurs plus anciennes fêtes se célébroient constamment aux nouvelles lunes ou néoménies, aux pleines lunes, aux solstices & aux équinoxes . Les Pélasges ou premiers Grecs, en adoptant le culte des Égyptiens que leur communiquèrent avec beaucoup d'altération les Phéniciens, conservèrent des traces très-sensibles de cette Mythologie astronomique . Pausanias (*Lacon.*) assure qu'il avoit vu en Laconie *sept colonnes*, *monumens* de l'ancien culte, que les habitants lui dirent être l'emblème des sept planètes . Dans le Cratyle, Platon dit expressément que les premiers habitans de la Grèce & la plupart des peuples barbares avoient commencé par adorer le soleil, la lune, les *astres*, le ciel & la terre . De là vint sans doute le respect & la vénération que les Orientaux eurent toujours pour le nombre de sept ; pour les sept cabiers, par exemple, &c.

Lorsque la progression des temps & des connoissances eut rendu ce respect matériel pour les *astres* trop familier aux Égyptiens, ils créèrent des dieux ou des génies préposés à la garde & à la conduite des planètes . Ils consacrerent plusieurs *astres* à la même divinité : Isis présidoit aux mouvemens de la Lune, & Sirius ou la Canicule, étoit encore de son département . Les phénomènes astronomiques partageaient aussi la vénération des Égyptiens, & ils divisèrent les levers, les couchers, les conjonctions & les oppositions des *astres* . C'est ce système mytho-astronomique que M. Dupuis, professeur du collège de Liège, développe avec tant d'esprit & de goût, & que nous exposerons d'après lui dans plusieurs articles de ce Dictionnaire.

ASTRÉUS ; un des Géans ou Titans qui firent la guerre à Jupiter : il devint amoureux de l'Aurore, & la rendit mère des Vents & des Astres. Voyez BOAË.

ASTRÉUS. Voyez EURVAIE.

ASTROBACUS ; un des héros de la Grèce, à qui on avoit élevé des monumens héroïques.

ASTROLOGIE . Cet article appartient au Dictionnaire de la Philosophie ancienne.

ASTURICA, dans l'Espagne.

COL. AST. AUGUSTA, *Colonia Asturica Augusta*.

Cette ville a fait fraper des médailles latines en l'honneur d'Auguste.

ASTT, ville . Les Grecs désignoient Athènes par ce mot générique ; & les Romains les imitèrent, en appelant Rome, *Urbs*.

ASTYANAX, fils unique d'Hector & d'Andromaque, donna de l'ombrage aux Grecs au milieu de leurs victoires, quoiqu'il ne fût encore qu'un enfant . Ils firent annoncer par le vain Calchas, que si cet enfant devenoit grand, il ne manqueroit pas de venger la mort de son père, & qu'il seroit même plus courageux que lui ; qu'il falloit donc le faire mourir au plutôt . Andromaque prit grand soin de le cacher ; mais

Ulysse le découvrit, & le fit précipiter du haut des murailles de Troie. Quelques auteurs attribuent cette évanescence à Ménélas; d'autres à Pyrrhus seul, sans dire que les Grecs ou Calchas l'eussent jugée nécessaire. Eurydice, dans la tragédie des Troyens, a pris pour principale intrigue, la mort d'*Astyanax*.

Racine le fait vivre plus long-temps; il suppose qu'*Astyanax* suivit sa mère en Épire, & que Pyrrhus, en épousant Andromaque, prit le fils d'Hector sous sa protection. Mais, comme il le dit lui-même, „ il écrivoit dans un pays où cette liberté ne pouvoit pas être mal reçue : car, sans parler de Ronsard, qui a choisi ce même *Astyanax* pour le héros de sa Franciade, qui ne fait que l'on fait descendre nos anciens rois de ce fils d'Hector; & que nos vieilles chroniques sauvent la vie à ce jeune prince, après la défolation de son pays, pour en faire le fondateur de notre monarchie ? „ *Astyanax* fut aussi nommé *Scamander*.

ASTYDAMIE, fille d'Aminon, & mère de Léprées, un des ennemis d'Hercule, fut aimée de ce héros, & reconcilla son fils avec lui : elle en eut un fils, nommé Étéclipe. Voyez LÉPRÉES.

ASTYDAMIE; femme d'Acalce. Voyez PÉLÉE.

ASTYLE; devin qui se trouva au combat des Lapithes & des Centaures, & prit la fuite.

ASTYMEDE. Voyez ASTIMÈDE.

ASTYOCHE; une des filles de Niobé. Voyez NIOBÉ.

ASTYOËN; fille de Philante. Voy. ASTIOCHÉ.

ASTYNOME; fille de Chryséis. Voy. CHRYSEIS.

ASTYNOMES étoient des magistrats d'Athènes, préposés à l'inspection des rues. Ils étoient chargés, pour cet objet, de mêmes détails que les voyers modernes. Leur inspection s'étendoit aussi sur les joueurs d'instruments & sur les bouffons (τῶν κωμικῶν). Les *astynomes* étoient à Athènes les mêmes magistrats que l'on appeloit à Rome Édiles plébiens.

ASTIORE, cité par Harpocrate, dit qu'ils étoient dix; cinq pour la ville, & cinq pour le Pirée. *Αστίορος* est composé d'*ἄστυ*, ville, & de *ῥος*, loi.

On voit dans Démosthène, que l'on ne pouvoit jamais être deux fois *Astynome*.

ASTYOCHEUS, fils d'Eole, le dieu des Vents, régna après son père sur les îles de Lipari, qu'il appela Éoliennes, du nom de son père.

ASTYONE; c'est le nom de la belle Chryséis, fille de Chrysès, grand-prêtre d'Apollon. Voyez CHRYSEIS.

ASTYPALEUS; surnom d'Apollon, à cause d'un temple qu'il avoit dans l'île d'Atypalée, une des Cyclades.

ASTYPALEA, île. ΑΣΤΥΠΑΛΑΙΕΩΝ.

Les médailles autonomes de cette île sont :

RRR. en bronze. (Pellerin.)

O. en or.

O. en argent.

On a frappé dans cette île des médailles impériales grecques en l'honneur de Tibère; ce sont les mêmes que les autonomes ci-dessus; le nom du prince n'y est pas.

ASTYPALÉE, fille de Phœnix, eut de Neptune Ancée. Voyez ANCÉE.

ASTYRA, dans l'île de Rhodes. ΑΣΤΥΡΑ.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

ASTYRE, dans la Mysie. ΑΣΤΥΡΗΝΕΩΝ.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur d'Antonin.

ASTYRÉNA; c'est un nom qu'on donnoit à Diane, & qui venoit d'*Astyra*, ville de la Mysie, dans laquelle cette déesse avoit un bois sacré.

ATABYRIEN; surnom que les Rhodiens donnoient à Jupiter. Ils lui avoient érigé, sous ce nom, un temple qui devint fameux. Il y avoit des taureau d'airain qui, disoit-on, avertissoient, par des mugissements, quand il devoit arriver quelque malheur. Atabyria étoit l'ancien nom de l'île de Rhodes: de là vint le nom d'*Atabyrien* donné à Jupiter.

ATABYRIUM, en Sicile. A. & AT. en monogramme.

Hunter possédoit une médaille autonome d'argent & trois de bronze avec ces monogrammes, que M. Combe attribue à *Atabyrium*; mais l'on trouve aussi ce monogramme sur une médaille d'Antioche de Syrie; ce qui doit lui faire restituer les prétendues médailles d'*Atabyrium*.

ATALANTE. Quoique les auteurs ne soient pas d'accord sur la personne qui a porté ce nom, il paroît qu'on peut les concilier, en distinguant deux *Atalantes*.

L'une étoit fille de Schannée, & petite-fille d'Athamas, que ses malheurs obligèrent de se retirer dans un canton reculé de la Bœtie, où il bâtit une petite ville de son nom. Voy. ATHAMAS. Ce fut-là que naquit *Atalante*, la plus belle princesse de son temps. Étant allée un jour consulter l'oracle sur le choix d'un époux, elle en reçut cette réponse : *Vous ne devez point songer à l'époux; si vous le faites, vous serez le fruit; car, pour ne l'avoir pas eue, vous aurez, quoique vivante, le malheur de n'être plus ce que vous étiez auparavant*. Étrayée de cette réponse, elle ne pensa plus au mariage, & résolut de passer sa vie à la chasse dans les forêts. Pour se délivrer de la foule d'amans qui l'importunoient, elle leur proposa d'épouser celui qui la surpasseroit à la course, à condition qu'elle seroit mariée à celui qui seroit vaincu dans cet exercice, où elle excelloit.

Hippomène, qu'Apollodore nomme Mélaon, fils de Mégare, fils de Neptune, (Voyez HIPPO-MÈNE) épris des charmes d'*Atalante*, se présenta pour courir avec elle. Mais se défiant de son agilité, il eut recours à Vénus, qui, sans se faire

voir, lui remit trois pommes d'or. Les uns, comme Ovide, disent qu'elle les avoit cueillies dans l'île de Cypré (*POÏRE TAMARISK*) ; d'autres racontent qu'elle les avoit cueillies dans le jardin des Hespérides. Quoi qu'il en soit, Vénus apprit à Hippomène l'usage qu'il devoit faire de ces pommes. Pendant la course, quand il se voyoit près d'être devancé par *Atalante*, il laissoit tomber une de ces pommes; attirée par le prix du métal, elle la ramassoit. Par ce retardement trois fois répété, elle donna le temps à son amant d'atteindre le but avant elle, & *Atalante* fut le prix de sa victoire. Hippomène, après ce bienfait, oublia de rendre grâce à Vénus par des sacrifices. Pour se venger d'un mépris si outrageant, la déesse le poussa à profaner le temple de Cybele. La mère des dieux, pour se venger de cet outrage, changea Hippomène en lion, & *Atalante* en lionne. C'est depuis ce temps que ces animaux féroces sont stériles au char de Cybele, & dociles à sa voix. Ainsi s'accomplit l'oracle qui avoit défendu à *Atalante* de prendre un mari.

On a raconté autrement l'histoire de la même *Atalante*. On a dit qu'elle étoit fille d'un certain Iafus, d'autres de Ménalos; & que son père, ne voulant avoir que des enfans mâles, la fit exposer dans un lieu désert. Une ourse la trouva & l'allaita, jusqu'à ce que des chasseurs l'emportèrent & l'élevèrent chez eux. Devenue grande, elle se donna toute entière à la chasse, & eut toujours grand soin de garder sa virginité. Elle tua à coups de flèches deux Centaures, qui vouloient lui faire violence. *Atalante* se trouva aux jeux institués en l'honneur de Pélidas, luta contre Pélée, & remporta le prix. Elle retrouva depuis ses parens; & son père la pressant de se marier, elle n'y consentit qu'aux conditions dont on a parlé plus haut. Ménalos se présenta, & fut vainqueur par le secours des pommes de Vénus. Les deux époux furent changés en lions, pour avoir profané le temple de Jupiter. Avant ce malheur, *Atalante* avoit eu de Ménalos, d'autres disent de Mars, un fils nommé Parithéopée, qui fit la guerre aux Thébains.

La seconde *Atalante* est celle qui se trouva à la chasse du sanglier de Calydon, & qui, par la préférence que lui donna Méléagre, fut la cause innocente des malheurs qui suivirent cette chasse. Voyez MÉLAGRE.

On trouve dans la collection des pierres gravées du baron de Stosch, *Atalante* représentée dans sa course. Ce sujet a plu aux anciens artistes, car ils l'ont répété plusieurs fois.

ATARBÉCHIS signifie, en langue copte, ancien idiôme des Égyptiens, ville de Vénus *Aphrodisopolis*. Car, selon Jablonski, *Atar*, ou plutôt comme l'écrivit Orion, *Atar* est Vénus, & *béchi* veut dire ville.

ATARGATIS. Voyez ATARGATIS.

ATARNEA, en Myène. ATAP.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

ATÉ, *Até*, mal, injustice, fille de Jupiter; ne pensoit qu'à faire du mal; elle troubloit l'esprit des hommes pour les précipiter dans le malheur. Devenue odieuse aux dieux & aux hommes, Jupiter la saisit par les cheveux, la précipita du haut des cieux, & fit serment qu'elle n'y rentreroit jamais. Elle s'empara alors des affaires humaines; & depuis elle parcourt toute la terre avec une célérité incroyable, marche sur la tête des hommes, en leur faisant tout le mal qu'elle peut. Les Prières, (*Artemis*) ses sœurs, filles de Jupiter comme elle, vont toujours après elle, pour corriger, autant qu'il est en leur pouvoir, le mal qu'elle fait; mais étant boiteuses, elles vont beaucoup plus lentement qu'*Até*. Cette fable allégorique est d'Homère; & ce seroit la gâter, que de l'expliquer. Voyez PARRAS, DISCOURS.

ATELE. } On appeloit à Athènes *Ateles*, ATEAIA. } ceux qui étoient exempts de la plupart des impositions, & *Atélai* cette exemption. Elle n'étoit pas entière; car personne n'étoit dispensé de contribuer aux frais des guerres; & les novembrins seuls étoient exempts de l'impôt destiné à la construction des trirèmes. An telle, on trouve un petit nombre d'exemples de cette distinction honorable, entre lesquels on remarque les descendans d'Harmodius & d'Aristogiton, qui en jouirent pendant plusieurs siècles. Voyez Démophile (*in Lepidum*) & ses interprètes.

ATELER. Voy. ATELLER.

ATELLANES; piéces de théâtre en usage chez les Romains, & qui ressembloient aux piéces satyriques des Grecs, non seulement pour le choix des sujets, (mais encore par le caractère des acteurs, des danses & de la musique. *Diomedes*, (*lib. 3.*) Après avoir été long-temps en vigueur pendant la république, elles le furent encore sous les empereurs.

On les appeloit ainsi d'*Atelle*, ville du pays des Osques, ancien peuple du Latium, où elles avoient pris naissance, & d'où elles passèrent bientôt à Rome. Les personnages de ces piéces confèrent le jargon des Osques, comme les acteurs des comédies italiennes parlent chacun le jargon des pays d'où ils sont censés avoir été tirés; arlequin, celui de Bergame; pantalón, de Venise; le docteur, de Bologne, &c.

Quoique les *atellanes* eussent de grands rapports avec les piéces satyriques grecques, elles n'y ressembloient cependant pas en tout. Les personnages des premières étoient toujours des satyres ou des gens rustiques, aussi grossiers qu'eux; tels qu'un certain *Autolycus* & *Burris*; ceux des *atellanes* étoient osques, & portoient les noms usités chez ces peuples du Latium, tels que celui de *Maecus*.

Ces piéces étoient ordinairement comiques, mais non pas absolument ni exclusivement à tout sujet noble ou sérieux; c'étoient quelquefois des

pastorales héroïques, comme celles des amours de Paris & d'Ériose, dont parle Suetone dans la vie de Domitien. D'autres fois, c'étoit un mélange bizarre de tragique & de comique. En un mot, les *atellanes* étoient un tissu de plaisanteries & de bons-mots. Mais il ne faut pas les confondre avec ces grossières fâtyres & ces bouffonneries obscènes, que les Latins appeloient *exodia* & *mimi*.

Les *exodia* étoient des entrées fâtyriques, par lesquelles on terminoit & l'on coupoit même les tragédies, afin de sécher les larmes qu'elles faisoient répandre aux spectateurs. Dans les *atellanes*, au contraire, on suivoit un sujet dans toute son étendue, & on le divisoit en plusieurs actes. L'*atellane* même étoit entre-mêlée d'*exodia*, ou plutôt on donnoit ce nom à quelques-unes de ses scènes.

Quant aux mimes, leur différence avec les *atellanes* étoit encore plus sensible. D'abord, les mimes étoient des farces obscènes, écrites dans le langage ordinaire des Romains. Ils ne faisoient le plaisir que de la populace. Les *atellanes*, au contraire, conservoient, malgré leur idiome grossier, une sorte de décence; leurs bons mots ne choquoient point ouvertement les bienséances ni les mœurs: de sorte que les Romains les plus spirituels, les mieux polis, & de la plus haute extraction, en faisoient leur passe-temps, & même en étoient les acteurs. Les *atellanes* cependant ne se continuoient pas toujours dans les bornes de la bienséance qui les avoit caractérisées d'abord; elles devenaient si licencieuses & si impudentes, que le sénat fut obligé de les supprimer.

Les Romains les plus distingués se permettoient d'autant plus volontiers cet amusement, que les loix par lesquelles les acteurs qui jouoient les tragédies ou les comédies étoient rayés de leur tribu, & déclarés incapables de porter les armes, ne s'étendoient pas jusqu'aux *atellanes*. Les acteurs de ces dernières n'étoient point obligés d'ôter leur masque, ou de se dépouiller de leur habit de caractère, *personam ponere*, lorsqu'ils déplaçoient au public, comme il étoit d'usage sur les autres théâtres. Festus (*in Personata*).

ATELLANI; acteurs des *atellanes*. Voyez la fin de l'article **ATELLANES**. Les plus célèbres furent Nonius, Pomponius & Mummus, qui donna un nouveau lustre à ces pièces comiques.

ATER (*color*). Les Romains distinguoient la couleur noire proprement dite, *color ater*, de la couleur marron foncé, telle que celle des yeux, appelés improprement noirs, *color niger*.

Color ater, étoit le noir plein, comme la couleur du charbon. Térence, (*Adelp. V. 3, 63*) :

Tam excoctam reddam atque atram, quam est carbo.

De là vint à cette couleur le surnom *anthracinus*, d'*atrag*, charbon.

ATERGATIS, est le véritable nom de la divinité que les uns appellent *Adargais*, & les autres *Atergais*. Si l'on en croit Strabon, c'est le nom corrompu par les Grecs, de la déesse que les Syriens appeloient en leur langue *Athar*. Ce géographe remarque aussi que Ctesius l'a corrompu d'une autre manière, par celui de *Derceto*. Athara, ou, comme l'écrit Julien, Atharès, étoit la femme du premier roi des Syriens. Après sa mort, son sépulture devint, un temple, & elle y fut honorée du culte le plus religieux. On la représentait sous la figure d'une femme dont le corps se terminoit en poisson. Elle étoit ornée de rayons tournés vers le ciel, & accompagnée de lions placés à ses pieds. Suivant Antipater, philosophe stoïcien de Tarie, (*Voyez* Diogène Laërce dans la vie de Zenon, & Athénée), *Atergais* étoit un mot composé d'*atrag*, qui signifie sans, & du mot propre *Gais*, qui étoit, disoit-il, celui d'une reine Syrienne, qui, aimant extraordinairement le poisson, descendit à ses suets d'en manger sans elle; *Atag gais*, sans Gais. Les Syriens, à ce qu'on assure, ne mangèrent point de poisson. On en peut voir une raison à l'article **DARCETRO**; en voit une autre qu'en donnoit Xantus, historien de Lydie. *Atergais* fut prise avec son fils Jethys par Mopsus, roi de Lydie. Il les fit tous les deux noyer dans un lac qui est auprès d'Ascalon, où les poissons les dévorèrent; & de là vint l'horreur que les Syriens conçurent pour cette sorte d'aliment. Voyez **ASTARTÉ**, **DERCETO**.

ATEULA. Voyez **ATTILA**.

ATHALANTE. Voyez **ATALANTE**.

ATHALARIC, roi d'Italie.

ATHALARICUS REX.

Ses médailles sont :

O. en or & en argent.

R. en P. B. On y voit d'un côté une tête qui représente Rome, & de l'autre le nom d'*Athalaric*. RR. au revers *Athalaric* debout.

On trouve son nom au revers de plusieurs médailles d'argent des empereurs Justin I & Justinien. Elles sont : RRR.

ATHAMANES, en Étolie. **AOAMAN**.

M. Pellerin a publié une médaille autonome de bronze de ce peuple. Il n'y en a point en or ni en argent.

ATHAMAS, fils d'Eole, & arrière-petit-fils de Deucalion, étoit roi de Thebes; il eut trois femmes; Thémisto, fille d'Hircus; Iao, fille de Cadmus; & Néphélée. Il est assez difficile de fixer l'ordre dans lequel ces femmes furent épousées.

Les uns disent qu'*Athamas* n'épousa Iao qu'après la mort de Thémisto, la première femme, & font entendre qu'il n'eut point d'enfants de celle-ci.

D'autres disent qu'il n'épousa Thémisto qu'après avoir répudié Iao, & qu'il eut deux fils de Thémisto : Orchomene & Plinthus. Il est enfin des auteurs qui ne lui en donnent que deux, & lui font épouser Iao après Néphélée. Voyez **INO**, **NAPHÉLÉE**, **THÉMISTO**.

Athamas ayant perdu ses enfans de la manière dont on le dira à l'article de chacune de ses femmes, & ne pouvant plus souffrir le séjour de Thèbes, céda sa coutume à *Coronus* & à *Haliarès*, neveux de son frère *Sisyphus*; & s'étant retiré dans la Béotie, il y bâtit la ville d'*Arus*. Mais ces deux princes le laissent dans la suite remonter sur le trône.

ATHÈNA; sorte de fôte dont on croyoit que le Thébain *Nicopole* s'étoit servi le premier dans les hymnes adressés à *Minerve*. *Pollux* (*Onomast.* l. 4, c. 10). Il y avoit aussi une espèce de trompette appelée *Athèna*.

ATHÉNÉE, *Atheneum*; lieu public dans lequel les professeurs des arts libéraux tenoient leurs assemblées, où les rhéteurs & les poètes lisoient leurs ouvrages, & dans lequel on déclaroit les pièces, comme on l'apprend de *Capitolin*, dans la vie de *Pertinax*, (c. 11.) & dans celle de *Gordien* (c. 11.), de *Lampride*, dans la vie d'*Alexandre-Sévère* (c. 35.), & de *Sidoine Apollinaire* en plusieurs endroits. On voit dans ce dernier écrivain, que les *Athènes* étoient disposés en amphithéâtres, qu'ils étoient ornés de sièges appelés par *Sidoine* *cunei*, comme ceux des amphithéâtres destinés aux jeux publics. *Alexandre-Sévère* alloit souvent dans l'*Athène* entendre les rhéteurs & les poètes grecs & latins. *Gordien* s'y étoit exercé dans sa jeunesse à déclamer.

Les deux plus fameux *Athènes* ont été celui de Rome & celui de Lyon. Pour ce dernier, voyez *AINAL*. *Aurélius Victor* (de *César*, c. 14.) nous apprend qu'*Hadrien* fit construire le premier. On croit qu'il étoit placé sur le capitol; mais les uns veulent que l'Église & le convent d'*Ara-Culi*, en occupent l'ancien emplacement; d'autres soutiennent qu'il est occupé par le palais moderne du sénateur & par les prisons.

On dérive le nom *Athènes* de *Adès*, *Minerve*, parce qu'elle présidoit aux arts & aux sciences.

ATHÉNÈS; fête que les Athéniens célébroient en l'honneur de *Minerve*, & dont la célébrité attiroit des spectateurs de toute la Grèce: elle avoit été instituée par *Érictonius*, troisième roi d'*Athènes*; ensuite, lorsque *Thésée* eut rassemblé les douze bourgeois de l'*Attique*, pour en faire une ville plus considérable, la fête célèbre par tous les peuples prit le nom de *Panathénées*. Voyez *LAMPADOPHORIS*, *PANATHÉNÈES*.

ATHÈNES. Cette ville capitale de l'*Attique* sache, comme presque toutes les autres cités fameuses, son origine sous des fables & des allégories. Ce que l'on en peut extraire de plus certain, est qu'elle fut bâtie par *Cécrops*. Elle fut d'abord appelée *Cécropie*, & depuis *Moplopie*. *Cranæus*, son successeur, changea ce nom en celui d'*Athènes*, sa fille. L'analogie détournée du nom *Moplopie*, & de *Flora* sur celui de *Neptune*, & celle du nom *Athènes* & de *Adès*, *Minerve*, ont peut-être fait inventer la dispute de ces deux divinités,

à l'occasion du nom que chacune d'elles voulut donner à la nouvelle cité.

Elles convinrent, pour la terminer, que cet honneur seroit réservé à celle qui seroit le présent le plus utile au genre humain. *Neptune* frappant la terre de son trident, en fit sortir le cheval; mais *Pallas* produisit l'olivier, & elle donna son nom à *Athènes*. Telle est la fable qu'*Ovide* a chantée, & qu'*Hygin* nous a transmise. *Athènes* fut bâtie sur une colline qui domine une plaine riant. C'étoit l'usage de fonder les villes sur des éminences, & il a duré jusqu'aux siècles qui, ayant inventé les béliers & les ballistes, ont enlevé aux forteresses les avantages de leur situation. Il paroît même que la ville de *Cécrops* consistoit presque entièrement dans ces retranchemens de palissades qui entouraient la citadelle, appelée *Acropole*, *Ακρόπολις*, ville supérieure. On sait les funestes suites de l'équivoque occasionnée par ces palissades. Dans la guerre des Perses, l'oracle ayant conseillé aux Athéniens de se retirer dans des murs de bois, le plus grand nombre s'embarqua sur une flotte. Mais quelques-uns ayant cru trouver l'explication de l'oracle dans les retranchemens de l'*Acropole*, s'y renfermèrent & furent massacrés par les Perses.

Cimon, fils de *Miltiade*, substitua à ces fragiles palissades un mur très-épais, qui défendoit la citadelle du côté du midi, & cet ouvrage porta son nom; mur de *Cimon*, *Κιμωνίειος mur*. Le côté du nord avoit été depuis plusieurs siècles fortifié par une muraille que l'on appeloit le mur *Pellagique*, *Πελαγικός*, du nom des premiers habitants de la Grèce, auxquels on en attribuoit la construction.

Quoique ce dernier mur fût aussi appelé *Ερμούριος*, à cause de plusieurs petites portes dont il étoit percé, cependant on ne faisoit usage pour entrer dans la citadelle, que d'une seule porte très-grande, à laquelle on montoit par des degrés de marbre blanc, & qui étoit l'ouvrage de *Péridès*.

L'intérieur de l'*Acropole* ou de la citadelle, étoit occupé par un grand nombre d'édifices sacrés & profanes, par des statues & par différens monumens qui retraçoient l'histoire des premiers siècles d'*Athènes*. On y trouvoit, à droite en entrant, un temple de *Minerve Victorieuse*, bâti en marbre blanc; & au milieu de *Parthénion*, ce temple de *Minerve* si célèbre que les Perses brûlèrent, que *Péridès* rebâtit somptueusement, & que des ruines considérables, converties en monnaie, retracent encore.

Neptune avoit dans l'*Acropole* un temple qui communiquoit à un plus petit, dédié à *Minerve*, sous le nom de protectrice de la ville, *Πολιάς*. On en voit encore des restes avec des colonnes ioniques cannelées. Le trésor public & les tables sur lesquelles étoient écrits les noms des citoyens que ce trésor nourrissoit, occupoient le fond du temple de *Minerve Poliade*. L'*Acropole* renfermoit

encore de petits édifices consacrés à Jupiter Sauveur, à Minerve Conservatrice, à Minerve sous le nom d'Agraulé, fille de Cécrops; à Vénus enfin, sous le nom d'Hippolytée.

La ville proprement dite, c'est-à-dire, la ville inférieure, qui comprenoit le château de Munychia & les portes de Phalère & de Pyrée, étoit entourée d'une forte muraille, dont les deux parties qui joignoient le Pyrée à la ville, s'appeloient les longues murailles, *Μακρά τοίχος*. Périclès avoit bâti celle qui regardoit le nord, & Thémistocle celle du midi, appelée murs de Phalère, à cause du pont de ce nom; le mur qui joignoit le château de Munychia au Pirée, s'appeloit *Μαρώριον*. La longueur entière de ces murs étoit de cent soixante-dix-huit stades, évalués à vingt-deux milles romains antiques.

On comptoit parmi les plus beaux édifices de la ville d'Athènes, le temple de Thésée, qui subsiste encore, mais converti en une Église dédiée à S. Georges; le temple de Jupiter Olympien, qui avoit quatre stades de circuit, & qui, commencé par Pisistrate, continué avec une magnificence sans égale par différents empereurs romains, ne fut achevé que par Hadrien; le temple consacré à toutes les divinités sous le nom de *Pantheon*, orné de cent vingt colonnes de marbre, qui subsistoit encore en 1675; le temple des huit Vents, de figure octogone, orné de leurs représentations en bas-relief, & qui étoit encore entier; les portiques, dont le plus célèbre étoit orné de tableaux de Polygnote, de Mycon, &c. qui donna son nom général *portique*, *παις*, à la secte de Zénon, & dont le nom propre étoit *Πανδαίον*; le *musæum*, *μυσαιον*, endroit fortifié près de la citadelle; l'*odeum*, *ὠδαιον*, ou théâtre de musique, bâti par Périclès, détruit dans la guerre de Mithridate, & relevé avec la plus grande somptuosité par Hérode Atticus.

Les deux Céramiques se faisoient remarquer. Ils avoient pris tous deux leur nom de Céramus, fils de Bacchus & d'Arriadne, ou plutôt des fous à porcir, *αἰὲς τῶν χοιρανέων οἴκων*, de l'art de travailler en terre cuite. L'un étoit renfermé dans la ville, & comprenoit dans sa vaste enceinte des maisons, des temples, des théâtres, des portiques, des jardins, &c. Placé dans les faux-bourgs, l'autre servoit de cimetière public, & renfermoit des maisons, entre lesquelles on remarquoit l'académie.

Dans le premier des céramiques étoit l'ancien forum ou marché, qui servoit à tenir les assemblées du peuple. Le nouveau forum étoit près du portique de Zénon. Les marchands avoient encore d'autres lieux d'assemblée, appelés *βουλήγιον* ou *Curies*. C'étoient-là où ils traitoient leurs affaires & leurs intérêts, sous la protection des lois, qui, bien loin d'avilir le commerce & les négocians, les honoroient au contraire, & veilloient à leur sûreté.

Les Romains donnerent aux Athéniens le goût

pour ces aqueducs immenses qui subsistent encore en partie. Avant eux, on ne buvoit à Athènes que de l'eau de puits, parce que l'Éridan n'offroit qu'une boisson trouble & saumâtre. Hadrien fit commencer un bel aqueduc, dont on voit encore des colonnes ioniques qui supportoient le château d'eau, & qui fut achevé par Antonin.

Les Lacédémoniens bâtirent les premiers gymnases, & ces établissemens furent imités bientôt après dans toute la Grèce & dans l'Empire Romain. Ce n'étoient pas des édifices particuliers, mais la réunion de plusieurs bâtimens, jardins & portiques capables de renfermer plusieurs milliers d'hommes. Les philosophes, les rhéteurs, tous ceux qui enseignoient les sciences ou les arts libéraux, les Inters, les sateurs, en un mot tous les athlètes s'y assembloient successivement pour donner & pour recevoir des leçons publiques. Les plus fameux d'Athènes, étoient le lycée, l'académie & le Cynosarge. C'est dans le premier, commencé par Pisistrate, achevé par Périclès & orné par Lycorgue, qu'Aristote enseignoit la philosophie, en se promenant avec ses disciples. L'académie étoit renfermée dans l'enceinte d'Athènes, & Platon y avoit développé ses sublimes conceptions à son école. Dans les faux-bourgs auprès du lycée, on voyoit le cynosarge ou le chien blanc. On jugeoit dans ce gymnase les causes de bâtardise. Il renfermoit plusieurs temples dédiés à Hébé, à Alcène, à Jolais, &c. & il fut le berceau de la secte des Cyniques.

Les trois ports d'Athènes étoient le Pirée, Munychia & Phalère. Les noms particuliers des théâtres de cette ville, ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

ATHÈNES (médaill. d'). AΘE & AΘHNAION.

Le P. Hardouin a dit faussement qu'aucune médaille d'Athènes n'avoit été frappée avant le règne de Philippe de Macédoine; car il s'en trouve d'un coin très-différent & très-antique.

On voit dans le cabinet Farnèse du roi des deux Siciles, un quinnaire d'or d'Athènes. Du temps de M. de Boze, on ne trouvoit point de médailles en or de cette ville célèbre.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

RRRR. en or.

C. en argent.

C. en bronze.

Son symbole étoit la chouette; on en voit sur ses médailles quelquefois deux, & quelquefois une seule avec deux corps.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur de Vespasien & de Commode.

ATHÉNIENS. Nous ne parlerons dans cet article que de deux objets, qui appartiennent nécessairement aux antiquités & aux monumens; l'un est l'habillement des Athéniens, & l'autre leur superstition excessive.

Ils pouvoient si loin cette dernière, que, malgré le nombre infini de temples, d'autels &

de statues qu'ils avoient consacrés aux dieux dans l'enceinte de leur ville, ils éleverent encore, par le conseil d'Épéménide, un autel particulier à tous les dieux des trois parties du monde connu. En voici l'inscription :

ΘΕΟΙΣ ΑΣΙΑΣ ΚΑΙ ΕΥΡΩΠΗΣ
ΚΑΙ ΑΥΤΗΣ
ΘΕΩΙ ΑΓΝΩΣΤΩΙ
ΚΑΙ
ΞΕΝΟΙ

„ Aux dieux d'Asie, d'Europe & de Lybie ; au dieu inconnu & étranger. „ (C'est de cette inscription que S. Paul tira occasion de commencer à prêcher à Athènes la Religion Chrétienne, où il opéra entre autres la conversion de S. Denis l'Aréopagite. *Voy. les Actes des Apôtres, Chap. 17, v. 23.*)

Les Athéniens, célébroient, dans le courtage de chaque année, deux fois plus de fêtes que tout autre peuple de la Grèce, & le nombre de ces fêtes ne faisoit rien diminuer de leur splendeur & de leur pompe. On fermoit pendant leur célébration les ateliers, les magasins & les tribunaux ; on quitoit même les habits de deuil, afin que rien de triste ou de lugubre ne profanât la sainteté de ces jours. La joie, les festins & les danses occupoient seuls tous les citoyens.

C'étoit le trésor public qui fournisoit aux dépenses du culte, qui lui étoient fort à charge ; & pour le soulager, on condamnoit les citoyens riches ou puissans, dont on craignoit l'influence dans le gouvernement, à supporter ces frais énormes. Quelque onéreuses que fussent ces impositions, ils étoient obligés de s'en charger avec les apparences de la joie & de la reconnaissance, quoiqu'elles fussent établies à l'insu de l'oltracisme.

Les Athéniens portoient à la guerre des tuniques ou surtouts de lin qui leur servoient de cuirasse. (On parlera des cuirasses faites de plusieurs toiles de lin piquées ensemble, à leur article.) Peu de temps avant Thucydide, qui nous l'apprend, ils quitoient ces tuniques & leur armure pendant la paix ; car jusqu'alors les Grecs étoient toujours armés. Ils porteroient alors des habits de laine & non de lin, comme Pollux (7. 26.) l'assure sans fondement, en ajoutant que ces tuniques de lin descendoient jusqu'aux talons. On sait positivement que les femmes seules portoient & des tuniques de lin, & des tuniques de cette longueur ; ce qui est confirmé par le récit soivante de Pausanias. Thésée étant venu (*lib. 1.*) à Athènes, & ne voulant pas y être reconu, prit une tunique flottante sur les talons, *χιμῶνα ῥαδίην* ; non la *palla*, comme l'a traduit un interprète ; & frisa élégamment ses cheveux. Ceux qui le rencontroient ainsi déguisé, lui demandoient pourquoi une jeune fille, comme il paroissoit l'être, alloit toute seule dans les rues.

Élien (*lib. 4. 22.*) dit aussi qu'ils portoient

des tuniques de couleur pourpre sans mélange ; *ἄκρῳ* *ἰσμήν*, & des tuniques rayées ou de différentes couleurs, *σικκίαν χιμῶνα*. Le fait paroît douteux ; car les rois, les empereurs, les asiatiques dans leurs fonctions publiques, &c. portoient seuls des vêtements teints ou pourpre vif, c'est-à-dire, sans mélange. *Voyez ἄκρῳ*. D'ailleurs cet usage étoit si peu reçu à Athènes, que Plutarque raconte qu'Alcibiade fut blâmé, parce qu'il avoit la tunique la plus recherchée, & qu'il portoit des habits précieux & teints en pourpre. Lucien dit aussi que l'on y reprochoit comme on l'ose asiatique les habits teints, & que l'on désigna par le nom de paon, un étranger qui se monroit dans la ville avec des habits tissés d'or & de plusieurs couleurs.

Les jeunes Athéniens qui se préparoient aux emplois militaires en veillant à la sûreté de la ville, portoient une chlamyde ; ou manteau noir. Cette couleur ne fut changée que dans le siècle d'Hadrien, où le célèbre Hérode Atticus leur donna des chlamydes blanches.

On ne brûloit point les corps à Athènes ; mais on les enterroit dans le céramique des faux-bourgs, & les funérailles devoient se faire avant le lever du soleil, suivant une des loix de Solon. Lorsque le mort avoit été assassiné, tous ceux qui assistoient aux funérailles juroient qu'ils n'étoient pas coupables de ce meurtre, & l'on plantoit une lance sur son tombeau, ou on la renfermoit au dedans, pour annoncer aux meurtriers la vengeance que leur préparoient les loix. C'est à cet usage que fait allusion la onzième déclaration de Quintilien : *Miser ego ! nec ad funera accessi, nec licuit super ipsa corpora proclamare, non poci.*

ATHÉNODORE, roi de Palmyre. ΟΤΑΒΑΛΛΑΘΟC. ΑΘΗΝΟ. Τ. ΑΤΤ.

Les médailles où il est gravé avec Aurélien, sont : RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

ATHINÉE ; fête que les Lybiens célébroient en l'honneur de Minerve. *Voyez MINERVE.*

ATHLETES ; hommes courageux & robustes, qui faisoient leur unique occupation des exercices du corps, de combattre à la course, à la lutte, & à d'autres jeux semblables, pour lesquels les anciens avoient établi des prix. Nous les distinguons soigneusement dans tout cet article, des Gladiateurs, dont nous parlerons fort au long ailleurs.

L'art des athletes, selon la remarque de Gallien, avoit commencé à se former un peu avant le siècle de Platon. Lycaon institua les premiers ces jeux en Arcadie, & Hercule ceux qui rendirent Olympie si fameuse. Il paroît, par le témoignage d'Homère, (*Iliad. 13, v. 529.*) qu'avant la guerre de Troie on avoit coutume de célébrer ces jeux pour honorer les funérailles des grands hommes, & dès lors Nestor s'y étoit distingué. Mais il y a beaucoup d'apparence qu'alors ces jeux ne faisoient

soient point une profession à part, & distinguée des exercices militaires. Comme les coutumes les plus sages se corrompent insensiblement, il arriva que tout ce qui n'étoit au fond qu'un aiguillon pour réveiller la valeur & disposer les guerriers à se procurer une gloire plus solide en gagnant des victoires plus importantes, devint l'unique but auquel aspira la vanité des *athlètes*. Ainsi ce ne fut plus qu'à des couronnes & des palmiers jointes aux éloges, aux acclamations & aux autres honneurs d'un on les accompagnait, qu'ils rapportèrent leurs talents, leur genre de vie & leurs occupations les plus fétueuses. Le retour fréquent de ces jeux établis dans la plupart des villes de la Grèce, fut donc ce qui contribua le plus à mettre en crédit la gymnastique des *athlètes*, & à leur mériter les suffrages du peuple, tandis que les philosophes les méprisoient ordinairement.

Les *athlètes* avoient un régime particulier. Leur nourriture, dans les premiers temps, s'il en faut croire Plin, Oribase, Pausanias & Diogene Laërce, n'étoit que des figues seches, des noix & du fromage mou. Selon Plin, un fameux maître de Palettre, nommé *Pythagore*, contemporain du philosophe du même nom, fut le premier qui leur accorda l'usage de la viande; & le premier *athlète* qui en mangea s'appeloit *Eurimene*: *Diogene Laërce* (L. 8). Certainement au temps d'Hippocrate ils en mangeoient, comme il paroît par les épidémies, (L. 5). Ils n'osoient pas indifféremment de toute sorte de viandes. La plus solide, & par conséquent la plus capable d'occuper long-temps leur estomac, & de fournir une nourriture forte & abondante, étoit préférée à toute autre. Le bœuf, le cochon, assaisonnés d'aneth, avec une sorte de pain sans levain fort grossier, fort pesant, pétri avec le fromage mou, appelé *colophion*, *κολοφίον*, composoient leurs repas. Ils mangeoient ces viandes plutôt rôties que bouillies; & c'est ce régime que quelques auteurs ont appelé *Epimacrus*, *ατροφία*, nourriture sèche. Ils se chargeoient ordinairement d'une quantité énorme de cette nourriture: Galien assure qu'un *athlète* passoit pour avoir fait un repas très-frugal, lorsqu'il n'avoit mangé que deux mines ou deux livres de viande, & du pain à proportion. Milon de Cratone étoit à peine rassasié avec vingt mines de viande, autant de pain, & trois congues ou quinze pintes de vin. On fait qu'une fois ayant parcouru toute la longueur du stade, portant sur ses épaules un taureau de quatre ans, il l'affama d'un coup de poing, & le mangea tout entier dans la journée. Théocrète parle de l'*athlète* Egon, qui mangeoit lui seul, sans s'incommoder, 80 gâteaux.

Ils étoient aussi grands dormeurs qu'ils étoient grands mangeurs. Voyez Platon, de Rep. l. 3. Galien, ad Thrasib. c. 37. & in prorep. c. 2.

Malgré les excès de nourriture qu'ils faisoient, Saint Paul & les anciens s'accordent à louer leur tempérance, s^e. parce qu'on les contenoit dans

Antiquité. Tom. I.

une exacte tempérance à l'égard du vin & des femmes. 2^e. Peut-être aussi à raison de la simplicité dans le choix de la préparation des aliments. 3^e. Enfin, à cause de l'usage modéré qu'ils en faisoient lorsqu'ils étoient sur le point d'entrer en lice.

Ils étoient d'une patience opiniâtre à supporter les fatigues & les coups, *Sénèque* Ep. 78 & 80). L'un d'eux, au rapport d'Élien, (*Var. hist.* l. 10) ayant eu quelques dents fracassées dans un combat du ceste, les avala pour en dérober la connoissance à son adversaire, & le vainquit. Les chaleurs qu'il leur falloit effroyer, ne mettoient pas leur patience à une moindre épreuve (*Cic. de clar. orat. Elian. var. hist.* l. 4, c. 55.) Il y avoit cependant des *athlètes* délicats qui se contenoient de s'exercer à couvert dans les gymnases & dans les palestres.

La nature des exercices athlétiques, la chaleur du climat, & la saison où l'on célébroit ces jeux, les obligoient de combattre nus. Ils avoient néanmoins une espèce de ceinture, de tablier ou d'écharpe appelée *Zōma*, dont on attribuoit l'invention à Palestre, fils de Mercure. On voit cet usage dans Homère (*Iliade* 23, v. 683 & *Odiss.* l. 18, v. 65). Cet usage, selon Denys d'Halicarnasse, l. 4, 7, cessa chez les Grecs vers la quinzième olympiade, temps où les Lacédémoniens, selon Thucydide, commencèrent à s'astreindre de cette servitude. L'écharpe d'un certain Orsippe s'étant déliée au milieu de sa course, ses pieds s'y embarrassèrent; il tomba & le tua, ou du moins il fut vaincu; ce qui donna lieu de régler qu'à l'avenir les *athlètes* combatroient sans écharpe.

La nudité des *athlètes* facilitoit l'usage des onctions destinées à communiquer aux parties du corps toute la souplesse qui leur étoit nécessaire, & à soulager la lassitude. On employoit d'ordinaire à ces onctions, l'huile, ou seule, ou mêlée avec une certaine quantité de cire & de poussière, ce qui formoit une espèce d'onguent appelé *ceroma*. On donnoit aussi quelquefois ce nom au lieu même où les *athlètes* le faisoient oindre, & qui étoit appelé communément *Eleothesion*, *Alperion* & *Unctuarium*, (*Plin. hist. nat.* l. 35, c. 2). Ces onctions étoient d'usage particulièrement pour les Luteurs & les Pancratiastes. Ils se faisoient oindre par les officiers ou valets de Palestine, nommés *Alpta*, *αλπτορες*, & quelquefois ils se rendoient eux-mêmes mutuellement ce service. Pour que ces onctions fussent plus efficaces, on conseilloit aux *athlètes* qui se faisoient huiler & froter, d'opposer au mouvement de la main du frotteur, toute la force & toute la roideur de leurs muscles, en retenant leur haleine. (*Plutarque*.) Les *athlètes*, après s'être huilés, s'enduisoient quelquefois de la boue qui se trouvoit dans la palestre. Le plus souvent ils se couvroient de fable & de poussière, soit en s'y roulant eux-mêmes, soit en se faisant fouspouder par un autre, dans

X x

le lieu appelé pour cette raison *Karvion* ou *Karvion*. On croit qu'ils ne se couvraient ainsi de poussière, que pour donner plus de prise à leurs antagonistes, & que de là cette poussière avoit pris le nom d'*are*, qui signifie l'action de prendre, de saisir, d'empoigner, de happer. C'étoit un préliminaire si essentiel à la lute & au pancrace, que les Grecs disoient d'un *athlète* qui gaignoit le prix sans combatre, qu'il avoit vaincu sans poussière, c'est-à-dire, sans travail, sans peine.

Au sortir du combat, on frottoit les *athlètes* & on les huileit de nouveau. Ils prenoient aussi le bain pour se délasser, & pour réparer leurs forces, que ces exercices violents épuisoient. Ces nouvelles frictions s'appeloient *anapausion*, *pansement postérieur*, ou qui succède aux exercices.

Pour être admis aux combats publics & solennels des jeux, il falloit s'enrôler sous la conduite des maîtres de Paléstre, pour y observer, pendant dix mois consécutifs, les loix athlétiques, & se perfectionner, par un travail assidu, dans tous les exercices qui devoient mériter aux vainqueurs le prix qu'on leur destinoit. Ces exercices préliminaires se faisoient dans les gymnases publics, en présence de tous ceux que la curiosité ou l'oisiveté conduisoit à cette sorte de spectacle. Lorsque la célébration des jeux olympiques approchoit, on redoubloit les travaux des *athlètes* qui devoient paroître, & on les exerceoit dans Élide même pendant trente jours. Voyez Pierre Dufray, dans son Agonistique, (liv. 1, c. 32; liv. 3, c. 10 & 11 & 15).

Les officiers qui avoient le gouvernement des *athlètes*, étoient le Gymnasiarque, le Xistarque, les Épilates, le Pædrotibe, le Gimnaste, les Aliphet & Jataliphet, noms que nous expliquerons chacun en leur place.

Les étrangers, chez les Grecs, n'étoient point reçus parmi les *athlètes*, ainsi que les gens d'une naissance obscure ou équivoque, & ceux dont les mœurs n'étoient pas honnêtes. Il falloit aussi être libre, & les esclaves étoient exclus des jeux : c'est le sentiment de Dufaur, dans son Agonistique, (l. 3, c. 17). Mercurial (dans sa Gymnastique, l. 1 c. 3, & l. 2 c. 10) prétend que les esclaves n'étoient pas absolument exclus de tous les combats gymniques, & qu'on leur permettoit de disputer le prix de la course à pied. Les Romains le leur permirent au moins sous les empereurs. Les Grecs se relâchèrent aussi alors, & ils y admirent les affranchis. Au reste, dès l'origine même de ces jeux, il ne fut pas nécessaire d'être d'un rang illustre pour entrer dans la lice. Pourvu qu'un *athlète* fût né d'honnêtes parens, la plus vile profession ne l'excluoit point; & Corèbe, le premier qui combatit aux jeux olympiques, n'étoit qu'un simple cuisinier, au rapport d'Athénée (l. 9, c. 7).

Ceux qui faisoient les perquisitions nécessaires pour s'assurer de la naissance & des mœurs des *athlètes*, étoient ceux qu'on appelloit *Agonothètes*,

Athlètes & *Hellaniotiques*. Ces juges exposoient aux *athlètes* les conditions sous lesquelles on les admettoit; après cela on les passoit en revue. Un héraut élevant la main pour imposer silence au peuple, la posoit ensuite sur la tête de chaque *athlète*; & le promenant dans toute l'étendue du stade, il demandoit à haute voix si quelqu'un ne connoît point *athlète* de quelque crime, s'il étoit irréprochable dans ses mœurs, s'il n'étoit ni esclave ni voleur, &c. De plus, à l'olympie on faisoit prêter serment aux *athlètes*, & jurer, 1°. qu'ils s'étoient soumis pendant dix mois à tous les exercices & à toutes les épreuves de l'institution athlétique; 2°. qu'ils observeroient très-religieusement toutes les loix prescrites dans toute sorte de combats, & qu'ils ne feroient rien contre le bon ordre & la police établie dans les jeux. Ce serment se prononçoit devant la statue de Jupiter, érigée dans le sénat des Éléens. Les Hellaniotiques faisoient encore jurer en particulier le second article aux peres des *athlètes*. Les Agonothètes écrivoient le nom & la patrie des *athlètes* qui s'engageoient, & à l'ouverture des jeux un héraut lisoit publiquement ces noms. On faisoit la même chose pour ceux qui dispoient les prix de musique. Les *athlètes* de réputation n'étoient pas obligés de se trouver présents pour se faire inscrire : il suffisoit pour eux d'avertir les Agonothètes par lettres ou autrement; mais il falloit qu'ils se trouvaient exactement, comme les autres, au rendez-vous à certain jour marqué, sans quoi on leur donnoit l'exclusion.

Le jour des jeux, quand les *athlètes* étoient assemblés, & après que le héraut avoit proclamé leur nom, on régloit au sort le rang de chacun des *athlètes* qui devoient concourir plusieurs ensemble, comme dans la course à pied & la course des chars, &c. Dans la lute, le pugilat & le pancrace, où l'on ne combattoit que deux à deux, on apparoit les combattans au sort. Quand le nombre étoit impair, celui qui n'avoit pas d'antagoniste s'appeloit *isapès*, *éphèdre*, & on le réservoit pour combattre le vainqueur. S'il y avoit plusieurs couples de combattans, on ne fait point précisément quel étoit le vainqueur que l'éphèdre combattoit : peut-être le tiroit-on au sort; peut-être étoit-ce celui dont la lettre approchoit plus de celle qu'avoit tirée l'éphèdre : peut-être aussi les vainqueurs combattoient-ils les uns contre les autres, jusqu'à ce qu'un d'eux restât victorieux, & que c'étoit celui-là qui combattoit contre l'éphèdre.

Après avoir tiré les *athlètes* au sort, on les encourageoit par quelque exhortation vive; que leur faisoient les agonothètes ou les gymnastes. Cette coutume étoit fort ancienne, & l'on en trouve quelques vestiges dans Homère, (Iliad. v. 681). Après cette exhortation on donnoit le signal des combats, & les *athlètes* entroient en lice. La fraude, l'artifice, la supercherie & la violence outrée étoient bannies de ces combats;

mais l'adresse, la subtilité, la finesse, l'industrie y étoient permises. On punissoit sévèrement ceux qui contre-venaient aux loix athlétiques. C'étoit l'office des Mâligophores ou Porte-verges, qui, par l'ordre des Agonothètes, ou même à la prière du peuple, frappoit de verges les contrevenants. La collusion entre les combattans étoit surtout sévèrement réprimée. Dans Homère, les combattans invoquent les Dieux avant le combat; on en infère que c'étoit une coutume introduite plutôt par le désir de vaincre, que par la loi.

Les récompenses, dont l'espoir soutenoit les athlètes dans les travaux pénibles & rebutans auxquels ils s'assujétissoient, étoient d'abord les acclamations dont les spectateurs honoroient leur victoire, signal qui leur annonçoit le prix mérité & l'honneur qui les attendoit; ensuite ces prix, qui ont varié selon les temps & les lieux. Cette diversité de prix introduisit chez les Grecs la distinction générale qu'ils faisoient entre les jeux appelés *ἑκατάμενος* ou *ἑκατάμενος ἀγῶνας*, & ceux qu'ils appeloient *εὐπαίδια*.

Dans les premiers on proposoit pour prix diverses choses qui pouvoient s'échanger pour de l'argent; dans les derniers on ne distribuoit que des couronnes. On donnoit des jeux de la première espèce dans plusieurs lieux de la Grèce, au rapport de Pindare; comme à Lacédémone, à Thebes, à Sicyone, à Argos, à Tégée, &c. Il semble même que les plus-anciens jeux dont nous ayons connoissance, ont été de cette espèce. Tels furent ceux qui accompagnèrent les funérailles de Patrocle & d'Anchise dans Homère & dans Virgile. Les prix proposés dans ces jeux consistoient en esclaves, en chevaux, en mulets, en buffes, en vases d'airain avec leurs trépieds, en coupes d'argent, en vêtements, en armes & en argent monnoyé. Il y avoit deux ou trois prix par chaque exercice; & dans Homère l'on en voit autant que de combattans, à l'exception du disque, de sorte que les vaincus même avoient une récompense.

Les jeux où il n'y avoit que des couronnes à gagner, étoient les plus célèbres de la Grèce, & ceux qui acquéroient aux athlètes le plus de réputation. Aux jeux Olympiques, les vainqueurs remportoient une couronne d'olivier sauvage; une de pin aux Isthmiques, une d'ache aux Néméens; aux Pythiens, une de laurier. Mais il y eut en cela des changemens. Muret (*var. lect.* 15, c. 7.) soutient qu'aux jeux Olympiques on distribuoit autrefois des couronnes d'or, ce qu'il prouve par Pindare, *Olymp.* 7, *str.* 1, & par Cornelius Nepos, dans la vie d'Alcibiade. Dans ces mêmes jeux les couronnes destinées aux vainqueurs étoient exposées sur des trépieds de bronze, dans la suite sur des tables d'or & d'ivoire, & sur des bassins que l'on gardoit encore du temps de Pausanias dans le trésor d'Olympie: cela se voit aussi sur plusieurs médailles. Aux jeux Isthmiques on passa des couronnes de pin à celles d'ache, que l'on

quitte pour reprendre les premières. On employa d'abord aux jeux Pythiens les couronnes de chêne, s'il en faut croire Ovide, *Met.* l. 2, v. 448; Lucien ne parle cependant que des fruits consacrés à Apollon. Saint Chrysostôme dit qu'aux jeux Olympiques on couronnoit de laurier les athlètes victorieux; mais ou il n'étoit bien instruit, ou il s'est glissé quelques fautes dans son texte, comme l'a remarqué Dufaur, (*Agonist. liv.* 2, c. 22.).

C'étoit ordinairement l'Agonothète qui distribuoit les couronnes: un héraut les plaçoit sur la tête des athlètes victorieux, & cela se faisoit dans l'endroit même où l'on avoit combattu. Quelquefois le vainqueur enlevait la couronne du lieu où elle étoit suspendue, & s'en couronnoit lui-même. On voit sur plusieurs monumens Hercule se couronnant lui-même. Quelquefois certains athlètes étoient tellement par leur extérieur avantageux, que faute d'antagonistes ils étoient couronnés sans combattre. En certaines occasions on accorçoit cet honneur aux athlètes mêmes vaincus ou morts dans le combat. Voyez Pausanias *Arcad.* c. 40), Philostrate, (*Icon.* l. 2, 6.)

Les couronnes que l'on distribuoit aux athlètes vainqueurs, étoient accompagnées de palmes, qu'ils portèrent de la main droite. C'étoit un second prix qui se donnoit dans tous les jeux de la Grèce; & l'on voit en effet des palmes sur les médailles qui représentent des jeux. Elles étoient exposées sur la table dont nous avons parlé, dans une espèce d'urne.

Comme un athlète pouvoit être victorieux plus d'une fois en un seul jour, il pouvoit y remporter aussi plusieurs couronnes & plusieurs palmes. Pausanias, (*Eliae.* l. 2, c. 25.) fait mention des athlètes qui avoient eu cette gloire.

La distribution des couronnes & des palmes, étoit une des principales fonctions des magistrats préposés aux jeux. A Olympie sur-tout, les Hélianodiques se piquèrent d'une intégrité à toute épreuve. Néanmoins, quelque déférence que l'on eût pour leur jugement, il arrivoit quelquefois tel incident qui obligeoit les athlètes d'en appeler au sénat d'Olympie, qui jugeoit souverainement les disputes agonistiques. Voyez Pausanias, (*Eliae.* l. 2, c. 3.)

Aussi-tôt que l'athlète victorieux avoit reçu la couronne & la palme, & qu'il s'étoit revêtu d'une robe à fleurs, un héraut, précédé d'un trompette, le conduisoit dans tout le stade, & proclamait à haute voix son nom & son pays. Les spectateurs redoublaient leurs acclamations; ils jetèrent des fleurs aux victorieux, & lui faisoient de petits présents, pour lui montrer la part qu'ils prenoient à sa victoire, & le gré qu'ils lui faisoient du plaisir qu'il venoit de leur donner. Ces présents consistoient en chapeaux, en ceintures ou écharpes, quelquefois en argent, & en toute autre chose; mais ces gratifications n'étoient jamais capables de les enrichir.

Ce premier triomphe étoit suivi de celui qui les attendoit à leur retour dans leur pays. Le vainqueur étoit reçu aux acclamations de ses compatriotes qui venoient au devant de lui. Revêtu des marques de la victoire, & monté sur un char à quatre chevaux, il entroit dans la ville, non par la porte, mais par une brèche que l'on faisoit au rempart. On portoit des flambeaux devant lui, & il étoit suivi d'un nombreux cortège qui honoroit sa pompe. Les jeux qui procuroient cet honneur étoient appelés *ISOLAUSTIQUES*. Voyez ce mot.

La cérémonie du triomphe athlétique se terminoit presque toujours par des festins. Il y en avoit de deux sortes; les uns se faisoient aux dépens du public; les autres aux dépens des particuliers. Les premiers étoient en usage à Olympie, où les athlètes victorieux étoient anciennement traités dans le Prytanée, ou hôtel-de-ville, tout le reste du temps que durent les jeux Olympiques. Voyez Pausanias, (*Eliaec. l. 1, c. 15.*) Athénée, (*Deipn. l. 6, c. 8.*) Les particuliers qui traitoient l'athlète victorieux étoient ses amis. Les athlètes de distinction & qui se piquoient de générosité, régaloient à leur tour, non seulement leurs parens & leurs amis, mais souvent une partie des spectateurs. Alcibiade & Léophron régalerent même toute l'assemblée.

Un des premiers soins des athlètes, après leur victoire, étoit de s'acquiescer des vœux qu'ils avoient faits aux Dieux pour l'obtenir, & de consacrer dans leurs temples des statues, & de boucliers & d'autres offrandes de prix.

Ils avoient de grands privilèges dont ils jouissoient après leur victoire: 1°. la préséance aux jeux publics. 2°. Chez les Lacédémoniens ils combattoient aux côtés du Roi dans les expéditions militaires. 3°. Ils étoient nourris le reste de leur vie aux dépens de leur patrie (*Diog. l. Helicar. hoc. ad athlet.*). Solon avoit assigné 500 drachmes de pension à chaque athlète victorieux. 4°. Ils étoient exemptés de toute charge & de toute fonction civile. 5°. On écrivoit leurs noms dans les archives publiques; on désignoit les Olympiades par le nom du victorieux. Les Poètes faisoient des pièces en leur honneur; on leur érigeoit des statues, & on gravait des inscriptions pour éterniser le souvenir de leur victoire. 6°. Enfin on leur prodiguoit même les honneurs divins. Tous les soins des Hellénodiques ne suffisoient pas pour réprimer ces excès & l'extrême penchant que les peuples avoient à mettre au nombre des Dieux les athlètes vainqueurs; ce qui étoit le comble de la gloire athlétique. Hérodote en rapporte un exemple, (*l. 5, c. 47*); on en trouve un second exemple dans Pline (*hist. nat. l. 7, c. 47*); un troisième dans Pausanias (*Eliaec. l. 2, c. 11*); & l'oracle même de Delphes contribuait au second exemple.

Ce n'étoient pas seulement des hommes faits qui entroient dans la lice: dès la trente-septième

olympiade, on avoit établi à Olympie des prix pour la course & la lute des enfans-athlètes; ce qu'on étendoit au Pentathle dans la trente-huitième, au Pugilat dans la quarante-neuvième, & au Pancrace dans la cent quarante-cinquième; mais les Éléens retranchèrent bientôt ce dernier combat, & le Pentathle aux enfans. Il étoit rare de voir ceux qui avoient remporté le prix dans leur jeunesse, le remporter encore étant hommes faits. Aristote remarque (*Polit. l. 8, c. 4*) qu'à peine en pouvoit-on compter deux ou trois à qui la nature eût accordé cet avantage.

Le mot *athlète*, ἀθλητής, vient d'ἀθλῆναι, je lute; il étoit donné par les Grecs à tous ceux qui combattoient pour les prix dans les jeux publics, de quelque manière que ce pût être. (On excepte de ce nombre les Poètes, les Historiens & les Musiciens.) À Rome, il désignoit proprement les luteurs & ceux qui combattoient au Pugilat; car tous les autres athlètes avoient des noms particuliers. On en pouvoit conclure peut-être que les Romains eurent de tout temps ces derniers athlètes, qu'ils désignèrent par des noms propres; tandis qu'il reçurent plusieurs ceux qu'ils nommèrent proprement *athlètes*, en adoptant le nom grec avec leurs exercices.

Cette adoption fut faite sous la dictature de Sylla, comme nous l'apprend Appien, (*Hell. civil.*) Vers la fin de la 175^e olympiade, il n'y eut plus à Olympie d'autre exercice que la course dans le stade; car Sylla avoit transporté à Rome les athlètes & tout ce qui seroit aux jeux, sous le prétexte de délasser le peuple des fatigues qu'il venoit d'essuyer dans la guerre civile & dans celle de Mithridate. « *Peracla olympiade 175 apud Græcos: quo tempore nullum in Olympia certamen præter cursum in stadio supererat. Nam o-athletes ceteraque ludaria universa in urbem Sylla Mithridaticis belli atque civilis orationis transferat, causam prætextans, quod populum post tot labores recreare cuperet.* » Ils combattoient d'abord dans le grand cirque; & on les y conduisoit en grande pompe du capitol au travers du forum. Mais les exercices s'étant multipliés, on bâtit des amphithéâtres particuliers & des gymnases destinés uniquement aux exercices des athlètes.

Les Romains élevèrent comme les Grecs des statues aux athlètes célèbres; & la ville Albani en renferme une de marbre noir, qui représente un athlète tenant un bâton d'huile pour s'ôindre, & se disposer au combat. Elle étoit placée dans l'ancienne ville d'Antrum, des fouilles de laquelle on l'a tirée.

ATHLOTHETE étoit le même que l'*Agonothète*. Voyez ce mot.

ATHOR, ΑΘΥΡ & ΑΤΑΡ, sont les différentes dénominations que les Grecs ont données à une divinité égyptienne, en traduisant son nom dans leur langue. Elle s'appelloit proprement *Atbar*; & les Grecs voulaient rapporter toutes les théologies à celle de leur nation, la repro-

qualifient quelquefois sous le nom de Junon, mais ordinairement sous celui de Vénus céleste ou Uranie. Les Égyptiens avoient donné son nom *Athy* au troisième mois de leur année vague, qui, dans l'année fixe introduite en Égypte sous Auguste, répondait au mois de novembre des Romains, comme nous l'apprenons du grand Éthymologie & d'Hélicius. Ce dernier ajoute qu'*Athy* étoit aussi le nom d'un bœuf; & le premier dit encore qu'*Athy* des Égyptiens étoit Vénus, adorée à Atarbecchie, selon Hérodote.

Dans quel sens & sous quel rapport *Athy* avoit-elle pu être représentée par Vénus ? C'est un point de critique très-bien éclairci dans le Panthéon de Jablonski, d'où nous tirons cet article. Observons d'abord que la Vénus née de l'écume de la mer, & célèbre par les prostitutions qui formoient son culte, n'avoit point été connue des Orientaux & des Égyptiens. Ceux-ci désignèrent sous le nom que les Grecs ont rendu par celui de Vénus, une divinité toute céleste, un phénomène de la lumière, &c. De là vint que pour mieux exprimer cette partie de la Théologie Égyptienne, les uns créèrent une Vénus Uranie ou céleste, & d'autres l'appellèrent la Junon Égyptienne (*Manethon, Diodore, Horapollon, &c.*) Mais tout ce qu'ils ont dit de cette Junon le rapportant avec rigueur à *Athy*, on à Vénus céleste, nous ne parlerons que de cette dernière.

Les Orientaux & les Égyptiens désignèrent par cette Vénus la puissance qui a tout produit dans l'univers. Plutarque le dit expressément dans la vie de Crassus, en parlant de la Déesse des Syriens, adorée à Hierapolis, & qu'il reconnoît pour Vénus ou Junon. Proclus, le Paraphraste de Ptolémée (*lib. 2*) assure positivement que les habitants de la Syrie, de la Phénicie & de l'Asie-Mineure adoroient la planète de Vénus, comme la mère des Dieux, & qu'ils lui donnoient plusieurs noms syriens & étrangers. Cette doctrine est exposée dans les vers suivans des *Saïtes* d'Ovide, (*lib. 4, v. 91*)

*Ille (Venus) tetum dignissima temperat orbem.
Ille tenet nullo regna minora Deo:*

Juræque dat calo, terra, natalibus undis,

Perque suos initus continet omne genus.

Ille Deos omnes (longum numerare) creavit,

Ille facit causas arboribusque dedit.

« Vénus gouverne l'univers; son pouvoir est au dessus de celui de tous les autres Dieux: elle commande au ciel, sur la terre, & dans la mer qui l'a produite: elle a créé toute la longue suite des Dieux: elle a produit les germes & les semences. Les Grecs, en adoptant cette théogonie, la corrompirent, & firent de Vénus céleste, une débauchée & une femme perdue.

Vénus, même Vénus céleste, n'étoit que l'embème de la divinité appelée *Athy* sur les bords du Nil, où ce mot, interprété dans le copte,

ancien idôme des Égyptiens, désigne la nuit. L'article Nuit de ce Dictionnaire, fera voir en détail que toute la puissance attribuée ci-dessus à Vénus, l'étoit aussi en Égypte & chez les plus anciens Grecs, à cette divinité. D'un autre côté, des témoignages précis attestent l'identité de Vénus & d'*Athy*; il est donc évident que par *Athy* les Égyptiens désignèrent la nuit, à laquelle ils avoient élevé un temple, selon Hélicius (*von Zarnia*) sous le nom de Vénus ténébreuse. Enfin, l'hymne à la Nuit que l'on attribue à Orphée, commence par ces deux vers: Je chanterai la Nuit, mère des Dieux & des hommes, l'origine de toutes choses, que nous appellerons aussi Vénus ».

Νύκτα Οὐρανὸν γενέσθαι ἀνθρώπων ἀδὲ καὶ ἀνθρώπων,
Νῆξ γένεσι πάντων, ἢ καὶ Κτήρι καλίστην.

Sous le nom d'*Athy* ou de Nuit, les Égyptiens désignèrent, dans les premiers temps, la saison où le soleil parcourt les signes d'hiver, & semble plongé dans l'hémisphère inférieur. Horapollon, (*Horapoll. lib. 1, c. 11*) dit expressément que Minerve occupoit en Égypte l'hémisphère supérieur ou le ciel, & Junon l'hémisphère inférieur. Nous avons vu plus haut que cette Junon n'étoit autre chose que Vénus, ou *Athy*, c'est-à-dire, la Nuit. Ce dogme, trop relevé pour le temple de l'Égypte, fut bientôt changé dans le culte matériel de la portion des vingt-quatre heures où le soleil n'éclaire plus l'Afrique, de la Nuit proprement dite. On ne s'arrêta pas encore à ce phénomène céleste; on reconut pour *Athy* la planète qui éclaire pendant la nuit, la Lune; cette divinité fut désignée par Diodore de Sicile, (*lib. 1*) sous le nom d'Hécate ténébreuse.

La dernière métamorphose d'*Athy* semble avoir pu se justifier aux yeux de la populace grossière, par l'espèce d'animal qui lui servoit d'emblème. C'étoit la vache, dont la réunion des cornes lui paroïssoit être la représentation de la Lune dans sa première phase. On adoroit, selon Élien, (*de anim. lib. 11, c. 27*) à Chufas, bourg du nome d'Hermopolis, Vénus céleste; & une vache partageoit ce culte. Strabon parle de la vache sacrée qui représentoit Vénus à Momemphis, comme les bœufs Apis & Mnevis représentoient le Nil & le Soleil à Memphis & à Héliopolis. Il nous apprend d'ailleurs que cette vache étoit blanche, ce qui éclaircit le passage d'Hélicius, rapporté plus haut, où il est dit qu'*Athy* (ou *Athy*) désignoit en Égypte un certain mois & une vache.

ATHOTHES, roi d'Égypte. Voyez THOTH.

ATHRIBITES, dans l'Égypte. AOPH.

Cette ville a fait frapper une médaille impériale grecque en l'honneur de Plautille.

ATHOUS *Jupiter*. Hélicius appelle de ce nom Jupiter, parce qu'il avoit un autel sur le sommet du Mont Aihos.

ATHYR, mois & divinité des Égyptiens. *Voyez* ARNON.

ATHYRI. Plutarque (*de Iside*) dit que les Égyptiens donnoient à Isis ce surnom, qu'il rend par *auxo Ωρα νύκτωρ*, la maison d'Horus dans ce monde. Il étoit relatif à la naissance de ce Dieu, qu'Isis avoit conçu.

ATHYTE, *Sourar*, sans victimes. Ce mot est formé de l'α privatif, & de θύω, j'immole. Il désignoit les sacrifices des pauvres qui, n'ayant pas de victimes à immoler, offroient des fruits ou des gâteaux. Lucien les appelle *αυριστηδων, sacrifices sans fumée*.

ATIA, famille Romaine dont on a des médailles:

RRRR. en argent.

RRRR. en bronze.

O. en or.

Les surnoms de cette famille sont BALBUS, LABIENUS.

ATILA. *Voyez* ATTILA.

ATILIA, famille Romaine dont on a des médailles.

R. en argent.

R. en bronze.

O. en or.

Les surnoms de cette famille sont BULBUS, CALPINUS, REGULUS, SEBANUS.

Goltz en a publié quelques médailles inconnues depuis lui.

ATINUM, en Italie. MINITA.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

ATLANTES; figures d'hommes qui tiennent lieu de colonnes ou de pilastres dans l'architecture pour supporter des saillies. Ce sont elles que l'on appelle caryatides lorsqu'elles représentent des femmes dans la même attitude. Les Romains les appeloient aussi TETANONS. *Voyez* ce mot.

On a vu exposé pendant deux siècles, dans la cour du palais Farnèse, un atlante de marbre, qui portoit un panier sur la tête. Il étoit endommagé par le bas, & les jambes manquoient absolument. Sa hauteur, lorsqu'il étoit entier, étoit de seize palmes romaines (environ neuf pieds). Winkelmann a cru le reconnoître, d'après ces proportions, pour un de ceux qui ornoient le panthéon, avant qu'il eût été brisé & rétabli comme on le voit aujourd'hui.

La ville Albani renferme quatre atlantes antiques, plus grands que le naturel, & d'un beau travail; ils portent sur leurs épaules un bassin de granit.

ATLANTIDES (les) étoient les filles d'Atlas, nommées Maia, Électre, Taygete, Astérope, Mérope, Alcyone & Céléno. Leurs talents & leur adresse les firent regarder comme des déesses après leur mort, & les firent placer dans le ciel, sous le nom de Pléiades. *Voyez* HÉLADINES.

ATLAS; fils de Jupiter & de Clymène, frère de Prométhée, régnoit dans la Mauritanie. Il surpassoit tous les hommes par l'énormité de sa taille; elle étoit si haute, qu'il portoit le ciel sur ses épaules. Atlas avoit un nombre infini de troupeaux; ses jardins étoient remplis d'arbres, dont les feuilles, les branches & les fruits étoient d'or; mais un oracle de Thémis l'ayant averti que ses fruits précieux seroient enlevés, & que cette conquête étoit réservée à un fils de Jupiter, il fit environner ses jardins de fortes murailles, & en confia la garde à un affreux dragon. A toutes ces précautions, il avoit ajouté celle de ne recevoir aucun étranger dans ses états.

Pénélope demanda un jour l'hospitalité à Atlas, qui lui ordonna de se retirer, & de se mettre en devoir de le chasser. Le fils de Jupiter & de Danaë n'osant pas l'attaquer à force ouverte, eut recours à la tête de Méduse. Atlas n'eut pas plutôt jeté les yeux sur ce monstre, qu'il fut changé en une masse enorme de rochers, qui soutient le ciel. Éthra, sa femme, l'avoit rendu père des ATLANTIDES. *V. ce mot.*

Diodore de Sicile (l. 3, c. 6), & S. Augustin (*de Civ. Dei*. l. 18, c. 8), expliquent cette fable, en disant que le roi de Mauritanie avoit été un grand astronome; qu'il avoit même inventé la sphère; & que lui-même étoit chargé de supporter le ciel. Cependant, Archimède est le véritable inventeur de la sphère; ainsi, l'on ne doit entendre la découverte d'Atlas que de la sphéricité apparente des cieux.

Hercule souleva pendant quelques instans le malheureux Atlas; & les architectes anciens retracèrent ses fonctions dans ces figures d'hommes qui supportoient des saillies de bâtimens.

Winkelmann a reconnu Atlas sur une cornaline antique du baron de Stofch. On y voit un homme nu avec de la barbe, assis sur une montagne, adossé contre une colonne, ayant une étoile devant, & une seconde derrière lui. Au dessus de la colonne, on observe un long morceau de bois, orné de deux traverses, qui pouvoit être un instrument appelé aujourd'hui échelle de Jacob par les pilotes, & qui servoit autrefois, comme il sert de nos jours, à déterminer la hauteur des astres.

ATONIA. Les anciens écrivains latins appellent de ce nom le chant des pleureuses, *præcatum*, que l'on payoit pour les funérailles. Ce nom est relatif aux lous bas & entrecoupés qui caractérisoient cette lugubre mélodie.

ATRACIDE. } *Voyez* ATRAX.

ATRACIS.

ATRANICUS; surnom de la famille SEMPRONIA.

ATRAX ou ATRACIA, étoit une ville de Thessalie, située sur le Pénée. Elle tiroit son nom d'Arrax, son fondateur, fils de Pénée & de Bura. Il falloit qu'elle fût considérable, puisque les poètes se sont quelquefois servis de l'épithète

Atracien, pour dire Thessalien. Ovide appelle *Atracide* Cénéus, qui fut tué aux nœuds de Pirithoüs, dans le combat des Centaures & des Lapithes. Le poëte n'a pas voulu dire qu'il fut fils d'*Atrax*, puisque peu auparavant il l'avoit dit fils d'Élarus; mais il a voulu dire en général qu'il étoit de Thessalie. Le même poëte nomme simplement la femme de Pirithoüs *Atracis*; mais ailleurs, il la nomme Hippodamie, & y joint l'épithète *Atracis*. On a encore nommé la magie *Art Atracis*; mais c'est dans le même sens qu'*Art Thessalica*, qui signifie en général la magie; parce que les magiciens de Thessalie étoient fameux.

ATRAKX, en Thessalie. **AT.** en monogramme & **ATPATION**.

Pellerin a publié une médaille autonome d'argent de cette ville.

Hell & M. Eckhel lui en attribuent de pareilles. Il n'y en a point d'or ni de bronze.

ATRE, étoit une divinité des anciens Saxons; ils le regardoient comme un malin esprit; aussi ne l'honoreroient-ils que par la crainte du mal qu'il pouvoit leur faire.

ATRÉE, étoit fils de Pélops & d'Hippodamie. Rien n'est plus connu que sa haine pour son frere Thyeste, & les crimes affreux auxquels elle donna lieu. Le commencement de cette haine vint de ce que Thyeste avoit enlevé à son frere une toison d'or ou une brebis dorée, que celui-ci regardoit comme le gage du bonheur de sa famille. Thyeste avoit fait, dit-on, ce larcin par le moyen d'Érope, fille d'Enriothée, roi d'Argos, & femme d'*Atre*. La trahison d'Érope étoit la suite du commerce incestueux qu'elle entretenoit avec Thyeste, son beau frere, dont elle eut deux enfans. *Atre* ayant découvert cette horrible intrigue, chassa sa femme & son frere de sa cour. Mais il ne crut pas son affront suffisamment vengé par cet exil; il se feignit de vouloir se réconcilier avec son frere, & le rapela. Pour mieux sceller la réconciliation, on prépara un banquet solennel, dans lequel *Atre* fit servir les membres des enfans que Thyeste avoit eus de la reine. Le soleil, disent les poëtes, retourna sur ses pas, afin de ne pas éclairer un si exécrable festin. Thyeste, qui reconut la nature des mets qu'on lui servoit, craignant que la fureur de son frere ne s'entendît jusqu'à lui, prit la fuite, & se sauva à Sycione.

Thyeste avoit une fille nommée Pelopée; & un oracle lui avoit prédit qu'il seroit vengé des cruautés de son frere par un fils dont il seroit rendu pere par sa propre fille. Pour éviter le crime qui devoit donner la naissance à ce fils, Pelopée fut élevée loin de lui, & consacrée à Sycione, au nombre des prêtresses de Minerve. Thyeste la rencontra dans un bois de la déesse, lui fit violence sans la connaître, & la rendit mere d'Égiste. *Atre*, qui poursuivoit son frere, rencontra Pelopée, sa niece, en devint amoureux & l'épousa. Elle accoucha peu de temps après,

de l'enfant qu'elle avoit conçu du crime de son pere, & le fit exposer. Quelques bergers en prirent soin, lui donnerent pour nourrice une chevre; & c'est d'*ait*, chevre, qu'il fut nommé Égiste. Il fut rendu à sa mere; & elle lui remit une épée qu'elle s'étoit fait donner par Thyeste, lorsqu'il la déshonora; afin, lui avoit-elle dit, que l'enfant qui naîtroit de ce crime, possédât quelque partie des biens de son pere.

Égiste fut élevé dans la maison d'*Atre*, qui, toujours occupé de la vengeance qu'il vouloit tirer de son frere, envoya Agamemnon & Ménélas, ses fils, avec Égiste, pour arrêter Thyeste; ils le surprirent dans le temple de Delphes, & l'emmenèrent à *Atre*, qui l'enferma dans une étroite prison. Ce frere barbare chargea Égiste de l'y ruër; & pour lui obéir, Égiste alloit employer l'épée qu'il avoit reçue de sa mere: à la vue de cette épée, Thyeste reconut son fils. Pélopie survint au moment de cette reconnaissance, & instruite alors de son inceste avec son pere; elle se perça de cette arme fatale. Égiste la retira toute sanglante du sein de sa mere, & la porta à *Atre*, qui, se croyant assuré de la mort de son frere, alla sur le champ offrir aux dieux un sacrifice d'actions de grâces. Mais alors Égiste le tua lui-même, mit son pere en liberté, & le fit monter sur le trône d'Argos. Voyez la suite des crimes de cette famille célèbre, aux mots AGAMEMNON, CLYTEMNESTRA, EGISTE, ORESTE, TANTALE.

Atre eut trois fils, Alcôn, Mélampus & Enmolus, que Cicéron nomme Dioscures. Voyez DIOSCUROS.

On voit au palais Farnèse à Rome, une figure héroïque, qui porte sur ses épaules un jeune homme tué. Quelques antiquaires ont cru y reconnoître Commode, sous la figure d'un gladiateur; parce que la tête, qui est moderne, & qui offre des traits de cet empereur, a été supposée antique. Cette statue fut gravée dans un recueil de statues, fait à Rome en 1623; & quelqu'un, sur ce mauvais dessein, y vit *Atre* portant le fils de son frere Thyeste, qu'il a mis à mort pour le servir dans le fatal banquet. Jacques Gronovius, quoique postérieur à ce témoignage, se glorifie cependant, dans ses Antiquités, d'avoir fait la même découverte, que Winkelmann a étayée de son précieux suffrage.

ATRIA, en Italie. **HAT.**

Hunter possédoit trois médailles autonomes de bronze, avec des types différens, que M. Combe attribue à cette ville.

ATRIARIUS. Ulpien parle de cet esclave, qu'il assimile au *facarius*, & aux autres domestiques employés aux moins relevés. On peut conjecturer qu'il étoit chargé du soin de nettoyer l'*atrium*, & qu'il se tenoit à la porte extérieure de cette piece.

ATRIDES; c'est le nom qu'on donne à Agamemnon & à Ménélas, comme fils d'*Atre* qu'on

que plusieurs croient, avec quelque raison qu'ils n'étoient pas fils de ce prince, mais de Pilius, son frere. Comme les actions de ce dernier n'avoient pas mérité une place honorable dans l'histoire, Homere voulant honorer la mémoire du chef des Grecs & de son frere, a pris soin de les faire croire fils d'Atreïde, & de les nommer par-tout les *Atrides*.

ATRIENSIS, en sous-entendant *servus*, étoit l'esclave préposé à la garde de l'*atrium*, & qui avoit le soin des images illuïtres dont il étoit orné. Son emploi étoit plus relevé que celui des autres esclaves, sur lesquels il avoit autorité. On le voit dans la scène quatrième du second acte de l'*Afinaria* de Plaute, où Saures, qui étoit *atriensis*, traite durement & avec hauteur un de ses camarades. Dans la seconde du même acte, un esclave voulant donner une bonne opinion de lui, le dit être *atriensis*, & affecte un beau langage & des manieres recherchées, pour le persuader :

*Extemplo facio facietum me, atque magnificum
virum,
Dico me esse atriensem.*

Phedre (lib. 2.) dépeint ainsi un *atriensis* :

*Ex alieniculis unus atrienfibus,
Cui tunica ab humeris linteus Pelusio
Erat disticta, citris dependentibus, &c.*

Cette description est expliquée par les réflexions suivantes du comte de Caylus, sur un monument qu'il a publié dans son Recueil d'Antiquités tome 2, pl. 84, n. 1 & 2.

„Ce fragment d'une petite figure de bronze, mérite quelque considération par le genre de son habillement, le goût de son exécution, l'arrangement des cheveux & les plis du manteau, principalement dans la partie du derrière. Au premier aspect, on prend cette figure pour un prétre de Cybele, mais je suis persuadé que c'est un *atriensis*. En effet, je crois voir un de ces esclaves destinés pour les appartemens, & qui, selon quelques auteurs, portoient une robe de toile de Pélopie, arrêtée par une ceinture au dessous des épaules, & garnie de franges (on de poils) qui pendoient. Cette conjecture, qui rendroit ce morceau plus agréable & plus intéressant, est autorisée par l'habillement & la parure. La description que Phedre donne de ces sortes d'esclaves convient parfaitement à cette figure, & j'ai été frappé de tous ses rapports. On ne voit point, à la vérité, de franges, mais on fait qu'elles n'étoient placées que dans les parties qui sont ici détachées.

ATRIUM exprimoit, chez les Romains, une partie des bâtimens sur laquelle les interpretes ont varié. Ils s'accordent seulement, en général, à reconnoître l'*atrium* pour un lieu qui étoit placé

au dedans & à l'entrée des maisons. Étoit-ce une salle d'entrée, une cour entourée de portiques, ou une place devant la principale porte du bâtiment? C'est ce que nous allons chercher.

Plusieurs auteurs anciens confondoient l'*atrium* avec le vestibule. Martial, par exemple, dit que l'endroit où l'on voyoit de son temps le grand colosse & les *pegmata* ou les machines de théâtre & d'amphithéâtre, étoit l'*atrium* du palais de Néron. Il s'est servi, pour exprimer cet endroit, de l'expression *atria regis*. Mais Suetone place toutes ces choses dans le vestibule du même palais: *Vestibulum ejus fuit in quo colossus, &c.* Le poëte est moins à croire ici que l'historien, car il paroît constant que le vestibule, *vestibulum*, étoit une petite place vide qui étoit dans la rue devant la porte des maisons, & que l'on appelloit proprement *arsa*, lorsqu'elle se trouvoit au devant d'un temple. L'*atrium*, au contraire, étoit en dedans des maisons.

L'*atrium* différoit des simples cours, *impluvia*, en ce qu'il étoit couvert; comme il paroît évident par la description que fait Pluie le jeune de sa maison de campagne (*Epist. lib. 2, 17*) : *Cujus in prima parte atrium frangi nec solum fordidum; deinde porticus in O liera similitudinem circumacta, quibus parvula, sed fustica arsa includitur.* „ On trouve d'abord c'étoit une maison de campagne, qui, par conséquent, n'avoit pas au devant d'elle un terrain vide, appelé *vestibulum*) un *atrium* propre, quoique simple; ensuite deux portiques forment, par leur réunion, un ovale, dans lequel est enfermée une aire, petite à la vérité, mais agréable.

On peut donc assurer que l'*atrium* étoit la première piece par laquelle on entroit dans une maison, & qui précédoit la cour, la salle d'entrée proprement dite. C'étoit-là que l'on plaçoit les images des ancêtres, appelées par Juvénal (*Sat. viii, 8.*) :

Fumosa equitum cum dilatore magistris,

les images enfumées des maîtres de la cavalerie. Il les désigne par l'épithète d'*enfumées*, pour exprimer leur ancienneté, ainsi que les brasiens ou trépiés avec lesquels on échauffoit l'*atrium*, & les domestiques ou esclaves qui s'y tenoient, en attendant les ordres de leurs maîtres.

C'étoit aussi dans l'*atrium* que les meres de famille vigilantes travailloient, & qu'elles veilloient aux travaux domestiques. Arnote le dit excellemment (*il. p. 91.*) : *Matres familie vestrae in atris operantur domorum, industrias testificantes suas.* Cet usage remontoit aux premiers temps de la république. . . *Interque telas, quae ex veteri more in atrio tenebantur*, dit Alconius en commentant Cicéron. Pour cette raison, il y avoit de grandes armoires qui renfermoient les habits.

L'*atrium* servoit de salle à manger. Servius (*in Aeneid. 1, 730.*) rapporte un mot de Caton, qui

qui repele cet ancien usage, & la frugalité des repas que les anciens Romains faisoient dans l'*atrium*, avec deux services seulement: *Nam, ut ait Cato, & in atrio & duobus seculis epulabantur.*

Un général célèbre par ses victoires, décoroit son *atrium* des enseignes des vaincus & de leurs dépouilles. Les proconsuls enrichissoient les leurs des plus belles statues & peintures de la Grèce, qu'ils couvroient soigneusement, pour les conserver dans leur fraîcheur.

De hautes colonnes porteloient les plafonds de l'*atrium* (*Claudius, in Rufinus, II, 135*) :

Quid purpureis suffulta columnis

Attia,

Ces plafonds mêmes étoient couverts avec des tapis de pourpre, qui formoient un second ciel. (*Orippus, III*) :

Clara superpositis ornabant atria valis.

Les empereurs grecs donnoient audience dans l'*atrium* aux ambassadeurs des princes étrangers. Cette salle étoit parée alors de tous les ornemens d'or & de soie dont elle étoit susceptible, comme nous l'apprenons de Corippus, qui le dit en parlant de la réception que fit l'empereur Justin aux envoyés des Avars :

*Atria praeclaris extent altissima tellis,
Sole metallorum splendentia, mira paratu,
Et facis plus mira loci, cultusque superba,
Nobilitas medius sedes Augusta penates ...
Mira pavimentis, stratisque tapetibus ampla
Planities, longoque sedibus compta tenore ...*

L'*atrium* de la Liberté, qui étoit un des plus remarquables de Rome, étoit situé sur le mont Aventin, à l'entrée du temple de la même déesse. L'anniversaire de son inauguration se célébroit le jour des ides d'Avril. Ovide (*Fast. IV, 623*) :

*Hac quoque, ni fallor, populo dignissima nostro
Atria Libertas capiti habere sua.*

Les censeurs y tenoient leurs assemblées, & y conservoient les actes de leur tribunal. La loi contre les vœux coupables y étoit gravée sur des tables de bronze, ainsi que plusieurs autres; mais elles périrent dans l'incendie qui détruisit cet *atrium*. Asinius Pollion le rétablit dans un nouvel état, & l'accompagna d'une cour entourée de portiques; ce qui le fit appeler par plusieurs, tantôt *impluvium*, & tantôt *peristylum*. On y plaça une bibliothèque publique, dont parle Ovide, (*Trist. 3, Éleg. I, v. 71*) & qu'il nomme la première :

*Nos nos, qua doctis patuerunt prima libellis
Attia, Libertas tangeri passa sua est.*

L'*atrium* *Martia* étoit à l'entrée de son *ades*, située sur le mont Aventin, dans le treizième région.

L'*atrium* de Minerve touchoit son temple du *forum Romanum*, au dessous du capitol.

L'*atrium* de Néron formoit l'entrée de sa maison d'or; il étoit accompagné de vases portiques, au milieu desquels s'élevoit son colosse.

L'*atrium* du palais des Césars avoit été consacré par les augures; on y faisoit des sacrifices, dans lesquels les bœufs servoient de victimes, & le sénat s'y assembloit souvent.

L'*atrium* de Pompée étoit dans la neuvième région. Blondes à cru, mal-à-propos, en reconnoître l'ancien site dans l'endroit appelé *Sarrio*, & il a été trompé par une fausse ressemblance de nom.

L'*atrium publicum* étoit sur le capitol, dans l'endroit où est aujourd'hui le palais du sénateur. Il fut brûlé par le tonnerre. *Tite-Live, 29, 20.*

ATROPOS; une des Parques. Son nom exprime l'inflexibilité de ces déesses infernales; car il est composé de l'*a* privatif & de *epios*, je change. Stace lui donne l'épithète *alba*, qui est relative à la blancheur des cheveux de ces divinités antiques. C'étoit *Atropos* qui coupoit le fil de la vie que les Parques filent :

Clotho colum-retinas, Lachesis ner, Atropos occat.

Dans l'allégorie qui remplit le dixième livre de la République de Platon, Lachésis chante les événements passés, & l'avenir est le sujet des chants d'*Atropos*. Cette dernière, vêtue de noir, tient des ciseaux avec lesquels elle se prépare à couper les fils qui garnissent des pelotons, en plus ou moindre quantité, selon le longeur ou la brièveté de la vie accordée à chaque mortel. Aussi lui attribuoit-on assez généralement une influence particulière sur la durée de nos jours. Stace (*Sylv. lib. 5*) :

At tu si longi cursum dabis Atropos ævi.

C'est *Atropos* qui promet à Méléagre, en moment de sa naissance, une vie aussi longue que la durée du tison offert par hazard à ses jeux. Ovide (*Métram. lib. 8*). C'est à elle aussi qu'une mère effrayée reproche la mort de son fils enlevé dans la fleur des ans. (*Græter, Thef. infer. Græc. 692, 10*) :

C. LARLIO. C. P. IV
MAGNA. UMNUM. EXPECTATIONE. GENITO
ET. DECIMO. OCTAVO. ASTATIS. ANNO
AB. IMMANI. ATROPO. E VITA. RECISO
FUSCA. MATER
AD. LUCTUM. ET. GEMITUM. RELICTA
KUM. LACRIMIS. ET. OPUSALAMO. UNUM
HOC. SEPULCRO. CONDIRIT

ATROPUS ; instrument de musique des Grecs, dont nous n'avons aucune description. Son nom, qui signifie *immuable*, annonce un instrument qui conservait toujours le même ton, comme ces lames d'acier élastiques, appelées *la-mi-la* par les musiciens français.

ATTA, roi inconnu.

Ses médailles font :

RRRR. en argent.

O. en or.

O. en bronze. (Pellerin).

ATTABUREA, dans la Phéaie. ATTABY-PAION.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur de Diadumène.

ATTEA, en Phrygie. ATTAION.

Les Médailles autonomes de cette ville sont :

RRR. en bronze.

O. en argent.

O. en or.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur de Trajan, de Sept-Sévère, de Géta, de Commode. Vaillant les avait attribuées à *Attes* de Laconie, mais Pellerin les a restituées à *Attes* de Phrygie.

ATTALE, tyran sous Honorius.

PRISCUS ATTALUS AUGUSTUS.

Ses médailles sont :

RRR. en nr.

RRR. en argent.

RRR. en P. B.

ATTALIA, en Lydie. ATTAAEON.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

RRR. en bronze.

O. en argent.

O. en or.

Ses types sont relatifs au culte de Bacchus, & distinguent ses médailles de celles d'*Attalia* en Pamphylie.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques, avec des noms de magistrats, en l'honneur d'Hadrien avec Sabine, de Sept-Sévère, de Caracalla, d'Antonin, de M. Aurele, de Philippe jeune.

ATTALIA, dans la Pamphylie.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques, sans noms de magistrats, en l'honneur d'Auguste, de Tibère, d'Hadrien, de Commode, de Sévère, de Caracalla, de Valérien.

Elle avait fait frapper autrefois des médailles autonomes, avec des attributs de Neptune, qui

les distinguent des médailles d'*Attalia* en Lydie. Elles sont :

O. en or.

O. en argent.

RRRR. en bronze.

ATTANITES ; espèce de gâteaux des anciens, dont nous ignorons la composition ; leur nom dérivait, venait de *attano*, *potte*. Sammaïse, sur Solin.

ATTANULUM, dans les Gioses d'Isidore, désigne un vase de terre cuite, dont les prêtres se servaient dans les sacrifices. Il est aussi appelé *attancium*.

ATTEIA ; famille romaine, dont Goltz a publié seul des médailles.

ATELER, ou mieux ATELER. On croit que l'art d'*ateler* des chevaux ne fut introduit dans la Grèce que vers le temps de Bellérophon, treize ou quatorze cents ans avant J. C., selon le P. Petau. L'opinion la plus générale en fait honneur à Érichthon ou Érechthée, roi d'Athènes.

Les anciens *ateloient* leurs chevaux de front, & presque jamais à la queue les uns des autres. Ils *ateloient* ordinairement les bœufs par le cou. Nous ne nous rappelons aucun monument sur lequel les bœufs soient *atelés* par les cornes.

Les mythologues donnent à quelques divinités des chars *atelés* de différents animaux. Des chevaux traient ceux du Soleil, de la Lune, de la Nuit, de l'Aurore, de Mars, de la Victoire, &c. On voit des paons *atelés* à celui de Junon, des colommes à celui de Vénus, des cygnes à celui d'Apollon, chef des Muses, quelquefois des chevaux marins au char de Neptune, des panthères à celui de Bacchus, des lions à celui de Cybele, quelquefois des grifons à celui d'Apollon, &c.

ATTIA, famille romaine dont on a des médailles :

RRR. en bronze, appartenant à Néron.

O. en or.

O. en argent.

ATTICUS ; surnom de la famille MANLIA.

ATTILA, roi des Huns.

ATEULA ou ATILA.

Ses médailles, qui peuvent se ranger dans la suite impériale, sont :

C. en or, de la forme du quinaire.

C. en argent.

RR. en B.

Il y a cependant des antiquaires qui doutent encore que les médailles sur lesquelles on lit le nom d'*ATEULA*, appartiennent à *Attila*.

ATTINI. Muratori (1780. 7. *Thef. inser.*) rapporte l'inscription d'un Taurobole, dans laquelle on lit *Attini* pour *Attidi* ; à Attis. On lit dans la même collection, sur un autre marbre, *Attini Aug.*

ATTIS. Voyez ATYS.

ATTONITUS désignait, dans le langage des prêtres, celui qui avait vu tomber la foudre, & qui avait été froissé de la commotion de l'air

occasionnée par ce météore. Pétrone (c. 61) : *Invenimus post hoc fulmen attonitus.*

ATTRIBUTUM. C'étoit le nom de l'argent que les tribuns assignoient au quelqueur pour fournir aux dépenses civiles, & aux tribuns du trésor pour payer les soldats. Son nom venoit à *tributo*. Varron (de Ling. Latine, iv, 36) : *A TRIBUTO PECUNIA quæ assignata erat, attributum dictum : ab eo quoque quibus attributa erat pecunia, ut militi reddant, tribuni avari dicti : id quod attributum erat, ex militate.*

ATTUDA, en Phrygie. **ATTOTAEON.**

Les médailles autonomes de cette ville sont :

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur de Caracalla, de Salomine, de Domna.

ATYS ; étoit l'un des prêtres de Cybele, & l'objet des soins les plus tendres de la déesse ; mais ce jeune homme la sacrifia à la nymphe Sangaride, fille du fleuve Sangar. La déesse l'en punit dans la personne de sa maîtresse, qu'elle fit périr. *Atys*, au désespoir d'avoir perdu Sangaride, porta la rage jusqu'à se mutiler lui-même. Il se seroit ôté la vie, si Cybele ne l'eût métamorphosé en pin. Il y a des auteurs qui disent qu'*Atys* étoit un jeune berger de Phrygie, dont Cybele devint amoureuse ; mais quoiqu'elle fût la mère des dieux, il la méprisa pour une jeune beauté. Cybele, apprenant cette passion qui contraindroit les dieux, courut surieuse au lieu où étoient les deux amans, & ayant trouvé *Atys* caché derrière un pin, elle le fit mutiler aux lieux de sa rivale, qui se tua de désespoir.

Catulle dit qu'*Atys* se mutila lui-même, par je ne sais quel transport de rage, & que Cybele le mit alors au nombre de ses prêtres. Ce qu'il y a de vrai, c'est que les prêtres de Cybele souffroient volontairement le supplice d'*Atys*, & dans leurs fêtes, mêloient des cris & des huiemens, pour pleurer la mort de ce jeune phrygien, dont l'Archigalle portoit l'image enlacinée dans sa couronne & pendue à son cou ; ainsi qu'on le voit au bas-relief du capitole, sur lequel ce premier prêtre de Cybele est sculpté avec son bizarre accoutrement.

An reste, la fable varie beaucoup sur la naissance & sur les aventures d'*Atys* ; car on a écrit encore qu'il avoit enseigné le premier à célébrer les mystères de Cybele à Pellinure, ville de Phrygie, auprès de laquelle il gardoit les troupeaux. Ayant manqué à la promesse qu'il avoit faite à la déesse, de n'aimer aucune mortelle, & celle-ci ayant fait mourir Sangaride, l'objet de sa passion, il se mutila avec un couteau de pierre ou avec un telon, selon Juvénal (Sat. iv, 514) :

Mollia qui rupta fecit genitalia testis.

C'est après cette mutilation qu'il est censé dire de lui-même, dans Catulle (63, 73) : « Quelle forme n'ai-je pas reçue ! j'ai été femme, j'ai été adolescent, homme même & enfant... »

Quod genus figura est, quod ego non habuerim ?

Ego mulier, ego adolescent, ego ephebus, ego puer.

La manière dont *Atys* est représenté sur les anciens monumens, est relative à cette forme ambiguë qui participe des deux sexes. On lui donne un embonpoint remarquable, & sa tunique est, comme l'ordinaire, ouverte sur le ventre, afin que l'on en voie le renflement ou l'élévation, qui caractérise le sexe féminin. Il est coiffé avec le bonnet de Phrygie ; il porte les longues chaufes du même pays, & tient le *pedum* ou bâton pastoral, la syrinx ou flûte à plusieurs tuyaux, & quelquefois le *symposium* de Cybele.

Martianus Capella nous apprend qu'*Atys* étoit un des emblèmes sous lesquels le soleil étoit adoré par les différens peuples de l'Orient, (Nupt. Philol. lib. 2) :

Te Scapim Nilus, Memphis veneratur Osirim.

Diffusa sacra Nitram, Ditiemque, seranque Typhonem.

ATYS PULCHER, surnom d'*Atys* & *Atys pulcher* :

Ammon & arensis Lybicus, ac Biblus Adon.

Sic vario convulsus te nomine convocat orbis.

Cette doctrine seroit prouvée par les inscriptions suivantes, dans lesquelles *Atys* est appelé *Menotyrannus*, du grec *Μενωτύραννης*, contraction de *μηνος τυραννος*, rois des mois ; si c'étoit au soleil plutôt qu'à la lune qu'il falloit attribuer la division de l'année en douze parties :

M. D. M. T. (*matri deum magna Idaea*).

ET. ATTIDI. SANCTO

MENOTYRANNO.

Et MATRI. DEUM. MEGNAE

IDAEAE. SUMMAE. PA

RENTI. HERMAE. ET. ATTIDI

MENOTYRANNO. INVICTO

On retrouve dans plusieurs inscriptions recueillies par Gruter ce surnom, corrompu en celui de *Minotaurus* & de *Minotauranus*. Poyet, LUNUS & MEN. Le nom d'*Atys* est ordinairement joint à celui de Cybele sur les monumens.

Non seulement sa personne entière n'étoit qu'un emblème physique, mais les parties mêmes de son corps, qu'il coupa dans sa colère. Enlèbe (*Prap. Evang.* iii, 3) dit qu'*Atys*, mort dans la jeunesse, étoit l'image des fleurs qui périssent avant d'avoir produit des fruits, parce qu'elles ne portent point de semences lorsqu'elles se fanent avant le temps. S. Augustin restreint cette opinion d'Enlèbe au seul objet de la fureur d'*Atys*.

AVANTIA étoit la principale divinité des Héliétiens.

AVANT-SCÈNE. Voyez PROSCENIUM.

AVARICUM, dans les Gaules.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent. (Pellerin).

AUCTION. Voyez ENCAEN.

AUCTIONARIUS. Les Romains appeloient de ce nom ceux qui se louoient à un *sestia*, chef de gladiateurs, ou à celui qui vouloit donner au peuple un spectacle de gladiateurs : ils devoient combattre en public, selon les conditions de leur marché, & même quelquefois jusqu'à la mort. Manilius (17, 225) :

Nunc caput in mortem vendunt, & sumus arena.

Ils s'engageoient aussi à combattre les bêtes féroces dans les amphithéâtres.

Quintilien a donné pour titre à sa 302^e déclamation ces mots : *Auctoratus ad sepeliendum patrem*. C'est un plaideur en faveur d'un romain, qui, n'ayant pas de quoi fournir aux dépenses des funérailles de son père, s'étoit loué à un chef de gladiateurs, afin de gagner cette somme. Ce chef avoit promis à un citoyen, des gladiateurs pour un spectacle public que celui-ci devoit donner. L'*auctoratus* fut donc obligé de combattre. Il le fit d'une manière si agréable au peuple, qu'on lui rendit, par son ordre, la liberté, en le décorant de l'épée appelée *rudis*. Quelque temps après, il se trouva avoir un patrimoine aussi considérable que la loi l'exigeoit des chevaliers, & il voulut prendre place parmi eux ; mais ceux-ci le repoussèrent avec dédain, parce qu'il étoit descendu dans l'arène. La noblesse du motif qui l'y avoit conduit, pouvoit seule lui servir d'excuse ; & c'est ce qui fait la meilleure partie de la défense & du plaideur.

AUCTORITAS *senatus*. Dion Cassius (lib. 5) nous apprend que l'on donnoit ce nom aux décrets du sénat rendus par les sénateurs assemblés, en moindre nombre que ne l'exigeoit le sénatus-consulte. Ce nom se donnoit encore aux décrets du sénat qui avoient été rendus dans un autre lieu que celui où il s'assembloit ordinairement, ou dans un jour qui ne permettoit pas de le convoquer, ou enfin avec des circonstances quelconques, par lesquelles ils différoient des sénatus-consultes légitimes.

AUDITORIUM. Ce mot désignoit un lieu d'assemblée dans lequel les poètes, les rhéteurs & les orateurs, déclamoient leurs productions ou donnoient des leçons. Il y en avoit un célèbre dans le palais des Césars. Pline le jeune (épist. 1, 13). Mais le plus souvent ceux qui déclamoient, en louoient ou en faisoient construire à leurs frais, & l'on y plaçoit des bancs. *Domum munitur*, dit l'auteur du Dialogue de l'orateur (c. 9, §. 6), & *auditorium extrinsecus, & subellina conducit, & libellus dispergit*.

L'*auditorium* des juges étoit d'une autre sorte : C'étoit dans le palais des Césars une salle, dans laquelle ils rendoient une justice expéditive, sans l'appareil du tribunal qui désignoit un jugement solennel, & sans le ministère des avocats. Les juges supérieurs avoient aussi un *auditorium* différent du lieu où ils siégeoient pour rendre les jugements solennels.

AUDITORII *sacri cognitior*. Ce titre, qui se trouve dans une inscription rapportée par Gruter (344, 2), désignoit un magistrat du palais des empereurs, qui faisoit auprès d'eux les fonctions attribuées de nos jours aux rapporteurs.

AUDOLÉON, roi de Péonie. ATA.

Ses médailles sont :

RR. en argent.

O. en or.

O. en bronze.

APE, chez les Romains, étoit le bon jour ; & on le distinguoit de *salve*, qui étoit le bon soir.

AVEINE. Voyez AVOINE.

AVENIO, dans les Gaules. AOTE.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

RRR. en argent.

O. en or.

Hunter en possédoit une de bronze avec ATE. AVENTIN ; fils d'Hercule & de la prêtresse Rhéa. Ce héros étant venu en Italie par les bords du Tybre, devint amoureux de cette prêtresse, qui faisoit là demeure sur une montagne voisine, & de cet amour naquit *Aventin*, qui fut élevé par sa mère au même endroit. Il se vêtit, comme son père, d'une peau de lion, & porta gravée sur son bouclier l'hydre de Lerne à cent têtes, pour faire souvenir de son origine. C'est cet *Aventin* qui avoit donné, disoit-on, son nom à la montagne de Rome. On croit le reconnaître dans une statue grecque de marbre noir, qui est au musée du capitole.

AVANTIN ; une des sept collines, & la quatorzième région de Rome. Cette région s'étendoit au delà de la colline de ce nom. Ses limites sont à gauche le mont Palatin, le grand cirque, la piscine publique & les murs de la ville ; à droite, l'école grecque, le prieuré de Malte, le Tybre, le mont *Tyflaccio*, la pyramide de C. Cestius, la porte de Saint Paul & celle de Saint-Scabien, autrefois porte Capène. C'est aujourd'hui le mont de Sainte Sabine.

La rue qui va de la porte d'Obbie à l'amphithéâtre ou colisée, partage l'*Aventin* en deux sommets, qui l'ont fait appeler *bicipes*, & sur lesquels étoient bâtis des temples célèbres. L'un étoit consacré à Diane, & fit nommer le mont *Aventin* la colline de Diane. Marcial (xiv, 18, 3) :

Aus collem domina teris Diana.

Ibidem (vii, 72, 2) :

Domus est tibi colle Diana.

On croit que l'Eglise de Sainte Sabine a été bâtie sur les ruines de ce temple de Diane, qui étoit même avant la fondation de Rome, déjà célèbre parmi les Latins. C'étoit auprès de cet édifice sacré, que Rémus, frere de Romulus, consulta le vol des oiseaux, pour savoir lequel des deux freres donneroit son nom à la nouvelle ville. On l'appela *Rémuria*, & cet endroit rendit toute la colline de mauvais augure, jusqu'à ce que le roi Ancus la renferma dans l'enceinte de Rome.

L'*Aventia* fut appelé quelquefois *Murcius*, à cause d'un petit temple consacré à la déesse de la paresse, *Murcia*, qui étoit placé sur cette montagne.

AVENTINENSIS; surnom de la famille *GENUCCIA*, qui désignoit l'endroit de Rome qu'elle habitoit.

AVERNE; lac d'Italie, auprès duquel les poètes plaçoient l'entrée de l'enfer. C'est une caverne très-profonde, dit Virgile, d'où il sort des tourbillons de vapeurs empestées, qui suffoquent, au milieu de l'air, les oiseaux qui osent voler à travers ces noires exhalaisons. De là vient le nom d'*Averne*, que les Grecs lui ont donné d'*Averno*, sans oiseaux, composé de l'*av* privatif & d'*epros*, oiseaux.

Les poètes ont aussi désigné les enfers sous le nom d'*Averne*. Lucain dit que ce lac étoit si profond, qu'une haute montagne s'y seroit engloutie. Il est auprès de Bayes, & s'appelle *lago di Triperla*. Les oiseaux volent aujourd'hui sans aucun danger sur les eaux de ce lac. Strabon raconte que sa puanteur avoit été en partie causée par les grands arbres, qui, panchés sur les bords, le couvroient & l'environnoient. Il ajoute que ces bois ayant été coupés par l'ordre d'Auguste, l'air y devint pur, & cessa de causer des effets dangereux.

AVERRUNCI.

AVERRUNQUES. } C'étoit un ordre des dieux chez les Romains, ainsi appelés parce que leur office étoit de détourner (*averruncare*, vieux mot latin) les maux.

Les Grecs appeloient ces dieux *Αἰζηῖνες* ou *Αἰζηνοῖναι*, & leur fête *Αἰζηνοῖναι*, ou enfin *Αἰζηνοῖναι*. C'étoient Hércule, Apollon, les Dioscures & Jupiter. Les Egyptiens avoient aussi leurs dieux *Averrunques*, si l'on en croit le P. Kirker. Ils les représentoient avec un visage & un geste menaçant, avec des foudres & des crocs à la main, &c. Il y a des statues qui les représentent debout ou à genoux, quelques uns avec des têtes d'animaux ou monstrueuses, d'autres avec des têtes humaines. Ils étoient, selon lui, une divinité de cette espèce. Kirker (*Ædip. Egypt.* t. 3, p. 48). Tout cet appareil menaçant s'évanouit cependant, si l'on reconnoît dans ces foudres ou crocs pénétrants, l'emblème de la charue dont les Egyptiens faisoient Osiris inventeur. Voyez CHARRUE & FOULTE.

AVERSA, } valises des cavaliers dont il est
AVERTA, } parlé dans le Code Théodosien, qui en règle le poids.

AVEUGLEMENT. Depuis Diodore de Sicile (1, 22) jusqu'au consul Maillet (*Desc. de l'Egypte*, t. 18), tous les écrivains qui ont parlé des Egyptiens, ont remarqué que les aveugles étoient en très-grand nombre parmi eux; au point que Grangier (*Relat. du voy. en Egypte*, p. 22.) n'hésite pas à appeler leur pays la terre des aveugles. Cet aveuglement tenoit & tient sans doute encore à des causes locales, à des vices de terrain ou de régime, &c. Mais les anciens Egyptiens, superstitieux à l'excès, attribuoient cette infirmité à la colère d'Isis, qu'ils désignoient sous le nom de Tithrambo ou d'Hécate. Ainsi pensoit le parjure que Juvénal fait parler dans sa 13^e satire, vers 91:

*Hic putas esse deos, & perjuras, atque is a secum
Decernat quodcumque volet, de corpore nostro
Isis, & irato seriatim nos lumina sistro,
Dummodo vel cæcus teneam, quæ abnego, num-
mos.*

„ Eh! que m'importe qu'Isis irritée m'aveugle avec son sistré pour punir mon parjure, pourvu que je conserve, après mon aveuglement, ce dépôt que j'aurai nié „ Ovide (*de Ponto* t. 1, *epist.* 2, 51) parle de la même opinion superstitieuse:

*Vidi ego limigera Numen violasse fontem
Isidis, Isiacos ante federe focos.
Alter ob hunc similem privatus lumine culpam,
Clamabat media se mœuisse via.
Talia caelestes fieri præconia gaudens,
Ut sua, quid valeant, numina teste probent.*

„ J'ai vu un malheureux étendu devant le temple d'Isis, avouer que ses infirmités étoient la punition du parjure qu'il avoit commis au nom de cette divinité. Un autre, privé de la vue, crioit dans le milieu du chemin, qu'il avoit été puni pour le même crime. Les dieux se plaisent dans ces aveux, qui apprennent aux mortels l'étendue de leur pouvoir & de leur vengeance „

On croiroit, d'après une épigramme de Lucilius, (*Antholog.* 2, cap. 22, n. 4) que les Egyptiens attribuoient aussi le même pouvoir à Harpocrate. „ Si vous avez un ennemi, ne le livrez pas dans vos imprécations, mon cher Demys, à Isis, à Harpocrate, ou à quelque autre divinité qui aveugle les mortels; mais livrez le à Simon: vous connoîtrez bientôt que ce médecin est plus redoutable que les dieux „

*Ηρ' ὡς ἴχθυς Ἰσιδος Ἀντίον, μὴ νημύδης
Τὸν ἴου σέβ. μὲν αἱ Ἀμοινοῖναι
Μαθ' ἵεναι τὰρ ἄνθ' αὐτῶν. Ἀνὰ Σίμωνα
Καὶ γρήγ' αὖ δούλῳ, καὶ αὖ Σίμωνι δ' ἑαυτοῦ.*

AUFANIS *matronis*. Gruter (90, 11) rapporte une inscription trouvée à Lyon, dans laquelle on lit ces mots, qui se rapportent au culte des *Désaux marais*. Voyez leur article. *Aufanis* désigne sans doute un endroit dans les Gaules, célèbre par leur culte. Muratori (1985, 2) a publié une inscription avec les mêmes mots.

AUFIDIA, famille romaine dont on a des médailles.

RRRR. en argent.

RR. en bronze de Colonie.

O. en or.

Les surnoms de cette famille sont *Orestes*, *Ruritus*, sur les médailles, & *Luces*.

Goltz en a publié quelques médailles inconnues depuis lui.

AUFIDIUS *Luces* eutrasilla le premier des *Patrons* (Voyez ce mot) à Rome, & gagna de grands biens par cette pratique.

AUGÉ, fille d'Alcès, ayant eu un fils d'Hercule, le fit exposer aussitôt après sa naissance; mais son déshonneur étant devenu public, elle s'enfuit pour éviter la colère de son père, & le retira chez Theutras, roi de Mysie, qui, n'ayant point d'enfants, l'adopta pour sa fille. Ce prince, quelques années après, eut une guerre à soutenir, & promit de donner la fille *Augé*, & sa couronne à celui qui le délivrerait de ses ennemis. Téléphe, le fils qu'*Augé* avoit eu d'Hercule, déjà grand, étoit venu à la cour de Mysie, par ordre de l'oracle, pour y chercher ses parents; il accepta l'offre du roi, le défit de ses ennemis, & demanda la princesse. On célébra le mariage; mais *Augé*, par un secret présentement, dit Hygin qui raconte cette fable, ayant voulu tuer Téléphe la nuit de ses nocces, les dieux envoyèrent un dragon pour les séparer. Alors *Augé* ayant imploré le secours d'Hercule, reconut son fils, & retourna avec lui dans sa patrie.

Winkelman a reconnu *Augé* qui remet son fils Téléphe emmaillotté à une autre femme, sur un bas-relief de la ville Borghese, qu'il a publié dans les *Monumenti antichisti inediti*, n°. 71. *Augé* est représentée sans ceinture, comme une femme qui vient d'accoucher. Elle est assise & a ses pieds posés sur un marche-pied: c'étoit, chez les anciens sculpteurs, une marque à laquelle on reconnoissoit les personnes d'un rang distingué. On aperçoit sur son siège la biche qui nourrit Téléphe.

AUGERI *hostia*. C'étoit une de ces expressions barbares propres aux sacrifices, dont les prêtres affectoient de se servir. Elle désignoit les nouvelles victimes que l'on immoloit, lorsqu'on n'avoit pas trouvé dans les entrailles de la première, des signes favorables à ceux qui offroient le sacrifice. On demandoit alors d'autres victimes: *Augesbatur hostium numerus*, *augesbatur hostia*. Lorsqu'on découvroit le signe favorable, on achevoit le sacrifice, *libebat hostia*. Paul-Émile fit immoler jusqu'à dix-neuf victimes avant de le découvrir, & il ne parut qu'à la vingtième.

AUGES. Les *auges* étoient le supplice auquel les Orientaux condamnoient les plus grands scélérats. Ils attachoient le criminel aux quatre coins d'une *auge*, & ils convoient son corps d'une autre *auge* qui laissoit paroître la tête & les pieds par des ouvertures pratiquées à ce dessein. Dans cette posture douloureuse, on ne lui refusoit rien de ce qui pouvoit prolonger la vie, afin de prolonger son supplice; & même on forçoit ceux qui étoient fatigués de vivre, de prendre de la nourriture. On tempéroit la soif qui brûloit le criminel avec du miel délayé dans du lait; on lui en frottoit le visage, qui étoit exposé aux rayons du soleil, pour attirer les mouches, dont les piquures douloureuses augmentoient ses tourmens. Ils durèrent jusqu'à ce que les vers engendrés dans ses excréments, lui rongeaient les entrailles; cette durée a été quelquefois de quinze & de vingt jours. Artaxercès fit souffrir ce cruel supplice à l'eunuque Mithridate.

AUGÉUS fut père d'AGAMEMNE. Voy. ce mot.

AUGIAS, roi d'Élide, fut un des Argonautes; il avoit une grande quantité de troupeaux, & il y avoit si long-temps que ses étables n'avoient été aérées, que les exhalaisons qui en sortoient, empoisonnoient le pays: & l'on regardoit comme un ouvrage au dessus des forces humaines, de les vider. Hercule l'entreprit, à condition qu'*Augias* lui donneroit la dixième partie de ses bœufs. Il réussit, en faisant passer le fleuve Alphée au travers de ces étables. *Augias* refusa le salaire promis; alors Hercule le tua, & plaça sur le trône Philée, son fils; parce que ce jeune prince ayant été pris pour arbitre du différend avec *Augias*, avoit exhorté son père à lui tenir la parole qu'il avoit donnée. Mais cette fable est rapportée différemment par différents auteurs. Elle a donné lieu à l'ancien proverbe, *videri les étables d'Augias*, pour exprimer l'entreprise d'une chose impossible.

AUGILES,

AUGILITES, } peuples d'Afrique qui habitoient la contrée par laquelle les Garamantes étoient séparés des Troglodites. Pomponius Mela dit de ces hommes sauvages, qu'ils ne reconnoissoient d'autres dieux que les mânes de leurs ancêtres. Rien ne se décidoit dans les assemblées nationales & dans la vie privée, qu'après leur invocation & des sermens faits en leur nom. Les *Augiles* se couchaient sur les tombeaux, pour y recevoir des inspirations qu'ils prenoient pour règles de leur conduite. Leurs mariages se faisoient de leur barbarie: car l'épousée devoit attendre, pendant la première nuit des nocces, les faveurs à tous ceux qui l'en sollicitoient & lui donnoient des présents. Les femmes attachoient une gloire au grand nombre d'amans qu'elles recevoient cette nuit-là. D'ailleurs, ajoute Pomponius Mela (1, 8), elles étoient d'une sagesse & d'une retenue dignes d'éloges.

AUGITES, pierre précieuse dont parle Pline, & dont le nom étoit formé de *aug*, & *telas*. On

etroit qu'elle est la même que la pierre appelée *callais*.

AUGURACULUM; étoit la même chose qu'*Ara*, c'est-à-dire, un terrain consacré uniquement à prendre les auspices. Il devoit être renfermé dans le *pomarium*, pour les auspices appelés *urbana*.

AUGURALE; endroit destiné dans les camps à prendre les auspices, & à consulter les *poulets sacrés*. Il étoit toujours placé à la droite du prétoire, comme nous l'apprenons d'un passage d'Hygin, corrigé par Rutgers (*Varior. lect. II, 20*): *Auguratorium parte dextera pratorii*.... Car on l'appeloit aussi *Auguratorium*. Tacite (*Annal. XI, v. 13*) le nom *Augurale*: *Noctis capta, agrestis auguralis*.

AUGURALES libri; les livres des *Augures*, qui paroissent avoir été les mêmes que les livres des Pontifes, *Pontificales libri*. Priscien (*lib. 7 & 8*) dit que Jules-César avoit composé des livres d'*Augures*.

AUGURATORIUM; la même chose qu'*Auguraculum* & *Augurale*. Il est fait mention des bâtiments, ou des portiques, ou des murs qui l'entouroient dans l'inscription suivante, rapportée par Gruter (*Thes. infer. novus, 128, 4*):

IMP. CAESAR. DIVI. TRAJAN
PARTICI. F. DIVI. NERVAE. N.
TRAJANVS. HADRIANVS
AUG. PONTIF. MAX. TRIB. POT. XX.
IMP. II. COS. III. P. P.
AUGURATORIUM. DILAPS
A. SOLO. F..... IT

AUGURE. On appeloit de ce nom ceux qui prédisoient l'avenir par l'inspection des oiseaux, des animaux & des météores. Le mot d'*augure* désignoit aussi le présage qu'ils tiroient de cette inspection.

Augures grecs. Leur art fut inventé, selon quelques-uns, par Prométhée ou par Mélémpus, fils d'Amphyon & de Dorippe. Pline (*lib. 7, c. 35*) dit que Carès, dont la Carie porta le nom, observa le premier les oiseaux, & Orphée les autres animaux. Pausanias, (*Phocic.*) attribue la première observation faite sur le vol des oiseaux à Parnassus, qui donna son nom au mont Parnasse. S. Clément d'Alexandre en fait honneur aux Phrygiens. Voilà tout ce que nous apprennent les annales des Grecs. On sait d'ailleurs à n'en point douter, que les Chaldéens & les Asiatiques, que les Égyptiens eux-mêmes, s'adonnèrent les premiers à cette divination; & S. Clément semble avoir connu cette origine, en l'attribuant aux Phrygiens, peuple de l'Asie-Mineure.

Les oiseaux paroissent tout voir par la hauteur, & se porter en tout lieu par la variété de leur vol; c'est pourquoi on leur attribuoit la connois-

sance des choses passées & futures. De là vint le proverbe dont les Grecs se servoient pour dire que tout le monde ignoroit une chose; *personne*, disoient-ils, *n'a vu ce que nous avons fait, excepté peut-être quelques oiseaux*. Aristophane fait dire à ces volatiles, dans la comédie qui porte leur nom: nous sommes à votre égard autant que les oracles d'Ammon, de Delphes, de Dodone, autant qu'est Apollon lui-même.

Ερμην δ' ὤμει Ἀμμων, Δελφοί, Δελφίνα, Φειβος
Ἀπόλλων.

Les *Augures*, chez les Grecs, étoient vêtus de blanc, & portoient une couronne d'or pendant qu'ils exerçoient leurs fonctions. Ils avoient un endroit particulier destiné à cet usage, appelé en grec *αὐρονομίον* & *δαίον* ou *δαίον*; & des tables sur lesquelles étoient écrits les noms des oiseaux, ceux de leurs différentes espèces de vol, tout ce qui concernoit enfin la science des *Augures*. Lorsqu'ils observoient, ils regardoient le Nord, & tenaient pour heureux tous les *augures* qui venoient du côté droit; ceux du côté gauche étoient malheureux.

L'espèce d'oiseaux, le côté d'où ils prenoient leur vol, & la manière dont ils voloient ou dont ils chantoient, rendoient les *augures* favorables ou contraires; car les mêmes oiseaux présageoient des choses opposées dans des circonstances différentes. Mais en général leur vol par compagnie étoit d'un bon augure; c'est ainsi qu'il présagea, selon Diodore de Sicile, à Gordius, simple particulier, son élévation au trône de Phrygie. Quant aux *augures* que fournissoit chaque espèce d'oiseau, voyez AIGLE, VAUTOUR, ÉPERVIER, HIRONNELLE, CHOUETTE, COLOMBE, CORBEAU & COQ.

Les oiseaux n'étoient pas les seuls animaux dont on tiroit des *augures*. On observoit les FOURMIS, les ABAILLES (Voyez ces mots); la fureur même selon Suidas, les crapauds qui étoient d'un heureux présage, les serpents, le lièvre & le sanglier, dont la rencontre & tous les présages étoient funestes.

Les *Augures* considéroient avec un soin particulier les météores, non pas comme les Astrologues, pour prédire l'avenir par leur inspection, mais pour en tirer des présages relatifs au moment présent. De ce nombre étoient les comètes & les éclipses de soleil & de lune, qui effrayèrent tant de fois des armées, & qui causèrent presque la mort d'Anatagoras, parce que ce philosophe en avoit donné des explications naturelles & physiques. La connoissance des éclairs & des tonnerres, (*Voyez ce mot*) faisoit une grande partie de la science des *Augures*, les vents mêmes étoient pris pour *augures*, *Stace* (*Thibaudat XI*):

Venis, aut alise visa
Bellorum proferre diem.

On regardoit sur-tout comme un funeste présage les tremblements de terre. On sacrifioit à Neptune, que l'on croyoit l'auteur, afin de l'apaiser; & s'il avoit fait entre'ouvrir la terre, on précipitoit dans ces trous des meubles précieux. Midas, roi de Phrygie, y jeta son fils; & Curtius, Romain, s'y précipita tout armé.

Les feux follets étoient interprétés favorablement par les *Augures*, suivant leur nombre. Paroissoient-ils sous deux flammes distinctes, on croyoit y reconnoître Castor & Pollux, & les matelots en auguroient le retour du calme. Une seule flamme étoit appelée Hélène, & on la redoutoit lorsqu'elle succédoit aux Dioscures, qu'elle sembloit chasser. Cette flamme paroissoit-elle s'attacher à la tête ou aux pas de quelque mortel; elle lui présageoit le bonheur le plus complet. Tel fut Servius Tullius, roi de Rome; tel avoit été le jeune Alcandre au départ de Troye, selon Virgile.

Quoique les Grecs n'entreprissent aucune affaire importante sans avoir consulté les *Augures*, quelques-uns cependant n'ont pas craint de s'en moquer ouvertement. Euripide, entre'autres, fait dire à Thésée, qui condamne Hyppolite sans consulter les *Augures*: *La lettre de Phèdre est le témoin qui le condamne; quant au vol des oiseaux, je révoque ce témoignage trompeur.*

Augures romains. Les Romains empruntèrent des Étrusques la superstition des *augures*, que ceux-ci avoient reçue des Grecs. Romulus en exerça les fonctions le premier, lorsqu'il observa le vol des oiseaux avec son frère Rémus, pour savoir lequel des deux donneroit un nom à Rome.

Mais les Romains changèrent l'état du ciel établi par les Grecs. Les premiers l'observèrent toujours vers le septentrion, & les Romains se tournèrent vers le midi; de sorte que la droite & la gauche de ces deux peuples étant opposées dans le temps de l'observation des *Augures*, & leur droite présageant les choses heureuses, comme les malheurs étoient annoncés par les *Augures* de la gauche, les résultats des uns & des autres étoient diamétralement opposés.

Les Romains étendoient l'inspection des *Augures* à un plus grand nombre d'objets que les Grecs. Ils les rapportoient à douze points capitaux qui par leur nombre, se trouvoient analogues aux douze signes du Zodiaque. Il tiroient des *augures*, 1°. de l'entrée extraordinaire, mais volontaire, d'une bête fauve ou privée dans la maison de quelqu'un; 2°. de la rencontre d'une bête féroce sur un chemin; 3°. du feu qui se communiquoit subitement aux habits, & par analogie, de la foudre, des éclairs, & de l'incendie des maisons; 4°. de la corrosion d'un livre, ou de quelque meuble agréable, par des souris, & par analogie, d'un loup dévorant un bœuf ou un cheval, d'un chien ou d'un renard déchirant des poules ou des oies; 5°. d'un bruit entendu dans la maison, & que l'on croyoit produit par des *lémures* ou

esprits; 6°. de la prise d'un milan qui tomboit lié entre les jambes des voyageurs, de la prise des oiseaux qui entroient par hazard dans les maisons, par analogie, du crocement subit des crapauds, du chant des corneilles, &c.; 7°. de l'entrée inattendue par quelque trou, d'un chat ou de quelque autre quadrupède; 8°. de l'extinction subite d'un flambeau, que l'on attribuoit à quelque esprit; 9°. d'un bruit léger, mais extraordinaire, produit par un brasier, que l'on prenoit pour un oracule de Vulcain; 10°. d'un grand bruit extraordinaire produit par le feu, ainsi que de des étincelles; 11°. des mouvements ou explosions subites de la flamme, que l'on croyoit être agitée par les Lares; 12°. enfin d'une tristesse subite, involontaire, causée par l'apparition d'un fantôme, ou par quelque objet surprenant.

Une des choses qui occupoient le plus souvent les *augures romains*, étoit l'inspection des poulets sacrés. On nourrissoit dans les temples, & l'on portoit à la suite des armées & des légions, des poulets renfermés dans des cages. Lorsque l'un devoit délibérer sur quelque objet important, ou livrer une bataille, on consultoit ces oiseaux sacrés. Les ministres appelés *Pullarii*, ouvroient la cage & présentoient de la nourriture aux poulets. Si les oiseaux ne venoient ni sortir, ni manger, on s'ils prenoient la suite, c'étoit un *augure* des plus funestes; & l'on attribua la défaite de Publius Claudius, dans la première guerre Punique, au mépris qu'il en avoit témoigné. Mais si les poulets mangeoient avec avidité, l'*augure* étoit favorable, il s'appeloit *tripudium*; & s'ils traipoient plusieurs fois la terre avec le bec, pour ramasser les grains qui leur étoient échappés (ce que l'on appelloit *parire*), l'*augure* étoit des plus heureux, & se nommoit *tripudium solissimum*. Les *augures* observoient avec un soin presque égal la démarche ou le vol des oiseaux, & leur chant.

Les *augures romains* exerçant leurs fonctions, étoient revêtus de la prétexte; car Cicéron dit (*pro Sextio*) du fils de Lentulus Spinther, que le peuple l'avoit nommé *augure* dans l'année même où il avoit pris la robe virile: *Cui superior annus idem & virilem patris & prætextam populi judicio dedit*. Quelques auteurs ont cru, d'après des passages d'écrivains romains corrompus ou mal interprétés, que les *augures* portoient la *trabea* teinte deux fois en pourpre; mais il paroît plus vraisemblable que leur prétexte étoit seulement orné de bandes de pourpre. Ils portoient aussi une couronne.

Lorsque les *augures* devoient examiner le vol des oiseaux, ils échoissoient le milieu de la nuit, un temps serein, sans nuages, sans vent, & un espace élevé & découvert, qu'ils appeloient *ara*. Là, ils se voiloient comme les sacrificateurs, c'est-à-dire, en ramenant leur prétexte sur le derrière & le haut de la tête. Ils se plaçoient ensuite en demi-cercle, s'alignoient, traquoient en l'air avec le *limus* l'espace dans lequel ils vou-

loient

toient observer, & que l'on nommoit *templum*. Ayant aperçu quelque bon *augure*, ils l'annonçoient, & attendoient qu'un second vint confirmer ce premier. Virgile (*Æneid.* 12, 697) :

Da deinde auxilium pater, atque has omnia firmam.

Ceux que l'on élevoit magistrats, prenoient eux-mêmes les *augures* dans la nuit qui précédoit leur inauguration, hors de la ville, assis, & dans un endroit consacré à cette cérémonie. C'étoit une espèce d'*auguraculum* ou d'*auguratorium*. Les *augures* publics les assistoient, & leur disoient qu'ils venoient d'entendre toner à gauche. Quoiqu'ils n'eussent rien entendu eux-mêmes, les magistrats prenoient ces paroles des *augures* pour le présage, & s'en retournoient satisfaits.

Tite-Live décrit fort au long (1, 18) la manière dont on prit les *augures* pour l'élection de Numa. L'*augure* le conduisit dans l'espace appelé *ars*, l'y fit assise sur une pierre, se voila & s'assit à sa gauche, tenant un bâton recourbé, sans occids, appelé *lituus*. Après avoir considéré Rome & la campagne, adressé des prières aux dieux, l'*augure* déterminait les régions célestes depuis l'orient jusqu'à l'occident, assignant la droite au midi & la gauche au septentrion, & fixant l'espace des présages aussi loin que la vue pouvoit s'étendre. Il prit alors son *lituus* de la main gauche, posa la droite sur la tête de Numa, & dit : „ Jupiter, pere des dieux, s'il est permis à Numa Pompilius, dont je touche la tête, d'être roi de Rome, faites-le moi connaître par des signes certains dans l'espace que j'ai déterminé. „ Il annonça les présages qu'il desiroit. Dès qu'ils eurent paru, Numa fut déclaré roi par l'*augure*, & il sortit de l'espace consacré aux *augures*.

Les magistrats observoient les présages ainsi que les *augures*, mais avec quelque différence. Les derniers les observoient pour ordonner ou pour défendre quelque action; les magistrats ne le faisoient que pour empêcher ou pour rompre les comices. L'assistance des premiers étoit nécessaire; les derniers n'observoient que librement, & quand ils le vouloient. Il falloit l'observation de trois *augures* pour la promulgation d'une loi; celle d'un seul magistrat rompoit les comices, quoiqu'il ne sût qu'observer, sans connaître les conséquences de son observation. Voici les paroles consacrées pour commencer cette cérémonie : *Jovis pater, si mihi es auctor, urbi populoque romano Quiritium, has sane, satque esse, ut tu nunc mihi bene sponsis, beneque volueris*. Ce sont à peu près les mêmes que celles prononcées à l'inauguration de Numa.

Romulus composa le collège des *augures* de trois seulement tirés des trois tribus de Rome, qui existoient alors. Ce collège s'accrut ensuite d'un *augure* de plus; & à la fin de la république, il étoit composé de cinq plébéiens & de quatre patriciens. Ils se choisirent long-temps des colle-

gues; mais le peuple s'attribua depuis ce droit, & il apartint ensuite aux empereurs jusqu'à christianisme. Le plus ancien du collège en étoit le président, & se nommoit *magister collegii augurum*. Leur office n'étoit perpétuel; & quoique les prêtres & les pontifes condamnés pour quelque crime, fussent destitués sur le champ, les loix conservoient aux *augures* leur dignité jusqu'à la mort. Il y avoit de plus une loi des douze Tables qui défendoit, sous peine de la vie, de leur défobéir.

On les confond souvent avec les aruspices, qui n'examinent que les entrailles des victimes, tandis que les *augures* ne s'occupoient en aucune manière des sacrifices. Les aruspices expliquèrent cependant aussi quelquefois les tonnerres & les autres prodiges célestes; de manière qu'il est difficile de déterminer avec précision les limites des fonctions des aruspices, des *augures* & des auspices. La plupart des écrivains latins les nomment indifféremment les uns pour les autres. Aussi leur appliquet-on à tous les trois collectivement, ce que disoit Cicéron des *augures*, qu'il s'étonnoit comment deux d'entr'eux pouvoient le rencontrer & se regarder sans rire. Dès les plus anciens temps de Rome, quelques poètes pensoient de même; car on trouve dans Varron (*de Ling. lat.*) ce fragment d'Attius :

*Nihil eredo auguribus, qui aures verbis devitant.
Alienas, suat ut auro locupletent demor.*

On voit sur plusieurs médailles des familles romaines, & sur une fardoine étrusque de Stofch, un *augure* debout, sans barbe, tenant le *lituus* de la main droite. Les anneaux qui sont aux doigts de presque toutes les statues de bronze des empereurs, trouvées à Herculaneum, portent pour gravure un *lituus*, & désignent leur dignité de souverains chefs de la religion.

Les Gaulois furent aussi adonnés aux vaines pratiques des *augures*, que les Grecs & les Romains.

Augurium caeleste étoit, selon Pausanias, l'éclair ou le tonnerre.

Augurium coelestem, *augure* extorqué en laissant jeûner les poulets sacrés.

Augurium impetrativum, présage désiré, que l'on ne pouvoit refuser.

Augurium nauticum, étoit l'apparition des cygnes que les matelots croyoient être d'un bon *augure*; parce qu'ils ne s'enfoncent jamais dans l'onde. Voyez CYGNES.

Augurium oblativum, *augure* fortuit, que l'on pouvoit accepter ou refuser.

Augurium salutare, espèce de divination par laquelle on cherchoit à connaître si les dieux accorderoient la demande qu'on leur vouloit faire pour le bonheur & le salut du peuple romain. On lui consacroit chaque année un jour, dans lequel aucune armée n'étoit sortie de Rome pour combattre ses ennemis, & ne leur avoit livré de combat. Lorsque l'inspection des victimes ne promettoit

rien d'heureux, on ne célébroit pas l'*augurium salutaris*; & l'année entière s'écouloit quelquefois sans que l'on pût trouver un jour favorable. Auguste étant consul pour la cinquième fois avec Sextus Apuleius, rétablit cette pratique religieuse, qui avoit été interrompue pendant quarante-quatre ans, depuis le consulat de Ciceron & d'Antoine. On la négligea encore après cet empereur; car Tacite (*Annal.* xii, 23) dit que Claude la rétablit de nouveau.

Pour rendre cet article complet, Voyez *Auspices* & *Auspices*.

AUGURINUS; surnom de la famille *Murina*.

AUGUSTA. Ce nom fut donné aux princesses du sang des Augustes dès le Haut-Empire. On trouve sur les médailles *Julia Augusta*, *Antonia Augusta*, *Agrippina Augusta*; ce nom se lit sur les médailles des princesses mêmes qui ne furent jamais femmes d'empereurs, telles que *Julia Titi*, *Marciana*, *Maidia*, &c.

Le moyen âge conserva cet usage; car Herrie ou Henri, dans le premier livre des miracles de S. Germain, appelle indifféremment Chrothéilde femme de Clovis, ou Reine, ou *Augette*.

AUGUSTA, en Cilicie. *ATTOTCTANON*.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRR. en bronze. (Pellerin.)

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales grecques, avec son époque, en l'honneur d'Auguste, de Néron, de Gordien, de Valérien.

AUGUSTALE. On donnoit ce nom à la tente de l'empereur, qui étoit dressée dans l'enceinte appelée *Praetorium*.

AUGUSTALE, (*Αυγουστα*, Suidas) étoit un terrain consacré dans les Colonies à Auguste, & sur lequel les préfets & les gens préposés au culte de cet empereur s'assembloient, & formoient des danses religieuses. C'est ainsi qu'on en formoit dans le forum des comestibles, *obsoniorum*, en l'honneur de Tibère.

AUGUSTALES, *Augustalia*; fêtes établies en l'honneur d'Auguste. Après qu'il eut terminé toutes les guerres de l'Empire, & réglé les affaires de Sicile, de Grèce, d'Asie, de Syrie & des Parthes, on établit les *Augustales*; le nom d'Auguste fut inséré dans les fastes de Rome au 4 des ides d'octobre: *IV. ID. OCTOB. AUGUST.*; c'est-à-dire, *AUGUSTALIA*. Ces honneurs lui furent décernés l'an de Rome 735, sous le consulat de Saturninus & de Vipsianus. Huit ans après, un sénatus-consulte établit, à la même époque, des jeux publics, que l'on appela de son nom. La flatterie fit renouveler les mêmes honneurs pour chaque successeur d'Auguste; & les jeux établis en leur honneur, que l'on appela de leur nom, sont répétés fréquemment sur les médailles des villes grecques.

Gruet a publié une inscription trouvée à Narbonne, sur laquelle on voit un sacrifice à Au-

guste; au jour anniversaire de la naissance, qui est ainsi exprimée:

VIII. K. OCTOB. QUA. DIE. XUM. SECVLI

FELICITAS

ORRI. TERRARUM. RECTOREM. DEDIT.

AUGUSTALES. Voyez *AUGUSTALIA*.

AUGUSTALICI. Muratori (2026, 6, *Thes. infer.*) rapporte une épigramme dans laquelle on lit *AUGUSTALICI*, probablement pour *AUGUSTALIBUS*.

AUGUSTANI; nom des soldats d'une légion que forma Néron, & qui étoient au nombre de cinq mille. (*Tacit. Annal.* xiv, 15.) Ils étoient chargés d'applaudir, lorsqu'il chantoit ou jouoit des instrumens dans les jeux publics. Par la suite, un des comtes d'Afrique en eut un corps sous les ordres. On les reconnoît à un bouclier rouge, avec un globe blanc & quatre cercles de couleurs différentes, qui lui servoient de bordure.

AUGUSTATICUM; largesse des empereurs grecs appelée anciennement *congrua*.

AUGUSTALIA, *Augustalis*, *Augustalis*. Ces noms, qui se trouvent mille fois dans les recueils d'inscriptions, désignent plusieurs sortes de personnes.

1°. Ceux qui conduisoient les premiers rangs de l'armée, comme le témoin Vegece (*Rei milit.* ii, c. 7).

2°. Les préfets de l'Égypte, établis par Auguste après la défaite d'Antoine & de Cléopâtre. Il en est souvent fait mention dans les historiens de la *Byzantine*; ils résidoient à Alexandrie.

3°. Tous les officiers du palais des empereurs.

4°. Selon Aleix, Velfer, Reinesius & d'autres, un ordre distingué de citoyens dans les Colonies & les Municipeles, qui tenoient le milieu entre les décurions & le peuple. Les inscriptions des Colonies distinguent souvent ces trois ordres, en ces termes: *ORDO. DECURIONUM. AUGUSTALIVM. ET. PLEBS. UNIVERSA*, ou *ORDO. DECURIONUM. ET. AUGUSTALIVM....* Les décurions les choisissoient....

C. VI. VIR. AUGUSTALIS. QUI. INTER. PRIMOS. AUGUSTALES. A. DECURIONIBUS. AUGUSTALIVM. FACTUS. EST. Ils devenoient quelquefois décurions; car on trouve ce titre joint à celui d'*Augustalis*, *AUGUSTALIS. ET. DECURIO*. Sans être décurion, ils obtenoient quelquefois la permission d'en porter les ornemens distinctifs; comme les généraux romains qui s'étoient illustrés, obtenoient des empereurs la permission de porter les ornemens consulaires. L. Aurélius Victor, afranhi de Lucius Vetus, est nommé sur une inscription *SACER. PRIM. CORP. AUGUSTALIVM. ORNAT. ORNAM. DECURIONALIS*.

Ces *augustaux* des provinces étoient peut-être consacrés au culte d'Auguste, comme ceux de Rome. Il est certain du moins qu'ils jugeoient les affaires relatives à la religion; nous l'apprenons d'une inscription trouvée à Alcantara, dans laquelle celui qui parle dit..... *QUOD. EIS.*

ME. VIVO. TRÁBIRI. CANDELARRA. ST. LUCERNAL.
BLYCHONEL. ARBITRIO. AUGUSTALUM. QUO. FACI-
LIUS. STRATI. JUS. PUBLICUM. OIRIE. POSSINT. Ils
avoient l'inspection des jeux sacrés. Leur nom-
bre fut d'abord fixé à six, comme celui des *augurs*
de Rome. Mais l'adulation le fit augmen-
ter au point qu'il fallut en distinguer plusieurs
ordres, auxquels présidoient les *sevirs augustaux*;
car nous avons vu plus haut *sacerdos primi cor-
poris augustalis*, &c. L'honneur d'être *sevir* s'a-
chetait dans certaines provinces, ainsi qu'on peut
le conclure de l'inscription suivante, rapportée par
Smétius. NIG. PRO. SEVIRATU. IN. REM. P.
DEBIT. N. S. 10000. Une seconde, du même Smé-
tius, montre qu'on faisoit quelquefois la remise
de cette somme. HVIC. ORDIO. DECURIONUM.
OB. MERITA. RIJUS. HONOREM. AUGUSTALITATIS.
GRATUITUM. DECEBIT. Une troisième portée
IIIIVS. VIRIO. AUGUSTALI. GRATUITO. N. D., &
une quatrième donne à entendre que le *sevirat-
augustal* n'étoit pas perpétuel, & que l'on pou-
voit en être décoré plusieurs fois. FAUSTUS.
TITIVS. LIBERALIS. VI. VIR. AUG. ITER.

5°. Enfin les *augustaux*, appelés plus souvent
flamines-augustaux ou *conferrés-augustaux*, *sodales
augustales*. C'étoient des prêtres sacrés dans
Rome au culte de l'empereur Auguste. Ce fut
Tibère qui institua ce collège de prêtres, pour
offrir des sacrifices à Auguste dans le temple qu'il
lui bâtit, & qui assigna des fonds pour leur sub-
sistance. Il ne dédaigna pas d'être du nombre des
augustaux, ainsi que Drusus, Claude & Germa-
nicus; les autres, qui formerent le nombre de
vingt-un, furent choisis au sort parmi les citoy-
ens des premières maisons de Rome. L'inscrip-
tion suivante, consacrée à Néron, fils de Germa-
nicus, réunit sur sa tête tous les différents titres
des *prêtres augustaux*:

NERONI. CAESARI
GERMANICI. F.
TI. AUGUSTI. N. DIVI. AUG.
PRON. FLAMINI. AUGUSTALI
SODALI. AUGUSTALI.

L'un d'eux portoit le surnom de *Tabularius*,
qui désignoit son emploi particulier. Sextus Apu-
lius Barbis VI. VIR. *augustal* l'avoit exercé.
TABULARIUS (peut-être pour *tabularius*) SACR. AU-
GUSTALIVM.

Les autres collèges de prêtres institués en l'hon-
neur des successeurs d'Auguste, qui furent désirés
comme lui, porteroient le nom générique d'*au-
gustaux*.

AUGUSTE.

IMPERATOR CAESAR, DIVI FILIVS, AUGUSTUS, fils
adoptif de Jules-César, son oncle.

Ses médailles sont:

C. en or.

Il y a des revers R.

RRR. restituées par Trajan.

On a trouvé un médaillon d'or d'*Auguste*, dans
les ruines d'Herclanum. Le P. Khell l'a publié.
C. en argent.

Il y a un grand nombre de revers rares de ce
prince; & on peut en former une suite de deux
cents-cinquante médailles d'argent.

RRR. restituées par Trajan.

Il y en a une dans le cabinet du roi d'Espa-
gne, & une autre à Paris, dans le cabinet d'un
particulier.

RR. en médaillons d'argent.

R. en G. B. de coin romain.

Elles ne sont ni rares ni communes en G. B.
sans la tête d'*Auguste*, avec des noms de *iii viri
Monétaires*.

C. en M. B. de coin romain, & RR. au revers
de Tibère.

R. du même module, restituées par Claude,
Néron, Titus, Domitien, Nerva & Trajan.

Elles sont rapportées dans Oseilius & Vaillant.

C. en P. B. de coin romain.

RR. en G. B. de Colonies.

C. en M. B. & R., au revers de Tibère.

C. en P. B.

RRR. en G. B. grec.

C. en M. B. & RRR., avec la tête seule, ou
avec celle de Livie; & au revers la tête de Rhé-
matalce, roi de la Thrace, seule ou accompagnée
de celle de sa femme.

C. en P. B. grec.

R. en G. B. d'Egypte.

Il y a des médailles de cet empereur en M. &
P. B., avec des caractères paniques.

Les portraits d'*Auguste* sont aussi communs que
ses modèles. La statue du Capitole, qui le repré-
sente debout, dans la fleur de l'âge, avec un
gouvernail à ses pieds, & qui fait allusion à la
bataille d'Actium, est d'un travail médiocre. La
prétendue statue allée avec la tête d'*Auguste*, qui
est dans le même Musée, n'auroit pas dû, se-
lon Winkelmann, être même citée dans la des-
cription de ce cabinet. Maffei (*Verona illustr.*)
parlant d'une tête d'*Auguste*, ornée d'une couronne
de chêne, couronne civique, & conservée dans le
cabinet de Bévillacqua à Vérone, doutoit que l'on
en pût trouver ailleurs une pareille. Mais on sait
qu'il y en a une semblable dans la bibliothèque
de Saint Marc à Venise. La ville Albani seule
offre trois différentes têtes d'*Auguste*, couronnées
toutes trois de feuilles de chêne.

On voit dans le cabinet de Portici, un beau
buste de bronze, représentant un jeune homme
avec des oreilles de *Pancratiaste*, (Voyez ORIEL-
LE) sous la forme d'un herméte, & portant le
nom de l'artiste Apollonius, fils d'Archias athé-
nien. Il a été pris mal-à-propos, selon Winkel-
mann, pour l'empereur Auguste dans sa jeunesse;
ce n'est probablement qu'un luteur.

Combien Dioclétien n'avait-il pas gravé de por-
traits de cet empereur sur des agathes & d'autres
pierres précieuses, puisqu'il nous en reste un si

grand nombre! Buonarroti (*Off. sep. ale. med. p. 45*) a publié une tête d'*Auguste* de la plus grande beauté, qui est conservée à la bibliothèque du Vatican. Cette tête est gravée sur une calcedoine, & a près de quatre onces de hauteur.

La collection des pierres gravées du Palais-Royal renferme une belle tête du même prince, & son portrait au pied, avec la foudre & l'épée, emblèmes de Jupiter. Mais ces deux morceaux sont éclipsés par un autre portrait d'*Auguste* de la même collection. Il représente cet empereur jusqu'aux hanches; & le travail en est traité par méplats, genre que Dinfcoride semble avoir affecté, selon Mariette. Cet onyx a plus de trois pouces de hauteur. Le trésor de Saint Denis en France fournit un pendant de même hauteur à ce bel onyx; & c'est aussi une tête d'*Auguste* dont les connoisseurs s'accordent à faire honneur au fameux Dioscoride.

Une tête d'*Auguste*, gravée par cet artiste, qui appartenait à la maison Massimi, mais qui fut brisée en trois morceaux, étoit remarquable par une barbe courte que n'ont pas les autres têtes de cet empereur. Cette particularité pourroit indiquer, selon Winkelmann, la défaite des trois légions de Varus, dont *Auguste* fut si affligé, qu'il laissa croître sa barbe. On remarque encore cette barbe courte à une tête d'Othon de la ville Albani.

ANGUSTE. Ce titre d'honneur fut donné à C. Jules-César Octavien par un décret du sénat, l'an de Rome 716, aux ides de janvier. Munatius Plancus, voyant que plusieurs sénateurs vouloient lui donner le surnom de Romulus, comme à un second fondateur de Rome, proposa de l'appeler AUGUSTE, nom qui désignoit un endroit ou un personnage consacré par quelque augure, ou par quelque cérémonie de religion. Son avis fut suivi, & on donna à entendre que l'empereur avoit mérité ce glorieux surnom, en soumettant au joug de Rome tout l'univers connu. Ovide nous en donne cette raison dans ses *Fastes* (t. 587) :

*Idibus in magnis castus Jovis ade sacerdos
Seminaris flammis viscera libas ovis;
Redditque est omnis populo provincia nostro;
Et tuus Augustus nomine ditius avus.*

Et v. 609) :

*Sancita vocant Augusta patres; Augusta vocantur
Templa, sacerdotum rito dicata manu.
Huius & augurium dependit origine verbi,
Et quodcumque sua Jupiter augeat ope.*

Les Grecs rendirent le nom d'*Auguste* par celui de ΣΕΒΑΣΤΟΣ, & le donnerent à tous les successeurs d'*Auguste*, à l'exemple des Romains; en sorte qu'*empereur* & *Auguste* devinrent synonymes. Marc-Antoine partagea ce titre avec Lucius Verus, qu'il associa à l'empire. On vit alors, pour la première

fois, deux *Augustes* en même temps; & l'on marqua cette année 161^e dans les *Fastes*, par le consulat des deux *Augustes*.

Les successeurs des empereurs désignés ou associés à l'Empire, étoient d'abord créés *Césars*, ensuite nommés *Augustes*. Le Pere Pagi a cependant soutenu, contre l'opinion commune, qu'il falloit avoir été *Auguste* pour pouvoir être nommé *César*; & il le prouvoit par l'exemple de Valentinien I, qui proclama son frere Valens *Auguste*, avant que de l'avoir créé *César*. Mais ce fait est le seul de ce genre, & ne doit former qu'une exception à l'usage ordinaire.

Les peuples qui succéderent aux Romains, donnerent aussi à leurs Souverains le nom d'*Auguste*, comme on le voit par d'anciennes monnoies de Childébert, de Clotaire & de Clovis.

AUGUSTE (princesse). Voyez AUGUSTA.

AUGUSTE (papier d'). Voy. PAPIER & PAPIRUS.

AUGUSTE (manfolée d'). Voy. MAUSOLÉE.

AVIARIUS. On trouve dans Muratori (*Thef. inf.* 906) un afranchi d'*Auguste* dont l'office, dans la maison de cet empereur, étoit d'avoir soin des volières. Il est appelé ailleurs *Altilianus* (ib. 937). On en trouve un chargé du même soin, appelé *Aviarius*; & un troisième réunit ces deux noms dans l'inscription suivante :

D. M.
OLO. FLATIO. SUCCESSO.
PATRICIO
L. VARI. AMBIBOLI.
AVIARIUS. ALTILIANUS.

AVISPEX entisipicus. On trouve un aruspice désigné sous ces deux noms, dans une inscription du Trésor de Muratori (171, 7).

AVITE, tyran sous Marcien.

MARCUS MMELIUS ANTV AUGUSTUS.

Ses médailles sont :

RRR. en or.

RRR. en argent.

RRR. en P. B.

AVIUM fartor. Gruter (580, 15. *Thef. infer.* Gravii) rapporte l'épithape suivante :

ANTICORUS. DRUSI. CAES
AVIUM. FARTOR.
PRIMILIA. FECIT
CONJUGI. N. M.

C'étoit sans doute le même que l'*AVIARIUS*. V. ce mot.

AULA, dans Homère. Athénée (v.) dit que c'étoit un espace découvert. Cependant les écrivains qui ont employé ce mot après le prince des poètes, ont désigné de grandes salles, des salles à manger en particulier, le palais des princes, &c.

Aula Adonidis. Voyez JARDINS.

Aula Augustana. Voy. PALATIUM.

AULÉUM. Voyez TAPISSERIES & TOILE de *théâtre*.

AULERCI, dans les Gaules. **AULIRCO**.

Les médailles autonomes de ce peuple sont :

RRRR. en argent.

RRR. en bronze.

O. en or.

AULIDE, lieu fameux dans l'histoire ancienne, par l'embarquement des Grecs pour la guerre de Troie, & par le sacrifice d'Iphigénie. C'étoit un port de la Bœtie, sur le détroit qui sépare du continent l'île d'Eubée, aujourd'hui Négrepont.

AULIS, fille d'Ogysès, sœur d'Alalcoméne, & l'une des nourrices de Minerve. Voyez ALALCOMÉNIE.

AULON, arcadien, un des héros à qui la Grèce éleva des monuments héroïques.

ATAΘHIZ, calque allongé. Il étoit peint en forme de cône, orné d'un grand panache, avec des joues. Tel étoit, selon Homère, celui de Diomède.

AULUS. Ce prénom est ordinairement désigné sur les marbres par un A. On le trouve écrit tout au long dans l'inscription suivante de Gruier, où il est nom propre :

PRO. SA.
ANTONIN. AD. FIL. P.
P. AULUS. P. P. PALATINA
POSTUMIUS. ACILIANUS
PRÆT. COM. L. DELMATAR.

AVOCATS. Les Romains les appeloient *Advocati*, *causidici* ou *causarum actores*, & *cognitores*. Leurs fonctions étoient distinguées de celles des juriconsultes, *juridici*, qui ne plaidoient point, mais qui faisoient seuls des consultations, & exerçoient une espèce de magistrature privée. Les *advocati* ne devenoient point juriconsultes, & chacune de ces deux classes étoit toujours distinguée de l'autre.

Les Romains avoient beaucoup de considération pour les *advocati*. Les sièges du bureau de Rome étoient occupés par des consuls & de sénateurs, qui se tenoient honorés de la qualité d'*advocat*. Les mêmes voix qui commandoient aux peuples, étoient aussi employées à les défendre. C'est pourquoi les empereurs préférant la robe à l'épée, donnoient aux *advocati* le titre de comtes & de clarissimes. On les appeloit aussi *Honorati* & *Patroni*. Ce dernier nom exprimoit la reconnaissance que les clients devoient avoir pour eux, & qui devoit égaler celle des affranchis pour leurs anciens maîtres, pour leurs *patrons*. Enfin l'empereur Théodose, après avoir réuni dans sa Novele, de *postulando*, tous les éloges imaginables pour les *advocati*, conclut que les privilèges qu'il leur accorde sont peu de chose pour un ordre aussi noble & aussi nécessaire.

La profession d'*advocat* s'avilit à Rome dans la

suite pendant le temps de la république. Ceux qui aspiroient aux charges & aux honneurs, plaidoient gratuitement, pour acquérir la bienveillance du peuple, & pour se faire des clients. Alors les sénateurs eussent eu honte de rendre leur éloquence vénale; ils ne cherchoient que la gloire & la réputation. Mais depuis que la faveur du peuple ne servit plus à parvenir aux dignités, & que les *advocati* ne furent plus récompensés par les charges, ils devinrent mercenaires. Ils vendirent leur zèle & leur colère. Ils rançonnèrent tellement leurs parties, que le tribun Cincius fit une loi appelée de son nom *Cincia*, pour corriger cet abus: elle défendoit aux *advocati* de rien exiger de leurs clients. L'empereur Auguste ajouta une peine à cette défense; & Claude regardoit comme un exemple de sagesse, la loi par laquelle il ne leur permit de prendre par cause que dix mille sesterces, c'est-à-dire 2232 ou 1953 liv. selon M. Paulton.

Dans les causes d'appareil, les *advocati* ne plaidoient que revêtus de la robe, ce qui rendit le mot de *roge* synonyme à ceux de Bureau & d'éloquence. Saumaise (in *Tertull. de pall.* p. 79) dit qu'ils plaidoient quelquefois avec la *paula*, manteau de voyage: peut-être à l'époque où cet habillement destiné à défendre de la pluie & du froid devint d'un usage commun dans la ville même. Les *advocati* plaidoient debout auprès des sièges des juges; mais pendant que l'accusateur plaidoit, l'*advocat* de l'accusé restoit assis sur le même banc, & confondu avec les autres *advocati* qui assistoient à l'audience, afin qu'il demeurât inconnu jusqu'à l'instant de plaider. Cicéron fait mention de cet usage dans sa harangue pour Roscius, c. 22, & c. 21.

Lorsqu'un accusé étoit amené subitement devant le tribunal du juge, il avoit droit de lui demander un *advocat*, s'il ne vouloit pas se défendre lui-même; ce qui s'appeloit *advocatorem petere*. Le préteur lui en assignoit un. Cicéron nous a conservé le bon-mot d'un Sicilien, (de *orat.* II, 69) à qui le préteur Scipion avoit assigné pour *advocat* son hôte, homme d'une naissance distinguée, mais d'un esprit très-borné: donnez-le, je vous prie, dit-il au préteur, à mon adversaire; ensuite ne m'en assignez point: *quislo, prator, adversario meo da istum patronum: deinde mihi neminem dederis*.

Hadrien nomma le premier un *advocat* du fise: il en est fait mention dans le recueil d'inscriptions de Gruier, sous le nom de *advocatus fisci*. On y trouve aussi *advocatus reip.* & dans Muratori *advocatus de singularibus*. Les *singulari* ou *singularii* étoient des soldats ou des sergents attachés à tel ou tel juge particulier.

AVOINE, ou mieux **AVAINE**. Chez les anciens Romains, l'*avène*, *avena*, *bruma*, ne faisoit pas un grand objet de culture. On la semoit dans l'autone, avec les autres blés d'hiver. Au printemps, on la coupoit pour la donner en vert

aux bestiaux, on bien on la faisoit sécher pour faire du foin. On se contentoit d'en laisser mûrir ce qu'il en falloit pour la semence. Mais les Germains en faisoient une culture plus sérieuse; ils en tiroient leur nourriture, & en grande partie ils vivoient de gruau ou de bouillie d'avoine. Plinius, après avoir rangé le *bromus* dans la classe de la *zea*, le range ailleurs dans celle de l'*excine*; il dit que cette plante porte un épi qui ressemble à celui de l'herbe ou du gramin; que sa tige & ses feuilles ont beaucoup de rapport avec celles du *triticeum*, mais que les semences pendent des sommets de la tige en forme de locules ou de petites bouffes; ce qui désigne parfaitement l'*avoine*. » (Métrol. de M. Panlton.)

AURARIA, mine d'or. Voy. MINE.

AURARI, étoient les ouvriers qui travaillaient l'or. Muratori rapporte dans son *Theaurus*, l'épithète d'une femme appelée *AURARIA* & *Margaritaria*. Les perles faisoient partie de son commerce, ainsi que l'or.

AURATURIS (AB) Auguste :

D. M.
M. ULPIO. AUGUSTIS. DIONYSIO
QUL. FOIT. AB. AURATURIS. &c.

(Fabret. *infer. c. 10, p. 717*) - Ce Dionysius étoit sans doute un affranchi occupé à l'entretien des vases d'or ou dorés du palais d'Auguste.

AUREA; surnom de Vénus.

AUREA (Roma). Voyez AUREUS.

AUREA étoit, selon Festus, un mors qui se fixoit auprès des oreilles du cheval.

AURELE (Marc), adopté par Antonin.

MARCUS AURELIUS ANTONINUS AUGUSTUS.

Ses médailles sont :

C. en or; quelques revers font R.

C. en argent; il y en a très-peu de rares.

R. en médailles grecques d'argent.

C. en G. B. de coin romain.

RR. au revers de Faustine.

RRR. au revers de Vénus.

Il y a beaucoup d'autres revers rares.

C. en M. B.

RRR. en G. B. de Colonien.

R. en M. B. & RR., avec la tête & celle de Vénus.

RR. en P. B.

R. en G. B. grec.

C. en M. B. & RR., avec la tête du roi Abgar.

C. en P. B.

C. en médailles de bronze d'Égypte.

Il y a un grand nombre de médailles de bronze latins & grecs de ce prince.

Marc-Aurèle fixa à Ficuleum, bourg situé jadis près de Rome, des revenus pour fournir aux frais de l'éducation d'un certain nombre d'enfants de l'un & de l'autre sexe. V. au mot ALIMENTARIUS, l'inscription qui en fait foi.

Un grand nombre de portraits de ce bon prince sont venus jusqu'à nous. Mais le plus célèbre de ces monumens, est la statue équestre de bronze qui est élevée sur le Capitole devant le palais du sénateur. Elle fut placée d'abord devant l'Église de S. Jean de Latran, parce que la maison où étoit né cet empereur, se trouvoit dans cette région. La statue qui montoit alors le cheval, a probablement été ensevelie sous les ruines de Rome dans le moyen âge; car dans la vie du fameux tyran *Cola di Rienzo*, il n'est parlé que du cheval appelé à cette époque le cheval de Constantin. Lorsqu'il y avoit à Rome des réjouissances pendant le séjour des Papes à Avignon, on faisoit couler pour le peuple du vin & de l'eau de la tête de ce cheval; du vin rouge de la marine droite, & de l'eau de la gauche; car alors on ne buvoit d'autre eau que celle du Tibre, les aqueducs étant détruits; & on la vendoit dans les rues de Rome, comme on le pratique encore à Paris.

Ayant vu dans le trésor de l'abbaye de S. Denis en France une statue équestre d'argent doré en partie, qui sert de burete aux grandes solennités, nous la reconnûmes aussitôt pour une copie de l'ancienne statue équestre de Marc-Aurèle; copie que l'on emploie encore au même usage auquel on faisoit servir autrefois l'original dans les fêtes publiques.

Le sénat de Rome donne chaque année un bouquet de fleurs au chapitre de S. Jean de Latran, comme un hommage par lequel il reconnoît l'ancien droit de cette Église sur la statue de Marc-Aurèle. Lorsqu'elle fut transportée au Capitole, on créa un office public, qui rapporte dix écus romains par mois, & celui qui en est pourvu s'appelle *Custode del Cavallo*. Cet office en rappelle un autre de Rome plus ancien encore : on l'appelle *Lettura di Tito Livio*. Il rapporte annuellement 300 écus romains assignés sur le grenier à sel. Ces deux places, à la nomination du Pape, sont affectées à de certaines maisons de la plus ancienne noblesse de Rome. La maison de Conti occupe toujours la dernière.

M. Falconnet, sculpteur célèbre, qui a fait le modèle de la statue équestre du Czar Pierre, a jugé le cheval de Marc-Aurèle avec une sévérité qui paroît outrée & déplacée dans un critique, dont le jugement n'a porté, de son propre aveu, que sur des papiers. L'illustre Winkelmann, qui nous fournit une grande partie de cet article, & qui avoit vu & étudié mille fois le cheval, en a jugé plus favorablement. En convenant de quelques défauts de cette statue, qui, ayant été renversée & enfouie, a dû nécessairement souffrir des altérations, il dit expressément que la tête du cheval de l'empereur Marc-Aurèle, ne sauroit être mieux tournée, ni plus spirituelle. Un cheval ainsi défectueux que celui qu'a critiqué M. Falconnet, n'auroit certainement pas excité l'enthousiasme du célèbre Pierre de Cortone, au point

de lui faire dire : *Marche donc ; ne fais-tu pas que tu es aimé ?* paroles qu'il adressa cependant au cheval de *Marc-Aurèle*.

Il y a peu de collections d'antiques dans lesquelles on ne voie des copies de la statue équestre de *Marc-Aurèle*. Le cabinet de Sainte-Généviève en renferme deux : l'une, qui a sept pouces de hauteur, est évidemment moderne, mais ancienne de plus de cent ans ; l'autre n'est haute que de trois pouces & demi avec son piédestal, & elle paroît antique. Il faut appliquer à ces nombreuses copies les réflexions qu'a faites le comte de Caylus sur celle qu'il possédoit.

Peut-être, dit-il, les Romains ont-ils voulu rendre hommage à la vertu, en reproduisant plusieurs copies, & de différentes grandeurs, de l'image d'un prince qui avoit fait les délices de l'humanité. Les Italiens eux-mêmes ont fabriqué dans les premiers temps, où l'on étoit moins éclairé & moins en garde contre la surprise, plusieurs copies de cette statue, une de celles qu'on a retrouvées les premières, pour flatter les étrangers, sur qui cette figure faisoit toujours plus d'impression, parce qu'elle leur rapeloit un prince aussi sage & aussi bienfaisant. Quoi qu'il en soit, on rencontre difficilement de ces bronzes en petit, dont on ne puisse révoquer en doute l'authenticité.

Celui dont je vais parler, mérite une exception à cet égard ; car il est incontestablement antique. La figure de *Marc-Aurèle* est bien dessinée, bien réparée, & très-bien à cheval. La tête du prince, infiniment ressemblante, & travaillée avec le plus grand soin, est dorée du temps, ainsi que les bras & les jambes. Ces bigarres plaisoient beaucoup aux anciens ; les Grecs en avoient donné l'exemple aux Romains. Les marbres de couleur, l'or, l'ivoire, le bronze, se trouvoient souvent alliés dans leurs ouvrages de sculpture en ronde-bosse. Nous avons heureusement banni cette fausse magnificence, qui diminue, interrompt l'effet, & ne produit aux yeux qu'un papillonnage dégoûtant. (*Rac. d'Ant. II, p. 299*).

La sage défiance que témoigne ici le comte de Caylus, n'a pas dicté l'inscription qui est écrite au bas de la gravure d'une statue équestre appartenant au comte de Pembroke, conservée à Wilton en Angleterre. (*Descriptions della Pitture, &c. Firenze, 1754. 8^e. p. 1*). La voici : « Première statue équestre de *Marc-Aurèle*, qui valut au même sculpteur d'être employé pour faire la grande statue de ce prince, dont le cheval diffère de celui-ci. »

La maison de Carpegna possède à Rome une statue mnée à la romaine, à laquelle on a adapté une tête de *Marc-Aurèle*. Fabretti, jugeant de ce monument & de son pendant par l'inscription, M. MUMMIUS COS. qui est sur les deux bases, a cru qu'elle étoient un travail grec, & que le consul Mummius les avoit apportés à Rome après le sac de Corinthe. Mais le destructeur de

Corinthe s'appeloit *Lacinius* ; d'ailleurs, l'armure dont les deux figures sont revêtues, est du temps des empereurs ; & enfin les bases actuelles ne sont pas celles qui les portèrent autrefois, puisque l'on voit des piéds nouveaux sur ces bases nouvelles.

On connoît plusieurs bustes en marbre de *Marc-Aurèle*, trois entr'autres à la ville Borghese, une de marbre du même empereur dans le cabinet de Salazar Gênéviève de Paris, une tête colossale à la ville Ludovisi, qui est peut-être la seule de bronze qui nous reste de *Marc-Aurèle*.

AURELIA ; famille romaine dont on a des médailles :

C. en argent.

RR. en bronze.

O. en or.

Les surnoms de cette famille sont *COTTA*, *OKISTES*, *RUPUS*, *SEAVRUS*.

Goltz en a publié des médailles inconnues depuis lui.

AURELIA aqua. Voyez *AQUEDUC*.

AURELIA porta. Voyez *PORTA*.

AURELIA via. Voyez *VOIE*.

AURÉLIEN.

LOCIUS DOMITIUS AURELIANUS AUGUSTUS.

Ses médailles sont :

RR. en or.

Il y en a qui sont très-rares, à cause des revers. RRRR. en médaillons de même métal.

Il y a un petit médaillon d'or de cet empereur dans le cabinet du Roi, & dans celui de Sainte-Généviève.

R. en argent bas ou potin.

R. en petits médaillons latins de bronze, au revers de Sévère.

RRRR. en petits médaillons d'Égypte, où *Aurélien* est en regard avec la tête d'Athénodore. Il est au cabinet du roi, & Pellerin en a publié un.

C. en M. B. latin ; RR. du même module, avec la tête du soleil, & la légende *sol dominus imperii romani*, au revers *Aurélien* qui sacrifie devant un autel.

C. en P. B. latin & d'Égypte.

AURÉLIOPOLIS, dans la Lydie. **ΑΤΡΗΑΙΟΠΟΛΙΣ** & **ΑΤΡΗΑΙΟΠΟΛΙΤΑΙΣ**.

Cette ville a fait frapper, sous l'autorité de ses préteurs, des médailles impériales grecques en l'honneur de Commode, de Gordien-Pie.

M. Eckhel en a publié une médaille autonome unique.

AURÉOLE ; tyran sous Gallien.

MANIUS ACILIUS AUREOLUS AUGUSTUS.

Ses médailles sont :

RRRR. en or.

Elles sont rapportées par le P. Banduri.

O. en argent.

RR. en P. B.

Il y a un coin faux de ce tyran.

AUREUS. L'empereur Othon III introduisit dans les sceaux l'expression *ROMA AURKA*, c'est-

à-dire, *principe*. Cette formule a été marquée non seulement sur les bulles de plomb des empereurs plus récents, mais encore sur celles de plusieurs Papes. Les uns & les autres ont voulu faire entendre par-là qu'ils étoient maîtres de la ville de Rome, capitale du monde.

Dans le moyen âge, on a nommé *aureum* tout ce qui tenoit le premier rang. C'est ainsi que l'abbaye de Corbie en France, a été appelée par les anciens *Corbeia aurea*, pour la distinguer de la nouvelle Corbie ou *Corvey* en Saxe. On lit dans les annales de ce monastère : *Chrysolomus nosse abbat ad Corbeiam auream in Francia*. C'est dans le même sens qu'on a appelé Maïence, *Moguntia aurea*.

AUREUS ; monnaie d'or des Romains, appelée aussi *solidus*, la même que les médailles confulaires & impériales d'or. Ils n'en frapèrent qu'à près l'an 544 de Rome. Sa valeur fut changée trois fois : voici l'évaluation que M. Panchon en a donnée d'après ses considérations sur l'*aureus*, que l'on trouva à l'article OR des Romains.

L'*aureus* valait, depuis l'an de Rome 544 jusqu'à l'an 560, 30 livres, monnaie actuelle de France.

Il valait, en monnaie ancienne des Romains, $3 \frac{1}{2}$ onces d'argent, ou 20 deniers, ou 40 quinquaires, ou 80 sesterces, ou 320 ss.

L'*aureus* valait, depuis l'an de Rome 560 jusqu'à l'an 586, 36 livres, monnaie actuelle de France.

Il valait alors, en monnaie des Romains, 4 onces d'argent, ou 24 deniers, ou 4608 onces d'3s.

L'*aureus* valait, depuis l'an de Rome 586 jusqu'au règne de Claude ou de Néron, 21 liv. 12 l., monnaie actuelle de France.

Il valait alors, en monnaie des Romains, $3 \frac{1}{2}$ onces d'argent, ou 24 deniers, ou 48 quinquaires, ou 96 sesterces, ou 192 onces pesant de cuivre, ou 384 ss.

L'*aureus* valait, depuis le règne de Claude ou de Néron jusqu'à Constantin, 19 liv. & $\frac{1}{12}$, monnaie actuelle de France.

Il valait alors, en monnaie des Romains, $3 \frac{1}{2}$ onces d'argent, ou 25 deniers, ou 50 quinquaires, ou 100 sesterces, ou 400 ss, ou 4800 onces de l'3s.

AUREUS, poids & monnaie des Grecs. Voyez STATERE d'or.

AURIBUS R. D. D. Gruter (89, 6. *Thes. infer. Gravii*) rapporte l'inscription suivante, dont il explique ainsi les signes R. D. D., *aureibus bona dea dicavit* :

AURIBUS
R. D. D.
PETRUSIA
PROA
MAGISTRA
OAEGESTI
HERMEROY

C'est ainsi que Jules Capitolin dit qu'Alexandre-Sévère consacra deux perles pour les oreilles de Vénus : *aureibus Veneris vos dicavit*.

AURICHALCUM. Voyez ORICHALCUM.

AURICOCTOR. Muratori (976, 6. *Thes. infer.*) rapporte une inscription dans laquelle on lit ce mot : C. SELLUS. ALEX. *AURICOCTOR* &c. C'étoit ou aîneur de l'or. *Aurum coquere*, dans le Code Théodisien signifie aîneur l'or par le feu. On y voit aussi *aureum coctum* pour *obrium*. Voyez AFFINAGE.

AURIFEX. On trouve dans Muratori *aurifex Aug.*, *Augulla*, *Caf.*, *T. Cafaris*, *aurifexis Livia Augulla*, &c. Leurs fonctions étoient de fabriquer des anneaux & des vases d'or, comme nous l'apprenons d'une inscription rapportée par Spon, (*Miscel. Erudit. scél.* 6) : *NOVERAT NIC DOCTA FABRICARE MONILIA DEXTRA ET MOLLE IN VARIAS AURUM DISPONERE GEMMAS*.

AURIGA. Voyez COCHER.

AVRIL ; ce mois, qui se trouve toujours dans le commencement du printemps, étoit consacré à Vénus. Il est figuré par un homme qui semble danser au son de quelque instrument. Aufoué dit : *Avril rend les honneurs à Vénus couronnée de myrte*. En ce mois, on voit la lumière mêlée avec la fumée de l'encens, pour fêter la bien-saisante Cérés. Le flambeau placé auprès d'*Auril*, jette des flammes mêlées d'odeurs suaves. Les parfums, qui suivent toujours la déesse de Paphos, ne manquent par ici. Les fêtes de ce mois étoient les jeux Mégaliens, qui commençoient le 4, & doroient huit jours ; les Céréales & les jeux du Cirque le 10 ; les jeux en l'honneur de Cérés le 12 ; les Fordicides ou Fordiales le 15 ; les Palliennes le 21 ; les seconds Agonaux le 22 ; les Robigales le 25, & les Florales le 28.

Avril étoit le second mois de l'année de Romulus, qui commençoit par mars, & il avoit 30 jours. Numa le réduisit à 29, & César lui en rendit 30. Les nones étoient le 5, & les ides le 13. C'est à Vénus que les anciens Romains l'avoient consacré ; mais les Grecs, suivant Snidas, l'avoient mis sous la protection d'Apollon.

AURIPIGMENTUM. Voyez ORPIMENT.

AURO poterio (46). } Ces deux expressions désignent, dans des inscriptions rapportées par Gruter & par Muratori, des officiers de la maison d'Augulle, chargés du soin de la vaisselle & des vases d'or.

AURO

Aura gemmata (ab). L'officier de la maison d'Auguste, désigné par ces mots dans une inscription du Trésor de Muratori, pag. 885, n° 5, étoit préposé à la garde des vases à boire ornés de pierres précieuses. Martial parle de ce luxe, (xiv, 109) :

Gemmaeum scythicis ut luceat ignibus aurum.

Plin fait mention plusieurs fois de cette prodigalité, (liv. 37, a) : *Quinimo etiam juxta videbatur perdidisse corripudi gemmata potoria ; & Eo usque procedente luxu, ut multi gemmas digitis desolatis poculis inferrent.*

AURORE. Hésiode dit que l'Aurore étoit fille de Théa & d'Hypérion, & sœur du Soleil & de la Lune ; qu'ayant épousé Pété, elle eut pour enfans les Vents, les Astres & Lucifer ; que de Titbon, son second mari, elle eut Mémnon, roi d'Égypte, & Hermathion ; & de Céphale, son troisième époux, Phæton, qui fut si cher à Vénus. L'Aurore est représentée avec un grand voile, montée sur un char à deux chevaux, de couleur de rose, qu'Homère nomme Lampus & Phæton : le voile qu'elle a sur la tête est fort reculé en arrière, pour marquer que la clarté du jour est déjà assez grande, & que l'obscurité de la nuit se dissipe. Voyez CÉPHALE, MÉMNON, ORION, TITBON.

Apollodore l'accuse du rapt d'Orion, qui, joint à ceux de Titbon & de Céphale, sont les trois dont la Mythologie a chargée la déesse aux doigts de roses. Au reste, ces rapt ne font peut-être que des allusions ingénieuses aux noms de ces amans. Orion, par exemple, *Orion*, exprime en grec les limites des constellations ; & l'on fait que l'aurore les fait disparaître ou les enlève, dans le langage poétique.

On voit cette déesse conduisant un bige sur la pierre 44^e du Palais Royal. Par un accident très-heureux, l'Aurore & les deux chevaux y sont à peu près de la même couleur que tous les poëtes s'accordent à leur donner. On fait que la couleur des pierres déterminoit souvent les armoiries à y représenter certaines divinités préférentiellement à d'autres.

AUSIA, nymphe que Protée rendit mère de Méta.

AUSES : peuple d'Afrique dont parlent Hérodote & Pomponius-Mela. Ils disaient que les filles de cette contrée le battoient tous les ans entr'elles avec des pierres & des bâtons, en l'honneur de Minerve. Celles qui mouraient de leurs blessures, laissoient une réputation de sagesse très-équivoque. Mais l'on célébroit, au contraire, avec pompe le triomphe de la fille victorieuse, & on la promenoit dans un char autour du lac Tritonien.

AUSPICES. C'étoit dans l'origine une classe d'hommes qui prédisoient l'avenir par l'inspection du vol des oiseaux, comme les aruspices par celle

Aruspices. Tome I.

des victimes, & les augures par le chant de ces mêmes oiseaux. Pline dit (Quæst. Rom. 72) que ces distinctions furent oubliées par la suite, & que l'on étendit le nom des augures à ceux qui dans l'origine avoient été nommés *auspices*. De sorte que les articles *Auruspices* & *Auruspices* doivent être réunis à celui-ci, pour faire une exposition complète de cette superstition des anciens, dont Euripide se moquoit déjà dans la Grèce.

Servius voulut établir des lignes de séparation entre les *auspices* & les augures. En voici les principaux points. 1°. Les augures examinoient les chants des oiseaux, & leur vol étoit seul étudié par les *auspices*. 2°. Tous les objets sensibles fournissoient matière aux observations des augures ; les oiseaux seuls occupoient les *auspices*. 3°. On ne pouvoit exercer les fonctions d'augure que dans son pays natal : ce n'étoit pas la même chose pour les *auspices* : *auspiciis curvis etiam peregrinaretur ; augurium agere, nisi in patriis sedibus non licet*. 4°. Enfin, le nom d'*auspices* étoit consacré particulièrement aux observations religieuses des consuls, des généraux & de tous ceux qui tiroient des présages hors de Rome.

On n'assembloit point le peuple romain, on ne livroit pas une bataille à ses ennemis, sans avoir pris les *auspices*. C'étoit la même superstition dans l'intérieur des maisons ; & les *auspices* assistoient à tous les mariages. Juvénal en parle comme de ministres aussi nécessaires pour les fiançailles que les témoins (Satyr. 2, 336) :

Veni cum signatoribus auspen.

La dot étoit comptée en leur présence. Suétone voulant exprimer en détail le mariage de Messaline avec C. Silius, du vivant de Claude son mari, dit : *quam cum comperisset C. Silius etiam nupsisse, dote inter auspices cognata.*

Les magistrats plébéiens n'étoient pas créés ou élus *auspicio*, c'est-à-dire, après que les *auspices* avoient été pris. Les magistrats patriciens s'arrogeaient ce droit exclusivement, comme nous l'apprend Appien dans Tite-Live (liv. 41).

On ne prenoit les *auspices* que dans un endroit public ; & nous voyons dans Dion (xlv) que les consuls à Antioche, & deux cents sénateurs avec eux, ayant voulu prendre les *auspices*, achetèrent aux dépens du fisc, pour cette cérémonie, un terrain qui demeura public depuis cet instant.

Tous les ordres de l'Empire Romain prenoient les *auspices* le premier jour de chaque année, pour savoir si elle seroit heureuse. Ovide l'atteste dans les Fastes (1, 167) :

*Tempora commissi nascentia rebus agenda,
Totus ab auspicio ne foret annus iners.
Quisque suas artes ob idem delibat agendo,
Nec plus quam solitum testificatur opus.*

Columelle (x, 2) dit que les habitants de la campagne prenoient aussi les *auspices* aux calendes de janvier, en ébranchant toutes les diverses espèces de leurs travaux. Les empereurs imitèrent cette pratique religieuse, & ils prenoient au même jour les *auspices* publiquement, au nom de tout l'Empire. Cet usage dura jusqu'à Trajan. Q. Mérellus étant devenu souverain pontife, défendit de prendre des *auspices* après le mois *sestilis* ou d'août.

Les *auspices*, dans une armée & dans une expédition, se rapportent uniquement au général ou au chef de l'entreprise. Les subalternes ne combattoient & n'agissoient que sous les *auspices*; même lorsque le général avoit été retenu par une maladie, & n'avoit pu assister à l'action. C'est pourquoi on n'accordoit ni le titre d'*imperator*, ni le triomphe, ni l'ovation à un commandant en second, quoiqu'il eût remporté une victoire. On la rapportoit toute entière au chef sous les *auspices* duquel il avoit censé avoir combattu. Le chef pretoit à ses subalternes les *auspices* ou son bonheur, si l'on peut se servir de cette expression pour mieux peindre l'opinion des Romains. De là vient qu'Horace dit d'Auguste (Od. iv, 14, 33) :

*Tu copias, te consilium, & tuos
Præbeas divos.*

Et Suétone, du même empereur : *Domus patrum
dedit, patrum auspiciis suis.*

Ovide dit enfin (Trist. ii, 173) :

*Per quem bella geris, cæcis nunc corpore pugnas,
Auspicium tibi de grande, desque totos.*

Tous les ministres de la religion romaine affectoient un idiôme particulier pour parler de leurs cérémonies, & ils conservoient tous les mots sacrés. Les *auspices* avoient aussi un langage consacré, dont nous allons expliquer une grande partie.

Auspicium sacre, se disoit des oiseaux lorsque leur augure étoit favorable, & qu'il encourageoit à former quelque entreprise. C'en est dans ce sens qu'Horace dit que la passion consille, *auspicium facit*, comme si elle étoit un oiseau de bon augure (Epist. ii, 85) :

..... Cui si vitiosa libido
Fecit *auspicium*.....

Auspicium turbare ou *vitiare*, annoncer que les *auspices* ne sont favorables.

Auspicium dirimere, troubler les *auspices*. On attribuoit cet effet, par exemple, à l'apparition au cri des souris. (Plin. 8, 57) : *Soricium occidit dirimi auspiciis, amaleas refectus bobemus.*

In auspicio silensium, désignoit un *auspice* sans aucun vice irritant. L'augure demandoit de quelle

nature étoit l'*auspice* des poulets, par exemple ; le *pullarius* répondoit *silentium sibi videri*, qu'il ne voyoit rien de contraire à l'*auspice* que l'on desiroit. Cette réponse n'étoit pas un présage, mais un préparatif nécessaire au présage.

Auspicium ex aminibus. Cicéron parle en deux endroits de cet *auspice*, qui n'étoit en usage que dans les camps & les places d'armes. Quelques interprètes n'ayant pu découvrir l'espèce de cet *auspice*, ont corrigé le texte de Cicéron, & ont voulu lire *ex aminibus*, au lieu de *ex aminibus*. Mais cette correction devient inutile, aujourd'hui que la connoissance des phénomènes de l'électricité a mis à portée d'expliquer l'*auspice ex aminibus*. Il se tiroit des étincelles, on plutoit des sigrettes de lumière que l'on voyoit briller à la pointe des lances, lorsque le temps étoit disposé à l'orage.

Auspicium caducum, *auspice* tiré d'une chute. On tiroit un présage lorsque le hazard faisoit tomber un chapeau, une couronne, une robe, un cheval ou ses harnois. Plutarque rapporte dans la vie de Brutus deux *auspices* de ce genre, qui présageoient la défaite des vengeurs de la liberté. Le premier fut, selon lui, de voir le lecteur présenter à Cassius une couronne renversée ; & le second se tira de la chute de celui qui portoit une victoire d'or de Cassius, &c. de la chute de cette même fleur.

Auspicium elivum, *auspice* qui empêchoit de former quelque entreprise ; car Festus dit que les Romains appeloient *elivum* toutes les choses difficiles.

Auspicium coctum. Voyez *Augurium coctum*, au mot AUGURE.

Auspicium iuge, étoit la rencontre de deux ou de plusieurs animaux avertis, ce présage étoit funeste. Festus appelle aussi *auspicium iuge*, celui que l'on tiroit à la vue d'un animal atel qui rendoit ses excréments.

Auspicium liquidum, *auspice* elisir & précis, pris dans un moment où le ciel pur & serein ne jetoit aucun doute sur l'observation. Cet *auspice* se trouve joint ordinairement à *avis sinistra* dans les auteurs latins, chez lesquels les présages heureux étoient tous tirés du côté gauche, le contraire seul excepté. Plaute (Epid. ii, 2, 1) :

..... Liquide exto furas
Auspicio, *avis sinistra* ;

(Pseud. ii, 4, 72) :

Avis sinistra, auspicio liquido, atque ex sententia.

Auspicium majas & auspicium minus. Cette distinction portoit sur l'espèce de magistrature dont étoient revêtus ceux qui prenoient les *auspices*. Elles étoient divisées en grandes & en petites magistratures ; & les *auspices* étoient aussi de deux sortes.

Aspicium nauticum, *aspices* ou *aspiceux* que consultoient les marins avant de s'embarquer. Horace fait souvent allusion à ces présages. (Eped. x, 1) :

Mala soluta navis exit alite.

(Eped. xvi, 24) :

Ratem occupare quid moramur alite ?

Claudius Pulcher & Flaminius furent punis, dit-on, pour les avoir méprisés.

Aspicium pedestre ; augure que l'on tiroit de la rencontre d'un animal terrestre, tel qu'un renard, un loup, &c.

Aspicium peregrinum. Cet *aspice* étoit, selon Festus, celui que l'on prenoit en traversant un fleuve ou un ruisseau dont les sources étoient sacrées. Pour prendre cet *aspice*, les magistrats romains traversoient l'eau *Petronia*, lorsqu'ils alloient faire quelques fonctions dans le champ de Mars.

Aspicium pestiferum. On donnoit ce nom aux *aspices*, lorsque l'on ne trouvoit point de corvus dans une victime, ou lorsque la tête de son foie manquoit.

Aspicium piacularum, étoit celui qui se tiroit d'un évènement funeste arrivé pendant le sacrifice, tel que la fuite de la victime, son magistrement à l'instant de l'immolation, sa chute sur un côté réputé sinistre, &c. Virgile en parle (Æneid. ii, 223) :

... *Qualis fugit cum saucius aram
Taurus, & incertum excussit cervicis securim.*

Aspicium praterminus. On donnoit ce nom aux *aspices* que l'on prenoit en passant des terres du peuple romain sur celles d'une autre nation.

Aspicium finistrum. Bon augure pour les Romains, qui regardoient comme avantageux tous les prodiges opérés du côté de leur main gauche : en quoi ils étoient diamétralement opposés aux Grecs. Varron (Ling. Latin. vi) dit que l'on suspendoit au cou des enfans des représentations obscènes, pour empêcher que rien ne pût détruire l'effet des *aspices* de la main gauche, *ne quid obstit bona se sua causa* : de là vint le surnom de *secunda*.

Aspicium viale, toute rencontre funeste. Si, par exemple, une bête traverse le chemin, un superstitieux, dit Théophraste, ne continuera pas sa route sans avoir fait passer avant lui quelque autre personne, ou sans avoir jeté trois pierres au delà du chemin.

Aspicium urbanum ; *aspice* que les magistrats appelés *Urbanis* prenoient dans la ville, &c.

AUSTER étoit, comme les autres vents, fils d'Astrée & d'Aurora : c'étoit le vent du midi. Voici comment Ovide le représente : „ il vole

„ avec ses ailes mouillées, le visage couvert d'un nuage épais & obscur, & la barbe chargée de brouillards. Les nœuds assemblés sur son front, sont coulés l'un de ses cheveux, de ses ailes & de son sein. Dès que ce vent orageux a rassemblée les nuages, & qu'il les a torréfiés les uns sur les autres, on entend un grand bruit, & la pluie tombe en grande abondance „ Le vent du midi est brûlant en Italie ; il dessèche les campagnes & les parterres. Aussi Virgile dit-il (Eclég. ii, v. 58).

*Eheu! quid volai misero mihi? Floribus Ausrum
Perdime..... immisi.....*

Et Stace (l. 3, silv. 3, v. 129) :

Pubentisque rosa primis moriantur ad Austrum.

L' *Auster* étoit aussi nuisible aux hommes qu'aux végétaux ; c'est pourquoi Horace dit de lui (Ode 14, lib. 2) :

*Frustra per autumnum necentem
Corporibus metamus Ausrum.*

Un autre écrivain l'appelle *plumbens Auster*, à cause de la lassitude que l'on éprouve pendant qu'il souffle.

AUSTERUS color, étoit chez les Romains une couleur quelconque très-foncée. Plinius (ix, c. 38) dit de la belle pourpre : *Nimisque ejus nigrities dei austeritatem illam nitoremque qui quartur vocat.*

AUTEL. Hérodote (liv. 2, c. 4) dit que les Égyptiens sont les premiers qui aient consacré aux dieux des temples, des statues & des autels. C'est pourquoi nous commençons cet article par les autels égyptiens, auxquels on pourra rapporter ceux des Perses.

AUTELS ÉGYPTIENS ET DES ANCIENS GÉCÉS. Pausanias, décrivant l'autel de Diane à Élis, observe qu'il ressembloit aux autels égyptiens, en ce qu'il alloit en s'élargissant de la table supérieure jusqu'à la base. Dans un dessein rapporté de la haute Égypte par Paul-Lucas, on voit quatre prêtres sacrifiant une oie qui est placée sur un autel formé par une colonne que supporte une base s'élevant en diminuant de largeur, & terminée par une base semblable, mais plus petite & renversée, servant de table d'autel. Si l'on ajoute à ces deux monumens l'autel égyptien décrit par le comte de Caylus (Rec. d'ant. t. 67), on aura une notion précise des autels de ce peuple, & l'on verra que leur caractère distinctif est de s'élever en diminuant, pour s'étaler ensuite vers la table. Voici ses paroles :

„ La hauteur générale de cet autel égyptien est de deux pieds neuf pouces trois lignes, & dans toutes ses parties il est exactement rond sur son plan ; mais comme il va en diminuant depuis

Aaa ij

le pied jusqu'à l'endroit qui dans la partie supérieure prend la forme d'une gorge, ce monument, qui avoit quatre-vingt poudres de diamètre dans la partie qui pose à terre (n. 4), n'en a que six & demi à l'endroit le plus étroit, déterminé par une baguette ou moulure ronde d'un pouce de haut; & commençant de là à s'élargir, il s'évase jusqu'à la hauteur de cinq poudres, de façon que le dessus du monument dont je donne le plan au n. 5, se trouve avoir cinq poudres de diamètre. Cette partie, creusée de quelques poudres, représente assez bien une espèce de plat ou de patère, & il s'y trouve au centre un trou d'environ trois poudres de profondeur, dont je donnerai plus bas l'usage. Il est aisé d'imaginer que l'autre trou de pareille profondeur qui est sous le monument, n'y a été pratiqué que pour l'arrêter & le fixer sur le pavé du lieu où il étoit anciennement placé. Il eût eu mauvaise grâce, si son contour fût venu mourir crûment sur ce pavé, & c'est ce qui m'a engagé à élever le monument sur une pieste ou moulure carrée de deux poudres dix lignes de haut.

Malgré la grande antiquité, & les dangers qu'il a dû courir dans le transport, il n'est endommagé qu'en quelques endroits; encore ces fractures n'empêchent-elles pas qu'on ne juge de ce qu'il étoit avant qu'il eût souffert ces altérations. Les hiéroglyphes dont il est enrichi, sont aussi entiers que s'ils seroient des mains du graveur; & l'on ne sauroit assez admirer l'élégance & la finesse avec lesquelles ils sont travaillés.

Je suis persuadé, dit-il encore (*ibid.* 60), que celui-ci est un autel égyptien, & j'espère qu'on en sera convaincu par les raisons que je vais exposer. Paul Lucas avoit dessiné dans la haute Égypte un monument où l'on voit quatre prêtres occupés au sacrifice d'une oie. L'autel sur lequel cet animal paroît déjà immolé, est si semblable à celui que j'ai fait graver, que ce seul exemple suffiroit pour décider la question; mais d'autres rapports rendent encore la chose plus claire. Hérodote dit que les Grecs ont emprunté des Égyptiens les cérémonies religieuses. On peut conclure de là qu'ils en avoient reçu l'usage & la forme des autels; & il ne s'agit plus que d'examiner si les premiers autels des Grecs avoient quelque ressemblance avec celui que j'ai d'abord décrit.

Parmi les monuments que M. l'abbé Fourmont avoit fait dessiner dans son voyage du Levant, entrepris par ordre du roi, il s'est trouvé cinq autels, que je mets sous les yeux du lecteur, afin qu'il soit en état de les comparer avec celui que j'attribue aux Égyptiens. L'autel du n. 1, seroit assés pour établir cette comparaison; mais les autres nous apprennent que les Grecs ont mis plus de variété que les Romains dans la forme de leurs autels. M. Fourmont m'a assuré que les cinq autels gravés dans cette planche, sont un peu élevés sur leur surface supérieure; que dans le milieu de cette même surface, on voit un trou de

quelques poudres de profondeur; & qu'enfin il y en a deux qui sont percés sur les bords de quelques autres trous plus petits, dans lesquels il avoit trouvé du plomb & des restes de soudure. Je croirois que les trous ont été faits pour arrêter & fixer une bassine de cuivre, ou pour alseoir plus aisément la victime, ou plutôt afin d'en recueillir les cendres avec moins de peine. Il y avoit aussi des fiches ou des pointes de métal, auxquelles on attachoit la victime.

AUTELS DES GRECS depuis la guerre de Troie,

AUTELS DES ROMAINS. Les différences qui peuvent exister entre les autels de ces deux nations, dont le culte fut à peu près le même, sont presque nulles; c'est pourquoi nous les réunissons dans le même article.

Un autel étoit une élévation destinée à offrir des sacrifices à quelque divinité. Les Grecs lui donnoient le nom général *θυσιαστήριον*, mais les Latins créèrent ceux d'*ara* & d'*altare*. Ils donnèrent le dernier nom aux autels sur lesquels on sacrifioit aux divinités supérieures, & ils dérivèrent *altare*, *ab altitudine*. *Ara* désignoit indistinctement, chez les Latins, les autels des dieux supérieurs, & ceux des divinités inférieures.

Les Grecs admettoient une distinction plus fortement prononcée entre les diverses espèces d'autels. Les uns étoient très-hauts; celui de Jupiter Olympien (*Pausanias*, *Eliac.*) entre autres, étoit élevé de vingt-deux pieds grecs; on les consacroit au culte des dieux du ciel, appelés *Οὐρανιοί*. Les dieux terrestres, tels que Vesta, la Terre, la Mer, &c. & les Héros, n'avoient que des autels plus élevés, appelés *γαστήριον*, des foyers. On creusoit des fosses, *ναοί*, pour sacrifier aux divinités infernales, souterraines, *ὑπόγειοι*. Porphyre ajoute à ces trois espèces d'autels, les endroits consacrés particulièrement au culte de l'univers & des nymphes; c'étoient des antres obscurs. Mais toutes ces distinctions se perdoient dans la suite, & on les confondoit ordinairement les uns avec les autres.

On plaçoit ordinairement les autels du côté de l'orient, à l'entrée des temples, & devant les statues des divinités, qui en occupoient ordinairement le centre. Lorsque le moment du sacrifice étoit venu, on ouvroit les portes du temple, afin que le peuple, rassemblé sous les portiques extérieurs, pût voir l'autel & la victime; car les prêtres seuls, & quelques personnes privilégiées, entroient dans la *cella*, c'est à-dire, dans l'intérieur des temples; tout le peuple prioit sous les portiques extérieurs: c'est pourquoi les temples antiques en sont ornés sur le devant, & quelquefois sur leurs quatre faces.

Les premiers autels ne furent faits qu'avec du gazon; & les poëtes les rapellent toujours, lorsqu'ils veulent peindre la simplicité des premiers temps. Ovide (*Fast.* 1, 341):

*Ante deos homini quod conciliare velaret,
Far erat, & puri lucida mica salis...
Ara debet famos verbis contenta fœbris.*

Tertulles les appelle *temeraria altaria* (Apolog. 2.35) : *Frugis religio, & pauperis ritus, & nulla Capitolia certamina calo, sed temeraria de cespite arantia*. Ces autels de gazon sont désignés dans Virgile sous le nom de *graminea ara*. (Æneid. xj, r18)

*In mediæque fecos, & dis communibus aras
Gramineas...*

On les élevoit sous des arbres, ou on les couvroit des rameaux de l'arbutus consacré à la divinité que l'on vouloit honorer, de chênes vert pour Jupiter, de laurier pour Apollon, de myrte pour Vénus, de peuplier pour Hercule, de lierre, de pampre & de figuier pour Bacchus, de pin pour le dieu Pan, de epyrés pour Pluton & pour Sylvain, &c. Ces rameaux étoient désignés ordinairement par les Lains, sous le nom général *verbenæ*, qui étoit cependant celui de la verveine; Horace (Ode. x, 19, 13),

*Hic vivum mihi cespitem, hic
Verbenas, puri, posuit.*

Ces morceaux de gazon, quoique consacrés sur le sommet des montagnes aux divinités supérieures, & aux inférieures dans les vallées, ne porteroient pas toujours le nom d'autel; car Hésychius & Phavorin appellent les sacrifices que l'on y faisoit, *doctus arbutus*, offrandes sans autel.

Les pierres remplacèrent le gazon; & l'on voyoit encore un autel de cette matière dans le stade d'Olympe, consacré à Hippodamie, selon Pausanias. La brique, le marbre & les métaux précieux succédèrent aux simples pierres.

On se servit même de cendres pour fabriquer des autels, qui n'étoient alors qu'un morceau de cendres cimenté par le sang des victimes. L'autel de Jupiter Olympien, dont nous avons parlé plus haut, & qui avoit vingt-deux pieds grecs d'élévation, n'étoit fait qu'avec les cendres des victimes brûlées en l'honneur du dieu. Pausanias décrit un semblable autel d'Apollon *æreus*, de cendres, à Thèbes.

Les anciens mettoient au nombre des sept merveilles du monde, un autel fait avec des cornes d'animaux entassées. On le voyoit à Délos; & l'on disoit qu'Apollon, âgé de quatre ans seulement, l'avoit fabriqué avec les cornes des chevreuils tués par Diane, sa sœur, sur le mont Cynthios. Plutarque l'avoit vu, & disoit qu'il avoit admiré la force de l'entrelacement des cornes, qui formoient seules l'autel, sans être liées par aucun ciment ou corps étranger. Eustathe (Iliad. O.) place cet autel à Éphèse; ce qui

prouveroit, s'il n'y a pas erreur dans le texte, que l'on avoit fabriqué deux semblables autels. Ovide en parle comme d'une chose merveilleuse (Hæroid. xxi, 99) :

Miror & innumeris frustum de cornibus aram.

Il ne faut pas confondre ces cornes de chevreuils avec celles dont on ornoit les angles des autels carrés. Les écrivains grecs & latins en parlent souvent. Nonnus (Dionysius. lib. 44, 96), dit qu'Agavé voulant accomplir l'ordre de Cadmus, monta sur une montagne élevée, & offrit une brebis sur un autel orné de belles cornes, *καὶ κισσῶν καὶ ἀμύγδαλον*. On négligea par là faire de mettre de véritables cornes aux autels; mais on les figuroit souvent par quatre parties aiguës & saillantes qui s'élevoient au dessus de la table de l'autel. Les médailles romaines nous offrent quelquefois des autels avec des cornes d'animaux, mais le plus souvent avec ces cornes factices, qui se retrouvent aux autels antiques des collections de Rome.

Les autels étoient distingués en deux espèces, relativement à leur usage. Les premiers, sur lesquels on ne brûloit point de victimes, s'appelloient *ἀνέρες* ou *ἀνέρες*, sans feu ou jamais enflammés. *Ἐκέρων*, brûlant, étoit le nom des autels sur lesquels on consumoit les animaux. Laërtes, dans la vie de Pythagore, parle d'un autel de la première espèce, dédié à Apollon, que l'on voyoit à Délos, auprès du fameux autel fabriqué avec des cornes. Ce philosophe le salva avec respect, conformément à ses principes, parce qu'on n'y offroit que du blé, de l'orge & des gâteaux, sans y allumer jamais de feu pour brûler des victimes. Jupiter très-grand, *Τρωες*, avoit de même un autel (Pausanias, Arcad.), sur lequel on n'offroit rien qui eût eu vie. Cécrops, roi d'Athènes, l'avoit ainsi ordonné, & l'on n'y pouvoit présenter que des gâteaux appelés *κάρυες*. Tærite parle d'un autel dédié à Vénus Paphiène, sur lequel on n'offroit point de victimes, mais on y faisoit brûler des parfums, *σῆλις πρίστιος & ἱερὸν πορὸν ἀδολέβαν*. (Hid. it.). Quoique cet autel fut *ἀνέμων*, on ne pouvoit cependant pas l'appeler *ἀνέμων*; il formoit une troisième espèce.

On consacroit les autels avec beaucoup de solennité, ainsi que les temples. (Voyez Cowstons. titon.) Pour en perpétuer la mémoire, on gravoit sur les autels les noms ou les attributs des divinités auxquelles ils étoient dédiés, les noms de ceux qui les avoient fait élever, & la cause pour laquelle ils avoient été faits. Les Recueils d'Antiquités du comte de Caylus renferment deux autels dédiés à la déesse Onga, apportés en France par Fourmont, & qui sont déposés parmi les marbres de l'académie des inscriptions & belles lettres. Le premier est un autel sur lequel on lit : ΚΑΕΘΑΜΑ ΟΓΑΙ, *Cleodama d'Onga*; ou Cléodama a consacré cet autel à la déesse Onga. L'autre

scription est en *boustrophédon*, c'est-à-dire, que les deux lignes vont alternativement de droite à gauche, & de gauche à droite. Il n'y a qu'un gamma dans le mot *OGAI*, parce que l'usage étoit alors de supprimer les lettres doubles. Enfin, l'inscription étant en dialecte dorique, le datif du mot *OGA* a dû se terminer de même en *A*, & on y a joint un *l*, qui anciennement caractérisoit ce cas, & qu'on a remplacé depuis par un *l* souscrit. Cet autel, qui est très-ancien, est de pierre noire; il a deux pieds & demi de hauteur. Le second est de même hauteur que le premier, d'une même qualité de pierre, & s'est trouvé dans le même endroit. L'inscription n'est pas entière; & les deux mots qui restent font croire que cet autel avoit été aussi consacré à la déesse *Onga* par *Démétria*, qui peut être étoit une prêtresse de son temple.

Les Romains avoient le même usage. On en trouve mille exemples dans les Recueils d'inscriptions; & nous n'en rapporterons qu'un seul pris d'un autel trouvé à Rome :

C. JUNIUS ANICETUS
SOLI. DIVINO. SUCCIPITO. VOTO.
ANIMO. LUKENS. D. D.

Les anciens élevoient des autels pour des causes très-différentes les uns des autres. Ils en avoient même de très-petits dans leurs lairies, & de portatifs, qu'ils appelloient *subiles*, pour les voyages. On dreilloit à volonté ces petits autels; & *Paufanias* (lib. 6) parle de plusieurs autels portatifs que l'on dreilloit sous de grands portiques dédiés à *Jupiter*, & que l'on retiroit facilement, parce qu'ils étoient faits de pierres entaillées sans beaucoup de recherche.

On élevoit souvent des autels sur les frontières d'un pays, afin d'en rendre les limites sacrées & inviolables. Ces frontières d'ailleurs, n'étoient fixées quelquefois qu'après des guerres & des traités de paix. Les autels qui avoient servi à ces traités & aux sermens qui les accompagnoient en devenoient des témoins toujours subsistans. *Alexandre*, revenu de l'expédition des Indes, voulut imiter *Hercule* & *Bacchus*, disent *Strabon* & *Quinte-Curce*; il fit construire douze autels avec des pierres taillées, pour conserver la mémoire de ses conquêtes. Il ne faut pas les confondre avec les autels consacrés aux douze grands dieux, que le même conquérant avoit déjà élevés à l'entrée de l'Asie, selon *Justin* (lib. 11, c. 5), ni avec ceux qu'il dressa à son départ d'Europe, en l'honneur de *Jupiter Descenseur*, de *Minerve* & d'*Hercule*. Les historiens & les géographes nous fournissent un grand nombre d'exemples de cet usage, qui étoit à la fois politique & religieux.

Nous avons vu à l'article *ASYLE*, que les autels servoient chez toutes les nations, même chez les barbares, de refuge aux malheureux, aux esclaves maltraités & aux supplians. Ceux-ci se réfugioient

auprès des autels, s'asseyoient sur leurs degrés, & gardoient un profond silence. Leur attitude exprimait leur douleur, leur désin & leur demande. C'est ainsi que dans l'*Odyssée* (H, 153), *Ulysse* s'assied sur la terre auprès des Lares du roi *Alcinous*, dont il venoit implorer la protection. *Thémistocle* s'étant réfugié chez les *Molosses*, s'assit de même chez *Admète*, auprès des Lases ou du foyer qui leur étoit consacré & leur servoit d'autel, pour émuouvoir la pitié de ce jeune roi.

Ceux qui offroient un sacrifice devoient toujours l'autel, & répéter avec le prêtre les paroles sacrées; sans quoi l'on croyoit que les dieux refusoient leurs hommages. Les loix de *Numa* défendoient aux concubines de toucher les autels, parce qu'elles les auroient souillés. Lorsque ce sacrilège avoit été commis, la concubine devoit le réparer en immolant un agneau, en laissant flotter les cheveux au gré des vents; & pendant cette offrande, le prêtre, tourné vers l'orient, répétoit trois fois, à voix haute, une prière conçue dans des termes surannés, qui étoit conservée dans les livres de *Numa*.

On faisoit aussi toucher l'autel à ceux qui prenoient serment. *Virgile* a exprimé cette cérémonie (*Æneid.* XII, 201) :

Tango aras, medioque ignes, O numina testor.

Le poète a parlé ici d'une manière conforme aux usages de l'antiquité la plus reculée. Car *Théon* interprétant *Aratus*, nous dit que dans la guerre des Titans, tous les dieux se lièrent ensemble par un serment redoutable prononcé autour d'un autel qui devint depuis une constellation, & qui fit naître l'usage de toucher les autels en prêtant serment; cet usage étoit exprimé par les mots suivans, *aras, tangere*, lorsque l'on juroit de bonne foi; mais si l'on se parjuroit, on se servoit de l'expression *flagellare aras*; parce que, selon *Perse* (*Satyr.* IV, 48), celui qui faisoit un faux serment paroïssoit frapper à coups redoublés la divinité dont il insultoit les autels par son crime.

Ceux qui étoient près de mourir, embrassoient, aussi les autels. C'est dans ce sens que l'on dit dans l'*Hercule furieux* de *Séneque* (II, 2, 501) :

*Conjuga quoniam pericula nostra absumis,
Regemque terras, sceptrum quid possint, scitis.
Complectere aras; nullus eripiet dans
Te mibi.*

« Embrasse les autels, si tu veux; mais aucune divinité ne pourra te soustraire à mes coups. »

On élevoit souvent des autels aux morts & aux dieux Mânes. La plupart des tombeaux portèrent en abrégé la formule *DIS MANIBUS* ou *D. M.*, qui en faisoit des espèces d'autels consacrés aux divinités. D'ailleurs, on lent élevoit des autels pro-

prement dits sur les sépultures. Nous en donnons au mot *Ascia* un exemple pris entre mille. Suctone le témoigne dans la vie de Néron; il dit que l'on plaça dans un tombeau un seuil de porphyre, surmonté d'un autel de marbre de Luna..... *In eo monumentum solum porphyreum marmoreis superstante Lunensi ara....* Et Silius Italicus (xvi, 309):

... Odoresque adspersis floribus aras,
Tum manus vocat excitas.

Les cendres des morts n'étoient pas nécessaires pour l'érection des autels. On en élevoit à leur mémoire. C'est ainsi que Virgile peint Andromaque sacrifiant sur le cenotaphe d'Hector. (ii, 303):

Libabat cineri Andromache, manasque vocabat
Heclorem ad tumulum, viridi quem exspicit in-
nem,
Et geminas, causam lacrymis, sacra verat aras.

& (lib. 6, 177) les Troyens faisant des funérailles sur le cenotaphe de Palinure:

Haud mora, festinant stantes, aramque sepulchri
Congere arboribus, caloque educere semant.

Tacite peignant la douleur des habitants de l'Italie à la vue des cendres de Germanicus, parle des autels qu'ils élevoient sur leur passage (*Annal.* ii, 2):... *Etiam quorum diversa oppida, tamen obviti, & victimas, atque aras diis manibus flantes, lacrymis & conclamationibus dolorem sequebantur.* Germanicus lui-même conduisant les légions romaines contre les Germains, rétablit l'autel consacré à Drusus, que les barbares avoient renversé (*Annal.* ii, 7, 3): *Veterem aram Drusifitam disjecerunt, restituit aram.* Cependant le corps de Drusus avoit été rapporté à Rome. Suctone dit encore de ce frère de Tibère (*Claud.* c. 1, n. 7) qu'à sa mort, arrivée dans la Germanie, l'armée qu'il commandoit lui éleva un tombeau fait à la hâte, autour duquel chaque année les troupes romaines devoient faire des évolutions, & les députés des confédérations gauloises devoient faire des supplications.

Dans les camps, les autels étoient placés devant la tente des empereurs ou des généraux. Cette position étoit conforme aux rites sacrés; car il falloit que le sacrificateur fût tourné du côté de l'orient, & si la chose étoit impossible, vers un fleuve ou vers un chemin. On fait que la principale rue du camp étoit alignée sur la tente du chef; de sorte que le sacrificateur se trouvoit placé vis-à-vis de l'armée & de la porte Prétorienne, qui étoit toujours tournée du côté de l'orient ou de l'ennemi.

En s'embarquant, on ne manquoit pas d'élever des autels aux divinités de la mer; ou immo-

loit un taureau à Neptune & à Apollon, des brebis noires à la Tempête, & des blanches aux Zéphirs:

Nigram hyemi pecudem, Zephyris felicitibus albam.

L'on étoit leurs entrailles dans les flots, & l'on ne levoit point l'ancre sans s'être assuré de la protection des dieux.

Quoique chacun eût de petits autels dans sa maison, pour y sacrifier aux Lares, aux Génies, aux Junons & aux divinités protectrices de la famille; presque tous les actes importants de la vie civile se faisoient devant les autels. C'étoit aux pieds des autels, comme nous l'avons vu, que l'on ratifioit les traités pour les rendre inviolables, que l'on prètoit serment, que l'on célébroit les noces, que l'on se juroit une amitié étroite; c'étoit enfin autour des autels que l'on donnoit les festins publics & religieux.

On élevoit des autels pour obtenir des dieux des bienfaits personnels, ou pour les remercier des grâces que l'on avoit obtenues non seulement pour soi-même, mais encore pour ses parents, ses amis, ses patrons & pour les Augures. Les Recueils d'inscriptions l'attestent à chaque page. Suctone dit d'ailleurs dans la vie de Caligula, (c. 8, n. 3) pour indiquer le lieu de sa naissance, que Pline l'ancien assure dans ses écrits que cet empereur étoit né dans le pays de Treves, dans un endroit où l'on voyoit des autels avec cette inscription:

OS AGRIPPINAE
PUEPERIUM

Lorsque l'on vouloit honorer quelque divinité, on entourait son autel des rameaux de l'arbuste qui lui étoit consacré. On en faisoit des guirlandes dont on entourait les autels; c'est pourquoi Virgile les appelle des *colliers*, *torques* (*Georg.* iv, 276). On les couvroit aussi de fleurs, & Stace a réuni ces deux circonstances dans les vers suivants (*Théb.* 3, 258):

..... *Geminas ergo ilicet unas
Arboribus viridis & multo exspicit rami
Imperat; innamresque dea sua munera flores
Adicit.*

Ovide dit aussi (*Trist.* ii, 12, 13, 15) de ces guirlandes:

Fumida cingatur flentibus ara coronis.

On entrelaçoit ces fleurs de bandelettes de laine teintes en diverses couleurs. Propertius appelle une de ces bandelettes *lanceus orbis* (iv, 6, 6):

Torque focum circa lanceus orbis erat.

Quelque respect que les anciens témoignassent pour leurs autels, on les vit cependant les renverser quelquefois. C'étoit la marque d'une douleur amère, d'un désespoir violent, & une espèce de vengeance qu'ils exerçoient contre les dieux. Arrien (*il*, 22) nous en a conservé un exemple mémorable; celui d'Alexandre, qui fit renverser les autels & brûler les temples d'Esculape, parce que tout l'art des médecins n'avoit pu arracher son ami au trépas.

Enfin, parmi les excès que les vainqueurs commettoient dans les villes prises d'assaut & dans les pays conquis, on regardoit comme les plus graves le renversement des autels. Philippe V fut puni par les Romains de ce sacrilège. Florin (*il*, 7) dit que les Athéniens implorèrent l'assistance des Romains contre ce roi de Macédoine, qui, après les avoir vaincus, avoit renversé les autels & les temples des villes de leur domaine. Cette accusation servit aux ambitieux descendants de Romulus, de prétexte spécieux pour dépouiller ce monarque d'une grande partie de ses états & de ses conquêtes.

La forme des autels anciens varioit à l'infini. On en trouve de ronds, dont la hauteur a le plus souvent deux fois & demie leur épaisseur ou diamètre. D'autres sont carrés; plusieurs offrent à la vue un carré long. Leur hauteur varie communément entre deux & trois pieds. Nicomaque de Gérase (*Arithm.* l. 2, p. 56) dit que les plus anciens autels, & sur-tout les ioniques, sont plus hauts que larges, & que la base n'est pas égale à la corniche. Saumaïse a parlé d'une manière trop générale, en disant que les autels des anciens étoient ordinairement carrés ou de forme cubique; car on en trouve beaucoup de ronds. On en voit aussi quelques-uns triangulaires, qui ont été confondus souvent avec des candélabres de même figure; & réciproquement les candélabres ont été appelés aussi improprement des autels.

L'erreur de Saumaïse, qui a été suivie par un grand nombre d'antiquaires, est venue de ce que l'on a pris souvent pour des autels les cippes que l'on plaçoit sur les tombeaux. Cette erreur n'auroit pas eu lieu, si l'on avoit rencontré plus souvent le caractère distinctif suivant.

Quelques autels antiques sont creusés en dessus & percés de côté, pour recueillir & laisser couler ensuite les libations. On en voit cinq pareils sur les vases étrusques de la bibliothèque du Vatican. Le P. Montfaucou, qui a fait dessiner deux semblables autels d'après des vases antiques, a pris le trou latéral & le fluide qui s'échappe par cette ouverture, pour des bandelètes & d'autres ornemens. Mais il a été repris par Winkelmann, qui a fait dessiner un de ces vases du Vatican dans ses *Monumenti antich inediti*, n.º 138.

Nous allons faire connoître quelques-uns des autels les plus célèbres, dont il est fait mention dans les écrivains grecs & latins.

L'autel d'Acca Laurentia étoit placé à Rome près du *forum Boarium*, dans le Vélabre.

L'autel d'Adoption étoit le monument élevé par les Romains (on ignore dans quelle région), pour conserver le souvenir de l'adoption de Livie dans la famille Julia. Tibère, son fils, le détruisit, étant jaloux des honneurs rendus à sa mère. Tacite (*Annal.* 3, 53).

L'autel d'Amis Lucinius se voyoit dans le quartier appelé la rue Neuve, qui appartenoit à la huitième région. On l'avoit élevé dans l'endroit où, pendant la nuit, une voix inconnue avoit annoncé l'arrivée des Gaulois.

L'autel de l'Amitié. Tacite (*Annal.* 14, 74, 2) dit que le sénat voulant éterniser l'amitié de Tibère pour Séjan, résolut d'élever un autel à l'Amitié, orné de leurs portraits. On ignore la place où il fut dressé.

L'autel d'Anchurus. Sous le règne de Midas, la Phrygie fut ébranlée par des tremblemens de terre, qui firent entreouvrir une cavité vaste & profonde. L'oracle ayant été consulté sur cette ouverture, répondit qu'elle se fermeroit après qu'on y auroit jeté la chose la plus précieuse de la Phrygie. Anchurus, fils de Midas, pensa que rien ne sautoit être plus précieux que la vie d'un homme. Il monta aussitôt à cheval; embrassa tendrement le roi son père & son épouse Timothée, & se précipita ensuite dans le gouffre. La terre s'étant refermée sur lui, Midas fit dresser un autel au même endroit, qu'il consacra à Jupiter du mont Ida. Plutarque, dont nous apprenons ce fait, ajoute que cet autel étoit doré. Ovide l'a chanté dans ses *Métamorphoses*.

L'autel d'Apollon fut consacré par les Athéniens, afin qu'il les délivrât de la peste. L'oracle de ce dieu ayant été consulté, répondit que pour arrêter ce fléau il falloit lui élever un autel double de l'autel cubique qui lui étoit déjà consacré.

L'autel d'Apollon *paivup*, *gléostateur*, se voyoit à Délos. On n'y immoloit jamais de victimes. Les prières seules servoient d'offrande. C'est celui que Pythagore salua avec respect, comme nous l'avons dit plus haut.

L'autel d'Apollon, oblique ou *λῆξ*, étoit placé ordinairement chez les Grecs; dans les rues, & côté de la porte des maisons.

L'autel d'Apollon *Spodius*, de *Cendres*, étoit à Thebes. Paulanias en parle (*Boor.* 11); & nous l'avons décrit plus haut.

L'autel des *Apothéoses*. On voit sur plusieurs médailles impériales cet autel, que l'on portoit dans la cérémonie de l'apothéose des Augures. Il y a ordinairement du feu sur cet autel, & des aigles qui ornent la base. On lit autour *FELIX MEMORIA & CONSECratio*. Le dernier mot a fait appeler ces médailles des *Consecrations*.

L'autel de Carmenta étoit placé au bas du Capitole, près de la porte Carmentale.

L'autel de Comus étoit dans un petit temple souterrain,

'souterrain, auprès des bornes du grand Cirque. On n'ouvroit les portes de ce temple que pendant les jeux sacrés du cirque.

L'autel de *Corne* à Délos a été décrit plus haut.

L'autel de *Diane apaisée*, *Diana placabilis*, étoit dans la Tauride, auprès des Palus-Méotides; ce qui l'a fait appeler *Méotide* par Juvénal (*Satyr.* 35, 115). Il étoit dédié à Diane, qui ne vouloit plus de victimes humaines, & que l'on nommoit à cause de cela, Diane apaisée. Ce fut auprès de cet autel qu'Ésculape rendit la vie au malheureux Hippolyte.

L'autel de *Bacchus* étoit placé sur la partie du théâtre des Grecs, qu'ils appeloient *thymélé* ou le lieu des sacrifices.

L'autel de *Pluton* & de *Proserpine* étoit placé dans le champ de Mars. On ne le découvrit qu'à la célébration des jeux séculaires, & l'on y sacrifioit pendant trois nuits consécutives. Il en sera parlé plus au long dans les Jeux séculaires.

L'autel *divarum Cornifarum* étoit dans la 14^e région. Panvinii rapporte l'inscription suivante d'un semblable autel :

DEIVAS
CORNISARUM
SACRUM

Festus dit qu'il y avoit au delà du Tybre un endroit consacré aux corneilles, parce qu'on croyoit que Junon protégeoit cette espèce de corbeaux.

L'autel de *Drusus*, frère de Tibère, fut élevé sur les bords du Rhin. Nous en avons parlé plus haut.

L'autel d'*Évandre* étoit sur le mont Aventin, près de la porte *trigemina*.

L'autel des *Euménides*. Pausanias en parle dans ses *Achaïques*.

L'autel de la *Fievre*. Cicéron (*de Natur. Deor.* 11, 11) dit qu'il y avoit sur le mont Palatin un ancien autel consacré à la Fievre : *Ara vetus fuit in Palatio Febris*.

L'autel de la *Fortune contraire* étoit sur la colline des Esquilles, dans la 15^e région. Cicéron (*de Nat. Deor.* 11, 11) dit : *Ara vetus fuit in Esquilis Mala Fortuna*.

L'autel de la *Fraude* étoit placé à Rome, dans un bois obscur. C'étoit auprès de cet autel que les voleurs partageoient leurs rapines.

L'autel d'*Hercule vainqueur* de Cacus, étoit placé au pied du mont Aventin, auprès de la Caverne de Cacus.

L'autel d'*Hercule*, & des *Muses*. Cet autel leur avoit été consacré en commun par les Romains, parce que, selon Plutarque, Hercule avoit instruit Évandre. Le rhéteur Eumène en donne une autre raison : c'étoit pour apprendre que les Muses ont besoin de la protection d'Hercule, & que les hants faits d'Hercule ont besoin d'être célébrés par la bouche des Muses.

L'autel de l'*Honneur* étoit placé à Rome hors la *Antiquités*, Tome I.

porte Colline, dans l'endroit où l'on trouva dans l'avant-dernier siècle, une lame de bronze avec cette inscription : *NOMINA HONORIS*. (*Guther, de jure Man.* 11, 33.)

L'autel de *Jupiter Conservateur* fut élevé à Athènes par Démophilène, après son rapel. Le sénat en fit les frais. Domitien ayant échappé aux fureurs des soldats de Vitellius, éleva sur le Capitole un autel avec un petit temple à *Jupiter Conservateur*, en mémoire du péril qu'il avoit couru, & il fit graver cet événement sur le marbre.

L'autel de *Jupiter Élicteur* avoit été bâti sur le mont Aventin par Numa.

L'autel de *Jupiter Fulminant*. Pausanias parle de cet autel élevé dans la Grèce (*Eliae.* 1); & Plutarque (*Parall.* n. 39) d'un semblable, élevé à Rome.

L'autel *Jovis inventoris* fut élevé par Hercule en l'honneur de Jupiter, qui lui avoit fait découvrir ses troupeaux, auprès de la porte *Trigemina* & de la caverne de Cacus.

L'autel de *Jupiter Stygius* ou *Latiaris*, étoit placé dans le milieu de l'amphithéâtre; & sur cet autel on offroit des sacrifices à la divinité en l'honneur de laquelle on célébroit les jeux.

L'autel de *Jupiter Boulanger*, *Jovis Pistoris*, étoit sur le Capitole. On éleva cet autel en mémoire du stratagème dont on avoit usé lorsque les Gaulois assiégeoient cette forteresse, en jetant des pains dans leur camp, pour leur persuader que les assiégés ne manquoient pas de nourriture. Ovide parle de cet autel dans ses *Fastes* (vi, 349) :

Nomine, quem prelio celebravit arces Tossatis,
Dicem Pistoris quid velis ara Jovis.

L'autel de *Jupiter Sauveur* avoit été construit en mémoire de la levée du siège de Rome par les Gaulois.

L'autel de *Jupiter Viminalis* étoit placé dans un bosquet sur le mont Viminal, dans l'emplacement qui se trouve aujourd'hui entre les thermes de Dioclétien & la ville Peretti.

L'autel de la *Jeunesse* étoit sur le Capitole, dans le petit temple de Minerve, comme celui du dieu Terme étoit à l'entrée de ce même temple. On conserva ces deux anciens autels, parce que ces deux divinités n'avoient pas voulu quitter le Capitole, lorsqu'on le rebâtit sous Tarquin l'ancien.

L'autel de *Junon Juge*, qui fait les mariages, étoit dans le quartier *Jugarius*, auquel il avoit donné son nom.

L'autel de *Junon Sororia* fut élevé par Horace, pour expier le meurtre de sa sœur.

L'autel des *Lares* étoit placé auprès des bornes du Cirque.

L'autel de *Laverna*, qui donna son nom à la porte *Lavernale*, étoit placé sur le mont Aventin.

L'autel de *Mars* avoit donné son nom au champ dans lequel il étoit placé. C'étoit auprès de cet

Bbb

autel que les censeurs quitoient leurs fonctions, les chaises curules, marques de leur dignité, & qu'ils recevoient les applaudissemens du peuple. Tite-Live (*xt*, 45) dit : *Comitiis confectis, ut stradium antiquitus est, censeus in campo ad aram Martis sellis curulibus confederunt; qua repente principes senatorum cum agmine venerunt civitatis.*

L'*autel* appelé *Ara Maxima* étoit placé auprès du cirque, dans le *forum Boarium*, comme nous l'apprenons d'Ovide (*Fast.* 1, 581) :

*Constituitque tibi, qua maxima dicitur ara,
Hic nobis pars urbis de bove nomen habet.*

Il étoit consacré à Hercule, dont on y voyoit une statue avec la tête couverte d'une draperie. Ceux qui sacrifioient sur cet *autel*, devoient avoir, contre l'usage ordinaire, la tête découverte, afin qu'aucun mortel ne ressemblât à la divinité du lieu, selon Macrobe (*Satur.* *iii*, 6) : *Custoditur in eodem loco, ut omnes aperta capite sacra faciant. Hoc fit, ne quis in ade dei habitum ejus imitetur: nam ibi aperto ipso capite est. Ovide & Virgile (*Æneid.* 8, 259) disent qu'Hercule le consacra à lui-même cette statue après la défaite de Cacus.*

Servius dit que l'*Ara maxima* subsistoit encore de son temps, & que cet *autel* étoit fort grand, d'où lui étoit venu son nom : *Revera magna fuit & ingens, sicut videmus bodieque.* C'étoit aussi l'*autel* le plus redouté pour les sermens, comme le dit Denis d'Halicarnasse (*lib.* 1). Une ancienne tradition portoit les superstitieux & les ambitieux à offrir sur ce monument la dime de leurs biens à Hercule ; parce que ce dieu y avoit sacrifié la dixième partie de ses bœufs, & qu'il avoit promis une vie heureuse à ceux qui imiteroient sa générosité. Sylla, Lucullus & M. Crassus lui consacrerent la dixième partie de leurs richesses ; & elles s'accrurent à un point dont l'histoire des autres peuples offre peu d'exemples.

Hercule défendit aux femmes d'approcher de l'*Ara maxima*, & de toucher à aucune des choses qui y auroient été offertes. Aulu-Gelle (*xt*, 6) en donne cette raison : Hercule emmenant au travers de l'Italie les bœufs de Géryon, fut pressé par la soif ; il demanda à boire à une femme, qui refusa de lui donner même de l'eau, parce qu'elle célébroit la fête de la bonne déesse, pendant laquelle les hommes ne pouvoient rien toucher de ce que les femmes avoient préparé ou apporté. Le héros, irrité, se vengea par une semblable défense.

L'*autel* de Mercure étoit placé auprès de son *san.*, à laquelle il donnoit son nom. Voy. *AQUORUX.*

L'*autel* de Minucius étoit placé auprès de la porte à laquelle il avoit donné son nom.

L'*autel* de Murcia, ancien monument, étoit placé au pied du mont Aventin, près du *forum Boarium*.

L'*autel* de Neptune étoit placé dans le cirque de Flaminius, afin que ce dieu protégeât les chevaux des courses.

L'*autel* d'Ops & de Cérès étoit dans le quartier *Lugarius*.

L'*autel* de la Paix. Les Athéniens élevèrent les premiers un *autel* à cette divinité bienfaisante, après la défaite des Lacédémoniens par leur général Timothée. Plutarque dit cependant que cet *autel* ne fut élevé qu'après la victoire de Cimon sur les Perses. Peut-être ne vent-il parler que d'une rellauration. Augulle ayant pacifié l'univers, éleva un *autel* à la Paix, dont Ovide a parlé (*Fast.* 1, 709) :

*Ipsam nos carmen deduxit Pacis ad aram,
Hæc erit a mensis fime secunda dies.*

On croit le reconnoître sur des médailles de Tibère frappées en l'honneur d'Augulle, avec cette légende :

PACI AUGUSTI PERPETUA.

Sur une médaille de Néron, qui porte cette légende :

ASA PACIS. S. C.

Sur une autre du même empereur, où on lit :

NERO. CLAUDIUS. CAESAR. AUG.

P. M. TR. P. IMP.

P. P. ARA. PACIS.

Claude ayant vaincu les Bretons l'an 47 de J. C. ; fit aussi élever un *autel* de la Paix ; comme on peut le conjecturer d'après une de ses médailles, sur laquelle on lit :

TIB. CLAUD. CAES. AUG. P. M. TR.

P. VI. IMP. VI.

PACI. AUGUSTAE.

L'*autel* Palatin, *ara Palatina*, étoit placé devant le palais ou dans le vestibule. C'étoit sur cet *autel* que les empereurs avoient coutume de sacrifier.

L'*autel* de la Pudeur Plébienne fut élevé par Virginie, fille d'Aulus Virginus, dans le quartier long, où elle demouroit.

L'*autel* de Saturnus avoit été élevé, disoit-on, par les Épiéens qui avoient accompagné Hercule en Italie. Il étoit placé au bas de la montée du capitol, auprès du *forum*.

L'*autel* Septimien étoit dans la région *Translitérine*, auprès de la porte du même nom.

L'*autel* du Soleil étoit placé à Constantinople en plein air, comme la statue dans le cirque de Rome.

L' *autel* du dieu *Vesper*, plus haut l' *autel* de la *Jeunesse*.

L' *autel* de *Tutélina* (Voyez ce mot) étoit dans la treizième région de Rome.

L' *autel* de *Vénus vulgaire*. Nénandre dit que les courtisanes de la Grèce élevoient cet *autel* dans un endroit particulier de leur maison, & qu'elles y sacrifioient tous les jours à leur divinité tutéaire. Celles de Rome les imiterent; car dans le *Carculus* de Plaute (t. 1, p. 71), on parle d'un *autel* de *Vénus* placé devant la porte des marchands de courtisanes, *lenumum* :

Num ara Venus hic est ante horum fores.

L' *autel* de *Vesta* fut élevé par Numa, auprès de l' *Asyle*, où l'on célébroit les mystères de la bonne déesse. Boillard croit reconnoître cet *autel* & le petit temple qui le renferma depuis, dans la petite Église, d'une architecture semblable à celle du Panthéon, qui étoit appelée autrefois *S. Stefani alle Carozze*, & qui se nomme aujourd'hui *S. Maria di Sole*.

L' *autel* de la *Vierge*, dont Symmaque déploroit si eloquemment la destruction, avoit été placé, par Auguste, au milieu de la curie *Julia*, rebâtie à la place de la curie d' *Hostilius*.

AUTEL. Un *autel* a sur les médailles plusieurs significations différentes. Sur les impériales latines, il désigne l'apothéose du prince, & les fait appeler des CONSÉCRATIONS. Voyez l' *autel* de l' *Apothéose*.

On voit souvent au revers des médailles des Colonies un *autel*, & un étendard placé au dessus. C'est le symbole des Colonies, parce que la première chose que l'on faisoit en les établissant, étoit d'élever un *autel*, & d'y offrir des sacrifices. L'étendard désignoit la légion ou la cohorte que l'on y fixoit. Une médaille de *Saragossa* (*Cæsarea Augusta*), frappée en l'honneur d'Auguste, son fondateur, offre trois *autels*. Sur celui du milieu, qui est plus élevé que les autres, on voit un étendard, & sur les deux petits, des boucliers fixés à des lances en guise d'étendard.

Un *autel* allumé désigne ordinairement les médailles d'Antioche de Syrie, de Smyrne, ou de Mopseste.

AUTEL. Il y a une constellation, une des quinze méridionales, qui est appelée l' *autel*. Les poètes disent que c'est l' *autel* sur lequel les dieux prêtèrent serment de fidélité à Jupiter, avant la guerre contre les Titans, & que ce dieu la plaça parmi les autres après sa victoire. D'autres disent que c'est l' *autel* sur lequel le centaure Chiron immola un loup, dont la constellation est dans le ciel, proche de l' *autel*.

Manilius & Aratus ont chanté cet *autel* dans leurs poèmes astronomiques. Ils disent qu'il fut fabriqué par les Cyclopes, & qu'ils le garnirent d'un couvercle ou chapeau, afin que les géans ne pussent pas apercevoir le feu de la foudre qui y

étoit allumé pour recevoir le serment des dieux. Les pilotes regardoient le lever de cette constellation comme un temps favorable pour la navigation. Elle se levait avec une partie du Scorpion.

AUTEPJA ou AUTHERJA, en grec *ἄυτηρ*, poète. Ciceron, dans son *Plaidoyer* pour Roscius, parle d'un poète de cette espèce, vendue si chère dans un encan, que l'on croyoit entendre la crierie d'un héritage entier. Étiagabale, selon Lampride, fut le premier qui eut des poètes d'argent.

AUTEUR comique. Le comte de Caylus a cru en reconnoître un dans un bronze qu'il a publié (*Rec. d'aut.* II, pl. 8^e. n^o 5) : Cette petite figure romaine me paroît, dit-il, représenter un jeune auteur comique; du moins c'est l'idée que me donne le masque qu'il tient sur la main. Il est vrai qu'on pourroit aussi le regarder comme un acteur qui porte le masque sous lequel il représentoit ordinairement : mais la plupart des acteurs étoient des esclaves; & la robe & le maintien de cette figure indiquent un homme libre.

ATTOXEIPEZ. Voyez *SUCIENS*.

AUTOCHTONE, *Ἀυχόνειος*; une des tribus d'Athènes, ainsi nommée d'un roi que l'on croit avoir régné dans une partie de l'Attique avant Cécrops, ou plutôt à cause du surnom d' *Autochtones* qu'affectèrent de prendre les Athéniens, pour faire entendre que leur ville en venoit point d'une colonie : ce qu'exprime le mot grec *Ἀυχόνειος*, né dans le lieu que l'on habite.

AUTOCHTONES. Voyez l'article précédent & *AAORIGINES*.

AUTOLEON, général des Crotoniates, combattant contre les Locriens d'Opuntium, fut blessé par le spectre d'Ajazz, que l'on croyoit commander une partie de l'armée Locrienne; & il ne fut guéri qu'après avoir apaisé les mânes de ce héros. Voy. *AJAZZ*, *LEUCÉ*.

AUTOLICUS, aïeul maternel d'Ulysse, étoit fils de Chione & de Mercure, dieu des voleurs; il naquit de la même mère & le même jour que Philammon, fils d'Apollon, duquel on le distinguait par ses inclinations. La fable dit qu'il avoit appris de son père à prendre diverses formes & à en donner à ses larcins. Son grand talent étoit de dérober les troupeaux de ses voisins, & d'escaper habilement les marques des troupeaux volés, en leur en imprimant d'autres, ou en les changeant de poil, de manière qu'il n'étoit plus possible de les reconnoître.

Il trouva cependant quelqu'un plus adroit que lui. Sisyphus se doutant de quelque supercherie, s'avisait d'imprimer à ses troupeaux une marque au dedans de la corne du pied, ce qu'Autolicus ne put prévoir; & en forte qu'il fut convaincu de vol. Sisyphus enleva sa fille Anticlé, & la rendit mère d'Ulysse. On dit qu'Autolicus apprit à Hércule à conduire les chariots. Voy. *ANTICLÉ*, *CHIONE*, *PHILAMMON*.

AUTOMALA, dans la Cyrénaïque. ATTO & ATTOMAAHC.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait frapper une médaille impériale grecque en l'honneur d'Alex. Sévère, selon Vailant & Gori; mais Pellerin & M. Eckel ont démontré la fausseté de ce monument.

AUTOMATARIUS *elephydarius*. Maratori (935, 8, *Thef. inser.*) rapporte l'inscription suivante :

DIE. MANISUS

SACRUM

P. AKLIO ZENONI

AUTOMATARIO

KLEPYOARIO

AKLIA. FORTUNATA

BENE. MERENTI

ECIT.

Ce Zénon faisoit des elephydes ou horloges à eau, dans lesquelles on voyoit se mouvoir de petites figures ou automates. Vitruve en décrit de pareilles.

AUTOMATE, *αὐτοματῆρ*, qui se meut de soi-même. Ce mot est composé de *αὐτός*, *soi-même*, & de *μαίω*, *je suis excité*. Telle étoit la colombe volante d'Architas.

AUTOMATIA; déesse du hazard, surnom de la Fortune, à qui Timoléon, fameux général des Corinthiens éleva un temple, croyant devoir au hazard une partie de sa gloire.

AUTONE. On représente ordinairement cette saison sous la figure d'une femme couronnée de pampres & de grappes de raisins; elle est découverte dans la partie du corps qui regarde l'été, & vêtue dans celle qui répond à l'hiver. Son habillement est couvert de fleurs, comme la robe de Bacchus.

Winkelman, dans ses *Monumenti ined.* n°. 3, a publié un bas-relief de la ville Albani, qui vient d'un tombeau antique, & qu'il croit représenter les noces de Thétis & de Péloé. Toutes les divinités de l'Olympe viennent leur offrir des présents. On voit au nombre des saisons l'autone, tenant une chevre par la jambe, & portant une corbeille pleine de fruits.

AUTONOE, quatrième fille de Cadmus épousa Aristée, & fut mère du malheureux Actéon, dont la mort funeste lui causa tant de chagrin, qu'elle abandonna le séjour de Thebes, & alla s'établir dans un bourg de la dépendance de Mégare, où l'on voyoit encore son tombeau du temps de Pausanias. Comme elle avoit contribué avec ses sœurs à l'éducation de Bacchus, elle participe aux mêmes honneurs qu'elles : les quatre sœurs ont été reconnues déesses, & ont eu des autels. Voy. ACATÉ, IWO, PANTHÉE, SEMÉLE.

AUTOMÉE, une des cinquante Néréides. Voyez NÉRÉIDES.

AUTONOMES, *αὐτῶν*; ceux qui se gouvernent par leurs loix. Ce mot est composé de *αὐτός* même, & de *νόμος*, loi. Il désigne les villes ou les peuples auxquels les Romains permirent, après la conquête, de jouir du privilège appelé AUTONOMIE. Voyez ce mot.

AUTONOMES. On donne ce nom aux médailles que les peuples & les villes ont fait fabriquer pour leur usage particulier. Ce nom sert à les distinguer de celles que plusieurs de ces villes faisoient frapper avec les têtes & les noms des empereurs romains, lesquelles sont mises, par cette raison, au rang des impériales. On donne aussi, par antonomase aux médailles, le titre d'autonomes, lequel appartenait aux villes qui jouissoient de leurs loix particulières, qui subsistoient dans une sorte d'indépendance; & par extension, à toutes les médailles qu'elles ont fabriquées depuis leur fondation, lorsqu'on n'y voit point de rois représentés.

Il faut observer cependant que certaines villes autonomes, telles que plusieurs villes de Lydie, faisoient représenter sur leurs médailles les empereurs qui régnoient alors, & même les impératrices, mais sans y mettre leurs noms. C'étoit apparemment pour se les rendre favorables, qu'elles employoient cette espèce de flatterie. Voy. PEUPLES ET VILLES (médailles de).

ATTONOMIAS.

ATTONOMEIN. } AUTONOMIE. On trouve fréquemment ces mots dans Polybe, Thucydide, Diodore, Denys d'Halicarnasse, Dion, Appien & autres écrivains, pour exprimer la faculté de se gouverner par ses propres loix. Quoique ce privilège soit devenu plus fréquent depuis les conquêtes des Romains, on le trouve cependant employé dans le temps des républiques grecques, & dans les traités de paix qu'elles faisoient entr'elles ou avec les rois barbares. Mais les politiques & les antiquaires ne s'occupent proprement de l'autonomie, que depuis le moment où la Grèce & l'Asie furent soumises au joug de Rome.

Lorsque les Romains les eurent conquises, ils donnèrent à chaque peuple & à chaque ville, des magistrats romains, qui les gouvernoient en partie selon les loix de Rome, & ils en firent par conséquent des MUNICIPIES (Voy. ce mot). Si quelques-unes de ces villes s'étoient livrées de plein gré aux généraux romains, ou étoient demeurées fideles aux mêmes généraux, pendant que d'autres avoient pris le parti des ennemis de Rome, on les récompensoit, en leur permettant de se gouverner selon leurs anciennes loix, de ne point payer de tributs, & de se créer des magistrats selon l'ancienne forme de gouvernement, sous la protection du peuple romain. Ce peuple employoit le mot de *liberis* pour exprimer cette exemption d'obéissance aux magistrats qu'il envoyoit dans les pays conquis, & les Grecs la désignoient sur leurs médailles par celui d'autonomie & d'autosome.

Les villes décorées de l'autonomie affectoient de s'en parer sur leurs médailles & de la joindre aux autres titres qui les distinguoient des villes ordinaires. Elles comptoient de nouvelles éres depuis l'année où elles avoient été déclarées *libres* ou *autonomes*. L'époque de l'ère que l'on voit sur la plupart des médailles des villes de Syrie, est la concession de l'autonomie que Pompée leur avoit faite.

Les empereurs dépouillèrent quelquefois les villes *autonomes* de leur liberté, pour les punir de quelque sédition. Néron avoit étendu à toutes les villes de l'Achaïe, l'autonomie accordée par Auguste à celle de Patras seulement; & Vespasien les en dépourvint à cause d'une révolte, en disant que les Grecs avoient désappris à se servir de la liberté. Pilostrate, (VII, p. 429).

AUTOPSIE. C'est l'état dans lequel, suivant les Perses, on avoit un commerce intime avec les dieux: on se croyoit revêtu de toute leur puissance, & on étoit persuadé qu'il n'y avoit plus rien d'impossible. (Voy. THÉURGIE.) C'étoit la dernière initiation des mystères d'Éleusis & de Samothrace, dans laquelle on apprenoit aux adeptes les choses secrètes, qui, selon Cicéron, n'étoient que des choses très-simples, des principes de morale & des vérités physiques.

AUTORITÉ (ab). On trouve dans Gruter *ab autoritate Flavia, rationum hered.* On en peut conjecturer que le mot *autoritas* & l'expression *ab autoritate*, s'appliquoient à d'autres qu'aux législateurs.

AUTRONIA; famille romaine dont on n'a des médailles que dans Goltz.

AUTRUCHE. Lampride dit qu'Élagabale fit servir dans un seul repas les têtes de six cents *autruches* pour en manger les cervelles. On en lâchoit dans le cirque pour combattre avec les gladiateurs. Plaute appelle une *autruche*, *passer marinus*, parce qu'on les apportoit de l'Afrique en Italie.

AVUS *senatorem*. Muratori (516, 6, *Thef. inscr.*) rapporte l'inscription suivante, où on lit ce titre:

L. GARINTO. ARUNCULEIO. VALFRI
ANG. V. F. IQ. R. SACRDO. . E. PRINCIPAL
OMNIBUS. HONORIBUS. FUNCTO. PATRIÆ.
AVO. SENATOR. CURATOR. SUO.
ET PATRONO. OB. MERITA
COLL. FABR. ET. CENT.
L. D. D. D.

AUXÉSIE. Voyez LAMIA.

AUXILIA,
AUXILIARES,
AUXILIARI, } Les Romains désignaient
tous ces différents noms les
troupes auxiliaires. Elles différoient des légions
(Voyez II, 2) en ce que celles-ci n'étoient com-
posées que de citoyens, & que les troupes étran-
gères ne formoient jamais que des troupes lé-
gères. Cependant les empereurs ayant admis des

étrangers dans les légions, on appela celles qui en étoient composées *Adjuvantes*, parce qu'ils étoient choisis parmi les *auxiliaires*.

Les troupes *auxiliaires* n'étoient qu'une réunion de peuples absolument différens par les mœurs & la discipline militaire, dont le nombre n'étoit pas déterminé, & qui obéissoient à un tribun. On leur donnoit pour récompenses des colliers d'or (Plin. 33, 2), tandis qu'on n'accordoit aux légionnaires que des colliers d'argent, auxquels on joignoit quelquefois des brasselets & des couronnes d'or.

Il y avoit une grande différence entre les alliés du peuple romain, & les *auxiliaires* qui servoient dans ces armées. Les alliés faisoient la guerre à leurs dépens, ne recevant des Romains que le blé; & les *auxiliaires* étoient soldoyés par eux. Ceux-ci ne prétendoient pas fermer entre les mains du général romain: ce que faisoient les alliés. Dion fait remarquer en effet (lib. 1) comme une preuve de l'acharnement & de l'intérêt que mon-
trèrent à la bataille d'Actium Octavien & Antoine, le serment que ces deux Romains exigèrent de leurs troupes *auxiliaires*.

L'Italie entière ayant obtenu le droit de cité, on ne connut plus dans les armées romaines que des *auxiliaires* tirés de toutes les provinces de l'Empire, qui, environnés de légions, servoient d'otages, & répondoient de la fidélité de leurs compatriotes. Un des Antonins ayant étendu ce droit de cité à toutes les provinces de l'Empire, on ne vit plus alors de véritables *auxiliaires*. Ce nom fut donné aux troupes légères dont la discipline étoit moins régulière, le service moins fatigant, & l'avancement plus prompt que dans les légions: ce qui fit choisir ce service de préférence à celui des anciens corps. Végece compte, avec raison, cette liberté de choix entre les causes de la décadence des légions.

AUXO & **HIGOMON**, étoient les deux seules Grâces que les Athéniens connoissent. Voyez GRÂCES.

AXAMENTA; nom des hymnes que Numa avoit composés pour être chantés par les Saliens. On les conservoit encore du temps de Cicéron, quoique les changements survenus dans la langue latine les eussent rendus intelligibles pour les Saliens eux-mêmes, comme l'allure Quintilien. Cette obscurité les avoit fait passer en proverbe; & lorsqu'on vouloit désigner à Rome un de ces hommes qui affectent d'employer dans leur langage des mots surannés, on disoit qu'il parloit la langue des *axamenta*. Horace, (épist. 1, 2, 85):

*Jam Saliæ Numa carmen qui laudat, & illud
Quod necum ignoras, solus vult scire videri.*

Symmaque se sert de la même comparaison pour reprocher à quelqu'un son archaïsme, (épist. 11, 44): *Si sibi vultuistis tantus est amor, pari studio in verba prisca redeamus, quibus Sali canunt.*

Le nom d'*axamenta* venoit d'*axos* ais, sur lesquels on avoit gravé ces hymnes dans les premiers temps.

AXEARIUS.

M. SERGIUS, M. L.	M. SERGIO, M. L.
AUTYCHUS	PHILOCALO
AXEARIUS, SIBI. ET.	AXEARIO PATRON

Cette épitaphe, qui est dans le musée de Florence, fait mention d'un art ou métier, dont aucun ancien écrivain n'a parlé : *axearius*. Ce mot peut avoir deux significations, l'une d'exprimer le métier de celui qui fait des esieux, *axes* : la seconde est plus vrai-semblable, elle désigneroit un marchand de plaques ou d'ais, *asses asferes* & *axes*. Plin. (lib. 36, t. 5) : *Quernisfque axes contabularum*. Columelle dit *roboreas axes* & *aniolos*. On trouve aussi dans Vitruve *coactionem* & *coassationem* indifféremment.

AXES, ais, plaques. Voyez *AXEARIUS*.

AXIA, en Locride ou en Crète. *AXE* & *FAZINON*.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

RRRR. en argent. (*Datus*)

RRR. en bronze.

O. en or.

Son symbole ordinaire est un trépied.

AXILLA étoit un surnom des Servius.

AXILLARIS tunica, *μαθηματικὴ χιτὼν* ; tunique de femmes, avec des espèces de manches qui descendoient presque jusqu'aux coudes. C'étoient de simples prolongemens des deux parties du haut de la tunique, fixés par un, deux, & même cinq boutons placés sur le bras en dehors, depuis le haut de l'épaule jusqu'au-dessus du coude. Les momens antiques en fournissent un grand nombre d'exemples.

AXINOMANTIE ; espèce de divination en usage chez les Grecs & les Romains, dans laquelle on employoit une hache ou une coignée, *ἀξίον*. On la lançoit contre un tronc d'arbre brut, de manière qu'elle ne penchât pas plus d'un côté que de l'autre ; après cela, on prononçoit des formules de prières qui étoient suivies du nom des secufes. Celui-là étoit déclaré coupable, qui voyoit tomber la hache pendant que l'on prononçoit son nom.

AXIOKERSÈS. Le scholiaste d'Apollonius dit que Cérés, chez les Phéniciens, étoit *Anieros*, Proserpine *Aniokersa*, & Pluton *Aniokersis*. Bochart (*Chanaan*, t. 1, cap. 12) dérive ces noms de la racine commune *Axi* ou *Achani*, *ma possesseur* ; & il joint à cette racine le mot *keres*, pour compléter celui de Pluton.

AXONES, *AZONES*. On appeloit ce nom à Athènes des poteaux équilris, sur lesquels on avoit gravé les loix de Solon, selon le grand étymologiste & Aulu-Gelle. Mais Pollux dit qu'ils étoient de bronze, *χαλκίαι*.

AXSIA, famille romaine dont on a des médailles :

RR. en argent.

RRR. en bronze.

O. en or.

Le surnom de cette famille est *Naso*.

AXSIENE (pierre). Voyez *ASSUS*.

AXUR ou *ANXUR* ; surnom de Jupiter, qui signifie sans barbe, selon quelques interprètes ; parce que Jupiter *Axur* étoit représenté jeune & sans barbe. D'autres tirent ce nom de la ville d'*Anxur*, dans le Latium, où il étoit particulièrement honoré. Cette dernière étymologie est d'aurant plus vrai-semblable, qu'*Axur*, dans la langue phénicienne, signifie *rocher* ; & que le temple de Jupiter *Axur* étoit situé sur un rocher escarpé, dans le Latium.

AZAN, fils d'*Arcas*, roi d'Arcadie, fut le premier pour qui on célébra, dit Pausanias, des jeux funèbres après sa mort.

AZETINI, dans l'Attique. *AZETINON*.

Les médailles autonomes de ce peuple sont :

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Leurs types font une chouette sur une colonne, & un épi de blé.

AZICUS ; surnom de Mars, adoré à Édesse. Ce mot veut dire fort, & vient du syrien *aziz*, force.

AZONES. Les dieux *Azones* sont ceux qui ne sont point fixés à un pays particulier, ni révérés par certains peuples seulement ; mais ce sont des dieux reconnus en tout pays, & adorés par tous les peuples. Ces dieux *Azones* étoient placés au dessus des dieux visibles & sensibles, que les Romains appeloient *dei communes*, qui habitoient les parties visibles du monde, & ne sortoient point du quartier ou de la zone qui leur étoit attribuée. Les dieux *Azones*, chez les Égyptiens, étoient Sérapis, Bacchus, & Osiris, selon Pselus. Ce mot vient de l'a privatif, & de *ζώνη*, zone, pays, contrée.

AZOTUS, dans la Phénicie. *ACOTINON*.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur de Sept-Sévère, de Domna.

AZUR. Les Égyptiens se servirent, selon Plin. du lapis & de la pierre d'Arménie pour faire l'*Azur* qui brille encore dans leurs peimures & dans la coverte de leurs idoles de porcelaine, jusqu'à ce qu'un de leurs rois découvrit une terre bleue dont il tira un *azur* plus vif & plus durable. Étoit-ce une terre mêlée de cobalt, un smalté produit par quelque volcan ? La question est décidée depuis l'essai qu'a fait, à notre prière, M. Darcet, chimiste célèbre, de l'académie des sciences, sur un Osiris du cabinet de Sainte Genvieve, & dans lequel il a reconnu le cobalt. Le résultat de son essai est exposé dans le même cabinet.

A. Ω. L'A & l'Ω paroissent souvent sur les anciennes monnoies de France, dans les inscriptions, à la tête des chartes, & dans les signatures.

Dès les premiers siècles du Christianisme, ces

deux lettres étoient en usage pour exprimer le nom de J. C. On fait qu'il a dit de lui-même : *Je suis l'alpha & l'omega, le principe & la fin de toutes choses.*



B

ON peut partager les B qui se trouvent sur les anciens monuments & dans les chartres, en deux grandes séries de lettres majuscules & minuscules. La première se divise en neuf sous-séries; 1^{re}. de B ordinaires, ou à panses défunies, qui annoncent le bas temps; 2^{de}. de B aigus ou molins par un bout; 3^{de}. presque triangulaires par le haut, les uns & les autres de la plus haute antiquité; 4^{de}. de B en forme de D coupés horizontalement depuis le huitième jusqu'au onzième siècle; 5^{de}. de B ouverts par le haut, au quatorzième; 6^{de}. à trait prolongé en dessus; 7^{de}. ouverts du moins par le bas, à haste quelquefois raccourcie, antérieurs au dixième siècle, ainsi que ceux de la suivante; 8^{de}. à haste excédente par un ou deux de ses bouts; 9^{de}. au dessus du quatrième siècle, à panses supérieures arrondies, d'où les b minuscules tirent leur origine.

La deuxième grande série peut reculer les deux premières sous-séries au delà du neuvième siècle, sans toutefois l'exclure, du moins en ce qui regarde la seconde. Tous, ou presque tous les b, n'ont au plus qu'une pansse. Les b de la première sous-série se terminent par le haut en courbe, & ceux de la seconde, par une droite quelconque. La troisième, qui est gothique dans presque tous ses caractères, dégénère souvent en figure d'v. La quatrième, beaucoup plus ancienne, se travestit en d. (*Nouv. Diplomatique* II, p. 216.)

Que le *beta* des Grecs vienne du *Beth* des Orientaux, ou qu'il soit l'imitation du cri des agneaux, ainsi qu'Eusèbe le croyoit, il est certain qu'il doit être prononcé fortement, *bèta*, & non *bèta* ou *vèta*; car les Orientaux le prononcent ainsi, & *bi* n'est point le bèlement des moutons. Il est certain d'ailleurs que les Latins lui donnoient un son fort; car Juvénal dit:

Hec dicunt omnes, ante alpha & beta, puella.

Le B prend souvent dans les inscriptions la place de quelques autres lettres, & lui-même à son tour est souvent remplacé sur les marbres par l'V.

Tantôt, le B & le C, ou le K des Grecs font substitués l'un à l'autre. Les Grecs disoient *Βυβανισμός* & *Κορυβανισμός*; & les Latins, *Bubo* & *Cubo*.

Tantôt, le B & le D prennent la place l'un de l'autre. Quintilien, (*Instit. Orat.* I, 4.) : *Necnon eadem fecit ex duello bellum; unde Duellus quidam Bellius dicere ausi, Cicero, (de Orat.*

B

c. 45) : *Ut duellum bellum, & dais bis, sic Duellum, cum qui Penos classe devicit, Bellum nominaverunt.*

Tantôt, le B remplaçoit le *phi* des Grecs & l'F des Latins. Les premiers disoient quelquefois *Βίλλων* pour *Φιλλων*. Deux frères qui avoient écrit sur l'agriculture, suivirent l'idiôme des Syriens chez qui ils vivoient, & appelèrent *Βίστα* un fruit à amande; Nicandre dans les Géographiques le nomma *Phylacia*, & Polidionius, *Bistacia*. On lit *obvendarius* dans une inscription rapportée par Gruter, (p. 886, n. 16) pour *obvendarium*.

B. M.
A. POMFONIVS CLADES
AT. CLAUDIA. PARMENA
PECEKUNT
SEBI. AT. SUI. POSTARIQUE
KORUM. ET
M. QUINTINO. CLAUDIANO
OLLARUM. N. XII. AB. IMO
IN. SUMMO. CUM
ORNDARIO

Les Éoliens changeoient le B en Γ, *Γάλακτος* pour *Βάλακτος*, & *γάλακτος* pour *βάλακτος*, &c.

Les copistes latins ont souvent changé le B en M, *mafeunda* pour *bafenda*, *camamus* pour *cuhabus*. Ils avoient été précédés par les Grecs dans cet usage, *μάμα* pour *βάμα*, *μύμα* pour *βύμα*, &c.

Le B & le P ont souvent pris la place l'un de l'autre. *Esomeris* pour *Pisomeris*; *Boblicola* pour *Poplicola*. Cicéron dit : (de Orat. c. 48) *Burrum semper Ennius, numquam Pyrrhum, ut patrescerant Bruges, non Phryges.*

Le changement du B en V, & réciproquement, est le plus ordinaire. *Vibius* pour *Vibius*, *Abita* pour *Avita*, *Abienus*, pour *Avienus*, *Vivianus* pour *Vibianus*, *Biellorus*, pour *Viclorius*, *Elbia* pour *Heloia*, *Bidia* pour *Vidia*, *Urvafus* pour *Urbafus*, *Vibius* pour *Vivius*, *Vritia* pour *Britia*, &c. Le changement de ces deux lettres a donné lieu à quelques jeux de mots, entr'autres à celui d'Aurélien, au sujet de l'usurpateur Bonose, qui passoit sa vie à boire : *Natus est non ut vivat, sed ut bibat.*

B étoit une lettre numérale. Il signifioit deux chez les Grecs; mais il valoit trois cents chez les Romains, selon ce vers :

Es B trescentum per se retinere videtur.

Lorsqu'on

Lorsqu'on mettoit une ligne au dessus du B, il valoit 3000.

B. F. Ces deux lettres initiales, placées à la fin des Édits ou des Ordonnances, désignent deux mots de bon augure, *BONUM FACTUM*. Plante s'en étoit servi ironiquement dans le sens. (*Poen. prol. n. 16 :*)

Bonum factum est, edicta ut servetis mea.

Tertullien, (*de Pudicit. c. 1*) fait allusion à cet usage: *O edictum, cui adscribi non possit, bonum factum*. On rendoit ces deux mots latins, par les deux mots grecs, καλὸν ἔργον; comme on voit dans Joseph, (*Antiq. Jud. xiv, 17*).

BAAI; divinité des Babyloniens, des Sidoniens, des Chaldéens & des Israélites. Les Grecs ont cru le reconnaître pour leur dieu Mars: c'est le sentiment de Jean d'Antioche, de Cedrenus & de Suidas. Saint Angustin le prend pour Jupiter. *Baal* veut dire *seigneur*; & c'est d'après cette signification que Saint Angustin a pensé qu'il étoit Jupiter; c'est-à-dire, le *seigneur* ou le maître des dieux & des hommes. De plus, c'étoit un dieu des Sidoniens; & Hétychius appelle leur grande divinité, Jupiter-Maritime, *Θαλάσσιος*.

Les Chaldéens regardoient *Baal* comme le créateur de l'univers; ils appeloient ensuite de ce nom le soleil, regardé par les Phéniciens comme le seul Dieu du ciel. Il est vraisemblable qu'ils donnèrent ce même nom à plusieurs astres, & à différents rois ou personnages célèbres, en les désignant. De là vient sans doute le grand nombre de *Baal* ou *Baalim*, que l'on adoroit dans la Chaldée & dans les environs.

Saint Angustin dit que *Baal* étoit aussi un dieu des Carthaginois, que l'on fait avoir été une colonie des Phéniciens.

Jean d'Antioche dit que le *Baal* des Babyloniens étoit le successeur de Ninus; cependant on croit ordinairement qu'il étoit son père ou son prédécesseur.

Les Chaldéens, si l'on en étoit Servins sur l'Énéide (*1, 733*), & d'autres anciens, prononçoient *Bel* pour *Baal*; car il faut lire dans cet auteur *Bel* & *Bel*, & non pas *Hal* & *Hel*, comme poroient quelques exemplaires corrompus, que Giraldo & d'autres ont suivis. De ce *Bel* des Chaldéens, les Grecs ont fait *Bélus*, *Belus*.

Les Orientaux donnent à *Baal* différentes dénominations que l'on verra aux articles suivants, ainsi que les Grecs & les Romains en donnoient à Jupiter, qu'ils appeloient *Olympius*, *Capitolinus*, *Latiolus*, *Pluvius*, &c.

BAAI-BÉRITH. C'étoit le dieu auquel les Carthaginois, & avant eux, les Phéniciens adressoient leurs sermens, & qu'ils prenoient à témoin de leurs alliances. *Bérith* ou *Béruth*, signifie alliance. Tel fut chez les Grecs Jupiter Vengeur des sermens violés, *Ζεὺς ὀρκιος*.

Antiquité. Tome I.

BAAI-GAR; dieu de la fortune & du hazard chez les Syriens. *Gad* signifie *fortune* dans les langues orientales.

BAAI-PÉOR; dieu qu'adoroient les Arabes sur la montagne de Péor: on croit que c'est le Priape des Grecs.

BAAI-SYMEI, seigneur du ciel; le soleil que les Phéniciens regardoient comme le premier des dieux.

BAAITIS; déesse des Phéniciens, qui étoit adorée principalement à Biblos. On la envoyoit sœur d'Ashtaré, & femme de Saturne, dont elle n'eut que des filles. C'étoit peut-être la *Dione*; c'est-à-dire, la Vénus des Grecs.

BABBA, dans la Numidie.

C. C. 1. a. *Colonia Cempesit Julia Babba*. Cette colonie romaine a fait frapper des médailles latines en l'honneur de Livie, de Claude, de Néron, de Galba.

BABIA; déesse sévère en Syrie, sur-tout à Damas. On croit que c'est la déesse de la jeunesse. C'étoit aussi leur Vénus qui présidoit aux amours & aux mariages. Comme les Syriens, (*Phœnice Biblioth. Cod. 244*) appeloient les enfans au maillet *Babia*, Seldenus a conjecturé que *Babia* étoit la déesse de la jeunesse. (*De diis Syris, cap. 4, sup. il.*)

BAEYLONE, capitale de l'Assyrie & de l'empire des Perses, étoit située dans une grande plaine. Cette ville étoit si vaste, si belle & si bien bâtie, que jamais il n'en a existé qu'on puisse mettre en comparaison avec la grande *Babylone*. Elle étoit environnée de fossés larges, profonds & toujours remplis d'eau. Dans l'étendue de ses murs on remarquoit cent portes d'airain. L'Eufrate la traversait toute entière, dit Hérodote, & la divise en deux parties. Ce fleuve est grand, profond & rapide en cet endroit. Il y coule en serpentant; c'est pourquoi les murailles de brique qui le bordent des deux côtés, sont des coudes & des sinuosités. Les maisons y sont de trois & quatre étages. Il y a beaucoup de grandes rues & d'autres rues de traverses, qui vont se rendre au fleuve où elles se terminent par de petites portes d'airain, pratiquées dans la muraille qui fait le quai. Cette muraille est le boulevard qui résiste à l'impétuosité de l'eau, & il y en a une autre ou dedans, qui n'est guère moins forte, quoiqu'elle n'ait pas tant d'épaisseur. Au milieu de chaque partie de la ville, on voit une enceinte de murailles: la première enferme le palais du roi, qui est d'une grande étendue & puissamment fortifié; & l'autre contient le temple de Jupiter Bélus, dont les portes sont d'airain; il est de figure carrée, & au milieu est une tour, sur laquelle est une autre tour; sur cette seconde encore une tour; & ainsi il y en a jusqu'à huit les unes sur les autres. On monte à chaque tour par des degrés qui vont en tournant par dehors. Cet édifice a un flanc de hauteur & autant d'épaisseur à sa base, &c.

C c c

„ Aristote (*Polit. lib. III, cap. II*) compare *Babylone* au Péloponnèse, si quelqu'un s'avoit de l'enfermer de murailles. Son étendue étoit telle, que, selon lui, trois-jours après avoir été prise, la nouvelle n'en étoit pas encore parvenue dans tous les quartiers de la ville. Enfin, il considère *Babylone* plutôt comme une province, que comme une ville.

„ Selon Hérodote, Philostrate Apollonius & Plinie, la ville de *Babylone* formoit un carré parfait, dont le contour étoit de 480 stades nautiques, qui valent 16 parasanges ou 18 lieues de 25 au degré, ou 41 milles parisiens de mille toises chacun; d'où il suit que tout le terrain renfermé dans les murs de cette ville, étoit de 20 $\frac{1}{2}$ lieues carrées, ou de 78,509 arpens de France. Selon Ctésias, qui avoit long-temps résidé en qualité de médecin à la cour des rois de Perse, dont il avoit écrit l'histoire en trente Livres; selon Diodore & Philon de Byzance, l'enceinte de cette ville étoit d'autant de stades que les Babyloniens comptoient de jours dans l'année. Savoir, 360 grands stades asiatiques; les anciens Perses comptant l'année de 12 mois chacun de 30 jours. Ces stades sont de 500 pour un degré, & les 360 valent également 18 lieues de France. Par-là, on peut juger combien est ancien l'usage de ces deux stades en Asie, puisque Sémitamis, que les Grecs regardent comme la fondatrice de *Babylone*, vivoit 2,000 ans avant l'ère des Chrétiens. Clitarque, qui accompagna Alexandre le Grand dans son expédition en Perse, ayant appris que *Babylone* avoit de circuit autant de stades qu'il y a de jours dans l'année, en fait l'enceinte de 365 stades, parce qu'il comptoit 365 jours dans l'année. Strabon évalue le périmètre de *Babylone* à 385 stades, & Quinte-Curce à 368: ce sont des mesurages défectueux faits par des voyageurs.

„ La hauteur des murs étoit de 200 coudées royales, selon Hérodote; ce que Plinie a rendu par 200 pieds. Ce sont les 50 orgies de Ctésias, & ce sont ces 50 orgies que Strabon, Philon de Byzance & d'autres ont rendues par 50 coudées. Quinte-Curce est seul de son avis; la hauteur des murs est, selon lui, de 100 coudées; leur hauteur étoit de 50 orgies, faisant 200 coudées babyloniennes, & 256 $\frac{1}{2}$ pieds de France. Ainsi, les murs de *Babylone* étoient plus hauts que les tours de Notre-Dame de Paris, qui n'ont que 204 pieds d'élévation; mais ils étoient moins hauts que le clocher de l'Eglise de Saint Paul de Londres, lequel avant l'incendie avoit 520 pieds anglais, qui en font 495 de France, & moins encore que le clocher de la cathédrale de Strasbourg qui a 445 pieds de hauteur.

„ L'épaisseur des murs étoit, selon Hérodote, de 50 coudées royales: ce sont les 50 pieds de Plinie. Strabon & Quinte-Curce ne donnent d'épaisseur à ces murs que 31 pieds; il faut lire 32 coudées. Hérodote observe qu'on avoit fait con-

struire sur les murailles de petites loges ou guérites, les unes vis-à-vis des autres, entre lesquelles on avoit laissé autour d'espace qu'il en faut pour faire tourner un char, & apparemment que ces loges occupoient chacune neuf coudées de la largeur du rempart. Et voilà d'où vient que les auteurs ne font pas d'accord sur la largeur de ces murs. Selon les uns, six chars attelés de quatre chevaux pouvoient y courir de front, & selon d'autres, trois chars seulement pouvoient y passer à côté les uns des autres. Ces murs ayant 50 coudées royales de largeur, avoient 64 $\frac{1}{2}$ pieds de France. Ainsi, l'espace d'un char tiré par quatre chevaux de front, est estimé ici de 10 $\frac{1}{2}$ pieds de roi, & dans ce calcul je n'ai rien rabattu pour les banquettes qui devoient régner tout le long du mur des deux côtés. Par-là on voit que la largeur des murs, donnée par Hérodote, ne peut être exagérée. Leur hauteur ne sera pas outrée non plus, si l'on considère que ces murs passoient pour une des sept merveilles du monde, & qu'il existe encore aujourd'hui une muraille de brique de plus de 500 lieues de 25 au degré, de long, entre la Chine & la Tartarie; que cette muraille, qui subsiste depuis près de 2,000 ans, est fortifiée de tours de distance en distance, a de hauteur près de 30 pieds de roi, & est assez large pour que six chevaux y marchent de front, ayant de largeur jusqu'à 15 pieds environ.

„ Les murailles de *Babylone* étoient flanquées de 250 tours. Leur hauteur étoit de 60 coudées selon Strabon; & Quinte-Curce dit que les tours étoient plus hautes de 10 pieds que les murailles. Les tours avoient 60 orgies de hauteur, & excédoient de 10 orgies la hauteur des murs; en sorte que ces tours avoient 308 $\frac{1}{2}$ pieds de roi de hauteur, ce qui est bien moins que la hauteur des clochers de Strasbourg & de S. Paul de Londres.

„ La distance tout autour de la ville entre les murs & les édifices, étoit de deux plethres, selon Diodore, ou d'un plethre seulement, selon Quinte-Curce, 28,534, ou 14,267 tois. de Paris.

„ La largeur du fleuve, dans l'endroit où il est le plus étroit, & où Sémitamis avoit fait construire un pont, étoit de cinq stades selon Diodore. Strabon ne fait cette largeur que d'un stade, ce qui ne paroît pas croyable, parce que l'Euphrate est un très-grand fleuve. Le pont-royal, à Paris, a 75 toises de longueur, & le pont-neuf en a 150. Un stade grand n'est que de 114. 1 tois. cinq stades feroient 570 $\frac{1}{2}$ tois.

„ La longueur du fleuve dans la ville, n'auroit dû être que de 120 stades nautiques ou 90 grands stades, s'il avoit coulé en droite ligne; mais il y faisoit plusieurs sinuosités, en sorte qu'il y parcourait 160 grands stades selon Diodore, & les quais qui bordaient le fleuve de part & d'autre, étoient presque aussi larges que les murs de la ville.

„ Le palais du roi, situé dans la partie occidentale de la ville, avoit 60 stades de tour. Un autre palais situé de l'autre côté du fleuve & dans la partie orientale de la ville, avoit 30 stades de tour, selon le même auteur. Dans l'enceinte de ce dernier palais, étoit le temple de Bélus, qui avoit 4 stades en carré, ou 4 stades carrés selon Hérodote, & au milieu étoit une tour à base carrée, d'un stade sur chaque côté. La hauteur de cette tour étoit également d'un stade nautique, ou de $512 \frac{1}{2}$ pieds de Paris „

„ Les jardins suspendus avoient quatre plethres en carré, ou seize aroures de superficie selon Diodore & Strabon ; ce qui revient à 1.924 arpens, ou deux arpens de France moins un dixième. Selon Quinte-Curce, tout l'aire de la ville n'étoit pas bâtie ; car outre que les maisons étoient à une certaine distance des murs, il n'y avoit des édifices que dans l'espace de 90 stades, & encore les bâtimens ne tenoient point les uns aux autres, ce que l'on avoit fait à cause du feu. Les habitans labouraient & ensemençoient tout le reste, afin que s'il leur survenoit un siège, ils pussent se nourrir de ce qui provenoit de ce fonds „

„ Il faut donc considérer ce qu'on appelle l'aire de *Babylone*, comme un grand parc fermé de grands & puissans murs flanqués de tours, dans lequel étoient contenues des terres labourables & une grande ville. L'aire de la ville, proprement dite, n'étoit que de 90 stades selon Quinte-Curce. Comment faut-il entendre cet auteur ? Il ne s'agit pas ici de 90 stades carrés ; cet espace seroit trop petit : il ne s'agit pas non plus d'un espace carré dont chaque côté auroit été de 90 stades ; car il paroît que la mesure de l'auteur est le grand stade asiatique, & chaque face des murs n'en contenoit que ce nombre. Il est donc question ici d'une enceinte de 90 grands stades, qui valent $4 \frac{1}{2}$ lieues de 25 au degré. Mais cet espace étoit-il curviligne, ou avoit-il une autre figure ? Si l'enceinte de la ville étoit curviligne, la forme circulaire donnera la plus grande superficie ; la ville aura 644. 6 grands stades carrés, ou 6,247 arpens, & ne sera guère, qu'égalé à Paris. Toute autre forme curviligne donnera moins. Mais il est plus probable que le terrain de la ville étoit rectiligne ; alors s'il étoit carré, tout l'emplacement des édifices avec les rues, n'étoit que de $1 \frac{1}{2}$ lieue carrée. Si cet emplacement n'étoit point carré, & qu'il eût toute autre forme, rectiligne, il étoit encore moindre : d'où il faut conclure que le maximum de la grandeur de *Babylone* considérée comme un plan rectiligne étoit, selon Quinte-Curce, d'une lieue carrée plus $\frac{1}{2}$, compris le lit du fleuve, les palais, les rues, &c. ; ce qui revient à 4,907 arpens de France. Paris dans ses tems antiques n'en occupe que 2,343, mais en comprenant ses faux-bourgs il en occupe 6,188 : il faut donc d'environ un tiers plus grand que *Babylone* „

„ Si à présent on fait attention que toute la superficie du terrain renfermé dans les murs de *Babylone*, étoit de 78,509 arpens, on en conclura que les terres labourables contenues dans l'enceinte de cette ville, se montoient à 73,602 arpens, sur quoi pourroit il faut désaffecter la superficie des remparts, qui est d'environ 60 stad. nautiques carrés, ou de 327 arpens : reste donc 73,275 arpens que l'on pouvoit labourer. Si ce qu'Hérodote & Strabon disent de la fertilité des terres de la *Babylone* est vrai, un arpent de terre dans ce pays pouvoit produire du blé pour la subsistance annuelle de soixante personnes : d'où il suit que dix mille arpens seulement pouvoient produire du blé suffisamment pour la provision de six cents mille âmes ; & c'en est peut-être plus que *Babylone* n'en contenoit, au moins à en juger par un récit vague d'Hérodote. (*Lib. iii, cap. cxxx.*) „ Lorsque les Babyloniens eurent pris la résolution de se révolter contre Darius, fils d'Histaspes, ils firent sortir de leur ville toutes les femmes qui avoient eu des enfans, s'en réservant une seulement qui savoit faire du pain ; & l'on fit assembler toutes les autres en un endroit où elles fussent étranglées, afin qu'elles ne consommassent pas les vivres dont ils avoient fait provision. Darius s'étant emparé de la ville par le moyen de Zopire, fit empaler trois mille hommes des principaux citoyens ; mais il permit aux autres de demeurer dans la ville, & voulut qu'ils prissent des femmes pour en avoir des enfans. Il ordonna donc aux peuples voisins d'envoyer à *Babylone* un certain nombre de femmes ; & enfin, on en fit entrer cinquante mille, dont les Babyloniens d'aujourd'hui sont descendus „ Il me semble qu'on peut inférer de là qu'il n'y avoit dans *Babylone* que 53,000 hommes adultes : si donc nous donnons à chaque homme deux femmes, & à chaque femme deux enfans, nous trouverons par ce calcul que la population de *Babylone* ne devoit pas passer 372,000 âmes „

„ Cette fameuse ville fut prise la première fois par Cyrus, qui la conserva & l'embellit : s'étant révolté sous Darius, elle fut prise une seconde fois par ce prince, qui en fit raser les murailles & abatre les portes. Je ne sai ni quand ni comment ses murs furent rebâties ; mais les historiens d'Alexandre le Grand parlent de *Babylone* comme d'une ville subsistant encore dans toute la splendeur. Benjamin de Tudelle, qui vivoit au douzième siècle, rapporte dans son itinéraire, qu'on n'y voyoit que quelques ruines, & qu'on n'osoit en approcher, à cause des serpents & des scorpions dont elles étoient pleines ; ce qui est parfaitement conforme à ce qu'en a écrit Rouwolf, voyageur Allemand, qui passa vers ces ruines en 1574. Selon Texeira, on n'en trouve plus aujourd'hui que des traces, & il n'y a pas dans toute la contrée, de lieu moins fréquenté, que le terrain qu'elle occupoit autrefois. Il est situé près d'Hilla, au

Ccc ij

sud-ouest de Bagdad, sur l'Euphrate „ (*Mé-
trogie de M. Paulsen.*)

BABYLONE (Tapis de). Voyez TAPIS.

BABYLONICA. Voyez TAPIS.

BABYLONIE. „ La contrée la plus fertile du monde, suivant le témoignage des anciens, étoit la *Babylonie*, & en général les bords de l'Euphrate & du Tigre : aussi la ville de *Babylone* étoit-elle la plus grande, & la plus riche qui ait existé. La fécondité de son territoire étoit la source de sa puissance ; on s'en convaincra par ce qui suit. Comme toutes les provinces de la domination du roi de Perse étoient obligées de fournir, par des tributa, à toutes les dépenses de sa cour & de ses armées, l'empire entier contribuoit à cette dépense pour huit mois de l'année, & la seule *Babylonie* étoit obligée de remplir le vide des quatre autres mois ; de sorte que ce petit pays étoit séparé valoir le tiers de l'Asie entière. Triacème, fils d'Artabaze, qui en étoit satrape, & qui y levait les tributa pour le roi, en tiroit chaque jour un artaba rempli d'argent. Cette mesure, comme Hérodote en fait la remarque, étoit plus grande de trois chéniques que le médimne attique, qui en contient quarante-huit ; de manière qu'en la supposant remplie de pièces d'argent, rondea & mises en piles les unes à côté des autres, on trouve par le calcul que les impositions de ce gouvernement montoient par an à environ trente-trois millions de notre monnaie ; on peut au moins compter trente millions, c'est le tiers des quatre-vingt-dix millions que l'on croit avoir été la totalité des revenus de Darius fils d'Hystaspes „

„ De plus, la *Babylonie* nourrissoit pour le roi, outre des chevaux de guerre, un haras de huit cents chevaux mâles & de seize mille cavales, à raison de vingt cavales pour un cheval. Elle nourrissoit aussi pour le roi, une si grande multitude de chiens d'Inde, qu'il y avoit quatre villes exemptes de toutes impositions, à condition qu'elles seroient chargées de leur entretien. Ce pays & toute l'Asyrie sont rarement arrosés des pluies du ciel. Les grains que la terre y produit, ne sont rafraîchis que par les eaux du fleuve ; non qu'il se déborde de lui-même sur les campagnes, comme le Nil en Égypte ; mais l'industrie des habitants s'applique à en diriger les eaux par des fossés, des canaux & des rigoles qui coupent & divisent toutes les plaines. Le plus grand de ces canaux portoit navire ; il étoit tourné vers le solstice d'hiver, & se rendoit de l'Euphrate dans le Tigre „

„ La *Babylonie* le cède aux autres pays en productions d'arbres fruitiers, comme le figuier, l'olivier & la vigne ; mais par tout la terre y produit d'elle-même des palmiers, qui presque tous portent du fruit ; on fait du pain, du vin & du miel. Il se cultive comme les figuiers. Les Grecs distinguent ces arbres, comme plusieurs autres, en mâles & femelles. On achè-

le fruit des mâles à la datte que portent les femelles ; c'est parce que les palmiers mâles contiennent dans leur fruit des mouches, comme le figuier sauvage, lesquels entrant dans la datte du figuier femelle, la font mûrir en la pénétrant : autrement elle tombe sans être bonne à manger. On y voit une plante qui ne croît que sur des épines ; elle a quelque rapport avec le gui, que l'on voit par-tout se produire sur toutes sortes d'arbres ; mais la plante dont il s'agit ici, ne vient que sur l'épine royale. On la sème vers le temps du lever de la canicule ; & ce qui étonne, c'est qu'elle germe le jour même qu'on la sème, & que bientôt après, son feuillage occupe tout celui de l'arbre qui la porte. On en fait usage pour préparer certains vins, & c'est pour cela qu'on la cultive „

„ Les terres sont fertiles dans la *Babylonie*, & elles produisent chaque année jusqu'à trois récoltes, (*Plin.* t. 8, 17) mais la troisième ne parvient pas à maturité ; on la coupe en vert pour la nourriture des bœufs. Hérodote dit que cette contrée étoit pour le blé la meilleure & la plus féconde que l'on connût de son temps. La terre y rend communément deux cents pour un ; & quand les années sont bonnes, & qu'elle se surpasse elle-même par sa fécondité, elle rend jusqu'à trois cents pour un. Les feuilles du blé & de l'orge y ont quatre doigts de largeur ; & quoique je sache, dit cet historien, que le millet & le sésame y viennent aussi grands que des arbres, je m'abstiendrai d'en parler, dans la crainte que ceux qui n'ont pas vu ce pays comme nous, ne s'imaginent qu'on leur raconte des fables. On n'y fait pas usage d'autre huile que de celle de sésame. Strabon, (*lib. xvi, p. 511*), assure aussi que la *Babylonie* rend trois cents mesures d'orge pour une semence. Ce prodigieux produit est sans doute la somme des deux récoltes mentionnées par Pline : ce qui sert à le prouver, c'est qu'il ajoute immédiatement après, que c'est en multipliant les moissons dans les mêmes terres, qu'on fait rendre aux plus mauvaises, cinquante & jusqu'à cent-cinquante pour un, lorsque le laboureur est laborieux & intelligent. Quoi qu'il en soit, un arpent de terre pouvoit procurer la subsistance à soixante personnes adultes dans cette région favorisée de la nature. La culture du blé dans la *Babylonie* ne demandoit pas plus de travail, mais le produit y étoit considérablement plus grand que dans les terres d'Égypte „ (*Métrogie de M. Paulsen.*)

BABYLONIENS. „ Leurs chefs portoit la pourpre & l'or comme les autres Asiatiques, une espèce de Prétexte ou de *Trabea* comme les Romains, & des couronnes d'or ou de branches d'arbres.

Ils comptoient les jours depuis un lever du soleil, jusqu'à l'autre lever.

Athénée (*XIV*) rapporte un passage des livres de Béroë, confirmé par Ctesias dans ses écrits

sur les Perses, duquel on peut conclure que les *Babyloniens* avoient inventé les saturnales : car ils avoient établi cinq jours de fête, appelés *laccées*, pendant lesquels les esclaves commandoient aux maîtres. *Voyez ASSYRIENS.*

BABYS. *Voyez CÉON.*

BABIS & BEBON. Les Égyptiens désignaient par ce surnom de Typhon, un vent violent renfermé dans les cavernes. *Babi* ou *Beli*, veut dire en langue Copte, selon Jablonski, une caverne dans laquelle on peut renfermer ou cacher quelque chose. Typhon étoit le vent qui souffloit sur la terre, & qui retardoit l'heureuse inondation du Nil ; *Babys* désignoit Typhon sans action, ou renfermé dans les cavernes. De là vint dans Homère la fable d'Éole & de sa caverne, répétée par Virgile.

BACARIO ; espèce d'aiguille armée d'une longue anse, & appelée aussi *tralla*. Les valets des bains s'en servoient pour puiser de l'eau, & pour la verser sur le corps de ceux qui se baignoient.

BACARIO devint le nom de ces valets mêmes, qui servoient les femmes publiques dans leurs bains. Les Glosses expliquent le mot *Bacario*, en ajoutant le mot grec *Πορνείκον*.

BACCHAE. Ce mot désignoit les Bacchantes ; mais il désignoit aussi les courones de lierre que l'on portoit dans les fêtes de Bacchus, pour imiter ce Dieu.

BACCHANALE ; endroit où l'on célébroit les mystères de Bacchus. Plaute s'est servi de ce mot (*Aulul. act. 1, 3*) :

Negue ego unquam, nisi hodie, ad Bacchas veni in Bacchanal coquinatum.

Les glosses d'Isidore en donnent la même définition : *Bacchanal, sacrum Liberis Patriis.*

BACCHANALES ; fêtes & mystères célébrés en l'honneur de Bacchus. Hérodoite les fait naître en Égypte, où elles étoient connues sous le nom de mystères d'Isis & d'Osiris. Melampus les apporta en Grèce, où elles furent accueillies avec fureur, principalement à Athènes. Cette ville en regardoit la célébration comme un objet si important, qu'elle comptoit les années par les *Bacchanales*, comme elle les compta depuis par les Archontes.

Un Archonte en régloit à Athènes la forme & l'ordonnance. On les célébroit dans le mois de novembre, & tous les genres de débauche & de dissolution y étoient admis. Les femmes ou Bacchantes couroient dans les rues travesties en nymphes & en héroïnes ; elles étoient suivies des hommes demi-nus, couverts de peaux de bêtes, & déguisés en sautes ou en satyres. Les sons de la flûte les animoient à former des danses lascives & impudiques.

De la Grèce, ces fêtes impures passèrent dans l'Étrurie, & de là à Rome ; mais l'austérité des mœurs républicaines fut offensée d'une licence si

effrénée, & le sénat rendit, l'an 568, une ordonnance qui en défendoit la célébration. Cette sage ordonnance n'eut qu'un effet momentané, & les *Bacchanales* furent célébrées sous les Empereurs avec encore plus de licence peut-être qu'elles ne l'avoient été dans la Grèce. On leur fixa d'abord trois époques dans l'année ; mais le libertinage fit renouveler tous les mois ces fêtes impures. *Voyez DIONYSIES.*

BACCHANALES, BAKKEIA, } jours de fêtes institués en l'honneur de Bacchus. *Voyez DIONYSIES.*

BACCHANS, BACCHANTES, } hommes & femmes qui suivirent Bacchus dans son expédition de l'Inde, armés de thyrses & chantant ses victoires. Ce nom fut donné depuis aux hommes & aux femmes qui célébroient les Bacchanales. Les mystères de Bacchus furent principalement confiés aux femmes ; & dans les anciennes Bacchanales de l'Asie, ces prêtresses étoient au nombre de quatorze. L'antiquité fait mention cependant d'un grand prêtre de Bacchus, si respecté de tout le peuple, qu'on lui donnoit la première place dans les spectacles.

Les *bacchantes* couroient pendant la nuit, demi-nues, couvertes seulement de peaux de tigris ou de panthères légèrement attachées sur leurs reins avec des ceintures de pampre ou de lierre. D'autres, échelées, portoient des flambeaux allumés ou des thyrses, crioient & pouffoient des hurlemens affreux. Elles répétoient souvent ces mots : *Εὐοὶ Ζεῦσι, Εὐοὶ Βάκχῃ, ou εὐοὶ Λαῷσι, ou εὐοὶ Εὐρύσι.* À leurs cris se mêloient les sons des cymbales, des tambours, des clairons & des clochettes attachées à leurs habits. Les hommes, déguisés en satyres, & en fauces, suivoient les *Bacchantes*, les uns à pied, les autres montés sur des ânes, traînant après eux des boucs ornés de guirlandes, pour les immoler à Bacchus.

Ce furent les *Bacchantes* qui déchirèrent le chantre de la Thrace & le malheureux Pentée. Euripide a pris pour sujet d'une de ses tragédies la mort de ce prince.

Les principaux objets du culte des *Bacchantes* étoient le *Phallus*, le *Van sacré*, & la *Cisse* mystique renfermant un serpent. *Voyez* ces mots. Leur habit distinctif, lorsqu'elles n'étoient pas couvertes de peaux de tigris, étoit la *Bassaris*, ou tunique traînante, & la crocote : cette dernière étoit faite avec la soie & transparente, telle à peu près que nos gazes. Bacchus paroît sur les monuments avec la crocote, qui fut depuis adoptée par les Hillirions.

Les monuments inédits de Winkelmann nous offrent sept à huit bas-reliefs représentant des *Bacchantes* & des *Bacchanales*. On en voit sur le beau vase d'agate du trésor de l'Abbaye de Saint Denis en France. La *Bacchante* de la ville *Madame*, porte une ceinture large comme celle de Melpomène.

Au seul nom de *Bacchantes* l'imagination des artistes s'enflamme; ils ne croient jamais rendre avec assez de force la fureur & l'ivresse de ces femmes perdues de luxe & de vin; & ils donnent à leurs visages des traits aussi forcés que le sont les attitudes de leurs corps. Winkelmann leur apprendra que ces caricatures sont contraires à l'idée de la joie que les anciens exprimoient sur les monuments. Elle n'étoit jamais éclatante; c'étoit l'expression simple & douce du contentement & de la sérénité de l'âme. Sur le visage d'une *Bacchante*, dit-il, on ne voit briller, pour ainsi dire, que l'aurore de la volupté.

Les anciens donnoient aux visages des *Bacchantes*, le caractère de la grâce comique, propre aux Faunes, qui consiste le plus souvent dans un sourire de gaieté, exprimé par les angles de la bouche, tirés en haut. On voit entr'autres à la ville Albani, une tête de *Bacchante* de la plus parfaite conservation, qui ne peut pas être prise pour un portrait, mais qui doit être placée dans la classe des beautés idéales. Elle a le profil aplati, les yeux élevés comme les Faunes, & les angles de la bouche tirés en haut. On voit que les anciens artistes ont cherché à imprimer aux figures des *Bacchantes*, c'est-à-dire, aux figures idéales des *Bacchantes*, la grâce des Silènes & des Faunes.

La collection du baron de Stosch offre plus de trente pierres gravées avec des *Bacchantes*.

BACCHUS. Les anciens connoissoient plusieurs *Bacchus*, qui n'étoient peut-être tous que des modifications du même, relatives au culte de chaque pays. Les recherches de M. Dupuis, Professeur de Rhétorique au collège de Lisieux, démontreront cette conjecture. Nous allons les donner ici telles qu'il les a fait insérer dans l'Astronomie de M. de la Lande; édition in 4°. dernier volume.

EXPLICATION DE CETTE DIVINITÉ, SELON
M. DUPUIS DE LISIEUX.

„ Le voyage de *Bacchus*, décrit dans les *Dionysiaques* de Nonnus, contient d'une manière beaucoup plus suivie & plus complète que les lambeaux qui nous restent des poèmes faits sur Hercule, la théologie astronomique des anciens, & nous allons voir *Bacchus* voyager comme le fils d'Alcmène dans le zodiaque, aux équinoxes & aux solstices, d'une manière à ne laisser aucun doute. Ce poème de Nonnus, connu sous le nom d'aventures & de voyages de *Bacchus*, ou de *Dionysiaques*, est écrit en grec, & distribué en quarante-huit chants, qui renferment presque tout ce que la Mythologie ancienne a de plus intéressant dans plus de vingt-mille vers. L'auteur de ce poème étoit Égyptien, & selon Suidas, vivoit dans le cinquième siècle. Il travailla sur les mêmes matériaux que les grecs & les latins; & quoique son poème ne fut qu'une imitation

des anciens poèmes sur Osiris ou *Bacchus*, il est précieux par la suite qu'ont eue ces allégories astronomiques & les traditions sacrées qui y sont beaucoup mieux conservées que dans aucun poème des anciens.

„ *Bacchus* fut une divinité théologique, de la même nature que Jupiter en Grèce, Pan & Osiris en Égypte; que l'Hercule Thébain: c'étoit l'âme du monde & le *spiritus* moteur des sphères, peint avec les attributs du taureau céleste & du signe équinoxial du printemps, dans lequel s'incorporoit le dieu de la lumière, l'âme du soleil & du monde, quand la nature recevoit le germe de la fécondité que lui communiquoit l'*Æther*. Macrobie nous dit que dans la théologie d'Orphée, *Bacchus* passoit pour être la force qui meut la matière, l'intelligence qui l'organise, & cette âme qui se distribue dans toutes ses parties, & qui divisée dans ses effets & ses agents, est une dans son principe. „ *Ipsum au-*

„ *tem liberum patrem Orphaici viri divinos suspi-*
„ *cantur intelligi; qui ab illo individua natus,*
„ *in singulis ipse dividitur. Ideo in illorum sa-*
„ *cris traditur Titano sacro in membra disper-*
„ *itus & frustis sepultus, rursus unus & inte-*
„ *ger emerisse; quia vis, quam divinus mentem*
„ *moveat, ex individua præbendo se dividendam,*
„ *& rursus ex diviso ad individuum revertendo,*
„ *& mundi impler officia, & natura sua arcana*
„ *non deserit.* „ (Soma. Scip. c. 12.) Cette *Hyle*, observe très-bien M. Freret, est la matière première, la nature, *recipisculum omniformium specierum.* (Défense de la Chronol. p. 367.) C'est effectivement ainsi que l'explique Macrobie. *Hæc est autem Hyle quæ omne corpus mundi, quod ubique cernimus, ideis impressa formavit.* *Bacchus* est donc l'intelligence qui préside à la matière, à l'arrangement & à l'organisation de ses parties, la meut & l'âme, & imprime cette force harmonique au ciel & aux sept sphères, dont l'action combinée produit avec les éléments tous les effets sublunaires. *Bacchus*, ou le dieu Taureau des anciens, n'est donc qu'une forme particulière de l'âme universelle & de l'intelligence demi-organique, & d'une des métamorphoses de ce *spiritus* qui per omnes orbis pervasit partes, *corpuseque animale figurat*, pour me servir des expressions de Manilius. Le savant Freret a très-bien saisi ce grand principe de la théologie ancienne; mais il a échoué comme les autres, dans les explications de détail, fante d'y avoir appliqué les caractères de l'Écriture sacrée, ou le ciel dans lequel circuloit la force matrice des mondes puissans agents de la nature. „ Le monde, dit ce „ savant, étoit, dans la théologie des anciens „ Égyptiens, comme un grand animal composé „ d'esprit & de matière, & qui avoit une âme, „ laquelle étoit dans un mouvement & une circulation continuele, remplissant tous les êtres & „ se mêlant avec eux. Elle les anime tous; elle „ est le principe de l'âme & du sentiment dans

„ les animaux . Jambligue , Apulée & Hermès nous apprennent que notre monde , ou plutôt l'âme & l'intelligence qui l'anime , étoit le second Dieu visible & sensible . . . l'image & le fils du Demi-ourgos . (*M. Fréret* , p. 368.) „ Il dit en particulier d'Hercule & de Bacchus , qu'ils étoient des dieux du premier ordre , l'âme du monde , ou du moins des attributs , ou , suivant notre système , des formes de l'intelligence demi-ourgiques . (p. 317 , & 327.)

„ Ce que ce savant pensoit d'Hercule & de Bacchus , nous le pensons de tous les grands dieux du paganisme , qui se réduisent tous à la seule force motrice de la nature , & à l'âme du monde , multiple seulement dans ses noms & ses formes ; & le travail que nous avons fait jusqu'ici sur chaque divinité , nous a toujours donné en dernière analyse , l'âme du monde & le génie moteur du ciel des fixes & des sphères . La constellation du cocher celle qui aue des formes de l'âme du monde , connue sous le nom de Pan & de Jupiter ; celle de Persée devint une autre expression de la même force , sous le nom de Mercure & de Croné ; celle du grand chien fut Mercure Anubis , Orion , le Saturen Assyrien ; le Taureau devint Bacchus & Osiris ; le Serpenteaire produisit Esculape , Esculapion , Pluton & Sérapis ; & ainsi des autres constellations auxquelles cette âme s'unissoit dans une révolution solaire .

„ D'après ces principes , Bacchus dut donc être la force universelle distribuée dans les corps célestes , dans le soleil , la lune & les sept planètes , & à l'âme de l'harmonie des sphères . Cette conséquence , qui résulte du principe unique que nous établissons pour base de notre théorie , est confirmée par le témoignage des anciens . Dans la théologie d'Orphée , Bacchus étoit censé présider avec les muses au mouvement des sphères , & donner à chacune l'impulsion , à commencer par le ciel des fixes , ou le huitième ciel , sur lequel l'âme du monde exerceoit la première action , jusqu'au ciel de la lune . „ *In anima mundi , priorem vim Bacchum Eridonium præfiebant* . „ (*Lillo Giraldi* , tom. 1 , 533.) Dans la théologie égyptienne , Osiris , le même que Bacchus , étoit ainsi accompagné des Muses , ou des intelligences des sphères . L'union de Bacchus aux Muses est aussi attestée par Plutarque : „ *Non inepte apud nos in seculis mulieres Bacchum requirunt tanquam suorum ; deinde finem querendi faciunt , dicuntque eum ad Musas conspisse . Et apud eas latere occultatum* . „ (*Sympos. l. VIII , probl. 1.*) Et les Muses , suivant le même auteur , „ *sunt ælio in globis ; una prope terram locum sortitur . Quæ ælio sphaerarum revolutionibus præfunt , ea errantium stellarum adversus inerrantes & ipsarum invicem conservant harmoniam . . . Uraniam Musam , jam et cælo nomen habet* . „ (16. l. IX , probl. 14.) Macrobe établit la même théorie sur l'harmonie produite par l'âme universelle : „ *inse mundana anime causas musica . . . cælestis anima , qua*

animatur universitas , originem sumpsit e musis . „ *ca : hac dum ad sphaeralem motum mundi corpus impellit , sonum efficit* . „ (*Som. Scip. l. 11 , c. 3.*) Il reconnoît également neuf intelligences , qui président au mouvement de chaque sphère , sous le nom de Muses . Il donne aussi le nom d'Uranie à celle du ciel des fixes : „ *Unde Hesiodus , in sua theogonia , octavam Musam Uraniam vocat* . „ *Quia post septem vagas quas subiecta sunt , octavam stellas sphaera superposita proprio nomine cælum vocatur* . „ Il donne celui de Calliope à la neuvième qu'il appelle maximam , & celle à laquelle Héliode assignait universitatis nomen . Il donne au chef de ces intelligences le nom d'Apollon , au lieu de celui de Bacchus ; mais ceci n'est point contraire à ce que nous établissons sur Bacchus , puisqu'Apollon est une divinité de la même nature que Bacchus , & la même âme du monde , exprimée sous un autre emblème astronomique , comme on le verra lorsque nous aurons occasion de parler d'Apollon : cette identité est reconnue par Macrobe lui-même : „ *Aristoteles , teles qui theologumena scripsit , Apollinem & Liberum patrem unum eundemque esse Deum , multis argumentis asserit* . „ (*Saturn. l. 1 , c. 18.*)

„ Bacchus fut donc uni aux Muses , ou aux intelligences des sphères aussi naturellement qu'Apollon ; il en fut de même d'Hercule , qui prit aussi le nom de Musagète , ou chef des Muses , par la même raison qu'il fut aussi l'âme de l'harmonie universelle . Les voyages de Bacchus & les courses de ce Dieu , ne sont donc que la marche progressive de l'âme du monde , & en particulier de l'intelligence du soleil & du temps dans le zodiaque , dans lequel voyageoit le soleil , âme visible du monde , & l'agent le plus puissant de la végétation annuelle & de l'organisation de la matière : voilà pourquoi plusieurs auteurs ont confondu ce dieu avec le soleil auquel il est uni . Mais cette diversité d'opinions ne nuit en rien à nos explications astronomiques , puisque ces mêmes auteurs supposent que le soleil est l'âme du monde , & que sa force devient la force universelle ; qui se répand dans toutes les parties de la nature , qui meut les sphères , & subit diverses métamorphoses dans les constellations . Aussi l'on est obligé de se reporter au ciel des fixes , dans lequel notre système place & fait circuler la force motrice de la sphère du soleil & des planètes . Suit que l'on fasse agir l'âme du monde immédiatement sur le premier mobile , „ *in quo residet prima causa* . (*voir Pythag. Phorol. Bibl. cod. 259.*) „ sur ce cercle que Cicéron appelle summus Deus , & que Macrobe dit : „ *continere virtutes omnes* . „ *qua prima summitatis omnipotentiam sequuntur* . „ (*Liv. 1 , c. 27*) ; soit qu'on le place dans toute la nature ; c'est toujours dans le zodiaque qu'elle circule pendant une révolution annuelle ; & sa marche , dans ses principales époques ,

sera toujours fixée par les astres ou les génies-étoiles qui déterminent la route du fœuil par leur lever ou leur coucher, & qui sont en aspect avec les signes ; ainsi, la clef astronomique devient nécessaire pour expliquer les voyages allégoriques de cette force personifiée dans le poème sur l'âme du monde.

„ *Bacchus* n'est donc point un héros apothéoté ; c'est plutôt la divinité peinte sous les traits de l'homme, mais d'un conquérant & d'un héros : sa force est celle de la nature ; ses voyages, la marche même du soleil qui la féconde ; ainsi *Bacchus* doit partir du point d'où le soleil commence à se mouvoir, lorsque les feux font déborder tous les ans un nouveau monde ; accompagner l'astre du jour, l'éloigner, s'arrêter, revenir à lui, & retourner au même endroit où il avait commencé la carrière.

„ Lorsque le Taureau céleste étoit le premier signe, & que son souffle animoit l'univers ; l'âme motrice des sphères & des *spirits* qui organisoit la matière végétative, emprunta les attributs de cette constellation ; aussi l'on voit *Bacchus* partir de la constellation du Taureau, pour y revenir après avoir fait le tour du ciel. Il fut peint avec des cornes de bœuf, ou même avec une tête & des pieds de bœuf ; il prit le nom de saint Taureau, & son éducation fut confiée aux Hyades, les plus belles étoiles de cette constellation. L'âme du monde, à cette époque, reprenoit sa fondre éteinte pendant l'hiver, & le nouveau dieu naissoit au milieu des feux du tonnerre.

„ Le Serpenteaire qui se trouve en aspect avec ce signe, & qui par son lever du soir fixoit cette importante époque de la nature, fut un naturellement au signe de l'équinoxe de printemps & à *Bacchus*, ou au dieu Taureau. Cette constellation s'appelle *Cadmus*, en astronomie (*Cassius*, p. 146) ou l'*Orientale* ; & l'histoire de *Cadmus* se trouva liée à celle de *Bacchus*, aussi nécessairement que la constellation qui est désignée sous ce nom, l'étoit au premier signe, ou au Taureau équinoxial, d'où toute la machine céleste sembloit partir, & où se rapportoient les diverses orbites des planètes. C'est du Taureau ou de l'équinoxe que le *Zend-Avesta* fait partir tous les astres : cette position de la sphère, le jour de l'équinoxe, une fois déterminée, considérons maintenant le poème de Nonnus.

„ Le poète invite la muse à chanter la foudre qui éincele dans la main du maître des dieux, & dont l'explosion fait accoucher Sémélé ; la naissance de *Bacchus* né deux fois. Il la prie de faire paraître Protée, ce dieu si varié dans ses formes, & dont les métamorphoses renferment des merveilles moins étonnantes que celles de la vie de *Bacchus*.

„ Cette comparaison de *Bacchus* à Protée, est des plus naturelles, puisque *Bacchus* ou l'âme du monde, est le véritable Protée, qui subit mille formes variées dans la matière qu'il organise, &

dans les astres qu'il anime & qu'il ment. Aussi lui donnoit-on le titre de *Myriomorphos*, ou de dieu aux mille formes ; & dans le poème de Nonnus, on voit ce Dieu sous le nom de *Zagreus*, prendre presque toutes les formes de Protée, tantôt bœuf, tantôt lion, tantôt serpent, &c. suivant les différentes constellations dans lesquelles l'âme du monde circuloit.

„ Le poète entre ensuite en matière, en racontant l'enlèvement d'Europe par Jupiter déguisé en Taureau, & les courses de Cadmus pour chercher sa sœur : il chante poétiquement cette aventure. Jupiter avoit laissé la foudre dans son autre, & Typhon s'en étoit saisi ; mais inutilement il en veut faire usage : son bras n'est pas assez vigoureux pour en soutenir le poids. Les feux du tonnerre s'éteignent dans ses mains, & la foudre n'y fait aucun bruit. Néanmoins le maître, secondé des autres serpents ses frères, avoit déjà porté le ravage dans tout l'univers, obscurci la lumière du jour, & faisoit la guerre aux étoiles fixes. C'est ainsi que dans la Cosmogonie des Perses, on voit Typhon, ou Arhiman avec les Dews, attaquer le ciel des fixes. (*Zend-Avesta*, t. 1, p. 354).

„ Il fait avancer dans les airs son armée de serpents, & va se placer lui-même sur le dragon des Hespérides. Les Heures arment contre lui leurs bataillons intrépides. Il attaque ensuite la mer ; & les habitants des ondes se cachent à la vue de ses serpents. Toute la nature bouleversée est dans l'épouvante.

Cependant, Jupiter arrivé sur les rivages de Crète, jouissoit de son amoureux larcin, & d'Europe devenue mère, passe entre les mains d'Aérion, tandis que son amant Taureau brille dans le signe céleste, qui porte le soleil du printemps, ayant le Cocher sur sa tête, & Orion à ses pieds. (*Nonnus*, liv. 1, vers. 356).

„ Jupiter accompagné de l'Amour & du dieu Pan, rencontre Cadmus, à qui Pan donne ses boucs & sa flûte, & l'habit de berger, afin de tromper Typhon & de lui reprendre les foudres qu'il a dérobés. „ Chante, dit le Maître des dieux à Cadmus ; & la paix & la sérénité seront rendues au ciel : suis berger pour un jour, & que cette flûte pastorale rende la liberté au pasteur du monde. Tes services ne seront point sans récompense ; tu feras le génie conservateur de l'harmonie de l'univers ; & la belle Harmonie sera ton épouse. „ Ainsi parle Jupiter, & formidable au bœuf armé de cornes, il s'avance sur le sommet du Mont-Taurus. Cadmus s'empare contre un chène, & fait répéter aux échos les sons harmonieux de sa flûte, qui séduisoit Typhon. Le géant aux pieds de serpent, s'avance pour l'entendre, & laisse la foudre dans son autre. Cadmus feint d'être effrayé de la vue, & se cache. Le géant cherche à le rassurer, & l'invite à enjamber. Il lui promettait même une récompense, & l'assure que dès qu'il sera maître de l'Olympe, il placera les boucs & ses chevres dans la constellation du chène.

tocher, les taureaux dans le Taureau céleste, & sa fûte dans la constellation de la lyre. Cadmus pourfuit, & tandis que le géant se livre au plaisir de l'entendre, sans que rien puisse le distraire, Jupiter se glisse furtivement dans l'autre du géant, & reprend sa foudre.

„ Bientôt Typhon s'aperçoit de l'artifice de Jupiter & de Cadmus, & furieux d'avoir été trompé, il agite la nature par les plus violentes secousses, & ébranle l'univers. Il défie encore Jupiter au combat. Le maître du tonnerre, accompagné de la Victoire, l'attend, se rit de ses menaces, & se prépare à soutenir les assauts. Ici est la description de ce terrible combat, Typhon entasse montagnes, sur montagnes, lance des arbres & des quartiers de rochers contre Jupiter, qui, d'un coup de foudre, réduit tout en poudre. Le roi des dieux, accompagné de la Terre, vult au haut des airs, armé de la peau de la chèvre Amalthée, & porté sur le char ailé du Temps. La victoire est balancée; mais enfin, Typhon attaqué de toutes parts, tombe brûlé de la foudre. Jupiter insulte à sa défaite, & l'ensevelit sous les rochers de Sicile. Le combat finit, dit le poète, avec l'hiver. (*Lib. III, vers. 1.*) La paix est rendue à la nature, & l'ordre rétabli dans l'univers. Jupiter remercie Cadmus du service qu'il lui a rendu, & lui dit qu'il va le faire comble de Vénus & de Mers : il lui donne ensuite quelques avis, & contraindre celui d'honorer, le soir, l'Ophiuchus céleste (*lib. II, vers. 695*) ; c'est-à-dire la constellation où il est placé, s'il veut éviter la métamorphose que lui réserve le destin. Le maître du tonnerre retourne au ciel, porté sur son char. La Victoire guide ses courtiers ; les Heures lui ouvrent les portes de l'Olympe, & Thémis, pour effrayer la terre qui a donné naissance à Typhon, suspend aux voûtes du ciel les armes du géant foudroyé.

„ Les principaux personnages qui figurent dans ces deux chants, sont les mêmes que les génies-étoiles, qui étoient à l'horizon oriental ou occidental, à l'équinox de printemps, & qui, par leur lever ou leur coucher, faisoient le passage du soleil aux signes supérieurs, la fin du règne de l'hiver & de la nuit, & les limites de l'empire d'Ormazd & d'Arhiman ; on y voit Jupiter & Typhon, Europe, Cadmus & Pan. Dans la sphère, on trouve à l'horizon occidental, le cocher ou Jupiter *Egioclus*, & Pan dans notre système, qui se couche, & par leur disparition font lever Cadmus, c'est-à-dire, le serpentaire, & près de lui le dragon des Hespérides & le serpent, qui fournissent les attributs de serpent à Typhon & aux génies des ténèbres.

„ Tous les Mythologues conviennent que le taureau d'Europe est celui de nos constellations ; Nonnus en particulier l'y place. L'avis que ce poète fait donner à Cadmus par Jupiter, qui lui dit d'honorer la nuit l'Ophiuchus céleste, pour prévenir les malheurs de sa métamorphose, contient

une allusion marquée à la constellation qui, le soir à l'orient, étoit en aspect avec le taureau, & qui porte encore le nom de Cadmus. Quant aux géans aux pieds de serpent & à Typhon, ce n'est pas la première fois que nous avons établi leur identité avec le serpent céleste, génie de l'hiver ; & nous aurons encore lieu de le prouver, de manière qu'une des preuves de la vérité de notre système, c'est qu'une divinité étoile, une fois déterminée dans une fable particulière, sert à expliquer toutes les fables où elle entre. Il en est de même de Pan, ou du dieu aux pieds & cornes de bouc, une des formes de l'âme du monde, peinte avec les attributs de la chèvre & de ses chevreux ; constellation qui, le soir par son coucher, & le matin à son lever, fixoit le point équinoxial, & le commencement de l'harmonie céleste ; c'est lui qui fournit à Cadmus ou au serpentaire les attributs sous lesquels il cesse d'être génie d'hiver, & devient le bel Esman, comme on le verra mieux à l'article Pluton. Cadmus devient alors, comme Pan, l'auteur de l'harmonie céleste, & tient l'orgue au sept tuyaux, ou l'emblème du *spiritus*, & du souffle unique, qui divisé en sept sons, forme l'harmonie céleste ; enfin, il n'est plus l'Adès d'hiver, mais l'aimant de la mer des dieux, qui, au sein des ténèbres, vient faire briller la lumière, suivant Damascius.

„ La théologie qui fait le fonds de cette allégorie poétique, est la même que nous avons déjà établie comme base fondamentale des Théogonies antiques, en expliquant la Cosmogonie des Perses, l'œuf d'Ormazd & d'Arhiman, & le beau monument de Mithras, & que nous retrouverons en traitant Sérapis ou Pluton.

„ Le poète suppose que pendant l'hiver le dieu de la lumière n'avait plus de foudres, qu'elles étoient entre les mains du génie des ténèbres, ou de l'hiver, qui n'en pouvoit faire usage ; mais tant que Jupiter en est privé, son ennemi bouleverse la nature, confond les éléments, répand sur la face de la terre le deuil, les ténèbres & la mort, jusqu'au lever du serpentaire, & au coucher du taureau ; époque où le dieu du jour rentre dans tous ses droits & rétablit l'ordre que le génie destructeur a troublé sur la terre. Jupiter reprend ses foudres par l'artifice de Cadmus, sous l'habit de Pan ou du cocher céleste, le même qu'Orus ; alors la guerre des deux principes finit par la destruction du génie des deux ténèbres & de l'hiver, & par le triomphe du Dieu du jour. Tout va renaitre : la terre est émaillée de fleurs ; les zéphirs prennent la place des bruyans aquilons ; les fleuves enchaînés reprennent leur cours, & toute la nature produit. C'est l'idée qu'amène naturellement le triomphe de Jupiter, & c'est précisément celle que présente le poète au commencement de son troisième livre.

„ L'hiver, dit-il, finit avec la guerre de Typhon contre Jupiter ; le Taureau & Orion se le-

vant dans un ciel pur . La Massagete ne roule plus sa cabane ambulante sur les glaces du Daoube ; l'hirondelle & la zéphyr ramènent le printemps , & la fleur s'ouvre aux sucres nourriciers de la rosée . Voilà en substance les quinze premiers vers du chant qui fait la défilée du génie de l'hiver & des ténébres ; & la marche du poète est absolument celle de la nature & de la sphère . Alors Cadmus quitte les forêts du Taurus , dès les premiers rayons de l'aurore , s'embarque , & va en Traca chercher la bella Harmonie , élevée dans le palais d'une Pléiade nommée Électre , & confiée à ses soins . La déesse de la persuasion l'y introduit sous les auspices de Vénus . Ici , le poète fait la description du palais d'Électre , où vient d'arriver au même temps que Cadmus , la jeune Émation , ou le jour , fils d'Électre , sous la forme la plus agréable . La princesse fait servir à Cadmus un magnifique repas , & l'interroge sur le sujet de son voyage & sur ses aventures : le héros les lui raconte . Électre cherche à le consoler par son exemple , & lui dit que dans ses malheurs elle a été rassurée par l'espoir d'être unie à ses sœurs , qui forment la chœur des Pléiades , & qu'elle sera la septième atlantide qui brillera aux cieux ; qu'il peut également se flatter qu'un jour le destin pourra lui être plus favorable . Cependant Mercure , déplorant ses ailes , arrive au palais d'Électre , & lui annonce , de la part de Jupiter , de marier à Cadmus la jeune Harmonie , fille de Vénus & de Mars , qu'elle élève dans son palais . „ vous saluez , lui dit-il , la plus heureuse „ de toutes les femmes ; vous que Jupiter a honoré de sa couche ; votre sang va donner des „ loix au monde , & vous-même serez placée dans „ les cieux à côté de Maia ma mère , & vous „ accompagnerez le char du soleil . Ja suis le „ messager des dieux , qui viens vous ordonner de „ la part de Jupiter , de donner la jeune Harmonie en mariage à cet étranger qui vient de „ rendre la paix & la sérénité au ciel : telles „ sont les intentions de Jupiter , de Mars & de „ Vénus . „

„ Après avoir analysé ce troisième chant du poème , faisons voir ses rapports avec la sphère . Les chants précédents nous ont donné la position du ciel le soir qui précède le jour équinoxial , & les aspects qui président à la dernière nuit du règne du génie des ténébres . Consultons actuellement les aspects du matin , & la première aurore des beaux jours . Le soleil se lève dans la signe du taureau , sous lequel est Orion , & précédé des sept Pléiades , dont Électre est une , ainsi que de Persée , notre Mercure , fils d'une Pléiade . Au couchant on trouve Cadmus ou le serpentaire , qui , après avoir paru pendant toute la nuit , descend le matin au sein des flots , & se trouve en aspect avec les Pléiades : alors la jour reparait . C'est-là le fondement de l'allégorie qui suppose que Cadmus s'embarque , & arrive au palais d'Électre , où il trouve la jeune Émation ,

ou le jour , sous la figure d'un jeune homme qui doit sa naissance à Électre , & qui va bientôt régner sur l'univers . C'est également aux premiers rayons de l'aurore que le poète place l'embarquement de Cadmus ; ce qui désigne clairement son coucher du matin ; *matutinus ibat Cadmus* . (*Lib. III, vers 17*) ; au lieu que dans les chants précédents , où il étoit question des aspects du soir , il lui dit : *nocturnus Opibichum invoca* . On voit que les acteurs principaux qui figurent jusqu'ici dans cette allégorie , sont les autres qui , la soir & le matin , fixoient la point équinoxial , & le commencement du triomphe du jour sur la nuit . „

„ Vénus , sous la forme de Perséphone , ou de la persuasion , détermine Harmonia à consentir à son mariage avec ce jeune étranger , & à s'embarquer avec lui . Le souffle du zéphyr printanier enfle les voiles , & Cadmus arrive à Delphes ; l'oracle lui dit de bâtir une villa dans le lieu où une vache se reposera . Cadmus arrive dans les lieux où Orion étoit mort piqué d'un scorpion , & aperçoit la trace d'une vache qui s'étoit reposée à terre : l'immola , & jete les fondemens d'une ville qu'il appela Thebes , qui retraca en petit toute l'harmonie céleste (*Lib. I, vers 65*) ; il y fait ouvrir sept portes , donna à chacune d'elles le nom d'une planète , & les place dans l'ordre que les planètes ont dans les cieux ; il y célèbre ses noces avec la belle Harmonie . La nuit survient ; déjà le dragon voisin de l'ourse monta sur l'horizon , & semble présager à Cadmus la métamorphose ; mais les flambeaux de l'hyménée forment une lumière égale à celle du jour . Tous les dieux assistent à la fête , & font des présents aux nouveaux époux : Harmonie devient mère de plusieurs enfans , dont la poète raconte les aventures dans quelques chants épisodiques . Celle qui fixe de préférence son attention , est la belle Sémélé , mère de Bacchus , aux cornes de bœuf . (*Lib. I, vers 564*) . „

„ Arrêtons maintenant nos regards sur les tableaux que nous présente ce cinquième livre , & suivons la fil allégorique . Cadmus , ou le Serpentaire , après avoir disparu le matin au sein des flots , reparait le soir le premier jour du printemps . Son lever fait coucher Orion & le Taureau au lever du scorpion céleste . C'est le fond de l'histoire allégorique de cette vache , qu'aperçoit Cadmus près des lieux où périt Orion piqué par le scorpion , de cette vache que Cadmus immole , pour jeter les fondemens de l'harmonie céleste à laquelle il préside , & dont sa ville est une image abrégée . Le point équinoxial alors occupé par le taureau , premier des signes , étoit censé être le point de départ de l'harmonie universelle des sphères , & le fondement sur lequel elle est établie . Le nom de Thebes pourroit être lui-même allégorique ; eu Orient c'est le nom du vaisseau ; ainsi l'on a peut-être voulu faire allusion au vaisseau céleste , dont les plus belles étoiles se couchent avec Orion & le Taureau , ou

plutôt on a voulu désigner l'univers lui-même, que les anciens peignoient sous la forme d'un vaisseau, dans lequel étoient sept pilotes, & qu'ils faisoient représenter l'harmonie universelle. Dans la théogonie des Phéniciens, Cronos, ou le génie de l'année & du temps, jete également les fondemens de la ville de Byblus, la première qu'il y ait eu en Phénicie; & cette fondation est une allégorie du même genre, relative au premier signe, & au départ des sphères.

„La circonstance du lever du dragon voisin de l'ourse, qui à son lever amène la nuit où se célèbrent les noces d'Harmonie & de Cadmus, fixe incontestablement la nuit de l'équinoxe, puisque le soir, cette constellation se levait avec Cadmus, & au dessus de lui, & ramenoit la nuit.

„Cependant l'espèce humaine avait été jusque-là livrée aux fureurs rouges. Le vin qui les dissipe, dit notre poète, n'étoit point encore donné à l'homme. L'univers avait été dévasté par le déluge, & ce ne fut qu'après l'inondation universelle, que naquit le dieu du vin. Éon, ou le génie du temps aux mille formes, tenant en main les clefs des générations, représente à Jupiter les misères de l'homme. Ce dieu promet à la terre la naissance de son fils, qui doit y apporter une liqueur aussi douce que le nectar des dieux. L'univers, dit ce dieu, chantera les présens vainqueurs des Géans & des Indiens; il brillera dans les aîles, & lancera la foudre avec moi. (*Lib. vii, vers. 97*). Bientôt ce dieu aperçoit la fille d'Harmonie, la jeune Sémélé, au bain: il en devient amoureux, & la rend mère de Bacchus. Cette amante imprudente, victime des conseils perfides de Janon, désire voit le maître des dieux dans toute sa gloire, & périt au milieu des feux de la foudre. Le jeune Bacchus aux cornes de bœuf, (*Lib. ix, vers. 15 & 27*), est confié aux soins des nymphes des eaux, qui deviennent ses nourrices. Bacchus est ensuite transporté en Lydie, & croit sous la tutele de Cybele; & c'est-là qu'il reçoit l'ordre de Jupiter, qui lui commande d'aller combattre les Indiens, & de faire part aux Asiatiques de la découverte du vin.

„Il n'est aucun trait dans cette allégorie qui ne rentre dans notre théorie. Ce n'est qu'après le déluge que naît Bacchus, & c'est la foudre de Jupiter qui lui donne naissance. Les déluges étoient les pluies violentes de l'hiver, qui cessoient au moment où le règne humide finissoit, & où commençoit le règne du feu, c'est-à-dire, au printemps, comme on le verra plus au long, à l'article de Phaëton. Alors Bacchus, ou l'âme du monde & du jour se changeoit en taureau, attribut de Bacchus, dont l'éducation est confiée à des nymphes des eaux, vrai-semblablement les Hyades qui sont au front du taureau céleste. En effet, la fable supposoit qu'elles furent les nourrices de Bacchus: *par Bacchum nascitur putant*, dit Ovide. Une d'entre-elles porte le nom de Thione, nom que le poète donne ici à Sémélé, & qu'il

dit avoir été placée dans les cieux. Elle étoit alors absorbée toute entière dans les feux solaires: & Aldebaran, la plus belle des Hyades, fut vraisemblablement l'autre génie désigné pour Bacchus, & auquel l'âme du monde fut unie.

„Bacchus accompagné de Pan, s'avance à la tête d'une armée nombreuse de bacchantes, de satyres & de centaures, contre *Affreus*, général des Indiens, campé sur les bords du fleuve *Affreus*, ou Cancer.

„Les Indiens sont hatus, & Bacchus change en vin les eaux du fleuve. Il traverse l'*Affreus*, aperçoit dans la forêt voisine une nymphe nommée Nicée, ou Victoire, dont il a un fils auquel il donne le nom de Terme, ou de Fin, en grec *ἐν τῷ*, & bâtit dans cet endroit la ville de Nicée, ou de la Victoire, du nom de cette nymphe.

„Il suffit de jeter un coup d'œil sur la sphère, pour découvrir le sens de cette allégorie. Le triomphe de l'âme du monde & du soleil, le terme de son mouvement ascendant, & sa victoire, est son arrivée au trône solsticial, alors au premier degré du lion céleste. Il n'y arrivoit qu'en traversant les étoiles du cancer, en grec *καρκίν*, nom que conserve encore cette constellation. Le nom d'*Affreus*, donné au général indien campé sur les bords, confirme encore l'allusion faite aux aîles. Sa victoire & le terme de son ascension, sont ici désignés sous l'emblème d'une jeune nymphe, fille de l'*Affreus*, à qui Bacchus fait un amoureux larcin, & d'un jeune enfant qui en est le fruit. Ce qui achève de démontrer la vérité de l'explication que nous donnons de cette allégorie, que nous regardons comme l'emblème de la victoire du soleil au lion solsticial, c'est que ce poète dit formellement de cette nymphe, qu'elle habiteroit sur une montagne très-élevée (*Lib. xv, vers. 100*), & qu'on lion apivoisé étoit couché à ses pieds. Bacchus vint à bout de la découvrir à l'aide d'un chien que lui avait donné Pan, & à qui il promet de le placer dans les constellations, près de *Syrus* (*Lib. xv, vers. 200*). C'étoit effectivement le lever de *Syrus* qui déterminoit le solstice & l'entrée du soleil au lion céleste. Peut-être aussi est-ce le petit chien qui fixoit la même époque, & qui fut placé par Bacchus dans les constellations, suivant les Mythologues.

„Transportons-nous maintenant à l'équinoxe d'autone, qui répondoit alors aux étoiles du scorpion. Lorsque le soleil arrivoit à ce signe, il se trouvoit en conjonction avec les étoiles du loup, placées près du point équinoxial, & qui disparaissent alors dans les feux solaires. Le taureau céleste descendoit le matin dans les flots de l'océan, & son coucher étoit produit par l'ascension du loup sur l'horizon; mais le soir, le loup & le soleil couchés laissent reparoître à l'horizon le même taureau, ou Bacchus, accompagné de la troupe des Hyades. Aussi dans le vingtième

chant, le poëte suppose que *Bacchus* arrive chez un roi féroce, nommé *Lycurgue*, fils de *Dryas*, ou des chéens ou des forêts, & descendant de *Mars*. On sait que *Aïnos* en grec, est le nom du loup; que le loup est *Martium animal*, suivant *Virgile*, & que *Épée*, ou *Dryas* est le chéne; allusion aux lieux qu'il habite. Le tyran armé de l'aiguillon du bouvier, poursuivait *Bacchus* & ses noivies, & le force de le jeter dans la mer, où *Thétis* le reçoit, & *Nérée* le console. *Lycurgue* est puni par *Jupiter*, qui consent, à la vérité, à le placer parmi les immortels (*lib. xxi, vers. 153*), ou dans l'Olympe; mais qui en attendant, le prive de la vue. Bientôt *Bacchus* en est instruit par *Procrée*, qui lui apprend aussi la métamorphose d'*Ambroïse* (*v. 290*), que *Lycurgue* avoit fait prisonnier, & qui déjà le leve dans le ciel avec les *Hyades*. On fait effectivement qu'*Ambroïse* est le nom d'une étoile de cette constellation (*Hygin, lib. ii*), qui se levoit alors le soir. Bientôt *Bacchus* reparoit à la tête de son armée coalisée, & lui rend la confiance ».

„ Le poëte suppose que *Bacchus* après ses conquêtes reprend le chemin de la Grèce, & y célèbre des fêtes; que *Penthée*, ou le deuil personifié, s'oppose à leur établissement, & veut faire périr *Bacchus*; mais que lui-même périt des mains de sa propre mere, qui le méconnoît sous la figure d'un lion (*lib. xxi, vers. 175*). Le deuil ou *Penthée*, dont triomphe ici *Bacchus* à son retour, est le deuil de la nature, qui fait place à la joie que tous les peuples ont témoignée au retour du soleil vers nos régions. On fait que les Égyptiens entr'autres célébroient des fêtes à cette époque, & qu'oitient le deuil, comme le prouve le passage d'*Achilles-Tatius* (*c. 23*) que nous avons cité en parlant de l'origine du zodiaque. Le lion dont *Penthée* prend la forme, est le lion céleste, qui alors par son lever du soir & son coucher du matin, fixoit cette époque astronomique ».

„ Ce qui confirme cette explication, c'est l'aventure de *Bacchus*, racontée à cette occasion par *Tiréfiast* (*lib. xxi, vers. 120*). On y voit *Bacchus* métamorphosé en enfant, que des pirates veulent enlever dans leur vaisseau; ils l'enchaînent, croyant en tirer une riche rançon; mais le dieu se présente aussitôt à eux sous la forme d'un lion redoutable. Les mers & les cordages du vaisseau sont entortillés d'affreux serpens, & les Nautoniers saisis d'effroi, se précipitent dans les flots sous la forme de dauphins ».

„ Il est impossible de méconnoître ici une allégorie astronomique sur le solstice d'hiver. En effet, nous savons par *Macrobe*, que les anciens Égyptiens représentoient *Bacchus* sous des formes différentes dans les différentes saisons de l'année, & que les graduations d'âge par lesquelles on le faisoit passer, étoient proportionnées aux graduations de la lumière du jour dont il étoit l'intel-

ligence. Au solstice d'hiver, où les jours sont les plus courts, on le représentoit sous la forme d'un enfant; au printemps, ses statues avoient les traits de l'adolescence; il étoit homme au solstice d'été, & vieillard en automne. (*Macrobe, Saturn. lib. i, c. 18*) ».

„ Nous en avons une nouvelle preuve dans l'*Harpocrate* égyptien, fils d'*Isis*, dont on étoit la naissance au solstice d'hiver, & qu'on peignoit avec les traits de l'enfance. Enfin, il nous reste encore aujourd'hui dans la sphère, & des traces de cet ancien usage de peindre sous l'emblème d'un enfant l'intelligence, le soleil & la lumière. La sphère des Orientaux représentoit la Vierge allaitant un enfant (*Cassini, p. 75*). On la voit ainsi dans le manuscrit de la bibliothèque du Roi, N°. 1165 : son ascension à minuit fixe le solstice dans les derniers âges ».

„ Ainsi la forme d'enfant donnée à *Bacchus* dans son enlèvement par les pirates, désigne une aventure du solstice d'hiver. Cet épisode d'ailleurs, placé au moment de son retour vers nos régions, confirme encore cette détermination. Voyons actuellement quels sont les aspects célestes qui ont fourni le fond de l'allégorie ».

„ Le solstice étoit déterminé en levant par l'ascension du lion, par celle de l'hydre & de la constellation du vaisseau, dont les premières étoiles arriroient à l'horizon. L'hydre même sembler placée sur le mât du vaisseau. Au couchant, la constellation du dauphin entre dans les flots; voilà le fond de l'énigme astronomique qui suppose que *Bacchus* enfant est rencontré par des pirates qui le charpent sur leur vaisseau; que ce dieu, sous la forme du lion, les effraye; que les mers & les cordages deviennent des serpens, & que les pirates eux-mêmes se précipitent dans la mer, sous la forme de dauphins. Ceci n'est pas seulement une conjecture; car les Mythologues conviennent eux-mêmes que le dauphin céleste, qui me sert à expliquer cette métamorphose, est effectivement celui dont les pirates prirent la forme en se précipitant dans les flots. (*Hygin, lib. ii*) ».

„ Après la défaire de *Penthée* changé en lion, *Bacchus* (*lib. 47*) se rend à *Arbènes*, & y est reçu chez *Icare*, qui a pour fille *Érigone*. Il leur donne du vin, & leur apprend à cultiver la vigne. Des paysans à qui *Icare* communique ce jus divin, le tuent dans leur ivresse. Sa fille cherche son cadavre, & se pend de désespoir. Son chien fidèle ne l'abandonne point dans ses malheurs, & expire près de son tombeau. *Bacchus*, ou suivant d'autres *Jupiter* les place dans le ciel. (*Ibid. vers. 246*) *Icare* devient le bootès, *Érigone* la vierge céleste, & le chien, celui des constellations : voilà le précis de l'allégorie qui suit la mort de *Penthée* ».

„ Consultons la sphère : après le coucher du dauphin & le lever du lion, les constellations qui succèdent à l'orient immédiatement après le lion, sont la vierge céleste & le bootès, l'un

leare, l'autre Érigone, de l'aven même du poëte, & suivant le rémoignage d'Hygius & de Germanicus, l'on à l'article du Boëtes, l'autre à l'article de Syrius. » *Complures Icarium Bootem, Eri-gonem Virginem nominaverunt, quas a Libero patre figuratos inter sidera dicunt.* » (Hygin.) Les plus grands malheurs accablent bientôt après Icare & Érigone, parce qu'effectivement leur coucher du matin suit de près l'époque de ce lever du soir. »

» À la suite du lever du boëtes & de la vierge, vient la couronne d'Ariadne, ou la couronne boréale. » *Hec existimatur Ariadna fuisse, a Libero patre inter sidera collocata.* » (Hygin. liv. II.) elle se leve alors le soir, & se couche le matin, peu de jours après. »

» À la suite de l'aventure d'Icare & d'Érigone, vientout dans Nonnus les amours de Bacchus & d'Ariadne (liv. xvi, vers 278). Bacchus, dit le poëte, passe ensuite à Naxe, où il trouve Ariadne endormie. Bacchus entend ses plaintes, & en devient amoureux, lui offre sa main, & lui promet de la placer dans les cieux. (vers. 457.) Après cette hyménée, Bacchus veut l'emmenner avec lui à Argos; mais les Argiens & Persée à leur tête, refusent de l'y recevoir. Armé de son harpe & de la tête de Méduse, ce héros combat Bacchus & pétrifie Ariadne. Bacchus se réconcilie avec Persée, & se réunit à lui par les conseils de Mercure. »

» Toute cette allégorie roule sur les aspects du soir & du matin de la couronne d'Ariadne. La circonstance d'Ariadne endormie, désigne son aspect du soir, son réveil & son voyage à Argos, son coucher du matin. Le nom de Naxos, allusion à *νύξ* ou la nuit, qui contraste avec *Αφρός* ou blanc, l'indique assez. D'ailleurs, l'apparition de Persée en est une nouvelle preuve, puisqu'alors Persée se leve le matin avec le soleil; & son ascension sur l'horizon fait disparaître au couchant la couronne derrière les montagnes; cette pétrification est la même que celle d'Atlas ou du Boëtes, comme on le prouve à l'article d'Atlas. Voilà donc trois aventures qui se succèdent dans le même ordre que les levers des constellations qui ont monté le soir sur l'horizon, depuis le solstice d'hiver, ou le retour de Bacchus vers nos régions. »

» Après la couronne, se lèvent le serpent & le dragon des Hespérides, qui fournissent aux géans & à Typhon, les attributs de serpent, comme nous l'avons déjà prouvé plusieurs fois, & le scorpion céleste, qui étoit fixé l'empire de ce chef des géans. Nous ne changeons point ici nos déterminations; & le combat suivant va les confirmer encore. »

» Après l'aventure d'Ariadne, Bacchus passe en Thrace (liv. XLVII), & Junon soulève contre lui la Terre qui arme contre Bacchus tous les géans. Ce dieu les combat & les défait: on voit ici un combat de géans qui précède l'équi-

noxe de printemps, ou le triomphe du dieu de la lumière, rasi à cause de la violente crise qu'éprouve la nature par les vents équinotiaux, qu'à cause de l'ascension des astres qui semblaient les ramener, & qui en autone fournissent les attributs du mauvais génie. Ce rapport du dragon céleste avec la guerre des géans, est confirmé par Hyginus à l'article du Dragon céleste. » *Nonnulli dicunt hunc Draconem a Gigantibus Minervæ obiectum, cum eos oppugnaret: Minervam vero arreptum Draconem contortum ad fidera jecisse, et ad ipsum anem cali fuisse.* »

» Le poëte finit par les amours de Bacchus & d'Aura fille de Péribée, jeune nymphe aussi légère à la course que le vent. D'abord il soupire inutilement pour elle, & confie ses plaintes aux zéphirs du printemps. Il emploie pour la tromper le même stratagème qui lui a lèvé la belle Nicé, ou Victoire: elle boit, s'endort, & devient mère de deux enfans. Bacchus prie Nicé d'en confier le soin à Telesse, de crainte que la mère dans sa fureur ne les détruise tous deux. La mère toujours furieuse les abandonne aux monstres des forêts: une panthere prend soin de les allaiter, & des serpents les entourent & les défendent. La mère en prend un & se précipite avec lui dans un fleuve, redoutant la lumière de l'aurore; & elle est métamorphosée en fontaine. Diane prend l'autre enfant, le donne à Bacchus, qui le met sur un char & le confie à Pallas, qui lui donne à sucer la mamelle qui avoit allaité Érechthée, & le fait chef des mythes d'Eleusis. Athènes l'honore comme un troisieme Bacchus. Bacchus, son pere, place Ariadne dans le ciel, & va prendre place lui-même avec Apollon & Mercure. Ainsi finit le poëme. »

» L'allégorie se montre tout-à-fait à déconvent dans cette dernière fable. Aura est le nom du vent qui souffle aux approches du printemps & du taureau équinotial, où arivoit alors le soleil: aussi en fait-on une nymphe légère, fille de Péribée. Les deux enfans dont elle devient mère, élevés par les serpents & la panthere, & dont l'un est tué par sa mère, qui elle-même est changée en fontaine, & l'autre sauvé, sont les deux belles étoiles qui se trouvent alors à l'horizon occidental; l'une, la belle du cocher, l'autre la brillante du pied d'Orion, la première du fleuve Éridan. En même temps qu'elles se couchent à l'horizon occidental, les serpents sont à l'horizon oriental avec le loup céleste, appelé aussi panthere (Cassius, p. 286). La belle étoile d'Orion & le fleuve dont elle fait partie, disparaissent pour ne plus reparoître le matin. Il n'en est pas de même de celle du cocher, qui le lendemain précède le char du soleil, & survit à sa mère & à son frere. Il devient le chef des orgies, & se trouve uni à Bacchus, puisque c'est lui qui fournit les attributs de Pan, & à Bacchus le bouc qui l'accompagne toujours: il suce le même lait qu'Érechthée, puisque ce nom est celui du cocher

celle, dont cette belle étoile, ou la chevre, fait partie; c'est-à-dire, du cochon, qu'on faisoit fils de Minerve. Enfin, *Bacchus* se place lui-même dans les cieux, à côté de Mercure & d'Apollon: or, dans notre système, *Perfée* est *Mercury*, & l'on fait qu'un des gémeaux porte le nom d'Apollon; ainsi le taureau équinoxial, notre *Bacchus*, est placé entre deux, & il a dans la sphère la place que le poète lui assigne, & que nous aurons plus d'une fois occasion de prouver qu'il occupa. On voit donc que Nonnus, en finissant son poème, ramène *Bacchus* au même point du ciel d'où il étoit parti, c'est-à-dire, au taureau équinoxial, par lequel il avoit commencé en faisant l'histoire d'Europe & de Cadmus: ce voyage & ces travaux ressemblent à ceux d'Hercule, & l'explication astronomique en est aussi complète, *M. Dupuis, de Ligeia*.

Bacchus Égyptien étoit le même dieu qu'Osiris; c'est-à-dire, que les Grecs, en adoptant les divinités égyptiennes, donnerent à Osiris le nom de *Bacchus*. Hérodote le dit expressément (*lib. 2, c. 42*): *Οσίριος Διόνυσος αἰνα λήγας*. Diodore de Sicile appuie cette assertion (*lib. 1, p. 11*) sur un vers des hymnes d'Orphée:

Τῶνα μὲν καλῶσι Φρυγίαι τε καὶ Διόνυσον.

Ils l'appellent *Phanotis* & *Bacchus*. Les Grecs firent cette adoption mythologique, parce qu'ils trouvoient des rapports entre les attributs d'Osiris qu'on leur faisoit connoître, & ceux du *Bacchus* qu'ils adoroient. Tels étoient ces voyages dans toutes les parties du globe, ces expéditions, ces conquêtes entreprises uniquement pour enrichir les hommes de découvertes utiles & de pratiques nouvelles d'agriculture. Ces attributs communs leur firent consacrer à l'un & à l'autre des mystères & des fêtes semblables. Servius nous l'apprend dans son Commentaire sur le sixième vers du premier livre des Géorgiques. « De là vint la tradition qui enseignoit qu'Osiris porta sur un crible ou van, les membres d'Osiris déchirés par Typhon. Car *Bacchus* est le même dieu, & le van est aussi consacré dans ses mystères, — parce qu'Orphée assure qu'il fut déchiré par les géants: *Hinc est quod dicitur Osiridis membra a Typhone dilaniata, Isis cribro superposuisse. Nam idem est Liber pater, in cuius mysteriis vannus est, — quem Orpheus a gigantibus dictis esse discipulum*. Macrobie (*Saturn. lib. 1, cap. 18*) d'ailleurs, nous a appris que *Bacchus* étoit un emblème du soleil; nouvelle conformité avec Osiris: aussi passoit-il, comme ce dieu égyptien, pour fils d'Ammon, & pour avoir été élevé à Nisa, dans l'Arabie heureuse.

Bacchus Indien étoit le fils d'Ammon élevé à Nisa, devenu conquérant & vainqueur de l'Inde. Son caractère distinctif étoit une longue barbe, d'où lui vint le nom de *Bacchus barbatus* ou *Καμωτίζης*.

Bacchus des Grecs ou le Thébain, fut le plus célèbre de tous ceux dont Diodore de Sicile parle à la fin de son troisième livre. C'est lui qu'Orphée, selon l'opinion commune, fit connoître à la Grèce, & qu'il prit dans la famille de Cadmus, en lui prêtant une partie des attributs d'Osiris.

Cicéron (*de Nat. Deor. III, 23*) parle de cinq *Bacchus*, & en ajoute deux aux trois de Diodore & de Philostrate. Le plus connu est le *Thébain* ou le *Bacchus des Grecs*, & c'est lui qui nous occupera dans le reste de cet article.

Bacchus le Thébain étoit fils de Jupiter & de Sémélé, fille de Cadmus, le fondateur de Thebes en Béotie. Cette princesse ayant pris Jupiter de lui paroître dans toute sa gloire, tel qu'il se monroit à Junon, obtint cette grâce à force d'importunités. Elle lui fut fatale, car elle périt dans le septième mois de sa grossesse, éfrayée par le bruit des foudres & des éclairs. Jupiter, aidé d'un certain Sabaïus, tira l'enfant du sein de Sémélé & le renferma dans sa cuisse, pour y passer les deux mois qui manquoient à son entière formation. Ce terme étant expiré, Jupiter lui donna le jour sur le mont Dracanus, qui étoit toujours couvert de nuages, selon Théocrite. (*Idille 27, 52*). De là vint à *Bacchus* le nom de *Διούρως bis natus*, né deux fois.

Les anciens ont donné diverses explications de cette naissance miraculeuse. Tirfias, dans les *Bacchantes* d'Euripide, l'explique par une seconde fable. Jupiter, dit-il, voulant dérober cet enfant aux fureurs de la jalouse Junon, le cacha dans un épais nuage, où il le mit comme en dépôt.

Bacchus, selon Enstache, fut nourri dans les Indes, sur le mont *Ménas*. Or, le mot grec *Μάσις* signifie *cuisse*, & *ἄμας*, *étage*. L'équivoque du nom de la montagne a fait inventer la naissance fabuleuse.

Jupiter le donna sur le champ à Mercure pour le porter aux nymphes de Nisa & à ses nourrices, qui l'élevèrent en secret dans les cavernes des montagnes. D'autres lui donnoient les Hyades pour nourrices.

Apollodore (*II*) dit que Jupiter le changea en chevreau, pour assurer son transport.

Bacchus, devenu grand, fit la conquête des Indes avec une armée composée d'hommes, de femmes, de faunes, de satyres & de son nourricier Silène, portant au lien d'armes des thyrses & des tambours. Tout céda à la fureur qu'inspira cette armée tumultueuse. *Bacchus* fut reçu dans toutes les contrées comme une divinité, parce qu'il cherchoit moins à conquérir pour imposer des loix aux vaincus, que pour leur apprendre la culture de la vigne.

Il combatit avec vigueur & succès contre les Géans. Jupiter l'aimoit sans cesse en criant: *Εὐωχέ, σοί, c'est-à-dire, où s', bene fit illi*. Ce cri devint celui des Bacchantes.

Ce dieu étoit représenté sous les traits de tous les âges, mais le plus souvent sous ceux de l'ado-

l'escence. Quelques monument l'offrent cependant *barbu* & vieux; c'est ainsi le *Bacchus Indien*.

Ses attributs distinctifs étoient les pampres de vigne & le couronner de lierre. Ces végétaux lui étoient particulièrement consacrés, parce qu'il avoit enseigné la culture du premier, & que le second étant toujours vert, *semper virens*; offroit un emblème de la jeunesse éternelle de *Bacchus*; peut-être aussi parce qu'on croyoit que le lierre étoit un antidote contre l'ivresse. Souvent aussi il portoit un thyrsé, ou un vase à boire, quelquefois une corne d'abondance au même usage, appelée *thyrsium*. Il étoit traîné par des panthères ou des tigres, dont les peaux servoient d'habits aux Bacchantes.

Souvent *Bacchus* étoit coiffé de la mitre, *mitra*, c'est-à-dire, de cette bandelette élevée sur le front, qui retomboit sur les épaules. Propertius désigne cette coiffure pour son attribut distinctif. (*lib. iv, 2, 31*):

Cinge, caput mitra; speciem furabor Iacchi.

Cette bandelette étoit, selon Diodore cité par Eusebe (*Prap. Evang. II, 2*), un préservatif contre les douleurs de tête occasionnées par les fumées du vin.

Des cornes ornent quelquefois les temples, soit pour désigner la naissance qu'il tenoit de Jupiter Ammon, soit à cause des bœufs qu'il avoit appris à lier au joug des charues, soit à cause de la force & de la fureur que fait naître le vin dans l'âme des buveurs, selon Horace (*Od. II, 19, 29*), soit enfin à cause des cornes qui servoient aux premiers hommes de vases à boire.

Les rapports de *Bacchus* avec le Soleil ou Phébus, lui ont fait aussi donner ces cornes, qui étoient l'emblème des rayons de lumière. C'est pourquoi elles étoient d'or ou dorées. Horace (*Od. II, 19, 29*):

*Tu vidisti infans Cerberus aureo
Cornu decorum.*

Un ancien poète a peint élégamment les rapports qui existoient entre ces deux divinités dans les vers suivants:

*Sic Apollo, deinde Liber sic videtur ignifer:
Ambo sunt flammis creati, profasique cu ignibus.
Ambo de comis calorem, & ambo radios conferunt:
Nolitis hic tempus tenebras, hic tenebras pellitis.*

Eumolpe, cité par Diodore (*t. p. 7, G.*), en parle dans les mêmes termes: *Siderum Dionysium igni radiante consuevit.*

C'est à cause de cette analogie que les Bacchantes chantoient dans les Orgies *l'enfant éternel, qui brille au haut du firmament*. Ovide (*Mét. II, 18*):

*Tu puer æternus, tu formosissimus also
Conspicieris cælo.*

Tibulle parle de la longue chévalure de ces deux divinités, (*1, 4, 33*):

*Solis perpetua est Phæbo, Bacchoque juvenis;
Nam decet intonsus ætatis utrumque deum.*

Le Parnasse leur étoit consacré en commun, & les Muses leur suivoient, tous les deux comme leurs chefs. Lucain, (*v. 73*):

*Mons Bromio Phæboque sacer, tui numine mixto
Delphica Thebana referunt Trietrica Baccha.*

La descente de *Bacchus* aux enfers représente le coucher du soleil, ou son passage dans l'hémisphère inférieur.

On donnoit à *Bacchus* les deux sexes, & il étoit alternativement homme & femme. Aristide l'assure en propres termes (*Orat. in Bacchum*): *Tôté épe nai épipote nai Sônos à Sôis, de quois*. Cette opinion, qui s'étendoit à la plupart des divinités, selon Servius (*Æneid. II, v. 633*): *Loquuntur secundum eos qui dicunt utriusque sexus participationem habere numina*, étoit relative aux propriétés métaphysiques ou physiques dont on leur faisoit honneur. Elle sera expliquée à l'article général *Dieux & Déeses*. C'est ainsi d'ailleurs qu'*Isis* est appelée *Myrionyma* ou à mille noms, dans l'inscription suivante, trouvée sur les bords de l'Égère:

IBIDE
MYRIONUM
SACRUM.

Bacchus ayant appris aux hommes à cultiver la vigne, devint le dieu du vin & des repas dont cette liqueur fait l'agrément; on buvoit en son honneur le dernier coup.

On croyoit aussi qu'il avoit joui le premier des honneurs du triomphe à son retour de l'Inde.

Sa victime favorite étoit le bouc, parce qu'il ronge & détruit les tendres rejetons de la vigne. Martial en donne cette raison (*XIV, 39*):

*Lascivum pecus, & viridis non utilis Baccho,
Dat panem; nocuit nam tener ille deo.*

Et (*II, 24*):

*Vite nocens vosa stabat moriurus ad aras
Hircus, Bacche, tuis victimis greta sacris.*

Philostate (*Apollon. vita II, 4*) dit que l'on suspendoit dans les temples en forme d'ex-voto, d'or & d'argent, des serpes, des paniers, des prés-toirs & d'autres instruments nécessaires aux vendan-

ges. Souvent une colonne entourée de lierre, ou un simple autel, suffisoit pour son culte. Les recueils d'inscriptions nous offrent plusieurs vœux faits en l'honneur de *Bacchus* :

LIBERO. PATRI
SANCTO. SACR.
SEX. CACILIUS
PRIMITIVUS. ET
FUNDICIA. AUTULLA
VOTO. SUICAPTO
D. D.

Et en Espagne, sur un rocher près de l'ancien *Castulum* :

SACRUM
LIBERO. PATRI.
C. CAESCENTIUS
EX. VOTO.
ARAM. D. Y. D. D.

Bacchus ACRATOPHORE. Voyez ce mot.

Bacchus ADONÉE. Voyez ce mot.

Bacchus *Αμυναις*, ayant des révolutions comme l'année. Macrobe (*Sat.* 1, 18) dit que l'on représentoit *Bacchus* sous plusieurs formes, enfant, adolescent, avec de la barbe, & vieux. Cette analogie avec le soleil avoit été inventée par les Égyptiens, qui vouloient représenter par-là les quatre saisons ou les quatre âges du soleil, supposé un être annuel.

Bacchus *Ανθιος*. Voyez ce mot.

Bacchus *Βακχερπαι*. Ce surnom étoit relatif à celui de *Peau*, que nous expliquerons à son article. Euripide s'en est servi dans ce vers :

Διότμον οὐδ' ἄρα Βακχερπαι.

Bacchus *βαρβυ*. Voyez plus haut *Bacchus* Indien.

Bacchus BIMATER.

— BASILAEUS.

— BITHYMIS.

— BRISEUS.

— BROMIEN.

— CORYMBIFER.

— DIONYSIUS.

— DITHYRAMB.

— EDONUS.

— ELELEUS.

— EVAN.

— *Evius*. Orphée donne ce nom à *Bacchus* dans l'hymne à Dionysius, *Ευιος*, *αἰνέει*. Perse le rapelle dans sa première satire, vers 102 :

Evion ingeminat : reparabilis adsonat Echo.

Un ancien grammairien dit que ce nom fut donné à *Bacchus* dans la guerre des dieux & des géants, lorsque Jupiter ne voyant pas revenir *Bacchus*, & le croyant mis à mort par les enfans de

la Terre, s'écria *heu* ; il ajoute ensuite *ὦδὲ, υἱέ* ; *Acrion*, dans son Commentaire sur Horace, en donne une autre étymologie. Jupiter, dit-il, voyant *Bacchus* transformé en lion terrasser un géant, s'écria : *ὦ τοῦτον υἱέ* ! *ὦδὲ*.

Bacchus HERON. } Voyez ces mots.

— IACCHUS. }

— *Ignigena*, & chez les Grecs *Ἰγνιγενής*. Ce surnom étoit relatif aux feux célestes qui embrasèrent sa mère Sémélé. Strabon, (*lib.* 11, p. 472) parlant des coteaux brûlés de Catane, si fertiles en vins généreux, dit que l'on faisoit un jeu de mots à ce sujet, sur le surnom d'*Ignigena*.

Bacchus LENÆUS.

— LIBER.

— LYÆUS.

— NYCTELIUS.

— *Oreos* ; c'est-à-dire, *Bacchus* des montagnes, comme les *Oréades* étoient les nymphes des montagnes.

Bacchus PHANACEUS.

— PHILAS.

— SABAZIUS.

Bacchus *Θύωνος*. Horace (*Od.* 1, 17, 22) lui donne ce surnom :

Nec Semeleius

Cum Marte confundet Thyonens

Prælia.

On le trouve aussi dans Stace, (*Tib.* v. 265) :

Tunc primum sese trispidis sub nocte Thyonens
Detexit.

Diodore de Sicile (*lib.* 11, 137), Pharnantus (*cap.* 16), Hétychius, & Laëtantius commentateur de Stace, dérivent ce surnom de *Thyone*, sa mère, qui porta aussi le nom de Sémélé. Pour rendre cet article de *Bacchus* complet, voyez *ARIADNE*, *CORIOMALIS*, *ELFIS*, *ESYMNETE*, *SÉMÉLÉ* & *TAI-TÉRIDES*.

Bacchus porte ordinairement une chevelure blonde ; il est vêtu souvent d'une longue tunique, liée sous la poitrine avec une banderole de pourpre ; & alors il ressemble à une jeune fille déguisée. Le lierre le couronne ordinairement. Il est souvent aussi habillé de blanc.

Bacchus a quelquefois des ailes, & il tient même le foudre du souverain des dieux, sur une pierre de Stofch & sur une patère étrusque de Demter. Il s'appuie souvent sur son génie *Ampe-lus*.

Jupiter le transforme en mouton à l'instant de sa naissance, pour le dérober aux fureurs de Junon, & pour le faire remettre en sûreté aux Nymphes qui devoient l'élever. Eschyle (*Éuménides*) dit qu'il se métamorphosa aussi en lièvre, pour échapper aux poursuites de Penthée.

Bacchus ne fut pas toujours une divinité pacifique ; un autel de la villa Albani le montre at-

me

mé de deux dards; & les Lacédémoniens lui donnoient un bouclier au lieu de thyrs. C'étoit alors sans doute qu'on l'appeloit *Apôros*, martial, ou *Plakios*, guerrier. Ces attributs le firent aussi confondre quelquefois avec Mars.

Les poëtes tragiques étoient sous la protection immédiate, & on voyoit ses temples & ses autels sur la scène tragique.

Les statues & les bustes de *Bacchus* offrent la seconde aspect de jeunesse idéale, empruntée de la nature des Eunuques, selon Winkelmann, c'est-à-dire, des traits mélangés des deux sexes. C'est sous cette forme que paroit ce dieu dans ses différens âges, jusqu'au développement entier de sa croissance. Dans ses plus belles statues on lui voit toujours des membres délicats & arrondis, avec des hanches saillantes comme celles des femmes; parce que *Bacchus*, selon la fable, (*Apollod. Bibl. 3, p. 85, B.*), fut élevé sous l'habit d'une fille. Plin. fait mention (36, c. 4) de la statue d'un satyre qui portoit une figure de *Bacchus*, vêtue en Vénus; ce qui l'a fait appeler par Sénèque, (*Œdip. vers 419*), une vierge déguisée. Les formes de ses membres sont si délicates & si coulantes, qu'on les croiroit produites par un souffle léger; les genoux sont comme ceux des jeunes garçons & des Eunuques, presque sans aucune indication d'os ou de muscle.

Conformément aux vers de Tibulle, cités plus haut, & aux suivans des métamorphoses d'Ovide (*lib. 4, vers 17*), « Votre jeunesse est toujours nouvelle; vous êtes un adolescent éternel, & le plus beau des habitans de l'Olympe »:

*Tibi enim inconsumpta juvena est,
Tu puer æternus, tu formosissimus alto
Conspicieris caelo.*

La jeunesse idéale est le caractère des portraits de *Bacchus*. L'image de ce dieu est celle d'un beau jeune homme qui entre dans le printemps de la vie & de l'adolescence, qui sent les premiers momens de la volupté, comme l'on voit pousser les tendres semences d'une plante, & qui, enseveli dans une rêverie enchantée, entre le sommeil & la veille, eberche à rassembler les images éparées, & à les réaliser. Les traits de ce dieu sont pleins de douceur; mais la joie de son âme ne se répand pas entièrement sur sa physionomie.

Quant à cette douce joie, les anciens artistes se sont attachés à la rendre dans toutes les figures de *Bacchus*, dans celles même où il est représenté en héros ou en guerrier conquérant de l'Inde. On la voit sur une figure armée de ce dieu, gravée sur un autel de la ville Albani. De là vient sans doute que ce dieu n'est jamais représenté avec Mars; & c'est ce qui fait dire à Euripide que Mars est ennemi des muses & des fêtes joyeuses de *Bacchus* (*Phœnix, vers. 792*). D'ailleurs, *Bacchus* n'est pas du nombre des dieux supérieurs.

Antiquités. Tome I.

Quelques statues d'Apollon offrent une ressemblance marquée avec *Bacchus*. Tel est l'Apollon du capitole, qui semble s'appuyer nonchalamment contre un arbre, avec un cygne à ses pieds. Telles sont encore trois autres figures d'une grande beauté, de la ville Médici. Aussi les confondoit-on quelquefois, & l'une de ces divinités étoit souvent honorée dans l'autre (*Macrob. Saturn. lib. 1, c. 18, 19 & 21*). On voit à la ville Albani un *Bacchus* ressemblant de la partie supérieure, de la hauteur de neuf palmes, environ soixante-trois pouces de France. Cette figure est drapée depuis le milieu du corps jusqu'aux pieds, ou, pour mieux dire, sa draperie ou son manteau, descendant jusqu'à la ceinture. Cette draperie large & très-plissée, est ramassée de manière que la portion qui traînoit à terre, est jetée autour de la branche d'un arbre contre lequel la figure est appuyée. Sur cet arbre sont placés un lierre & un serpent. Aucune figure ne peint mieux le ventre de *Bacchus*, chanté par Anacréon.

Cependant *Bacchus* ne fut pas représenté seulement sous les traits de la jeunesse; il le fut aussi sous ceux de l'âge viril. Comme cet âge n'est indiqué que par une longue barbe, il est arrivé que la physionomie du *Bacchus barbû*, composée des traits les plus délicats & des regards les plus doux, nous offre encore l'image de la gaité qui anime la jeunesse. *Bacchus*, disoit-on, s'étant laissé croître la barbe pendant son expédition des Indes, devoit être représenté sous cette forme quand on vouloit caractériser le conquérant. Cette figure avoit fait concevoir aux anciens artistes la forme idéale de l'âge viril combiné avec la jeunesse, & leur fournissoit l'occasion de montrer leur dextérité dans l'exécution des poils & des cheveux.

Les plus connues des têtes de *Bacchus* vainqueur des Indes, sont couronnées de lierre, sur-tout celles des médailles d'argent de l'île de Naxos, dont le revers représente Silène avec une coupe. On en voit une dans le palais de Farnèse, connue très-faussement sous le nom de tête de Mithridate, & sur un beau camée grec du cabinet Farnèse de Naples, où elle est accolée & debout avec celle d'Adrienne.

Les figures entières de *Bacchus* vainqueur des Indes, sont toujours drapées jusqu'aux pieds, & elles le trouvent sur toute sorte de monumens. On en voit entr'autres sur deux beaux vases de marbre, travaillés de relief, dont le plus petit est au palais Farnèse, & le plus grand au cabinet d'Herculanum. Elles sont répétées plus souvent sur des pierres gravées & sur des vases de terre cuite. Dans la collection des vases de Porcinari à Naples, on en trouve un publié dans le premier volume du recueil d'Hamilton, sur lequel est assis en triomphateur *Bacchus barbû*, couronné de lierre & vêtu d'une robe brodée très-élegamment.

Le comte de Caylus a publié deux figures de
Ecc

Bacchus égyptien : l'une est dans le troisième volume de son recueil d'Antiques, planche 4, numéros 1 & 2.

« Ce dieu, très-distingué d'Oûris, peut être regardé comme le *Katsapogou*, ou le *Bacchus barbu*, dont parle Diodore de Sicile. Ce monument, en nous faisant voir la représentation de cette ancienne divinité, nous apprend en même temps qu'elle avoit beaucoup de rapport avec le Silène des Romains, mais qu'elle étoit coiffée avec des plumes. Diodore, à la fin de son troisième Livre, & au commencement du quatrième, nous instruit de tout ce qu'on peut savoir sur les *Bacchus* de l'antiquité : ainsi on ne peut reprocher aux anciens de n'avoir pas parlé de celui-ci en particulier ; mais on est en droit d'accuser les modernes de n'en avoir pas connu la véritable représentation, d'après la description des anciens. »

« Diront-ils qu'à cet égard nous puissions nos connoissances uniquement chez les auteurs Grecs & Latins, qui par leurs contrariétés ne peuvent fournir que des lumières incertaines ? Cette excuse est souvent très-juste, & doit nous rendre réservés sur les explications ; mais elle n'est pas recevable quand les anciens s'énoncent avec tant de clarté. Sans pousser cette digression plus loin, contentons-nous de faire observer combien les preuves de fait, données par les monuments, sont utiles pour l'intelligence des écrivains de l'antiquité. »

« Je ne dissimulerais pas qu'on pourroit regarder la figure de ce numéro, comme la représentation du *Bacchus indien* : cette idée se présente naturellement à l'esprit ; mais il ne faut pas oublier que Sésostris porta dans l'Inde le culte de cette divinité, qui par conséquent étoit égyptienne d'origine. Plutarque veut non seulement que Dionysius, ou *Bacchus*, soit la même personne qu'Oûris ; opinion qui n'a pas été inconnue à Diodore ; il ajoute de plus, que Sérapis, qu'il identifie avec Oûris, est aussi le même que Pluton. De là vient que le *modus* convient aussi à *Bacchus* : telle est l'obscurité qu'il répand sur cette matière. Diodore lui-même, après avoir distingué trois *Bacchus*, dont le plus ancien étoit celui de l'Inde, le *barbu*, ne laisse pas de dire ensuite que le premier de tous étoit fils d'Ammon & d'Amalthée : d'où il résulte qu'il y a eu un *Bacchus* particulier à l'Égypte, le plus ancien de tous, & qu'il ne faut pas confondre avec Oûris. »

« Cicéron (*De Nat. Deor. lib. 3*) nomme aussi plusieurs Dionysius, & dit que le second étoit fils du Nil. Que celui-ci ait pris son nom de la ville de Nysa, située en Arabie, ou pour l'avoir fondée, ou pour y avoir été élevé, comme le prétendent plusieurs auteurs, il sera toujours constant que ce dieu étant fils du Nil, est égyptien, & très-distingué d'Oûris. »

« Il n'est pas douteux que la figure rapportée par le comte de Caylus, vol. 5, planche 25, n°. 3, ne représente aussi *Bacchus égyptien* : ce dieu a

les pieds posés sur deux lions acroupis, comme on l'a vu plusieurs fois, & principalement dans le quatrième volume ; mais il a ici une parure de cou, à laquelle est attachée une amulette qui tombe sur son épaule : son dos est couvert d'une peau garnie de son poil & de sa queue, & cette queue indique que c'est une dépouille de lion. On reconnoît aisément les plumes dont ce dieu est ordinairement coiffé ; elles sont ici plus longues que je ne les ai vues sur aucune représentation de cette divinité. »

On voyoit aussi dans la même collection qui appartient au roi, un petit *Bacchus* de bronze, de deux pouces de hauteur, portant une couronne de lierre d'argent, & en vase du même métal. Il avoit le derrière de la tête couvert d'une partie de la draperie qui étoit jetée sur sa poitrine. Cette espèce de voile le rend très-remarquable.

La seule collection des pierres gravées, du baron de Stofch, offre jusqu'à trente figures de *Bacchus*, depuis l'instant de sa naissance, où Mercure le porta chez les nymphes de Nysa, jusqu'à sa décrépitude. On en voit plusieurs dans les *monumenti inediti* de Winkelmann.

Bacchus paroît sur les médailles d'Hierapolis en Phrygie, de Naxos, des Thasiens, &c. On voit ses attributs sur celles de Sardes.

BACIS ; taneau consacré au soleil, qu'on adoroit à Hermopolis, ville d'Égypte. Macrobie dit qu'il échangeoit de couleur à chaque heure du jour, & que son poil croissoit en haut ; en sorte qu'il étoit toujours hérissé, contre l'ordre des autres animaux. Il s'appeloit aussi **PACIS**, ou **PASACIS**, ou **ONOPHIS**.

BACTES, **BABACTES** ; surnom de *Bacchus*, qui signifie criard, crieur. Il vient de *Baûr*, crier ; & il se rapporte aux cris & aux éclats de voix des gens pris de vin.

BACTRIANE. Les rois de *Bactriane* dont on a des médailles, sont : Diodotes.

Lucraides, le fils. Voyez ces mots. On disoit du temps de Pline, que le blé de la *Bactriane* avoit des grains aussi gros que les épis des autres contrées.

BACTRIASMUS ; espèce de danse très-lascive, dont parle Pollux (*lib. 4*).

BACTROPÉRATE ou **BACTROPÉRETE** ; surnom ironique des anciens philosophes. Il signifie un homme à bâton & à besace ; & il est composé de *βακτηρ*, bâton, & de *ἀμφο*, besace. Saint Jérôme expliquant le chapitre X de Saint Matthieu, nous apprend que l'on appeloit autrefois de ce nom les philosophes. Du Cange croit qu'il faut lire *Bactropérites*, & que c'étoient des voyageurs portant un bâton & du vin dans des outres, ainsi que l'explique Papias.

BACURDO *sacrum*. Gruter (*86, 9, 10*) rapporte deux inscriptions trouvées à Cologne, sur lesquelles on lit ces paroles qui se rapportent à une divinité appelée *Bacurdos*, particulière au pays

de Cologne. Elle est d'ailleurs absolument inconnue.

BADE (*dts de*). On trouve dans les campagnes qui avoisinent *Bade* en Allemagne, un grand nombre de dés à jouer, faits d'os comme les nôtres. On en voit au cabinet du roi. Les conjectures que l'on a faites sur la cause qui les a multipliés dans ce canton, sont assez frivoles. Les uns veulent que des légions romaines, campées dans ces plaines, les y aient apportés pour jouer; d'autres disent que ces dés servoient à des fêtes d'Isis, établies dans ces contrées.

BADIUS color, ou *Bains*. Cette couleur est celle de nos chevaux baïs, c'est-à-dire, un rouge brun plus ou moins foncé. Les anciens l'appeloient aussi *Phœniceus*, *spadix*, *baïs*, *baïr*. Les deux derniers mots étoient relatifs à celui de *baïr*, qui désignoit un rameau de palme, une branche de palmier.

BADUELA, roi d'Italie.

BANUFA, REX.

Ses médailles font :

O, en or & en argent ; Il y a un coin faux dans ce dernier module.

RRR, en M. R.

R, en P. B.

On trouve son nom au revers de plusieurs médailles d'Anastase & de Justinien. Il n'est guère possible de dire pourquoi le nom de ce roi se trouve sur les médailles d'Anastase, mort vingt-trois ans avant l'élection de ce prince. Il faut que le *Baduela* d'Anastase ait été un roi barbare, qui a vécu sous son règne, & que l'histoire n'a pas nommé.

Telle est la notice que Beauvais a donnée dans son *histoire des empereurs*. Mais Pellerin, dans le catalogue des médailles de rois qui terminent le volume des *rois* de son recueil, en distingue deux comme il suit :

BADUEIA I. roi des Goths.

B. N. BADUEIA, REX.

Ses médailles font :

RRRR, en argent.

O, en or.

O, en bronze.

BADUEIA II. roi des Goths.

Ses médailles font :

RRR, en bronze.

O, en or.

O, en argent.

BAËBIA ; famille romaine, dont on a des médailles.

RR, en argent.

R, en bronze.

O, en or.

Le furnon de cette famille est **POLLIO**.

BAËTIQUE ; partie de l'Espagne ancienne, qui renfermoit l'Andalousie & une partie du royaume de Grenade. Les mines de cette contrée étoient fort célèbres ; & Tertullien (*de Pallio* 3) dit qu'elles étoient naturellement colorées, sans doute

parce qu'elles étoient noires. La fertilité de cette province étoit si grande, qu'elle rapportoit, selon Plin (*lib. 18, c. 2*), cent pour un, comme les terres des Léontins en Sicile, & les plaines de l'Égypte.

BAËTYLES, ou **BËTYLES** ; pierres informes que les Orientaux adoroient, & qu'ils croyoient représenter les divinités avant l'âge de la sculpture. Les Grecs appeloient *baÿle* la pierre avalée par Saturne, selon Hefychius & le grand Étymologiste. Celui-ci dit dans un endroit corrompu, qu'il faut corriger par Phavorinus, que le mot *baÿle* désignoit une pierre formée ou trouvée dans le Liban, près de la ville du Soleil. Sanchoianon anime ces pierres. Il dit (*Euseb. Prep. lib. 1*) que le dieu Uranus fabriqua des pierres animées appelées *baÿles*. On trouve la même assertion dans Philon de Biblos. Damascius, cité par Photius, & qui écrivoit sous Justinien, racontoit qu'il avoit vu une des pierres appelées *baÿles*, se mouvoir en l'air, & que ce mouvement étoit attribué à un démon par le philosophe Ildore. Selon ce même Damascius, il y avoit plusieurs *baÿles* consacrés à des dieux différents, tels que Saturne, Jupiter, le Soleil, &c. Bochart (*Chanaan, lib. 2, c. 2*) a cherché, selon son usage, l'origine de cette pratique superstitieuse dans l'Écriture sainte ; & il a cru la trouver dans la pierre appelée *hétel*, consacrée par Jacob après la vision de l'échelle mystérieuse.

BAGE, en Lydie. **BATHNON**.

Les médailles autonomes de cette ville font :

RRR, en bronze.

O, en or.

O, en argent.

Cette ville a fait fraper, sous l'autorité de ses archontes, des médailles impériales grecques, en l'honneur de Géa, de Néron.

BAGISTANUS ; montagne d'Asie, entre la Médie & Babylone, consacrée à Jupiter, suivant le témoignage de Diodore de Sicile.

BAGNERES. On a trouvé dans cette ville du comté de Bigorre, deux inscriptions qui font mention d'un dieu *Agbon*, différent de l'*Agou* qui présidoit aux jeux. Il est probable que ce dieu *Agbon* étoit la divinité de la fontaine de *Bagneres*, ville appelée autrefois *Aguenris vicus*. Muratori (*Thes. infer. Diatrib. 36*). Voici les inscriptions :

DEO	AGONI
... GHONI	DEO
... AULINI	LABUSIUS
... AURINI	V. S. L. M.
V. S. L. M.	

BAGUE. Voyez **ANNEAU**.

BAGUIER. Les Romains consacroient dans les temples des *baguiers* remplis d'anneaux. On sait que les statues des dieux portoient des anneaux ; & l'on peut en conclure que ces *baguiers* étoient

Ecc ij

destinés à renfermer les anneaux des statues que l'on changeoit selon les fêtes. Plinè nous apprend (371) l'origine de cet usage superstitieux, Scavrus, beau-fils de Sylla, eut le premier une collection de pierres précieuses, appelée du nom étranger *dalilytheca*, *baguier*. Ce fut la seule de Rome, jusqu'à ce que Pompée consacra dans le capitolé, avec d'autres présents, celle qui avoit appartenu à Mithridate, & qui étoit beaucoup plus précieuse. M. Varron & les autres écrivains du même temps, nous ont transmis ce fait. Cet exemple fut suivi par le dictateur César, qui consacra dans le temple de Vénus *genitrix* sept *baguiers*. Marcellus, fils d'Octavie, en consacra un dans celui d'Apollon-Palatin, *Gemmae plures, quod peregrino appellant nomine dalilythecam, primus omnium habuit Roma privignus Sylla Scavrus*. Devenue nulle autre suite, donc Pompeius magnus eam qua Mithridatis regis fuerat, inter dona in capitolio diceret, ut M. Varro, aliquo ejusdem atatis auctores confirmant, multum palatium Scavri. Hoc exemplo Caesar dictator seu dalilythecam in ade Veneris Genitricis consecravit: Marcellus Octavia genitus in Palatino Apollinis ade unam.

BAIGNEUR, *balneator*; valet des bains chez les anciens. On en trouve un nommé dans une inscription, ANTEROS BALNEATOR. Athénée dit que les *baigneurs* avoient une chanson particulière. Mais s'il leur étoit permis de chanter, il n'étoit point honte à ceux qui se baignoient, de les imiter. En effet, Théophraste faisant la peinture d'un homme grossier, le représente chantant dans le bain.

BAIGNOIRE. Burette remarque dans les *Béat.* du *Arad.* des *Belles Lettres*, qu'il y avoit dans les thermes des anciens, deux sortes de *baignoirs*; les unes fixes, & les autres mobiles. Parmi ces dernières on en trouvoit faites exprès pour être suspendues en l'air, dans lesquelles on joignoit le plaisir de se baigner, à celui d'être balancé, & comme bercé par le mouvement qu'on imprimoit à la *baignoire*.

BAILO, en Espagne. **BAIAO**.

Hunter possédoit une médaille autonome de bronze de cette ville, selon M. Combe.

BAIN. Les Égyptiens brûlés par les ardeurs du tropique ou les vents du midi, se *baignoient* souvent dans le Nil; & ces ablutions sacrées faisoient même une partie de leur religion.

Les Grecs des temps héroïques se *baignoient* dans les fontaines & les rivières. Pour ce qui est des *bains* chauds que le luxe inventa dans les siècles suivans, il paroît qu'ils furent destinés d'abord à réparer les forces abattues par de longs travaux, ou de violentes fatigues. Ainsi Agamemnon, au retour de la guerre de Troie, commença par goûter les douceurs du *bain*, pour y perdre le souvenir de ses travaux; mais on sait combien ce *bain* lui fut funeste: il y périt par la trahison de Clytemnestre son épouse. C'est ainsi

que Télémaque & Pénélope arrivés chez Ménélas, furent conduits sur le champ aux *bains*. Diomède & Ulysse étant revenus du champ des Troyens, qu'ils avoient été reconnoître, coururent se plonger dans les eaux de la mer.

Les *bains* de rivière terminoient les exercices du Gymnase, & à Lacédémone les filles y entroient avec les garçons. Théocrite (*Idyll.* n. v, 22) a conservé la mémoire de cet étrange usage; mais il en a accompagné la description du mot *ἀδελφῶν*, à la manière des hommes, pour faire voir qu'il tenoit à l'éducation même que l'on donnoit aux filles de Lacédémone.

On regarda pendant long-temps l'usage des *bains* chauds, comme la marque de la mollesse & de la corruption des mœurs. Homère (*Odyss.*) dit des Phéaciens qu'ils n'aimoient & ne recherchoient que le luxe des habits, les *bains* chauds & les beaux lits de table, c'est-à-dire, le luxe des festins.

Εἰσπνῆσθαι ἢ ἔξουσιδῆσθαι, λέγουσι οἱ ἄνθρωποι, καὶ τοῦτοι.

L'usage n'en devint général & public en Grèce, que peu de temps avant Athènes, c'est-à-dire, vers le premier siècle de l'ère chrétienne, (*lib.* 1, c. 14).

Nous renverrons à l'article des *Thermes* l'énumération des différentes parties qui composoient cette espèce de *bains*, devenus si vastes & si magnifiques.

Les premiers Romains se baignoient dans le Tibre après les exercices du champ de Mars. Bientôt ils eurent dans leurs maisons des *bains* particuliers, qu'ils désignoient sous le nom de *balneum*. Ceux qui n'avoient point de maison en propre, alloient à des *bains* publics appelés *Balnea*, dont la simplicité étoit bien éloignée de ce luxe étonnant, qui éleva & décora les *thermes* sous les empereurs.

Les *bains* publics étoient ordinairement distribués en plusieurs appartemens qui formoient différents *bains*. Leur prix du temps d'Horace étoit très-modique, un liard de notre monnaie actuelle, *Sar.* (1, 3, 137):

Dum te quadrante lavatum
Rex ibis.

Les enfans ne payoient rien; ce qui les a fait désigner par cette exception dans une satire de Juvénal:

Nec pueri credunt, nisi qui novdum are lavantur.

Un *quadrans* étoit le prix modique réglé pour la multitude, qui se baignoit, se froit & s'essuyoit elle-même, sans l'aide d'aucun valet. Mais il y avoit des pris plus considérables pour les personnes aisées, qui étoient servies par les valets des *bains*.

Il n'étoit pas permis d'entrer dans les bains publics à toutes les heures du jour; on ne pouvoit y entrer qu'à de certaines heures annoncées par une cloche dans les thermes. Martial parle de cette cloche, (14, 163, 1):

*Redde pilam: sonat as thermarum, ludere pergis?
Virgine vis sola lotus abire domum.*

Vitrue dit en général que l'on se baignoit depuis midi jusqu'au soir: *Tempus lavandi a meridiano ad vespem est confisum.* Hadrien défendit d'ouvrir les bains hors les cas de maladie, avant la huitième heure, entre deux & trois du soir: *Ante octavam horam in publico, numquam nisi agrum lavari iustum esse.* Cette heure varioit cependant selon les saisons: c'étoit la huitième dans l'été, & la neuvième dans l'hiver: *Est autem hyeme nona, aestate octava*, dit Pline (*epist. III, 1*). Comme le bain précédoit ordinairement chez les Romains le grand repas qu'ils faisoient au coucher du soleil, & que leurs heures étoient plus longues ou plus courtes, suivant la longueur des jours ou leur brièveté, l'heure des bains devoit être variable. On peut cependant leur assigner en général la neuvième, entre trois & quatre heures du soir. On les fermoit au coucher du soleil. Lampride dit: *Cum . . . ante solis occasum clauderentur.* Alexandre-Sévère permit d'ouvrir les bains pendant les nuits d'été, & il fit la dépense des lumières pour les éclairer.

Commode entroit sept fois par jour dans le bain, & y mangeoit. Les plus sages se contentoient d'un seul bain par jour; & il suffisoit pour des hommes qui, ne faisoient point usage de linge, portoient des tuniques (chemises) de laine. C'étoit ordinairement avant le repas qu'ils se baignoient. Les gourmands, qui sentoient leur estomac trop chargé de viande, y retournoient quelquefois après le repas. Juvénal leur reproche cet excès, & leur montre la mort subite comme la suite & promptie punition de cette recherche voluptueuse:

*Pona tamen praeiens, cum tu deponis amictum
Turgidas, O! crudum pavorem in balnea portas.
Hinc subita mories, atque intestata senectus.*

Ceux des Romains qui voulaient capter la bienveillance de leurs concitoyens, faisoient bâtir des bains publics, assignoient des fonds pour leur entretien, & les ouvroient gratuitement au peuple. Mecène, selon Dion, bâtit le premier bain public. Agrippa seul en ouvrit cent soixante-dix; & l'on ne doit plus être étonné après cela de voir dans Publius-Victor qu'il y avoit dans Rome jusqu'à huit cents bains publics. On en faisoit à la ville par testament; & les juriconsultes romains font mention de cette munificence de Scævola, habitant de Tibur. (*Lex PATRONUS 35, ultim. de Leg. 3.*) D'autres les surpassèrent encore & fon-

derent des bains gratuits pour les étrangers & les voyageurs. Les deux inscriptions suivantes en font foi. La première est à Rome:

L. OCTAVIO. L. F. CAM
RUF. TRIB. MIL. LEG. IIII.
SCYTHICAE. PRAEF. FARR
AIS. DUOMVIR. QVINQ. AX
C. ET D. D. AUGURI. EX. D. D.
CREATO
QUI. LAVATIONEM. GRATUITAM
MUNICIPIBUS. INCOLIS
HOSPITIBUS. ET. ADVENTORIIIS....

La seconde se trouve dans Zagarolius:

C. AURUNCIVS....
COTTA
COLONIS. INCOLIS. HOSPIT....
ADVENTORIIIS. SERVISQUE
EORUM
LAVATIONEM. EX. SUA. PECUNIA
GRATUITAM. IN. PERPETUUM
DIDIT

Le bain gratuit étoit au nombre des largesses que les empereurs faisoient au peuple dans les réjouissances publiques; mais aussi dans les calamités publiques, on lui retranchoit cette commodité, ainsi que le plaisir des spectacles.

On peut assurer généralement qu'à Rome, dans les premiers temps, les bains des hommes étoient séparés des bains des femmes. Varron, (*de Ling. Latina 8, 42*): *Ibi confedis, ubi bina essent conjuncta aedificia lavandi causa: unum, ubi viri, alterum ubi mulieres lavarentur;* & Vitrue, (*5, 10*): *Ubi caldaria mulieribus viriliisque conjuncta, Or in istdem regionibus sint collocata.* Il y en avoit cependant qui servoient alternativement aux deux sexes. On peut le conclure d'un discours de Gracchus, extrait par Aulu Gelle, (*10, 3*) *Nuper Titium Sidicium consul venit: uxorem dixit in balneis virilibus lavari velle. Quaestori Sidicino a Mallio datum est negotium, uti balneis exigerentur, qui lavarentur.* Tout s'y passoit alors avec modestie, & l'on auroit regardé comme un attentat contre l'honneur public, de voir quelqu'un passer dans un bain destiné au sexe différent du sien. Les enfans pubères ne se baignoient même jamais avec leurs pères, ni les gendres avec leurs beaux-pères. Les gens qui servoient dans chaque bain, étoient du sexe auquel le bain étoit destiné.

Mais quand le luxe & la vie voluptueuse eurent banni la modestie, & que la débauche se fut glissée dans toute la ville, les bains n'en

furent pas exempts. Les femmes s'y mêlèrent avec les hommes, & il n'y eut plus de distinction ; plusieurs personnes de l'un & de l'autre sexe n'y alloient même que pour s'amuser, ou pour cacher leurs intrigues : ils y menaient des esclaves ou des servantes pour garder les habits. Les maîtres des bains en louaient à ceux qui n'en avoient pas amené ; & ils s'efforçoient d'en avoir de plus belles que les autres maîtres de bains, afin d'attirer la foule chez eux. Tout ce que les magistrats purent opposer d'abord à ce dérèglement, fut la défense de le servir de femmes ou de filles pour garder les habits ou pour rendre les autres services aux bains, sous peine d'être noté d'infamie. Mais l'empereur Hadrien défendit rigoureusement ce mélange honteux d'hommes & de femmes. Il fit séparer les bains pour les deux sexes ; *lavacro pro sexibus separavit*, dit Spartien ; c'est à-dire, qu'il leur assigna des bains dans des bâtimens ou des quartiers séparés.

Ce règlement fut de peu de durée ; car Marc-Aurèle rétablit la distinction des bains, *lavacro mixta summovit*. On vit subsister cette loi sage jusqu'à l'luxurieux Élagabale, qui permit aux deux sexes l'usage des mêmes bains. Mais Alexandre-Sévère rétablit de nouveau l'ordre & la décence ; & l'on ne trouve plus depuis de règlement relatif aux bains.

Les bains des particuliers devinrent, sous les empereurs, des objets de luxe & de recherches, ainsi que les thermes. Les statues, les colonnes n'y étoient pas épargnées. Sénèque (*épist.* 86) : *Quid cum ad balnea libertinorum perveneris ? Quantum statuarum est, quantum columnarum est, nihil sustinentium, sed in ornamentum piscinarum & impense causa !* On en couvrait les murailles de peintures précieuses, de marbres rares, & même de mosaïques. Sénèque reproche encore ce luxe à ses concitoyens, (*ibid.*) : *Pauper sibi videtur et sordidus, nisi parietes magnis & pretiosis orbibus resplendent ; nisi Alexandrina marmora Numidicis crustis distincta sunt ; nisi illis undique operosa & in pictura modum variata circumlitio preceantur.* Symmaque (*épist.* 6, 50) : *In minoribus balneis piscinalem picturis potius, quam musco excoli non probavi.* L'antiquité expliquée du P. Montfaucon, & son Supplément, nous offrent des restes de bains qui justifient ces plaintes de Sénèque & de Symmaque. Ils ont, à la Vérité, appartenu aux Augures, puisqu'ils sont situés sur le mont Palatin ; mais on sait que ceux des riches citoyens ne leur cédoient point en magnificence. Les femmes s'y servaient de sièges d'argent & de baignoires de même métal : *Argento femina lavantur, & nisi argentea solia sessidant*. Plin., (33, c. 2).

Les Romains répandant dans toute l'Europe ce goût pour les bains & pour les mosaïques, auquel nous devons ces restes précieux que l'on trouve journellement dans presque toutes les villes anciennes, dans celles d'Angleterre même.

Pendant que l'on prenoit le bain, on se tenoit

dans un repos parfait. Quelques écrivains méditoient alors leurs compositions. Suétone (*Aug.* c. 85, n. 5) parle d'un petit recueil d'épigrammes qu'Auguste avoit composé dans le bain. Plin. le jeune dit que son oncle disoit ou écoutoit des lectures utiles pendant qu'on le froitoit & qu'on l'essuyoit hors du bain.

Après s'être baignés & lavés, les anciens se faisoient racler la peau avec des lames élastiques, de cuivre ou d'argent, pour enlever la saïsse. On les froitoit ensuite avec des parfums & des huiles odoriférantes. Élagabale ne se baignoit même que dans des eaux parfumées avec du saïfrin & d'autres plantes aromatiques.

Pour la disposition des piéces qui formoient les bains, voyez THERMES.

On chauffoit les bains publics avec des boules de matières combustibles enduites de poix.

Les bains d'Abascantus étoient situés dans la première région. Rufus & Victor seuls en font mention. On ne connoît point cet Abascantus auquel les Romains en étoient redevables.

Les bains d'Agrippa.

— de Novatus.

— d'Olympias.

} Voyez THERMES.

Les bains d'Agrippine. Victor les désigne par le mot *lavacrum* ; de manière qu'on ne peut les confondre avec une fontaine. Ils étoient situés dans le Viminal, la cinquième région. Les antiquaires s'accordent tous à placer ces bains de la mère de Néron sur la colline qui fait face à l'Église de Saint Vital. On assure que des ouvriers y trouvoient dans des fouilles deux statues de Bacchus, avec l'inscription suivante : *in LAVACRO AGRIPPINAE*. Il paroît d'après cette inscription, que c'étoit un bain particulier, *lavacrum*, & qu'il faisoit partie de la maison d'Agrippine.

Les bains d'Alexandre-Sévère étoient en grand nombre ; car cet empereur en fit construire dans tous les quartiers de Rome, selon Lampride, & plusieurs porteroient son nom.

Les bains d'Ampellis ou d'Apellis étoient, selon Victor, dans la quatorzième région au-delà du Tibre. On ignore quel étoit cet Ampellis ou Apellis ; mais des bassins de marbre trouvés auprès de la porte Settimiana, ont renouvelé le souvenir de ces bains ou de ceux de Prétilianus, auxquels ils ont certainement appartenu.

Les bains de Balanus & de Mamertinus étoient placés dans la première région. Ces deux Romains n'ont joué aucun rôle remarquable dans les annales de leur ville.

Les bains du dictateur César étoient de forme ovale, terminés par quatre demi-cercles. C'est ainsi qu'on les voit figurés sur un ancien plan de Rome publié par Bellori.

Les bains de Claudius Hétruscus sont connus par les vers de Stace (*Sylv.* 1, 5, 34) & de Martial (*vi*, 42, 8). On ignore cependant l'endroit où les avoit construits cet afranchi de Claude. On sait seulement qu'ils étoient recommandables par

la variété & le prix des marbres, par la grandeur & la belle proportion des appartemens, & enfin par les canaux & les robinets, qui étoient d'argent massif.

Les bains de Daphnis se trouvoient, selon Rufus & Victor, dans la quatrième région; celle du temple de la Paix. Pausanias croit, avec assez de vraisemblance, que leur nom venoit d'un petit bois de laurier, auprès duquel ils étoient situés.

Les bains de Narcisse, affranchi de Claude, étoient situés auprès de la Basilique de Murcien. Voyez BASILIQUE.

Les bains de Néron faisoient partie de sa maison.

Les bains Palatins prenoient leur nom de la montagne sur laquelle ils étoient bâtis. On en voit encore aujourd'hui de précieux restes ornés de peintures, d'arabesques, de mosaïques, de dorure, &c. Ils servaient aux empereurs, & recevoient une partie de l'eau Claudia, qui y étoit conduite par des aqueducs qui subsistent encore en partie.

Les bains de Paulus. Rufus & Victor les placent dans la région du haut Sentier. On eroit qu'ils étoient situés auprès de la tour de Consl, & qu'ils ont fait donner à cette petite élévation le nom de *Magnapoli* ou *Magnopoli*, comme le peuple l'appelle aujourd'hui. *Magnapoli* veut dire bains de Paulus. Donatus refuse de reconnaître les restes de ces bains dans un portique souterrain, qui est orné de colonnes de briques, & qui est circulaire comme une portion de théâtre.

Les bains de Polyetele étoient placés auprès de l'école du gladiateur *Æmilius Lepidus*.

Les bains de Sura. *Aurelius-Victor*, (*épist.* c. 13, n. 6) dit que Trajan éleva des bains en l'honneur de Sura, qui lui avoit procuré l'empire. On peut conjecturer d'après *Publius-Victor*, qu'ils étoient situés sur le mont Aventin; car c'étoit-là qu'avoit sa maison *L. Licinius-Sura*, consul sous Nerva & sous Trajan. Dion dit qu'il fit bâtir une gymnase à ses frais. Sur l'ancien plan de Rome, publié par Bellori, on voit des portiques & d'autres bâtimens qui ont pu servir à ces bains, sur le mont Aventin.

Les bains de Torquatus étoient situés auprès des fers jardins. Voyez JARDINS.

Les arts ont répété & répéteront toujours la représentation des objets que les hommes ont le plus souvent sous les yeux; ainsi les Romains ont fréquemment représenté les situations qui avoient rapport à leurs bains. L'usage du bain leur étoit presque nécessaire, pour suppléer au défaut du linge, & utile pour la santé; mais ce qui les faisoit plus encore, c'est qu'il servoit à leur volupté. Aussi ont-ils représenté plus souvent des femmes, ou lorsqu'elles étoient dans les étuves, ou dans les momens auxquels, dépouillées de tout vêtement, elles entroient dans le bain, ou s'effuyoient après en être sorties. Le

plus grand nombre de ces figures ne présente aucun attribut de Vénus; cependant les modernes sont, généralement parlant, dans l'habitude de les regarder comme des représentations de cette déesse, & conséquemment de leur donner son nom. Pour m'élever contre cet abus, je raporte cette figure, & je la donne pour exemple: elle me paroît ne représenter qu'une femme ordinaire; & j'aurois en un grand nombre d'autorités pour en faire une déesse.

L'objet que cette femme tient dans sa main fermée, n'est point assez apparent pour être reconnu. La disposition de cette figure est froide, & le travail est aussi commun que peu agréable. *Caylus* 3, pl. 44, n. 1.

BAISAMPSEA, près du golfe Arabique.

Goltz seul attribue à cette ville de médailles impériales grecques.

BAISER. Voyez EMBRASSER.

BAJULE; nom d'un office de la cour des empereurs grecs. Les *bajules* étoient les précepteurs des princes. Il y avoit le grand *bajule* & les *bajules*; le grand étoit le précepteur en chef, & les *bajules* étoient les sous-précepteurs. On trouve le mot *bajulus*, βαῦλος, dans le scholiaste de Sophocle, (*in Ajax Iovario*): βαῦλος οὗ τοῦ τρυφή, à *tryphe* ou *baïus*. Un manuscrit de Théophraste, qui est à la bibliothèque du Roi, porte βαῦλος; mais c'est la prononciation moderne des Grecs qui a causé cette erreur: car ils prononcent le T comme I; il faut restituer *bai* ou *baïus* *bai*.

Le premier *bajule* que l'on trouve dans l'histoire Byzantine, est sous Théodose le jeune, qui, selon Cedrenus, établit Antiochus intendant, patrice & son *bajule*, *bai* ou *baïus* *bai*. Depuis cet officier fut appelé grand *bajule*. C'est d'après cet usage des Grecs, que les Italiens ont appelé *bajule* d'un royaume, celui que les Anglois ont nommé *protecteur*. On vouloit exprimer par ce mot le soin que doit avoir d'un prince son précepteur. Il doit l'aimer comme le nourricier chérir l'enfant qu'il a porté, *bajularis*, dans ses bras.

L'auteur de la vie de Louis le Débonnaire, dit que Charlemagne donna Arnoud pour *bajule* à ce prince; c'est-à-dire, pour conseil, pour ministre. *Hinemar* (*ep.* 2, c. 2) décrit au long les qualités des *bajules*. *Balsamon* dit (*lib.* 7, *medit.*) dans *Leucivius*, que l'on appelle en général *bajules* les précepteurs des enfans. Grégoire de Tours parle en effet (*vies des Peres*, c. 6) des *bajules* de S. Gal, qui n'étoit pas fils de roi. Quelques auteurs modernes ont dérivé du mot *bajule* celui de *bailli*, *ballivus*.

BALA, surnom de la famille *Ælia*.

BALANCE. Cet instrument ne paroît point parmi les hiéroglyphes; & les seuls momens égyptiens sur lesquels on puisse le voir, sont une des momies expliquées par Alexandre Gordon, & un scarabée de fardonne de Stofch.

Dans toutes les découvertes d'antiquités faites avant celle d'Herculanum, on n'avoit trouvé

qu'une seule espèce de *balance*, celles qui ressembloient à nos *pelons* ou *romaines*; c'est-à-dire, qu'elles sont formées par une verge ou fléau, sur lequel le poids augmente à proportion qu'il s'approche de son extrémité. Ce poids a assez ordinairement la figure d'un petit buile de divinité. À une des *balances* qu'on voit dans le cabinet de Portici, est suspendue la tête de l'Afrique, telle qu'on la trouve sur des médailles. On lit sur un autre fléau : *TI. CLAUD. EXACT. CURA AEBIL.* Ces *balances* d'Herculanum ont toutes un bassin à la place du crochet ou crampon que nous mettons à celle de la même espèce dont nous faisons usage : il tient par trois ou quatre chaînes bien travaillées & passées dans une plaque ronde, qui donne la facilité de les reserrer plus ou moins.

Le cabinet de Sainte Gèneviève renferme un de ces builes, qui seroit de poids à une romaine ancienne. M. le duc de Chaulnes possède un fléau antique de romaine, long de plus de trois pieds. On peut conjecturer que la plupart des builes de divinités antiques qui ont une bélière ou anneau, ont servi de poids.

Herculanum a enfin donné aux antiquaires quelques *balances* avec deux bassins, telles qu'on les voit représentées sur les médailles & sur d'autres monumens. Il y en a de si petites, qu'on pourroit croire qu'elles ont servi de trebuchets.

Mercuré présidoit aux *balances* & aux poids. (Voyez *MERCURUS*.) C'est pourquoi sa tête & son buile servent de poids à plusieurs *balances* des muséum de Florence & d'Herculanum. On voit sur une cornaline du baron de Stosch ce dieu debout, tenant de la main droite le caducée, & de la gauche une *balance*. Devant lui est placé le cancre & les poissous & le scorpion sont derrière lui. La position de ces signes du Zodiaque, gravés sur cette pierre, est exprimée par ces vers de Manilius :

*Aequata sum LIBRA, die cum tempore noctis
Attrebit ardens fulgente Scorpion astro.*

On retrouve encore dans la même collection une cornaline, sur laquelle Mercure porte une *balance*. Ce dieu n'y a d'autre attribut que les talonnières.

Les poètes disoient que ce signe du Zodiaque étoit la *balance* d'Aïtrée, retirée dans le ciel à l'époque du siècle de fer. Virgile voulant faire l'éloge de l'équité d'Auguste, l'assure qu'après sa mort il ira demeurer dans le signe de la *balance*.

La *balance* est l'attribut ordinaire de Thémis & de l'Équité. On la voit aussi sur les médailles dans les mains des femmes qui représentent la déesse *Moneta*. Elles sont quelquefois au nombre de trois; peut-être à cause des trois métaux employés par les Romains à servir de monnaie.

BALANE; une des huit filles d'Oxilius & de la nymphe Hamadryade. Voy. HAMADRYADE.

BALANEA, en Syrie. ΒΑΛΑΝΕΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont : RRRR. en bronze. (Pellerin.)

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait fraper une médaille impériale grecque, non en l'honneur d'Auguste, comme l'a cru Vaillant, ce qui est plus que douteux; mais en l'honneur de Marc-Antoine, comme l'a fait voir M. Pellerin.

BALANTION; monnaie des Romains. Voyez PHOENICIA.

BALAUSTIUM; fleur du grenadier, que les anciens employoient pour la teinture de pourpre. Le fameux Gobelin s'en servit à Paris sous François I, pour faire l'écarlate.

Ceux qui prenent pour le *balanistum* la fleur que l'on voit sur les médailles de Rhodes, l'y reconnoissent pour l'emblème du grand commerce que faisoit cette île d'étoiles teintes ou pourpre.

M. Daubenton a recoué la fleur qui est sur les médailles d'argent de l'île de Rhodes, pour celle de la rose simple.

BALAYEUR des temples. Voyez NÉOCORE.

BALBEK. L'histoire survit à tous les siècles, & les hommes croient en conséquence immortaliser les faits qu'ils lui consacrent. Souvent il ont eu à s'applaudir de cette confiance. Il ne reste pas aujourd'hui une seule pierre qui nous indique l'endroit précis où étoient situées Troie, Babylone & Memphis; & cependant l'histoire nous entretient depuis deux ou trois mille ans des merveilles qu'elles renfermoient. Nous trouvons au contraire des ruines de villes anciennes, dont elle fait à peine mention. Il en existe entr'autres de si riches & de si précieuses pour la sculpture & l'architecture, que les monumens dont elles attestent l'existence, ont été les plus beaux qui soient jamais sortis des mains des hommes. Palmyre & Balbek, l'ancienne Héliopolis de Syrie, n'offroient depuis long-temps ces débris respectables qu'à des Arabes ignorans, ou à des Turcs superstitieux; lorsqu'en 1678 des commerçans anglais, qui se trouvoient à Alep, eurent la curiosité de vérifier les récits des Arabes. L'hyperbole si familière aux Orientaux, pouvoit facilement avoir exagéré les faits dans leurs bouches; & l'amour de la vérité, apaisé des peuples éclairés, devoit chercher à dissiper les merveilleux & à éloigner les fables. Les premiers efforts de ces marchands furent infructueux, parce qu'ils furent pillés par les Arabes; mais leur zèle ne se refroidit pas. Treize ans après ils firent une seconde tentative, & passèrent quatre jours à Palmyre.

De quel étonnement ne dûrent pas être frappés les savans d'Europe, en lisant dans les Transactions Philosophiques, la relation de ce voyage, & la description des monumens qui subsistent encore en partie! Pouvoient-ils croire qu'on eût ignoré depuis Zénobie, le climat où avoit existé

la capitale de son empire; & qu'une villa aussi avantageusement située pour le commerce, eût été entièrement effacée de la mémoire des hommes! Placée en effet entre le Tygre & l'Euphrate, entre Séleucie & Antioche, sur les frontières du royaume des Parthes, à cinq journées de la Méditerranée, elle fut sous les Séleucides & les empereurs romains, l'entrepôt du commerce de l'Europe & des Indes. Cependant on en ignoroit absolument la position; & quelques savans jetèrent des doutes sur l'authenticité de la relation publiée par les commerçans anglois. Les choses restèrent dans cet état d'incertitude jusqu'en 1751, que MM. Dawkins & Wood nous donnèrent la description des monumens qu'ils avoient trouvés & destinés à Palmyre & à Balbek, sous la protection de la Porte & des bachas de Syrie. À la beauté des dessins ils ont joint des recherches sur l'état ancien de ces deux villes, & ils semblent avoir épuisé cette matière. Quant aux inscriptions palmyréniennes, grecques & latines qu'ils ont rapportées, toute l'Europe savante connoît le travail de M. l'abbé Barthélemy, & fait qu'il a retrouvé l'alphabet palmyrézien, & à l'aide duquel il les a toutes expliquées. Cette découverte précieuse pour l'intelligence des langues orientales, peut conduire un jour à quelques vérités importantes, & à des faits dont l'ignorance jette peut-être de grandes obscurités sur l'histoire ancienne.

Environnés de déserts, Palmyre & Balbek ont conservé beaucoup plus de restes de leur ancienne splendeur, qu'aucune autre ville ancienne; parce que l'avidité des Arabes n'a pu trouver aucun emploi de leurs ruines. Il auroit été trop dispendieux de les transporter jusqu'aux villes les plus prochaines; & le nombre des habitans qui vivent au milieu de ces débris, est trop petit, pour qu'ils aient pu les dissiper entièrement. D'ailleurs, la beauté du climat sous lequel il ne pleut presque jamais, & la dureté des matériaux, qui sont tous de marbre & de granit, ont beaucoup contribué à leur conservation. Entre autres débris de temples qu'offre Palmyre, ceux du temple du Soleil, qui est conservé en grande partie, sont dignes des plus beaux siècles de l'architecture grecque; & le péribole qui l'environne sembleroit avoir servi de modèle à la colonnade du Louvre, si Perrault, qui s'est immortalisé par ce superbe monument, en avoit pu prendre connoissance. Tant il est vrai que les proportions des anciens ordres renferment toutes les beautés de l'architecture, & que les artistes habiles qui sauroient les méditer & les combiner, en tireroient les mêmes résultats. À quelle autre cause en effet pourroit-on attribuer une ressemblance aussi parfaite de deux édifices construits à près de mille lieues, & deux mille ans de distance l'un de l'autre, & sans aucune communication entre les monumens & les architectes?

Les savans anglois trouveront à Balbek un plus grand nombre de monumens, assez bien conservés

Antiquités, Tome I.

pour pouvoir juger de leur ensemble, & réfléchir dans les desseins les parties qui le temps a consumées, ou que les Ottomans, peuple né pour être le siège des sciences & des arts, ont abâties. Les dimensions du grand temple étoient par leur grandeur: un superbe portique conduisoit par deux branches égales au temple proprement dit, auquel on montoit par un escalier dont la longueur des marches pouvoit soutenir huit personnes de front. Des colonnes corinthiennes cannelées, de quatre pieds anglois de diamètre, & de trente-six d'élevation, portent une voûte divisée en compartimens sculptés. On ne fait lequel admirer le plus, de la hardiesse de l'architecture, ou de l'élégance du sculpteur. Les soffites, les architraves, les frises & les frontons de Palmyre & de Balbek sont ornés de sculptures recherchées avec le plus grand soin, & variées à l'infini. Le milieu des desseins est rempli par des figures en bas-relief. Heureux MM. Dawkins & Wood, qui se sont proménés sur ces précieuses ruines, qui en ont vu une partie braver la fureur du temps qui dévore tout, & qui ont su rétablir dans leurs planches ces temples angules! Bienôt la barbarie des habitans, & l'avidité des bachas d'Alap, qui brisent les colonnes pour enlever le fer qui les assemble, n'y laisseront pas subsister le moindre débris; & le voyageur curieux ne trouvera bientôt plus de vestiges de ces magnifiques bâtimens. Paris nous offre un motif de consolation: le temple dédié à la patronne de la France s'élève au milieu des Églises gothiques que cette capitale renferme, comme le chéne majestueux au dessus des humbles arbrisseaux. Il offre à nos regards la hardiesse des Goths réunie à l'élégance des Grecs. Balbek & Palmyre revivent dans cet auguste monument. La richesse & l'élégance des sculptures les retracent à nos yeux. Hélas! pour quoi Soufflot, cet habile architecte, n'a-t-il pu achever son ouvrage, jouir de l'admiration de la France étonnée, & voir les cris de l'envie étouffés par les louanges & les applaudissemens de l'Europe entière!

BALBIN.

DECVS CÆLVS BALBINVS AVGVSTVS.

Ses médailles font:

RRR. en or.

R. en argent;

Il y a plusieurs revers RR.

RR. en médaillons de potin d'Égypte.

R. an G. B. de coin romain;

Il y a des revers plus rares: la libéralité de plusieurs figures est RR.

RRR. en M. B.

O. de colonies, & de G. B. grec.

RRR. en médaillons grecs de bronze.

RR. en M. B.

RR. en M. B. d'Égypte.

BALBIS, } étoit une ligne (linea) tracée dans les cirques devant les cerceres, pour renfer-

FFF

mer sur un espace déterminé les athlètes, les cavaliers & les chars qui disputoient le prix de la course, jusqu'au moment où le président des jeux leur donnoit le signal. Un héraut veilloit sans cesse sur eux, & les avertissoit de ne pas avancer au delà de cette ligne, en leur criant : *Βαλβίς ἀγέρει, δὲς ποῖα παρὰ, lineam reddo, ad lineam pedem pone; découvrez la ligne, approchez vos pieds de la ligne.* Terrullien a pris de cet usage un grand nombre d'expressions, telles que *linea infisteret, ad lineam dimicare, intra lineam gradum colligere, &c.* Quelqu'un voyant un orateur s'agiter avec trop de véhémence, & faire de trop grandes digressions, demandoit, selon le récit de Quintilien, que le héraut fit la proclamation ordinaire, *βαλβίς ἀγέρει.*

La *balbis* étoit, selon Harpocraton, une corde que l'on abaissoit sous les pieds des chevaux : *Balbis* dicitur linea quæ est sub repagulis, quod cursum super eam gradiantur in stadium procurentes. Selon un interprète d'Aristophane, c'étoit un madrier que l'on enlevait ; & il confond la *balbis* avec les *repagula*, les barrières, (*Equit. iv, 1, 9*) : *Balbis, seu valva, est lignum quod ex transverso in principio cursum positum est, quo sublato, ubi signum datum est, mittunt in cursum cursores.*

Les Grecs appelloient *βαλβίς* le commencement & la fin de la course, parce que les coureurs revenoient au même endroit d'où ils étoient partis, & y recevoient leurs couronnes. Pollux nous sert de témoin (*ii, 30*) : *Ἰνα δὲ πρῶτον, πάλιν καὶ ἔσχατον, καὶ βαλβίς, ἰνοὶ δὲ βαλβίς.*

BALBUS, begue ; surnom qui annonçoit une difficulté dans la prononciation, *a balando potius quam loquendo*, dit Lisdore, (*x*). Il fut donné à plusieurs familles de Rome dont nous avons des médailles ; aux familles *ACILIA*, *ATIA*, *ANTONIA*, *CORNELIA*, *NEVIA* & *THORIA*.

BALDER étoit, dans la mythologie des peuples septentrionaux, fils d'Odin. On le représentoit sage, éloquant, & doué d'une majesté si frappante, que ses regards étoient resplendissants. En un mot, c'étoit l'Apollon des Grecs. Voyez *TRN*.

BALÉARES. Les habitants des îles *Balæares* inventèrent, disoit-on, les frondes, & se rendirent redoutables par leur habileté à s'en servir. On assure que pour former les jeunes gens à cet exercice militaire, les mères plaçoient à une certaine distance leur nourriture, & ne la faisoient prendre qu'après la leur avoir vu abatte à coup de fronde. La fronde des îles *Balæares* devint célèbre chez les Romains. Virgile, (*Georgic. i, 309*) :

Stupra torquentem Balæaris verbera funda.

Et Ovide, (*Mét. ii, 727*) :

*Non secus erat, quam cum Balærica plumbum
Funda jacti : vultu illud, & incandescit ardens.*

Strabon (*ii, p. 116*) & Eustathe (*in Dionysium*) disent que les habitants de ces îles portoient les premiers des *LEUCITARES*. Voyez ce mot. *BALEARICUS* ; surnom de la famille *CACILIA*.

BALEINE. Laomédon ayant refusé à Neptune une récompense qu'il lui avoit promise, fut obligé, pour l'apaiser, de lui immoler sa fille Hélione, & de l'exposer à un monstre marin qui devoit la dévorer. Hercule délivra cette infortunée princesse ; & le monstre envoyé par Neptune fut placé dans le ciel, où il forme la constellation de la *baleine*. Mela rapporte sérieusement que l'on montrait de son temps à Joppé ; en Syrie, le squelette du prétendu monstre qui devoit servir le ressentiment de Neptune. Ce squelette fut apporté à Rome par M. Seaurus (*Plin. ix, 5*), qui amena pendant son édilité la curiosité du peuple avec ces énormes restes, dont les côtes surpassoient en longueur la hauteur des éléphants de l'Inde.

BALIOS ; c'est le nom d'un des chevanx immortels d'Achille, né du Zéphyre & de la jeune Podarge. Son nom grec *Βάλιος*, veut dire tréché.

BALISTARIUS (MAGISTER). Muratori (*774, 2*) rapporte une inscription sépulcrale gravée en l'honneur d'un militaire, dont le grade est exprimé par ces deux mots. Il étoit sans doute préposé à la garde & à la conduite des balistes.

Les *balistaires* étoient compris dans le nombre des troupes armées à la légère. Végèce (*ii, 2*) : *Item levem armaturam, id est, ferentium, agilitariis, funditores, balistarios.* On croit que ce même nom désignoit des soldats armés d'arbaleètes, qui furent introduits dans les armées romaines vers le temps de Constantin. Sous ce dernier rapport, les *balistaires* étoient encore appelés *manuballista* ou *arcuballista*, & en grec *χυροβαλίστρας*.

BALISTE. Machine de guerre dont les anciens se servoient pour lancer des traits d'une longueur & d'un poids surprenant : elle chassoit aussi des balles ou boulets de plomb égaux en poids aux grès traits qu'elle lançoit. C'est la définition que donnent de la *baliste* ceux qui, à l'exemple de plusieurs écrivains de l'antiquité, la confondent avec la catapulte. Mais le chevalier de Folard, qui a fait de nombreuses recherches sur les machines de guerre des anciens, & qui en a tracé des dessins précieux par leur exactitude, croit que la *baliste* lançoit des pierres, & la catapulte des traits ou des dards. Végèce & Ammien Marcellin nous ont laissé d'amples descriptions de ces machines meurtrières.

Quoique le nom de *balistr* soit grec, & qu'il vienne de *βάλλω*, jeter, il n'est pas certain que les Grecs s'en soient servis. Il paroît même que les Romains, jusqu'au temps de César, ne l'employèrent qu'à lancer des pierres ; ou peut-être en donna-t-on depuis le nom indifféremment à la

estapulte, qui lançoit des traits. Les pierres que lançoit la *baliste* pesoient quelquefois jusqu'à cent livres romaines (de douces onces). Vitruve parle de pierres pesant plus de trois cents livres (x, 22) : *pondo cccxx*, jetées par les *balistes*.

Les ravages produits par ces masses énormes étoient terribles, & ne peuvent se comparer qu'à ceux de nos boulets & des bombes. En voici la description prise dans Lucain, (*iii*, 469) :

*At saxum quoties ingenti ponderis ictu
Excutitur, qualis rupes, quam vertice mantis
Abscidit impulsu ventorum adijcta vestitus,
Frangit caecula rursus : nec tantum corpora pressa
Exanimat ; totos cum sanguine dissipat artus.*

L'auteur d'une *guerre des Juifs*, attribuée à Héglippe, parle (*iii*, 12) d'une tête fracassée & portée à trois lades, d'un enfant arraché du ventre de sa mère, & jeté à un demi-lade par la violence des pierres que lançoient les *balistes*.

On en attribuoit l'invention aux Phéniciens. Plinie (*vi*, 56).

BALISTE, tyran sous Gallien.

SERVICUS ANTIQVUS BALISTA AVE.

Ses médailles ne se trouvent point dans les cabinets, & ne sont connues que dans le recueil de Goltz.

BALLÉUS. On le croit roi d'Illyrie.

Ses médailles, avec ΒΑΣΙΛΕΥΣ. ΒΑΛΛΙΟΤ. sont :

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

BALLATORES *Cybela*. Muratori (185, 4) rapporte une inscription dans laquelle il est fait mention des *sacrales ballatores Cybela*. Il croit, avec fondement, que *ballator* est dérivé ici du grec βαλίζω, *danseur*, & qu'il est synonyme de Galli & de Corybantes.

BALLE. Voyez PAMME.

BALLETS de plomb, glands de Plomb. „ J'ai eu de la peine à imaginer, dit le comte de Caylus, (*Rec. ii*, pl. 93, n°. 3) l'usage auquel étoient employés ces deux plombs formés en olives, & chargés, l'un de caractères grecs, l'autre de caractères latins. Je les reconnoissais pour antiques, & il étoit facile de juger qu'ils n'avoient pas été fabriqués sans dessein. J'avois fait trop peu d'attention, en lisant les auteurs anciens, aux endroits qui pouvoient me donner des éclaircissements ; enfin, j'avoue que je ne pouvois comprendre l'objet de ces espèces de *balles*. Je trouvai par hasard, dans la traduction française que nous a donnée Baudelot, des remarques de Faber sur les portraits des hommes illustres, du cabinet de Fulvius Ursinus (*pag. 104*), ce qui fait : „ Sur un „ gland de plomb, antique néanmoins, que peut-

„ être les frondeurs de l'armée de César, au „ combat de Pharsale, avoient jeté, on lit ces „ mots : *Fraps Pompéi* „ . Ce passage réveilla mes idées ; & quoique M. Baudelot ne cite aucun auteur, je me livrai à des recherches, & je fus bientôt convaincu que mes plombs avoient servi aux anciens dans les combats „ .

„ En effet, les frondeurs jetoient autrefois des pierres ; car Xénophon dit : *Iussit funditores lapidum plenas habere sacculos* . Mais il n'étoit pas naturel que ces soldats, dont les attaques étoient importantes, & quelquefois décisives dans les commencemens d'une bataille, n'eussent par des *balles* d'une égalité constante, d'un poids & d'une forme convenables. Les pierres étoient souvent difficiles à trouver, & la variété de leur figure & de leur grosseur pouvoit nuire à l'effet qu'on en attendoit. Les anciens avoient donc des *balles* de plomb dans les arsenaux ; ils leur donnoient le nom de glands, & leur faisoient souvent porter des caractères relatifs aux circonstances „ .

„ Avant que de mettre en œuvre les autorités des écrivains latins, je m'arrêtai à examiner le sentiment d'un auteur moderne, dont le récit est capable seul d'établir une certitude sur cette matière „ .

„ Targioni Tozzetti (*), dans la relation de ses voyages en Toscane, assure que l'on trouve depuis long-temps dans le voisinage de Pise, & dans un lieu situé sur des montagnes dépendantes de cette ville, des glands de plomb : *Di peso denari 21, e anco d'un'oncia l'una, &c.*, formés en olives, & ressemblant à des pierres judaïques. Ils servoient anciennement, dit-il, aux frondeurs ; & il renvoie ses lecteurs à Juste-Lipse de *Milit. Rom.*, & à Ulysse Aldrovandus, *Métall.* 176. M. Tozzetti fit chercher de ces *balles* dans la pente de cette montagne, & ne put en trouver que deux, qui, apparemment, n'avoient point de caractères ; car il cite celles qu'il a vues à Florence, dans le cabinet du marquis Capponi, & sur lesquelles on s'aperçoit qu'il y avoit eu des lettres enfoncées dans un carré marqué par des lignes crenelées. Le nom de *Castellare*, & la situation avantageuse de cette montagne, qui, sans être commandée, commande à tous les environs, lui persuadent qu'anciennement il y avoit dans cet endroit un fort qui doit avoir subsisté jusqu'à l'invasion des Barbares ; mais il convient qu'on n'y voit aujourd'hui aucun vestige de bâtiment. Les plombs dont il parle augmentent, selon lui, cette conjecture : il suppose qu'on a pu les tirer pour la défense ou l'attaque de cette place, & il appuie son opinion sur cet endroit où Virgile, parlant des soldats d'Agamemnon & de Palestine, qui vinrent au secours de Turnus, dit (*Æneid.* vii, 686) :

F f f ij

*Paras maxima glandes
Liventis plumbi spargit.*

„Juste-Lipse cité en preuve par M. Tozzetti, rapporte, non dans le Traité de la Milice Romaine, mais dans la Poliorcetica, cinq de ces plombs, dont trois ont des caractères. On trouve sur celui qui a le plus de ressemblance avec le sien, *FUGITIVI PERITI*, & sur les deux autres, qui sont d'une forme un peu différente, *ITAL.* & *GAL.*; ce qui, je crois, veut dire *Itali & Galli*..

„Aldovrandi en a fait graver deux, exactement conformes aux miens. On lit sur le premier *VIR.* de relief, & à rebours, par l'inattention du graveur; l'autre n'est traversé dant sa longueur, que par un trait qui peut venir du moule, au sortir duquel on n'a pas ébahi le mortecou. L'insignité n'est point l'objet de cet auteur; il n'en parle que par rapport à leur matière..

„Ces glands étoient donc déjà connus, & on ne doit pas douter, après ces témoignages, de l'emploi auquel ils étoient destinés. Je pourrais y joindre des autorités sans nombre, que me fourniraient les anciens auteurs. Je ne présenterai que quelques passages, & ceux qui me paraîtront les plus décisifs, pour ne pas fatiguer les lecteurs par toutes les citations qu'il seroit facile de rassembler..

„Tite-Live dit, en parlant de la victoire que les Romains remportèrent sur les Gallo-Grecs, (*Edit. Variorum* 1664, pag. 454. Tom. 3, l. 38): *Consul, quia non cominus pugnam, sed procul, locis oppugnandis futuram praeceperat animam, ingentem vim plorum, velitarum, hostiarum, sagittarum, glandisque & modicorum qui fundamitti possent lapidum paraverat.* Et plus bas, (pag. 456): *Sagittis, glande, juvenis incauti, ab omni parte confuebantur*..

„Saluste dit des Romains, qui combattoient contre les Numides (*Edit. Varior. de Bello jugurth.* p. 298): *Romani pro ingenio quisque pars inimici glande aut lapidibus pugnare.* Et César, dans ses Commentaires, (*lrv. 7, p. 360*): *Fundis ac glandibus Gallor perterrens*..

„Les poètes ont aussi souvent fait mention de ces glands de plomb, lancés par les frondeurs..
Lucrèce, (*lib. 6, 5, 177*):

*Plumbae vero
Glaes etiam longo cursu volvenda liquefit.*

Et plus bas, (v. 305):

*Plumbae saepe
Fervida fit glaes in cursu, cum multa rigoris
Corpora dimittens, ignem concepit in autis.*

Ovide, dans les Métamorphoses:

Non secus exarist, quam cum balenica plumbum

*Funda jacit: volat illud & incandescit eundo,
Et quae non habuit, sub nobilibus invenit ignes.*

Et ailleurs, (*lib. xiv, Mét. v, 824*):

*Corpus mortale per auras
Dilatatum tenet: esse lata plumbae funda
Nissa solet multo glaes intabescere caelo.*

„Contre le passage rapporté ci-dessus, Virgile fait mention de cette arme offensive dans son *Énéide*, liv. 9, v. 588:

*Et media adversi liquefacto tempora plumbi
Diffidit.*

Quoique l'autorité des poètes ne soit pas d'un grand poids, il est constant que les comparaisons qu'ils emploient, portent ordinairement sur des usages reçus; & leur témoignage concourt ici à prouver que les frondeurs jetoient dans les combats des glands de plomb. Mais l'effet qu'ils attribuent à ce métal lancé par une fronde, mérite en particulier quelques réflexions..

„L'expérience nous prouve que les balles de nos fusils s'aplatissent. Le changement de leur forme n'est pas causé par la chaleur de la poudre embrasée: elle n'a pas le temps de faire cette impression; c'est la vitesse du mouvement & la pression de l'air qui agissent sur le métal, de manière qu'il s'aplatit contre les plus faibles résistances; mais il y a loin de cette préparation & de cet amollissement, à la fusion. Les anciens voyant que les glands lancés par les frondeurs perdoient leur forme, en perçant même des corps aussi peu solides que les chairs, s'étoient imaginé que le plomb se fondait en l'air. Ils observoient tout; rien ne leur échappoit du côté des effets; mais ils en ignoroient souvent la cause..

„Je finis par un passage de Celse: ce savant homme, dont le jugement n'est jamais hasardé, & dont le témoignage seul peut faire une preuve, dit dans son livre vii, tom. 2, traduction de Ninnin, p. 356: *On est encore quelquefois obligé d'extraire des balles de plomb, des pierres, & d'autres corps semblables, qui sont entièrement enfoncés dans les chairs*..

„Voilà une partie des citations qu'on pouvoit tirer des auteurs anciens. Elles prouvent suffisamment que les balles de cette espèce, qu'on rencontre, étoient fabriquées pour servir dans les batailles..

(*Polybe: Édit. 1770, p. 119*). „Je ne parle point ici des masses de plomb qu'Archimède jetoit contre les ennemis; des glands de même métal qu'on lançoit pour donner des avis, par le moyen des caractères qu'on imprimoit sur ce plomb, ainsi qu'on peut le voir dans Hirtius, de *Bella Hispanico* (p. 836 & 840).

„J'ai trois de ces glands antiques. On lit sur le premier *VENI*, *Frape*. Les lettres sont de re-

lief & formées simplement par l'impression du moule; le second portoit des caractères grecs. On ne distingue plus que ceux qui sont marqués sur la planche; & l'on voit au revers ceux que j'ai fait graver au bas du morceau. On pourroit conclure de ce petit monnaie, que les Grecs avoient aussi l'usage de fonder des *balles* dans leurs arseaux, pour les distribuer aux frondeurs. Mais quoique ce gland ait été trouvé il y a peu d'années dans un tombeau qui fut ouvert dans l'Asie-Mineure, il est probable que les légions romaines établies dans la Grèce ont employé les caractères reçus dans les pays qu'elles habitoient; pratique que les Romains ont suivie dans des matières plus importantes. Le troisième gland est absolument uni. Le premier & le troisième gland sont à peu près de même poids; c'est à-dire, d'un peu plus de deux onces. Le gland qui porte des caractères grecs, pèse une once, un peu plus d'un demi-grain.

BALLET. Voyez le Dictionnaire de la Danse.

ΒΑΛΛΗΤΗΣ. Athénée (Deipn. 9) & Hélychius désignent, par ce nom, des fêtes établies à Eleusée, en l'honneur de Démophon, fils de Cécée.

BALLISTEA, de βαλλω, danser; danses grotesques & deshonêtes. Ce mot est synonyme de *ballemaria* ou *vallemaria*, que l'on trouve dans Isidore. Tous ces mots sont des bas siècles de l'Empire Romain.

BALLON, *foliis*, *pila*; balle à jouer, qui n'étoit remplie que de vent. Lorsqu'elle étoit fort grosse, on la pouvoit avec les bras; la main ne suffisant pas pour cet effort. Propertius (iii, 12, 5) :

Cum pila veloces fallis per brachia jactus.

Étoit-elle petite; on la lançoit avec la main, & on l'appeloit à cause de cela *foliis pugilaris*. Dans Plaute (Rud. iii, 4, 16) on entend parlant à quelqu'un qu'il menace de soufflets ou de coups de poing, lui dit :

Exemplo berce ego te follem pugillatorium faciam.

On l'appeloit aussi *folliculus*, quand elle étoit fort petite. Anguille y jouoit souvent. Suétone (Aug. c. 83). La légèreté du ballon ou de cette balle à vent, la fait surnommer plusieurs par Martial (iv, 19, 7). Elle rendoit cet exercice propre à tous les âges, même aux vieillards & aux enfans. Martial nous l'apprend en la faisant parler elle-même, (xiv, 47),

*Ita procul, juvenes, mitis mihi convenit atas :
Folle daret pueris ludere, folle senes.*

Le sphérisfère ou le jeu de paume étoit sablé, afin de fixer les pieds des joueurs, & de prévenir

les accidens qui auroient pu résulter de leurs chutes fréquentes.

BALLUCA; mot usité dans les mines d'Espagne, dérivé du grec βάλλω, jeter. Il désignoit dans les mines d'or le sable que l'on jetoit au vent, pour tirer les petites parties de métal qu'il pouvoit contenir. Plin. (33, 4) : *Idem quod minnsum est, balucum vocant.*

BALNEARIUS *fur*. En entrant dans les bains publics, on déposoit ses habits dans l'*apodyter*; ou on les donnoit à garder à un esclave des bains pour une somme modique. Le grand nombre d'habillemens qui s'y trouvoient entassés, facilitoit le vol; c'est pourquoi il est parlé si souvent dans les auteurs latins des voleurs de bains, *fures balnearii*. On regardoit cependant cette espèce de larcin comme un sacrilège, parce que les bains étoient des bâtimens sacrés. La mort étoit leur supplice fixé par les loix; tandis qu'un voleur ordinaire n'étoit condamné qu'à la restitution du double de la chose volée. Cette rigueur rendoit les voleurs des bains très-industrieux; & il étoit difficile de n'en être pas la dupe. Plaute le dit (Rud. ii, 4, 51) :

Qui ite levatum

*In balnear, ibi cum sedulo sua vestimenta servat,
Tamen furtiprinunt.*

Les citoyens aisés menaient aux bains, des esclaves pour garder leurs habits.

BALTEARIUS; officier préposé dans les légions à la garde des baudriers & des ceinturons; ou peut-être celui qui les fabriquoit. On lisoit à Rome hors la porte Pinciane l'inscription suivante, rapportée par Spon (Miscel. Antiq. scil. 7, 4) :

M. CRITONIUS. M. F.
ADOLLONIUS
MILES. EX. ARMAMEN
TARIO. AUGUSTORUM
BALTEARIUS.

BALTEUM. } Voyez BAUDRIER.
BALTEUS. }

BALTEUS & *præcinctio*. On appeloit de ce nom dans les amphithéâtres, un degré ou gradin plus large & plus haut que les autres, & qui se servoit en même-temps de passage & de séparation entre l'ordre équestre & les simples citoyens. Tertullien (de Spect. c. 3) : *Vix vocant sardines balteorum per ambitum*. Vitruve en donne les dimensions, & dit que leur largeur doit être égale à leur hauteur : *Præcinctiones ad altitudines theatrorum pro rata parte faciendæ videntur; neque altiores quam quantæ præcinctiois sineris sit latitudo*. Torelli a observé dans l'amphithéâtre de Vêrone un degré ou gradin qui est au milieu de tous les autres, & qui a deux pieds six pouces (de Vêrone) de hauteur, tandis que les autres de-

grés n'ont qu'un pied & deux pouces. Vltrove appelle ces *baltei*, *diarmata*, c'étoient, *balteum*.

BALTEUS. Les Romains désignaient par ce mot les plis que faisoit leur toge sur la poitrine & l'esomac, lorsqu'ils relevoient sous le bras droit la portion de ce voile habilement, qui descendait de l'épaule gauche, & couvroit le bras du même côté. Quintilien (xi, 3) : *Ille qui sub humero dextro ad sinistram oblique ducitur velut balteus, nec stranguetur, nec fluat.* La grâce de l'habillement consultoit en grande partie à donner à ces plis une forme agréable, ni trop serrée ni trop flottante. Curius (ii, p. 78) s'exprime sur cet objet comme Quintilien : *Quid in umbone? nec fluat, nec adstricta.* On désignoit aussi par le mot *umbone* cette masse de plis qui formoit une élévation sur la poitrine, comme l'ombon sur la surface du bouclier. Les statues drapées antiques feront mieux connoître le *balteus*, que les plus longues descriptions ne sauroient le faire.

Il faut observer que vers le temps d'Alexandre Sévère, & sous les empereurs qui le suivirent, on exagéra ridiculement cette masse de plis, comme on le voit sur les bustes de cet âge. Ces plis étoient alors si larges & si massifs, qu'on pouvoit les prendre pour une planche reconvenue de drap. Quelques modernes confondent ce *balteus* exagéré avec le *Laticlavus*. Voyez ce mot.

BALTHEUM Veneris. Voyez CISTE de Vénus.

BANDAGES. La connoissance des *bandages* les plus favorables à chaque opération, dans laquelle les chirurgiens François ont la réputation d'être les plus sçavans, se retrouve chez les anciens. Ils la possédoient à un tel degré de perfection, que les modernes ne peuvent pas se flatter d'avoir beaucoup ajouté à l'excellent Traité que Gallien a composé sur ce sujet.

BANDEAU royal; le véritable diadème des souverains. C'étoit une simple banderole; ce qui le distinguoit du prétendu diadème terminé en pointe au dessus du front, qui étoit l'attribut de Junon, des reines & des princesses du sang royal. Les antiquaires & les artistes ont affecté à celui-ci le mot *diadème*.

Le bandeau royal que portoit sur sa thiare Phraate, roi d'Arménie, étoit blanc.

Bacchus le portoit de couleur de pourpre.

Wilde, Spanheim, & d'autres ont assuré qu'Alexandre, le premier des Grecs & de tous les rois de Macédoine, n'avoit porté le bandeau royal, pour imiter Darius. On voit cependant cet ornement sur les médailles d'Archelaüs II. Ces sçavans n'ont pas distingué le bandeau royal des Perses de celui des Macédoniens; & c'est de là que vient leur erreur. Le dernier avoit toujours été en usage dans la Macédoine: le premier seul n'y fut introduit qu'après la défaite de Darius. Diodore de Sicile & Quinte-Curce le disent formellement. Alexandre prit, selon le premier historien, le *diadème des Perses*; & selon Quinte-Curce, le *diadème pourpre* vint de blanc. Le diadème, ou plu-

tôt le bandeau royal ordinaire, étoit donc blanc; & celui des Perses, que le vainqueur de Darius y joignit, étoit de pourpre.

Le bandeau royal, appelé ordinairement diadème, étoit une banderole tissée de fils de laine ou de soie, dont les extrémités nouées derrière la tête, tombaient sur le cou & sur les épaules. Les rois s'en ceignirent dans les premiers temps, & avant que de porter les couronnes. Il étoit simple, blanc, pourpre, ou violet. La couleur blanche y paroïssoit cependant affectée d'une manière plus spéciale; car Plin (iii, 21), voulant désigner des marques blanches qui étoient empreintes sur la tête d'un serpent de la Cyrénaïque, les compare au bandeau royal: *Candida in capite macula, ut quodam diademate, infigunt; & ailleurs (xi, 86) : In fronte macula quodam diademate cauleus.*

Le bandeau royal étoit quelquefois plissé, non dans le sens de sa longueur, mais dans le sens opposé, tel que l'offrent d'une manière exagérée quelques figures égyptiennes. Tacite fait mention de ces plis ou rides (Annal. vi, 37, 2) : *Nuntiaverit acule, Euphratem nulla imbrum vi sponte in immensum attollit simul inaltentibus spumæ, in modum diadematis, fissuræ orbes.* Sapor, roi des Perses, portoit, en guise de bandeau royal, une représentation de tête de bœuf d'or, ornée de pierres (Ammian. xix, 1) : *Aureum capitis arietini figmentum, interstinctum lapillis pro diademate gestasse Saporem.* Les empereurs grecs le chargèrent de broderies d'or, de pierres précieuses & de perles. (Coropulate de Offic. aula Constantinop. p. 100). On le plaçoit ordinairement sur les cheveux, de manière à laisser le front & la naissance même des cheveux découverts.

Les rois perses ajoutèrent le bandeau royal à leurs cidaris & à leurs thiars; comme on l'ajouta depuis aux couronnes. Les rois parthes qui se faisoient appeler rois des rois, portèrent un bandeau royal double. Les rois de Macédoine le portaient blanc jusqu'à Alexandre, (Lucien, dial. Diogen. & Alex.) qui y ajouta le bandeau pourpre de Darius. On voit le bandeau royal sur les médailles des rois de Syrie, d'Égypte, du Pont, de Bithynie, de Thrace & des autres rois d'Asie.

Sur la médaille de Trajan, qui porte pour légende *REGNA ADORNATA*, cet empereur donne le bandeau royal au roi d'Arménie.

Les reines portèrent aussi le bandeau royal. La tête de Jotapé en est ornée sur les médailles de Commagène. Ce fut avec son bandeau royal que la vertueuse épouse de Mithridate, Monime, essaya de se donner la mort.

La haine que les Romains, du temps de la république, avoient pour le nom de roi, s'étendit jusqu'à la marque de la royauté, le bandeau royal. Un certain Favorin reprochoit à Pompée de ce qu'il portoit autour des cnisses des bandes blanches qui ressembloient au bandeau royal: il n'importe, disoit-il, (Val. Max. vi, 27) sur quelle

partie du corps cette bande soit placée; c'est toujours au bandeau royal : *Non refert qua in parte corporis sit diadema*. Quoique Pompée alléguât pour excuse une blessure qui il avoit à la cuisse, cependant Cicéron avouoit dans une lettre à Atticus (I, 3), que ses lieux étoient choqués de cette affectation de la royauté : *Enim mihi ejus caliga, vel fasces creata non placebant*.

Les premiers empereurs romains évitèrent soigneusement de porter un ornement dont la vue bleffoit les yeux de leurs sujets; ils se couronnèrent simplement de laurier. Caligula eut envie d'en ceindre la tête; mais on voit dans Suétone (c. 22, n. 3) que, mieux conseillé, il n'exécuta pas ce dangereux dessein. Élagable s'en paroit quelquefois dans l'intérieur de son palais, comme César l'avoit fait pendant les Lupercales (Dion. 44); jamais cependant il n'osa le porter en public. Aurélien fut le premier (*Aurel. Vict. Epit. c. 35, n. 5*) qui parut en public avec le bandeau royal, & un habit tissu entièrement d'or & de pierres précieuses, comme les rois des Barbares : *Iste primus apud Romanos diadema capiti innexuit, gemmisque & aurata omni veste usus est; quod adhuc fere incognitum romanis moribus videtur*. Ses successeurs l'imitèrent presque tous; cependant cet ornement royal ne devint commun & ordinaire que depuis Constantin. On voit sur les médailles, depuis cette époque, les empereurs & les impératrices parés du bandeau royal orné de perles, de diamants, même à double rang.

Ces princes le portèrent quelquefois n'étant que Césars. Enfesse l'attribue à Constance Chlore, lors même qu'il étoit encore César. On le trouve sur quelques médailles de Julien César, quoiqu'il ne le portât pas toujours depuis, étant devenu empereur.

Plin (*vi, 56*) attribue à Bacchus l'invention du bandeau royal ou diadème : *Liber Pater... idem diadema Regum insignis invenit*. Voyez DIADÈME.

BANDELETE. Les bandeleter placées sur le front & autour de la tête des statues, ne désignent pas toujours des rois. Si l'on en pouvoit distinguer la couleur, & la reconnaître pour la couleur pourpre, affectée au diadème des princes, la question seroit décidée. C'est de cette couleur qu'étoit le bandeau royal offert par Minerve à Pâris, pour désigner la suprême puissance qu'elle lui offroit.

On ceignoit le front des vainqueurs aux jeux Olympiques, d'une bandeleter rouge. La victoire que portoit sur sa main droite la statue de Jupiter Olympien en Élide, ouvrage de Phidias, avoit, selon Pausanias, une couronne & une bandeleter. Elle tenoit sans doute cette bandeleter. Le même auteur parle de la statue d'un vainqueur aux jeux Olympiques, qui avoit aussi dans la main une bandeleter; & de la statue d'Hippodamie, placée dans le stade d'Élis, qui tenoit une bandeleter, comme pour en ceindre Pélops.

BANDELETTE. Il faut bien distinguer du bandeau royal cette bandeleter que l'on voit souvent sur la tête des philosophes & des poètes, sans qu'on la trouve jamais sur ce grand nombre de têtes d'empereurs qui subsistent encore. Les éditeurs des monuments d'Herculanum l'ont reconue en conséquence pour un attribut des littérateurs & des philosophes. Un tombeau étrusque (*Mus. Etr. tom. 3, tav. 44*) nous offre une école de philosophes qui portent cette bandeleter pour la plupart. Voyez DIADÈME & BANDEAU royal.

Les poètes ont souvent fait dans leurs vers allusion à ces bandeleteres blanches, qui sembloient être leur attribut distinctif. Stace (*Sylv. II, 1, 26*) :

*Et nunc, heu! vittis & frontis honore soluto,
Insuper vates.*

Le même poète dit dans l'*Achillide* (*1, 2*) :

Nec mea nunc primis albescent tempora vittis.

On confondoit dans les premiers temps les poètes & les devins, on interpretes des dieux, *vates*; mais ces derniers étoient couronnés de laurier & de bandeleter entortillées autour de leurs couronnes. Stace (*Theb. III, 466*) :

*Huc gemini vates sanctam veneratis olivæ
Fronde comam, & niveis arant tempora vittis.*

Virgile (*Æneid. VI, 80*) :

*Rex Anius, rex idem hominum, Phœbique sacerdos
Vittis, & sacra redimitus tempora lauro.*

Les prêtresses étoient aussi couronnées de bandeleteres. Juvénal (*Sat. VI, 30*) parle de celles des prêtresses de Cérès :

Panca adeo Ceteris vittas contingere digna.

Il faut distinguer les bandeleteres des prêtres de l'*insula*, qui s'attachoit avec des bandeleteres.

Les statues des dieux étoient ornées de bandeleteres. Virgile :

*Corripuere sacram effigiem, manibusque erant
Virgineas ausa diva contingere vittas.*

Les supplians portoiient dans leurs mains des bandeleteres, comme ceux qui demandoient la paix portoiient des rameaux d'olivier. Virgile (*Æneid. VII, 236*) :

*Ne temne, quod ultro
Præferimus manibus vittas, ac verba preantium.*

Horace (*Od. II, 14, 5*):

*Unico gaudens mulier marito
Prodeat, iustus operata deus :
Et foror clari ducis, & decora
Supplicis vitta.*

On entourait de *bandelettes* les autels (*Voyez AUTEL*) & les portes des temples. Propertius (*IV, 10, 26*):

*Impune & nullis sacra resecta viris,
Devia panica velabant limina vitta.*

Les victimes que l'on offroit aux dieux étoient ornées de *bandelettes*. Stace (*Achilleid. II, 300*):

Vittata genitrix placata juveneca iſti.

Virgile (*Æneid. II, 156*):

Vittaque deum, quas hostia gessi.

Dans le deuil & la douleur, les prêtres & tons ceux qui portoient ordinairement des *bandelettes*, les arrachoient. Stace (*Sylv. II, 1, 26*):

*Et nunc, heu! vittis & frontis honore soluta,
Infansius vates vexo mea pectora tecum.*

Le même poète dit (*Thebaid. XI, 760*):

*Sed vittis exuta comam, fraternaque bella,
Cen foror infelix pugnantium, aut annia mater,
Deflebat.*

Les *bandelettes* sacrées des prêtres, des victimes, &c. ne doivent pas être confondues avec celles qui servoient ordinairement aux femmes à relever & à nouer leurs cheveux. Martianus Capella dérive leur nom *vitta* de cet usage de lier les cheveux: *Vitta sunt, que crinibus innellantur, quibus flugantes religantur Capilli, & vitta dicta, quod vincunt.* Les filles portoient des *bandelettes* très-simples (*Valer. Flaccus VII, 6*):

Ultima virginis tunc flens dedit oscula vittis.

Stace dit qu'Ulysse, déguisé en marchand, présentait, entre autres ornemens de filles, des *bandelettes* à Achille déguisé. Le même poète parle (*Achill. I, 618*) d'une jeune fille qui relevoit ses cheveux avec une *bandelette* de pourpre:

Cinxit purpureis flaventia tempora vittis.

Les femmes mariées portoient sans doute des *bandelettes* plus larges, plus riches & plus ornées; car elles servoient à les faire distinguer des filles. (Titull. I, 6):

*Sit modo casta doce, quamvis non vitta ligatus
Impediatis crines.*

Plaute (*Mil. II, 1, 96*):

*Utque eam hic ornatam adducas matronarum
modo :
Capite compto crines vittasque habeat, affumileque
se suam esse uxorem.*

Virgile (*Æneid. VII, 400*):

*La merces audita, ubi quæque Latina,
Solvite crimales vittas.*

Les femmes se paroient de *bandelettes* dès le jour de leur mariage. Propertius (*IV, 3, 13*):

*Qua mihi deducit fax omen prætulit, illa
Traxit ab everso lumina nigra rogo.
Et flygio sum sparsa lacu, nec recta capillis
Vitta data est: naphi non comitante deo.*

Quelques commentateurs ont assuré que les filles ne portoient qu'une seule *bandelette*, mais que les femmes en portoient deux. Ils citent en preuve ces vers de Propertius (*IV, 12, 33*):

*Max ubi jam facibus cessit prætexa maritis,
Vinxit & acceptas altera vitta comas.*

Le sénat leur avoit accordé, selon ces philologues, cette prérogative avec quelques autres, en l'honneur de la mère & de l'épouse de Camille: *Vetustisque crimum insignibus novum vitta discrimen adjecti* (*Valer. Maxim. V, 11*).

Il étoit peut-être défendu aux courtisanes à Rome de porter les *bandelettes* comme les femmes des citoyens; car on leur avoit interdit tout ce qui servoit à distinguer ces dernières, *Matronalia decoramenta*, dit Tertullien (*de Cult. Femin. c. 12*).

Les *bandelettes* entortillées autour des caisses furent en usage à Rome du temps de Cicéron, & elles tenoient lieu de chausses. Nous avons vu ailleurs (*BANDAU ROYAL*) les reproches que la couleur blanche de celles de Pompée lui attira, à cause de l'affection de royauté que l'on croyoit reconnoître dans le choix de cette couleur.

Les *bandelettes* faisoient l'ornement des lits, ou des chambres à coucher. Cicéron (*de Divina. II, 65*): *Desert ad conjugiæm quidam, somnasse se eum pendere in fasciâ lecti sui cubicularis.*

La ceinture que les femmes & les filles portoient immédiatement au dessous du sein, est appelée quelquefois *bandelette du sein, fasciâ mammillaris*. Ilidore (*XX, 33*): *Fasciâ est qua tegitur pectus, & papilla comprimantur, atque crispante cingulo angustius pectus arctatur.* Ovide (*Remed. Amor. n. 337*):

Omnia

*Omne papilla
Peilus habent tumida; fasciæ nulla negat.*

Et Martial (xiv, 134, 1):

Fasciæ crescentes domina compece papillar.

Les anciens s'enveloppoient les jambes & les pieds dans des *bandelettes*. Tantôt elles servoient à assujétir la chaussure; c'est à elles que les modernes donnent le nom de brodequin, & par corruption celui de cothurne: tantôt elles servoient à couvrir les pieds & à les défendre de l'injure des saisons. Ulpien (lib. 25. §. *fasciæ de auro...*): *Fasciæ cruales, pedalesque & impilia loco vestium sunt.*

On voit un rang de *bandelettes* autour de la jambe de quelques statues de femmes. Voyez *Périsclides*.

BANDES (sur les habits. Voyez *Bordure*).

BANDIARBA. Muratori (100, 3 *Thes. inser.*) rapporte l'inscription suivante trouvée près de Lisbonne:

AMMINUS
ANDIATTIAE. E.
BANDIARBA
RIAICO. VO
TUM. L. M.

On ignore quelle est cette divinité appelée *Bandiaria*.

BANISSEMENT, *ovyd.* Cette punition différencierait de l'ostracisme. Elle éloignoit le coupable pour toute sa vie, sans autre espoir de retour que de se voir rapeler par le même magistrat qui l'avoit condamné au *banissement*. On vendoit à l'encan les biens des banis. L'ostracisme ne s'exerçoit que pour dix ans, après lesquels l'exilé revenoit à Athènes, rentroit dans tous les droits des citoyens & dans ses biens, qui avoient été mis en séquestre pendant son absence.

BANQUIER. Voyez *Changeur*.

BAPHIA. Ce mot, dérivé de *βᾶπθω*, teinture, désignoit dans l'Empire Romain des ateliers où l'on teignoit en pourpre ou en jaune les étoffes. Les chefs de ces ateliers, *præcoloratores*, sont mis sous l'inspection du comte des Largesses, dans la Notice de l'Empire.

BAPHIARI, teinturiers. Ils ne pouvoient, dans l'Empire Romain, quitter leur profession; & leurs enfants étoient obligés d'exercer celle de leurs pères. (Cod. xi, 7, §. 1): *Murilegali, qui derelicto atque despecto propria conditionis officio, vestitis se infelix dignitatum & cingulis penitus denegatis munisse dicuntur, ad propria artis & originis vincula revocentur.*

BAPTES, prêtres de la déesse Cotytto: ils étoient regardés à Athènes, avec raison, comme les derniers de tous les hommes, à cause des *in- Antiquités*. Tome I.

famies dont ils se souilloient impudiquement. Il falloit en effet qu'ils poussaient la débauche bien loin, puisque Juvénal dit qu'ils faisoient leur déesse elle-même (Sat. 2, 92):

*Talia secreta coluerunt orgia sada,
Cecropiam solius Bapta iussere Cotytto.*

Leur nom de *baptés* venoit du mot *βαπτίζω*, se baigner, plonger; parce qu'ils plongeoient dans l'eau tiède ceux qu'ils initioient à leurs honteux mystères. Eupolis les joua sur le théâtre d'Athènes, dans la comédie intitulée: *les Baptés* ou *les Plongeurs*. Mais ils s'en vengèrent en le plongeant dans la mer, où il périt.

BAPTISTÈRE. On trouve auprès de Rome sur la voie Nomentane, hors de la porte Pie, un bâtiment rond antique, auquel on donne communément le nom de temple de Bacchus. Il renferme un grand sarcophage de porphyre, dans lequel étoit déposé le corps de Sainte Constance. Sur ce sarcophage sont représentés la vendange & le pressurage. Les mêmes sujets se trouvent exécutés en mosaïque sur le plafond de la galerie extérieure de cet édifice, avec cette différence légère, que sur le sarcophage ce sont de petits génies ailés qui travaillent à la vendange, & des faunes sur le plafond. Ces desseins ont fait donner à l'édifice le nom de temple de Bacchus. Mais nous savons que sous le règne de Constantin, la religion chrétienne n'étoit pas encore dépouillée entièrement de toutes les pratiques qui tenoient au paganisme, & qu'on ne craignoit pas de mêler le sacré & le profane. On retrouve d'ailleurs sur plusieurs sépultures chrétiennes des raisins, des vignes & d'autres attributs relatifs à la vendange, que l'on peut expliquer par de pieuses allégories. (Roma *sotterranea* Bosii). Cet édifice a été connu plus anciennement sous le nom de *Baptistère* de Sainte Constance, à cause de l'urne de porphyre que l'on croyoit avoir servi aux cérémonies du baptême de cette sœur de Constantin.

Le sarcophage de porphyre qui est placé dans le cloître de Saint Jean de Latran, & qui renfermoit, dit-on, le corps de Sainte Hélène, mère de Constantin, annonce, par son genre de travail, le même siècle que le précédent. Au lieu d'attributs de vendanges, il est orné de cavaliers qui combattent, & de prisonniers placés au dessous d'eux. Auprès de ce cloître, est l'édifice appelé le *Baptistère de Constantin*.

BAPTISTERIUM, *βαπτιστήριον*, étoit un réservoir d'eau froide, dans lequel les Romains se baignoient & nageoient même. Sidaine (*épist.* 11, 1): *Piscina forissecens, seu, si Græcè mavis, baptisterium*. Pline le jeune en avoit un dans sa maison de campagne (*épist.* 11, 17, 11). On appeloit du même nom les baignoires portatives.

Les Chrétiens désignèrent aussi par le nom de *baptisterium*, les bassins dans lesquels on admini-

Ggg

froit le baptême, ainsi que les édifices dans lesquels ces bassins ou fontaines étoient pratiquées.
BARACO. Muratori (100, 4. *Thef. inscr.*) rapporte l'inscription suivante trouvée dans la Galice, où il est fait mention de ce dieu inconnu :

REUVIANA
 BARACO
 APER. ALINI
 F. TURULUS
 V. S. L. M.

BARAICUS. Voyez **BURAIUS**.

BARANGE, *barangus*. C'étoit le nom de certains officiers chez les Grecs du bas Empire. Leurs fonctions étoient de garder les clefs des portes de la ville où se trouvoit l'empereur. (*Castell. lib. 1. & Codinus de offic. Constant. c. 5, n. 45.*) Ce dernier dit que les *baranges* étoient des officiers qui se tenoient à la porte de la chambre de l'empereur, & à celle de la salle à manger. Le même Codinus, Nicéas & Cyprien, conviennent que le nom de *barange* est anglois, que ceux qui le portoit étoient aussi. Anne Comnène assure qu'on les faisoit venir de l'île de Thulé; leur arme ordinaire étoit une hache. Les *baranges* étoient celtes, si l'on en croit Jean Seylitz, & allemands, selon Nicéas dans la vie d'Alexis. Il parait par Cedrenus, qu'il y avoit à la cour de Constantinople des *baranges* dès le temps de Michel le Paphlagonien; mais ils ne formoient alors qu'un des corps de la milice, & n'étoient pas encore des gardes-du-corps de l'empereur. Leur chef s'appeloit *Αντάδης*, c'est-à-dire, celui qui accompagne toujours le prince.

Vers l'an 1305, sous l'empire de Michel IV, un *barange* ayant voulu faire violence à une femme thrace, elle le saisit de son épée, & lui perça le cœur: tous les *baranges*, loin de poursuivre la mort de leur camarade, donnerent toute sorte de louanges à cette vertueuse femme, lui mirent une couronne sur la tête, & le *barange* tué fut privé de la sépulture.

BARATHRUM, *βάραντρον*; gouffre très-profond de l'Attique dans la tribu Hippothontis, où l'on avoit coutume de précipiter les scélérats. Il étoit revêtu de pierres de tailles, en forme de puits, & dans le revêtement on avoit scellé des crampons de fer crochus, dont quelques-uns avoient la pointe en haut & d'autres de côté, pour accrocher & déchirer les criminels dans leur chute. Les Grecs donnerent par extension, le nom de *barathro* à toute sorte de gouffres, de cavités; & par analogie, aux avarés & aux débauchés, dont rien ne peut satisfaire l'avidité. Les écrivains romains l'employèrent aussi dans le même sens. Martial donne ce nom à la cavité de l'estomac (1, *épigr.* 88, v. 4):

Extremo rictus si venis a barathro.

Horace le donne à un gourmand (1, *ép.* 15, 31):

*Pernicies, O tempestas, barathrumque macelli,
 Quidquid quæsierat, ventri donabas avaro.*

Barathrum désigne, dans Plaute, (*Bacchid.* 1, 2, 44) une contrefaite:

O barathrum ubi nunc et tunc ego te usurpam libens!

Il n'est pas étonnant de retrouver aussi dans les écrivains latins cette acception détournée du mot *barathro*; puisque les Romains le donnoient par extension à la prison de Rome, appelée *TULLIANUM* (Voyez ce mot), & en particulier à l'endroit élevé d'où on précipitoit les criminels. Jugurtha fut renfermé après le triomphe de Marius dans le *barathro*, & s'y laissa mourir de faim, selon Pline.

BARATRON. Hétychius donne ce nom à des jeux sacrés que l'on célébroit dans la Thesprotie, & dans lesquels on couronoit le plus fort & le plus robuste des combattans.

BARBARES. Les Grecs appeloient *Barbares* tous les peuples qui ne parloient pas leur langue, ou du moins qui ne la parloient pas aussi bien qu'eux. Ils n'en exceptoient pas même les Égyptiens, chez lesquels ils avoient pourtant que leurs philosophes & leurs législateurs avoient voyagé pour s'instruire. Les Grecs appeloient plus particulièrement *Barbares*, les Phrygiens; sans doute à cause des anciennes haines qui subsistoient entre eux depuis la guerre de Troie: on le voit dans l'*Oreste* d'Euripide, & dans les scholies sur l'*Ajan Massigophore* de Sophocle. C'est dans le sens des Grecs que Plante, parlant d'une traduction latine, (*Asin. prol.* n. 11) l'appelle *barbare*:

Marcus versit barbare.

L'acception du nom de *Barbares* que les Grecs donnoient aux étrangers, se ressentira par la suite. Ils ne s'en servirent plus que pour marquer l'extrême opposition qui se trouvoit entre eux & les autres nations. Celles-ci, en effet, ne s'étoient point encore dépouillées de la rudesse des premiers siècles; tandis que les Grecs, plus modernes que la plupart d'entre elles, avoient perfectionné leur goût & contribué beaucoup au progrès de l'esprit humain. Ainsi toutes les nations étoient réputées *barbares*, parce qu'elles n'avoient ni la politesse des Grecs, ni une langue aussi pure, aussi féconde, aussi harmonieuse que celle de ce peuple célèbre.

Les Grecs furent imités en cela par les Romains, qui appelerent aussi *barbares* tous les autres peuples, à l'exception des Grecs, qu'ils reconnoissoient pour une nation savante & polie. Il parait que les autres peuples payoient, quoiqu'avec moins de raison, les Romains du même

mépris. Ovide, qui passoit à Rome pour un courtisan si poli & si aimable, étoit traité d'aut son exil de *barbare* par les Gètes, qui n'entendoient pas son langage, l'idiotisme de Rome (Trist. v, 10, 37):

*Barbarus hic ego sum, quis non intelligor ulli:
Et vident stolidi verba latina Geta.*

Chaque peuple donna aussi le nom de *barbares* aux étrangers qui s'établirent dans son pays, sous le bas Empire. Les Bourguignons & les Francs qui se fixèrent dans les Gaules, y furent appelés *barbares*. On donna ce nom en Italie aux Goths. On appelloit dans les Gaules langue *barbara*, celle des Teutons. Grégoire de Tours désigne le plus souvent les Païens par le nom de *barbaras*. Le 32^e canon de l'Église d'Afrique oppose la Mauritanie, province de l'Empire Romain, *et non Mauritaniam*, aux pays d'Afrique qui n'y étoient pas soumis, & qu'il appelle à cause de cela *Barbariques*; c'est-à-dire, hors de l'Empire, étrangers à l'Empire.

BARBARES (costume des). On pourra consulter l'attribut de chaque peuple *barbare*, pour en connaître le costume particulier. Quant au costume général, on observera que les *Barbares*, c'est-à-dire, les peuples qui n'étoient point Grecs ou Romains, portent constamment sur les monuments sculptés ou peints par ces deux nations, des chausses longues comme les *pantalons*, nouées au dessus de la cheville du pied où elles finissent, des manches étroites, serrées vers le poignet où elles se terminent, de longs cheveux, une barbe droite & roide, & des boneis recourbés quelquefois comme celui des Phrygiens. Thos. conduisant Oreste & Pylade enchaînés, sur un bas-relief du palais Accoramboni, publié dans l'Histoire de l'Art de Winkelmann; les Troyens des différens bas-reliefs dont les sujets sont relatifs à la guerre de Troie, publiés dans les *Monumenti antichi* du même auteur; les rois captifs du capitol; les *barbares* de la colonne Trajane; les captifs de l'arc de Constantin, &c. &c. pourront servir de modèle aux artistes.

BARBARICA opera. Il est parlé de ces ouvrages dans la Notice de l'Empire, & quelques interprètes ont cru qu'ils y désignoient des ouvrages faits par les *barbares*; c'est-à-dire, par les peuples qui n'étoient pas soumis à la domination des Romains. D'autres pensent, avec plus de raison, que ce mot est une contraction de celui de *barbaricaria*. Voyez l'article suivant.

BARBARICARIA opera. Scabon (lib. 14, p. 455) appelle *arista* les ornemens des casques & des boucliers.

BARBARICARIUS ministrator. Muratori (972, 5. *Thes. inf.*) rapporte l'inscription suivante:

D. M.
PLATORJAS
AOGANI CONJUGS
B. M. Q. V. A. XXIX
FECIT
HEMES BARBARICARIUS
MINISTRATOR. L.

Il croit que cet artisan ornoit les casques & les autres armes avec des filets d'or ou d'argent, ou qu'avec des filets dorés il formoit des desseins d'hommes & d'animaux, comme les damasquiers modernes.

On désignoit aussi par le mot *barbaricarii*, les soldats qui portoit des casques & des boucliers ainsi ornés ou damasquinés.

BARBATA, barbe; surnom de Vénus chez les Romains. On la représentoit quelquefois avec de la barbe, parce qu'on lui donnoit les deux sexes, comme aux autres divinités, selon Servius (*Aeneid.* II, 632): *Loquitur secundum eos qui dicunt atriisque sexus participationem habere numina est etiam in Cypro simulacrum barbata Veneris*. Ce passage de Servius nous apprend que Vénus avoit dans l'île de Chypre une statue qui portoit de la barbe. Ce seroit donc chez les Grecs qu'il faudroit chercher l'explication de cette allégorie bizarre.

Suidas l'a prise chez les Romains. Les femmes de Rome ayant été atteintes d'une maladie cutanée, appelée *araps* par les Grecs, vinrent tomber tous les poils de leurs corps. Cette difformité les ayant affligées, elles implorèrent les secours de Vénus, qui, à ce qu'elles crurent, écouta favorablement leurs vœux. Pénétrées de reconnaissance, elles firent élever à Vénus une statue qui avoit de la barbe, & qui tenoit un peigne.

BARBATUS; surnom de la famille Antonia.

BARBE. Les prêtres égyptiens se rasoient la tête, le menton & tout le corps. La plupart des figures égyptiennes n'ont point de barbe; car la plante *parso* qu'elles portent souvent attachée au menton, ne peut être confondue avec la barbe; ou en pourroit conclure, avec assez de fondement, que les Égyptiens se rasoient habituellement. Hérodote assure d'ailleurs positivement que dans le deuil, les Égyptiens laissoient croître leur barbe & leurs cheveux.

Les Assyriens portoitent de longues barbes; car les historiens observent que leur roi Sardanapale II, se faisoit raser tous les jours.

Les rois de Perse entortilloient de fils d'or leurs longues barbes, selon S. Chrysofôme.

Les Africains portoitent la barbe longue, comme on le voit sur les médailles de Juba.

Les héros grecs sont représentés sur les monumens antiques avec une barbe courte & filée. Les Grecs porteroient depuis les temps héroïques la barbe longue, au moins si l'on en croit la tradition. Cédreus nous dit en effet que l'on voyoit

Ggg ij

à Constantinople, dans les thermes de Zeuxippe, une statue d'Homère, avec une longue *barbe*. Athénée observe que les Grecs ne commencèrent à se raser la *barbe* que du temps d'Alexandre le Grand; & que le premier qui se la fit couper à Athènes, fut surnommé *Képroi*, *tendu*. Il y a néanmoins apparence qu'Athènes, ou plutôt Chrysippe, dans l'ouvrage de qui Athénée avoit pris ce qu'il dit à ce sujet dans son treizième livre; que Chrysippe, dis-je, ne parloit que du peuple & d'un usage général ou particulier d'Athènes; car non seulement Alexandre, mais Philippe son père, Amyntas & Archelaüs ses prédécesseurs, sont représentés sans *barbe* sur leurs médailles, si toutefois on y retrouve leurs véritables portraits. Pline dit expressément qu'Alexandre ordonna aux Macédoniens de se raser, de peur que les ennemis ne les faussent par leurs *barbes*.

Les Grecs continrent depuis à se faire raser la *barbe* jusqu'à l'empire de Justinien, sous lequel les longues *barbes* reprirent faveur. Elles durent jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs.

Les philosophes grecs ou au moins ceux qui en affectoient les airs & le colosse, cherchèrent à se distinguer du vulgaire en portant de longues *barbes*.

Antisthène fut (*Laërce*, lib. 6) le premier des philosophes qui laissa croître sa *barbe*. Quoi que la *barbe* devint, selon l'opinion commune, l'attribut distinctif des philosophes, elle ne l'étoit cependant pas sans exception. Le scholiaste d'Anaxagoras (*schol.* 120) prétend même, sans restriction, que les anciens philosophes se rasoient la *barbe*, nonobstant les exemples contraires qu'on peut alléguer.

Les philosophes romains affectoient de conserver les mêmes caractères distinctifs, le manteau & la longue *barbe*. Horace les décrit, pour désigner un philosophe (*Sat.* 1, 3, 34) :

*Tempore quo me
Solatur jussit sapientem pascere barbam.*

Aulu-Gelle (*N. A.* 11, 1) & Lucien (*Sciron* 11) s'expriment de la même manière.

On peut croire que les Siciliens suivirent les usages & les coutumes des Grecs; car il est fait mention de barbière dans la vie de Denis le Tyran. Les médailles siciliennes nous montrent d'ailleurs les rois de cette île sans *barbe*. Ce fut enfin de la Sicile que vinrent à Rome les premiers barbières.

Les Étrusques passèrent avoir suivi les Grecs pour l'usage de porter ou de quitter la *barbe*. Ils représentoient toutes leurs divinités avec de la *barbe*, excepté Vulcain, qui n'en porte pas ordinairement sur les monuments de cette nation. Mais ils en donnoient à Mercure une poignée & recouroient en avant, comme celle des pantalons d'Italie.

Les Romains portèrent long-temps la *barbe* & les cheveux longs. Cicéron parle dans l'Oratoire pour Cœlius (*c.* 14), des *barbes* longues & épaisses que portèrent les premiers Romains; *barba horrida, quam in statuis antiquis & imaginibus videmus*. Tite-Live (3, 51), parlant des sénateurs qui relèvent seuls dans Rome après l'entrée des Gaulois, dit que tous portèrent alors la *barbe* fort longue: *Barbam, ut tum omnibus promissa erat*.... Scipion l'Africain portoit de longs cheveux dans son entrevue avec Maffiniss. De là vint le surnom *insonsi*, par lequel Ovide désigne (*Fast.* 11, 26) les premiers Romains:

Hoc apud insonfos nomen habebat avos.

Juvénal les a peints de la même manière (*Sat.* 16) :

*Et credam dignum barba, dignumque capillis
Majorum.*

Vers l'an 454 de la fondation de Rome, c'est-à-dire, dans la cent-vingtième olympiade, P. Titius Mena revenant de Sicile, amena à Rome les premiers barbières que l'on y ait vus. La mode vint alors de se faire raser: Scipion l'Africain le jenne l'adopta sur le champ, & se fit raser chaque jour; de sorte qu'excepté les citoyens affligés ou accusés de grands crimes, & les jeunes gens, personne ne porta plus la *barbe* dans Rome. Les philosophes seuls affectèrent de la conserver habituellement; & les militaires la portèrent toujours assez courte & frisée, comme nous le voyons sur les arcs de triomphe & les autres monuments.

Ceux qui étoient plongés dans la douleur & l'affliction, laissoient croître leur *barbe* & leurs cheveux. Le consul M. Livius s'étant éloigné de Rome pour quelque sujet de mécontentement se setira à la campagne, où il laissa croître sa *barbe* & ses cheveux. Après la défaite de Varus, Augulle fut si pénétré de douleur, qu'il imita pendant plusieurs jours le consul M. Livius. C'est peut-être pour une semblable raison que l'on voit une *barbe* courte à une tête d'Oïon de la ville Albani.

Les successeurs d'Auguste l'imitèrent long-temps, & ne portèrent point de *barbe*. Caligula seul laissoit quelquefois croître la sienne, contre l'usage de son temps.

Les premiers empereurs représentés avec une *barbe* longue & épaisse, furent Hadrien, Antonin-Pie & Marc-Aurèle. Spartien nous dit que le premier laissa croître sa *barbe* pour cacher des blessures (peut-être des écorceures) qu'il avoit au visage: *Ut vulnera, qua in facie natus erat, tegeret*. Les deux autres la portèrent en qualité de philosophe. Ils furent imités par quelques-uns de leurs successeurs, qui, voyant combien les Romains avoient conçu d'attachement & de vénération pour les Antonins, crurent apparemment qu'en prenant leur nom & portant la *barbe* comme

eux, ils se rendroient également respectables par ces marques de ressemblance. Caracalla prit le nom sacré d'Antonin, & laissa croître sa *barbe* aussitôt qu'il eut été déclaré Auguste; & Géta suivit son exemple.

Il semble donc, disent les auteurs de l'explication des pierres gravées du palais royal, qu'une *barbe* épaisse étoit regardée alors comme un attribut qui devoit concilier aux empereurs le respect & la vénération des peuples; c'est pourquoi on peut conjecturer que les monétaires affectoient de les représenter avec une *barbe* plus épaisse & plus touffue qu'elle ne l'étoit en effet. Cette autre conjecture est fondée sur un exemple: c'est la manière dont Macrin, successeur de Caracalla, est représenté sur ses médailles, lui qui peut-être ne portoit point de *barbe* avant son avènement à l'empire. On le voit sans *barbe* sur quelques-unes: il n'en a qu'une très-courte sur la plupart des autres, mais une longue & épaisse sur plusieurs de grand bronze. Il n'est cependant pas vrai-semblable qu'elle ait pu prendre autant de croissance pendant la courte durée de son règne, qui n'a été que le quatorze mois entiers; & il n'y a pas lieu de douter que son portrait n'ait été chargé en partie par les artistes monétaires.

Les successeurs de Julien recommencèrent à porter la *barbe*, & les derniers empereurs grecs la portèrent d'une longueur extraordinaire.

Les Bretons du temps de César (Bell. Gall. l. 5, c. 14) se rasoient le menton, & conservoient une simple moustache: *Capillis ac barbam radere prater caput, & labrum superius*.

Diodore de Sicile & Tacite assurent que les Germains se faisoient raser la *barbe*. Les Goths & les Francs ne portoient qu'une moustache, appelée par Plutarque *μύσχα*, & *crispa* par les Latins. Clodien ordonna aux Francs de laisser croître leur *barbe* & leurs cheveux, pour les distinguer des Romains.

Le nom des *Lombards*, *Longobardi*, vint de leurs longues *barbes*.

BARBES de nos rois sur les sceaux.

On ne voit de *barbe* sur les sceaux des Mérovingiens qu'à Childbert III, & à Chilpéric-Daniel. Mais D. Mabillon a prouvé que les autres rois de la même race laissoient croître leur *barbe*, à l'exemple de l'empereur Hadrien & des empereurs grecs depuis Julien. Cependant la *barbe* des princes Mérovingiens n'étoit que médiocrement longue; elle couvroit tant soit peu les levres & le menton, d'où elle pendoit comme un petit bouquet. C'est l'idée qu'en donne Éginhart au commencement de la vie de Charlemagne, où il dit que les rois Mérovingiens étoient *crinis profuso, barba submissa*.

Charlemagne & sa postérité semblent avoir suivi la mode des Romains & de l'empereur Julien, qui se faisoit raser le menton. Du moins est-il certain que Charlemagne avoit tant d'horreur des grandes *barbes*, qu'il n'accorda aux Béné-

ventins d'avoir Grimoald pour duc, qu'à condition qu'il obligeroit les Lombards de se faire raser à la françoise. Tous les sceaux de Charlemagne cités par D. Mabillon & Hincicus, excepté celui de S. Maximien de Treves, donnent à ce prince une *barbe* courte & très-droite. Les empereurs, Louis le Débonnaire, Lothaire & Charles le Chauve, en portèrent de semblables sur les joues & au dessus des levres. Charles le Simple & quelques autres rois de la fin de la seconde race, paroissent sans *barbe* sur leurs sceaux, quoique probablement ils en aient porté.

Deguis Hugues-Capet, les rois de la troisième race avant Philippe-Auguste, sont plus ou moins barbus sur leurs sceaux. On croit que du temps de Philippe I, qui succéda à Henri son père l'an 1060, on ne portoit en France ni *barbe* ni moustaches, & qu'en Angleterre, tous, hors les prêtres, avoient une moustache. Cependant Philippe I est représenté sur son sceau avec une *barbe* plus que médiocre. Mais depuis Philippe II, les rois ne portent plus des *barbes*, comme il paroît par les sceaux, les statues & les portraits qui nous restent de ces temps-là. Dès le règne de Philippe de Valois, qui monta sur le trône en 1328, revint la mode de longues *barbes*, avec des habits fort courts. François I porta une *barbe* assez longue, & en rendit l'usage commun en France. En voilà assez, & peut-être trop, sur la *barbe* de nos anciens rois. *Novula Diplomatica*.

BARBE (Usages relatifs à la). Nous avons vu que les rois de Perse faisoient pâlir des fils d'or dans leur *barbe*; & nos rois de la première race imitèrent ce luxe ridicule. C'étoit-là sans doute ce que l'on appelloit alors une *barbe d'or*, telle que Moultrelet en donne une au duc de Lorraine, lorsqu'il vint rendre les honneurs funèbres à Charles, dernier duc de Bourgogne. Au reste, cet usage a pu, dans quelque occasion singulière & rare, être pratiqué aussi par les Grecs & les Romains. En effet, on voit à Portici une tête d'homme qui a la *barbe* retronquée & nouée sous le menton; bizarrerie qui se remarque aussi à une tête placée dans les galeries du capitol. Peut-être cette singularité n'a-t-elle aucun rapport avec les tissus d'or dont les *barbes* ont été quelquefois entortillées; elle nous montreroit seulement alors la manière dont on assujettissoit sa *barbe* lorsqu'on se couchoit, lorsqu'on faisoit quelque exercice violent, ou enfin lorsqu'on cachoit son visage sous la visière d'un casque.

On ne se contentoit pas de peigner & de laver sa *barbe*; on la parfumoit encore en la frottant avec des huiles odoriférantes. Pollux (2, 26), Juvénal (11, 41):

Hirsuto spicem opobalsama collo

Qua ribi?

Et Propertius (1, 2, 3):

Aut quid Oromia crinis perfundere myrrha.

L'usage de toucher la *barbe* & le menton de celui auquel on demandoit quelque grâce, se retrouve dans Homère (*Iliad.* II, 454). Plinie dit aussi que les anciens Grecs avoient la coutume de toucher le menton de celui dont ils vouloient ex-citer la pitié (II, 45) : *Antiquis Græcis in supplicando mentum attingere morem fuisse*. Le menton est ici mis pour la *barbe*; de même que dans le vers 200 de l'*Oreste* d'Euripide, & dans *Hécube*, où l'on supplie quelqu'un par son menton & par la *barbe*, comme on le pratique pour des objets chéris.

L'on supplioit par la *barbe*, & lorsqu'on con-traindre on vouloit insulter quelqu'un, on lui tiroit & arrachoit la *barbe*.

Les philosophes stoïciens & cyniques affectoient d'être insensibles aux injures, & en faisoient pa-rade en public. Le peuple, & les enfans en par-ticulier, se permettoient de mettre leur patience à l'épreuve. Les uns leur disoient des injures, & d'autres leur lançoient des épigrammes; ceux-ci les tiroient par leurs habits; & le plus grand nombre leur faisoit la *barbe* & en arrachoit des poils. Socrate ne fut pas exempt de cette per-secution, comme nous l'apprend Diogène-Lacæe (II, 21). Horace dit à un stoïcien :

Lasceiv pueri. L'ellant tibi *barbam*.

Et Persé (*Sat.* I, 133) :

*Si cynico *barbam* petulans monaria vellat.*

Le même satyrique peint Jupiter offrant lui-même à Denis le Tyran la *barbe* à arracher :

*Idcirco fluitidam præbet tibi vellere *barbam**
Jupiter.

On ne peut fixer avec précision l'âge où l'on coupoit la *barbe* aux jeunes Romains pour la pre-mière fois. Macrobe (*Somm. Scip.* I, 6) dit que c'étoit après le troisième septennaire écoulé, à vingt-deux ans. Auguste se fit raser pour la pre-mière fois à vingt-cinq ans. Jusq'à cette époque, les jeunes gens coupoient avec des ciseaux leur *barbe* naissante, sans se servir de rasoir; on l'ap-peloit alors *barbula*, & ces adolescents *barbatuli*; & Juvénal désigne par l'expression *barbam metere*, cette manière de couper la *barbe*. Les hommes faits se servoient seuls du rasoir; de là vient cette expression de Martial (X, 40),

*Jam mihi nigrescunt tonsa sularia *barba*,*

pour dire qu'il n'étoit plus un jeune homme; & la suite de Juvénal (VI, 105) : *Radere gurgur caperes*; c'est-à-dire, Sergius avait atteint l'âge viril.

Le jour où l'on coupoit la première *barbe* d'un

jeune homme, étoit chez les Grecs & les Romains un jour de fête pour toute la famille; on faisoit & l'on recevoit des visites de cérémonie; on se donnoit réciproquement des présens & des festins. Juvénal parle de gâteaux que l'on s'envoyoit à cette occasion (*Sat.* II, 186) :

*Ille mittit *barbam*, crinem hic deponit amati*
Plena domus libis vocalibus.

Les jeunes gens riches enfermoient cette pre-mière *barbe* dans une petite boîte d'or ou d'ar-gent qu'ils consacroient à quelque divinité, ordi-nairement aux dieux Lares, comme Pétrone nous l'apprend de Trimalcion (c. 29) : *Præterea gran-de armarium vidi in angulo, in cujus adicula La-res ægenti positi, Venerisque signum marmoreum, & pyxis aurea non pusilla, in qua *barbam* ejus conditam dicebant*. Néron offrit à Jupiter-Capito-lin la première *barbe*, renfermée dans un coffret d'or, enrichi de perles très-précieuses. Suétone (*Ner.* c. 12) : *Barbam primam posuit, & condi-tam in auream pyxidem, & pretiosissimis margaritis adornatam Jovi Capitolino consecrav*. Jullius Pol-lux dit que les jeunes grecs consacroient aussi leur première *barbe* aux dieux, à Apollon en particu-lier, & aux Fleuves.

Les personnes distinguées faisoient couper la pre-mière *barbe* de leurs enfans par des hommes du même rang qu'eux; & ceux-ci devenoient par cette cérémonie les seconds pères de ces enfans; ou, comme nous disons aujourd'hui, leurs parrains. Car une des manières d'adopter, étoit de recevoir ou de toucher en cérémonie la *barbe* de celui dont on vouloit devenir père. C'est ainsi que dans un traité de paix conclu entre Alaric & Clovis, on règle que le premier toucheroit la *barbe* du second, afin qu'il devint son père ad-optif. Une seconde épouse coupoit elle-même chez les Romains la *barbe* & les cheveux aux enfans de son mari, pour annoncer qu'elle les adoptoit. Martial a dit dans ce sens (II, 79, 4) :

Tondebit pueros jam nova nupta tuos.

Les Grecs faisoient entrer souvent plusieurs ma-tières différentes dans la composition de leurs sta-tues, telles que l'or, l'ivoire, le marbre, &c. Cette bigarrure, qui choqueroit aujourd'hui les yeux, ne leur déplaçoit pas. On ne fera donc pas étonné de voir en Sicile une *barbe* d'or à une statue d'Esculape. Elle fut enlevée par Denis, qui ne voulut pas laisser une grande *barbe* à ce dieu, pendant qu'Apollon, son frere, n'en portoit point.

BARBIERS. Il n'y eut des *barbiers* à Rome que l'an 454 de la fondation. Ticius Mena, selon Varron, y amena les premiers de Sicile. La boutique des *barbiers* devint bientôt le ren-dez-vous des débauchés & des babillards; c'est pourquoi Horace dit que tous les *barbiers* Ga-

vent une chose, pour exprimer qu'elle est publique :

Omnibus & lippis notum & tonsoribus esse.

Ceux qui étoient jaloux d'avoir une chevelure bien peignée, coupée avec soin, ainsi que la barbe, employoient une partie de la journée chez les barbiers à ces occupations frivoles & ridicules. Sénèque les peint énergiquement (de Brevit. vita, c. 12) : *Quid ? illos visos vocas, quibus apud tonsorem multa hora transmittuntur, dum decerpitur, si quid proxima nocte succrevit, dum de singulari capillis in consilium tur, dum aut disjecta coma restituitur, aut deficiens hinc utque illinc in frontem compellitur. Quomodo irascuntur, si tonsor paulo negligentior fuit ? tanquam virum cedere. Quomodo eucandescent, si quid ex juba sua decisum est, si quid extra ordinem jaceat, nisi omnia in annulos suos reciderint ?*

Les barbiers ne coupoient pas seulement les cheveux & la barbe, mais encore les ongles. Plaute (Aulul. II, 4, 33) :

Quin ipsi pridem tonsor unguis demperat

Tibulle (I, 9, 11) :

Artificis docta subscissæ manu ?

Les pauvres qui n'avoient pas de quoi payer les barbiers, se coupoient eux-mêmes les ongles. Horace (epist. I, 7, 49) :

*Conspexit, ut ajuat,
Abrasum quemdam vacuus tonsoris in umbra
Cuteis propriis purgantem leniter unguis.*

BARBILLÉENS (jeux). On lit sur un marbre rapporté par Fourmont ΒΑΡΒΙΛΛΑΗ ΕΝ ΕΦΕΣΩ, les jeux barbilléens à Ephèse. Cette espèce de jeux étoit déjà connue par les marbres. Un fragment de Dion (Marm. Oxon. part. I, pag. 90, — Exc. Vales.), recueilli par M. de Valois, nous apprend que l'empereur Vespasien permit aux Ephésiens, en considération d'un certain Barbillus, astrologue, d'id Βαρβίλλης, de célébrer un jeu sacré ; faveur qu'il n'accorda à aucune autre ville. Il est bien probable que les Ephésiens donnoient le nom de Barbillus à cette espèce de jeux, qu'ils continuèrent de faire célébrer après la mort de Vespasien. Caylus, 2, p. 229.

BARBITOS ou **BARUTOS** ; instrument à corde des anciens, confondu par les modernes sous le nom de LYRA, avec les instruments appelés *chelys*, *lyra* & *cithara*. Pollux l'appelle aussi *barymitos* ; c'est-à-dire, à grosses cordes. Le scholiaste d'Euripide (Alc. 845.) désigne de même le *barbitos*, *βαρβίτιος ἵχνη τὰς χορδὰς*, qui a de grosses cordes. On peut donc donner pour caractère du *barbitos*, les cordes grosses, graves & longues

en proportion. Ainsi *barbitos* sera la grande lyre ; & *chelys* ou *cithara* ou *lyra*, la petite lyre. (Voyez ces mots.) On peut ajouter encore un caractère distinctif assez bien prononcé dans les premiers temps de la Grèce, quoique susceptible de quelques exceptions pour les temps postérieurs : c'est que l'on jouoit du *barbitos* avec un *plectrum*, tandis que pour l'ordinaire on pinoit avec les doigts la *chelys*, ou *lyra* ou *cithara*. Athénée fait honneur de l'invention du *barbitos*, qu'il appelle aussi *barmos*, à Anaxéon ; Horace la donne à Alcée (Od. I, 1) :

Barbite,

Lesbio primum modulate citui.

D'autres l'attribuent à Terpandre. On faisoit une espèce de concert avec le *barbitos* & le *rectis* des Lydiens. Voyez ce mot.

La statue d'une muse qui est au palais Barberini à Rome, tient une très-grande lyre, un véritable *barbitos*, tel qu'il paroît entre les mains d'Apollon dans une peinture d'Herculanum (T. 2, tav. 1). Cette lyre est beaucoup plus grande que la lyre de Terpischore d'une autre peinture d'Herculanum (T. 2, tav. 1), où on lit cette inscription : ΤΕΡΨΙΧΟΡΗ ΑΤΡΑΝ, & que la lyre d'un Mercure de la villa Negroni.

BARBULA ; surnom de la famille *Æmilia*.

BARCA. Voyez *Barque*.

BARCE, dans la Cyrénaïque, ΒΑΡΚΑΙ & ΒΑΡ.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

RR. en argent.

O. en bronze.

O. en or.

Leur type ordinaire est le sphinx.

C'est des ruines de cette ville que Louis XIV fit tirer les beaux marbres antiques dont Versailles est décoré ; en particulier les belles colonnes de la galerie du château, celles du grand Triumphant, & une statue de femme de marbre, que l'on croit être une Vestaie.

BARDATICS. Voyez *BARDUCULLUS*.

BARDARIOTE, *βαρδαριώτης*. Les *bardariotes* étoient des soldats de la garde de l'empereur de Constantinople ; ils étoient armés de bâtons & de baguettes, pour écarter le peuple quand l'empereur passoit ; ils portoient à leur ceinture des fustes pour punir ceux qui étoient coupables. Ils gardoient les portes du palais. Dans les cavalcades que faisoit l'empereur, ils marchaient devant lui, le bâton haut, & faisoient ranger le peuple. Les *bardariotes* étoient persans. Un empereur, que Codin ne nomme point, les avoit transportés d'un village de Perse situé sur le fleuve Bardarius, d'où ils avoient pris leur nom. Nicétas les appelle aussi *Παλλήχαι*, *porte-verges* ou *porte-bâtons*, & *Μαυκαδάραι*, *manche-verges*, du nom grec de leurs verges ou bâtons, *μαυκαδάραι*. À l'armée, leur poste étoit au nord de la tente impériale, auprès de laquelle ils faisoient sentinelle. Codin dit qu'ils obéissoient au *primicerius* de la cour. Cedrenus

appelle cet officier *κῆρυξ* *Kéryux*, le conte de la cour, & *Μανχαρίτης*, manchalabite.

Les *bardariotes* étoient vêtus de rouge, & portoient un bonnet à la persane, nommé *auguro*, qui, au lieu de rebord ou de renouveau, étoit bordé d'un drap de couleur de citron. Codla, (de off. Conf. c. 5, n. 51, 53, 54, &c.).

BARDEAU. Voyez *SCANDULA*.

BARDES, *ῥαῖν*, *bardi*; ministres de la religion chez les anciens Gaulois, qui habitoient l'Auvergne & la Bourgogne, où ils avoient un collège. Leurs fonctions étoient de composer des vers sur les actions glorieuses des héros de leur nation, & de les chanter au son d'un instrument qui ressembloit assez à la lyre. Lucain a parlé des *bardes* dans sa Pharsale :

*Vos quoque qui fortes animas, bellogue peremptis,
Laudibus in longum vates dimittitis ævum,
Plurima securi iudicistis carmina bardi.*

Les *bardes* & les druides différoient en ce que ceux-ci étoient les prêtres & les docteurs de la nation, & que les *bardes* n'étoient que poètes ou chanteurs. Cependant l'autorité des premiers, quoiqu'inférieure à celle des druides, étoit si respectée des peuples, qu'ils avoient fait quitter les armes à des armées prêtes à se charger. Larrey, Pasquier & Bodin, leur donnent le titre de prêtres & de philosophes, & Cluvier y ajoute celui d'orateurs, mais sans fondement. Strabon, plus voisin du temps auquel ont vécu les *bardes*, compte trois sectes parmi les Gaulois, les druides, les *bardes* & les évates. Les *bardes*, selon lui, sont chanteurs & poètes; les évates, prêtres & philosophes; & les druides ajoutent la science des mœurs à la philosophie naturelle, c'est-à-dire, à la Physique. Mais Hormins réduit ces sectes à deux classes, les *bardes* & les druides; d'autres mêmes n'en font qu'un corps, sous le nom général de druides. Cluvier, fondé sur ce que Tacite décrivant les mœurs des anciens Germains, fait mention de leurs chants & de leurs poèmes historiques, veut que ces peuples aient eu aussi des poètes nommés *bardes*.

BARDOCUCULLUS ou *Bardocucullus* *euclullus*; partie du vêtement des Gaulois de Saintonge & de Langres. Martial (xiv, 138) l'appelle *Santonicus*, de Saintes:

*Gallica Santonico vestis te bardocucullo;
Cercopithecorum penula nuper erat.*

C'est le même sans doute que Juvénal désigne par les mots *euclullus Santonicus* (viii, 145) :

*Si nothurnat adulter
Tempora Santonico velas adoperta cucullo.*

Dans un autre endroit, Martial l'appelle *bardocucullus Lingonicus*, de Langres, (x, 54, 4) :

*Sic interpositus villo contaminat uncto
Urbica Lingonicus Tyrianthina bardocucullus.*

Ici Martial met en opposition le *bardocucullus* des Gaulois avec les riches manteaux de pourpre que portoient les Romains dans la ville; ce qui suffit pour nous le faire regarder comme un manteau fait d'une étoffe très-grobbière. Il étoit aussi très-court, comme le *segum* du même peuple; car Martial dit qu'il auroit pu servir de manteau à des singes, *cercopithecorum penula*; & ailleurs (i, 93, 7) :

Dimidiatque nates Gallica palla tegit.

Le *bardocucullus* étoit le même manteau que le *bardocucullus* des soldats & des tribuns, ainsi que le pensent Casaubon, Ferrari & d'autres philologues, on peut assurer qu'il étoit velu, c'est-à-dire, garni de longs poils. En effet, Juvénal appelle un centurion, *bisutum capellam*; & Claudien *pellinus judex* (in *Rufin*. ii, 85). Cette dernière expression pourroit faire croire que le *bardocucullus* étoit fait de peaux garnies de tous leurs poils.

Sa forme est mieux connue que sa matière: car on convient qu'il consistoit en un capuchon que l'on attachoit à un manteau, ou en un capuchon & un manteau: comme les mots de *euclullus*, de *palla* & de *penula* le désignent. Ce capuchon étoit pointu; & la pointe qui n'étoit pas soulevée, lorsqu'on ramenoit sur la tête le *bardocucullus*, se replioit & formoit un crochet. Martial exprime cette position par le mot *unco* dans le vers suivant:

Sic interpositus villis contaminat unco.

Des bas-reliefs antiques trouvés à Langres, nous montrent un Gaulois vêtu du *bardocucullus*, ou manteau à capuchon. On en voit dans un dessin de Peiret publié dans le Supplément de Montfaucon; & sur un bas-relief de Spon, où des paysans cueillent des fruits. Quoique la douceur du climat de Rome ne semble pas demander l'usage d'un manteau aussi grossier, & dans lequel la tête & le corps, jusqu'aux cuisses, étoient entièrement cachés, le *bardocucullus* y devint cependant d'un usage assez commun. Il favorisoit le déguisement, & par une suite ordinaire, la débauche des jeunes Romains; c'est pourquoi ils l'adoptèrent avec complaisance. Juvénal le leur reproche dans les vers de la satire 8^e cités plus haut. Voyez *CUCULLIO* & *CUCULLI*.

BARÉAU. Voyez le Dictionnaire de Grammaire & Littérature.

BARGASA, en Carie. BAPTACHNON.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en

O. en argent.

Cet ville a fait fraper des médailles impériales grecques en l'honneur de Marc-Aurèle, de Commode, d'Alex-Sévère, de Maximin, de Gordien-Pie, de Gallien, de Salonine.

BARGYLIA, dans la Carie. BAPTAHTON.

Cette ville a fait fraper, sous l'autorité de ses prêtres, des médailles impériales grecques en l'honneur de Lucille, de Commode, de Caracalla, de Titus, de Marc-Aurèle.

BARIL. Voyez DOZUM.

BARIPYCNÉ. Les anciens appeloient ainsi cinq des huit sons ou cordes stables de leur système ou diatème; savoir, l'hyaté-hypaton, l'hyaté-mésôn, la mèse, la paramèse & la néte-diezéguménôn. Voyez PRENI, SON, TÉTRACORDE.

BARIS, *βαρις*, espèce de navire dont parlent Hélychius & Suidas. Les Grecs empruntèrent ce nom des barbares, en adoptant le bâtiment; c'est pourquoi Euripide les appelle *βαρυστα βαρυστα*. Il paroît que cette espèce de navire étoit venue d'Égypte; car Hérodote, dans l'Euterpe de son hilaire, ayant parlé d'un navire égyptien, & l'ayant appelé *βαρις*, ajoute que c'étoit son nom. Procope, qui s'est servi peut-être seul entre les écrivains latins, du mot *baris*, le donne au vaisseau d'une reine d'Égypte (II, 9, 44):

Baridis & conitis vestra Liburna sequi.

BANTS, en Italie. BAPINON.

Les médailles autonomes de cette ville sont: RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

BARMOS. Voyez BARRITOS.

BARQUE, *barca*; petit bâtiment en usage sur les rivières, & même sur la mer le long des côtes; & le premier, selon toute apparence, que les hommes aient construit. Idore (IX, 5): *Barca est, quia cuncta navis commercia ad litus portat. Hac merces in pelago propter nimias undas suo suscipit gremio. Ubi autem appropinquaverit portus, reddit vicem barca navi, quam accepit in pelago.* C'est le canot des vaisseaux modernes.

On navigua anciennement sur des radeaux; dans la suite, on borda les radeaux de claires faites d'osier: telles étoient les *barques* d'Ulysse, telles étoient celles des habitants de la Grande-Bretagne, au temps de Jules-César: *Ils font, dit-il, des carènes de bois léger & le vesse est de claires d'osier, couvertes de cuir.* Le cuir étoit cousu, & ces coutures expliquent le *cymba fustilis* de Virgile. Strabon, dont la bonne foi est reconnue, dit que les Égyptiens avoient des *barques* de terre cuite; il parloit d'un fait qui ne passoit sous les yeux, & sur lequel il auroit pu être démenti par cent mille témoins. Ces *barques* égyptiennes sont croires aux *barques* de terre cuite que les Agathyr-fes, peuple de la Sarmatie Européenne, condui-

Antiquités. Tome I.

soient avec des rames peintes, selon Juvénal; & elles expliquent une fiction des anciens, selon laquelle Hércule avoit traversé la mer sur un vase à boire.

Les Égyptiens faisoient plus encore: ils construisoient des *barques* légères avec des feuilles de *papyrus*; & Plutarque raconte dans son Traité d'Isis & d'Osiris, que les crocodiles respectoient ces *barques* & ceux qui les montoient, en mémoire d'Isis, qui avoit navigué sur un bâtiment de cette espèce. Au reste, le P. Montfaucon a jugé, d'après la force des feuilles de *papyrus*, sur lesquelles sont écrits d'anciens manuscrits, qu'on pouvoit, en les cousant & les poissant, en faire de petites *barques* impénétrables à l'eau.

Plusieurs auteurs nous assurent que l'on construisoit dans les Indes une *barque* avec un seul roseau à noëds & vide en dedans: mais si grès, dit Hérodote, qu'en prenant la longueur d'un noëd à un autre, & le coupant en deux dans le sens de la longueur, on en formoit deux *barques*. Ce témoignage d'Hérodote est modifié par ceux de Diodore & de Quinte-Curce, qui nous font entendre, non pas que l'on fit deux bateaux avec un seul roseau de roseau, mais un bateau avec plusieurs roseaux de jonc.

Les Éthiopiens avoient, selon Plin, des *barques* pliables, qu'ils chargeoient sur leurs épaules, & qu'ils portoient au bas des cataractes du Nil, pour les remettre sur le fleuve & pour s'y embarquer. Scheffer croit que c'étoient des peaux tendues sur des ais circulaires, sans pouce ni poutre. N'est-il pas plus naturel de penser que c'étoient des outres que l'on enfiloit ou vidoit à volonté? Les Romains connoissent cette manière de naviguer & de traverser les rivières; ils donnoient le nom d'*utricularii* aux bateliers qui les conduisoient, comme on l'apprend d'une inscription trouvée à Lyon dans l'île Barbe, & d'une autre trouvée à Cavaillon, où il y avoit un collège des *freres utricularii*; c'est-à-dire, des gens préposés pour faire traverser la rivière sur des peaux de bœuf. Voyez *UTRICULARII* de la dissertation de M. Calvet, sur un monument singulier des *utricularii* de Cavaillon; à Avignon, chez Niel, in 8°. 1766.

C'étoit en Égypte un symbole de l'apothéose, que d'être représenté sur une *barque* ou sur un navire. Aussi voit-on quelquefois des empereurs assis sur des *barques*. Les pierres gravées égyptiennes offrent souvent des divinités dans cette attitude. Les Égyptiens, selon Porphyre, ne croyoient pas qu'il convint aux dieux de marcher sur la terre; c'est pourquoi ils les représentoient sur des *barques*.

Winkelmann a publié dans ses *Monum. inediti*, un vase de terre cuite du Vatican, où le soleil & la lune paroissent montés sur une *barque* ayant la forme d'un dauphin, ainsi que leur char & leurs chevaux.

BARRITOS, cri des gens de guerre. L'usage de jeter de grands cris en allant à la charge, la

H h h

trouve chez tous les peuples sauvages. Tacite (*Germ.* c. 3, n. 1) en parle dans les *Mœurs des Germains*; & Ammien-Marcellin dit que le nom de *barrius* donné à ces cris, venoit des barbares (xxi, 13) *Pocum... quam gentilitate, appellat barrium*. Les Romains admiraient cet usage dans leurs armées; & Végèce (iii, 18) leur recommande de ne pas faire entendre le cri appelé *barrius*, avant la jonction des deux armées: *Clamer, quem barrium vocant, non prius debet exaudiri, quam acies utraque se iunxerit*.

Le *barrium* commençoit par un léger murmure, qui grossissoit sensiblement, & devenoit en un instant un bruit confus & déchirant. C'est ainsi que le décrit Ammien-Marcellin (xvi, 12)... *Barrium cives vel maximum: qui clamor ipso fervore certaminum a tenui susurro exiens, paulatimque adulescens, riuu exultant fluctuum cauribus illisurum*.

Telle fut chez les premiers François la chanson de Rolland, qui étoit entonnée par douze fortes voix au moment de la charge & continuée par toute l'armée.

BARYMITOS. Voyez **BARBROS**.

BARYTON; sorte de voix, entre la taille & la basse. Voy. **CONCORDANT**.

BASALAS. Voy. **MELAMPYGE**.

BASALTE, *basaltus* & *basanites lapis* des chapitres 20 & 21 du 36^e livre de Plin.

Les anciens, qui n'avoient pas une nomenclature des pierres aussi distincte que nous, faisoient deux espèces du *basalte* & de la pierre de touche. Ils croient qu'il n'y avoit qu'une seule espèce de pierre dont on pût se servir pour essayer les métaux; & il paroît d'après leurs descriptions, qu'ils employoient à cet usage le *trapp* des Suédois, ou l'espèce de *basalte* qui n'est point le produit des volcans, mais que l'on trouve dans les montagnes en masses compactes ou en couches, comme les schistes. C'est à cette pierre qu'ils donnoient le nom de *lapis Lydius* & de *basanites lapis*. Elle est plus noire que le *basalte* des volcans, & a le grain plus fin. Les Égyptiens la tiroient de l'Éthiopie, & en faisoient descendre par le Nil des blocs énormes. Ils en trouvoient aussi dans cette partie de l'Égypte, qui est entre le Nil & la mer Rouge, à laquelle on a donné quelquefois le nom d'Arabie.

On peut croire cependant que les anciens ont appelé *basanites lapis* ou pierre de touche, le *basalte* même des volcans, & d'autres pierres argileuses très-dures & à grains fins; car les qualités requises pour servir de pierre de touche sont très-générales, & peuvent convenir à plusieurs substances différentes, comme on va le voir. Il faut que la pierre soit assez dure pour résister à la lime, qu'elle ne soit pas ataquable par les acides, & qu'elle ait un grain fin. Plusieurs substances argileuses & volcaniques différentes ont ces qualités, & ont pu être employées dès-lors comme pierre de touche.

Nous rapporterons cependant tout ce que les anciens ont dit du *basalte* & du *basanites lapis*, ou *lapis Lydius*, ou pierre de touche, & tout ce que nous avons à dire des anciens monumens qui sont de l'une ou de l'autre substance, aux deux espèces de *basalte* connues aujourd'hui; le *basalte* volcanique & *basalte* de roche; c'est-à-dire, cette substance argileuse de la nature du *basalte* volcanique ou du *trapp* des Suédois, qui se trouve dans les montagnes en masses non feuilletées.

Le *basalte* des Égyptiens ressemble, selon Winkelmann, à la lave du Vésuve dont Naples est pavée, & aux pierres qui forment dans l'Italie les voies romaines: c'est, en un mot, une lave d'une teinte égale. Ce *basalte* est de deux couleurs ou nuances; il y en a de noir qui est le plus commun, & de verdâtre qui est le plus rare. Il reste à Rome plusieurs animaux de *basalte* noir; les lions de la montée du capitol, & les sphinx de la villa Borghese. Les deux grandes statues égyptiennes du capitol, faites dans le style d'imitation, & quelques-unes des plus petites de la même collection, sont de *basalte* noir.

Le *basalte* verdâtre se trouve de différente teinte, ainsi que de différente dureté: les artistes égyptiens & grecs se sont efforcés à l'envi de travailler cette pierre. Entre les ouvrages des premiers, on voit un petit Anubis assis au cabinet du capitol; des cuisses & des jambes entrelacées à la villa Altieri. On voit aussi une belle base avec des hiéroglyphes & les pieds d'une femme, au trésor du collège Romain. Les villa Albani & Altieri renferment plusieurs têtes du même *basalte*. On s'en est servi dans les temps postérieurs pour imiter les ouvrages égyptiens, & les canopes en particulier.

Les sculpteurs grecs ont cherché à s'illustrer comme les égyptiens, par des ouvrages de *basalte* noir & vert. On ne connoît cependant d'eux qu'une seule statue entière de *basalte* noir: c'est un Apollon plus grand que nature, & d'un travail médiocre. Une ancienne gravure représente cette figure comme un hermaphrodite, ce qui a trompé le comte de Caylus (*Rec. d'Antiq. T. 3, p. 120*). La villa Médicis renferme le torse d'une statue d'homme de grandeur naturelle, de *basalte* verdâtre. Ce précieux reste nous montre, selon Winkelmann, une des plus belles figures de l'antiquité, que l'on ne sauroit voir sans admiration, tant pour l'étendue de la science que pour la finesse du travail.

Les rétes de *basalte* échappées aux ravages du temps, font croire qu'il n'y avoit que les artistes habiles qui travaillaient cette pierre: car elles sont conçues dans le plus beau style, & terminées avec la plus grande finesse. Il y avoit au palais Verospi la tête d'un jeune héros, qu'acheta feu M. de Breteuil, ambassadeur de Malte en France. Winkelmann a cru y reconnoître un Inteur, à ses oreilles de pancratiste. On trouve à la villa Albani une tête idéale de femme, posée sur un bu-

ste antique de porphyre. Winkelmann possédoit une tête de jeune homme de grandeur naturelle, de *basalte*, dont la chevelure étoit agencée d'une manière singulière.

On voit à la villa Albani une tête de Pluton ou de Sérapis, qui est de *basalte* vert, & dont on n'a pas restauré le menton, parce qu'on n'a pu trouver un morceau de *basalte* de la même nuançe. Le palais Giustiniani & la villa Mattei, renferment chacune une tête de ce même dieu, de *basalte* noir. Il y a à la villa Albani une tête de femme plus grande que nature, de *basalte* verdâtre.

Le cabinet du capitolé renferme une tête de Caligula de *basalte* noir. On voit au palais Rospigliosi un buste de *basalte* verdâtre, dont la valeur surpasseroit de beaucoup celle de tout les autres monumens de *basalte*, s'il représentoit le héros dont on lui donne ordinairement le nom: c'est le premier Scipion l'Africain. Voyez son article. Le plus grand nombre des canopes que l'on trouve dans les collections de Rome, sont de *basalte*. Les deux que l'on voit dans le cabinet du capitolé, sont de *basalte* vert; ainsi qu'un très-beau, publié autrefois avec les curiosités de Borioni.

Dans la cour du palais Mattei, on admire un bas-relief de *basalte* vert du style imité, représentant la procession d'un sacrifice. L'île qui y est représentée est ailée; & ses ailes archées au dessus des hanches, couvrent & enveloppent ses cuisses & ses jambes; comme les figures ailées des médailles de Malte.

Le monumens le plus extraordinaire de *basalte* qui soit à Rome, est déposé au capitolé. Il représente un grand singe assis & sans tête, dont les pieds de devant reposent sur les genoux des jambes de derrière, avec les mots grecs suivans gravés for la base de cette figure: „Phidias & Ammonius, fils de Phidias, ont fait ce monumens.”

C'étoit de *basalte*, & de *basalte* noir, sans doute, qu'étoit faite la statue de Pescennius Niger que Spartien dit avoir été de pierre noire, & envoyée à cet empereur par un roi de Thebes. On la voyoit encore du temps où écrivoit Spartien, placée au faite de la maison de ce prince. à Rome, & accompagnée d'une inscription greque. La couleur de la pierre étoit une allusion au nom de Niger. Du reste, l'Égypte n'avoit point alors de roi, & l'on ne peut entendre ce passage que d'un gouverneur romain, qui résidoit à Thebes comme vice-roi.

Le plus grès bloc de *basalte* qu'on ait jamais vu, selon Pline, fut placé par Vespasien dans le temple de la Paix. C'étoit l'original de la statue du Nil, que l'on voit en marbre dans la cour du capitolé. Cette belle copie antique n'est que de marbre, ainsi que la copie moderne que l'on admire à Paris dans le jardin des Thuilleries. La statue de Memnon, placée dans le temple de Sérapis à Thebes, étoit aussi de *basalte*.

La collection des antiques du roi renferme plusieurs petites statues égyptiennes de *basalte*. L'on voit aussi dans le cabinet de Sainte Geneviève une tête de *basalte* noir, & un muse de lion antique de *basalte* vert.

BASCAUDA. On trouve ce mot barbare dans Juvénal (Sat. xii, 49):

Adda & bascaudas, & mille sceria.

Un ancien scholiaste de ce poëte, dit que les *bascauda* étoient des bassins dans lesquels on lavait les vases à boire: *Bascauda, vasa ubi calices lavabantur, & cacabus*. Martial nous apprend que le mot *bascauda* étoit breton (xix, 99), & qu'il avoit été adopté par les Romains:

*Barbata de pilis venit bascauda Britannis:
Sed me jam maculæ dicere Roma suam.*

BASE. Les statues furent placées sur des *bases* dès l'enfance de la Sculpture; afin de détacher du plan de l'édifice ou du terrain la statue, qui auroit paru trop courte, si elle avoit été posée immédiatement sur la terre. Les Égyptiens placèrent toujours leurs statues sur des *bases*. Ils affectèrent même quelquefois de donner à ces *bases* une profondeur si grande relativement à leur largeur & à leur hauteur, qu'elles forment encore aujourd'hui un caractère distinctif des sculptures de ce peuple. Cet allongement se voit principalement dans les *bases* qui supportent plusieurs statues égyptiennes placées les unes devant les autres. Les Recueils d'antiquités du comte de Caylus en renferment plusieurs de cette espèce. Les *bases* des statues grecques & latines furent constamment cubiques ou rondes.

On plaçoit ordinairement les inscriptions sur les *bases* des statues, afin qu'elles fussent plus rapprochées de l'œil. Les Égyptiens les ornent souvent d'hieroglyphes. Les artistes grecs y écrivaient leurs noms, comme on le voit sur la *base* du singe de *basalte* qui est au capitolé, & sur plusieurs monumens grecs. Il faut observer cependant que les premiers artistes grecs, & les étrusques leurs fidèles imitateurs, n'écrivaient pas les inscriptions sur les *bases*, mais sur les cuisses ou les jambes des statues. Cette bizarrerie rompoit l'ensemble de la figure, & en interrompoit l'harmonie.

L'usage de graver les inscriptions sur les *bases* des figures, ne fut pas constant. On le contenta dans le déclin de la Sculpture, sur-tout quand les statues étoient élevées, de suspendre à ces *bases* des tablettes sur lesquelles on écrivoit avec du minium, le nom des héros qu'elles représentoient, celui de leurs pères, & les guerres ou les exploits qui les avoient rendus célèbres. S. Chrysostôme parle de cet usage (*in Psalm. xii*); & Juvénal y avoit fait allusion par ces paroles: *Longa atque insignis humum pagina* (x, 57), que son

H h h ij

scholiaste explique par ces tablettes *émoussées* des honneurs & des dignités du héros.

Lorsque les peuples irrités renversoient & brisoient les statues de leurs oppresseurs, ils en laissoient quelquefois subsister les *bases*, afin qu'elles apprissent à la postérité leur haine & leur vengeance. C'est ainsi que les anciens habitants de Taormini en Sicile, ayant ôté de leur forum la statue de l'avidé Verrès, en laissent subsister la *base*, pensant, dit Cicéron (*Verr. II, 66*), qu'ils accableroient plus sûrement de honte ce déprédateur, en apprenant à leurs descendants qu'ils avoient brisé la statue, qu'en leur laissant ignorer si jamais on lui en avoit élevé: *Quod gravius in istum fore putabant, si scirent homines statuas ejus a Tauremitanis esse desectam, quam si nullam unquam positam arbitarentur*. Les habitants de Tyndarus les imitèrent, & laissèrent subsister dans leur forum le cheval qui avoit porté la statue de Verrès.

Toutes les *bases* triangulaires qui se trouvent dans les collections d'antiques, n'ont pas servi de pied à des candélabres, ainsi qu'on le pense généralement. On en a trouvé une dans les fouilles d'Otricoli, qui est terminée par une cuvette du même morceau, destinée sans doute à servir d'autel, non pour brûler les victimes, mais pour recevoir les parfums, les libations de vin, de lait & de sang, qui se faisoient dans les sacrifices pour les morts, appelés *isuria*.

BASILE, empereur grec.

BASILUS AUGUSTUS.

Ses médailles sont:

RR. en or.

RR. en argent.

R. en B.

BASILE II, fil de Romain II.

BASILUS AUGUSTUS.

Ses médailles sont:

RR. en or.

C. en bronze.

O. en argent.

BASILÉE, fille d'Usanus & de Titée, & sœur de Rhés & des Titans, passoit chez les habitants de l'Atlantide pour la plus sage de tous les enfants d'Usanus, à qui elle succéda. Elle épousa Hypésion, celui de ses frères qu'elle aimoit le plus, dont elle eut un fils & une fille. Voyez HÉLÉNUS & SÉLÉNUS. Les Titans, ses frères, ayant fait périr les deux enfants de *Basilée*, elle entra en fureur, courant à travers les champs, en dansant, les cheveux épars, comme elle auroit fait au son des tambours, & excita la compassion de tous ceux qui la voyoient. On se mit en devoir de l'arrêter; mais aussi-tôt il tomba une grande pluie, accompagnée d'horribles éclats de tonnerre, pendant lesquels *Basilée* disparut. Le peuple changea alors la douleur en vénération, éleva des autels à sa reine, & lui offrit des sacrifices au bruit des tambours & des timbales, à l'imitation de ce qu'on lui avoit vu faire. Cette *Basilée* est

peut-être la même que Cybele; & , selon Selden, que l'*Amica* & la déesse céleste des Carthaginois.

ΒΑΣΙΛΕΙΑ; fêtes annuelles célébrées à Lébée en Béotie, selon le scholiaste de Pindare (*Olymp. ed. vti*).

ΒΑΣΙΛΕΤΣ. Voyez ACONTE-ROT.

ΒΑΣΙΛΕΤΣ. Les Grecs ont donné quelquefois le nom de *basileus* aux jeunes Césars, quoiqu'ils ne leur aient jamais donné celui de *rex*: témoin une médaille du jeune Caracalla, de Vaillant, sur laquelle on lisoit **ΑΝΤΩΝΕΙΝΟΣ ΒΑΣΙΛΕΥΣ**. Mais tous les antiquaires ne convenoient pas que cet Antonin fût Caracalla. Le P. Jobert cite, à l'appui de son opinion, que nous venons d'exposer, Hanniballien, que Constantin fit appeler *rex*. Mais le baron de la Bâtie dit que le P. Jobert avoit mal choisi cet exemple; Hanniballien n'ayant jamais été ni *imperator*, ni *caesar*. Son oncle lui donna la Cappadoce & l'Arménie, avec le titre de *rex*.

Entre les médailles de rois grecs rapportées par Spanheim, on en trouve une de Tryphon & une de Tigranes, sur lesquelles on voit réunis les deux titres. **ΒΑΣΙΛΕΥΣ & ΑΤΤΟΚΡΑΤΩΡ**.

BASILIA. Voyez BASILÉE.

BASILICUM, *regale*. Ces deux mots étoient employés par les écrivains latins, pour désigner quelque chose de magnifique & de riche. C'est ainsi que Plaute appelle un homme vêtu de riches habits, *basilius exornatus* (*Pun. II, 1, 74*); & *basilius* (*Rud. II, 4, 18*) un homme célèbre. Le même écrivain désigne encore (*Pseud. 1, 5, 43*), par le mot *basilius*, l'état le plus heureux de la vie. *Basilius se gessisse*, désigne, dans Pétre (*5, 2, 25*), un mime qui avoit joué parfaitement son rôle.

BASILICUS. Les anciens désignoient pas ce mot le coup de dé le plus avantageux que l'on pouvoit amener, en tirant au sort, pour élire un *roi du festin*, *arbitrer bibendi*. Comme les Grecs appeloient ce roi *basileus*, il est naturel de penser que *basilius* devoit désigner le coup de dé auquel il devoit la royauté. On sait que c'étoit le même coup qui portoit ordinairement le nom de *Pénuir*; c'est-à-dire, le coup qui amenoit des points différents sur les quatre dés.

Cette explication est de Lipse, qui s'en sert pour interpréter naturellement les vers suivants de Plaute (*Cure. II, 3, 79*):

*Tales arripie, invoco alman meam nutricem
Herculem,
Jacto basilicum.*

Le parasite, qui fait ce sécit appelle, avec saison, le fils d'Alcémene *nutricem meam*, sa nourrice; parce que les anciens consacrant quelquefois à ce dieu la dime de leurs biens, donnoient dans son temple un repas public, auquel les parasites assiéjoient très-exactement.

Turnèbe a posé tout autrement ces vers, & a joint *Hercule* avec *basilicum*, croyant qu'ils désignent un *hercule-roi*, on parle des ornemens de la royauté; chose inconnue à toute l'antiquité.

BASILINDE; fêtes que l'on célébroit en l'honneur de Vénus à Tarente. Pollux, (*lib. 9*) dit que ce nom désignoit un jeu des Grecs, où celui que le sort avoit fait roi, commandoit à ses camarades.

BASILIQUE, *Basilica*. Les Romains désignaient par ce mot un bâtiment somptueux, dans lequel les magistrats rendoient la justice à couvert; ce qui le distinguoit du *forum*, où les magistrats tenoient leurs séances en plein air. Vitruve décrit fort au long les *basiliques*, & l'on peut conclure de sa description, que ces bâtimens consistoient ordinairement en une vaste salle tournée vers l'orient, comme tous les édifices publics des anciens, & partagée en trois parties par deux rangs de colonnes. La partie du milieu étoit terminée d'un côté par la porte principale, & de l'autre par une vaste niche ou renfoncement demi-circulaire, dans lequel on plaçoit les sièges des magistrats qui rendoient la justice dans la *basilique*. *P. Chalciatrus*. Les deux parties latérales ou les deux ailes n'avoient pas la même élévation que celle du milieu; elles étoient traversées par un plat-fond qui supportoit des galeries ou des salles hautes, ayant leurs ouvertures par la partie du milieu, afin que l'on pût voir les magistrats de tous les points de la *basilique*. Ces galeries formoient un étage sur les ailes: des juges inférieurs y terminoient les différends de moindre importance; les avocats y donnoient leurs consultations, & les jeunes orateurs s'y exerçoient quelquefois à la déclamation. Les ailes étoient souvent accompagnées de salles extérieures, semblables aux chapelles placées autour des bas-côtés, dans les Églises gothiques, & qui sont les copies de ces ailes.

Dans les moindres *basiliques*, les ailes étoient occupées par des boutiques de marchands, & on les échauffoit en hiver, à cause de ces négocians. Vitruve (*r. 1*): *Basilicarum loca adjuncta foris quam calidissimis parietibus oportet constitui, ut per hyemem sine molestia temporis se conferre in ea negotiatores possent*.

Dans les fouilles faites à Otricoli, sous le Pape Pie IV, on a découvert une *basilique*. Il étoit impossible de la confondre avec un temple, parce que celui-ci a pour l'ordinaire des colonnes tout autour de la *cella*; tandis que cette *basilique* est renfermée par un grand mur plein & dénué d'ornemens. Elle est comme divisée en trois parties par deux rangs de colonnes, & entourée de chambres ou salles particulières. La porte est nue; on fait que celle des temples étoit fort ornée. À l'opposite de la porte est un renfoncement circulaire, dans lequel on plaçoit sans doute le tribunal.

L'Église de Saint Philippe du Roule à Paris,

offre la même construction intérieure, les galeries exceptées.

Publius Victor comptoit de son temps dix-neuf *basiliques* dans Rome, & l'on sait qu'il en étoit tombé deux avant le temps où il écrivoit. Ce nombre ne doit pas étonner, parce qu'il y avoit une *basilique* jointe à chaque *forum*, afin que les magistrats pussent s'y retirer pendant les temps pluvieux. Le nom de *basilique* remplaça même quelquefois celui de *forum*; de manière que par la *basilique* de Nerva, de Trajan, &c. c'est leur *forum* qu'il faut entendre. Il ne paroît pas que le contraire soit jamais arrivé; c'est-à-dire, que l'on ait désigné quelque *basilique* par le nom de *forum*.

C'étoit dans les *basiliques* que les centumvirs & les tribuns rendoient la justice. Pline le jeune nous a conservé la manière dont on étoit plaré dans ces bâtimens immenses. Les juges se partageoient en quatre compagnies ou tribunaux; autour d'eux le plaçoient les juriconsultes & les avocats, & de nombreux auditeurs les entouraient. Le reste de la *basilique* & l'étage supérieur étoient remplis d'hommes & de femmes, qui ne pouvoient que voir rendre les jugemens, étant trop éloignés pour les entendre (*epist. vi, 33, 3*): *Sedebant iudices centum & octoginta; tot enim quatuor consiliis conscribuntur; ingens utraque advocatio, & numerosa subellia; praeterea densa circumstantium corona latissimum iudicium multiplex circulo ambibat. Ad hoc stipatum tribunal, atque etiam ex superiore basilica parte, qua feminae, qua viri, & audienti, quod erat difficile, & quod facile, visendi studia imminuebant*.

Le nom de *basilique* a été conservé par les Romains modernes. Ils ne le donnent plus à des salles de justice, mais aux principales Églises de leur ville.

La *basilique* de Sainte Agnès fut bâtie par Constantin, hors de l'enceinte du Viminal.

La *basilique* Alexandrine fut bâtie par Alexandre-Sévère, entre le champ de Mars & les septa d'Agrippa. Elle étoit longue de mille pieds romains anciens, large de cent pieds, & portée entièrement sur des colonnes. La mort trop prompte d'Alexandre empêcha de la voir finir. Lampride, (*Alex.-Sev. c. 26*).

La *basilique* Antonine étoit placée, selon Victor, dans la neuvième région appelée le cirque de Flaminius. On croyoit autrefois que la *donnée de terre* étoit construite sur les ruines; mais Nardini a réfuté victorieusement cette opinion, & il assure que c'étoit un temple d'Antonin, & non la *basilique*.

La *basilique* des Orfèvres, *basilica argentaria*. On en ignore la situation. Pausanias (*leg. 32, §. 44. de aur. leg.*) en fait mention. C'étoit un bâtiment voûté, soutenu par des colonnes & entouré de boutiques d'orfèvres.

La *basilique* *Bastellaria*. Victor l'appelle *vascellaria*, & d'autres *vascellaria*. On en ignore la situation.

La *basilique* de Caius & de Lucius, fils adoptifs d'Auguste, fut bâtie en leur honneur par ce prince, ainsi que son portique. Quelques-uns veulent la reconnaître dans les ruines d'un bâtiment rond & voûté, qui sont placées entre l'Eglise de Sainte Bibiane, & les murs de Rome. Urfini n'est pas de cet avis, parce que ces ruines n'ont aucune analogie avec la description que Vitruve nous a laissée des *basiliques*; & il croit qu'il faut la chercher plutôt dans les restes du temple de la fortune virile, auprès de laquelle on a trouvé les inscriptions suivantes, gravées sur des pierres de l'espèce appelée *travertin*:

C. CAESARI. AUGUSTI. P
PONTIFICI. COS. DESIGNATO.
PRINCIPIS. JUVENTUTIS.

Et l'autre :

L. CAESARI. AUGUSTI. P
AUGURI. COS. DESIGNATO
PRINCIPIS. JUVENTUTIS.

La *basilique* de Constantin fut bâtie par cet empereur, dans la quatrième région appelée du temple de la paix. On la nomma depuis la *basilique* du Sauveur, & elle a été remplacée par la *basilique* de S. Jean de Latran.

La *basilique* de la Croix fut bâtie par Constantin, à l'extrémité de la colline des Esquilles.

La *basilique* *Florentissima*. Victor l'appelle *filirelli*, d'autres *fiorelli*; & c'est tout ce que l'on fait de cette *basilique*.

La *basilique* *Fulvia* fut bâtie par le consul Paulus, sur le *forum*, à l'opposite de l'endroit où fut depuis construite la *basilique* Julienne. Elle étoit magnifique, & avoit coûté 1500 talents envoyés des Gaules par César.

La *basilique* de Saint Jean dans le palais de Latran, fut bâtie par Constantin, sous le nom de *basilique* du Sauveur.

La *basilique* *Julienne* étoit bâtie sur le *forum*, auprès de la statue équestre de Domitien, qui, placée dans le milieu de cette place célèbre, regardoit le palais des Césars, au bas duquel cette *basilique* étoit bâtie. Vitruve qui en avoit été l'architecte, nous en a laissé la description (v. 1). Les centumvirs y jugeoient les causes qui étoient de leur ressort. Plin. (épi. v. 21). *Descendendum in Basilicam Iulianam audientibus, quibus proxima comprehensionis responderet deborem. Sedebant iudices, Centumviri venientes, observabantur advocati*. Les magistrats qui rendoient la justice dans cette *basilique*, se divisoient en quatre comités ou tribunaux, comme nous l'avons vu dans le passage de Plin. cité plus haut.

La *basilique* de S. Laurent fut bâtie par Constantin, hors de la porte des Esquilles.

La *basilique* de Marciane, sœur de Trajan, fut élevée par cette princesse, dans la neuvième région appelée le cirque de Flaminianus.

On voyoit dans la même région une *basilique* de Matidia, nièce de Trajan, & fille de Marciane.

La *basilique* de Neprune prit son nom d'un temple, ou d'une statue de ce dieu.

La *basilique* d'Opimius étoit dans le *forum*; les centumvirs y jugeoient des causes de peu d'importance.

La *basilique* de Paul Émile, est la même que celle appelée plus haut *Fulvia*.

La *basilique* *Porcia* étoit contiguë à la Curie; & elle souffrit beaucoup dans l'incendie qui consuma la Curie, lorsqu'on brûla le corps de Clodius, dans le *forum*. Les tribuns du peuple y tenoient leurs séances. Le nom de *Porcia* lui fut donné à cause du consul L. Porcius, qui la bâtit avec son collègue P. Claudius, l'an 566 de Rome. Elle touchoit à la Curie; mais elle étoit située sur un terrain plus bas.

La *basilique* *Sempronienne* étoit placée à l'occident du *forum*, dans l'intersection de la rue appelée *Thuseus* & du Vélambre. Elle prit son nom de T. Sempronius qui la fit bâtir sur le terrain de l'ancienne maison de P. Scipion l'Africain. Comme cette *basilique* étoit entourée d'ouvriers en laine & de marchands, on y jugeoit les causes relatives au négoce.

La *basilique* de Sicinius étoit placée dans la cinquième région, celle des Esquilles. On voit que l'Eglise de Sainte Marie-Majeure en a pris la place. Comme il y avoit une boucherie (*macellum*) sur la colline des Esquilles, on peut croire que cette *basilique* étoit destinée aux juges des causes relatives à cet établissement public.

La *basilique* de Trajan étoit bâtie sur son *forum*. Lampride en parle dans la vie de Commode.

La *basilique* *Sessorienne* devint l'Eglise de Sainte Croix de Jérusalem.

La *basilique* du Sauveur fut bâtie par Constantin, dans le palais de Latran.

Les *basiliques* de S. Pierre & de S. Paul, furent bâties par Constantin, toutes les deux hors de Rome; l'une sur le Vatican, & l'autre sur le chemin d'Ostie.

BASILISQUE, empereur grec. BASILISCUS AUGUSTUS.

Ses médailles sont :

RR. en or, & RRR. avec la tête, son nom & celui de son fils.

RRR. en argent.

O. en B.

BASILISSA, reine: nom sous lequel Vénus étoit honorée par les Tarentins.

BASQUE (*tambour de*). C'est le *sympanum* des anciens, celui que portent ordinairement Cybele, les Bacchantes & les danseuses des pestures antiques. Il est plat, garni d'une seule peau; & le bois qui la porte, a trois ou quatre ponces de hauteur. Voyez TAMBOUR.

BAS-RELIEFS. Voyez RELIEFS (*bas*).

BASSARA. Voyez BASSARIUS.

BASSARÉUS ; surnom de Bacchus, pris, selon les uns, de Bassarus, bourg de Lydie, où il avoit un temple ; ou, selon d'autres, d'une sorte de robe longue, appelée *bassaris* & *bassaris*, que Bacchus avoit coutume de porter dans ses voyages. D'autres philologues dérivent ce nom du mot grec *βασίς*, crier ; à cause des hurlements & des cris que faisoient entendre les prêtres & les suivants.

BASSARIDES ; nom qu'on donnoit aux Bacchantes, comme prêtresses de Bacchus *Bassarus* ; elles étoient alors vêtues de longues robes, faites de peaux de loups, de renards, de lix ou de panthères. On a voulu dériver aussi ce nom d'une espèce de chaufure des Lydiens, qui se fabriquoit à *Bassarum*, ou *Bassarus*, ville de leur contrée.

BASSARIS . Robe longue que Bacchus avoit portée dans ses voyages, & que les Bacchantes portoient à son imitation. Sicut la décrit comme une robe très-ample & traînante, ornée de filets ou de fleurs d'or. (*Achill.* 1, 263) :

*Si decet aurata Bacchum vestigia palla
Verrere.*

Bacchus paroît souvent vêtu de la *bassaris*, sur les monuments antiques. On le voit ainsi habillé sur un beau vase de marbre du palais Farnèse, & sur un plus grand de la même matière, conservé au cabinet d'Herculanum. Il paroît même plus souvent de cette manière sur les pierres gravées & sur les vases de terre cuite. Le plus précieux de ces derniers, est gravé dans la collection d'Hamilton, & est conservé dans le palais de Porcinari, à Naples. On y voit Bacchus avec de la barbe, couronné de lauriers, & vêtu d'une robe élégamment brodée.

BASSIN, *flagnum*. Il paroît que le *bassin* d'Agrippa étoit dans ses jardins, plutôt qu'au delà du Tibre, où le plaçoient quelques écrivains modernes. C'est sur ce *bassin* que Néron fit construire un radeau, qui portoit une table servie avec des convives, & que d'autres bateaux traînoient pendant le repas. Tacite (*Annal.* xv, 37, 2).

Néron fit construire non *bassin* ou une naumachie auprès de l'amphithéâtre de Flavius ; peut-être dans le terrain bas qui se trouve entre cet amphithéâtre, les Elquilles & la partie septentrionale du mont Coelius. Il en fit construire un autre dans la vallée du vatican. Tacite (*Ann.* xiv, 14, 3).

BASSUS, surnom des familles *BETILIENNA* & *VENTIDIA*.

BASTA, en Italie. **PTBASTEINON**.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

RRRR. en bronze. (*Pellerin.*)

O. en or.

O. en argent.

BASTAGA.

BASTAGÆ. } On désignoit dans le bas

BASTAGARI. } Empire un poids, une charge, par le mot *baslage*. Hétychius dit, *βαρύ*

βαρύ. *Baslage* désignoit une charge ou imposition publique, par laquelle on étoit contraint de transporter des effets, des fardeaux, des grains, &c. destinés pour l'empereur, ou pour quelque approvisionnement public. (*Cod. leg.* 3, de *Cohortibus*). Personne n'étoit exempt, ni les officiers de l'empereur, ni les ecclésiastiques. (*Ibid.* leg. 3). Ceux qui faisoient ces transports, s'appeloient *baslagarii*. Ils étoient sous les ordres de cinq chefs qui obéissoient eux-mêmes au comte des largesses. L'officier appelé *Tertioarius*, indiquoit l'ordre & la nature de ces transports, & l'espèce des choses qu'il falloit transporter, telles que le blé pour l'approvisionnement de Constantinople, ou l'argent du fisc.

BASTERNE, *basterna*, vient du grec *βαρέω*, je porte. C'étoit une voiture dont se servaient les dames romaines, comme elles avoient fait du *carpentum*, ou chariot couvert. Le scholiaste de Juvénal (*iv*, 25), nous dit qu'elle sembloit être réservée aux femmes seules : *est basterna vehiculum unde spectabantur matronæ*. On ne peut donner une meilleure idée de la *basterna*, qu'en la comparant à nos litières. Voici la description qu'en fait un ancien poète, dans une épigramme de la collection de Pithou, (1. edit. Lugd.) :

*Aurea matronas claudis BASTERNA pudicas,
Quæ radians paulum gestat utrumque laus:
Hanc geminus portat duplici sub robore burdo,
Procebit & modico pendula septa gradu.
Provisum est caute, ne per loca publica perges
Functur vijs casta maris locis.*

On voit par-là qu'elle étoit portée, & non traînée par deux mulets appelés *burdonos* ou *manini*. De là vient qu'il faut lire dans les gloses d'Isidore : *Basterna tellis manualis*, & non *manualis*. Cette dernière leçon seroit confondre la *basterna*, avec la chaise à porteur des anciens, *litiola*, qui étoit portée par des hommes.

La *basterna* étoit fermée entièrement, ce qui la fit appeler *curva*. S. Jérôme, (*ep.* 22) : *prædixit caveas basternarum ordo semivivorum*. Elle étoit garnie de coussins, mollessement composés, dit Isidore. Ses ouvertures étoient fermées avec des feuillets de la pierre appelée *scissulaire*, le tale ; ce qui les faisoit briller à la lumière, *radians laus*.

BASTONADE. C'étoit la peine des esclaves. Elle étoit mise en usage dans les camps, où les Centurions portoient un bâton de vigne, pour marque de leur dignité, & en frapèrent les soldats lents ou paresseux. Ce châtiment ne déshonorait pas, comme le dit expressément Pline l'ancien (*xv*, 1) : *Centurionum in manu viri, opimo premio tardos ordines ad lentos perducit agulas : atque etiam in delictis panem ipsam honorat*. On doit soigneusement distinguer cette *bastonade*, du supplice des bâtons, *fusturium*, qui étoit infamant & qui emportoit la mort du soldat

coupable. Voyez BÂTON; & du supplice des verges ou du fouet, *fustigatio*, qui étoit la punition propre aux esclaves.

BATALUS. Nom d'un joueur de flûte d'Ephèse, qui servit le premier fur le théâtre d'une chausure de femme. Il exerçoit d'ailleurs son art d'une manière molle & efféminée; de là vint qu'on désigna par son nom les hommes de ce caractère. Les ennemis de Démétrius lui prodigèrent les injures, & en particulier le reproche de mollesse, eu l'appellant *Batalus*.

BÂTARD. Voyez le Dictionnaire de Jurisprudence.

BATARDEAU. Nous voyons dans Vitruve (v, 3), que les Romains construisoient des *batardeaux* pour fonder des piles de maçonnerie ou des digues. Ils formoient dans l'eau une enceinte de pieux qu'ils entouraient de fortes planches, & ils épuisoient ensuite l'eau qui étoit renfermée dans cet espace. Ils les appelloient *arca aquaria*.

BATEAU. Voyez BARQUE.

BATELEUR. Voyez CHARLATAN.

BATELIER; celui qui conduit des bateaux sur les rivières. Il y avoit à Rome une compagnie de *bateliers* pour la navigation du Tibre, *collegium navium Tiberis*. Paris avoit un pareil établissement, comme il paroît par un monnoiment du temps de Tibère, trouvé en creusant, vers le commencement de ce siècle, les fondemens du maître-autel de l'Église de Notre-Dame, sur lequel on lit: *matina parisiaci*.

BATH; mesure de capacité de l'Asie & de l'Égypte. Voyez ÉPHOD.

BATHIM; mesure de capacité de l'Asie & de l'Égypte. Voyez METRETE.

BATHOS; vallon d'Arcadie, situé aux environs & à la gauche de l'Alphée. C'est ainsi que l'appelloient les gens du pays. Ils y célébroient tous les trois ans les mystères des grandes déesses. On y voyoit la fontaine Olympias, qui, disoit-on, étoit à sec de deux années l'une, & dans le voisinage de laquelle des tourbillons de flamme sortoient de terre. Ce fut-là, selon les Arcadiens, & non auprès de Pellene en Thrace, que les géants combattoient contre les dieux. C'est pourquoi ils sacrifioient aux tempêtes, aux célestes & aux foudres. La ville de Basilie étoit située à dix stades de ce vallon.

BATHRACISMUS. Bulengerus, dans son Traité des théâtres des anciens, dit que le *bathracismus* étoit une partie de la lyre, qui imitoit le chant de la grenouille, appelée en grec *βάτραχος*. Il est plus vrai-semblable que c'étoit une manière particulière d'en pincer les cordes.

BAGYMAAOΣ; laine épaisse & courte.

BAGYTAOTNTEΣ; vêtus de robes longues. Voyez THESAURIENS.

BATHYLLUS. Alexandrin célèbre par le haut degré de perfection où il porta l'art de la pantomime. Il vivoit sous Auguste, & étoit chéri de

Mécène. Le détail des sujets de ses pantomimes embrassoit tout ce que la nature, la fable & l'histoire renfermoient; témoins les amours de Leda & du Cygne: ce qui surpassait toute croyance.

BATHYLICA. Il y avoit une danse de ce nom, exécutée par des hommes & des femmes; en l'honneur d'Apollon & de Diane.

BATIACE; vase à boire, en usage chez les Perses. Diphilus l'appelle *βατιας* & Philémon, cité par Athénée (x, p. 484) *βατιας*. Aristote, dans son Recueil intitulé de *Mirabilibus*, dit qu'il y avoit dans les Indes une espèce de cuivre si brillant, si pur & si exempt de rouille, qu'on ne pouvoit le distinguer de l'or par la couleur seule. Il ajoute que le trésor de Darius renfermoit plusieurs vases de ce métal appelé *batia*, & qu'il étoit impossible de le distinguer de l'or, autrement que par l'odeur.

Cette espèce de cuivre dont étoient fabriqués les *batiaes*, avoit la même couleur que l'or, & n'étoit différencié que par l'odeur, c'est-à-dire, par celle qui accompagne toujours le cuivre. Il est facile après cela, de la déterminer. On fait que l'or des anciens étoit plus pâle que le nôtre; parce qu'ils l'allioient avec l'argent qui le blanchit, & qu'au contraire c'est avec du cuivre que nous faisons cet alliage; d'où vient à notre or sa couleur rougeâtre. Ainsi, ce cuivre étoit d'un jaune pâle, & conservoit son odeur propre. A ces deux caractères on peut reconnoître le laiton, ou le cuivre mêlé de zinc. Le hazard avoit peut-être fait trouver dans les Indes une mine de cuivre accompagnée de calamine ou chaux de zinc; & de là sortoient les *batiaes*.

BATILLUS; espèce de réchaud portatif sur lequel on brûloit des parfums, & que l'on portoit par honneur devant les magistrats de Rome. Horace (i, Sat. 5, v. 34) le moque du préfet de Fondi, Aufidius Lufus, qui étoit dans cette petite ville les mêmes honneurs que les premiers magistrats de Rome:

*Fundor Aufidio Lufco Prætoris libenter
Lingimus, insani ridentes præmia scribæ,
Præstantem & latum clavum præneque batillum.*

BATIOIA; vase à boire qui étoit quelquefois d'or. Plaute (Stich. v. 4, 12) *batiolis bibunt* & Plautus Colace dans Nonnius (x, 19) *batiolum aureum octo pondo habuit*.

BÂTIMENT. Voyez le Dictionnaire d'architecture.

BÂTIR. }

BATO. Voyez GLADIATUK-PANFILI.

BÂTON; écuyer d'Amphiaras, qui fut enlevé avec son maître: ou lui rendit son culte dans le temple de ce demi-dieu. Voyez AMPHIARAS.

Bâton. La peigne, du *bâtem*, *fustinarium*, n'étoit en usage que pour les soldats & dans les camps. Polybe la décrit ainsi (vi, 35). Le tribun

tribun faisoit un *bâton* & en frappe légèrement le coupable. À l'instant, tous ceux qui sont dans le camp tombent sur lui armés de *bâtons* & de pierres, & l'assomment le plus souvent dans l'enceinte du camp. Si quelque coupable parvient à s'échapper & franchir les limites du camp, il n'en est pas moins misérable : car il ne lui est pas permis de retourner dans sa patrie ; & il est défendu aux siens de le recevoir dans leurs maisons ; de manière qu'on doit regarder comme morts, tous ceux qui sont condamnés au supplice des *bâtons*. Les historiens romains nous fournissent plusieurs exemples de soldats punis de la sorte. Hirtius (*de Bello Hispanico*, c. 27), parle d'un soldat qui périt sous les *bâtons*, pour avoir assassiné son frère dans le camp. Dolabella, sous le règne de Tibère, condamna chaque dixième soldat d'une légion déshonorée, à mourir par ce supplice. Tacite (*Annal.* liv. 12, c. 1). Il y avoit quatre crimes principaux pour lesquels on faisoit mourir sous les *bâtons*. C'étoient 1°. le vol dans le camp ; 2°. le faux-témoignage ; 3°. le défordre des mœurs ; 4°. une faute déjà punie légèrement trois fois.

BÂTON courbé des bergers.
— des divinités champêtres. } *Voyez* PASTOR.
— des acteurs comiques.

BÂTON augural. *Voyez* LYVENS.

BÂTONS. Les chanoines qui parcouroient la Grèce en répétant les poèmes d'Homère, furent appelés *Pa-ladist*, ou *rapso-des* ; parce qu'ils portoient un *bâton* rouge en chantant l'Iliade, & un jaune en chantant l'Odyssée.

Le *bâton* nouveau & la besace devinrent les attributs distinctifs des philosophes grecs & romains, & des Cyniques en particulier.

BÂTONS (divination par les). *Voyez* RABDOMANTIE.

BÂTONS (sêtes des). La sête des *bâtons*, qu'on avoit fixée en Égypte à l'équinoxe de l'antome, étoit probablement la même que celle de Papémius dans le Delta, où les dévots se livroient une espèce de combat avec des perches ou des *bâtons*. Hérodote dit en avoir été témoin ; mais on lui assure qu'il n'y avoit jamais en personne de rue. Ainsi cette folie, quelque grande, quelque répréhensible qu'elle ait été, ne doit cependant point être mise en parallèle avec les combats des gladiateurs romains. Paw (*Recher. sur les Égypt. & les Chinois*, liv. 1, p. 185.)

BATRACHUS, dans la Marmatique.

Cette ville a fait fraper une médaille impériale grecque, en l'honneur d'Hadrien, avec une époque, mais sans nom de lieu. On la reconnoît seulement à la grenouille, qui sert de type.

BATRACHUS & *Saurus*, Lacédémoniens, furent, selon Plin (*l. 36 c. 5*), deux habiles architectes sous le règne d'Angule. Ils construisirent entr'autres édifices, un temple consacré à Octavie, & entouré de portiques. On ne leur permit pas de mettre leurs noms à leur ouvrage. Ne voulant pas

cependant perdre la gloire de cette construction, ils placèrent dans différentes parties du temple une grenouille & un lézard, qui les désignoient par une allusion à leurs noms grecs ; *Batrachos*, grenouille, & *Saurus*, lézard.

Winkelmann ayant vu ces deux symboles sur la volute d'un chapiteau ionique, à S. Laurent, hors des murs de Rome, le reconnoît pour un ouvrage de ces deux célèbres architectes. Mais on a trouvé depuis lui, dans les fouilles faites à Tivoli par ordre de Pie VI, une rosace d'une belle exécution, sur laquelle on voit un lézard avec une grenouille & une abeille, emblèmes des deux architectes Lacédémoniens ; ce qui nous apprend qu'ils travailloient aussi à la maison de campagne de Cassius, d'où on a tiré la rosace ; & que la défense de mettre leurs noms sur leurs ouvrages, n'étoit qu'une fable populaire, puisqu'ils n'auroient pas cherché à les remplacer par des symboles, sur un bâtiment d'aussi petite importance.

BATERIES des anciens. *Voyez* AGGER. La colonne Trajane nous en montre plusieurs qui ressembloient à nos *bateries* de canon. L'épaulement ou les merlons étoient beaucoup plus élevés que ceux des nôtres ; parce que la charpente de quelques-unes des machines employées aux sièges & que l'on renfermoit dans ces *aggers*, étoit si haute. Ils y traquoient aussi des embrasures comme on le voit sur cette même colonne.

BATTOLOGIE. *Voyez* BATTUS.

BATRE la mesure. Les anciens, dit Borete, *batoient* la mesure de plusieurs manières. La plus ordinaire consistoit dans le mouvement du pied, qui s'élevoit de terre & la frappoit alternativement, selon la mesure des deux temps égaux ou inégaux. C'étoit ordinairement la fonction du maître de musique, appelé *Coryphée*, *Κορυφαῖος*, parce qu'il étoit placé au milieu du chœur des musiciens, & dans une situation élevée, pour être vu & entendu plus facilement de toute la troupe. Ces *bateurs* de mesure se nommoient en grec *νομομαχοὶ* & *νομοτάκται*, à cause du bruit de leurs plectres, *νομομαχοί*, à cause de l'uniformité, &, si l'on peut parler ainsi, de la monotonie du rythme qu'ils *batoient* toujours à deux temps. Ils s'appeloient en latin *podarii*, *podarii*, *pediculari*. Leurs pieds étoient ordinairement chargés de certaines chaussures ou sandales de bois ou de fer, destinées à rendre la percussion rythmique plus éclatante, nommées en grec *κρηττά*, *κρηττά*, *κρηττά*, & en latin *pedicula*, *scabellum*, *Batre* ce mot, parce qu'ils ressembloient à de petits marche-pieds, ou à de petites escabelles.

Les anciens *batoient* la mesure non seulement avec le pied, mais aussi avec la main droite, dont ils réunissoient tous les doigts pour frapper dans le creux de la main gauche ; & celui qui marquoit ainsi le rythme, s'appeloit *marudactor*, ou *marudactor*. Outre ce claquement de main &

le bruit des sandales, ils se servoient encore pour battre la mesure, des coquilles, des écailles d'huitres & des ossements d'animaux, que l'on frappoit les uns contre les autres, comme on se sert aujourd'hui des castagnettes, du triangle & d'autres semblables instrumens.

BATTUS, vieux berger de Nélée. Mercure ayant volé les bœufs d'Apollon, Battus seul vit faire ce larcin, & il promit de n'en rien dire, en recevant une petite récompense. Mercure pour éprouver sa fidélité, fit semblant de s'éloigner; & étant revenu un moment après sous une autre figure, lui demanda des nouvelles du vol, en lui offrant une plus grosse récompense: Battus révéla le secret, & il fut changé en pierre de touche, qui porte le caractère de ce fourbe: car aucun métal ne peut la toucher, qu'elle ne découvre aussitôt ce qu'il est.

Battus répéta jusqu'à deux fois à Mercure déguisé, le nom de l'endroit où ce dieu avoit retiré les bœufs volés: de là vint, dit-on, le nom de *battologie*, donné aux discours remplis de répétitions inutiles & de superfluités.

BATTUS, sorti de l'île de Théra, auprès de la Crée, emmena une colonie dans cette partie de l'Afrique, appelée depuis la Cyrénaïque, & il y fonda le royaume de Cyrene. Les peuples de la Cyrénaïque lui rendirent, après sa mort, les honneurs divins & lui élevèrent des temples.

BATTUS, roi de la Cyrénaïque. BA.

Ses médailles sont:

RRRR. en or.

RRR. en argent.

O. en bronze.

BAT (*Epifemon*). Voyez ÉPISEMOS.

BAVAY; ville du Hainaut, très-ancienne & célèbre par ses beaux restes d'antiquités. Les principaux sont la pierre à sept coins, les chaussées militaires, les aqueducs, les thermes, les cloaques, les cirques, les amphithéâtres, les temples, les palais, le champ de Mars, les tombeaux, les épitaphes, les puits, les souterrains, les statues, les médailles, &c.; tout prouve que cette ville, aujourd'hui fort petite, étoit autrefois aussi étendue que florissante, & que son origine remonte à la plus haute antiquité.

La pierre à sept coins posée aujourd'hui au milieu de la place, fut substituée dans le treizième siècle à une autre plus ancienne, & d'une élévation extraordinaire. À cette pierre commencent ou viennent aboutir sept chemins militaires, vulgairement appelés *chaussées Brunebans*: le premier se dirige vers la ville de Mons, au nord-est; le second vers celle de Tongres, ou vers les peuples *Adaniquas*, à l'orient; le troisième vers Treves, au sud-est; le quatrième vers Rheims, au midi; le cinquième vers Soissons, au sud-ouest; le sixième vers Cambrai, chez les *Morins*, à l'ouest; & le septième enfin, qui fait une fourche, vers Gand & Tournai, au nord.

Les habitans de Bavay appellent *murs des Aides*, les restes du bel aqueduc qui amenoit de l'eau de cinq lieues de distance, depuis Flourbise & Avesine. Elle passoit sous la Sambre, remontoit par des tuyaux de plomb, dans un château d'eau, & couloit ainsi sur des colonnes massives, appelées vulgairement les *saurelets*, qui se communiquoient l'eau les unes aux autres, par le moyen d'une voûte supérieure, sur laquelle étoit le canal pavé de terre cuite. À l'embouchure de cet aqueduc, on remarque encore les vestiges des bâtimens spacieux & magnifiques qui sermoient les thermes. Les bains étoient pavés de pierres bleues très-polies & d'une grandeur extraordinaire. Les cloaques qui formoient les décharges des eaux de ces bains, servent aujourd'hui de caves aux habitans de Bavay.

Il y avoit dans l'enceinte des vieux murs ruinés de cette ville, un superbe monument érigé en l'honneur de Tibère, lors de son arrivée à Bavay: les statues de cet empereur & de Livie sa mère, en marbre blanc, y étoient placées avec l'inscription suivante: *Tiberio Casari, Augusti filio, divi nepoti, adventu ejus, sacrum hoc Cneus Licinius curavit fieri voluntarius navos (pour voluntarius navos)*. Cette inscription encastrée dans la muraille qui entoure la maison des Oratoriens, ainsi que les deux statues placées aux côtés de la grille, attestent l'entrée triomphante de Tibère à Bavay, vers l'an 12 de l'ère chrétienne. Car 1^{re}, Tibère dans cette inscription, n'est point appelé *Tiberius Claudius Nero*, mais *Tiberius Casar*. Ainsi, ce fut après son adoption par Auguste, & conséquemment après la mort de Caius & de Lucius César, fils d'Agrippa, qui avoient été adoptés avant lui. 2^o. Comme il n'est point nommé *Auguste*, mais seulement *César*, on a droit de conclure que c'étoit avant l'an 54 où ce prince parvint à l'empire. 3^o. Enfin, l'inscription n'est point *Divi filio*, mais *Augusti filio*: ainsi, l'époque de l'entrée de Tibère à Bavay, doit tomber avant l'apothéose d'Auguste: en effet, on voit constamment sur les médailles de Tibère, après cette apothéose, *Tiberius Casar, divi Augusti filius Augustus*.

BAUBO. Voyez STELE.

BAUCALIS. } Voyez BOCAI.

BAUCALUM. }

BAUCIS. La fable de Philemon & de Baucis étoit un de ces événemens que les anciens racontaient, pour prouver que la vertu de l'hospitalité étoit toujours récompensée. Jupiter & Mercure parcourant la terre sous la figure humaine, furent reçus par tous les habitans d'un village de la Phrygie, où ils passèrent; la seule cabane de Baucis & de Philemon leur fut ouverte: c'étoient deux vieux époux qui composoient seuls toute leur famille & tout leur domestique, & qui vivoient heureux dans leur pauvreté. Ils firent aux dieux le meilleur accueil dont ils furent capables, sans reconnoître leur dignité. À la fin

du repas, les hôtes s'annoncèrent comme des dieux. Ils emmenèrent ensuite les vieillards sur une haute montagne voisine du hameau, & leur dirent de regarder derrière eux. Philémon, & Baucis virent tout le village submergé, excepté leur maison, qui se changea en un magnifique temple.

Jupiter ayant voulu savoir ce qu'ils désiroient pour récompense de leur fidélité, ils ne demandèrent autre chose que d'être les ministres de ce temple, & de ne pas se survivre l'un à l'autre. Leurs vœux furent exaucés : lorsqu'ils furent parvenus à une extrême vieillesse, ils furent métamorphosés en même temps. Baucis en tilleul & Philémon en chêne.

La vieillesse de Baucis passa en proverbe, & Persé le sert de son nom (*Sat.* 4, v. 21), pour désigner une vieille marchande de plantes odoriférantes :

*Dum ne deterius sapiat pannucia Baucis,
Cum bene discincta cantaverit ocyra verna.*

BAUDOUIN ; premier du nom & premier empereur français à Constantinople.

On ne connaît point de médailles de cet empereur.

BAUDOUIN II. Cinquième & dernier des empereurs français à Constantinople.

Il ne parait pas que l'on ait frappé des médailles pour BAUDOUIN II.

BAUDRIER, *balteus* & *cingulum* ; car on confondit dans les temps postérieurs ces deux mots, qui désignent deux parties différentes de l'armure des soldats. Les figures grecques qui représentent des personnages que l'on supposait avoir vécu dans les temps héroïques, portent leurs épées suspendues par une courroie semblable au baudrier moderne, mais plus courte. C'étoit sans doute le *παλαιορ*, très-différent du ceinturon, *Zéjua*, qui se mettoit autour des hanches, des reins & du ventre. Cette distinction s'évanouit bientôt, & l'on confondit souvent le baudrier & le ceinturon.

Virgile, qui cherchoit à peindre les mœurs des temps héroïques, l'a conservée dans quelques endroits de l'Énéide (*viii*, 459) :

Tum latet atque humeris Tegeum subligat enses.

Et (*xix*, 947) :

*Humero cum apparuit alto
Balteus, & nois fulserant cingula bullis.*

Ce vers semble calqué sur le cent trente-cinquième du II. Livre de l'Illiade, où Homère parle d'une épée qui étoit fixée auprès des épaules à une courroie, avec des clous argents. De là vient que les épées sont appelées par Virgile (*Æneid.* x, 456) :

Immanis pendeta baltei.

Au temps où écrivoit l'idore, on confondoit le baudrier & le ceinturon : car il donne le premier nom indistinctement aux deux parties de l'armure qui tenoient les épées. (*xxx*, 33) : *Balteus dicitur non solum quo cingimur, sed etiam a quo arma dependunt.* Dans le même endroit il dit expressément que le *balteus* étoit appelé *cingulum* du soldat, à cause des marques particulières qui y étoient placées, & qui désignaient entre les nombres six mille six cents, qui formoient la légion, celui du soldat : *balteus cingulum militare est dictus, propter quod ex eo signa dependunt, ad demonstrandum legionis militaris summam, id est, sex millium sexcentorum, ex quo numero & ipsi constitunt.*

Le baudrier étoit de cuir de bœuf dans l'origine, comme le dit Properté (*iv*, 11, 27) :

Præbeant casti balteus lenta boves.

On l'ornoit avec des clous, *bullis*, & des plaques de différents métaux & de diverses couleurs. Winckelmann cite à la pag. 11 de la Préface de ses *Monumenti inediti*, le baudrier d'une figure peinte, dont les clous ou les plaques étoient de couleur jaune.

Une longue chaîne formoit quelquefois le baudrier. Nous avons sous les yeux le dessin d'une semblable chaîne de bronze, trouvée autour d'un squelette, près de Saint Florentin, dans la Paroisse d'Avroille, diocèse de Sens ; appartenant à M. le curé de Champloft, voisin de cette paroisse. C'est une chaîne de cinq pieds de longueur, terminée d'un côté par un crochet qui se fixoit dans la chaîne à différente hauteur, suivant l'épaisseur du corps de celui qui la portoit. À l'autre extrémité, est un ornement du même métal, carré sur trois côtés, & arqué sur celui où est rivé le bout de la chaîne. De cet ornement partent trois petites boutons attachés par trois courtes chaînes. Trois semblables boutons plus courts, sont isolés dans l'ornement, comme pour former une petite balustrade ; & sur les deux bandes qui forment la base & l'appui de cette balustrade, sont gravés trois cinq ou trois V renversées, correspondant à de semblables V, semblablement gravés au revers. Ces V, ou ces X (en réunissant, ceux de l'endroit avec ceux du revers), exprimeroient ils le nombre occupé par le soldat dans la légion ? Les trois boutons pendans, désigneroient-ils le rang occupé par la cohorte ? On peut le croire d'après le passage d'Idore, cité plus haut.

Nous ferons observer encore que les épées des soldats, sculptées sur les colonnes Trajane & Théodôsienne, sont attachées aux ceinturons, sans que l'on voie aucun baudrier ; tandis que celles des chefs pendent de l'épaule gauche, & sont portées par un baudrier.

Le sculpteur qui a réparé le prétendu gladiateur mourant, du musée Capitolin, a fait une grande faute, non seulement dans la forme de l'épée, dit Winkelmann, mais encore dans le *baudrier* qu'il a lié à la moderne avec une boucle. On voit sur les monnaies qui représentent des statues héroïques, la vraie forme des *baudriers*, (*Torques*). C'étoit toujours une simple enroule, pareille à celle du *baudrier* qu'Achille donna à Diomède avec une épée. Cette courroie étoit liée au fourreau vers son ouverture, passait sur la poitrine & sur l'épaule droite, d'où elle tomboit en traversant les reins, & s'attachoit à la pointe du fourreau. Sur une statue héroïque de la villa Albani, on aperçoit très-distinctement cet agencement du *baudrier*, & même les franges qui en accompagnent les deux bouts.

Cet usage de lier le *baudrier* à l'épée, en lui faisant faire plusieurs tours sur le fourreau, appartenait aux temps les plus reculés; & ce n'est que dans les siècles postérieurs à la guerre de Troie, que l'on attachait au fourreau des anneaux pour recevoir le ceinturon, comme on les voit à la base de la colonne Trajane.

Pour rendre cet article complet, Voyez CEINTURON.

BAUDRIER, *balteus*, devint par extension le nom de cette courroie, qui passant sur l'épaule droite des musiciens & sous leur bras gauche, comme les *baudriers* modernes, soutenoit la grande lyre garnie du *magar*, appelée par Apulée, *cithara apta balteo*.

BAKEA; espèce de chaussure qui s'attachait sur le pied avec de bandes, sans le couvrir entièrement. Plaute en a parlé (*Mén. II, 3, 40*):

Quis est iste peniculus, qui extergentur baxea?

Apulée nous en donne une idée plus distincte, & nous apprend que les *baxea* étoient une chaussure particulière de philosophes, aussi connue que la haïbe, le manteau & la besace (*Mét. XI*): *Nec decet, qui pallio, baculogque, & saxum, & hircino barbitis philosophum fingeret*. Tertullien parlant d'Aristippe, qui joignoit les recherches du luxe aux livrées de la philosophie, demande pourqu'il ne faisoit pas reindre en pourpre les *baxea*; comme son manteau (*de Pallio, c. 4*): *Si philosophus in purpura, cur non & in baxea Tyria coloraret?*

On en portoit qui étoient faites avec des feuilles de palmier, selon Apulée (*Mét. I, XI*): *Juvenem pedes palmis hauris indutum productum medium*.

BEBON. Voyez BAIS.

BÉRYCES; peuple des plus anciens de la Bithynie. Ils l'habitoient déjà lorsque les Argonautes s'embarquèrent pour la Colchide. Érienne de Byzance rapporte l'origine des *Béryces* à un certain Bérbyx, dont aucun autre écrivain ne fait mention. Mais si l'on en croit Eustathe (*in Dion.*), c'est de Bérbyce, fille de Danaüs, que ces peuples

avoient emprunté leur nom. Il assure que, malgré les ordres de son père, elle conserva la vie à celui des enfans d'Égyptus qu'on lui avoit donné en mariage. Craignant que Danaüs ne la sacrifiât à son ressentiment, elle alla chercher un asile dans les contrées de l'Asie, occupées alors par des peuples barbares. Apollodore dit aussi qu'il y eut deux Danaïdes assez généreuses pour sauver leurs maris. Pindare cependant (*Ném. 10*), & Horace (*l. 3, od. 2, v. 93*), ne parlent que d'Hypermétre seule.

BÉRYCE; fille de Danaüs. Voyez BÉRYCES.

BEC-FIGUE, *ficoidula*. Les Romains faisoient un grand cas de cet oiseau. Ils le regardoient comme un aliment très-sain, à cause des raisins & des figues dont il se nourrit. Martial fait allusion à cette nourriture (*XII, 48*):

*Cum me figus alat, cum pascat dulcibus uvis,
Cur potius nomen non dedit uva mihi?*

Cet aliment est très-agréable dans l'autonne, saison de la maturité des fruits dont l'oiseau se nourrit. C'est pourquoi Juvénal compte les *bec-figues* au nombre de ces mets recherchés des gourmands, & il nous apprend qu'ils les faisoient cuire avec des truffes & des champignons (*XIV, 7*):

*Qui radere tubera terra,
Boletum condire, & eodem jure natantes
Mergere ficoidulas didicit nebulone parents.*

Les gourmets de Rome croyoient qu'il n'y avoit de bon & de délicat à manger dans les oiseaux, que les cuisses & la moitié inférieure du corps. C'étoit, selon eux, n'avoir point de goût & de délicatesse, que de manger les ailes & la partie supérieure du corps de volatile. Les *bec-figues* seuls faisoient exception, & on les servoit tout entiers.

Nous trouvons dans le repas de Trimalcion (*Petron. c. 33*), une autre manière d'apprendre les *bec-figues*. On renfermoit dans une coquille d'œuf un *bec-figue* entouré de jaunes d'œuf assaisonnés de poivre: *Perfecimus putamen manu, pinguisssimam ficoidulam inveni piprato vitellio pipatam*.

BÊCHE. On trouve gravée sur le tombeau d'un chrétien des trois premiers siècles (*Fabretti, Infer. p. 574*), la *bêche* des anciens. Elle diffère des nôtres, en ce que son manche est garni d'une traverse, à trois ou quatre pouces du fer. Cette traverse ou croix servoit à appuyer le pied pour enfoncer la *bêche* dans la terre, & permettoit de l'enfoncer de toute la longueur du fer.

BÊEL-PHÉGOR. Voyez BAAL-PÉON.

BÊELZÉBUT; dieu des Accaronites; son nom signifie *dieu-mouche*, ou le prince des mouches: on le nommoit ainsi, ou parce que son temple étoit exempt des mouches, & qu'il avoit le pouvoir des les chasser des lieux qu'elles fréquen-

toient ; ou parce que sa statue, toujours sanglante, étoit toujours couverte de mouches. *Bêlûd* étoit une des principales divinités des Syriens, poëme dans l'écriture il est appelé le prince des démons. Les Grecs adoroient aussi un dieu chaflemouche, *MYAGROS*. Voy. ce mot.

BÊEL-ZÉPHON. Voy. le Dictionnaire de Théologie.

BEIZATH ; monnaie d'or des anciens Perses, du poids de quarante drachmes. Calmet prétend que c'est de ce mot, & non de la ville de Byfance, qu'étoit dérivé le mot *besum* ou *besan*, nom d'une autre monnaie d'or, en usage autrefois dans l'Orient. Ce *besum* valoit deux dinars, & chaque dinar vingt ou vingt cinq drachmes.

BEL, étoit le grand dieu des Chaldéens. Il y avoit eu un temps, disoient-ils, où tout n'étoit que ténèbres & eao, & cette eao & les ténèbres renfermoient des animaux monstrueux. *Bel* ayant formé le ciel & la terre, donna la mort à tous ces monstres, dissipa les ténèbres, sépara la terre d'avec le ciel, & arrosa l'univers. Ensuite, voyant le monde désert, il ordonna à un des dieux de lui couper la tête à lui-même, de mêler son sang avec de la terre, & d'en former les hommes & les animaux ; après quoi il acheva la production de tous les autres êtres qui ornent l'univers. Voyez *BAAL*, *BELUS*, *DÉMOGORGON*. *OMORCA*.

BELATUCADRUS. Divinité adorée autrefois en Angleterre, dont il est fait mention dans une inscription antique trouvée dans la maison de Thomas Dikes, dans le comté de Cumberland. On y lit :

DEO
SANCTO BELA
TUCADRO AURELIUS
DIATOVA SRAM
XX VOTO POSUIT
LL. MM.

Le même comté a fourni encore les deux suivantes :

DEO BELATUCAD
RO LIB. VOTU
M VICIT
IOLUS.

BELATUCADRO
IUL. CIVILIS. OPT
V. S. L. M.

Selden affiroit dans son ouvrage (de *Diis Syris*), que ce *Belatucadrus* étoit le même que *Belenus* & *Abellion*, honorés par les Gaulois. Gérard-Jean Vossius (de *Orig. & Progr. Idolol.* l. 2, c. 17) est du même sentiment, & croit que *Belatucadrus* étoit le Soleil ou Apollon, adoré sous les noms de *Belenus* & d'*Abellion*. Mais on voit dans Muratori (Inscr. *Thes.* 43, 1) une inscription trouvée dans le même comté, sur laquelle on lit :

DEO MARTI
BELATUCADRO

On ne peut douter après cela que cette divinité ne fût le Mars des Bretons. C'est pourquoi Thomas Gale dérive son nom des racines angloises, *cad*, *cader*, *cadr* ; *combas*, *camp*, *fort*.

BELBUC & *Zécombuch* étoient regardés, chez les Vandales, comme le bon & le mauvais génie. *Belbuch* signifioit le dieu blanc, & *Zécombuch* le dieu noir : on leur rendoit les honneurs divins.

BELONUS, ou *BELIN*, ou *BELLENUS* ; divinité des Gaulois. Jules Capitolin nous apprend que c'étoit le même dieu que l'Apollon des Grecs & des Romains (*Maximin.* c. 22) : *Deum Belinum per aruspices spondidisse, Maximinum esse vincendum. Unde etiam postea Maximii militis iussu diemur, Apollinem contra se pugnasse. Oa lit Belin, Bilius, dans le passage d'Hérodien (l. 8, c. 3) : Belin vocant indigena, magnaque cum religione colunt, Apollinem interpretantur. Mais Saumaïse soutient dans ses Notes sur Capitolin, qu'il y a une faute de copie, & que l'on doit lire *Bellus*. *Belenus* est appelé aussi Apollon dans les inscriptions trouvées à Aquilée : *APOLLINI. BELENO. AUG. IN. HONOREM. C. PETT. & APOLLINI. BELENO. C. AQUILENSI. VBLIX.**

Belenus étoit honoré d'un culte particulier à Aquilée, sous la figure d'un jeune homme sans barbe, avec des rayons autour de la tête, & avec une grande bouche ouverte pour rendre des oracles. Il étoit protecteur d'Aquilée ; il y avoit des aruspices qui rendoient des oracles en son nom, (*Capitolin*, cité plus haut). Hérodien, déjà cité, dit aussi qu'il avoit ou oracle, appelé l'*oracle du dieu de la patrie*, *Quæ vox, uplex*.

Au reste, *Belenus* n'étoit pas honoré seulement dans la Gaule Cisalpine, il l'étoit encore dans les Noriques. Tertullien (*Apolog.* c. 23) : *Unicuique etiam provincie, & croiati sans dans est, ut Syria Astartes, ut Arabia Disares, ut Norici Belenus. Saumaïse ajoute aux Noriques l'Illyrie, qui en étoit voisine. L'on voit dans Vopiscus (*Aurelianus. circa init.*), que la forme & les ornements de *Belenus*, chez les Illyriens, étoient les mêmes que ceux du mihras des Orientaux ; nouvelle preuve de l'identité d'Apollon & de ce dieu.*

Chorier, dans ses Antiquités de Vienne dans les Gaules, dit que *Belenus* ou *Bellinus* y étoit aussi adoré.

Aufone a parlé deux fois de *Belenus* comme d'une divinité gauloise. Dans les *Professeurs de Bourdeaux*, il dit que Patéra étoit de Baieux, de la race des Druides, qui servoient *Belenus* dans son temple (4, 7) :

Tu Bagecassus stirpe Druidarum satus,
Si jama non fallis fidem,

Beleni sacratum ducit e templo genus.

Es inde vobis nomina:

Tibi Patra (sic ministres nuncupant

Apollinaris mystici)

Fratri, patrique nomen a Phabo datum:

Natogue de Delphis tuo.

Dans la dixième pièce de ce même livre, il parle encore d'un nommé Phœbicus, de la race de Druides, qui étoit prêtre (aditus) de Belenus :

Nec reticebo senem

Nomine Phœbitum :

Qui Beleni aditus,

Nil opis inde tulit.

Sed tamen, ut placitum,

Stirpe fatus Druidum,

Gensit Aremorica

Burdigala cathedram

Nati opera obtinuit.

Joseph Scaliger (*Anfon. Tract. l. 1, c. 9*) dit que de cette identité d'Apollon & de Belenus, venoit le nom de Belenium, donné par les Gaulois à l'herbe dont ils froioient leurs fleches. Cette même herbe est appelée les *sejles de Belenus*, *χαλκουργητος* dans Dioscoride.

Élias Schedius, persuadé comme les autres, que Belenus étoit le soleil, a cru que ce nom n'étoit qu'un assemblage de lettres numériques, qui expriment le nombre de jours que le soleil emploie à faire la révolution :

B H A E N O S

2, 8, 30, 5, 50, 70, 100.

Ces chiffres pris ensemble valent 365. Mais est-il certain que OS ou us, appartient au nom gaulois, & que ce ne soit pas plutôt une terminaison grecque ou latine, ajoutée au mot gaulois, illyrien ou phénicien ?

BÉLETE ou FOUMS. Les peuples qui habitoient la Thébaine, adoroient cet animal. On ignore la raison de ce culte, que les Thébains lui rendoient aussi, selon Plutarque. La *beleste* transporte avec la gueule ses petits, lorsqu'elle veut les mettre en sûreté; ce qui a fait croire à Ovide qu'elle met bas par la gueule, & vanter l'amour qu'elle a pour eux. Peut-être dut-elle à cet amour prétendu, le culte dont elle fut honorée.

Tous les Grecs ne voyoient pas la *beleste* du même œil que les Thébains; car ils regardoient en général la rencontre comme un très-mauvais augure (*Caract. c. 17*). „ Lorsqu'on en voyoit „ une traverser son chemin, on ne devoit pas „ continuer la route, sans qu'un autre voyageur eût „ passé le premier, ou sans avoir jeté trois pierres au delà du chemin „.

BELERS. On voit dans la villa Albani une petite statue de Jupiter, sur le socle de laquelle

est placée une *beleste*. Aucun auteur ne donne cet animal pour symbole à Jupiter; à moins qu'il ne fasse ici allusion à Galanthis, esclave d'Alcmène.

BELGES, Belga; anciens peuples des Gaules. Ils habitoient au nord des Celtes, dont ils étoient séparés par la Marne & la Seine, comme dit César dans ses Commentaires. Il ajoute que les *Belges* étoient plus braves des trois nations qui occupoient la Gaule. Les *Belges* étoient les inventeurs du char appelé *Effedum*, comme le témoigne Virgile (*Georgic. III, 104*) :

Belgica vel molli melius feret effeda collo.

Ils s'occupoient à faire paître de nombreux bœufs; c'est par-là que les désigne Claudien :

Pascat Belga pecus.

BÉLIDES; furnom des Danaïdes, qui étoient petites filles de Bel, furnom l'ancien, pere de Danaüs, roi d'Argos, dont elles étoient filles.

Virgile (*Æneid. II, 81*) appelle aussi Palamede *Bélides*; parce qu'il étoit de la même race.

BÉLIER. Les habitants de Thebes en Égypte, ne menoient point les *béliers*. Ils leur rendoient au culte, à cause de Jupiter-Ammon, qui étoit représenté avec une tête de *bélier*. Ils disoient encore que dans le combat des dieux contre Jupiter, celui-ci prit la forme d'un *bélier*, & les chassa de l'Égypte.

Les Égyptiens qui habitoient le Nôme de Saïs, rendoient aussi au culte à cet animal; parce qu'ils l'avoient consacré à leur divinité particulière, *Néithis*, Minerve des Grecs. Elle présidoit à l'hémisphère supérieur de l'univers, comme Junon à l'hémisphère inférieur; c'est pourquoi ils lui avoient consacré le signe du zodiaque, qui est le premier de son hémisphère, le *bélier*.

C'étoit à ce signe que le même peuple rapportoit les affections pathologiques de la tête, comme il le pratiquoit envers tous les signes du zodiaque, pour les autres parties du corps; de manière que si l'on ressentoit quelque affection extraordinaire ou douloureuse à la tête pendant que la lune se trouvoit dans le *bélier*, les devins annonçoient dans ce cas un procès à venir, ou une fautive accusation.

On voit dans le Recueil d'antiquités du comte de Caylus (*et, pl. 3*) une figure de terre cuite avec une tête de *bélier*. Il est difficile d'expliquer cette superstition; à moins qu'on ne la rapporte à Jupiter-Ammon. An reste, elle a un trait entre les épaules; ce qui doit la faire placer au rang des amulettes.

Les Grecs consacrerent le *bélier* à Mercure. On a donné plusieurs raisons de cette consécration. Les uns disent que Mercure prit la forme d'un *bélier* pour joir de Pénélope, & que depuis on fit de cet animal un de ses attributs. Pausanias (*et*) en donnoit pour raison le soin que Mer-

cure prenoit des troupeaux ; & il ajoute qu'il fa-
voit des particularités sur Mercure & le *bélier* ,
relatives aux mystères de Cybele ; mais qu'il n'o-
soit les révéler . On pourroit conjecturer de ces
paroles, que le *bélier* avoit, chez les Egyptiens ,
quelque rapport avec Isis ; car on sait que Cybele
étoit chez les Grecs une *transformation* de l'épouse
d'Osiris .

On croyoit d'ailleurs que Mercure avoit en-
seigné aux hommes à tondre les bœufs ; nouvelle
raison pour lui consacrer le *bélier* , qui l'accompa-
gne si souvent sur les pierres gravées . Sur une
améthyste du baron de Stofch , Mercure paroît
monté sur un *bélier* , & tenant sa baguette . Hé-
chyus (*Ερμίσμπος*) dit que les fils des rois se ser-
voient de *bélier* pour monture ; & cette améthyste
explique les paroles du lexicographe . La même
collection de Stofch nous montre encore deux
fois Mercure ainsi monté . On y voit aussi ce dieu
debout dans un char tiré par quatre *béliers* ; &
sur d'autres pierres il porte à la main une tête de
bélier .

Les rois de Macédoine , de Thrace & de Syrie ,
portèrent quelquefois , depuis Alexandre , des cor-
nes de *bélier* , attachées à leur diadème . Étoit-ce
en mémoire de Jupiter-Ammon , dont Alexandre
se disoit fils ? Étoit-ce comme un emblème de la
force ? Au reste , Sapor , roi des Perses , renouve-
la cet usage , & portoit sur sa tête un ornement
tissu d'or , représentant la tête d'un *bélier* .

Les rois de Perse s'amusaient à voir combattre
des *béliers* , & ils faisoient des gageures relatives
à la vigueur des combattans .

Lorsque les Romains déclaraient la guerre à
leurs voisins , le héraut appelé *Faciolis* conduisoit
un *bélier* , & le chassoit sur leurs terres ; pour
marquer , selon les uns , que ces terres alloient
devenir des pâturages pour les troupeaux des Ro-
mains ; & , selon d'autres , à cause de Jupiter
Vengeur des Traîtres , auquel on immoloit un *bé-
lier* . La femme du Flamme Diale lui en immo-
loit à Rome nu à chaque foire ou marché .

BÉLIER marin . On voit sur un tombeau dessiné
par Boissart (t. 3 , 82) , des amours qui nagent
en lesses des monstres marins , parmi lesquels on
remarque des *béliers marins* ; c'est-à-dire , des *bé-
liers* terminés en queue de poisson .

BÉLIER courant & retournant la tête , sur les
médailles d'Antioche de Syrie . — Tête de *bélier*
sur les médailles de Céphalénia , d'Élyruse , de
Malte . — *Bélier* posé sur les médailles de Cla-
zomene , de Salamis , de Samé .

BÉLIER ; machine de guerre , dont se servoient
les assiégeans pour percer & détruire les murs
d'une ville . Pline (vii , 59) en attribue l'inven-
tion à Épéus pendant le siège de Troie : *Epæum* ,
qui nunc Ariet dicitur in muralibus machinis ,
Epæum invenisse ad Teojam . Mais Homère , ni
aucun ancien écrivain grec , ne parlent du *bélier* .
Il faut donc en croire plutôt Vitruve (x , 19) ,
qui fait honneur de cette invention aux Carthagi-
nois , pendant qu'ils assiégeoient Cadix , & à un
Tyrien de leur armée , appelé Péphasménon . Ter-
tullien est d'accord sur ce point avec Vitruve , & en
particulier sur le *bélier suspendu* (de Pallio , c. 1) :
*Arietem nomen adhuc libratum illa dicitur Car-
thago , studiis æsterrimis belli , prima omnium æ-
mulse in osculum penduli impetus , commenta vim
tormenti de bile pecoris capite vindicantis* .

Il y avoit trois espèces de *béliers* ; l'un que l'on
suspensoit à des cordes , & que l'on appeloit gé-
néralement *bélier suspendu* ; l'autre qui couloit sur
des rouleaux ou cylindres ; le troisième étoit por-
té par ceux qui le faisoient jouer . Ces trois espè-
ces n'étoient , comme on le voit , que différentes
manières de faire agir le *bélier* proprement dit ,
ou , comme l'appeloient nos ancêtres , la *poutre
bélière* .

Le nom de *bélier* , *ariet* , lui fut donné , parce
qu'on garnissoit l'extrémité de la poutre qui de-
voit fraper la muraille , d'une tête de fer ou de
bronze , proportionnée aux efforts que devoit faire
toute la machine , & fondue sous la forme de
celle d'un *bélier* . Pour donner une idée du poids
& du volume que l'on donnoit quelquefois à
cette tête , nous en décrivons une que Vespasien fit
fondre pour abatre les murs de Jérusalem . Cette
tête égaloit en grandeur dix hommes ; elle étoit
armée de vingt-cinq cornes , écartées l'une de
l'autre de la distance d'une coudée , & grosses
comme le corps d'un homme ordinaire . La masse
qui servoit de contre-poids à cette tête , pesoit
quatre cents talens . Lorsqu'elle étoit simplement
détachée de la poutre , sans qu'aucune de ses par-
ties fût démontée , cent-cinquante paires de bœufs ,
ou trois cents paires de chevaux ou de mulets ,
pouvoient à peine la traîner . Quinze cents hom-
mes ne suffisoient presque pas pour pousser ce ter-
rible *bélier* contre les murailles .

On faisoit jouer le *bélier* sous une galerie , à
laquelle on donnoit le nom de *torres* , *testudo* , ou
dans une tour de bois destinée à cet effet .

Voici la description du *bélier suspendu* , suivant
le chevalier de Folard . Il étoit composé d'un
seul brin de bois de chêne , semblable à un mât
de navire , d'une longueur & d'une grosseur pro-
digieuse , armé d'une tête de *bélier* faite de mé-
tal fondu . Tous ceux qu'on voit sur les mo-
numens grecs & romains , paroissent sous cette
forme .

On conserve à Haguenaui & à Morvedro , en
Espagne , l'ancienne Sagonte , deux *béliers* ou
poutres-bénières . La tête de celle d'Haguenaui est
armée d'un fort talon de fer carré & tout uni .
Mais la tête de fer de la poutre-bénière de Sa-
gonte , est façonnée en tête de *bélier* , & sembla-
ble à celle qu'on voit dans le bas-relief de l'arc
de Sévère , à Rome .

La tête du *bélier* , dit Vitruve , portoit quatre
bandes de fer , longues environ de quatre pieds ,
par lesquelles elle étoit attachée au bois . À l'ex-
trémité de chacune de ces bandes , il y avoit une

chaîne de même métal, liée à un câble. Ces câbles étoient allongés le long de la poutre-bélière, liés tous les quatre ensemble avec une corde, qui les tenoit toujours tendus par cette ligature; & ils aboutissoient tous à un même cordage.

La poutre-bélière devoit être d'une grosseur proportionnée à la longueur; Vitruve lui donne quatre mille talents de pesantur, à peu près quatre cents quatre-vingt mille de nos livres; ce qui n'est pas exorbitant. Cette terrible machine, comme l'appelle Joseph, étoit balancée en équilibre comme la branche ou le fléau d'une balance, avec une chaîne ou de gros câbles, qui la tenoient suspendue. On fixoit cette chaîne ou ces câbles doubles au milieu d'une forte poutre mise en travers, afin de tenir suspendue une masse si prodigieuse. La poutre étoit supportée par un carré long de trente ou quarante pieds, & quelquefois davantage, sur une largeur proportionnée à la longueur de la poutre.

On élevoit sur les deux côtés de cette base dix gros poteaux de vingt-cinq à trente pieds de haut, sans les tenons, dont quatre faisoient les poutres. Ces poteaux étoient joints en haut par quatre sâbleries pour recevoir les boots des poteaux, de même qu'ils l'étoient par-en-bas, avec les poutres qui faisoient le premier châssis ou la base. Sur cet assemblage de montans, de traverses & des sâbleries qui alloient de chacun des poteaux à l'autre opposé, on plaçoit la poutre de suspension, posée entre deux coins de bois de chaque côté, traversée de fortes chevilles de fer & de puissantes équerres, qui resserroient & assujétissoient fortement cette poutre traversante, à laquelle étoit suspendue la poutre-bélière.

Toute cette charpente, qui prenoit souvent le nom de *tortue-bélière*, *testudo arietina*, étoit couverte quelquefois d'un comble plat, le plus souvent d'un comble aigu, suivant les forces des assiégés. On l'envelopoit quelquefois d'un tissu d'olier vert, enduit de terre grasse, & recouvert d'un rideau de peaux fraîchement écorchées, que l'on doubloit d'autres peaux, entre lesquelles on mettoit de l'herbe marine, piquée comme nos matelas, ou de la mousse, le tout trempé dans le vinaigre, afin que cette couverture fût à l'épreuve des pierres & des dards. Ces rideaux mâtellés ou mantelets étant suspendus à un pied de distance en avant de la charpente, rompoient la force des coups des machines ennemies. Lorsque ces dernières étoient en très-grand nombre, on garnissoit aussi les côtés de la charpente avec de forts madriers indépendamment des mantelets du devant.

Comme le comble soufroit le plus des masses énormes chassées par les grosses catapultes, qui faisoient autant de ravage que nos bombes, on le couvroit de madriers revêtus de claies enduites de mortier ou d'argile, pétrie avec du crin & de la boue.

Il y a peu de savans qui n'aient traité de

chimère le *bélière non suspendu*; les mécaniciens l'ont regardé comme une chose impossible, parce qu'ils ne l'ont pu comprendre. Cependant, pour peu que l'on examine avec attention le *bélière* à tortue, que l'on voit sur les marbres & les monumens antiques, on aura de la peine à se persuader que cette machine fût suspendue. Végèce prétend que la tortue a pris son nom du *bélière* dont la tête sort de cette machine, & y rentre ensuite, comme la tête de la tortue sort de son écaille, & y rentre après; mais ce nom conviendrait mieux à la tortue à *bélière non suspendu*, qu'au *bélière* à vibrations. Il paroît que Végèce distinguait la tortue qu'il appelle à *faux*, de celle où l'on mettoit un *bélière* en batterie. Dans la première, il y avoit une poutre suspendue qu'on balançoit en avant, au bout de laquelle étoit une espèce de faux, ou de fer courbé en grispin, avec lequel on tiroit à bas les pierres de la muraille que le *bélière* avoit ébranlées. Voyez CORNEAU à GRAVES.

La structure des tortues à *bélière suspendu*, étoit toute autre que celle du *bélière non suspendu*, dans la longueur comme dans le comble. Il étoit plat dans celles-ci, qui étoient encore très-longues, & en façon de galerie à comble aigu. Les auteurs disent, à la vérité, qu'il y avoit un *bélière* où les soldats qui le servoient étoient à couvert des traits & des machines des assiégés. Cela se conçoit assez à l'égard du *bélière suspendu*, où les hommes qui le balançoient agissoient au delà de la tortue, à l'abri des parallèles les plus proches du bord du fossé; cette tortue devant être toute ouverte par-devant, pour donner l'espace nécessaire au câble auquel la poutre étoit suspendue. Mais à l'égard des tortues à comble plat & à contre-fiches, je ne puis croire qu'il fût suspendu; car pour le suspendre, il eût fallu élever le comble de la tortue à une hauteur prodigieuse; ce qui ne peut s'accorder avec les proportions que les anciens donnent à ces tortues, qui sont trop basses pour que le *bélière* pût être balancé de manière à produire quelque effet. Il suit de là que ces tortues, outre qu'elles étoient fermées par-devant, à la réserve de l'ouverture où passoit la tête du *bélière*, ne servoient que pour les poutres non suspendues.

Ce qui démontre plus particulièrement que les *bélières* des tours & des tortues n'étoient pas suspendus, c'est qu'elles étoient fermées par-devant, & cela ne pouvoit être autrement; c'est ce qu'on remarque sur les marbres, où l'on ne voit aux tortues qu'une ouverture en long, avec au devant par-dessus pour le jeu du *bélière*, au lieu qu'il auroit fallu faire le devant tout ouvert de bas en haut, comme par-derrière, si la poutre avoit été suspendue en équilibre, pour laisser de l'espace & des vibrations libres.

Vitruve parle d'une tortue dans laquelle, dit-il, on plaçoit la machine à *bélière*, qui est appelée en grec *ariadaché*, *Κρηίδας*, dans laquelle

on plaquait un rouleau exactement arondi, qui portoit le *bélier* : on tirait celui-ci avec des câbles ; il alloit & venoit de cette manière, & produisoit un grand effet. Cet écrivain paroît s'être mal expliqué, & voit comme il faut rétablir le passage : il y avoit dans le milieu de la machine sur des montans, un canal pareil à celui des catapultes & des balistes. Au travers de ce canal, on mettoit un moulinet, & l'on fixoit des poulies au devant du *bélier*, à droite & à gauche. Ce moulinet faisoit tendre les cordes qui, en passant dans les poulies, ramenoient le *bélier* en arrière, ou le faisoient couler en avant sur des rouleaux, pour battre avec violence les remparts ennemis. On construisoit au dessus de ce *bélier* non suspendu, une voûte qui le couvroit, & qui soutenoit les peaux crues dont la tour étoit enveloppée.

« Ce *bélier* non suspendu agit avec plus de force & de violence que le *bélier suspendu*, quoiqu'avec une puissance très-simple ; parce que les coups du dernier sont obliques, au lieu que ceux du premier sont directs & plus souvent redoublés ; il faut même une moindre force pour le pousser en avant & en arrière. De plus, la pression de la poutre sur les cylindres, augmente la force & son mouvement ; tandis que la force du *bélier suspendu* ne vient que de son balancement & de son propre poids, qui fait plus ou moins d'effet, selon l'étendue de ses vibrations ; ce qui rend les coups plus obliques. Ceux qui font jouer ce dernier ne le poussent point dans son choc, & ils n'emploient leurs forces que dans son mouvement de retraite ; le *bélier non suspendu* ajoute de plus à ce poids la force des hommes ; outre qu'il en faut beaucoup moins pour le ramener. »

Vitrave n'est pas le seul qui ait parlé des *béliers* non suspendus ; Hiéron dit formellement qu'il y avoit des *béliers* posés sur des cylindres. Le pere Daniel en fait mention dans son *Histoire de la Milice Française*. (Cet article, pris dans le Supplément de l'Encyclopédie, est marqué de la lettre (V.) ; l'auteur est inconnu.)

Les assiégés employoient divers moyens pour détruire l'effet de ces terribles machines. Tantôt ils leur opposoient des matelas ou des sacs remplis de paille ; tantôt ils descendoient des cordes terminées par des nœuds coulaux, avec lesquels ils s'efforçoient de saisir la tête du *bélier* & de l'élever, pour rompre la direction ; tantôt ils tâchoient de le surprendre avec des corbeaux à griffes, ou de longues & fortes tenailles de fer ; tantôt enfin ils précipitoient sur la tête du *bélier* pour le fracasser, des pierres énormes, des tronçons de colonnes & de statues, comme le pratiquèrent les Romains dans la défense du môle d'Hadrien contre les Goths, & des masses de plomb.

BÉLIÈRES. Le comte de Caylus avoit cru long temps que les têtes sur lesquelles on trouvoit des *béliers*, avoient été des ornemens ou des Antiquités. Tome I.

en-vote. Il pensoit aussi avec Gori (*Mus. Etrusc.* t. 11, p. 180), qu'on pourroit quelquefois leur attribuer une autre destination, & les regarder comme des ornemens que les ministres des dieux suspendoient à leur cou, ou plaçoient sur leur poitrine. « J'établis, dit-il, cette conjecture sur la figure gravée dans la planche LXXXIV (du premier vol. de son *Rec. d'antiq.*), que j'ai tirée d'un Recueil de desseins qui appartient à M. Falconnet, de l'académie des belles lettres, & qui a été fait par Étienne Duperrac. Il étoit peintre, avoit demeuré long-temps en Italie ; & les amateurs d'antiquités, qui étoient pour lors en grand nombre, l'avoient souvent employé à dessiner les monumens les plus curieux, & mesure qu'on en faisoit la découverte. Son Recueil contient beaucoup de statues & de bas-reliefs qui nous sont connus ; & la fidélité avec laquelle ils sont dessinés, est un garant de l'exactitude de tout ce qui compose ce même Recueil. »

« Mais pour prouver que le monumens rapporté dans cette planche sur la foi de ce dessinateur, a existé, & que ce n'est point un fruit de l'imagination du peintre, s'il n'en se trouvoit aussi dessiné dans un manuscrit de Bagari, que Spon (*Miscell. erud. antiq.* p. 150.) avoit consulté, & d'après lequel il l'a publié avec quelques différences qui m'ont engagé à le faire graver de nouveau, non seulement pour mieux établir mon sentiment, mais parce qu'autant que j'en puis juger, le dessin de Duperrac est plus exact. Spon dit que ce monumens étoit de marbre ; & pour l'expliquer, il rapporte un passage de Denis d'Halicarnasse, où il (*Antiq. Rom.* l. 11, c. 19) dit que le prêtre ou la prêtresse de Cybele portoient des simulacres suspendus à leur cou. Suidas (*in voc. Γάλα*) dit la même chose, & Ficoroni (*la Bolla d'Oro*, p. 8) a rapporté une bulle à laquelle est attachée, avec une chaîne d'or, l'image d'une figure Panthée. Je crois qu'après de pareils témoignages, on n'hésitera pas à regarder plusieurs de ces têtes garnies de *béliers*, comme des monumens que les ministres des dieux suspendoient à leur cou. » Caylus 1, 209.

Mais dans un autre endroit, le même savant reconnoît pour des poids ces têtes ou bastes qui ont des *béliers*. Ce bulle, dit-il, a une *bélière* sur la tête, parce qu'il a servi de poids à une balance, de l'espèce de celle que nous connoissons sous le nom de *romains*. Il dit encore ailleurs (*Rec. & pl.* 84, n. 1) : « Ce bulle de Mercure pèse encore aujourd'hui trois livres une once, poids de Paris, & prouve en faveur de la destination que je lui suppose (d'avoir servi de poids) ; d'autant que le lecteur étant convaincu, par l'exemple des monumens épars dans mes Recueils, que plusieurs bulles de divinités ou d'empereurs, (ce qui est synonyme à l'égard des Romains) ont servi à ce même usage ; ceux de Mercure doivent avoir été plus fréquemment employés par les marchands. » Voyez MIXCRA & BALANCE.

On voit dans le cabinet de Sainte Gèneviève, un baïlle de brouze rempli de plomb, dont la tête est garnie d'une sorte *bellière* & d'un crochet. La fonction de ce crochet étoit évidemment d'embrasser le sicaï d'une romaine.

Quelques autres petites figures de bronze pour des *bellières* fixées entre les deux épaules; & alors on peut croire qu'elles ont servi à les porter suspendues au cou en guise d'amulettes, ou d'attributs particuliers des prêtres consacrés au culte de quelque divinité. C'est ainsi que l'Archigalle qui est sculpté sur un tombeau du capitole, porte le baïlle d'Arès, suspendu sur sa poitrine.

BÉLISAIRE. On voit à Rome à la villa Borghese, une statue assise, plus petite que nature, que l'on a prise mal-à-propos, selon Winkelmann qui nous fournit cet article, pour *Bélisaire* demandant l'aumône; parce que sa main droite repose sur son genou. Cette main est creuse, & paroît destinée à recevoir quelque chose. On pourroit dire que cette statue représente une des personnes qui demandoient l'aumône pour Cybele, & à qui seules les loix des douze Tables permettoient de mendier. Elles étoient appelées *Mernyrius*, nom dérivé de *Mernp*, Cybele, & de *ayrius*, collecteur, ou *Mernyrius*, dérivé de *Mai*, molus, & du même *ayrius*; parce qu'elles avoient un jour marqué dans chaque mois pour demander cette aumône.

Il paroît cependant que cette statue représente quelque personnage plus relevé. Nous savons que l'empereur Auguste s'abaissoit au vil état de mendiant un jour de chaque année, & qu'il tendoit aux passans une main creuse, *cavum manum*, pour recevoir l'aumône. Les superstitieux pratiquoient cette humiliation pour apaiser Némésis, qui se plaisoit, selon l'opinion vulgaire, à abaisser & humilier les grands (*Cassan. Animad. in Sueton.*). Dans les mêmes vues, on attachoit aux chars de triomphe des fouets & des fouettes, qui étoient les attributs de cette divinité vengeresse, comme on le voit à une belle statue de Némésis placée dans les jardins du Vatican; afin de rapeler aux triomphateurs que leur pompe étoit passagère, & que la vengeance des dieux devoit fondre sur eux, s'ils se livroient à l'orgueil & à la vanité. C'est peut-être à ce dessein qu'on aura tenu ouverte la main du prétendu *Bélisaire*, comme prête à recevoir l'aumône; & on peut croire que cette statue nous montre Auguste dans l'attitude d'un mendiant.

BÉLISAME, } nom que les Gaulois don-
BÉLIZANA, }
noient à leur Minerve, ou à la déesse inventrice des arts. On la trouve représentée avec un calque orné d'une sigrette; elle est revêtue d'une tunique sans manches, recouverte par le manteau appelé *peplum*. Elle a les pieds croisés, & la tête penchée sur la main droite: son attitude est celle d'une personne qui rêve profondément. On ne lui voit point d'épée. Des victimes humaines étoient

immolées sur ses autels. Une inscription antique trouvée à Conserans, porte :

MINERVAX
BELISAMAX
Q. VALERIUS
MONUM....

BELLARIA. Les Romains exprimoient par ce mot générique les pâtisseries, les confitures au miel, & les autres friandises qui terminoient les repas. Les fruits étoient par compris sous le mot générique *bellaria*. On ferroit avec les *bellaria* des feuilles de laurier, que les convives mâchoient, pour ne pas sentir l'odeur du vin. Martial (v, 4) :

*Facere multo Myrsale solet mero;
Sed fallas ut not, folia devorat lauri.*

peut-être aussi parce qu'ils étoient dans l'opinion que le laurier contribuoit à la santé, (*Gespon. xi*) *aurus facit sanitatem*.

Les Grecs mangeoient des *bellaria* pendant les jeux & les spectacles.

BELLÉROPHON, étoit fils de Neptune ou de Glaucus, roi d'Épire ou de Corinthe, & de Merope. Il fut obligé de quitter sa patrie, parce qu'il avoit tué son frère, & il se retira à la cour de Proetus, roi d'Argos, qui lui fit un très-bon accueil. Sténobée ou Antée, femme de Proetus, étant devenue amoureuse du jeune prince, & l'ayant trouvé insensible, l'accusa devant son mari d'avoir voulu la séduire. Le roi, pour ne pas violer les loix de l'hospitalité, l'envoya chez Iobate, roi de Lycie, père de Sténobée, en le priant, dans une lettre dont *Bellérophon* fut lui-même le porteur, de s'en défaire. Iobate résolut de faire périr *Bellérophon*, lui ordonna d'aller combattre un monstre épouvantable, appelé la Chimère. *Bellérophon* vainquit le monstre, & en délivra le pays. Il fit encore la guerre pour Iobate aux Solymes & aux Amazones, & revint victorieux de tous les ennemis du roi. Ce fut alors, dit Homère, que Iobate, connoissant à ses grands exploits que ce prince étoit de la race des dieux, lui donna Achémone, sa fille, en mariage, & le déclara son successeur. Achémone le rendit père de Laodamie, qui fut une des maîtresses de Jupiter.

Sur la fin de ses jours, *Bellérophon* s'étant attiré la haine des dieux, dit encore Homère, se livra à une si noire mélancolie, qu'il erra seul dans les déserts, rongé par son cœur, & évitant la rencontre des hommes.

Hygin & Plutarque racontent différemment l'histoire de ce héros. Minerve lui donna, dit Hygin, le cheval Pégase, pour combattre la Chimère; le prince, monté sur ce cheval, ayant voulu s'élever jusqu'au ciel, on raça pigna le cheval, & causa la chute du héros, qui se tua

en tombant. Plutarque ajoute encore cette fable, que *Bellérophon*, mécontent de Iobate qui l'avait que *Bellérophon*, mécontent de Iobate qui l'avait que *Bellérophon*, mécontent de Iobate qui l'avait que

Plaine attribue à ce héros fabuleux (l. 7, c. 56) d'avoir enseigné aux hommes à dompter les chevaux.

Les lettres de *Bellérophon*, *Βελλεροφόνος γράμματα*, passèrent en proverbe chez les anciens, pour désigner de fausses lettres de recommandation, qui étoient écrites contre le porteur de ces mêmes lettres.

On voit *Bellérophon* mourir sur Pégase, & combattant la Chimère, dans presque toutes les collections de pierres gravées.

BELLIA; famille romaine dont on a des médailles:

RR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

BELLICA. Voyez *BELLONÉ*.

BELLICREPA seltatio. Voyez *DANSE*.

BELLINUS; c'est ainsi qu'on nommoit dans l'Auvergne *Belléas*, que toutes les Gaules adoroient, mais qui étoit beaucoup plus honoré par les Auvergnats, que par tous les autres Gaulois. Voyez *BÉLÉNUS*.

BELLONAIRES. Ce sont les prêtres de *Bellone*, qui étoient initiés à son sacerdoce en se faisant des incisions à la cuisse ou au bras, en recevant leur sang dans la paume de la main, pour en faire une libation à leur déesse. Mais, dans la suite, cette coutume ne fut plus que simulée; puisque le cruel *Commode* (Lamprid. c. 9) les obligea de déchirer effectivement les bras. Ces prêtres étoient des fanatiques, qui, dans leur enthousiasme, prédisoient la prise des villes, la défaite des ennemis, & n'annonçoient que sang & carnage. Voyez *FANATIQUES*.

Le grammairien *Aéron*, & l'ancien scholiaste de *Juvénal*, se sont servis seuls du mot *Bellona-vii*, nom de ces furieux. Le second, expliquant le 106^e vers de la 6^e satire de *Juvénal*, dit: *Sergium nomine ex gladiatore amavit, qui & Luder dictus est. Qui, ut regium gladiatura haberet, BELLONARIUM se fecerat, quibus mos est in talibus laceratos suos secare.*

BELLONE, fille de *Phorcys* & de *Ceto*, étoit sœur de *Mars*; ou, selon quelques-uns, la femme. On la dépeint comme une divinité guerrière, qui, préparoit le chariot & les chevaux de *Mars*, lorsqu'il partoit pour la guerre. Armée d'un fouet ou d'une torche, & les cheveux épars, elle excitait les guerriers dans les combats. *Bellone* avoit un temple à Rome, près de la porte *Carmentale* (Voyez *ÆTUS*), dans lequel le sénat

donnoit audience aux ambassadeurs: à la porte étoit une petite colonne qu'on nommoit *la guerrière*, *astica*, & contre laquelle on jetoit une lance toutes les fois qu'on déclaroit la guerre.

Cette déesse étoit regardée comme égale en puissance à *Mars*. On l'honorait d'un culte particulier dans deux villes nommées *Comane*, dont l'une étoit en *Cappadoce*, & l'autre dans le royaume du Pont: le culte y étoit à peu près le même, & avoit été établi dans celle de la *Cappadoce* par *Oreste*. Dans chacune de ces deux villes, le temple de la déesse étoit doté de beaucoup de terres, & desservi par un grand nombre de personnes, sous l'autorité d'un pontife qui ne reconnoissoit que le roi au dessus de lui; sa dignité étoit à vie, & lui donnoit le droit de commander aux sujets du roi. Une partie des fonctions des prêtres de *Bellone*, consistoit à contre-faire les enthousiastes & à se déchirer le corps jusqu'au sang. Les étrangers se rendoient en foule à la fête de la déesse, & pouvoient y être attirés, pour la plupart, par les femmes de mauvaise vie, qui étoient consacrées au culte de *Bellone*.

Les poètes & les artistes confondoient souvent *Bellone* avec *Pallas*.

À l'égide & la ebonette près, on représentoit *Bellone* & *Pallas* l'une comme l'autre: on n'avoit pas même encore découvert avant ce siècle une figure de *Bellone*, que l'on put reconnoître pour telle sans aucune restriction; car les voyageurs assurent que *Minerve*, sur le fronton de son temple à *Athènes*, paroît sans casque ni bouclier, comme on représente la déesse de la guerre. Le seul monument où l'on voie indubitablement *Bellone*, est le fragment d'un grand sarcophage de la villa *Albani*. Cette déesse y est placée sur un piédestal élevé, tenant la pique de la main droite, & le bouclier sous le bras gauche, comme on porte aujourd'hui les chapeaux. Devant elle une vieille prêtresse tient un coq au dessus du feu d'un autel. De l'autre côté de *Bellone*, est assis tout nu un de ses prêtres appelés *Fanatici*, qui porte un grand bouclier au bras gauche, & paroît vouloir se donner des coups avec une épée.

On immoloit le coq à *Bellone*; & *Arcté* la compte parmi les divinités infernales. Lorsqu'on la regardoit comme l'épouse de *Mars*, on l'appeloit *Nerine*. *Aula-Gelle* (Noël. Attic. 13, 21) plaute s'est servi du même nom (Truc. II, 6, 34).

Mars peregre adveniens salutem Nerinum Unorem suum.

Au fouet & aux torches que porte ordinairement *Bellone*, *Clandien* ajoute une faux (*Eutrop. II, 244*):

Quid dudum inflare moraris Torturam, Bellona, inermem? quid stringere falcem?

Kkk ij

Les Bellonaire^s célébroient ses fêtes la veille des nones de juin, & le neuf des calendes, d'Avril; ils mâchoient une plante appelée Bellonaria, qui les faisoit entrer en fureur, & les disposoit aux coups & aux plaies qui caractérisoient ses fêtes.

Hygin (Feb. 274), dit que *Bellona* avoit inventé l'aiguille à coudre, appelée en grec *Balov*; & que de la fut formé son nom: abus évident de l'étymologie.

BELLUTUS; surnom de L. Sicius, premier tribun du peuple. Feustus le rend par *bellus similis*, semblable à une bête.

BÉLOMANCE, } *Belomancia*, divination

par les fleches. Ce mot est composé de *Belus*, fleche, & de *mantra*, divination. La *belomantie* étoit pratiquée par les Orientaux & par les Arabes en particulier. Il y en avoit de deux sortes. 1°. On marquoit des fleches & on les mettoit dans un sac, au nombre de onze; on les prenoit ensuite; & selon les marques, on tiroit des conséquences pour l'avenir; 2°. on ne le servoit que de trois fleches, sur l'une desquelles on écrivoit, Dieu me l'ordonne; sur une autre, Dieu me le défend; & l'on n'écrivoit rien sur la troisième. Après les avoir renfermées dans un carquois, on en tiroit une au hasard; si c'étoit la fleche sur laquelle étoit écrit, Dieu me l'ordonne, on faisoit la chose pour laquelle on consultoit le sort. Tiroit-on la fleche qui portoit, Dieu me le défend, on ne la faisoit pas. Si la troisième enfin sortoit la première, on reconnoissoit la divination. Les Arabes appellent cette divination *alazlam*.

On a quelquefois confondu la divination par les baguettes, avec la *belomantie*; mais c'est à tort: elle appartient à l'article *RANDOMANCIE*.

BELPHÉGOR. Voyez BAL-PÉOR.

BÉLUS; principale divinité des Babyloniens. Rien n'étoit aussi riche ni aussi magnifique que le temple qu'il avoit à Babylone. Les rois de Babylone s'attachèrent successivement à l'embellir & à l'enrichir; en sorte qu'il y avoit des trésors immenses, lorsque Xerxès, au retour de sa malheureuse expédition de Grece, le pillé & le démolit entièrement. Hérodote en fait une belle description dans son premier Livre. Dans l'endroit le plus élevé du temple, celui pour lequel on avoit le plus de vénération, il y avoit un lit magnifique, où couchoit une femme de la ville; que le prêtre de *Bélus* choisissoit chaque jour, lui faisant croire qu'elle y étoit honorée de la présence du dieu.

Bélus étoit le soleil ou Jupiter, ou la nature elle-même, qu'on adoroit sous ce nom. Dans la suite, le premier roi des Assyriens, à qui on donna par honneur le nom de *Bélus*, ayant été mis après la mort au rang des dieux, il fut confondu avec la grande divinité des Assyriens. Il y a eu plusieurs autres princes de ce nom. Cicéron, entre plusieurs *Hercules* qu'il distingue,

dit que le cinquième étoit *Bélus*; ou *Hercule l'Indien*.

Bélus, roi de Tyr & de Phénicie, fut père de Pygmalion & d'Élissa, surnommée Didon. Voyez DIDON.

Bélus, père de Danaüs & d'Égyptus, est le Jupiter égyptien.

BÉMÉINE (table). Voyez ISIAQUE (table).

BÈME-APLON; pas simple de voyageur, mesure linéaire & itinéraire de l'Asie & de l'Égypte. Elle valoit 25 pouces & $\frac{7}{16}$ de France.

BÈME-DIOLON, *ampelos*; mesure linéaire & itinéraire de l'Asie & de l'Égypte; elle valoit 51 pouces & $\frac{7}{16}$ de France. Elle valoit en mesures anciennes des mêmes pays, deux *bèmes-aphlous*.

BEMILUCIOVI ou BEMILUC. Jovi.

Murator (1986, 6), rapporte l'inscription suivante:

DEO BE
MILUCIO
VI.

que Montfaucon croyoit devoir lire DEO BEMILUC. (*Bemiluciano*) Jovi. Voyez BEMILUC.

BÉMILUCIUS; surnom de Jupiter, adoré dans la Bourgogne, près l'abbaye de Flavigny, où ce dieu avoit des autels. On y a trouvé une statue de Jupiter *Bemilucius*, où il est représenté jeune & sans barbe.

BENDIDIES; fêtes qui se célébroient dans le Pyrée d'Athènes, le 19 ou le 20 du mois Thargelion, en l'honneur de Diane, surnommée *Bendis*. Ces fêtes ressembloient un peu par leurs licences aux Bacchanales.

BENDIS; c'est le nom que les Thraces donnoient à leur Diane, ou plutôt à la lune, selon Palaphate (c. 31) & Suidas. Strabon (lib. 9) & Proclus (lib. 1 in Tim. Plato.), disent que les fêtes célébrées en son honneur, étoient fort bruyantes. Le culte de *Bendis* fut porté à Athènes par des marchands qui fréquentoient les côtes de la Thrace.

BENE. Les Romains employoient ce mot lorsqu'ils buvoient à la santé les uns des autres. Toxillus dit dans Plaute (*Perf. v. 120*): „ je „ bois à ma santé, à la vôtre & à celle de mon „ amie „.

Bene mihi, bene vobis, bene amica mea.

Lernutius répond à Toxillus: „ nous vous re- „ mercions de vos souhaits; ils nous font très- „ agréables „.

Tua scilicet opera: bene omnibus nobis.

Dans le même poëte (*Sisib. 3, 4, 27*), on lit encore:

Bene vos, bene nos, bene te, bene me, bene nostram etiam Stephanium.

Cette formule *bene* régissoit l'infinitif par un hellénisme qui faisoit sous-entendre *precor*: comme si l'on eût dit, *precor bene nos vivere & valere.*

BÉNÉFICE. } Ce nom exprimoit chez les Romains différentes espèces de concessions, mais particulièrement les concessions des terres faites aux soldats vétérans, qui se perpétuèrent sous le gouvernement féodal, & furent appelées *beneficia militaria*.

Beneficium désignoit un avancement dans la milice, dont l'officier ou le soldat promu, avoit l'obligation à un général ou à un empereur. On trouve le mot *beneficium* pris dans cette acception dans Valère-Maxime (vi, 7, 5): *Admodum humili loco natus, ad equestrem ordinem, & splendida militia stipendia P. Cassii beneficio pervenit*; & dans Suétone (Tib. c. 12, n. 4): *Venit etiam in suspicionem pro quodam beneficio sui centuriones*. Pendant que la république subsistoit, ces *beneficia* accordés par les magistrats qui gouvernoient les provinces, n'avoient d'effet que trente jours après que ces magistrats les avoient fait inscrire à Rome sur les registres du trésor public, ce qui s'appelloit *ad avarium referre*. Cicéron dit: (pro Arch. c. 5) *adit heredes civium Romanorum, & in beneficiis ad avarium relatus est*.

Le général, & depuis, l'empereur inscrivoit sur les registres du trésor public, au chapitre des *beneficia*, ceux qui avoient servi dans la cohorte prétorienne. Comme on ne pouvoit entrer dans cette cohorte sans être citoyen romain, Cicéron prouve que son client Archias jouissoit du droit de citoyen, puisqu'il étoit inscrit sur l'état du trésor public, au rang des soldats prétoriens (pro Arch. c. 5): *lit tempotibus qua tu criminariis, ne ipsius quidem judicio in civium Romanorum jure esse versatum, in beneficiis ad avarium delatus est* a L. Lucullo praeore & consule. Ceux qui étoient inscrits de la sorte, pouvoient posséder des *beneficia*. Les jeunes gens qui accompagnèrent les magistrats dans les provinces, desiroient eux-mêmes d'être inscrits comme s'ils fussent sortis de la cohorte prétorienne; non pour devenir soldats-bénéficiaires, mais pour obtenir des exemptions particulières, & parce que cette inscription les rendoit plus recommandables.

On donnoit aussi le nom de *benefice*, *beneficium*, à certains privilèges, tel que des exemptions de charges, des permissions de prendre une quantité d'eau dans les aqueducs publics, &c.

Le nom de *beneficium* s'étendoit encore à tout ce que le prince déchoit de son domaine pour en faire des largesses, soit que ce fussent des biens meubles ou des immeubles; comme on le voit dans le code de Justinien. Ces *beneficia* donnés

avec des restrictions, ou sous des conditions particulières, formèrent depuis les fiefs des laïcs & des Églises.

BÉNÉFICIAIRE. } Ce mot désignoit dans *BENEFICIARIUS*. la milice, des soldats ou des officiers élevés à des grades supérieurs, par les tribuns ou par d'autres magistrats. Végece (ii): *Beneficiarii ab eo appellati, quod promovebantur beneficio tribunorum*. Tite-Live (ix, 30): *Ut tribuni militum seni deni in quatuor legiones a populo crearentur, qua antea perquam paucis suffragii populi relictae locis, dictatorem & consulum ferme suarant beneficia*. Celui qui avoit été ainsi favorisé par quelque magistrat, ajoutoit le nom de son bienfaiteur au titre de *bénéficiaire*; c'est pourquoi nous lisons souvent dans les inscriptions, *BENEFICIARIUS CONSULIS, PROCONSULIS, PRATORIS*.

Les soldats qui avoient obtenu un congé honorable, *beneficia missio*, & les volontaires, étoient aussi appelés *bénéficiaires*. Felleus: *Beneficarii dicebantur milites, qui vacante munere, ducis beneficio*. César (Bel. Civ. ut, 88): *Eusecutorum circiter duo milia, qua ex beneficiis superiorum eusecutorum ad eum transfugerant*.

On désignoit par le même mot *beneficiarius*, l'officier public qui conservoit le registre des *benefices*, & qui en dressoit les actes. Ce nom désigna aussi les collecteurs des droits & des impôts. Tertullien en fait mention dans son Traité de *Fug. & Perfec.* (c. 13), où il reproche aux chrétiens timides, l'argent qu'ils payoient aux *bénéficiaires*, pour empêcher de les dénoncer; comme en usent ceux qui exerçoient des professions honteuses ou défendues par les lois: *Nescio dolendum an erubescendum sit, cum in matricibus beneficiariorum, & curisferum, inter tabernarios & lenices, & fures balnearum, & aleones, & lenones Christiani quoque velligales continentur*.

BENEFICIORUM liber. Du temps de la république, les Romains donnoient ce nom au registre du trésor public, sur lequel les gouverneurs des provinces rentrés dans Rome, faisoient inscrire les tribuns militaires, les centurions & les jeunes citoyens de leur cortège qu'ils avoient promus à quelque dignité: *ad avarium in beneficiis deferbant*.

Auguste ayant entrepris le dénombrement général de l'empire romain, on appela *beneficiorum liber*, le registre particulier sur lequel on écrivoit les noms des *bénéficiaires* auxquels on avoit distribué des terres, & ce qui restoit encore de terres à donner.

BENEFICIALE, soyez heureux, ou portez-vous-bien. Les comédies finissoient à Rome par ce souhait adressé aux spectateurs, & par une invitation à applaudir. Plante (Trucul. extr.):

Spectatores, BENEFICIALE, plaudite aique exsurgite.

Les Papes finissoient autrefois leurs lettres par ce monogramme *ETR*, qui signifioit *SENTE-VALETTE*.

BENNA ; mot gaulois adopté par les Romains, pour désigner un léger tombeau fermé par des plaques d'osier, & porté sur deux roues. *Festus : benna lingua Gallica genus vehiculæ appellatur ; unde vocantur conbennones in eadem benna sedentes*. Caton a employé ce mot dans le vingtième chapitre de son Traité de *Re Rustica* : *benna emanat*.

BÉOTARQUE ; chef des Béotiens, leur premier magistrat. Les *Béotarques* exerçoient à Thebes les mêmes fonctions que les Archontes à Athènes. Le mot *béotarque* est composé du nom de la province, & de *ἀρχος*, commander.

BÉOTIE. On a donné plusieurs étymologies mythologiques du nom de cette contrée, dont Thebes étoit la capitale. Quelques-uns le dérivent de Béotar, fils, selon les uns, d'Itonus, & petit-fils d'Amphyction, le plus jeune des enfans de Deucalion & de Pyrrha. Ce Béotar étoit, selon d'autres écrivains, fils d'Arne & de Neptune ; c'est pourquoi ce dieu est souvent placé sur les médailles des Béotiens ; il est cependant plus raisonnable d'attribuer aux ports des Béotiens, ce type qui est commun à beaucoup de provinces maritimes. Béotar fut ainsi appelé du mot *βῆρ*, bœuf, parce que sa mère le cachait dans du foin de bœufs, pour en dérober la connaissance à son père. Une seconde étymologie dérive le mot *Béotie*, directement de *βῆρ*, bœuf, parce que Cadmus fut conduit par un de ces animaux à l'endroit où il bâtit Thebes. Au reste, la racine *βῆρ*, paroît avoir fait imaginer après coup ces vaines étymologies, ainsi que la troisième, qui est fondée sur la pesanteur de l'esprit des Béotiens.

BÉOTIEN. Les *Béotiens* passaient dans la Grèce pour un peuple lourd & stupide. Pindare & Plutarque, qui étoient *Béotiens* & qui faisoient une exception très-remarquable, conviennent de la vérité de cette opinion. Homère, long-temps avant eux, disoit que les *Béotiens* étoient lourds & pesans ; de sorte que la *Béotie* & les *Béotiens* seroient toujours de point de comparaison aux Grecs & même aux Latins, lorsqu'ils voulaient taxer quelqu'un de bêtise, ou quelque chose de mauvais goût. Une chançon *béotienne* dans Aristophane, des énigmes *béotiennes*, &c. Horace s'exprime de même (*Epist.* II, 1, 244) :

Brotum in crasso jurares acris notum.

Étienne de Byzance dit que les *Béotiens* étoient les plus habiles des Grecs pour la gymnastique.

BÉOTIEN (mode). Pollux (*IV*, 9) met ce mode au nombre de ceux qui tiroient leur nom de la nation chez laquelle ils avoient été d'abord en usage. Il ajoute que c'étoit un des modes ou

mêmes dont se servoit Terpandre ; par conséquent le nom *Béotien* étoit propre aux éithares.

BÉOTIEN (le bouclier) étoit ovale & échanuré sur les côtés. On le voit fréquemment sur les médailles de Béotie.

BÉOTIENS, **ΒΕΟΤΩΝ**.

Les médailles autonomes de ce peuple sont :

C. en argent.

R. en bronze.

O. en or.

Leur types ordinaires sont : le bouclier *béotien*. — Neprune debout, le pied droit appuyé sur une proue de vaisseau. — Un vase.

Les villes de la Béotie ne plaçoient ordinairement sur leurs médailles, que les premières lettres de leurs noms.

BERCEAU.

BERCER.

BERCEUR.

} Un bas-relief de la villa Bor-

ghese, qui représente Téléphe, fils d'Hercule, Agé sa mère, avec la biche sa nourrice, ainsi que plusieurs médailles, nous font voir que les anciens avoient l'usage funeste d'emmailloter les enfans avec des banderoles ; ils renfermoient aussi les bras sous ces enveloppes redoublées, qu'ils appeloient *cunabula* & *incunabula*. Quelques philologues ont admis une distinction entre ces deux mots, ils ont fixé le second pour les langes & le maillot, & réservé le premier pour les bandes avec lesquelles on fixe les enfans emmaillo-tés dans le *berceau*. L'un & l'autre cependant ont été pris indifféremment pour désigner la plus tendre enfance. Thérit dit dans l'*Achillide* de Stace (t. 38) : pourquoi ai-je confié la première éducation de mon fils au centaure Chiron ? Pourquoi le mont Pélion & l'autre d'un centaure lui ont-ils servi de *berceau* ?

Quid enim cunabula parvo

Pelion, & torvis commissum antro magistri ?

Suétone voulant dire que Vespasien se rendoit souvent dans l'endroit où l'on élevoit des enfans, s'exprime en ces termes (t. 2, n. 2) : *Princeps locum incunabulorum assidue frequentavit*.

Les anciens avoient, ainsi que les modernes, l'usage pernicieux du maillot, & l'usage plus dangereux encore de *bercer* les enfans. Les *berceurs* ou *berceuses* étoient appelés *CUNABUS* & *CUNARIA*. Gruter, pag. 311, rapporte l'épithaphe d'une *berceuse* :

D. M.

TEIAE. TREPTIAE. SO-
ROB. PISSIMAE. CUNA-
RIAE. RUFINAE. V. V.
GLYPTUS. FRATER. QUT
ET. FILIX. VIVOG. VIVAR
POSUIT.

Martial témoigne (XI, 40) que l'on donnoit au *berceau* des enfans le même mouvement &

contraire à leur santé, que les nourrices leur impriment encore aujourd'hui :

Cunatum fueras motor, Charidame, mentum.

Quot à la forme des *berceaux*, elle varia selon les pays & les modes; tantôt ce fut un petit lit, tantôt un vao, tantôt un bouclier concave, tantôt enfin, une petite barque, qui conserva chez les Grecs son nom propre *exage*.

BÉRÉCINTHE. } Surnom de la mère des dieux, pris de la montagne de *Bérécinte*, en Phrygie, où l'on disoit qu'elle étoit née. Le culte de *Bérécinte* étoit fort célèbre dans les Gaules, & l'on voit dans Grégoire de Tours, qu'il subsistait encore au quatrième siècle. On promenoit à travers les champs & les vignes, *Bérécinte* sur un char traîné par des bœufs, pour la conservation des bœufs de la terre; & le peuple suivait en foule, en chantant & dansant devant la statue. Voyez *Craelle*.

Hésychius parle d'une flûte *bérécintienne*, & Horace (1, *od.* 18) d'une trompette ou d'un cor *bérécintien*, ainsi nommés, parce qu'ils étoient en usage dans les fêtes de *Bérécinte*.

BÉRÉNICE première, femme de Ptolémée premier roi d'Égypte. ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΒΕΡΕΝΙΚΗΣ.

Ses médailles sont :

RRR. en argent.

RRR. en bronze.

BÉRÉNICE 2^e femme de Ptolémée dixième, roi d'Égypte.

Ses médailles sont :

RRR. en or.

RRR. en bronze.

O. en argent.

BÉRÉNICE, reine d'Égypte, épouse de Ptolémée Évergète, promit aux dieux le sacrifice de ses cheveux, si son mari revenoit victorieux de son expédition de Syrie. Le vœu fut exaucé, & la Priocesse se dépouilla de cet ornement de sa tête, pour le consacrer dans le temple de Mars. À peine la Chévelure y fut-elle déposée, qu'elle disparut; & Conon, célèbre astronome de ce temps-là, pour consoler *Bérénice*, ou pour la flatter, voulut lui persuader que son sacrifice avoit été si agréable au Dieu Mars, qu'il avoit placé sa chévelure parmi les autres. L'astronome montra même dans le firmament un lieu voisin de la grande ourse, où l'on voit une multitude de petites étoiles un peu obscures, accumulées, qu'il donna pour cette chévelure, dont on a fait depuis une constellation. Le poète Callimaque composa, sur l'enlèvement de cette chévelure, un poème que Catulle traduisit en latin.

BÉRÉNICE. Les éditeurs des monuments d'Herculanum ont donné à un buile de bronze représentant Apollon coiffé, selon l'usage antique, avec le *corymbus* des jeunes filles, le nom de *Bérénice*;

parce que les médailles de cette épouse de Ptolémée-Lagus, portent une tête de femme coiffée de la même manière. Quoique l'on lise le nom de *Bérénice* autour de cette tête, Winkelmann croit y reconnoître Diane; & le buile d'Herculanum représente Apollon.

BÉRÉNICE, sœur d'Agrippa II, tétrarque de Galilée, fut soupçonnée d'un commerce honteux avec ce prince, à cause d'un diamant qu'il lui avoit donné; tant on prisoit alors cette rare substance! Le mordant Juvénal nous a conservé le souvenir de ce fait historique, relatif à la minéralogie (*Sat.* 6, 136) :

*Deinde a Iamais notissimus, O' Berenice
In digito fasces pretiosior : hunc dedit olim
Barbarus incesti, dedit huic Agrippa favori,
Observeant ubi fessis meropidis sabatis reges,
Et vultus indulget semibus clementia porcis.*

BERGERS. On a dit trop généralement que les Égyptiens avoient les *bergers* en horreur; puisqu'Hérodote & Diodore les comptent parmi les sept classes dans lesquelles ce peuple étoit divisé; que d'ailleurs, les habitants du Nôme de Mendès avoient beaucoup de considération pour ceux qui gardoient les chèvres; & qu'enfin, Hérodote dit positivement que les pasteurs de cochons étoient seuls regardés avec horreur. Il faut restreindre cette proposition aux *bergers* étrangers, voisins de l'Égypte. Comme ils étoient indifféremment les animaux que chaque Nôme de l'Égypte honoroit d'un culte particulier, il étoit naturel que les Égyptiens détestassent les meurtriers de leurs divinités. C'est l'opinion de Jablonki, qui paroît véritable.

Les Grecs & les Romains représentoient souvent des *bergers* sur leurs monuments, parce que ces habitants des champs étoient souvent sapelés dans les dogmes mythologiques. On les y reconnoît facilement à l'un des trois attributs suivans, & quelquefois à tous les trois : la panetière, le bâton courbé appelé *pedum*, & la flûte soit droite ou oblique, soit à plusieurs tuyaux, appelée *silula*, ou *syringe* de Pan. On y voit jointes quelquefois les peaux des bêtes qui servoient à les couvrir, & les vases dans lesquels ils buvoient, ou qui servoient à traire leurs vaches. Lorsque Daphnis (*Long. pastor. tr.*) quitta la profession de *berger*, il rassembla tous les meubles qui lui avoient servi, & les offrit aux divinités des champs. Il consacra sa peau de lion & sa panetière à Bacchus, sa flûte & sa syringe à Pan, & aux nymphes son bâton courbé, avec ses vases de *berger*. Les poètes font souvent mention de semblables offrandes. Tibulle (11, 5, 29) :

*Pendebatque vixi pastor in arboris vinctum,
Garrula sylvestris silula sacra deo.*

Et Virgile (*Ecl.* 7, 24) :

Hic arguta sacra pendebis fislula pinn.

BEGIMUS ; divinité particulière des habitants de Brestia en Italie, qui lui avoient consacré un temple & une prêtresse. On voit encore chez eux un monument sur lequel *Begimus* est représenté avec des habits romains.

Gruet (1159, 4.), rapporte l'inscription suivante trouvée à Brestia :

BEGIM
M. NONIUS
M. P. FAB
SEVERIANUS
V. S.

Muretori (97, 3, 4, 5, & 197, 4, *Thef. infer.*), & S-on ont aussi rapporté plusieurs inscriptions en l'honneur de *Begimus*. Ce dieu, particulier au pays de Brestia, est d'ailleurs inconnu. On croit que c'étoit un dieu des montagnes, parce que *berg* en celtique signifie montagne.

BÉRIL. Voyez ARGUE-MARINE.

BERNER. Voyez SAVATIE.

BÉROEA, en Macédoine. **BEPATION**.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

RRR. en bronze, (*Pellerin*).

O. en or.

O. en argent.

On distingue les médailles des deux Berhéts, par la manière dont leurs noms sont écrits.

BÉROEA, en Syrie. **BEPOIA**, & **BEPOIA**, & **BEPOH**.

Hueter en possédoit une médaille autonome de bronze, avec la légende supérieure & un dauphin entortillé autour d'un trident, selon M. Combe.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur de Trajan, d'Aélius, d'Antonin, d'Hadrien.

BÉROÉ ; une des nymphes que Virgile donne pour compagne à Cyrene, mere d'Arille. Le nourrice de Sémélé portoit aussi ce nom.

BÉRUT ; femme d'Hypsilus, mere d'Uranus & de G^e.

BÉRYTE, en Phénicie. **BHPTTION**.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

RRRR. en or. (*Pellerin*).

C. en bronze.

O. en argent.

Cette ville a fait frapper quelques médailles impériales grecques, selon le P. Hardouin.

Devenue colonie romaine, *Béryto* a fait frapper avec la légende COL. FEL. AEX. *Colonia Felix Berytus*, des médailles latines en l'honneur de César, d'Auguste, de Tibère, de Claude, de Domitien, de Nerva, de Trajan, d'Hadrien, d'Antonin, de M. - Aurele, de Commode, de Sévère, de Do-

mina, de Catacalle, de Macrio, de Diaduménien, d'Élagabale, d'Annia-Féneline, de Gordien-Pie, de Valérien, de Gallien, de Salonine, de Mzsa, de Tranquilline, d'Hodilien.

BES, *Bessir*, *Des* ; divinité de l'ancienne Illyrie romaine, valoit, en poids de France, 4208 grains ; valoit, en poids anciens, 1 $\frac{1}{2}$ septunx, ou 1 $\frac{1}{2}$ sexunx, ou 1 $\frac{1}{2}$ quincunx, ou 2 triens, ou 2 $\frac{1}{2}$ quadrans, ou 4 sextans, ou 8 onces.

Bes, *Bessir*, *Des* ; mesure linéaire des anciens Romains. Elle valoit 7 pouces $\frac{1}{16}$ de France. Elle valoit, en mesures anciennes des Romains, 1 $\frac{1}{2}$ septunx, ou 1 $\frac{1}{2}$ sexunx, ou 1 $\frac{1}{2}$ quincunx, ou 2 triens, ou 2 $\frac{1}{2}$ quadrans, ou 4 sextans, ou 8 onces.

Bes ; monnaie de compte des anciens Romains ; elle étoit représentée par ce signe, S=.

Elle valoit 8 onces, ou 16 demi-onces, ou 24 duelles, ou 32 siciliques, ou 48 sextules, ou 192 scripules.

Bes ; monnaie effective des anciens Romains. Voyez **BASSIS**.

Bes ; mesure de capacité pour les liqueurs des anciens Romains. Voyez **BASSIS**.

Bes ; mesure grometrique des anciens Romains. Voyez **BASSIS**.

BESA ; divinité particulière de la ville d'Abydos, dans la Thénide. Ammien-Marcellin en parle dans son histoire (lib. 19.). La manière de consulter l'oracle de *Besa*, étoit d'écrire ses demandes dans des billets cachetés, que les prêtres portoient dans le sanctuaire du dieu, & auxquels ils raportoient des réponses.

Isaac Casaubon e cru seul que cette divinité étoit adonnée à Antinoüs ou Antinopolis, d'après un passage de la bibliothèque de Pholius (cod. 279), où cet écrivain dit qu'Helladius, euteur célèbre dans son siècle, étoit Égyptien & d'Antinoüs, ou, comme il le disoit lui-même, de *Besantinoüs*.

BESSALIS ; nom qui désignoit à Rome des briques de huit pouces romains dans toutes leurs dimensions. Virgile (v. 10) : *Ex altera parte bessalibus laterculis pila struantur*. Cette espèce de brique devint sans doute de l'usage le plus commun ; car son nom *bessalis*, désigna par la suite toute espèce de brique en général chez les Romains, ainsi que *Bisulcus* chez les Grecs.

BESSIS, **Bes**, *Des* ; monnaie des anciens Romains ; elle valoit, depuis la fondation de Rome jusqu'à l'an 485, 53 sous, 4 deniers, monnaie réelle de France.

Elle valoit alors en monnaie des Romains, 1 $\frac{1}{2}$ septunx, ou 1 $\frac{1}{2}$ sexunx, ou 8 onces.

Bessis, **Bes**, *Des* ; mesure de capacité pour les liqueurs des anciens Romains, elle valoit 53 roquilles & $\frac{1}{16}$ de France. Elle valoit en mesure des Romains 1 $\frac{1}{2}$ septunx, ou 1 $\frac{1}{2}$ sexunx, ou 1 $\frac{1}{2}$ quincunx, ou 2 triens, ou 2 $\frac{1}{2}$ quadrans, ou 4 sextans, ou 8 onces.

Bessis, **Bes**, *Des* ; mesure grometrique des anciens Romains ; elle valoit 48a toises carrées $\frac{1}{16}$ de France.

Elle

Elle valoit, en mesure des Romains, $1 \frac{1}{2}$ sextoux, ou $1 \frac{1}{2}$ sextoux, ou $1 \frac{1}{2}$ quincoux, ou 2 triens, ou $2 \frac{1}{2}$ quadrans, ou 4 sextans, ou 8 onces.

BESSIS, mesure linéaire des anciens Romains. Voyez BES.

BESSIS, division de la livre romaine de poids. Voyez BES.

BESTIA, surnom de la famille CALPURNIA. BESTIAIRE, *Bestiarius*; celui qui combat contre les bêtes, ou qui y est exposé. Les Grecs les appelloient *δυναμῶν, ἰσχυρῶν, παραβόλων*. Cassiodore dit (Epist. 1, 42), que les Athéniens avoient introduit les premiers, dans leurs villes, ces combats: *Hunc ludum crudelum Athenienses primum ad civitatis sua produxere culturam*. Lucien (in Toneri) fait mention de ces combats établis à Athènes dès le temps de Solon & d'Aescharion.

On distinguoit communément deux sortes de *bestiaires*. Les premiers étoient condamnés aux bêtes, parce qu'ils avoient été pris à la guerre, ou parce qu'ils avoient commis quelque crime capital, ou enfin, parce qu'étant esclaves, ils s'étoient rendus grièvement coupables envers leurs maîtres. Cette première classe de *bestiaires* étoit exposée aux bêtes, sans armes, & sans défense. Il ne leur seroit de rien de vaincre la bête & de la tuer; on en lâchoit toujours de nouvelles contre eux, jusqu'à ce qu'ils eussent été mis à mort. Mais il étoit rare qu'il fallût lâcher deux bêtes contre le même *bestiaire*; une seule ordinairement en tuoit plusieurs, & Cicéron parle dans l'Oraison pour Sextius, d'un lion qui avoit tué lui seul deux cents *bestiaires*.

La seconde espèce de *bestiaires* étoit composée, dit Sénèque (épist. 70), de jeunes gens qui, pour s'exercer au maniement des armes, combattoient tantôt entr'eux, tantôt contre les bêtes; & de braves qui, pour faire parade de leur courage & de leur adresse, s'exposoient à ces dangereux combats. Auguste fit descendre dans l'arène, des jeunes gens de la première noblesse. (Suet. in Aug. 43). Néron s'y exposa lui-même (Id. in Nerone 53); & c'étoit pour avoir tué des bêtes dans l'amphithéâtre, que Commodus se fit appeler l'*Hercule Romain*.

On peut faire une troisième classe de *bestiaires*, de ceux qui exerçoient ce dangereux & vil métier pour de l'argent. On les louoit, 1°. pour combattre aux funérailles, ainsi que les gladiateurs; 2°. pour amuser le peuple dans les spectacles; & 3°. pour assouvir la barbare cruauté de quelques empereurs, tels qu'Élagabal, qui (Lamprid. c. 25) se plaisoit à manger dans un salon élevé, d'où il pouvoit voir, sans sortir de table, les combats des *bestiaires*: *Servavit sibi triclinium in fummo iussit. Et dum pranderet nuntius Ovationes ibi exhibuit*.

La première & la troisième classe des *bestiaires* étoient déclarées infâmes par les loix; & l'on ne

Antiquités. Tome I.

pouvoit condamner un citoyen romain à ce supplice: les Chrétiens perdirent seuls ce privilège. (Voyez *Acta Martyrum*). Il y avoit des écoles où les *bestiaires* étudioient les finesse de leur vile profession. Tertullien en parle dans son Apologie (c. 35): *Tessit O Tiberis, O scbola bestiarius*. Lorsque les jeux duroient pendant un jour entier, on appeloit *ipsos* les *bestiaires* qui succédoient aux premiers, *meridiani* ceux qui n'étoient exposés que l'après midi, & *irxani*, ceux qui terminoient le spectacle.

Quelquefois on faisoit combattre plusieurs hommes armés tout-à-la-fois contre plusieurs bêtes. Ce spectacle étoit appelé *VENATIO*, chasse; aussi que celui où l'on abandonnoit à tour le peuple un grand nombre de bêtes sauvages, pour les pourchasser & les tuer.

BETERRE, dans les Gaules. BHTAPPA.

Les médailles antonomes de cette ville sont:

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

BÊTES (combat des). Voyez ANIMAUX & BESTIAIRES.

BETH-CAB; mesure géodésique, ou gromatique de l'Asie & de l'Égypte; elle valoit, en mesures anciennes des mêmes pays, 4 *beth-rob*, ou 16 $\frac{1}{2}$ décapodes carrées, ou 416 $\frac{1}{2}$ coudées sacrées carrées, ou 1666 $\frac{1}{2}$ pieds géométriques carrés.

Elle valoit, en mesure de France, $\frac{1666 \frac{1}{2}}{10000}$ d'arpent.

BETH-COR; mesure géodésique ou gromatique de l'Asie & de l'Égypte; elle valoit, en mesures anciennes des mêmes pays, 2 *beth-lether*, ou 30 aoures, ou 60 scariours, ou 180 *beth-cab*, ou 720 *beth-rob*, ou 3000 décapodes carrés, ou 75000 coudées sacrées carrées, ou 300,000 pieds géométriques carrés.

Elle valoit, en mesures de France, 4 arpents & $\frac{4}{10000}$.

BETH-LETER; mesure géodésique ou gromatique de l'Asie & de l'Égypte; elle valoit, en mesures anciennes des mêmes pays, 15 aoures, plethres, versets, *beth-leah*, modios, ou 30 locarion, ou 90 *beth-cab*, ou 360 *beth-rob*, ou 1500 décapodes carrés, ou 37,500 coudées sacrées carrées, ou 150,000 pieds géométriques carrés.

Elle valoit, en mesures de France, 2 arpents & $\frac{2}{10000}$.

BETH-ROB; mesure géodésique ou gromatique de l'Asie & de l'Égypte; elle valoit, en mesures anciennes des mêmes pays, 4 $\frac{1}{2}$ décapodes carrées, ou 104 $\frac{1}{2}$ coudées carrées, ou 416 $\frac{1}{2}$ pieds géométriques carrés.

Elle valoit, en mesures de France, $\frac{416 \frac{1}{2}}{10000}$ d'arpent.

BETH-SÉAH; mesure géodésique ou gromatique de l'Asie & de l'Égypte. Voyez AROURES.

BETILIENA; famille romaine dont on a des médailles.

RR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Le surnom de cette famille est *BASSUS*.

BÉTYLE. *Voyez* BÉTILE.

BEURE. Les Grecs n'ont presque point connu le *beurre*, on ne l'ont connu que fort tard. Homère, Théocrite, Euripide & tout les autres poètes parlent souvent de lait & de fromage; mais ils ne font jamais mention du *beurre*. Aristote a recueilli dans son histoire des animaux (*lib. 3, c. 20 & 21*), plusieurs observations remarquables sur le lait & le fromage, sans faire la plus légère mention du *beurre*. Les nations barbares le connoissoient au temps de Plin (*lib. 18, c. 9*); mais c'étoit un mets très-recherché parmi elles, & dont l'usage distinguoit les riches des pauvres. Les Romains ne s'en servoient que pour faire des remèdes, & en particulier pour guérir les ulcères. Les premiers chrétiens d'Égypte, dit Clément d'Alexandrie, (*Pedagog. lib. 1, c. 6*), se servoient de *beurre* au lieu d'huile pour les lampes.

BEZA. *Voyez* BESA.

BIANOR, roi des Étruriens; étoit fils du Tibre & de Manto la devineresse: il fonda, dit-on, la ville de Mantoue, & lui donna le nom de sa mère. Son tombeau le voyoit encore, du temps de Virgile, le long du grand chemin de Rome à Mantoue. Il se nommoit aussi Oenus. *Voyez* MANTO.

BIARCHI.

BIARQUES, } officiers des empereurs de Constantinople. C'étoient des *intendants des vivres*, comme l'indique leur nom composé de *βίος*, vie, *vivre*, & de *ἀρχή*, chef. Les Latins appeloient un de ces officiers *Præfatus Annona*. S. Jérôme en parle dans sa lettre à Pamphilius, & marque le rang qu'il occupoit: *Sed ante Primitivius, deinde Senator, Ducenarius, BIARCHUS, circitor, aques, deinde Tyro*. On appeloit leur charge *BIARCHIA*.

BIAS, frère de MÉLAMPUS. *V. ce mot*.

BIATEC, roi inconnu. *BIATEC & BIAT*.

Ses médailles sont:

RRR. en argent.

O. en or.

O. en bronze.

Unique en or . . . NEUMMAN.

Ce savant pense que ce roi ou tyran a régné dans la Dace, parce que l'on y trouve ses médailles ordinairement.

On les avoit crues Espagnoles; mais Florez n'en fait aucune mention.

BIANANATOI. *Voyez* SURCHES.

BIBACE. L'épithète de *bibace*, que les Italiens donnent à Hercule lorsqu'il tient un vase à boire, est plus élégante que celle de *bucner*. Cette dernière n'est pas plus sonore que noble, dir le comte de Caylus; & elle doit être remplacée par le mot *bibace*.

BIACE (Hercule), est représenté sur les médailles de Crotonne, de Smyrne.

Il y a dans l'Anthologie grecque une jolie épigramme sur Hercule *bibace*; & l'on voit dans un grand nombre d'inscriptions recueillies par Gruter & Oudéart, que l'on consacroit à cette divinité des coupes & d'autres vases à boire.

BIBASIS. Danie bachique, dans laquelle on élevoit les talons jusqu'aux cuisses. Les peintures d'Herculanum & les pierres gravées nous en offrent cent exemples. Les Grecs l'appeloient *βίβασος*.

BIBERIUS *mero*. L'empereur Tibère s'appeloit *Tiberius Nero*. Les courtisans voulant se moquer de son ivrognerie, le nommoient *biberius Nero*, par allusion aux mots *bibere*, boire, & *merum*, vin.

BIBÉSIE & ÉNÉSIE, étoient les déesses des banquetts à Rome: l'une présidoit au vin, & l'autre à la bonne chère.

BIBLIOTHEQUE. Les peuples policés qui eurent les premiers des livres, eurent aussi les premiers des bibliothèques.

Osymandias, roi d'Égypte, contemporain de Priam roi de Troie, fit construire, selon Diodore de Sicile, une bibliothèque dans son palais, & il y mit pour inscription ces mots, *Σωζέτω τὴν πόλιν, μέγιστος τῆς Ἀντιόχειας*. Il y en eut une depuis dans le même pays à Memphis, où elle étoit placée dans le temple de Vulcain: c'étoit-là qu'Homère avoit dérobé, selon le calomniateur Nauerat, l'Iliade & l'Odyssée, pour s'en parer comme de ses productions.

Il y avoit à Suze, sous les rois de Perse, une bibliothèque considérable, où Mégasthène avoit consulté les annales de cette Monarchie, pour en écrire l'histoire. Diodore parle de cette bibliothèque; on croit cependant qu'elle renfermoit peu de livres de sciences, mais plutôt une collection des loix, des ordonnances & des revenus des rois. C'étoit probablement un dépôt semblable à nos chambres des comptes.

Strabon (*lib. 17*), dit qu'Aristote fut le premier des Grecs qui forma une bibliothèque. Mais il est constant que long-temps avant ce philosophe, Pisistrate en avoit fait une à Athènes, que Xerxès transporta en Perse, & que Séleucus Nicator fit reporter à Athènes, selon Aulu-Gelle (*lib. 6, c. 17*).

Zwinger assure qu'il y avoit une bibliothèque magnifique dans l'île de Cnidos, une des Cyclades, & qu'elle fut brûlée par l'ordre d'Hippocrate le Médecin, parce que les habitants refusoient de suivre sa doctrine. Ce fait, au reste, n'est pas trop avéré.

Cléarque, tyran d'Héraclée, disciple de Platon & d'Isocrate, fonda une bibliothèque dans sa capitale, & ce qui lui attira l'estime de ses sujets, malgré les excès où il se porta.

La plus grande & la plus magnifique bibliothèque des Grecs fut, sans contre-dire, celle que formèrent les Ptolémées, à Alexandrie. Elle fut commencée par Ptolémée Soter, & composée par

les soins de Démétrius de Phalète, qui fit rechercher à grands frais des livres chez toutes les nations. Ce prince acheta de Nélée, à des prix exorbitants, une partie des ouvrages d'Aristote. Un de ses successeurs, Ptolémée Philéon, prince d'ailleurs très-cruel, ne témoigna pas moins de zèle pour enrichir la bibliothèque d'Alexandrie.

Pendant la guerre de César & de Pompée, les Alexandrins virent brûler une des bibliothèques que les Ptolémées avoient formées dans leur ville. Celle du Sérapéon ne fut point endommagée, & Cléopâtre y conserva vraisemblablement les deux cents mille volumes de Pergame, dont Marc-Antoine lui fit présent. Cette addition & les autres qui y furent faites en différens temps, la rendirent la plus nombreuse des bibliothèques qui aient jamais existé avant celle du roi de France (& du Vatican à Rome). Elle souffrit quelques dommages sous les empereurs païens; mais ils furent très-légers comparés à ceux que lui causa le zèle mal réglé d'un patriarche d'Alexandrie. Wantant détruire entièrement l'idolâtrie dans la capitale de l'Égypte, Théophile ordina à l'empereur Théodose, en 390, un édit qui lui permettoit de démolir tous les temples. Celui de Sérapis ne fut pas épargné; la résistance des païens qui s'y retirèrent & soutinrent un siège, & le zèle du patriarche qui s'étendoit jusqu'aux ouvrages de mythologie, canserent la destruction de la plus grande partie des livres qui y étoient conservés. Orsle étoit à Alexandrie vingt ans après l'expédition de Théophile, & il vit les restes échappés au pillage, les tablettes mêmes vidées ou brisées, *asmaria librorum exinanita*. Cette bibliothèque se rétablit cependant après l'orage; les savans que la persécution avoit dispersés se rassemblèrent, & l'on enseignoit encore à Alexandrie, au septième siècle, la philosophie, la géométrie, l'astronomie, la grammaire & la jurisprudence.

Dès que la capitale de l'Égypte fut tombée sous la domination des Sarasins, le bon génie qui sembloit avoir veillé jusqu'alors à la conservation de la bibliothèque des Ptolémées, l'abandonna entièrement. Jean le Grammairien demanda les livres qui traitoient de la philosophie, au général Amri, qui avoit pris Alexandrie. Celui-ci écrivit au calif Omar, pour le consulter sur la demande du Grammairien. La réponse d'Omar fut des plus laconiques. « Si ces livres ne contiennent que des choses conformes à la doctrine de l'Alcoran, ils sont inutiles; mais s'ils traitent de choses étrangères au livre de Dieu, ils sont dangereux: on ordonne donc qu'on s'en débaise absolument, & qu'il n'en soit plus parlé ». Cet ordre bizarre & superstitieux fut exécuté avec la plus grande ponctualité. Amri fit distribuer les livres de la bibliothèque dans les bains d'Alexandrie, qu'ils chauffèrent pendant six mois.

(II) Tout ce qu'on rapporte ici touchant l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie, est tiré entièrement des Dynasties d'Albusaragio. Voyez la

traduction de l'arabe en latin du savant Pocock; pag. 114, Oxonii 1663.

L'auteur de cette remarque dans son *Essai* sur l'origine, culte, littérature, mœurs des Arabes, &c. vient de réfuter amplement (pag. 58) le récit d'Albusaragio, & prouve tout-à-fait chimérique l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie. 1°. On débite que Jean le Grammairien ait demandé les livres qui traitoient de philosophie au général Amru, & que celui-ci écrivit au calife Omar pour le consulter sur la demande du Grammairien; mais rien de plus faux, puisque le Grammairien mourut vers la fin du VI^e siècle, & le général Amru ne conquiert Alexandrie que l'an 641, s'est-à-dire, vers la moitié du VII^e siècle. 2°. Il n'y a absolument aucun auteur ni Grec ni Arabe qui fasse mention de l'incendie de cette bibliothèque, & on ne s'avisa en Europe de le soupçonner qu'après la traduction de Pocock des Dynasties. 3°. Georges Elmacin auteur de grande réputation qui écrivit l'histoire des Sarasins en Égypte, rapporte la vie & les actions du calife Omar, & donne une relation très-détaillée de la prise d'Alexandrie par le général Amru; il rapporte encore une lettre que le même général écrivit au calife en lui signifiant la prise d'Alexandrie, & tout ce qu'on y avoit trouvé de rare & précieux; il ajoute aussi la réponse du calife au général; mais ni dans son histoire, ni dans la lettre du général, ni dans la réponse du calife on ne fait aucune mention de l'incendie de cette bibliothèque. Le célèbre historien Eutiche, patriarche d'Alexandrie, dans la 2^e partie de ses annales, décrit très-soigneusement la prise d'Alexandrie, par le général Amru, & rapporte aussi la lettre du général, & la réponse du calife, mais de la bibliothèque pas même un mot.

Il est très-probable qu'après la prise d'Alexandrie, la bibliothèque ait été partagée entre plusieurs particuliers, & que la plus grande partie soit tombée dans les monastères, & qu'enfin quantité de ces livres ait été transportée par les Grecs à Constantinople & dans d'autres villes de l'empire Grec. Au commencement du IX^e siècle il y avoit sans doute quantité de vieux livres en Égypte, puisque Léon Africain rapporte que le calife Mamoun, mort en 832 de l'ère chrétienne, envoya plusieurs personnes en Syrie, en Arménie, en Égypte pour acheter des livres des plus anciens auteurs, & que ceux-ci retournèrent avec une quantité prodigieuse sur-tout de livres grecs qui traitoient de physique, d'astronomie, des cosmographie & d'histoire.) (L'Abbé ALEXANDRI.)

On peut juger, par la quantité des bains dans lesquels on les distribua, qui surpassoient quarante mille, & par le temps employé à les consumer, du nombre prodigieux des volumes du Sérapéon. Ne le comparons pas cependant à celui des livres que la munificence de nos rois rassembla depuis un siècle; quoique des auteurs célèbres aient assuré qu'on en comptoit sept cents mille à

Alexandrie. Les métamorphoses d'Ovide formoient alors quinze volumes, c'est-à-dire, que chaque volume renfermoit un seul livre. Nous apprenons aussi d'Origène, qu'un certain Didyme d'Alexandrie avoit composé, du temps de Jules-César, six mille volumes; nombre prodigieux réduit avec plus de vrai-semblance à quatre mille par Sénèque, & à trois mille cinq cents par Athénée. La vie entière d'un seul homme ne pourroit suffire à composer un pareil nombre de volumes, même du plus petit de nos formats. Il faut donc restreindre cette idée de volume à celle de la capacité d'un seul rouleau de parchemin, ou de papyrus; & ces cent mille volumes se réduisent réellement à moins de cinquante mille in-12. très-petits, ou à vingt-quatre mille in-4°. La capitale du royaume de France offre des bibliothèques de particuliers beaucoup plus nombreuses, & dont la formation n'a jamais été à charge à leurs concitoyens, ou aux étrangers: éloges que ne méritoit pas celle des Ptolémées. Tous les livres qui en étoient en Égypte, étoient saisis par leur ordre, & déposés dans le Muséum, où des copistes les transcrivoient, pour remettre ensuite aux propriétaires, non les originaux, qui retournoient à la bibliothèque, mais les copies fidèles. C'est ainsi que Ptolémée-Philéon se rendit maître des originaux de Sophocle, d'Enripide & d'Eschyle, malgré la promesse solennelle qu'il avoit faite de les rendre aux Athéniens, après en avoir simplement tiré des copies pour sa bibliothèque. Ce prince regardoit sans doute les livres comme les conquérans regardent les royaumes qui se trouvent à leur bienfaisance. Nous avons vu en 1609, les États-Généraux, se montrer plus nobles & plus désintéressés; ils obligeant un nommé Aymon de restituer à la bibliothèque du roi de France, un manuscrit précieux qu'il y avoit dérobé, & que le zèle pour leur opinion religieuse auroit pu leur faire regarder comme de riches dépouilles enlevées aux ennemis de leur culte.

La bibliothèque des rois de Pergame, dont nous venons de parler, fut formée par Eumène & Attalus. Animés par un esprit d'émulation, ces princes firent tous leurs efforts pour égaler la grandeur & la magnificence des rois d'Égypte, surtout en amassant un nombre prodigieux de livres, que Plutarque fait monter à plus de deux cents mille. Une partie fut brûlée à la prise de Pergame, & Marc-Antoine en donna, selon Pline, un grand nombre à Cléopâtre. Il en resta cependant encore à Pergame; car Strabon, qui écrivait sous le règne de Tibère, parle de la bibliothèque de cette ville comme d'un monument qui subsistoit de son temps.

Les Romains puisèrent chez les Grecs le goût pour les bibliothèques publiques & particulières. Ils firent présent après la prise de Carthage, à la famille de Régulus, de tous les livres trouvés dans cette ville, au nombre desquels étoient vingt-huit volumes de Magon Carthaginois, sur l'agriculture,

Plutarque assure que Paul Émile distribua à ses enfans la bibliothèque de Persée, roi de Macédoine, mené en triomphe à Rome. Mais il s'écoula expressément qu'il la donna au Public. Plutarque parle aussi de la bibliothèque de Lucullus comme d'une collection très-nombreuse, aussi précieuse d'ailleurs par les riches ornemens dont elle étoit décorée, que par les superbes portiques où les lecteurs & les Grecs eux-mêmes, quoiqu'étrangers, pouvoient se livrer commodément à l'étude.

Afinus Pollion fit encore plus, Ayant formé une riche bibliothèque avec les dépouilles des ennemis qu'il avoit vaincus, & avec de nombreuses acquisitions, il en assura par des actes authentiques la jouissance au public. Il l'orna des portraits des hommes savans morts, & de celui de Varron vivant, le célèbre bibliothécaire de César. La bibliothèque de Pollion étoit placée sur le mont Aventin, dans l'atrium de la Liberté, comme nous l'apprenons des vers suivans de Martial (12, 3, 5), dans lesquels il parle des livres frères, c'est-à-dire, semblables aux siens, qui étoient gardés dans l'ancienne habitation de Rémus, sur le mont Aventin:

*Nec tamen hospes eris, nec jam potes advena dici
Cum sit habes fratres tui domus alta Remi.*

Ovide la désigne avec encore plus de précision dans les vers suivans (Trist. 3, 1):

*Nec me qua doctis pauperum prima libellis,
Atria Libertas tangere passa sua est.*

Auguste forma dans les bâtimens du temple d'Apollon-Palatin, une bibliothèque grecque & latine, dont parle Horace (1. épil. 3, 57):

Scripta Palatinus quaecumque reponit Apollo.

On lit à Rome, auprès des thermes d'Agrippa, l'inscription suivante, qui contient le nom d'un garde de la bibliothèque latine d'Apollon-Palatin:

AULPICIAN
THALLUSAR
ANTIOCHUS. TI. CLAUDII
CÆSARIS. A. BYBLIOTHECA
LATINA. APOLLINIS
CONJUGL. EDAR.
BENF. MERITAR

Gruter a fait connoître, dans l'inscription suivante, le nom d'un garde de la bibliothèque grecque:

C. JULIUS. C. L. PRONIMUS
A. BYBLIOTHECA. GRAECA.

Ovide fait aussi mention du garde de la bibliothèque d'Apollon-Palatin (Trist. ult, 1, 67):

*Quarantem frustra custos, & sedibus illis
Præpositus, sancto iussit abire loco.*

On croit que cette bibliothèque a subsisté jusqu'au sixième siècle; c'est-à-dire, jusqu'au pontificat de S. Grégoire qui la fit brûler. Jean de Salisbury le dit expressément (*Polycrat.* 12, 26): *Doctor sanctissimus Gregorius non modo mathesein iussit ab arde, sed, ut traditur a maioribus, incendio dedit probata lesiones*

Scripta Palatinus quæcumque tenebat Apollo.

(II) C'est une fable. Les Protestans ne cessent de la répéter n'ayant pour tout fondement que Jean Salisbury, qui n'en parle qu'en passant, & qui vécut six siècles après. Ce récit n'est adopté non plus par Bayle dans son dictionnaire. S. Grégoire qui par son génie & par sa doctrine a mérité l'éloge des siècles & le nom de Grand, étoit bien loin de brûler les bibliothèques. D'ailleurs cette bibliothèque appartenait aux empereurs, & peut-être n'existoit-elle plus de son temps après tant de ravages & de révolutions.)

Anguste consacra une seconde bibliothèque à l'utilité publique dans les portiques d'Octavie sa sœur, & près du théâtre de Marcellus son neveu. Ovide l'appelle temple dans les vers suivans (*Trist.* 11, 1), à cause que ces portiques entouraient un temple de Junon :

*Altera templa peto vicino iuncta theatro:
Hæc quoque erant pedibus non adeunda meis.*

L'exemple d'Anguste fut suivi par Vespasien, qui rassembla une nombreuse bibliothèque dans le temple de la Paix. Anla-Gelle (*xvi*, 8) & Gallien (*de Compof. medicam.* 11, 27) en font mention.

Il y avoit aussi une bibliothèque considérable dans le capitol, qui brûla sous le règne de Domitien. Mais la plus magnifique de toutes les bibliothèques, de l'ancienne Rome, étoit celle de Trajan, appelée *Ulpiane* de son nom. Elle renfermoit le recueil des édités des préteurs, écrits sur des toiles & sur des tablettes d'ivoire. On croit que Dioclétien la transporta dans ses thermes.

Constantin forma une nombreuse bibliothèque dans sa nouvelle ville. Théodose le Jeune, on de ses successeurs, l'ayant trouvée composée de six mille volumes, en porta le nombre jusqu'à dix mille. Elle fut ainsi augmentée successivement par les autres empereurs; de sorte qu'à l'époque où Léon l'Isaurien la fit brûler, elle contenoit trois cents mille volumes. On affuroit que l'illade & l'Odyssée y étoient écrites en lettres d'or sur les bords d'un serpent.

Les Romains embellissoient leurs bibliothèques publiques & particulières avec tous les ornemens

du luxe. Les intervalles qui n'étoient pas remplis par les armoires, étoient incrustés de plaques d'ivoire & de verre coloré diversément. Boèce parle de ces ornemens (*Consolat. prof.* 3): *Nec bibliotheca potius comptis ædore, ac vitro parietes, quam sua mentis sedem requirit.* On y plaçoit aussi les portraits & les statues des savans & des hommes célèbres, comme nous l'avons vu plus haut à l'article de la bibliothèque formée par Albinus Pollion.

BIBLIS & Caunus étoient enfans de Milet & de la nymphe Cyanée. Voyez Milet. Biblis ayant conçu pour son frère une flamme criminelle, chercha, par toute sorte de moyens, de le rendre sensible. Caunus ne paya tous les empressemens de sa sœur que d'indifférence & de mépris; & se voyant sans celle persécuté, il alla chercher en des lieux éloignés une tranquillité qu'il ne trouvoit plus dans la maison de son père. *Biblis* ne pouvant vivre sans lui, vint à la poursuite; & après l'avoir cherché long-temps inutilement, elle s'arrêta dans un bois, où, pleurant continuellement, elle fonda enfin en larmes, & fut changée en une fontaine intarissable, qui porte son nom. Panfianus dit qu'on voyoit encore de son temps la fontaine de *Biblis*.

C'est ainsi qu'Ovide raconte cette histoire; mais d'autres auteurs la racontent diversément. Les uns disent que *Biblis*, recherchée en mariage par de grands partis, les méprisa tous; & que, ne pouvant résister à l'amour qu'elle avoit pour son frère, elle étoit prête à se jeter, de désespoir, du haut d'une montagne, lorsque les nymphes, touchées de compassion, l'empêchèrent. Elles firent plus: elles l'endormirent profondément, la changèrent en nymphe, & l'appelèrent la nymphe Hamadryade *biblis*. D'autres ont dit, & Ovide lui-même l'affirme dans un autre endroit, que *Biblis* se pendit de chagrin de n'avoir pu vaincre la résistance de son frère, & de l'avoir mis dans le cas de s'expatrier. Quelques-uns ont encore écrit que ce fut Caunus qui devint amoureux de sa sœur; que n'ayant pu vaincre la résistance de cette jeune fille, il s'expatria. *Biblis* parcourut plusieurs contrées pour le chercher, & ne l'ayant pas trouvé, elle se pendit. Enfin, les plus modérés racontent que Caunus ne pouvant vaincre l'amour qu'il avoit pour sa sœur, voulut se pendre par l'absence; & que *Biblis*, affligée de l'éloignement de son frère, se borna à pleurer abondamment. Voyez CAUNUS, MILET.

BIBRACTE; ancienne ville des Éduens, que l'on croit être Autun. Elle fut mise au nombre des déesses; car on a trouvé à Autun, en creusant les puits du séminaire, une pierre sur laquelle étoient écrits ces mots: *A la déesse Bibracte*, DEK. BIBRACTI.

BIBULUS; surnom de la famille CALPURNIA.

BICESSIS; monnaie des Romains. Voyez FICESSIS.

BICERRES *vulgar* ou **BICERNES**, en grec *χρυσάκι*, vêtements ornés de houppes, ou de glands appelés *χρυσάκι*. Tels étoient les manteaux des Grecs & des Romains. *Voyez* HOUPE.

BICHE; cet animal est le symbole de Junon conservatrice, parce qu'elle sauva la cinquième des biches à cornes d'or, & plus grandes que des taureaux, que Diane poursuivait à la chasse, dans la Thessalie, & dont elle atela quatre à son char. La biche aux pieds d'airain & aux cornes d'or, du mont Ménale, étoit consacrée à Diane; c'est pourquoi il n'étoit pas permis de la tuer: cependant Euriliché commanda à Hercule de la lui amener. Après l'avoir poursuivie pendant un an, Hercule l'atteignit enfin sur les bords du Ladon, la saisit, la chargea sur ses épaules, & la porta à Mycène. On lui donna des cornes d'or, quoique les biches n'aient point de bois. C'est le quatrième des travaux d'Hercule.

BICLINIUM; lit de table destiné pour deux personnes, comme le *triclinium* servoit à trois. Plaute en a fait mention deux fois (*Bacch. iv, 4, 69*):

Ubi est biclinium vobis stratum?

Et 102 :

*Jam facile in biclinio
Cum amica sua uterque acubitus eatis.*

Les bas-reliefs des anciens tombeaux représentent souvent deux personnes assises sur le *biclinium*, autour d'un trépid.

BICONGE; mesure des Romains, qui contenoit deux congés ou doute setiers.

BICORNIGER; surnom de Bacchus, qu'on trouve représenté quelquefois avec des cornes, symboles des rayons du soleil, ou de la force que donne le vin.

Les Arabes donnèrent ce surnom à Alexandre le Grand, pour désigner l'empire d'Orient qu'il avoit ajouté à celui d'Occident, ou pour faire allusion aux médailles sur lesquelles il est représenté avec des cornes, en sa qualité prétendue de fils d'Ammon. (*Muhamad Alfergan*).

BIDENTAL, endroit frappé de la foudre. C'étoit un point de religion chez les Romains, de consacrer aux dieux, & à Jupiter en particulier, les lieux où le tonnerre étoit tombé. Un aruspice les expiait par le sacrifice d'une brebis de deux ans, appelée *bidenas*, d'où vint le nom *bidental*. Il les consacroit ensuite; ce qui en formoit un temple, *templum*, selon le style des livres pontificaux, & il les faisoit entourer de murs ou de palissades. Lucain décrit cette cérémonie dans la Pharsale (1, 606):

*Disperfor fulminis ignes
Colligit, & tanto strato cum murmure condit,
Datque locis nomen.*

C'étoit un crime capital d'insulter un *bidental*, & Horace le met en parallèle avec la plus grande insulte que puisse faire on homme à la mémoire de son père (*Art. Poët.*):

*Mixeris in patris cineres, en trisla bidental
Moveris incestus.*

La superstition des païens fit créer un ordre de prêtres destinés aux seules fonctions de consacrer les lieux frappés de la foudre. *Voyez BIDENTALES.*

BIDENTAL. On donna par extension ce nom à la foudre elle-même, comme on le voit dans Columelle, & aux hommes écrasés par le tonnerre (*Pers. 2, v. 27*):

Triste jacet lucis, evitandumque bidental.

BIDENTALES; prêtres établis chez les Romains pour expier les lieux frappés de la foudre, & classés par décuries. On a trouvé à Rome, dans l'île Saint-Barthélemy, où étoit autrefois le temple d'Esculape, l'inscription suivante, qui fait mention d'un *bidentalis*.

SIMONE
SANCTO
DEO, FIDIO
SACRUM
SEX. POMPEIUS, SP. F
COL. MURIANUS
QUINQUENNIALIS
DECUR
BIDENTALIS
DONUM DEDIT.

Il en est parlé encore dans l'inscription suivante, qui étoit conservée à Rome dans la maison de Fulvius Ursinus:

SANCTO SANCO
REMONI, DIO, FIDIO
SACRUM, PECUNIA
SACRODOTUM, BIDENTALUM
RECIPERATIS
VACTIGALIBUS

Le sénat chargeoit quelquefois d'autres pontifes que les *bidentales*, du soin de ses expiations, comme nous l'apprend Tite-Live (1, 39), parlant du temple de Proserpine, frappé de la foudre, & l'inscription suivante:

JOVI
EULMIN. VULG. TONANTI
RUSTIUS, L. F. AEPID. PONT
IX. SC. DEDICAVIT.

BIERRE. La défense absolue de boire du vin avoit fait recourir les Égyptiens à une boisson fa-

Bière, dont il est beaucoup parlé dans l'histoire sous les noms de *zythum* & de *surmi*, & dont on attribue l'invention à Osiris; c'est-à-dire, qu'on n'en connoissoit pas l'inventeur (*Diodore*, l. 1). C'étoit, dit M. Paw (*Recherches sur les Egyptiens*, t. 140) une sorte de bière composée d'orge, & qui pouvoit se conserver long-temps sans se corrompre; car au lieu de houblon, absolument inconnu dans cette contrée, on y ajoutoit une infusion amère de lupin.

*Jam Pifer Assyriusque venit qua semine radix,
Setlaque praebratur, madido sociata lupino,
Ut Pelusiaci praeferat pocula zythi.*
COLUMELLA, de Cultu hortorum.

On devroit essayer en Europe si le houblon pouvoit être remplacé par le lupin, sans une altération considérable des qualités de la liqueur. Les Egyptiens y faisoient entrer encore de la graine d'Assyrie, & probablement d'autres plantes aromatiques, chacun suivant son goût particulier: car Strabon observe que chez eux, la manière de brasser varioit beaucoup. Mais le procédé dont on vient de parler a été le plus généralement employé pour faire le *zythum* dans la basse Égypte, où on le convertissoit tout comme la bière ordinaire, en vinaigre, que les marchands grecs d'Alexandrie transportoient dans les ports de l'Europe. Les Arabes & les Coptes ne savent plus aujourd'hui faire cette liqueur comme les anciens habitants du pays; & leur *bouza*, fautive de contenir une infusion amère, s'agit au bout de quelques jours.

Il est très-étonnant que Dioscoride ait soutenu que la lèpre ou l'*éléphantiasis* proprement dite, étoit engendrée par le *zythum* (l. 11, c. 97); erreur qu'on trouve reproduite sous différentes formes dans des Dictionnaires à la suite de ce mot. Il est contre la vraisemblance, que les Egyptiens se fussent opiniâtrés pendant des milliers d'années, à se servir d'une boisson empoisonnée, dont ils connoissoient certainement mieux la vertu que ce médecin grec, qui écrivoit des livres pour la matière médicale en Cilicie.

Aëtius & Paul d'Égine parlent aussi du *zythum* comme d'une liqueur mal-saine; mais ils ne conviennent pas qu'elle engendroît l'*éléphantiasis*.

L'usage de la bière ne tarda pas à être répandu dans les Gaules, où le vin étoit peu connu avant Probus; & ce fut pendant long-temps la boisson de leurs habitants. L'empereur Julien, gouverneur de ces contrées, en fait mention dans son épi gramme. Au temps de Strabon, la bière étoit déjà commune dans les provinces du Nord, en Flandre & en Angleterre. César dit aussi dans ses Commentaires, que les anciens Bretons avoient beaucoup de vignes, mais qu'ils n'en faisoient cas que pour orner leurs jardins, & qu'ils préféroient, comme plus salubre, le vin des grains à celui des raisins.

Il n'est pas vrai-semblable que les Grecs, dont les vins étoient si renommés dans l'antiquité, aient pensé de même. Cependant Aristote parle de la bière & de son ivresse; Théophraste l'appelle *οίνος κριθῆς*, Elichyle & Sophocle *οἶνος βίβρις*.

Les Égyptiens buvoient aussi de la bière dans le temps où Polybe écrivoit.

BIFORIS cantus. Virgile dit (*Æneid.* 9, 617) :

*Is per alta
Dindyma, ubi* adfuerit biforem dat tibia
cantum.*

Servius expliquant ces vers, dit que *biforis cantus* désigne ici les flûtes phrygiennes. Ces flûtes étoient inégales en diamètre; de sorte qu'en soufflant dans deux flûtes phrygiennes en même-temps, on faisoit entendre deux sons à l'octave l'un de l'autre, ou peut-être même en accord. Voici le passage de Servius: *Biforem dat tibia cantum bifonum, imperem. Et servavit eis tibiarum fuerum, id est, phrygiarum, naturam. Tibia aut servana dicuntur, quia sunt pares, & aequales habent cavernas: aut Phrygia, quia impares sunt & inaequales habent cavernas. Ergo biforem, dissonum dissimilemque; non sunt pari modulatione composita. Ut enim ait M. Varro: Tibia Phrygia dextra unum sonum habet, sinistra duo. Quorum unum acutum sonum habet, alterum gravem, &c.*

BIFORMIS, *βίφορμος*; sonnet qui fut donné à Bacchus, ou parce qu'on le représentoit, tantôt comme un jeune homme, & tantôt comme un vieillard; tantôt avec de la barbe, & tantôt n'en ayant point: ou bien parce que le vin, dont il est le symbole, rendant les uns tristes & furieux, les autres gais & de belle humeur, cause des effets tout contraires dans le cœur de ceux qui en boivent avec excès.

BIFRONS, à deux visages. On donnoit ce surnom & ce double visage à Janus, parce qu'on le croyoit instruit de l'avenir & du passé; tradition fabuleuse fondée sur sa grande expérience dans les travaux de l'agriculture, qu'il avoit enseignée aux habitants du Latium. Ovide & Varron en donnent une autre cause; ils assurent que ce double visage étoit l'emblème du couchant & du levant. C. Bafius, cité par Macrobe (*Saturn.* l. 1, cap. 9), reconnoît Janus pour le portier des cieux & des enfers, & veut que son double visage soit l'emblème de sa double fonction. Voyez JANUS.

BIGARIUS; celui qui conduit un bige ou char à deux chevaux. On lit à Saint Grégoire, au mont Oclins, l'épigramme d'un jeune enfant, qui s'étoit tué en conduisant un bige:

FLORUS. EGO. NIC. JACED
BIGARIUS. INFANS. QUI. CITO
DUM. CUPIO. CORRUS. CITO
DECIDI. AN. UMARAS
JANUARIUS. ALUMNO. DOLICIS

BIGATI nummi; monnaie du temps de la république romaine, sur laquelle on voyoit un bige & un janus à double visage. La collection des médailles de familles en renferme plusieurs.

BIGE; char traîné par deux chevaux. Plin. (vi, 56) en attribue l'invention aux Phrygiens : *Biges primum junxit Phrygum natio*. Ilidore nomme un inventeur, Cyrillène de Sicyone (xvi, 35) : *Jugo primus Cyrillenes Sicyonius equos jugavit : eosque singulos ex utraque parte simplici vinculo applicavit, quos Græci Scitophoros, Latini Funales vocant, a genere vinculi quo prius alligabantur. Dexterior vero biga victor Marti immolatus solebat*.

Quoi qu'il en soit des inventeurs, il est certain par les vers d'Hésiode & d'Homère, que l'on combattoit sur des biges à la guerre de Troie & dans les temps héroïques. On introduisit les biges dans les jeux olympiques la xciii^e olympiade. Il paroît cependant que les héros grecs qui célébrèrent les premiers jeux Néméens en l'honneur d'Archémone, étoient montés sur des biges.

La lune paroît, dans les anciens monumens, montée sur un bige, comme le soleil sur un quadrigé. Sénèque (Agamem. iv, 817) :

*Et tuas lente remeantem Bigas,
Pallida Phœbe.*

La Victoire est montée sur un bige aussi souvent que sur un quadrigé; mais il y a sur ce point plus de variations dans les monumens que pour la lune.

Bige sur les médailles; type ordinaire d'Eleoninium en Italie, de Catane, de Syracuse, des Consulaires, &c. &c.

BIGLÆ; soldats dont il est parlé dans l'article suivant.

BIGLIATICUM; folde des gardes appelés Bigla, qui veilloient pendant la nuit à la sûreté de Constantinople sous les empereurs grecs.

BIGOIS. Voyez BYGOIS.

BILBILIS, dans l'Espagne. **BILBILIS ITALICA**. xv. Municipium.

Cette ville a fait fraper des médailles latines en l'honneur d'Auguste, de Tibère, de Caligula.

Elle étoit la patrie de Martial, qui a chanté ses forges & son acier (iv, 55) :

*Sævo Bilbilin optimum metallo
Qua vincit Chalybesque, Noctisque,*

Et les chevaux (lib. x, 50) :

*Videbit aliam, Liciniane, Bilbilim
Equis C^o armis nobilem.*

BILE. Dans les sacrifices qui précédoient & accompagnent les mariages, on ne mêloit pas la bile des victimes avec les autres portions de leurs corps,

mais on la faisoit couler soigneusement à côté de l'autel. C'étoit, disoit-on, pour apprendre aux époux que la colère doit leur être inconnue.

BILIBRIS; du poids de deux livres. C'étoit le poids des poissons appelés *mulli*, si recherchés des gourmands de Rome, lorsqu'ils étoient arrivés à ce volume. Martial en parle souvent (xi, 50) :

Nunc ut emam grandævum lupum, mullumve bilibrem.

Et (xi, 45) :

Nolo mihi ponas rhombum, mullumve bilibrem,

Élagabale fit fraper des pieces d'or d'un poids extraordinaire, de deux livres, *formas binarias*, & plus, qu'Alexandre-Sévère décria rigoureusement.

BILIBRIS tritici, mesure des solides de l'Asie & de l'Égypte. Voyez CHÉNICE.

BILIBRIS tritici; mesure des liquides de l'Asie & de l'Égypte. Voyez CHÉNICE.

BILIUS est le même que *Dulius*, qui fit élever la colonne rostrale après avoir détruit la flotte des Carthaginois. C'étoit l'ancienne orthographe des Romains.

BILLET de spectacle. Voyez TESSERES.

BILLON; composé de métaux précieux & d'autres qui le sont moins, dans lequel la quantité du métal précieux est beaucoup plus petite que celle des autres métaux. Les auteurs qui ont écrit sur la science Numismatique, se servent du mot *billon* pour désigner des médailles de cuivre allié d'une infiniment petite quantité d'argent. Il faut bien les distinguer des médailles *SANCTES & FOUREES*. Voyez ces mots & l'article ARGENT.

BIMATER; furnon de Bacebus, celui qui a eu deux mères; parce que Jupiter l'avoit porté deux mois dans sa cuisse, après la mort de Sémélé sa mère.

BIOCOLYTHES, formé de *βίω*, violence, & *κόλυμα*, l'empêche. On appeloit de ce nom, dans l'empire grec, des officiers & des soldats chargés du soin d'empêcher les violences qui se commettoient dans ses vastes provinces. Ils faisoient les mêmes fonctions que les *maréchaussées* modernes. Justinien supprima les *biocolythes*.

BIPEDA; brique & tuile de deux pieds romains anciens de longueur. Palladius (i. vi, c. 2) a appelé de ce nom particulier toutes les tuiles en général: *Bipedas que per omnia latera canalibus habeant digitales juncturas*. Mais Fabretti (Inscript. pag. 511) a trouvé une brique de deux pieds romains de longueur, sur laquelle étoient gravées à rebours ces trois lignes; entre la première & les deux autres, on voyoit une tête de Mercure :

On voyoit à Rome, du temps de Fabretti, les volutes d'un ancien portique situées entre l'Église de Sainte Marie de *Planctu*, & celle de notre-Dame in *Canaberis*, formées de briques de deux pieds, *bipeda*, & de briques d'un pied & demi. Elles étoient réunies par leur extrémité, & formoient une épaisseur de trois pieds & demi. La première assise commençoit à l'extrados par la *bipeda*, & se terminoit à l'extrados par la brique d'un pied & demi; la seconde commençoit à l'intrados par la brique d'un pied & demi, & se terminoit à l'extrados par la *bipeda*; & ainsi de suite alternativement.

BIPENNE, *bipennis*; c'est le nom que l'on donne communément à la hache double, & à celle des Amazones en particulier. On en voit de plusieurs sortes dans les momuments. Les unes ressembtent de hache adossées à un marteau; d'autres sont formées en hache d'un côté, & de l'autre en marteau pointu. Il y en a eu double hache égale; quelques-unes de celle-ci enfin, ont la double hache plus étroite auprès du manche que vers le tranchant, & ressembtent à deux boucliers d'Amazones joints ensemble. Barnès fait, dans ses notes sur Euripide, une élégante description de ces dernières.

On voit souvent dans les sculptures & les peintures étrusques, la première espèce de *bipenne*. La seconde paroît souvent dans les monnaies des sacrificateurs; c'est elle qui est désignée par les poètes, lorsqu'ils parlent des sacrifices. Valérius Flaccus (1, 193):

Non illo certior alter
Pinguis lethifera perfringens colla bipenni.

Cette même espèce de *bipenne* étoit en usage sur les vaisseaux armés. Elle servoit à couper les câbles qui liotent le gouvernail, & à percer les flancs des navires ennemis. Végèce en parle en ces termes; *Bipennis est securis habens ex utraque parte latissimum & acutissimum ferrum. Per has in medio ardore pugnandi perissimè nauta, vel milites, cum minoribus scaphulis secreto incidunt funes, quibus adversariorum ligata sunt gubernacula.*

Les guerriers portoient des *bipennes* de toutes les espèces. Thésée combattant les Centaures sur les bas-reliefs du temple de Jupiter à Élis, étoit armé d'une *bipenne*. (Paus. Eliac.)

La quatrième espèce de *bipenne* paroît assés plus particulièrement aux Amazones; c'est pourquoi on la voit pour symbole sur les mé-

Antiquités, Tome I.

dailles des villes qui se glorifioient d'avoir été fondées par quelques-unes de ces guerrières célestes.

BIPENNE sur les médailles, symbole des médailles de l'île de Ténédos.

On la voit encore sur celles de Thyatire & de Mylafa.

BIREME, *biremis*, *bisepos* & *dicota*. Les Latins empruntèrent le nom grec des *biremes*, qu'ils conservèrent dans leur langue. Cléon & Hirtius s'en font servis. Le premier dit *ad Attic. xvi, 4*: *Ipsè Domitius bona plane habet dicota*; & le second (*de Bello Alex. c. 47*): *Capit ex eo pradio penterem unam, triremes duas, dicotas octo*.

Le mot de *bireme* avoit deux significations: tantôt il désignoit une barque ou un esquif à deux rames, & tantôt un navire à deux rangs de rames. Il paroît démontré par quelques endroits de Thucydide, que les *biremes* n'étoient pas connues au temps de la guerre de Troie. Plin. dit que les Érythréens ajoutèrent un second rang de rames au premier, qui étoit alors en usage (*iii, 56*): *Biremem Erythrai fecerunt*.

Les savans ont été partagés long-temps sur la position de ces deux rangs de rames. Ils paroissent cependant aujourd'hui s'accorder à les placer les uns au dessus des autres; & la vue des momuments antiques les a réunis sur ce point. Tel est en particulier le navire à plusieurs rangs de rames dont Herculanium a offert la peinture: ces rangs sont placés les uns au dessus des autres, comme aux *biremes* de la colonne Trajane & à celles qu'a publiées le P. de Montfaucon dans le quatrième tome de son *Antiquité expliquée*.

BIROTA, } chariot à deux roues
BIROTUM, }
l'on ateloit de trois mulets, & sur lequel on ne pouvoit charger que deux quintaux, selon l'ordonnance de Constantin. Valentinien régla aussi que la *birota* ne pourroit porter que deux ou trois personnes au plus. *Panciroi. Notit. Imp. Orient.*

BIRRETUS; espèce de bonnet noir & pointu que portoient les Grecs du bas Empire. Nicéas dit à la fin de la vie d'Alexis Comnène, qu'Andronique Comnène ayant été élu empereur, on ôta de dessus sa tête le bonnet noir & pûtu en forme de pyramide, qu'il portoit ordinairement, & qu'on mit à sa place une mitre rouge ou pourpre. Le même historien racontant l'entrevue de Baudouin & de Richard, chefs des croisés qui avoient été faits prisonniers, avec l'empereur Isaac Laque, dit qu'ils ôterent leurs *birretis*, que l'on appeloit *pilei*, pour saluer l'empereur.

Ce bonnet étoit fait de lin; il étoit étroit & serroit la tête. Les Papes en firent aussi usage, comme nous l'apprenons d'une bulle de Boniface VIII; & les docteurs des Universités l'adoptèrent depuis, comme un des attributs de leur dignité.

M m m

BIRRUS, *dépi*; vêtement plus court & moins embarrassant que la robe. Il y fut subtilité dans les mêmes temps que les lacerætes, c'est-à-dire, sous les empereurs. Peut-être même (ce qui est plus vrai-semblable) le *birrus* ne différait-il que par sa couleur rouge, de la lacerne qui étoit noire ou brune. C'est l'opinion de Saumaïse (in *Ternull. de Pallio*).

BIRRUS fut aussi le nom d'un bonnet ou d'une espèce de capuchon. Le scholiaste de Juvénal expliquant le 545^e vers de la satire VIII^e, dit que la *Santonica cucullus* étoit le *birrus* des Gaulois, qui se fabriquoit à Saintes. On voit aussi dans le livre troisième de Fulgence contre Monimus, que le *birrus* étoit d'usage en Afrique, & qu'il se mettoit sur la tête.

BISALTIA, en Macédoine. **BISANTIKON** & **BISANTION**.

Hunier possédoit deux médailles autonomes de bronze, avec ces légendes & des types différents, que M. Combe attribue à cette ville.

BISALTIS, fut aimée de Neptune, qui, pour la tromper, se changea en bœuf. Ovide, (*Met. lib. 6*).

BISANTHE, dans la Thrace. **BISANTHONON**.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

RRR. en bronze. (*Pellerin*.)

O. en or.

O. en argent.

Cette ville doit être distinguée de *Byzance*, qui fut depuis Constantinople.

BISELLARIUS.

BISELLEARIUS.

BISELLIARIUS.

BISELLII (*honori*).

BISELLIUM.

Le mot *bisellium* ne se trouve dans aucun auteur latin avant Varron (*de Ling. Lat. IV, 18*). C'est ainsi qu'il l'explique : *Ab sedendo appellantur sedes sedile Ubi in ejusmodi (sedile) duo bisellium dictum*. On sous-entend après *duo*, le mot *sedens* ; & l'on voit que *bisellium* étoit une chaise ou siège très-ample, sur laquelle deux personnes pouvoient s'asseoir à la fois. C'est ainsi que l'on appela *biclinium* un lit de table qui servoit à deux convives.

Honor bisellii étoit la permission de se servir d'un semblable siège aux spectacles, aux théâtres & dans les autres endroits publics. Cette distinction étoit analogue à celle que nous appelons *droit de fenteuil*, & qui forme en certaines occasions d'éclat, une classe séparée de celle qui ne peut s'asseoir, ou qui ne peut le faire que sur des tabourets ou des plians. Festus dit que le peuple accorda le droit d'avoir une chaise curule dans le cirque au dictateur Valérius, & à sa postérité : *Sella curulis in circo locus datus est Valerio dictatori, posterisque ejus, honoris causa*. De même on lit sur une inscription trouvée à l'ancienne *Snessa*, dans la Campanie, rapportée par Gruter (*p. 475, no. 3*) :

C. TITIO

CHRESIMO AUGUSTO. LI

MVIC QORD DECURIONUM

QUOD PRO SALUTE ET INDUL-

GENTIA IMPERAT. ANTONINI PII

FELICIS AUG. ET EX VOLUNTATE

POPULI MUNUS FAMILIAR GLA-

DIATORIAE ET PECUNIA SUA DIEM

PRIVATUM SECUNDOUM DIGNITA-

TEM COLONIAE EIDERIT HONO-

REM AIS SILLI. (Leg.) BISELLI, &c. &c.

Ceux auxquels le peuple ou les magistrats accordoient cette distinction, *honorem bisellii*, étoient appelés *bisellarii* ou *bisellarii*. Scaliger faisoit dans le dernier siècle l'index du grand recueil d'inscriptions de Gruter, plaça les *bisellarii* dans la classe des artisans ; c'est-à-dire, qu'il les regarda comme des ouvriers qui faisoient des *bisellium*. Il ne fit pas attention aux titres d'honneur qui étoient joints à celui de *bisellarius* dans les inscriptions rapportées par Gruter ; & il dégrada trop les *bisellarii*. Mais on les releva trop depuis lui.

Chimenei, dans son *Traité de honore Bisellii*, dit que cet honneur n'appartenoit qu'au premier des sévirs augustaux, & que c'étoit une décoration dépendante de ces dignités. Mais Muratori (522, 5) a rapporté deux inscriptions dans lesquelles on lit : *Bisellarius collegii fabrum ; bisellarius demetropolitanum ; & decurio libertorum dignus honore bisellii*.

Au reste, le siège double appelé *bisellium* étoit très-orné, comme nous l'apprenons d'Hésychius, qui le désigne sous le nom grec *Διπρ*. Son caractère distinctif étoit d'offrir un vide double de celui que formoient les bras de la chaise curule. C'est à cette largeur que fait allusion Sénèque dans le passage suivant (*de Const. Sap. c. 54*) : *Quid refert quantum habeat, quant lectularius, quam oneratus aures, quam laxam sellam?*

BISMUTH. Il paroît que les anciens n'ont pas connu ce demi-métal ; car ils l'auroient confondu avec le plomb, ainsi qu'ils ont fait pour l'étain, en ajoutant au mot *plomb* un adjectif qui en exprimât la couleur distincte. Or, ils ne parlent que du plomb blanc, *plumbus albus*, l'étain ; & du plomb noir, *plumbus niger*, le plomb proprement dit. Agricola même ne connoissoit pas encore le *bismuth* ; & il l'a confondu avec une mine de plomb qu'il appeloit *pitites plumbi cinerens*.

BISOMUM & **BISOMATON** ; tombeau ou urne destinée à recevoir les restes de deux personnes. Les anciens ne plaçoient jamais un cadavre immédiatement sur un autre ; les statuts de Saint Boniface archevêque de Mayence, & les Capitulaires de Charlemagne (*lib. 6*), défendent souvent cette pratique, *morituum super morituum poni*. On lit le mot *bisomum* dans plu-

heurs épitaphes , telles que la suivante trouvée à Bédouet : P. F. AELIUS VENERIANUS HOC VAS BIONUM SIBI ET FELICITATI SUAE POSUIT ET TRIRUNAL EX PERMISSU PONTIF. PERS. &c. &c. Ou trouve même TRIONUM & QUADRIONUM. Ces mots sont des composés de *anua*, restes des morts.

BISSEXTÉ. } Le soleil ne terminoit pas sa
BISSEXTILE. } course annuelle dans l'espace juste de 365 jours ; mais y employait à peu près six heures de plus , il étoit impossible de former toutes les années égales. Jules-César voyant dans quel désordre étoient tombées les années de Numa & des Grecs , parce qu'on avoit négligé ces six heures , résolut , en réformant le calendrier , d'en tenir compte. Ce grand homme , aussi habile dans l'économie politique que dans la guerre , imagina de former tous les quatre ans ou jours cozier de six heures , dont la véritable année solaire excédoit l'année civile de 365 jours , & de l'ajouter au mois de février ; de sorte que l'on compteroit de quatre en quatre ans un jour de plus dans ce mois. Pour ne rien changer au nom des jours , on fixa celui que l'on ajoutoit au lendemain du sixième jour avoit les calendes de mars , & l'on récéla la dénomination *sexto calendas martius* , avec l'addition du mot *bis*. De là vint au jour intercalaire le nom de *bisextum* , *bissexté* , & à chaque quatrième année , le nom de *bissextilis* , *bissexile*.

Les six heures dont l'année solaire excède l'année civile de 365 jours , ne sont pas entières ; il s'en faut onze minutes , qui répétées pendant quatre ans , font 44 minutes de différence. Ces minutes accumulées pendant quinze siècles , avoient tellement troublé l'ordre des saisons sous le pontificat de Grégoire XIII , qu'il fallut réformer le calendrier Julien. On régla lors de cette réforme , que l'on supprimeroit trois années *bissextilis* dans l'espace de 400 ans , afin d'éviter par la suite à cette erreur : de manière que de quatre années séculaires , trois seulement seroient *bissextilis*.

La confiance que les anciens accordoient à l'Astrologie , fit naître deux erreurs singulières relatives aux années *bissextilis* & aux *bissextes* , qui durent encore au commencement du dernier siècle. On croyoit d'abord que les saisons revenoient les mêmes tous les quatre ans ; & ensuite que les années *bissextilis* & les *bissextes* , étoient des époques funestes pour les mortels.

Quant au premier préjugé , Plin (*st* , 47) & Columelle seront nos garans. Le premier dit : *Omnium radiis easdem vices , & quadriennio exalto , non ventorum modo , verum & reliquarum temporum magna ex parte. Et esse principium lustris ejus semper intercalari anno , sanientia ortu. Le second soutient (*st* , 6) que les vignes fournilloient tous les quatre ans des vendanges semblables : *Ubi plurimis velut emeritis annorum sispens dicit fides sacculo conficitur , nihil dubitandum est de**

*secunditate : nec tamen ultra quadriennium talis extenditur inquisitio. Id enim tempus fore vitium generositatem declarat , quo sol in eandem partem signiferi , per eosdem numeros redit , per quos cursus sui principium caperat : quam citissimum meatus dierum integrorum mille quadringentorum sexaginta unus annorum vocant studiosi verum caelestium. Amméc-Marcellio raconte que l'empereur Valentinien ne voulut point sortir de son palais , un jour de *bissexté* , parce qu'il le croyoit malheureux (*xxvi* , 1) : *Nec prodire in medium voluit , bissextilis vitans Februarii mensis , tunc illuciscentis : quod aliquoties rei Romana fuisse cognorat infestum. Baptiste Mauguian a chanté ces deux préjugés dans ses Fautes :**

*Nec mirum est quod fama refert , hunc seilicet annum
Omnis esse mali , solitumque offendere fruges :
Atque hominum varios infestare labores :
Tum male depangi vites , mala semina sulcis
Rura putant eradi , pecoris male pignora nasci :
Semina pomorum pedibus conversa supinis ,
Et capite in terram memorant adolescere missa.
Sapius audivi , eum quis dare rebus agendis
Principium vellet , dici , meliora requiri
Tempora , hyperbolico frustra conabitis anno.*

BISTAPIA. Voyez ÉTRUR.
BISTON , fils de Mars & de Callirhoé , fonda la ville de son oom en Thrace ; de là vint que les Thraces furent appelés *Bistoni*.
BISTUVIUM , dans l'Italie. **BISTUVIS**.
Mazochi & Neumann ont publié quelques médailles d'argent en petit nombre , qu'ils attribuent à cette ville située près de *Pastum*.
BITHIES ; peuples de Thrace , ainsi nommés de *Bithis* , fils de Mars & de Sete , ou plutôt du fleuve *Bithys*. Plin (7 , 2) rapporte une ancienne fable qui donnoit deux prouelles à chaque œil des femmes de cette contrée. Elles ruvoient par leurs regards. Ovide avoit fait allusion à cette merveille fabuleuse , en parlant d'une magicienne (*Amor* , 1 , 8 , 13) :

*Suspicer , & fama est , oculis quoque pupula
duplex
Fulminat , & geminum lumen ab orbe venit.*

Les Grecs exprimoient cette double prouelle par le mot *Diopos* , & ils donnoient le nom de *Diopos* à ceux qu'ils croyoient l'avoir. Cependant on explique le surnom *Diopos* de l'empereur Anastase I , par la différence qu'il y avoit pour la couleur entre les prouelles. Ne seroit-ce pas le même phénomène qui auroit fait imaginer la fable de la double prouelle ?

Quant au cheval que Plin dit avoir été peint sur la prouelle des *Thésier* , femmes qui habitoient une contrée du Pont , il est difficile de pouvoir rien en dire même de vrai-semblable.

M m m ij

BITHYNIARQUE; souverain pontife & premier magistrat de la Bithynie. Sa dignité étoit analogue à celles des bétarques, des aitarques, &c.

BITHYNIE. Les rois de Bithynie dont on a des médailles, sont :

NICOMÈDE I.

PRUSIAS I.

PRUSIAS II.

NICOMÈDE II.

NICOMÈDE III.

M. Eckel ajoint à ce nombre deux princesses, **ORADALIS** & **MUSA**. Voyez leurs articles.

La Bithynie ayant été réduite en province romaine, fit fraper des médailles impériales grecques en l'honneur d'Hadrien, de Sabine, d'Antiochus; avec la légende **ΒΕΙΘΝΙΑC**.

Sur les médailles d'Hadrien, qui ont pour légende *Restitutor Bithynia*, on voit une femme qui tient une *terre de liberté*. Serait-ce le symbole de la Bithynie, ou plutôt l'annonce des largesses que lui fit cet empereur, pour relever ses villes abattues par un tremblement de terre?

BITHYNIUM, dans la Bithynie. **ΒΕΙΘΝΙΕ-ΩΝ**.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales grecques en l'honneur d'Antiochus, de M.-Aurele, de Commode, de Sept.-Sévère, de Paula, d'Alex.-Sévère.

BITON & Cléobis; deux frères recommandables par leur piété envers Cydippe leur mère, & qui méritèrent par-là les honneurs héroïques. Solon, dans Hérodotus, raconte ainsi leur histoire à Crésus : cette mère devant aller au temple de Junon à Argos sur un char traîné par des bœufs, & n'ayant pas ces animaux près d'elle, ses deux fils se mirent sous le joug, & tirèrent le chariot l'espace de quarante-cinq stades, jusqu'au temple. Tout le monde félicitant cette femme d'avoir de tels enfans, elle pria la déesse de leur donner ce qu'un homme pouvoit souhaiter de mieux. Après cette prière, ils offrirent le sacrifice, prirent leur repas, s'endormirent dans le temple même, & ne s'éveillèrent plus. La déesse leur avoit envoyé, pendant le sommeil, la mort, comme le plus grand bien qui puisse arriver à l'homme. Les Argiens leur firent élever des statues dans le temple de Delphes.

BITOVIVS, roi de Galatie. **BITOTIO...** **ΒΑΣΙΛΕΥΣ**.

Ses médailles sont :

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

BITUME. Par ce mot générique il faut entendre, dans les écrits des anciens, l'**ASPHALTE**. Voyez ce mot. Ils l'employoient en guise de ciment, ou mêlé avec leur ciment; & l'on assure que les murs de Babylone étoient bâtis avec ce bitume. Ils s'en servoient aussi pour les embaumemens. Voyez **MOÏSE**.

BITUCUS, roi de Galatie. **BITOTKOC**.

Ses médailles sont :

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

BIVIS, **TRIVIS**, **QUADRIVIS**. Gruter (84, 5, & 1015, 1) rapporte des inscriptions gravées en l'honneur des divinités qui présidoient aux carrefours, sous ces différentes dénominations.

BIZYA, en Thrace. **ΒΙΖΤΑΝΩΝ** & **ΒΙΣΤ**.

Hunter possédoit deux médailles autonomes de bronze avec les légendes précédentes, & des types différens, que M. Combe attribue à *Bizya*; M. Neumann en a publié une troisième.

Cette ville a fait fraper, sous l'autorité de ses préteurs, des médailles impériales grecques en l'honneur d'Hadrien, d'Antonin, de Marc-Aurèle, de Pauline jeune, de Sept. Sévère, de Caracalla, de Gordien-Pie, de Philippe père.

BLÆSUS, surnom de la famille **SAMPSONIA**.

BLANC. Les Thraces ont été les premiers à distinguer les jours, en jours heureux & malheureux. Ils désignoient les premiers par des cailloux blancs, & les seconds avec des noirs. De là vinrent chez les Grecs & les Romains, plusieurs locutions relatives aux jours.

Chez les Égyptiens, les Grecs & les Romains, les prêtres étoient habillés de blanc (Braun, de Vell. Hebr. l. 1, c. 6).

Les femmes, qui avoient toujours porté le deuil en habits noirs comme les hommes chez les Grecs & les Romains, changèrent cet usage sous les empereurs, & le portèrent en habits blancs, avec des bandelettes blanches. (Noris Censor. Pisan. p. 357.) (Hérod. Hist. l. 4, c. 3.)

Ceux qui briguoient les magistratures à Rome, portoient des robes blanches; d'où leur vint le nom de *candidats*.

La couleur blanche étoit souvent le signe de la joie; & dans les festins, les anciens portoient des habits de cette couleur. Les soldats en portoient quelquefois dans les camps; c'étoit même autrefois un caractère distinctif des généraux & des rois, comme la couleur pourpre le devint ensuite. Le bandeau royal étoit originairement blanc; de là vint qu'on reprochoit à Pompée d'affecter la royauté en envelopant les cuisses avec des bandelettes blanches, que l'on assimilait au diadème.

L'habit blanc étoit le symbole de la bonne foi & de la candeur. C'est dans ce sens que Virgile appelle blanche la bonne foi, *cena fides*. Horace s'exprime plus clairement (Od. 1, 35, 2) :

*Te spes, & albo rara fides colit
Velata panno.*

Symmaque le dit en propres termes (épist. viii, 47) : *Alba velamina, non segmentis amictus fudam vestiant*.

Ce passage de Symmaque seroit difficile à entendre, si l'on ignoroit que les Romains mettoient

une différence entre *color albus* & *color candidus*. *Albus* désignoit seul la couleur blanche naturelle de certaines laines; *albus natura, candidum cura fit*, (Fronte. x). Isidore dit: *Candidus quasi candor datur. Sordio enim accedit candor. Nam albus vocari natura est; de forte que candidus color désignoit le lustre que l'on donnoit aux étoffes blanches, soit en les passant par une espèce de caudeur, soit en les immergeant de craie, cretata vestes. Le lustre ou le brillant étoit si bien indiqué par les mots *candidus* & *candens*, qu'ils furent appliqués à des étoffes de pourpre, qui certainement étoient d'une autre couleur que la blanche. Horace (Sat. II, 6, 107):*

Rubro ubi cocco

Tincta super lectos candentes vestis eburnas.

Et v. 106:

Ergo ubi purpurea porrectum in veste locavit.

Cassius color ou *cassius*, exprimoit aussi un degré de blancheur que l'art seul pouvoit donner; & il devoit, sous un certain rapport, être synonyme de *candidus*. Plaute (Epid. II, 2, 46):

Tunicam rallam, tunicam spissam, linteolum castitum.

Nonius (xiv, 17) dit que ce linge est appelé *castitum*, ou parce qu'il étoit devenu blanc par l'art du blanchisseur, qui le batoit à plusieurs reprises, *a cadendo*; ou parce que les bords en étoient découpés: *Castitum dicitur linteolum purum & candidum, a cadendo, quod ita ad candorem perveniat, vel quod oras circumcisas habeat.*

BLANDUS & *languidus color*, sont opposés dans Plin (37, v. 7) à *color asperus* & *vegetus*. Il désigne par-là une teinte légère, qu'il oppose à la teinte foncée: comme *blandus* & *asperus* sont les deux saveurs opposées du goût.

BLANDUS; surnom de la famille *RUBELLIA*.

BLASON. Quoique les anciens aient adopté des symboles particuliers pour les individus tels que le dauphin du bouclier d'Ulysse; comme ils ne les ont pas assujétis à des règles & à des principes, on ne sauroit dire qu'ils aient connu le *blason*. Sous ce point de vue, on doit le regarder comme une invention moderne. Il y en a un Dictionnaire particulier dans cette nouvelle Encyclopédie.

BLASIO; surnom des familles *CORNELIA* & *HELIA*.

BLATTA.

BLATTAEUS.

BLATTIARIUS.

BLATTOSERICUM.

Les Romains don-
nerent d'abord le
nom de *blatta* aux insectes & aux coquillages en général. De là vint qu'ils en firent depuis une application particulière au *murex*, cette espèce de

coquillage qui leur servoit à teindre la pourpre. Les étoffes ainsi colorées porteroient alors le nom de *blatta*, la couleur pourpre celui de *color blattaeus*, les teinturiers en pourpre celui de *blattarii*; & enfin une étoffe de soie teinte en pourpre, fut appelée *blattosericum*.

Lampride dit qu'Élagabale fit préparer des cordages entortillés de pourpre, de soie & de barbe de cerf, teintes avec le kermès (c. 32): *Paraverat funes blatta, & serice & cocco intortos*. Cassiodore demande à son ami le présent de pourpre qu'il lui faisoit tous les ans (epist. I, 2): *Cum blatta, quam nostro cubiculo dare singulis annis consuevisisti, venire festina. Blattaeus désignoit des matières teintes en pourpre. Eutrope (vii, 14): Insistata luxurie exemplum, ut qui exemplo Caligulae retibus auris pisceretur; que blattaeus funibus extraheret; & Vopiscus (Aurel. c. 46): Concessit ut blattaeus matrona tunicas haberet.*

Blatta désigne aussi (glossa) un caillou ou une bulle de sang: *blatta*, *spissus sanguis*. *Blatta* étoit par analogie le nom propre de la pourpre rouge. Voyez POURPRE.

Vopiscus appelle *blattosericum* un manteau de soie sans mélange d'autre fil, & teint en pourpre (Aurelian. c. 45), tel que l'épouse d'Aurélien lui demandoit la permission d'en porter un. A Dieu ne plaise, lui répondit l'empereur, que je paye du fil au poids de l'or! Tel étoit alors le prix de la soie.

BLAUNDOS, en Phrygie. *BAATNAEON*. Les médailles autonomes de cette ville font: RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait fraper, sous l'autorité de ses archontes, des médailles impériales grecques en l'honneur de Néron, d'Antonin, de Marc-Aurèle, de Caracalla, de Philippe fils, de Vespasien.

BLAUTÆ, } espèce de chaussure très-simple

BLAUTIA, } & très-basse. Les philosophes cyniques, ennemis du luxe & du superflu, n'en portoient pas d'autre. De là vint que le bâton & les *blautæ* furent le symbole de la Philosophie cynique, comme il paroît par une épigramme de Léonidas, rapportée par Suidas au mot *blautæ*, dans laquelle Ptocharchis le cynique consacra à Vénus son bâton & ses *blautæ*, *morem ut blautæ*.

Les Grecs s'en servoient dans leurs maisons comme les modernes se servent de pantoufles. C'est ainsi que l'on voit dans Aristophane (Équit. II, 4, 54) des convives pressés de sortir de table par quelques besoins, descendre des lits, & prendre pour cet instant les *blautæ* qui se trouvoient à leurs pieds. Le célèbre peintre Parrhasius portoit en public des (*blautæ* (Aelian. varior. hist. ix, 2), qu'il atachoit avec des boucles ou *fibules d'or*.

Il paroît que la simplicité de cette chaussure avoit déterminé les cyniques dans leur choix, c'est

pourquoi S. Clément d'Alexandrie (*Pedagog. m.*, 21) recommande aux Chrétiens qui ne pouvoient pas marcher sans chauffer, de ne porter que des blausis.

BLE. Sous ce nom générique, nous comprenons plusieurs espèces de plantes, avec les grains desquelles on peut faire du pain ou de la bouillie. Les anciens se servoient de même du nom collectif *frumentum*; & c'est à en distinguer les différentes espèces que les modernes ont travaillé. Égaultier a fait sur cet objet les recherches suivantes, qui méritent d'être connues.

Les Romains désignoient sous le mot générique *frumentum*, plusieurs espèces de blés. Ils en distinguoient deux genres principaux : celui qu'ils nommoient *far* ou *ador*, & le froment qu'ils appelloient *tritium*. On peut voir cette distinction dans Colomelle. Virgile semble l'indiquer dans son immortel ouvrage des Georgiques :

*At si triticeum in messum robustius farra,
Exercitis humum.*

Mais si vous disposez la terre par des labours à porter une moisson de froment, ou de l'épeautre robuste, ou de l'orge d'hiver.

Les Origines d'Ildore & Varron dérivent le mot *far*, de *frangendo*, quia ante molarum usum pila frangi soleat; d'autres, du mot *ferre*, quod silus frangit terra. Mais ces étymologies incertaines, & qui conviennent également aux autres grains, ne nous apprennent rien sur la nature particulière du *far*, dont les Latins ont formé leur mot *farina*, selon Pline, *farinam a farre dictam nomine ipso appare* (*liv. xviii. c. 9*).

Le *far* fut chez les Romains, comme l'orge chez les Grecs, le blé le plus connu & le plus ancien; c'est pourquoi on le préférait aux autres blés dans les sacrifices & dans la cérémonie du mariage que l'on appeloit de son nom *confarreatio*; & le divorce de cette dernière espèce de mariage, s'appeloit *diffarreatio*, parce qu'on faisoit usage dans ces cérémonies de gâteaux faits de farine de *far*. On appeloit aussi le *far* *ador*, selon Festus, *ab edendo*, c'est-à-dire *quod vulgariissimum esset cibi genus*; ou, selon d'autres, *ador*, *ab adorando*, parce qu'on le faisoit brûler en holocauste dans les sacrifices. Aussi a-t-on fait d'*ador* un adjectif, qu'on joint ordinairement au mot *far*, *far adorem*. Si nous en croyons Pline, ce fut Numa qui imagina de faire rôir le *far*, non seulement parce que cela le rendoit plus sain, mais encore parce qu'il devenoit plus facile à être brisé sous le pilon des esclaves, avant l'invention des meules. Le religieux Numa ne manqua pas de consacrer cette utile invention par la religion, en faisant brûler du *far* dans les sacrifices. Le *far* étoit le principal aliment des anciens Romains, qui le mangeoient en bouillie, car ils furent longtemps sans connaître l'usage du pain; ce qui les fit appeler par les autres nations, *mangeurs de*

bouillie; ils avoient même encore ce sobriquet du temps de Pline, *et pulmentarii bodique dicuntur*. (*liv. xviii. c. 8*) ailleurs il les appelle lui-même *pulripagos*.

Quant au *far*, c'étoit, selon Pline, celui de tous les blés qui résistait le mieux au froid des hivers; qu'on semoit en automne; il se plaisoit dans les sols crayeux & humides; mais il résistait également bien dans les lieux chauds, secs & arides; les terrains les plus froids & les plus mal cultivés ne l'empêchoient pas de venir. *Ex omni frumentorum generi durissimum far & contra birmes firmissimum semen, ideo bibernum, autumnus feritur; cretoso solo & uliginoso gaudet, paritur simul frigidissimos locos & minus subest, vix aestuosos sinitesque*. (*Plin. loc. cit.*). Colomelle compte quatre espèces de *far*; celui de *clausura*, qui étoit plus blanc & plus éclatant; le *venuculum album*, le *venuculum rubrum*, & le *far tremois*, qu'il appelle *alicastrum*, & qui l'emportoit en bonté & en poids sur les trois premières espèces.

La seconde sorte de blé connue des Romains, étoit le froment, qu'ils appelloient *triticeum*, *a trituraendo*, parce qu'on le dépeuloit de sa balles en le broyant. Colomelle distingue trois espèces de froment: la première, qu'il appelle *robustus*, soit à cause de sa couleur rouge, soit parce qu'il étoit meilleur & plus lourd que les autres; la seconde espèce, qu'il nomme *siligo*, parce qu'elle étoit blanche, & d'un grain plus net & plus choisi; étoit celle qu'on employoit principalement à faire le pain, qu'on prenoit le nom de *panis siligineus*. On pourroit rapporter la première espèce de ces froments à celui que les marchands appellent *malté*, qui est plus rouge, plus gros & plus lourd; l'autre à la *semelle*, qui est plus petite, mais plus blanche & plus nette; à moins que ce ne soit l'espèce particulière de blé blanc, qu'on nomme *blanchette* en quelques endroits, & ailleurs *tauzelle* ou *blé novet*, parce que son épi est ras & sans barbe. Au reste, Pline & Colomelle remarquent que l'espèce *siligo* n'est qu'un blé dégénéré de *robustus*, & qu'au delà des Alpes, le *robustus* dégénère en *siligo* à la seconde ou troisième récolte. C'est comme si nous comparions le blé de Barbarie à celui de Pologne: le premier est plus gros, plus long, d'une couleur plus foncée, & bien plus lourd, ayant la farine plus compacte; ce qu'il faut attribuer à la chaleur du climat, & non pas à la diversité de l'espèce. Cette dégénération des blés en a fait multiplier les espèces par les anciens & par les modernes.

La dernière espèce de froment citée par Colomelle, est le *tremas triticeum trimestre*, blé de mars, dont l'usage n'est point assez répandu, parce qu'il pourroit remplacer les froments qui ont été la victime des hivers: ce fut cette espèce de froment qui fut le salut de la France en 1709.

On peut juger par ce que je viens de dire d'après Pline & Colomelle, que le blé *far* ad-

frum étoit un genre bien différent du blé froment *tritium*. Pline ajoute que le chaume du froment à quatre nœuds, & que la paille du *far adereum* en a six. Le froment est séparé de la balle dans la grange, & on en fème le grain dépoillé de son enveloppe : le *far*, au contraire, ne pouvoit être dépoillé de la balle qu'en le faisant rôtir, & on le semoit avec ses enveloppes ou folioles, comme l'orge & l'avoine. Les Gaulois, qui recueillirent le plus beau *far* de l'Europe, l'appeloient *branes*, & ils nommoient le froment *arinca*. Le *far* réussissoit par-tout, & le froment veut une terre grasse, bien préparée, & un climat tempéré : le *far* se semoit dès le mois de septembre, & le froment au mois de novembre.

Il eût d'autres différences entre le *far* & le froment, sur lesquelles on peut consulter les *Antiquités de la Russie*; mais il sera toujours incertain à quelle espèce de nos grains modernes il faut rapporter le *far* des anciens.

Quelques auteurs prennent le *far* pour l'épautre ou blé locular, ainsi appelé à cause de la balle ou glume qui recouvre ce grain, qui a d'ailleurs les mêmes propriétés que le *far*, en ce qu'il vient par-tout, qu'il résiste aux hivers les plus rudes, qu'il réussit dans les lieux secs comme dans les fonds marécageux, & qu'on en fait en Allemagne & en Suède d'excellentes fromentes, comme les Romains faisoient leur bouillie avec le *far* : mais l'épautre étoit également connu des anciens; les Grecs l'appellent *zea*, & Pline n'eût point manqué de l'observer, si c'étoit été le même blé. Dioscoride distingue deux espèces d'épautre que nous avons encore : la première, qu'il appelle *monococcum*, parce qu'elle n'a qu'un grain dans chaque balle isolée; & l'autre *dicoccon*, parce qu'il y a deux grains sans une enveloppe commune. L'épautre *zea*, que les Latins appeloient *semen*, se cultivoit principalement dans la Campanie, où l'on faisoit l'*alica*, espèce de potion ou de bouillie très-nourissante, d'où elle avoit pris le nom d'*alica ab alendo*. Quoique le *far* & l'épautre fussent des grains de même genre, Pline ne manque pas d'en faire sentir la différence; car il dit que le *far* étoit réservé pour les hommes, & que l'épautre & l'orge étoient destinés aux chevaux; cependant comme il y avoit quelques peuples qui vivoient d'épautre, Pline ajoute que c'est faute de *far*, qu'*zea altissimam, non habens far*. Liv. xviii, c. 81.

Ceux qui confondent le *far* avec le seigle, se trompent également, puisque le seigle étoit aussi connu des anciens, & que Pline le distingue nommément : on ne cultivoit le seigle en Italie qu'en le semant avec de l'orge, des vesces, du *far*, & d'autres grains, pour procurer au bétail un fourrage que l'on appeloit *farrago*, à cause de ce mélange. Pline ajoute cependant qu'on cultivoit le seigle en quelques lieux des Alpes, pour en faire du pain détreblable, qui n'étoit propre qu'à assaïer la faim causée de ces montagnards,

dénués des moyens de se procurer de meilleur blé; il remarque même que les plus aisés méloient un peu de *far* avec le seigle, pour en corriger l'aigreur & rendre le pain moins noir, comme nous mêlons du froment avec le seigle dans la même vue; & il ajoute que cela n'empêche pas le pain où il y a du seigle de lâcher le ventre, & d'être aussi mauvais qu'indigeste. Je serois donc porté à croire que le *far adereum* des anciens n'est autre chose que notre orge d'hiver, connu sous le nom d'*écourgeon*, qu'Olivier de Serres met mal-à-propos au nombre des fromens. L'auteur de la *Maison rustique* l'appelle *secourgeon*, comme qui diroit secours des gens; parce qu'étant hâtif, il est d'un grand secours aux pauvres gens qui n'ont pas de blé pour vivre jusqu'à la nouvelle récolte, & qu'on le moissonne le premier; raison pour laquelle on l'appelle orge de prime. Les Flamands en font de la bière comme les Romains faisoient leur *alica* : il se fème en septembre comme le *far*; son chaume a six nœuds comme le *far*; il est plus haut que celui de l'orge commun. Il donne prodigieusement de grains, & il a toutes les qualités que Pline attribue au *far*. Comme c'étoit l'espèce de blé que les anciens cultivoient de préférence, il ne seroit pas étonnant que la culture en eût multiplié les espèces; & ce qui me confirme dans mon opinion sur l'identité du *far* & de l'*écourgeon* ou orge de prime, c'est que Pline remarque qu'il y avoit un *far* primitif, comme nous avons nos orges de mars, & que les gladiateurs se nommoient *bardearii*, parce qu'ils ne mangeoient rien autre chose du temps de Pline, que des bouillies d'orge & de *far*.

M. Pancton a consacré une partie du dixième chapitre de sa Métrologie, à établir des caractères distinctifs entre les différents blés des anciens. On les trouvera détaillés aux mots *ARON*, *MILLER*, *ORGE*, *SEIGLE*, *SISAMBRE*, *SILIGO* & *TARTICUM*. Nous donnons ici les résultats.

Le *tritium strigosum*, étoit notre froment barbu; la *siligo*, *strigosum*, étoit notre froment commun sans barbe, celui que l'on cultivoit ordinairement en France; *edor*, *ador*, *adoreum*, *far*, *arinca*, *sandalum*, *halicastrum*, *semen*, *zea*, *zea*, *zud*, *duya*, *hyla*, *olyra*, *oryza*, *riphe*, *bromos* & *tragos*, étoient le riz; *hordeum galaticum* ou *distichum*, *apida*, étoit l'orge à deux rangs de grains, notre orge commun; *hordeum beneficum* ou *catharticum*, orge à six rangs de grains, qui servoit ordinairement à nourrir les chevaux; *avena*, l'avoine commune; l'*afia* des Tauriniens dans Pline, étoit notre seigle; le *millium* enfin & le *panicum*, étoient notre miller & notre panis.

On ignore l'époque à laquelle les hommes commencèrent à cultiver le blé que la nature leur offroit mêlé avec les plantes sauvages; ainsi qu'on l'a trouvé de nos jours sur le grand plateau de la Tartarie, & en Sicile dans le pays des Léontins. Voici les traditions fabuleuses des Grecs sur ce sujet. Cérès, selon les uns, fit connaître le blé

aux hommes : c'est pour cette raison qu'ils la placèrent dans l'olympie. Triptoleme, fils de Célésus, roi d'Éleusis, fit, selon d'autres, ce présent aux mortels. Quelques-uns veulent que Triptoleme n'ait appris aux hommes qu'à semer & à cultiver le blé que Cérés avait déjà montré. Diodore de Sicile transporte à Isis ce que l'on dit ici de Cérés ; & il assure qu'Osiris inventa l'Agriculture, dont le blé est un des principaux objets.

Il est assez vrai-semblable que le blé fut cultivé d'abord par les Égyptiens. Cependant les Athéniens revendiquoient cette priorité, qui leur étoit disputée par les Crétois, & sur-tout par les Siciliens. Car Cérés avoit fait connoître à ceux-ci le blé avant que de passer dans l'Attique. Servius & Macrobe disent que Saturne rendit ce service aux habitants du Latium.

Les Grecs & les Romains conservoient le blé dans des greniers ; mais les Africains l'ensouffisoient dans la terre, ainsi qu'ils le pratiquent encore. Ils appellent *matamors* les trous dans lesquels ils le renferment.

Quant aux proportions de la sémence que les anciens employoient pour les différens blés, & aux produits des différentes contrées, voyez *FERTILITÉ & SEMAILLES*.

La coutume de distribuer du blé à bas prix au peuple romain, étoit aussi ancienne que la république. Plinius en rapporte le commencement à l'édile plébien Manius Marcius (18, 3) : *Manius Marcius, adilis plebis, primum frumentum populo in modis assibus donavit*. Minutius l'imita & distribua de même au peuple le blé qu'avait amassé Spurius Mœlius, pour capter la bienveillance des Romains qu'il vouloit asservir. Les empereurs renouvelèrent souvent ces distributions de blé qu'ils donnoient à bas prix, & même quelquefois sans rien exiger de ceux qui le recevoient. On en voit des témoignages fréquens sur les médailles qui en ont pris les noms de *LIBÉRALITÉS* ou de *CONGRUITS*.

On ne trouve rien de précis avant les empereurs sur le nombre de ceux qui avoient part à ces distributions, & que l'on appelloit *Frumentarii*. Suétone dit que César le réduisit à 150,000, de 380,000 qu'il étoit auparavant. Auguste (Dio. 55) le porta à 200,000, & Tibère (Tacit. Annal. 6, 13) l'augmenta encore.

Quels étoient ceux qui avoient part aux distributions de blé ? C'étoient les citoyens pauvres (Senec. de Ben. 4, 27) : *Frumentum publicum tam fur, quam perjurus, & adulter accipiunt : & sine delectu morum, quisquis civis est*. Les affranchis étoient compris dans cette distribution ; le scholiaste de Persé expliquant le 73^e vers de la satire 5^e, le dit expressément : *Roma erat consuetudo, ut qui in manusfione civis effectabantur, in numero civium romanorum frumentum publicum acciperent*. On y comprenoit aussi les enfans, comme il paroît par ces paroles de Plinius

(Paneg. c. 26) : *Tunc rogari quidem sustinisti ; & quanquam latissimum oculi tui esset conspectus romanae sobolis impleri, omnes tamen aeternam te viderent, advenire, recipi, incidi jussisti : ut jam inde ab infantia parentem publicum munere educationis experirentur*.

Il paroît qu'avant le règne d'Auguste, les laboureurs & les marchands étoient exclus des distributions de blé ; car Suétone raconte (Aug. c. 42) qu'il les y comprit : *Atque ita post haec rem, (frumentationem) ita imperavit, ut non minorem aratorum, ac negotiantium, quam populi rationem deduceres*. Les nobles, ceux qui avoient occupé les grandes dignités, & les sénateurs, avoient part de droit aux distributions de blé. Cicéron (Tusc. quæstion. 11, 20) raconte que Gracchus voyant Pison *Frugi*, ancien magistrat, s'approcher pour participer à la distribution de blé, lui demanda devant tout le peuple, comment il pouvoit prendre part à une chose, après s'être opposé à la loi (*Frumentaria*) qui l'ordonnoit. Hadrien (Spartien. c. 7) assura des distributions de blé aux sénateurs dont le patrimoine étoit dissipé, afin que leurs enfans pussent jouir un jour du revenu nécessaire pour entrer dans la classe des sénateurs.

Les soldats recevoient tous les mois la portion de blé qui devoit les nourrir. Cela n'empêchoit pas que dans des circonstances particulières, on ne leur en fit des largesses. On leur donnoit leur nourriture en blé plutôt qu'en pain, parce qu'il étoit plus léger d'un tiers : *Lex certa natura est*, dit Plinius (xviii, 7), *ut in quocumque genere panis militari tertio portio ad grani pondus accedat ; & parce qu'en outre ils le mangeoient souvent en bouillie (*puls*), que les Romains aimoient beaucoup, ou en pâtes cuites légèrement sous la cendre.*

Les édiles furent d'abord chargés de ces distributions ; mais elles furent attribuées ensuite au préfet de l'annone, *praefecto annonae*, qui commandoit aux *frumentarii*, officiers préposés au recouvrement des blés que devoient à Rome les provinces *frumentaires*, & aux gardes-magasins, *mensores*. Les édiles, le préfet de l'annone, les empereurs, les généraux, tous ceux enfin qui faisoient les distributions de blé, donnoient à chaque de ceux qui le présentoient un billet on telfere, sur lequel étoit marquée la quantité de blé qui formoit la *libéralité* ou la congisse. On portoit ensuite cette telfere aux gardes-magasins qui étoient chargés des greniers publics, & l'on recevoit la quantité de blé marquée sur la telfere.

P. Victor porte à trente-neuf le nombre des greniers publics que renfermoit Rome dans son enceinte. Quelquefois on distribuoit du pain au lieu de blé. Ces distributions se faisoient depuis Gracchus dans les premiers jours de chaque mois ; ce qu'Apicius appelle (Bell. Civil. 1, p. 362) *evectio aquarum*. Suidas nous apprend que c'étoit au jour des Nones *ut dicitur res dicitur idcirco*.

grains. Auguste voulut réduire à trois jours de l'année ces distributions, afin de détourner moins souvent le peuple de ses occupations ; mais les sollicitations de ce même peuple l'en détournerent. Suet. (c. 40, n. 3) : *Ne plebs frumentationum causa frequentius a negotiis avocaretur, et in annum quaternum mensium tesseras dars destituatur ; sed desideranti consuetudinem veterem concessit, ut sui cuiusque mensis acciperet.*

Polybe (v, 37) nous apprend que l'on donnoit par mois à chaque fantassin deux tiers de médmine attique de froment, & par an vingt-un boisseaux de Paris (ce qui ne paroît pas suffisant), & aux cavaliers sept médmines d'orge, vingt-quatre boisseaux de Paris par mois, & deux médmines de blé par mois, ce qui seroit (chose incroyable) quatre-vingt-quatre boisseaux par an. Les Romains donnoient cette quantité de blé appelée *mensuram*, *gravis* aux alliés ; mais aux soldats romains, en déduction de leur solde accoutumée (Polybius, *ibidem*). Les tribuns veilloient à ces distributions, examinoient l'état des greniers, la qualité du blé, & l'emploi qu'en faisoient les soldats ; car il étoit défendu à ceux-ci de le vendre. Nous voyons dans Salluste (Bell. Jugurt.) qu'une des marques de la corruption d'une année, étoit d'y vendre publiquement le blé des rations : *Frumentum publicum datum vendere, penum in dies mercari*. Galba (Suet. c. 7, n. 4) ayant appris qu'un soldat avoit économisé une mesure de blé (*modicum*) sur sa ration, & qu'il l'avoit vendue cent deniers, défendit à tout le monde de lui donner de la nourriture ; de sorte qu'il mourut de faim... : *Militi qui per expeditionem annona artificiosissime residuasse cibarium tritici modicum centum denariis vendidisse arguabatur, veluti, simul atque indigere cibo cupisset, a quoquam opem ferri, atque is sans extabuit*. Cependant on donnoit pour récompense à des vétérans ou à des soldats qui s'étoient distingués dans quelques occasions, une double ration de blé ; d'où leur vint le nom *duplicarii* ; mais ils ne pouvoient le vendre ; ils donnoient leur superflu à leurs camarades.

Les empereurs ne négligeoient pas de veiller eux-mêmes aux distributions de blé, & d'en examiner les qualités. Tel fut Hadrien ; *laborabat*, dit Spartien (c. 2) *prætorum, ut condita militaria diligenter agnosceret, reditus quoque provinciales solenter exploraret, ut si alicubi quicquam deesset, impleret*. Tel fut aussi Alexandre-Sévère : *annonam militum*, dit Lampride (c. 15) *diligenter inspicit*. De là vint l'usage de présenter aux empereurs ou aux généraux un essai du blé que renfermoient les greniers militaires, appelé *proba*. Ammien-Marcellin (21, 16) : *Vetibus insidendi, ut principibus solent, annona militaris offerrebat indicia, ut ipsi nominatim, proba*.

Frumentum affimatum étoit la quantité de blé que recevoient les magistrats romains dans les provinces, pour l'entretien de leur maison (in *Antiquités*. Tome I.

cellam) ; & qu'ils prenoient quelquefois en argent. Ces magistrats fixoient eux-mêmes la quantité du *frumentum* in *cellam*, & cette ordonnance s'appeloit *affimatio*. Cicéron (Verr. II, 81) : *Cum ex S. C. & ex legibus frumentum ei in cellam fumere liceret, idque frumentum sensus ita affimasset, quateris H. S. tritici modium, bisque bordis, isto, numero ad summam tritici adjecto, tritici modios singulos cum aratoribus denariis terminis affimavit*.

Frumentum decumanum étoit la dîme des blés récoltés que chaque laboureur, dans certaines provinces, devoit fournir pour l'approvisionnement de Rome : *Asconius in Cicero* : *Sicilia dabat decumanum frumentum, quod ab aratoribus exigebatur sine pretio*.

Frumentum emptum étoit de deux espèces : celui des dîmes que l'on payoit quelquefois, & une seconde dîme que le peuple romain exigeoit, en payant, dans un temps de disette. Les prêteurs étoient antécédés par des sénateurs-consuls à lever ces dîmes, & ils étoient chargés de les payer. L'infame Verres avoit retenu le prix des blés fournis par la Sicile, & Cicéron lui a reproché vivement cette concussion (Div. c. 10) : *Emptum est ex S. C. frumentum ab Siculis, prætor Verre, pro quo frumento pecunia emissa soluta non est. Gravis est hoc crimen in Verrem...*

Frumentum honorarium étoit une quantité de blé que les provinces fournisoient de plein gré aux magistrats romains, au delà du *frumentum affimatum*. Cicéron (in Pison. c. 35) : *Qui modus tibi fuit frumenti affimandi, qui honorarii? Si quidem potest vi & metu extortum honorarium nominari*.

BLÉ sur les médailles. On en voit trois grains sur celles d'Himère. Tous les épis ou les grains de blé qui sont sur les médailles, appartiennent au blé-barbu.

BLÉMYES ou BLEMMYES ; peuples de l'Éthiopie aux confins de l'Égypte, qui furent domptés par Florus, lieutenant de Marcien, l'an de J. C. 450. Ils sacrifioient des hommes au soleil. Il en est parlé dans Théophraste, dans Nonnus, dans Pausanias & dans Denis Périégète. On disoit que les Blémyes n'avoient point de tête, & que leurs yeux & leur bouche étoient placés par la poitrine. Quelques auteurs étoient que cette fable à pour origine l'usage où étoient les Blémyes, d'enfoncer leur tête dans les épaules, qu'ils élevoient beaucoup, & qu'ombrageoit leur vaste chevelure. Cette explication paroît très-vraisemblable, surtout lorsqu'on jete un coup d'œil sur les Bacchus égyptiens ou barbus, dont la tête est enfoncée dans la poitrine.

BLESSURES. L'art de guérir les blessures, celui auquel toutes les autres parties de la Chirurgie doivent céder, n'a fait presque aucun progrès depuis les anciens. De plus, ceux des modernes qui ont écrit le plus judicieusement sur les blessures à la tête, ont cru ne pouvoir rendre un plus

grand service à leur siècle & à la postérité, que de commenter le livre admirable qu'Hippocrate a composé sur ce sujet.

BLEU, *cyaneus* & *laxurius color* des Grecs, *caruleus* & *vanetus* des Latins. Les Égyptiens se servoient dans les premiers temps du *lapis lazuli* pour faire du *bleu*, jusqu'à ce qu'un de leurs rois fit connoître une chaux de cobalt (*Voyez Azur*), qu'ils appellerent *cyaneus lapis* ou *pulvis*.

La nuance du *bleu* des anciens, *color caruleus*, étoit celle d'un beau ciel sans nuages, appelé par Ennius,

Culi carulea templa.

Ovide l'a décrite (*Art. III, 12, 13*):

*Aras ecce color tum cum sine nubibus aras,
Nec rapidus pluvias concitat auster aquas.*

Cette même nuance du ciel répétée par les eaux tranquilles de la mer, lui firent donner l'épithète *caruleum*. Cicéron (*apud Non. II, 717*): *Quid mare, nomen caruleum?* De là vint que l'on enveloppa quelquefois l'Iliade dans une peau teinte en rouge, à cause du sang répandu dans les combats dont le récit fait la matière de ce poème; & l'Odyssée dans une peau *bleue*, qui désignoit les voyages d'Ulysse sur les mers. Les dieux marins sont appelés *carulei* par Ovide (*Pont. IV, 16, 22*):

Carmina caruleos composuisse deos.

Le *bleu* des dieux marins se confond facilement avec le vert-de-mer ou le céladon, espèce de vert-pâle. C'étoit la couleur des draperies dont on habilloit les Néréides; c'étoit la couleur des bandelettes (*Val. Flac. Arg. I, 189*) que portoient les victimes offertes aux dieux marins; c'étoit aussi dans les peintures antiques celle des habillements des Nymphes, parce que leur nom vient de l'eau. Junon, déesse de l'air, peut être vêtue de *bleu céleste*.

À Rome, le général de la cavalerie prenoit un étendard *bleu*, pour annoncer sa dignité; parce que Neptune avoit produit le cheval. Ceux qui avoient fait quelque belle action sur mer, étoient récompensés par le don d'une enseigne *bleue*. Dans les jeux du cirque, une partie des combattans, c'est-à-dire, une des quatre *fractiões*, étoit habillée de *bleu*, pour désigner la mer ou la saison des pluies, ainsi que les autres désignaient le printemps, l'été & l'automne.

BLOND. *Voyez Roux*.

BLUTEAU. *Voyez Pain* des anciens.

BOAPMIA. Les Éthiopiens donnoient ce nom à Pallas, parce qu'ils croyoient qu'elle avoit attelé la première des bœufs à la charrue.

BOCAL, *baucalum*, *baucalar*; vase de verre à col long & étroit. *Voyez Canope*.

BOCCA DELLA VERITÀ. On appelle de ce nom à Rome une tête antique qui a la bouche ouver-

te; elle est auprès de Sainre Marie en Cosmédine. Le peuple raconte à son sujet une fable très-extraordinaire. Les femmes des Romains soupçonnées d'infidélité, mettoient la main dans cette bouche béante pour démentir leurs maris; & la bouche se fermoit, quand leur innocence n'étoit pas avérée.

BOËA, en Laconie. **BOIATON**.

On a des médailles impériales grecques de cette ville, frappées en l'honneur de Julia Domna, de Caracalla, de Géta.

BOEDROMIES; fêtes qui se célébroient à Arhènes dans le mois *Boëdromion*. Harpocrate dit qu'on les avoit instituées en mémoire du secours que donna sous le règne d'Érectée un Jupiter, fils de Xuthus, aux Athéniens, contre Enmolpe. Il ajoute que leur nom vient de *Boëdromia*, *courir en criant*, synonyme de *Boëdromia*, & formé de *Boë*, cri, & de *dromia*, je cours; parce qu'on alloit à la charge en courant & en jetant des cris. Plutarque donne une autre origine aux *Boëdromies*, dans la vie de Thésée: c'étoit la victoire de Thésée sur les Amazones, remportée dans le mois *Boëdromion*.

BOEDROMION; mois des Athéniens, qui étoit plein ou de trente jours, & le troisième de l'année, pendant lequel on célébroit les grands mystères & les *Boëdromies*.

BOETICUS color. *Voyez Roux*.

BŒUF ou **TAUREAU**. Les Égyptiens rendirent les premiers aux bœufs & aux vaches un culte religieux, dont on retrouve des traces dans la Mythologie grecque, & dont l'Inde nous offre un exemple encore subsistant. L'origine de ce culte ne doit pas être cherchée dans les secours que tirèrent des bœufs les agriculteurs; puisque l'Égypte adora aussi un grand nombre d'animaux inutiles & même nuisibles. Il faut reconnoître ici le génie des Égyptiens, qui leur faisoit adorer dans chaque animal une divinité dont il offroit quelque léger attribut à leur esprit superstitieux. On en verra les preuves détaillées aux articles *Apis*, *Mnévis* & *Onophris*.

Les Grecs regardent des Égyptiens ce respect religieux pour les bœufs; mais ils en méconnoissent une fondée sur les services que le bœuf rend au laboureur. De là vint que dans les premiers temps de la Grèce, on n'immoitait aux dieux que de jeunes taureaux dont le con n'avoit pas encore fléchi sous le joug. Nous l'apprenons du scholiaste d'Aratus (*in Phœnom. p. 19, edit. Oxon.*), qui éte, à l'appui de son opinion, ce vers d'Homère (*Iliad. K, 283*):

Adjuvans ut erat iuxta boves boves arat.

„Génisse inécomptée, que l'homme n'a point encore liée au joug.”

Ce même scholiaste dit que les Athéniens furent les premiers à faire servir à leurs vaches les bœufs qui avoient traîné la charrue, *ut sic dicitur*. Ce-

pendant Élien assure que ce même peuple avoit fait une loi qui défendoit de tuer le *bœuf-laboureur*. On peut sauver la contradiction, en rapportant la loi aux habitants de l'Attique, & aux Athéniens la pratique sanguinaire de se nourrir de la chair des *bœufs*, ou plutôt des taureaux indomptés.

An telle, on trouve chez les Romains la même marche. Dans le premier âge de Rome, ils s'adonnèrent de faire mourir le *bœuf-laboureur*. Varron l'appelle le compagnon de l'agriculteur, & le ministre de Cérès (*de Re Rustic. II, 5*) : *Hic socius hominum in rustico opere, & Cereis minister*. Pline VIII, 45) raconte que le peuple romain condamna à l'exil un laboureur pour avoir tué un *bœuf*, comme s'il eût ôté la vie à son gargon de charne, *tantum colono suo interempto*.

La tradition mythologique portoit que les hommes n'avoient commencé à le nourrir de la chair de *bœufs-laboueurs*, que dans le siècle de fer. Aratus le dit expressément (*Phaenon. n. 133*) :

... Πρώτοι δὲ βόας ἐσθάνον ἀποτίκω.

Ce vers a été rendu ainsi par Cicéron :

Et gessare manu vitulum, domitumque iuvenum.

Et mieux par Germanicus :

Polluit & taurus menfas asuetus aratro.

De là voit que l'on n'immola presque jamais de *bœuf* à Cérès. Ovide (*Fast. IV, 413*) :

A bove succincti cultros removeat ministri;

Bos arat : ignavum sacrificare suum.

Apia iugo cervix non est ferienda securi :

Vtrot, & in dura sapes laboret humo.

Les Lacédémoniens immoloient un *bœuf* à Mars, lorsqu'ils avoient vaincu leur ennemi par la ruse, & en coq, lorsque c'étoit à force ouverte. On doroit souvent les cornes des *bœufs* qui devoient servir de victimes, sur-tout pour les autels de Jupiter. Tertullien (*de Coron. mil. c. 12*) : *Ecce annua votorum munusculum quid videtur? Accipe post loca & verba : bene tibi, Jupiter, bovem cornibus auro decoratis votivum esse futurum*. Le nombre de ces victimes étoit quelquefois de cent, & ce sacrifice s'appeloit un hécatoombe. On voit cependant que dans certaines occasions, ces *bœufs* offerts aux dieux n'étoient que des figures de pâte. Ce subterfuge devoit nécessaire pour conserver la race d'animaux si utiles, que la superstition détruisoit journellement. Tel fut sans doute le principe qui fit défendre par Domitien de sacrifier des *bœufs*. Suetone (*c. 9, n. 1*) :

Les généraux romains qui triomphoient, immoloient plusieurs *bœufs* à Jupiter Capitolin. Ils devoient être blancs & nés dans l'Ombrie, sur les bords fertiles du Clitumne. Virgile en fait mention (*Georg. II, 146*) :

*Hinc albi, Clitumne, greges, & maxima taurus
Vittima, sapes tuo perfusi flumine sacro,
Romanos ad templum Deum dantem triumphos.*

Claudian a chanté aussi les taureaux blancs du Clitumne (*vi Consul. Honor. n. 506*) :

*Quin & Clitumni sacras victoribus undas,
Candida qua Latius præbent armenta triumphis,
Vifera cura fuit.*

Les anciens ateloient les *bœufs* à la charue & aux chars qui portoit les divinités dans les pompes sacrées. Mais atachent-ils le joug à leurs cornes ou sur leur cou? Si l'on consulte les matres, les broches, & les médailles, cette question sera bientôt résolue. Quelques recherches que nous ayons pu faire sur cet objet, nous n'avons vu aucun monument où les *bœufs* fussent atelés autrement que par les épaules, & par le cou. Cicéron (*lib. II de Natur. Deor.*) dit que la force & la largeur des épaules du taureau, annoncent qu'elles sont destinées à traîner la charue; son cou, ajoute-t-il, montre qu'il est né pour le joug, & ses reins concaves disent assez qu'il ne doit pas porter des fardeaux : *Bovem ipsa terga declarant, non esse se ad onus accipiendum figurata*. Cervicis autem nota ad jugum : tum vitres humerorum & latitudinis ad aratra extrahenda.

C'est d'après les causes finales que raisonne ici le célèbre orateur romain : mais un agriculteur éclairé ne devoit pas se contenter de ces analogies qui induisent souvent en erreur. L'expérience seule peut lui servir de flambeau : aussi a-t-elle dicté à Columelle le passage suivant, qui décide parfaitement la question dont nous sommes occupés dans cet instant. „ La pratique d'ateler „ les *bœufs* par le cou & les épaules, a été re- „ connue la meilleure. Car la plupart de ceux „ qui ont écrit sur l'agriculture ont rejeté, avec „ raison, la pratique établie dans quelques pro- „ vinces, de lier le joug aux cornes des *bœufs*. „ Ces animaux peuvent produire de plus grands „ effets avec le cou & le poitrail, qu'avec les „ cornes. Par le premier moyen, ils font effort „ avec tout le poids & toute la largeur de leurs „ corps ; mais par le second, ils sont tourmentés „ sans cesse en portant leurs têtes courbées & „ leurs cornes repliés ; de manière qu'à peine ils „ écorchent la terre avec la pointe du plus léger „ soc. De-là vient qu'on ne peut les ateler par „ les cornes qu'à de petites charues, incapables „ d'ouvrir profondément les terres repoussées „ (*lib. 2, c. 2*)... Hoc enim genus junctura maxime „ probatum est. Nam illud, quod in quibusdam pro- „ vincis usurpatur, ut, cornibus illigetur jugum, „ sera repudiatum est ab omnibus qui precepta rus- „ ticia conscripserunt ; neque immerito. Plur enim „ quæque pecudes collo & pectore conari, quam cor-

nibus. Atque hoc modo tota mole corporis, totaque pondere nituntur: at ille, retrahit & resupinis capibus extrucuntur, aggregata summa pariter levi admodum vomere fauciant. Et ideo minoribus aratris moluntur, qui non valent alte perficere novallium terram rescindere.

Nous voyons dans les recueils de loix des empereurs romains, que l'on faisoit tirer les chariots appelés *augeria*, par deux *baufs*; & que c'étoit une des charges publiques, de fournir les animaux pour voiturier les officiers du prince, les provisions, celles des armées, &c. Mais il étoit très-sévèrement défendu d'employer à cet usage les *baufs laboureurs*. Cet usage fut aboli par l'empereur Julien, qui ne permit plus aux voitures du fût de se servir de *baufs*.

Les anciens faisoient usage des cornes de *bauf* dans plusieurs arts; & ils s'en servoient sur-tout pour boire dans les festins. On assuroit même que c'étoient les premiers vases à boire que les hommes eussent employés. Pour en perpétuer le souvenir, on donna aux vases qui remplacèrent les cornes, la forme de celles-ci. Voyez *RUTRUM*. Les peuples du nord chosifioient de préférence pour boire les cornes du *bauf* appelé *Urus*, à cause de leur vaste capacité. Elle étoit si grande, qu'il falloit deux urnes de vin pour remplir deux de ces cornes. Pline (xv, 37): *Urorum cornibus barbari septentrionales potant: urnasque binas capitis unius cornu implent*; trente peintes de France & $\frac{1}{2}$.

Les artistes anciens représentèrent *BACCHUS* & *IUS* avec des cornes de *bauf*. Voyez-en la raison à leurs articles.

Ils représentèrent souvent aussi les fleuves sous la forme de *bauf* ou de *taureau*, peut être par imitation. Car c'étoit ainsi que le Nil paroisoit chez les Égyptiens, dont les Grecs ont emprunté tant de choses. On trouvera d'autres motifs à l'article *FLEUVES*.

On voyoit à Delphes & à Olympie des *baufs* d'airain, & l'on connoît la vache du célèbre sculpteur Myron. Il y avoit à Rome un *bauf* d'airain, transporté de l'île d'Égine dans le *forum boarium*. Pline (34, 2).

Les architectes anciens plaçoient dans certains édifices des têtes de *bauf* & de bœuf écorchées, & en faisoient un ornement de la frise. Ces têtes dépouillées de leur peau, avoient un rapport direct aux sacrifices des anciens; il s'y joignoit encore une idée superstitieuse; car on croyoit qu'elles servoient à écarter le tonnerre. (*Arnob. adversus gentes*, lib. 5, 137 édit. Lugd. 1658, in 4°.) & Numa prétendit même avoir reçu sur cela un ordre particulier de Jupiter.

Les anciens marquoient les *baufs* pour les distinguer dans les troupeaux nombreux. On voit dans la collection du baron de Stofsch l'empreinte d'une pierre gravée antique, sur laquelle paroît un *bauf* marqué d'un *koph* ou sur la cuisse gauche, & d'un E sur l'épaule gauche du même côté.

BAUF ou *TAUREAU* sur les médailles. On en voit sur celles de Chalcédon, d'Érétria, d'Eubée, de Gêla, de Gortyna, d'Istiza, d'Obulco, de Parium, de Pella, de Périnthus, de Phœlius, de Posidonia, de Sybaris, de Tanoréménium, de Thésalonique, de Thurium, d'Aradus.

On voit une tête de taureau sur les médailles de Corcyre, d'Assus, d'Eubée, d'Istiza, de Panticapæum, des Phocéens, de Lucéria, de Salamis.

BAUF ou *TAUREAU* frappant de la corne. On le voit sur les médailles de Thorium, d'Alontium, d'Arpi, d'Eubée, de Magnésie en Ionie, de Marseille, de Panticapæum, de Posidonia, de Praesus, de Syracuse, de Tauroréménium.

BAUF à tête humaine. On le voit sur les médailles de Caléno, de Gêla, d'Himere, de Nola, de Néapolis en Italie, d'Oéniada, de Tauroréménium, de Téanum, d'Urina, de Mégara en Sicile.

Ce monstrueux assemblage d'une face humaine & d'un corps de *bauf*, à occasion, disent les auteurs de l'Explication des pierres gravées du palais royal, presque autant d'erreurs qu'il a fait naître de conjectures. Personne, jusqu'à présent, n'a expliqué clairement cette énigme: *Pighius* & *Carrera* seuls en ont soupçonné le vrai sens. La plupart y ont reconnu le fleuve *Achéloüs*; mais l'on peut voir à son article combien cette explication est erronée.... Plusieurs antiquaires ont pris un autre parti. D'après deux passages, l'un de Virgile & l'autre d'Ovide, ils ont vu le Minotaure dans le *bauf* à face humaine. Mais ils n'ont pas été plus heureux que les premiers. Voyez *MINOTAURE*. Ce *bauf* extraordinaire des médailles de Naples & celui d'un camée d'un palais royal (*Descript.* 1, 125), ne peuvent donc être regardés ni comme le fleuve *Achéloüs*, ni comme le Minotaure. Tâchons maintenant d'exposer le vrai sens de cette allégorie.

Les médailles qui ont pour type le *bauf* en question, sont presque toutes de la Campanie ou des contrées voisines: le sol de ce beau pays, fécond de lui-même, l'étoit encore davantage par les travaux de l'agriculture: il est donc assez naturel de croire que pour exprimer leur reconnaissance, les habitants avoient adopté le symbole du *bauf* à face humaine.

Varron qualifie le *bauf* de compagnon de l'homme dans les travaux de l'agriculture, & il l'appelle ministre de Cérès. Columelle dit que c'étoit un aussi grand crime d'attenter à la vie d'un *bauf* qu'à celle d'un homme. Élien & Stobée, Pline & Valère Maxime, citent des exemples de punitions infligées pour avoir tué des *baufs*. Ce qui prouve sur-tout combien le *bauf* étoit en vénération chez les anciens Romains, c'est qu'il n'étoit pas permis chez eux de l'immoler à Cérès, loi qui ne fut pas toujours observée. Si l'on a voit donc voulu présenter le symbole de l'Agriculture, & faire connoître en même-temps la part

que le *bauf* y avoit, convenons qu'on ne se feroit pas éloigné de l'esprit de l'allégorie en représentant un *bauf* à tête humaine ; & voilà vraisemblablement le motif qui aura déterminé les habitants de Naples, ceux de Nole & d'autres villes de la Campanie, à choisir le même type pour leurs monnoies. Ce *bauf* à face humaine peut donc être appelé le *symbole de l'Agriculture* .

Quand les taureaux des médailles sont passans ou aielés, & conduits par un homme voilé, 'ils désignent les colonies, dont on traçoit l'enceinte avec une charue. Voyez COLONIES.

Bœuf ferdas. Voyez FOROICIOIA.

Bœuf luca. Voy. ÉLÉPHANT.

Bœuf sefenar. Voy. SISENAR.

Bœuf rôti ; cérémonie en usage chez les Scythes. Voici ce qu'en dit Lucien au dialogue intitulé : *Tomaïs*, ou de l'*Amitié*. Lorsqu'un des anciens Scythes avoit reçu quelque injure, & qu'il étoit trop foible par lui-même pour en tirer vengeance, il faisoit rôti un *bauf*, le coupoit par pièces, & les mains liées derrière le dos comme un prisonnier, il s'asseyoit sur la peau au milieu de tout cet amas de viande. Ceux qui passaient auprès de lui, & qui voulaient le secourir, en prenoient un morceau, & s'engageoient à lui amener l'un cinq cavaliers, l'autre dix, chacun selon son pouvoir ; & ceux qui ne pouvoient disposer que d'eux-mêmes, promettoient de venir en personne. Par ce moyen, ils assemblaient des troupes plus considérables encore par la valeur que par le nombre ; l'amitié étoit intéressée dans leur vengeance, & la religion du serment la rendoit terrible.

BOIA ; collier ou anneau dans lequel on renfermoit le cou & les mains des prisonniers ; il étoit de bois ou de fer. Festus : *Boia*, id est, genus vinculorum, tam lignea, quam ferrea dicuntur. Les anciens Glôses appliquent particulièrement le mot *boia* à celui de carcan ou collier : *boia*, κολός.

Plaute, qui s'est servi plusieurs fois de ce mot, nous met sur la voie d'en trouver l'étymologie. Dans les *Capriis* (iv, 2, 108), il dit d'un gaulois qui vivoit habituellement avec une femme de sa nation : *Boius est, Boius boiam teris*. Les Boiens étoient des Gaulois descendus des Sénonois ; de sorte que Plaute fait ici allusion au carcan, *boia*, & au gaulois, *boius*. On fait que ces peuples aimoient à porter des colliers brillans, tel que celui qui fut le prix de la victoire de Manlius Torquatus ; de là vient sans doute l'allusion du collier gaulois, *boia*, au carcan des criminels.

BOIRE.

Boire à la santé. { Ce que nous allons dire des anciens dans cet article, ne regardez que les Grecs & les Romains ; car les anciens Égyptiens ne buvoient point de vin, ou du moins en buvoient rarement.

Les anciens ne buvoient pas pendant les repas, mais après que l'on avoit desservi les mets, on

apportoit le vin, & on buvoit à l'envi. Virgile fait allusion à cet usage dans l'*Énéide* (1, 727) :

*Possquam prima quies epulis, mensaque remota,
Cratæas magno statuunt.*

Ils ne buvoient même pas avant leur dîner ou leur premier repas. Sénèque blâme ceux qui agissoient autrement (épist. 122) : *Non videntur sibi contra naturam vivere, qui jejuni bibunt, qui vinum recipiunt inanibus ventris, & ad cibum ebrii transeunt*. Plutarque met au nombre des causes des maladies l'usage de boire avant les repas. (*Quæst. conviv. viii, 9*). « Les anciens, dit-il, ne buvoient pas même de l'eau avant de manger ; actuellement on se remplit de vin, & l'on estasse ensuite les mets dans un estomac déjà plein de liquide ».

Dans les temps héroïques, on servoit à ceux que l'on vouloit honorer, un vase de vin beaucoup plus grand qu'aux autres convives, ainsi qu'une plus grande quantité de mets. Aithénée (lib. 5, c. 4). Cette coutume est rapelée plusieurs fois dans l'*Illiade* (Δ. 261 & Θ. 161, &c.)

Les anciens buvoient souvent à la santé les uns des autres, & cet usage étoit de la plus haute antiquité. On doit observer cependant une légère différence dans cette pratique entre les Grecs & les Romains. Les premiers envoyoient ordinairement à celui qu'ils faisoient une coupe vide, *propinabant pateram* ; les derniers envoyoient la coupe remplie de vin, *propinabant musta plena* ; de-là vient l'acception particulière du mot *propinare*, qui se trouve dans plusieurs auteurs latins, pour signifier offrir.

En buvant à la santé, les Grecs commençoient par les personnes les plus distinguées. Celui qui buvoit disoit au convive qu'il falloit, *προστίμι καλῶς*, je vous souhaite toute sorte de prospérité ; & on lui répondoit, *καλῶς καὶ σὺ δίδως*, j'accepte vos souhaits avec reconnaissance. Le plus souvent on disoit simplement *χαίρει*, je vous salue. En prononçant ces paroles, celui qui portoit la santé, buvoit une partie du vin qui étoit dans sa coupe, & envoyoit le reste au convive qu'il saluoit. Il la lui présentoit de la main droite, & lorsqu'il buvoit de suite à tous les convives, & à la ronde, *ἐκ κύκλου*, il commençoit toujours par le côté droit ; de là vient que l'on appela ces *sancti δειπνίου*. On dit au valet du festin, dans l'épigramme de Critias sur Anacréon, de porter les coupes & les santé à tous les convives, de droite à gauche :

Πᾶσι δεκταμένῳι προστίμις ἐκ δεξιῶν ἄνω.

Les Romains exprimoient l'action de boire à la ronde par les mots *ab imo ad summum*, depuis le premier des convives jusqu'au dernier. Plaute (*Perf. r, 1*) :

*Age, puer,
A summo septenis cyathis commisit hos ludos.*

On commençoit à boire dans de petits vases, mais ensuite on faisoit apporter de larges coupes; ce qui avoit occasion différens usages entre les peuples de la Grèce. „ Les habitans de Chio & de Thafus, dit Athénée (*lib. 11, c. 3*), boivent les santés par la droite avec les grandes coupes; les Athéniens ne commencent par le côté droit qu'avec les petits vases; les Thessaliens boivent les santés dans de larges coupes, sans observer aucun ordre; & les Lacédémoniens buvoient simplement le vin qui étoit toujours versé dans les mêmes coupes. „ Les Romains, en adoptant le luxe des Grecs, prirent d'eux l'usage des petits & des grands vases. Cicéron nous l'apprend (*Verr. 1, 26*): *Mature veniunt, discumbitur, fit sermo inter eos, & invitatio, ut Græci more biberetur, hortatur hospes, poscent majoribus poculis.*

Les anciens, dans les grands repas, portoient des santés à tous les coups qu'ils buvoient. On voit en effet qu'ils saluèrent d'abord les dieux, ensuite leurs amis présens, leurs maîtresses, leurs amis absens, & même chez les Romains les empereurs.

Lorsqu'ils buvoient à leurs maîtresses ou à leurs amis absens, ils versaient un peu de vin en forme de libation, pour leur rendre les dieux favorables, & ensuite ils les nommoient. Théocrite peint cet usage dans son Idylle 14, vers 18. Horace (*1, ed. 27, 9*) :

*Vallis severi me queque sumere
Pariem Falerii dicat Opuntia
Frater Megilla, quo brotus
Vulners, quia pereat sagitta.*

Et Tibulle (*II, 1, 31*) :

*Sed bene Megillam sua quisque ad pocula dicat,
Nomen & absentis singula verba sonent.*

Plusieurs anciens mettoient leur gloire à boire plus de vin que tous les autres convives. Alexandre lui-même, si l'on en croit Athénée (*lib. 10, c. 9*), eut cette ridicule ambition, & il en fut la victime. „ Ce roi ayant pris une coupe qui tenoit deux congés (près de huit pintes de France), porta une santé à Protée, le plus grand buveur des Macédoniens. Celui-ci l'accepta, fit du roi un grand éloge, auquel applaudirent tous les convives, & vida la coupe. Il la redemanda ensuite, & la but une seconde fois en portant une nouvelle santé à Alexandre, qui rendit cette santé & but la coupe de Protée. Mais ne pouvant soutenir cette énorme quantité de vin, il se pencha sur son cousin, laissa tomber la coupe, & sentit les premiers symptômes de la maladie qui le précipita dans le sombeau. „

Le vainqueur des Perles encourageoit ces excès. Il proposa des prix sur le tombeau de Calanus pour les combats gymniques, pour ceux des musiciens, & enfin pour les plus forts buveurs. Le

premier de ceux-ci devoit gagner un talent, le second trente mines, & le troisième dix. Trente-cinq d'entr'eux moururent sur le champ, six autres expirèrent quelques heures après; & la victoire resta à Promachus, qui avoit bu quatre congés, près de seize pintes. „ Denia le Tyran proposa un semblable défi dans un festin, avec une couronne d'or pour le vainqueur; le philosophe Xénocrate la gagna.

Les convives témoignaient par des applaudissemens réitérés, leur admiration pour celui d'entr'eux qui buvoit le plus; sur-tout lorsqu'il ne reprenoit point son haleine; ce que les Grecs exprimoient par le mot *μωρος*, sans interruption. Mais ils renvoyoient impitoyablement ceux qui ne pouvoient boire la quantité de vin prescrite par le roi du festin, *arister bibendi*, & à Athènes, *αριστος*, en leur disant, *Η νικη, & αινδι, qu'il boive, ou qu'il s'en aille*.

Tibère choisit pour questeur un homme nouveau & inconnu, qu'il préféra à des candidats de la plus haute noblesse, parce que cet homme avoit bu une santé qu'il lui avoit portée, de la valeur d'une amphore, c'est-à-dire, environ trente nœs pintes. (*Suétone.*)

Les plus sages des Romains se livroient habituellement aux plus grands excès d'ivrognerie. Plutarque, & plusieurs autres écrivains dignes de foi, racontent que Caton d'Utique s'enivroit toutes les nuits. Horace le dit expressément (*3, od. 21*) :

*Narratur & prixi Catenis,
Sape mero caluisse virtus.*

(Plutarque rapporte que M. Caton le mineur, après les travaux & les fatigues de la journée, & ses longues harangues en Sénat, se retiroit le soir chez soi. Là il se plaisoit à souper avec ses amis, & à veiller jusqu'au matin dans la nuit, s'entretenant avec eux de discours de philosophie. Cela lui tenoit lieu du plus délicieux délassement.)

Séneque, ce grave stoïcien, disoit que l'on peut boire quelquefois jusqu'à perdre la raison, pour soulager les peines. (Séneque ne dit pas jusqu'à perdre la raison, mais il dit non ut mergat nos; ajoutant peu après: *Sed ut libertatis ita viros salubris moderatio est.* Voy. *Seneca de Tranquillitate animi.*)

Ces excès trouvoient cependant des censeurs dans l'antiquité; & des législateurs les proscrivoient avec sévérité. Les gens sobres & retenus ne buvoient que trois fois, comme le dit Eubolus dans Athénée (*lib. 11, innotuit*); la première pour la santé, la seconde en l'honneur de l'amour & de la volupté, & la troisième en l'honneur du sommeil. Ils se retiroient ensuite, & laissent boire une quatrième & plusieurs autres fois, ceux qui voulaient se permettre des excès. C'est ainsi que Panyasis buvoit aussi trois coups seulement; le premier en l'honneur des Grâces, des Saisons & de Bacchus; le second en l'honneur de Vénus &

de Bacchus; le troisième enfin en l'honneur de la pétulance & de l'insolence. Les Lacédémoniens avoient en horreur ces mêmes excès; ils ne buvoient point à la santé les uns des autres; & leur législateur, le sévère Lycurgue, ne permettoit de boire que pour étancher la soif. Solon les avoit regardés du même oeil, & l'on voit dans sa vie écrite par Lactèce, qu'il vouloit qu'un archonte pris de vin fût puni de mort, & que l'on châtiât de l'aréopage ceux qui étoient suiez à cet excès. Pittachus, tyran de Mytilène, craignant que l'abondance des vins de Lesbos ne rendît ses sujets enclins à l'ivrognerie, fit une loi qui condamnoit à une double peine celui qui se seroit rendu coupable de quelque crime étant pris de vin.

Le nombre de trois cyathes ($\frac{3}{4}$ de pinte, ou trois de nos petits verres à liqueur), auquel s'étoient réduits par retenue les gens sobres dont nous venons de parler, suffisoit rarement aux débauchés. Ils s'y bornoient quelquefois en l'honneur des Grâces; mais pour l'ordinaire, ils le multiplioient par trois en l'honneur des neuf Muses: témoins les vers suivans d'Horace & d'Aulone. Le premier (*sil*, *od.* 19) dit:

..... Tribus, aut novem
Miserunt cyathis pocula commotis;
Qui Musas amat imparer,
Terros ter cyathos attonitus petes
Vates: tras prohibet supra
Rixarum metuens sanguere Gratia,
Nudis juncta sororibus.

Et Aulone (*Idyll.* *xv*, 1):

Ter bibe, vel toties ternos; sic mystica lex est,
Vel tria potanti, vel ter tria multiplicanti,
Imparibus novies ternis contexere cubum.

De là vient le proverbe latin: *Aut ter bibendum, aut novies*.

Les anciens buvoient autant de cyathes ($\frac{3}{4}$ de pinte) qu'ils souhaitoient d'années à celui dont il portoit la santé; sur quoi Ovide dit plaisamment que les grands buveurs souhaitoient souvent à leurs amis les nombreuses années du vieux Nestor & des Sybilles (*Fast.* *iii*, 531):

Sola tamen, vinoque calant, annosque precantur,
Quos sumunt cyathos, ad numerumque bibunt.
Invites illis qui Nasteris ebibat annos,
Que sis per calices fœlla Sibylla tuos.

Nous voyons dans Plante (*Stich.* *v*, 4, 24) un buveur qui avale autant de cyathes qu'il a de doigts à la main:

Vide, quot cyathos bibimus. ST. tot, quot digiti
sunt tibi in manu.
Canto est Græca, è vitæ nix, è epis nix è mè
corump.

Leur usage le plus ordinaire étoit de boire autant de cyathes qu'il y avoit de lettres dans le nom de leurs maîtresses ou de leurs amis. Mart. (*1*, 72, 1):

Navia sex cyathis, septem Justina bibatur,
Quinq; Lyæa, Lyda quattuor, Ida tribus.
Omnis ab infuso numeretur amica salerno.

Le même poëte enchérit sur l'usage ordinaire; car il ajoute aux cyathes qu'il veut faire boire en l'honneur de Domitien, autant de roses & de bailliers (*ix*, 95, 3):

Nunc mihi dic, quis erit, cui te, Calatissa, decurum
Sua jubet cyathis fundere? Casat erit. (*Casat*)
Sutiles apertur decies rosa crinibus, ut sit
Qui posuit sacra nobile genus opus. (*Domitianus*)
Nunc bis quina mihi da suavia, fiat ut illud
Victor ab Odyssio quod deus orbe tulit. (*Dalmaticus*)

Les anciens croyoient que les ombres des défunts se repaïssoient des mets qu'ils dépoisoient sur leurs tombeaux & des libations dont ils les arrosoient. Une urne ronde de la villa Mattei nous apprend, par son inscription, qu'ils étoient encore cette idée consolante, & qu'ils croyoient les mânes capables de boire à la santé des amis qu'ils avoient laissés sur la terre. On lit sur cette urne: HAVC. ARGENTI. TH. NOBILIS.

BOIS; matière employée par les anciens artistes.

L'histoire de l'Art de Vinkelmann nous fournit cet article:

« L'on fabriquoit des statues de bois avant qu'on en fit de pierre & de marbre. Il en fut de même des bâtimens des anciens Grecs, & Polybe nous apprend que les palais des rois de Médie étoient de bois. En Égypte, on trouve encore aujourd'hui d'anciennes figures égyptiennes, faites de bois de sycomore; & en Europe, plusieurs cabinets offrent aux curieux des ces sortes d'antiques. Pausanias rapporte les noms des différens bois, dans lesquels les anciens artistes tailloient leurs figures. Le figulier fut préféré, selon Pline, aux autres espèces de bois, à cause de sa mollesse. Au siècle de Pausanias, on voyoit encore des statues de bois dans les lieux les plus renommés de la Grèce. Telles étoient entre autres les figures qui se trouvoient à Mégasopolis en Arcadie; une Junon, un Apollon & les Muses; de plus, une Vénus & un Mercure de la main de Damophon, un des plus anciens artistes. L'on fait même que la statue de l'Apollon de Delphes, envoyée en présent par les Crétois, étoit de bois, & taillée dans un seul tronc d'arbre. Dans le nombre de ces statues, il faut remarquer à Thèbes, Hilaire & Phœbe, femmes de Castor & de Pollux, avec les chevaux de ces deux frères en ébène & en ivoire, de la main de Dipone &

de Scyllis, disciples de Dédale : à Tégée en Arcadie, une Diane d'ébène des premiers temps de l'art : à Salamine une statue d'Ajax du même bois. Pausanias croit qu'il y avoit déjà des statues de bois nommées Dédales avant le temps de l'écriture de ce nom.

A Saïs & à Thebes en Égypte, il y avoit aussi des statues colossales sculptées en bois. Nous trouvons que l'on érigeoit encore des statues de la même matière aux vainqueurs des jeux publics de la Grèce dans le soixante-neuvième olympiade, eu siècle de Pisistratus, & que même le célèbre Miron fit une Hécate de bois pour les Éginètes. Le philosophe Diagoras, si fameux parmi les Athènes de l'antiquité, manquant un jour de bois, appela son dîner avec une statue de bois qui représentoit Hercule. Dans la suite, on introduisit l'usage de dorer ces statues chez les Égyptiens & chez les Grecs. Gori possédoit deux figures égyptiennes qui avoient été dorées. Quoique le bois fût par la suite proscrit, pour ainsi dire, par la sculpture, ce fut toujours une matière dans laquelle d'habiles ouvriers cherchèrent à montrer leur talent. Nous trouvons, par exemple, que Quintus, frère de Cicéron, s'étoit fait faire un *lycéum* en candélabre à Samos, par un habile artiste dans ce genre d'ouvrage.

Plusieurs cabinets de curiosité conservent des figures de bois égyptiennes, terminées dans le goût des momies; celui de Sainte GENEVIEVE en renferme trois.

Bois sacré, *lucus*. Les bois ont été les premiers lieux destinés au culte des dieux. Dans les premiers temps où les hommes ne connoissoient ni villes ni maisons, & lorsqu'ils habitoient les bois ou les cavernes, ils choisirent les lieux les plus écartés, les plus sombres, les forêts impénétrables aux rayons du soleil, pour offrir des sacrifices; ils y élevèrent des autels & des temples. Pour retracer depuis cette ancienne coutume, on plantoit toujours, lorsqu'on le pouvoit, des bois autour des temples, & les bois étoient aussi respectés que les temples mêmes. Ces bois sacrés furent très-fréquentés; on s'y assembloit aux jours de fêtes: après la célébration des mystères, on y faisoit des repas publics, accompagnés de danses, & de toutes les autres marques de la plus grande joie; & on y suspendoit les offrandes avec profusion. Couper de bois sacrés, étoit un sacrilège énorme; il étoit cependant permis des les élaguer, de les éclaircir, & d'abattre les espèces d'arbres que l'on croyoit attirer le tonnerre.

Alien dit qu'il y avoit dans l'île de Claros un bois sacré d'Apollon, dans lequel il n'entroit jamais de bêtes venimeuses; il ajoute qu'aux environs on voyoit beaucoup de cerfs; quand les chasseurs les voulaient prendre, ils s'enfuyoient dans le bois sacré d'Apollon: les chiens couraient après eux; mais repoussés par le dieu, ils n'osoient y entrer, & aboyaient toujours, tan-

dis que les cerfs tranquilles brutoient l'herbe dans le bois, sans aucune appréhension. Esculape avoit un bois sacré près d'Épidaure, dans lequel il étoit défendu de laisser nêtre on mourir personne. On présumait bien que le bat de le Médecine étoit d'empêcher, autant qu'elle peut, les hommes de mourir, il étoit de l'honneur du dieu de le Médecine que personne ne mourût dans son bois sacré; mais pourquoi ce dieu s'opposoit-il à la naissance des hommes dans son bois? C'est ce que l'on ne sauroit deviner; à moins que l'on ne reconne à l'immortalité des médecins, figurée par l'absence de le naissance & de la mort.

Les écrivains de l'antiquité parlent souvent du respect dont les peuples étoient pénétrés pour les bois sacrés. Ovide (*Fast. lib. iii*) :

*Lucus Aventino suberat niger ilicis umbra,
Quo possit viso, dicere, numen inest.*

Ils croyoient que le silence des bois, & leur obscurité, annonçoient la présence des divinités. Sénèque le dit expressément (*lib. 3, epist. 4*) : *Si tibi occurrit vinctis arboribus, & solium altitudinem egressis, frequens lucus, illa prociptat silva, & secretum loci, & admiratio umbra fidem Numinis facit*. On trouve les mêmes idées dans Pline l'ancien (*lib. 11, c. 2*) : *Hac fere numinum templa, prisque ritu simplicia rura etiam nunc despræclementem arborem dicant. Nec magis auro fulgentia atque ebore simulacra, quam lucus, & in his silentia ipsa adoramus*. De là vint cette terreur superstitieuse dont les anciens étoient saisis, lorsqu'ils étoient forcés de couper les bois sacrés; il s'atendoient à voir les haches rebondir contre eux-mêmes, ainsi que le hache du roi Lycurgue. Ce roi, disoit la fable, ayant eu la témérité sacrilège de couper lui-même les vignes consacrées à Bacchus, fut puni de cet attentat en le coupant les cuisses, que son aveuglement lui fit prendre pour des troncs de vigne. Lucain a fait de ces traditions fabuleuses une application heureuse aux esclaves de César (*Pharsal. tit. 1*) :

*Sed fortes tremuere manus, motique verenda
Majestate loci, si rebora sacra ferirent,
In sua cradebant reditura membra secures.*

Il y avoit à Rome & dans ses environs des bois sacrés dont on appelloit *luci* les plus respectés, & *numera* ceux pour lesquels on étoit le moins de vénération. Voici les principaux.

Le bois d'Anna Perenna étoit hors de Rome; près du mont sacré, entre le couvent de l'Anio & le pont Milvins.

Le bois de Caius & de Lucius étoit sur la colline des Esquilies.

Le bois des Camènes, des Muses, étoit situé à quinze milles de Rome, hors de la porte Capène, sur le voie Appienne, près de la fontaine d'Égérie.

l'Égérie. Les Juifs du temps de Juvénal (*Sat.* II, 11) y faisoient leur demeure :

*Substitit ad veteres arcus, medidamque Capenam:
Hic, ubi nocturna Numa constituit amica:
Nunc sacri fontis nomen, & delubra locantur
Judæi, quorum capinus, sannumque suppellex
Omnis suis populo mercedem pendere iussa est
Arbor, & ejecit mendicat sylva Camanis.*

Le bois de Diane étoit sur le chemin d'Aricie. Manius Égérie le lui avoit dédié, selon Festus. Caton, cité par Priscien (*iv*), appelle ce prétre Egerius Bæbius, & il ajoute que le dictateur Latinus fit la consécration de ce bois.

Le bois consacré par Auguste aux dieux Mêmes s'étendoit sur les collines voisines des murs de Rome, depuis la place où est Sainte Marie du Peuple, jusqu'à celle de la Trinité du Mont.

Le bois d'Égérie étoit situé sur la voie Appienne; il fut consacré par Numa aux Caménes. Voy. plus haut son article.

Le bois des Esquilles étoit situé sur la colline de ce nom.

Le bois *Fagutalis* n'étoit pas éloigné de la place qu'occupe Saint Pierre aux Liens.

Le bois des Furies, *lucus Furiarum*, dans lequel périt C. Gracchus, étoit situé, selon Victor, au delà du Tybre.

Le bois *Ilernus*. Voyez MYLERNIA.

Le bois de Junon Lucine occupoit, à ce que l'on croit, le terrain sur lequel est bâtie Sainte Marie Majeure. Ovide dit qu'il étoit sur le penchant, ou au bas de la colline des Esquilles (*Fast.* II, 435) :

*Monte sub Esquilis multis incandens annis
Junonis magna nomine lucus erat.*

Et (*ibidem*, 449) :

Gratia Lucina: dedit hac tibi nomina lucus.

Le bois des Lares étoit situé entre les monts Cælius & Palatin; quoiqu'on pourroit conclure du passage suivant de Varron (*de Ling. Lat.* II, 8) qu'il étoit plus près des Esquilles (*luci Mephoris & Lucina*) : Item *lucus Larum, & Querquetulanum sacellum*.

Le bois de Laverne étoit situé près de la voie Salaria. Il étoit touffu & très-obscure; ce qui le fit choisir par les voleurs pour y partager leur butin.

Le bois de Mars, dont Rufus seul a parlé, ombraçoit sans doute l'autel que ce dieu avoit dans le champ appelé de son nom.

Le bois consacré à *Miphris*, la puanteur, étoit au bas des Esquilles, auprès du quartier *Patri-stium*.

Le bois *Parilinus* étoit situé hors & près de la porte Nomentane, sur le mont Viminal. Nardini, qui le dit, fait une légère correction dans le *Antiquités*. Tome I.

texte de Tite-Live, où il en est parlé (*vi*, 10) : *Proclibia die in Parilinum lucum extra portam Flamentanum* (il lit ici avec beaucoup de vraisemblance *Numentanum*), unde *conspicimus in Capitolium non esse, concilium populi indicium esse*.

Le bois *Querquetulanus* étoit situé sur le penchant des Esquilles, auprès de la porte de son nom, & de la place qu'occupe Sainte Croix de Jérusalem.

Le bois de Rémus couronoit le mont Aventin.

Le bois de la déesse *Rubigo* étoit hors de la porte Viminale. C'étoit dans ce bois que l'on immoloit chaque année, à la fin d'avril, un chien à la Canicule, afin qu'elle ne brûlât pas les moissons, & une brebis à la déesse *Rubigo* (rouille des blés), afin qu'elle ne versât pas sur elles ses funelles influences.

Le bois de Vesta étoit situé au pied du mont Palatin, du côté de la rue Neuve. Cléron en parle (*de Divin.* I, 41) : *A lucu Vestæ, qui a Palatii radice in novam viam, custodiāque sacrorum deversus est*.

BOISSEAU : mesure de capacité des anciens. Voyez *Motus & Motus*.

BOISSEAU. On voit souvent sur les médailles, les marbres & les autres monuments antiques, des *boisseaux*. Sérapis en porte ordinairement un sur sa tête, comme un symbole de la fertilité que le Nil ou son image, Sérapis du Nil, procuroit à l'Égypte. Le *boisseau* paroît aussi sur les médailles tantôt rempli d'épis, tantôt sans épis. Il désigne alors la fertilité d'un pays ou les secours de blés que les empereurs y avoient envoyés. Le *boisseau* de Sérapis & celui du revers des médailles, présentent dans leur forme une différence que nous devons faire observer.

Sur la tête des dieux il est élevé par le haut, & sans pieds.

Sur les médailles, lorsqu'il représente l'abondance, & lorsqu'il renferme des pavots, il a des pieds carrés faits comme des créneaux; il est d'ailleurs généralement conique. Cependant M. de Non en a apporté un de la grande Grèce, qui est cylindrique, de bronze, avec deux petits cercles ou moulures vers le haut, & des pieds carrés, de la hauteur de sept à huit pouces.

BOISSON. Les anciens buvoient ordinairement chaud, dans les repas somptueux ou recherchés. On y servoit à la vérité de l'eau froide & de l'eau chaude. Athénée prouve que les Grecs faisoient souvent usage de la seconde, sur-tout pendant l'hiver & le printemps (*II*, p. 45, & *III*, p. 123). Les témoignages de Juvénal, de Martial & de Séneque, nous apprennent la même chose des Romains voluptueux. Le premier dit (*Sat.* I, 63) :

Quando vocatus adest calidæ gelidæque minister?

Martial (*III*, 67, 6) :

*Caldam pefcis aquam, fed nondum frigida venit i
Alger adhuc nudo claufa uulna fore.*

Et (*xiv*, 105) :

Frigida non defit; non deest calda potenti.

Séneque (de Ira 1, 12) :

Idem faciunt, fi calida non bene praeftatur.

Ils buvoient auffi le vin chaud dans les parties de débauche, car Plaute le dit expreffément (*Cur. 11, 3, 15*) *calido inebriator*. De là naît une partie du fel que renferme le jeu de mots fuivant. On appelloit par dérifion *Biberius Caldius Mero*, l'empereur Tibère dont le nom étoit *Tiberius Claudius Nero*. Le mot *caldius* défigue ici la boiffon chaude. Au reffe, nous ferons moins étonnés de l'attrait qu'avoient pour les aneiens les boiffons chaudes, lorsque nous verrons que tous les Orientaux ont encore le même goût pour elles.

Ce goût régnait à Rome même dans les moyennes & dernières classes des citoyens, & il y avoit plusieurs maifons où l'on vendoit au public des boiffons chaudes. Claude les fit fermer & punir févérement les propriétaires de ces maifons qui contre-vinrent à fon ordonnance (*Dis. 11, p. 669*). Elles avoient déjà été fermées par les ordres de Caligula, & pendant le deuil de fa fœur Drufille. Ce farouche empereur fit mettre à mort un homme qui avoit vendu l'eau chaude pendant ce deuil; comme s'il fe fût rendu coupable du crime d'impieété envers cette nouvelle divinité.

BOITEUX. Les Romains avoient la foibleffe de croire que les *boiteux* ou leur rencontre préfa-geoient des malheurs.

BOLATHEN, *Βολαθήν*. C'est un des noms que les Phéniciens & les Syriens donnoient à Saturne, au rapport de Damascos, dans le vie du philofophe Ifidore (*Ptoleii biblot. cod. 24*).

BOLETAR; vafe de table. Il avoit fervi d'abord à faire cuire & fervir les champignons, *bolari*, d'où lui vint fon nom propre. Mais l'acception du mot *bolatar* s'étendit par la fuite à des vases larges & profonds. Martial nous apprend ce détail grammatical (*xiv*, 101) :

*Cum mihi bolari dederint tam nobilis nomen,
Prototomis, pudet hu! fervio cauliculis.*

Le poëte a donné à la piece d'où ces vers font tirés le nom même de *Boletaria*.

Les *boletaria* étoient ciselés avec foin, & l'on confervoit une ancienne épigramme faite fur un *bolatar* dont la nymphe Galatée faifoit l'ornement du fond :

*Indere fusta vadis private nymphe natam
Exeruat menfas, membra venusta movent.
Comptas nolo daper; vacuum mihi pone bolatar.*

BOAIZ, *bolis*; fonde des marins. La description que nous en donnent les Glôfes, nous montre qu'elle refleroit parfaitement à la fonde moderne.

BOLOMANCIE; efpece de divination qui fe faifoit en entre-mêlant des fleches. Ce mot eft compofé de *βολα*, fleche, & de *μαντρία*, divination. Voyez *BOLOMANCIE*.

BOLITES lapis; concrétion aluminéufe. Voyez *ALUM*.

BOLUS; coup de filet, & coup de dés. Les Romains fe fervoient fouvent de ce nom dans le dernier fens. Dans le *Curculio* de Plaute (*v, 2, 13*), un interlocuteur propofe à l'autre de jouer fa chlamyde en trois coups de dés :

*Quid ais, bone vir? audeo,
Si vis, tribus bolis vel in chlamydem.*

Dans le *Raidus* du même comique (*11, 3, 30*), un interlocuteur joue plaifamment fur les deux fens do mot *bolus*, en s'adreffant à Neptune, qui avoit englouti dans les flots un marchand d'efclaves :

*O Neptune lepide, falve!
Nec te aleator allus eft fapientior profecto;
Nimis lepide jecisti bolum: perjurum perdidisti.*

BOMBUS; bourdonnement des abeilles. Voyez *APPLAUDISSEMENT*. On donnoit ce nom au bruit fourd & prolongé que rendent quelquefois les trompettes. Catulle (*64, 263*) :

Multis rancifones efflabant cornua bombas.

Néron l'avoit employé dans le même fens en parlant des cors des Bacchantes (*Pers. 1, 99*) :

Torvos Mimalloneis implerunt cornua bombis.

BOMBYCES. } Voyez *SOUS*.

BOMBYCINA. }

BOMBYLEUMATA. Héfychie explique ce mot par ceux-ci, *ἐν μαγειρικῇ ἀρτίῳ*, préparés avec foin.

BOMBYLIUS; vafe à boire long & étroit. d'où la liqueur tombolt goutte à goutte, *ἐν βομβυλίοις κατὰ γυῖον ῥέοντες*, & rendoit un fon en chaffant l'air par l'ouverture étroite, *βόμβος ἢ γῆ γῆλον*.

BOMBYX; efpece de chevilles creufes ou de cornets qui entrent dans les trous de certaines flûtes antiques, & qui font faillantes à l'extérieur. Voici la réponfe que fit à leur fujet l'abbé Arnaud au comte de Caylus.

„ Les clavetes que vous croyez avoir été imaginées pour étendre les fons étrangers aux modes

qu'on se prescrivait dans telle ou telle cérémonie, me paroissent faites, au contraire, pour étendre l'énergie de l'instrument. Ces flûtes, pour n'être percées qu'à trois ou quatre trous, ne laissoient pas d'être propres aux chants les plus étendus & les plus variés; au moyen de certains faux trous appelés *paratrypanes*, dans lesquels étoient insérés de petits cornets percés eux-mêmes & ouverts par le bout. Elles devenoient susceptibles d'une infinité de variétés; chacun de ces trous équivaloit à une corde; & par le degré de pression & d'abaissement de ces petits cornets, on donnoit à cette corde toutes les nuances possibles. La preuve que ces clavetes étoient des *plus*, & non des *moins*, qu'elles étoient sonores en un mot, c'est qu'elles sont appelées *bombicines*, du mot grec *βῆσις*, qui signifie le bruit des abeilles.

Des clavetes étoient appelées *xipis* ou *ῥαβδὸν*. On en ignore le mécanisme. Peut-être les élevait-on par le moyen d'une longue queue, fixée à ces especes de chevilles. C'est ainsi qu'est relevée la plaque de métal doublée de cuir, qui bouche le trou des notes dièses dans les flûtes traversières.

Bombyx, chalmeco des Grecs fort difficile à jouer, à cause de sa longueur; on le connoissoit déjà du temps d'Aristote, car ce philosophe en parle. Le *bombyx* étoit fait d'une espèce de roseau appelé en latin *calamus*, d'où est venu probablement le mot français *chalmeco*. Bartholin, au chapitre V de son *Traité de Tibiis veterum*, & d'autres écrivains, expliquent le passage de l'*Oenomaïsten* de Pollux, relatif à la flûte appelée *bombyx*, dans le sens que cette flûte avoit deux parties de plus que les autres; savoir, l'*almos* & l'*eupholmis*. La première signifiant apparemment la bouche ou l'embouchure; la seconde, la partie de la flûte qui est au dessous de la glotte, & la glotte même, suivant Hésychius. Cette conjecture paroît fautive; comment en effet s'imaginer que les autres flûtes n'eussent ni embouchure ni glotte?

Quelques écrivains prétendent que le *bombyx* étoit une espèce de roseau femelle dont on faisoit les glottes ou anches. (F. D. C.)

BOMONIQUES. Les Lacédémoniens donnoient ce nom aux jeunes gens de leur nation, qui faisoient gloire de souffrir constamment les coups de fouet qu'on leur donnoit dans les sacrifices de Diane. Ils se déchoient les uns les autres à qui supporteroit plus long-temps cette espèce de supplice: quelques-uns le soutenoient une journée toute entière, & l'on en voyoit souvent expirer avec joie sous les verges. Leurs meres étoient présentes à ces défis, & elles les encourageoient par des exhortations & par des chants d'algresse. On croit que les Lacédémoniens avoient eu en vue dans cette institution, de rendre la jeunesse insensible aux douleurs, & de l'endurcir aux fatigues de la guerre. Le nom *bomoniques* vient de *βῆσις*, *ausel*, & de *νίκη*, *victoire*; *victorieux à l'ausel* de Diane.

BON, *ἀγαθός*, *bon*. Les anciens donnoient cette épithète aux divinités qu'ils croyoient leur être favorables, ou qu'ils vouloient se rendre telles. On les trouva à leurs articles respectifs.

Bon (le dieu), *ἀγαθὸς θεός*, avoit un temple sur le chemin de Mégéopolis en Arcadie au mont Ménale. Pausanias croit que ce titre désignoit éminemment Jupiter, auteur des biens & des maux.

Bon événement. Voyez *Bonus eventus*.

BONET. Voyez *BONNET*.

BONI. Les Romains désignoient par ce nom les gens pieux qui s'occupoient des funérailles, Ennius dit:

Tatquinii corpus bona femina lavit & unxit.

BONNE dresse, *bona des*; divinité mystérieuse dont les hommes ignoroient le nom. Il n'étoit connu que des femmes. On croit que ce nom désignoit Cybele ou la Terre, comme la source de tous les biens. Plutarque la confond avec Flore. Varron prétend qu'elle fut femme de Fauus, & qu'elle porta si loin la chasteté, que jamais elle n'envisagea d'autre homme que son mari. La Stance, au contraire, dit que cette femme de Fauus ayant bu du vin, contre la coutume de ce temps-là, fut fouetée par son mari jusqu'à la mort, avec des verges de myrthe; que, dans la suite, Fauus regrettant son épouse, la plaça au rang des dieux.

On célébroit tous les ans la fête de la *bonne dresse*, au premier jour de mai; on ornoit à grands frais la maison où la fête se célébroit; & comme on choisissoit la nuit pour cette cérémonie, une infinité de lumières en éclairaient les appartements. Les Vestales se transportoient dans la maison du souverain pontife, ou d'un des premiers magistrats; mais on avoit grand soin de n'y admettre que des femmes; pour cela, on faisoit sortir de la maison où se célébroient ces mystères, non seulement tous les hommes, mais aussi tous les animaux mâles. Le scrupule étoit porté jusqu'à couvrir les tableaux où il y avoit quelques-uns représentés. Enfin, on croyoit fermement qu'un homme qui auroit vu ces mystères, même par hazard & sans dessein, seroit devenu aveugle. Mais l'aventure de Clodius débasta tout le monde: il s'introduisit déguisé dans la maison de César, où l'on célébroit les mystères de la *bonne dresse*, & vit impunément tout ce qui s'y passoit.

Clodius aimoit Mucia, épouse de César, qui étoit à cette époque souverain pontife, & chez lequel on célébroit à ce titre les mystères de la *bonne dresse*. Il se déguisa en femme, & profita du désordre de cette cérémonie pour s'introduire auprès de sa maîtresse; mais il fut reconnu par une servante qui répandit l'alarme par ses cris, & il fut chassé ignominieusement. Cléon plaçant pour Milon contre Clodius, parle souvent

Ooo ij

de cet attentat sacrilège, pour rendre son adversaire odieux au peuple.

Plusieurs écrivains romains se sont recréés contre la licence & l'impudicité de ces mythes, appelés par excellence *les mythes romains*, & qui se célébroient le 4 décembre, tandis que ceux de Cybele se célébroient au premier de mai. Le mythe ne se trouvoit jamais dans les sacrifices de la *bonne déesse*, à cause du supplice que lui avoit fait souffrir son mari Faunus; & le vin y portoit le nom de miel par la même raison. (*Macrob. Sat.*)

Tout étoit mystérieux dans ces cérémonies. Le sacrifice étoit appelé *Damium*, la bouteille *mel-larium*; la *bonne déesse* étoit nommée tantôt *Fauna*, tantôt *Ops*, & quelquefois enfin *Fatua*. Malgré la licence de ses orgies, cette déesse est appelée *sainte* dans une inscription rapportée par Gruter (pag. 82, n. 1): *BONAE DEAE SANCTAE SACRUM*, &c.

Lucrece (II, 593) peint la *bonne déesse* portant une couronne murale & traînée dans un char par des lions. On la trouve ainsi représentée sur des médailles de l'empereur Philippe.

Les Grecs avoient leur *bonne déesse*, qu'ils appeloient la *déesse des femmes*; & les Carthaginois rendoient aussi un culte à une *bonne déesse*, que l'on croit être Junon.

Bonne espérance, *bona spes*. Une inscription antique (Gruter pag. 1075, n. 1) porte :

BONAE SPES
AUG. VOT.
EPI. TR.

On ne fait si c'étoit la même divinité que l'Espérance, à laquelle les Romains donnoient divers noms, ou une divinité particulière.

Bonne fortune. On invoquoit la *bonne fortune* comme une divinité tutélaire, à la tête des préceptes ou des décrets, & lorsqu'on érigeoit quelque monument, par la formule *ATAQHTTXH*, que les Romains ont rendue par une formule presque semblable, *quod BONUM FELIX FAUSTUMQUE SIT*.

Pausanias décrivant les cérémonies usitées pour descendre dans l'ancre de Trophonios, dit que l'on faisoit passer un certain nombre de jours à l'initié dans les temples du bon génie & de la *bonne fortune* avant la descente; & qu'on l'y apportoit après qu'il étoit revenu de cet autre sacré.

BONNET ou mieux **BONET** & **CHAPEAU**. La distinction établie entre ces deux mots, qui désignent un habillement de tête, ne porte pas sur des caractères assez fortement prononcés, pour que nous puissions en faire une application exacte aux habillements dont les anciens couvroient leur tête. C'est pourquoi nous renfermerons dans cet article tout ce que nous avons à en dire (si l'on excepte le Casque.

Voyez ce mot.), & nous emploierons indistinctement les mots de *bonet* ou de *chapeau*.

La forme originelle & spécifique du *bonet* est circulaire, & semblable à la partie supérieure de la tête; parce qu'il est destiné à l'envelopper en la couvrant pour la garantir du froid ou des autres injures du temps. Anciennement la plupart des diverses sortes de coiffures (s'il est permis pour abrégé d'employer ce mot en parlant des hommes) avoient, comme aujourd'hui, pour fond le *bonet*. Ce sont les accessoires ou ornemens qu'on y ajouta, qui leur firent donner diverses dénominations relatives, soit à la forme différente que ces ornemens produisirent à l'extérieur, soit à la qualité de la matière dont chaque sorte de *bonet* fut fait, soit à leur destination pour les différentes saisons, & pour les autres circonstances où l'on en changeoit, soit enfin aux autres variétés qui faisoient distinguer la dignité, l'état, la condition, la profession, & même le pays de ceux par qui ils étoient portés. Malgré les noms particuliers qu'avoient les différentes coiffures, celui de *bonet* resta encore à plusieurs. On appela *bonet* phrygien, la coiffure exhaussée & recourbée par devant, qui étoit d'un usage commun en Phrygie; & *bonet* royal, la tiare qui étoit la coiffure propre & distinctive des rois de Perse, d'Arménie, d'Osroène & des Parthes. Voyez *TIARE*, *CIDARIIS* & *MITRE*.

Les Égyptiens avoient ordinairement la tête nue, selon Hérodote, & suivoient en cela une coutume opposée à celle des Perses. Cet historien observe que long-temps après une bataille, on distinguoit les crânes des Égyptiens de ceux des Perses, par leur extrême dureté. Quoi qu'il en soit de cette assertion, les figures d'Égyptiens qui nous sont parvenues ont la tête couverte, ou d'un chaperon ou d'un *bonet*; & ces figures représentent des dieux, des rois ou des prêtres. À quelques-unes, le chaperon se termine en deux larges bandes, tantôt plates, tantôt arrondies en dehors; & il sote sur les épaules, sur le dos, & quelquefois sur la poitrine. Le *bonet* égyptien ressemble par fois à une mitre, & d'autres fois il est aplati par le haut, dans le goût des coiffures que l'on portoit il y a deux cents ans, & comme le *bonet* que porte Alde-Manuce le pere, dans les portraits que nous avons de ce savant imprimeur. Ce *bonet* est attaché sous le menton par deux rubans, comme on peut le voir à Rome au cabinet de Rolandi, à une figure assise de granit noir, & haute d'environ trente pouces françois. Il s'élargit par le haut, à peu près comme le boisseau qui couvre la tête de Scérops. Cette forme a donné lieu aux Arabes d'appeler *kankal*, boisseau, les *bonets* des anciens rois de Perse. De semblables *bonets* couvrent les figures assises placées vers la pointe des obélisques, & celles que l'on voit dans les ruines de Persépolis. Sur le devant du *bonet* s'éleva un serpent; c'est ainsi que les médailles de Malte nous montrent ce

reptile placé sur le front des divinités phéniciennes.

Les figures des obélisques, celles de la table du jardin Barberiei & du cabinet Rolandi, ont leurs *bonets* surmontés de l'espèce d'ornement que Warburton croit être le *persea*, & qui étoit le caractère distinctif de la coiffure des rois d'Égypte. Cependant comme cet ornement a encore plus de ressemblance avec des plumes, & comme Cneph, dieu créateur de l'univers chez les Égyptiens, portoit des *plumes royales*, c'est-à-dire, telles que les rois avoient coutume d'en porter, il y a grande apparence que c'étoit une aigrette de plumes. Le dieu Cneph est très-pen connu par les monumens; & les figures dont nous décrivons la coiffure, se trouvant répétées sur tous les obélisques, il en résulte naturellement qu'elles représentent des rois.

Quelques figures de femmes égyptiennes, on pour mieux dire, quelques *lîs*, portent un *bonet* ou une parure qui ressemble à un tour de cheveux poétiques; mais le plus souvent, & sur-tout à la grande *lîs* du capitole, ce tour paroît composé de plumes. On voit même dans les *Monumens inédits* de Winkelmann, que nous transcrivons ici, une *lîs* portant sur sa coiffure une poule de Numidie, dont les ailes se rabatent sur les côtés, & dont la queue descend sur le cou.

Les anciens Perses, & probablement aussi les Orientaux leurs voisins, attachoient en guise de *bonet* (Strab. l. 15, p. 734) une toile fine autour de leur tête, comme les Orientaux le pratiquent encore aujourd'hui pour leurs turbans. À la guerre ils porteroient ordinairement un *chapeau* taillé en forme de cylindre ou de tour (*ibidem*). On leur voit aussi sur les matres de Persépolis & sur des pierres gravées, des *bonets* garnis d'un bord retroussé comme celui de nos *bonnets* fourrés.

Quant aux Medes, aux Assyriens, aux Arméniens, aux Parthes, voyez Métra, TIANX & C. DAVIS.

Le *chapeau*, *petasus*, large & plat, de milieu duquel sort quelquefois une pointe, servoit aux voyageurs, & aux chasseurs grecs & romains; ils l'attachoient avec des courroies sous le menton; & lorsqu'ils vouloient se découvrir, ils le jetoient derrière leurs épaules, sans détacher les courroies. C'est ainsi qu'on le voit à Zéthus sur deux bas-reliefs de la villa Albani & de la villa Borghese, à un héros sur un vase étrusque, à plusieurs statues de Mercure, d'Apollon, & à Méléagre sur plusieurs monumens. Ce chasseur célèbre le porte sur la tête, sur les médailles des Éoliens.

Un *chapeau* suspendu & consacré à Hécate, ex-primoit le vœu d'un voyageur ou d'un messager. Les maîtres de Gymnase mettoient le *chapeau* au nombre de leurs attributs particuliers.

Les Macédoniens s'en servoient aussi, & les appeloient *κνωρίς*, en latin *causia*.

Les Lacédémoniens portoient toujours des *chapeaux* de feutre, afin de se distinguer des ilotes, leurs esclaves.

Les Athéniens, dans les temps les plus reculés, portoient à la ville, ainsi qu'à la campagne, des *chapeaux* ou *bonnets*. Au moyen des rubans dont ils étoient garnis, on pouvoit les attacher sous le menton, comme nous le voyons à la figure de Thésée dessinée sur un vase de terre cuite de la bibliothèque du Vatican.

Hésiode (Epy. v. 545) fait entendre que ces *chapeaux* grecs étoient de laine. On les portoit aux spectacles dans la Grèce; car on fait que les Égineiens accablèrent sous le poids de leurs *chapeaux*, l'ancien législateur d'Athènes, Dracon, au moment que placé sur le théâtre, il lisait à haute voix les loix qu'il leur destinoit.

Denis d'Halicarnasse dit que les députés du sénat trouvant Cincinnatus, qu'ils alloient révéler de la puissance de dictateur, labourant avec sa charrue & ayant la tête couverte d'un *chapeau*. Auguste ne sortoit jamais de son palais, selon Suétone, pour traverser quelque endroit exposé au soleil, qu'il ne portât un *chapeau*. Sous les empereurs, les Romains se couvrirent avec des *chapeaux* dans les spectacles, à l'exemple des Grecs.

Le plus souvent ils se couvrirent la tête avec un pan de leur robe, que les antiquaires du siècle dernier avoient pris pour un voile ou chaperon. Mais ils étoient dans l'usage de paroître avec la tête découverte devant les personnes auxquelles ils vouloient témoigner du respect. De là vint qu'ils regardèrent comme une grande incivilité de garder sur la tête, dans ces occasions, l'habillement dont on la couvroit ordinairement. (Plutarch. Pomp. p. 1169.) Plutarque nous dit encore positivement (*Quæst. Roman. to*) que les Romains rencontraient des personnes pour lesquelles ils avoient du respect & de la considération, se découvroient la tête, lorsqu'elle étoit par hazard couverte avec une partie de leur habillement extérieur.

D'après ce texte de Plutarque, d'après celui d'Eustathe (*Odyss. 1*), que les Romains avoient pris des Grecs l'usage d'avoir la tête nue, & d'après les marbres & les médailles, on peut affirmer qu'ordinairement les Romains ne se couvrirent point la tête. Il est cependant question dans les auteurs latins du *pileus*, du *galerus* & du *petasus*; & nous devons faire mention de ces exceptions de la règle générale.

Le *bonnet* appelé *petasus* étoit le *chapeau* à large bord dont nous avons dit plus haut que se servoient les voyageurs pour se garantir du soleil, & qu'ils rejetoient sur leurs épaules, lorsqu'ils vouloient découvrir leur tête, ainsi que le pratiquent les paysans du Languedoc & de la Provence. Plaute parle souvent du *petasus* des voyageurs. Voyez PÉTAUX.

C'est le *pileus* ou *pileolus* dont il est fait men-

tion le plus souvent dans les écrits des Romains ; s'était lui qui étoit l'objet des vœux que formoient les esclaves, parce qu'il étoit le signe de leur affranchissement & le symbole de la liberté. On voit sur les médailles de Brutus, le meurtrier de César, le pileus placé entre deux poignards. Ce bonnet est rond, sans bords d'aucune espèce, & il ressemble assez à la moitié d'un globe. Il n'est terminé ni par un bouton, ni par une pulnaie ; caractère qui le distingue du bonnet des Druïdes & du bonnet phrygien. Ceux d'Ulysse & de Vulcain ont beaucoup d'analogie avec lui ; & sur des monuments dont le travail ne seroit pas terminé avec soin, on pourroit les confondre. À la mort de Néron, les Romains parurent dans les rues avec le pileus, comme s'ils eussent été affranchis de la servitude par cette mort (Xiphil. 63).

Les malades & les vieillards couvroient aussi leur tête avec le pileus. Ovide conseillant à l'amant qu'il instruit (de Art. Amand. 1, 733) de feindre une incommodité, une langueur ou une maladie, lui recommande de couvrir du pileus ses blonds cheveux, afin que l'on croie son mal réel :

*Arguas O matres animum : nec turpe putaris
Pileolum nitidis imposuisse comis.*

Varron dit dans un fragment (de Vita Pop. Rom. 1) que les jeunes Romains avoient la tête nue & les cheveux frisés : *Mineres natu capite aperta erant, capillo pexo*. Les vieillards couvroient donc la leur avec le pileus ou avec le birrus, bonnet pointu. Nicéphore Grégoras (10. extr.) raconte que sous le règne de l'empereur Andronic, les jeunes gens avoient pris l'usage des vieillards, & qu'ils le couvroient par-tout comme eux de longs bonnets pointus, *birri*, dans le palais même du l'empereur, à la ville & dans les champs.

Nous voyons dans Athénée (6, p. 274) que les Romains portoient dans les repas des bonnets faits de peaux de brebis, garnis de laine. Lipse (de Amphib. c. 19 & 20) dit avoir vu à Padoue un marbre antique, sur lequel étoient sculptés des convives couchés autour d'une table, les uns avec la tête nue, & les autres couverts d'une espèce de pileus, si plat que l'on pouvoit le confondre avec des bandelettes ou avec un bandeau. Cet usage explique le vers suivant d'Horace (épigr. 1, 3, 15) :

Ut cum pileolo soleas conviva tribulés.

On se couvroit encore la tête à Rome dans les théâtres & les amphithéâtres, où l'on étoit exposé aux injures de l'air, lorsque l'adieu des jeux ne faisoit pas la dépense des tapis ou voiles, qui les couvroient quelquefois, ou lorsque la force du vent en empêchoit l'usage. Martial est ici notre garant (xiv, 29) :

*In Pompejano sedes spectabo theatro ;
Nam populo ventus vela negare solet.*

Il paroît d'après deux passages de Martial & de Stace, que le pileus des Romains étoit fait de feutre ou de laine foulée, de même que leurs lacernes. S'il eût été fabriqué d'un simple drap, il n'auroit pu les garantir de la pluie & de l'humidité. Les vers de Stace annoncent qu'il étoit de plusieurs pièces liées par des coutures. Les voici (Sylv. 17, 9, 25) :

*Ulique adrens deservunt
Cassis pilea sua de lacernis ?*

Martial a dit aussi (xiv, 132) :

*Si possem, totas experem misisse lacernas :
Nunc tantum capiti munera misito tuo.*

Le pileus pannonicus étoit en usage parmi les soldats ; d'où lui vint le surnom *militaris*. C'étoit un bonnet fait de peaux, peut-être de peaux d'agneau, comme ceux dont parle Festus, & qu'il appelle *peseia*. Végèce dit qu'on obligeoit les soldats de s'en couvrir toujours la tête ; de peur que s'ils étoient habitués à marcher tête nue, le casque ne leur parût trop lourd dans les batailles (1, 30) : *Ufus ad praesentem prope attem consuetudo permansit, ut omnes milites pileis, quos pannonicos vocabant, in periculis uterentur : quod propterea servabatur, ne gravis galea videretur in praelio homini qui gestabat aliquid semper in capite*.

Le pileus Thessalicus avoit de larges bords, & ressembloit au Pétase. Voyez ce mot.

Quant aux femmes grecques & romaines, elles avoient ordinairement la tête nue ; quelquefois aussi elles se servoient, comme les hommes, de leur manteau, soit pour se la couvrir entièrement, soit uniquement pour se voiler le visage. C'est ainsi que Valérius Flaccus nous peint Junon (Argon. 1, 1, v. 332) :

Ille sedet deserta in lumina palla.

La voile étoit par fois une pièce d'étoffe particulière, & détachée du reste de l'habillement. Voyez Voss.

Les femmes âgées portoient une espèce de bonnet, dont la statue d'Hécube qui est dans le musée du capitol, & que l'on appelle mal-à-propos une *Præfica*, plusieurs des funérailles, peut nous donner une idée.

Hécube le porte aussi sur un bas-relief de la villa Borghese, représentant l'arrivée des Amazones au secours de Priam. La vieille gouvernante des filles de Niobé est coiffée avec ce même bonnet sur un autre bas-relief de la même villa, qui représente la mort des enfants de cette mère orgueilleuse.

guerreuse. On peut le voir encore sur la tête d'une vieille femme qui se détourne pour ne pas être témoin du meurtre de Priam ou d'Agamemnon, qui est sculpté sur un bas-relief du palais Barberini. Ces trois marbres sont gravés dans les *Monumenti inediti*.

Ce bonnet n'étoit cependant pas un attribut exclusif de la vieillesse; car on le voit à une jeune barbare sculptée sur un bassin de marbre que Winkelmann le proposoit de publier dans le troisième volume de ses *Monumenti d'antiquité*. Nous trouvons encore ce bonnet sur un jeune & beau masque tragique du palais Albani, sur un pareil du palais Lancellotti, & sur la tête de la nymphe Énone, la première maîtresse de Paris, qui est placée sur un bas-relief de la villa Ludovisi.

Lorsque les femmes alloient en voyage, ou qu'elles étoient exposées au soleil, elles portoient le *pilleus thessalien*, le chapeau thessalien, semblable aux chapeaux de paille des femmes de Toscane & de Provence. Ces chapeaux avoient très-peu de fond, & ils étoient ordinairement blancs, ainsi que nous les voyons sur plusieurs vases peints (*Demph. Etrus. tab. 32*). Sophocle (*Œd. Calou. 306*) donne un de ces chapeaux à Ismène, la plus jeune des filles d'Œdipe, lorsqu'elle le sauve d'Athènes pour rejoindre son malheureux père. Sur un vase qui appartenoit au célèbre peintre Mengs, une amazone à cheval combattant contre deux guerriers, portoit un semblable chapeau rejeté sur les épaules. Pallas est coiffée avec ce chapeau sur un grand vase de marbre de la villa Albani (*Monumenti inediti*, n. 65), où elle paroît en chasseresse, ainsi qu'elle est représentée dans un hymne de Callimaque (*Bellad. v. 91*), dans la Thébaïde (*l. 2, v. 243*), & dans Arillide (*Orat. Minor. p. 25*).

On fait que les prêtresses de Cybèle avoient pour attribut un chapeau. (*Tertull. de Pallio, c. 4, p. 25*.)

Ce qui paroît enfin n'être qu'une corbrille sur la tête des Caryatides, pourroit bien avoir été un bonnet ou une coiffure de certains pays Grecs; car les Égyptiennes portoient encore sur leur tête, dans le siècle dernier, une semblable parure. (*Bolan, Observ. l. 2, c. 35*.)

Pour ce qui est des enfans & des esclaves, les monumens représentent ordinairement les premiers avec la tête nue. Quant aux seconds, il y a lieu de croire d'après quelques bronzes antiques publiés par le comte de Caylus, & d'après une des peintures d'Herculanum, représentant une place publique, où l'on voit un homme vêtu d'une tunique courte, sans robe ni manteau, coiffé avec un bonnet plat & rond, que les esclaves le couvroient dans les maisons & dans les champs, mais qu'ils paroissoient toujours avec la tête nue devant les magistrats, & dans les cérémonies publiques.

BONNET phrygien ou CORNO. Ce bonnet, que portent ordinairement Paris & les Troyens, étoit

conique, & avoit la pointe repliée en avant sur le sommet de la tête. Les bonnets de laine rouge ou bleue qui sont en usage en France parmi les citoyens de la dernière classe, sont faits exactement comme le bonnet phrygien, & leur pointe se replie quelquefois en avant sur le sommet de la tête, comme la sienne. Au reste, le bonnet phrygien n'étoit pas garni de pendans ou de joues, pour l'ordinaire.

Le bœlle que présente la planche trente unième du volume III des Recueils d'antiquités, est du plus beau travail grec, & du caractère le plus intéressant. Le bonnet ou cornu qu'il porte, mérite d'autant plus que l'on en conserve la disposition, que je ne me souviens point, dit le comte de Caylus, de l'avoir vu sur aucun monument, ni dans aucun Recueil d'antiquités. La forme & les détails de ce bonnet sont marqués si clairement, & d'une façon si distinguée, que je l'ai fait graver sous trois aspects, pour rendre le tout plus sensible. On voit par les plus de cette coiffure, qu'elle étoit d'une étoffe souple & obéissante, vraisemblablement composée d'un tissu de laine ou d'autre matière semblable. L'artiste paroît trop exact, pour n'avoir pas marqué la couture, si le bonnet eût été formé par un cuir. Les deux extrémités ou pendans de cette coiffure, se rabatoient sous le menton, en couvrant les oreilles, & servoient à garantir des injures de l'air. Lorsqu'elles étoient relevées, elles accompagnoient agréablement le visage. La manière dont on les voit attachées & renouées derrière la tête, prouve que l'artiste a suivi la nature, & copié avec exactitude l'usage de son temps: usage répété en grande partie par un grand nombre de nations modernes, & qu'on doit regarder comme une mode générale & caractéristique des Phrygiens, puisqu'en effet ils avoient reporté sur leurs casques cette extrémité arrondie, quoique très inutile à cette arme défensive. Ce bonnet phrygien, décrit si exactement par le comte de Caylus, paroît être une mitre phrygienne, à cause des joues ou fanons.

Au reste, tous les bas-reliefs antiques qui représentent des événemens relatifs à la guerre de Troie, offrent aux artistes le bonnet phrygien, ou cornu, mille fois répété. Il y en a plus de cent dans le seul volume de planches des *Monumenti inediti* de Winkelmann, parce que ce bonnet devint parmi les artistes grecs un caractère distinctif des barbares, ainsi que les chausses longues.

BONNET ou CHAPEAU de Mercure. Voyez PÉ-

TASE.

BONNET d'Ulysse. Athénée dit que la tête de ce héros étoit gravée sur le carbet de Callicrate; on la voyoit sur une pierre antique de la collection du baron de Stofis, & sur une autre du cabinet du grand duc. Une des statues de la vigne Prométhée représente Ulysse tenant une coupe. Dans la même vigne est un monument qui le représente attaché au ventre du bœuf, au sortir de l'ancre de Polyphème. On connoît une médaille de la

famille *Mamilia*, où il paroît sous la figure d'un voyageur, ou plutôt d'un mendiant, s'appuyant sur un long bâton, & recevant les caresses d'un chien; & il n'y a pas long-temps que M. Neumann a publié une médaille d'Ithaque, où l'on voit d'un côté la tête d'Ulysse, & de l'autre un coq. Sur la plupart de ces monumens, Ulysse porte un *bonet* assez semblable à celui qu'on donne à Vulcain, & même à celui des Dioscures; il a la forme d'un oruf coupé par la moitié. Un auteur moderne (*Solerti de pileis*) a cru que c'étoit-là un titre de noblesse, & le symbole de la liberté. Selon deux célèbres critiques (*Mensius*, *Lacœ*, & *Vossius in Caenul.*) ce *bonet* étoit un des attributs de personnes les plus distinguées de Lacédémone; & Ulysse le portoit, parce qu'ayant épousé Pénélope, Lacédémoneienne, il partageoit tous les droits des Spariates; mais toutes ces conjectures ne sont fondées sur le témoignage d'aucun auteur ancien.

Selon Euellaire, c'est Apollodore qui le premier a représenté Ulysse avec un *bonet*; & selon Plin, c'est Nicomache. Peut-être, dit M. l'abbé le Blond (*Description des pierres gravées du palais royal*, tome 2. Ulysse.) faudroit-il remonter encore plus haut; car on lit dans l'Iliade qu'Ulysse avoit un *bonet* sous son casque. (*Iliad.* A, 41.)

Sur un vase d'argent d'Herculanum, représentant l'apothéose d'Homère, on voit une femme coiffée d'un chapeau conique sans retroussis, comme on en donne à Ulysse. Elle croise une jambe sur l'autre, porte la main droite à son front, & paroît occupé de pensées profondes: c'est l'Odyssée, selon Winkelmann.

On trouve dans la collection de Stofch une pâte de verre antique, sur laquelle est gravée une tête de guerrier coiffée d'un semblable *bonet*, qui descend jusqu'aux oreilles. Par-dessus ce *bonet* est placé un casque garni de joues & d'autres pièces qui couvrent la nuque, la plus grande partie du cou & du visage. Le cabinet Farnesé de Parme renferme une pierre gravée, sur laquelle on aperçoit encore plus distinctement le *bonet* qui se mettoit sous le casque pour empêcher que son poids & sa dureté n'en blessassent quelque partie.

Bonnet de Vulcain. Ce dieu porte souvent, comme Ulysse, un *bonet* pointu, recourbé quelquefois en avant, tel que nous voyons le *bonnet* phrygien.

Bonnet des Dioscures. Castor & Pollux sont toujours distingués par les marbres par leur *bonnet*. Le poète Lycophon (n. 506) dit que ce *bonnet* des Dioscures ressembloit à la moitié d'un oruf; & les bas-relief antiques sont d'accord avec lui. Les médailles seules ajoutent souvent des étoiles à ces *bonnets* célèbres.

Feilus nous apprend que les Dioscures sont toujours représentés avec la tête couverte, à cause de l'usage qui régnoit dans la Laconie, leur patrie. Les Lacédémoniens marchent toujours ainsi,

sur-tout dans les combats. *Pileis Castori & Polluci dederunt antiqui, quia Lacones furunt, qui-bus pileatis pugnare mos est.*

On voit un *bonnet* sur les médailles des Marmarins. Quant aux *bonnets* des Dioscures si reconnaissables par les étoiles dont ils sont ordinairement surmontés, voyez plus haut leur article.

Bonnet pontifical. Voyez *Arex*.

BONOSIUS; tyran dans les Gaules sous *Probus*. *QUINTUS BONOSIUS AUGUSTUS.*

Les médailles de *Bonosius* se font connues que dans le Recueil de Goltz.

Bonum factum. On ajoutoit chez les Romains ces deux mots à la fin des édités, comme étant de bon augure, & on les indiquoit par les sigles *z. r.*

BONUS Eventus, bon événement. Nous trouvons souvent sur les médailles impériales grecques & latines ce dieu, qui est toujours représenté de la même manière & avec les mêmes attributs; c'est-à-dire, nu, debout, tenant d'une main une patère, & de l'autre des épis avec des pavois. Il fut adoré dans la Grèce sous la dénomination de *dieu bon*, TON AFAGON; comme on le voit sur une médaille frappée à Ephèse, & rapportée par Vaillant. (Num. Græc.)

Le seul monument où ce dieu soit représenté vêtu, est une médaille de *Pescennius Niger*, rapportée par Patin.

Le dieu *Bonus Eventus* annonce par les fruits qu'il porte ordinairement, & par la corne d'abondance qu'il tient sur une pierre gravée de Stofch, la protection qu'il accordeoit aux laboureurs & aux vigneron. C'étoit aussi au des douze dieux *Confentes*, protecteurs des habitans des campagnes, selon Varron (*de Re rustica* 1, 1). Caton vous a consacré la prière qu'on lui adressoit, & par laquelle on le supplioit de faire croître & prospérer les fruits, les grains, les vignes & les bois (*de Re rustica*): *Uti tu fruges, Frumenta, vineta virgultaque grandire, beneque evadere sinas.* Il paroît d'après ce passage de Feilus (*Pavibus redimibant caput equi immolati idibus octobris, quia sacrificium fiebat ob frugum eventum*), que l'on sacrifioit dans les campagnes un cheval au dieu *Bonus Eventus*, le jour des ides d'octobre.

Il recevoit aussi des hommages dans Rome; car Plin (34, 8) dit que l'on y voyoit une de ses statues qu'Enphraor, habile sculpteur, y avoit faite.

On distinguoit la Fortune, du dieu *Bonus Eventus*, en ce que celui-ci étoit uniquement l'emblème des bons succès; tandis que la Fortune étoit responsable des bons & des mauvais.

BOOPIS; Junon étoit ainsi appelée à cause de ses grands yeux. *Boopis* est formé de *boû*, *haut*, & de *ops*, *aspect*, *regard*, & il vouloir dire, des yeux aux yeux de bœuf.

BOOTES ou le *Bouvier*; constellation voisine du pôle arctique, au dessous de la grande Ourse.

On

On l'appelle encore *Arctophylax*, c'est-à-dire, *Gardienn de l'Ours* ; parce que l'étoile principale de cette constellation suit l'ours, comme si elle la gardoit à vue.

Des Poètes ont dit que *Borée* étoit *Icare*, pere d'*Érigone* (Voyez son article), que Jupiter avoit placé dans le ciel. D'autres le prennent pour *Arkas*, fils de *Calisto*. (Voyez son article.)

BORDURE des habits. Les tuniques & les manteaux des femmes étoient ordinairement chargés de bordures qui en suivoient les contours extérieurs, comme les galons des modernes. Ces bordures étoient appelées par les Grecs *κίβη*, *κίβητος*, *κίβητος*, *κίβητος* ; & par les Latins, *fascia*, *limbus*. Leur matière la plus ordinaire étoit la pourpre, qui ornoit aussi les habits des hommes chez les Étrusques & chez les Romains (*Bunsen. Explic. ad Demst. Etr. p. 60*), (*Æneid. v, 250*) :

*Victori auxatam chlamydem, quam plurima circum
Purpura.*

Suétone dit que *Caligola* (c. 17, n. 5) distribua des bordures de cette étoffe aux femmes & aux jeunes gens revêtus de la prétexte : *Pueris ac feminis fascia purpura, ac conchyliis distribuit*. Soit que ces bordures fussent de pourpre ou de toute autre étoffe, elles étoient ordinairement d'une autre couleur que l'habit auquel elles servoient d'ornement ; ce que *Virgile* & *Stace* ont exprimé par *limbus pictus* dans les vers suivans (*Æneid. iv, 537*) :

Sidoniam picto chlamydem circumdata limbo.

(*Theb. vi, 367*) :

Et picto distinguit pectora limbo.

Quelques philologues ont cru que ces bordures étoient désignées aussi chez les Latins par le mot *lacinia* ; mais on verra à son article qu'il exprimoit le bas ou le bord de la toge & du manteau, sans aucune relation à la bordure.

Les habillemens des femmes étoient ornés par le bas d'une ou de plusieurs raies (ou bandes) de diverses couleurs. On en voit une seule à une des figures peintes du tombeau de *Celsus*, & deux à une des Muses de la *Noce Alcibrandine*. La robe de la figure de *Rome* conservée au palais Barberini, est ornée de trois raies rouges, chargées de fleurs blanches. Quelques figures dans les peintures d'*Herculanum* portent des draperies décorées de quatre raies. Une statue de *Diane* du plus ancien style, conservée au cabinet d'*Herculanum*, est couverte d'une draperie, sur laquelle sont peintes plusieurs raies.

On peut dire qu'en général l'ornement ordinaire qui formoit la bordure des habits de femme & d'homme, étoit traité d'une manière facile & Antiquité. Tome I.

expéditive. Quelques vases étrusques nous offrent cependant quelques-uns de ces ornemens des bordures, qui annoncent un travail mieux fini & un goût plus délicat. Le plus agréable de ceux-là paroît avoir été le *Méandre* dont parle une épigramme de l'*Anthologie* (h. 6, c. 8, ep. 17, 18), & qui décore aussi le vêtement d'une figure étrusque de bronze. (*Buns. Off. sep. alc. Medagl. pag. 98*). Les bordures des habits font quelquefois chargées sur les vases étrusques de petits carreaux colorés diversement ; tels que ceux d'un damier, & quelquefois aussi d'enroulemens formés comme les pampres de vigne. Les *Monumenti inediti* de *Winkelman* renferment (n. 99) un vase dont le dessin représente *Thésée* & *Ariadne*. Cette princesse porte une draperie bordée depuis le sein jusqu'aux pieds d'une bande de couleur foncée, & chargée dans toute sa longueur de traverses semblables à des boutonnières.

BORÉADES ; noms patronymiques de *Zéthés* & *Calais*, fils de *Borée*. *Hygin* (*fab. xiv*) dit qu'ils avoient la tête & les pieds ailés. Ils portent simplement des ailes aux épaules sur une pâte antique de la collection de *Stroch*, où ils chassent à coups de flèche les redoutables harpies. *Wilke* (*tab. 7, n. 1*) a cru reconnaître la tête ailée qui est gravée sur une médaille, pour celle de *Calais*.

BORÉASMES ; fêtes en l'honneur de *Borée*, célébrées par les Athéniens & les Mégalo-politains. Voyez-en l'origine à l'article *BOAË*.

BORÉE est pris ordinairement pour l'un des quatre vents cardinaux ; c'étoit un dieu fils d'*Astrée* & d'*Aurore*. Son nom désigne toujours le vent du nord ; & les poètes Grecs, relativement à la situation de leur pays, avoient fixé son siège dans la Thrace. Mais les Latins, qui ont copié les Grecs, n'ont point fait attention que la Thrace est au nord-est de l'Italie, & ils ont toujours donné au vent du nord l'épithète de *Thracien*.

Borée avoit des temples & des sacrifices réglés. Voici les différens événemens qui occasionerent ce culte. Les habitans de *Thurium* ayant été délivrés d'un grand péril, par une tempête qui ruina la flotte de *Denis le Tyran*, leur ennemi, offrirent des sacrifices à *Borée*, qui avoit fait ce ravage, & lui confacrèrent la bourgeoisie de leur ville. Ils lui assignèrent une maison, avec un revenu fixe, & célébrèrent tous les ans une fête en son honneur. Lorsque *Agis*, roi de *Lacédémone*, assiégeoit la ville des Mégalo-politains, ses machines battoient la ville avec tant de force, que la brèche eût sans doute été fort grande dans l'espace d'une nuit, si *Borée* n'eût renversé la machine de son foudre. Les Mégalo-politains, en reconnaissance, lui consacrerent un temple, où ils lui offroient des sacrifices un certain jour de l'année, appelé *Boréisme* ; & il n'y avoit point de divinité qu'ils honorassent plus que lui. Lorsque *Xerxès* marchoit contre les Grecs, la flotte abot-

da la côte de Magnésie. L'oracle ordonna aux Athéniens d'appeler leur gendre à leur secours; ils invoquèrent *Borée*, qui, ayant épousé Orithye, fille d'Érichthée, leur roi, fut dans cet instant regardé comme leur gendre. Ils lui adressèrent des prières, lui offrirent des victimes, & la flotte fut dissipée. Ces mêmes Athéniens firent bâtir un temple à *Borée*, sur les bords de l'Illyse, rivière de l'Attique. Ils crurent que le même dieu avoit déjà fait périr la flotte des Perses, près du mont Arbos. On juroit à Athènes par la divinité de *Borée*; l'on y célébroit les fêtes, appelées *Boréismes*, avec beaucoup de solennité, & en faisant bonne chère.

Quoique pere des frimats & des glaçons, *Borée* n'en étoit pas moins sensible aux traits de l'amour. Il aimait, disoit-on, les chevaux d'Érichthonius, se déguisa sous la figure d'un cheval, & en eut douze poulains si légers à la course, qu'ils galopèrent sur les moissons sans les endommager. Il enleva Chloris, fille d'Arcturus, la transporta sur le mont Niphate, appelé depuis le lit de *Borée*, & il en eut un fils nommé Haycax; d'autres disent que ce fut une fille, nommée Hyrace. Le mont Niphate fut ensuite appelé Caucaze. Voyez CAUCAZE.

Ce vent étoit furieux quand une belle lui résistait. Épris un jour des charmes de la belle Pithys, il fut qu'elle lui préféroit le dieu Pan. Jaloux de cette préférence, & la trouvant seule un jour, il l'enleva & la jeta contre un rocher, avec une telle violence, qu'elle fut entièrement brisée.

Le plus célèbre de tous ses exploits amoureux, est l'enlèvement d'Orithye, fille d'Érichthée, roi d'Athènes. Il en eut cinq enfans, dont on fait les noms; Chione, Chtonie, Cléopâtre, Zéthès & Calaïs. (Voyez tous ces noms). Il y a des auteurs qui nomment les trois filles Aupis, Loxo & Heraclipe; & ils disent qu'elles portèrent des offrandes à l'île de Délos.

L'enlèvement d'Orithye étoit gravé sur la fameuse coiffe de Cypselus (Pausan. *Aliae*), & *Borée* y étoit représenté avec des queues de serpent au lieu de jambes & de pieds. On voyoit aussi sur ce coiffe Phinée, roi de Thrace, & les fils de *Borée* chassoient les hurpies, qui infectoient les viandes de ce roi. Parmi les vents qui sont sculptés à Athènes sur la Tour des Vents, on voit *Borée* représenté sous la figure d'un jeune homme avec des ailes, des cothurnes, & enveloppant sa tête dans sa draperie.

BORGHESE (Génie-). Voyez GÉNIE.

BORGION. Voyez ALBION.

BORVO. Miratori (107, 3, *Thef. inser.*) rapporte l'inscription suivante trouvée à Bourbone en France; il y est fait mention d'un dieu *Borvo* dont le culte a pu faire nommer l'endroit où l'inscription a été trouvée:

BORVONT TO
MONAE. C. LA
TINIDS XO
MANUS IN
C. FRO. SALU
TE COGILAE
FIR. C. EX. VOTO

BORYSTHENE; nom du cheval d'Hadrien. Cette empereur l'aimoit beaucoup, ne se servoit que de lui pour la chasse. Après la mort il lui fit bâtir un tombeau, & il composa les vers suivants à sa louange:

*Borysthènes Alanus
Cæsareus veredus,
Per aquor & paludes
Et tumulos Etrusco
Volitare qui solebat
Pannonicis in apris,
Nec ullas insequentes
Dente aper albicenti
Ausus fuit nocere,
Vel extimam saltem
Sparsit ab ore caudam,
Ut solet accipere:
Sed integer juvenis,
Invictatus arvis,
Dixit sua premissus
Hoc situs est in agro.*

BOSPHERE. Les rois du Bosphore dont on a des médailles sont:

Asander,

Sauromates I.

Corys I.

Sanromates II.

Corys II.

Rhescyporis I.

Rhometalces.

Eupator.

Sauromates III.

Rhescyporis III.

Thorboltes.

Rhescyporis V. Voyez leurs articles.

BOSTRA, en Arabie. BOCTPAC & BOCT-PON.

On a des médailles impériales grecques de cette ville, frappées en l'honneur d'Auguste, de Cornélius, de Caracalla, de Sept-Sévère, d'Antonin, de Faustine mère.

Devenue colonie romaine sous Alexandre-Sévère, cette ville fit frapper des médailles latines en l'honneur de ce prince, de Marnée, des deux Philippes, de Trajan Déce, avec la légende, *COLONIA BOSTRA* & *COLONIA M. BOSTRA*; *colonia nova* & non *nervia Bostra*.

BOTANOMANTIE; art de prédire l'avenir par le moyen des végétaux. Ce mot est composé du grec *botanis*, herbe, & de *mantis*, divination.

Pour pratiquer cette divination, on écrivait les noms & les questions de ceux qui venoient consulter l'oracle, sur des feuilles de végétaux exposées au vent. Lorsque le souffle des zéphirs en avoit emporté une partie, on formoit des mots avec les lettres qui étoient restées, & des réponses avec ces mots. Les végétaux qui étoient employés le plus souvent à cette divination, étoient la broyeuse consacrée à Apollon, qui présidoit aux oracles; le figuier, qui donna son nom *Συμφορμία*, à cette espèce de *Batomanie*; la verveine, la sauge, &c.

BOTES. L'on désigne aujourd'hui par ce mot, une chaussure qui embrasse le pied, la jambe, & souvent aussi le genou. Dans ce sens, il est impossible d'appeler *botes* ce que les Grecs nommoient *καμπύς*, & les Latins *ocrea* ou *campagus*. Les Grecs ne donnoient ce nom qu'à des chaussures (s'il est permis de parler ainsi) de métal; matière qui excluait par sa dureté & son poids, toute couverture du pied & du genou. Quant aux *ocrea* & au *campagus* des Latins, aucun monument antique, aucun texte ancien ne nous les offre couvrant à la fois le pied & la jambe, & encore moins le genou. C'est pourquoi l'article des *botes* est ici remplacé par celui des **BOTINES**. Voyez ce mot.

BOTIENS (les), peuple de l'île de Crète, étoient une colonie des Athéniens. Ils célébroient tous les ans des fêtes en mémoire de leur origine, & les filles se disoient ces jours-là l'une à l'autre: *Allons à Achènes, l'époux sis Achènes*. Ces fêtes étoient appelées *Botimias iotri*.

BOTINES. Nous comprenons sous cet article tout ce qui peut avoir tenu lieu de *botes* aux anciens. Voyez-les dans les raisons un mot *Botes*. Ces objets peuvent être classés sous deux chefs différents: les *botines* fermées, que nous appelons aujourd'hui *brodequins*; & les *botines* ouvertes dont l'usage étoit ordinaire chez les soldats Grecs & Romains.

BOTINES fermées, Brodequins modernes. Cette chaussure appelée par les Latins *aluta*, étoit une petite bote de cuir de chevre, *pellis capra*, qui couvroit tout le pied & sa cheville jusqu'au mollet, où elle finissoit. Le nom d'*aluta* exprime la manière dont elle tenoit à la jambe par sa seule jusselle & sans courroies. *Aluta* est composé de l'a privatif & de *λύω* j'ache, qui fait *λύω*. On n'y voit en effet aucune courroie, aucun lien, sur les monuments antiques; les auteurs portoient de semblables chaussures & les soldats aussi, comme on le voit sur la colonne trajane. Ovide en recommande l'usage pour cacher les défauts d'un pied mal conformé:

Pes malus in nivea semper caletur aluta.

Les officiers des troupes romaines portoient des *botines* fermées, qui s'attachoient avec des courroies croisées sur les jambes, appelées *campagus*,

& qui ressembloient parfaitement aux *brodequins* dont se servent aujourd'hui les acteurs tragiques.

BOTINES OUVERTES, ARMURE DES JAMBES, JAMBARTS, COUISARTS, &c. On a donné ces divers noms à des espèces de *botines* que portoient les cavaliers & qu'ils quitoient avant d'entrer dans les villes. Sidoine en parle en ces termes: *alii explicandis ocreatum nexibus implicantes.* (Lib. 3, ep. 3.)

Elles consistoient en une plaque de métal qui enveloppoit le devant de la jambe, & s'attachait par derrière. Telles sont les *botines* de carton que l'on met aujourd'hui pour défendre les jambes de la trop grande ardeur du feu des cheminées. On voit ces *botines* suspendues à plusieurs trophées, où elles ont été prises quelquefois pour des boucliers longs. Le musée de Montemollini à Pérouse, en renferme une de bronze. M. le chevalier de Ners, qui a rapporté d'Italie en France une belle collection de vases étrusques avec d'autres antiques précieuses, possède deux de ces *botines* ouvertes de bronze, parfaitement ressemblantes à celles qui pendent aux trophées.

Le comte de Caylus regardoit une cornaline de sa collection, comme un des beaux monuments qui nous restent des étrusques. Gori l'avoit fait graver, (*Aluf. Etruf.* 1, pl. cxcv n°. 11), mais l'empreinte qu'il en avoit publiée, n'étoit pas exacte. Elle représente Achille, dont le nom est écrit sur la pierre en caractères étrusques. Il tient d'une main son bouclier, & de l'autre une espèce de *botine* qui servoit à couvrir le devant de la jambe. Il est certain que cette pièce enroit dans l'armure des anciens, & qu'Homère l'a souvent désignée par un terme que les traducteurs rendent ordinairement par celui de *cuisse*. Ce poëte voulant peindre Achille qui se prépare à venger la mort de Patrocle, dit que ce héros prit sa belle *chaussure* & l'attacha sur ses jambes avec des agrafes d'argent. Si l'on veut jeter les yeux sur la planche xxxi n°. s du s volume du recueil publié par ce savant comte, on remarquera que les *botines* étoient effectivement retenues par des courroies, & sans doute par des agrafes. Ces *botines* étoient communément de cuir de bœuf, & quelquefois de cuivre. Voici le passage d'Homère (*liv. 19 traduct. de Mme Dacier*).

„ Achille plein de rage & d'impatience, prend
„ les armes que Vulcain lui a faites. Il met les
„ *cuisseurs*, couvre sa poitrine de sa cuirasse étri-
„ celante, prend le baudrier d'où pend sa redou-
„ table épée, & charge son bras de ce bouclier
„ impénétrable, qui jete une clarté pareille à
„ celle de l'astre de la nuit. . . . Achille s'effaye
„ sous les armes pour voir si elles lui sont pro-
„ pres, & si son corps s'en conserve toute sa
„ liberté „

„ Un sarrabé d'agathe grise, rayé de blanc, de
la collection du même savant, (*Recueil. II, pl. 18,*
n°. 3) représente encore Achille, du moins selon

P p p ij

les caractères bien constamment écrits du temps. Ce héros, environné de ses différentes armes, prend celles qui devoient couvrir les jambes. C'est précisément le même sujet dont il avoit fait mention dans le premier volume; mais la composition en est absolument différente.

On trouve jusqu'à trois fois, dans la seule collection du baron de Stofch, Achille qui met ses bottines ou son armure des jambes.

Les héros grecs commençoient à s'armer par ces pièces, & c'est ce que pratique Agamemnon dans l'Iliade. (A 17, & II 131). Achille paroît dans cette attitude, sur un bas-relief de la ville Borghese, où un esclave agenouillé lui chauffe une seule botte. Quoiqu'Homère parle toujours de cette partie de l'armure au nombre pluriel, (*αἰνυῖται*) ce marbre est conforme à l'usage des siècles postérieurs, où les Romains (*Arrian. tabl. p. 13*) & les Grecs eux-mêmes (*Macrob. Saturn. liv. 5, c. 18*) ne portoient qu'une seule botte. Les Étoiliens, selon le Scholiaste d'Euripide, (*Broch. Mischel. liv. 3, c. 8*) la plaçoient à la jambe droite, & les Samnites à la gauche. (*Liv. l. 9, c. 40*).

Le tombeau du gladiateur Baton, célèbre par les funéraires somptueuses que lui fit Caracalla, & qui est placé dans la ville Panfilii, représente cet athlète armé d'une épée, d'un bouclier & d'une seule botte à la jambe gauche. Cette armure est placée sur le devant de la jambe, & liée par derrière avec des courroies. On voit une semblable armure, placée sur la même jambe, aux figures de Castor & de Pollux, ces deux héros si célèbres dans la gymnastique, peints sur un vase de terre cuite, & à celles de deux gladiateurs peints sur une lampe de même matière. L'athlète avancoit le côté gauche qu'il couvroit avec le bouclier; mais il faisoit alors la jambe gauche découverte; ce qui motivoit l'usage de la botte. Quant au flanc droit, il étoit retiré en arrière, & la jambe droite étoit garnie d'une légère défense, beaucoup moins forte que la botte que l'on aperçoit au gladiateur Baton.

Les bottes ouvertes par derrière, sont très-vissibles à un soldat sculpté sur un tombeau avec une épitaphe, dans Muratori. (*Deccet. 7*). Mais il ne s'est conservé à Rome, qu'une seule statue avec ces bottes; elle est dans la ville Borghese. Le parc de Versailles en réserme une seconde, qui est placée auprès du canal.

Le comte de Caylus a publié (*Rec. ut. pl. 20, n. 2*) une petite figure de bronze, qui porte aussi des bottes ouvertes.

Dans la collection des pierres gravées de Stofch, on en voit trois sur lesquelles l'amour est représenté se mettant les bottes ouvertes; & Enée paroît dans la même attitude, sur une prime d'émeraude de cette riche collection.

Ces monuments, que nous avons recueillis avec tant de soin & que nous indiquons avec tant de profusion, étoient nécessaires pour entendre les passages des anciens écrivains, relatifs à ces bottes.

Leur nombre a varié: tantôt on en portoit deux, & tantôt une seule. Homère en parle toujours au pluriel, *αἰνυῖται*; Tite-Live dit aussi (*lib. 1, 43*). *Arma his imperata, galea, clypeus, ocrea, lotica, omnia ex aro*. Plusieurs marbres nous les montrent toutes les deux. Souvent les écrivains grecs & latins ne font mention que d'une seule botte; tel est Polybe, (*Lib. 6, 25*) tel est Végèce, (*1, 20*): *Perdies sentis etiam ferreas ocreas in dextris cruribus cohibebantur accipere*. Tel est Tite-Live (*9, 40*): *Sinistrum cras ocrea telum*, &c. Cette botte s'offre aussi quelquefois seule à nos yeux, sur les marbres & sur les pierres gravées, & elle y est placée, tantôt sur la jambe droite, & tantôt sur la gauche.

Quant à la matière de ces bottes, celles dont parlent Homère & Hésiode, (*Sent. Herod.*) étoient de cuivre ou d'étain. Végèce, cité plus haut, fait mention de bottes de fer; & Virgile, (*Æneid. vi*) décrit des bottes d'argent.

L'étude des monuments nous apprend une particularité relative à ces bottes ouvertes, dont les écrivains ne font point mention: c'est de les voir quelquefois placées sur le derrière de la jambe.

Sur une sardoine de la collection de Stofch, on voit Castor & Pollux qui ont chacun le bras d'une jambe armé d'une plaque ou botte, tandis que le devant de cette jambe est nu. Un soldat de bronze, d'un pied de hauteur, qui étoit dans le cabinet du collège de S. Ignace à Rome, offroit la même singularité. On voyoit par derrière, l'armure de la jambe qui restoit une par devant. Cette figure étoit venue de Sardaigne avec d'autres bronzes aussi singuliers, qui ornoient la même collection.

BOTRYS, dans la Phénicie. BOTPTHNQN. Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur d'Élagabale.

BOTTIAEA, ou Macédoine, BOTTAION & BOTTIAION & BOTTEATON.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Leur type ordinaire est un cheval paissant.

BOUC. Cet animal étoit en grande vénération chez les habitants de Mendès en Égypte; & en général les Égyptiens n'immoioient jamais de bœufs, parce qu'ils représentoient leur dieu Mendès ou Pan, avec la face & les jambes de bœuf. Sous le symbole de cet animal lascif, ils adoroient le principe de la fécondité répandu dans toute la nature, & exprimé par le dieu Pan. Mais chez les Grecs, on immoloit le bœuf à Bacchus, parce que cet animal ravage les vignes. Le bœuf étoit, dans les peintures, la monture ordinaire de Vénus. La Vénus populaire étoit représentée montée sur un bœuf terrestre, dit Pausanias, & la Vénus marine se faisoit porter sur les ondes par un bœuf marin.

Le *bouc* étoit la victime que l'on promenoit autour des vignes, des preloirs, & que l'on immoloit au dieu du vin; & comme la tragédie naquit chez les Grecs pendant les vendanges, le *bouc* devint la récompense du poète qui mêla le premier aux louanges de Bacchus, celles des héros. Horace rapela, dans son art poétique (n. 210) ce prix décerné au plus habile des poètes tragiques:

Carmine qui tragico vilem certavis ob hircum.

Le ciseau des artistes grecs a rendu plusieurs *boucs* célèbres. On voyoit entr'autres à Delphes, dans le temple d'Apollon, un *bouc* d'airain que les habitants de Cléone, délivrés d'une maladie pestilentielle, y avoient consacré au soleil levant par le conseil d'un oracle. (*Pausan. Phoc.*) Le palais Giustiniani de Rome en renferme un très-fameux, dont la tête est d'un artiste moderne. On vit quelquefois dans les jeux du cirque à Rome, des enfans portés par des *boucs* sellés & bridés. L'anthologie (t. 1. c. 27, ep. 28) en fait mention, & des bas-reliefs antiques les représentent encore.

Bouc (on voit un) sur les médailles d'Égée en Thrace, de Paros, de Thessalonique, de Céléndris, de Syros, de Pharus.

Deux *boucs* se batent, sur les médailles de Thessalonique.

BOUCHE. La *bouche*, dit Winkelmann de qui nous empruntons cet article, & les yeux, sont les deux parties du visage les plus susceptibles de beauté. Celle qui est propre à la *bouche*, est si connue, qu'on ne se propose pas de la rapeler ici; on va faire seulement quelques observations relatives aux momens antiques.

La levre inférieure doit être ordinairement plus pleine que la levre supérieure, afin de produire l'inflexion sensible qui donne au menton un arrondissement doux & agréable. L'artiste qui a sculpté une des belles statues de Pallas, conservées à la Villa Albani, a donné à sa levre inférieure une saillie très-sensible, afin de mieux rendre l'air de gravité qui doit la caractériser. Les levres des figures humaines de l'ancien style sont closes, mais elles ne le sont pas entièrement aux figures divines de l'un & de l'autre sexe. Les têtes de Vénus ont ordinairement les levres demi-closes, pour exprimer la langueur & le désir. On observe aussi cette demi-ouverture aux figures héroïques, & Proserpine se sert du mot *biare*, pour peindre celle des levres de l'Apollon palatin.

*Hic equidem Phæbo visus mihi posterior ipso
Marmoreus tacita carmen biare lyra.*

Quant aux têtes qui sont des portraits, & où l'on ne reconnoît pas le beau idéal, telles que celles des empereurs, les levres sont toujours fermées.

Le bord des levres de quelques têtes du style ancien, est exprimé par une ligne tranchante; d'autres fois ce bord a une élévation insensible & paroît haché avec le ciseau. On employoit sans doute ce procédé, pour faire ressortir davantage le trait des levres, lorsque les figures étoient placées à une certaine distance.

On trouve rarement des figures qui aient les dents visibles, même pour exprimer le rire, si l'on excepte les satyres & les faunes. Winkelmann ne connoissoit qu'une seule divinité du style antique, ainsi représentée: c'est l'Apollon du palais Conti.

BOUCHER. } Ces établissemens, destinés
BOUCHERIES. } à la vente de la viande, n'étoient point représentés par le mot *macellum*, (Voyez ce mot.) parce que celui-ci désignoit un marché dans lequel on vendoit, non seulement de la viande, mais du poisson & d'autres comestibles.

Il ne paroît pas qu'il y ait eu chez les Grecs des *bouchers* & des *boucheries* dans les temps héroïques & du temps d'Agamemnon; car les héros d'Homère dépecent & font souvent cuire eux-mêmes leur viande. Divers passages d'écrivains grecs nous apprennent en général, qu'il y a eu depuis des *bouchers* dans la Grèce, & qu'ils vendent la viande au poids.

Nous formons plus instruits sur ceux de Rome. Il y en avoit deux corps ou *collèges*; il n'étoit pas permis aux enfans de ces deux classes de *bouchers*, de quitter la profession de leurs pères, sans abandonner à ceux dont ils se sépareroient, la partie des biens qu'ils avoient en commun avec eux. Ils élisoient un chef qui jugeoit leurs différends; ce tribunal étoit subordonné à celui du préfet de la ville, *præfetto urbis*.

L'un des *collèges* des *bouchers* ne s'occupoit d'abord que de l'achat des porcs; de là vint son nom, *suarii*; l'autre achetoit & vendoit les bœufs, les vaches, les veaux & les moutons; ceux-ci furent appelés *boarii* & *pecuarii*. Mais ils furent réunis par la suite en un seul *collège*. Les marchands de viande ou *bouchers* avoient sous eux des gens appelés *laniones*, *lanii*, & même *carnifices*, dont l'emploi étoit de tuer les bestiaux, de les habiller, de couper les chairs dans les tueries, *in lanienis*, & de les mettre en vente dans les marchés, *in macellis*.

On lit au Vatican l'inscription suivante, gravée sur une table de marbre blanc:

EX AUCTORITATE
TURCI APRONIANI V. C.
ARRAFFECTI. URBS
RATIO. DOCUIT. UTILITATE. SUA

DENTE. CONSUETUDINE. MI
CANDI. SUMMOTA. SUB. EXADIO
POTIUS. PECORA. VENDERE. QUAM
DIGITIS. CONLUENTIBUS. TRADE
RE. ET. ADPENDO. PICORE. CAPITIS
FEDIBUS. ET. SEVO. LACTANTE. ET
SUBJUGALANI. LANTIO. CEDENTIBUS.
RELIQUA. CARO. CUM. PELLE. ET. INTE
RANKIS. PROFICIAT. VENDITORI.
SUB. CONPECTU. PUBLICO. FIDE. PON
DERIS. CONFROBATA. UT. QUANTUM
CARO. OCCIS. PECORIS. ADPENDAT
ET. EMITOR. MORIT. ET. VENDITOR
COMMODO. OMNIUS. ET. PRÆDA
DAMNATA. QUAM. TRIBUNUS. OFFI
CIUM. CANCELLARIUS. ET. SCRIBA
DE. PECORIS. CAFERE. CONSUERE
RANT. QUÆ. FORMA. INTERDICTI
ET. DISPOSITIONIS. SUB. GLADI. PE
RICULO. PERPETUO. CUSTODIEN
DA. MANDATUR.

Cette ordonnance d'Apronius peut être ainsi traduite : „ La raison & l'expérience ont appris qu'il est de l'utilité publique de supprimer l'usage de la *mication* dans la vente des bœufs, & qu'il est plus à propos de la faire au poids, que de l'abandonner aux jeux des doigts. C'est pourquoi, après que l'animal aura été pesé, la tête, les pieds & le suif apparteniront au boucher qui l'aura tué, habillé & décomposé ; ce sera son salaire. La chair, la peau & les entrailles seront au marchand boucher vendeur qui en doit faire le débit. L'exaétitude du poids & de la vente ayant été ainsi constatée aux yeux du public, l'acheteur & le vendeur sauront combien pèse la chair mise en vente, & chacun y trouvera son avantage. Les bouchers ne seront plus exposés aux extorsions du tribun & de ses officiers ; & nous voulons que cette ordonnance ait lieu à perpétuité, sous peine de mort „.

Nous apprenons de ce monument précieux une coutume singulière des Romains pour l'achat & la vente de bœufs & de la viande. Avant l'ordo-

nnce d'Apronius, ces marchés ne se faisoient pas au poids & à la livre, comme chez les Grecs, mais par la *mication*. On donnoit ce nom au jeu bizarre qui est appelé *moure* ou *mora* en Italie & dans nos provinces méridionales. Ceux qui jouent à la *moure*, cachent une main fermée sous leurs vêtements, & la sortent subitement sous les deux à la fois, ou fermée, ou avec plusieurs doigts levés : tous les deux disent un nombre quelconque, & celui-là gagne, dont le nombre exprime à la fois celui des ses doigts levés, & celui des doigts levés de son adversaire.

On croit communément que la *mication* se pratiquoit avec une légère différence dans les marchés à viandes : si la forme des doigts levés étoit paire, le vendeur mettoit à sa marchandise le prix qu'il vouloit ; & si au contraire elle étoit impaire, ce droit appartenoit à l'acheteur. D'autres pensent encore qu'un seul des deux contractans levait subitement les doigts, & que l'autre devoit en deviner le nombre, pour avoir le droit de fixer le prix de la marchandise. De combien de différents & de querelles une manière de contracter aussi bizarre ne devoit-elle pas être la source ? Aussi croyons-nous qu'il faut chercher une autre espèce de *mication*, qui ne laisse aucune influence au sort, & qui cependant puisse être pratiquée à l'aide des doigts, *digitis conluentibus* : sont la trouvent chez les Arabes & dans toutes les Echelles du Levant. Les deux contractans se prennent une main, la cachent sous un pañ de leur habit, pour dérober la connaissance de leur marché aux spectateurs, se touchent réciproquement un certain nombre d'articulations des doigts & un certain nombre de fois ; jusqu'à ce que l'un & l'autre soient satisfaits des sommes représentées par ces atouchemens. Une pareille *mication* ne diffère de la manière ordinaire de contracter par la parole, qu'en ce qu'elle remplace celle-ci par le sonnet. Elle convenoit mieux à des marchés répétés mille fois par jour dans Rome, que toute autre espèce de *mication* entièrement dépendante du sort. Nous soumettons cette conjecture au jugement des lecteurs.

BOUCLE. Les antiquaires donnent ordinairement aux boucles antiques le nom de *fibula*, imité du mot latin *fibula*, qui désignoit plusieurs ustensiles & instrumens compris aujourd'hui sous celui de *boucles*. Voyez pour la plupart le mot *FIBULES*. Nous ne ferons mention ici que des boucles d'oreilles, & de celles que l'on portoit dans les narines des animaux pour les conduire.

BOUCLE des narines. Les anciens passaient un anneau dans les narines des taureaux & des vaches, pour les conduire & pour servir de bride. Il est souvent parlé de ces boucles dans les écrivains Orientaux ; & l'usage s'en est encore conservé chez les Indiens & dans quelques contrées d'Italie.

BOUCLES d'oreilles. Les femmes de tous les peuples anciens ont porté des boucles d'oreilles ; mais

les hommes ne se sont parés avec cet ornement, que rarement & par une recherche de luxe que les gens sages ont toujours blâmée. Plin. dit seulement (x. 37) que dans l'Orient, les hommes & les femmes portoient des boucles d'oreilles, sans que l'on trouvât cet usage plus indécemment chez un sexe que chez l'autre : *In Oriente quidem & viris aurum gestare eo loci (auribus) deus existimatur.*

Arrien vient à l'appui de Plin. (v. p. 436) en disant que l'on déposa dans le tombeau de Cyrus, les choses qui avoient servi à ce prince, telles que des colliers, des sables, des boucles d'oreilles d'or & de pierres précieuses.

L'usage en fut très-rare parmi les hommes de la Grèce & de l'Italie. Apulée parle à la vérité de boucles d'oreilles que portoient de jeunes hommes; Achille en porte aussi sur un vase de terre cuite du Vatican; & Platon fait mention dans son testament, (Diogen. Laert. 1, 3, segm. 42) de boucles d'oreilles d'or. Mais Xénophon (ibid. l. 2, segm. 50) reprochoit à Apollonide d'avoir les oreilles percées. Alexandre-Sévère (Lamprid. c. 41) défendit rigoureusement aux hommes l'usage des boucles d'oreilles, que l'historien déguise par le mot *gemmae*, à cause des pierres précieuses dont on les ornoit : *Dicunt gemmas viris usui non esse.* Enfin S. Augustin (Epist. 11, 73) s'en élève avec son zèle ordinaire contre l'usage que faisoient des boucles d'oreilles, les hommes de son siècle, *in aures vitiorum.*

Tout ce que nous allons dire sur les boucles d'oreilles dans le reste de cet article, ne regardera que celles des femmes. Pocock (t. 1. tabl. 61) a publié le dessin d'une figure égyptienne qui en porte; c'étoit la seule que Winkelmann eût vue avec cette parure. Le comte de Caylus en a publié une seconde, dont les boucles sont aussi larges que les joues.

„ Je n'avois jamais vu, dit-il, (Rec. I, 332) aucune représentation égyptienne, chargée de ces énormes pendans d'oreilles dont celle-ci paroît ornée; ce sont les mêmes dont Plaute disoit, en parlant d'un Carthaginois :

Mi. Viden! homines fœcinateos confegni?

Atque, ut opinor, dignos in manibus non habent.

At. Quid jam? Mi. Quia incedunt cum annulariis auribus.

Il faut convenir que jamais un auteur n'a en plus beau jeu pour tourner en ridicule une mode d'Afrique, qu'il n'étoit point regné dans le pays qu'il habitoit „

Quant aux statues grecques, on fait que la Vénus de Praxitèle portoit des boucles d'oreilles. Les filles de Niobé, la Vénus de Médicis, Leucothoe de la villa Albani, & une belle tête idéale de basalte vert, conservée au même endroit, ont les oreilles percées. Deux statues antiques ont encore leurs boucles d'oreilles travaillées dans le

même marbre. Ces boucles sont rondes & ressemblent à celles de la figure égyptienne de Pocock citée plus haut. Une de ces statues est à la villa Negroni, & c'est une des caryatides qui y sont conservées. L'autre est une Pallas que le feu cardinal Passionei avoit placée dans son hermitage, chez les Camaldulens, près de Frescati, & qui est passée en Angleterre après sa mort. On voyoit aussi, à la maison de campagne du comte Fede, dans la villa d'Hadrien, deux bustes de terre cuite, avec des boucles d'oreilles semblables.

Buonarroti (Off. sopra ale. vetri, p. 154) assureroit que dans les monuments antiques, les divinités seules avoient des boucles d'oreilles ou les oreilles percées. Mais cette assertion est démentie par les bustes d'Antonia, épouse de Drusus, d'une femme âgée, qui sont dans le Muséum du capitole, & par celui de Maudie conservé dans la villa Ludovici; tous les trois ont les oreilles percées.

Le comte de Caylus fait remarquer avec raison les rétes de n°. 5 & 8 des planches 77 & 78 du tome 1^{er}. de son recueil d'antiquités. Elles ne portent qu'une seule boucle attachée à l'oreille gauche. Aueun auteur n'a parlé de cette singularité, qui est attestée ici par deux monuments bien conservés.

La matière des boucles d'oreilles les plus précieuses étoit l'or, dans lequel on enchaînoit des pierres précieuses & sur-tout des perles. Le temps a respecté plusieurs boucles d'oreilles ornées de pierres : en voici les descriptions qui pourroient servir aux artistes.

Les deux boucles d'oreilles d'Herculanum, dessinées au n°. 3 de la 38^{ème} planche du 3^{ème} recueil d'antiquités publié par le comte de Caylus, sont remarquables, sur-tout à cause de la branche ou poinçon qui décrit une spirale, & qui, placée dans l'endroit où l'oreille étoit percée, y fixoit la boucle & l'y tenoit arrachée. Il faut convenir que cette parure étoit en sûreté & qu'elle ne pouvoit se perdre; mais aussi la pointe & le crochet devoient être fort embarrassans, & pouvoient même piquer celle que la mode assujétissoit à la bizarrerie. Pour remédier à cet inconvénient, on pouvoit couvrir avec de la cire cette pointe, quand elle étoit placée; mais, soit que l'on ait pris cette précaution, soit qu'on en ait pris une autre, il est certain qu'il étoit nécessaire de recourir à quelque chose.

Un grenat, taillé en poire & monté en or, fait le plus grand ornement de la boucle, qui porte une pandelonne.

L'autre à la forme d'une féve très-épaisse ou d'un gland d'or massif; & comme tout est de mode dans les parures des femmes, il faut croire qu'une boucle dont la forme n'a rien d'attrayant, & dont le poids devoit être fort incommode, puisqu'elle porte près d'un ponce & demi de hauteur, statoit néanmoins la vanité de celle qui en faisoit usage. Les Napolitaines des environs de

Porcici se servent encore aujourd'hui de semblables boucles d'oreilles.

Le comte de Caylus a donné aussi dans le volume second de son recueil, au numéro quatre de la planche 47^e, le dessin d'une boucle d'oreilles. Cette petite antiquité, chargée d'une vermicelle taillée en cabochon, très-bien sertie, paroît, dit-il, avoir servi de pendant d'oreilles. Le petit travail dont elle est ornée, est de bon goût, on l'a représentée des deux côtés.

On voit dans les *Mosumeni antiebi* de M. Guattani, année 1784, deux boucles d'oreilles trouvées avec un collier & une aiguille de tête dans un tombeau, hors de la porte S. Laurent à Rome. Elles sont ornées chacune d'un grenat & d'un saphir.

Pour ce qui est des boucles d'oreilles garnies de perles, il ne nous en reste aucune, parce que les acides attaquent cette substance, en partie animale & en partie calcaire, avec la plus grande énergie. Mais les écrivains latins nous ont conservé le souvenir des excès de prodigalité que ces vains ornemens ont fait commettre. Suetone raconte (c. 50, §. 3) que César aimait Serville mère de Brutus, & qu'il lui fit présent d'une perle achetée 6,000,000 sesterces; 5,350,000 liv. (évaluant à cette époque le sesterce avec M. Pagnon, à 4 sous 6 deniers). *Ante alios dilexit M. Bruti matrem Serviliam, cui & proximo suo consulari fenagies sesteris margaritarum mercatus est.* De là vinrent les plaintes de Plina & de Sénèque. Ce dernier parle de boucles d'oreilles ornées de plusieurs perles d'un si grand prix, qu'elles absorboient chacune la valeur d'un riche patrimonial (De vit. beat. c. 17) : *Quare uxor tua locupletis domus censum auribus geris ?* & de Benef. vii, 9) : *Video uxoribus, non singulos singulis auribus comparatos; jam enim exaristata aures sunt auri ferendo; junguntur inter se, & insuper alii binis superponuntur.* Non satis mulieribus infamia viros subjecerat, nisi bina ac terna patrimonialia auribus pendisset. Pline est encore plus énergique dans ses plaintes que Sénèque, & il nous apprend que les dames romaines appeloient crozales, ces boucles d'oreilles garnies de perles en pandolques, & qu'elles leur donnoient ce nom à cause du bruit qu'elles faisoient par leur choc. (ix, 35) : *Hoc, unguis, digitis suspendere, & binos ac ternos auribus, faminarum gloria est.* Subeunt luxuria ejus omnia, & tadia exquisita perditio nepotum; signidem cum id fecere, crozalia appellant, seu sono quoque gaudent, & collisus ipso margaritarum.

Les femmes du peuple portoient des boucles d'oreilles de bronze, telles que nous en offre le cabinet de Sainte Gèneviève, & telles que Pignorius (de servis p. 410) en décrit une garnie de verres colorés ou de pierres fausses.

BOUCLES DE CHEVEUX. Voyez CHEVEUX. Nous ferons observer seulement ici que les femmes barbares sont représentées ordinairement sur les mo-

numents antiques sans boucles, & avec des cheveux unis & lisses. Il faut y remarquer encore que les jeunes hommes portoient, comme les jeunes filles, des cheveux courts & frisés, mais sans boucles autour des oreilles, ainsi qu'on le voit aux dernières.

BOULIER. Cette arme défensive est, avec le casque, la plus ancienne dont il soit fait mention dans les écrivains. Elle paroît sur les marbres & le bronze dans les sujets des temps héroïques; les héros mêmes n'y portent ordinairement d'autres armes que le casque, le boudier & l'épée. Les premiers boucliers, dont se servirent les Grecs & qui furent portés par Proetus & Acrisius, (Pausan. Corinth. 6.) furent treillis avec de l'osier; de là vint le nom *oia* que leur donna Hétychius. Virgile parle de cet élaie façonné en boucliers (Æneid. lib. vii, v. 631).

Flestantque salicæ

Umbonum cratic.

On y substitua des ais de bois léger, tels que le figuier, le saule, le hêtre, le peuplier, &c. comme nous l'apprend Pline (vi, c. 40). Mais la matière la plus ordinaire des boucliers, fut le cuir de bœuf; ce qui les fit appeler boucliers de cuir de bœufs, *aspidia sima*. On assembloit à cet effet plusieurs cuirs avec de lames de bronze. Le bouclier d'Ajax (Iliad. II, 212) étoit fait de sept cuirs de bœuf, couverts d'une lame de bronze. Celui du fils de Thétis, (Iliad. T, 270) formé de plusieurs cuirs, étoit fortifié de deux lames d'airain, de deux lames d'étain, & d'une cinquième d'or.

Le milieu du bouclier, *epicentron, pterocentron, umbo*, étoit garni d'une plaque de métal, (Polyb. vi, 25) capable de résister aux armes des ennemis. Cette plaque, appelée *epicentron* par les Grecs, & proprement *umbo* par les Latins, étoit relevée en bosse, & servoit à repousser les combattans ennemis. (Marcial) :

In turbam incidere; cunctos umbone repelle.

Souvent on garnissoit l'*umbo* de fils de métal tournés en cercle ou en spirale; c'est pourquoi on en trouve dans les anciens camps romains. Il est difficile d'assigner à ces cercles un autre usage. Fixés au bouclier, ils rompoient les coups des épées & en émoussèrent le tranchant.

Le luxe s'empara bientôt de l'*umbo*, & lui donna diverses figures: nous en parlerons plus bas, en faisant l'énumération des symboles qu'elles représentoient. La première matière de l'*umbo* fut le fer; ensuite on le fit d'argent & d'or. Virgile (Æneid. x, 275) :

Vestis umbo vomit aureus ignes.

De là vinrent les dénominations des troupes qui portoient

portent des boucliers convertis de ces métaux, *Argraspides* & *Chryseaspides*.

Les boucliers avoient ordinairement deux espèces d'anles dans leur concavité : l'une, plus grande au milieu, servoit à passer le bras, & l'autre, plus petite vers le bord du bouclier, servoit à passer la main pour le retenir. Les Grecs les appelaient *Oraxones* ou *Oraxères* ; mots qui ne se trouvent point dans Homère. On peut conclure que ces anles, ou au moins la plus grande, étoient alors inconnues.

Les guerriers suspendoient, avant l'invention de ces anles, leurs boucliers au cou, avec une longue courroie ou une lame de bronze, appelées *Πίστραξ* ou *Τεταπύρις* ; par ce moyen ils pouvoient rejeter leurs boucliers sur le dos lorsqu'ils marchaient, ou même les porter sous le bras, sans délier cette courroie qui étoit fort longue, & qui paroît souvent sur les monuments étrausques.

On voit distinctement ces deux anles sur un sombeau du capitole, dont le bas-relief représente un fantassin combattant une amazone à cheval.

Lorsqu'on suspendoit après la guerre les boucliers aux voûtes des temples, on en détachait les anles, de peur que dans une fédition, le peuple ne s'en fût pour s'armer & se défendre. Voyez *Ant.*

On voit dans Eschyle que les guerriers attachoient quelquefois des sonnettes à l'aube de leur bouclier, afin d'effrayer les ennemis par ce bruit imprévu.

Les boucliers des Argiens étoient ronds : c'est à quoi on reconnoît Diomède leur roi, sur les pierres gravées. Virgile (*Æneid.* *tit.* 636) compare l'œil rond de Polyphème au bouclier des Argiens :

*Toto lumen tercerbrannus acuto
Ingenis, quod torva solum sub fronte latebat,
Argolicis clypei . . .*

Les Amazones ne portent pas toujours sur les maîtres leur *pelte* ou bouclier courbé en faux. Elles sont armées d'un bouclier rond, sur un bas-relief de la villa Albani, qui représente un combat de ces héroïnes.

Les Grecs portoient également le bouclier sur l'un ou l'autre bras. Hector étoit sur le point de combattre contre Ajax, le vante de cette adresse. On voyoit dans une peinture antique, dont le cardinal Albani conservoit le dessin, un gladiateur de l'espèce des mirmillons, qui portoit son bouclier sur le bras droit. Un autre gladiateur qui combat un ours sur une pierre gravée du baron de Stofch, porte le bouclier de la même manière. Opposée à l'usage ordinaire, cette manière de s'en servir pouvoit marquer ici l'adresse avec laquelle le gladiateur faisoit passer ses armes d'une main dans l'autre.

Les anciens avoient coutume d'orner leurs bou-
Antiquités. Tome I.

cliers de symboles ou figures allégoriques, qui indiquoient les qualités qui leur étoient propres, ou qui attestoient l'ancienneté de leur origine & la valeur de leurs ancêtres. Hérodote dit (*lib.* 1) que cet usage fut introduit par les Cariens.

Le bouclier étoit l'arme la plus distinguée, & les poètes anciens se plurent à détailler les divinités qui ornoient le bouclier de leurs héros. On connoît la description du bouclier d'Achille par Homère, du bouclier d'Hercule par Hésiode, & de celui d'Énée par Virgile : il est vrai que ces descriptions sont en grande partie l'ouvrage de l'imagination des poètes. Le bouclier d'Achille offroit ailleurs un cheval marin, pour indiquer l'origine du fils de Thétis. C'étoit une Gorgone lançant des regards effroyables, qu'on voyoit sur le bouclier d'Agamemnon : celui d'Étécle, l'un des sept héros de l'expédition, contre Thebes, présentait un homme escaladant les murs d'une ville ; la devise du bouclier de Parthénopée, l'un de ces sept héros, étoit un sphinx tenant un homme entre ses pattes : un amour armé de la foudre, ornoit le bouclier d'Alcibiade (*Plut. in Alcibiad.* p. 179) : Ménélas avoit un dragon (*Pausan. Phoc.*) sur le sien ; Hector portoit un lion. Idoménée un coq, Épaminondas un dragon, Amycus une écrevisse de mer, symbole de la prudence.

La devise du bouclier d'Ulysse étoit un dauphin, symbole qui lui étoit si particulier, que Lycophron, sans nommer ce héros, croit le désigner d'une manière assez caractéristique par l'épithète de *Δαφνισσικος*. Cette dénomination donnée à Ulysse par Lycophron, est justifiée par le témoignage de Plutarque, qui rapporte la raison de ce choix. Une tradition reçue parmi les habitants de l'île de Zacynthe, portoit que Télémaque étoit tombé dans la mer & ayant été sauvé par des dauphins, son père avoit voulu par reconnaissance, qu'un de ces poissons fût gravé sur son cachet & représenté sur son bouclier.

Seul entre les sept héros ennemis de Thebes, Amphyrarus ne portoit point de symbole sur son bouclier, parce que, disent Eschyle & Euripide, il se contentoit d'être courageux & brave, sans en faire parade.

Les sujets de Romulus se servoient du bouclier rond des Argiens, *Imbris* proprement dit, & le véritable *clypeus* dont il est si souvent parlé dans les poètes latins. Nous avons vu plus haut Virgile comparer l'œil du géant Polyphème au bouclier rond des Argiens ; nous allons voir le chantre des métamorphoses (*xii*, 851) l'appeler *clypeus* ; de là on peut conclure que le bouclier rond étoit celui qui désignoit le mot *clypeus*.

*Unum est in media lumen mihi fronte, sed
inflar
Ingenis clypei.*

D'ailleurs le poëte Attius (in *Agamemnon*) le comparoit au ciel, pour exprimer sa rotondité : *In altissimo cœli clypeo temo superat stellas*. Virgile dit aussi (*Æneid.* II, 227) :

Clypeusq; sub orbis reguntur.

Quant à la grandeur du *clypeus*, on fait qu'il couvroit presque tout le corps, c'est-à-dire, les épaules, le tronc, les cuisses, & les jambes, comme les couvrit depuis le bouclier carré long, *Scutum*. Voyez ce mot. Toute la différence qu'il y eut depuis entre le *clypeus* & le bouclier rend de la cavalerie romaine, appelé *Parma*, (Voyez ce mot) consista dans la grandeur du premier, & dans la petiteesse jointe à la légèreté du second.

Romulus, ayant réuni à son peuple les Sabins, adopta, comme nous l'apprend Pline, (*Romul.*) leurs boucliers carrés longs, *scuta sabina*; & ils devinrent l'arme de l'infanterie. Tantôt le *scutum* étoit plat, & il représentoit alors le *ypsilon* des Grecs; tantôt il étoit courbé en forme de suite ou de canal, & c'étoit alors celui que les Grecs appeloient *Drypas*.

Voici la description que Polybe nous donne des boucliers romains, tant pour la cavalerie, que pour l'infanterie (*lib.* 6, c. 4, trad. de Thuillier.).

Les hasaïres plus avancés en âge, ont ordre de porter l'armure complète, c'est-à-dire, un bouclier convexe, large de deux pieds & demi, (romains) & de long de quatre pieds. Le plus long *scutum* n'a environ que quatre pieds & une palme; il est fait de deux planches collées ensemble, & il est couvert par dehors; premièrement d'un linge, & par-dessus d'un cuir de veau. Les bords en haut & en bas sont garnis de fer pour recevoir les coups de taille, & pour empêcher qu'ils ne se pourrissent contre terre. Le convexe est encore couvert d'une plaque de fer, laquelle par les grands coups, comme de pierres, de saïffes & de tout autre trait violent.

Les boucliers de la cavalerie (*parma*) étoient faits de cuir de bœuf, & assez semblables à ces gâteaux dont on se sert dans les sacrifices. Cette sorte de bouclier n'étoit d'aucune défense; & s'il n'étoit jamais assez ferme pour résister, il n'étoit beaucoup moins lorsque les pluies l'avoient amolli & gâté.

Ce passage indique la raison pour laquelle on ne trouve point de boucliers, dans les mommens ni dans les ruines; quand même ils auroient été absolument formés de cuivre, ainsi qu'on l'a pratiqué pendant quelque temps & chez quelques nations. Ces boucliers, toujours matelassés dans l'intérieur, n'ont jamais eu assez d'épaisseur ni assez de consistance pour se conserver jusqu'à nous. Ceux qui ont été fabriqués avec plus de solidité, ont servi de modele aux boucliers voisins, que la superstition & la vanité des hommes ont souvent

répétés. Leur matière a résisté aux outrages du temps, parce que ne devant point être employée à la guerre, on n'en a ménagé ni le poids, ni l'épaisseur.

À l'égard du fer dont parle Polybe, je ne doute pas que les boucliers de son temps ne fussent garnis de ce métal, ni que leurs formes & leurs proportions ne fussent conformes à celles qu'il décrit. Mais comme il est constant que sur ces points même, il y a eu de très-grandes variétés, on doit croire que l'on a fait aussi usage du cuivre dans les pays où il étoit plus commun. Ce métal avoit la même utilité que l'auteur donne au fer, & les lames en étoient plus légères.

Si les cercles de métal dont nous avons parlé plus haut, ont servi chez les Romains à décorer les boucliers ou à leur donner plus de défense, il n'a pas été possible de les employer autrement que pour marquer le milieu de la partie convexe, sur-tout dans les pays où les arts moins connus ne donnoient pas la facilité de charger les boucliers de peintures ou d'autres ornemens plus savans. Il est au moins constant qu'on les embellissoit d'un cuivre très-mince, & très-léger, comme plusieurs boucliers représentés dans des bas-reliefs, & sur-tout sur le piedestal de la colonne trajane, semblent l'indiquer. (*Caylus* 2, pl. 93, n°. 3.)

Il ne paroît pas que les Romains aient adopté la *Pelta* des Grecs, (Voyez ce mot) ce bouclier courbé en forme de croissant ou de faux, qui est un des attributs principaux des Amazones. Les troupes auxiliaires tirées de la Grèce, de l'Espagne & de l'Afrique, conservoient seules dans les camps romains l'usage de cette arme particulière. Quant au bouclier couvert de peaux garnies de poils, appelé *maritus* par Homère (*Iliad.* E. 452), il n'en est fait aucune mention dans les auteurs latins. C'étoit sans doute un reste des armes grossières qu'employoient encore les Grecs au siècle de la guerre de Troie.

Les Romains reprennent des Grecs l'usage de charger les boucliers de symboles & d'ornemens. Comme eux, ils y gravèrent les hauts faits de leurs ancêtres. Virgile s'est conformé à cette pratique dans la description d'un bouclier (*Æneid.* 7, 658) :

*Clypeusq; insignis patrum,
Centum angues, cinglansq; geris serpentibus
hydram.*

Souvent on voyoit briller sur leurs boucliers les images de leurs ancêtres. Silius le dit du bouclier de Scipion l'Africain (17, 401) :

*Terribilem ostentans clypeum, quo patris & una
Calatis patris spirantes prælia dira
Effigies.*

Ils y faisoient graver aussi leurs propres exploits.

Hirtius (*Bell. Hispan. c. 25*) : *Cum ad dimicandum in planitiem se contulissent, sententurque laudis insignibus praefulgentes opus calatum.* Ils y attachoient les chaînes d'or & les autres dons millitaires qu'ils avoient reçus de leurs chefs.

Chaque légion portoit des boucliers peints, d'une couleur particulière, & chargés de symboles qui servoient à faire distinguer les légionnaires de ceux des autres légions, tels que le foudre, une ancre, un serpent, &c. On ajoutoit à ces symboles les signes distinctifs de chaque cohorte, les noms du général, du centurion & du soldat auquel appartenait le bouclier. (*Végèce, II, 17.*) Ces marques étoient nécessaires pour que chaque soldat pût reconnaître son bouclier au premier signal; car on les déposoit dans une tente, ou dans un magasin particulier, d'où il étoit défendu d'en sortir aucun sans l'ordre exprès des chefs. De là vient que les écrivains latins ayant à peindre un camp & une troupe surpris, disent toujours que les soldats étoient sans boucliers & sans épée.

Lorsque les anciens étoient attaqués dans un moment où ils n'avoient point de boucliers, ils rouloient autour de leur bras gauche, les soldats leur habit des champs, *sagum*, les citoyens leur toge; & ils l'opposoient comme un bouclier aux coups des ennemis. Tacite (*Hist. v, 32, 5*). Tit-Live (*xv, 16*). César (*de Bell. Civil. I, 75*) raconte aussi que ses soldats ayant été sans arme dans le camp d'Afranius pour une conférence, se virent attaqués en trahison par la cavalerie d'Afranius, & qu'alors ils ôterent leur *sagum* pour s'en former autour du bras une espèce de bouclier: *Dextras in repentino periculo sagis involviss, atque ita gladiis distractis se a cetratis & equitibus Afranii defendisse.* C'est ce que Nonius (*II, 145*), appelle *clupeare brachium chlamyde*.

Les peintures & les autres ornemens des boucliers exigeoient un soin particulier pour leur conservation. C'est pourquoi lorsque les soldats étoient dans le camp, ils les couvroient avec des écus de cuir, qui les mettoient à l'abri des chocs & des frottemens.

Ces soins pour la conservation du bouclier n'avoient encore d'un autre principe plus relevé. C'étoit l'opinion commune des Grecs & des Romains, qu'un soldat étoit déshonoré, lorsqu'il se faisoit enlever ou lorsqu'il abandonnoit son bouclier sur le champ de bataille. Illocute nous l'atteste dans sa harangue sur la paix. Cette fante militaire étoit punie de mort chez certains peuples de la Grèce; & les Lacédémoniens chassèrent de leur ville le poète Archilochus, parce qu'il avoit dit dans ses vers qu'il valoit mieux perdre ses armes que la vie. Horace avoue (*Od. II, 7, 9*) qu'il avoit honteusement abandonné son bouclier pour fuir à la bataille de Philippes avec Pompéius Varus:

*Tecum Philippas & ceterum fugam
Sensu relicta non bene parvula :
Cum fracta virtus & minaces
Turpe solum tergere mento.*

Les Lacédémoniens faisoient leurs derniers adieux à leurs fils prêts de combattre les ennemis, les armoient, & en leur donnant le bouclier, elles leur disoient, *è mir, è iri mir : raporte cette arme, ou sois rapporté sur elle.* Apophtegme qu'Aulone a délayé dans ce distique. (*Epig. 24, 1*) :

*Master Lacana clypeo obarmans filium,
Cum hoc, inquit, aut in hoc redi.*

Pour entendre cette exhortation laconique, il faut connoître & le préjugé sur l'abandon du bouclier que nous venons d'exposer, & l'usage où étoient les anciens d'emporter du champ de bataille les morts sur leurs boucliers.

C'est ainsi que le corps de Lausus est rapporté dans l'Énéide (*x, 841*) :

At Lausum socii exanimem super arma ferebant.

Ainsi est rapporté Atys mourant, dans la Thébaïde (*rim, 637*) :

*Talia jactabant : subito cum pigra tumultu
Exparuit domus, & multo sudore receptus
Fertur Atys, servans animam jam sanguine nullo,
Cui manus in plaga, pendens languida cervix
Exterior clypeo.*

Boucliers voisés avec ou sans portrait. L'honneur que les anciens attachoient à conserver leur bouclier, les a d'abord engagés à présenter cette armure défensive à la divinité, après en avoir dépouillé l'ennemi. Cette arme étoit d'ailleurs la plus apparente, quand elle étoit appendue dans les temples ou dans les lieux publics. Il n'est donc pas étonnant que cet usage ait été si long-temps pratiqué, & que les Romains l'aient emprunté des Grecs.

La vanité & la superstition s'emparèrent ensuite de cette pratique, la fournirent à leurs travers, & ne conservèrent qu'à peine le souvenir de son premier principe. Les boucliers qu'on offroit dans la suite des temps, conservèrent, il est vrai, la forme circulaire; ils étoient composés des plus riches métaux, & travaillés avec le plus grand soin; mais l'ennemi ne les avoit jamais portés. Il paroît que le marbre a été employé à ce même usage; mais les boucliers voisés de cette matière sont très-rare, même avec des bustes ou des portraits. Voyez CLOREUM.

On appendoit les boucliers voisés dans les endroits publics & dans les édifices consacrés aux dieux, soit qu'ils fussent peints, soit qu'ils fussent

sent partie des édifices particuliers : Plinè dit qu'Appian Claudius consacra le premier à Rome des boucliers votifs, l'an 259 de Rome : *Suorum slypae in sacro, vel publico loco privatim dicare primum instituit Appian Claudius, qui consul cum Perillio fuit, anno ab U. C. 259. Posuit enim in Bellona ade majores suos, placuitque in ancello spectari, & titulus honorum legi. Decora res, utique si liberorum turba parvulis imaginibus cum nidum aliquem sobolis pariter ostendat : quales slypae nemo non gaudens severèque aspiciat.* (35, 3.) Pas les mots *titulus honorum*, Plinè indique les inscriptions que l'on plaçoit sur les boucliers votifs ou au dessous, & qui apprennoient les noms de ceux qui les offrirent, & de ceux en l'honneur desquels on les consacra. C'est ce que nous apprend (*de legat. ad Caicum*, p. 1033) Philon, lorsqu'il décrit les boucliers votifs offerts par Pilate en l'honneur de Tibère dans le palais d'Hérode, & qui, sans être chargés d'aucun portrait, étoient accompagnés d'une inscription appelée *titulus* par les Latins.

Les édiles P. Claudius & P. Sulpicius Galba, firent fabriquer, avec l'amende à laquelle ils avoient condamné les marchands de blé monopoleurs, douze boucliers dorés, & les placèrent dans le capitolé. Ce fut aussi dans le temple du capitolé, au dessus des portes, que Q. Marcius attaché le portrait d'Asdrubal, qu'il avoit trouvé parmi les dépouilles des Carthaginois vaincus en Espagne. Ce bouclier votif périt dans le premier incendie du capitolé.

Ces consacérations des boucliers votifs étoient accompagnées de cérémonies religieuses, de jeux & de festins publics. Nous l'apprenons de plusieurs inscriptions antiques, & sur-tout de la suivante (Gruter. 441, n. 7) :

NESTORI
ABO. NEPETE
NIC. LUDOS. FECIT.
ET. DEDICATIONE
STATUAL. PATRONI
QUAM. IPSE. POSUIT
ET. CLYPEI. SUL. STRUM
MUNICIPIBUS. NEPETHIS
SEULUM. DEDIT.

Ce seroit ici le lieu de parler du bouclier de Scipion, (Voyez ce mot) qui est conservé à la bibliothèque du Roi. Il seroit un véritable bouclier votif, s'il représentoit la continuation de ce héros ; Winkelmann refuse d'y reconnoître ce beau trait de la vie de Scipion. C'est pourquoi nous n'en ferons mention qu'à son article particulier. Nous n'avons pas la même raison pour saire un second bouclier de la même collection, qui est d'argent & presque de la même grandeur. Ce bouclier paroît être votif. Il est rond & ne porte d'autres figures que celles d'un lion & d'un palmier sculptés dans son milieu, in umbone. Le selle

du champ est rempli par des traits d'ornemens vagues & indéterminés.

Voici un exemple de l'usage des boucliers votifs, conservé en Angleterre long-temps après les Romains. *Academon me gagebo. O Dribton dribton hinc à Ivaris the me hinc art feris buton hyome salls hinc agens willer.* Cette inscription danoise est gravée sur la circonférence d'un bouclier d'argent ; Hicet (*Dissert. epistolaris*, p. 187, 188) l'a traduite ainsi en latin : *O Domine, domine, illum semper defende, qui me secum circumgestaverit : illi vota sua concede.* Ce savant Anglois prend ces paroles pour une sorte d'enchantement magique, & avoue qu'il n'entend pas les trois premiers mots. Mais en les rapprochant de ce qu'il dit dans sa grammaire (vol. 1, p. 95) francothéologique, on peut leur faire signifier : *Edwens m'a gagné dans le combat.*

Ce bouclier fut découvert en Angleterre sur la fin du dernier siècle, avec cinq anneaux d'or d'un grand prix, cent pièces d'argent frappées sous le règne de Guillaume le Conquérant, & un plat de même métal. Hicet conjecture que ce trésor aura été caché en terre par quelque seigneur Anglois qui, souffrant impatiemment la domination du monarque normand, se sera retiré dans les marais de l'île d'Éli, après s'être révolté contre son souverain.

Les Romains appeloient *clupeum* un portrait en bronze ou autre métal, qui étoit rond, & que l'on consacroit dans les temples. Il faut le distinguer du *slypae*, lorsque celui-ci signifie un bouclier dont il avoit la forme. Les portraits des empereurs qu'on attachoit aux enseignes militaires depuis la pointe jusqu'au milieu de la haste, étoient des *clupeum*. On convient cependant que l'on confondit quelquefois les deux mots, & qu'ils furent employés indifféremment pour exprimer ces espèces de médaillons.

On trouve dans les magasins du cabinet de Portici, une grande quantité de petits bustes en bas-reliefs, appliqués sur des champs ronds, comme le seroit celui d'un bouclier : ces bustes pouvoient être attachés contre un mur ou en quelque autre endroit, par le moyen d'un estampon qui y étoit scellé ; & leur ressemblance avec la figure d'un bouclier les faisoit appeler *clupeum*. On en trouve qui représentent des têtes d'empereurs & d'impératrices ; & l'on en voit deux autres, mais en marbre & de grandeur naturelle, dans la vigne Alizier, & un dans le capitolé.

Une inscription grecque nous apprend que l'on faisoit graver sur des médaillons les portraits de ceux que l'on vouloit honorer. On y lit : *ΓΡΑΠΤΑΝΤΕ ΕΝ ΟΙΝΟ ΕΝ ΚΡΙΣΙΝ, un portrait peint ou gravé sur une arme en or.* Cette arme devoit être un bouclier, *scutis*, dit Plinè (35, r. 3) *quibus apud Trojam pugnatum est, continebantur imagines ; unde & nomen habuere slypeum.*

Les Romains adoptèrent cet usage; le Sévât décima à Claude le gotique un bouclier d'or, sur lequel étoit gravé son portrait, dit Trebellius Polion : *Clypeum aureum Senatus totius judicio in romano curia collocatum est, ut etiam nunc videtur expressa thorace vultus ejus imago.*

Macrobe (*Sat.* 1, 3) appeloit ces portraits sur des médailles, *clypeata imagines*, & il rapporte à leur sujet un bon mot de Cléon qui, voyant dans une province un grand portrait (en huile de son frere Quintus qui en avoit été gouverneur, & dont la taille étoit au dessous du médiocre, s'écria : la moitié de mon frere est ici plus grande que ne l'est sa personne entière : *Cum in ea provincia, quam Q. Cicero frater rexit, videret clypeatam imaginem ejus, ingenuibus lineamentis usque ad pectus et mox pectum (erat autem Quintus ipse statura parva) ait : frater meus dimidius major est quam totus.*

Bouclier de Scipion. Voyez Scipion.

Bouclier sur les médailles.

Les peuples du Péloponèse gravoient sur leurs boucliers la première lettre de leurs noms, afin de se distinguer dans les combats. Ils ont suivi cet usage sur leurs médailles, car on n'y voit souvent qu'un monogramme formé par les deux premières lettres de leur noms.

Bouclier Béotien sur les médailles. Ce bouclier est oval, avec deux échancrures vers le milieu. On en voit une sculptée dans les ruines du temple d'Apollon à Amyclée; il est gravé sur les médailles des Béotiens, des Thébains, de Tanagra, de Thefix.

Boucliers sur les sceaux.

Dans les médailles postérieures aux Antonins, rien de plus ordinaire que de voir des empereurs tenir de la main gauche un bouclier orné de diverses figures, & du monogramme de J.C. depuis Constantin. Le bouclier marque ici la protection que les princes doivent à leurs sujets. Il fut placé par la même raison sur quelques sceaux de Louis le Débonnaire, de Charles le grès & de Louis VII. On le voit ordinairement dans les sceaux des empereurs d'Allemagne, depuis Conrad I jusqu'à Othon I, & dans ceux des grands seigneurs de Langue doc, de Bretagne & de Lorraine. Heineccius a décrit les différentes formes de cette arme défensive. Ce savant observe qu'on l'attachoit au cou avec une chaîne ou une courroie, pour ne le pas perdre dans le combat. Il ajoute que la variété des images & des peintures dont le bouclier étoit orné, a donné naissance à l'écu dans les armoiries & à tout l'art héraldique. *Nouvelle diplomatique.*

BOUGIE. Quoique les anciens se servissent habituellement d'huile pour s'éclairer pendant la nuit, comme nous l'attestent l'immense quantité de lampes antiques découvertes en tous lieux & les beaux candélabres d'Herculanum destinés à porter ces lampes; il est cependant certain qu'ils employoient aussi la cire au même usage, & qu'ils

se servoient de bougies. Plaute y fait allusion (*Cureul.* 1, 19) :

Tute tibi parer es, lautus lucet cereum.

Martial en fait une mention expresse le vers suivant (*xxi.* 42) :

Mic tibi nocturnos praestabis cereus ignes.

Plutarque (*Quaest. romen.* 3) dit que les flambeaux portés dans la cérémonie du mariage par des enfans ayant pere & mere, étoient de cire. Les flambeaux qui brûloient dans les sacrifices & autour des cadavres, étoient aussi faits avec de la cire étendue sur des cordes ou sur des feuilles de papyrus. Nous l'apprenons de Servius (*Æneid.* 7, 731) : *Funalia a funibus, qui intra ceram sunt : hos ante usum papyri circa circumdatos habebant.* Suétone (*Jul.* 84, n. 6) dit que deux factieux brûlèrent un cercoeil avec les torches allumées qui l'entouroient : *Leſum repente duo quidam gladiis succincti succendentes ardentibus cereis.* Mais ce n'étoit pas seulement des torches de cire dont on faisoit usage dans les funérailles, on y portoit aussi des torches de bois résineux, appelées proprement *faces*. C'est pourquoi Sénèque réunit toujours ces deux combustibles, *cerei & faces*, lorsqu'il parle des funérailles (*Épist.* 122 : *Isti mihi defunctorum loco sunt : quantum enim a funere abjunct, & quidem acerbo, qui ad faces & cereos vivunt ?* & (*de Tranquill.* c. 11) *toties in vicinia mea conclamationum est ; toties prater limen immaturas aequas fax cereusque praestitit.* Et (*de Brevit.* vit. c. 20) *ut mœchule illorum funera, tanquam minimum vivunt, ad faces & cereos decenda sunt.*

Le cruel Néron ajoutoit à la rigueur des supplices qu'il faisoit infliger aux damnés, la dérilion la plus révolante. Il se servoit de ces malheureux pour s'éclairer pendant la nuit en guise de torches; c'est-à-dire, qu'après les avoir cloués à un poteau, on les revêtissoit d'une tunique de papyrus enduite de cire, à laquelle on mettoit le feu. Tacite nous a transmis le souvenir de cette horrible cruauté (*Annal.* xv, 447) : *Percontibus ad dita ludibria, ut serarum tergite comelli, laniati cœnum interirent, aut crucibis affixi, aut flammam, atque ubi defecisset dies, in usum nocturni luminis uterentur.* Ce farouche tyran éclaira un jour le peuple romain assemblé dans un amphithéâtre, avec ces feux abominables, comme nous l'apprend l'ancien scholiaste de Juvénal (*Sat.* 1, 55) : *Tigellinum si leſeris, vivit ardebis ; quem admodum in munere Neronis viri arserunt, de quibus ille jussisset cereos fieri, ut lucerent spectantibus, cum fissa essent illis guttura, ne se curvarent. Nunc maleficus homines tædæ, papyro, & cera superſteſſiabant, & sic ad ignem admovevi jubebat, ut arderent.*

Les Romains s'envoyoient en présent pendant

les saturnales, des bougies que l'on allumoit sur les autels de Saturne. Ces bougies tenoient lieu des victimes humaines que les premiers hommes offroient au pere de Jupiter, lorsque Hercule leur expliqua l'oracle suivant, par lequel ils croyoient que ces affreux sacrifices leur étoient commandés :

Καὶ κεφαλὴ ἀγρὸν καὶ τῶν περὶ πύκνυντι θάμν.

Le héros leur fit entendre que le mot θάμν, désignoit des bougies ainsi que des hommes ; & que par conséquent ils pouvoient substituer la première offrande à la seconde. Macrobe (*Saturn.* 1, 7, § 12.)

BOVIANUM, dans le Samnium, aujourd'hui *Bojano*.

M. Pellerin attribue à cette ville, deux médailles d'argent avec des légendes étrusques, & un bœuf couché aux pieds d'un homme casqué & armé.

BOUILLOIRE. On voit au cabinet d'Herculanum un vase de cuivre destiné à faire bouillir de l'eau, lequel ressemble beaucoup à nos *bouillottes* à thé. Au dedans du vase, il y a un cylindre d'environ quatre pouces de diamètre, avec un couvercle mobile, dans lequel on jette du charbon ; de manière que la cendre peut tomber par des trous pratiqués dans le fond. Dans l'espace réservé autour de ce cylindre, on faisoit passer l'eau par le moyen d'une espèce de petit enrouloir qui s'y trouve soudé. On a aussi trouvé de semblables vaisseaux brisés, dont le cylindre étoit garni par le bas, d'une grille destinée à laisser passer la cendre, & faite de manière que les bords du grill sont creusés, afin que l'eau, par ce moyen, puisse circuler tout autour du cylindre. Le robinet de ces *bouillottes* est un peu élevé au dessus du niveau du plan sur lequel on les pose, dans le dessein de retenir l'eau lorsqu'elle a fait un dépôt. Le lionn blanc attaché aux parois de ces vaisseaux, est une preuve de l'usage auquel ils ont servi ; & l'on sait qu'il y avoit à la cour d'Auguste une personne destinée uniquement à avoir soin de la boisson faite avec de l'eau chaude. (*Spem. Misel.* p. 206.)

BOULANGER. Voyez *PAIN* des anciens.

BOTAH sur les médailles des villes, en désigne le conseil ou le *magistrat*, comme on l'appelle aujourd'hui dans plusieurs provinces. Mais il ne désigne pas le frust de Rome, qui est appelé *senatus* sur les médailles.

BOTAETHAI, sénateurs des villes (Rome exceptée) ou *décourons*. Lucien (*Gymn.*) appelle ainsi les *aréopagites* ; & ce nom fut donné aussi aux *décourons* qui formoient le conseil des villes municipales. Ce nom ne désigne jamais chez les auteurs grecs un sénateur romain, *οὐλοκρατορ*, mais toujours un *découron* des villes municipales, qui faisoient les mêmes fonctions dans ces villes que les sénateurs à Rome.

BOTAETHPION, ou *Βοταήπιον* ; curie, lieu d'assemblée du conseil municipal. On a quelquefois désigné aussi par ce nom, la basilique où les juges d'une ville rendoient la justice au peuple. C'est d'un bâtiment de cette espèce que parle Pline (36, c. 15), sous le nom de *Buleuterion*. On le voyoit à Cyzique, & il n'entra que du bois dans sa construction, sans aucune pièce de fer ; en sorte que l'on pouvoit en réparer une partie sans déranger les autres : *Cyzici & Buleuterion vocant adfictum amplum, sine ferre clavo, ita disposita conignatione, ut eximantur straves sine futuris, ac reponantur*.

BOULJANUS. C'étoit, selon le pere de Longueval, (*Histoire de l'Eglise gall.* t. 1, p. 193) une divinité adorée à Nantes en Bretagne, où elle avoit un temple fameux qui fut abattu, comme on le croit, vers l'an 319, sous le regne & par l'autorité du grand Constantin. « Il y a quelque temps », dit ce Pere, que l'on trouva à Nantes une inscription en l'honneur de cette divinité, « conçue en ces termes : » NUMINI AUGUSTO. DEO BOULJANO M. GEMEL. SECUNDUS ET C. SEDAT. FLORUS ACTO. VICARIO. PORTENS. TRIBUNAL. C. M. LOCIS EX STIP. CONLATA POSUERUNT. » Cette inscription a beaucoup tourmenté nos savans. « Nous croyons que ce dieu *Bouljanus* est le même que le dieu *Janus* des Latins, au nom duquel on ajouta le nom celtique *beul*, qui signifie *orbis*. Ainsi *Bouljanus* sera le *Janus* du monde. On assure en effet qu'une ancienne figure de ce dieu le représente à trois faces, pour signifier sans doute les trois parties du monde qui étoient alors connues. *Beul* signifie encore chez les Bretons un globe. »

Toute cette explication du P. Longueval, porte malheureusement sur une inscription mal copiée ; & le dieu *Bouljanus* est un dieu imaginaire. Voici la véritable inscription : NUMINIBUS. AUGUSTO. DEO. VOL. JANO. M. GEMEL. SECUNDUS. ET C. SEDAT. FLORUS. ACTO. VICARIO. PORTENS. TRIBUNAL. C. M. LOCIS. EX. STIP. CONLATA. POSUERUNT. Elle fut faite pour apprendre à la postérité que les habitants de Nantes avoient consacré leur tribunal aux dieux des empereurs, c'est-à-dire, à Jupiter & à Apollon, mais après avoir invoqué Janus, selon l'usage, afin que leur offrande parvint par sa méditation aux dieux de l'empire. « Aux dieux des empereurs : de l'agrément du dieu Janus : M. Gemelles secundus & C. Sedatus Florus, avec l'argent de la contribution, ont bâti dans la place du commerce le tribunal des habitants du port. » (*Mémoire de Litt. du P. Desmolets*.)

BOURDON. Notre *boudon* ou baffe répond à la note que les Grecs appeloient *παραμυθιστήριον*. Cette espèce de *boudon* des anciens s'entendoit le chant, en faisant sonner l'octave & la quinte. La quarte s'y trouvoit aussi par la situation de la corde du milieu, comme on l'aperçoit aisément. Au reste les anciens ne nous ont rien laissé par écrit sur ces *boudons*. M. de Castillon fils.

BOURÉAU. Voyez EXÉCUTEUR de la haute justice.

BOURGEOIS. Voyez CITOYEN.

BOURGEOISE. Voyez CITÉ.

BOURSE d'argent. Voyez FOLLIS.

BOURSE; lieu où s'assemblent les marchands pour traiter des affaires relatives au négoce. Il y avoit à Rome des basiliques destinées à cet usage. On a été plus loin: on a cru & assuré qu'ils avoient une bourse proprement dite, bâtie l'an 259 de la fondation de Rome, sous le consulat d'Appius Claudius & de Publius Servilius. Ceux qui ont eu cette opinion, ajoutoient que les restes de cette bourse, appelée *collegium mercatorum*, formoient une partie de la Loggia moderne, la loge située auprès de la place de S. George. Ils se fondeoient sur le passage suivant de Tite-Live: *certaini consilium incididerunt ut dedicaret Mercurii aedem. Senatus a se rem ad populum rejectis: viri eorum dedicatio jussu populi data esset, cum praefecti annonae, mercatorum collegium instituerent jussu*. Faisons remarquer ici que dans la bonne latinité, *collegium* n'a jamais désigné un édifice, mais une communauté d'artisans, un ordre de prêtres, &c. de sorte que l'on ne peut ici lui faire signifier une bourse. Le sens de ce passage est donc que les négocians furent incorporés & formés en compagnie sous la protection de Mercure, & que l'ader de ce dieu servoit aux sacrifices particuliers de cette corporation.

BOUSTROPHÉDONE. Commencent les lignes de droite à gauche, & les continuent alternativement de gauche à droite; voilà ce que les Grecs appeloient écrire *boustrophédon*. Cette expression caractérise parfaitement bien une écriture dont le propre est d'imiter l'action du laboureur qui, après avoir tracé son premier sillon, en forme un autre à côté, & poursuit de la sorte son travail, jusqu'à ce qu'il ait achevé sa tâche. Ainsi les lignes impaires de cette écriture sont dirigées vers la gauche, & les paires le portent vers la droite; ou bien on fait précisément tout le contraire.

Pausanias, (lib. 5) décrivant les monumens érigés à Olympie par les Cypselides, en représente les inscriptions comme écrites en lettres antiques, dont les unes vont tout droit, *καὶ μὴ μὴ τοῦ αὐτοῦ αὐτῶν ἑκείνων*; les autres sont en écriture qu'on nous permettra de nommer *boustrophédone*, pour éviter les périphrases, *καὶ ἀλλὰ τὴν ὑπερμετὰ τὴν ἀρχαίαν καὶ παλαιὰν ἑλληνικήν*. Dans cette écriture, on commence la seconde ligne au bout de la première, *ἀπὸ τοῦ πρώτου οὗ τοῦ ἀρχαίου τοῦ πρώτου οὗ τοῦ ἀρχαίου*. Les loix de Solon (*Suid. ΗΛΛΟΤΕΛΕΣ*) furent ainsi écrites. Tel étoit l'arrangement qu'on donnoit pour l'ordinaire aux lettres des plus anciennes inscriptions.

I. Que les Grecs, avant l'invention de leur écriture alternative, aient, à la manière des Orientaux, formé toutes leurs lignes de droite à gauche; c'est une opinion très-probable, & qui s'accrédite de plus en plus parmi les antiquaires. Si l'on

en croit Spanheim dans la première partie de la seconde (*Édit. Londin. p. 250*) de ses dissertations sur l'excellence des médailles, les Siciliens avoient appris des Phéniciens à écrire de droite à gauche: c'est un usage qu'ils observèrent, & dont il reste encore divers monumens. Plusieurs de leurs médailles ont les inscriptions tournées de droite à gauche, & même quelquefois des lettres renversées de haut en bas. La Sicile fut, nous dit-il, occupée si long-temps par les Carthaginois descendus des Phéniciens, qu'il n'est point de pays où l'on découvre plus de vestiges littéraires de cette nation. Il cite tout de suite une médaille d'Éphèse, dont l'inscription est disposée dans le même sens que celles des monnoies siciliennes apportées en preuves. Comme il est sûr qu'un siècle ou cette médaille fut frappée, les Éphésiens n'écrivoient pas de gauche à droite, il en prend occasion d'avouer que ces renversemens de lettres ont pu arriver par la faute des monétaires, & que de célèbres antiquaires, comme Trifan, se sont trompés, pour n'avoir pas fait cette attention. Mais la même solution étoit applicable aux monnoies de Sicile; & pour constater l'usage où l'on étoit d'y écrire de droite à gauche, il faudroit, ce semble, des monumens d'une autre espèce que des médailles.

Quelque certaines légendes des médailles de Sicile tournées de droite à gauche, ne soient pas des garans sûrs de l'usage où l'on étoit d'y disposer ainsi l'écriture, elles offroient cependant quelques degrés de vraisemblance en la faveur. M. Muratori, en adoptant (*Nov. Thes. I. 1, col. 35*) les notes du baron de la Bassie, est censé avoir adopté ce sentiment.

Mais quand l'académicien françois soutient (*ibid. col. 36*) que cette manière d'écrire subsistoit encore après le siège de Troie, & que le nom d'Agamemnon étoit écrit de droite à gauche au bas d'une de ses statues; c'est une conséquence qu'il n'est pas si facile d'accorder. Comment en effet conclure d'un seul mot, qu'on écrivoit encore de la sorte des pièces entières, on même des inscriptions de plusieurs lignes, dans un temps auquel l'écriture *boustrophédone*, commençant de droite à gauche, étoit passée en coutume? Une inscription d'un mot ou d'une ligne pouvoit-elle dans ce cas partir d'ailleurs que de la droite? Si le sculpteur avoit une seconde ligne à graver, il l'auroit formée dans un sens opposé. Pour que le raisonnement tiré des paroles de Pausanias eût quelque force, il faudroit donc d'abord démontrer que l'écriture *boustrophédone* n'avoit pas encore été imaginée. Or c'est ce qu'on n'a pas même tenté de faire.

Mais il résulte très-naturellement du passage allégué ci-dessus, que l'écriture *boustrophédone*, commençant par la droite, continua d'être en usage après le siège de Troie. Elle est donc incontestablement la plus ancienne écriture de ce genre.

II. Il en est une seconde espèce également qualifiée *boustrophédone*, dont les lignes partant de

gauche à droite, revient de droite à gauche, pour continuer de la forte à l'alternative. Cette écriture est beaucoup plus connue des savans que la précédente, sur-tout depuis la publication de l'inscription de Sigée dans les antiquités asiatiques de Chishull, & dans plusieurs autres ouvrages. L'inscription donnée par M. Muratori, au premier tome de son nouveau Trésor des anciennes inscriptions, est disposée de même.

S'il n'en a point paru jusqu'à présent qui commençât de droite à gauche, ce n'est pas qu'il n'en existât un nombre plus grand que de la seconde espèce, comme il paroît d'après le curieux recueil de la bibliothèque du roi. Mais avant le voyage de l'abbé Fourmont en Grèce, personne n'avoit vu de monument écrit de cette manière, & l'on n'avoit pas même d'idées bien nettes sur la distinction de ces deux espèces d'écritures.

III. On seroit obligé d'en admettre une troisième, si l'idée d'un savant Anglois s'étoit trouvée vérifiée par les monuments antiques. Potter, au premier livre de son *Archæologia græcæ*, ch. 26, avoit conçu que cette écriture devoit être ainsi disposée :

Ε Κ Λ Ι Ο Σ Α Ρ
 V Θ Ξ Ζ Μ Ψ Χ

Du moins est-ce ainsi qu'il la représente. Mais comme de nos temps on n'avoit jamais vu d'exemples, & qu'alors elle étoit uniquement connue par les textes des anciens, on ne doit pas être fort étonné de la méprise. Il ne l'appuie d'ailleurs d'aucune raison ni d'aucune autorité. Il n'a pas même imaginé que l'écriture *boustrophédone* pût ne pas avoir ses lignes alternativement renversées. Cette idée ne paroît pas néanmoins s'accorder avec celle que nous avons du labourage. Si au premier sillon la charrue porte la terre vers le nord, au second elle ne la renverse pas vers le midi, mais elle continue toujours de la pousser du même côté. Il suffit donc pour que l'écriture soit *boustrophédone*, que, recommençant au bout de la ligne, elle dispose les lettres dans le sens contraire à celui qu'elles avoient auparavant, sans néanmoins les renverser de haut en bas. On nous opposeroit en vain quelques exemples d'une écriture telle que Potter se l'est figurée; car quelles bizarreries ne trouve-t-on pas en fait d'écritures? Nous sommes seulement persuadés que celle-ci ne fut jamais d'un usage ordinaire, ni même fréquent. Nous n'institons sur ce sujet, que parce que des antiquaires très-savans nous ont paru souhaiter qu'on répondît à l'autorité du docteur Anglois.

IV. Les écritures à marche & à contre-marche ne se trouvent en usage que chez les Grecs & les Étrusques. Elles le furent aussi chez les Gaulois, si l'on en croit un moderne (*Relig. des Gaulois*, l. 1, c. 4, n. 5) d'une érudition peu commune. On les découvre selon lui dans leurs inscriptions (*Ibid.* l. 3, chap. 4) : non seulement, dit-il, aux temps les plus reculés, mais encore

dans les temps postérieurs. Les six médailles ap. portées en preuve, nous offrent & des écritures à rebours, & des lettres renversées en plusieurs sens contraires. Ces bizarreries ne pourroient-elles point être rejetées sur le peu d'habileté ou sur l'inattention des monétaires, ou sur quelques usages particuliers à certaines villes dans la fabrique des monnoies; usages qui n'influeroient nullement sur les autres écritures? Il n'est point de villes où cette mode ait été alors plus suivie, que dans celle de Marseille; & toutefois, à proprement parler, Marseille n'étoit point une ville gauloise.

Pareilles méprises ou coutumes se remarquent sur les médailles des Romains, des Anglo-Saxons, & notamment sur celles du roi Offa (*Numism. Anglo-Saxon. D. Fountain*,); sans qu'on puisse en conclure que l'écriture *boustrophédone* fût usitée parmi eux. On jugeroit plus sûrement par de simples inscriptions, si l'écriture de gauche à droite avoit eu cours chez les Gaulois & les premiers François. Malheureusement on n'en connoît point de cette espèce.

V. Lorsque Dom Bernard de Montfaucon composa sa Paléographie, il croyoit qu'il n'en restoit pas même (*Paléograph. lrv. 2, chap. 1, p. 118*) de la main des Grecs. Mais (*Asiæ. p. 4*) Edmond Chishull publia en 1728 deux inscriptions de ce genre, trouvées sur les ruines de Sigée, ancienne ville de Troade. Quoiqu'elles ne remontent pas, à son avis, aux temps où cette écriture étoit ordinaire, & qu'il semble qu'elles aient été gravées dans des conjectures où l'on affectoit de rapeler les usages antiques; elles devancent néanmoins l'ère chrétienne de plus de cinq cents ans. Au reste il suffit qu'elles aient été copiées sur des modèles plus anciens qui devoient être alors encore assez communs, pour que nous y reconnoissions la seconde espèce d'écriture *boustrophédone*. L'inscription de Sigée commence donc de gauche à droite, & revient de droite à gauche. Les lettres que l'on pourroit dire n'être pas mises de face, mais de profil, y sont différemment tournées, suivant que la ligne est de droite à gauche, ou de gauche à droite. Un coup d'œil sur ces sortes d'inscriptions, en donnera une idée plus juste que ne feroit un long discours.

Le P. de Montfaucon reçut d'Angleterre une autre inscription en écriture *boustrophédone*, pour être insérée dans les collections d'antiquités profanes. Mais comme elles se trouverent finies, cette pièce ne put y trouver place. Elle ne fut pas néanmoins perdue pour le public; le baron de la Balle entreprit de l'éclaircir par un savant commentaire; & pour faire honneur à celui de qui il la tenoit, il la qualifia par-tout : *Inscription Montfauconienne*. Il en fita (*Marat. Nov. Thef. t. 1, col. 48*) l'âge entre l'an 500, & l'an 460 avant J. C. & il la fit un peu plus récente que l'inscription de Sigée.

L'abbé Fourmont fut encore plus heureux que les Anglois, puisqu'il rapporta de son voyage de Grèce

Grèce, des (*Mémoires de l'Institut, de l'Acad. des inscrip.* tom. 15, p. 400, 410) inscriptions de ce genre, de plus de mille ans avant J. C. Elles sont conservées précieusement parmi celles qu'on garde à la bibliothèque du roi.

Si l'écriture *boustrophédone* avoit quelque avantage sur les autres, elle avoit aussi les inconvénients, ne fût-ce que la contrainte où l'on étoit à chaque ligne de former les lettres dans un sens contraire. À la vérité ceux qui ajoutèrent à l'alphabet des Grecs diverses lettres, leur donnerent à cet égard une figure invariable. Elles ne regardoient pas plus la droite que la gauche. On étoit aussi à cette forme les anciennes lettres, Α, Δ, Α, Μ, Π, Τ, qui étoient auparavant tournées, ramené vers la gauche, ramené vers la droite.

Cependant les Grecs, même dans les derniers temps où ils se servirent d'écriture *boustrophédone*, ne laissent pas de tourner en des sens opposés, leurs Α, leurs Π, &c. peut-être d'autres lettres, suivant que leurs lignes procédoient de droite à gauche, ou de gauche à droite. Il restoit d'ailleurs bien des caractères dont la figure devoit nécessairement changer à chaque ligne, parce que leur tournure étoit déterminée plutôt d'un côté que de l'autre. Telles étoient l'Ε, le Κ, le Ρ, le Σ, &c. Le même inconvénient se fit donc toujours sentir. Aussi les Grecs abandonnerent-ils insensiblement leur double écriture *boustrophédone*, pour s'en tenir à l'unique manière d'écrire que nous suivons encore.

L'écriture *boustrophédone* sembla toucher à son dernier période, depuis qu'elle commença de gauche à droite. Il est conforme à la raison, (c'est ainsi que parloit le baron de la Bassie) de regarder les inscriptions *boustrophédones* comme plus anciennes que celles dont les lignes sont disposées selon notre manière ordinaire d'écrire. Mais quoique les inscriptions écrites de droite à gauche, suivant la coutume des Orientaux, doivent passer pour les plus anciennes, & les *boustrophédones* en général être jugées antérieures à celles qui sont en écriture vulgaire; il ne faut pourtant pas nier qu'il ne puisse s'en trouver de *boustrophédones* postérieures à quelques inscriptions en écriture commune; parce qu'à l'époque où cette écriture commença d'être en usage, l'ancienne manière d'écrire ne put pas être tout-d'un-coup & par-tout abandonnée de tout le monde.

Les motifs qui faisoient conclure au baron de la Bassie que l'écriture (*Nouv. Thes. vol. 39*) *boustrophédone* avoit dû cesser avant la guerre du Péloponèse, étoient tirés de ce que le marbre de Noiniel, dont il fixe (*Ibid.* p. 43) l'époque à l'an 457 avant J. C., est entièrement écrit de gauche à droite, & qu'il en est de même de ceux qui approchent de son âge, ou qui ont été gravés du temps d'Alexandre le Grand.

Le baron de la Bassie dut être bien surpris après cela, quand l'abbé Fourmont lui fit voir des inscriptions. Tome I.

scriptions écrites uniformément de gauche à droite, quoique de trois cents ans plus anciennes. Telles sont (*Mémoires de l'Acad. des inscriptions* tom. 15, p. 397) les trois qui concernent la guerre des Lacédémoniens contre les Mécéniens, trouvées sous les ruines de trois villes différentes. *Nouvelle Diplomatique.*

BOUÏON. On peut établir pour principe général dans l'étude des monuments antiques, que les anciens ne se servoient pas ordinairement de boutons dans leurs habillemens. Les exceptions sont si rares, qu'elles ne dérogent pas au principe: les voici. La partie des tuniques des femmes qui couvroit l'épaule & le bras, en guise de manche très-courte, étoit assujétie par quelques boutons. C'étoient aussi deux boutons qui assebloient auprès du cou, les deux pièces carrées dont étoient souvent formées ces tuniques.

Les hommes attachoient aussi avec un bouton sur une épaule, (la droite pour l'ordinaire), leur chlamyde, leur paludament ou leur manteau. Ces boutons étoient de bronze chez le peuple & parmi les soldats; ils ressembloient parfaitement aux boutons des brételes. Comme on en trouve beaucoup dans les anciens camps romains, on peut les placer dans la classe des *parures militaires*. Les boutons étoient supérieurs, dans les habillemens des femmes & des hommes, par des fibules ou agrafes pointues. Hérodote (*lib. 5*) dit que les femmes d'Argos & d'Égine portoient ces agrafes beaucoup plus grandes que les Athéniennes. Le comte de Caylus (*Recueil 5, pl. 91, n. 5*) a publié le dessin d'un bouton ou agrafe antique d'une grandeur extraordinaire, & orné d'un bas-relief.

BRABEUTES, Βραβεῦται, distributeurs de prix. Ce nom est dérivé de *βραβεῖς*, récompense. Les *brabeutes* étoient chez les Grecs des officiers publics, qui présidoient ordinairement aux jeux solennels, & en particulier aux jeux secrets. Cette charge, qui étoit une espèce de magistrature créée pour juger ceux qui remportoient le prix à la course, à la lutte, &c. étoit fort considérée, non seulement chez les Grecs, mais encore parmi les Perses. Les rois eux-mêmes l'exerçoient; & c'étoit au moins dans les premières familles de la Grèce, que l'on choisissoit ces arbitres. Philippe de Macédoine s'étoit fait nommer *brabeute*, & il commettoit un de ses officiers pour en remplir les fonctions, lorsqu'il ne pouvoit y assister lui-même; ce que Démétrius regardoit comme un attentat contre la liberté des Grecs.

Lorsque les *brabeutes* devoient exercer leur charge pour la première fois, on les faisoit entrer dans une enceinte particulière, où ils assuroient avec serment qu'ils jugeroient toujours avec la plus grande impartialité. Après ce préliminaire, ils paroissoient revêtus d'un habit de pourpre, portant une couronne & une baguette pour marques de leur autorité. Ils alloient ensuite s'asseoir dans un endroit distingué, appelé *βραβεῖον*, *plethrum*, &c.

& qui étoit regardé comme un asyle inviolable. Là, ils pronouçoient leurs jugemens avec un pouvoir absolu; ils décernoient des peines contre les athlètes qui avoient enfreint les loix de la gymnastique, & de distriboient des récompenses aux vainqueurs. Ces récompenses étoient des prix, *βραβεία*, ou des couronnes appelées *στέφανοι*, c'est-à-dire, treffées par la déesse de la justice elle-même, par *Thémis*.

Le nombre des *Bracelets* n'étoit point fixé; quelquefois il n'y en avoit qu'un; mais ordinairement on en comptoit sept ou neuf. *Euliste* (*Odis. Θ.*) paroît les confondre avec les *Argonothetes* & avec les *Athlothes*. Ils étoient aussi appelés *Épotes*. On peut conclure, d'après un passage de *Suétone*, (*Ner. c. 13, 12, 4*) que les *Bracelets* étoient mis au niveau de l'arene, afin de pouvoir examiner de plus près les athlètes: *Braceletum mors in stadio lumi afficiens*.

BRACARA Augusta, dans la *Lothranie*. Cette ville a fait fraper des médailles impériales latines, selon le P. Hardouin.

BRACCA.

BRACCARI.

BRACCATA.

} Voyez CHAUSSÉS longues ..

BRACELETS. Nous donnons ici le nom de *bracelets*, & à cet ornement que l'on place au dessus du poignet, & par extension à celui que l'on a porté quelquefois au dessus du coude. Le dernier méritoit plus particulièrement le nom de *bracelet*, *armilla*, à cause d'*armus*, épaule ou le haut du bras; mais l'usage contraire a prévalu; & le mot *bracelet* ne désigne aujourd'hui que l'ornement placé au dessus du poignet. Nous y dérogeons dans cet article, afin de nous expliquer plus succinctement.

La prétendue Isis de granit noir qui est au capitoile, porte des *bracelets*, non pas au dessus du coude, mais au dessus du poignet. C'étoit peut-être l'usage ordinaire des femmes de l'Égypte; au reste nous ne pouvons pas citer d'autres momens pour l'attester ou pour le démentir.

Les femmes Grecques n'avoient pas un usage constant & uniforme sur les *bracelets*. Tandis qu'elles les portèrent sur le haut du bras; & ils s'appeloient alors *επι βραχίων όβρα*, *serpens roulés autour des bras*. On voit en effet des *bracelets* terminés en têtes de serpens qui sont entortillés autour des bras de deux nymphes endormies, au Vatican & à la villa Médicis, & auxquelles ces serpens ont fait donner mal-à-propos le nom de *Cléopâtre*. C'étoient-là de véritables *bracelets*, puisqu'ils se plaçoient sur le bras, au dessus du coude.

On vit aussi les femmes grecques porter ces mêmes ornemens au dessous du coude & immédiatement au dessus du poignet, comme les dames les portent aujourd'hui. Ces *bracelets* figurés en serpens, formoient plusieurs tours & s'appeloient *επιβραχίων όβρα*, *serpens autour du poignet*, ou simplement *επινέβριον*. C'est ainsi que les porte

une des *Caryatides* de la villa Negroni. Les artistes transformèrent ces *bracelets* en véritables serpens, autour du bras des *Bacchantes*. Ces reptiles avoient l'air de mordre leur queue, & même de se déchirer l'un l'autre, lorsque les extrémités du *bracelet* étoient travaillées en têtes de serpens. Les crochets des ceintures étoient formés de même, comme nous l'apprenons d'un vers des *Argonautiques* (*lib. 3, v. 190*), rendu ainsi en latine

Balteus & gemini committunt ora leonum.

On voit à Portici des *bracelets* de bronze & des *bracelets* d'or, qui tous ont la forme d'un serpent. Il y en a un d'or entr'autres, qui est du plus parfait travail. Le ciselet, dit le comte de Caylus, ne peut aller plus loin. Le corps du *bracelet* est formé par un serpent qui se replie en cercle, & retourne deux fois sur lui-même. Ce genre d'ornement a été si fort du goût des anciens, qu'il se trouve fréquemment répété. La richesse de la matière, & la beauté de l'exécution persuaderoient que cette parure doit avoir été celle d'une femme considérable; & si l'on ne peut pas s'écarter de l'idée d'esclavage attachée au *bracelet*, il faudra dire que l'esclave qui portoit cet ornement, étoit jeune & favorisé.

Les *bracelets* étoient appelés *επινέβριον*, quand ils étoient formés par des tresses de métal. On en voit un de fils d'argent tressés ensemble dans le cabinet de Sainte Geneviève. Il y en a une de bronze dans la même collection, qui se placoit au haut du bras. L'empereur Maximin étoit d'une taille si extraordinaire, que le *bracelet* de sa femme lui servoit d'anneau pour mettre au pouce. Les femmes firent des *bracelets* on objet de luxe & de dépense extraordinaire. Tandis ils étoient d'or, tels que l'on en a trouvé à Herculaneum; tels aussi que celui dont parle *Plaute* (*Men. 11, 3, 3*):

..... Ut addas aurum tu ponde unciam,
Jubeasque novum spinther reconcinnavit.

Spinther désigne ici une espèce de *bracelets* particuliers. Voy. *SPINTHES*.

On y employoit aussi l'ivoire, comme nous l'apprend *Scylax* dans son *Périple*. Pétrone fait mention (*cap. 31*) de cercles d'ivoire qui servoient de *bracelets*. La superstition s'empara de cet ornement, comme de tous les autres dont se paroisent les anciens. Ils croyoient détourner les funestes influences des regards que leur lançoisent les envieux, ou les souhaits malins qu'ils formoisent contre eux, en hochant de saline une dactyle, & la liant au *bracelet*. *Martial* parle de ce talisman ridicule (*liv. 33, 11*) que les pauvres envoyoisent au premier jour de janvier, avec un *hs*, en forme d'écrevisses à leurs patrons:

*Hoc linisur sputo Jani caryota kalendis,
Quam fert cum parvo sordidius asse alienus.*

Quelques cliens plus généreux convioient cette datte avec une feuille d'or. Martial fait mention de cette recherche, qui laissoit cependant la datte dans le nombre des présents offerts à la richesse par la pauvreté. (*xiii*, 27) :

*Aurea porrigitur Jani caryota kalendis;
Sed tamen hoc munus pauperis esse solet.*

Quant au temps où les femmes portèrent à la fois plusieurs especes de bracelets, à celui où elles portèrent deux bracelets de même forme & de même espèce, & enfin, à celui où elles ne portèrent qu'un seul bracelet tantôt au bras droit, tantôt au bras gauche ; on ne peut rien dire de précis. On fait positivement qu'elles vouloient quelquefois être enterrees avec cette parure. Scevola (*leg. 40*, §. de aur. & arg. leg.) nous a conservé la disposition testamentaire d'une femme qui voulut être portée au tombeau avec ses bracelets d'émeraude : *Funerari me arbitrio viri mei volo, & inferri mihi quaecumque sepultura mea causa feram ex ornamentis, lineas duas ex margaritis & viridiolis (des bracelets) ex smaragdulis.*

Diodore de Sicile dit que les Gaulois trouvent abondamment de l'or dans leurs rivières ; qu'ils l'épurent par le moyen du lavage, pour l'employer à la parure des femmes, & même à celle des hommes ; car, ajoute-t-il, ils en font non seulement des anneaux, ou plutôt des cercles qu'ils portent aux deux bras & aux poignets, mais encore des colliers extrêmement massifs, & même des entrées. (*l. v*, p. 231, & 232. Traduct. de l'Abbé Terrasson.)

Le comte Caylus (*Rec. 2*, pl. 47, n°. 1) a donné le dessin d'une Vénus de bronze, dont le bras droit étoit entouré d'un bracelet d'argent, large d'environ trois lignes, & orné simplement d'un double trait.

BRACELETS des hommes, *Armilla militares*, *viria*, *calbei*. Il est fait souvent mention de ces bracelets dans les écrivains latins ; mais rarement, ou peut-être jamais dans les anciens écrivains grecs. On en peut conclure avec quelque vraisemblance que ces bracelets furent un ornement particulier des Romains ; d'autant plus qu'ils paroissent l'avoir adopté avec les autres coutumes & les autres usages des Sabines. Tite-Live dit que ce peuple aimoit à se parer de bracelets d'or très-pesants, qu'il portoit au bras gauche (*t*, 2) : *Sabini aureas armillas magni ponderis brachio laevo habuerunt.*

Les généraux romains distribuoient ces bracelets, *armilla*, à leurs soldats après une victoire, & ils étoient un gage de leur valeur (*Isidor*, *xx*, 31) : *Armilla proprie virorum sunt, collata victoria*

causa militibus ad armorum virtutem. Les soldats étrangers ne participoient pas à ces récompenses (*Plin.* 33, 2) *Armillas civibus dedere, quas non habent externi.* Ces bracelets formoient avec les colliers avec les ornemens des calques appelés *cornicula*, & peut-être aussi avec des médaillons, les dons militaires. *Equites omnes*, dit Tite-Live (*x*, 44), *ob insignem multis locis operam, corniculis armillisque argenteis donati.*

On voit ces bracelets gravés sur plusieurs tombeaux de soldats Romains, dont les dessins & les épitaphes ont été publiés par Gruter.

Lorsque les généraux romains faisoient leurs entrées triomphales (*Zot. Annal. l. 7*), ils portoient ordinairement des bracelets. Cependant on n'en voit ni à Titus, ni à Marc-Aurèle, quoiqu'ils soient représentés sur leurs chars de triomphe ; soit parce que cette coutume n'existoit plus sous les empereurs, soit aussi parce que l'on regardoit cette parure comme peu convenable, sur un monument public, à la majesté de la personne & du lieu.

Le comte Caylus (*Rec. 2*, pl. 94, n°. 3) croyoit avoir trouvé un de ces bracelets militaires.

„ Ce bracelet de bronze, qui me paroît, dit-il, un de ces ornemens que portèrent les soldats ; & qu'on connoissoit sous le nom d'*Armilla*, ornement qu'on leur donnoit pour récompense de leurs belles actions, est composé d'un beau fil de laiton. Il m'a été envoyé d'Herculanum „

BRACHIALE ; bracelet du haut du bras, selon Bartholin (*de armillis*).

BRACHYGRAPHIE ; l'art d'écrire par abréviations. Voyez ABRÉVIATIONS, & NOTES de Tiron.

BRACTEA ; lame ou feuille d'or qui servoit aux bractearii à dorer l'argent & les autres métaux. V. DORER.

BRACTEARIUS *inaurator*. Gruter (1074, 12) rapporte une inscription dans laquelle il est fait mention du collige des doreurs de lames de métal, désigné par la dénomination suivante, *COLLEGIVM BRACTEARIORVM INAURATORVM.*

BRACTEATI *nummi*. Voy. Médaille FORTES. BRACTEATES. Les auteurs qui ont écrit sur les médailles, ou (pour parler plus exactement) sur les monnoies du moyen âge, ont désigné par ce nom dérivé du latin, des monnoies fabriquées grossièrement avec de légères feuilles de métal, & dont le relief d'un côté est formé ordinairement par le creux de l'autre. Elles ressembloient à ces ornemens de métal estampés & repoussés, dont on charge le haut & le devant des casques, le devant des ceinturons des troupes légères, &c. L'Allemagne est le pays qui fournit le plus de monnoies bractéates, aussi a-t-on des traités sur ces médailles écrits par de savans Allemands. Le cabinet de Sainte Gêneviève en renferme quelques-unes, qui sont placées parmi les monnoies étran-

gers. On croit avec raison que le mauvais goût des médailles du bas Empire, que la rareté des métaux précieux, & plus encore l'ignorance de l'art du monnayage, produisirent ces monumens de barbarie.

BRAGÉ étoit dans la mythologie d'Odin, le protecteur de l'éloquence & de la poésie. Sa femme Iduna avoit la garde de certains pommes dont godoient les dieux lorsqu'ils se sentoient vieillir ; parce qu'elles avoient le pouvoir de les rajeunir.

BRANCHIADE. } *Branchus* étoit fils de Simé-
BRANCHIDES. }
BRANCHUS. } rus, qui, ayant été abandonné à Millet par son père Démoclus, y épousa une fille très-riche. Devenue enceinte, la femme de Siméras rêva, selon Varro, que le soleil entroit par la gorge dans son corps, & en sortoit par les entrailles. On consulta les devins sur un rêve aussi extraordinaire. Ceux-ci le trouverent d'un bon augure pour l'enfant qu'Apollon sembloit avoir recherché avant la naissance, & qu'ils firent appeler *Branchus*, du mot grec *βραχχος*, gorge. Devenu grand, *Branchus* fut rencontré dans une forêt par Apollon, qui l'embrassa, lui fit présent d'une couronne & d'une baguette, & le remplit par ce seul baiser de l'esprit prophétique. (*Lactantius ad Statii Theb. 8*). Le dieu l'enleva ensuite, & les Ioniens joints aux Éoliens lui rendirent un culte particulier, lui attribuèrent des oracles, qui passaient dans toute la Grèce pour les plus véridiques après ceux de Delphes. (*Phoebus Bélioth.*)

Ces oracles se rendoient dans un temple consacré à Apollon dans le territoire de Millet. De là vint que ce dieu fut surnommé *Branchiadès*. On donna aussi le nom de *Branchides* à la famille de prêtres qui se dévoua au culte d'Apollon-*Branchiadès*. Lorsque Xerxès se préparoit à ravager la Grèce, le *Branchides* lui livrerent le temple & les richesses qui leur avoient été confiées. Après cette impiété, ils se retirèrent dans la Sogdiane, où Xerxès leur permit de bâtir une ville pour qu'ils pussent être à l'abri de la vengeance des Grecs. Mais Alexandre ayant vaincu Darius, & s'étant rendu maître de l'empire des Perses, punit les descendants des *Branchides* de l'irréligion de leurs pères. Il rasa leur ville, dit Quinte-Curce, & fit passer tous les habitans au fil de l'épée.

BRAS. Les soldats Lacédémoniens avoient coutume de lier autour de leur bras gauche une petite tablette, sur laquelle étoient écrits leur nom, leur pays & leur âge; afin que l'on pût les reconnoître, s'ils venoient à être tués dans les combats. Les soldats romains portoient sur eux des marques plus durables. On leur appliquoit sur le bras ou sur la main des fers chauds, sur lesquels étoient gravés en relief des signes. Nous ignorons ce que désignoient précisément ces caractères abrégés; mais une expression de S. Augustin (*epist. 50*), qui les appelle *regius character*, peut faire

croire qu'elles étoient l'abrégé ou le monogramme du nom de l'empereur. An reste, il est assez probable que ces marques désignoient la légion à laquelle appartenoit le soldat qui les portoit sur son bras; car les empereurs Arcade & Honorius (*l. 3, de Fabric.*) ordonnèrent que les ouvriers attachés aux fabriques des armes, porteroient sur les bras les marques de la fabrique à laquelle ils étoient attachés, afin que l'on pût les reconnoître & les ramener à cet atelier; comme on le pratiquoit pour les soldats nouveaux: *Stigmata, hoc est, nota publica fabricensium brachiis ad imitationem tyronum insignitur, ut hoc saltem modo possint laetantes agnosce.*

Les monumens antiques nous font voir que les femmes & les hommes mêmes ont porté quelquefois au haut du bras des BRACELETS. Voyez ce mot.

Lorsque les anciens vouloient montrer une grande douleur, ils frappoient à coups redoublés leur poitrine & leurs bras. Il est parlé souvent dans les poètes de ces marques de douleur. Virgile (*Æneid. vii, 508*):

*Silvia prima fotor, palmis percussa lacertos,
Auxilium vocat.*

Ovide (*Mét. iv, 137*):

*Sed postquam remota suos cognovit amores;
Percussit indignos clavo plangore lacertos.*

Et Claudien (*de Rapt. Prof. vi, 247*):

..... *Planchus lacertos
Verberat.*

Le manteau des Grecs, *pallium*, ainsi que la chlamyde des statues héroïques, s'agrafoit sur l'épaule droite, & laissoit le bras droit entièrement découvert. La toge des Romains étoit beaucoup plus ample que le manteau grec: cependant elle laissoit aussi la liberté de découvrir en entier le bras droit & l'épaule à laquelle il est attaché. Il reste un très-grand nombre de statues qui représentent des Romains vêtus de la toge; le bras droit de ces figures est presque toujours dégaré de la toge: ce vêtement est alors abaissé au dessous de l'épaule droite; il passe sous le bras droit, remonte au travers de la poitrine, & va repasser sur l'épaule gauche, d'où il étoit tombé par-dessus.

Cicéron (*pro Cælio, c. 5*) raconte que l'usage des Romains qui l'avoient précédé, étoit d'interdire pendant un an aux jeunes gens qui venoient de prendre la robe virile, l'usage du bras droit; c'est-à-dire, les gestes trop violents: *Nobis quidem annus erat unus ad solidandum brachium toga constitutus, & ut exercitatione ludique campisstrum nica uteremur; eademque erat, si statim mercedi stipendia caperamus, castrensium ratio & militaris.*

Séneque étend cette défense aux jeunes gens qui fréquentent le bûreau pendant la première année (*Cont. v. 6*) : *Apud patres nostros qui forensia stipendia auspicabantur, nefas putabatur brachium extra togam exserere*. Il ne faut cependant pas donner à cette défense une aussi grande étendue qu'elle paroît l'avoir au premier coup d'œil. On n'interdisoit aux candidats que le geste forcé du bras droit qui auroit fait rabattre la toge & découvrir l'épaule droite avec la poitrine ; mais il leur étoit permis sans doute de gesticuler avec modération de la main droite, sans dégager de la toge le bras entier.

L'on prenoit & poisoit sur son cou, dans le moyen âge, le bras de celui par qui on étoit adopté, ou de qui l'on se déclaroit serviteur & esclave.

BRAS. Dans les monuments antiques, le bras posé sur la tête des figures, exprime l'état de repos. Lucien (*de Gymnast. tom. 2, p. 887*) nous l'apprend. Dans le Gymnase d'Athènes, où s'exercoient les luteurs & les pancratiastes, dit-il, on voyoit une statue d'Apollon ayant un arc à la main, & posant son bras droit sur la tête, comme pour se reposer de ses grands travaux....

Du reste, cette attitude n'est pas affectée exclusivement à Apollon ; souvent Bacchus, Hercule l'Hermaphrodite & le Sommeil sont représentés de même.

BRAS plié sur les médailles est le symbole d'Aneone. C'étoit un jeu de mot sur le nom de cette ville, ou plutôt c'étoient (comme l'on s'est exprimé depuis) des armes parlantes. *Ανεών* signifie genou ou bras plié.

BRASIDAS ; un des plus fameux & des plus courageux chefs des Lacédémoniens, succomba sous les coups d'une troupe d'Athéniens supérieure à la sienne, après une longue résistance auprès d'Amphipolis. Les habitants de cette ville lui élevèrent, au milieu de leurs murailles, un superbe tombeau, & établirent en son honneur des fêtes appelées *Brasidas*.

BRASIDÉES ; fêtes & jeux établis à Lacédémone en l'honneur du vaillant Brasidas. Pausanias (*in Lacon.*), Thucydide (*lib. V*), & Suidas en font mention. Il n'étoit permis de disputer les prix dans les *Brasidas* qu'à des Spartiates libres ; & l'on condamnoit à une amende ceux qui s'en absteignoient.

BRASIER, TRÉPIEDS. Les maisons des habitants de la Grèce & de l'Italie avoient rarement d'autres cheminées que celle de la cuisine. Lorsqu'on vouloit répandre de la chaleur dans les appartemens, on se chauffait pendant l'hiver, on avoit recouru à des brasiers, dans lesquels on mettoit des charbons allumés. Comme ils avoient la même forme que ceux sur lesquels on allumoit le feu sacré dans les temples, & qu'ils étoient portés de même par trois pieds placés en triangle, on donnoit indistinctement le nom de *trépieds* aux uns & aux autres. On en fabriquoit de tous les

métaux ; mais on employoit le bronze par préférence, & les plus grands artistes y faisoient élever leur adresse. Les auteurs anciens en ont décrit un grand nombre, & les fouilles d'Herculanum ont redonné le jour à plusieurs : on verra dans la planche 38 du troisième volume du comte de Caylus, les desseins des deux monumens de cette espèce, qui sont les plus considérables.

Le trépied du numéro 1, dit ce savant comte, consiste en un plateau de forme ronde, qui recevoit le feu dans un renforcement ménagé à ce dessein : une frise qui décore le pourtour extérieur, est ornée de têtes de bœufs décharmées, qui lient des festons de feuilles de myrte. Trois sphinx de la plus grande beauté, soutiennent le plateau par la pointe de leurs ailes élevées à ce dessein, & par une tige fleuronnée qui pose sur leurs têtes : ces sphinx sont assis, & ont pour bases ou supports des pieds de biche, disposés en triangle, sur un plateau échanuré dans ses trois principales faces. De l'endroit où les pieds se lient avec les sphinx, partent des rinceaux d'ornemens qui se joignent au centre du trépied, y portent un cul de lampe, sur lequel on voit un petit vase destiné sans doute à renfermer les parfums qu'on jetoit dans le brasier, pour corriger l'odeur du charbon. Ce beau brasier ou trépied de bronze a deux pieds six pouces de hauteur.

L'autre brasier ou trépied, no. 2, également de bronze, est plus composé, & beaucoup plus commode pour le service que le précédent. Il est porté par trois satyres dont les jambes se réunissent, & se terminent en un seul pied de chevre. Ces figures sont placées dos-à-dos : leur attitude & leur action sont absolument pareilles ; c'est-à-dire, qu'elles ont une main sur la hanche, & l'autre est élevée comme pour empêcher de les approcher de trop près. Il y a lieu de croire que, pour éviter la dépense, on les a jetées dans un seul moule ; leur visage est riant, & leurs queues servent à porter un anneau, qui vraisemblablement étoit destiné à suspendre les instrumens nécessaires pour entretenir le feu. Le plateau qui servoit à contenir le brasier proprement dit, ou les charbons, est d'une assez grande épaisseur, par la nécessité de l'espace qu'exige le double fond : car il est composé de deux pièces : celle qui est adhérente au pied, & qui fait corps avec lui, porte sur la tranche inférieure trois mains qui jouent dans leurs charnières, & qui servent à faire mouvoir le trépied avec plus de facilité. Cette pièce, faite en manière de cuvette, en reçoit une autre qui est mobile, & dont le bord se termine par un ornement à jour assez singulier ; j'ignore s'il avoit quelque usage particulier : on voit seulement que les deux mains attachées au corps de ce dernier plateau, aident à le soulever & à le transporter. La hauteur de ce brasier ou trépied, un des derniers découverts, est de trois pieds 2".

On a trouvé depuis, en 1761, dans un temple

d'Herculanum, dont la découverte n'a pas été achevée, un grand *brasier* carré, ou un foyer de bronze, semblable à ceux que l'on place en Italie dans les grands appartemens pour les échauffer. Il est de la grandeur d'une table moyenne, posé sur des pates de lion ; on voit incrusté avec art, sur les bords, des feuillages ; & les matieres qui ont été employées, sont le cuivre, le bronze & l'argent. Le fond étoit un grill de fer très-épais, mais garni & maçonné en briques, tant au dessus qu'au dessous, de maniere que les charbons ne pouvoient toucher le dessus du grill, ni tomber à travers par le bas. Ce beau moreau a été tiré de terre en plusieurs pieces.

BRASSARDS. On croit que les Grecs se servoient, pour défendre les bras, d'une armure différente de la cuirasse. C'étoient de véritables *brasards*, qui servoient à couvrir à la fois les bras & les mains. Ces derniers leur firent donner le nom général *Xestis*.

BRASSE ; mesure linéaire & itinéraire de l'Afrique & de l'Égypte. Voyez *ORCVRE*.

BRASSE ; mesure itinéraire des Romains. Voyez *PASSUS*.

BRATVUM ; *βραχίων*, prix des athletes & des gladiateurs ; les braveurs le distribuoient ordinairement. À Rome, dans les courses des chars, le cocher qui avoit fait le premier sept fois le tour du cirque, montoit sur la *spina* pour y recevoir le *bratvum* qui lui étoit destiné. Propertius (11, 19, 65) en fait mention :

*Aut prius insectis deponis pramia cursum,
Septima quam metum triveris ante rota.*

BRAURON ; bourgade de l'Attique, où la statue de Diane fut apportée de la Tauride, & déposée dans un temple bâti par Oreste. On y célébroit tous les ans la fête de la délivrance d'Oreste & d'Iphigénie ; & on appliquoit légèrement une épée nue sur la tête d'une victime humaine. Quelques gouttes de sang répandues en l'honneur de Diane, y tenoient lieu de sacrifice. Iphigénie fut prêtresse de ce temple, & après sa mort, y reçut les honneurs divins.

BRAURONIE. } On appelloit *Brauronies* des fêtes célébrées en l'honneur de Diane *Brauronis*, dans le bourg appelé *Brauron*. Pendant la seconde guerre Persique, Xerxès fit enlever la statue de cette Diane, qui y avoit été apportée de Tauride par Iphigénie (Pausan. *Attic. & Arcad. Pollux, lib. 8, c. 9*). Dix *Isoprioi*, ou intendans des choses sacrées, présidoient tous les cinq ans à la célébration des *Brauronies*. Hétychius dit que l'on y immoloit une chevre, & que l'on y chantoit l'Iliade d'Homère.

Le plus bel ornement des *Brauronies* étoient des jeunes filles depuis l'âge de cinq jusqu'à celui de dix, qui y paroissoient vêtues de robes de couleur de safran, *Κηκονία*. Suidas rapporte aussi

l'origine de cet usage. Il y avoit, dit-il, dans un bourg de l'Attique un ours apprivoisé, consacré à Diane, qui mangeoit familièrement avec tous les habitans, & jouoit avec eux sans leur faire aucun mal. Une jeune fille ayant un jour voulu badiner avec cet animal d'une manière un peu trop familière, il se jeta sur elle, & la mit en pieces. Les freres de cette fille vengerent sa mort sur le meurtrier ; mais leur vengeance fut suivie d'une peste horrible qui désola toute l'Attique. Pour faire cesser ce terrible fléau, on abandonna à Diane, par le conseil de l'oracle, plusieurs jeunes filles destinées à apaiser la colère de la déesse, qu'avoit irritée la mort de son animal chéri. On fit même une loi qui défendoit à toutes les filles du bourg de se marier sans avoir fait les fonctions de prêtresses dans les fêtes de Diane. De là vint qu'elles assisoient toutes aux *Brauronies*. On appelloit *Αἰναι*, ou *αιναί*, ces jeunes filles ; leur initiation se nommoit *Αἰναιον*, ou, selon Aristophane, *Δαιναίον*, à cause de l'âge de dix ans qui exclusoit de ce sacerdoce transitoire.

BREBIS ; ces animaux étoient en vénération à Saïs en Égypte ; apparemment à cause de leur utilité.

Les généraux Romains, à qui le peuple n'avoit accordé que les honneurs du petit triomphe ou de l'Ovation, n'offroient aux dieux pour victimes que des *brebis* ; tandis que ceux qui triomphoient immoloient des bœufs.

BREBIS dorée, qui causa l'affreux désordre d'Atreïde & de Thyeste. Voyez *ATREÏDE*.

BREBIS dorée ou *TORON* d'OR. Voyez *JASON*.

BREBIS couverte de peaux, voir *PELLIS*. Varro (de Re Rust. 11, 2) dit que les habitans de Tarente & de l'Attique avoient coutume d'envelopper leurs *brebis* dans des peaux préparées, de crainte que leur laine, dont la finesse & la beauté étoient très-éclatantes, ne fût tachée dans les pâturages par quelque accident, & qu'elle ne devint plus difficile à laver ainsi qu'à teindre : *Similiter faciendum in ovibus pellis, quæ propter lana bonitatem, ut sunt Tarentina, & Attica, pellibus integuntur, ne lana inquinetur, quæ minus vel infici recte possit, vel lavari, ac parari*. Horace parle (11, 6, 10) aussi des *brebis* de Tarente couvertes de peaux :

*Dulce pellibus ovibus Galesi
Flumen, & regnata petam Laroni
Rura Phalanio.*

Les habitans de Mégare avoient pris le même usage des bergers de l'Attique, leurs voisins (Laert. 11, 41) : c'est pourquoi Diogene les railloit ordinairement, en disant qu'il valoit mieux être la *brebis* d'un Mégarien, que son fils. Ils laissoient en effet leurs enfans tout nus, & ils couvroient soigneusement leurs *brebis*.

Ons adafia, vieille *brebis*, celle que la mere

à mis bas à la première portée; *ovis vetula*, *re-
centis parius*, dit Festus.

Ovis apica, *brebis* qui n'a point de laine sous
le ventre. Ce mot est formé de l'a privatif & de
vires, laine.

Ovis delicula, *brebis* affoiblie par l'âge ou par
la maladie. Caton (de Re Rust. c. 2) dit: *Ven-
dat armenta delicula*, *ovis delicula*.

Ovis mina, la même que l'*ovis apica*, comme
le dit Varron (de Re Rust. II, 2): *Uti pecus
ovillum, quod recte sanum est, extra luscum, sur-
dam, minam, id est, ventre glebro*. Plante a fait
une plaisanterie sur les deux acceptions du mot
mina: *il me donne*, dit-il, (Truc. III, 1, 8)
vingt mines (*mina*, monnaie valant à peu près
100 livres de France); *je les reçois volontiers*;
Et les mets dans ma bourse. Ensuite il s'en va
de son côté, *Et moi je me bâte d'apporter à la
ville, dans la même bourse, les vingt minas* (*bre-
bit sans poil*) qu'il m'a données.

Minas viginti mihi dat: accipio libens;
Condo in crumenam: ille abiit; ego prope minas
Ovis in crumena hac in urbem detuli.

Ovis paschalis ou *pascualis*, *brebis* qui parque
en plein air, par opposition à celle qui est ren-
fermée dans les bergeries, & dont la laine est
plus forte & plus longue. Lucillus cité par Fe-
stus au mot *SOLOX*:

Pascali pecore, ac montano, birto, atque soloco.

Ovis peculiaris, *brebis* qui fait portion du pé-
cule d'un fils de famille, ou d'un esclave. De
même les esclaves étoient appelés *peculiares*,
lorsqu'ils faisoient portion d'un pécule particulier,
d'un certain domaine ou bien de compagnie.

Ovis pusulosa ou *pustulosa*, *brebis* atteinte du
claveau; maladie que les Latins appeloient *pusu-
la*. Columelle (vi, 5):

BRECCIA, } pierre composée de fragments
BRÈCHE, }

d'autres pierres, liées quelquefois par un gluten de
même nature, telles que les *brèches* calcaires ou
marbres-*brèches*. Le *bianconero* tient un rang dis-
tingué dans les *brèches* calcaires antiques. D'au-
tres fois les fragments de la *brèche* appartiennent à
des pierres de toutes sortes, liées par un gluten,
qui est aussi d'une espèce particulière. Telle est
la *brèche* que Winkelmann (Hist. de l'Art. I, 2,
c. 2) appelle *brèche d'Égypte*, & que l'on nomme
ordinairement *brèche universelle*, par analogie avec
le jaspé universel.

La bigarrure qu'offrent les diverses couleurs &
les différentes formes des fragments dont les *brè-
ches* sont composées, sembleroit avoir dû les faire
rejeter par les sculpteurs anciens. On est cepen-
dant assuré du contraire. Peut-être ont-ils cru,
en travaillant les *brèches* dures, se faire un mé-
rite de la difficulté vaincue. Le cardinal Albani

en avoit ramassé plusieurs morceaux dans la riche
villa, que nous citons si souvent, à cause de la
celebrité que lui ont donnée les écrits du la-
tant Winkelman. On y voit le tronc d'un roi assis
fait de *brèche d'Égypte* ou verdâtre. Ce tronc est
habillé comme les peuples barbares; & la tête,
les mains & les autres extrémités qui lui man-
quent, étoient peut-être rapportées en marbre blanc.
Aux deux côtés de cette statue sont posées deux
colonnes de *brèche*; & au devant est placée une
très-grande jatte ronde, de dix palmes romaines de
diamètre, à peu près six pieds françois, qui est
de la même matière. Une baignoire antique de
brèche sert aujourd'hui de fonts baptismaux dans
la cathédrale de Capoue.

BRESCIA. Muratori (100, t. Thes. inscr.)
rapporte l'inscription suivante trouvée aux environs
de Brescia, & gravée en l'honneur d'une divinité
inconnue:

ALANTERONA
SEX. CORNELIUS
PRIMUS
V. S. L. M.

BRETIUM. Voyez BAUTIN.

BRIA; grand vase où l'on mettoit le vin.
Arnobé (vi) en fait mention: *Dare, gustu*,
*immortalibus diis, bibant, scyphos; bries depre-
mit*.

BRIARÉE, géant, fils du Ciel & de la Terre,
avoit cent mains, & cinquante têtes; ce qui le
rendoit redoutable aux dieux mêmes. Il eut pour
femme Cymopolia. Briarée eut part à la guerre
des Titans, contre les dieux; mais, dans la suite,
il rendit un grand service à Jupiter. Homère
(Iliad. I, 403) dit que, dans une conspiration
formée par Junon, Minerve & Neptune, contre
le souverain des dieux, Briarée, le géant aux cent
mains, monta au ciel pour secourir Jupiter, à la
prière de Thétis, & s'assit auprès du maître du
tonnerre, avec une contenance si fière & si ter-
rible, que les dieux conjurés en étant épouvan-
tés, renoncèrent à leur entreprise. Briarée fut pris
un jour pour arbitre dans un différent entre le
Soleil & Neptune, au sujet du territoire de Co-
rinthe: il adjugea l'isthme à Neptune, & le pro-
mouvoire au Soleil.

Les hommes l'appeloient *Égion*, & les dieux
Briarée ou le *Fort*, du grec *Apusis*. Solin (c. II)
dit que les Carylliens lui rendoient un culte sous
son dernier nom; comme les Chalcidiens lui en
rendoient un sous celui d'Égion. Voyez ce mot.

Callimaque (in Levare. Diana) assure que
Briarée fut frappé de la foudre par Jupiter dans
la guerre des géants, & enlevé sous l'Étna;
mais les autres écrivains racontent ce fait d'En-
célaide.

BRICO, BRICIT dans les Gaules.
BRICIT.

Les médailles autonomes de ce lieu sont:

RRRR. en argent.

O. en or.

O. en bronze.

BRIDE. Les premiers hommes qui domptèrent les chevaux, n'employèrent long-temps pour les conduire que la voix. Ils se servirent ensuite d'une baguette; & la bride fut avec l'éperon les derniers moyens inventés pour se rendre entièrement maîtres de ces niles animaux. Plusieurs peuples nomades, & entr'autres les Africains, conservent long-temps après l'invention de la bride, l'usage de les conduire au son de la voix, & avec une simple baguette. C'est ainsi qu'en usent encore au temps de Lucain les Massyliens (iv, 682):

*Et gens qua nudo residens Massylia dorso,
Ora levi flectit fravorum neficia virga.*

Némésien, qui écrivait plusieurs siècles après Lucain, assure que les Mores & les Maraques, peuples africains, ne se servoient point encore de bride (Cyneg. n. 264):

*Quodque inframes, quod liber uterque;
Nunq. flecti facilis, lascivusq. sella secutus,
Paret in obsequium levis moderamina virga:
Verbera sunt precepta fuga, sunt verbera freni.*

Les Grecs, jaloux de placer dans leurs contrées l'invention de toutes les choses utiles, firent honneur de celle de la bride au Lapithe Pélithron, selon Pline (vii, 56): *Frenos, & strata equorum Pelithronium apud invenisse*. Virgile reconnoît pour inventeurs de la bride tous les Lapithes qu'il sur-nomme Pelithronii (Georg. iii, 115):

Frena Pelithronii Lapithæ, gyroque dadas.

La bride avoit en pour inventeur un habitant même de l'Olympe, si l'on en croyoit le scholiaste de Pindare (Olymp. xii, 56), qui nomme Pallas. Cette déesse, dit-il, ayant voulu saisir Pégase pour le remettre à Bellérophon, inventa la bride. De là vint, ajoute-t-il, que ce héros lui consacra un temple & des fêtes sous le nom de Minerve-Helléride.

Nous apprenons de Tite-Live que les cavaliers romains étoient la bride à leurs chevaux, lorsqu'ils voulaient fonder avec impétuosité sur les ennemis, & vaincre ou périr (iv, 32): *Magister equum, frenas at detrahant equis, imperat: & ipse princeps calcitrans subditis, evellens effrango in medios ignes infertur: & alii concitati equi libero cursu ferunt equitem in hostem.*

Les Romains, dit le comte de Caylus (Rec. 2, pl. 123, n. 2) n'avoient pas l'usage des branches pour les mors de leurs chevaux. Ils ne leur mettoient dans la bouche, selon tous les monuments, que ce que nous appelons un filet. Cette pratique avoit un avantage sur la nôtre, celui d'être plus simple. Ces filets étoient plus faciles

à entretenir, & sujets à moins d'accidens, soit dans les marches, soit dans les mouvements de guerre. Tout méperdue que ce n. 2 représente un de ces filets anciens. Le mouvement qui se rencontre dans le milieu, est très-bien pris & très-bien disposé pour ne jamais pincer la langue du cheval. Les tors de la fabrique sont convenables pour agir sur les bords sans les offenser. Enfin, les deux anneaux qui terminent les extrémités, pouvoient servir à retenir ce filet par la rêtière, & à recevoir les rênes. La conservation de ce bronze ne peut-être plus parfaite. Sa longueur totale est de quatre pouces cinq lignes.

Les chevaux des flottes équestres qui sont venus jusqu'à nous, n'ont absolument rien dans la bouche. Les Romains ne faisoient ordinairement usage que de ce que nous nommons aujourd'hui un filet. Il paroît cependant par un autre mors publié dans le premier Recueil du même comte, (pag. 263) qu'il y en avoit qui étoient arondis, & non brisés.

BRIGUES, ambitus. C'étoient chez les Romains les démarches que faisoient les aspirants aux charges de la république, pour obtenir ces charges. Revêtus d'habits blancs, qui leur firent donner le nom de *candidati*, ils parcouroient toute la ville & les environs, cherchant du crédit, des amis, de l'autorité parmi les grands, sollicitant les suffrages du peuple dans les places & dans les assemblées publiques. De là vint le mot *ambitus*, composé de l'ancienne préposition *am*, autour, & de *ire*, aller: il signifie proprement l'action par laquelle on environne une personne, pour avoir son suffrage dans les élections. Les candidats prenoient les mains de ceux dont ils *briguaient* les suffrages, & les appeloient par leurs noms, dont ils avoient grand soin de se faire instruire. Ils les embrassoient même; & ils leur faisoient tant de caresses que Crassus, marchant dans les rues de Rome avec Scævola renommé pour sa sagesse, le quitta brusquement en lui disant: Vous m'empêchez d'obtenir le consulat, parce que je n'ose en votre présence faire des folies. Crassus appeloit de ce nom ces caresses étudiées dont les candidats accabloient des gens auxquels ils parloient pour la première fois, & qu'ils ne se proposoient plus de fréquenter après la nomination aux charges.

On appeloit *brigues* légitimes, *ambitus concessus*, les démarches dont nous venons de rendre compte. Mais il y avoit une seconde espèce de *brigue*, *ambitus infamis*, dont on faisoit un crime aux candidats, & que l'on chercha à réprimer par plusieurs loix, par de fortes amendes, par l'infamie, & par la transportation dans les îles désertes. Les *brigues* défendues étoient les menaces, la force ouverte, les combats des gladiateurs donnés au peuple la veille des élections, & enfin les largesses extraordinaires. Ce dernier moyen fut employé dans les derniers temps de la république, avec une publicité qui paroît incroyable.

able. On avertissait publiquement les tribus des sommes d'argent qu'on leur promettoit pour obtenir leurs suffrages; & cela, dit Cicéron, s'appeloit *pronunciare in tribus*. Les candidats se servaient pour ces honteux marchés, de trois sortes de personnes, qu'ils appeloient collectivement *inseparates*: c'étoient les entremetteurs, chargés de faire agréer les offres, *per quos patris inducitur*; les dépositaires des sommes convenues, *sequestris*; & enfin *divisores*, ceux qui distribuoient les sommes à chaque membre des tribus. Suétone nous apprend (c. 47, n. 4) qu'Auguste distibuoit le jour des comices mille *Nummi* (Voy. ce mot.) aux membres des tribus *Fabianis* & *Scapianis*, auxquelles il appartenoit: *Fabianis* & *Scapianis*, *tribulibus suis, die comitorum singula milia nummum a se dividebat*.

Dans l'article *Bricus* de l'Encyclopédie, M. l'abbé Mallet a écrit que la *brigue* a coûté pour une seule tribu jusqu'à 80,729 livres. Il y avoit trente-cinq tribus; on peut juger par ce nombre, des sommes immenses que coûtoient les charges à Rome, quoiqu'elles n'y fussent pas vénales.

BRIMO: c'est un des noms de Proserpine, qui signifié la terreur, *arx ou stupor, a terrendo*; parce que les anciens croyoient que les terreurs nocturnes venoient de Proserpine. Propertius a parlé des faveurs que *Brimo* ou Hécate avoit accordées à Mercure sur les bords du lac Boëthé, en Thessalie (11, eleg. 2):

*Mercurioque sacris sectur Boeoides undis
Virgineum Brimo composuisse latet.*

Cependant Tzetzes expliquant le vers 1166 de la *Cassandre* de Lycophon, dit qu'elle résilla au fils de Maia; & que le nom *Brimo* fut donné à Hécate dans cet instant, pour exprimer l'air terrible avec lequel elle regarda cet audacieux.

Jablonski (*Panthe. Egypt.* 106) a fait voir que la déesse *Brimo* des Grecs étoit la même que *Tithrambo* des Égyptiens, que cette dernière étoit lûs en courroux, appelée depuis Hécate.

Pour parler avec plus d'exactitude, il faut reconnaître sous la dénomination de *Brimo*, une déesse en courroux. C'est pourquoi nous l'avons vu plus haut appliquée à Hécate, qui envoie des terreurs nocturnes. Tzetzes (*loco citato*) donne aussi le même nom *Brimo* à Proserpine. Enfin, la colère dont Cérès fut saisie à la vue du rapt de sa fille, l'a fait aussi appeler *Brimo* pax Arnone (*adv. Genes, lib. 1, p. 170*).

BRIGUES. Les premières *brigues* dont on se servit dans l'Orient, n'étoient pas cuites au four, mais simplement séchées au soleil. De là vint qu'elles ne résistent pas long-temps aux intempéries de l'air. Quoique le ciel des pays orientaux soit ordinairement pur, il y a cependant une saison de pluies; & c'est elle qui, répétée plusieurs milliers de fois, a détruit les *brigues* de cette espèce, dont étoient fabriquées les murailles.

Antiquités. Tome I.

taillies de Ninive, de Babylone, &c. On n'en retrouve aucunes traces, parce que les débris mêmes de ces murailles ont été décomposés par l'action alternative de l'eau & de l'air.

Cette même action servit en plusieurs occasions rapportées par Pausanias (*lib. 8, p. 614*), à faire prendre quelques villes grecques bâties avec des *brigues* séchées au soleil. Les assiégeans détournèrent des rivières, en dirigeant le cours contre les murs des assiégés, & réduisirent ces masses de *brigues* en boue délayé. Les Grecs avoient bâti plusieurs villes & temples avec ces *brigues* séchées; & Pausanias nous a donné une notice assez étendue des débris qu'il en avoit visités. C'est avec ces *brigues* qu'ils avoient construit les murs de Mantinée, ceux d'Énone, située dans la Thrace sur les bords du Strymon, deux temples de Cérès dans la Phocide, un péristyle à Épidaure, & un tombeau dans la ville détruite de Léptées, en Élide.

Il paroît par les écrits de Vitruve (*lib. 2, c. 3*) que la plupart des anciennes maisons de Rome & des environs étoient construites de *brigues* séchées au soleil; & cet habile architecte n'a pas dédaigné d'en enseigner la fabrique.

On se dégoûta par la suite de matériaux qui avoient une si courte durée; & l'on inventa l'art de faire cuire les *brigues* dans des fours. Cette opération paroissoit d'abord plus dispendieuse, à cause du prix des combustibles; mais la promptitude du travail & la brièveté du temps faisoient plus que de compenser ces prix.

À la terre destinée à faire des *brigues* cuites, les Romains mêloient du *tas pilé*, connu aujourd'hui en Italie sous le nom de *specum*, qui est jaunâtre, & qui devient rougeâtre dans le feu. Cette couleur se retrouve encore dans le grain intérieur de la *brigue*. Destinée à la construction des murs, les *brigues* n'étoient pas épaisses, mais fort longues. Leur épaisseur n'excédoit pas un pouce, (huit lignes de France) tandis qu'elles avoient jusqu'à trois & quatre palmes (deux pieds & deux pieds huit pouces de France) de superficie. Vitruve parle de ces *brigues* longues qui servoient principalement pour les *voussures*. Voyez dans ce Dictionnaire l'article *BREDA*. On en voit même de quatre pieds de longueur.

Presque toutes les *brigues* tirées des constructions antiques, portent des signes ou lettres initiales de quelques noms. Le comte de Caylus (*Rec. vol. p. 253*) en a cité une, entre autres, qui lui a fait naître de sages réflexions sur cet usage des constructeurs romains.

„ Ce fragment, dit-il, présente la plus grande portion d'une *brigue* dont le moule portoit une inscription disposée de même. Ces attentions pour des matières aussi viles en apparence, frappent nécessairement l'esprit, & me conduisent à des réflexions que je ne puis m'empêcher de communiquer. Il est constant qu'un homme curieux & savant seroit à portée, s'il habitoit la ville de

S f f

Rome, de recueillir les noms qu'on lit sur ces *brignes*, & de rassembler, par ce moyen, une suite de magistrats illustres, par les soins & sous les ordres desquels on a construit ou réparé plusieurs monuments célèbres. Leur construction, liée à plusieurs évènements de l'histoire Romaine, rendroit cette suite d'autant plus intéressante, que le plus grand nombre de ces bâtimens n'existe plus.

On lit sur la *brigue* qui m'a conduit à cette réflexion :

IMCENETRAAUG.
EXIIICILMARCIANIS.
CCAL FAVORIS.

Il faut compléter ainsi ces sigles : IMPERATOR CAESAR NERVA TRAJANUS AUGUSTUS EX FIGLINIS MARCIANIS C. CALPURNII FAVORIS.

Trajan a fait élever, & a réparé un si grand nombre de bâtimens, que l'on ne peut dire si son nom est mis ici comme celui de l'empereur régnant, ou comme celui du prince qui ordonnoit. Il paroît seulement que la fabrique Marciane, ou de Marcianus, étoit recommandable, & que Calpurnius pouvoit être Édile, ou chargé des ordres du prince, pour l'exécution du bâtiment dont on voit encore cette petite partie. Des semblables inscriptions pourroient nous donner des lumières sur des faits plus intéressans. Quoique cette *brigue* ne présente d'abord qu'un objet de pure curiosité, elle ne laisse pas de nous mettre à portée de comparer la conduite des anciens avec celle des modernes, par rapport à la solidité des constructions, qui pour l'ordinaire ne dépend que de la bonne ou de la mauvaise condition des matériaux.

L'attention qu'on donnoit à la fabrique, & principalement à la cuisson de la *brigue*, prouve la sagesse des anciens. Le sentiment attaché aux idées de la postérité, s'est établi dans Rome, dès le temps de la fondation, par l'exemple, le secours & les impressions que les Étrusques en ont données aux Romains; mais ces pratiques raisonnables régnoient dans le monde long-temps avant l'existence de ce nouveau peuple. J'ai rapporté dans le premier volume de ces antiquités, une *brigue* égyptienne très-bien conservée, & sur laquelle on a moulé une fort belle tête d'Isis. Un pareil exemple, à dire la vérité, ne seroit pas à suivre; car cette magnificence est absolument en pure perte; mais les inscriptions dont les Romains prenoient soin de les charger, nous montrent que l'utilité publique étoit regardée par les plus grands personnages de l'Empire, avec une considération qui les empêchoit de songer à la matière, pour se occuper que de l'objet, c'est-à-dire, de l'utilité.

Le recueil des inscriptions publiées par Fabretti, offre des recherches précieuses sur cet objet.

Strabon dit que l'on fabriquoit à Pitane en

Mytie; des *brignes* si légères qu'elles nageoient sur l'eau. On pourroit croire qu'il veut parler ici de *brignes* cuites, d'après l'analogie qu'il y avoit entre elles & les *barques* de terre cuite dont se servoient encore les Égyptiens au moment où cet écrivain voyageoit sur le Nil.

BRIQUETAGE de Marfal. On trouve en fouillant à une certaine profondeur, à Marfal en Lorraine & aux environs, ce que l'on appelle communément *briquetage*. C'est un amas de morceaux de terre cuite rougeâtres, semblables pour la matière aux briques cuites. Ils n'ont pas été moulés; mais on leur a donné en les pétrissant avec les mains, toute sorte de formes bizarres: les uns sont des cylindres, d'autres des cônes irréguliers, quelques-uns approchent de parallélépipèdes. On en voit plusieurs où l'empreinte de la main est parfaitement marquée; on observe aussi sur d'autres les empreintes d'un morceau de bois qui a servi à battre & presser la terre. Les plus gros morceaux de ce *briquetage* ont dix à douze pouces de circonférence; les autres d'une moindre grosseur, ont toute sorte de dimensions, & quelques-uns sont très-petits. Tous ces morceaux jetés confusément sur les marais sans mortier ni chaux, avec la cendre & les autres débris qui se trouvent dans les fours à briques, forment un massif très-solide sur lequel les Romains avoient fondé Marfal. M. d'Artez a décrit avec soin cette ancienne & singulière construction.

BRIS. Le droit odieux de s'approprier les effets des malheureux que la tempête faisoit échouer sur les côtes, étoit exercé par les Gaulois, qui regardoient tous les autres peuples comme leurs ennemis, & qui immoloient à leurs divinités les étrangers jetés sur leurs bords. Les Romains devenus maîtres des Gaules, abolirent le droit de *bris*; mais les pillages que les pirates Normands exerçoient sur les provinces maritimes des Gaules, le firent rétablir. La religion chrétienne contribua dans plusieurs provinces à son abolition, comme nous l'apprennent les actes de quelques conciles.

BRISÉEIS, est fameuse dans l'histoire poétique, par l'amour qu'elle inspira au valeureux Achille. Son véritable nom étoit Hyppodamie: *Brissée* étoit ce que les grammairiens appellent un nom patronymique; c'est-à-dire, formé de celui du père. Cette femme célèbre devoit le jour à Brissée, ou Brissés. Selon Homère, elle étoit femme de Mynès, roi de Lyrrèlie; & elle tomba au pouvoir d'Achille, lorsque ce héros eut pris cette ville, & qu'il en eut tué le roi. D'autres auteurs disent que c'étoit Fæstion qui étoit roi de Lyrrèlie, & mari d'Aithyonie, fille de Chrysis, quand Achille prit cette ville. Ils ajoutent qu'après cette conquête, Achille alla attaquer Pédase, ville des Léléons, où régnoit Brissés, & qu'il prit Hyppodamie sa fille. Quoi qu'il en soit, Achille l'emmena dans sa tente, & l'aima tendrement: elle s'étoit même flattée qu'il l'emmeneroit en Thessalie pour l'épouser. Mais Agamemnon l'en-

leva à Achille; comme on le dira au mot *CAV-
sais*; & cette insulte fut cause qu'Achille cessa
de combattre les Troyens. Ces deux héros Grecs
se réconcilièrent ensuite, & Agamemnon offrit
beaucoup de présents à Achille, lui rendit *Brifis*,
& lui jura solennellement qu'il ne lui avoit pas
fait partager sa couche. Ovide n'en croyoit rien,
& il s'assure qu'Agamemnon s'étoit consolé avec
elle de l'absence de Chryseïde. Tous les auteurs
ont parlé de *Brifis* comme d'une très-belle
femme. On ne fait ce qu'elle devint après la
mort d'Achille. Voyez *ACHILLE*.

BRISÉUS. Bacchus fut ainsi nommé, ou du
nom de la Nymphé *Brifis*, qui fut sa nourrice, ou
de l'usage du miel & du vin qu'il trouva le pre-
mier. Car *bris*, en Phénicien, signifioit doux,
agréable; ou parce qu'il avoit un temple à Brifis,
promontoire de l'île de Lesbos.

Muraori (*Thef. infer.* 559, 3) rapporte une
inscription grecque trouvée à Smyrne, dans la-
quelle Bacchus est désigné sous le nom de *Bacchus-
Brifus*.

BRISIS; Nymphé qui fut nourrice de Bacchus
surnommé *Brifus* à cause d'elle.

BRITANNICUS; fils de Claude & de Messaline.
CLAUDIUS BRITANNICUS CÆSAR.

Ses médailles sont:

O. en or & en argent.

RRRR, ou peut-être unique en P. E. latin,
avec la qualité d'Auguste; dans le cabinet de
Pellerin.

RRRR, en G. B. grec.

On en connoît trois revers différens.

RRR, en M. B.

En général, les médailles grecques sont fort
rares. M. l'abbé Jean-Baptiste Visconti en pos-
sède une unique en bronze latin, avec la légende:
TI. CLAUDIUS CÆSAR. AVG. F. BRITANNICUS.

Néron fit détruire soigneusement tous les mo-
numens de cet infortuné prince: M. le Cheva-
lier Azara de Rome, possède cependant une
statue de marbre échappée à sa fureur. Elle a
été trouvée près de Tivoli, dans le désert appelé
les Pisons, & elle représente *Britannicus* en Bac-
chus, comme on le voit gravé sur ses médailles
grecques.

BRITANNIQUE. Solin (c. 24) dit que Mi-
nerve portoit ce surnom, parce qu'elle présidoit
aux fontaines de la Grande Bretagne.

Plusieurs empereurs se sont fait appeler *Britan-
nique*, parce qu'ils avoient porté les armes dans
la Grande-Bretagne. Commode l'a porté pour une
raison contraire, selon Lampride (c. 8): *Ap-
pellatus est Commodus etiam Britannicus ab ad-
latores, cum Britanni etiam Imperatorem contra
seu deligere voluerunt.* Sévère l'a porté aussi, &
les antiquaires ne le lui donnoient pas avant la
dernière année de son règne. Mais Barely a pu-
blié dans ses *Antiquitates Rusticæ*, une médaille
de ce prince, où le surnom *Britannicus* est joint
à la seconde puissance Tribunicienne.

Caracalla a fait mettre le même surnom sur
une de ses médailles de grand bronze qui avoit
appartenu à de Boze, & que l'on voit au cabinet
du Roi. Elle a pour légende autour de la tête:
M. AUR. ANTONINUS PIUS AVG. P. B. G. MAX:
c'est-à-dire, *Persicus, Britannicus, Germanicus,
Maximus.* On lit au revers, autour d'un bouclier
garni d'épis, *AVGVSTVM BENEVICIVM.*

BRITOMARTIS; Nymphé de Diane, qui ha-
bitoit l'île de Crete, où on lui rendit après sa
mort un culte religieux. Voyez *ARVNA*.

On attribue à *Britomartis* l'invention des filets
dont se servent les chasseurs; & cette invention
lui fit donner le surnom de *Diçynne*, du mot
grec *fiçuvw*, filet. Quelques écrivains confondent,
à l'exemple d'Hésychius, *Britomartis* avec Diane
de Crete, ou *Diçynne*. Solin (c. 17) les a suivis.
Mais le Schoïaste de Callimaque, expliquant
l'hymne troisième composé à la louange de Dia-
ne, dit que *Britomartis* est une Nymphé à cause
de laquelle on honore Diane en Crete, sous le
nom de *Britomartis* même.

Le Schoïaste d'Aristophane (*Grenouil. Act. 7,
Sc. 2*) l'appelle *Bretimartis*, & raconte que cette
Nymphé se trouvant un jour embarquée dans des
filets, fut délivrée par Diane, en l'honneur de qui
elle bâta un temple & créa le surnom de *Di-
çynne*, relatif aux filets.

Diodore de Sicile nie que le premier Minos,
ce sage roi, ait brûlé pour *Britomartis* d'une
flamme impure, comme nous l'avons dit à l'arti-
cle *ARVNA*. Mais Vossius (*de Idol. l. 1, c. 17,
& l. 2, c. 25*) a réfuté Diodore, & explique le
fait, en distinguant deux rois de Crete, du nom
de Minos.

Britomartis signifioit, selon Solin cité plus haut,
une douce vierge; parce qu'on appelloit une vierge
Martis dans l'ancienne langue des Crétois, & *Britis*
ce qui est doux.

BRITOPPIO (Marti).

Gruter (57, 10) rapporte l'inscription suivante
trouvée à Nîmes;

AUG. MARTI. BRITO

VIO. SALVIUS.

SECUNDI. FIL

IX. VOTO

BRIULA, en Lydie. BPIOTAEITON.

Hunter possédoit une médaille autonome de
bronze, avec la légende ci-dessus & Cybele au
revers, que M. Combe attribue à *Briula*.

Cette ville a fait frapper quelques médailles im-
périales grecques, selon le P. Jobert.

BRIZO, Déesse du sommeil, qui étoit hono-
rée à Delos, selon Athénée. Elle présidoit aux
songes; c'étoit elle qui les proposoit comme des
oracles. Les Deliens lui offroient, en reco-
noissance, de petites barques pleines de toute sorte
de présents, les poissons exceptés, pour obtenir
siff ij

l'heureux succès des navigations. Son nom vient de *βρῖσσω*, *dormir*.

BRIZOMANCIE ; même superstition que l'Enhyponomancie & l'Onirocritique. C'étoit une divination, *μυρμία*, par le moyen des songes que le sommeil fait naître. Ce mot vient de *βρῖσσω*, *dormir*.

BROCCHUS ; surnom de la famille Furia.

BROCHES de Diane. Diane d'Éphèse est souvent représentée entre deux cerfs, & ayant les mains soutenues par des apais que Minutius Félix appelle *broches*. On peut voir dans le *Thésaurus Brandeburgensis* les conjectures de Bèger sur les divisions globulaires, qui forment ces apais ; & dans les Antiquités Grecques de Gronovius (tom. 7, p. 307), une dissertation de Hollénius sur ces *broches* mystérieuses.

BROCHET ; ce poisson étoit l'objet d'un culte religieux à Oxyrinque en Égypte.

BRODEQUIN. Nous donnons aujourd'hui ce nom à l'espèce de chaussure que portent les acteurs tragiques, & à des botines qui ne s'élèvent pas au dessus du gras de la jambe. Elles représentent les espèces de chaussures que les anciens appeloient *CAMPAGUS*, *COTHORNE*, & celles que nous avons décrites à l'article *BOTINES*. Voyez ces mots.

BROMALES. Ce nom se trouve expliqué dans Théodore Balsamon au 62^e canon du concile (IV) de Constantinople, appelé *in Trullo*, comme s'il venoit de *Bromius*, Bromien, surnom de Bacchus : mais il faut l'expliquer par les *BROMALES* des Latins. Voyez ce mot.

BROMIEN, } nom qui fut donné à Bacchus, on à cause du bruit que faisoient les bacchantes, ou parce qu'il naquit, dit-on, au bruit d'un coup de tonnerre qui fit accoucher Sémélé sa mère ; ou enfin parce que les buveurs sont sujets à faire beaucoup de bruit. Ce mot vient de *βρῖσσω*, *je frémis, je fais du bruit* ; ou de *βρῖση*, *bruit*. Ovide a chanté ce surnom de Bacchus (*Mét.* 4, 11) :

Thura dabant, Bacchumque vocant, Bromiumque, Lycaumque.

BROMOS. Voyez *Bié*.

BRONTÉE ou **BRONTON** ; machine dont les anciens se servoient dans leurs théâtres pour imiter le tonnerre, appelé *βροντή* en grec. C'étoit un vase d'airain, caché sous le théâtre, dans lequel on faisoit rouler des pierres. Festus appelle cette machine le *tonnerre Claudien*, du nom de Claudius Pulcher, qui l'avoit inventée.

BRONTÉS ; un des Cyclopes qui forgerent la foudre dont fut armé Jupiter. Il étoit fils du Ciel & de la Terre, selon Hésiode. D'autres lui donnent pour père Neptune, & Amphitrite pour mère. Son nom vient du mot grec *βροντή*, *tonnerre*.

BRONTÉUS ; surnom qu'on donne à Jupiter qui lance le tonnerre. Ce mot vient de *βροντή*, *tonnerre*, & il est synonyme du suivant, *BRONTON*.

BRONTON. Gruter a rapporté plusieurs inscriptions dans lesquelles Jupiter est appelé *Bronton*, *tonant*. Muratori rapporte la suivante, où cette divinité particulière des habitants d'Aquilée est mal nommée *Broton* (*Thés. infer.* 8, 8) :

BONO DEO
BRONTONTI

BRONTON, machine. Voyez *BRONTÉE*.

BRONZE. Par le mot *bronze* on ne désigne aujourd'hui qu'un alliage de cuivre, d'étain & de zinc, employé aux statues qui décorent les places publiques & les temples. Mais les antiquaires ont donné à ce mot une acception plus étendue ; ils appellent *bronzes* tous les restes précieux de l'antiquité qui sont de cuivre allié, ou de cuivre pur ; de sorte que ce métal porte toujours le nom de *bronze* dans leurs écrits. Cet usage nous oblige à traiter dans cet article tous les objets relatifs à la connoissance que doit avoir du cuivre un antiquaire instruit ; & nous y appellerons toujours *bronze* le métal même. L'aigneur qui reste encore aux ouvrages de ce métal que nous ont laissés les anciens, en nous apprenant qu'ils ne savaient pas, ou qu'ils ne voulaient pas le séparer exactement des autres métaux & demi-métaux, indiquera assez l'emploi que nous ferons du mot *bronze*.

Les armes des Égyptiens & des premiers Grecs étoient-elles de *bronze*, comme l'assure positivement Hésiode dans ces vers ? (*Opér. & Dier.* 149)
 „ Leurs armes étoient de *bronze* ; leurs maisons
 „ en étoient couvertes ; ils fabriquoient leurs outils avec le *bronze* ; & le fer, ce métal obscur,
 „ n'étoit pas encore employé „ :

Τῶν δ' ἦν χαλκῶν μὲν στήθεα, χαλκῶν δὲ καὶ
 οἰκδοίαι,
 χαλκῶν δ' ἐργάζοντο, μίλην δ' ἐν ἱερῷ στήθεα ;

comme Pausanias a essayé de le prouver par un grand nombre d'exemples dans les *Laconiques* ; comme on peut le conjecturer d'un passage de Plutarque dans la vie de Thésée, où il rapporte que les armes de ce héros trouvées dans l'île de Scyros & apportées à Athènes par Cimon, fils de Miltiade, étoient de *bronze*.

Ce métal étoit-il susceptible de la trempe, propriété nécessaire à un métal que l'on destine à faire des armes tranchantes, épées, poignards, &c. ? Les recherches du savant comte de Caylus l'ont mis plus à portée que nous ne pouvons l'être, de répondre à ces questions. C'est pourquoi nous allons le laisser parler. „ Le *cuivre*, dit-il dans son Recueil d'antiquités 2, p. 239, se tire de la terre avec facilité, & on l'y trouve en parties fort étendues. Il se met aisément en fusion,

de aucun métal ne prend mieux le moule. Aussi l'histoire nous apprend qu'il a été le premier & le plus généralement employé. Le fer au contraire n'est point du tout apparent dans la mine ; on ne le trouve qu'en très-petites parties, qu'une première fonte ne sert qu'à réunir. Il faut au moins deux fois plus d'opérations pour le mettre en état d'être mis en œuvre, parce que l'on ne peut le jeter en moule que pour des ouvrages grossiers. Il faut donc toujours le forger, c'est-à-dire, le travailler chaud & au marteau. Ainsi, en convenant qu'il étoit connu dans la Grèce, dans l'Asie & dans l'Italie, on doit avouer aussi qu'il devoit être fort rare & très-cher dans tous ces pays.

Je ne l'ai jamais regardé comme inconnu aux anciens : les auteurs aient trop souvent le contraire, pour que nous puissions en douter ; mais il y a de grandes diluitions à faire à cet égard dans les anciennes histoires ; & je suis persuadé que l'estime toujours attachée aux choses rares, a souvent engagé les anciens à parler de ce métal par métaphore, & qu'enfin ils ont été sur cet article, en plusieurs occasions, plus élégans qu'exactes. Quoique j'aie dit avec raison que l'empire des arts avoit éprouvé le plus de révolutions, je ne crois pas que les connaissances simples, comme celles des métaux, puissent être dans le même cas, c'est-à-dire, qu'elles se perdent jamais. Il faudroit pour cela que la terre fut bouleversée, ou qu'un pays fut entièrement détruit.

De quelque ignorance que les plus grandes lumières soient suivies, elle ne sauroit devenir sensible que sur la façon de travailler : mais la matière une fois connue, a toujours existé, quoique plus ou moins bien travaillée, aussi-bien qu'en différente quantité, dans les pays civilisés qui n'ont point éprouvé de bouleversement ni de dépeuplement depuis la guerre de Troie. Il faut donc arriver par les idées générales aux conséquences du détail, & dire, par exemple : Homère parle du fer. Ce grand homme est trop exact pour avoir péché contre le collume : le fer existoit donc. Mais il n'en parle que bien rarement ; donc il en existoit peu de son temps. Presque toutes les armes qu'il met entre les mains de ses héros, sont de cuivre, & il est constant que l'on travailloit alors ce métal avec toute l'insuffisance possible. Je n'en veux pour exemple que le bouclier d'Achille, qui me paroît toujours le chef-d'œuvre de l'esprit humain du côté de la composition. On ne peut même douter que l'exécution n'y ait répondu, ou que du moins il n'y eût alors des artistes qui en fussent capables ; car le poète comme le peintre ne peint que conformément à ce qu'il voit ou à ce qu'il a vu.

Si l'on descend plus bas qu'Homère, on lira des faits sur lesquels je pourrais appuyer mon sentiment. Hérodote (*lib. 1, cap. xxv*) dit qu'Alyatte, roi de Lydie, envoya à Delphes un grand cratère d'argent & une soucoupe, de fer soudé.

Il ajoute que c'étoit le plus admirable des présents faits au temple d'Apollon, & qu'il avoit été travaillé par Glaucus de Chio. Pausanias (*lib. x, c. 16*) parle de ce même cratère. Il est, dit-il, l'ouvrage de Glaucus de Chio, qui avoit trouvé le secret de fonder le fer. La bafe ou soucoupe, continue le même auteur, ne tient pas par des boucles ou des agrafes, ni par des clous. Un peu plus bas, Pausanias, à l'occasion d'une statue d'Hercule en fer, observe que ce métal étoit fort difficile à mettre en œuvre, quand il s'agissoit d'en faire une statue. Il est vrai qu'il parle ailleurs d'une statue de cuivre, formée de plaques rassemblées & retenues par des clous ; mais il ajoute que c'étoit la plus ancienne que l'on connut de ce métal. Je demande maintenant s'il n'est pas clair que du temps d'Alyatte, c'est-à-dire, environ 600 ans avant Jésus-Christ, l'art de fonder le fer étoit encore dans son enfance ; & ce que pouvoient être les armes & les autres ustensiles de ce métal, travaillés par des hommes si peu éclairés sur ce point, qu'ils ignoroient la manière de le fonder, ou, ce qui est la même chose, d'en rejoindre les parties. La reconnaissance que l'on témoigne à Glaucus, mérite bien de l'attention ; & la soucoupe présentée au temple de Delphes, donne au moins une idée de la rareté de ce métal, & du cas que l'on en faisoit. Je suis donc convaincu que les anciens, non seulement dans les premiers temps, mais dans les siècles des Romains, ne faisoient usage que du cuivre, & qu'ils n'employoient pas communément le fer ; soit qu'ils aient suivi les pratiques & les usages établis dès lors dans le monde ; ce qui s'accorde assez avec leur peu de génie pour les arts, & par conséquent pour les découvertes ; soit que le fer ne fut pas encore aussi commun qu'il l'est devenu dans la suite, par le soin avec lequel on s'est appliqué à le travailler dans les derniers siècles, & principalement en France.

Quoi qu'il en soit, je n'ai vu dans le nombre des cabinets de l'Europe dont j'ai visité la plus grande partie, que deux lames d'épées de fer que l'on puisse regarder comme romaines. Elles sont dans le cabinet des Jésuites de Lyon ; il n'y en a même qu'une qui soit entière. (On en a trouvée une à Herculanum, que l'on voit à Portici.) Malgré la rouille & tout ce qui contribue à détruire ce métal, il est étonnant que du nombre prodigieux d'armes que les Romains ont fabriquées pour leur usage, il ne s'en soit pas conservé quelques vestiges dans les lieux secs, & principalement dans un pays chaud comme l'Égypte, qui fournit tous les jours tant d'antiquités de toutes les nations, & où l'on n'a jamais trouvé le plus petit morceau de fer. Tout est bronze, pierre, verre, ou terre cuite. Ces raisons seules étoient capables de me confirmer dans une opinion qui deviendra plus claire, & qui sera démontrée par les monumens que l'on découvrira.

„ En attendant de plus grands éclaircissements , je n'ai rien négligé pour retrouver la trempe du cuivre. La mollesse de ce métal , ou la facilité avec laquelle il se effle , étoit une objection trop solide , & qui me faisoit trop de peine , pour ne pas chercher les moyens de le rendre tel qu'on en puisse faire ce que les anciens en faisoient , en l'employant à tout ce que nous exécutions avec le fer. L'expérience est au dessus de tous les raisonnemens „.

„ Les recherches que j'ai fait faire sur le métal même , m'ont donné le cuivre très-dur , fondu , forgé , allié , trempé , susceptible de la meule ; enfin , soumis à toutes les propriétés du fer . Je vais commencer par copier le détail de l'opération que M. Geoffroi les fils a bien voulu faire à ma prière , & l'on jugera des soins & de la sagacité avec lesquels il s'est prêté à cette petite manœuvre. Au reste , toutes les expériences dont il est parlé dans le discours suivant , ont été faites sur des armes des Romains , & pour fabriquer des lames pareilles à celles que l'on a découvertes à Genlac , (village situé sur la frontière de l'Auvergne & du Bourbonnois) , & qui sont dans le cabinet des antiques du roi „.

„ Le vert-de-gris , qui ne se forme qu'à la longue sur le bronze , sert à décider à la simple inspection que les armes antiques qu'on m'a fait voir , & qui ont été trouvées dans la terre ou dans les ruines , sont de cuivre pur & sans alliage , ou que s'il y a de l'alliage , du moins le cuivre est en grande quantité ; & c'est à ce dernier sentiment que l'on doit s'arrêter , lorsque l'on pense au peu de solidité & de dureté que le cuivre pur , peut acquérir par l'écroutissage , ou les autres moyens qui nous sont connus . M. le comte de Caylus , qui m'avoit engagé à l'aider dans l'examen de ce métal , examina qu'il est du ressort de la Chimie , m'a communiqué un passage de Philon de Byzance (*Mathem. veteres*) , qui m'a fourni le sujet de mes premières expériences . Le voici tel qu'il me l'a donné „.

„ Philon , en parlant , d'une machine qui servoit à lancer des traits , & qui étoit formée de deux lames de cuivre courbes qui avoient du ressort , dit que ces lames étoient faites d'un cuivre rouge , purifié & recuit plusieurs fois : on mêle , ajoute-t-il , à une mine pesante de cuivre , trois drachmes d'étain bien purifié , & après avoir fondu le tout ensemble , on en forme des lames , on leur donne une courbe légère , & lorsqu'elles sont bien froides , on les bat pendant long-temps „.

„ J'ai fait des mélanges de cuivre & d'étain fondus ensemble , & alliés dans différentes proportions : tous ces essais m'ont donné un cuivre plus roide & plus dur que le cuivre rouge ; mais ce métal allié n'avoit ni le grain ni la dureté des armes des anciens , qui m'avoient été présentées. Au reste , ce métal est aigre &

„ difficile à forger . Je croyois que puisque l'étain communiquoit au cuivre assez de dureté pour lui donner du ressort , je pourrais parvenir par ce seul alliage à le durcir assez pour en faire des armes . Après quelques tentatives inutiles , je cherchai à m'assurer s'il y avoit dans ces armes antiques une portion d'étain sensible , & aussi considérable que dans le métal que j'alliois . Pour cet effet , je mis dans un bain de plomb sur une couplee un morceau de mon alliage , qui anéanti qu'il commença à se fondre , végéta , à cause de l'étain qu'il contenoit . J'ai répété cette expérience sur le métal des armes antiques ; & ce métal n'ayant point végété , mais étant plus difficile à fondre que le mien , je fus convaincu que ce n'étoit point l'étain qui durcissoit le cuivre , qui est le métal principal des armes „.

„ La difficulté que j'avois trouvée à fondre ce métal , me fit soupçonner qu'il contenoit du fer ; & mon soupçon se changea presque en certitude , lorsque je comparai le grain de ce métal avec celui de quelques essais de cuivre alliés de fer , que mon père avoit faits dans le temps qu'il donna à l'Académie des Sciences un Mémoire sur le tombac „.

„ J'ai cherché à imiter pour la dureté & pour le tranchant , une épée romaine ; & je crois n'y avoir pas mal réussi dans celle que j'ai remise à M. le comte de Caylus . Elle est faite avec un mélange de cinq parties de cuivre rouge & d'une partie de fer fondus ensemble , puis jetés en moule . Elle a été réparée & ensuite ahlée sur la meule . Le fer que j'ai ajouté au cuivre rouge pur , est du fil-de-fer : comme il présente beaucoup de surface au feu , il est plus facile à fondre ; mais il a l'inconvénient de se brûler facilement , & de se réduire en scories . Ainsi , je crois qu'il seroit fort difficile de déterminer la quantité de fer qui est mêlée au cuivre , attendu qu'on ne doit pas compter celui qui est changé en scories „.

„ On sait qu'il y a beaucoup de mines de cuivre ferrugineuses . Ces mines fournissent à la fonte un cuivre dur & aigre qui a besoin d'être raffiné pour être dépouillé de toutes les parties de fer & de soufre qu'il contient , & pour devenir doux & facile à travailler . Je crois que supposant que les armes de cuivre fussent communément en usage chez les anciens , le sentiment le plus naturel est de croire que le cuivre dont ils les faisoient , étoit ce cuivre aigre & dur , tel qu'il est dans de certaines mines , & qu'il est ce que nous appelons le cuivre noir . Ils s'épargnoient la peine de le dépuré : ce qui l'auroit rendu moins propre à l'usage auquel ils le destinoient . Comme nous avons encore plusieurs mines de cuivre qui sont dans le même cas , telles que celles du Lyonois , de la basse Navarre , & presque toutes les autres de France , il ne seroit pas impossible de

„ vérifier ce sentiment que j'ose avancer comme
„ le plus vrai-semblable ; mais je n'ai pas eu à
„ Paris les facilités nécessaires pour les expé-
„ riences „

„ Au reste, je crois avoir simplement indiqué
„ un des moyens qui pourroient servir à durcir
„ le cuivre ; je dis un des moyens , attendu que
„ je crois qu'il y en a plusieurs , & même qui
„ produiroient des effets plus sensibles „

„ Cette opération si clairement rendue est d'au-
„ tant plus curieuse en elle-même, que l'alliage de
„ ces deux métaux, le fer & le cuivre , étoit re-
„ gardé comme impossible ; cette opération , dis-je ,
„ nous donne de cuivre à toutes les propriétés du
„ fer : ce qui peut mettre dans la société un métal
„ qui n'éprouve ni la rouille , ni les inconvénients
„ de la longueur des travaux du fer . Cependant il
„ faut convenir que ce procédé ne donne guère
„ de ressort au cuivre , & le rend un peu trop cas-
„ sant ; mais il est possible de faire des recherches
„ & d'employer d'autres voies , & M. Geoffroi con-
„ vient lui-même qu'il imagine d'autres moyens .
„ Rien n'est plus juste & plus naturel que cette
„ idée ; & l'examen des bronzes antiques m'a prouvé
„ la variété infinie de leurs alliages ; ce qui con-
„ firme la vérité de tout ce que pense M. Geoffroi
„ sur cet article „

„ Cependant la voie de la trempe m'ayant toujours
„ paru importante pour cette petite découverte , &
„ bien des gens la regardant comme une chose qui
„ n'avoit jamais existé ; j'ai fait travailler un sim-
„ ple fondeur , qui ne connoît que la forge & son
„ métal , & que j'emploie depuis long-temps à sou-
„ durer , percer , enfin restaurer des morceaux d'anti-
„ ques . Son opération leve toutes les difficultés , &
„ répond , ce me semble , à toutes les objections „

„ Voici ce que j'ai pu tirer d'une conversation ,
„ qui bien loin d'être élégante , n'étoit pas même
„ fort claire ; mais j'espère que la simple exposition
„ du fait sera reçue favorablement , à cause de l'u-
„ tilité qui en résultera „

„ L'examen que j'ai fait des bronzes antiques ,
„ m'a convaincu que les anciens avoient le secret
„ de tremper le cuivre , & m'a engagé à en faire
„ la recherche . J'ai donc trouvé que cette ma-
„ tière étoit aussi susceptible de la trempe que
„ l'acier . J'en ai même assez vu pour être per-
„ suadé que toutes les trempes ne se font point
„ ressemblables , c'est à-dire , qu'elles n'ont point
„ été uniformes , & qu'elles ont en des variétés
„ dépendantes des recherches particulières . Le sal-
„ pêtre & la corne de cheval purifient les mé-
„ taux ; il faut donc en mêler dans la fusion du
„ cuivre , pour le rendre plus docile au moule ,
„ & le mettre plus en état de recevoir la trem-
„ pe „

„ Mes ouvrages n'étoient que de cuivre jaune
„ pur , & consistoient en lames d'épées , en coins ,
„ en contraux , & même en sautoirs . Je les ai
„ d'abord fondus , travaillés & terminés ; ensuite
„ je les ai mis au feu cassis , & trempés tout

„ simplement dans une eau du ruisseau des rues
„ ou de boue , mêlée de suie de cheminée , de
„ sel , d'urine & d'ail ; & je puis assurer que ces
„ morceaux ont acquis toutes les propriétés que
„ la trempe donne à l'acier „

„ Voici la proportion de la trempe que j'ai
„ employée „

„ Sur une pinte d'eau du ruisseau , une poi-
„ gnée de sel marin , deux fortes poignées de
„ suie de cheminée , une chopine d'urine , une
„ tête d'ail pilé „

„ M. Monnet , métallurgiste célèbre , attribue à
„ un autre alliage la propriété de recevoir la trem-
„ pe qu'avait le bronze des anciens . Il croit que
„ c'étoit l'arsenic qui durcissoit ainsi le cuivre . Ce
„ demi-métal accompagnant souvent le cuivre dans
„ ses mines , & les anciens ne sachant pas l'en sé-
„ parer , selon M. Monnet , il étoit très-ordinaire
„ de voir le cuivre disposé , par cet alliage naturel ,
„ à recevoir la trempe „

„ Plin (lib. 34 , 2) parle des especes de cuivre
„ les plus renommées dans l'antiquité . Il nomme en
„ premier lien le cuivre de l'île de Chypre , où il
„ prétend que fut faite la découverte de ce métal ,
„ & où on le tiroit d'une pierre appelée *chalcépis* ,
„ différente apparemment de la calamine . Il ajoute
„ que le prix du cuivre de l'île de Chypre diminua
„ bientôt , parce qu'on en trouva de meilleure qua-
„ lité . Le cuivre jaisne sur-tout fut pendant long-
„ temps très-recherché pour sa beauté ; mais les
„ mines qui le produisoient s'étant épuisées , on en
„ tira de celles dont Salluste , favori d'Auguste ,
„ étoit propriétaire dans la Tarentaise , & de celles
„ que Livie , femme de cet empereur , possédoit
„ dans la Gaule . Du temps de Plin , le cuivre
„ le plus estimé étoit celui des mines de Cordone
„ en Espagne , que Marius avoit autrefois fait ex-
„ ploiter . Il avoit la beauté & l'éclat du cuivre
„ jaisne ou laison . L'on en fabriquoit des sesterces
„ & des dupondius . A l'égard des îles , on ne les
„ faisoit que de cuivre de Chypre : *Summa gloria
„ nunc in Marianum conversa , quod & Cordubense
„ dicitur . Hoc a Liviano cadmam maxime ferbet ,
„ & antichalcé benitatem imitatur in sesteriis du-
„ pondiariisque , Cypro suo assibus contentis* „

„ Les anciens ne redoutoient pas autant que nous
„ les mauvais effets du cuivre ; car on trouve à
„ Portici plusieurs de leurs couloirs (pour le vin)
„ de ce métal . M. de Non en a rapporté un de la
„ grande Grèce , qui ressemble aux passaires moder-
„ nes . Cependant ils ont quelquefois doublé en ar-
„ gent leurs vases de cuivre . Herculanum en a
„ fourni plusieurs ainsi doublés , pour tenir lieu d'é-
„ tamage ; & l'on en a trouvé de semblables dans
„ plusieurs endroits des Gaules , sur-tout auprès de
„ Lyon „

„ On peut juger par un crampon de bronze des-
„ siné planche 99 , n°. 1 du second Recueil d'anti-
„ quités du comte de Caylus , de l'attention des an-
„ ciens pour la solidité de leurs bâtimens , & de la
„ préférence qu'ils donnoient au cuivre sur le fer „

Outre le choix & la condition parfaite des pierres, la simplicité de leur coupe, la précision de leur trait, & la justesse de leur pose, ils plaçoient des crampons où ils les jugeoient nécessaires, pour assurer encore plus la durée de leurs édifices. Ces crampons étoient de cuivre, parce qu'ils connoissoient les propriétés de ce métal aussi solide que le marbre, lorsqu'il a pris son vert-de-gris, & lorsqu'il n'est point en contact avec des matières corrosives. Nous sommes fort éloignés de prendre tant de précautions pour nos édifices. Le fer que nous employons ajoute aux autres causes de destruction : aussi, la postérité ne pourra juger de nos magnificences que sur des récits ou sur des gravures, qui rendent presque toujours l'objet sans vérité & sans agrément.

Il faut dire cependant pour la gloire des artistes qui ont bâti le palais de Versailles, que les balustrades de marbre qui en terminent les terrasses, sont liées par des crampons de bronze, dont la plupart sont encore entiers, au moment où nous écrivons cet article ; c'est-à-dire, plus d'un siècle après leur fonte. Puissé cet exemple être suivi par les artistes modernes !

Les anciens avoient l'art de donner au cuivre un tel degré de blancheur, qu'on le prenoit au premier coup d'œil pour de l'argent. Telle est, selon M. Bianconi, (dans son *Anatologia Romana*) une étrille ou grarioir, qu'on trouva au mois d'avril 1779, en desséchant les marais Pontins. On y voit le nom & la marque de l'artiste. Le nom est écrit suivant la méthode dorique, au génitif, ΗΡΑΚΛΙΔΑ, *Heraclidis* ; la marque de l'ouvrier est une victoire.

Le bronze étoit employé à conserver les actes publics à la postérité. Un incendie arrivé sous Vespasien fit périr trois mille tables de bronze conservées au capitol. Elles renfermoient les loix, les traités & les autres monumens les plus respectables de l'Empire. Polybe, Cicéron (*de Divin. lib. 2*), Tit-Live (*Decad. 1, l. 3. Decad. 4, c. 57*), Plin le jeune (*lib. 34, c. 9*), & d'autres (*Jul. Obseq. Libell. de prodigiis cap. 122. Ovid. lib. 1. Metam.*), sont des témoins irréprochables de la coutume observée par les Romains, d'immortaliser leurs loix ou leurs traités de paix ou d'alliance, par la solidité du bronze, qu'ils en faisoient assez ordinairement dépositaire.

On ne l'épargnoit pas même dans les actes qui n'intéressoient que des cités & des villes municipales. Les sociétés, les corps de métier & les particuliers, érigeoient quelquefois des tables ou des colonnes, soit de marbre, soit de bronze, pour perpétuer la mémoire de leurs statuts, privilèges, acquisitions, sur-tout lorsque leurs prétentions & celles du public pouvoient, en se croisant, leur causer des iniquités.

Quelques-uns prenoient la précaution de (*Silvius Flaccus de condit. agror. edit. Turneb. p. 20, 21*) faire écrire & même représenter les confins & les limites de leurs terres, sur des tables de

bronze. On ajoutoit soit à ces tables ; au moins jusqu'à contre-dit ; auquel cas on avoit recourus aux archives de l'empereur, où la forme, les limites & les partages des terres étoient référés dans divers livres ou registres, & pour l'ordinaire figurés sur des tables de cuivre, comme sur nos papiers terriers. Hygin nous apprend (*de Limitibus constituendis, p. 132, 133, 134*) comment on faisoit ces partages, comment on écrivoit sur des tables de bronze les portions ébournées par le sort, & comment on en designoit le plan & les bornes sur des livres d'airain, *libros aris*, qu'on déposoit ensuite dans les archives de l'Empereur.

Le bronze que les anciens regardoient comme pur par sa nature, ayant toujours été consacré aux dieux, pouvoit, selon eux, (*Schol. Theoc. Idyll. 2, v. 36*) par une vertu secrète, chasser les spectres & les esprits impurs. Cette opinion est une bonne preuve de l'antiquité du cuivre, un des premiers métaux que l'on ait employés, & dont, par cette raison, l'on avoit continué de se servir dans les cérémonies religieuses.

C'est pourquoi les magiciens le servoient d'instrumens de bronze pour cueillir les herbes qu'elles employoient à leurs enchantemens. (*Æn. 17, 513*) :

*Falcibus & massa ad lucem quaruntur æneis
Pubentes herbe.*

Ovide (*Met. 77, 226*) :

*Et placida parvim radice revellit,
Parvim succidit curvaminis falcis ænea.*

Elles faisoient aussi d'après la même opinion religieuse sur des vases de bronze, pour chasser les mânes. Ovide (*Fast. 5, 441*) :

*Rursus aquam tangit, Tempeaque concepat ara,
Et rogat ut tellus exeat umbra suis,*

On chassoit de même les spectres, les terrens nocturnes. Les prêtres n'employoient aussi dans les temples & les sacrifices, que des couteaux, des haches, des pateres & des simples de bronze. En un mot, tout ce qui seroit au culte religieux, devoit être de ce métal sacré.

Passons actuellement aux ouvrages de bronze les plus célèbres que nous aient laissés les anciens : c'est des statues que nous voulons parler ; & Winkelmann sera notre guide & notre appui dans tout le reste de cet article.

„ Pour ce qui regarde la fabrique des ouvrages de bronze, je communiquerai, dit l'auteur de l'Histoire de l'Art (*60, 4, c. 7*) quelques observations sur la manière de préparer les métaux propres à la fonte, sur les moules & les creux préparés pour recevoir le bronze fluide, ensuite sur l'art de fondre & de recorder la fonte. Je parlerai aussi des défauts de la fonte, de la soudure

dure & des travaux incrustés en bronze, ainsi que de la rouille de l'antiquité, c'est-à-dire, de cet enduit verdâtre du bronze antique, appelé ordinairement *patine* „

„ Je dirai en) premier lieu que le bronze se préparait comme on fait aujourd'hui par l'alliage de l'étain avec ce métal, pour lui donner plus de fluidité. Quand l'étain n'est pas assez abondant, le bronze masque alors de la fluidité requise pour couler dans toutes les parties; & c'est ce que les Italiens nomment *incantere*. Benvenuto Cellini, fameux artiste, raconte qu'ayant préparé la fonte d'une statue, & ordonné de déboucher le trou du fourneau pour faire couler le métal dans le moule, il s'étoit mis à table dans l'intention de dîner pendant ce temps-là; mais que les ouvriers étant venus lui dire ensuite que la fonte étoit arrêtée, il avoit saisi fur le champ les plats & les assiettes d'étain, & les avoit jetés dans le bronze ardent; & ce qui avoit rendu aussitôt la masse assez fluide pour faire réussir toute l'opération. Par cette raison & pour assurer le succès de la fonte, on étoit quelquefois dans l'usage de fondre des statues en cuivre pur. Les quatre chevaux de Venise font de cuivre. Il paroît aussi que les anciens le choisissent de préférence pour l'exécution des statues destinées à être dorées; parce que s'aurait été une prodigalité hors de saison, que de revêtir d'or un beau bronze. On fait de plus que le cuivre est plus facile à dorer que le bronze „

„ L'alliage de l'étain fait que le bronze, après avoir éprouvé l'action du feu, est percé d'une quantité de petits trous. L'étain, matière plus fluide, ayant été dévoré par l'ardeur du feu, rend le bronze plus cassant & presque aussi poreux qu'une pierre-ponce; de là vient que cette sorte de bronze est plus légère du poids qu'à l'ordinaire. Cette diminution de poids est palpable dans les monnoies que les antiquaires appellent médaillons, & qui ont éprouvé l'action du feu: l'expérience nous apprend à les connoître en les pesant avec d'autres, ou en les examinant au toucher. Ces médaillons dépouillés de l'alliage de l'étain, se trouvent, pour ainsi dire, privés des parties onctueuses qui leur donnent du corps. Quand on les tira des excavations & qu'on les expose quelques temps à l'air ou à l'humidité, il s'y forme une crasse verdâtre, qui ronge & qui consume le bronze antique „

„ Secondement, je remarquerai que les moules préparés par les anciens artistes pour jeter leurs figures en fonte, paroissant différer de ceux des nôtres. Sans entrer dans un détail étranger à ce sujet, je remarquerai l'observation qu'on a faite sur les quatre chevaux antiques du portail de Saint Marc, à Venise; savoir, que ces figures ont été fondues chacune dans deux moules qui s'adaptoient dans toute la longueur de ces chevaux; de sorte qu'on n'avoit pas besoin de briser les creux après l'opération, comme on est obligé de le faire dans les nouveaux procédés de la fonte „

Antiquités, Tome I.

„ Troisièmement, j'observerai que pour ce qui est de l'art de fondre & de raccorder la fonte, il semble que les anciens suivoient une route différente de celle des modernes, & qu'ils n'étoient pas dans l'usage de jeter en fonte des machines considérables. Au reste, cette observation nous ramène aux premiers essais & aux temps les plus reculés, dans lesquels, au rapport de Pausanias, les figures du bronze étoient de plusieurs pièces & jointes par des clous. Tel étoit un Jupiter de Sparte, fait par Cléarque de Rhegium de l'école de Dipone & de Scyllis. (*Pausan.* 3.) Tel étoit sans doute le colosse de Rhodes. Cette manière de fondre les statues fut encore suivie dans les temps postérieurs, comme il paroît par les six figures de femme trouvées à Herculaneum, trois grandes comme nature, & les autres au dessus de cette grandeur: les têtes, les bras & les jambes sont fondus séparément, & le tronc même n'est pas d'un seul jet. Les pièces dans leur liaison sont jointes par des attaches que les Italiens nomment *coda di rondine*, queues d'hirondelle, à cause de leur forme. Le manteau court de ces figures, composé pareillement de deux pièces, de celle de devant & de celle de derrière, est joint sur les épaules où il est représenté boutonné „

„ En suivant cette route, les anciens artistes se mettoient à l'abri des fontes manquées, difficiles à éviter, lorsqu'on fond des statues entières & des machines considérables. Mal-gré cela, on remarque encore des remplissages qu'on a au soin d'indiquer dans la gravure des chevaux de Venise, où l'on voit que les pièces ajoutées ont été jointes par des clous dès le temps de leur fabrique. Je possède une fonte manquée. Ce morceau joint avec la tête de grandeur naturelle, est tout ce qui s'est conservé de la figure d'un jeune homme. La tête de cette figure étoit autrefois dans le cabinet des Chartreux à Rome (*Museum. a. Bosio collecta*, p. 14), & se trouve maintenant à la villa Albani. Le morceau que je possède offre le sexe qui étoit adapté séparément à la figure; & ce qu'il y a de remarquable, c'est que du côté intérieur, à l'opposite de l'endroit du poil, qui annonce la puberté, on voit trois lettres grecques, ITIX, de la longueur d'un pouce, qui ne pouvoient pas être visibles lorsque la figure étoit entière. Montfaucon a été mal informé lorsqu'il avance sur la foi des autres, que la statue d'équale de Marc-Aurèle n'avoit point été fondue, mais qu'elle étoit faite de pièces de plâtrerie. (*Diar. Italic.* p. 169) „

„ Quatrièmement, je ferai mention en peu de mots, de la soudure dans les figures des anciens. On la voit aux cheveux & aux boucles détachées qu'on avoit coutume d'adapter aux figures par ce moyen, & dans le temps le plus reculé de l'art, de même qu'à l'époque de son plus beau lustre. L'ouvrage le plus ancien de ce genre, & en général un des monuments de la plus haute antiquité, est un buste de femme, du cabinet

T t t

d'Herculanum, dont la tête est coiffée sur le front & jusqu'aux oreilles, de cinquante boucles travaillées comme du fil d'archal, dont l'épaisseur également presque celle d'une plume à écrire. Ces boucles sont soudées sur le côté & rangées les unes au dessus des autres, & ont chacune quatre ou cinq anneaux. Les cheveux de derrière, formés en tresses, circulent autour de la tête. Le même cabinet renferme un autre morceau enlusi curieux avec des cheveux fondus : c'est une tête de jeunesse & de portrait, qui eût soixante-huit boucles soudées, de façon que celles de la nuque du cou, qui ne sont pas détachées, ont été jetées en fonte avec le reste. Ces boucles ressemblent assez à une bande étroite de papier, coulée & tirée ensuite en ressort spiral : celles qui descendent sur le front, ont cinq tours & davantage ; celles de la nuque en ont jusqu'à douze, & toutes sont marquées de deux traits en creux. Rien ne prouve mieux que cet usage étoit introduit dans la plus belle époque de l'art, qu'une tête idéale du même cabinet, connue assez généralement sous le nom de Platon, & estimée un des plus beaux monuments en bronze : cette tête a pareillement des boucles soudées aux tempes ».

„Cinquièrement, je dirai quelque chose des ouvrages en bronze inépuissés. Il s'est conservé quelques morceaux de bronze garnis en argent, (Bonnar. pref. alle off. Sop. etc. Med. p. 19), comme le dièdème d'Apollon Sauracton de la ville Albani, & les bases de différentes figures du cabinet d'Herculanum. On faisoit aussi quelquefois en argent les ongles des mains & des pieds ; ce que l'on voit à deux petites figures trouvées à Herculanum. Pausanias fait mention d'une statue avec des ongles d'argent (Pausan. l. 1, p. 57, l. 3). Je citerai encore ici les quatre chevaux dorés que le fameux Hérode Atticus fit placer à Corinthe, & dont les crânes des pieds étoient d'ivoire. (Idyll. lib. 2, pag. 557) ».

„Sixièmement, enfin je parlerai de la couleur que la main du temps donne au bronze, & qui relève la beauté des statues de ce métal. Cette couleur appelée patine, est une teinte verdâtre, répandue sur le bronze ; teinte dont la beauté est en raison de la finesse du métal. Elle s'appeloit arago chez les Romains, & Horace dit : *Nobilis arago*. Le métal de Corinthe prenoit une teinte de vert clair (Paus. l. 37, p. 35), qui paroît sur les médailles & sur quelques petites figures. Les statues & les bustes du cabinet d'Herculanum, ont un enduit de vert foncé, mais il est factice : ces tous ces morceaux ayant été trouvés endommagés & fracturés, & ayant passé par le feu pour être resoudés & réparés, ils ont perdu leur ancien enduit, & ils ont été recouverts par un nouveau vernis. On convient au surplus que plus un bronze est antique, plus la teinte verte est belle ; on s'en suit par les anciens, qui d'après cela préféroient les statues antiques aux modernes ».

„Plusieurs statues de bronze furent dorées, ainsi que nous le voyons encore par l'or qui s'est conservé sur la statue équestre de Marc-Aurèle, sur les débris des quatre chevaux & du char placés au fronton du théâtre d'Herculanum, & en particulier sur l'Hercule du Capitole, & sur les quatre chevaux de Vésuve. La conservation de la dorure des statues, qui ont été ensevelies sous terre pendant tant de siècles, ne peut être attribuée qu'à l'épaisseur des feuilles d'or : il s'en falloit de beaucoup que les anciens eussent l'industrie de réduire l'or en feuilles enlusi minces que le sont les modernes ; & Buonarroti fait voir la différence de la proportion. (Maffei, stat. n. 20) ».

Après avoir décrit les opérations de la fonte & de la réparation des bronzes, nous allons faire connoître les principaux bronzes de chaque nation dont les écrivains ont parlé, & ceux qui sont encore aujourd'hui l'ornement des muséums. Les morceaux de ce genre les plus volumineux qui nous attellent la perfection de cet art chez les Égyptiens, sont la Table desquels du cabinet de Turin (Voyez ce musée), un vase avec une aile, employé dans les sacrifices en Égypte, & appelé *styla* par les écrivains latins (Voyez ce mot), & une petite base de forme carrée allongée, avec des figures & des emblèmes incrustés. Cette base, que l'on voit au cabinet d'Herculanum, a environ un pied de longueur ; & la forme nous offre un modèle de cette diminution simple qui caractérise les bases & les édifices des Égyptiens. Sur le face principale de la base du cabinet d'Herculanum, on voit un bateau long de jonc d'Égypte entrelacé, au milieu duquel est un grand oiseau. Une figure est assise à plat eu devant de ce bateau, qui est conduit par un Anubis à tête de chien. Sur les deux côtés de la base sont assises deux femmes qui ont des ailes étendues, attachées sur les hanches & rabattues jusqu'aux pieds ; comme en offrent les médailles de Malte & la table Iliaque. Pour ce qui est de petites statues égyptiennes de bronze, on en a trouvé une grande quantité dans le temple d'Isis découvert à Pompéï. Le comte Hamilton en voit une dont le creux étoit rempli de plomb, dans le dessein de la faire tenir debout. La plus grande des statues égyptiennes de bronze, est une Isis tenant Horus sur les genoux, qui appartenoit au comte de Caylus ; on en voit une à peu près semblable au cabinet de Sainte Gèneviève, avec un préte de bronze d'un grand volume. Un petit Osiris du même comte nous a fait voir que les Égyptiens doroiént quelquefois un enduit de plâtre dont ils recouvroient leurs bronzes ».

Pausanias dit que l'Italie eut des statues de bronze long-temps avant la Grèce ; d'ailleurs les Étrusques eurent des rapports d'usages très-intimes avec les Pélasges ou anciens Grecs : c'est pourquoi nous allons décrire leurs ouvrages de bronze avant ceux des Grecs proprement dits. Faisons observer d'abord deux caractères ordinaires des bronzes

étrusques : le premier est d'être fondus maïs, & le second d'avoir les pieds percés. Le second caractère tenoit à une superstition particulière (Peyrès Pins), & le premier à l'enfance de l'art. On connoît deux statues de bronze qui sont de fabrique étrusque, & une troisième que l'on assure en être aussi ; mais les deux premières en ont seules des caractères évidens. L'une, qui est haute d'environ trente pouces, paroît représenter un Génie ; ce qui lui a fait donner pour attribut une corne d'abondance par le restaurateur moderne : on la voit à Rome au palais Barberini. L'autre est à la galerie de Florence, c'est un prétendu Aruspice vêtu en sénateur romain, & couvert d'un manteau, sur le repli duquel sont gravés des caractères étrusques. Il faut raporter la première de ces statues aux premiers temps de la sculpture dans l'Etrurie. Quant à la seconde, elle appartient à des temps postérieurs, comme son travail & son menton sans barbe le font conjecturer. Si, en effet, cette statue, qui paroît être faite d'après la nature, & représenter un portrait, appartenoit aux premiers temps, elle auroit de la barbe, puisque les anciens Étrusques la portoient ; en quoi ils furent imités par les premiers Romains.

Gori a publié dans son *Museum Etruscum*, tab. 155, la troisième statue de bronze, qu'il dit représenter un Génie ; c'est le portrait d'un jeune homme de grandeur naturelle. Elle a été trouvée en 1580 à Pésaro, sur les côtes de la mer Adriatique ; d'où l'on peut conclure déjà contre l'opinion de Gori, que cette statue est un ouvrage grec, & non étrusque : Pésaro ayant été habité autrefois par une colonie grecque. Ce savant croit reconnoître le goût des Étrusques, à la manière dont les cheveux sont travaillés ; c'est-à-dire, en boucles aplaties, qu'il compare assez improprement à des écailles de poisson. Mais on peut lui objecter quelques têtes de Rome en pierre dure & en bronze, & quelques bustes d'Herculanum, qui sont travaillés de même, quoiqu'ils soient un ouvrage grec. Au reste, cette statue de bronze est, selon Winkelmann, un des plus beaux restes de l'antiquité.

Nous avons déjà cité Pausanias, dans les éerits duquel on lit que les habitans de l'Italie eurent des statues de bronze avant les Grecs. Cet écrivain nomme comme les premiers statuaires grecs dans ce genre de sculpture, Phocée & Théodore de Samos. La fameuse pierre gravée de Polycrate, tyran de Samos, étoit l'ouvrage de ce Théodore, qui avoit aussi ciselé la grande coupe d'argent de la capacité de six cents mesures, envoyée en présent à Delphes par Crésus, roi de Lydie. À la même époque, les Spartiates firent fondre un vase de la capacité de trois cents mesures, orné de toute sorte de figures d'animaux, pour en faire présent au même Crésus. Antérieurement à cette époque, & avant la fondation de Cyrène en Afrique, il y avoit déjà à Samos trois

figures de bronze, chacune de la hauteur de neuf pieds grecs, qui étoient agenouillées & qui tenoient un grand bassin. Les Samiens avoient employé à la fonte de ce monument, la dixième partie du profit que leur apportoit le commerce de mer qu'ils faisoient avec Tartesse. Enfin, les Athéniens firent ériger, après la mort de Pisistratus, c'est-à-dire, après la 63^e olympiade, & placer devant le temple de Pallas, le premier char à quatre chevaux de bronze dont les anciens écrivains fassent mention. (*Pausanias*, lib. 5).

Denis d'Halicarnasse (*Antiq. Roman.* l. 2) assure cependant que Romulus avoit déjà fait placer sa statue couronnée par la Victoire sur un char attelé de quatre chevaux. Le monument entier étoit de bronze, & le char & les chevaux avoient été enlevés de la ville de Cambrinium. Les historiens fixent cette époque à la huitième olympiade, à la septième année du règne de Romulus, & après son triomphe sur les Fidénates. Plutarque (*in Romulo*) ajoute que l'inscription de ce monument étoit composée de lettres grecques ; mais comme les caractères romains de ce temps ressembloient, selon Denis d'Halicarnasse, aux anciens caractères grecs, on peut conclure que le monument de Romulus étoit l'ouvrage d'un artiste étrusque. Denis fait encore mention d'une statue de bronze d'Honorius Cocles, & d'une statue équestre élevée à la courageuse Clélie, au commencement de la république. Le sénat ayant puni de mort Spurius Cassius, qui aspirait à la royauté, au troisième siècle de Rome, employa ses biens qu'il avoit confisqués à faire fondre des statues de bronze en l'honneur de Cérés.

Avant de parler des grandes & moyennes statues antiques de bronze, qui sont aujourd'hui l'ornement des musées & des palais, nous ferons connoître l'usage auquel étoient destinées les petites statues du même métal que l'on trouve si souvent dans les fouilles des anciennes villes. La plupart servoient à remplir les laraires ou oratoires particuliers. Quant à celles dont la hauteur n'excede pas deux pouces, on sait que les anciens les portoient avec eux dans les voyages, souvent sur eux-mêmes, & quelquefois appliquées immédiatement sur leurs corps. C'est ainsi que Sylla avoit une petite statue d'or d'Apollon Pythien, qu'il portoit sur son sein dans toutes les expéditions, & qu'il baisoit souvent. (*Plutarque*, *Sylla*).

On sait qu'entre tous les monumens antiques, ceux de bronze sont les plus rares ; on ne croit pas faire une chose superflue en donnant une notice des morceaux les plus enriens de ce métal qui se soient conservés. Le nombre en auroit toujours été peu considérable, sans les découvertes qu'on a faites dans les endroits ensevelis sous les laves du Vésuve. Notre dessin n'est pas, & ne peut pas être d'indiquer toutes les découvertes enriennes dans ce genre, du cabinet d'Herculanum. C'est ce que comprendront aisément ceux

T T t ij

qui ont une idée de cet amas d'antiquités, dont les monuments de *bronze* forment la principale richesse. Nous nous bornerons à en faire connoître quelques-unes des principales statues de grandeur naturelle. Mais comme on fait qu'à Rome, & encore plus dans les autres contrées, les antiques de *bronze* sont d'une plus grande rareté, on citera aussi toutes les têtes & toutes les statues qui sont un peu connues; de sorte que toutes les petites figures dont nous ne parlerons pas, sont celles qui n'excèdent pas la hauteur de dix pouces françois : pour ce qui est de ces petites figures, & sur-tout de celles qui sont étrusques, il s'en trouve une grande quantité. Cependant on fera une exception en faveur de quelques petites figures qui ne passent pas dix pouces, parce qu'elles sont de fabrique grecque, & d'une grande beauté.

Entre les statues grandes comme nature, du cabinet d'Herculanum, les plus remarquables sont un jeune satyre assis & endormi, qui a le bras droit posé sur la tête, & le bras gauche pendant; un vieux satyre ivre, couché sur une outre, sous laquelle on voit étendue une peau de lion; apayé sur son bras gauche, il a la main droite levée, & en signe d'alegreffe, il fait claquer l'index avec le pouce. C'est ainsi qu'étoit figurée la statue de Sardapale d'Anchiale en Cilicie (Strabon, l. 140, 672. A. Plutarque, de fortit. Alex. II, p. 699, l. 19), & c'est ainsi qu'on fait encore claquer les doigts dans quelques danses. Mais la figure qui réunit le plus de suffrages, est un Mercure assis, le corps incliné en avant, & la jambe gauche tirée en arrière; il s'appuie sur la main droite, & tient dans la main gauche un bout de son caducée. Indépendamment de la beauté, cette statue est remarquable par une agrafe en forme d'une petite rose, qui est attachée au milieu des fémelles & sous le pied, aux courroies qui assujétissent les talonnières: ce qui semble indiquer que ce Mercure ainsi chaussé, & ne pouvant appuyer le pied sans s'incommoder, n'eût pas fait pour marcher, mais pour voler. Quant au menton de cette figure, qui est creusé dans la partie inférieure, ce que nous appelons encore une fossette, nous en parlerons ailleurs.

La découverte de ces trois statues a précédé celle des deux jeunes luteurs nus, pareillement de grandeur naturelle: ces figures, faites pour être placées vis-à-vis l'une de l'autre, sont représentées les bras étendus & chacune dans l'attitude de faire avec avantage son adversaire. Elles sont placées à Portici, chacune dans une chambre séparée; & elles peuvent être mises à juste titre au rang des plus grandes curiosités de notre siècle. Il en est de même des quatre ou cinq figures de femmes, représentées dansantes, & rangées sur l'escalier qui conduit au cabinet; ainsi que des statues impériales, de l'un & de l'autre sexe, qui sont plus grandes encore que les premières, & qu'on a soin de réparer incessamment. Entre les statues de ce cabinet, nous ne citons que celles

qui sont de grandeur naturelle; nous passerons donc sous silence le prétendu Alexandre, & une Amazone, tous deux à cheval & de la hauteur de deux pieds françois. Nous n'entrerons pas non plus dans aucun détail sur un Hercule, ainsi que sur plusieurs Silènes posés dans diverses attitudes sur des outres destinées à servir de fontaines; & d'une infinité d'autres figures de différente grandeur. Nous ne dirons rien non plus de vingt-quatre buelles, tant de grandeur naturelle qu'au-dessus de cette mesure, ainsi que de plusieurs autres plus petites, qui ont été publiées tous ensemble dans le cinquième volume du cabinet d'Herculanum.

Winkelmann n'osoit décider si tous les palais & cabinets de Rome renfermoient un trésor aussi riche en figures antiques de *bronze*, que celui d'Herculanum seul; au moins eût-il certain que cette collection mérite le premier rang, quand il n'est question que de statues de métal. Voici l'énumération des monuments de *bronze* les plus remarquables de cette fameuse capitale, en commençant par le Capitole. Sans parler de la statue d'équestre presque colossale de Marc-Aurèle, sur la place même du Capitole, on voit en entrant dans la cour intérieure, à droite, une tête colossale, crue faiblement une tête de l'empereur Commode, avec une main qui fait croire par sa proportion, qu'elle appartient à la statue dont cette tête faisoit partie. Dans l'appartement des Conservateurs de ce même palais, il se trouve un Hercule fort connu, plus grand que nature, qui conserve encore toute sa dorure antique, avec la statue d'un jeune victime, qu'on nomme un *Camillus*, vêtu de la simple tunique retroussée; il est ainsi comme le sont tous les *Camillus* sur différents bas-reliefs. Dans la même chambre où est cette figure, on voit un jeune homme assis, qui se tire une épine du pied: ces deux statues ont la grandeur de leur âge. Outre ces figures, on y trouve la louve étrusque, avec Rémus & Romulus, & un buste connu sous le nom de Brutus; deux oies, ou, pour mieux dire, deux canards autrefois dorés. On voit dans le cabinet du Capitole, qui est vis-à-vis de ce palais, une Diane *triformis*, autrefois dorée, qui n'ayant pas plus de huit pouces de hauteur, ne doit pas trouver place ici. À ces ouvrages de *bronze*, j'ajouterai deux points jadis dorés, & placés, au temps où écrivoit Winkelmann, dans le palais du Vatican, avec la grosse pomme de pin en *bronze*, qui paroit avoir orné le sommet du sépulchre d'Hadrien, & qui a été trouvée effectivement dans le tombeau de ce prince.

À l'égard des autres galeries & maisons de Rome, elles ne renferment que très-peu de *bronze*, parmi lesquels la statue de Septime-Sévère, du palais Barberini, est la plus connue; mais les bras & les pieds sont modernes. C'est aussi dans ce palais que se trouve la figure étrusque, qui tient dans les mains une corne d'abondance moderne. Dans le cabinet de ce même palais, on conserve encore un très-beau buste de femme.

À l'exception du palais Barberini, on ne compte dans l'enceinte de Rome que le seul cabinet des anciens délaissés, qui renferme des ouvrages de bronze, & cela en grande quantité; mais on n'entre dans aucun détail sur ces bronzes, parce que la plupart sont de petites figures. Les plus grands morceaux sont un enfant & un Bacchus qui ont, avec leurs soles antiques, un peu plus de vingt pouces français de hauteur; une belle tête d'Apollon, de grandeur naturelle, avec la tête dorée d'un jeune homme, plus grande que nature. Il ne reste plus à faire remarquer que la figure d'un jeune garçon représenté courant, & d'environ trente pouces de hauteur. Cette antique appartenait autrefois à M. Sabbatini, fameux antiquaire: Belfario Amidei, négociant, en fit depuis l'acquisition pour la somme de 350 écus romains.

Pour ce qui regarde les villa qui conservent des bronzes, on n'en remarquera que trois, celles de Ludovisi, de Mantei & d'Albani. Dans la première, il se trouve une tête colossale de Marc-Aurèle, & dans la seconde, une prétendue tête de Gallien, fort endommagée. Pour la villa Albani, elle renferme, après le Capitole, la plus riche collection de figures en bronze; collection toute formée par le Cardinal Alexandre Albani. Il y a deux têtes de grandeur naturelle: l'une représente un Faune, & l'autre parait offrir un jeune héros à qui l'on a donné faussement le nom de Proclème, à cause qu'il a le front ceint du diadème. Ces deux têtes sont posées sur un buile moderne En fait de statues, il s'en trouve cinq, dont deux sont entièrement de bronze, tandis que les deux autres n'ont que la tête, les mains & les pieds de ce métal, la draperie étant d'albâtre, pendant que la cinquième, d'une conservation parfaite, est la plus grande & la plus belle de toutes. Les deux premières, placées sur leurs plinthes antiques de bronze, sont à peu près de la hauteur de deux pieds français: l'une, qui représente un Hercule ressemblant à celui du palais Farnese, fut adjugée au cardinal dans une vente publique, pour cinq cents scudi: l'autre, qui est une Pallas, & qui faisoit partie des antiques de la reine Christine, fut payée par le même cardinal 800 scudi. Les deux autres figures qui sont composées de plusieurs morceaux, offrent une Minerve & une Diane.

La cinquième statue de bronze de la villa Albani, est le bel Apollon *Saurdones* ou *Guettard-Lézard*. Cette statue, avec sa plinthe antique, est haute de trois pieds & demi de France, & a été découverte par le cardinal lui-même, qui avoit fait fouiller dans une vigne au dessous de l'Eglise de Sainte Balbine, bâtie sur le mont Aventin de Rome. Ceux qui connoissent les Verrines de Cicéron, où il rapelle aux juges qu'à une vente publique une figure de bronze de médiocre grandeur, *signum aeneum non magnum*, avoit été payée HS. CXX., *millibus*, c'est-à-dire, trois mille ducats, environ 15,000 livres de notre monnaie, ne trouveront rien moins qu'excessif le prix des statues

en question. De ce texte de l'orateur romain, il résulte que jadis les statues & les figures antiques, malgré leur nombre incroyable, étoient payées un prix beaucoup plus haut qu'aujourd'hui, où elles sont cependant d'une si grande rareté. D'après cette citation, on peut juger de quel prix est l'Apollon-Albani, puisqu'il surpasse la mesure des figures que Cicéron nomme *signa non magna*. Il est exécuté de grandeur naturelle, & a la taille d'un jeune garçon de dix ans.

Après Rome, la galerie du grand duc à Florence, renferme la plus riche collection en bronzes: outre une quantité de petites figures, il s'y trouve deux statues grandes comme nature, d'une bonne conservation. L'une est un personnage vêtu à la romaine, mais ayant des caractères étrusques sur la bordure de sa draperie; l'autre, qui est une figure nue découverte à Pélaro, au bord de la mer Adriatique, parait représenter un jeune héros. La Chimère, monstre composé d'un lion & d'une chèvre, dans la proportion de ces animaux, est pareillement caractérisée par des lettres étrusques; c'est un morceau remarquable; sans parler d'une Pallas de grandeur naturelle, & très-endommagée, mais dont la tête est belle & bien conservée.

On sera peut-être délaissé par quelques-uns d'avoir rangé Venise après Florence, sur-tout par rapport aux quatre chevaux de cuivre autrefois dorés, qui sont placés au dessus de la grande porte de l'Eglise de Saint-Marc. Les Vénitiens se trouvant maîtres de Constantinople au commencement du treizième siècle, firent transporter ces chevaux pour en décorer leur capitale. Mais à l'exception de ce seul monument, Venise ne renferme rien de considérable en grandes figures de bronze: car pour les têtes qu'on dit être dans la maison de Grimani, Winkelmann ne les avoit pas vues, & il n'osa en parler sur le rapport d'autrui. Quant aux petites figures du cabinet de Nani, elles n'entrent pas dans notre notice.

(II) Le cabinet de Nani renferme un buile en bronze fort remarquable. Il est au naturel; ses yeux, & ses lèvres font d'argent, & son antiquité est des plus reculées. Winkelmann remarque une petite figure grecque de ce même cabinet, & la regarde comme un monument grec très-ancien, & très-précieux. D'ailleurs à Venise, en plusieurs endroits, & sur-tout chez les Grimani, il y a des pièces anciennes en bronze très-estimées, & qui rémouvent l'époque glorieuse des Vénitiens en Orient.)

À Naples, dans la cour intérieure du palais Colobraro, on admire la belle tête d'un cheval; morceau attribué faussement par Vasari à Donatello, sculpteur florentin. Le cabinet royal Farnese renferme un grand nombre de petites figures de bronze, mais dont les parties les plus considérables sont souvent des répliques modernes. Il en faut dire autant de la collection de la maison de Porcinari, le plus grand morceau qu'il s'y trouve, est un enfant de la hauteur d'environ

deux pieds français, d'une exécution assez foible. La figure la plus remarquable est un Hercule de la hauteur d'environ sept pouces français; il est représenté le bras gauche enveloppé de sa peau de lion, & paroît être de fabrique étrusque.

Il y a en Espagne une tête deux fois plus grande que le naturel, représentant un jeune homme inconnu. Cette tête, qu'on voit à Sainte Ildefonse, vient du cabinet d'Odescalchi, que la sœur reine de la maison de Parme avoit achetée pour la somme de cinquante mille scudi romains.

Les bronzes répandus en Allemagne ne sont pas nombreux. À Salzbourg, il y a une statue dont nous parlerons en détail à l'article de *Mélagre*. Le roi de Prusse possède une figure nue, qui regarde en haut, les mains levées; attitude singulière, ressemblante à celle d'une statue de marbre & de grandeur naturelle, pareillement nue, qui se trouve au palais Pamfili de la place Navone. On peut citer encore la tête d'une Vénus un peu au dessous du naturel, posée sur un buste antique d'un bel albâtre oriental; morceau que le prince héréditaire de Brunswick reçut en présent du cardinal Albani.

En fait de monuments de bronze qui pourroient se trouver en Angleterre, on ne connoît qu'un buste de Platon, que le duc de Devonshire avoit reçu de la Grèce il y a quarante à cinquante ans: l'on assure que les traits de ce buste ressemblient parfaitement au vrai portrait de ce philosophe, avec le nom antique gravée sur la poitrine; morceau qui, ayant été embarqué à Rome, pour l'Espagne, à la fin du siècle passé, périt, dans un naufrage. Un Hermès du cabinet du Capitole, rangé dans la classe des figures inconnues, est parfaitement ressemblant aux deux têtes précédentes.

Bronze (médaillles de). Le cuivre est appelé bronze, quand on parle des médaillles, comme pour tous les autres monuments antiques de ce métal. La matière des médaillles de bronze, n'est pas toujours la même. On voit des médaillles de cuivre rouge dès le temps d'Auguste, particulièrement dans le moyen bronze. Le grand & le moyen bronzes en renferment aussi de cuivre-jaune dès le même temps. Le pere Jober croyoit en avoir de bronze de Corinthe; mais nous détruisons plus bas son opinion, à l'article de cette espèce de bronze tant célébré par les auteurs latins.

Il y a enfin des médaillles faites avec différents cuivres qui ne sont point alliés, mais dont l'un est encastré ou plutôt encastré dans l'autre. Ces médaillles sont frappées avec le même coin sur les deux cuivres: tels sont quelques médaillles de Commode, d'Hadrien, &c. et aussi d'autres médaillles, qui ne seroient que de grand ou de moyen bronze sans cet encastrément, & quelques conjoinctes. Les caractères de la légende mordent quelquefois sur les deux métaux; d'autres fois ils ne sont placés que sur le métal intérieur.

La grande quantité de médaillles de bronze, qui nous sont restées des empereurs romains &

grecs, les a fait distinguer en trois suites relatives à leurs formes; le grand, le moyen & le petit bronze. On juge du rang dans lequel on doit les placer, par leur volume, qui comprend l'épaisseur, par l'étendue de la médaille, la grosseur & le relief de la tête; de sorte que telle médaille ayant l'épaisseur du grand bronze, mais ne portant qu'une tête du moyen, ne sera que de la seconde grandeur; & telle autre dont l'épaisseur est très-foible, mais dont la tête est assez grosse, sera rangée parmi celles de la première grandeur. Le goût particulier de ceux qui font une collection, influe beaucoup sur cet arrangement; car ceux qui préfèrent le grand bronze au moyen, y font entrer beaucoup de médaillles, qui, dans la réalité, n'appartiennent qu'au moyen. Ceux qui préfèrent, au contraire, le moyen bronze, y placent des médaillles qui devoient être mises dans le grand, pour avoir des têtes rares qui se trouvent difficilement dans toutes les grandeurs. C'est ainsi que l'*Othon* de moyen bronze, l'*Antonin*, le *Drusus* & le *Germanicus*, se mettent dans le grand bronze, & que d'autres têtes de petit bronze se placent dans le moyen.

Chacune des trois suites de bronze a son mérite particulier. La première, c'est-à-dire, le grand bronze, excelle par la délicatesse & la force du relief, ainsi que par les monuments historiques dont les revers sont chargés, & qui y paroissent dans toute leur beauté. La seconde, ou le moyen bronze, est précieuse par la multitude & par la rareté des revers; sur-tout en y réunissant les médaillles des villes grecques & latines, que l'on ne trouve presque jamais en grand bronze. La troisième, ou le petit bronze, n'a qu'un seul mérite, celui d'offrir les monuments du bas Empire; époque où le grand & le moyen bronzes manquent aux antiquaires, & où l'un & l'autre passent pour médaillons, lorsque le hasard en fait découvrir.

La suite complète du grand bronze ne va pas au delà des posthumes; parce qu'il est infiniment rare de trouver dans le bas Empire des médaillles de ce volume. Celles qui se rencontrent depuis Anastase, n'ont ordinairement ni l'épaisseur, ni le relief, ni la grosseur de tête suffisante. Cependant on ne peut, sans passer les posthumes, composer le grand bronze de plus de trois mille médaillles.

Il est plus aisé de former une suite de moyen bronze. C'est la plus complète des trois; parce qu'elle va non seulement jusqu'aux posthumes, mais encore jusqu'à la décadence de l'Empire Romain en Occident, & même jusqu'aux Paléologues pour l'Orient. Il est, à la vérité, difficile de trouver toutes ces médaillles depuis Héraclius, & on est forcé d'en interrompre la suite: non pas que les empereurs n'aient plus fait frapper de moyen bronze, mais à cause du peu de soin que l'on a eu de les conserver; ces médaillles étant si grossières & si informes, que le coin

semble avoir à peine épuisé le métal. Le moyen bronze peut comprendre jusqu'à sept mille médailles.

La suite de petit bronze est assez aisée à former dans le bas Empire ; puisqu'on en a des médailles depuis les posthumes jusqu'à Théodose. Mais depuis Jules-César jusqu'aux posthumes, il est très-difficile de remplir cette suite ; la chose est même impossible dans l'espace de temps qui s'est écoulé entre Théodose & les Paleologues, qui ont vu finir l'Empire. Mal-gré ces interruptions, le petit bronze pourroit aller jusqu'à vingt mille médailles. On en jugera par celles de Probus seul, qui passaient mille huit cent dans le cabinet de l'abbé de Rothelin, quoique cet empereur n'ait régné que six ans.

Le nombre des médailles de bronze des trois grandeurs s'élève au dessus de trente mille dans une riche collection. Mal-gré cela, il ne faut pas espérer, comme nous l'avons déjà dit, d'avoir aucune des trois suites de bronze complète ; ce qui n'empêche cependant pas de les séparer. On permet seulement à ceux qui veulent, à la rigueur, une des trois suites complète, de mêler le petit bronze avec le moyen, afin d'être conduits sans aucune interruption considérable depuis la république romaine antécédente sous Jules-César, jusqu'aux derniers empereurs grecs détrônés par les Turcs en 1453. Ces deux suites combinées représentent l'histoire de plus de quinze siècles successifs.

BRONZE de Corinthe, airain & sauto de Corinthe.

L. Mummius prit cette ville l'an de Rome 608, la troisième année de la 158^e olympiade ; époque célèbre d'ailleurs par la prise de Carthage. Les Romains détruisirent par le feu cette ville, qui étoit devenue l'émule d'Athènes & la seconde patrie des arts. Une opinion assez étrange s'établit après cet incendie affreux : on crut que l'or, l'argent & le cuivre fondus par les flammes, s'étoient mêlés ensemble, & avoient formé un alliage très-riche & très-précieux, auquel on donna le nom de bronze de Corinthe. Cette opinion n'eut peut-être d'autre fondement que l'avidité des marchands d'antiques établis à Rome ; car il y en avoit déjà, comme nous l'apprennent plusieurs textes des écrivains latins. Elle fut cependant adoptée par ces mêmes écrivains, tels que Florus & Plin. Voici les paroles du premier (II, 16, 6) : *Quoniam opes & abstulerit & eremuerit, hinc scias, quod quidquid Corinthii erit tota orbis laudatione, incendio superfluisse comperimus. Nam & erit notam pretiosissimum ipsa opulentissima urbis fecit injuria : quia incendio permixtis permixtis stannis, atque simulacris, erit, auri, argenti, que vena in commune flumina. Plin. (XXXI, 2)* s'explique de même : *Ex illa antea antiqua gloria Corinthum maxime laudatur : hoc casus miscuit, Corintho, cum caperetur, incensa. Plutarque croyoit cette fable, & il cherche à l'expliquer (de*

Pyth. orac.) : « Les uns pensent, dit-il, que le feu ayant consumé une maison de Corinthe, dans laquelle se trouvoit une petite quantité d'or & d'argent, avec beaucoup de cuivre, ces trois métaux s'allièrent par la fusion, & qu'on leur donna le nom de bronze de Corinthe, à cause du métal qui dominoit dans l'alliage. D'autres racontent, ajoute le même écrivain, qu'un fondeur de Corinthe ayant volé une cassette pleine d'or, & que n'osant s'en défaire ouvertement, de crainte d'éveiller les soupçons, il alla cet or en très-petite quantité avec un grand volume de cuivre ; alliage qui porta le nom d'airain de Corinthe, & qui fit gagner au fondeur des richesses immenses. »

D'après ces textes précis, on peut juger que l'existence du précieux bronze de Corinthe étoit avouée à Rome par le plus grand nombre. On l'y payoit plus cher qu'un pareil volume d'or, comme nous l'apprend Stace (*Sylv. II, 2, 68*) :

Æragus ab Æthiæ auro potiora favillis.

Ceux qui vouloient passer pour des connoisseurs, prétendoient le reconnaître à l'odeur ; tel étoit ce Mamurra dont se moque Martial (*IX, 60, 11*) :

*Consuluit naves, an olerent ara Corinthum ;
Culpaui stannæ & Polycleti, tunc.*

Ce n'étoit pas assez de trouver le mérite de la matière au bronze de Corinthe ; on croyoit encore qu'il se ternissoit plus difficilement que le bronze ordinaire ; qu'il contractoit beaucoup plutôt le vert-de-gris, & qu'on l'en dépouilloit plus facilement : Cicéron l'exprime ainsi (*Tusc. Quest. II, 32*) : *Inter acutus & hebetus hoc interest, quod ingenies, ut est Corinthium in arginem, sic illi in morbum & incidunt tardius, & secretius occidit.*

On croit que ce prétendu métal de Corinthe étoit jaune, & qu'il ressembloit au lait. Il y en avoit cependant une seconde espèce, qui étoit appelée *argent de Corinthe*, & qui devoit ressembler à notre tombac blanc. On l'employoit à des vases comme le bronze de Corinthe. Il est fait mention dans deux inscriptions rapportées par Gruter (*XVIII, 1*) & par Gudius (*XXII, 8*), de deux coupes d'argent de Corinthe consacrées à Hercule : *CRATERAM ARGENT. CORINTHIAM CUM RASI SCIA ET HYPORASI MARMOREA.*

Nous avons supposé jusqu'à présent l'existence du bronze de Corinthe réelle, sous le rapport d'un effet du hasard ; nous avons seulement fait entrevoir qu'il pouvoit être plutôt un produit de l'art décoré par les marchands d'un nom pompeux. Plin le donne à entendre dans l'endroit où il dit que plus d'un siècle avant la prise de Corinthe, on avoit vu se perdre la succession de ces fondeurs célèbres dont les ouvrages portent le nom de bronze

zes de Corinthe : uno ante Corinthum captans seculi desisse nobiles illos flores, quorum omnia signa ista Corinthia appellatur. Plutarque, cité plus haut, ne donne pas non plus pour époque à son récit la prise de Corinthe. Comment d'ailleurs, si un fait aussi surprenant eût été véritable, n'en feroit-il pas fait la plus légère mention dans Strabon, qui a parlé si au long de Corinthe, dans les Isthmiques d'Artifice, dans les Corinthiaques de Pausanias, & enfin dans le trente-septième discours de Dion Chrysostome, qui est écrit tout entier à la louange de Corinthe ?

Quelques antiquaires ont cru trouver dans les médailles antiques, du bronze de Corinthe, & le pere Jobert se flatoit d'en posséder quelques-unes. Telles étoient, selon lui, une *Livia* sous l'image de la Pitié, une *Antonia* & un *Hadrien*. Mais on est certain qu'aucun des auteurs qui ont parlé du bronze de Corinthe, n'a dit qu'on s'en fût servi pour la monnaie ; ils ne font mention que de statues, de vases & d'autres ouvrages fondus. D'ailleurs Savot, qui a traité si savamment la partie mécanique de l'art numismatique, assure, après avoir fait plusieurs essais sur les médailles que l'on croyoit être de bronze de Corinthe, que l'on n'en avoit jamais obtenu un seul grain d'or, ni par la coagulation, ni par l'eau de départ.

Le pere Jobert n'avoit pas fait assez d'attention au texte de Pline, qui parle du bronze de Corinthe comme d'un alliage depuis long-temps hors d'usage : *Adeoque exolverit fundendi aris pretiosissimum, ut iam vis ne fortuna quidem in eis jam aris habeat*. L'historien de la nature n'auroit eu garde de s'exprimer de la sorte, si le bronze de Corinthe avoit été employé pour fabriquer des médailles de *Livia* & d'*Antonia*, qui ont été frappées au plutôt sous le règne de Caligula. Ce temps n'étoit pas assez éloigné de celui où écrivoit Pline, pour qu'il eût pu le servir des mots *jam diu*, & comme ce bronze n'étoit plus en usage de son temps, il est encore moins vrai-semblable qu'on l'ait employé sous *Hadrien*. D'ailleurs, en introduisant ce bronze dans les monnoies, on y auroit mis une confusion pernicieuse ; puisqu'alors il y auroit eu réellement une différence de valeur dans des pièces de même grandeur & de même poids ; ce qui auroit exposé à toute sorte de fraudes & de tromperies. On peut donc assurer hardiment que le pere Jobert & les autres antiquaires ont pris pour du bronze de Corinthe, des médailles de cuivre ordinaire, qui avoient été dorées.

BROTHÉE, fils de Vulcaïn & de Minerve, étoit si laid, qu'il devint l'objet des plaisanteries de tous les contemporains. Il se précipita de dépit dans les flammes qui le consumèrent. Ovide le dit (*in Ibin*, v. 517) :

*Quidque ferunt Brotheum fissis cupidine mortis,
Dex tua successu membra eremanda rogo ?*

BROTON. Voyez BRONTON.

BROUETE. On ne peut pas assurer que les anciens agriculteurs aient connu la *broûete*. Hygin (*il*, 14) parle, à la vérité, d'une voiture à une seule roue, une *rota* ; mais comme il s'agit dans cet endroit du voyage entrepris par Triptolème, pour enseigner aux hommes l'agriculture, on peut croire que la voiture appelée une *rota*, étoit celle qui le portoit, & non la *broûete* des champs. Quelques écrivains modernes font honneur de l'invention de cette dernière au célèbre géomètre Pascal.

BRÛLER. Les anciens terminoient les funérailles en brûlant les cadavres ou en les enterrant. Nous ne traiterons dans cet article que du premier usage, & le second formera l'article ENTERAER. Voyez ce mot.

Hérodote dit que les Perses ne brûloient pas les corps, parce qu'ils regardoient le feu comme une divinité. Les Égyptiens croyoient qu'il n'étoit pas permis de les donner à dévorer à des animaux ; & ils regardoient le feu comme une espèce de bête humaine : ces deux considérations les empêchoient de brûler les cadavres.

Quant aux opinions & aux pratiques des Grecs relatives aux funérailles, il est très-difficile de savoir s'ils ont brûlé les corps avant le temps où ils les enterraient ; ou si cette dernière pratique, a précédé l'autre chez eux. Ce que l'on peut assurer de plus vrai-semblable, c'est que ces deux pratiques ne se sont jamais exclues l'une l'autre chez les Grecs, quoique l'une des deux ait été adoptée presque généralement. Au reste, cette observation s'applique aussi aux Romains, dont nous parlerons ci-après.

Si l'on en croit Cicéron (*de Legib.* 11), les Athéniens ne brûloient pas encore les morts au temps de Cécrops. Le scholiaste d'Homère (*il*. A) assure que l'usage d'enterrer les corps a précédé de beaucoup celui de les brûler, dont il attribue le commencement à Hercule. Ce héros étant parti pour assiéger Iliou, avec une armée, afin de punir le parjure Laomédon, qui refusoit de lui donner les chevaux destinés à servir de récompense au libérateur d'Hélène, voulut se faire accompagner par le jeune Argius. Mais Licymnius, pere d'Argius, craignant pour ses fils le sur qu'avoit déjà éprouvé l'aîné de ses enfans, qu'il avoit confié à Hercule dans un voyage que ce héros avoit fait à Lacédémone, & qui y étoit mort, refusa de le laisser partir. Hercule promit alors, avec serment, de le ramener lui-même. La mort d'Argius mit le héros dans l'impossibilité d'accomplir sa promesse, d'une autre manière qu'en brûlant le corps du jeune homme, & en rapportant ses cendres.

Quoi qu'il en soit de ce récit du scholiaste, il est certain par le témoignage d'Homère, que l'on brûloit les corps à l'époque de la guerre de Troie ; & que cet usage devint général parmi les Grecs. Ils crurent que le feu consumoit tout ce qu'il y avoit d'impur dans le corps humain. Euripide le dit

dit de Clytemnestre (Orest. 40) : „ Son corps fut purifié par le feu „ :

Πῶς καθάρσεναι θύγατ.

Ils pensèrent encore que l'âme dégagée de la matière par le feu, montoit plus vite aux célestes régions : c'étoit presque le premier degré de l'apothéose. C'est pourquoi Hercule se brûla sur le mont Oëta ; c'est pour cela que les philosophes indiens, tels que Calanus du temps d'Alexandre, terminoient par le feu leur vie lorsqu'elle leur devenoit à charge. Les philosophes grecs étoient partagés d'opinion sur l'usage de brûler les cadavres. Ceux qui regardoient le corps humain comme un composé des quatre éléments, vouloient qu'on le rendit à la terre ; mais Héralite & ses sectateurs, qui regardoient le feu comme le principe universel, préféroient l'usage de brûler les corps, afin de les résoudre plus vite dans leurs éléments primitifs.

Les Étrusques ne brûloient pas les cadavres ; comme il paroît par les squelettes que l'on trouve renfermés dans les tombeaux avec les vases appelés ordinairement étrusques.

Les premiers Romains, dit Pline (vii, 54), ne brûloient pas les cadavres, mais ils les enterraient : *Ipsam cremare apud Romanos non fuit veteris instituti : terra condebantur*. Cet écrivain dit cependant ailleurs (xiii, 12) que le roi Numa défendit d'aroser de vin les bûchers : *Rogum vino aspergi*. C'est à ce dernier sentiment qu'il faut s'arrêter. Nous voyons en effet le même Numa (in Plutarcho), défendre dans son testament de brûler son corps ; ce qui annonce un usage généralement reçu alors dans Rome. On apprend la même chose d'une loi des douze Tables, qui défend de brûler ou d'enterrer dans les villes.

Pline (loco citato primum) & Ciceron (de Legib. ii, 22) nous servent à expliquer cette alternative indiquée par la loi des douze Tables. Ils disent que malgré l'usage général de brûler, quelques familles de Rome enterrèrent toujours leurs corps, & entra'ntes, la famille Cornélia. Mais enfin, L. Cornélius Sylla ordonna en mourant de brûler le sien, de peur qu'on ne le détournât pour le jeter dans le Tybre, ainsi qu'il y avoit précipité les restes de son redoutable adversaire, le célèbre Marius.

L'usage le plus général des Romains étoit de brûler les corps, comme il paroît par la distinction qu'a fondée sur cet usage Diogène Laërce entre les Romains & les Égyptiens. Les derniers, dit-il (ix, 84), embaumèrent & enterrèrent les corps ; mais les Romains les brûlent „. Tacite s'exprime de même en parlant de Poppée, épouse de Néron, dont le corps ne fut pas brûlé, contre l'usage des Romains de ce temps (Annal. xvi, 6, 3) : *Corpus non igne abolitum, ut Romanus mos*.

Cet usage duroit encore sous Alexandre-Sévère, Antiquités. Tome I.

comme on peut le conclure des cendres de Calpurnius Quadratus Settinus, trouvées sous son règne, trouvées dans une urne auprès de la voie Latine, & reconstruites pour telles à l'inspiration que portoit l'urne & à une médaille du même empereur, qu'elle renfermoit avec les cendres. Peut-être d'ailleurs il encore sous Cornélius Salonia ; car on voit un bûcher au revers d'une de ses médailles.

Macrobe, qui vivoit sous Théodose le jeune, dit que l'usage de brûler les corps avoit cessé de son temps (Sat. vii, 7) : *Deinde licet urandi corpora defunctorum usus nostro saeculo nullus sit*. La religion Chrétienne contribua beaucoup à substituer l'usage d'enterrer à celui de brûler ; & la crainte de consumer par le feu les corps de quelques saints personnages, fut un des motifs qui guida les Chrétiens dans cette substitution.

Pour ce qui est des Gantois & des Espagnols, il paroît par les urnes remplies de cendres que l'on découvre dans les provinces soumises aux Romains, qu'ils suivoient l'usage de leurs vainqueurs. Les squelettes & les ossements entiers que l'on trouve dans les autres provinces, ainsi que dans les pays du nord de l'Europe, annoncent que l'on y enterrait les cadavres.

Quant aux Africains, si l'on en eroit les auteurs latins, ils brûloient les corps. Voy. BOCHER, ENTERRER & USTERNUM.

BRÛLER les criminels. Ce supplice a été connu des anciens, & nous en avons une description révoltante dans la vie d'Avidius Cassius, écrite par Vulcatius Gallienus. Cet écrivain dit qu'on avoit élevé un bûcher haut de cent quatre-vingts pieds romains, sur lequel on avoit attaché, à différentes hauteurs, les hommes condamnés à périr par le feu (c. 4) : *Primus etiam id supplicii genus invenit, ut stipitem grandem poneret pedum octoginta & centum, id est, materiam, & ab ignis usque ad imum damnatos ligaret : & ab ignis focum apponeret, insensisque alios summo cruciatus, etiam timore, necaret*.

BRUMALES, fêtes des Romains ; elles duroient un mois, & commençoient au 24 novembre. Elles furent instituées par Romulus, qui avoit coutume, durant tout ce temps-là, de donner à manger au sénat. Suidas, qui n'étoit pas très habile dans les antiquités latines, & quelques écrivains qui l'ont suivi, assurent que ces fêtes étoient instituées en l'honneur de Bacchus Brumien des Grecs ; mais on fait que jamais les Grecs n'ont appelé ce dieu *Brûleur*. Son véritable surnom, tel qu'on le trouve dans Orphée, est *Brûleur* ; d'où l'on avoit fait *brumales*.

BRUN-roucé. Cette nuance étoit appelée *calor niger* par les Romains. Voyez le mot *ATER*.

BRUNDISIUM, en Italie. BRUN.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

RR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Leur type ordinaire est un homme nu, à cheval sur un dauphin.

BRUTTIENS.
BRUTTIANI. } Ce peuple, qui habitoit la
BRUTII. } pointe de l'Italie, appelée
 aujourd'hui la Calabre, fut le premier de l'Italie à se révolter contre les Romains, & à s'attacher à Annibal. Les Romains ne leur pardonnèrent jamais cette désertion; & pour en éterniser la mémoire, ils refusèrent de les recevoir dans leurs armées, sous quelque nom que ce pût être. De plus, ils les condamnerent à accompagner les proconsuls & les autres magistrats qui alloient commander dans les provinces, & à leur servir de valets & de boueaux, sous le nom générique *Bruttiani*. Aulu-Gelle (*N. A. x, 3*) nous a conservé cette tradition.

Les médailles autonomes de ce peuple, avec la légende **BPETTION**, sont:

RRRR. en or. (*Magnan & Hunter.*)

RR. en argent.

C. en bronze.

Leurs types ordinaires sont:

La Victoire couronnant un trophée. — Pallas marchant. — Mars nu, marchant. — Un aigle posé, retournant la tête. — L'écrivain de mer. — Jupiter dans un bige; ou debout, les bras étendus.

BRUTUS (*Marcus Junius*).

MARCUS BRUTUS IMPERATOR.

Ses médailles sont:

RRRR. en or.

RRR. en argent.

O. en bronze.

BRUTUS, surnom de la famille *JUNIA*; il désignoit ordinairement un idiot, depuis que *L. Junius Brutus* eut contre-fait l'insensé pour venir à bout de chasser les Tarquins.

BRUZUS, dans la Phrygie. **BPOZHNQN.**

Cette ville a fait frapper des médailles impériales, les grecques en l'honneur de M. Aurele, de Commode, de Sévère, de Caracalla, de Maximin, de Maxime & de Gordien-Pie.

BUBALE. Aristide parlant du *bubale*, dit qu'il ressemble au cerf; Plinie le compare à la fois à un cerf & à un veau. Oppien assure que ses cornes sont recourbées en arrière. Cette particularité forme sans doute la ressemblance qu'on lui trouve avec le cerf. Aldrovande, après avoir discuté les témoignages des anciens sur le *bubale*, croyoit le retrouver dans la vache de *Barbarie*, espèce de bison. M. de Buffon le prend pour une gazelle. Au reste, Martial l'associe & l'assimile au bison dans ce vers (*l. Spect. epigr. 23, v. 4*):

Illic cessit atros bubalus, atque bison.

L'apparition subite du *bubale* dans les villes, étoit regardée comme un fâcheux présage; on le voit dans Nicetas, lorsqu'il parle du huitième conseil.

BUBASIS. Le grand étymologiste seul parle d'une divinité & d'une ville égyptiennes de ce nom. Il dit que la malheureuse fille d'Inachus, Io, métamorphosée en vache, aborda à la nage aux côtes de l'Égypte, près des bords du Nil; le souverain de cette contrée ayant aperçu sur le limon les traces de ses pieds de devant, qui ressembloient à la lettre π , & celles des pieds de derrière à la lettre σ , en forma le nom *Io*, donné depuis à cette vache célèbre; & celui de *Bubasis* que porta l'endroit où elle avoit abordé. On verra à l'article d'ela que c'étoit la même divinité qu'*Isis* & que la Lune: aussi Jablonski traduit-il le mot égyptien ou coptique qui répond à *Bubasis*, par celui de tête-de-vache. On donnoit en Égypte pour coiffure à *Isis*, les cornes de la vache; & le surnom de *Bubasis* désignoit sans doute cette coiffure symbolique, de même que celui de *Tau-pispos*, face de taureau, désignoit les cornes du Bacchus des Grecs.

BUBASTE. Les Grecs substituerent deux de leurs divinités, Diane & Ilithye, à celle que les Égyptiens appelloient *Bubaste*, & qu'ils honoroient d'un culte particulier dans la ville de ce nom, située dans la Basse-Égypte, sur un des bras du Nil. Hérodote (*lib. II, c. 137*) dit expressément que *Bubaste* étoit appelée Diane chez les Grecs; & il décrit fort au long le temple superbe qui lui étoit consacré dans la ville de son nom. Dans le même livre (*c. 156*) Hérodote nous apprend que les Égyptiens donnoient à Apollon & à Diane Bacchus pour père, & *Isis* pour mère; il ajoute que cet Apollon étoit l'Horus des Égyptiens; comme Cérès étoit leur *Isis*, & Diane leur *Bubaste*. Au temps où vivoit cet historien célèbre, toute l'Égypte descendoit par le Nil à *Bubaste*, pour y célébrer les fêtes de la déesse de ce nom; & il assure que le nombre de ces adorateurs alloit jusqu'à sept cents mille. Pendant les jours qui précédoient ces fêtes, & pendant leur célébration, le Nil étoit couvert de barques richement ornées, & chargées de voyageurs & de musiciens dont les chœurs & les instruments faisoient retentir jour & nuit les deux rives du fleuve. Toute la ville étoit consacrée au culte de la déesse, & tous les habitants y étoient employés; de là vient qu'Ovide l'appelle *sancta Bubastis* (*Mét. ix, 687*). Le changement de domination put seul faire cesser ce concours tant célébré par les Grecs; & nous voyons qu'après la réduction de l'Égypte en province romaine, à l'époque où écrivoit Juvenal, Diane, c'est-à-dire, *Bubaste*, n'étoit plus adorée:

Oppida tota canem venerantur, nemo Dianam.

Strabon, qui écrivoit avant le saïrique, & cinquante ans après cette réduction, nomme (*xvii, p. 353*) la ville de *Bubaste*, sans faire aucune mention de son temple, sautoit-il si fameux.

Quelle étoit cette *Bubaste* des Égyptiens, ou de quelle divinité égyptienne représentoit-elle un

attribut ? Jablonski n'hésite pas à la reconnaître pour un attribut d'Ils, cette déesse que le prêtre Chérémon (in Porphy. *epist. ad Anthonem*) déclare avoir été prise par les prêtres de l'Égypte, pour le symbole ou la représentation de la lune & de ses phases. Cependant nous avons vu plus haut que Diane étoit fille d'Ils ; il parolt donc contradictoire de l'égaliser à Ils ? Mais cela s'explique tout naturellement par la Mythologie égyptienne, dans laquelle nous voyons Horus ou le Soleil être appelé fils d'Osiris, qui étoit lui-même le génie du soleil. L'expression de *fils* n'annonçoit pas dans le langage emblématique des Égyptiens, le rapport de génération, mais celui d'attribut particulier ou d'émanation.

Diodore de Sicile (*lib. 1, p. 34*) dit que l'on conservoit encore de son temps une très-ancienne inscription égyptienne, dans laquelle on disoit, à la louange d'Ils, que la ville de *Bubaste* lui étoit consacrée, & avoit été bâtie en son honneur. La déesse que l'on y révéroit étoit donc Ils ou la Lune, enveloppée sous un certain rapport. Ce rapport étoit fondé sur les phases de cette planète. De là vint, selon Jablonski, le nom égyptien ou coptique, *changeant la forme de son visage*, ou *Bubaste*, qui fut donné à ce rapport, érigé depuis en divinité sous le même nom. S. Jérôme, qui n'ignorait pas la langue égyptienne, dit expressément (*ix. in Ezech. Opp. tom. II, col. 116*) que *Bubaste* se traduisoit dans cette langue par le *changement de visage* : *Bubastis juxta linguam aegyptiacam, interpretatur visus experimentum*.

C'est des explications fausses des Grecs, & des rapports obscurs de leur Mythologie avec celle des Égyptiens, que nous tirerons à l'aide d'une sage critique, des lumières, pour reconnaître la phase de la nouvelle lune & du croissant dans *Bubaste*. Il faut oublier ici Diane Chasteté, pour ne voir que cette vierge célèbre par sa chasteté, & chargée du soin des accouchemens sous les noms de Lucine & d'Illithye. *Bubaste* n'avoit ni époux ni enfans ; de là vint qu'Ovide lui donna le surnom *Sancta*, synonyme de *casta* : c'est à cela aussi qu'a rapport la prière que fait à Jupiter Diane dans son hymne (*Callimachi*) : „ Aidez-moi, mon pere, une virginité éternelle „ :

Δὲ μὲ παρθέτις αἰώνος ἔστω γυναικός.

Cicéron nous dit expressément que la Lune étoit Diane chez les Grecs (*Natur. Deor. II, 20*) : *Lunam Græci Dianam putant* : aussi en portoit-elle le croissant sur le front ; ce qui déignoit la phase particulière à laquelle elle, ou *Bubaste*, avoit répondu dans l'origine.

Sous le nom *Ελλάδα*, Illithye, les Grecs reconnoissoient Diane protectrice des femmes prêtes d'accoucher ; & les Romains lui substituerent dans cette fonction une divinité qu'ils créèrent exprès, & qu'ils appellerent *Lucina*. Horace, cependant, invoque conformément à la Mythologie grecque,

Diane, comme la divinité des accouchemens (*Od. III, 22*) :

*Montium custos nemorumque virgo,
Qua laborantes utero puellas
Ter vocata audis, admiſque letibo
Divæ triformis.*

Nous n'ajouterons plus qu'un seul témoignage d'écrivain grec, pour prouver que *Bubaste* étoit Illithye, & présidoit aux accouchemens. Nicétarque (*Antholog. I, c. 72, epig. 3*) parlant d'une femme qui étoit accouchée heureusement sans sage-femme & sans aucun secours, dit : „ Cet heureux hazard détruit le culte de *Bubaste*. Car si toutes les femmes peuvent accoucher comme Philemion, qui est-ce qui prendra la peine d'invoquer cette déesse „ ?

*Ὀδὴν Βούστις κατέλαβεν ἡ γὰρ ἱάκω
Τίτλων αἰς αὐτῇ, αἰς δὲ αἰς αἰσὶν ἄλλοις.*

Les Égyptiens trouvoient plusieurs rapports entre le chat & la lune, comme on le verra à l'article de cet animal : c'est pourquoi ils le consacraient, & (suivant la marche ordinaire de leur rhéologie) ils le donnoient pour symbole à Ils & à *Bubaste* en particulier.

Pour ce qui est des victimes humaines que d'anciens écrivains ont dit avoir été immolées à *Bubaste*, qui étoit la même ville qu'Illithye, & à Héliopolis, voyez l'article *ARABES*.

BORASTA, dans l'Égypte. BOTBAC.

Cette ville a fait fraper une médaille impériale grecque en l'honneur d'Hadrien.

BUBONA ; déesse qui étoit chargée chez les Romains du soin des bœufs, & que l'on invoquoit pour leur conservation. Saint Augustin seul (*Civ. Dei IV, 34*) en fait mention.

BUBULCUS ; surnom de la famille JUNIA, dont Plinie attribue l'origine aux soins particuliers qu'avoit de ses bœufs un membre de cette famille (*XVIII, 3*) : *Juniorum familia a bubulco nomen invenit, qui bubus optimis utebatur*.

BUCA ; surnom de la famille AMILIA.

BUCCA, bouffon, parasite, &c. les Grecs donnoient ainsi que les Latins le nom de *βουκκίους* à ces gens qui payent leurs repas avec des bons mots, ou avec des récits appêtés & ampolés. Juvénal les a désignés dans le vers 34 de sa onzième satire :

Orator vehemens, an Curius, O' Marbo Bucca ;

L'étymologie de leur nom *Bucca*, est relative au mot *bucca*, ou *bucella*, bouchée, indicatif de l'état de parasite ; & à celui de *bucca*, joues emflées, qui déignoit leurs vains propos.

BUCCELLA.

BUCCELLARIUS.

BUCCELLAIRE.

BUCCELLATUM.

BOTKKEAAPIOΣ.

on un petit gâteau, dont on pouvoit faire une seule bouchée. Le pain de monition destiné à de longues routes, & cuit par conséquent deux fois, étoit appelé *Bucellatum*; c'étoit ce que le distinguoit du pain ordinaire, *panis*. Lampride (c. 10) racontant les réformes que fit Pescennius Niger, parmi les soldats, dit qu'il renvoyoit du camp les marchands de vin & les boulangers, & qu'il obligea les soldats à se contenter du vinaigre mêlé dans l'eau de leur boisson, & de biseuit: *Vinum & piftores a castris removit, iustique omnes aceto & bucellato contentos esse*. Ammien-Marcellin (xvii, 8) dit que l'empereur Julien II voulant faire une marche forcée de vingt jours, distribua à ses soldats lent biseuit pour tout ce temps-là: *Viginti diurnum frumentum, ex eo quod erat in sedibus convolvendum, ad usus diuturnitatem excocum, bucellatum, ut vulgo appellant, humeris imposuit libentium militum*.

Ces faits nous montrent une étymologie naturelle du nom des *Bucellaires*, *Bucellarii*, Βυκελλάρη, espèces de soldats que les empereurs grecs entretenoient dans les provinces & dans les campagnes. L'empereur les nourrissoit; & de là vient leur nom. Ils étoient dans les provinces ce que sont aujourd'hui les commensaux de nos rois. Lorsque l'empereur marchoit avec l'armée, les *Bucellaires* étoient placés devant & derrière lui; ce qui les fit aussi appeler *seuræ*, boufons ou parasites; parce qu'ils tenoient auprès du prince une place ou étoit occupée ordinairement par cette classe d'oisifs. L'empereur se servoit quelquefois des *Bucellaires* pour mettre à mort ceux qu'il y condamnoit; ce fut aussi un *Bucellaire* qui tua Valentinien. Souvent on les envoyoit en garnison chez des particuliers que l'on vouloit punir, & qui étoient obligés de les nourrir: le sixième livre des Basiliques dérive leur nom de cet usage.

On appela *Bucellaires* sous Constantin Porphyrogénète, des Grecs de Galatie, qui fournissoient le pain aux soldats.

Le nom de *Bucellaires* regut en Occident une extension encore plus grande; car il signifia un élève, ou un homme dévoué entièrement à un prince ou à un grand. C'est dans ce sens qu'il est employé dans les lois des Visigoths, recueillies par Papias. Grégoire de Tours (*Hist. Franc.* 2, 8) appelle aussi de ce nom un emissaire d'Aëtius.

BUCGIN. Les anciens se servoient d'une espèce de cette nombreuse famille de coquillage, pour faire la pourpre-marine. La Société royale de Londres a retrouvé sur les côtes d'Angleterre une espèce de *Buccin* qui donne la même couleur; & de Râsumar a fait la même découverte sur les cô-

Buccellus & Buccella désignent chez les Romains un petit pain

tes de l'Aunis. On peut voir le détail des recherches du dernier, dans les Mémoires de l'Académie des Sciences.

BUCCINA; trompette recourbée, ou espèce de cor dont se servoient les anciens. On voit souvent sur les monuments antiques des trompettes courbées comme un C renversé sur la partie convexe. Elles sont terminées, ainsi que les cors modernes, par un large pavillon; & les deux branches sont liées par une traverse qui seroit à les soutenir élevées lorsqu'on les embouchoit. Cette courbure, qui étoit légère en comparaison de celle du *lituus*, seroit à l'en distinguer, ainsi que son long pavillon. La *buccina* est appelée *cava* & *cauca*, à cause de cette courbure & du large pavillon qui lui faisoit rendre des sons bas & pleins. Le *lituus* étoit plus courbé & n'étoit point terminé par un pavillon; aussi les sons qu'il rendoit étoient-ils aigus & sifflans.

L'airain étoit la matière de la *buccina* des armées romaines. Ovide nous a conservé ses deux caractères distinctifs; la courbure qui la distinguoit de la *tuba*, trompette droite; & le pavillon plus large que celui de la même trompette. (*Met.* 1, 335):

Cava buccina sumitur illi

Tortilis, in latum qua turbine crevit ab imo.

On se servoit de la *buccina* pour annoncer l'insultant de relever les sentinelles. Propertius (11, 4, 62):

Et jam quarta canit venturam buccina lucem.

De là vint que plusieurs écrivains exprimèrent les différentes veilles des camps par ces mots *ad primam, ad secundam, &c. buccinam*. Elle annonçoit encore les heures des repas dans les camps. Tacite (*Annal.* xv, 30, 1): *Initia vigiliarum per centurionem militarium, contrivum buccina dimittit*. Sous les rois enfin, on assembloit le peuple romain au son de la *buccina*, comme nous l'apprenons de Propertius (11, 1, 13):

Buccina cogebat præses ad verba Quiriter.

BUCCINATOR nomimum. Gruter (1116, 4) rapporte une inscription dans laquelle on serviteur des magistrats est désigné par ces mots qui peuvent être synonymes de celui de *nomenclator*. Il nommoit peut-être au magistrat, & appeloit ensuite à haute voix ceux que le magistrat citoit à son tribunal: peut-être aussi n'étoit-il qu'un simple aboyeur.

BUCCULA. Ce mot a été traduit de deux manières entièrement opposées par les philologues: nous croyons cependant qu'il a pu avoir ces deux acceptions en même temps. Turnebe (*Adv.* 11, 16) & plusieurs autres ont cru que *buccula* désignoit cette partie du casque qui couvrait les joues,

le menton & la bouche, & que l'on a appelée depuis les joues & la mentonnière. Ils eurent en leur faveur un Texte de Tit-Live (xlv, 34), dans lequel *bucula* est jointe immédiatement aux casques, *galea buculasque tergere*. L'étymologie les favorise encore davantage; car on trouve dans Suetone & dans Apulée le mot *bucula*, désignant la bouche & les parties qui l'avoisinent.

Mais les glôses d'Hésiode donnent le nom de *bucula* à la partie du bouclier que les Grecs appeloient *Ουραχίη*, & les Latins *umbo*. On lit dans ces glôses: *Angia, ferrum bucula scuti, Ο' αμείλη, scuti bucula*. Ce nom fut donné sans doute à l'*umbo*, à cause des têtes de bêtes ou d'hommes, telles que des têtes de Méduse & de lions à gueule béante, dont cette partie du bouclier étoit ornée. *Bucula* désignoit aussi le bouclier entier; c'est dans ce sens qu'elle est employée dans le Code Théodosien (leg. 1 de Fabricens.): *Offo apud Antiochiam cassides totidemque buculas*. Juvenal faisant la description d'un trophée, peint les débris d'un bouclier, ou la *bucula* attachée au dessus du casque (x, 133):

*Bellorum exuvie, truncis affixa trophaei,
Loricæ & fracta de casside bucula pendens.*

BUCENTAURE; espece de centaure qui avoit le corps d'un bœuf ou d'un taureau, tandis que les centaures sont ordinairement représentés avec le corps d'un cheval: il y en avoit aussi dont le corps étoit celui d'un âne. Voy. ONOCENTAURE. Nous avons des monuments qui représentent Hercule combattant un *bucentaure*: le héros n'a point de massue, ni aucune autre espece d'arme; mais il embrasse le *bucentaure* par le milieu du corps, & semble l'étreindre pour l'étouffer.

BUCÉPHALE, *Βουκεφάλη*. Ce nom est composé de *βούς*, *bucis*, & de *κεφαλή*, tête. Les anciens avoient coutume d'imprimer différentes marques sur les cuisselles ou sur la croupe des chevaux. Les plus communes étoient un Σ, *sigma*, & un Κ, *kappa*: ceux qui portoit la première marque, étoient appelés *Σταγίριαι*, & *κρυαίριαι* ceux qui portoit la seconde. Quelquefois on imprimoit au lieu de lettres, une tête de bœuf; & les chevaux sur lesquels on voyoit cette marque, s'appeloient *Βουκεφάλοι*. Tel fut celui d'Alexandre. Le scholiaste d'Aristophane (Nub. 1, 1) & Hétychius nous ont conservé cette étymologie simple, du nom que portoit le cheval favori du vainqueur de Darius.

Quelques écrivains anciens ont donné une autre étymologie au nom de *Bucéphale*; les uns le dérivent de la forme de la tête, qu'ils disent avoir ressemblé à celle d'un bœuf, & qu'ils comparent à celle des *sumardi*; les autres le dérivent de son air farouche. L'étymologie du scholiaste d'Aristophane est la plus simple & la plus naturelle. L'histoire du cheval d'Alexandre ne doit pas

entrer dans ce dictionnaire, mais nous devons chercher à fixer l'évaluation des treize talents qu'il avoit coûté, selon Plin (xv, 42), & des seize talents auxquels Aulu-Gelle (x, 2) l'a apprécié. M. Pausan porte à 6,000 de nos livres le talent ordinaire, & à 60,000 livres le talent d'Asie (*Méissologie*): ce qui donne par la première évaluation 78,000 liv. pour le texte de Plin, & 96,000 liv. pour celui d'Aulu-Gelle. La seconde évaluation de M. Pausan donneroit 780,000 liv. & 960,000 liv.

Le fameux Lysippe fit en bronze le portrait de ce fameux cheval; comme nous l'apprend Stace (Sylv. 1, 1, 24):

*Cedat equus, Latia qui contra templâ Dione
Cæsari stat sede fori, quem tradere as ausus
Pelias, Lysippe, duci.*

BÛCHER, *pyra*, *bussum* & *ragus*. Servius a voulu assigner une différence essentielle entre ces mots; mais il s'est contre-dit sur cet objet en deux endroits de son Commentaire (*Æneid. m, & xi*).

On choisissoit pour former les *bûchers* & consumer les cadavres, les bois résineux, tels que le pin, le sapin, l'if, le cyprès, &c. Le dernier surtout étoit employé à faire l'incinération du *bûcher*; afin, dit Servius (*Æneid. m, 215*), que les âmes ne fussent pas incommodées de l'odeur qui s'exhaloit: *Vires dicit pyras ideo cupressu circumdari solitas, propter gravem assidue odorem*. Voici les vers de Virgile, sur lesquels Servius fait cette observation:

*Ingentem struxere pyram, cui frondibus atris
Intertext læteta, & serales ante cupressos
Constituant.*

Les bois que l'on employoit à faire des *bûchers*, étoient bruts, & souvent c'étoient des troncs d'arbres garnis de leurs branches, comme nous venons de le voir. Mais le luxe l'empara bientôt de ces tristes constructions; & les loix des XII tables s'opposèrent à les progrès, en défendant pour les *bûchers* l'usage des bois polis & travaillés: *ROC PLUT NE FACITO. ROGUM ALIA NE SOLITO*. Cette loi ne produisit pas un grand effet; car on vit bientôt les *bûchers* reprendre leur ancien éclat. On les construisoit avec de belles & grandes charpentes; on les chargea de statues & on les orna même de peintures. Plin est garant de ce dernier excès (xxiv, 7): *Quoniam & pericula expingimus, ne quis miretur & ragus pingi*.

Les loix romaines défendoient de construire un *bûcher* plus près des maisons habitées, que de soixante pieds (*Cicer. de legib. 11, 24*): *Rogum, bussumve novum vetat propius seaginta pedes adici aedæ alienæ invito domino: incendium vetetur acerbum*. L'incendie de la Curie & de la basilique Porcienne, causé par les flammes du *bûcher*

que l'on dressa à Clodius dans la place publique, fit connoître la sagesse de cette loi. Aussi y avoit-il dans chaque ville un espace entouré de murs, appelé *Ustrinum*, qui servoit à brûler les corps des pauvres qui ne laissoient pas assez de bien pour avoir les honneurs d'un *bûcher* particulier. On en a trouvé un dans les fouilles de Pompéï. Voyez *USTRINUM*.

Les *bûchers* des riches étoient de forme carrée. Cependant Xiphilin rapporte que l'on donna à celui de Pertinax une forme triangulaire. Quatre étages ornés de gradins, partageoient le *bûcher*. Le premier renfermoit les matières combustibles; le second étoit chargé de fleurs; le troisième, de résine & d'aromates précieux; sur le quatrième enfin, étoient entassés des étoles riches & des habits de pourpre. Voici la description qu'en fait Stace dans la Thébaïde (vi, 56):

*Ima virent agresti flamina cultu;
Proxima gremineis oppressor area fertis,
Et piscinarum moriturus fluitans agger.
Terrinis assurgens Arabum strus tollitur ordo
Eoas complexus opes, incanisque globis
Thura, & ab antiquo durantia cinuama Belo;
Summa crepant auro.*

Le feu étoit mis au *bûcher* par les parens les plus proches du mort, qui détonnoient la tête pour témoigner qu'ils lui rendoient à regret ce dernier service. Dans l'Iliade (xxiv, 193), on voit Achille jeter sur le *bûcher* de Patrocle des bœufs, des moutons, des chevaux & des chiens, que ce prince malheureux avoit tendrement aimés. Quelquefois on y jetoit aussi les corps des prisonniers de guerre, que l'on immoloit aux mânes des héros. On vit même des victimes volontaires se jeter dans le *bûcher*, afin de ne pas être séparées de leurs amis. Tel fut Moëstée, l'affranchi d'Agrippine, qui se tua sur son *bûcher*. Tels furent des soldats d'Orthon, qui se percerent sur les restes de ce malheureux empereur: telles furent enfin plusieurs veuves célèbres dans l'antiquité.

On précipitoit dans les flammes tous les habits & tous les meubles dont le mort s'étoit servi; & les assistans y jetoient aussi à l'envi des présents, des parfums. Aux funérailles de César, les vétérans déposèrent leurs armes sur le *bûcher*. À l'instant où les parens avoient allumé le feu du *bûcher*, on l'arrosait avec de l'huile & des parfums, afin de hâter l'effet du feu. On adressoit même des prières aux vents, pour qu'ils donnassent plus de vivacité aux flammes. Achille invoque, à cet effet, dans l'Iliade (xxiv, 193) Bortée & Zéphire, & leur promet des sacrifices.

Macrobe nous a conservé un usage particulier aux *bûchers* destinés à plusieurs corps: c'étoit de mêler le corps d'une femme à celui de dix hommes, comme un véhicule pour le feu (*Saturn. vii, 193*): *Si quando usu veniret, ut plura corpora*

simul intenderentur, solitis fuisse funerum ministeris denis virorum corporibus singula muliebria adjicere, & unius adjutu, quasi natura flammæ, & ideo calidius ardens, cætera flagrabant.

BUCOLIASME; chanson des pasteurs ou bergers de l'ancienne Grèce. Ils la chantoient en conduisant le bétail aux pâturages, selon Athénée (lib. xiv). Dionys, berger de Sicile, composa la première, & Épicurme en avoit fait mention dans l'*Aleyon* & dans *Ulysse faisant naufrage*. Le nom de *bucoliasme* désignoit aussi un air de danse que l'on jouoit sur la flûte.

BUCOLE.

BUCOLICI. } Les *Bucoles* étoient des con-
BUCOLINI. } trées de l'Égypte destinées à la nourriture des bestiaux. Ceux qui les habitoient étoient sauvages & farouches. Jules Capitolin les appelle *Bucolici* (c. 21): *Quum per Ægyptum Bucolice milites gravia multa scissent, per Avidium Cassium retasti sunt, qui postea tyrannidum arripuit*. Ils sont nommés *Bucolici milites* dans la vie de S. Hilarion, écrite par S. Jérôme. Ces trois mots viennent de *βουκολία*, je conduis les bœufs aux pâturages.

BUCRANE, *BUCRANUM*, *Βούκρανον*. Proclus se sert de ce mot dans le Traité de la Sphère. Il désignoit quelquefois chez les Grecs un casque creusé dans une tête de bœuf, ou fait en forme de tête de bœuf.

Nous proposons aux architectes d'employer ce mot nouveau, pour désigner ces têtes de bœuf écorchées & décharnées qu'ils placent dans les frises. Ce mot éviteroit une élision, & seroit par conséquent très-utile aux écrivains & aux professeurs. V. *Bœuf*.

BUFETS. Dans une maison de Pompéï, on a trouvé contre un pan de mur une espèce de *bûfet* antique, au dessus duquel étoient placées deux tablettes, l'une sur l'autre, pour mettre des plats, des assiettes, &c. Le pied étoit fait d'une espèce de *peperino*, & portoit une table de marbre avec des bords de vert antique. Les tables étoient aussi couvertes de marbre.

Sur un grand bas-relief de la villa Albani, qui a été détaché d'un tombeau antique, on voit un *bûfet* on garde-manger renfermant des animaux écorchés & pendus à des crochets, avec plusieurs autres provisions de bouche. Le Recueil des peintures d'Herculanum nous offre le dessin d'un semblable *bûfet*.

On trouve dans la riche collection des pierres gravées du baron de Storch une pâte antique, sur laquelle est représentée une espèce de *bûfet*, ou (comme disent les Italiens) de *credence*, très-singulière. Nous allons la décrire, afin de donner au lecteur une idée, quoique très-foible, des riches *bûfets* dont parle Athénée (*Deipnos. xi pag. 494, 497, & iv, pag. 144, & v, pag. 197, 196, &c.*), & qui brilloient dans la pompe bachique de Protée Philadelphie. C'est un navire chargé de vases & de choses qui servoient dans les fê

fine. Quatre énormes amphores occupent le pont aux deux côtés du mât. Sur la proue est placé un candélabre portant une lampe, vers laquelle une souris s'efforce de monter; & sur la poupe, on voit un large *cantharus* ou vase à ancia mobiles. Une grande urne tient lieu de hune; deux coupes de Bacchus occupent les extrémités de l'antenne; & les intervalles qui restent entr'elles & l'urne, sont remplis par deux corymbes. Plusieurs meubles enfoncés, sont suspendus à cette antenne; l'on y distingue, entr'autres, une lampe & une couronne garnie de banderoles.

BUFONIES; fêtes qu'on célébroit à Aithènes en l'honneur de Jupiter Palien, en lui immolant un bouc; d'où elles ont pris leur nom. Voyez **BUFONIES**.

BUIS. Les anciens faisoient un grand usage de ce bois pour divers meubles & menfibles. Le plus connu de ces emplois, est d'avoir servi à faire les flûtes, & en particulier les flûtes phrygiennes. Properce parle des flûtes de buis (4, eleg. 9, v. 13):

*Natus & ipse suos brevisser concretus in artus,
Jactabat truncos ad curia buxo muros.*

Stace (Theb. viii, 222) en fait aussi mention:

*Gemina ara sonant, Idaque tergo,
Et moderata sonum vario spiramine buxus.*

Le même poète en parle encore (Theb. l. 7) dans un endroit sur lequel Lutatius, son commentateur ancien, applique à la fois le mot *buxus* aux flûtes, & à la fardale de bois, *scabillum*, qui servoit aux musiciens à battre la mesure: *Tibia vel scabillum, quod in sacris tibieinis pede sonare conveniunt*.

L'usage des flûtes phrygiennes de buis, que l'on faisoit dans les sacrifices de Cybele, mit le buis sous la protection particulière de cette déesse: de là vint l'épithète *Bercynthis* que lui donna Virgile (Æneid. ix, 617):

*Ita per alia
Dindyma, ubi adfectis biforcem dat tibia cantum,
Tympana vos buxusque vocat Bercynthis matris
Idææ.*

Les mystères de Bacchus étoient célébrés ordinairement avec ceux de Cybele; c'est pourquoi Stace appelle (ix, 479) *bacchica* ces mêmes flûtes de buis:

*Cum bacchica mugit
Buxus, & insens maculant trieterida matres.*

BULBUS, surnom de la famille **ATILIA**.

BULE. Voyez **BOTAH**.

BULÉPHORE. L'empereur Constantin (leg. 7 Cod.) désigne par ce nom le receveur-général des

droits du fisc, appelé ordinairement *Rationalis summa rei*. Ces receveurs étoient vêtus de riches habits, comme nous l'apprend le passage suivant d'Ammien-Marcellin (xvi, 4). L'empereur Julien II, dit-il, ayant fait appeler un barbier, & voyant entrer dans sa chambre un homme richement vêtu, lui dit avec étonnement: je n'ai pas demandé un de mes receveurs, mais non pertruquier: *Evenerat his diebus, ut ad demandum imperatoris capillum tonsor venire preceptum, introiret quidam ambitiosus vestitus; quo viso Julianus obstupuit: ego, inquit, non rationalem jussi, sed tonsorem acciri*. Ce passage sert encore à nous faire trouver l'étymologie de *buléphore*, qui veut dire, en langage corrompu, *porte-bulle*. Cet ornement fut en effet prodigué par les derniers empereurs romains, à des gens d'une naissance peu relevée. Voyez **BULLE**.

BULEUTÆ. Voyez **BOULEUTÆ**.

BULEUTERION. V. **BOULEUTERION**.

BULEUTICON, *βουλευτικόν*. C'étoit, selon Pline, un endroit des théâtres grecs destiné aux vieillards & aux magistrats; de même que l'*éphebeion* étoit destiné aux jeunes gens.

BULLA, étoit une marque qui distinguoit sur les calendriers romains, les jours heureux des jours malheureux. *Bulla* désigna peut être aussi par la suite le calendrier lui-même. Pétrone est celui des écrivains latins qui ait parlé le plus clairement de cet usage (c. 30): *Et qui dies boni, qui quæ incommodi essent, distinguente bulla notabantur*.

BULLÆ. Les Romains donnoient ce nom à des clous dont la tête étoit travaillée comme les *bulles* que l'on portoit pendues au cou, ou du même volume. Cette explication nous a été suggérée par l'examen des clous du panthéon que possédoit le comte de Caylus: la tête de l'un d'eux a trois pouces cinq lignes de diamètre; la tête de l'autre n'a que deux pouces sept lignes; & la *bulle* trouvée à Aix en Provence (que nous décrirons à l'article **BULLA**) a deux pouces trois lignes de diamètre. Il est très-probable que cette ressemblance de largeur, jointe à la ressemblance qu'offre la convexité des clous & des *bulles*, a fait donner aux premiers le nom des secondes.

Cicéron parle des clous avec lesquels on fortifioit les portes des temples, & dont les grôsses têtes dorées formoient un bel ornement (Verr. iv, 56): *Bullas omnes aureas in his valvis quæ erant & multa, & graves, non dubitatis auferre*. Le comte de Caylus a donné le dessin d'un des vantaux des portes du panthéon, & l'on y voit le bel effet que produisoient ces clous dorés. Nous lisons dans Plinie (Hist. II, 4, 20) que les particuliers en faisoient aussi garnir les portes de leurs maisons; & que l'on avoit un grand foin de les froter, afin de les rendre brillants:

Justin' in splendorem dari bullas has foribus nostris?

Voyez **CLOUS**.

BULLA, ornement des baudriers. Les baudriers des anciens étoient ordinairement de cuir, & ils les fortoient avec des clous dont les têtes larges & aplaties faisoient un ornement. C'est sans doute à ces clous qu'ils donnerent, par analogie, le nom *bulle*. Varron (*de Ling. Latim.* iv, 24) dit que le *balteus* est une espèce de ceinture de cuir chargée de clous : *Balteum, cingulum e corio bullatum*. Virgile décrivant l'armure de Pallans, fait mention des *bulles* de son baudrier (*Æneid.* xii, 942) :

*Et notis fulserunt cingula bullis
Pallantis pueri.*

Aufone en parle aussi (*Étioll.* vi, 49) :

Et auratis fulgentia cingula bullis.

BULLA. } Les Romains appeloient *bulla*
BULLES. } des ornemens qu'ils portoient pendus à leurs cous. Les antiquaires ont traduit ce mot par celui de *bulles*, que nous emploierons à leur exemple. Nous parlerons d'abord des *bulles d'or* que portoient les enfans des patriciens, & ensuite des *bulles* de toute sorte de matieres que portoient les femmes & les hommes du peuple.

Bulle d'or. Plin (*xxxi*, 1) dit que Tarquin l'ancien ayant vu son fils âgé de quatorze ans tuer un ennemi dans un combat livré aux Sabins, l'honora d'un éloge devant les Romains assemblés, & lui donna une *bulle d'or*, *et bulla aurea donavit*. Il ajoute cependant que quelques-uns font remonter l'origine des *bulles d'or* au fils d'Hosius, appelé depuis *Hosius Hostilius*, auquel Romulus en fit porter une, pour conserver le souvenir de sa naissance ; car il étoit le premier né des sabinnes enlevées. Macrobe (*Sat.* i, c. 6) rapporte l'opinion commune sur la première origine des *bulles d'or* : „ Tarquin l'ancien régla, à ce que l'on croit, que les jeunes patriciens & ceux d'enfants seulement dont les peres auroient exercé une magistrature, à laquelle seroit annexé le droit de chasser curule, porteroient une *bulle d'or* avec la robe prétexte „ *Puerum Priscum instruisse, ut patricii bulla aurea cum toga, cui pretexta prætator, uterentur donataz illi, quorum patres curulem gesserant magistratum*.

Ce privilège fut étendu ensuite à tous les jeunes gens qui porteroient la prétexte, selon Festus : *Bulla aurea insignis erat puerorum prætextatorum*. L'usage en commença même à la naissance de ces enfans, qui la portoient jusqu'à la prise de la robe virile, ou *toge* ; c'est-à-dire, jusqu'à l'âge de quinze ans. Nous l'apprenons de ce vers de Plaute (*Rud.* iv, 4, 127) :

Et bulla aurea est, pater quem dedisti mihi natali die.

Lorsque les enfans prenoient la *toge* & qui-

toient la *bulle* de l'enfance, ils la suspendoient au cou des dieux *Lares*, & leur consacroient leurs *bulles*. Cet usage fait reconnoître pour des *Lares* deux *Hermès* qui sont dans la cour du palais Impérial à Rome. Mal-gré leurs couronnes de laurier & la *bulle* qui pend à leur cou, on les avoit pris mal-à-propos pour des *Apollons* & pour des *Alexandres*. Perle fait allusion à cet usage (*Sat.* v, 21) :

*Cum primum provide custos mihi purpura cessit,
Bullaque succinctis Laribus donata pependit.*

De là vient l'épithète *bullati* que Pétrone donne à des statues des *Lares* (c. 38) : *Inter hæc pueri candidas succincti tunicas intraverunt, quorum duo Laris bullatos super mensam posuerunt*. Il y a plusieurs exemples des statues des autres divinités qui ont été décorées de *bulles d'or*. Le savorant de Peyresc disoit avoir vu une *bulle d'or* suspendue par une chaîne du même métal au cou d'une *Vénus* de marbre trouvée auprès de Nîmes. L'inscription suivante rapportée par Gruter, & conservée autrefois dans les jardins du cardinal du Bellet, parle d'une *bulle* consacrée à Junon, avec une coupe & un trépied :

JUNONÆ PLACIOÆ
CONSERVATRICE AUGUSTAE
CLAUDIA SABBATI
BELLIAN. D. D.
ADDET. ET. EGYPTUM. ET
TRIPODUM. FORTUNÆ. AUG.

Ficoroni a écrit un Traité sur une *bulle d'or* trouvée en Italie, qu'il a intitulé *Bulla d'oro*. On y trouve une description & des dessins de cet ornement. Voici la description d'un autre *bulle d'or*, que M. le président de Saint Vincent a fait connoître à l'académie des inscriptions & belles lettres, dont il est membre.

Le 9 août 1786, on a trouvé dans la tour de l'horloge du palais d'Aix en Provence, que l'on détruisoit, une *bulle d'or*, faite en forme de lentille, de deux pouces trois lignes de diamètre, & de huit lignes d'épaisseur au centre. Elle étoit fixée à une agrafe d'or par trois crochets de même métal, qui la traversoient. Cette agrafe étoit plate & large de deux pouces. La *bulle* s'ouvroit à charnière ; elle étoit pleine d'une substance humide que l'on n'a pas examinée. Elle n'étoit composée que d'une feuille d'or très-mince, onle, sans aucune gravure & sans aucun relief.

Les triomphateurs portoient aussi la *bulle d'or* pendant la pompe du triomphe. Macrobe en est garant : *Bulla gestamen erat triumphatum, quom in triumpho præ se gerebat* (*loc. citato*). C'étoit, selon l'opinion commune, un talisman contre l'envie.

Bulles de toute sorte de matieres. Les Grecs ne portoient point de *bulles*. Cet ornement n'appar-

tient qu'aux Étrusques & aux Romains. Les enfans des patriciens portoient seuls des bulles d'or ; mais ceux des autres citoyens libres ou affranchis en portoient de différente matière. Nous l'apprenons du scholiaste de Juvénal (*Sat. v, 165*), qui dit que les bulles étoient le symbole de la liberté, & que les pauvres en portoient de cuir ou pendues à une lanière de cuir : *Antiquitus nobilium puri bullas aureas habebant : pauperum de loris, signum libertatis*. Voici les vers du satyrique sur lesquels le scholiaste s'exprime de la sorte :

*Etruscum puero si consigit aurum,
Vel noxius tantum est signum de paupere lora.*

Ces bulles étoient creusées, & on les remplissoit de matières auxquelles on attribuoit la vertu de détruire les influences de l'envie ou de résister aux fouhaits des ennemis, de préserver des maux physiques & moraux, &c. Celles que l'on conservoit dans le cabinet de Sainte Gèneviève ont peut-être renfermé des parfums ; car elles sont percées de plusieurs trous, comme les cassolettes.

Les femmes grecques ne portoient point de bulle pendue au cou. Cet ornement n'appartient qu'aux Romains, à la grande veillée en particulier. Le sculpteur ancien d'un sarcophage de la villa Albani, qui a représenté les amours de Phèdre & les dédains d'Hippolyte, a donné mal-à-propos une bulle à cette infortunée belle mère, qui vivoit dans les temps héroïques. Mais l'erreur d'un peintre chrétien qui en a donné une à Eve, sur un verre peint du vaticin (*Buonar. off. sup. alc. vetr. tav. 1. p. 11.*), est encore plus évidente.

Le cabinet de Sainte Gèneviève renferme une petite bulle de bronze entière, & la plaque d'une seconde de même métal. La première est ovale ; elle a environ dix lignes de longueur & quatre d'épaisseur. Une charnière placée au sommet de l'ovale que présente cette bulle, en réunit les deux parties. On voit sur la plaque du dessus les têtes de Domitien & de Domitia son épouse. Ces deux têtes sont en relief d'un côté, & en creux de l'autre ; en sorte qu'on voit évidemment qu'elles ont été repoussées avec un outil. Sur la seconde plaque de bulle qui est dans le même cabinet, & qui ressemble en tout à la première par la matière, les dimensions & le travail, on a cru reconnaître Néron enfant dans une tête de jeune homme qui y est en relief. Derrière cette tête paroît une espèce de fouet, & on lit au dessous *ICALOS*. La forme de l'ovale terminée d'un côté par une pointe un peu émoussée qu'offrent les deux bulles du cabinet de Sainte Gèneviève, sert à expliquer le passage suivant de Macrobe. Cet écrivain dit (*Saturn. 1, 6.*) que la figure d'un cœur exprimée sur la bulle des enfans, est destinée à leur apprendre qu'ils seront hommes lorsque leur cœur sera formé : *Nonnulli credunt ingenuis pueris attributum, ut cordis figuram in Antiquité. Tome 2.*

bulle autem pectus amplexens ; quam inspicientes, ista demum se homines cogitant, si corde preflarent. Macrobe désignoit peut-être cette ovale par les mots *cordis figuram* ; car on n'a point encore trouvé de bulle qui eût la forme exacte d'un cœur.

Le comte de Caylus a décrit deux bulles qu'il possédoit. Voici ses paroles (*Rec. d'antiq. iv, pl. 90, n. 1, 2, 3*).

„ On doit mettre dans le rang des amulettes les bulles de l'espèce de celle que présente ce numéro, & dont la matière étoit de métal. Leur forme ovale & pointue à une de ses extrémités, étoit assez agréable ; le dessus tenoit d'un côté au fond par un mouvement de charnière ; la pointe étoit arrêtée, & ne s'ouvroit qu'à volonté. Le numéro 3 rend toutes ces circonstances sensibles : cette espèce de boîte, dont le dessus ou le couvercle étoit orné de toutes les figures gravées ou de relief dont on vouloit l'embellir, renfermoit un objet de superstition, & mettoit en état de la porter commodément sur la poitrine. La bulle attachée à une gance passée autour du cou, étoit portée comme les bulles d'or dont on paroit les enfans nobles. Les Romains paroissent avoir inventé cette forme de bulle ; du moins on n'en trouve pas d'exemples dans les monumens grecs „

Il dit de la seconde (*ibid. III, pl. 82, n. 1*) : „ Ce morceau d'ivoire est une bulle. Elle est bien dessinée, bien travaillée, & disposée agréablement. Elle représente, sur le côté principal, le buste d'un enfant avec des ailes ; sa tunique se termine autour du cou en espèce de fraise, & le bas est terminé par des pommes de pin & d'autres fruits. On voit au revers la lettre grecque Θ, placée au dessus de ces caractères romains VIII ; qu'on ne peut expliquer, ce me semble, qu'en disant que cet enfant est mort à l'âge de neuf ans. Il est à présumer que son père ou sa mère, conduits par un sentiment de tendresse, avoient fait servir cette petite bulle pour la porter au cou ; & qu'en mourant, ou après s'être consolés, ils l'avoient déposée dans la petite urne où on l'a trouvée, à Rome. Cette antiquité peut être mise au rang des monumens que l'on trouve rarement „

Spion a publié (*Miscellan. Erudit. antig.*) plusieurs desseins de figures qui portent des bulles. On en voit une mieux exprimée sur un bas relief de la villa Pamfili, que Winkelmann a publié & expliqué dans les *Monumens inediti* n°. 189.

BULLES. On donna ce nom aux sceaux du moyen âge. Voyez SCAUX.

BULLES DES PAPES. On désigne sous ce nom les lettres de la chancellerie romaine, scellées en plomb, qui répondent aux édits, lettres-patentes, provisions & autres ordonnances des princes séculiers. La différence qu'il y a entre les bulles, les brevets & les autres rescrits apostoliques, est que ces derniers ne sont scellés qu'en cire & avec

Xxx

l'anneau du pèbre; tandis que les premières le font toujours en plomb. Comme les *bulles* des Papes forment la suite d'actes du moyen âge, la plus longue & la plus intéressante qui existe par rapport à l'Histoire & à la Diplomatique, nous nous croyons obligés d'en faire un article très-étendu. Mal gré les anathèmes lancés par les Papes contre les faussaires qui oseroient contre-faire ou falsifier leurs *bulles*, il y a plusieurs de ces actes que les Diplomatistes ont rejetés d'après certains principes & certaines règles convenues. Nous allons insérer ici ces règles telles qu'elles ont été réformées par les savaux Bénédictins, auteurs de la *nouvelle Diplomatique*.

Nouvelles règles générales sur les bulles des Papes.

I. Il n'est pas vrai-semblable qu'il existe encore en original quelque ancienne *bulle* fautive. Voyez *Réflexions sur les règles & l'usage de la Critique du P. Honoré de Sainte Marie. Tome 2, pages 182, 283.*

Corollaire. Il doit exister peu, ou point de *bulles* fautes en original.

II. Les Papes supposent & déclarent même dans leurs *bulles*, qu'il est ordinairement aisé de discerner les fautes des véritables, & de reconnaître les falsifications qu'on y auroit commises.

III. Il est plus facile de constater la fausseté des *bulles* anciennes, que de celles qui sont récentes, lorsque celles-là n'ont pas été fabriquées par des impositeurs contemporains.

IV. Il n'est ordinairement pas difficile de manifester la fausseté des *bulles*, même récentes.

V. Toutes les *bulles* fautes ne sont pas supposées.

VI. On ne doit pas présumer le faux dans les *bulles*, qui s'accordent que des grâces ordinaires, s'obtiennent aisément.

VII. Il n'est point de *bulle* fautive qui ne puisse être convaincue, soit par le style, soit par la forme de l'écriture, soit par la qualité du parchemin.

VIII. Le sceau, le fil, le parchemin & le style, peuvent également prouver la vérité & la fausseté d'une *bulle*.

IX. Ce n'est pas une règle sûre pour tous les siècles, que les évêques soient toujours traités, dans les vraies *bulles*, de frères par les Papes, & que ceux-ci n'aient jamais du pluriel, en adressant la parole à une seule personne.

X. Une faute grossière contre la bonne latinité, peut bien rendre une *bulle* nulle; mais elle ne la convainc pas de faux.

XI. Des textes, même de l'écriture sainte, mal cités, ne suffiroient pas pour prouver la fausseté d'une *bulle*.

XII. Des *bulles* postérieures aux loix qui prescrivent qu'on y emploie ou qu'on n'y mette pas en usage un certain style, peuvent être nulles

pour s'être écartées de ce style, ou pour ne l'avoir point suivi; mais d'en prendre occasion de les traiter de fautes, c'est quelquefois un parti qui n'est pas soutenable.

XIII. Une *bulle* qui se trouve dans le registre du Pape, dont elle porte le nom, doit passer pour incontestable. *Gibert, Corp. Jur. Canon. t. 1, p. 469, n. 9.*

XIV. Les *bulles* insérées dans les collections authentiques, doivent être reçues comme authentiques elles-mêmes, indépendamment de tout examen.

XV. On n'est point en droit d'exiger la représentation des *bulles* en original, & de rejeter leurs copies authentiques, sous prétexte qu'on ne peut vérifier sur celles-ci les règles établies par les constitutions pontificales, pour faire le discernement entre les *bulles* vraies & fautes.

XVI. L'antiquité des privilèges d'exemption accordés aux abbayes, même sans aucune réserve, n'est point un moyen légitime de suspicion.

XVII. Une *bulle* décorée des privilèges en faveur d'un monastère, sans dérogation au concile de Chalcédoine, ne doit passer ni pour fautive ni pour suspecte.

XVIII. Des *bulles* qui ne sont ni racées, ni effacées en partie, qui ne laissent voir nul défaut dans le parchemin, le style, le fil, le sceau, & qui ne contiennent rien de honteux ni d'injurieux, doivent être admises en justice sans aucune difficulté.

XIX. C'est une fautive règle d'avancer que des *bulles*, quoique datées de siècles différents, sont l'ouvrage d'un impositeur; lorsqu'on y trouve les mêmes phrases, les mêmes périodes, les mêmes mots, les mêmes raisonnements.

XX. Des toutes les preuves de fausseté, surtout en fait de *bulle*, celle qui établit la fausseté des dates, n'est pas la plus concluante, & moins qu'il ne soit question d'originaux, & que leur fausseté ne soit ordinairement vérifiée sur plusieurs dates, dont l'erreur seroit intolérable & manifeste.

XXI. Quoique l'auteur de la glôse sur les Décrétales tienne pour faux tout instrument dont l'indiction est fautive; cette règle est sujette à bien des méprises.

Corollaire. On peut en dire autant, à plusieurs égards, des autres dates, & particulièrement de celle de l'Incarnation.

XXII. Il n'est point vrai que les *bulles* datées de Rome, commencent toujours l'année de l'Incarnation à Noël, ou bien au premier janvier.

XXIII. On ne doit pas conclure qu'une *bulle* est fautive ou suspecte, parce qu'elle est signée de quelque cardinal qui ne se trouve point dans les listes imprimées.

XXIV. La différence orthographique des mêmes noms, en diverses signatures faites par les mêmes personnes, est une preuve frivole de la fausseté des *bulles*.

XXV. Une *bulle* devroit être regardée comme fautive, si, comparaison faite de son sceau avec ceux d'un grand nombre de pièces originales du même Pape, il ne leur ressembloit presque en rien.

XXVI. Une *bulle* doit paroître suspecte, lorsque son sceau n'est pas égal, mais plus enfoncé en quelques endroits, & en d'autres plus enfoncé.

XXVII. Des points oubliés, des sceaux mis de travers, & autres défauts semblables, ne prouvent rien, ni contre la vérité, ni contre l'autorité d'une *bulle*.

XXVIII. Il ne faut pas rejeter une *bulle* à cause d'une date ou d'une formule unique & sans exemple, dans les lettres des Papes ; pourvu que cette date ou cette formule ne soit pas totalement éloignée de l'usage & du génie du temps.

XXIX. Des *bulles* qui seroient accordées par les Papes des droits dont on seroit sûr qu'ils ne s'attribuoient pas encore la disposition, seroient pour le moins très-suspectes.

XXX. De ce qu'une *bulle* est contradictoire d'une seconde *bulle* du même, ou d'un autre Pape, il ne s'ensuit pas qu'elle soit fautive.

Corollaire. Deux *bulles* contradictoires peuvent être vraies.

XXXI. Deux *bulles* authentiques peuvent être contradictoires.

XXXII. Une *bulle* qui a perdu son sceau, mais de l'existence duquel d'anciens monuments rendent témoignage, ne doit rien perdre de son authenticité.

Règles particulières sur les différentes espèces de compositions ou lettres apostoliques, & sur l'écriture & le style des bulles.

I. Les privilèges & *bulles*-pancartes ont des caractères différens des simples *bulles*, ou décrétales ; sur-tout depuis le dixième siècle, jusqu'environ le quinzième.

II. Les premières ne doivent pas être suspectes à cause de leur antiquité.

III. Quelques variations qu'on remarque depuis le milieu du neuvième siècle jusqu'au milieu du onzième dans les *bulles*, soit pancartes ou non, dans leurs dates, leurs formules, les titres qu'y prennent les Papes ; que leur donnent les notaires, ou que ces derniers attribuent à eux-mêmes ; rien de tout cela ne peut convaincre ces pièces de faux, à moins qu'elles ne renferment les caractères des siècles précédens ou suivans, ou que leurs variations ne puissent convenir aux lettres apostoliques d'aucun âge.

IV. Une *bulle*-pancarte, qui, depuis le milieu du onzième siècle jusqu'au quatorzième, n'auroit ni la souscription, *servus servorum Dei* ; ni la clause, *in perpetuum* ; ou *salutem & Apostolicam benedictionem* ; ou *tam presentibus quam futuris*, &c., ni pour le moins les menaces, soit de malediction, soit d'excommunication, soit de la co-

lère des BB. Apôtres Saint Pierre & Saint Paul, ni la conclusion *Amen* ; ni la salutation *beatus vultus* ; ni une ou deux formules des dates, dont la première seroit de la façon d'un notaire régional ou archiviste, &c. ; l'autre, du bibliothécaire, chancelier, ou vice-chancelier, vice-camerier, &c. ; du siège apostolique, ou de la sainte Église romaine ; ni la date du lieu, ni celle du jour des calendes, &c. ; ni l'année du pontificat, de l'indiction, de l'incarnation, ni les cercles concentriques, ni la sentence ou devise, ni les lacs de soie, de cuir ou de chanvre, suivant les différens siècles ; ni sur le sceau, la légende du Pape, ni celles des apôtres S. Pierre & S. Paul avec leurs têtes : une pancarte privée de tout ou de la plupart de ces caractères, fût-elle du temps auquel elle seroit attribuée, parût-elle originale, elle n'en devroit pas moins passer pour fautive.

V. Ce seroit une insigne méprise, que de rejeter des *bulles* de concession ou de confirmation de privilèges, mais non en forme de pancartes ; sous prétexte qu'elles seroient dépourvues, en quelque temps que ce soit, de cercles, de monogrammes ; de sentences, d'un ou de plusieurs *amen*, des dates de l'incarnation, de l'indiction, & même du pontificat, jusqu'en 1188.

VI. Une *bulle* non expédiée en forme de privilège ou de pancarte, & néanmoins revêtue de monogrammes, de signatures & de dates d'année, depuis le milieu du douzième siècle, jusqu'après la mort d'Alexandre III, devroit être regardée comme fautive ; mais si elle ne renfermoit qu'un ou de ces trois caractères, il suffiroit de la compter parmi les très-suspectes.

VII. Depuis le douzième siècle inclusivement ; les *bulles* plus ou moins solennelles ont des caractères propres & distinctifs.

Corollaire. I. On ne doit ni confondre ces *bulles*, ni exiger des unes les caractères particuliers aux autres.

Corollaire. II. Il est absurde de les tenir pour fautes ou suspectes, parce qu'elles ont les caractères qui leur sont propres, & qu'elles n'ont pas ceux qui leur sont étrangers.

VIII. On ne sauroit distinguer au douzième siècle les simples lettres des Papes de leurs *bulles* juridiques, que par leurs clauses comminatoires, déroatoires, conditionnelles, &c.

IX. On n'a pas besoin de recourir aux titres originaux, pour s'assurer qu'un douzième siècle les *bulles* non consistoriales n'étoient munies d'aucune signature, & que presque toutes ne porteroient point d'autres dates que celles du lieu & du jour du mois.

Corollaire. Quand même les *bulles* renfermeroient quelque privilège, on ne pourroit rien conclure contre elles, ni du défaut de signature, ni de leur petit nombre de dates, pourvu qu'elles ne fussent pas revêtues de la forme propre des pancartes.

X. La suppression des signatures des cardinaux ;

XXX ij

des dates de l'incarnation & de l'indiction, des cercles & des monogrammes, ne suffit pas pour rendre suspecte une bulle consistoriale, mais non pauvre, ni en forme de privilège: principalement depuis le milieu du treizième siècle jusqu'au quatorzième.

XI. Des brefs revêtus de toutes les formalités propres de ces sortes de constitutions, & particulièrement de la clause *sub annulo piscatoris*, seroient très-suspects de faux avant Eugène IV, pourvu qu'on en excepte le sceau & le commencement de la suscription.

XII. Un bref *sub signeto secreta*, ou *sub annulo piscatoris*, scellé en plomb à la manière des bulles, seroit pour cela seul convaincu de faux.

XIII. Le sceau mis à part, les brefs d'avant Pie II ne seroient pas suspects parce qu'on n'y auroit pas observé la forme dont ils sont communément revêtus.

XIV. L'omission de la formule *sub annulo piscatoris*, n'est pas suffisante pour faire suspecter un bref postérieur à Pie II.

XV. Une bulle scellée du sceau du pêcheur, sur-tout depuis le milieu du quatorzième siècle, seroit fautive, à moins qu'il n'y fût déclaré positivement qu'on auroit été obligé de s'en servir pour quelque raison importante. Avant cette époque, une semblable bulle seroit très-suspecte.

XVI. Les constitutions appelées *motus proprii*, seroient suspectes avant le milieu du quatorzième siècle.

XVII. Un *motus proprius* scellé, soit en plomb, à la manière des bulles, soit en cire rouge avec l'empreinte du sceau du pêcheur à la manière des brefs, seroit faux.

Regles sur l'écriture & le style des lettres.

I. Des bulles, pour être écrites en tout ou en partie avec des caractères lombardiques, ne doivent pas être suspectes avant le milieu du douzième siècle.

II. L'écriture gothique est depuis long-temps particulière aux bulles.

III. L'écriture italique est la seule qui soit reçue dans les brefs.

IV. Quelque humble & civil que soit le style des bulles des neuf premiers siècles, on n'en peut rien conclure contre la vérité de celles où il est employé depuis cette époque.

V. L'usage du pluriel dans les lettres des Papes où ils ne parlent qu'à une seule personne, ne doit point rendre ces pièces suspectes avant le milieu du douzième siècle.

VI. Depuis le cinquième siècle jusqu'au neuvième, & même au delà, une lettre dans laquelle le Pape, adressant la parole à un empereur, n'useroit pas au moins quelquefois du pluriel, seroit suspecte; si ce n'est qu'elle fût extrêmement courte, ou que l'empereur ne fût hérétique ou schismatique, ou fauteur de sectaires,

ou coupable de quelque crime public qui lui auroit attiré la correction du Pape.

VII. Depuis le milieu du douzième siècle jusqu'au pontificat d'Innocent III, des bulles où l'on parloirait au pluriel à une seule personne, devroient passer pour très-suspectes, & pour fautes depuis son avènement au saint siège.

VIII. Le nom de *filz* donné par les Papes aux empereurs avant le milieu du cinquième siècle, seroit suspecter les lettres des premiers.

IX. À compter du neuvième siècle jusqu'au douzième, la dénomination de *filz* attribuée par les Papes aux évêques dans les lettres qu'ils leur écrivent, n'est point contr'elle un moyen légitime de suspension.

X. La qualité de *filz* appliquée dans les lettres des Papes à des évêques qui n'auroient point été de leurs disciples ni de leur clergé, seroit contr'elle un moyen de faux durant les huit premiers siècles & les cinq derniers.

XI. Les titres de *pontifes*, de *métropolitains*, de *souverains prêtres*, détestés à quelques évêques de certains sièges distingués, par les Papes, même dès la fin du quatrième siècle, ou le commencement du cinquième, ne fournissent contre les lettres de ceux-ci, nul prétexte de les regarder comme fautes ou suspectes, pourvu que ces titres ne soient pas renfermés dans la suscription.

XII. Le titre d'*archevêque* donné à quelques prêtres au sixième & au septième siècle, & même dès la fin du cinquième dans les lettres des Papes, ne doit pas les rendre suspects.

XIII. Jusqu'au treizième siècle, nulle bulle ne doit être réprochée parce qu'elle appliqueroit aux évêques l'épithète *dilectus* ou *dilectissimus*; mais depuis cette époque, ce seroit un signe de faux.

XIV. Le titre de *très-saint* détesté aux évêques par les Papes, même dans la suscription de leurs bulles, ne peut les rendre suspects que depuis le onzième siècle, & les convaincre de faux que depuis le douzième.

XV. Les bulles qui ne désignent que par la première lettre de leur nom les personnes à qui on doit elles parler, ne sont pas pour cela suspectes.

XVI. Une bulle-pancarte qui ne seroit pas terminée par un ou plusieurs *amen*, aux onzième, douzième, treizième & quatorzième siècles, ne seroit pas à l'abri de tout soupçon.

XVII. Quoique l'invocation à la tête des bulles soit rare, ce n'est pas un vice qu'on puisse leur reprocher; si ce n'est depuis le douzième siècle.

XVIII. Une bulle de Pape qui se qualifieroit *bulle*, sur-tout avant le treizième siècle, paroitroit suspecte.

Regles sur les titres ou suscriptions des bulles, & sur leurs clauses pénales & comminatoires.

I. Ce n'est que plus de deux cents ans après que les Papes commencèrent à changer de nom,

qu'on pourroit rejeter leurs *bulles*, s'ils y prenoient encore celui qu'ils portoient avant leur papauté.

II. Ce ne seroit pas ou moyen de faux avant la neuvième siècle, ni de suspension depuis, si les Papes marquoient dans leurs *bulles* le rang qu'ils tenoient parmi leurs prédécesseurs de même nom.

III. On ne doit pas tenir pour suspects aux treizième & quatorzième siècles, les récrits dont les suspensions commencent par le nom propre des Pontifes romains, suivi de celui du Pape, & du chiffre ou du nombre qui dénote leur rang parmi leurs prédécesseurs de même nom.

IV. Depuis la fin du onzième siècle, une *bulle* où le nom du Pape seroit placé après le nom de celui en faveur duquel elle auroit été expédiée, devroit ordinairement passer pour très-suspecte.

V. On ne sauroit rien conclure de l'omission d'*episcopus*, même avant *servus servorum Dei*, dans la suscription d'une *bulle* antérieure au onzième siècle.

VI. De là en avant on ne peut rien inférer non plus, de ce que la titre de *Pape*, ou celui d'*évêque*, *serviteur des serviteurs de Dieu*, auroit été omis, lorsque l'un se trouve substitué à l'autre.

VII. Le titre de *Pape* pris à la tête des lettres ou *bulles* pontificales, ne suffit pas pour les convaincre de faux en quelque siècle que ce soit; mais il pourroit contribuer à les rendre suspects avant la milieu du quatrième siècle.

VIII. Les titres des lettres apostoliques des septième ou huitième siècles, ne sont point suspects d'altération; parce que le nom propre des Papes y occupe le premier rang, sans être suivi de celui de leur dignité.

IX. Une *bulle* où le Pape ne sa donneroit point d'autre titre que celui d'*évêque de la ville de Rome*, seroit suspecte, si elle étoit postérieure au dixième siècle; & communément fautive, si elle l'étoit au onzième.

X. Les lettres apostoliques, soit antérieures au septième siècle, soit postérieures, au onzième, dans lesquelles la Pape se qualifieroit lui-même *apostolique*, seroient très-suspectes avant le sixième siècle; après le milieu du douzième, elles devroient être regardées comme fausses.

XI. Quoique ce titre soit spécialement propre au dixième siècle, sans exclusion néanmoins des deux qui le précèdent, & de celui qui le suit, il ne se rencontre pas dans la plus grande nombre des privilèges du dixième.

XII. Les *bulles* ou lettres apostoliques des six premiers siècles, dans lesquelles les Papes prédécesseurs de S. Grégoire, le seroient dits *serviteurs des serviteurs de Dieu* mont paroîtroient pour la moins très-suspectes.

XIII. Dans l'intervalle du sixième au septième siècle, l'omission du titre *serviteur des serviteurs de Dieu*, n'est jamais un moyen de suspicion.

XIV. Aux douzième & treizième siècles, il faut tenir pour suspecte toute constitution ou décret

talé que les Papes ne commenceroient pas par leur nom propre, suivi, sinon d'*episcopus* & de *servus servorum Dei* tout-à-la-fois; de moins de cette dernière formula; & qui, au défaut de l'une & de l'autre, ne paroîtroient pas le titre de *Pape*, avec le nombre qui marquerait le rang qu'ils occupoient parmi les prédécesseurs de même nom.

XV. On ne devoit pas balancer à regarder comme fausses, avant S. Grégoire la Grand, les lettres apostoliques où les Papes prendroient le titre de souverains pontifes, ou de pontifes universels; mais depuis la sixième siècle jusqu'au neuvième, il suffiroit de les tenir pour suspects; & pour très-suspectes depuis Grégoire VII.

XVI. Quoique la formule *salutem & apostolicam benedictionem* soit affectée depuis le onzième siècle jusqu'au quatorzième, aux simples *bulles*, lettres ou décrets, & qu'en *perpetuum* le soit aux *bulles*-paucartes & privilèges; on ne sauroit en tirer des moyens de faux ni de suspicion, contre les *bulles* revêtues de la forme des privilèges, qui, au lieu d'*in perpetuum*, porteroient *salutem & apostolicam benedictionem*, ou seulement *semper presentibus quam futuris*, en supprimant *in perpetuum*, ou bien *in perpetuum memoriam*. Il en seroit de même des décrets ou simples *bulles*, dont la suscription seroit terminée par quelque formule différente de *salutem*, &c.

XVII. Depuis la onzième siècle jusqu'au treizième, une *bulle* qui ne seroit ni paucarte, ni privilège, ni en forme de privilège, & qui porteroit néanmoins la formula *in perpetuum*, paroîtroit suspecte.

Regles sur les clauses pénales & comminatoires des bulles.

I. Les clauses des *bulles* qui imposeroient aux contre-venans une peine pécuniaire avant le sixième siècle, convaincroient ces pièces de faux, répandroient de violens soupçons sur celles qui précéderoient le commencement du huitième; mais depuis cette époque jusqu'aux célèbres donations faites aux Papes par les rois de France, ces clauses ne rendroient que suspects les *bulles* où elles seroient énoncées.

II. Depuis la quatrième siècle révolu jusqu'à Grégoire VII, les imprécations & malédictions, loin de convaincre de faux les *bulles* des Papes, n'y répandent pas même la plus léger soupçon.

III. Après l'élévation de Grégoire VII sur le saint siège, les imprécations seroient une preuve de faux, ou tout au moins formeroient contre une *bulle* de violens soupçons; si ce n'est que l'exception à cette règle ne fût apuée sur des monumens particuliers & incontestables.

IV. Les clauses de malédiction, d'imprécation & d'anathème, sont le style ordinaire des *bulles*-privilèges depuis le septième siècle, jusque vers la fin du onzième.

V. Les clauses comminatoires des bulles-privileges, ne peuvent leur porter aucun préjudice, ni par leur trop grande auitiquité, ni par leurs variations & leurs différences d'avec celles du même temps; particulièrement quand cette diversité naît route que sur des termes, ou sur la plus ou le moins de menaces, de malédictions & d'anathèmes.

VI. Quoique la clause qui défend aux empereurs, princes, seigneurs, évêques, d'effrayer les privilèges émanés du saint siège, ne fût pas encore passée en style au temps de S. Grégoire le Grand, elle ne doit pas rendre suspectes celles où elle se rencontre.

VII. La même clause expressément appliquée aux rois depuis le douzième siècle, fournirait un soupçon légitime contre les bulles où elle serait inférée.

VIII. Une bulle ne serait pas suspecte, quand même son auteur descendrait à ses successeurs, sous peine d'anathème, d'y donner atteinte; pourvu qu'elle ne fût pas postérieure au douzième siècle.

IX. Les clauses *Decernimus*, *Et. Si qua*, *Et. Cunctis*, *Et.* renouvelées ou renouvoyées après les dates, pourroient faire soupçonner les bulles antérieures au commencement du dixième siècle, ou postérieures à la fin du onzième; mais depuis le douzième, elles deviendroient des moyens de faux.

Cerollaire. La transposition ou réitération de ces formules ne seroient pas des caractères défavantageux aux dixième & onzième siècles.

Regles particulieres sur les dates des bulles.

I. Les bulles ont presque toujours exactement marqué la date du jour du mois, quoiqu'elle soit plus rarement conservée dans les copies des anciennes lettres des Papes.

II. Pendant les cinq à six premiers siècles, la date du jour s'exprimoit par les calendes, les nones & les ides.

III. Depuis environ la fin du sixième siècle, jusqu'à vers celle du onzième, il ne faut pas avoir pour suspectes des bulles qui se servent simplement du quantième du mois, au lieu des calendes, &c.

IV. La répétition du jour du mois à la fin de la principale des deux formules de dates qu'on employoit autrefois dans les privilèges, rendroit une bulle suspecte après le commencement du douzième siècle, & fautive après la révolution.

V. Les brefs postérieurs à l'an 1450, doivent être datés du quantième du mois; la date du jour des calendes, nones & ides, étant désormais réservée aux bulles.

VI. Une pancarte ou bulle en forme de privilège n'est pas suspecte, sur-tout dans la moyen âge, pour avoir été dressée & datée en différents jours.

VII. Dès le cloquième siècle, les Papes ont varié dans la manière de dater, ou de ne pas dater leurs lettres d'un ou de deux consuls, de celui d'Orient ou d'Occident.

VIII. Toute bulle d'un Pape postérieur au commencement du septième siècle, portant la date d'un ou de deux consuls, autres que les empereurs, doit être déclarée fautive.

IX. L'omission de la date des empereurs dans les bulles, même depuis le milieu du sixième siècle jusqu'au milieu du onzième, ne doit pas être envisagée comme un moyen de faux ni de suspicieux.

X. Une bulle plus récente que la commencement du neuvième siècle, seroit au moins très-suspecte, si elle portoit la date des empereurs de Constantinople. Elle le seroit également, si elle faisoit usage de cette date avant les commencemens du sixième siècle.

XI. Toute bulle datée de l'année de l'empereur d'Occident, depuis l'an 924 jusqu'en 961, seroit évidemment fautive.

XII. Une bulle datée du consulat ou d'après le consulat d'un empereur, si elle ne pouvoit convenir qu'à un Pape du dixième siècle, seroit suspecte; si elle étoit datée du onzième, le soupçon deviendroit violent: mais si elle se rapportoit à un pontife romain du douzième siècle ou des suivans, devroit être répétée fautive.

XIII. Toute bulle postérieure au commencement du douzième siècle, datée de l'année d'un empereur, seroit non seulement fort suspecte, mais même fautive, si elle ne pouvoit être excusée par quelque raison particulière, appuyée sur des faits constants.

XIV. Il y auroit sujet de tenir pour suspectes les lettres des Papes antérieures au cinquième siècle, si elles portoit la date de l'indiction.

XV. Depuis le milieu du cinquième siècle, où l'omission de l'indiction, ni son usage dans les lettres apostoliques, décrétales ou simples bulles, ne décident pour ou contre leur vérité.

XVI. Des pancartes ou bulles en forme de privilèges, plus récentes que le onzième siècle, & plus anciens que le quizième, dans lesquelles l'indiction seroit supprimée, deviendroient suspectes, & même très-suspectes, pendant le cours des douzième & treizième siècles.

XVII. Depuis Eugène IV, les bulles ou brefs, qui, dans leur date propre, & non dans celle de leurs certificats, marqueroient l'indiction, prouveroient par-là leur fausseté.

XVIII. On ne peut rien conclure contre des bulles dont l'indiction, au lieu de commencer au premier septembre, seroit comptée du 25 décembre, du premier janvier, & même du 25 mars, pour ne rien dire de Pâques.

XIX. Une bulle postérieure au onzième siècle seroit très-suspecte, si la date portoit la formule *regnante Christo*. *Et. on regnante in perpetuum Domino Deo*. Mais avant le commencement du

douzième, il ne s'ensuivrait rien de préjudiciable à sa vérité.

XX. La date de l'incarnation ne doit point passer pour un moyen suffisant de faux, depuis que cette ére eut été publiée par Denis le Petit; mais suppose qu'elle se trouvât dans des bulles du sixième siècle, elles ne seraient pas exemptes de suspicion.

XXI. Toutes espèces de bulles portant la date de l'incarnation avant Léon IX, ou l'omettant depuis, ne doivent pas pour cela seul être jugées fausses ou suspectes.

XXII. Une bulle-paucarte, ou en forme de privilège, qui ne serait pas datée de l'année de l'incarnation, depuis le commencement du douzième siècle, serait suspecte; elle le serait beaucoup, si elle ne portait pas même la date de l'ère chrétienne.

XXIII. Une simple bulle ou décrétale datée de l'incarnation, à compter de l'an 1150 jusqu'en 1250, ou à peu près, serait très-suspecte.

XXIV. Après le milieu du treizième siècle, mais particulièrement sur ses dernières années, la date de l'incarnation ne devrait pas rendre une bulle suspecte, de quelque forme que cette bulle fût revêtue.

XXV. La date de l'incarnation, caractère essentiel, ou du moins ordinaire aux bulles postérieures à Eugène IV, ne souffre point d'autre exception que celle de certaines bulles hérétiques, qui unissent la suscription des bulles avec les dates des brefs, ou la suscription des brefs avec les dates des bulles.

XXVI. Depuis la fin du quinzième siècle, une bulle qui dateroit de l'année de l'incarnation, sans énoncer ce terme, serait suspecte, excepté le cas de la règle précédente.

XXVII. Le commencement de l'année de l'incarnation est sujet à des variations si fréquentes dans les bulles, qu'on ne sauroit rien conclure contre leur vérité des divers points d'où il se prend; si ce n'est pendant des intervalles, pour l'ordinaire assez courts.

Corollaire I. Il est faux que dans les bulles des siècles XI, XII & XIII, la date de l'incarnation commence toujours à Noël.

Corollaire II. Il est faux que depuis Eugène IV, on ne trouve point d'apparence de variation dans la chancellerie romaine, & que désormais l'année de l'incarnation y ait toujours été comptée d'une manière uniforme.

XXVIII. Les bulles où cette date serait marquée selon le calcul Pisan, ne devraient être chargées d'aucun soupçon, au moins durant le siècle qui suivit le pontificat de Léon IX.

XXIX. Une bulle qui s'attacheroit au calcul Pisan après le milieu du douzième siècle, deviendrait suspecte; mais depuis le commencement du treizième, à peine pourroit-on ne la pas traiter de fautive.

XXX. Toute bulle dont la date de l'incarnation

anticiperait celle qui étoit en usage chez les François, non seulement de neuf mois entiers, mais même de quinze à seize, ne serait pas suspecte vers la fin du onzième siècle, & même jusqu'en 1130, tout au moins.

XXXI. Depuis le commencement du treizième siècle, une bulle serait convaincue de faux, pour avoir suivi cette manière de dater.

XXXII. La date du pontificat des Papes ne doit point être regardée comme une preuve suffisante de la supposition de leurs bulles, si ce n'est avant le sixième siècle.

XXXIII. On auroit raison de suspecter des lettres apostoliques qui porteroient la date du pontificat durant le sixième siècle.

XXXIV. Si depuis le septième cette date n'est point un signe de la fausseté des privilèges, elle en est un de leur vérité depuis le dixième.

XXXV. Avancer que les bulles des Papes ne portent la date du pontificat que depuis leurs différends avec les empereurs au sujet des investitures, c'est une règle évidemment fautive.

XXXVI. Toute bulle-paucarte, qui depuis le milieu du onzième siècle, ne serait pas datée de l'année du pontificat, serait très-suspecte.

XXXVII. Des simples bulles datées de l'année du pontificat, depuis le milieu du douzième siècle jusqu'environ l'an 1138, ne seraient pas à couvrir des soupçons les plus violents.

XXXVIII. Toute bulle postérieure à l'an 1220, dépourvue de la date du pontificat, serait fautive ou très-suspecte.

XXXIX. Quoiqu'on n'ait commencé qu'au moyen âge à se servir de la date du lieu d'une manière constante, les siècles précédents en fournissent assez d'exemples pour qu'on ne puisse suspecter, ni qui pis est, accuser de faux les bulles où cette date se trouveroit énoncée.

XL. Les bulles postérieures aux commencements du douzième siècle, dans lesquelles manqueroit la date du lieu, seraient exposées aux soupçons les plus forts.

XLI. Une bulle plus récente que le milieu du douzième siècle, & qui serait revêtue de deux formules de dates, dont l'une commenceroit par *scriptum*, & l'autre par *data*, serait très-suspecte; mais depuis le commencement du treizième, il faudroit la tenir pour fautive.

XLII. On ne devrait pas ajouter foi à une bulle qui, depuis le commencement du douzième siècle, porteroit dans la formule de la date, *summi & universalis Papa in sacrosancta B. Petri sede*.

XLIII. Une bulle ordinaire, & non en forme de privilège, qui réunirait les dates de l'année, de l'indiction, de l'incarnation & du pontificat, serait suspecte depuis Grégoire VII, très-suspecte depuis Urbain II, jusqu'à Innocent II, & fautive depuis ce dernier jusqu'à Grégoire VII.

XLIV. Les bulles-paucartes des douze & treizième siècles seraient suspectes, si elles annonçoient quelques-unes des dates suivantes, ou si elles

ne leur donnoient pas cet arangement : le nom du lieu, celui du dataire, le jour du mois exprimé par les calendes, nones ou ides, l'indiction, les années de l'incarnation & du pontificat.

XLV. Toute *bulle*, hors le cas de celles que nous appelons irrégulières ou hétéroclites, parce qu'elles empruntent ou les dates des brefs, ou leurs suscriptions, seroient très-suspectes, ou même fausses, depuis Eugene IV, si elles ne suivoient pas cet ordre dans leurs dates : la lieu, l'année de l'incarnation, le jour des calendes, &c. & l'année du pontificat.

Règles sur les suscriptions, les chancelliers & les écrivains des bulles.

I. Les anciens privilèges accordés par les Papes, n'étoient point signés à la manière des *bulles* d'aujourd'hui, ni des pancartes postérieures au commencement du douzième siècle ; mais ils énonçoient simplement au dessous du texte, qu'ils avoient été écrits par tel notaire régional ou archiviste, & datés ou délivrés par tel bibliothécaire.

II. Tous les notaires de la sainte Église Romaine pouvoient dresser, & quelquefois même expédier au chef les privilèges du saint siège.

Corollaire. On ne peut rien conclure contre la vérité d'une *bulle*, de ce qu'elle seroit écrite de la main d'un notaire différent d'autres notaires ou archivistes, qui auroient dressé de pareilles pièces la même année, la même semaine, la même jour.

III. Un privilège postérieur au sixième siècle, & plus ancien que la douzième, au bas duquel, quoiqu'entier & original, il ne seroit pas exprimé qu'il auroit été écrit par un notaire ou archiviste, &c. ou donné par un bibliothécaire, chancelier, primitif des notaires, secondicier, nomenclateur, &c. ou du moins par un écrivain archiviste ou notaire, &c. devroit être regardé comme suspect.

IV. Le titre d'archiviste, & même celui de notaire régional, exprimé dans la suscription, ou plutôt dans la formule de la date d'une *bulle* d'après la fin du douzième siècle, rendroit cette *bulle* très-suspecte.

V. Hors les siècles où l'on prouveroit qu'il y auroit au plusieurs bibliothécaires à la fois, on auroit lieu de tenir pour suspecte une *bulle* non originale, expédiée par un bibliothécaire distingué de celui qu'on sauroit, par des monumens certains, avoir été revêtu de cette dignité.

VI. Tout privilège postérieur au treizième siècle, dont la date annoncerait qu'il auroit été expédié par un bibliothécaire du saint siège ou de la sainte Église Romaine, seroit fort suspect.

VII. Quoique le titre de chancelier ne fût pas rare dans les *bulles* postérieures au neuvième siècle, depuis le treizième révolu, celles au bas

desquelles on remarquerait cette qualité, devroient passer pour suspectes ; & pour très-suspectes depuis le quinzième.

VIII. Le titre de *vice-chancelier* dans les dates des *bulles* antérieures au onzième siècle, seroit suspect.

IX. Une *bulle* datée par un *vice-chancelier* différait de celui qu'on fait avoir porté ce titre, sur-tout aux douzième & treizième siècles, ne fournissoit aucun prétexte de suspicion.

X. Si depuis environ 1230, le titre de *maître* ne précédoit pas celui de *vice-chancelier*, cette omission dans les pancartes les rendroit suspectes.

Un siècle plutôt la seule qualité de *maître* employée dans les formules de ces pièces, y jetteroit au moins des violents soupçons ; mais elle seroit la preuve de leur fausseté pendant les onze premiers siècles.

XI. À juste titre soupçonneroit-on des *bulles* dans les dates desquelles, depuis le commencement du quinzième siècle, on rencontreroit le titre de *vice-chancelier*.

XII. Pendant les quatorze premiers siècles, les *bulles* au pied desquelles des officiers sousscrivoient avec les titres de dataires ou de prodataires, devroient être éliminées fausses, & du moins suspectes, durant les cent cinquante années suivantes.

XIII. Dans les premiers siècles, la suscription ou la salutation, *Deus te incolumem custodiat*, *Or. bene valeto*, & autres semblables, devroient être de la propre main du Pape, qui ne fignoit point autrement ses lettres ordinaires.

XIV. Les actes synodaux & les privilèges accordés dans les conciles de Rome, étoient signés du Pape & des Evêques, suivant la forme commune ; c'est-à-dire, que chacun des pères mettoit son nom au bas de ces actes. Mais des lettres apostoliques qui n'auroient point été données dans un concile, & qui néanmoins porteroient dans la suscription le nom du Pape, seroient suspectes avant le septième siècle, & très-suspectes, si elles n'avoient la forme que de simples lettres ou décrets.

XV. La coutume vouloit que la suscription *bene valeto* fût placée au dessous du texte des privilèges ; mais à cela près, la situation n'est pas constante.

XVI. Une *bulle-pancarte* ou privilège, dans laquelle, depuis le huitième siècle jusqu'au quinzième, la salutation finale *bene valeto* seroit supprimée, deviendrait suspecte.

XVII. Depuis la milieu du onzième siècle, la formule *bene valeto* est représentée en monogramme ou chiffre.

XVIII. Une *bulle* non au forme de privilège, & cependant revêtue du monogramme *bene valeto*, seroit pour le moins suspecte, si elle étoit postérieure au milieu du douzième siècle.

XIX. Avant le douzième siècle, les privilèges accordés au concile par les Papes, ne doivent pas être

être réprouvés uniquement pour avoir été sou-
scrits par des personnes absentes au temps du concile.

XX. Les *bulles* portant la souscription du nom du Pape, quoique d'une autre main que de la sienne, ne sont ni fausses ni suspectes, depuis le milieu du douzième siècle jusqu'au quinzième.

XXI. Le nombre des *bulles* signées du nom du Pape & des Cardinaux, est très-petit, en comparaison de celles qui ne le sont pas.

XXII. Toute *bulle* qui, n'étant point en forme de privilège, seroit signée du nom du Pape & des cardinaux, devroit être regardée comme très-suspecte depuis le milieu du douzième siècle jusqu'au quinzième.

XXIII. Les *pençantes*, depuis Innocent II jusqu'au quinzième siècle, seroient justement rejetées, si elles n'étoient pas munies des signatures des cardinaux.

XXIV. On enroit tort de soupçonner les *bulles* qui, dans le cours des dixième, onzième & douzième siècles, énonceroient qu'elles auroient été dressées en présence de témoins dont elles rapporteroient les noms, quoiqu'ils n'eussent pas signé ces pièces, ou qu'ils ne l'eussent fait que par des croix.

XXV. Les *bulles* où les Papes, après le fin du neuvième siècle, eurent fait apposer le chiffre ou monogramme de leur nom, seroient très-suspectes; on pourroit les déclarer fautes, si elles étoient du onzième.

XXVI. Des *bulles*-pauçartes ou privilèges sans devises ou sentences depuis le commencement du douzième siècle, & même depuis le milieu du onzième, seroient suspectes.

XXVII. Toute *bulle* revêtue d'une sentence différente de celles qu'on sauroit certainement avoir été prises par un Pape, seroit très-suspecte; à moins qu'on ne pût alléguer en faveur de l'exception, quelques raisons solides fondées sur des faits.

XXVIII. Les *bulles* qui, depuis environ les commencements du quatorzième siècle, seroient privées de certaines signatures hors d'œuvre, soit en dessus, soit au dessous des replis, soit sur le dos de ces *bulles*, devroient passer pour suspectes.

Regles particulieres sur les sceaux des bulles.

I. Les sceaux de plomb, quelque anciens qu'ils soient, ne peuvent rendre suspecte aucune *bulle*.

II. On ne doit pas exiger que les sceaux des *bulles* antérieures au douzième siècle, soient frappés d'une manière aussi uniforme qu'ils le furent dans la suite.

III. Dans les *bulles* postérieures au douzième siècle, on ne doit pas regarder comme un défaut, que les lettres qui forment le légende des apôtres S. Pierre & S. Paul, soient différemment arrangées; pourvu que ce ne soit pas sous les mêmes

IV. Depuis le commencement du quatorzième siècle, les ornements de certains Papes, répandus ou simplement placés sur le revers des plombs revêtus d'ailleurs des inscriptions ordinaires, loin de jeter des soupçons sur les *bulles* où elles se trouvent, pourroient rendre suspectes celles des mêmes Papes où elles ne se trouvent pas.

V. Après le douzième siècle on plutér, on doit réprover comme fausses les *bulles* postérieures au treizième siècle, si leur sceau, du côté de la tête, ne représente pas les faces des apôtres S. Pierre & S. Paul, séparées par une grande croix, & si leur revers ne porte pas la légende des Papes consultant dans leur nom, le titre de Pape, désigné par ces deux lettres P. P., & un chiffre romain, qui annonce le rang qu'ils tiennent parmi leurs prédécesseurs de même nom.

VI. On doit admettre les *bulles* dans le sceau, sans nom de Pape & vide d'un côté, est rempli de l'autre à l'ordinaire par les têtes des apôtres S. Pierre & S. Paul; pourvu néanmoins que le Pape qui les a données, n'ait pas été sacré, mais seulement élu avant la date des *bulles*.

VII. Il est essentiel aux brefs d'être scellés en cire rouge.

VIII. Avant le douzième siècle, on ne doit pas tirer des moyens de faux ni de suspicion de la manière des lacs qui attachent les sceaux des *bulles*.

IX. Si depuis la fin du douzième siècle, les sceaux des *bulles* en forme rigoureuse, n'étoient pas attachés avec des cordelettes de chanvre, & ceux des *bulles* en forme grecque, avec des lacs de soie, ou du moins de laine, on seroit en droit de rejeter ces pièces.

X. Quoique depuis environ le milieu du douzième siècle, il soit assez ordinaire aux *bulles* en forme grecque d'être revêtues de soie, mi-partie de rouge & de jaune, on ne peut pas tirer de là un moyen de suspicion.

XI. Si depuis environ le milieu du treizième siècle jusqu'au seizième, les lacs des *bulles* en forme grecque n'étoient pas mi-partie de rouge & de jaune, il y enroit sujet de les suspecter.

BULLIS, en Illyrie. BYAΛIONQN.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRR. en bronze. (*Pellerin* .)

O. en or.

O. en argent.

BUPALUS; célèbre sculpteur, qui vivoit vers le seizantième olympiade. Plinie rapporte un trait singulier de son art. *Bupalus* enroit faire, dans l'île de Chio, une Diane, & l'enroit faire poser en un lieu élevé; quand on enroit dans ce lieu, le visage de la déesse paroissit triste & sévère; mais lorsqu'on enroit, le même visage avoit un air gracieux & souriant. C'est ce *Bupalus* qui fit la première statue de la Fortune pour les habitants de Smyrne.

BUPHAGUS; surnommé donné à Hercule à cause de sa gourmandise. Elle étoit si grande, que les

Y y

Argonautes ; craignant qu'il ne dévorât lui seul toutes leurs provisions, l'obligèrent de sortir de leur navire. On dit qu'un jour Hercule ayant enlevé des boucs à un paysan, en mangea un tout entier dans un seul repas ; aussi ajoute-t-on qu'il avoit trois rangs de dents. Voyez *HERCULE*. Ce mot vient du grec *bus* bœuf, & de *phagos*, manger.

BUPHONIES. Voyez *DIOPOLIS*.

BURA, dans l'Arcadie. **BOTPAION**.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales grecques en l'honneur de Julia Domna, de Caracalla & de Géta.

BURAIUS ou **BARAIUS** ; surnom d'Hercule, pris d'une ville d'Achaïe de ce nom, célèbre par l'oracle de ce héros déifié. La manière dont se rendoit cet oracle, étoit fort singulière. Après que ceux qui voulaient le consulter avoient fait leur prière dans le temple, ils jetoient au hazard quatre dés, sur les faces desquels étoient gravées des figures, & ils alloient ensuite consulter un tableau où ces hiéroglyphes étoient expliqués. On prenoit pour la réponse du dieu l'interprétation qui répondoit à la chance amenée. On consulta depuis par les dés la Fortune de Préneste & l'oracle de Géryon à la fontaine d'*Aponus* (A-bano).

BURRA. Les Romains porteroient souvent ce surnom, qui étoit synonyme de *rufa*, rousse. Il étoit relatif à la couleur de leur cheveu. *Burrum dicebant antiqui*, dit Festus, *quod nos dicimus rufum*.

BURRANICA ; boisson des gens de la campagne. C'étoit du lait mêlé avec du miel. La couleur rousse de ce mélange le faisoit appeler *burratica*. *Barronica potio*, dit Festus, *appellatur lactis commixtum fapa, a rufa colore, quem burrum vocant*. Ovide (*Fast.* iv, 778) parle de cette boisson :

*Dum licet, apposita velut in cratere camella,
Lac nitidum potes, purpureamque sapon.*

BURRUS. Ce surnom désignoit un homme dont les cheveux étoient roux ou très-blonds. Martial a fait une épigramme (*iv*, 45, 1) sur le fils d'un certain Parthénien, qui portoit le nom de *Burrus* :

*Hic tibi pro noto plena dat latus acerca,
Phœbe, Palatinus munera Parthenius,
Ut qui prima novo signat quinquennia lustro,
Implet innumeras Burrus Olympiadas.*

BURSIO, surnom de la famille *JULIA*.

BUSIRIS. L'histoire de ce prince est fort embrouillée. Diodore de Sicile parle de plusieurs *Busiris* qui ont régné en Égypte, & dont le dernier bâtit la superbe ville de Thebes, appelée par les Égyptiens *la Cité du Soleil*. Suivant cet auteur, *Busiris*, en langue égyptienne, signifioit le *seigneur d'Osiris* ; & c'est-là l'origine de la fable tant cé-

lèbre par les Grecs, que *Busiris*, roi d'Égypte, étoit si barbare, qu'il faisoit égorger tous les étrangers. Tous ceux en effet qui avoient les cheveux roux, étoient immolés à Typhon ; & comme cette couleur étoit rare en Égypte, les victimes étoient presque toujours prises parmi les étrangers. On supposoit ensuite que *Busiris* avoit été lui-même immolé par Hercule, qu'il avoit eu la hardiesse de traiter comme les autres. Voici la fable telle qu'on la trouve chez les auteurs grecs & latins.

Busiris étoit fils de Neptune & de Lygiasse, fille d'Épaphus, d'autres disent de Lybie, fille du même Épaphus, laquelle donna son nom & des loix à la Lybie. Il régnoit en Égypte quand Hercule y passa après avoir tué Antée. La récolte ayant été très-mauvaise sur les bords du Nil pendant neuf années de suite, on vit arriver de Cypré un devin nommé Thraûs, ou, selon quelques-uns, Pygmalion, qui assura que, pour mettre fin à ce fléau, il falloit immoler tous les ans un étranger à Jupiter. Cette dévotion ou prophétie fut exécutée, par ordre de *Busiris*, sur le devin lui-même. Ovide appelle Thyeste celui qui fut la première victime de ce sacrifice. *Busiris* traitoit depuis de la même sorte tous les étrangers. On préparoit ce sort rigoureux à Hercule ; on l'avoit pris, & on le menoit lié à l'autel ; mais il rompit ses chaînes, tua *Busiris*, Iphidamas son fils, & Chabès, son héraut d'armes. Virgile voulant désigner la haine que l'on avoit pour la mémoire de *Busiris*, l'a surnommé *illudatus* (*Georg.* iv, 4) :

*Quis aut Euryfibia durum,
Aut illudatus necsit Busiridis aras ?*

Cependant Isocrate a composé l'éloge de *Busiris*.

BUSIRIS, dans l'Égypte. **BOTCIPITON**.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales grecques en l'honneur d'Hadrien.

BUSTA GALICA. Après que les Gaulois qui avoient pris Rome eurent été batus & repoussés par Camille, ou rassembla les corps de ceux qui avoient péri dans le combat, & on les brûla dans l'endroit de Rome qui fut appelé pour cette raison *busta Gallica*. C'est Varron (*de Ling. Lat.* iv, 32) qui nous apprend cette étymologie ; & Tite-Live (*xiii*, 14) place les *busta Gallica* au milieu de la ville, *media urbe*. Martiani croit qu'ils étoient dans l'endroit où est aujourd'hui l'Église de Saint André in Portogallo, dans la quatrième région. Mais Nardipoli & quelques autres le transportent dans la troisième région, auprès du Colisée.

BUSTE. Les collecteurs d'antiques renferment plus de bustes que de statues ; mais tous les anciens peuples n'ont pas contribué à cette abondance. Le comte de Caylus a publié (*Res. d'antig.* iv, pl. 12, n. 4) le dessin d'une tête sculptée par un artiste égyptien. On doit la regarder, dir-il, comme le fragment d'une statue ; car je crois que

l'on peut dire, avec certitude, que les Égyptiens n'ont point fait de *busles*; du moins je n'en ai jamais vu, & je n'en ai pas entendu citer.

Quant aux Grecs, on peut regarder leurs *busles* comme des modèles inimitables, lors même qu'ils travailloient à Rome sous les empereurs; de sorte qu'il est difficile de prononcer, en voyant un *busle* antique, s'il a été fait en Italie ou en Grèce.

On remarque avec étonnement, que, malgré la décadence sensible des arts sous les empereurs, leurs médailles & la plupart des pierres gravées qui les représentent, sont néanmoins d'un travail précieux & fini. Winkelmann nous apprendra les raisons de cette singularité. „ Lorsque l'art, dit-il, (*Hist. de l'Art*, t. 4, c. 6) avança de plus en plus vers la décadence, & que le temps fut venu, où l'on fit moins de statues nouvelles, à cause du grand nombre des anciennes, la principale occupation des artistes fut de sculpter des têtes & des *busles*; c'est aussi dans ces objets que le dernier temps de l'art s'est singulièrement distingué. Il n'est donc pas si étrange que quelques-uns se l'imaginent, de trouver non seulement des *busles* passables, mais encore de fort belles têtes, telles que celles de Macrin, de Septime-Sévère & de Caracalla. ... Pense-t-on que Lyssippe n'aurait pas mieux fait la tête du Caracalla Farnese; toute la différence qu'il y a, c'est que le maître qui fit ce *busle* n'aurait pas été capable de faire une figure comme Lyssippe. „

On trouve à Rome plusieurs *busles* faits du temps des Antonins, qui peuvent être regardés comme des prodiges de l'art, relativement à leur exécution. Dans la villa Borghese seule, on voit trois *busles* de Lucius Vêrus, & trois autres de Marc-Aurèle, sur-tout un de chacun de ces princes plus grands que la nature, tous de la beauté la plus parfaite. Ils furent découverts au commencement de ce siècle sous de grandes dalles, à quatre milles de Rome, dans l'endroit appelé *Acqua Traversa*, sur la route de Florence. Le palais renferme aussi un des plus beaux *busles* de ce même Lucius Vêrus; c'est le portrait de ce prince représenté dans le jennette avec le menton ombragé d'un léger duvet.

La beauté du travail des *busles* antiques doit encore être attribuée à deux usages des Romains, qui, en les multipliant à l'infini, accélérèrent les progrès de l'art.

La première de ces causes fut, selon le comte de Caylus (*Rec. iv*, p. 240), l'usage que les Romains avoient de placer dans les vestibules de leurs maisons, connus sous le nom d'*atrium*, les *busles* de tous leurs pères défunts, avec une inscription renfermant leurs noms, surnoms & qualités, & de les représenter avec leur habillement ordinaire, ou avec celui de la plus grande dignité dont ils avoient été revêtus. Il faut convenir que ces attentions contribuoient effectivement à faire étudier la ressemblance, en même temps qu'elles produisoient un agréable variété pour la décora-

tion: la vanité avoit autant de part que le sentiment à cette conduite des Romains, & la superstition servoit encore de prétexte à cette même vanité. Non seulement ils faisoient participer ces *busles*, par leurs habillements de deuil ou de fête, à tous les événements heureux ou malheureux de leurs familles; mais ils les faisoient porter dans leurs funérailles. Plus le nombre de ces *busles* étoit grand, plus la marche étoit pompeuse, & plus la famille attiroit les regards. D'ailleurs, quelques-unes de ces cérémonies étoient liées au culte des dieux mânes ou domestiques: ainsi, on pourroit croire qu'indépendamment du crédit de la superstition, le gouvernement cherchoit à entretenir ces objets de morale, dans la vue d'adoucir la férocité à laquelle tous les hommes sont portés, & principalement ceux qui composent une nation guerrière.

On peut assigner pour seconde cause, avec le même comte (*Rec. s*, p. 269.), l'usage des Romains qui plaçoient un grand nombre de *busles* sur des galeries dans leurs maisons, leurs bibliothèques, leurs bains, leurs jardins, enfin aux deux côtés de leurs portes. Ces derniers *busles* étoient le plus ordinairement à deux têtes, pour la décoration intérieure & extérieure, & ils étoient posés sur les massifs qui formoient la porte, laquelle paroissoit ordinairement libre & dégagée de tout bâtiment. Le goût que les Romains avoient pour la sculpture, s'étendoit plus loin que leurs villes & que l'intérieur de leurs maisons. Leurs campagnes étoient, pour ainsi dire, couvertes de dieux terribles, & leurs chemins de Mercurès & d'autres dieux tutélaires. Ces statues toujours placées dans les endroits les mieux cultivés ou les plus fertiles, accompagnées de toutes les richesses de la terre, devoient produire des points de vue d'une charmante variété, & former le plus agréable spectacle au voyageur enchanté.

Les *busles* placés sur des galeries, ou Hermès, y étoient fixés par des bâres de métal qui les traversoient à la hauteur des épaules. On retrouve les trous qui les recevoient, dans un grand nombre de *busles* antiques. Ces bâres servoient aussi à les transporter avec plus de facilité. On voit à Portici deux *busles* d'une forme très-ancienne, qui ont chacun ces deux bâres ou anses de métal placées en saillie sur les côtés, pour aider à les transporter & à les changer à volonté.

BUSTERIUS & BURTENNUS; divinité des Germains, dont la statue se voit aujourd'hui dans la forteresse de Sondernhain; elle étoit antérieure dans celle de Rotterdam. On n'a point examiné & déterminé de quel métal on a fait alliage cette statue est composée. Elle porte la main droite sur la tête, & elle a un genou en terre. La main gauche, qui étoit appuyée sur la cuisse, manque entièrement.

BUSTIRAPUS. Les Romains désignoient par ce terme de mépris des gens de la lie du peuple, qui déroboient pour vivre les mets que l'on dépo-

Yyy ij

Soit sur les bûchers & sur les tombeaux . Catulle parle d'une femme qui étoit réduite à ce degré de misère (*xxx*, 1) :

*Uxorine Meris, sapa quam in sepulchris
Vidistis ipso rapta de rogo cenam,
Cum delevatum ex igne profectum panem,
A semiviva tandem visceret*

BUSTUARIE marche. Ce mot ne déigne pas, comme l'ont pensé quelques interprètes, des pieux gages pour les funérailles; mais des femmes de mauvaise vie qui se cachèrent dans les endroits déserts & parmi les tombeaux . Martial le donne à entendre très-clairement dans ce vers (*1*, 58, 8) :

Abcondunt spurcas & monumenta lupas.

BUSTUARIII gladiatores . C'étoient des gladiateurs que l'on payoit pour combattre devant les bûchers, afin de donner plus d'éclat aux funérailles des riches .

BUSTUM, étoit proprement le bûcher qui consumoit les morts .

BUSTUM, étoit l'endroit du champ de Mars dans lequel on brûla le corps d'Auguste, & dans la suite ceux de plusieurs empereurs & princes . Strabon (*v*, p. 163) dit qu'il étoit placé au milieu du champ de Mars, & qu'il étoit fait de pierres blanches; qu'une grille l'entouroit, & qu'il étoit planté d'aulnes . Nardini croit que l'Eglise de Saint Augustin est bâtie sur les ruines . Il ne faut pas confondre le *castum* avec le mausolée d'Auguste .

BUSTUM ara . S. Jérôme appelle de ce nom le foyer d'un autel . (*Turneb. Advers.* *xix*, 21) .

BUTEO étoit, selon Plin (*x*, 8), un oiseau du genre des éperviers, que l'on surnommoit *trioncher*, à cause de ses trois testicules, & auquel Phémooné assigna le premier rang dans l'ordre des oiseaux qui servoient aux augures . La famille *FABIA* porta quelquefois le surnom *BUTES*, à cause d'un épervier qui se posa sur le vaisseau que montoit un *Fabius*; ce qui fut pris pour un bon augure .

BUTES, un des argonautes, fut honoré après sa mort par les Athéniens, comme un héros . Il eut même un autel dans le temple d'Érecthée . Il ne faut pas le confondre avec un autre *Butes*, fils d'Amicus, réfugié en Sicile, où il fut accueilli par la courtoise Lycaste, surnommée Vénus, qu'il rendit mère d'Érys . Voyez *Érys* .

Paucias (*Asie*) a parlé du premier-*Butes*, & Virgile (*Æneid.* *v*, 371) dit du second :

Idemque ad tumulum, quo natus erat accubat Hector,

*Pileorum Buten immo corpore, qui se
Bebrycia veniens Amyci de gente forebat,
Percoluit, & sulva moribundum exenit arena.*

EUTHROTUM, en Épire. **ΒΥΤΡΟΤΙΟΝ** . Les médailles autonomes de cette ville sont : *RRRR*, en bronze .

O. en or .

O. en argent .

Devenue colonie romaine, cette ville a fait frapper des médailles latines en l'honneur d'Auguste, avec la légende :

C. A. AUT. ON. AVTHR. Colonia Augusta Euthrotum .

BUTYSIA; mot latin synonyme de *bovicidium*, sacrifice d'un bœuf, & traduit du grec *βουτυς*, qui signifie la même chose . Suétone dit que Néron se fit raser pour la première fois pendant que l'on immoloit un bœuf aux dieux (*c. 12*, *n. 11*) : *Inter Butyfia apparatus barbam posuit* .

BUTO & BURS . Les Égyptiens adoroient une divinité de ce nom, que les Grecs transformèrent en Latone . Jablonski (*Pantheus Egypt.*) croit que *Buto* étoit un symbole de la pleine lune, comme Buballe étoit celui de la nouvelle lune .

Étienne de Byzance dit expressément que les Grecs appeloient Latone la divinité adorée à *Butus*, ville d'Égypte, qui avoit pris son nom *Buto* de cette divinité : *Ενααίν δι Βουτ, ση δὲ ναι ἢ Αἰγῶ Βουτῶ* . Cette ville étoit située dans la basse Égypte, près de Sébeonys & de l'embouchure du Nil, appelée Sébeonitique . Hérodote (*lib. 11*, *c. 256*) y avoit été & y avoit vu l'île Chemnins qui flotait, disoit-on, sur un grand lac près du temple de Latone à Butus . Les Égyptiens, selon le même historien, affuroient que *Buto*, une des huit divinités adorées par eux dès les temps les plus reculés, habitoit Butus, & qu'elle avoit été chargée de garder le jeune Horus . *Bute* vouloit le soustraire aux poursuites de Typhon, le cacha dans l'île flotante; de sorte qu'elle fut appelée depuis la nourrice des enfans d'Isis & d'Osiris, c'est-à-dire, d'Horus ou d'Apollon, & de Bubaste ou Diane . De là vint, ajoute Hérodote, la fable inventée par Eschyle, fils d'Enphorion, qui faisoit Diane fille de Cérès, & qui parloit de l'île flotante ou de Délos . Voilà, de l'aven même du plus ancien historien grec, l'origine égyptienne de Latone & de ses enfans .

Plutarque (*de Iside*) dit qu'Isis éleva & nourrit à Butus, Horus qui se forma au milieu des exhalaisons humides & des nuages . Cet Horus étoit le soleil d'hiver, qui perle au travers des nuages; & Isis chargée de son éducation, étoit *Buto* . Les Égyptiens croyoient (*Plutarq. eodem loco*) que la Lune se nourrissoit des exhalaisons humides de la terre, & qu'elle étoit mère de la rosée, dont la terre se nourrit à son tour . Cette rosée étoit pour eux un biefait précieux, à cause de la sécheresse de leur climat; c'est pourquoi ils tendoient un culte à la pleine-lune ou à *Buto*; c'est-à-dire, selon Plutarque (*Sympos.* *l. 3*), à cette phase de la lune pendant laquelle ils croyoient que la rosée étoit le plus abondante . Enbaste désignoit donc la nouvelle

lune ; & *Bute*, nourrice de Bubaſte, on qui lui avoit ſuccédé, étoit la pleine-lune dans la langue facerdotale.

BUTONTUM, dans l'Apolie. BTONTI-NON.

Pellerin en a publié une médaille autonome de bronze.

BUTUS. Voyez BUTO.

BUXUM. Ce nom propre du buis déſignoit auſſi un cornet à jeter les dés ; parce qu'il étoit fait ordinairement de ce bois.

BUBLIS. Voyez BIALIS.

BYBLOS, ville maritime de Phénicie. Elle étoit ſituée ſur un coteau, entre Tripoli & Béryte. Quelques auteurs en ont parlé comme de la plus ancienne ville du monde, & lui ont donné pour fondateur Saturne, fils du Ciel & de la Terre. Les flots avoient jeté le corps d'Osiris ſur cette côte, lorsqu'Ifis, qui le cherchoit, paſſa à Byblos, & y reçut un bon accueil de la part de Méléandre & d'Aſtarte ſon épouſe, qui y régnoient. On a prétendu que ce voyage d'Ifis avoit occaſionné la dénomination de la ville ; parce que ce fut le lieu où cette princeſſe, pleurant Osiris, dépoſa ſon diadème qui étoit de papier ; & le mot grec *Byblos* ſignifie la plante qui fournisſoit la matière dont on faiſoit le papier. D'autres veulent que ce nom vienne de ce que le papier ſe conſervoit dans cette ville tant que l'on vouloit, ſans ſe gâter.

Quelques auteurs ont dit que Cyniras, pere d'Adonis, avoit régné dans cette ville. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que Vénus y avoit un temple, dans lequel on célébroit les cérémonies du culte d'Adonis. On voyoit un autre temple ſur le Mont Liban, à une journée de Byblos proche la rivière d'Adonis, qui étoit conſacré à Vénus Amphacitide, ou Amphacide ; ſurnom pris du lien où ce temple fut bâti. A un certain jour de l'année on faiſoit, diſoit-on, deſcendre à force d'invitations, du ſommet du Mont Liban, un feu ſous la forme d'étoiles, qui ſ'enſonçoit dans la rivière voisine ; & on prétendoit que ce feu étoit Vénus elle-même. La fête de ce temple ſe célébroit par des abominations qui faiſoient rougir la nature. Conſtantin le détruiſit.

On raconte une particularité fort extraordinaire, relative à ces fêtes. Les Alexandrins, diſoit-on, écrivoient aux femmes de Byblos une lettre dans laquelle ils mandoient qu'Adonis étoit retrouvé ; ils enſermentoient cette lettre dans un vaſe de terre, qu'ils ſcelloient ; & après quelques cérémonies, ils le mettoient ſur la mer. Ils aſſuroient que ce vaſe fe rendoit de lui-même, dans certains jours de l'année, à Byblos, où des femmes chéries de Vénus le recevoient, & après avoir ouvert la lettre, ceſſoient de pleurer, comme ſi Vénus eut retrouvé ſon cher Adonis. L'ancien dit avoir vu à Byblos la tête de carton que les Egyptiens y envoyotent tous les ans, ſans autre cérémonie que de la jeter dans la mer. Les

vents la portoient tout droit à ſa deſtination dans ſept jours : c'étoit le temps qu'on employoit ordinairement pour paſſer d'Égypte à Byblos. Voyez ADONIS, AMPHACITE, CYNIRAS.

BYBLOS, dans la Phénicie. BTEAQT & BT-BALQN.

Cette ville a ſait fraper des médailles impériales grecques en l'honneur d'Auguſte, de Claude, de Commode, de Créſpine, de Sévère, de Donna, de Caracalla, de Géta, de Diaduménien, d'Élagabale & de Valérien.

BYGOIS, *Boysis*, Nymphé qui avoit écrit, dans la Toſcane, un livre ſur l'art d'interpréter les éclairs. On conſervoit ce livre à Rome dans le temple d'Apollon, avec quelques autres de même nature. Servius en parle à l'occaſion de ce vers de l'Énéide (*lib. 6, 71*) :

Te quoque magna manent regnis penetralis noſtris.

BYSSUS. On n'avoit écrit que des choſes vagues ou contradictoires ſur le *byſſus* des anciens, juſqu'à l'an 1776, où M. Jean Reinold-Forſter, membre de la Société royale de Londres, a publié une excellente Diſſertation ſur ce ſujet, intitulée : *Liber ſingularis de byſſo antiquorum*. (Londini, in-8°).

Nous ne croyons pouvoir mieux compoſer cet article, que d'en faire l'analyſe.

Les Romains reçurent des Grecs le nom *byſſus*, *βύσσος*, en recevant d'eux les étoſes de cette matière, que fournisſoient à l'Occident les Ptolémées, & Philadelphie en particulier. Mais ils donnoient à ce mot différentes acceptions, qui ont égaré les Philologues modernes. Héſychius, par exemple, Suidas & le grand Étymologiſte l'expliquent de la couleur pourpre : cet abus étoit conſacré ſans doute à l'époque où ils écrivoient. Iſidore, Pollux, Saint Jérôme & le plus grand nombre des écrivains aſſurent que le *byſſus* étoit une eſpece de lin. Le premier, dit (*Origin. 19, c. 27*) : *Byſſum genus eſt quoddam lini, nimium candidi & molliſſimi* ; & (*ibid. c. 22*) , *byſſina candida, conſecta ex quodam genere lini groſſioris*. Sans & *qui genus quoddam lini Byſſum eſt exiſſimant*. Pollux ajoute que cette eſpece de lin vient des Indes & de l'Égypte. (*Onomaſt. lib. viii, c. 17*) : *Καὶ μὲν καὶ τὰ βύσσονα, καὶ τὰ βύσσονα, καὶ τὰ ἰνδὸν παρ' Ἰνδοῖς. ἢ δὲ καὶ παρ' Ἀρμενίων ἀπὸ ἑλδωνῶν ἔπος γίγνεται*. L'Égypte ſembloit être la patrie du *byſſus*, ſelon Saint Jérôme (*in Ezech. c. 27*) : *Byſſus in Aegypto quatuor maxime naſcitur*.

Plusieurs anciens ont dit encore expreſſément, que le *byſſus* étoit un lin ou une laine produite par des arbriffeaux. Arrien (*pag. 179, édit. H. Steph.*) : *Εὐρέτη δὲ Ἰνδῶν καὶ τῶν χερσίων, καὶ τῶν λίγαται Νιμάρων. καὶ τὰ αὐτὰ τὰς διδύμων*. Tertullien a parlé auſſi de cette laine des arbres dont on s'habilloit dans les Indes (*de Pallio*) : *Quoniam & arbuſta veſtiunt*. On lit dans Méla que les

Indiens s'habillaient avec une espèce de lin, ou une laine que produisoient les arbres (lib. 8, c. 8) : *Lanas filva ferunt, & peu après; Lino alii vestimentur, aut lanis quas diximus*. On peut conclure de tous ces passages, que le *byssus* étoit une espèce de lin que l'on tiroit des plantes & des arbrisseaux, dans l'Inde, dans l'Arabie, en Égypte, appelée par les Barbares *Gossypion*, & qui est le Coton des modernes. Les habitants de ces contrées en composoient la trame des étofes appelées par les Romains *Susserica* (voy. ce mot), dont la chaîne étoit de soie, & que les femmes de Cote & d'autres lieux désaioient, pour séparer le coton & pour travailler des étofes entièrement tissées de soie, appelées *holoserica* & *holovera*.

M. Forster ajoute que les anciens connoissoient deux espèces d'arbrisseaux à coton; le *Bambou* & le *Gossypium*, qui appartiennent tous deux à la *Monadelphie Polyandrie* de Linnée. Comme ces deux espèces étoient des arbrisseaux, les Grecs leur donnoient le nom générique *ξύλον*, que les Latins rendoient par les mots *Xylum* & *Xylinum*. Le *byssus* dont parle Pline (lib. 19, c. 1) : *Cui nulla sunt candore molliorave praeferenda*, étoit le *gossypium* ou Coton blanc & celui dont parle Philostrate dans la vie d'Apollonius (lib. 11, c. 10), dont la couleur étoit rousse, qu'on *ἐπίδω*, venoit du *Bambou*.

On ne trouve point de véritable lin dans l'Inde, comme l'a remarqué Orbeck dans son voyage (pag. 383, du 1^{er} vol. de l'édit. angloise) ; il est presque inconnu dans l'Égypte ; & l'on sait que ces contrées ont toujours vu enliver les mêmes végétaux & exercer les mêmes arts. Il est cependant parlé souvent du lin dans les ouvrages qui ont rapport aux Égyptiens. Leurs prêtres étoient obligés d'en faire leurs habillemens ; d'où leur venoit le surnom *linigéri* : les initiés aux mystères d'Isis, portoient aussi des habits de lin, & Suétone remarque d'Orthon, qu'il n'avoit pas craint de passer en public dans les fêtes d'Isis, *in lino veste*, avec les habillemens des initiés. Pline explique la nature de ce lin, lorsqu'il dit que les habits de Coton étoient très-recherchés par les prêtres égyptiens, *vestes indo (Xylinas) sacerdotibus gratissima*. *Vestes Xylina* étoient synonymes de *vestes byssina* ; & c'est aussi de ces étofes que veulent parler les anciens écrivains, lorsqu'ils font mention des *draps* que l'Inde importoit en Égypte.

Plutarque (in *Isida*), & Hérodote (lib. 11, c. 86), assurent que la religion des Égyptiens leur ordonnoit d'envelopper les cadavres dans des étofes tissées avec le *byssus*. Les autorités rapportées ci-dessus, ont prouvé que le *byssus* étoit notre coton : l'inspection des bandelettes qui entourent les momies, le démontre rigoureusement. Le

célèbre Rouelle disoit en 1750, dans les Mémoires de l'Académie des Sciences ; „ Toutes les toiles de momie qui sont sans matières résineuses, que j'ai eu occasion d'examiner, sont toutes de coton ; les morceaux de linge dont les ossements embaumés sont garnis, afin de leur donner une figure plus délicate, sont également de coton. — Le lin des Égyptiens étoit-il le coton, ou le coton étoit-il consacré par la religion, pour les embaumemens ? „ M. Forster a observé la même chose sur les momies du Musée Britannique. La momie du cabinet de Sainte Gèneviève a fourni la matière aux observations de ce célèbre Rouelle ; & nous les avons confirmées de nouveau sur cette même momie.

Il est donc évident qu'il faut reconnoître le Coton dans le *byssus* des anciens ; & qu'il faut le distinguer aussi du *byssus* des pinnes marines, cette espèce de soie que produisent des coquillages bivalves, dont on fabrique des gants & des bas à Palerme en Sicile.

BYSTUS, pere d'Hyppodamie, celle que Pirithois épousa.

BYZANTIUM, en Thrace. BIZANTION.

Les médailles autonomes de cette ville font :

RRRR. en argent. (Hauter.)

C. en bronze.

O. en or.

Leurs types ordinaires sont :

Neptune assis ou debout, tenant l'*acrofolium* & le trident.

Un raifin.

Un dauphin.

Une proue de vaisseau.

Un trident avec un dauphin.

Devenue colonie romaine, cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques, sous l'autorité de ses archontes, (un nombre desquels Trajan & Caracalla voulurent bien être comptés), en l'honneur d'Auguste, de Caligula, de Claude, de Trajan, d'Hadrien, d'Antonin, de Faustine jeune, de Sabine, de Marc-Aurèle, de Verus, de Lucille, de Commode, de Crispine, de Sévère, de Donna, de Caracalla, de Plautille, de Géta, de Macrin, de Diaduménien, d'Élagabale, de Sozimas, de Mersis, d'Alexandre-Sévère, de Marmé, de Gordien, de Valérien, de Gallien, de Salonine, de Trébonien-Galle, de Volusien.

BYZAS, fondateur de Byzance. Mariette a cru reconnoître sa tête sur une pierre gravée du Roi (tom. 2, n. 86). Il y a été conduit, sans doute, par sa ressemblance avec la tête que l'on voit sur quelques médailles de Byzance (Herm. Thes. Brit. tom. 2, p. 70) avec l'inscription *ΒΥΖΑΣ*. Ce *Byzas* étoit fils de Neptune.



C

C

ON peut partager les C des monumens & des chartres en quatre séries très-nombreuses. La première grande série du C, est formée de C anguleux, tantôt semblable au Γ grec, tantôt à l'L latine, tantôt à un angle ouvert du côté droit. C'est ce qui caractérise les trois premières sous-séries, dont les figures sont fort anciennes, à quelques légères exceptions près.

Six petites divisions partagent la seconde grande série, composée de C plus ou moins carrés. Leurs figures appartiennent presque toutes au moyen âge : d'autres remontent à la haute antiquité ; la seconde & quelques-unes ne conviennent qu'aux bas-temps. Voici leurs caractères distinctifs : première sous-série, C. tendant à se carrer ; seconde, carrés ; troisième, à montans souvent prolongés ; quatrième en F ; cinquième, à angles rentrans ou salians vers le milieu du dos ; sixième, presque en polygones irréguliers.

Les C diversement arrondis, constituent la troisième série. Ses quatre premières sous-séries s'ajustent mieux avec les quatre premiers siècles qu'avec le moyen âge ; & mieux encore avec celui-ci, qu'avec les bas-temps. Première sous-série, C ordinaires ; deuxième, contournés ou renversés, troisième, plus hauts que larges ; quatrième en G ; cinquième, en pointes, signe de grande antiquité, supposé que ces pointes soient constantes ; sixième, inclinés vers la gauche ; septième, terminés par des traits excédans, indices des quatre premiers siècles.

La quatrième série uniquement consacrée au gothique, ne s'élève pas au dessus du douzième siècle, & descend presque jusqu'à notre : 1°. C coupé de haut en bas ; 2°. en forme d'a curvisif ; 3°. avec saillies, ou angles rentrans & saillans ; 4°. fermé par une ligne. (*Nouvelle Diplomatique* .)

Le C a souvent été mis dans les manuscrits anciens à la place du P, par la négligence des copistes. Les antiquaires & les philologues doivent se ressouvenir de cette observation.

Le C tient la place du Γ sur quelques anciennes médailles de la Sicile, & en particulier sur des médailles de Géla, où l'on voit CEAQION pour ΓEAQION, & CEAAΣ pour ΓEAAΣ.

De même que les habitans de Géla, les Romains se servirent long-temps du C au lieu du G. Cet usage subsista au moins jusqu'à la première guerre punique ; car on en voit les traces à la colonne rostrale de Duilius, sur laquelle on lit MACISTRATUS, LECIONES, PUCHANDO, &c. pour magi-

stratus, legiones, & pugnando. On lit aussi Ocunios pour Ogulnius sur les médailles de la famille Ogulnia. Aufone a conservé le souvenir de cet ancien usage, (*Eidyl. de litteris* 11, 22), & il dit que le C faisoit jadis les fonctions du F des Grecs, *gamma vice prius fuisse*. Plutarque (*Quæst. Rom.* 34) attribue l'invention du G à Spurius Carvilius.

Le C est employé pour le K, sur une pierre gravée que possédoit le comte de Carlisle, Anglois. On y voit une tête de Méduse, avec le nom du graveur *Sofocles*, écrit ainsi CROCOCÆ. Le baron de Stolck qui l'a publiée dans ses *pierres gravées avec les noms des graveurs*, l'avoit écrit mal-à-propos par un K, CROCOCÆ.

Cet emploi du C pour le K, fut très-ordinaire chez les Latins ; & la cause de cette usurpation étoit l'identité de prononciation : aussi celle-ci fut-elle prolongée dans le moyen âge.

Selon Maxime Victorin, il falloit employer le K lorsqu'il étoit suivi de la voyelle A. Voilà pourquoi l'on écrivoit au neuvième siècle *Karolus* plus souvent que *Carolus*, que l'on voit gravé plus souvent au huitième sur les monnoies. On étoit alors les grammairiens avec ardeur. La décision de quelques-uns d'entre'eux, fut embrassée par divers savans, préférablement à l'opinion de Priscien, qu'on n'avoit peut-être pas encore bien méditée, ou qu'on ne jugeoit pas devoir l'emporter sur des auteurs plus anciens que lui. Il n'est donc pas nécessaire d'avoir recours aux Runes (comme l'ont fait quelques écrivains), pour nous apprendre ce qui portoit alors les peuples venus du Nord, à se servir du K plutôt que du C. Si cela étoit, on ne comprendroit pas pourquoi l'Angleterre, plus septentrionale que la France, auroit retenu l'usage du C ; tandis que le K auroit été employé par les François comme par les Suédois. (*Theaurus Nummorum Sueco-Gothicorum studio Elia Brummeri Stockholm, 1731, in-4.*). Au reste, l'époque de ce changement n'est pas précisément attachée à l'empire de Charlemagne. Depuis cette époque on ne renonça pas entièrement à l'usage du C devant l'a, pas même dans les monogrammes : seulement le K prit faveur dans les diplômes & sur les monnoies, où le C ne parut plus si fréquemment. (*Nouvelle Diplomatique* .)

Le C a pris souvent dans les manuscrits latins la place du Q, à cause de la ressemblance qui existoit dans leurs prononciations. On y voit *cocus* pour *coquus*, *coridia* pour *quodidia*, *cas* pour *ques*, *coque* pour *quoque*, *com* pour *quem*, *cquando* pour

quando. Les marbres portent souvent *cointus* pour *quintus*; & on lit dans les Pandectes de Florence *voipe* pour *quippe*.

Les inscriptions nous font voir quelquefois le C employé pour l'S; *Castulii* pour *Satullii*, *co-sers* pour *Sotera*, & réciproquement *Asla* pour *Asile*.

Il faut observer encore soigneusement une faute des anciens copistes qui mettoient le C à la place du T. C'est ainsi qu'un manuscrit de Capitolin (*in Maximin. c. 2*) appelle *Ticrus* un homme qui se nommoit vraisemblablement *Titus*; & les premières éditions de Trebellius-Pollion (*Trigint Tyrann. c. 32*) portent *acrocolicam statum* pour *acrocolicam*.

C désignoit dans les fastes & dans les calendriers, les seuls jours où il étoit permis d'assembler les comices.

C désignoit dans l'arithmétique le nombre *cent*. Quelques grammairiens ont assuré qu'il signifioit *cent-mille*, lorsqu'on le surmontoit d'une ligne droite; mais ils n'en ont point donné d'exemple tiré des anciens monuments.

Q, cette marque, ou le C retourné, désignoit *Caia* sur les marbres, & il désignoit dans les nombres la scilicet.

CC désignoit *deux cents mille*, CCC *trois cents mille*, &c. Plin. (*lib. vi, 22*) nous en fournit un exemple: *Apposium*, dit-il, *oppido Pallesimundo, omnium ibi clarissimæ ac regie CC plebis*.

Lorsque les juges avoient à prononcer sur le sort d'un accusé, on leur donnoit trois tesseres, sur lesquelles étoient gravées la lettre A initiale d'*absolvo*, j'*absous*; la lettre C, initiale de *condemno*, je *condamne*; & les lettres N. L. initiales des mots *non liquet*, l'*affaire n'est pas assez éclaircie*. Les juges donnoient leurs opinions en jetant dans une urne celle des trois tesseres qui exprimoit leur sentiment. De là vint que la lettre C fut appelée *littera tristis*, *littera tristis* (Cic. p. Milone, c. 6.)

Quant à la prononciation du C chez les Romains, il paroît qu'elle a toujours été forte & analogue à celle du K, qu'il remplaceoit souvent. Nous l'avons conservée entière dans les syllabes *ca*, *ce* & *cu*; & nous l'avons adoucie mal-à-propos dans les deux autres *ce* & *ci*. Il est certain que les Romains prononçoient K E, & non pas C E. C'est de là en effet que vient le sel d'un jeu de mot de Cicéron, qui plaident contre un homme qui avoit été cuisinier, lui reprochoit cette profession en lui disant, *ego quoque tibi jure favebo*. On prononçoit alors *gagne* comme *koke*, & *coco* (cuisinier) aussi comme *koke*; & l'on fait de plus que *jur*, *juris* est équivoque; car il signifie *droit* & *fausse*. Si l'on eût prononcé du temps de Cicéron *coco*, *koco*, comme nous le faisons, la première équivoque n'auroit pu subsister, & par conséquent rien n'auroit pu déterminer celle du mot *jure*. D'ailleurs Spon. (*Voyage*

de Grèce, part. 3, p. 40) a rapporté une inscription qu'il croit avoir été gravée dans le quatrième siècle, sur laquelle on lit *CHRONIO* pour *CAONIO*, comme prononcent les Italiens modernes:

CHRONIO CONTUCIO V. C. OS
EGREGIA FACTA ET ARARUM
VETERIS SANCTITATIS EXEM
PLAR, &c.

CAANTHUS; frere de Mélie. Voyez MÉLIE.
CAB, cabba, *cabur*, campfacés, *capitha*; mesure de capacité des solides, en Arie & en Égypte; elle valoit en mesures de France $\frac{1}{16}$ de boisseau; elle valoit en mesures anciennes des mêmes pays, $1 \frac{1}{2}$ marcs, ou 2 chénières, ou 4 log, ou 8 hémènes.

Ca, chila, *gera*, campfacés; mesure de capacité pour les solides de l'Arie & de l'Égypte. Elle valoit en mesure de France une pinte & $\frac{1}{16}$; elle valoit en mesures anciennes des mêmes pays, $5 \frac{1}{2}$ marcs, ou 2 chénières, ou 4 log, ou 8 mines.

CABALLINUS; surnom de l'Hippocrène, fontaine de l'Hélicon. Voyez HIPPOCRÈNE.

CABANE. Un des jeux favoris des enfans & des paysans de Rome, étoit de bâtir des *cabanes*. Horace & Tibulle en font mention. Le premier (*Sat. II, 3, 247*):

Ædificare casae, plostello jungere mures.

Et le second (*II, 1, 23*):

*Turbare vernarum saturi bona signa soleni
Ludet, & ex virgine struunt arce casae.*

La *cabane* de Faustulus subsista long-temps au milieu des édifices somptueux qui décorerent la ville de Rome, sur la fin de la république. Elle étoit placée au dessus des comices, auprès de la *Gracchianis* & du figuier rominal. Matliani (*Topog. urb. Rom. II, 17*) croit que Plutarque désigne son emplacement sous le nom de *Germalus*. C'étoient peut-être les mêmes ruines que celles de la *cabane* de Romulus.

La *cabane* de Romulus n'étoit pas sur le capitol, comme l'ont écrit quelques auteurs. Denys d'Halicarnasse dit expressément (*lib. 1*) qu'elle étoit située sur le Mont Palatin, du côté du grand cirque. C'étoit peut-être la *cabane* habitée autrefois par ces deux frères, qui, de simples bergers, devinrent les chefs d'une ville & d'une peuplade célèbres. Il y en avoit une pareille au capitol, que la superstition conservoit dans sa simplicité, & que l'on réparoit avec soin, lorsque le temps lui faisoit sentir ses ravages; mais sans rien changer à son antique simplicité. Elle fut consumée du temps d'Auguste, par les flammes d'un sacrifice que l'on y offroit. C'est de

de cette seconde cabane qu'a parlé Ovide (*Fest.* II, 185):

*Qua fuerit nostri si quis regia nati,
Aspicit de cunis straminisq; domum.*

Il est certain que cette cabane n'avait pu servir d'habitation à Romulus, puisque le capitol ne fut point renfermé dans Rome avant Tatius.

CABARET. Rien ne prouve mieux combien Herculanum étoit grand & peuplé, que les tant cent maisons publiques de cette ville, où l'on donnoit à boire & à manger: une inscription nous a conservé la publication du bail d'une de ces maisons, que nous nommerions aujourd'hui *cabarets*. La ville qui renfermoit ces neuf cents *cabarets*, & que la plupart des anciens écrivains appellent *Herculanum*, est nommée par Pétro *Herculæ Porticum* (c. 106); & c'est de là que lui vient son nom moderne de *Portici*.

Cette inscription étoit placée sur la muraille d'une maison d'où elle a été détachée, & portée dans le cabinet des tableaux antiques à Portici. C'est proprement une affiche pour la location de bains & d'endroits où l'on donnoit à boire & à manger: elle est unique dans son genre:

IN FRATRIBUS JULIARUM SP. F. FELICES
LOCANTUR
BALNEUM VENERIUM ET NONGENTUM
TABERNAS
PERGULAS
CAENACULA EX IDRIS AUG. PRIMIS. IN. IDUS.
AUG. SEXTAS
ANNOS CONTINUOS QUINQUE
S. Q. D. L. E. N. G.
A. SUETIUM VERUM. AED.

On aperçoit aisément qu'il y avoit eu précédemment sur le mur une autre inscription en couleur noire, qui étoit, selon les apparences, l'affiche d'un autre bail, & sur laquelle l'inscription qu'on vient de lire, a été écrite depuis en couleur rouge. Winkelmann qui l'a publiée, n'a donné la forme exacte que de quelques lettres de cette inscription, ayant été obligé de l'écrire à la dérobée; car il n'est permis à personne d'en prendre copie. Les lettres séparées par des points dans la neuvième ligne, étoient sans doute une formule connue alors; elles pourroient s'expliquer ainsi:

*Si quis dominum loci ejus non cognoverit;
Adest Suetium Verum, adilem.*

C'est-à-dire, "s'il y avoit quelqu'un qui ne connoît pas la propriété de ce lieu ou de ce bain, il pourroit s'adresser à l'édile Suetius Verus". La propriétaire se nommoit *Julia*, & son père *Spartus-Felix*. Les baux chez les anciens Romains, étoient ordinairement faits, comme par-

Antiquité, Tome I.

mi nous, portoit un certain nombre d'années; celui-ci est pour cinq ans.

CABARNE; prêtre de Cérès, dans l'île de Paros. C'étoit, dit-on, le nom de celui qui apporta à Cérès l'enlèvement de sa fille Proserpine.

CABAST, dans l'Égypte. KABACITION.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur d'Hadrien.

CABATORES de via sacra. Gruter (622, 2. Thef. inf.) rapporte l'inscription suivante, dans laquelle on lit *cabatotes* pour *cavatores*, synonyme de *calatores*.

D. M.
RECIMORUM. FAUTTI
ET FORTUNATI. CABATORES
BY. VIA. SACRA. EXCURRUNT
SIBI. ET. LIBERTIS. LIBERTA
BUSQUE POSTERISQUE.

CABBA; mesure de capacité de l'Afrique & de l'Égypte. Voyez *CAR*.

CABELLIO, dans les Gaules. COL. CABE.

Les médailles de cette ville sont:

RR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

C'est aujourd'hui *CAVALIGN*.

CABINET d'antiquités, ou Musée. Voici l'arrangement qui paroît le plus commode pour faciliter aux spectateurs & aux curieux la connoissance des antiquités. (Les médailles & les pierres gravées font une classe particulière, dont la distribution se trouvera à leurs articles respectifs.)

Première classe, antiquités égyptiennes; deuxième classe, antiquités grecques; troisième classe, antiquités étrusques; quatrième classe, antiquités romaines; cinquième classe, antiquités ecclésiastiques; sixième classe, antiquités du moyen âge; septième classe, antiquités des Barbares. Nous n'indiquons pas les subdivisions de ces classes; parce qu'elles doivent être relatives au local & subordonnées aux distributions des salles que le cabinet occupera. Le cabinet de Sainte-Généviève offre journellement au public cette classification pour les antiquités; & le cabinet du roi, qui est joint à la bibliothèque, est un beau modèle d'arrangement pour les médailles. Puissé la munificence du prince en faire un modèle aussi précieux pour la distribution de ses antiquités!

Lorsque la distribution des salles empêchera de se conformer avec précision à l'ordre que nous venons d'indiquer, on pourra du moins exposer dans la principale un tableau qui offrira aux spectateurs & qui leur donnera les points de ralliement.

CABIRA, dans le Pont cappadocien. KABHPON. Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRRR. en bronze.

O. en or.

Z z z

O. en argent.

Son type est l'Égide.

CABIRE, fille de Protée, fut aimée de Vulcain, qui la rendit mère des *Cabires* & des nymphes *Cabirides*, selon Strabon (lib. 10).

CABIRES. Les dieux *cabires* étoient originairement Syriens ou Phéniciens ; & tout ce qu'on fait de leur origine & de leurs actions, se réduit au peu qui en est dit dans le fragment de Sanchoiathon, rapporté par Eusebe ; savoir, que les Dioscures, appelés *Cabires*, *Corybantes* & *Samothraces*, avoient été engendrés par Sydyk (Sydyk étoit Jupiter suivant Bochard, & Noé suivant quelques autres) ; qu'ils trouverent les premiers l'art de bâtir des navires, & que du temps de Cronos (Cronos est le Saturne de la fable), leurs descendants naviguant sur la mer avec des radeaux & des vaisseaux qu'ils avoient construits, échouèrent sous le mont Calus, où ils consacrerent un temple. Dans un autre endroit il est rapporté que Cronos donna la ville de Béryste à Neprune & aux *Cabires*. Il y a tout lieu de juger qu'ils furent déifiés ensuite par les Phéniciens, comme l'on en a vu presque tous les hommes qui dans les premiers temps s'étoient distingués, soit par de grandes actions, soit par l'invention des arts utiles au genre humain ; & l'on conçoit aisément que les navigateurs qui passèrent les premiers de Phénicie en Grèce, y introduisirent le culte qu'ils rendoient sans doute aux *Cabires*, comme auteurs de la navigation.

Leur culte fut établi premièrement dans l'île de Samothrace, où vraisemblablement ces navigateurs Phéniciens aborderent avant que de passer dans le continent. Mais quoiqu'on ne sache point en quoi ce culte consistoit primordialement, il y a toute apparence que les Grecs, qui ne vouloient rien devoir aux étrangers, y firent des changements & y ajoutèrent les mystères dont les historiens font souvent mention. En recevant le culte des *Cabires*, ils en usèrent à leur égard comme ils firent à l'égard de presque tous les dieux qui leur étoient venus de Phénicie ou d'Égypte. Ils affichèrent de se les rendre propres, soit en changeant leurs noms, soit en déguisant leur origine. Ils leur forgerent, pour cet effet, des généalogies différentes, par lesquelles il paroissoit qu'ils étoient nés chez eux. De tous les dieux qu'ils adoptèrent de cette façon, il n'y en a point à qui ils aient donné autant de pères & de mères, ni autant de noms différens, qu'ils en ont donné aux *Cabires*. Suivant quelques-uns des auteurs qui ont fait mention de ces dieux, ils étoient fils de Jupiter & de Calliope. On les fait aussi fils de Jupiter & d'Électre, & encore fils de Jupiter & de Léda. D'autres mettent Jupiter lui-même & Bacchus au nombre des *Cabires*, & d'autres les disent fils du Soleil & de Minerve, d'autres encore leur donnent pour mère la Nymphé *Cabira*, fille de Protée ; & pour père, Vulcain ; & l'on croit que c'est un de leurs fils qui

est représenté sur des médailles de Thessalonique, avec le nom de *CABEPOT* ; il y tient d'une main un marteau, de même que Vulcain est représenté sur les monumens anciens, & il est habillé comme lui avec un bonnet sur la tête. Le culte de Vulcain & de ses fils étoit établi pareillement en Égypte, dans les îles de Lemnos, d'Imbros, & ailleurs, où ils étoient honoés sous le nom de *Cabires*, pour avoir trouvé le fer & l'art de le travailler.

Quelques auteurs prétendoient que le nom générique de *Cabires*, provenoit de celui de la Nymphé *Cabira* ; & d'autres, du mont *Cabirus*, qui étoit en Phrygie. On le faisoit aussi dériver du mot *caber* ou *cabir*, qui en hébreu & en phénicien signifie *grand*, *fort*, *puissant* ; d'où les *Cabires* furent appelés grands dieux, dit *magni*. Quant aux noms particuliers que les Grecs leur avoient donnés, ceux dont il est le plus souvent fait mention, sont *Castor* & *Pollux*, fils de Jupiter & de Léda. On en nomme deux autres, *Jasion* & *Dardanus*, fils de Jupiter & d'Électre ; deux autres encore, *Alcon* & *Eurimdon*, fils de Vulcain & de *Cabira*, auxquels on donne aussi pour fils *Camillus* ou *Cadmillus*, c'est-à-dire, *Mercur*. Suivant Cicéron, trois autres appelés *Triaspateus*, *Eubuleus* & *Dionysius*, étoient fils de Jupiter & de Proserpine. Musées (auteur Phénicien, qui, suivant Joseph, avoit écrit en sa langue l'histoire de Phénicie), en a aussi rapporté trois ; savoir, *Asiéros*, *Asiocherfa* & *Asiocherfos*. Suivant Dionysiodore, *Asiéros* est Cérès ; *Asiocherfa*, Proserpine ; & *Asiocherfos*, Pluton ; mais suivant Fourmont (dans ses Réflexions critiques sur les anciens peuples), *Asiéros* est Jupiter ; *Asiocherfos*, Pluton, & *Asiocherfa*, Proserpine ; ce qu'il prétend montrer par l'explication qu'il donne de ces trois noms en hébreu ou en phénicien.

Il est dit dans le fragment de Sanchoiathon, que les *Cabires*, fils de Sydyk, étoient au nombre de sept. Il y avoit eu en Bécotie une ville dont les habitans portoient aussi le nom de *Cabires*. Un d'eux, appelé *Premisibé*, ayant reçu Cérès chez lui, cette déesse lui laissa & à son fils Ermeus, un dépôt qui servit de fondement aux mystères des *Cabires*. Pausanias qui raconte ceci, y ajoute des particularités qui font juger que ces hommes, appelés *Cabires*, étoient ministres des dieux dont ils avoient pris le nom ; & qu'ainsi les ministres des *Cabires* étoient appelés *Cabires* comme eux. Strabon dit la même chose à peu près. Ce n'est par tout ; plusieurs des anciens auteurs ont confondu les *Cabires* avec les *Carètes*, les *Corybantes*, les *Dactyles* idéens, les *Telchiniens*, & même avec les dieux pénates. Ils prétendoient que les uns & les autres étoient les mêmes divinités.

Il ne regne pas moins de confusion dans ce qui concerne les mystères de ces dieux. Tout ce qu'on les regardoit étoit mystique, jusqu'à leurs noms, suivant Strabon. Hérodote rapporte qu'ils

avoient un temple en Égypte, où les prêtres seuls avoient la permission d'entrer ; Pausanias dit que leurs mystères n'étoient connus que de ceux qui y étoient initiés , & qu'on ne pouvoit les divulguer sans s'exposer aux plus grands maux. Il en étoit des exemples qu'il est inutile de rapporter. Suivant cet auteur , les mystères de Cérés Cabiria en Béotie , étoient les mêmes que ceux des Cabires en Samothrace. Si les initiés observoient avec tant de soin de n'en point parler, c'étoit sans doute moins par la crainte d'en être punis , que parce que ces mystères étoient inflamés , selon le récit qu'en fait Clément d'Alexandrie , en parlant du culte des Cabires chez les Étrusques.

Comment Castor & Pollux , qui étoient des dieux grecs , ont-ils pu être appelés *dieux Cabires* Syriens sur quelques médailles Grecques de Marc-Aurèle & de Lucius-Vérus ? Si l'on trouvoit dans ce qui nous reste d'écrits & de monuments anciens, quelque indice qui pût faire juger que les Phéniciens eussent représenté les dieux Cabires , fils de Sydyk , ou leurs descendants , à peu près comme le font ceux auxquels les Grecs ont donné le nom de Castor & Pollux ; ces médailles ne causeroient aucune difficulté. On seroit fondé à croire que les Grecs , en recevant des Phéniciens le culte de leurs dieux Cabires ; les auroient fait représenter de la même façon , en leur donnant seulement , pour le cas de l'appropriation , des noms Grecs , & pour pees des dieux originaires de leur pays. Mais le fragment de Sanchoniathon , qui est le seul monument de la haute antiquité où il soit fait mention des Cabires , ne contient rien qui puisse faire juger de la figure sous laquelle les Phéniciens pouvoient les avoir représentés avant leur première navigation en Grèce ; & puisque dans les temps suivants ils les ont fait représenter sur leurs monnoies à la manière des Grecs , il y a lieu de présumer qu'après leur avoir porté le culte de ces dieux , ils ont ensuite emprunté d'eux la figure & les symboles que les Grecs leur avoient attribués ; sans cependant reconnoître d'autres dieux Cabires que ceux qui étoient Syriens ou Phéniciens d'origine.

Cette supposition ne paroît pas sans fondement , si l'on fait attention à l'opinion qu'ils devoient avoir reçue de Castor & Pollux , par la célébrité qu'ils avoient acquise comme dieux auteurs & protecteurs de la navigation , & par le culte que leur rendoient non seulement les navigateurs , mais aussi les habitants des lieux maritimes. Ils n'auroient pas sans doute les attributs qui leur étoient donnés. On les avoit mis au nombre des astres ; & leurs constellations servoient à diriger la route des navires : elles étoient appelées *étoiles Salutaires*. On ne faisoit point de voyage par mer , sans les invoquer auparavant. Quand on se trouvoit en danger , on formoit des vœux en leur adressant de nouvelles prières ; & l'on se croyoit hors de péril , lorsqu'une de ces étoiles venoit à paroître. C'est de là qu'ils étoient

représentés ordinairement sur les médailles , chacun avec une étoile au dessus de la tête. Ils étoient aussi représentés sur les navires par de petites figures qu'on attachoit à la proue ou à la poupe , & alors ils étoient mis au rang des *dieux pataques* ; mais de ce bas-rang où ils étoient placés en ces occasions , on les élevoit en d'autres au plus haut ; c'est-à-dire , à celui des *grands dieux*. C'est ainsi qu'ils étoient appelés , suivant plusieurs auteurs dont le témoignage , à cet égard , est confirmé par ces inscriptions latines & grecques. On trouve CASTORI ET POLLUCI DIIS MAGNIS dans les unes , & ΘΕΩΝ ΜΕΓΑΛΩΝ ΔΙΟΣΚΥΡΩΝ dans les autres. Le nom de *Dioscures* est celui qu'on leur donnoit le plus communément ; de sorte qu'il leur étoit devenu propre , comme s'ils avoient été seuls fils de Jupiter.

Tous ces attributs , qui leur étoient donnés par les Grecs , s'accordoient avec les idées que les Phéniciens avoient de leurs Cabires , qui , suivant Sanchoniathon , avoient trouvé l'art de construire des vaisseaux , & navigué les premiers à la mer ; & en admettant que dans les anciens temps ils n'avoient représenté ces dieux sous aucune image , comme on peut le penser , il ne paroît pas extraordinaire qu'ils aient adopté la figure qui étoit donnée aux Dioscures par les Grecs. Mais pour ne pas laisser croire qu'ils les reconnoissent & honoroient comme dieux originaires des Grecs , ils eurent soin de marquer sur plusieurs de leurs monnoies , que c'étoient leurs dieux Cabires-Syriens qui y étoient représentés. Telles sont les médailles citées plus haut. Ce sont les seules que l'on connoisse , où il soit fait mention des Cabires-Syriens. On ne peut douter que ce ne soit aussi comme tels que Castor & Pollux ont été représentés sur plusieurs autres médailles phéniciennes , qui , avec ce type , contenoient seulement le nom des villes qui les ont fait frapper.

Comprendoit-on des déesses sous le nom générique Cabires ? La réponse à cette question se trouve en partie dans ce qui a été dit ci-dessus au sujet des Cabires nommés *Asiotes*, *Asiocherfa* & *Asiocherfa* ; sous lesquels noms les ont reconnoissés Cérés , Proserpine & Pluton ; & les autres ; Jupiter , Pluton & Proserpine. Il a été aussi fait mention de Cérés-Cabiria , dont le culte étoit particulièrement établi en Béotie , & accompagné de mystères semblables à ceux des Cabires Samothraciens. La Nymphe Cabira , fille de Prothée , avoit eu de Vulcain , outre les trois Cabires appelés Alcom , Eurymédon & Cadmillus ou Mercure , trois filles qui ne sont pas nommées autrement que *Cabirides* , auxquelles on offroit des sacrifices dans l'île de Lemnos , comme à des divinités , suivant Strabon. Il n'est pas besoin d'en dire davantage pour montrer que l'on comprenoit des déesses sous le nom de Cabires , & pour faire voir en même-temps combien les idées que les anciens peuples avoient de ces dieux , étoient con-

fuses. Ce n'étoit qu'un nom appellatif, pour lequel ils comprenoient des divinités de tout sexe, de tout âge, de tout ordre & de tout étage, célestes, terrestres, maritimes, infernales, auxquelles on donnoit différents attributs ; car, indépendamment des *Cabires*, qui, comme on l'a ci-devant remarqué, étoient réputés inventeurs de la navigation, on attribuoit aussi aux uns l'invention du fer, aux autres l'invention des loix, des lettres & de l'écriture ; & à d'autres encore, l'invention des enchantemens, de l'usage des plantes, &c. Le culte qui leur étoit rendu en différents lieux, étoit relatif à ces différents attributs.

Pour ce qui est de la ville qui a fait frapper les médailles citées plus haut, dont les unes représentent *Castor & Pollux*, & les autres des empereurs, des impératrices & leurs enfans sous le nom de *Cabires-Syrins*, il sembleroit d'abord que ce devoit être la ville de Bérÿte, par les raisons suivantes. Étienne de Byzance rapporte qu'elle avoit été bâtie par Saturne ; & selon le fragment de Sanehoniaton, Saturne l'avoit donnée à Neptune & aux *Cabires*. Leur culte y étoit établi ; & l'on en a plusieurs médailles autonomes, dont les unes représentent le tête de *Castor* avec son bonnet surmonté d'une étoile, & dont les autres portent le symbole des *Dioscures*, c'est-à-dire, deux bonnets avec une étoile au dessus de chacun. Cependant d'autres raisons empêchent de lui attribuer celles dont il est ici question. Cette ville fut faite colonie par Jules César ; & depuis ce temps-là, toutes les médailles qui y ont été frappées en grande quantité, ont des légendes latines. On n'en trouve aucune impériale avec des légendes grecques : on en a même une autonome latine. Il n'est par vrai-semblable que pendant qu'elle faisoit frapper en cette langue des médailles pour tous les empereurs, & particulièrement pour Antonin, dont plusieurs se trouvent parmi celles des colonies, elle en ait fait frapper d'autres avec des légendes grecques pour le même empereur. Il y a tout lieu de juger que celles-ci appartiennent à la ville de Tripolis en Phénicie, tant par rapport à leur fabrique & au palmier qui s'y trouve représenté, ainsi que sur d'autres médailles de cette ville, & non sur celle de Bérÿte, que par rapport au type des *Dioscures*, que constamment presque toutes les médailles qui y ont été frappées depuis Auguste jusqu'à Flavius, & parmi ces médailles grecques impériales de Tripolis, il y en a sur-tout beaucoup d'Antonin ; ce qui a fait dire à Vaillant que c'étoit une marque que les Tripolitains en avoient reçu des bienfaits. Les médailles présentes forment la conjecture de cet antiquaire, en ce qu'elles font voir que les Tripolitains avoient porté la reconnaissance jusqu'à regarder & honorer cet empereur & tous ceux de sa famille, comme leurs dieux *Cabires*. Au surplus, il est probable que Tripolis avoit emprunté son culte de la ville de Bérÿte, dont elle n'étoit pas éloignée, mais sans cela, il de-

voit s'y être introduit par ses propres habitans, puisque cette ville maritime où il se faisoit un grand commerce, comme il s'y en fait encore présentement, devoit être peuplée de négocians & de gens de mer, qui tout avoient ces dieux en singulière vénération, les regardant comme leurs conducteurs & leurs sauveurs dans le cours de leurs navigations.

Cet article est de Pellerin. (Mélange de médailles, tome 1, pag. 82.)

La plupart des princes alloient à Samothrace se faire initier aux mystères redoutables de ces grandes divinités. Cadmus, Orphée, Hercule, Caïus & Pollux, Ulysse & les autres héros de la guerre de Troie ; Philippe, père d'Alexandre, & beaucoup d'autres ont fait ce voyage ; & ce qui les y portoit, c'est qu'on y recevoit des dieux *Cabires* de grands secours dans les expéditions dangereuses, sur-tout dans les tempêtes, on voyoit que les peuples portoient un grand respect à ceux qui avoient participé à ces mystères. Ces mystères étoient fort respectables, & on avoit grand soin de ne point les révéler : les auteurs mêmes qui en ont fait mention, retenus par je ne sais quel respect religieux, n'ont entrés dans aucun détail sur les mystères de Samothrace. Les prêtres se servoient aussi d'une langue qui leur étoit particulière, pour n'être pas entendus du peuple. Les *Corybantes* étoient les ministres de ces mystères, non seulement à Lemnos & à Imbros, mais encore dans toute la Phrygie.

CABIRIA ; surnom de Cérès, qui étoit la première des divinités *Cabires* : elle avoit un bois sacré, sous ce nom, dans la Bœtie.

CABIRIDES ; Nymphes, filles de Vulcain & de Cabire.

CABIRIES ; fêtes instituées en l'honneur des *Cabires* : elles se célébroient d'abord à Lemnos, furent ensuite adoptées par les habitans des îles de Samothrace & d'Imbros ; & passèrent de là dans la Grèce, à Athènes, mais sur-tout à Thèbes, où elles devinrent célèbres. Les initiations aux mystères des *Cabires*, se pratiquoient en plaçant le prosélyte couronné d'olivier, & ceint d'une écharpe de pourpre, sur un trône autour duquel les prêtres formoient divers danses. On appeloit cette cérémonie *Spurimus* & *Spuraphia*, initiation.

CABOCHON. On appelle *cabocho* une pierre précieuse qui est simplement polie sur sa surface, sans facettes. Les reliquaires anciens en sont ornés avec profusion ; & l'on peut croire que c'étoit la forme la plus ordinaire que les anciens donnoient aux pierres précieuses. Les Orientaux taillent encore le rubis en *cabocho*.

CABOTAGE ; navigation qui se fait le long des côtes, par opposition à la navigation de la haute-mer. On a cru faussement que les anciens ne pratiquoient que le *cabotage* ; car il y a grande apparence que les Carthaginois se font élevés dans l'Océan à une hauteur telle qu'ils n'auroient

pu le faire sans perdre les côtes de vue. Si les Égyptiens ont doublé le Cap de Bonne Espérance sous le règne de Ptolémée-Philadelphe; qui pourra encore résister aux anciens la navigation en haut-mer?

CABRUS, ou Caprus; dieu particulier qu'on honorait à Phafelis, ville de Pamphlie, & à qui on offroit des petits poissons salés en sacrifice. De là vint que l'on appela proverbialement du poisson salé, un sacrifice de Phaféliens.

CABUS. Voyez CAA.

CACA, sœur du fameux Cæus, fut mise au rang des déesses, parce qu'elle avoit averti Hercule du vol que son frère avoit fait de ses bœufs. Elle avoit un petit poison salé dans lequel des veilles lui offroient des sacrifices, & entretenoient un feu sacré, comme dans le temple de Vella. (Servius, *Æneid.* viii, 190.)

CACHET.

CACHETER. } Les testaments des Romains étoient scellés avec des sceaux que l'on appliquoit après qu'on avoit percé ces actes, & passé trois fois par les trois le lin qui les enveloppoit. Cette manière de sceller les testaments fut établie par le sénat du temps de l'empereur Néron. *Adversus falsarios*, dit Suétone, *tunc primum repertum, ne tabula nisi percussa, & de ter lino per foramina traxello obfigureretur*. Elle passa en Germanie & dans les Gaules, où elle se maintint au moyen âge, comme le font voir les formales de Marculfe & de Lindenbrog. On écrivoit au dehors du testament les noms de ceux qui y avoient apposé leurs cachets. La reconnaissance du sceau étoit nécessaire chez les anciens, comme il paroît par les actes publics de Ravenne. Dès le temps de Plaute & de Ciceron, on reconnoît le sceau appliqué sur le lin avant que de le rompre, *cognosces signum*, dit le premier. Sur quoi Tanbman fait cette remarque: *Linum fuit vinculum quo epistola obligabatur, & cui signum ipsum impositum impressumque. Nec epistolam aperire fuit, nisi ille saluto. Inde LINUM INCIDERE apud Ciceronem. & passiva vulgaris phrasis, SOLVERE EPISTOLAM. Fere autem signum cum eo fractum: ideoque jubebant semper ante aperitionem signa agnoscere, scilicet causâ. Ita & Ciceron in Cæsar. OSTENDI TABULAS LENTULO, ET RUFINO COGNOSCERE SIGNUM?* L'usage de mettre le sceau sur les biens des défunts, étoit pratiqué chez les Romains. Agrippine, mère de Néron, fit apposer les sceaux sur les effets d'une dame nommée Acronie, pour se les approprier.

Les Grecs & les Romains cachetoient de même leurs lettres. Ils entouraient avec du fil les tablettes de cire, au dedans desquelles elles étoient écrites, & ils imprimoient leurs cachets sur la cire qui étoit appliquée extérieurement à ce fil. Voyez ANNAUX.

CACULA. Les Romains appeloient de ce nom les valets d'armée, ou gousats. Ces mercenaires n'étoient point enrôlés dans la milice.

CACUNUS (Jupiter). Ficoni avoit donné au musée du collège romain, une petite lame de bronze, semblable à un talisman, sur laquelle on lisoit:

(O)

IOVIS
CACUNUS.

Les amulettes de Rome croyoient y voir un surnom de Jupiter relatif aux fonctions animales de l'homme, & analogue à ses autres surnoms ΑΠΟΜΤΙΟΝ, ΔΑΠΑΛΙΣ, ΚΑΤΑΒΑΤΗ, ΠΙΣΤΟΝ, ΤΡΑΓΕΝΟΣ & ΣΤΕΡΚΥΛΙΟΣ ou ΣΤΕΡΚΥΤΙΟΣ. Le pere Lupi, Sicilien, célèbre par ses écrits sur l'antiquité, détruisit cette illusion (*Epitaph. Severa*, pag. 75) en lisant IOVI. S. C. ACUNUS: C. ACUNUS a dédié ce monument à Jupiter.

CACUS, fils de Vulcain, monstre demi-homme; étoit, dit Virgile, d'une taille énorme: sa bouche vomissoit des tourbillons de flamme. Des stèles sanglantes étoient sans cesse suspendues à la porte de la caverne creusée dans le Mont Aventin. Hercule, après la défaite de Géryon, conduisit ses troupeaux sur les bords du Tibre, & s'endormit pendant qu'ils païssoient: Cæus eut la hardiesse d'en voler huit. Pour ne pas être découvert par les traces de leurs pas, il les traîna à reculons par la queue dans son antre. Hercule se disposoit à quitter ces pâturages, lorsque les bœufs qui lui restoiient, se mirent à mugir. Les vaches renfermées dans la retraite de Cæus, leur répondirent par des mugissements, & décelèrent le vol. Hercule furieux courut vers la caverne; mais l'ouverture en étoit bouchée avec un rocher énorme, que des chaînes de fer, forgées par Vulcain, tenoient suspendu. Le héros déracina les rochers d'alentour, s'élança dans la caverne à travers les tourbillons de flamme & de fumée, que vomissoit le monstre; il le saisit, lui serre la gorge, & l'étrangle. En mémoire de cette victoire, les habitants du Mont Aventin célébrèrent tous les ans une fête en l'honneur d'Hercule.

Les poètes latins ont célébré à l'envi la défaite de Cæus.

CADAVRE. Les anciens croyoient que les divinités ne pouvoient jeter les lieux sur un corps mort, sans contracter une souillure.

On trouva dans l'article FUNÉRAILLES, les détails des pratiques relatives aux corps morts, depuis le moment du trépas jusqu'à celui de la sépulture inclusivement.

CADI, en Phrygie. ΚΑΔΟΗΝΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRR. en bronze.

O. en argent.

O. en or.

Cette ville a fait frapper sous l'autorité de ses Archontes, des médailles impériales grecques en l'honneur de Claude, de Domitius, de Gordien-Pie,

de Tranquilline, de Valérien, de Philippe fils, de Galien.

CADIS (Médailles de). Voyez GANTS.

CADMIE. Cette terre métallique, employée par les Médecins grecs & romains, qui la tiroient des fourneaux où l'on fondoit les mines, & où elle s'attachoit aux parois de ces fourneaux, est reconue aujourd'hui pour la chaux du demi-métal appelé zinc. Elle accompagne toujours le fer, souvent les autres métaux ; & elle se sublime pendant leur fusion.

CADMILUS, ou CADMÉLUS, ou CADMUS. C'est le nom que les Bèotiens donnoient à Mercure, qu'ils comptoient au nombre des Cabirer. Cadmilus étoit honoré dans l'île de Lesbos où il avoit rendu la nymphe Itha mere du fameux devin Pylis. Voyez CABIRAS.

CADMUS ; fils d'Agénor, & frere d'Europe. Europe ayant été enlevée par Jupiter & transportée en Crete, Agénor son pere ordonna à ses trois fils d'aller chercher leur sœur avec dessein de revenir à la cour sans la remener. Cadmus, après bien des courses, ayant perdu l'espérance de la trouver, alla consulter l'oracle d'Apollon, qui lui dit que, dans un champ désert, il trouveroit une genisse qui n'avoit point porté le jour. Suivez-la, dit l'oracle, & bâtissez une ville dans le pâturage où elle s'arrêtera : vous donnerez à ce pays le nom de Bèotie. À peine Cadmus fut-il sorti de l'autre d'Apollon, qu'il vit la vache désignée par ce dieu. Il la suivit ; & après avoir marché long-temps, la genisse s'arrêta. Cadmus voulant témoigner sa reconnaissance aux dieux par un sacrifice, ordonna à ses compagnons de puiser de l'eau. Ils allerent à une fontaine dont la source étoit dans une grotte qui seroit de retraite au dragon de Mars. Ce monstre étoit couvert d'écaillés les plus dures ; il étoit d'une grandeur & d'une grosseur démesurées ; le feu sortoit de ses yeux ; son corps paroissoit enflé du venin qu'il renfermoit ; sa gueule étoit armée de trois rangs de dents & de trois langues aiguës, qu'il remuoit avec une rapidité incroyable, & dont les blessures donnoient la mort la plus prompte. Le bruit que firent les compagnons de Cadmus en puisant de l'eau, réveilla le dragon, qui les dévora. Surpris de ne les pas voir revenir, Cadmus alla les chercher, & trouva le dragon qui se repaissoit des restes de leurs cadavres : il le combattit, & il le tua étant par dessus que par force. Tandis que le héros considéroit la grandeur énorme du serpent qu'il avoit vaincu, il entendit une voix qui lui disoit : Pourquoi, fils d'Agénor, contempnez-tu ainsi ce serpent ? On te verra un jour sous la même figure. Alors Pallas, qui le protégeoit, lui ordonna de semer les dents de ce dragon. Il obéit, & elles produisirent une multitude d'hommes armés qui s'entre-tuerent tous sur le champ, à l'exception de cinq, Édéus ou Udéus, Hypérénor, Pélore, Ectonius, & Échelon, qui devint gendre de Cadmus, en épousant Agavé. Ce dieu

les adopta pour ses compagnons ; ils lui aiderent à bâtir la ville que l'oracle lui avoit ordonné de fonder ; & on la nomma *Sperte*. Voyez MÉNÉCÈTE.

La ville que Cadmus bâtit fut nommée *Thebes* ; mais pour accorder la fable, qui dit que les murs de Thebes furent élevés par l'harmonie de la lyre d'Amphion, quelques auteurs ont écrit que Cadmus ne bâtit qu'une citadelle nommée *Cadmée*, & qu'il jeta simplement les fondemens de Thebes. Quand la ville fut bâtie, il épousa Hermione, fille de Mars & de Vénus. Tous les dieux, Junon seule exceptée, assistèrent à ce mariage, qui fut des plus heureux dans les commencemens. Cadmus le voyoit gendre de deux des plus grandes divinités ; son royaume étoit florissant ; il étoit aimé & respecté de ses sujets ; il étoit pere d'un fils nommé Polydore, & de quatre filles, Ino, Agavé, Autonoe & Séméle. Mais l'implacable Junon ne put pas voir long-temps cette félicité d'un œil tranquille. Le premier chagrin qu'elle causa à Cadmus, fut le malheur d'Adon, fils d'Autonoe. Séméle fut ensuite tuée par la foudre de Jupiter. Pentheé, fils d'Agavé, fut déchiré par les Bacchantes, du nombre desquelles étoit sa propre mere. Ino enfin se précipita dans la mer avec ses enfans. La maison de Polydore ne fut pas plus heureuse ; car il devint aïeul de Laïus pere d'Édipe.

Cadmus ne pouvant plus résister à la douleur que lui causoient tous ces désastres, & croyant qu'il devoit les attribuer moins à la personne, qu'à l'endroit choisi pour son établissement, abandonna sa ville nouvelle ; & après avoir erré long-temps, il aborda dans l'Illyrie avec Hermione son épouse, qui l'avoit toujours accompagné. Un jour qu'ils s'entretenoient des calamités de leur maison, Cadmus se rapela le dragon qu'il avoit tué. N'étoit-il pas, dit-il, consacré à quelque divinité ? N'est-ce pas lui qui nous a attiré tous les malheurs dont nous avons été affligés ? Si les dieux vengeurs annoncent, par tous ces désastres, qu'ils veulent me punir de ce crime, je les prie de me changer moi-même en serpent. Sa prière fut exaucée sur le champ. Hermione voulut encore partager le sort de son mari, & elle obtint la même grâce.

On a dit aussi que Cadmus ayant régné long-temps avec sa chere Hermione, vit le former contre lui une conjuration. Il fut chassé du trône ; & Pentheé, son petit-fils, ayant pris la couronne, il fut obligé de se retirer, avec sa femme & son fils Polydore, en Illyrie, où il mena une vie fort cachée. Apollodore prétend cependant qu'il commanda l'armée des Illyriens, qui le choisirent ensuite pour leur roi. Polydore retourna depuis à Thebes, où il succéda à Pentheé.

Si l'on consulte dans l'article de Baccus, l'explication des Dionysiaques de Nonnus, écrite par M. Dupuy de Liffieux, on y verra ce qu'il pense de la fable de Cadmus.

CADOS; mesure grecque de capacité. Voyez KÉRANION.

CADRAN. L'article GNOMONIQUE du Dictionnaire des Mathématiques de cette Encyclopédie, ne nous laisse que très-peu de chose à dire sur les *cadrans* des anciens.

Vitrue, Cléomède, Macrobe & Marcellin Capella décrivent les *cadrans* solaires équinoxiaux, dont on se servoit en Égypte, & par le moyen desquels Ératosthène mesura ou vérifia la mesure de la terre. (Vitrue. *Architect. lib. ix, cap. 9...* Cléomède. de *Meteorolog. ...* Macrob. in *son. Scip. lib. 1, cap. 20...* Marcellin. *lib. de Geometria*.) Ces *cadrans* étoient des hémisphères concaves, du milieu desquels s'élevait un style perpendiculaire: il seroit ridicule de dire avec Apollon, qu'on avoit placé ces *cadrans* sur des obélisques ou sur des colonnes au haut desquelles il eût fallu monter avec des échelles pour observer la déclinaison de l'ombre. Quoique les prêtres de l'Égypte employaient très-souvent ces instrumens, ils faisoient néanmoins plus de cas de leur hydroscopie & des horloges d'eau.

Il paroît que les Grecs ne connoissent d'abord que les *cadrans* équinoxiaux, apportés sans doute de l'Égypte par les philosophes qui alloient y puiser la connoissance de sa sagesse & des arts. C'est en effet à un philosophe, Anaximandre, que Diogène Laërce (c. 11) fait honneur du premier *cadran* que l'on eût vu dans la Grèce, & qu'il fit à Lacédémone, pour indiquer les équinoxes, les solstices, & par leur moyen les saisons.

Les Romains ignorèrent long-temps les principes les plus simples de la construction des *cadrans*; car ils se servoient encore en 304 d'un *cadran* qu'ils avoient rapporté de Catane, quoiqu'il eût été tracé pour la latitude de cette ville de Sicile.

Les anciens plaçoient quelquefois les *cadrans* sur des cippes, ou de petites colonnes. On trouva en 1759, dans le port de Nettuno, l'ancien *Antium*, un vase d'argent antique, sur lequel on voit un *cadran* placé de même. Le P. Pacianidi a publié & expliqué ce beau monument dans ses *Opera Antiquaria*.

On a découvert depuis à Pompéï un *cadran* de marbre expliqué par le même savant dans ses *Monumenta Peloponnesiaca*; les lignes en sont tracées avec du ciment.

CADUCEATOR. Les Romains désignoient par ce nom un héros qui portoit toujours un caducée pour marque de sa mission. Quelques écrivains ont voulu distinguer les *caduceatores* qui auroient porté seuls les propositions de paix, des *féciaux* qui auroient déclaré seuls la guerre aux ennemis des Romains. Mais cette distinction n'est pas fondée, & l'on peut regarder les deux noms de ces héros comme de véritables synonymes.

CADUCÉE. C'est une baguette entourée de laquelle on voit deux serpents entrelacés, surmontés de deux ailes. La fable dit que Mercure

ayant rencontré un jour deux conlueurs qui se batoient, il les sépara avec sa baguette. D'autres disent que Rhéa, pour éviter les poursuites de Jupiter qui étoit amoureux d'elle, se changea en couleuvre: le dieu se métamorphosa aussi en serpent, & Mercure les réunit. Sous cette forme, le caducée est le symbole de Mercure, qui passoit pour le négociateur des dieux auprès des hommes. Avec cette verge puissante, Mercure conduisit les âmes aux enfers, dit Virgile, & quelquefois les en fait sortir: il chasse les vents & disperse les nuages. Les deux serpents du caducée marquent la prudence; & les deux ailes, la diligence. On donne aussi quelquefois le caducée à Bacchus, parce qu'il avoit réconcilié Jupiter avec Junon, dans le temps de leurs querelles domestiques. Ce caducée est souvent remplacé dans les mains de Mercure, sur les monumens antiques, par une simple baguette. C'est celle qu'Apollon avoit donnée au fils de Maia, en échange de sa lyre.

Dès le temps de l'expédition des Argonautes, le caducée étoit l'attribut distinctif & la sauvegarde des héros, des envoyés & des ambassadeurs, dont la personne étoit sacrée. Ils le portoient de la main droite. Les supplians voulant s'assurer un libre passage sur les terres de leurs ennemis, portoit aussi le caducée. Dans les Argonautiques d'Apollonius, Jason prend un caducée lorsqu'il débarque sur les terres de Colchos, & qu'il va trouver le roi Aëte. Dans les jours de triomphe, on entourait de rameaux d'olivier les caducées. On les couronnait même: c'est ainsi que nous voyons dans Plutarque (in *Theso*) le héros de Thésée arrivé à Athènes, mettre sur son caducée la couronne que l'on vouloit placer sur sa tête.

Caducée sur les médailles de Calacta, de Lacédémone, de Taba, & de Megara en Sicile.

CADUCUM auspicium. Voy. AUITICE.

CÆANTOLUS; Roi de Galatie. **KAIANTO**. AOT.

Ses médailles font:

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

CÆCILIA; famille romaine dont on a des médailles.

C. en argent.

C. en bronze.

O. en or.

Les surnoms de cette famille sont: **BALBARIUS**, **CALPUS**, **CATRARIUS**, **CELER**, **CRETICUS**, **CRASSUS**, **CORNUTUS**, **DELMATHUS**, **MACEONICUS**, **METELLUS**, **NIGER**, **NUMIDIUS**, **PIUS**, **SILANUS**.

Goltz en a publié des médailles inconnues depuis lui.

CÆCINA; famille romaine dont on a des médailles:

A. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

CÆCULUS. Voy. CECALUS.
CÆDIGIA; famille romaine dont on ne trouve des médailles que dans Golz.

CÆLATOR de *sacra aula*. Muratori (903, 4) rapporte une inscription dans laquelle il est parlé d'un ciseleur attaché au palais des Augustes.

CÆLESTI AUGUS. Muratori (1799, 1. *Thef. iscr.*) rapporte l'inscription suivante qui demande un nouvel Œdipe. Elle a été trouvée en Galice.

CÆLESTI
AUG
PATERNI
CONSTANTII
QUI ET
VV. SS.

CÆLIA; famille romaine dont on a des médailles:

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

CÆLIUM, en Italie. ΚΑΙΛΙΝΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RR. en bronze.

O. en argent.

O. en or.

Leur type ordinaire est un trophée.

CÆNACULA. Ce mot doit signifier dans le bail des *cabarets* (Voy. ce mot) d'Herculanum, les chambres des maisons publiques où l'on donnoit à boire & à manger. Nous rapporterons à cette occasion une inscription qui, à la vérité, est imprimée dans le Recueil de Gruter, mais sans indication du lieu où elle se trouve:

HUJUS. MONUMENTI. SI. QUA. MACERIA.
CLUSUM. EST. CUM. TABERNA. ET. CENACULO.
HIERODES. NON. SEQUITUR.
NIQUE. INTRA. MACERIAM. RUARI.
QUENQUAM. LICET.

Elle est fixée contre le mur d'une tour, au passage du fleuve Glarigliano, anciennement le fleuve Liris.

CÆNE; ile. ΚΑΙΝΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ile sont:

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Leur type ordinaire est un grifon courant.

CÆNEUS. Voyez CÆNÆ.

CÆPIO; surnom de la famille *SERPILLA*.

CÆRITES; les habitants de Cere dans l'Étrurie. Lorsque les Gaulois eurent pris Rome, les Romains se réfugièrent à Cere, & y transportèrent les vestales avec le feu sacré. Les *Cærites* firent plus que de les bien recevoir; ils poursuivirent les Gaulois, les défirent, & rapporteront une partie du butin que leur avoit fourni le pil-

lage de Rome. Feignant d'être reconnoissans de services aussi grands, les Romains accordèrent aux *Cærites* le droit de cité; mais ils mirent à cette faveur une restriction odieuse, en leur refusant le droit de suffrage dans les comices, & celui d'être élevés aux dignités de la République. Strabon (*lib. V*, p. 152) leur reproche ce raffinement d'ingratitude.

CÆRITES TABULÆ, étoient le tableau sur lequel les censeurs faisoient inscrire les citoyens qu'ils punissoient par la privation du droit de suffrage. On appeloit cette punition, *in Cærinum tabulas relatio*. Ce tableau portoit le nom des *Cærites*, parce qu'il contenoit les noms de ceux qui, perdant pour toujours ou pour un temps limité le droit de suffrage, ne jouissoient pas autrement de la cité, que les *Cærites*. Au reste, cette punition n'étoit pas la plus forte qu'infligeaient les censeurs. Il y avoit encore *relatio in aerarium* (Voyez *ÆRARII*), qui non seulement privoit le citoyen dégradé du droit de suffrage, mais encore de tous les avantages de la cité; ce qui le rendoit tributaire du fisc.

CÆRULEUS color. Voyez BLEU.

CÆSAR; surnom de la famille Julia.

CÆSAR: ce surnom de la famille Julia est devenu le nom propre d'un célèbre Romain, & le nom générique des empereurs & des princes romains. (Voy. CÉSAR.)

KAICAPEON, *Cæsarea*, *Césarée*.

Lorsque ce mot précède un nom de ville, il n'indique point quelque *Cæsare*, mais on tire (*ville de César*) dont cette ville se qualifioit. C'est ainsi qu'on lit sur les médailles de Cibre & de Tralles, KAICAPEON. KIBTPATON, & KAICAPEON. TPAAAIANON.

CÆSAR-AUGUSTA, dans l'Espagne.

C. A., dans une couronne.

C. C. A. *Colonia Cæsarea-Augusta*.

Cette ville a fait fraper des médailles latines en l'honneur d'Auguste, de Livie, d'Agrippa, de Tibère, de Germanicus, d'Agrippine mère, de Néron avec Drusus, de Caligula.

Pellerin a restitué à *Cæsarea-Augusta* de Phénicie, celles qui ont C. A. ou des époques; & il ne lui laisse que C. C. A.

CÆSAREA-AUGUSTA, de Phénicie.

C. A. *Cæsarea-Augusta*.

Pellerin a restitué à cette ville des médailles frappées en l'honneur d'Auguste & d'autres empereurs, portant ces deux lettres initiales avec des époques. Vaillant les avoit attribuées mal-à-propos à *Cæsar-Augusta* d'Espagne.

CÆSAREA - GERMANICIA, dans la Syrie. KAICAPEIAC TEPMANIKHC. & TEPMANIKON.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales grèques en l'honneur de M. Aurele, de Commode, de Sévère, de Donna, d'Élagable, de Mamée, de Philippe jeune, d'Hadrien, de Diaduménien, d'Alex. Sévère, de Valérien.

CÆSARÉE,

CESARÉE, en Bithynie, KAICAPEIAC.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

O. en or.

O. en argent.

RRRR. en bronze.

Leur type ordinaire est une flèche.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur d'Auguste, de Néron. Vaillant lui en a mal-à-propos attribué une de Caracalla.

CESARÉE, près du mont Argœus dans la Capadoce, KAICAPEON TON PROCAPIAID.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur d'Antonin, de M. Aurele, de Vêrus, de Septime-Sévère, de Caracalla, &c. . . jusqu'à Trébonien-Galle.

CESARÉE, près d'Anazarbus en Cilicie, KALCAP. TON. PROCA. TON. ANAZAP.

Hunter possédait une médaille de bronze portant cette légende, &c. pour les deux types, deux têtes de femme voilées, que M. Combe attribue à cette *Cesarée*.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur de Néron (Eckhel) d'Antonin, de M. Aurele avec Vêrus.

CESARÉE, dans la Palestine, KAICAPEON & KAICAPEIAC. AIBANOT.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur d'Auguste, de Lucius-César, de Caligula, de Claude, de Messaline, de Néron, d'Alexandre-Sévère, d'Antonin, de M. Aurele.

Vaillant lui a attribué mal-à-propos les médailles latines de *Cæsaria* du Liban. (Voyez sur cet objet Pellerin, Eckhel, &c.)

On ne trouve que très-rarement des noms de magistrats sur les médailles impériales de Palestine.

CESARÉE près du Liban, dans la Phénicie.

COL. CÆSARIA. LIB. ΦΛΑ. Colonia Cæsaria Libani Flavia.

COL. PR. EL. AUG. CÆSAR. Colonia Prima Flavia Augusta Cæsarea — C. A. C. Colonia Augusta Cæsarea.

Cette colonie romaine a fait frapper des médailles latines en l'honneur de Titus, de Trajan, d'Hadrien, d'Antonin, de M. Aurele, de Faustine jeune, de Vêrus, de Commode, de Sept. Sévère, de Domna, de Caracalla, de Macrin, de Diadumène, d'Élagabale, d'Alex. Sévère, de Dèce, d'Héliogabale, de Volusien, de Philippe-Père, d'Annia-Faustina, d'Étracille, d'Hérennius, de Tréb. Gallus, de Valérien.

CESARÉE, près du mont Panjus, dans la Samarie, KAICAPEIAC. CEBACTHC. & KAICAPEIAC. HANAIAC.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques avec son époque, en l'honneur de M. Aurele, de Lucille, de Commode, de Sévère, de Domna, de Caracalla, de Géta, de Sévère.

Antiquité, Tome I. — voir les autres volumes.

CÆSERNIA ; famille romaine dont on a des médailles.

RRR. en bronze grec.

O. en or.

O. en argent.

CÆSIA ; famille romaine dont on a des médailles :

RRR. en argent.

O. en bronze.

O. en or.

CÆSITIUS color. Voyez BLANC.

CÆSIUS color. Bleu clair, opposé à *Caruleus color*, bleu foncé. Minerve est surmontée en grec *ϕανωμένη* ; ce mot est traduit dans les auteurs latins par *oculis caesis*, aux yeux bleus.

Quelques philologues ont dérivé *Cæsius*, de *caedes*, carnage, &c. ils assurent que cette couleur dans les yeux annonçoit un caractère sanguinaire, sans en déterminer la nuance. On sent combien est frivole une explication aussi vaine.

CÆSO & CÆSAR ; surnoms de ceux qui avoient été tirés du ventre de leur mère par une incision latérale. Plin (VI, 9) *primus Cæsar a caesæ marris utro dictus ; quæ de causa Cæsones appellati*.

CÆSONIUS ; surnom de la famille CALPURNIA.

CÆUS ; un des enfans de la Terre qui entreprenent de détruire Jupiter.

CAIA. Toutes les femmes romaines étoient appelées *Caia* dans les cérémonies des mariages. Festus nous en apprend la raison. „ La femme, dit-il, de Tarquin l'Ancien, qui s'appela d'abord Tanaquil, porta à Rome le nom de *Caia Cæcilia*. Sa sagesse & son habileté dans les ouvrages de laine étoient si renommées, que les femmes romaines portoient dans les jours du mariage son nom *Caia*, comme un nom d'honneur prélagé. „ *Caia Cæcilia appellata est, ut Romanæ venit ; quæ antea Tanaquil vocitata erat, ut Tarquinii Prisci, Regis Romanorum ; quæ tanta probitas fuit, ut id nomen omnibus bonæ causæ frequentius nuberetur ; quam summæ asseverant sanctissimæ fuisse*.

Quoique l'on trouve sur plusieurs monumens le nom de *Caia* exprimé par cette sigle *♀* suivie de *libertus*, ou *L*, *Castalius* (adv. *Femin. Prænom. Affert.*) assure que ce nom n'a jamais désigné quelques femmes appelées *Caia*, mais qu'il étoit générique dans les inscriptions, & qu'il y désignoit ordinairement toutes les femmes qui avoient donné la liberté à l'affranchi dont parloit l'inscription. Par exemple, *C. CÆCILIVS D. L. L. ENOS*. Il seroit en effet impossible d'expliquer sans cette supposition, la raison pour laquelle on ne trouve presque jamais sur les marbres aucun prénom joint au nom des femmes.

CAIETE, nourrice d'Énée, suivit ce prince dans ses voyages, & mourut en arrivant en Italie. Énée lui éleva un tombeau sur la côte de la grande Hespérie, dans l'endroit où est aujourd'hui

AAAA

Gaïte, en latin *Gajeta*, qui a pris son nom de la nourrice d'Énée.

CAILARUS. Muratori (*Diastib. col. 63 du Thes. infer.*) rapporte l'inscription suivante trouvée à Arles :

EX IMPERIO
TATTIUS QUARTUS
CALABRO V. S. L. M.

Le baron de la Bstlie croyoit que *Cailarus* venoit de *cail-ard*, ou *gail-ard*, qui, dans l'ancienne langue commune aux Gaulois & aux Germains (sans la différence des dialectes), vouloit dire *gras pâturage*. Ce seroit le dieu qui faisoit engraisser les moutons.

CAILLER le lait. Les Grecs assurent qu'ils devoient à Aristée, fils d'Apollon & de Cyrene, le moyen de faire cailler le lait.

CAILLES. Les Phéniciens offroient à Hercule des *cailles* en sacrifice, & disoient que cette nourriture venoit de ce que ce héros ayant été tué par Typhon, Jolais lui rendit la vie avec l'odeur d'une *caille*.

Latone, persécutée par Junon, fut changée par Jupiter en *caille*, afin qu'elle pût se rendre dans l'île de Délos.

Servius (*111, Énéid.*) dit qu'Astérie, sœur de Latone, fut aussi métamorphosée en *caille*.

CAIUS CÉSAR; fils aîné d'Agrippa.

CAIUS CÉSAR AUGUSTI FILIUS
PONTIFEX CONSUL.

Ses médailles sont :

O. en or & en argent, ni en G. B. de coin romain.

RRR. en M. B.

RR. en P. B.

RRR. en G. B. de Colonies, avec sa tête & celle de Lucius, son frère.

RR. en M. B. avec les mêmes têtes.

RR. en P. B.

RR. en P. B. grec.

RRR. en M. B. d'Égypte, au revers d'Auguste.

CAIUS (CALIGULA). Voyez ce mot.

CALABIS. Meursius, dans son traité intitulé *Orchestra*, dit que *calabis* étoit une chausse & une danse des Laconiens, qui étoient en usage dans le temple de Diane Désthéride.

CALABRA-CURIA. Voyez CURIE.

CALACTA, en Sicile. KAAAKTINON.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

C. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Leurs types ordinaires sont :

Un chonette. — Un rathu. — Une lyre. — Un caducée.

CALAGURIS, en Espagne.

MY. CAL. IUL. Municipium Calaguris Julia.

MY. C. T. Municipium Calaguris Julia.

NASSICA; surnom; d'un Selpion que portoit ce municipe.

Il a fait fraper des médailles latines en l'honneur d'Auguste, de Tibère. C'est aujourd'hui Calahorra. Voyez ce mot.

CALAHORRA; ville d'Espagne sur l'Ébre. C'est l'ancienne Calaguris, dont les médailles font l'objet de l'article précédent. Elle est célèbre par le séjour du grand Sertorius, par le choix de ses troupes, & par ses belles actions. On y trouva, en 1707, l'inscription suivante; elle conserve la mémoire d'un officier né à Calahorra, qui se crut obligé par les liens de l'amitié & du serment, de mourir & de se dévouer aux mânes de ce fameux général :

D. M.
Q SERTORIO
ME BREBICIUS CALAGURITANUS DEVOVI
ASINTEATVS BELIGIONEM ESSE
NO IUSLATO
QUI OMNIA
CUM DIIS IMMORTALIBUS
COMMUNIA MAREAT
ME INCOLUMEM
RETINERE ANIMAM
VALE VIATOR QUI HAC LEGIS
ET MEO DISCE EXEMPLE
FIDEM SERVARE
IPSA FIDES
ETIAM MORTUIS PLACET
CORPORI HUMANO EXUTIS.

Mahuet, s'avant acquiescé de l'académie des inscriptions & belles lettres, traduisit ainsi cette inscription singulière. « Je, Brebicius, natif de Calahorra, me fais immoler aux mânes de Quintus Sertorius, m'étant fait un scrupule de religion de vivre après la mort de ce grand homme, qui étoit semblable en toutes choses aux immortels. Adieu, passant; toi qui lis ces mots, apprends à mon exemple à garder ta foi; les morts, quoique dépouillés de leurs corps, ne laissent pas d'être touchés de cette vertu. » Ce généreux dévouement ne surprendra plus, quand on lira dans Anla Gelle qu'aucun Espagnol ne déserta de l'armée de Sertorius, quelques délavantages qu'il eut ce général; au lieu que les Romains l'avoient souvent abandonné.

CALAIS & ZÉTHES étoient deux jumeaux, & les premiers nés du mariage d'Orithye avec Boree. Quelques auteurs ne les font naître qu'après trois filles. Ils furent du nombre des Argonautes, & rendirent un grand service à leur beau-frère Phinée; ils donnèrent la chasse aux harpies, qui le tourmentaient. Ces moutres eurent tout ce que l'on portoit sur la table; & 6 elles y faisoient quelque chose, elles l'infestèrent d'une

peauveur horrible. Les Boréades, ou fils de Borée, les poursuivirent jusqu'aux îles Strophades, où ils les eussent tués, si une voix inconnue ne leur eût défendu de la part des dieux. Leur poursuite fut d'autant plus vive, qu'ils avoient des ailes comme leur père. Hercule les tua dans l'île de Ténos, aux obsèques du roi Pelius, parce que ces héros prirent le parti de Thyphs, pilote du navire Argo, contre Télémaque, qui vouloit que l'on attendît Hercule descendu à terre pour chercher Hylas. Les dieux les changèrent en ces vents qui, pour l'ordinaire, précèdent de huit jours le lever de la canicule. D'autres ont dit qu'ils furent inhumés, & que l'on voyoit leur sépulchre s'ébranler au souffle de leur père. Voyez BORÉE, HANPIRE, ORITHYÉ, PHÉNÉE.

CALAMINE, pierre qui contient de la chaux de zinc, & qui, mêlée avec le cuivre rouge, produit le laiton. Il est certain que les anciens en faisoient usage, puisqu'ils fabriquoient le laiton; mais il est certain aussi qu'ils employoient la calamine sans savoir qu'elle renfermât aucune substance métallique.

CALAMISTRUM. Voyez *FER À FRISER*.

CALAMISTRO *Anc.* (A). Maratori (991, 2. *Thes. infer.*) rapporte l'inscription suivante :

D. M.
CORNELIAE. A. L.
A. CALAMISTRO
V. A. XXX. M. V.

Cette afranchie d'une impératrice étoit la coiffeuse; car on explique *calamistrum*, par *fer à friser*. **CALAMUS**. Ce mot désignoit un jonc ou roseau; c'est pourquoi les anciens l'appliquoient aux sîtes, aux roseaux avec lesquels ils écrivoient, aux roseaux qu'ils enduisoient de glu pour prendre les oiseaux, à la canne à sucre, & enfin à plusieurs autres végétaux de l'espece des joncs. Nous ne devons parler que des trois premières acceptions du mot *calamus*.

Les premières sîtes étoient de simples roseaux réunis avec de la cire: on les appelle encore *synges de Pan*, du nom de leur inventeur. À ces roseaux grêles succédoient les os des animaux, le bois, le buis en particulier & l'ivoire. Mais les poètes conservèrent souvent aux sîtes le nom de la première substance dont elles avoient été fabriquées, ils les appellerent *calami*. Tel fut Virgile (*Ecl. vi, 69*) :

*Hoc tibi dant calamus: en accipe, Musæ
Aspera quæ ante feni, quibus ille solebat
Cantando rigidas deducere moribus ornas.*

Tel fut aussi Némésien (*Ecl. i, 3*) :

*Incipit, si quid habes gracili sub arundine cormen
Compotitum. Nam te calamus insulare labello
Pan docuit.*

CALAMUS aucupatorius. Voyez *GLAUCUS*.

CALAMUS, ou roseau à écrire. La canne, le *calamus* ou le roseau, *arundo*, *juncus*, fut l'instrument ordinaire des écritures faites avec des liqueurs, long-temps avant qu'on se servît de plumes. On en trouva deux dessinés dans la planche IV de la nouvelle Diplomatique, sous les nombres XVII & XIX. L'Égypte fournissoit beaucoup de ces joncs ou roseaux. *Dat chartis habiles calamus Ægyptiaca tellus*, dit (*l. 14, Épig. 34*) Martial. Perse (*Satyr. 111, 10*) a décrit les défauts du *calamus*, qu'il appelle *nodosa arundo*. Les Grecs des bas siècles continuoient de se servir de cannes qu'ils tiroient de la Perse. Encore aujourd'hui les Orientaux Grecs, Turcs, Persans, &c. font le même usage de ces cannes. Ils les recueillent en Mars vers Aude, le long du golfe Persique, & les laissent durcir pendant six mois dans le fumier. C'est-là que ces roseaux se couvrent d'un beau vernis noir & jadis qui les fait rechercher particulièrement. Du temps de pline, on donnoit la préférence au *calamus* d'Égypte, de Cande, & du lac Anaïs en Asie. L'espece de roseau que Linschot & Acosta nomment *bambu* ou *mambu*, sert aussi aux Indiens de plume à écrire: ils coupent ce roseau de la longueur & de la largeur de nos plumes; il en taillent le bout & le fendent.

L'usage de ces roseaux, & l'endroit de Perse cité plus haut, indiquent clairement que les anciens fendoient leur *calamus* comme nous faisons les plumes. En voici la preuve dans ce vers du satyrique (*Perf. 111, 13*) :

Dilutus querimur geminis quod fistula guttas.

D'ailleurs ils sont appelés dans une ancienne épligramme *καλαμὸν ποικυλῆς, roseaux fendus dans le milieu*.

On trouve en abondance auprès de Damiette le roseau, *calamus*, dont les Orientaux se servoient & se servent encore pour écrire. Sa tige mince porte des feuilles longues & étroites, qui retombent avec grâce, & des rameaux délicés qui se couvrent de fleurs blanches.

CALAUTICA ou **CALAUTICA**: coiffure qui couvrait la tête des femmes du temps de Clodius. C'est tout ce que l'on en sait; & Cicéron seul en a parlé: *Tunc cum vincieretur pedes fasciis, cum calauticam capitis accommodaret?* (*in Clodium*).

CALAOIDIES: sîtes qu'on célébroit dans la Laconie en l'honneur de Diane, au rapport d'Hétychius.

CALASIRIS. } Hétychius dit que la *calasiris*
CALASSIS. } étoit une tunique à large bordure plissée, & il ajoute que ce nom désignoit aussi, selon plusieurs écrivains, une tunique de lin qui descendoit jusqu'aux talons. Eustathe (*Ilud. 11*) décrit la *calasiris*, une tunique de lin dont se serv-

AAAa ij

voient les prêtres. Ce sont aussi les expressions d'Hérodote (lib. 2).

Le lin dont il est parlé dans tous ces textes, est le *byssus* des anciens, c'est-à-dire, le coton. Les prêtres portoient la *calasiris* seule dans les temples; mais les autres Égyptiens mettoient un manteau de laine blanche par-dessus la *calasiris*: On remarque sur le sein & sur les épaules du pied des lis du capitole & d'autres statues égyptiennes, les plus légers qui annoncent la *calasiris*. Ils sont si fins & si peu sentis, que l'on en peut conjecturer hardiment la finesse de ce vêtement.

On donna depuis par extension le nom grec de la *calasiris*, καλαρίσις, à la tunique ample des chevaliers, selon Hétychius: ιπποκρίσι καὶ καλαρίσι γυναικῶν.

Festus parle d'une *calassis*, qu'il confond d'abord avec la *calasiris* des Grecs; & il ajoute: *Alii dicunt modum esse tunicae mulieris, quo convessa circa cervicem tunica summittitur*. Il dit ailleurs: *Calassis, tunica ad humeris non confecta*. Ces deux textes du même écrivain prouvent assez évidemment que la *calassis* étoit le.ncend qui réquilloit sur l'épaule la tunique des femmes, ou qu'elle étoit cette même réunion.

CALATHUS, καλάθος. Ce mot désignoit généralement un panier ou une corbeille. Tel étoit le *calathus* que portoit Cérès sur sa tête, & que l'on voit dans les types des médailles de Salomine, avec la légende CERER. AUG. : c'étoit le symbole de la fécondité de la terre.

Calathus désignoit aussi une coupe ou un vase dans lequel les bergers recevoient le lait qu'ils exprimoient des brebis & des vaches, & dans lequel on versoit le vin pour le boire. Martial a fait un distique très-agréable sur cette espèce de *calathus* (*Apophoreti* 97) :

*Not Satyros, nos Bacchus amat, nos etia tigris
Perfusus domini lambere dedit pedes.*

Pline compare le premier *calathus* à la fleur du lys qui va toujours en s'élargissant: *Ab angustis in latitudinem paulatim sese laxantis officio calathi*. Telles étoient les corbeilles que les Canéphores portoient dans les fêtes de Minerve, & qui renfermoient les choses sacrées destinées à ses mystères. Peut-être faudroit-il distinguer le *calathus* du modius, sur la tête des divinités de l'Égypte, par l'évasement du premier, & par le rétrécissement du second. Au reste, on aperçoit très-distinctement le *calathus* sur une médaille expliquée par l'abbé Fontenai (*Mém. Acad. des Belles Lettr. tom. 7*), où il est placé sur la tête de Minerve-Iliade.

CALATINUS; surnom de la famille *ATILIA*. On conjecture que ce surnom fut donné pour la première fois à A. Atilius, parce qu'on l'appela de la charue aux dignités de la République. Appeler s'exprimoit dans les premiers temps de Rome par le mot *calare*.

CALATOR. Les Romains se servoient dans les premiers temps du mot *calare* au lieu de *vacare*, appeler. De là vint le nom *calator*, qu'ils donnoient au valet des magistrats. Il étoit chargé d'appeler *calare*, les citoyens cités par eux. Des affranchis ne désaiguèrent pas d'en faire les fonctions: tel fut Cornus Epicanus affranchi, & *Calator* du Dictateur Sylla. (*Suet. Gramm. c. 12, n. 1.*)

On appela depuis *calator publicus*, celui qui exerçoit les fonctions de *calator* auprès de quelque ordre ou de quelque collège. Muratori (*Thef. infer. 322, 1*) en cite un exemple. Les prêtres avoient des *calatores* qu'ils envoyoient avertir le peuple de cesser les travaux, lorsqu'ils alloient offrir des sacrifices. On trouve dans Gruter l'inscription suivante, qui en fait foi :

VIMICIO OCTAVO. CALAT
VIL. VIR. EPULO. LIBERTO
OPTIMO. PATRONUS

Et dans Pannini :

Q. CARCILIO. FEROCI
KALATORI. SACERDOTII
TITIALIUM. FLAVIALIUM....

Calator étoit aussi chez les grands un esclave chargé d'inviter les convives de son maître. Plante (*Rud. 2, 35*) :

*Est-ne hic Trachalis, quem conspicio, calator
Pleusidippi?*

C'étoit enfin le nom d'un valet d'armée; comme nous le voyons dans le même comique. (*Merc. 2, 11*) :

*Egomus mihi comes, calator, equus, agas,
armiger.*

CALBEL. } Les bracelets militaires que
CALBIENSES. } portoient les triomphateurs, & que les généraux donnoient aux soldats, pour récompenser leur valeur, s'appeloient *calbi*. Festus nous l'apprend: *Calbeas armillos dicebant, quibus triumphatores utebantur, & quibus ob virtutem milites donabantur*.

On lit sur un autel du Capitole dédié au Soleil :

SOLI SANCTISSIMO SACRUM
TI CLAUDIUS FELIX ET
CLAUDIA BELPIS ET
TI CLAUDIUS ALPUS FIL. KORUM
VOTUM SOLVERUNT LIRENS MERITO
CALBIENSES DE CON. III.

Ces deux *Tiberius Claudius* avoient obtenu le

bracelet calbours, & ils s'en glorifioient sous le nom de calbinfes.

CALCEARIUM; étoit la somme légère que l'on donnoit aux troupes romaines pour se fournir de chaufures.

Si l'on en croit Hérodote (*II*, p. 140), les chaufures des rois d'Égypte étoient très-dispendieuses; car les revenus de la ville d'Anthylla étoient destinés à leur fournir le *calcearium*.

CALCÉDOINE. Les descriptions de la *Calcédoine* que nous trouvons dans les anciens sont si différentes les unes des autres, qu'on ne peut pas les rapporter à la même pierre. Celle que Pline nous a laissée, donne l'idée d'un grenat oriental, ou d'une améthyste. D'autres descriptions désignent l'onix ou la safre-onix.

On ne donne aujourd'hui le nom de *calcédoine*, qu'à une espèce d'agate de couleur de blanc lait, ou bleuâtre. Lorsque le bleu est très-foncé, on l'appelle assez improprement agate noire. Il faut distinguer soigneusement la *calcédoine* ou agate blanche bleuâtre, de l'agate blanche proprement dite.

CALCHAS, surnommé Thestorides, c'est-à-dire, fils de Thestor, qui fut un des Argonautes, passoit pour le plus éclairé des devins de son temps. Il savoit, dit Homère, le présent, le passé & l'avenir; & à cause des grandes connoissances dont Apollon l'avoit favorisé, il avoit été choisi pour conduire à Troye les vaisseaux des Grecs. Les anciens ne faisoient aucune expédition, sans avoir à leur tête quelques devins, dont ils suivoient les conseils, qui régloient toutes leurs entreprises, & qui avoient une très-grande autorité.

Calchas étoit dans l'armée des Grecs, grand-père & devin. Lorsque l'armée fut attaquée de la peste, on l'interrogea sur le sujet de la colere d'Apollon: craignant le ressentiment d'Agamemnon contre qui il alloit parler, il fit, avant de s'exprimer, jurer Achille qu'il le protégeroit contre la colere du roi; ensuite il déclara que la peste ne cesseroit que lorsque le roi auroit rendu au ministre d'Apollon, Chryseïs sa fille, qu'il retenoit dans sa tente. Agamemnon s'empara avec fureur contre *Calchas*: devin, lui dit-il, tu ne prédis que des malheurs, & tu ne m'as jamais rien annoncé que de flatteurs. En effet, *Calchas* lui avoit prédit, en Anolie, que le calme qui renverroit la flotte des Grecs dans le port, ne cesseroit qu'après qu'il auroit apaisé les dieux par le sang d'Iphigénie. Il avoit aussi prédit que la guerre de Troye dureroit dix ans; &, pour confirmer sa prédiction, il disoit avoir vu monter sur un arbre un serpent, qui, après avoir dévoré neuf petits nœux, en avoit aussi dévoré la mere, & avoit été ensuite changé en pierre.

Calchas défendit qu'on rendit au corps d'Ajax les honneurs du bûcher, parce qu'il s'étoit tué lui-même: il ordonna depuis que Polixene fût immolée aux mânes irrités d'Achille. En un mot, il ne se passoit rien de considérable dans l'armée

des Grecs, qu'on ne le consultât auparavant. Il avoit lu dans les destinées qu'il mourroit, lorsqu'il auroit trouvé un devin plus habile que lui; c'est ce qui lui arriva à Colophon, ville d'Ionie, où le devin Mopsos se montra plus habile dans l'art de prédire l'avenir. La Sibylle Lampos étoit fille de *Calchas*. On lui attribue quelques oracles en vers, & on la nomme aussi *Colophonienne*.

Homère semble avoir construit toute l'histoire fabuleuse de *Calchas* sur l'étymologie de son nom, qui est dérivé de *καλῶς*, *je médis*.

CALCHEDON, dans la Bithynie. ΚΑΛΧΑΔΩΝΙΟΙΣ, & ΚΑΛΧΑΔΩΝΙΩΝ.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales grecques en l'honneur de Trajan, de Plotine, d'Antonin, de M. Aurele, de Faustine jeune, de Vétus, de Commode, de Sévère, de Domna, de Géta, d'Élagable, de Sévère, de Gordien-Pie, de Tranquilline.

CALCIOPE, fille d'Aëtes, roi de Colchide, & sœur de Médée, épousa Phrixus, & en eut quatre enfans: Argos, Phrontis, Méléd & Cyllindrus. Son pere ayant fait assassiner Phrixus pour avoir ses trésors, *Calciope* chercha à dérober ses enfans à la fureur de leur grand-pere, en les faisant embarquer secrètement pour la Grece. Mais ils firent naufrage dans une île, où ils demeurèrent jusqu'à l'arrivée de Jason, qui les ramena en Colchide. Voyez PHRIXUS, JASON.

CALCUL, poids de l'Asie & de l'Égypte. Voyez CHALCUL.

CALCUL. Voyez ARITHMÉTIQUE.

CALCULARII. Voyez ESCAMOTIERS.

CALCULATOIRES, calculateurs, nom que les Romains donnoient aux maîtres d'arithmétique, parce qu'ils commençoient l'éducation des enfans en leur montrant à compter avec des jetons, appelés en latin *calculi*. Le mot *calculator* se trouve dans Martial (*x*, 62):

*Nec calculator, aut notarius velox,
Majore quisquam circulo coronetur.*

On le rencontre plus souvent dans les anciens jurisconsultes. Selon d'habiles critiques, il désignoit les maîtres d'arithmétique de condition libre; au lieu que par le mot *calculer* qui s'y rencontre aussi, on entendoit les esclaves ou les affranchis de nouvelle date, qui exerçoient la même profession. Tertullien appelle ces maîtres *primi numerorum arenarii*, peut-être parce qu'après avoir enseigné aux enfans la manière de compter aux jetons, ils leur enseignoient l'arithmétique, en traçant sur le sable les figures des chiffres, à la manière des anciens géomètres. Il y avoit ordinairement un de ces maîtres dans chaque maison considérable, & le titre de sa charge étoit *calculator*, *a rationibus*; c'est-à-dire, officier chargé des comptes & des calculs, ou *calculator*. On lit ce dernier dans l'inscription suivante trouvée à

Véronne (*Tir. Palms de Operi Serp.*) : v. v. v. CACILIUS. EMPIRIDIUS. VI. VIR. AUG. CALCULATOR. JUSTINUS. SALENUS. UZORL ET. SISI.

CALCULI, calculs, jetons. Le mot calcul vient du latin *calculus*, qui signifie une pierre, parce que les anciens se servoient de petits cailloux plats pour faire leurs supputations, soit des sommes multipliées ou divisées dans les comptes, soit en astronomie & en géométrie. De là vient que nous avons donné le nom de *calcul* aux sciences des nombres, à l'arithmétique, à l'algèbre. Les Romains s'en servoient encore pour donner les suffrages dans les assemblées & dans les jugemens; ils marquoient aussi les jours heureux avec une pierre blanche, *dies albo notanda lapillo*, dit Horace, & les jours malheureux par une pierre noire. Ils avoient emprunté la première de ces coutumes des Grecs, qui nommoient ces espèces de jetons naturels *ἄγροι*; c'étoient d'abord des coquilles de mer, remplacées depuis par des pièces d'airain de la même figure appelées *spondyles*.

Deux choses distinguoient les *calculi*; la forme & la couleur. Ceux qui portoit condamnation étoient noirs & percés par le milieu; les autres étoient entiers & blancs. L'abbé de Canaye dit (*Mém. de l'Acad. des Belles Lettres*, t. 1, C^o vi) qu'on pourroit regarder la prétention de percer les noirs, comme une preuve que les Arcopagites, qui s'en servoient, jugeoient pendant la nuit; car, à quoi bon percer les *calculi* noirs, si l'on eût pu voir les uns & les autres, & apercevoir par le secours de la lumière, la différence de leurs couleurs? au lieu qu'en jugeant dans les ténèbres, il est clair qu'on avoit besoin d'une différence autre que celle de la couleur & relative au tact, pour démêler les *calculi* de condamnation d'avec ceux qui marquoient l'absolution. On comptoit ces *calculi*, & le nombre des uns ou des autres décidoit pour ou contre l'accusé.

On se servoit aussi de *calculi* ou bulletins pour rimer les athlètes au sort dans les jeux publics, & pour les appeler. Voici comme la chose se pratiquoit aux jeux olympiques, au rapport de Lucien, dans son dialogue intitulé *Ἡρμιότιμος* ou *des Sœurs*. „ On place, dit-il, devant les „ juges, une urne d'argent consacrée au dieu en „ l'honneur de qui se célèbrent les jeux. On met „ dans cette urne des ballottes de la grosseur d'une „ fève, & dont le nombre répond à celui des „ combattans. Si ce nombre est pair, on écrit sur „ deux de ces ballottes la lettre A, sur deux „ autres la lettre B, sur deux autres la lettre I, „ & ainsi du reste. Si le nombre est impair, il „ y a de nécessité une des lettres employées qui „ ne se trouve inscrite que sur une seule ballotte; „ ensuite les athlètes s'approchent l'un après „ l'autre, & ayant invoqué Jupiter, chacun met „ la main dans l'urne, & en tire une ballotte. „ Mais un des malignophores ou porte-verges lui „ retenant la main, l'empêche de regarder la

lettre marquée sur cette ballotte, jusqu'à ce que „ tous les autres aient tiré la leur. Alors on des „ juges faisant la ronde, examine les ballottes de „ chacun, & appelle ceux qui ont les lettres sem- „ blables. Si le nombre des athlètes est impair, „ celui qui a tiré la lettre unique est mis en ré- „ serve pour se battre contre le vainqueur „.

On a trouvé quelquefois, on faisoit des fouilles dans des ruines antiques, des *calculi*; mais souvent on ne les a pas reconnus pour tels. C'est ce qui est arrivé, à notre avis, au savant comte de Caylus, au sujet de quelques morceaux d'émail trouvés en Égypte qu'il a pris pour des parures, & qui nous paroissent avoir servi de *calculi* ou jetons. „ Dans le nombre des petits morceaux, „ dit-il (*Réc. d'Antiq. vi*, pl. 7, n. 3), ou de la petite collection que j'ai achetée à Marseille, j'ai trouvé environ cinquante pièces de porcelaines plus ou moins fines, mais toutes recouvertes d'un émail bleu ou vert. Ce n'a représenté une vingtaine de morceaux de différents temps; mais, comme il est aisé de le croire, leur travail, qui n'est point également bon, est plus ou moins conservé, d'ailleurs leur grandeur est variée. Celui-ci est destiné dans la grandeur exacte (sept lignes de diamètre); il y en a qui sont d'un tiers plus grands, d'autres d'un tiers plus petits; ils présentent tous d'un côté la tête d'un Bacchus, & de l'autre, ce que l'on regarde avec raison sur les médailles égyptiques comme la poupe d'un vaisseau, c'est du moins ce que l'on peut juger avec la plus scrupuleuse attention; j'en ai d'autant plus apporté, que tous ces morceaux étant percés dans leur épaisseur, & n'ayant pu avoir d'autre destination que celle de servir aux parures du peuple, dès-lors il est difficile de croire que ce même peuple superstitieux ait pu porter avec une sorte d'apparat des objets profanés, comme on fait que tout ce qui concernoit la mer étoit en horreur dans un temps même très-ancien; mais soit que la même raison que l'on donne au revers des têtes de Bacchus, c'est-à-dire, que l'on vouloit prouver que ce prince étoit venu par mer, soit que les Égyptiens donnaient une autre valeur à ce symbole, on ne peut aller contre des faits, & ces faits produisent en ce cas non seulement la singularité, mais l'embaras „.

Il dit encore un peu plus bas (*ibid.* pl. 4, n. 4) : „ Plus d'une trentaine d'autres morceaux de même „ matière, également percés pour être enfilés, & de „ toutes sortes de grandeurs, portent dessus comme „ dessous la figure de cet X, ou de cette croix dont „ les traits sont doubles. La variété des formes lon- „ gues, carrées, rondes, dentelées, qui ne laissent „ aucun doute sur la perçure, confirme l'usage „ de ces colliers à plusieurs rangs, & de ces bra- „ celets multipliés que le peuple ne pouvoit porter „ aussi riches que ceux qu'on a vus sur les repré- „ sentations de quelques prêtres d'un état supérieur „ mais qui le satisfaisoit toujours dans la généralité „ de la mode. Je dois cependant dire que, selon

Murus Apollo, cette marque X a toujours valu 10. Cette omiffion & cette durée dans un chiffre convenu font bien fingulieres.

Quoi qu'il en foit des *calendi* du fomme de Caylus, il eft certain que l'on a trouvé dans les fouilles faites par fen M. Grignon, entre Joinville & Saint Dizier, dans les ruines d'une ville Gauloife foumife aux Romains, deux ou trois cents morceaux d'ivoire ou d'os, ronds, & refsemblant aux jetons modernes, excepté leur épailfeur & leur forme un peu convexe. On ne doutera pas qu'ils ne foient les véritables *calendi* des anciens.

Sur un bas-relief du Capitole, on voit Trajan & Plotine. Auprès d'eux eft un jeune homme tenant un *abaque*, fur lequel font placés un premier rang de fept jetons, un fecond d'un feul qu'il paffe avec l'index de la main droite, & un troifieme réduit à fix jetons, parce qu'il en a avancé un qui forme le fecond rang.

CALCULI, jeu. Voyez DAMES.

CALCULONES. Voyez CALCULATORS.

CALDARIA, } étuve fèche des Thermes.

CALDARIUM, }

Voyez ÉTUVER.

CALDUS; farnum de la famille CELLA.

CALECHE, ou CABRIOLET, voiture à deux roues. Les monuments anciens nous ont confervé trois *caleches* tirées par un feul animal. La premiere a été publiée par le marquis Maffei; la feconde eft fur un ancien monument de la ville de Metz; & la troifieme trouvée dans le royaume de Naples, a été publiée par M. Bulifon. On ne fait quel eft l'animal attelé à cette derniere. Les deux autres font tirées chacune par un cheval. Ces *caleches* ne diffèrent des nôtres, que par la forme du fiège fur lequel l'homme eft affis: il eft rond.

On a trouvé dans les peintures d'Herculanum, des *caleches* qui refsemblent à nos chaifes de poftte, & font attelées de deux chevaux. Le conducteur eft affis fur le cheval de volée, c'eft-à-dire, fur le cheval qui ne porte pas le brancard.

CALEÇON. Voyez CHAUSSES.

CALENDARI (crator).

CALENDARIO (a). } Voy. KALENDARIUM.

CALENDARIS. Junon étoit ainfi nommée, parce que les calendes de chaque mois lui étoient confacrées, & qu'on lui offroit alors des facrifices. Ovide le dit (*Fafl. I, v. 35*) :

Vindicta Aufonia Junonis cura calendae.

CALENDAS. C'eft ainfi que les Romains nommoient le premier jour de chaque mois, qui étoit confacré à Junon. Ce nom venoit du vieux mot latin *calare*, *appeler*, formé lui-même du gree *καλέω*, *appeler*; parce que le premier jour de chaque mois, il étoit d'ufage que le pontife annonçât à haute voix quel jour feroient les fêtes, le cinq ou le fept du mois. L'origine de ce nom

étoit différente felon Macrobe (*Sat. lib. I, 25*); il la dérive de l'ufage où étoit le pontife d'obferver l'apparition de la nouvelle lune pour l'annoncer au peuple, ce que l'on appelloit *calare*.

Les *calendes* étoient l'époque des priemens; c'eft pourquoi Horace les appelle *triftes & inconmodas*.

On les comptoit en rétrogradant; en forte que le 14 de décembre, par exemple, étoit désigné par ces mots XIX. KAL. JAN. ou *decimo nona ante kalendas januarii*. Pour exprimer le quantième des *calendes* en jours modernes, il faut chercher quel nombre de jours il relie dans le mois dans lequel on eft, & ajouter 2 à ce nombre; & réciproquement on fouftraie 2 au lien d'ajouter, pour trouver le quantième du mois exprimé en *calendes*.

Par exemple, fi l'on parle du vingt-deuxieme avril, on eft au 10 des *calendes* de mai; car Avril a 30 jours; de 30 diet 22, relie 8, qui, joint aux 2 à ajouter, donne 10. Réciproquement pour le 10 des *calendes* de mai, retranchez ces 10 des 30 jours du mois d'avril, & ajoutez 2 au relie 20, vous aurez le vingt-deuxieme d'avril.

Quelques Grecs, ignorant l'étymologie du mot *calendes*, imaginoient que fous un des Antoinis qu'ils ne défont pas, il y eut une grande famine à Rome; que trois hommes nommés *Calendus*, *Nonus* & *Idus*, nourirent la ville, l'un pendant dix-huit jours, le fecond pendant huit, & le troifieme pendant quinze jours. Ils ajoutèrent qu'en mémoire de ce bienfait on donna leurs noms à autant de jours du mois qu'il s'en étoit écoulé pendant que chacun d'eux avoit nourri le peuple romain. On lit cette fable dans Tzetzes. (*Chilad. II, Hift. 6, 7 & 8*). Il eft étonnant que des Grecs aient pu avoir une opinion fi abfurde; car long-temps avant les Antoinis, le mot *calenda* étoit en ufage, & ils auroient pu le voir dans Cicéron, dans Horace, dans Ovide, &c.

Les Grecs n'avoient point de *calendes*; de là vint le proverbe qui renvoyoit aux *calendes* grecques, les chofes qui ne devoient jamais arriver. CALENDRIER des Egyptiens. Voyez ANNÉE & MOIS de Egyptiens.

CALENDRIER des Romains. Voyez ANNÉE des Romains; & l'article CALENDRIER du Dictionnaire des Mathématiques de cette Encyclopédie méthodique, qui ne nous laiffe rien à dire fur cet objet.

CALENDRIERS néceffaires à la Chronologie depuis la naiffance de Jéfus Chrift. Il eft de la plus grande importance pour la vérification des dates exprimées dans les chartres & les manufcrits, de pouvoir trouver fûrement & avec facilité une année quelconque, ou un jour quelconque de cette année, fous toutes leurs dénominations, & relativement à toutes les différentes efpeces de calculs. Les favans auteurs de l'Art

de vérifier les dates, on ont fourni les moyens dans leurs *calendriers solaire, lunaire, & dans leur grande Table chronologique*. Nous transcrivons ici ces deux *calendriers* avec leurs explication & usage. L'on trouvera leur *Table chronologique* à son rang.

CALENDRIER SOLAIRE PERPÉTUEL,

Tiré de l'Art de vérifier les dates.

Avertissement.

Les sept lettres dominicales ont, avec les 35 Plâques, le même rapport qu'elles ont avec tous les dimanches de chaque année, de manière que partageant entr'elles ces Plâques en nombre égal, elles leur assignent à chacune, avec le secours du terme pascal, la place qui leur convient. Ce sont par conséquent 5 Plâques pour chaque lettre dominicale, puisque c'est le quotient, ou le résultat de 35 divisé par 7. Les fêtes immobiles ont pareillement une liaison si intime avec ces mêmes lettres, qu'elles en suivent le cours pour les jours de la semaine, que ces fêtes parcourent d'année à autre. Ainsi sous chaque lettre dominicale, faisant d'abord une colonne des jours du mois, une seconde des jours de la semaine, une troisième des fêtes immobiles, ou fixées à certains jours du mois; rangeant ensuite les 5 Plâques appartenantes à cette même lettre; les rangeant, dis-je, avec les fêtes mobiles qui en dépendent, sur cinq autres colonnes, je réduis par-là cinq *calendriers* à un seul, & conséquemment les 35 au nombre de 7. L'ordre de ces 7 *calendriers* sera l'ordre rétrograde des 7 lettres dominicales. J'appellerai le premier le *calendrier G*, parce qu'il aura cette lettre pour caractère; je nommerai le second le *calendrier F*, pour la même raison, & ainsi des autres. Voilà tout le mécanisme du *calendrier perpétuel*. Il est simple, il est court, il a, comme on le verra ci-après, l'avantage d'être plus afforté aux différentes espèces d'années, & aux divers commencemens qu'on leur donne.

La manière de s'en servir est facile. Chacun des 7 *calendriers* est comme divisé en deux parties, celle des fêtes immobiles, ou fixées à certains jours du mois, & celles des fêtes mobiles. On peut le consulter à part sur les premières ou sur les secondes, ou le consulter sur les deux ensemble. N'avez-vous besoin de connaître que les jours de chaque semaine où tombent les fêtes immobiles de telle année? Voyez à la table *chronologique* la lettre dominicale qui correspond à cette année; ou s'il y a deux lettres, comme dans les années bissextiles, prenez la seconde; & passez au *calendrier* qui en porte le nom; la colonne des fêtes fixées vous donnera ce que vous cherchez. Voulez-vous savoir, par exemple, quel jour de la semaine tombera la Pu-

rification en 1786? Voyez à la table *chronologique* quelle est la lettre dominicale de cette année; vous trouverez A. Cherchez ensuite la Purification dans le *calendrier* qui porte le nom de cette lettre, & vous trouverez qu'elle tombe un jeudi.

À l'égard des fêtes mobiles, ce n'est pas assez de la lettre dominicale; il faut y joindre le jour de Plâque. Par exemple, je veux savoir quand arrivera la Pentecôte en 1787, suivant le nouveau style, je consulte la Table *chronologique* & j'observe, 1°. la lettre dominicale qui est G; 2°. le jour où Pâque tombe cette année; c'est le 8 avril. Je passe ensuite au *calendrier G*, où je trouve dans la troisième colonne des Plâques, la Pentecôte au 27 mai. Autre exemple: il est question de savoir quel quatrième arrivera l'Ascension 1788. Cette année est bissextile, comme on le voit par les deux lettres dominicales FE, qui lui correspondent. Je vais donc au *calendrier E*, après avoir observé que Pâque en 1788, tombe le 23 mars; & j'y trouve dans la colonne de Plâques tombant le 23 mars, l'Ascension au premier mai.

Ce *calendrier* s'ajoute on ne peut mieux aux différentes espèces d'années, & aux divers commencemens qu'elles peuvent avoir. En effet, pour suivre le cours d'une année qui n'a pas le même commencement que la nôtre, ou qui est d'une autre nature, il faut avoir sous les yeux deux *calendriers* qui se rapportent à deux années consécutives. Par exemple, pour avoir toute la suite d'une année, commençant à Pâque, il faut consulter & le *calendrier* où elle commence, & celui où elle finit; or, rien n'est plus aisé dans notre plan. Les sept lettres dominicales répondant à un pareil nombre d'années consécutives, la même correspondance doit se rencontrer dans les sept *calendriers* qui sont dressés sur ces lettres; c'est un cycle qui se répète sans cesse. Il n'y a d'interruption dans cet ordre, que lorsqu'on passe d'une année commune à une année bissextile. Alors il faut sauter un *calendrier*, pour avoir celui qui conviendrait à la dernière. Des exemples vont rendre sensible ce que nous disons. Je veux connaître toute la suite de l'année 1494, à prendre son commencement du jour de Pâque, comme on faisoit alors en France. Ce sont les deux *calendriers* consécutifs E & D, avec les Plâques du 30 mars & du 19 avril, qui doivent régler mon opération. Je la fais de suite, & suis rapidement ce qu'il me plaît, pourvu que je retienne ces quatre points, ou qu'après avoir trouvé ces deux Plâques en question, j'aie soin de les marquer comme les deux termes de l'année que je dois parcourir. Mais si la même sorte d'année, telle qu'une année commençant à Pâque 1499, s'étendoit sur deux des nôtres, dont la dernière fût bissextile; en ce cas, après avoir commencé l'opération sur le *calendrier F*, qui est celui de 1499, il faudroit l'achever, non sur le *calendrier E*, qui

suit

suit immédiatement, mais sur le calendrier D, auquel se rapporte l'année bissextile 1500. Ce que nous disons des années commençant à Pâque, doit s'appliquer à toutes les espèces d'années chrétiennes, qui ont un autre commencement que le premier janvier.

La chose est également facile, lorsqu'il s'agit d'une année différente par la nature des années chrétiennes. La seule lettre dominicale suffit alors parce qu'on n'a besoin que de deux colonnes des jours du mois & des jours de la semaine, ou fêtes, dans les calendriers qu'il faut consulter. Prenons pour exemple la première année de l'Hégire; elle commence un vendredi 16 juillet, de l'an de Jésus-Christ 622. Cette année chrétienne 622, a pour lettre dominicale C, & la suivante est une année commune; cela me suffit. Je vais au calendrier C, sur lequel je suppose mon année arabe, depuis le 16 juillet jusqu'au 31 décembre, après quoi je passe au calendrier suivant, où je continue mon calcul jusqu'au 4 juillet, terme de la première année de l'Hégire. Il est cependant nécessaire de se rappeler ici la méthode que nous traçons à l'article de l'ère de l'Hégire, pour en combiner les années avec les nôtres, & de faire usage de la table que nous y avons jointe. Il faut observer encore que pour combiner une année arabe avec deux années correspondantes de Jésus-Christ, dont la dernière est bissextile, l'opération se peut se faire sur deux calendriers consécutifs. C'est la même cas dont on vient de parler sur les années chrétiennes, qui n'ont pas le même commencement que la nôtre. Il faut donc alors, comme on l'a dit, sauter un calendrier, & passer d'un premier à un troisième. J'ai, par exemple, à calculer l'année 1198 de l'Hégire, sur les années de Jésus-Christ 1783 & 1784, qui lui correspondent. Après avoir commencé ma supputation sur le calendrier E, qui est celui de 1783, je vais l'achever, non sur le calendrier D, qui suit immédiatement, mais sur le calendrier C, qui vient après celui-ci; parce que l'année bissextile 1784, a pour lettres dominicales D C, dont la dernière marque le calendrier propre à cette année. L'opération même peut se faire aussi facilement que si les deux calendriers étoient contigus, lorsqu'on fait seulement que la seconde des deux années est bissextile, sans s'embarasser de la double lettre dominicale qui la caractérise. Ainsi, connaissant par la table chronologique, que l'année 1783 est commune, & de l'année 1784 bissextile, je consulte d'abord le calendrier de la première; après quoi sautant le calendrier suivant, je prends celui qui lui succède, pour avoir la suite de l'année 1198 de l'Hégire.

Tout s'arrange donc, tout se combine dans ce calendrier avec la plus grande facilité. Il s'adapte de lui-même à toutes les espèces d'années lunaires, solaires, chrétiennes, juives, arabiques, persanes, égyptiennes, &c. en sorte que le titre

Antiquité, Tome I.

d'universel ne lui convient pas moins que celui de perpétuel.

Des Lettres Dominicales.

Encore une ou deux observations sur les lettres dominicales. Quoiqu'elles se suivent d'année à année dans l'ordre rétrograde, cependant elles roulent entr'elles sur chaque jour de la semaine dans l'ordre direct, comme on le voit dans nos sept calendriers. L'un est la suite de l'autre. Par exemple, si la lettre du dimanche est A, celle du lundi sera B, celle du mardi C, & ainsi de suite. De là il résulte que l'année commence toujours par un A, quelle que soit la lettre du dimanche. Cela étant, pour savoir quel jour de la semaine a commencé ou commencera telle année qu'on voudra, il n'est besoin que de la lettre dominicale de cette année; ou, si elle est bissextile, de la première des deux lettres dominicales qui lui appartiennent. Je veux connaître, par exemple, la jour initial de l'année 1770; j'examine la lettre dominicale de cette année qui est G, & j'en conclus que cette année commence par un lundi, parce qu'il y a sept lettres dans l'ordre direct, depuis A jusqu'à G, inclusivement.

Comme la lettre dominicale sert à faire connaître le jour initial de l'année, celui-ci réciproquement est propre à indiquer la lettre dominicale. Par exemple, je fais que l'année commence par un dimanche; j'en conclus que la lettre dominicale est A, parce que l'année débute toujours, comme on l'a dit, par cette lettre. Si je vois un lundi marqué pour le jour initial de l'année, j'en infère que la lettre dominicale est G, par la raison que le septième jour de cette année tombant le dimanche, doit concourir avec la lettre G, qui est la septième dans l'ordre direct. Même raisonnement pour les années qui s'ouvrent par le mardi, le mercredi, & les jours suivants.

D'après ces remarques, on pourroit dresser un calendrier perpétuel sur les sept jours de la semaine, comme sur les sept lettres dominicales. Le premier des calendriers dont il seroit composé, s'appelleroit le calendrier du lundi, & répondroit à notre calendrier G. Le second se nomméroit le calendrier du mardi, & répondroit à notre calendrier F. Le troisième qui prendroit son nom du mercredi, seroit en correspondance avec le calendrier E, & ainsi des autres. Notre premier dessein avoit été de suivre cette méthode. Mais pour cela il eût fallu ajouter la série initiale aux années de Jésus-Christ dans notre Table chronologique, comme on a fait à celles de l'Hégire, & c'est ce qui, faute d'espace, ne pouvoit s'exécuter. D'ailleurs, l'autre méthode est plus simple, & par-là même, même en cas de choix, la préférence.

Bbbb

Des Calendes, des Nones, des Ides.

Ces trois noms sont ceux dont se servoient nos ancêtres, à l'imitation des Romains, pour marquer tous les jours du mois. Ils appeloient calendes, comme tout le monde fait, le premier de chaque mois, en ajoutant le nom du mois & celui des calendes: par exemple, *calendis januarii*, *calendis februaryi*, pour le premier du mois de janvier ou de février. Ils désignoient les jours suivans par ceux d'avant les nones, & ils appeloient nones le cinquième jour de chaque mois, excepté mars, mai, juillet & octobre. Dans ces quatre mois, les nones *nonis* marquoient le septième jour; *nonis martii* le sept de mars, &c. Dans les huit mois où *nonis* marque le cinquième jour, le second est marqué par *quarto nonas* ou *iv nonas*, c'est-à-dire, *quarto die ante nonas*, le quatrième jour avant les nones. On supprime ordinairement les mots *die* & *ante*. Le troisième jour de ces huit mois est désigné par *tertio* ou *iii nonas*; le quatrième par *pridie* ou *ii nonas*, & enfin le cinquième par *nonis*. En mars, mai, juillet & octobre, le second du mois est marqué par *sexto* ou *vi nonas*; le troisième par *quinto* ou *v nonas*; le quatrième par *quarto* ou *iv nonas*; le cinquième par *tertio* ou *iii nonas*; le sixième par *pridie*, en abrégé *prid.* ou *pr.* & en chiffre *ii nonas*; & enfin le septième par *nonas*. On sait que le mot *nona* vient de ce qu'il marque le neuvième jour avant les ides de chaque mois.

En effet, les ides, *idibus*, marquent le quinzième de mars, de mai, de juillet & d'octobre, qui sont les quatre mois, comme nous venons de le dire, où *nonis* marque le septième du mois; dans les huit autres où *nonis* marque le cinquième du mois, *idibus* marque le treizième; ainsi dans les uns & les autres, *idibus* marque toujours le neuvième jour après les nones. Quant aux sept jours pleins qui se trouvent renfermés entre les

nones & les ides, & que nous comptons aujourd'hui par 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14 en mars, en mai, en juillet & d'octobre, les Romains & les anciens, à leur exemple, comptoient *octavo* ou *viii idus*, *septimo* ou *vii idus*, *sexto* ou *vi idus*, *quinto* ou *v idus*, *quarto* ou *iv idus*, *tertio* ou *iii idus*, en sous-entendant toujours *ante*, comme nous l'avons dit en parlant des nones. Pour les autres huit mois où les nones marquent le cinquième, au lieu de notre 6, 7, 8, 9, 10, 11 & 12 du mois, les Romains & nos anciens comptoient *octavo idus*, *septimo*, & le reste jusqu'à *pridie idus*, qui désignoit en huit mois le douzième jour, au lieu qu'il désignoit le quatorzième à ces quatre autres mois, mars, mai, juillet & octobre. Le mot *idus* vient de l'étrusque *idare*, en latin *dividere*, diviser, parce que le jour des ides partageoit le mois à peu près en deux parties égales.

Tous les jours, depuis les ides jusqu'à la fin du mois, se comptoient par les calendes du mois suivaut. Par exemple, le quatorzième de janvier, qui étoit le lendemain des ides du même mois, étoit désigné par *decimo nono*, ou *xix calendar*, ou *ante calendar februaryi*; le quinzième *decimo octavo*, ou *xviii calendar februaryi*, & tous les autres jours de suite, en rétrogradant toujours jusqu'à *pridie* ou *ii calendar februaryi*, qui marquoit le 31 janvier. Comme les ides marquent en certains mois le troisième jour, ainsi que nous l'avons dit, en d'autres le quinzième, & que tous les mois n'ont pas un égal nombre depuis le *decimo nono*, ou *xix calendar*, ne convient pas toujours au lendemain des ides; il n'y convient qu'en janvier, en août & décembre; *decimo sexto* ou *xvi* en février; *decimo septimo*, ou *xvii* en mars, en mai, en juillet & en octobre; *decimo octavo* ou *xviii* en avril, en juin, en septembre & en novembre, comme on peut le remarquer dans tous les calendriers dont notre calendrier perpétuel est composé.



Pour les années communes dont la Lettre Dominicale est G
Et pour les années bissextiles dont les Lettres Dominicales sont A G.

JANVIER.

Plaque tombant au 22 Avril. 15 Avril. 8 Avril. 1 Avril. 25 Mars.

Let. Dom.	Jours du Mois.	Années communes.	Années bissextiles.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.					
A	Cal.	1 Lundi.	Dimanche.	Circouci.						
B	IV	3 Mardi.	Lundi.							
C	III	5 Mercredi.	Mardi.							
D	II	7 Jeudi.	Mercredi.							
E	Non.	9 Vendredi.	Jeudi.							
F	VIII	1 Samedi.	Vendredi.	Epiphani.	I. Dim.	I. Dim.	I. Dim.	I. Dim.	I. Dim.	I. Dim.
G	VII	2 Lundi.	Dimanche.		I. Dim.	I. Dim.	I. Dim.	I. Dim.	I. Dim.	I. Dim.
A	VI	3 Mardi.	Lundi.							
B	V	5 Mercredi.	Mardi.							
C	IV	7 Jeudi.	Mercredi.							
D	III	9 Vendredi.	Jeudi.							
E	II	11 Samedi.	Vendredi.							
F	Ides.	13 Dimanche.	Samedi.		II. Dim.	II. Dim.	II. Dim.	II. Dim.	II. Dim.	II. Dim.
G	XIX	15 Lundi.	Dimanche.		II. Dim.	II. Dim.	II. Dim.	II. Dim.	II. Dim.	II. Dim.
A	XVIII	16 Mardi.	Lundi.							
B	XVII	18 Mercredi.	Mardi.							
C	XVI	19 Jeudi.	Mercredi.							
D	XV	21 Samedi.	Vendredi.							
E	XIV	23 Dimanche.	Samedi.		III. Dim.	III. Dim.	III. Dim.	III. Dim.	Septuag.	Septuag.
F	XIII	25 Lundi.	Dimanche.		III. Dim.	III. Dim.	III. Dim.	III. Dim.	Septuag.	Septuag.
G	XII	27 Mardi.	Lundi.							
A	XI	29 Mercredi.	Mardi.							
B	X	31 Jeudi.	Mercredi.							
C	IX	3 Mercredi.	Lundi.							
D	VIII	5 Jeudi.	Mardi.							
E	VII	7 Vendredi.	Mercredi.							
F	VI	9 Samedi.	Vendredi.							
G	V	11 Dimanche.	Samedi.		IV. Dim.	IV. Dim.	IV. Dim.	Septuag.	Septuag.	Septuag.
A	IV	13 Lundi.	Dimanche.		IV. Dim.	IV. Dim.	IV. Dim.	Septuag.	Septuag.	Septuag.
B	III	15 Mardi.	Lundi.							
C	II	17 Mercredi.	Mardi.							

FÉVRIER.

Plaque tombant au 22 Avril. 15 Avril. 8 Avril. 1 Avril. 25 Mars.

Let. Dom.	Jours du Mois.	Années communes.	Années bissextiles.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.					
D	Cal.	1 Jeudi.	Mercredi.	Purificat.						
E	IV	3 Vendredi.	Jeudi.							
F	III	5 Samedi.	Vendredi.							
G	II	7 Dimanche.	Samedi.		V. Dim.	V. Dim.	Septuag.	Septuag.	Quinquag.	Quinquag.
A	Non.	9 Lundi.	Dimanche.		V. Dim.	V. Dim.	Septuag.	Septuag.	Quinquag.	Quinquag.
B	VIII	11 Mardi.	Lundi.							
C	VII	13 Mercredi.	Mardi.							
D	VI	15 Jeudi.	Mercredi.							
E	V	17 Vendredi.	Jeudi.							
F	IV	19 Samedi.	Vendredi.							
G	III	21 Dimanche.	Samedi.		VI. Dim.	Septuag.	Septuag.	Quinquag.	I. D. de C.	I. D. de C.
A	II	23 Lundi.	Dimanche.		VI. Dim.	Septuag.	Septuag.	Quinquag.	I. D. de C.	I. D. de C.
B	Ides.	25 Mardi.	Lundi.							
C	XVI	27 Mercredi.	Mardi.							
D	XV	29 Jeudi.	Mercredi.							
E	XIV	31 Samedi.	Vendredi.							
F	XIII	1 Dimanche.	Samedi.		Septuag.	Septuag.	Quinquag.	I. D. de C.	II. D. de C.	II. D. de C.
G	XII	3 Lundi.	Dimanche.		Septuag.	Septuag.	Quinquag.	I. D. de C.	II. D. de C.	II. D. de C.
A	XI	5 Mardi.	Lundi.							
B	X	7 Mercredi.	Mardi.							
C	IX	9 Jeudi.	Mercredi.							
D	VIII	11 Vendredi.	Jeudi.							
E	VII	13 Samedi.	Vendredi.							
F	VI	15 Dimanche.	Samedi.		S. Mathias	Septuag.	Quinquag.	I. D. de C.	II. D. de C.	III. D. de C.
G	V	17 Lundi.	Dimanche.			Septuag.	Quinquag.	I. D. de C.	II. D. de C.	III. D. de C.
A	IV	19 Mardi.	Lundi.							
B	III	21 Mercredi.	Mardi.							
C	II	23 Jeudi.	Mercredi.							

* Ces lettres G, A, B, C, & ces chiffres 4, 5, 6, 7, 8, 9, sont pour les années bissextiles.

Pour les années communes dont la Lettre Dominicale est G.
Et pour les années bissextiles dont les Lettres Dominicales sont A G.

M A R S.

Pique tombant au			22 Avril.	25 Avril.	9 Avril.	1 Avril.	25 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.			
D	Cal.	1	Jéddi.				
E	VI	2	Vendredi.				
F	V	3	Samedi.				
G	IV	4	Dimanche.	Quinquagés.	I. D. de Car.	II. D. de Car.	III. D. de C.
A	III	5	Lundi.				IV. D. de C.
B	II	6	Mardi.				
C	Non.	7	Mercredi.	Cendres.	IV. Temps.		
D	VIII	8	Jéddi.				
E	VII	9	Vendredi.				
F	VI	10	Samedi.				
G	V	11	Dimanche.				
A	IV	12	Lundi.	I. D. de Car.	II. D. de Car.	III. D. de C.	IV. D. de C.
B	III	13	Mardi.				D. de la Pâq.
C	II	14	Mercredi.	IV. Temps.			
D	Ides.	15	Jéddi.				
E	XVII	16	Vendredi.				
F	XVI	17	Samedi.				
G	XV	18	Dimanche.				
A	XIV	19	Lundi.	II. D. de Car.	III. D. de C.	IV. D. de C.	D. de la Pâq.
B	XIII	20	Mardi.				D. des Ram.
C	XII	21	Mercredi.				Lundi Saint.
D	XI	22	Jéddi.				Mercredi Saint.
E	X	23	Vendredi.				Jéddi Saint.
F	IX	24	Samedi.				Vendredi Saint.
G	VIII	25	Dimanche.	I. Annonc.	III. D. de C.	IV. D. de C.	Samedi Saint.
A	VII	26	Lundi.				PAQUE.
B	VI	27	Mardi.				LUNDI.
C	V	28	Mercredi.				MARDI.
D	IV	29	Jéddi.				
E	III	30	Vendredi.				
F	II	31	Samedi.				

A V R I L.

Pique tombant au			22 Avril.	25 Avril.	9 Avril.	1 Avril.	25 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.			
G	Cal.	1	Dimanche.	IV. D. de C.	D. de la Pâq.	D. des Ram.	I. D. Quasim.
A	IV	2	Lundi.			Lundi Saint.	PAQUE.
B	III	3	Mardi.			Mardi Saint.	LUNDI.
C	II	4	Mercredi.			Mercredi Saint.	MARDI.
D	Non.	5	Jéddi.			Jéddi Saint.	
E	VIII	6	Vendredi.			Vendredi Saint.	
F	VII	7	Samedi.			Samedi Saint.	
G	VI	8	Dimanche.	D. de la Pâq.	D. des Ram.	PAQUE.	I. D. Quasim.
A	V	9	Lundi.			Lundi Saint.	II. Dim.
B	IV	10	Mardi.			Mardi Saint.	
C	III	11	Mercredi.			Mercredi Saint.	
D	II	12	Jéddi.			Jéddi Saint.	
E	Ides.	13	Vendredi.			Vendredi Saint.	
F	XVIII	14	Samedi.			Samedi Saint.	
G	XVII	15	Dimanche.			PAQUE.	I. D. Quasim.
A	XVI	16	Lundi.	D. des Ram.	Lundi Saint.	LUNDI.	II. Dim.
B	XV	17	Mardi.			Mardi Saint.	III. Dim.
C	XIV	18	Mercredi.			Mercredi Saint.	
D	XIII	19	Jéddi.			Jéddi Saint.	
E	XII	20	Vendredi.			Vendredi Saint.	
F	XI	21	Samedi.			Samedi Saint.	
G	X	22	Dimanche.			PAQUE.	I. D. Quasim.
A	IX	23	Lundi.			Lundi Saint.	II. Dim.
B	VIII	24	Mardi.			Mardi Saint.	III. Dim.
C	VII	25	Mercredi.	S. Marc. 2e.		Jéddi Saint.	IV. Dim.
D	VI	26	Jéddi.			Vendredi Saint.	
E	V	27	Vendredi.			Samedi Saint.	
F	IV	28	Samedi.			PAQUE.	I. D. Quasim.
G	III	29	Dimanche.			LUNDI.	II. Dim.
A	II	30	Lundi.			MARDI.	III. Dim.
							IV. Dim.
							V. Dim.
							Regation.

Pour les années communes dont la Lettre Dominicale est G.
Et pour les années bissextiles dont les Lettres Dominicales sont A G.

M A I.

Pâques tombant au			22 Avril.	15 Avril.	8 Avril.	1 Avril.	25 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.			
B	Cal.	1	Mardi.	S. Jac. & Ph.			
C	VI	2	Mercredi.				
D	V	3	Jéudi.				Ascension.
E	IV	4	Vendredi.				
F	III	5	Samedi.				
G	II	6	Dimanche.				
A	Non.	7	Lundi.	II. Dim.	III. Dim.	IV. Dim.	V. Dim. Rogations.
B	VIII	8	Mardi.				
C	VII	9	Mercredi.				
D	VI	10	Jéudi.				Ascension.
E	V	11	Vendredi.				
F	IV	12	Samedi.				
G	III	13	Dimanche.	III. Dim.	IV. Dim.	V. Dim.	VI. D. Oâ.
A	II	14	Lundi.				Vigile. PENTEC. LUNDI.
B	Ides.	15	Mardi.				MARDI.
C	XVII	16	Mercredi.				IV. Temps.
D	XVI	17	Jéudi.				
E	XV	18	Vendredi.				Ascension.
F	XIV	19	Samedi.				
G	XIII	20	Dimanche.	IV. Dim.	V. Dim.	VI. D. Oâ.	Vigile. PENTEC. LUNDI.
A	XII	21	Lundi.				L. D. Trin.
B	XI	22	Mardi.				
C	X	23	Mercredi.				
D	IX	24	Jéudi.				IV. Temps.
E	VIII	25	Vendredi.				Fête-Dieu.
F	VII	26	Samedi.				
G	VI	27	Dimanche.	V. Dim.	VI. D. Oâ.	Vigile. PENTEC. LUNDI.	L. D. Trin.
A	V	28	Lundi.				II. Dim.
B	IV	29	Mardi.				
C	III	30	Mercredi.				
D	II	31	Jéudi.	Ascension.			Fête-Dieu.

J U I N.

Pâques tombant au			22 Avril.	15 Avril.	8 Avril.	1 Avril.	25 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.			
E	Cal.	1	Vendredi.				
F	IV	2	Samedi.				
G	III	3	Dimanche.	VI. D. Oâ.	Vigile. PENTEC. LUNDI.	L. D. Trin.	II. Dim.
A	II	4	Lundi.				III. Dim.
B	Non.	5	Mardi.				
C	VIII	6	Mercredi.				
D	VII	7	Jéudi.				
E	VI	8	Vendredi.				Fête-Dieu.
F	V	9	Samedi.				
G	IV	10	Dimanche.	Vigile. PENTEC. LUNDI.	L. D. Trin.	II. Dim.	III. Dim.
A	III	11	Lundi.	S. Barnabé.			IV. Dim.
B	II	12	Mardi.	MARDI.			
C	Ides.	13	Mercredi.	IV. Temps.			
D	XVII	14	Jéudi.				Fête-Dieu.
E	XVI	15	Vendredi.				
F	XV	16	Dimanche.				
G	XIV	17	Lundi.	I. D. Trin.	II. Dim.	III. Dim.	IV. Dim.
A	XIII	18	Mardi.				V. Dim.
B	XII	19	Mercredi.				
C	XI	20	Jéudi.				
D	X	21	Vendredi.	Fête-Dieu.			
E	IX	22	Samedi.				
F	VIII	23	Dimanche.	Vigil. jeûne.	II. Dim.	III. Dim.	IV. Dim.
G	VII	24	Lundi.	N. S. J. Nap.			V. Dim.
A	VI	25	Mardi.				VI. Dim.
B	V	26	Mercredi.				
C	IV	27	Jéudi.	Vigil. jeûne.			
D	III	28	Vendredi.	S. P. S. Paul.			
E	II	29	Samedi.				

Pour les années communes dont la Lettre Dominicale est G,
Et pour les années bissextiles dont les Lettres Dominicales sont A G.

JUILLET.

Fête tombant au			22 Avril.	25 Avril.	8 Avril.	1 Avril.	25 Mars.	
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.				
G	Cal.	1	Dimanche.	III. Dim.	IV. Dim.	V. Dim.	VI. Dim.	VII. Dim.
A	VI	2	Lundi.	Vid. de la V.				
B	V	3	Mardi.					
C	IV	4	Mercredi.					
D	III	5	Jeudi.					
E	II	6	Vendredi.					
F	Non.	7	Samedi.					
G	VIII	8	Dimanche.	IV. Dim.	V. Dim.	VI. Dim.	VII. Dim.	VIII. Dim.
A	VII	9	Lundi.					
B	VI	10	Mardi.					
C	V	11	Mercredi.					
D	IV	12	Jeudi.					
E	III	13	Vendredi.					
F	II	14	Samedi.					
G	Idee.	15	Dimanche.	V. Dim.	VI. Dim.	VII. Dim.	VIII. Dim.	IX. Dim.
A	XVII	16	Lundi.					
B	XVI	17	Mardi.					
C	XV	18	Mercredi.					
D	XIV	19	Jeudi.					
E	XIII	20	Vendredi.					
F	XII	21	Samedi.					
G	XI	22	Dimanche.	VI. Dim.	VII. Dim.	VIII. Dim.	IX. Dim.	X. Dim.
A	X	23	Lundi.					
B	IX	24	Mardi.	Vigile.				
C	VIII	25	Mercredi.	S. Jac. le M.				
D	VII	26	Jeudi.					
E	VI	27	Vendredi.					
F	V	28	Samedi.					
G	IV	29	Dimanche.	VII. Dim.	VIII. Dim.	IX. Dim.	X. Dim.	XI. Dim.
A	III	30	Lundi.					
B	II	31	Mardi.					

A O Û T.

Fête tombant au			22 Avril.	25 Avril.	8 Avril.	1 Avril.	25 Mars.	
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.				
C	Cal.	1	Mercredi.					
D	IV	2	Jeudi.					
E	III	3	Vendredi.					
F	II	4	Samedi.					
G	Non.	5	Dimanche.					
A	VIII	6	Lundi.	Tr. de N. S.	VII. Dim.	IX. Dim.	X. Dim.	XI. Dim.
B	VII	7	Mardi.					
C	VI	8	Mercredi.					
D	V	9	Jeudi.	Vigile.				
E	IV	10	Vendredi.	S. Laurent.				
F	III	11	Samedi.					
G	II	12	Dimanche.	IX. Dim.	X. Dim.	XI. Dim.	XII. Dim.	XIII. Dom.
A	Idee.	13	Lundi.					
B	XIX.	14	Mardi.	Vigil. jeûne.				
C	XVIII	15	Mercredi.	Assomption.				
D	XVII	16	Jeudi.					
E	XVI	17	Vendredi.					
F	XV	18	Samedi.					
G	XIV	19	Dimanche.	X. Dim.	XI. Dim.	XII. Dim.	XIII. Dim.	XIV. Dim.
A	XIII	20	Lundi.					
B	XII	21	Mardi.					
C	XI	22	Mercredi.					
D	X	23	Jeudi.	Vigil.				
E	IX	24	Vendredi.	S. Barthé.				
F	VIII	25	Samedi.	S. Louis.				
G	VII	26	Dimanche.	XI. Dim.	XII. Dim.	XIII. Dom.	XIV. Dim.	XV. Dim.
A	VI	27	Lundi.					
B	V	28	Mardi.					
C	IV	29	Mercredi.					
D	III	30	Jeudi.					
E	II	31	Vendredi.					

CALENDRIER G.

567

Pour les années communes dont la Lettre Dominicale est G.
Et pour les années bissextiles dont les Lettres Dominicales sont A G.

SEPTEMBRE.

Pâque tombant au			22 Avril.	25 Avril.	8 Avril.	1 Avril.	25 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.			
F	Cal.	1	Samedi.				
G	IV	2	Dimanche.	XII. Dim.	XIII. Dim.	XIV. Dim.	XV. Dim.
A	III	3	Lundi.				
B	II	4	Mardi.				
C	Non.	5	Mercredi.				
D	VIII	6	Jeudi.				
E	VII	7	Vendredi.				
F	VI	8	Samedi.	N. de la S. V.			
G	V	9	Dimanche.	XIII. Dim.	XIV. Dim.	XV. Dim.	XVI. Dim.
A	IV	10	Lundi.				
B	III	11	Mardi.				
C	II	12	Mercredi.				
D	Ides.	13	Jeudi.	Ex. de la S. C.			
E	XVIII	14	Vendredi.				
F	XVII	15	Samedi.				
G	XVI	16	Dimanche.	XIV. Dim.	XV. Dim.	XVI. Dim.	XVII. Dim.
A	XV	17	Lundi.				
B	XIV	18	Mardi.				
C	XIII	19	Mercredi.	IV. Temps.			
D	XII	20	Jeudi.	Vigile.			
E	XI	21	Vendredi.	S. Math. Ap.			
F	X	22	Samedi.				
G	IX	23	Dimanche.	XV. Dim.	XVI. Dim.	XVII. Dim.	XVIII. Dim.
A	VIII	24	Lundi.				
B	VII	25	Mardi.				
C	VI	26	Mercredi.				
D	V	27	Jeudi.				
E	IV	28	Vendredi.				
F	III	29	Samedi.	S. Michel.			
G	II	30	Dimanche.	XVI. Dim.	XVII. Dim.	XVIII. Dim.	XIX. Dim.

OCTOBRE.

Pâque tombant au			22 Avril.	25 Avril.	8 Avril.	1 Avril.	25 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.			
A	Cal.	1	Lundi.				
B	VI	2	Mardi.				
C	V	3	Mercredi.				
D	IV	4	Jeudi.				
E	III	5	Vendredi.				
F	II	6	Samedi.				
G	Non.	7	Dimanche.	XVII. Dim.	XVIII. Dim.	XIX. Dim.	XX. Dim.
A	VIII	8	Lundi.				
B	VII	9	Mardi.				
C	VI	10	Mercredi.				
D	V	11	Jeudi.				
E	IV	12	Vendredi.				
F	III	13	Samedi.				
G	Ides.	14	Dimanche.	XVIII. Dim.	XIX. Dim.	XX. Dim.	XXI. Dim.
A	XVII	15	Lundi.				
B	XVI	16	Mardi.				
C	XV	17	Mercredi.				
D	XIV	18	Jeudi.	S. Luc é v.			
E	XIII	19	Vendredi.				
F	XII	20	Samedi.				
G	XI	21	Dimanche.	XIX. Dim.	XX. Dim.	XXI. Dim.	XXII. Dim.
A	X	22	Lundi.				
B	IX	23	Mardi.				
C	IX	24	Mercredi.				
D	VIII	25	Jeudi.				
E	VII	26	Vendredi.				
F	VI	27	Samedi.	Vigile.			
G	V	28	Dimanche.	S. Sim. S. Ju.	XX. Dim.	XXI. Dim.	XXII. Dim.
A	IV	29	Lundi.				
B	III	30	Mardi.				
C	II	31	Mercredi.	Vigil. Isidre.			

Pour les années communes dont la Lettre Dominicale est G.
Et pour les années bissextiles dont les Lettres Dominicales sont AG.

NOVEMBRE.

Fête tombant au			22 Avril.	29 Avril.	6 Avril.	13 Avril.	20 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.			
D	Cal.	1	Jéudi.	La Touff.			
E	IV	2	Vendredi.	Les Morts.			
F	III	3	Samedi.				
G	II	4	Dimanche.	XXI. Dim.	XXII. Dim.	XXIII. Dim.	XXIV. Dim.
A	Non.	5	Lundi.				
B	VIII	6	Mardi.				
C	VII	7	Mercredi.				
D	VI	8	Jéudi.				
E	V	9	Vendredi.				
F	IV	10	Samedi.				
G	III	11	Dimanche.	S. Martin.	XXII. Dim.	XXIII. Dim.	XXIV. Dim.
A	II	12	Lundi.				
B	Idee.	13	Mardi.				
C	XVIII	14	Mercredi.				
D	XVII	15	Jéudi.				
E	XVI	16	Vendredi.				
F	XV	17	Samedi.	XXIII. Dim.	XXIV. Dim.	XXV. Dim.	XXVI. Dim.
G	XIV	18	Dimanche.				
A	XIII	19	Lundi.				
B	XII	20	Mardi.				
C	XI	21	Mercredi.	Prél. de la V.			
D	X	22	Jéudi.				
E	IX	23	Vendredi.				
F	VIII	24	Samedi.				
G	VII	25	Dimanche.	XXIV. Dim.	XXV. Dim.	XXVI. Dim.	XXVII. Dim.
A	VI	26	Lundi.				
B	V	27	Mardi.				
C	IV	28	Mercredi.				
D	III	29	Jéudi.	Vigile.			
E	II	30	Vendredi.	S. And. Ap.			

DÉCEMBRE.

Fête tombant au			22 Avril.	29 Avril.	6 Avril.	13 Avril.	20 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.			
F	Cal.	1	Samedi.				
G	IV	2	Dimanche.	L.D. de l'Av.	I. Dim.	I. Dim.	I. Dim.
A	III	3	Lundi.				
B	II	4	Mardi.				
C	Non.	5	Mercredi.				
D	VIII	6	Jéudi.				
E	VII	7	Vendredi.				
F	VI	8	Samedi.	Cont. de la V.			
G	V	9	Dimanche.	II. Dim.	II. Dim.	II. Dim.	II. Dim.
A	IV	10	Lundi.				
B	III	11	Mardi.				
C	II	12	Mercredi.				
D	Idee.	13	Jéudi.				
E	XIX	14	Vendredi.				
F	XVIII	15	Samedi.				
G	XVII	16	Dimanche.	III. Dim.	III. Dim.	III. Dim.	III. Dim.
A	XVI	17	Lundi.				
B	XV	18	Mardi.				
C	XIV	19	Mercredi.	IV. Temps.			
D	XIII	20	Jéudi.	Vigile.			
E	XII	21	Vendredi.	S. Th. Ap.			
F	XI	22	Samedi.				
G	X	23	Dimanche.	IV. Dim.	IV. Dim.	IV. Dim.	IV. Dim.
A	IX	24	Lundi.	Vigile Jéus.			
B	VIII	25	Mardi.	NOËL.			
C	VII	26	Mercredi.	S. Etien. M.			
D	VI	27	Jéudi.	S. Jean Ap.			
E	V	28	Vendredi.	Les SS. Innoc.			
F	IV	29	Samedi.				
G	III	30	Dimanche.	D. Oâsse.	D. Oâsse.	D. Oâsse.	D. Oâsse.
A	II	31	Lundi.				

Pour les années commençant par la Lettre Dominicale en F.
Et pour les années bissextiles dont les Lettres Dominicales sont G F.

JANVIER.

				Pâques tombant au	22 Avril.	29 Avril.	7 Avril.	15 Mars.	22 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Années communes.	Années bissextiles.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.				
A	Cal.	1	Mardi.	Lundi.	Circouci.				
B	IV	8	Mercr.	Mardi.					
C	III	9	Jéudi.	Mercr.					
D	II	10	Vendred.	Jéudi.					
E	Non.	11	Samedi.	Vendred.					
F	VIII	12	Dimanche.	Samedi.	Épiphanie.				
G	VII	13	Lundi.	Dimanche.	I. Dim.	I. Dim.	I. Dim.	I. Dim.	I. Dim.
A	VI	14	Mardi.	Lundi.					
B	V	15	Mercr.	Mardi.					
C	IV	16	Jéudi.	Mercr.					
D	III	17	Vendred.	Jéudi.					
E	II	18	Samedi.	Vendred.					
F	Ier.	19	Dimanche.	Samedi.	I. Dim.	I. Dim.	I. Dim.	I. Dim.	I. Dim.
G	XIX	20	Lundi.	Dimanche.	II. Dim.	II. Dim.	II. Dim.	II. Dim.	II. Dim.
A	XVIII	21	Mardi.	Lundi.					
B	XVII	22	Mercr.	Mardi.					
C	XVI	23	Jéudi.	Mercr.					
D	XV	24	Vendred.	Jéudi.					
E	XIV	25	Samedi.	Vendred.					
F	XIII	26	Dimanche.	Samedi.	II. Dim.	II. Dim.	II. Dim.	II. Dim.	Septuag.
G	XII	27	Lundi.	Dimanche.	III. Dim.	III. Dim.	III. Dim.	III. Dim.	Septuag.
A	XI	28	Mardi.	Lundi.					
B	X	29	Mercr.	Mardi.					
C	IX	30	Jéudi.	Mercr.					
D	VIII	31	Vendred.	Jéudi.					
E	VII		Samedi.	Vendred.					
F	VI		Dimanche.	Samedi.	III. Dim.	III. Dim.	III. Dim.	Septuag.	Septuag.
G	V		Lundi.	Dimanche.	IV. Dim.	IV. Dim.	IV. Dim.	Septuag.	Septuag.
A	IV		Mardi.	Lundi.					
B	III		Mercr.	Mardi.					
C	II		Jéudi.	Mercr.					

FÉVRIER.

Pâques tombant au				22 Avril.	29 Avril.	7 Avril.	15 Mars.	22 Mars.	
Let. Dom.	Jours du Mois.	Années communes.	Années bissextiles.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.				
D	Cal.	1	Vendredi.	Jéudi.					
E	IV	8	Samedi.	Vendredi.	Purificat.				
F	III	9	Dimanche.	Samedi.		IV. Dim.	IV. Dim.	Septuagés.	Septuagés.
G	II	10	Lundi.	Dimanche.		V. Dim.	V. Dim.	Septuagés.	Septuagés.
A	Non.	11	Mardi.	Lundi.					
B	VIII	12	Mercr.	Mardi.					Cendres.
C	VII	13	Jéudi.	Mercr.					Cendres.
D	VI	14	Vendredi.	Jéudi.					
E	V	15	Samedi.	Vendredi.					
F	IV	16	Dimanche.	Samedi.	V. Dim.	Septuagés.	Septuagés.	Septuagés.	Quinquag.
G	III	17	Lundi.	Dimanche.	VI. Dim.	Septuagés.	Septuagés.	Septuagés.	I. D. de C.
A	II	18	Mardi.	Lundi.					I. D. de C.
B	Ier.	19	Mercr.	Mardi.					Cendres.
C	XVI	20	Jéudi.	Mercr.					Cendres.
D	XV	21	Vendredi.	Jéudi.					IV Temps.
E	XIV	22	Samedi.	Vendredi.					IV Temps.
F	XIII	23	Dimanche.	Samedi.		Septuagés.	Septuagés.	Septuagés.	I. D. de C.
G	XII	24	Lundi.	Dimanche.		Septuagés.	Septuagés.	Septuagés.	I. D. de C.
A	XI	25	Mardi.	Lundi.					II. D. de C.
B	X	26	Mercr.	Mardi.					II. D. de C.
C	IX	27	Jéudi.	Mercr.					Cendres.
D	VIII	28	Vendredi.	Jéudi.					Cendres.
E	VII	29	Samedi.	Vendredi.					IV Temps.
F	VI	30	Dimanche.	Samedi.	Vigile.	Septuagés.	Septuagés.	I. D. de C.	II. D. de C.
G	V	31	Lundi.	Dimanche.	S. Mathias.	Septuagés.	Septuagés.	I. D. de C.	II. D. de C.
A	IV		Mardi.	Lundi.				II. D. de C.	III. D. de C.
B	III		Mercr.	Mardi.				Cendres.	
C	II		Jéudi.	Mercr.				IV Temps.	
D	I		Vendredi.	Jéudi.				IV Temps.	

Ces lettres f, g, a, b, c, & ces chiffres 6, 5, 4, 3, 2, sont pour les années bissextiles.

Pour les années communes dont la Lettre Dominicale est F.
Et pour les années bissextiles dont les Lettres Dominicales sont F G.

M A R S.

Pâque tombant au			21 Avril.	24 Avril.	7 Avril.	21 Mars.	24 Mars.
Let. Dom.	Jours de Moins.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.			
D	Cal.	1	Vendredi.				
E	VI	2	Samedi.				
F	V	3	Dimanche.	Quinquagés.	I. D. de Car.	II. D. de Car.	III. D. de C.
G	IV	4	Lundi.				IV. D. de C.
A	III	5	Mardi.				
B	II	6	Mercredi.	Candres.	IV. Temps.		
C	Nom.	7	Jeudi.				
D	VIII	8	Vendredi.				
E	VII	9	Samedi.				
F	VI	10	Dimanche.	I. D. de Car.	II. D. de Car.	III. D. de C.	IV. D. de C.
G	V	11	Lundi.				D. de la Pañ.
A	IV	12	Mardi.				
B	III	13	Mercredi.	IV. Temps.			
C	II	14	Jeudi.				
D	Ides.	15	Vendredi.				
E	XVII	16	Samedi.				
F	XVI	17	Dimanche.	II. D. de Car.	III. D. de C.	IV. D. de C.	D. de la Pañ.
G	XV	18	Lundi.				D. des Ram.
A	XIV	19	Mardi.				Lundi Saint.
B	XIII	20	Mercredi.				Mardi Saint.
C	XII	21	Jeudi.				Mercredi Saint.
D	XI	22	Vendredi.				Jeudi Saint.
E	X	23	Samedi.				Vendredi Saint.
F	IX	24	Dimanche.	III. D. de C.	IV. D. de C.	D. de la Pañ.	Samedi Saint.
G	VIII	25	Lundi.	L'Annonc.			PAQUE.
A	VII	26	Mardi.				LUNDI.
B	VI	27	Mercredi.				Mardi Saint.
C	V	28	Jeudi.				Mercredi Saint.
D	IV	29	Vendredi.				Jeudi Saint.
E	III	30	Samedi.				Vendredi Saint.
F	II	31	Dimanche.	IV. D. de C.	D. de la Pañ.	D. des Ram.	Samedi Saint.

A V R I L.

Pâque tombant au			21 Avril.	24 Avril.	7 Avril.	21 Mars.	24 Mars.
Let. Dom.	Jours de Moins.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.			
G	Cal.	1	Lundi.				
A	IV	2	Mardi.				
B	III	3	Mercredi.				
C	II	4	Jeudi.				
D	Nom.	5	Vendredi.				
E	VIII	6	Samedi.				
F	VII	7	Dimanche.	D. de la Pañ.			
G	VI	8	Lundi.				
A	V	9	Mardi.				
B	IV	10	Mercredi.				
C	III	11	Jeudi.				
D	II	12	Vendredi.				
E	Ides.	13	Samedi.				
F	XVII	14	Dimanche.	D. des Ram.	PAQUE.		
G	XVI	15	Lundi.	Lundi Saint.			
A	XV	16	Mardi.	Mardi Saint.	I. D. Quasim.	II. Dim.	III. Dim.
B	XIV	17	Mercredi.	Mercredi Saint.			
C	XIII	18	Jeudi.	Jeudi Saint.			
D	XII	19	Vendredi.	Vendredi Saint.			
E	XI	20	Samedi.	Samedi Saint.			
F	X	21	Dimanche.	PAQUE.	I. D. Quasim.	II. Dim.	III. Dim.
G	IX	22	Lundi.	LUNDI.			
A	VIII	23	Mardi.	MARDI.			
B	VII	24	Mercredi.				
C	VI	25	Jeudi.	S. Marc, év.			
D	V	26	Vendredi.				
E	IV	27	Samedi.				
F	III	28	Dimanche.	I. D. Quasim.	II. Dim.	III. Dim.	IV. Dim.
G	II	29	Lundi.				V. Dim.
A	I	30	Mardi.				Rogations.

CALENDRIER F.

371

Pour les années communes dont la Lettre Dominicale est F.
Et pour les années bissextiles dont les Lettres Dominicales sont G F.

M A I.

		Pâque tombant au		22 Avril.	24 Avril.	7 Avril.	31 Mars.	24 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.				
B	Cal.	1	Mercredi.	S. Jac. & Ph.				Ascension.
C	VI	2	Jeudi.					
D	V	3	Vendredi.					
E	IV	4	Samedi.					
F	III	5	Dimanche.					
G	II	6	Lundi.		II. Dim.	III. Dim.	IV. Dim.	V. Dim. Rogations.
A	Non.	7	Mardi.					
B	VIII	8	Mercredi.					Ascension.
C	VII	9	Jeudi.					
D	VI	10	Vendredi.					
E	V	11	Samedi.					
F	IV	12	Dimanche.		III. Dim.	IV. Dim.	V. Dim. Rogations.	VI. D. Oâ.
G	III	13	Lundi.					
A	II	14	Mardi.					
B	I	15	Mercredi.					
C	XVII	16	Jeudi.					
D	XVI	17	Vendredi.					Ascension.
E	XV	18	Samedi.					
F	XIV	19	Dimanche.		IV. Dim.	V. Dim. Rogations.	VI. D. Oâ.	Vigile. PENTEC. LUNDI.
G	XIII	20	Lundi.					L. D. Trin.
A	XII	21	Mardi.					
B	XI	22	Mercredi.					
C	X	23	Jeudi.					Fête-Dieu.
D	IX	24	Vendredi.					
E	VIII	25	Samedi.					
F	VII	26	Dimanche.		V. Dim. Rogations.	VI. D. Oâ.	Vigile. PENTEC. LUNDI.	L. D. Trin.
G	VI	27	Lundi.					II. Dim.
A	V	28	Mardi.					
B	IV	29	Mercredi.					
C	III	30	Jeudi.		Ascension.			Fête-Dieu.
D	II	31	Vendredi.					

J U I N.

		Pâque tombant au		21 Avril.	24 Avril.	9 Avril.	31 Mars.	24 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.				
E	Cal.	1	Samedi.					
F	IV	2	Dimanche.		VI. D. Oâ.	Vigile. PENTEC. LUNDI.	L. D. Trin.	II. Dim.
G	III	3	Lundi.					III. Dim.
A	II	4	Mardi.					
B	Non.	5	Mercredi.					
C	VIII	6	Jeudi.					
D	VII	7	Vendredi.				Fête-Dieu.	
E	VI	8	Samedi.					
F	V	9	Dimanche.		Vigile. PENTEC. LUNDI.	L. D. Trin.	II. Dim.	III. Dim.
G	IV	10	Lundi.					IV. Dim.
A	III	11	Mardi.	S. Barnab.				
B	II	12	Mercredi.		IV. Temps.			
C	I	13	Jeudi.			Fête-Dieu.		
D	XVIII	14	Vendredi.					
E	XVII	15	Samedi.					
F	XVI	16	Dimanche.		L. D. Trin.	II. Dim.	III. Dim.	IV. Dim.
G	XV	17	Lundi.					V. Dim.
A	XIV	18	Mardi.					
B	XIII	19	Mercredi.					
C	XII	20	Jeudi.		Fête-Dieu.			
D	XI	21	Vendredi.					
E	X	22	Samedi.	Vigil. jeûne.				
F	IX	23	Dimanche.		II. Dim.	III. Dim.	IV. Dim.	V. Dim.
G	VIII	24	Lundi.	N. S. J. Bapt.				VI. Dim.
A	VII	25	Mardi.					
B	VI	26	Mercredi.					
C	V	27	Jeudi.					
D	IV	28	Vendredi.	Vigil. jeûne.				
E	III	29	Samedi.	S. P. S. Paul.				
F	II	30	Dimanche.		III. Dim.	IV. Dim.	V. Dim.	VI. Dim.

Cccc ij

Pour les années communes dont la Lettre Dominicale est F.
Et pour les années bissextiles dont les Lettres Dominicales sont G F.

JUILLET.

Fête tombant au			23 Avril.	24 Avril.	7 Avril.	31 Mars.	24 Mars.
Lett. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.			
G	Cal.	1	Lundi.	Vîc. de la V.			
A	VI	2	Mardi.				
B	V	3	Mercredi.				
C	IV	4	Jeudi.				
D	III	5	Vendredi.				
E	II	6	Samedi.				
F	Non.	7	Dimanche.	IV. Dim.	V. Dim.	VI. Dim.	VII. Dim.
G	VIII	8	Lundi.				VIII. Dim.
A	VII	9	Mardi.				
B	VI	10	Mercredi.				
C	V	11	Jeudi.				
D	IV	12	Vendredi.				
E	III	13	Samedi.				
F	II	14	Dimanche.	V. Dim.	VI. Dim.	VII. Dim.	VIII. Dim.
G	Non.	15	Lundi.				IX. Dim.
A	XVII	16	Mardi.				
B	XVI	17	Mercredi.				
C	XV	18	Jeudi.				
D	XIV	19	Vendredi.				
E	XIII	20	Samedi.				
F	XII	21	Dimanche.	VI. Dim.	VII. Dim.	VIII. Dim.	IX. Dim.
G	XI	22	Lundi.				X. Dim.
A	X	23	Mardi.				
B	IX	24	Mercredi.	Vigile.			
C	VIII	25	Jeudi.	S. Jac. le M.			
D	VII	26	Vendredi.				
E	VI	27	Samedi.				
F	V	28	Dimanche.	VII. Dim.	VIII. Dim.	IX. Dim.	X. Dim.
G	IV	29	Lundi.				XI. Dim.
A	III	30	Mardi.				
B	II	31	Mercredi.				

A O Û T.

Fête tombant au			23 Avril.	24 Avril.	7 Avril.	31 Mars.	24 Mars.
Lett. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.			
C	Cal.	1	Jeudi.				
D	IV	2	Vendredi.				
E	III	3	Samedi.				
F	II	4	Dimanche.	VIII. Dim.	IX. Dim.	X. Dim.	XI. Dim.
G	Non.	5	Lundi.				XII. Dim.
A	VIII	6	Mardi.	Tr. de N. S.			
B	VII	7	Mercredi.				
C	VI	8	Jeudi.				
D	V	9	Vendredi.	Vigile.			
E	IV	10	Samedi.	S. Laurent.			
F	III	11	Lundi.	IX. Dim.	X. Dim.	XI. Dim.	XII. Dim.
G	II	12	Mardi.				XIII. Dim.
A	Ides.	13	Mercredi.				
B	XIX	14	Jeudi.	Vigil. Jean.			
C	XVIII	15	Vendredi.	Assomption.			
D	XVII	16	Samedi.				
E	XVI	17	Dimanche.				
F	XV	18	Lundi.	X. Dim.	XI. Dim.	XII. Dim.	XIII. Dim.
G	XIV	19	Mardi.				XIV. Dim.
A	XIII	20	Mercredi.				
B	XII	21	Jeudi.				
C	XI	22	Vendredi.	Vigile.			
D	X	23	Samedi.	S. Barthé.			
E	IX	24	Dimanche.	XL Dim.	XII. Dim.	XIII. Dim.	XIV. Dim.
F	VIII	25	Lundi.				XV. Dim.
G	VII	26	Mardi.				
A	VI	27	Mercredi.				
B	V	28	Jeudi.				
C	IV	29	Vendredi.				
D	III	30	Samedi.				
E	II	31	Dimanche.				

CALENDRIER F.

573

Pour les années communes dont la Lettre Dominicale est F.
Et pour les années bissextiles dont les Lettres Dominicales sont G F.

SEPTEMBRE.

Fête tombant au			21 Avril.	24 Avril.	7 Avril.	31 Mars.	24 Mars.		
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.					
F	Cal.	1	<i>Dimanche.</i>		XII. Dim.	XIII. Dim.	XIV. Dim.	XV. Dim.	XVI. Dim.
G	IV	2	Lundi.						
A	III	3	Mardi.						
B	II	4	Mercredi.						
C	Non.	5	Jeudi.						
D	VIII	6	Vendredi.						
E	VII	7	Samedi.						
F	VI	8	<i>Dimanche.</i>	N. de la S. V.	XIII. Dim.	XIV. Dim.	XV. Dim.	XVI. Dim.	XVII. Dim.
G	V	9	Lundi.						
A	IV	10	Mardi.						
B	III	11	Mercredi.						
C	II	12	Jeudi.						
D	Ide.	13	Vendredi.						
E	XVIII	14	Samedi.	Ex. de la S. C.	XIV. Dim.	XV. Dim.	XVI. Dim.	XVII. Dim.	XVIII. Dim.
F	XVII	15	<i>Dimanche.</i>						
G	XVI	16	Lundi.						
A	XV	17	Mardi.						
B	XIV	18	Mercredi.	IV. Tamps.					
C	XIII	19	Jeudi.						
D	XII	20	Vendredi.	Vigila.					
E	XI	21	Samedi.	S. Math. Ap.	XV. Dim.	XVI. Dim.	XVII. Dim.	XVIII. Dim.	XIX. Dim.
F	X	22	<i>Dimanche.</i>						
G	IX	23	Lundi.						
A	VIII	24	Mardi.						
B	VII	25	Mercredi.						
C	VI	26	Jeudi.						
D	V	27	Vendredi.						
E	IV	28	Samedi.						
F	III	29	<i>Dimanche.</i>	S. Michel.	XVI. Dim.	XVII. Dim.	XVIII. Dim.	XIX. Dim.	XX. Dim.
G	II	30	Lundi.						

OCTOBRE.

Fête tombant au			21 Avril.	24 Avril.	7 Avril.	31 Mars.	24 Mars.	
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.				
A	Cal.	1	Mardi.					
B	VI	2	Mercredi.					
C	V	3	Jeudi.					
D	IV	4	Vendredi.					
E	III	5	Samedi.					
F	II	6	Dimanche.		XVII. Dim.	XVIII. Dim.	XIX. Dim.	XX. Dim.
G	Non.	7	Lundi.					
A	VIII	8	Mardi.					
B	VII	9	Mercredi.					
C	VI	10	Jeudi.					
D	V	11	Vendredi.					
E	IV	12	Samedi.					
F	III	13	Dimanche.		XVIII. Dim.	XIX. Dim.	XX. Dim.	XXI. Dim.
G	II	14	Lundi.					
A	Ide.	15	Mardi.					
B	XVII	16	Mercredi.					
C	XVI	17	Jeudi.					
D	XV	18	Vendredi.	S. Luc Ev.				
E	XIV	19	Samedi.					
F	XIII	20	Dimanche.		XIX. Dim.	XX. Dim.	XXI. Dim.	XXII. Dim.
G	XII	21	Lundi.					
A	XI	22	Mardi.					
B	X	23	Mercredi.					
C	IX	24	Jeudi.					
D	VIII	25	Vendredi.					
E	VII	26	Samedi.	Vigile.				
F	VI	27	Dimanche.		XX. Dim.	XXI. Dim.	XXII. Dim.	XXIII. Dim.
G	V	28	Lundi.	S. Sim. S. J.				
A	IV	29	Mardi.					
B	III	30	Mercredi.					
C	II	31	Jeudi.	Vigil. Jean.				

Pour les années communes dont la Lettre Dominicale est F.
Et pour les années bissextiles dont les Lettres Dominicales sont G F.

NOVEMBRE.

Fête tombant en		31 Avril.	14 Avril.	7 Avril.	31 Mars.	24 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.		
D	Cal.	1	Vendredi.			
E	IV	2	Samedi.			
F	III	3	Dimanche.			
G	II	4	Lundi.	XXI. Dim.	XXII. Dim.	XXIII. Dim.
A	Nov.	5	Mardi.			XXIV. Dim.
B	VIII	6	Mercredi.			XXV. Dim.
C	VII	7	Jeudi.			
D	VI	8	Vendredi.			
E	V	9	Samedi.			
F	IV	10	Dimanche.			
G	III	11	Lundi.	XXII. Dim.	XXIII. Dim.	XXIV. Dim.
A	II	12	Mardi.			XXV. Dim.
B	Ides.	13	Mercredi.			XXVI. Dim.
C	XVIII	14	Jeudi.			
D	XVII	15	Vendredi.			
E	XVI	16	Samedi.			
F	XV	17	Dimanche.			
G	XIV	18	Lundi.	XXIII. Dim.	XXIV. Dim.	XXV. Dim.
A	XIII	19	Mardi.			XXVI. Dim.
B	XII	20	Mercredi.			XXVII. Dim.
C	XI	21	Jeudi.	Préf. de la V.		
D	X	22	Vendredi.			
E	IX	23	Samedi.			
F	VIII	24	Dimanche.	XXIV. Dim.	XXV. Dim.	XXVI. Dim.
G	VII	25	Lundi.			XXVII. Dim.
A	VI	26	Mardi.			XXVIII. D.
B	V	27	Mercredi.			
C	IV	28	Jeudi.			
D	III	29	Vendredi.			
E	II	30	Samedi.			
			S. And. Ap.			

DÉCEMBRE.

Fête tombant en		31 Avril.	14 Avril.	7 Avril.	31 Mars.	24 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.		
F	Cal.	1	Dimanche.	I. D. de l'Av.	I. Dim.	I. Dim.
G	IV	2	Lundi.			
A	III	3	Mardi.	I. Dim.	I. Dim.	I. Dim.
B	II	4	Mercredi.			
C	Nov.	5	Jeudi.			
D	VIII	6	Vendredi.			
E	VII	7	Samedi.			
F	VI	8	Dimanche.			
G	V	9	Lundi.	II. Dim.	II. Dim.	II. Dim.
A	IV	10	Mardi.			II. Dim.
B	III	11	Mercredi.			II. Dim.
C	II	12	Jeudi.			
D	Ides.	13	Vendredi.			
E	XIX	14	Samedi.			
F	XVIII	15	Dimanche.	III. Dim.	III. Dim.	III. Dim.
G	XVII	16	Lundi.			III. Dim.
A	XVI	17	Mardi.			III. Dim.
B	XV	18	Mercredi.			
C	XIV	19	Jeudi.	IV. Temps.		
D	XIII	20	Vendredi.	Vigile.		
E	XII	21	Samedi.	S. Th. Ap.		
F	XI	22	Dimanche.			
G	X	23	Lundi.	IV. Dim.	IV. Dim.	IV. Dim.
A	IX	24	Mardi.			IV. Dim.
B	VIII	25	Mercredi.			IV. Dim.
C	VII	26	Jeudi.			
D	VI	27	Vendredi.			
E	V	28	Samedi.			
F	IV	29	Dimanche.	D. Orase.	D. Orase.	D. Orase.
G	III	30	Lundi.			D. Orase.
A	II	31	Mardi.			D. Orase.

Pour les années communes dont la Lettre Dominicale est E.
Et pour les années bissextiles dont les Lettres Dominicales sont E F.

J A N V I E R.

Pâque tombant au 30 Avril. 13 Avril. 6 Avril. 30 Avril. 23 Mars.

Let. Dom.	Jours du Mois.	Années communes.	Années bissextiles.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.				
A	Cal.	1	Mercredi.	Mardi.	Circoucif.				
B	IV	3	Jéudi.	Mercredi.					
C	II	5	Vendredi.	Jéudi.					
D	II	4	Samedi.	Vendredi.					
E	Non.	3	Dimanche.	Samedi.					
F	VIII	3	Lundi.	Dimanche.	Épiphanie.				
G	VIII	7	Mardi.	Lundi.					
A	VI	8	Mercredi.	Mardi.					
B	V	9	Jéudi.	Mercredi.					
C	IV	10	Vendredi.	Jéudi.					
D	III	11	Samedi.	Vendredi.					
E	II	13	Dimanche.	Samedi.	L. Dim.	I. Dim.	I. Dim.	I. Dim.	I. Dim.
F	Idee.	13	Lundi.	Dimanche.	I. Dim.	I. Dim.	I. Dim.	I. Dim.	I. Dim.
G	XIX	14	Mardi.	Lundi.					
A	XVIII	15	Mercredi.	Mardi.					
B	XVII	16	Jéudi.	Mercredi.					
C	XVI	17	Vendredi.	Jéudi.					
D	XV	18	Samedi.	Vendredi.					
E	XIV	19	Dimanche.	Samedi.	II. Dim.	II. Dim.	II. Dim.	II. Dim.	Septuagés.
F	XIII	20	Lundi.	Dimanche.	II. Dim.	II. Dim.	II. Dim.	II. Dim.	Septuagés.
G	XII	21	Mardi.	Lundi.					
A	XI	22	Mercredi.	Mardi.					
B	X	23	Jéudi.	Mercredi.					
C	IX	24	Vendredi.	Jéudi.					
D	VIII	25	Samedi.	Vendredi.					
E	VII	26	Dimanche.	Samedi.	III. Dim.	III. Dim.	III. Dim.	Septuagés.	Sexagésime.
F	VI	27	Lundi.	Dimanche.	III. Dim.	III. Dim.	III. Dim.	Septuagés.	Sexagésime.
G	V	28	Mardi.	Lundi.					
A	IV	29	Mercredi.	Mardi.					
B	III	30	Jéudi.	Mercredi.					
C	II	31	Vendredi.	Jéudi.					

F É V R I E R.

Pâque tombant au 30 Avril. 13 Avril. 6 Avril. 30 Avril. 23 Mars.

Let. Dom.	Jours du Mois.	Années communes.	Années bissextiles.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.				
D	Cal.	1	Samedi.	Vendredi.					
E	IV	3	Dimanche.	Samedi.	Parificat.	IV. Dim.	IV. Dim.	Septuagés.	Sexagésime.
F	III	4	Lundi.	Dimanche.		IV. Dim.	IV. Dim.	Septuagés.	Sexagésime.
G	II	5	Mardi.	Lundi.					
A	Non.	5	Mercredi.	Mardi.					
B	VIII	6	Jéudi.	Mercredi.					
C	VII	7	Vendredi.	Jéudi.					
D	VI	8	Samedi.	Vendredi.					
E	V	9	Dimanche.	Samedi.		V. Dim.	Septuagés.	Sexagésime.	Quinquag.
F	IV	10	Lundi.	Dimanche.		V. Dim.	Septuagés.	Sexagésime.	Quinquag.
G	III	11	Mardi.	Lundi.					
A	II	12	Mercredi.	Mardi.					
B	Idee.	13	Jéudi.	Mercredi.					
C	XVI	14	Vendredi.	Jéudi.					
D	XV	15	Samedi.	Vendredi.					
E	XIV	16	Dimanche.	Samedi.		Septuagés.	Sexagésime.	Quinquag.	I. D. de C.
F	XIII	17	Lundi.	Dimanche.		Septuagés.	Sexagésime.	Quinquag.	I. D. de C.
G	XII	18	Mardi.	Lundi.					
A	XI	19	Mercredi.	Mardi.					
B	X	20	Jéudi.	Mercredi.					
C	IX	21	Vendredi.	Jéudi.					
D	III	22	Samedi.	Vendredi.					
E	VII	23	Dimanche.	Samedi.	Vigile.	Sexagésim.	Quinquag.	I. D. de C.	II. D. de C.
F	VI	24	Lundi.	Dimanche.	S. Mathias.	Sexagésim.	Quinquag.	I. D. de C.	II. D. de C.
G	V	25	Mardi.	Lundi.					
A	IV	26	Mercredi.	Mardi.					
B	III	27	Jéudi.	Mercredi.					
C	II	28	Vendredi.	Jéudi.					
		29	Vendredi.	Vendredi.					

* Ces lettres f, g, a, b, c, & ces chiffres 4, 5, 4, 3, 2, font pour les années bissextiles.

Pour les années communes dont la Lettre Dominicale est E.
Et pour les années bissextiles dont les Lettres Dominicales sont F.E.

MARS.

Pâques tombant au			30 Avril.	23 Avril.	6 Avril.	30 Mars.	23 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.			
D	Cal.	1	Samedi.	Quinquag.	I. D. de Car.	II. D. de Car.	III. D. de C.
E	VI	2	Dimanche.				IV. D. de C.
F	V	3	Lundi.				
G	IV	4	Mardi.	Cendres.	IV. Temps.		
A	III	5	Mercredi.				
B	II	6	Jéudi.				
C	Non.	7	Vendredi.				
D	VIII	8	Samedi.				
E	VII	9	Dimanche.	I. D. de Car.	II. D. de Car.	III. D. de C.	IV. D. de C.
F	VI	10	Lundi.				D. de la Paq.
G	V	11	Mardi.				
A	IV	12	Mercredi.	IV. Temps.			
B	III	13	Jéudi.				
C	II	14	Vendredi.				
D	I	15	Samedi.	II. D. de Car.	III. D. de C.	IV. D. de C.	D. de la Paq.
E	XVII	16	Dimanche.				D. des Ram.
F	XVI	17	Lundi.				Lundi Saint.
G	XV	18	Mardi.				Mercredi Saint.
A	XIV	19	Mercredi.				Jéudi Saint.
B	XIII	20	Jéudi.				Vendredi Saint.
C	XII	21	Vendredi.				Samedi Saint.
D	XI	22	Samedi.				PAQUE.
E	X	23	Dimanche.	III. D. de C.	IV. D. de C.	D. de la Paq.	D. des Ram.
F	IX	24	Lundi.				Lundi Saint.
G	VIII	25	Mardi.	I. Annonc.			Mardi Saint.
A	VII	26	Mercredi.				Mercredi Saint.
B	VI	27	Jéudi.				Jéudi Saint.
C	V	28	Vendredi.				Vendredi Saint.
D	IV	29	Samedi.	IV. D. de C.	D. de la Paq.	D. des Ram.	Samedi Saint.
E	III	30	Dimanche.				PAQUE.
F	II	31	Lundi.				LUNDI.

AVRIL.

Pâques tombant au			30 Avril.	23 Avril.	6 Avril.	30 Mars.	23 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.			
G	Cal.	1	Mardi.			Mercredi Saint.	MARDI.
A	IV	2	Mercredi.			Mercredi Saint.	
B	III	3	Jéudi.			Jéudi Saint.	
C	II	4	Vendredi.			Vendredi Saint.	
D	Non.	5	Samedi.			Samedi Saint.	
E	VIII	6	Dimanche.	D. de la Paq.			I. D. Quasim.
F	VII	7	Lundi.				II. Dim.
G	VI	8	Mardi.				
A	V	9	Mercredi.				
B	IV	10	Jéudi.				
C	III	11	Vendredi.				
D	II	12	Samedi.				
E	I	13	Dimanche.	D. Des Ram.	PAQUE.	I. D. Quasim.	II. Dim.
F	XVIII	14	Lundi.	Lundi Saint.	LUNDI.		III. Dim.
G	XVII	15	Mardi.	Mardi Saint.	MARDI.		
A	XVI	16	Mercredi.	Mercredi Saint.			
B	XV	17	Jéudi.	Jéudi Saint.			
C	XIV	18	Vendredi.	Vendredi Saint.			
D	XIII	19	Samedi.	Samedi Saint.			
E	XII	20	Dimanche.	PAQUE.	I. D. Quasim.	II. Dim.	III. Dim.
F	XI	21	Lundi.	LUNDI.			IV. Dim.
G	X	22	Mardi.	MARDI.			
A	IX	23	Mercredi.				
B	VIII	24	Jéudi.				
C	VII	25	Vendredi.	S. Marc, év.			
D	VI	26	Samedi.				
E	V	27	Dimanche.	I. D. Quasim.	II. Dim.	III. Dim.	IV. Dim.
F	IV	28	Lundi.				V. Dim.
G	III	29	Mercredi.				Rogations.
A	II	30	Mercredi.				

Pour

CALENDRIER E.

577

Pour les années communes dont la Lettre Dominicale est E.
Et pour les années bissextiles dont la Lettre Dominicale est F E.

M A I.

Fête tombant au		20 Avril.	23 Avril.	6 Avril.	30 Mars.	23 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.		
B	Cal.	1	Jéudi.			Ascension.
C	VI	2	Vendredi.			
D	V	3	Samedi.			
E	IV	4	Dimanche.	II. Dim.	III. Dim.	IV. Dim.
F	III	5	Lundi.			V. Dim. Rogation.
G	II	6	Mardi.			VI. D. OR.
H	Non.	7	Mercredi.			
I	VIII	8	Jéudi.			Ascension.
J	VII	9	Vendredi.			
K	VI	10	Samedi.			
L	V	11	Dimanche.	III. Dim.	IV. Dim.	V. Dim.
M	IV	12	Lundi.			VI. D. OR.
N	III	13	Mardi.			Vigile. PENTEC. LUNDI.
O	II	14	Mercredi.			MARDI.
P	Ides.	15	Jéudi.			IV. Temps.
Q	XVII	16	Vendredi.			Ascension.
R	XVI	17	Samedi.			
S	XV	18	Dimanche.	IV. Dim.	V. Dim.	Vigile. PENTEC. LUNDI.
T	XIV	19	Mardi.			L. D. Trin.
U	XIII	20	Mercredi.			
V	XII	21	Jéudi.			IV. Temps.
W	XI	22	Vendredi.			Fête Dieu.
X	X	23	Samedi.			
Y	IX	24	Dimanche.	V. Dim.	VI. D. OR.	Vigile. PENTEC. LUNDI.
Z	VIII	25	Lundi.			L. D. Trin.
A	VII	26	Mardi.			II. Dim.
B	VI	27	Mercredi.			
C	V	28	Jéudi.			
D	IV	29	Vendredi.			Fête Dieu.
E	III	30	Samedi.			
F	II	31				Vigile.

J U I N.

Fête tombant au		20 Avril.	23 Avril.	6 Avril.	30 Mars.	23 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.		
E	Cal.	1	Dimanche.	VI. D. OR.	PENTEC. LUNDI.	L. D. Trin.
F	IV	2	Lundi.		MARDI.	II. Dim.
G	III	3	Mardi.		IV. Temps.	III. Dim.
H	II	4	Mercredi.			IV. Dim.
I	Non.	5	Jéudi.			
J	VIII	6	Vendredi.			Fête Dieu.
K	VII	7	Samedi.			
L	VI	8	Dimanche.			
M	V	9	Lundi.			Vigile. PENTEC. LUNDI.
N	IV	10	Mardi.			L. D. Trin.
O	III	11	Mercredi.			II. Dim.
P	II	12	Jéudi.			III. Dim.
Q	Ides.	13	Vendredi.			IV. Dim.
R	XVII	14	Samedi.			V. Dim.
S	XVI	15	Dimanche.			
T	XV	16	Lundi.			
U	XIV	17	Mardi.			
V	XIII	18	Mercredi.			
W	XII	19	Jéudi.			
X	XI	20	Vendredi.			
Y	X	21	Samedi.			
Z	IX	22	Dimanche.			
A	VIII	23	Lundi.			
B	VII	24	Mardi.			
C	VI	25	Mercredi.			
D	V	26	Jéudi.			
E	IV	27	Vendredi.			
F	III	28	Samedi.			
G	II	29	Dimanche.			
H	I	30	Lundi.			

Pour les années communes dont la Lettre Dominicale est F.
Et pour les années bissextiles dont les Lettres Dominicales sont F E.

JUILLET.

Pâque tombant au			10 Avril.	13 Avril.	4 Avril.	30 Mars.	23 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.			
G	Cal.	1	Mardi.				
A	VI	3	Mercredi.	Vifit. de la V.			
B	V	4	Jeudi.				
C	IV	5	Vendredi.				
D	III	6	Samedi.				
E	II	7	Dimanche.	IV. Dim.	V. Dim.	VI. Dim.	VII. Dim.
F	Non.	8	Lundi.				VIII. Dim.
G	VIII	9	Mardi.				
A	VII	10	Mercredi.				
B	VI	11	Jeudi.				
C	V	12	Vendredi.				
D	IV	13	Samedi.				
E	III	14	Dimanche.	V. Dim.	VI. Dim.	VII. Dim.	VIII. Dim.
F	II	15	Lundi.				IX. Dim.
G	Ides.	16	Mardi.				
A	XVII	17	Mercredi.				
B	XVI	18	Jeudi.				
C	XV	19	Vendredi.				
D	XIV	20	Samedi.				
E	XIII	21	Dimanche.	VI. Dim.	VII. Dim.	VIII. Dim.	IX. Dim.
F	XII	22	Lundi.				X. Dim.
G	XI	23	Mardi.				
A	X	24	Mercredi.				
B	IX	25	Jeudi.	Vigile.			
C	VIII	26	Vendredi.	S. Jac. le M.			
D	VII	27	Samedi.				
E	VI	28	Dimanche.	VII. Dim.	VIII. Dim.	IX. Dim.	X. Dim.
F	V	29	Lundi.				XI. Dim.
G	IV	30	Mardi.				
A	III	31	Mercredi.				
B	II	32	Jeudi.				

A O Û T.

Pâque tombant au			10 Avril.	13 Avril.	4 Avril.	30 Mars.	23 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.			
C	Cal.	1	Vendredi.				
D	IV	3	Samedi.				
E	III	4	Dimanche.	VIII. Dim.	IX. Dim.	X. Dim.	XI. Dim.
F	II	5	Lundi.				XII. Dim.
G	Non.	6	Mardi.				
A	VIII	7	Mercredi.	Tn. de M. S.			
B	VII	8	Jeudi.				
C	VI	9	Vendredi.				
D	V	10	Samedi.	Vigile.			
E	IV	11	Dimanche.	S. Laurent.	IX. Dim.	X. Dim.	XI. Dim.
F	III	12	Lundi.				XII. Dim.
G	II	13	Mardi.				XIII. Dim.
A	Ides.	14	Mercredi.				
B	XIX	15	Jeudi.	Vigil. jehus.			
C	XVIII	16	Vendredi.	Ascension.			
D	XVII	17	Samedi.				
E	XVI	18	Dimanche.		X. Dim.	XI. Dim.	XII. Dim.
F	XV	19	Lundi.				XIII. Dim.
G	XIV	20	Mardi.				XIV. Dim.
A	XIII	21	Mercredi.				
B	XII	22	Jeudi.				
C	XI	23	Vendredi.				
D	X	24	Samedi.	Vigile.			
E	IX	25	Dimanche.	S. Barthel.	XI. Dim.	XII. Dim.	XIII. Dim.
F	VIII	26	Lundi.	S. Louis.			XIV. Dim.
G	VII	27	Mardi.				XV. Dim.
A	VI	28	Mercredi.				
B	V	29	Jeudi.				
C	IV	30	Vendredi.				
D	III	31	Samedi.				
E	II	32	Dimanche.		XII. Dim.	XIII. Dim.	XIV. Dim.
						XV. Dim.	XVI. Dim.

Pour les années communes dont la Lettre Dominicale est F.
Et pour les années bissextiles dont les Lettres Dominicales sont F E.

SEPTEMBRE.

Fête tombant en		20 Avril.	22 Avril.	4 Avril.	30 Mars.	22 Mars.
Let. Dom.	Jours de Moie.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.		
F	Cal.	1	Lundi.			
A	IV	2	Mardi.			
B	III	3	Mercredi.			
C	II	4	Jeudi.			
D	Non.	5	Vendredi.			
E	VIII	6	Samedi.			
F	VII	7	Dimanche.			
G	VI	8	Lundi.	N. de la S. V.	XIII. Dim.	XIV. Dim.
A	V	9	Mardi.		XV. Dim.	XVI. Dim.
B	IV	10	Mercredi.			
C	III	11	Jeudi.			
D	II	12	Vendredi.			
E	Ides.	13	Samedi.			
F	XVIII	14	Dimanche.	Ex. de la S. C.	XIV. Dim.	XV. Dim.
G	XVII	15	Lundi.		XVI. Dim.	XVII. Dim.
A	XVI	16	Mardi.			
B	XV	17	Mercredi.	IV. Temps.		
C	XIV	18	Jeudi.			
D	XIII	19	Vendredi.			
E	XII	20	Samedi.	Vigile.	XV. Dim.	XVI. Dim.
F	XI	21	Dimanche.	S. Matth. Ap.	XVI. Dim.	XVII. Dim.
G	X	22	Lundi.		XVII. Dim.	XVIII. Dim.
A	IX	23	Mardi.			
B	VIII	24	Mercredi.			
C	VII	25	Jeudi.			
D	VI	26	Vendredi.			
E	V	27	Samedi.			
F	IV	28	Dimanche.		XVI. Dim.	XVII. Dim.
G	III	29	Lundi.	S. Michel.	XVII. Dim.	XVIII. Dim.
A	II	30	Mardi.		XVIII. Dim.	XIX. Dim.
B					XIX. Dim.	XX. Dim.

OCTOBRE.

Fête tombant en		20 Avril.	22 Avril.	4 Avril.	30 Mars.	22 Mars.
Let. Dom.	Jours de Moie.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.		
A	Cal.	1	Mercredi.			
B	VI	2	Jeudi.			
C	V	3	Vendredi.			
D	IV	4	Samedi.			
E	III	5	Dimanche.		XVII. Dim.	XVIII. Dim.
F	II	6	Lundi.		XIX. Dim.	XX. Dim.
G	Non.	7	Mardi.			
A	VIII	8	Mercredi.			
B	VII	9	Jeudi.			
C	VI	10	Vendredi.			
D	V	11	Samedi.			
E	IV	12	Dimanche.		XVIII. Dim.	XIX. Dim.
F	III	13	Lundi.		XX. Dim.	XXI. Dim.
G	II	14	Mardi.			
A	Ides.	15	Mercredi.			
B	XVI	16	Jeudi.			
C	XV	17	Vendredi.	S. Luc. Ev.	XX. Dim.	XXI. Dim.
D	XIV	18	Samedi.		XX. Dim.	XXI. Dim.
E	XIII	19	Dimanche.		XXI. Dim.	XXII. Dim.
F	XII	20	Lundi.		XXII. Dim.	XXIII. Dim.
G	XI	21	Mardi.			
A	X	22	Mercredi.			
B	IX	23	Jeudi.			
C	VIII	24	Vendredi.			
D	VII	25	Samedi.			
E	VI	26	Dimanche.		XX. Dim.	XXI. Dim.
F	V	27	Lundi.	Vigile.	XXI. Dim.	XXII. Dim.
G	IV	28	Mardi.	S. Sim. S. Ju.	XXII. Dim.	XXIII. Dim.
A	III	29	Mercredi.			
B	II	30	Jeudi.			
C		31	Vendredi.	Vigil. jeûne.		

Pour les années communes dont la Lettre Dominicale est E.
Et pour les années bissextiles dont les Lettres Dominicales sont F E.

NOVEMBRE.

		Plaque tombant au		20 Avril.	13 Avril.	6 Avril.	30 Mars.	23 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.				
D	Cal.	1	Samdi.	La Touf.	XXI. Dim.	XXII. Dim.	XXIII. Dim.	XXIV. Dim.
E	IV	2	Dimanche.	Les Morts.				XXV. Dim.
F	III	3	Mardi.					
G	II	4	Mardi.					
A	Non.	5	Mercredi.					
B	VIII	6	Jeudi.					
C	VII	7	Vendredi.					
D	VI	8	Samedi.					
E	V	9	Dimanche.		XXII. Dim.	XXIII. Dim.	XXIV. Dim.	XXV. Dim.
F	IV	10	Lundi.					XXVI. Dim.
G	III	11	Mardi.	S. Martin.				
A	II	12	Mercredi.					
B	Ides.	13	Jeudi.					
C	XVIII	14	Vendredi.					
D	XVII	15	Samedi.					
E	XVI	16	Dimanche.		XXIII. Dim.	XXIV. Dim.	XXV. Dim.	XXVI. Dim.
F	XV	17	Lundi.					XXVII. Dim.
G	XIV	18	Mardi.					
A	XIII	19	Mercredi.					
B	XII	20	Jeudi.	Prél. de la V.				
C	XI	21	Vendredi.					
D	X	22	Samedi.					
E	IX	23	Dimanche.		XXIV. Dim.	XXV. Dim.	XXVI. Dim.	XXVII. Dim.
F	VIII	24	Lundi.					XXVIII. D.
G	VII	25	Mardi.					
A	VI	26	Mercredi.					
B	V	27	Jeudi.					
C	IV	28	Vendredi.					
D	III	29	Samedi.	Vigile.				
E	II	30	Dimanche.	S. And. Ap.				

DÉCEMBRE.

		Plaque tombant au		20 Avril.	13 Avril.	6 Avril.	30 Mars.	23 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.				
F	Cal.	1	Lundi.					
G	IV	2	Mardi.					
A	III	3	Mercredi.					
B	II	4	Jeudi.					
C	Non.	5	Vendredi.					
D	VIII	6	Samedi.					
E	VII	7	Dimanche.		II. Dim.	II. Dim.	II. Dim.	II. Dim.
F	VI	8	Lundi.	Cont. de la V.				
G	V	9	Mardi.					
A	IV	10	Mercredi.					
B	III	11	Jeudi.					
C	II	12	Vendredi.					
D	Ides.	13	Samedi.					
E	XIX	14	Dimanche.		III. Dim.	III. Dim.	III. Dim.	III. Dim.
F	XVIII	15	Lundi.					
G	XVII	16	Mardi.					
A	XVI	17	Mercredi.	IV. Temps.				
B	XV	18	Jeudi.					
C	XIV	19	Vendredi.					
D	XIII	20	Samedi.	Vigile.				
E	XII	21	Dimanche.	S. Th. Ap.	IV. Dim.	IV. Dim.	IV. Dim.	IV. Dim.
F	XI	22	Lundi.					
G	X	23	Mardi.					
A	IX	24	Mercredi.	Vigile Jéko.				
B	VIII	25	Jeudi.	NOËL.				
C	VII	26	Vendredi.	S. Etien. M.				
D	VI	27	Samedi.	S. Jean Ap.				
E	V	28	Dimanche.	Les 35. Inoc.	D. Oâsse.	D. Oâsse.	D. Oâsse.	D. Oâsse.
F	IV	29	Lundi.					
G	III	30	Mardi.					
A	II	31	Mercredi.					

Pour les années communes dont la Lettre Dominicale est D.
Et pour les années bissextiles dont les Lettres Dominicales sont E D.

J A N V I E R.

		Pâque tombant au		19 Avril.	25 Avril.	3 Avril.	19 Mars.	22 Mars.	
Let. Dom.	Jours du Mois.	Années communes.	Années bissextiles.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.				
A	Cal.	1	Jeudi.	Mercredi.	Circouci.				
B	IV	2	Vendredi.	Jeudi.					
C	III	3	Samedi.	Vendredi.					
D	II	4	Dimanche.	Samedi.					
E	Non.	5	Lundi.	Dimanche.					
F	VIII	6	Mardi.	Lundi.	Épiphanie.				
G	VII	7	Mercredi.	Mardi.					
A	VI	8	Jeudi.	Mercredi.					
B	V	9	Vendredi.	Jeudi.					
C	IV	10	Samedi.	Vendredi.					
D	III	11	Dimanche.	Samedi.					
E	II	12	Lundi.	Dimanche.	I. Dim.	I. Dim.	I. Dim.	I. Dim.	I. Dim.
F	Ides.	13	Mardi.	Lundi.	I. Dim.	I. Dim.	I. Dim.	I. Dim.	I. Dim.
G	XIX	14	Mercredi.	Mardi.					
A	XVIII	15	Jeudi.	Mercredi.					
B	XVII	16	Vendredi.	Jeudi.					
C	XVI	17	Samedi.	Vendredi.					
D	XV	18	Dimanche.	Samedi.	II. Dim.	II. Dim.	II. Dim.	II. Dim.	Septuagés.
E	XIV	19	Lundi.	Dimanche.	II. Dim.	II. Dim.	II. Dim.	II. Dim.	Septuagés.
F	XIII	20	Mardi.	Lundi.					
G	XII	21	Mercredi.	Mardi.					
A	XI	22	Jeudi.	Mercredi.					
B	X	23	Vendredi.	Jeudi.					
C	IX	24	Samedi.	Vendredi.					
D	VIII	25	Dimanche.	Samedi.	III. Dim.	III. Dim.	III. Dim.	Septuagés.	Sexagésime
E	VII	26	Lundi.	Dimanche.	III. Dim.	III. Dim.	III. Dim.	Septuagés.	Sexagésime
F	VI	27	Mardi.	Lundi.					
G	V	28	Mercredi.	Mardi.					
A	IV	29	Jeudi.	Mercredi.					
B	III	30	Vendredi.	Jeudi.					
C	II	31	Samedi.	Vendredi.					

F É V R I E R.

Pâque tombant au					29 Avril.	12 Avril.	5 Avril.	29 Mars.	22 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Années communes.	Années bissextiles.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.				
D	Cal.	1	Dimanche.	Samedi.	IV. Dim.	IV. Dim.	Septuagés.	Sexagésime.	Quinquag.
E	IV	2	Lundi.	Dimanche.	IV. Dim.	IV. Dim.	Septuagés.	Sexagésime.	Quinquag.
F	III	3	Mardi.	Lundi.					
G	II	4	Mercredi.	Mardi.					
A	Non.	5	Jeudi.	Mercredi.					Cendres.
B	VIII	6	Vendredi.	Jeudi.					Cendres.
C	VII	7	Samedi.	Vendredi.					
D	VI	8	Dimanche.	Dimanche.					
E	V	9	Lundi.	Dimanche.	V. Dim.	Septuagés.	Sexagésime.	Quinquag.	I. D. de C.
F	IV	10	Mardi.	Lundi.	V. Dim.	Septuagés.	Sexagésime.	Quinquag.	I. D. de C.
G	III	11	Mercredi.	Mardi.					
A	II	12	Jeudi.	Mercredi.					Cendres.
B	Ides.	13	Vendredi.	Jeudi.					Cendres.
C	XVI	14	Samedi.	Vendredi.					IV. Temps.
D	XV	15	Dimanche.	Samedi.					IV. Temps.
E	XIV	16	Lundi.	Dimanche.	Septuagés.	Sexagésime.	Quinquag.	I. D. de C.	II. D. de C.
F	XIII	17	Mardi.	Lundi.	Septuagés.	Sexagésime.	Quinquag.	I. D. de C.	II. D. de C.
G	XII	18	Mercredi.	Mardi.					
A	XI	19	Jeudi.	Mercredi.					Cendres.
B	X	20	Vendredi.	Jeudi.					IV. Temps.
C	IX	21	Samedi.	Vendredi.					IV. Temps.
D	VIII	22	Dimanche.	Samedi.					
E	VII	23	Lundi.	Dimanche.		Sexagésime.	Quinquag.	I. D. de C.	II. D. de C.
F	VI	24	Mardi.	Lundi.		Sexagésime.	Quinquag.	I. D. de C.	III. D. de C.
G	V	25	Mercredi.	Mardi.	S. Mathias.				
A	IV	26	Jeudi.	Mercredi.					
B	III	27	Vendredi.	Jeudi.					
C	II	28	Samedi.	Vendredi.					
e	I	29	Dimanche.	Samedi.					

* Ces lettres f, g, a, b, c, & ces chiffres 6, 5, 4, 3, 2, sont pour les années bissextiles.

Pour les années communes dont la Lettre Dominicale est D.
Et pour les années bissextiles dont les Lettres Dominicales sont E D.

M A R S.

Plaque tombant au		10 Avril.	12 Avril.	5 Avril.	29 Mars.	22 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.		
D	Cal. 1	Dimanche.		Quinquag.	I. D. de Car.	II. D. de Car.
E	VI 2	Lundi.				III. D. de C.
F	III 3	Mardi.				IV. D. de C.
G	IV 4	Mercredi.		Cendres.	IV. Temps.	
A	III 5	Jeudi.				
B	II 6	Vendredi.				
C	Non. 7	Samedi.				
D	VIII 8	Dimanche.		I. D. de Car.	II. D. de Car.	III. D. de C.
E	VII 9	Lundi.				IV. D. de C.
F	VI 10	Mardi.				D. de la Paq.
G	V 11	Mercredi.		IV. Temps.		
A	IV 12	Jeudi.				
B	III 13	Vendredi.				
C	II 14	Samedi.				
D	I 15	Dimanche.		II. D. de Car.	III. D. de C.	IV. D. de C.
E	XVII 16	Lundi.				D. de la Paq.
F	XVI 17	Mardi.				D. des Ram.
G	XV 18	Mercredi.				Lundi Saint.
A	XIV 19	Jeudi.				Mardi Saint.
B	XIII 20	Vendredi.				Mercredi Saint.
C	XII 21	Samedi.				Jeudi Saint.
D	XI 22	Dimanche.		III. D. de C.	IV. D. de C.	Vendredi Saint.
E	X 23	Lundi.				Samedi Saint.
F	IX 24	Mardi.				PAQUE.
G	VIII 25	Mercredi.	L'Annonc.			LUNDI.
A	VII 26	Jeudi.				MARDI.
B	VI 27	Vendredi.				
C	V 28	Samedi.				
D	IV 29	Dimanche.		IV. D. de C.	D. de la Paq.	D. des Ram.
E	III 30	Lundi.				Lundi Saint.
F	II 31	Mardi.			Mardi Saint.	MARDI.

A V R I L.

Plaque tombant au		10 Avril.	12 Avril.	5 Avril.	29 Mars.	22 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.		
G	Cal. 1	Mercredi.			Mercredi Saint.	
A	IV 2	Jeudi.			Jeudi Saint.	
B	III 3	Vendredi.			Vendredi Saint.	
C	II 4	Samedi.			Samedi Saint.	
D	Non. 5	Dimanche.		D. de la Paq.	D. des Ram.	PAQUE.
E	VIII 6	Lundi.			Lundi Saint.	LUNDI.
F	VII 7	Mardi.			Mardi Saint.	MARDI.
G	VI 8	Mercredi.			Mercredi Saint.	
A	V 9	Jeudi.			Jeudi Saint.	
B	IV 10	Vendredi.			Vendredi Saint.	
C	III 11	Samedi.			Samedi Saint.	
D	II 12	Dimanche.		D. des Ram.	PAQUE.	
E	I 13	Lundi.		Lundi Saint.	LUNDI.	I. D. Quasim.
F	XVII 14	Mardi.		Mardi Saint.	MARDI.	II. Dim.
G	XVI 15	Mercredi.		Mercredi Saint.		
A	XV 16	Jeudi.		Jeudi Saint.		
B	XIV 17	Vendredi.		Vendredi Saint.		
C	XIII 18	Samedi.		Samedi Saint.		
D	XII 19	Dimanche.		PAQUE.	I. D. Quasim.	II. Dim.
E	XI 20	Lundi.		LUNDI.		III. Dim.
F	X 21	Mardi.		MARDI.		IV. Dim.
G	IX 22	Mercredi.				
A	XIII 23	Jeudi.				
B	VIII 24	Vendredi.				
C	VII 25	Samedi.	S. Marc, év.			
D	VI 26	Dimanche.		I. D. Quasim.	II. Dim.	III. Dim.
E	V 27	Lundi.				IV. Dim.
F	IV 28	Mardi.				V. Dim.
G	III 29	Mercredi.				Rogations.
A	II 30	Jeudi.				Afcension.

Pour les années communes dont la Lettre Dominicale est D.
Et pour les années bissextiles dont les Lettres Dominicales sont E D.

M A I.

Pâque tombant au		19 Avril.	21 Avril.	3 Avril.	29 Mars.	23 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.		
B	Cal.	1	Vendredi.	5. Jec. S. Ph.		
C	VI	2	Samedi.			
D	V	3	Dimanche.	II. Dim.	III. Dim.	IV. Dim.
E	IV	4	Lundi.			V. Dim. Rogations.
F	III	5	Mardi.			
G	II	6	Mercredi.			
A	Non.	7	Jeudi.			Ascension.
B	VIII	8	Vendredi.			
C	VII	9	Samedi.	III. Dim.	IV. Dim.	V. Dim.
D	VI	10	Dimanche.			VI. D. Cél.
E	V	11	Lundi.			Vigile. PENTEC. LUNDI.
F	IV	12	Mardi.			MARDI.
G	III	13	Mercredi.			IV. Temps.
A	II	14	Jeudi.			
B	Ide.	15	Vendredi.			
C	XVII	16	Samedi.	IV. Dim.	V. Dim.	VI. D. Cél.
D	XVI	17	Dimanche.			Vigile. PENTEC. LUNDI.
E	XV	18	Lundi.			MARDI.
F	XIV	19	Mardi.			IV. Temps.
G	XIII	20	Mercredi.			
A	XII	21	Jeudi.			Fête-Dieu.
B	XI	22	Vendredi.			
C	X	23	Samedi.			
D	IX	24	Dimanche.	V. Dim.	VI. D. Cél.	Vigile. PENTEC. LUNDI.
E	VIII	25	Lundi.			MARDI.
F	VII	26	Mardi.			IV. Temps.
G	VI	27	Mercredi.			
A	V	28	Jeudi.	Ascension.		Fête-Dieu.
B	IV	29	Vendredi.			
C	III	30	Samedi.			
D	II	31	Dimanche.	VI. D. Cél.	Vigile. PENTEC.	L. D. Trin.

J U I N.

Pâque tombant au		19 Avril.	21 Avril.	3 Avril.	29 Mars.	23 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.		
E	Cal.	1	Lundi.	LUNDI.		
F	IV	2	Mardi.	MARDI.		
G	III	3	Mercredi.	IV. Temps.		
A	II	4	Jeudi.		Fête-Dieu.	
B	Non.	5	Vendredi.			
C	VIII	6	Samedi.			
D	VII	7	Dimanche.	Vigile. PENTEC.	I. D. Trin.	II. Dim.
E	VI	8	Lundi.	LUNDI.		III. Dim.
F	V	9	Mardi.	MARDI.		IV. Dim.
G	IV	10	Mercredi.	IV. Temps.		V. Dim.
A	III	11	Jeudi.		Fête-Dieu.	
B	II	12	Vendredi.			
C	Ide.	13	Samedi.			
D	XVII	14	Dimanche.	I. D. Trin.	II. Dim.	III. Dim.
E	XVI	15	Lundi.			IV. Dim.
F	XV	16	Mardi.			V. Dim.
G	XIV	17	Mercredi.			
A	XIII	18	Jeudi.	Fête-Dieu.		
B	XII	19	Vendredi.			
C	XI	20	Samedi.			
D	X	21	Dimanche.	II. Dim.	III. Dim.	IV. Dim.
E	IX	22	Lundi.			V. Dim.
F	VIII	23	Mardi.	Vigil. jeûne. N. S. J. Bap.		VI. Dim.
G	VII	24	Mercredi.			
A	VI	25	Jeudi.			
B	V	26	Vendredi.	Vigil. jeûne.	III. Dim.	IV. Dim.
C	IV	27	Samedi.			V. Dim.
D	III	28	Dimanche.			VI. Dim.
E	II	29	Lundi.	S. P. S. Paul.	III. Dim.	IV. Dim.
F	I	30	Mardi.			V. Dim.
G		31				VI. Dim.

Pour les années communes dont la Lettre Dominicale est D.
Et pour les années bissextiles dont les Lettres Dominicales sont ED.

JUILLET.

Pique tombant au			19 Avril.	13 Avril.	5 Avril.	29 Mars.	22 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.			
G	Cal.	1 Mercredi.	Fête de la V.				
A	VI	2 Jeudi.					
B	V	3 Vendredi.					
C	IV	4 Samedi.					
D	III	5 Dimanche.		IV. Dim.	V. Dim.	VI. Dim.	VII. Dim.
E	II	6 Lundi.					
F	Non.	7 Mardi.					
G	VIII	8 Mercredi.					
A	VII	9 Jeudi.					
B	VI	10 Vendredi.					
C	V	11 Samedi.					
D	IV	12 Dimanche.		V. Dim.	VI. Dim.	VII. Dim.	VIII. Dim.
E	III	13 Lundi.					
F	II	14 Mardi.					
G	Idee.	15 Mercredi.					
A	XVII	16 Jeudi.					
B	XVI	17 Vendredi.					
C	XV	18 Samedi.		VI. Dim.	VII. Dim.	VIII. Dim.	IX. Dim.
D	XIV	19 Dimanche.					
E	XIII	20 Lundi.					
F	XII	21 Mardi.					
G	XI	22 Mercredi.					
A	X	23 Jeudi.					
B	IX	24 Vendredi.	Vigil.				
C	VIII	25 Samedi.	S. Jac. le M.				
D	VII	26 Dimanche.		VII. Dim.	VIII. Dim.	IX. Dim.	X. Dim.
E	VI	27 Lundi.					
F	V	28 Mardi.					
G	IV	29 Mercredi.					
A	III	30 Jeudi.					
B	II	31 Vendredi.					

A O Û T.

Pique tombant au			19 Avril.	13 Avril.	5 Avril.	29 Mars.	22 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.			
C	Cal.	1 Samedi.					
D	IV	2 Dimanche.		VIII. Dim.	IX. Dim.	X. Dim.	XI. Dim.
E	III	3 Lundi.					
F	II	4 Mardi.					
G	Non.	5 Mercredi.					
A	VIII	6 Jeudi.	Tr. de N. S.				
B	VII	7 Vendredi.	Vigil.				
C	VI	8 Samedi.	S. Laurent.				
D	V	9 Dimanche.		IX. Dim.	X. Dim.	XI. Dim.	XII. Dim.
E	IV	10 Lundi.					
F	III	11 Mardi.					
G	II	12 Mercredi.					
A	Idee.	13 Jeudi.					
B	XIX	14 Vendredi.	Vigil. jeûne.				
C	XVIII	15 Samedi.	Assomption.				
D	XVII	16 Dimanche.		X. Dim.	XI. Dim.	XII. Dim.	XIII. Dim.
E	XVI	17 Lundi.					
F	XV	18 Mardi.					
G	XIV	19 Mercredi.					
A	XIII	20 Jeudi.					
B	XII	21 Vendredi.					
C	XI	22 Samedi.	Vigil.				
D	X	23 Dimanche.		XI. Dim.	XII. Dim.	XIII. Dim.	XIV. Dim.
E	IX	24 Lundi.	S. Barthé.				
F	VIII	25 Mardi.	S. Louis.				
G	VII	26 Mercredi.					
A	VI	27 Jeudi.					
B	V	28 Vendredi.					
C	IV	29 Samedi.					
D	III	30 Dimanche.		XII. Dim.	XIII. Dim.	XIV. Dim.	XV. Dim.
E	II	31 Lundi.					

Pour les années communes dont la Lettre Dominicale est D.
Et pour les années bissextiles dont les Lettres Dominicales sont E D.

SEPTEMBRE.

Fête tombant au		19 Avril.	25 Avril.	3 Avril.	19 Mars.	25 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.		
F	Cal.	1	Mardi.			
G	IV	2	Mercredi.			
A	V	3	Jeudi.			
B	VI	4	Vendredi.			
C	Nom.	5	Samedi.			
D	VIII	6	Dimanche.	XIII. Dim.	XIV. Dim.	XV. Dim.
E	VII	7	Lundi.			XVI. Dim.
F	VI	8	Mardi.	N. de la S. V.		XVII. Dim.
G	V	9	Mercredi.			
A	IV	10	Jeudi.			
B	III	11	Vendredi.			
C	II	12	Samedi.			
D	Ides.	13	Dimanche.	XIV. Dim.	XV. Dim.	XVI. Dim.
E	XVIII	14	Lundi.	Ex. de la S. C.		XVII. Dim.
F	XVII	15	Mardi.			XVIII. Dim.
G	XVI	16	Mercredi.	IV. Temps.		
A	XV	17	Jeudi.			
B	XIV	18	Vendredi.			
C	XIII	19	Samedi.			
D	XII	20	Dimanche.	Vigile.	XV. Dim.	XVI. Dim.
E	XI	21	Lundi.	S. Matth. Ap.	XVI. Dim.	XVII. Dim.
F	IX	22	Mardi.			XVIII. Dim.
G	VIII	23	Mercredi.			
A	VII	24	Jeudi.			
B	VI	25	Vendredi.			
C	V	26	Samedi.			
D	Ides.	27	Dimanche.	XVI. Dim.	XVII. Dim.	XVIII. Dim.
E	IV	28	Lundi.			XIX. Dim.
F	III	29	Mardi.	S. Michel.		
G	II	30	Mercredi.			

OCTOBRE.

Fête tombant au		19 Avril.	25 Avril.	3 Avril.	19 Mars.	25 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.		
A	Cal.	1	Jeudi.			
B	VI	2	Vendredi.			
C	V	3	Samedi.			
D	IV	4	Dimanche.	XVII. Dim.	XVIII. Dim.	XIX. Dim.
E	III	5	Lundi.			XX. Dim.
F	II	6	Mardi.			XXI. Dim.
G	Nom.	7	Mercredi.			
A	VIII	8	Jeudi.			
B	VII	9	Vendredi.			
C	VI	10	Samedi.			
D	V	11	Dimanche.	XVIII. Dim.	XIX. Dim.	XX. Dim.
E	IV	12	Lundi.			XXI. Dim.
F	III	13	Mardi.			XXII. Dim.
G	II	14	Mercredi.			
A	Ides.	15	Jeudi.			
B	XVII	16	Vendredi.			
C	XVI	17	Samedi.			
D	XV	18	Dimanche.	S. Luc. Ev.	XIX. Dim.	XX. Dim.
E	XIV	19	Lundi.			XXI. Dim.
F	XIII	20	Mardi.			XXII. Dim.
G	XII	21	Mercredi.			XXIII. Dim.
A	XI	22	Jeudi.			
B	X	23	Vendredi.			
C	IX	24	Samedi.			
D	VIII	25	Dimanche.	XX. Dim.	XXI. Dim.	XXII. Dim.
E	VII	26	Lundi.			XXIII. Dim.
F	VI	27	Mardi.	Vigile.		
G	V	28	Mercredi.	S. Sim. S. Ju.		
A	IV	29	Jeudi.			
B	III	30	Vendredi.			
C	II	31	Samedi.	Vigil. Jean.		

Pour les années communes dont la Lettre Dominicale est D.
Et pour les années bissextiles dont les Lettres Dominicales sont ED.

NOVEMBRE.

		Pâques tombant en		29 Avril.	13 Avril.	5 Avril.	29 Mars.	23 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.				
D	Cal.	1	Dimanche.	XXI. Dim.	XXII. Dim.	XXIII. Dim.	XXIV. Dim.	XXV. Dim.
E	IV	2	Lundi.					
F	III	3	Mardi.					
G	II	4	Mercredi.					
A	Non.	5	Jeudi.					
B	VIII	6	Vendredi.					
C	VII	7	Samedi.					
D	VI	8	Dimanche.	XXII. Dim.	XXIII. Dim.	XXIV. Dim.	XXV. Dim.	XXVI. Dim.
E	V	9	Lundi.					
F	IV	10	Mardi.					
G	III	11	Mercredi.	S. Martin.				
A	II	12	Jeudi.					
B	Non.	13	Vendredi.					
C	XVIII	14	Samedi.					
D	XVII	15	Dimanche.	XXIII. Dim.	XXIV. Dim.	XXV. Dim.	XXVI. Dim.	XXVII. Dim.
E	XVI	16	Lundi.					
F	XV	17	Mardi.					
G	XIV	18	Mercredi.					
A	XIII	19	Jeudi.					
B	XII	20	Vendredi.					
C	XI	21	Samedi.	Prél. de la V.				
D	X	22	Dimanche.	XXIV. Dim.	XXV. Dim.	XXVI. Dim.	XXVII. Dim.	XXVIII. Dim.
E	IX	23	Lundi.					
F	VIII	24	Mardi.					
G	VII	25	Mercredi.					
A	VI	26	Jeudi.					
B	V	27	Vendredi.					
C	IV	28	Samedi.	Vigile.	I. D. de l'Av.	I. Dim.	I. Dim.	I. Dim.
D	III	29	Dimanche.	S. And. Ap.				
E	II	30	Lundi.					

DÉCEMBRE.

		Pâques tombant en		29 Avril.	13 Avril.	5 Avril.	29 Mars.	23 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.				
F	Cal.	1	Mardi.					
G	IV	2	Mercredi.					
A	III	3	Jeudi.					
B	II	4	Vendredi.					
C	Non.	5	Samedi.					
D	VIII	6	Dimanche.	II. Dim.	II. Dim.	II. Dim.	II. Dim.	II. Dim.
E	VII	7	Lundi.					
F	VI	8	Mardi.	Conc. de la V.				
G	V	9	Mercredi.					
A	IV	10	Jeudi.					
B	III	11	Vendredi.					
C	II	12	Samedi.					
D	Non.	13	Dimanche.	III. Dim.	III. Dim.	III. Dim.	III. Dim.	III. Dim.
E	XIX	14	Lundi.					
F	XVIII	15	Mardi.					
G	XVII	16	Mercredi.	IV. Temps.				
A	XVI	17	Jeudi.					
B	XV	18	Vendredi.					
C	XIV	19	Samedi.	Vigile.				
D	XIII	20	Dimanche.	IV. Dim.	IV. Dim.	IV. Dim.	IV. Dim.	IV. Dim.
E	XII	21	Lundi.	S. Th. Ap.				
F	XI	22	Mardi.					
G	X	23	Mercredi.					
A	IX	24	Jeudi.	Vigile de Noël.				
B	VIII	25	Vendredi.	N. O. & L.				
C	VII	26	Samedi.	S. Etien. M.				
D	VI	27	Dimanche.	S. Jean. Ap.	D. Octave.	D. Octave.	D. Octave.	D. Octave.
E	V	28	Lundi.	Les St. Innoc.				
F	IV	29	Mardi.					
G	III	30	Mercredi.					
A	II	31	Jeudi.					

Pour les années communes dont la Lettre Dominicale est D.
Et pour les années bissextiles dont les Lettres Dominicales sont D C.

J A N V I E R.

		Plaque tombant au		25 Avril.	18 Avril.	22 Avril.	4 Avril.	28 Mars.	
Let. Dom.	Jours du Mois.	Années communes.	Années bissextiles.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.				
A	Cal.	1	Vendredi.	Jéhi.	Circouci.				
B	IV	4	Samedi.	Vendredi.					
C	III	3	Dimanche.	Samedi.					
D	II	2	Lundi.	Dimanche.					
E	Nom.	5	Mardi.	Lundi.					
F	VIII	8	Mercredi.	Mardi.	Épiphanie.				
G	VII	7	Jéhi.	Mercredi.					
A	VI	6	Vendredi.	Jéhi.					
B	V	5	Samedi.	Vendredi.					
C	IV	4	Dimanche.	Samedi.	I. Dim.	I. Dim.	I. Dim.	I. Dim.	I. Dim.
D	III	3	Dimanche.	Dimanche.	I. Dim.	I. Dim.	I. Dim.	I. Dim.	I. Dim.
E	II	2	Mardi.	Lundi.					
F	Ides.	13	Mercredi.	Mardi.					
G	XIX	14	Jéhi.	Mercredi.					
A	XVIII	15	Vendredi.	Jéhi. a.					
B	XVII	16	Samedi.	Vendredi.					
C	XVI	17	Dimanche.	Samedi.	II. Dim.	II. Dim.	II. Dim.	II. Dim.	II. Dim.
D	XV	18	Lundi.	Dimanche.	II. Dim.	II. Dim.	II. Dim.	II. Dim.	II. Dim.
E	XIV	19	Mardi.	Lundi.					
F	XIII	20	Mercredi.	Mardi.					
G	XII	21	Jéhi.	Mercredi.					
A	XI	22	Vendredi.	Jéhi.					
B	X	23	Samedi.	Vendredi.					
C	IX	24	Dimanche.	Samedi.	III. Dim.	III. Dim.	III. Dim.	III. Dim.	Septuagf.
D	VIII	25	Lundi.	Dimanche.	III. Dim.	III. Dim.	III. Dim.	III. Dim.	Septuagf.
E	VII	26	Mardi.	Mardi.					
F	VI	27	Mercredi.	Mardi.					
G	V	28	Jéhi.	Mercredi.					
A	IV	29	Vendredi.	Jéhi.					
B	III	30	Samedi.	Vendredi.					
C	II	31	Dimanche.	Samedi.	IV. Dim.	IV. Dim.	IV. Dim.	Septuagf.	Sexagème.

F É V R I E R.

		Pâque tombant au		25 Avril.	18 Avril.	21 Avril.	4 Avril.	28 Mars.	
Let. Dom.	Jours du Mois.	Années communes.	Années bissextiles.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.				
D	Cal.	1	Lundi.	Dimanche.	IV. Dim.	IV. Dim.	IV. Dim.	Séptuagf.	Sexagème.
E	IV	4	Mardi.	Lundi.					
F	III	3	Mercredi.	Mardi.					
G	II	2	Jéhi.	Mercredi.					
A	Nom.	5	Vendredi.	Jéhi.					
B	VIII	8	Samedi.	Vendredi.					
C	VII	7	Dimanche.	Samedi.	V. Dim.	V. Dim.	Septuagf.	Sexagème.	Quinquag.
D	VI	6	Lundi.	Dimanche.	V. Dim.	V. Dim.	Septuagf.	Sexagème.	Quinquag.
E	V	5	Mardi.	Lundi.					
F	IV	4	Mercredi.	Mardi.					
G	III	3	Jéhi.	Mercredi.					
A	II	2	Vendredi.	Jéhi.					
B	Ides.	13	Samedi.	Vendredi.					
C	XVI	14	Dimanche.	Samedi.	VI. Dim.	Septuagf.	Sexagème.	Quinquag.	I. D. de C.
D	XV	15	Lundi.	Dimanche.	VI. Dim.	Septuagf.	Sexagème.	Quinquag.	I. D. de C.
E	XIV	16	Mardi.	Lundi.					
F	XIII	17	Mercredi.	Mardi.					
G	XII	18	Jéhi.	Mercredi.					
A	XI	19	Vendredi.	Jéhi.					
B	X	20	Samedi.	Vendredi.					
C	IX	21	Dimanche.	Samedi.	Septuagf.	Sexagème.	Quinquag.	I. D. de C.	II. D. de C.
D	VIII	22	Lundi.	Dimanche.	Septuagf.	Sexagème.	Quinquag.	I. D. de C.	II. D. de C.
E	VII	23	Mardi.	Lundi.	Vigile.				
F	VI	24	Mercredi.	Mardi.	S. Mathias.				
G	V	25	Jéhi.	Mercredi.	S. Mathias.				
A	IV	26	Vendredi.	Jéhi.					
B	III	27	Samedi.	Vendredi.					
C	II	28	Dimanche.	Samedi.	Sexagème.	Quinquag.	I. D. de C.	II. D. de C.	III. D. de C.
c		29	Dimanche.	Dimanche.	Sexagème.	Quinquag.	I. D. de C.	II. D. de C.	III. D. de C.

* Ces lettres f, g, a, b, c, & ces chiffres 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, sont pour les années bissextiles.

Eccc ij

Pour les années communes dont la Lettre Dominicale est C.
Et pour les années bissextiles dont les Lettres Dominicales sont D C.

M A R S.

Fête tombant au		25 Avril.	28 Avril.	29 Avril.	4 Avril.	28 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.		
D	Cal.	1	Lundi.			
E	VI	2	Mardi.			
F	V	3	Mercredi.			
G	IV	4	Jéudi.			
A	III	5	Vendredi.			
B	II	6	Samedi.			
C	Non.	7	Dimanche.			
D	VIII	8	Lundi.			
E	VII	9	Mardi.			
F	VI	10	Mercredi.			
G	V	11	Jéudi.			
A	IV	12	Vendredi.			
B	III	13	Samedi.			
C	II	14	Dimanche.			
D	Iste.	15	Lundi.			
E	XVII	16	Mardi.			
F	XVI	17	Mercredi.			
G	XV	18	Jéudi.			
A	XIV	19	Vendredi.			
B	XIII	20	Samedi.			
C	XII	21	Dimanche.			
D	XI	22	Lundi.			
E	X	23	Mardi.			
F	IX	24	Mercredi.			
G	VIII	25	Jéudi.			
A	VII	26	Vendredi.			
B	VI	27	Samedi.			
C	V	28	Dimanche.			
D	IV	29	Lundi.			
E	III	30	Mardi.			
F	II	31	Mercredi.			

A V R I L.

Fête tombant au		25 Avril.	28 Avril.	29 Avril.	4 Avril.	28 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.		
G	Cal.	1	Jéudi.			Jéudi Saint.
A	IV	2	Vendredi.			Vend. Saint.
B	III	3	Samedi.			Samedi Saint.
C	II	4	Dimanche.			PAQUE.
D	Non.	5	Lundi.			I. D. Quasim.
E	VIII	6	Mardi.			MARDI.
F	VII	7	Mercredi.			
G	VI	8	Jéudi.			
A	V	9	Vendredi.			
B	IV	10	Samedi.			
C	III	11	Dimanche.			
D	II	12	Lundi.			
E	Iste.	13	Mardi.			
F	XVIII	14	Mercredi.			
G	XVII	15	Jéudi.			
A	XVI	16	Vendredi.			
B	XV	17	Samedi.			
C	XIV	18	Dimanche.			
D	XIII	19	Lundi.			
E	XII	20	Mardi.			
F	XI	21	Mercredi.			
G	X	22	Jéudi.			
A	IX	23	Vendredi.			
B	VIII	24	Samedi.			
C	VII	25	Dimanche.			
D	VI	26	Lundi.			
E	V	27	Mardi.			
F	IV	28	Mercredi.			
G	III	29	Jéudi.			
A	II	30	Vendredi.			

Pour les années communes dont la Lettre Dominicale est C.
Et pour les années bissextiles dont les Lettres Dominicales sont D C.

M A I.

		Pâque tombant au	15 Avril.	18 Avril.	1 ^{er} Avril.	4 Avril.	22 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.			
B	Cal.	1	Saméd.	S. Jac. S. Pa.			
C	VI	2	Dimanche.				
D	V	3	Lundi.	I. D. Quinqu.	II. Dim.	III. Dim.	V. Dim. Rogations.
E	IV	4	Mardi.				
F	III	5	Mercredi.				
G	II	6	Jéudi.				Ascension.
A	Non.	7	Vendredi.				
B	VIII	8	Saméd.				
C	VII	9	Dimanche.				
D	VI	10	Lundi.	II. Dim.	III. Dim.	IV. Dim.	V. Dim. Rogations.
E	V	11	Mardi.				VI. D. Oâ.
F	IV	12	Mercredi.				
G	III	13	Jéudi.				Ascension.
A	II	14	Vendredi.				
B	Ide.	15	Saméd.				
C	XVII	16	Dimanche.	III. Dim.	IV. Dim.	V. Dim. Rogations.	Vigile. PENTEC. LUNDI.
D	XVI	17	Lundi.				MARDI.
E	XV	18	Mardi.				IV. Temps.
F	XIV	19	Mercredi.				
G	XIII	20	Jéudi.				Ascension.
A	XII	21	Vendredi.				
B	XI	22	Saméd.				
C	X	23	Dimanche.	IV. Dim.	V. Dim. Rogations.	VI. D. Oâ.	Vigile. PENTEC. LUNDI.
D	IX	24	Lundi.				MARDI.
E	VIII	25	Mardi.				IV. Temps.
F	VII	26	Mercredi.				Fête-Dieu.
G	VI	27	Jéudi.				
A	V	28	Vendredi.				
B	IV	29	Saméd.	V. Dim.	VI. D. Oâ.	Vigile. PENTEC. LUNDI.	I. D. Trin.
C	III	30	Dimanche.	Rogations.			II. Dim.
D	II	31	Lundi.				

J U I N.

		Pâque tombant au	15 Avril.	18 Avril.	1 ^{er} Avril.	4 Avril.	22 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.			
E	Cal.	1	Mardi.				
F	IV	2	Mercredi.				
G	III	3	Jéudi.				
A	II	4	Vendredi.	Ascension.			
B	Non.	5	Saméd.				Fête-Dieu.
C	VIII	6	Dimanche.				
D	VII	7	Lundi.	VI. D. OR.	Vigile. PENTEC. LUNDI.	I. D. Trin.	III. Dim.
E	VI	8	Mardi.				
F	V	9	Mercredi.				
G	IV	10	Jéudi.				
A	III	11	Vendredi.				
B	II	12	Saméd.	S. Barnabé.			Fête-Dieu.
C	Ide.	13	Dimanche.				
D	XVII	14	Lundi.	Vigile. PENTEC. LUNDI.	I. D. Trin.	II. Dim.	III. Dim.
E	XVI	15	Mardi.				IV. Dim.
F	XV	16	Mercredi.				
G	XIV	17	Jéudi.				
A	XIII	18	Vendredi.				
B	XII	19	Saméd.				
C	XI	20	Dimanche.				
D	X	21	Lundi.	I. D. Trin.	II. Dim.	III. Dim.	V. Dim.
E	IX	22	Mardi.				
F	VIII	23	Mercredi.	Vigil. John. N. S. J. Bap.			
G	VII	24	Jéudi.	Fête-Dieu.			
A	VI	25	Vendredi.				
B	V	26	Saméd.				
C	IV	27	Dimanche.				
D	III	28	Lundi.	II. Dim.	III. Dim.	IV. Dim.	V. Dim.
E	II	29	Mardi.	Vigil. John. S. P. S. Paul.			
F	I	30	Mercredi.				

Pour les années communes dont la Lettre Dominicale est G.
Et pour les années bissextiles dont les Lettres Dominicales sont D C.

JUILLET.

Fête tombant au			27 Avril.	28 Avril.	29 Avril.	4 Avril.	28 Mars.
Lat. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.			
G	Cal.	1	Judi.				
A	VI	2	Vendredi.	Vif. de la V.			
B	V	3	Samedi.				
C	IV	4	Dimanche.				
D	III	5	Lundi.	III. Dim.	IV. Dim.	V. Dim.	VI. Dim.
E	II	6	Mardi.				
F	Non.	7	Mercredi.				
G	VIII	8	Judi.				
A	VII	9	Vendredi.				
B	VI	10	Samedi.				
C	V	11	Dimanche.				
D	IV	12	Lundi.	IV. Dim.	V. Dim.	VI. Dim.	VII. Dim.
E	III	13	Mardi.				
F	II	14	Mercredi.				
G	I	15	Judi.				
A	XVI	16	Vendredi.				
B	XV	17	Samedi.				
C	XIV	18	Dimanche.	V. Dim.	VI. Dim.	VII. Dim.	VIII. Dim.
D	XIII	19	Lundi.				
E	XII	20	Mardi.				
F	XI	21	Mercredi.				
G	X	22	Judi.				
A	IX	23	Vendredi.	Vigile.			
B	VIII	24	Dimanche.	S. Jac. le M.	VI. Dim.	VII. Dim.	VIII. Dim.
C	VII	25	Lundi.				
D	VI	26	Mardi.				
E	V	27	Mercredi.				
F	IV	28	Judi.				
G	III	29	Vendredi.				
A	II	30	Samedi.				

A O Û T.

Fête tombant au			27 Avril.	28 Avril.	29 Avril.	4 Avril.	28 Mars.
Lat. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.			
C	Cal.	1	Dimanche.				
D	IV	2	Lundi.				
E	III	3	Mardi.				
F	II	4	Mercredi.				
G	Non.	5	Judi.				
A	VIII	6	Vendredi.	Tr. de N. S.			
B	VII	7	Samedi.				
C	VI	8	Dimanche.				
D	V	9	Lundi.	Vigile.			
E	IV	10	Mardi.	S. Laurent.			
F	III	11	Mercredi.				
G	II	12	Judi.				
A	I	13	Vendredi.				
B	XIX	14	Samedi.	Vigil. jeûne.			
C	XVIII	15	Dimanche.	Assomption.	IX. Dim.	X. Dim.	XI. Dim.
D	XVII	16	Lundi.				
E	XVI	17	Mardi.				
F	XV	18	Mercredi.				
G	XIV	19	Judi.				
A	XIII	20	Vendredi.				
B	XII	21	Samedi.				
C	XI	22	Dimanche.				
D	X	23	Lundi.				
E	IX	24	Mardi.	Vigile.			
F	VIII	25	Mercredi.	S. Barthelemi.			
G	VII	26	Judi.	S. Louis.			
A	VI	27	Vendredi.				
B	V	28	Samedi.				
C	IV	29	Dimanche.				
D	III	30	Lundi.				
E	II	31	Mardi.				

CALENDRIER C.

591

Pour les années communes dont la Lettre Dominicale est C.
Et pour les années bissextiles dont les Lettres Dominicales sont D C.

SEPTEMBRE.

Pique tombant au			25 Avril.	28 Avril.	11 Avril.	4 Avril.	28 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.			
F	Cal.	1	Mercredi.				
G	IV	2	Jeudi.				
A	III	3	Vendredi.				
B	II	4	Samedi.				
C	Non.	5	Dimanche.	XII. Dim.	XIII. Dim.	XIV. Dim.	XV. Dim.
D	VIII	6	Lundi.				XVI. Dim.
E	VII	7	Mardi.				
F	VI	8	Mercredi.	N. de la S. V.			
G	V	9	Jeudi.				
A	IV	10	Vendredi.				
B	III	11	Samedi.				
C	II	12	Dimanche.	XIII. Dim.	XIV. Dim.	XV. Dim.	XVI. Dim.
D	Ides.	13	Lundi.				XVII. Dim.
E	XVIII	14	Mardi.	Ex. de la S. C.			
F	XVII	15	Mercredi.	IV. Temps.			
G	XVI	16	Jeudi.				
A	XV	17	Vendredi.				
B	XIV	18	Samedi.				
C	XIII	19	Dimanche.	XIV. Dim.	XV. Dim.	XVI. Dim.	XVII. Dim.
D	XII	20	Lundi.				XVIII. Dim.
E	XI	21	Mardi.	Vigile.			
F	X	22	Mercredi.	S. Math. Ap.			
G	IX	23	Jeudi.				
A	VIII	24	Vendredi.				
B	VII	25	Samedi.				
C	VI	26	Dimanche.	XV. Dim.	XVI. Dim.	XVII. Dim.	XVIII. Dim.
D	V	27	Lundi.				XIX. Dim.
E	IV	28	Mardi.				
F	III	29	Mercredi.	S. Michel.			
G	II	30	Jeudi.				

OCTOBRE.

Pique tombant au			25 Avril.	28 Avril.	11 Avril.	4 Avril.	28 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.			
A	Cal.	1	Vendredi.				
B	VI	2	Samedi.				
C	V	3	Dimanche.	XVI. Dim.	XVII. Dim.	XVIII. Dim.	XIX. Dim.
D	IV	4	Lundi.				XX. Dim.
E	III	5	Mardi.				
F	II	6	Mercredi.				
G	Non.	7	Jeudi.				
A	VIII	8	Vendredi.				
B	VII	9	Samedi.				
C	VI	10	Dimanche.	XVII. Dim.	XVIII. Dim.	XIX. Dim.	XX. Dim.
D	V	11	Lundi.				XXI. Dim.
E	IV	12	Mardi.				
F	III	13	Mercredi.				
G	II	14	Jeudi.				
A	Ides.	15	Vendredi.				
B	XVII	16	Samedi.				
C	XVI	17	Dimanche.	XVIII. Dim.	XIX. Dim.	XX. Dim.	XXI. Dim.
D	XV	18	Lundi.				XXII. Dim.
E	XIV	19	Mardi.				
F	XIII	20	Mercredi.				
G	XII	21	Jeudi.				
A	XI	22	Vendredi.				
B	X	23	Samedi.				
C	IX	24	Dimanche.	XIX. Dim.	XX. Dim.	XXI. Dim.	XXII. Dim.
D	VIII	25	Lundi.				XXIII. Dim.
E	VII	26	Mardi.	Vigile.			
F	VI	27	Mercredi.	S. Sim. S. Ju.			
G	V	28	Jeudi.				
A	IV	29	Vendredi.				
B	III	30	Samedi.	Vigil. jeûne.			
C	II	31	Dimanche.	XX. Dim.	XXI. Dim.	XXII. Dim.	XXIII. Dim.

Pour les années communes dont la Lettre Dominicale est C.
Et pour les années bissextiles dont les Lettres Dominicales sont D C.

NOVEMBRE.

		Fête tombant au				
		25 Avril.	28 Avril.	31 Avril.	4 Avril.	28 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.		
D	Cal.	1	Lundi.	La Touss.		
E	IV	2	Mardi.	Les Morts.		
F	III	3	Mercredi.			
G	II	4	Jeudi.			
A	Non.	5	Vendredi.			
B	VIII	6	Samedi.			
C	VII	7	Dimanche.	XXI. Dim.	XXII. Dim.	XXIII. Dim.
D	VI	8	Lundi.			XXIV. Dim.
E	V	9	Mardi.			XXV. Dim.
F	IV	10	Mercredi.			
G	III	11	Jeudi.	S. Martin.		
A	II	12	Vendredi.			
B	Jés.	13	Samedi.			
C	XVIII	14	Dimanche.	XXII. Dim.	XXIII. Dim.	XXIV. Dim.
D	XVII	15	Lundi.			XXV. Dim.
E	XVI	16	Mardi.			XXVI. Dim.
F	XV	17	Mercredi.			
G	XIV	18	Jeudi.			
A	XIII	19	Vendredi.			
B	XII	20	Samedi.			
C	XI	21	Dimanche.	XXIII. Dim.	XXIV. Dim.	XXV. Dim.
D	X	22	Lundi.			XXVI. Dim.
E	IX	23	Mardi.			
F	VIII	24	Mercredi.			
G	VII	25	Jeudi.			
A	VI	26	Vendredi.			
B	V	27	Samedi.			
C	IV	28	Dimanche.	I. D. de l'As.	I. Dim.	I. Dim.
D	III	29	Lundi.			
E	II	30	Mardi.			

DÉCEMBRE.

		Fête tombant au				
		25 Avril.	28 Avril.	31 Avril.	4 Avril.	28 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.		
F	Cal.	1	Mercredi.			
G	IV	2	Jeudi.			
A	III	3	Vendredi.			
B	II	4	Samedi.			
C	Non.	5	Dimanche.	II. Dim.	II. Dim.	II. Dim.
D	VIII	6	Lundi.			II. Dim.
E	VII	7	Mardi.			
F	VI	8	Mercredi.	Conc. de la V.		
G	V	9	Jeudi.			
A	IV	10	Vendredi.			
B	III	11	Samedi.			
C	II	12	Dimanche.	III. Dim.	III. Dim.	III. Dim.
D	Jés.	13	Lundi.			
E	XIX	14	Mardi.			
F	XVIII	15	Mercredi.	IV. Temps.		
G	XVII	16	Jeudi.			
A	XVI	17	Vendredi.			
B	XV	18	Samedi.			
C	XIV	19	Dimanche.	IV. Dim.	IV. Dim.	IV. Dim.
D	XIII	20	Lundi.			
E	XII	21	Mardi.	Vigile.		
F	XI	22	Mercredi.	S. Th. Ap.		
G	X	23	Jeudi.			
A	IX	24	Vendredi.	Vigile Jeanne.		
B	VIII	25	Samedi.	N. O. r. L.		
C	VII	26	Dimanche.	S. Étien. M.	D. Oclave.	D. Oclave.
D	VI	27	Lundi.	S. Jean Ap.	D. Oclave.	D. Oclave.
E	V	28	Mardi.	Les SS. Innoc.	D. Oclave.	D. Oclave.
F	IV	29	Mercredi.			
G	III	30	Jeudi.			
A	II	31	Vendredi.			

Pour les années communes dont la Lettre Dominicale est B.
Et pour les années bissextiles dont les Lettres Dominicales sont C B.

JANVIER.

Pique tombant au 24 Avril. 27 Avril. 30 Avril. 3 Avril. 27 Mars.

Let. Dom.	Jours du Mois.	Années communes.	Années bissextiles.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.				
A	Cal.	1 Samedi.	Vendredi.	Circouci.					
B	IV	2 Dimanche.	Samedi.						
C	III	3 Lundi.	Dimanche.						
D	II	4 Mardi.	Lundi.						
E	Non.	5 Mercredi.	Mardi.						
F	VIII	6 Jeudi.	Mercredi.	Épiphanie.					
G	VII	7 Vendredi.	Jeudi.						
A	VI	8 Samedi.	Vendredi.						
B	V	9 Dimanche.	Samedi.		I. Dim.	I. Dim.	I. Dim.	I. Dim.	I. Dim.
C	IV	10 Lundi.	Dimanche.		I. Dim.	I. Dim.	I. Dim.	I. Dim.	I. Dim.
D	III	11 Mardi.	Lundi.						
E	II	12 Mercredi.	Mardi.						
F	Ides.	13 Jeudi.	Mercredi.						
G	XIX	14 Vendredi.	Jeudi.						
A	XVIII	15 Samedi.	Vendredi.						
B	XVII	16 Dimanche.	Samedi.		II. Dim.	II. Dim.	II. Dim.	II. Dim.	II. Dim.
C	XVI	17 Lundi.	Dimanche.		II. Dim.	II. Dim.	II. Dim.	II. Dim.	II. Dim.
D	XV	18 Mardi.	Lundi.						
E	XIV	19 Mercredi.	Mardi.						
F	XIII	20 Jeudi.	Mercredi.						
G	XII	21 Vendredi.	Jeudi.						
A	XI	22 Samedi.	Vendredi.						
B	X	23 Dimanche.	Samedi.		III. Dim.	III. Dim.	III. Dim.	III. Dim.	Septuag.
C	IX	24 Lundi.	Dimanche.		III. Dim.	III. Dim.	III. Dim.	III. Dim.	Septuag.
D	VIII	25 Mardi.	Lundi.						
E	VII	26 Mercredi.	Mardi.						
F	VI	27 Jeudi.	Mercredi.						
G	V	28 Vendredi.	Jeudi.						
A	IV	29 Samedi.	Vendredi.		IV. Dim.	IV. Dim.	IV. Dim.	Septuag.	Septuag.
B	III	30 Dimanche.	Samedi.		IV. Dim.	IV. Dim.	IV. Dim.	Septuag.	Septuag.
C	II	31 Lundi.	Dimanche.		IV. Dim.	IV. Dim.	IV. Dim.	Septuag.	Septuag.

FÉVRIER.

Pique tombant au 24 Avril. 27 Avril. 30 Avril. 3 Avril. 27 Mars.

Let. Dom.	Jours du Mois.	Années communes.	Années bissextiles.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.				
D	Cal.	1 Mardi.	Lundi.	Parébat.					
E	IV	2 Mercredi.	Mardi.						
F	III	3 Jeudi.	Mercredi.						
G	II	4 Vendredi.	Jeudi.						
A	Non.	5 Samedi.	Vendredi.						
B	VIII	6 Dimanche.	Samedi.		V. Dim.	V. Dim.	Septuag.	Sexag.	Quinquag.
C	VII	7 Lundi.	Dimanche.		V. Dim.	V. Dim.	Septuag.	Sexag.	Quinquag.
D	VI	8 Mardi.	Lundi.						
E	V	9 Mercredi.	Mardi.						
F	IV	10 Jeudi.	Mercredi.						
G	III	11 Vendredi.	Jeudi.						
A	II	12 Samedi.	Vendredi.						
B	Ides.	13 Dimanche.	Samedi.		VI. Dim.	VI. Dim.	Sexag.	Quinquag.	I. D. de C.
C	XVI	14 Lundi.	Dimanche.		VI. Dim.	VI. Dim.	Sexag.	Quinquag.	I. D. de C.
D	XV	15 Mardi.	Lundi.						
E	XIV	16 Mercredi.	Mardi.						
F	XIII	17 Jeudi.	Mercredi.						
G	XII	18 Vendredi.	Jeudi.						
A	XI	19 Samedi.	Vendredi.						
B	X	20 Dimanche.	Samedi.		Septuag.	Sexag.	Quinquag.	I. D. de C.	II. D. de C.
C	IX	21 Lundi.	Dimanche.		Septuag.	Sexag.	Quinquag.	I. D. de C.	II. D. de C.
D	VIII	22 Mardi.	Lundi.						
E	VII	23 Mercredi.	Mardi.						
F	VI	24 Jeudi.	Mercredi.	S. Mathias.					
G	V	25 Vendredi.	Jeudi.	S. Mathias.					
A	IV	26 Samedi.	Vendredi.						
B	III	27 Dimanche.	Samedi.		Septuag.	Quinquag.	I. D. de C.	II. D. de C.	III. D. de C.
C	II	28 Lundi.	Dimanche.		Septuag.	Quinquag.	I. D. de C.	II. D. de C.	III. D. de C.
C	I	29	Lundi.						

Ces lettres f, g, a, b, c, & ces chiffres 6, 5, 4, 3, 2, font pour les années bissextiles.

Pour les années communes dont la Lettre Dominicale est E.
Et pour les années bissextiles dont les Lettres Dominicales sont C. B.

M A R S.

Fête tombant en		24 Avril.	27 Avril.	30 Avril.	3 Avril.	27 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.		
D	Cal.	1	Mardi.			
E	VI	2	Mercredi.			
F	V	3	Jéudi.	Cendres.	IV. Temps.	
G	IV	4	Vendredi.			
A	III	5	Samedi.			
B	II	6	Dimanche.	Quinquagés.	I. D. de Car.	II. D. de Car.
C	Non.	7	Lundi.			
D	VIII	8	Mardi.	Cendres.	IV. Temps.	
E	VII	9	Mercredi.			
F	VI	10	Jéudi.			
G	V	11	Vendredi.			
A	IV	12	Samedi.			
B	III	13	Dimanche.	I. D. de Car.	II. D. de Car.	III. D. de C.
C	II	14	Lundi.			
D	I des.	15	Mardi.			
E	XVII	16	Mercredi.	IV. Temps.		
F	XVI	17	Jéudi.			
G	XV	18	Vendredi.			
A	XIV	19	Samedi.			
B	XIII	20	Dimanche.	II. D. de Car.	III. D. de C.	IV. D. de C.
C	XII	21	Lundi.			
D	XI	22	Mardi.			
E	X	23	Mercredi.			
F	IX	24	Jéudi.			
G	VIII	25	Vendredi.	L'Annonc.		
A	VII	26	Samedi.			
B	VI	27	Dimanche.	III. D. de C.	IV. D. de C.	D. de la Pâq.
C	V	28	Lundi.			
D	IV	29	Mardi.			
E	III	30	Mercredi.			
F	II	31	Jéudi.			

A V R I L.

Fête tombant en		24 Avril.	27 Avril.	30 Avril.	3 Avril.	27 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.		
G	Cal.	1	Vendredi.			
A	IV	2	Samedi.			
B	III	3	Dimanche.	IV. D. de C.	D. de la Pâq.	
C	II	4	Lundi.			
D	Non.	5	Mardi.			
E	VIII	6	Mercredi.			
F	VII	7	Jéudi.			
G	VI	8	Vendredi.			
A	V	9	Samedi.			
B	IV	10	Dimanche.	D. de la Pâq.		
C	III	11	Lundi.			
D	II	12	Mardi.			
E	I des.	13	Mercredi.			
F	XVIII	14	Jéudi.			
G	XVII	15	Vendredi.			
A	XVI	16	Samedi.			
B	XV	17	Dimanche.	D. des Ram.	PAQUE.	I. D. Quasim.
C	XIV	18	Lundi.			
D	XIII	19	Mardi.			
E	XII	20	Mercredi.			
F	XI	21	Jéudi.			
G	X	22	Vendredi.			
A	IX	23	Samedi.			
B	VIII	24	Dimanche.			
C	VII	25	Lundi.			
D	VI	26	Mardi.			
E	V	27	Mercredi.			
F	IV	28	Jéudi.			
G	III	29	Vendredi.			
A	II	30	Samedi.			

CALENDRIER B.

595

Pour les années communes dont la Lettre Dominicale est B.
Et pour les années bissextiles dont les Lettres Dominicales sont C B.

M A I.

			Fête tombant au	24 Avril.	27 Avril.	30 Avril.	3 Avril.	27 Mars.	
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.					
B	Cal.	1	<i>Dimanche.</i>	S. Jac. S Ph.	I. D. Quasim.	II. Dim.	III. Dim.	IV. Dim.	V. Dim. Rogations.
C	VI	2	<i>Lundi.</i>						
D	V	3	<i>Mardi.</i>						
E	IV	4	<i>Mercredi.</i>						
F	III	5	<i>Jedi.</i>						Ascension.
G	II	6	<i>Vendredi.</i>						
A	Non.	7	<i>Samedi.</i>						
B	VIII	8	<i>Dimanche.</i>		II. Dim.	III. Dim.	IV. Dim.	V. Dim. Rogations.	VI. D. O.
C	VII	9	<i>Lundi.</i>						
D	VI	10	<i>Mardi.</i>						
E	V	11	<i>Mercredi.</i>						
F	IV	12	<i>Jedi.</i>						Ascension.
G	III	13	<i>Vendredi.</i>						
A	II	14	<i>Samedi.</i>						
B	Ide.	15	<i>Dimanche.</i>		III. Dim.	IV. Dim.	V. Dim. Rogations.	VI. D. O.	Vigile. PENTEC. LUNDI.
C	XVII	16	<i>Lundi.</i>						MARDI.
D	XVI	17	<i>Mardi.</i>						IV. Temps.
E	XV	18	<i>Mercredi.</i>						
F	XIV	19	<i>Jedi.</i>						Ascension.
G	XIII	20	<i>Vendredi.</i>						
A	XII	21	<i>Samedi.</i>						
B	XI	22	<i>Dimanche.</i>		IV. Dim.	V. Dim. Rogations.	VI. D. O.	Vigile. PENTEC. LUNDI.	I. D. Trin.
C	X	23	<i>Lundi.</i>						MARDI.
D	IX	24	<i>Mardi.</i>						IV. Temps.
E	VIII	25	<i>Mercredi.</i>						Fête-Dieu.
F	VII	26	<i>Jedi.</i>						
G	VI	27	<i>Vendredi.</i>						
A	V	28	<i>Samedi.</i>						
B	IV	29	<i>Dimanche.</i>						
C	III	30	<i>Lundi.</i>		V. Dim. Rogations.	VI. D. O.	Vigile. PENTEC. LUNDI.	I. D. Trin.	II. Dim.
D	II	31	<i>Mardi.</i>						MARDI.

J U I N.

		Fête tombant au		24 Avril.	27 Avril.	30 Avril.	3 Avril.	27 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.				
E	Cal.	1	<i>Mercredi.</i>				IV. Temps.	Fête-Dieu.
F	IV	2	<i>Jedi.</i>		Ascension.			
G	III	3	<i>Vendredi.</i>					
A	II	4	<i>Samedi.</i>					
B	Non.	5	<i>Dimanche.</i>		VI. D. O.	Vigile. PENTEC. LUNDI.	I. D. Trin.	II. Dim.
C	VIII	6	<i>Lundi.</i>					III. Dim.
D	VII	7	<i>Mardi.</i>					
E	VI	8	<i>Mercredi.</i>					
F	V	9	<i>Jedi.</i>					
G	IV	10	<i>Vendredi.</i>					Fête-Dieu.
A	III	11	<i>Samedi.</i>	S. Barnabé.	Vigile. PENTEC. LUNDI.	I. D. Trin.	II. Dim.	III. Dim.
B	Ide.	12	<i>Dimanche.</i>					IV. Dim.
C	XVII	13	<i>Lundi.</i>					
D	XVI	14	<i>Mardi.</i>					
E	XV	15	<i>Mercredi.</i>					
F	XIV	16	<i>Jedi.</i>					
G	XIII	17	<i>Vendredi.</i>					
A	XII	18	<i>Samedi.</i>					
B	XI	19	<i>Dimanche.</i>					
C	X	20	<i>Lundi.</i>		I. D. Trin.	II. Dim.	III. Dim.	IV. Dim.
D	IX	21	<i>Mardi.</i>					V. Dim.
E	VIII	22	<i>Mercredi.</i>					
F	VII	23	<i>Jedi.</i>	Vigil. jeûne. N. S. J. Bap.	Fête-Dieu.			
G	VI	24	<i>Vendredi.</i>					
A	V	25	<i>Samedi.</i>					
B	IV	26	<i>Dimanche.</i>					
C	III	27	<i>Lundi.</i>		II. Dim.	III. Dim.	IV. Dim.	V. Dim.
D	II	28	<i>Mardi.</i>					
E	I	29	<i>Mercredi.</i>					
F	Cal.	30	<i>Jedi.</i>					

Pour les années communes dont la Lettre Dominicale est B.
Et pour les années bissextiles dont les Lettres Dominicales sont C B.

JUILLET.

		Pâques tombant au		24 Avril.	17 Avril.	10 Avril.	3 Avril.	27 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.				
G	Cal.	1	Vendredi.	Vigil. de la V.				
A	VI	2	Samedi.	III. Dim.	IV. Dim.	V. Dim.	VI. Dim.	VII. Dim.
B	V	3	Dimanche.					
C	IV	4	Lundi.					
D	III	5	Mardi.					
E	II	6	Mercredi.					
F	Non.	7	Jeddi.					
G	VIII	8	Vendredi.					
A	VII	9	Samedi.					
B	VI	10	Dimanche.	IV. Dim.	V. Dim.	VI. Dim.	VII. Dim.	VIII. Dim.
C	V	11	Lundi.					
D	IV	12	Mardi.					
E	III	13	Mercredi.					
F	II	14	Jeddi.					
G	Iéas.	15	Vendredi.					
A	XVII	16	Samedi.					
B	XVI	17	Dimanche.	V. Dim.	VI. Dim.	VII. Dim.	VIII. Dim.	IX. Dim.
C	XV	18	Lundi.					
D	XIV	19	Mardi.					
E	XIII	20	Mercredi.					
F	XII	21	Jeddi.					
G	XI	22	Vendredi.					
A	X	23	Samedi.	Vigil.				
B	IX	24	Dimanche.	S. Jac. le M.	VI. Dim.	VII. Dim.	VIII. Dim.	IX. Dim.
C	VIII	25	Lundi.					
D	VII	26	Mardi.					
E	VI	27	Mercredi.					
F	V	28	Jeddi.					
G	IV	29	Vendredi.					
A	III	30	Samedi.					
B	II	31	Dimanche.	VII. Dim.	VIII. Dim.	IX. Dim.	X. Dim.	XI. Dim.

A O Û T.

		Pâques tombant au		24 Avril.	17 Avril.	10 Avril.	3 Avril.	27 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.				
C	Cal.	1	Lundi.					
D	IV	2	Mardi.					
E	III	3	Mercredi.					
F	II	4	Jeddi.					
G	Non.	5	Vendredi.					
A	VIII	6	Samedi.	Tr. de N. S.				
B	VII	7	Dimanche.		VIII. Dim.	IX. Dim.	X. Dim.	XI. Dim.
C	VI	8	Lundi.					
D	V	9	Mardi.	Vigil.				
E	IV	10	Mercredi.	S. Laurent.				
F	III	11	Jeddi.					
G	II	12	Vendredi.					
A	Iéas.	13	Samedi.	Vigil. jeûne.				
B	XIX	14	Dimanche.	IX. Dim.	X. Dim.	XI. Dim.	XII. Dim.	XIII. Dim.
C	XVIII	15	Lundi.					
D	XVII	16	Mardi.	Assomption.				
E	XVI	17	Mercredi.					
F	XV	18	Jeddi.					
G	XIV	19	Vendredi.					
A	XIII	20	Samedi.					
B	XII	21	Dimanche.	X. Dim.	XI. Dim.	XII. Dim.	XIII. Dim.	XIV. Dim.
C	XI	22	Lundi.					
D	X	23	Mardi.	Vigil.				
E	IX	24	Mercredi.	S. Barnabé.				
F	VIII	25	Jeddi.	S. Louis.				
G	VII	26	Vendredi.					
A	VI	27	Samedi.					
B	V	28	Dimanche.	XI. Dim.	XII. Dim.	XIII. Dim.	XIV. Dim.	XV. Dim.
C	IV	29	Lundi.					
D	III	30	Mardi.					
E	II	31	Mercredi.					

Pour les années communes dont la Lettre Dominicale est B.
Et pour les années bissextiles dont les Lettres Dominicales sont C B.

SEPTEMBRE.

Pâque tombant au			24 Avril.	17 Avril.	10 Avril.	3 Avril.	27 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.			
F	Cal.	1	Joué.				
G	IV	2	Vendredi.				
A	III	3	Samedi.				
B	II	4	Dimanche.	XII. Dim.	XIII. Dim.	XIV. Dim.	XV. Dim.
C	Noa.	5	Lundi.				
D	VIII	6	Mardi.				
E	VII	7	Mercredi.				
F	VI	8	Joué.	N. de la S. V.			
G	V	9	Vendredi.				
A	IV	10	Samedi.				
B	III	11	Dimanche.	XIII. Dim.	XIV. Dim.	XV. Dim.	XVI. Dim.
C	II	12	Lundi.				
D	Ides.	13	Mardi.				
E	XVIII	14	Mercredi.	Ex. de la S. C.			
F	XVII	15	Joué.				
G	XVI	16	Vendredi.				
A	XV	17	Samedi.				
B	XIV	18	Dimanche.	XIV. Dim.	XV. Dim.	XVI. Dim.	XVII. Dim.
C	XIII	19	Lundi.				
D	XII	20	Mardi.	Vigile.			
E	XI	21	Mercredi.	IV. T. S. Matt.			
F	X	22	Joué.				
G	IX	23	Vendredi.				
A	VIII	24	Samedi.				
B	VII	25	Dimanche.	XV. Dim.	XVI. Dim.	XVII. Dim.	XVIII. Dim.
C	VI	26	Lundi.				
D	V	27	Mardi.				
E	IV	28	Mercredi.				
F	III	29	Joué.	S. Michel.			
G	II	30	Vendredi.				

OCTOBRE.

Pâque tombant au			24 Avril.	17 Avril.	10 Avril.	3 Avril.	27 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.			
A	Cal.	1	Samedi.				
B	VI	2	Dimanche.	XVI. Dim.	XVII. Dim.	XVIII. Dim.	XIX. Dim.
C	V	3	Lundi.				
D	IV	4	Mardi.				
E	III	5	Mercredi.				
F	II	6	Joué.				
G	Vend.	7	Vendredi.				
A	Noa.	8	Samedi.				
B	VIII	9	Dimanche.	XVII. Dim.	XVIII. Dim.	XIX. Dim.	XX. Dim.
C	VI	10	Lundi.				
D	V	11	Mardi.				
E	IV	12	Mercredi.				
F	III	13	Joué.				
G	II	14	Vendredi.				
A	Ides.	15	Samedi.				
B	XVII	16	Dimanche.	XVIII. Dim.	XIX. Dim.	XX. Dim.	XXI. Dim.
C	XVI	17	Lundi.				
D	XV	18	Mardi.	S. Luc, Ev.			
E	XIV	19	Mercredi.				
F	XIII	20	Joué.				
G	XII	21	Vendredi.				
A	XI	22	Samedi.				
B	X	23	Dimanche.	XIX. Dim.	XX. Dim.	XXI. Dim.	XXII. Dim.
C	IX	24	Lundi.				
D	VIII	25	Mardi.				
E	VII	26	Mercredi.				
F	VI	27	Joué.	Vigile.			
G	V	28	Vendredi.	S. Sim. S. Ju.			
A	IV	29	Samedi.				
B	III	30	Dimanche.	XX. Dim.	XXI. Dim.	XXII. Dim.	XXIII. Dim.
C	II	31	Lundi.				

Pour les années communes dont la Lettre Dominicale est E.
Et pour les années bissextiles dont les Lettres Dominicales sont CB.

NOVEMBRE.

Pâques tombant au		24 Avril.	17 Avril.	10 Avril.	3 Avril.	27 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.		
D	Cal.	1	Mardi.	La Touss.		
E	IV	2	Mercredi.	Les Morts.		
F	III	3	Jeudi.			
G	II	4	Vendredi.			
A	Non.	5	Samedi.			
B	VIII	6	Dimanche.		XXI. Dim.	XXII. Dim.
C	VII	7	Lundi.		XXIII. Dim.	XXIV. Dim.
D	VI	8	Mardi.			XXV. Dim.
E	V	9	Mercredi.			
F	IV	10	Jeudi.			
G	III	11	Vendredi.			
A	II	12	Samedi.			
B	Ides.	13	Dimanche.		XXII. Dim.	XXIII. Dim.
C	XVIII.	14	Lundi.		XXIV. Dim.	XXV. Dim.
D	XVII	15	Mardi.		XXVI. Dim.	XXVII. Dim.
E	XVI	16	Mercredi.			
F	XV	17	Jeudi.			
G	XIV	18	Vendredi.			
A	XIII	19	Samedi.			
B	XII	20	Dimanche.		XXIII. Dim.	XXIV. Dim.
C	XI	21	Lundi.	Préf. de la V.	XXV. Dim.	XXVI. Dim.
D	X	22	Mardi.		XXVII. Dim.	
E	IX	23	Mercredi.			
F	VIII	24	Jeudi.			
G	VII	25	Vendredi.			
A	VI	26	Samedi.			
B	V	27	Dimanche.	I. D. de l'Av.	I. Dim.	I. Dim.
C	IV	28	Lundi.	Vigile.	I. Dim.	I. Dim.
D	III	29	Mardi.	S. And. Ap.		
E	II	30	Mercredi.			

DÉCEMBRE.

Pâques tombant au		24 Avril.	17 Avril.	10 Avril.	3 Avril.	27 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.		
F	Cal.	1	Jeudi.			
G	IV	2	Vendredi.			
A	III	3	Samedi.			
B	II	4	Dimanche.		II. Dim.	II. Dim.
C	Non.	5	Lundi.		III. Dim.	III. Dim.
D	VIII	6	Mardi.			
E	VII	7	Mercredi.			
F	VI	8	Jeudi.	Cons. de la V.		
G	V	9	Vendredi.			
A	IV	10	Samedi.			
B	III	11	Dimanche.		II. Dim.	II. Dim.
C	II	12	Lundi.		III. Dim.	III. Dim.
D	Ides.	13	Mardi.			
E	XIX	14	Mercredi.	IV. Temps.		
F	XVIII	15	Jeudi.			
G	XVII	16	Vendredi.			
A	XVI	17	Samedi.			
B	XV	18	Dimanche.		IV. Dim.	IV. Dim.
C	XIV	19	Lundi.		IV. Dim.	IV. Dim.
D	XIII	20	Mardi.	Vigile.	IV. Dim.	IV. Dim.
E	XII	21	Mercredi.	S. Th. Ap.		
F	XI	22	Jeudi.			
G	X	23	Vendredi.			
A	IX	24	Samedi.	Vigile jeûne.		
B	VIII	25	Dimanche.	N O C L.		
C	VII	26	Lundi.	S. Etien. M.		
D	VI	27	Mardi.	S. Jean Ap.		
E	V	28	Mercredi.	Les Ss. Innoc.		
F	IV	29	Jeudi.			
G	III	30	Vendredi.			
A	II	31	Samedi.			

CALENDRIER A.

599

Pour les années communes dont la Lettre Dominicale est A.
Et pour les années bissextiles dont les Lettres Dominicales sont B A.

JANVIER.

Pâques tombant au 23 Avril. 26 Avril. 9 Avril. 2 Avril. 26 Mars.

Let. Dom.	Jours du Mois.	Années communes.	Années bissextiles.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.				
A	Cal.	1	Dimanche.	Saméi.	Circoucil.				
B	IV	2	Lundi.	Dimanche.					
C	III	3	Mardi.	Lundi.					
D	II	4	Mercredi.	Mardi.					
E	Non.	5	Jeudi.	Mercredi.					
F	VIII	6	Vendredi.	Jeudi.	Epiphanie.				
G	VII	7	Samedi.	Vendredi.					
A	VI	8	Dimanche.	Saméi.		L. Dim.	L. Dim.	I. Dim.	L. Dim.
B	V	9	Lundi.	Dimanche.		L. Dim.	L. Dim.	I. Dim.	L. Dim.
C	IV	10	Mardi.	Lundi.					
D	III	11	Mercredi.	Mardi.					
E	II	12	Jeudi.	Mercredi.					
F	Ide.	13	Vendredi.	Jeudi.					
G	XIX	14	Samedi.	Vendredi.					
A	XVIII	15	Dimanche.	Saméi.		II. Dim.	II. Dim.	II. Dim.	II. Dim.
B	XVII	16	Lundi.	Dimanche.		II. Dim.	II. Dim.	II. Dim.	II. Dim.
C	XVI	17	Mardi.	Lundi.					
D	XV	18	Mercredi.	Mardi.					
E	XIV	19	Jeudi.	Mercredi.					
F	XIII	20	Vendredi.	Jeudi.					
G	XII	21	Samedi.	Vendredi.					
A	XI	22	Dimanche.	Saméi.		III. Dim.	III. Dim.	III. Dim.	III. Dim.
B	X	23	Lundi.	Dimanche.		III. Dim.	III. Dim.	III. Dim.	III. Dim.
C	IX	24	Mardi.	Lundi.					
D	VIII	25	Mercredi.	Mardi.					
E	VII	26	Jeudi.	Mercredi.					
F	VI	27	Vendredi.	Jeudi.					
G	V	28	Samedi.	Vendredi.					
A	IV	29	Dimanche.	Saméi.		IV. Dim.	IV. Dim.	IV. Dim.	IV. Dim.
B	III	30	Lundi.	Dimanche.		IV. Dim.	IV. Dim.	IV. Dim.	IV. Dim.
C	II	31	Mardi.	Lundi.					

FÉVRIER.

Pâques tombant au 23 Avril. 26 Avril. 9 Avril. 2 Avril. 26 Mars.

Let. Dom.	Jours du Mois.	Années communes.	Années bissextiles.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.				
D	Cal.	1	Mercredi.	Mardi.	Parilicat.				
E	IV	2	Jeudi.	Mercredi.					
F	III	3	Vendredi.	Jeudi.					
G	II	4	Samedi.	Vendredi.					
A	Non.	5	Dimanche.	Saméi.		V. Dim.	V. Dim.	Septuagés.	Sexagésime.
B	VIII	6	Lundi.	Dimanche.		V. Dim.	V. Dim.	Septuagés.	Sexagésime.
C	VII	7	Mardi.	Lundi.					
D	VI	8	Mercredi.	Mardi.					
E	V	9	Jeudi.	Mercredi.					
F	IV	10	Vendredi.	Jeudi.					
G	III	11	Samedi.	Vendredi.					
A	II	12	Dimanche.	Saméi.		VI. Dim.	Septuagés.	Sexagésime.	Quinquag.
B	XVI	13	Lundi.	Dimanche.		VI. Dim.	Septuagés.	Sexagésime.	Quinquag.
C	XV	14	Mardi.	Lundi.					
D	XIV	15	Mercredi.	Mardi.					
E	XIII	16	Jeudi.	Mercredi.					
F	XII	17	Vendredi.	Jeudi.					
G	XI	18	Samedi.	Vendredi.					
A	X	19	Dimanche.	Saméi.		Septuagés.	Sexagésime.	Quinquag.	I. D. de C.
B	IX	20	Lundi.	Dimanche.		Septuagés.	Sexagésime.	Quinquag.	I. D. de C.
C	VIII	21	Mardi.	Lundi.					
D	VII	22	Mercredi.	Mardi.					
E	VI	23	Jeudi.	Mercredi.					
F	V	24	Vendredi.	Jeudi.					
G	IV	25	Samedi.	Vendredi.					
A	III	26	Dimanche.	Saméi.		Sexagésime.	Quinquag.	I. D. de C.	II. D. de C.
B	II	27	Lundi.	Dimanche.		Sexagésime.	Quinquag.	I. D. de C.	II. D. de C.
C	I	28	Mardi.	Lundi.					
		29	Mardi.	Lundi.					

* Ces lettres f, g, a, b, c, &c. sont pour les années bissextiles.

Pour les années communes dont la Lettre Dominicale est A.
Et pour les années bissextiles dont les Lettres Dominicales sont B A.

MARS.

Fête tombant au			13 Avril.	16 Avril.	9 Avril.	11 Avril.	18 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.			
D	Cal.	1	Mercredi.		Cendres.	IV. Temps.	
E	VI	2	Jéudi.				
F	V	3	Vendredi.				
G	IV	4	Samedi.				
A	III	5	Dimanche.	Quinquagés.	I. D. de Car.	II. D. de Car.	III. D. de C.
B	II	6	Lundi.				IV. D. de C.
C	Non.	7	Mardi.				
D	VIII	8	Mercredi.	Cendres.	IV. Temps.		
E	VII	9	Jéudi.				
F	VI	10	Vendredi.				
G	V	11	Samedi.				
A	IV	12	Dimanche.	I. D. de Car.	II. D. de Car.	III. D. de C.	IV. D. de C.
B	III	13	Lundi.				D. de la Pasq.
C	II	14	Mardi.				
D	I	15	Mercredi.	IV. Temps.			
E	XVII	16	Jéudi.				
F	XVI	17	Vendredi.				
G	XV	18	Samedi.				
A	XIV	19	Dimanche.	II. D. de Car.	III. D. de C.	IV. D. de C.	D. de la Pasq.
B	XIII	20	Lundi.				D. des Ram.
C	XII	21	Mardi.				Lundi Saint.
D	XI	22	Mercredi.				Mardi Saint.
E	X	23	Jéudi.				Mercr. Saint.
F	IX	24	Vendredi.				Jéudi. Saint.
G	VIII	25	Samedi.	L'Annoûciat.			Vend. Saint.
A	VII	26	Grâce.				Samedi Saint.
B	VI	27	Lundi.	III. D. de C.	IV. D. de C.	D. de la Pasq.	PAQUE.
C	V	28	Mardi.				LUNDI.
D	IV	29	Mercredi.				Mardi Saint.
E	III	30	Jéudi.				Mercr. Saint.
F	II	31	Vendredi.				Jéudi. Saint.
							Vend. Saint.

AVRIL.

Fête tombant au			13 Avril.	16 Avril.	9 Avril.	11 Avril.	18 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.			
G	Cal.	1	Samedi.				Samedi Saint.
A	IV	2	Dimanche.	IV. D. de C.	D. de la Pasq.		PAQUE.
B	III	3	Lundi.				LUNDI.
C	II	4	Mardi.				MARDI.
D	Non.	5	Mercredi.				
E	VIII	6	Jéudi.				
F	VII	7	Vendredi.				
G	VI	8	Samedi.				
A	V	9	Dimanche.	D. de la Pasq.	D. des Ram.		
B	IV	10	Lundi.				
C	III	11	Mardi.				
D	II	12	Mercredi.				
E	I	13	Jéudi.				
F	XVIII	14	Vendredi.				
G	XVII	15	Samedi.				
A	XVI	16	Dimanche.	D. des Ram.			
B	XV	17	Lundi.				
C	XIV	18	Mardi.				
D	XIII	19	Mercredi.				
E	XII	20	Jéudi.				
F	XI	21	Vendredi.				
G	X	22	Samedi.				
A	IX	23	Dimanche.				
B	VIII	24	Lundi.				
C	VII	25	Mardi.				
D	VI	26	Mercredi.				
E	V	27	Jéudi.				
F	IV	28	Vendredi.				
G	III	29	Samedi.				
A	II	30	Dimanche.				

Pour les années communes dont la Lettre Dominicale est A.
Et pour les années bissextiles dont les Lettres Dominicales sont B A.

M A I.

		Pique tombant en	23 Avril.	26 Avril.	9 Avril.	2 Avril.	26 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.			
B	Cal.	1	Lundi.	S. Jac. S. Ph.			Rogations.
C	VI	2	Mardi.				
D	V	3	Mercredi.				
E	IV	4	Jéidi.				Ascension.
F	III	5	Vendredi.				
G	II	6	Samedi.				
A	Non.	7	Dimanche.	II. Dim.	III. Dim.	IV. Dim.	V. Dim.
B	VIII	8	Lundi.				Rogations.
C	VII	9	Mardi.				VI. D. Ocl.
D	VI	10	Mercredi.				
E	V	11	Jéidi.				Ascension.
F	IV	12	Vendredi.				
G	III	13	Samedi.				
A	II	14	Dimanche.	III. Dim.	IV. Dim.	V. Dim.	VI. D. Ocl.
B	Ide.	15	Lundi.			Rogations.	Vigile. PENTEC. LUNDI.
C	XVI	16	Mardi.				MARDI.
D	XV	17	Mercredi.				IV. Temps.
E	XIV	18	Jéidi.			Ascension.	
F	XIII	19	Vendredi.				
G	XII	20	Samedi.				
A	XI	21	Dimanche.	IV. Dim.	V. Dim.	VI. D. Ocl.	Vigile. PENTEC. LUNDI.
B	X	22	Lundi.		Rogations.		MARDI.
C	IX	23	Mardi.				IV. Temps.
D	VIII	24	Mercredi.				Fête-Dieu.
E	VII	25	Jéidi.		Ascension.		
F	VI	26	Vendredi.				
G	V	27	Samedi.			Vigile. PENTEC. LUNDI.	I. D. Trin.
A	IV	28	Dimanche.	V. Dim.	VI. D. Ocl.		II. Dim.
B	III	29	Lundi.	Rogations.			
C	II	30	Mardi.				
D	I	31	Mercredi.			IV. Temps.	

J U I N.

		Pique tombant en	23 Avril.	26 Avril.	9 Avril.	2 Avril.	26 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.			
E	Cal.	1	Jéidi.	Ascension.			Fête-Dieu.
F	IV	2	Vendredi.				
G	III	3	Samedi.				
A	II	4	Dimanche.	VI. D. Ocl.	Vigile. PENTEC. LUNDI.	I. D. Trin.	II. Dim.
B	Non.	5	Lundi.				III. Dim.
C	VIII	6	Mardi.				
D	VII	7	Mercredi.				
E	VI	8	Jéidi.				
F	V	9	Vendredi.			Fête-Dieu.	
G	IV	10	Samedi.	S. Barnabé.	Vigile. PENTEC. LUNDI.	I. D. Trin.	II. Dim.
A	III	11	Lundi.				III. Dim.
B	II	12	Mardi.				IV. Dim.
C	Ide.	13	Mercredi.				
D	XVI	14	Jéidi.				
E	XV	15	Vendredi.			Fête-Dieu.	
F	XIV	16	Samedi.				
G	XIII	17	Dimanche.	I. D. Trin.	II. Dim.	III. Dim.	IV. Dim.
A	XII	18	Lundi.				V. Dim.
B	XI	19	Mardi.				
C	X	20	Mercredi.				
D	IX	21	Jéidi.	Fête-Dieu.			
E	VIII	22	Vendredi.				
F	VII	23	Samedi.	Vigil. jeûne. N. S. J. Bap.			
G	VI	24	Dimanche.	II. Dim.	III. Dim.	IV. Dim.	V. Dim.
A	V	25	Lundi.				VI. Dim.
B	IV	26	Mardi.				
C	III	27	Mercredi.	Vigil. jeûne. S. P. S. Paul.			
D	II	28	Jéidi.				
E	I	29	Vendredi.				

Pour les années communes dont la Lettre Dominicale est A.
Et pour les années bissextiles dont les Lettres Dominicales sont B A.

JUILLET.

		Fête tombant en		23 Avril.	16 Avril.	9 Avril.	2 Avril.	16 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.				
G	Cal.	1	Samedi.					
A	VI	2	Dimanche.	Vif. de la V.	III. Dim.	IV. Dim.	V. Dim.	VI. Dim.
B	V	3	Lundi.					
C	IV	4	Mardi.					
D	III	5	Mercredi.					
E	II	6	Jéudi.					
F	Non.	7	Vendredi.					
G	VIII	8	Samedi.					
A	VII	9	Dimanche.		IV. Dim.	V. Dim.	VI. Dim.	VII. Dim.
B	VI	10	Lundi.					
C	V	11	Mardi.					
D	IV	12	Mercredi.					
E	III	13	Jéudi.					
F	II	14	Vendredi.					
G	Idee.	15	Samedi.					
A	XVII	16	Dimanche.		V. Dim.	VI. Dim.	VII. Dim.	VIII. Dim.
B	XVI	17	Lundi.					
C	XV	18	Mardi.					
D	XIV	19	Mercredi.					
E	XIII	20	Jéudi.					
F	XII	21	Vendredi.					
G	XI	22	Samedi.					
A	X	23	Dimanche.		VI. Dim.	VII. Dim.	VIII. Dim.	IX. Dim.
B	IX	24	Lundi.	Vigile.				
C	VIII	25	Mardi.	S. Jac. le M.				
D	VII	26	Mercredi.					
E	VI	27	Jéudi.					
F	V	28	Vendredi.					
G	IV	29	Samedi.					
A	III	30	Dimanche.		VII. Dim.	VIII. Dim.	IX. Dim.	X. Dim.
B	II	31	Lundi.					

A O Û T.

		Fête tombant en		23 Avril.	16 Avril.	9 Avril.	2 Avril.	16 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.				
C	Cal.	1	Mardi.					
D	IV	2	Mercredi.					
E	III	3	Jéudi.					
F	II	4	Vendredi.					
G	Non.	5	Samedi.					
A	VIII	6	Dimanche.	Tr. de N. S.	VIII. Dim.	IX. Dim.	X. Dim.	XI. Dim.
B	VII	7	Lundi.					
C	VI	8	Mardi.	Vigile.				
D	V	9	Mercredi.	S. Laurent.				
E	IV	10	Jéudi.					
F	III	11	Vendredi.					
G	II	12	Samedi.					
A	Idee.	13	Dimanche.		IX. Dim.	X. Dim.	XI. Dim.	XII. Dim.
B	XIX	14	Lundi.	Vigil. jeûne.				
C	XVIII	15	Mardi.	Assomption.				
D	XVII	16	Mercredi.					
E	XVI	17	Jéudi.					
F	XV	18	Vendredi.					
G	XIV	19	Samedi.					
A	XIII	20	Dimanche.		X. Dim.	XI. Dim.	XII. Dim.	XIII. Dim.
B	XII	21	Lundi.					
C	XI	22	Mardi.					
D	X	23	Mercredi.	Vigile.				
E	IX	24	Jéudi.	S. Barthél.				
F	VIII	25	Vendredi.	S. Louis.				
G	VII	26	Samedi.					
A	VI	27	Dimanche.		XI. Dim.	XII. Dim.	XIII. Dim.	XIV. Dim.
B	V	28	Lundi.					
C	IV	29	Mardi.					
D	III	30	Mercredi.					
E	II	31	Jéudi.					

CALENDRIER A.

603

Pour les années communes dont la Lettre Dominicale est A.
Et pour les années bissextiles dont les Lettres Dominicales sont B A.

SEPTEMBRE.

Plaque tombant au			23 Avril.	26 Avril.	9 Avril.	2 Avril.	26 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.			
F	Cal.	1	Vendredi.				
A	IV	2	Samedi.				
B	III	3	Dimanche.		XII. Dim.	XIII. Dim.	XIV. Dim.
C	II	4	Lundi.				
D	Non.	5	Mardi.				
E	VIII	6	Mercredi.				
F	VII	7	Jeudi.				
G	VI	8	Vendredi.	N. de la S. V.			
A	V	9	Samedi.				
B	IV	10	Dimanche.		XIII. Dim.	XIV. Dim.	XV. Dim.
C	III	11	Lundi.				
D	II	12	Mardi.				
E	Idee.	13	Mercredi.				
F	XVIII	14	Jeudi.	Ex. de la S. C.			
G	XVII	15	Vendredi.				
A	XVI	16	Samedi.				
B	XV	17	Dimanche.		XIV. Dim.	XV. Dim.	XVI. Dim.
C	XIV	18	Lundi.				
D	XIII	19	Mardi.				
E	XII	20	Mercredi.	IV. T. Vigile.			
F	XI	21	Jeudi.	S. Matthieu.			
G	X	22	Vendredi.				
A	IX	23	Samedi.				
B	VIII	24	Dimanche.		XV. Dim.	XVI. Dim.	XVII. Dim.
C	VII	25	Lundi.				
D	VI	26	Mardi.				
E	V	27	Mercredi.				
F	IV	28	Jeudi.				
G	III	29	Vendredi.	S. Michel.			
A	II	30	Samedi.				

OCTOBRE.

Plaque tombant au			23 Avril.	26 Avril.	9 Avril.	2 Avril.	26 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.			
A	Cal.	1	Dimanche.		XVI. Dim.	XVII. Dim.	XVIII. Dim.
B	VI	2	Lundi.				
C	V	3	Mardi.				
D	IV	4	Mercredi.				
E	III	5	Jeudi.				
F	II	6	Vendredi.				
G	Non.	7	Samedi.				
A	VIII	8	Dimanche.		XVII. Dim.	XVIII. Dim.	XIX. Dim.
B	VII	9	Lundi.				
C	VI	10	Mardi.				
D	V	11	Mercredi.				
E	IV	12	Jeudi.				
F	III	13	Vendredi.				
G	II	14	Samedi.				
A	Idee.	15	Dimanche.		XVIII. Dim.	XIX. Dim.	XX. Dim.
B	XVII	16	Lundi.				
C	XVI	17	Mardi.				
D	XV	18	Mercredi.	S. Luc, Ev.			
E	XIV	19	Jeudi.				
F	XIII	20	Vendredi.				
G	XII	21	Samedi.				
A	XI	22	Dimanche.		XIX. Dim.	XX. Dim.	XXI. Dim.
B	X	23	Lundi.				
C	IX	24	Mardi.				
D	VIII	25	Mercredi.				
E	VII	26	Jeudi.				
F	VI	27	Vendredi.	Vigile.			
G	V	28	Samedi.	S. Sim. S. Jo.			
A	IV	29	Dimanche.		XX. Dim.	XXI. Dim.	XXII. Dim.
B	III	30	Lundi.				
C	II	31	Mardi.	Vigil. Jeanne.			

Pour les années communes dont la Lettre Dominicale est A.
Et pour les années bissextiles dont les Lettres Dominicales sont BA.

NOVEMBRE.

		Fête tombant au				
		23 Avril.	16 Avril.	9 Avril.	2 Avril.	16 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.		
D	Cal.	1	Mercredi.	La Touss.		
E	IV	2	Jeudi.	Les Morts.		
F	III	3	Vendredi.			
G	II	4	Samedi.			
A	Non.	5	Dimanche.	XXI. Dim.	XXII. Dim.	XXIII. Dim.
B	VIII	6	Lundi.			XXIV. Dim.
C	VII	7	Mardi.			XXV. Dim.
D	VI	8	Mercredi.			
E	V	9	Jeudi.			
F	IV	10	Vendredi.			
G	III	11	Samedi.	S. Martin.		
A	II	12	Dimanche.	XXII. Dim.	XXIII. Dim.	XXIV. Dim.
B	I	13	Lundi.			XXV. Dim.
C	XVIII	14	Mardi.			XXVI. Dim.
D	XVII	15	Mercredi.			
E	XVI	16	Jeudi.			
F	XV	17	Vendredi.			
G	XIV	18	Samedi.			
A	XIII	19	Dimanche.	XXIII. Dim.	XXIV. Dim.	XXV. Dim.
B	XII	20	Lundi.			XXVI. Dim.
C	XI	21	Mardi.	Prêf. de la V.		XXVII. Dim.
D	X	22	Mercredi.			
E	IX	23	Jeudi.			
F	VIII	24	Vendredi.			
G	VII	25	Samedi.			
A	VI	26	Dimanche.	XXIV. Dim.	XXV. Dim.	XXVI. Dim.
B	V	27	Lundi.			XXVII. Dim.
C	IV	28	Mardi.			XXVIII. Dim.
D	III	29	Mercredi.	Vigile.		
E	II	30	Jeudi.	S. And. Ap.		

DÉCEMBRE.

		Fête tombant au				
		21 Avril.	16 Avril.	9 Avril.	2 Avril.	16 Mars.
Let. Dom.	Jours du Mois.	Jours de la Semaine.	Fêtes fixes.	FÊTES MOBILES.		
F	Cal.	1	Vendredi.			
G	IV	2	Samedi.			
A	III	3	Dimanche.	I. D. de l'Av.	I. Dim.	I. Dim.
B	II	4	Lundi.			
C	Non.	5	Mardi.			
D	VIII	6	Mercredi.			
E	VII	7	Jeudi.			
F	VI	8	Vendredi.	Conc. de la V.		
G	V	9	Samedi.			
A	IV	10	Dimanche.	II. Dim.	II. Dim.	II. Dim.
B	III	11	Lundi.			II. Dim.
C	II	12	Mardi.			
D	I	13	Mercredi.			
E	XIX	14	Jeudi.			
F	XVIII	15	Vendredi.			
G	XVII	16	Samedi.			
A	XVI	17	Dimanche.	III. Dim.	III. Dim.	III. Dim.
B	XV	18	Lundi.			III. Dim.
C	XIV	19	Mardi.			
D	XIII	20	Mercredi.	IV. F. Vigile.		
E	XII	21	Jeudi.	S. Th. Ap.		
F	XI	22	Vendredi.			
G	X	23	Samedi.	Vigile jeûne.		
A	IX	24	Dimanche.	IV. Dim.	IV. Dim.	IV. Dim.
B	VIII	25	Lundi.			IV. Dim.
C	VII	26	Mardi.			IV. Dim.
D	VI	27	Mercredi.			
E	V	28	Jeudi.			
F	IV	29	Vendredi.			
G	III	30	Samedi.			
A	II	31	Dimanche.	D. Oâsse.	D. Oâsse.	D. Oâsse.

CALENDRIER LUNAIRE PERPÉTUEL, ou
Calendrier ancien de l'Eglise, réuni avec celui de
Grégoire XIII, tiré de l'Art de vérifier les dates.

AVERTISSEMENT.

Du nombre d'or, ou cycle de 19 ans. Le nombre d'or est celui qui régioit l'ancien style pour le commencement de chaque lune. Les dix-neuf années dont il est composé, répondent aux dix-neuf jours de chaque mois, où les anciens pensoient que les nouvelles lunes pouvoient seulement arriver. On a mis des O vis-à-vis des autres jours auxquels le nombre d'or ne peut s'appliquer. Ainsi pour trouver dans le vieux style la nouvelle lune de chaque mois, de telle année qu'on voudra, il n'est question que de connoître le nombre d'or qui appartient à cette année, & voir ensuite le jour de chaque mois auquel il correspond. Voulez-vous savoir, par exemple, quels jours tombaient les nouvelles lunes en l'année 1500? Cherchez le nombre d'or de cette année dans notre table CHRONOLOGIQUE, & vous trouverez 19. Voyez après cela dans notre calendrier lunaire les jours auxquels ce nombre se rapporte, & vous trouverez 5 janvier, 3 février, 5 mars, 4 avril, 3 mai, 2 juin, 1 & 30 juillet, 28 août, 27 septembre, 26 octobre, 25 novembre, 24 décembre, qui sont toutes les nouvelles lunes de l'année 1500.

Des lettres dominicales.

Nous ne dirons ici qu'un mot des lettres dominicales; elles sont les mêmes & suivent le même ordre dans l'ancien & le nouveau calendrier. L'unique dérangement arrivé à l'ordre de ces lettres, est celui qu'on peut remarquer dans notre Table CHRONOLOGIQUE en l'an 1582. Si l'ancien calendrier n'avoit point été changé cette année-là, on n'y verroit qu'un G pour lettre dominicale, & ce G auroit servi pour marquer tous les dimanches de l'année. Mais on y voit aussi un C, & ce C marque les dimanches de l'année 1582, après le retranchement des dix jours qui s'est fait à Rome depuis le 5 octobre, jusqu'au 14 du même mois inclusivement. Si quelqu'un veut comprendre ceci bien clairement, qu'il jette les yeux sur le premier calendrier qui lui tombera sous la main; il y verra que le 30 septembre est un dimanche, lorsque G est la lettre dominicale. A, B, C, D, qui répondent aux quatre premiers jours d'octobre, marquent alors le lundi, le mardi, le mercredi & le jeudi. Retranchés ensuite dix jours de ce mois, & nous nous trouverons au 15 octobre, jour auquel répond la lettre dominicale A. Cette lettre A, pour ne rien déranger dans l'ordre des jours de la semaine après le retranchement des dix jours du mois, a dû marquer le vendredi, la lettre B le samedi; & par conséquent la lettre C, après le retranchement fait, depuis le 5 octobre jusqu'au 14 inclusivement, a marqué les di-

manches du reste de cette année 1582. Voilà l'unique changement que le nouveau calendrier ait apporté dans l'ordre des lettres dominicales, à moins qu'on ne prenne pour un autre changement la suppression des doubles lettres, aux années centénaires qui ne sont pas bissextiles.

Des épâtes du nouveau style.

Au nombre d'or employé dans le vieux style, ont succédé les épâtes dans le nouveau, pour fixer les nouvelles lunes. Examinons-en d'abord la position.

Ces trente nombres, que les auteurs du nouveau calendrier ont appelé épâtes, sont rangés vis-à-vis des jours de chaque mois de l'année dans un ordre rétrograde, depuis le nombre trente, marqué par un astérisque *, jusqu'au nombre 1. De là recommençant toujours par cet astérisque jusqu'à ce nombre 1, l'on procède en rétrogradant depuis le premier de janvier jusqu'au dernier de décembre; de telle sorte qu'à la différence du nombre d'or, il n'y a aucun jour de l'année qui ne soit marqué au moins d'une épâte. Tel est l'arrangement de ces trente nombres, ou nouvelles épâtes: en voici maintenant l'usage.

Pour connoître les nouvelles lunes de chaque mois que et puisse être, depuis 1582, tant que le nouveau calendrier subsistera, il ne faut que l'épâte de l'année proposée. Par exemple, je fais par notre Table CHRONOLOGIQUE, où les épâtes de chaque année sont marquées, qu'en l'année 1766, nous comptons XVIII épâtes. Tous les jours de chaque mois où l'épâte XVIII est marquée, sont par conséquent les nouvelles lunes que je cherche. Or je trouve qu'en 1766 les nouvelles lunes arrivent les 13 janvier, 11 février, 13 mars, 11 avril, 11 mai, 9 juin, 9 juillet, 7 août, 6 septembre, 5 octobre, 4 novembre & 3 décembre, par la raison que l'épâte XVIII se trouve placée vis-à-vis de tous ces jours-là: voilà donc l'objet de ma recherche rempli. Il faut cependant faire attention que le plus souvent la nouvelle lune, comme nous le disons au mot ÉPÂTES, arrive deux jours avant celui qui est marqué par l'épâte, quelquefois trois jours, d'autres fois un jour, & que rarement elle arrive le même jour. Mais on voit ici dans la table des épâtes de notre calendrier lunaire, plusieurs jours où il y a deux épâtes: que signifient ces deux épâtes? C'est ce qu'il faut expliquer. L'épâte 25, en chiffres arabes, marquée vis-à-vis d'une autre épâte en chiffres romains, le 6 janvier, le 4 février, le 6 mars, le 4 avril, le 4 mai, le 2 juin, le 1 juillet & le 31 du même mois, le 30 août, le 28 septembre, le 28 octobre, le 16 novembre, & enfin le 26 décembre, a été inventée pour marquer en certaines années les nouvelles lunes, un peu différemment qu'elles n'auroient été indiquées par l'épâte marquée en chiffres romains; & cela afin de mieux accorder l'année lunaire avec celle du soleil. Voici les

années où l'on doit se servir de l'épacte 25, marquée en chiffres arabes. C'est lorsqu'elle répond à un nombre d'or qui est au dessus de onze, comme sont les huit dernières années du cycle de 19 ans. Que si l'épacte 25 répond à un nombre d'or au dessous de onze, comme sont les onze premières années du même cycle de 19 ans, on se sert alors de l'épacte XXV, marquée en chiffres romains, & jamais de l'autre, qui ne commencera d'être en usage qu'après l'an 1900; ainsi nous ne devons point craindre qu'elle nous embarrasse jamais. Il a fallu néanmoins en parler, pour ne rien laisser sans explication de tout ce qui se rencontre dans la table des épactes.

Nous avons encore deux épactes vis-à-vis du 31 décembre; l'épacte 19 en chiffres arabes, & l'épacte XX en chiffres romains. La première sert pour les années où elle concourt avec le nombre d'or 19; & c'est ce qui arriva pour la dernière fois en 1695, & n'arrivera plus avant 8500. La seconde sert pour toutes les années où ce concourt ne se rencontre point. Pour ce qui est des épactes XXV & XXIV, toutes deux marquées en chiffres romains, vis-à-vis des 5 février, 5 avril, 3 juin, 1 août, 29 septembre & 27 novembre, elles sont doubles pour deux raisons. La première est que si trente épactes se succèdent les unes aux autres douze fois, sans qu'aucune soit doublée, elles répondraient à 360 jours, & l'année lunaire commune n'en contiendrait que 354, comme nous le disons au mot ÉPACTES. Afin donc que le nombre des épactes ne surpasse pas le nombre des 354 jours de l'année lunaire commune, il a fallu doubler six de ces épactes. Par le moyen de ces six épactes doublées, les trente répétées douze fois, ne nous conduisent que jusqu'au 20 décembre inclusivement; au lieu qu'elles nous conduiroient jusqu'au 26 du même mois, s'il n'y en avait aucune de doublée. Or, il est nécessaire qu'elles ne nous conduisent que jusqu'au 20 décembre, afin qu'il reste onze jours jusqu'à la fin de ce mois, c'est-à-dire, autant de jours que l'année lunaire en contient moins que la solaire, qui finit toujours le 31 décembre. Ces onze derniers jours de décembre font marqués des mêmes épactes que les onze premiers du mois de janvier; & lorsque la nouvelle lune arrive l'un de ces derniers jours de décembre, elle est toujours exactement indiquée par l'épacte qui répond à ce jour.

La seconde raison pour laquelle il y a six épactes doublées, ou, pour mieux dire, pour quoi ces épactes doublées sont placées vis-à-vis des 5 février, 5 avril, 3 juin, 1 août, 29 septembre & 27 novembre, est afin que les lunes pleines, ou de 30 jours, & les lunes caves qui n'en ont que 29, se succèdent alternativement, comme nous avons encore dit au mot ÉPACTES, qu'elles se doivent se succéder. En effet, ces deux épactes XXV & XXIV, ainsi placées vis-à-vis l'une de l'autre aux jours que nous avons marqués, font que toutes les épactes qui les suivent, avancent

d'un jour; & en avançant ainsi, elles font naître cette succession de lunes pleines & de lunes caves. C'est ce qu'il est aisé d'éclaircir par un exemple. Nous avons dit qu'en l'année 1766, nous comptions XVIII d'épactes, autant que la lune avoit de jours le 31 décembre de l'année 1765. Nous avons dit encore, & nous l'avons prouvé par la disposition des épactes, que quand il y a XVIII d'épacte, les nouvelles lunes tombent le 13 janvier, le 11 février, le 13 mars, le 11 avril, le 11 mai, le 9 juin, le 9 juillet, le 7 août, le 6 septembre, le 5 octobre, le 4 novembre & le 3 décembre. Prenons maintenant la peine de compter les jours de ces lunaisons, & nous verrons que celle de janvier est de 30 jours, celle de février de 29, celle de mars de 30, celle d'avril de 29, & ainsi des autres, toujours alternativement l'une de 30 & l'autre de 29, jusqu'à la fin de l'année.

Pour ne point nous tromper dans ce calcul, il faut faire attention à ce que nous disoit à l'article du CYCLE LUNAIRE, que la lune, ou lunaison d'un mois, n'est pas celle qui commence, mais celle qui finit en ce mois. La lune de janvier, par exemple, n'est point celle qui commence le 13 de ce mois en l'année 1766, mais celle qui finit le 12 du même mois, & qui avoit commencé le 14 décembre de l'an 1765. Cela supposé, comme il doit l'être, suivons nous les anciens & nouveaux computistes, venons à notre examen, & comptons. Depuis le 14 décembre jusqu'au 12 janvier inclusivement, il y a 30 jours: donc la lune de janvier est une lune pleine, ou de 30 jours. Depuis le 13 janvier jusqu'au 10 février inclusivement, il y a 29 jours, c'est la lune cave (ou de 29 jours) de février. Depuis le 11 février, jusqu'au 12 mars inclusivement, il y a 30 jours, & depuis le 13 mars jusqu'au 10 avril, toujours inclusivement, il n'y a que 29 jours. Ce sont les deux lunes, dont l'une est pleine & l'autre cave; la première de mars, la seconde d'avril. En continuant le même calcul jusqu'au mois de décembre, on trouvera une lune pleine pour le mois de mai, une cave pour le mois de juin: une pleine en juillet, une cave en août: une pleine en septembre, une cave en octobre: une pleine en novembre, une cave en décembre, laquelle finit le 2 de ce mois. Celle qui commence le 3, appartient au mois de janvier de l'année 1767. Ces lunes pleines & caves qui se succèdent alternativement, ne font si exactement indiquées par les épactes du nouveau calendrier, que parce qu'on y a placé les épactes XXV & XXIV vis-à-vis l'une de l'autre, aux jours que nous avons marqués.

Il ne nous reste plus qu'à considérer le concours ou la correspondance des épactes du nouveau calendrier avec le nombre d'or, ou les différentes années du cycle de 19 ans. On peut voir dans notre Table CHRONOLOGIQUE, comment les épactes répondent à ces années, soit avant, soit

depuis la réformation du calendrier. Mais en nous bornant ici à ce qui regarde le calendrier réformé, nous voyons que depuis la réforme, jusqu'en 1700 inclusivement, l'épacte I répond au nombre d'or I, l'épacte XII au nombre d'or II, & ainsi des autres, comme on les voit marquées toutes de suite dans la Table CHRONOLOGIQUE, depuis l'an 1596, jusqu'en 1614 inclusivement. Depuis & compris 1700, jusqu'en 1899 inclusivement dans notre Table CHRONOLOGIQUE, on aperçoit une nouvelle correspondance des épactes & des nombres d'or; l'épacte XXX, ou l'altérèque*, répond au nombre d'or I, l'épacte XI au nombre d'or II, & le reste, comme on peut le voir de suite, depuis 1710 jusqu'en 1728 inclusivement. Si l'ancienne correspondance avoit été encore en usage, on auroit compté X d'épacte, comme on en comptoit toujours X vis-à-vis du nombre d'or X, ainsi qu'on peut le voir toutes les fois que ce nombre d'or X se rencontre depuis 1482 jusqu'en 1700. Mais en 1700, à cause du nouveau concours, ou rapport des épactes avec les nombres d'or, on voit l'épacte IX vis-à-vis du nombre d'or X, & cette épacte IX marque les nouvelles lunes de chaque mois un jour plus tard qu'elles n'auroient été marquées par l'épacte X. Celle-ci auroit marqué la nouvelle lune le 21 janvier, le 19 février, &c.: l'épacte IX l'a marquée le 23 janvier, le 20 février, & ainsi des autres, toujours un jour plus tard que l'épacte X ne les auroit marquées. En 1900 il y aura dans la correspondance des épactes & du nombre d'or un autre changement, dont on voit le commencement à la fin de notre Table CHRONOLOGIQUE. Cette année l'épacte XXIX répondra au nombre d'or I; la suivante l'épacte X répondra au nombre d'or II, & de même des autres; ce qui continuera jusqu'en 2200. Ces changements se font pour accorder toujours, autant qu'il est possible, l'année lunaire avec l'année solaire, & en même temps indiquer la Pâque de telle sorte, que nous ne la célébrions jamais le 14 de la lune, mais le dimanche après ce 14: précaution qui, comme nous le disons à l'article du *Calendrier Grégorien*, nous fait quelquefois célébrer cette grande fête sept jours plus tard que nous ne la célébrerions si notre comput ecclésiastique nous marquoit les nouvelles lunes aussi exactement que les astronomes les marquent. C'est ce qui est arrivé en 1744. En suivant le comput ecclésiastique, ou le nouveau calendrier, nous avons fait la Pâque le 5 avril; nous l'aurions faite le 29 mars, en suivant le calcul des astronomes; puisque selon ce calcul la nouvelle lune pascalle tomboit le 14 mars, à 7 heures 47 minutes du matin, & par conséquent le 14 de la lune le 27 du même mois, qui étoit un vendredi; d'où il résulte que nous aurions dû célébrer la Pâque le 29 mars, qui étoit le premier dimanche après le 14 de la lune pascalle, selon le calcul des astronomes, plus exact que le nôtre. Mais nous avons déjà parlé à l'article ci-

dessus cité, de ce défaut de notre calendrier, & personne jusqu'ici n'a pu encore y remédier.

Du Terme pascal.

DANS NOTRE CALENDRIER LUNAIRE, les mois de mars & d'avril renferment une colonne de plus que les autres mois. C'est la colonne des différentes époques du terme pascal, relatives aux nombres d'or & aux épactes que l'on voit depuis & compris le 8 mars, jusqu'au 5 avril inclusivement. Ces époques du terme pascal indiquent le quantième de mars, ou d'avril, où tombe le 14 de la lune de Pâque, désignée par le nombre d'or, ou par l'épacte d'une année après le 7 mars; en sorte, par exemple, que le nombre d'or XVI & l'épacte XXIII qui se trouvent vis-à-vis du 8 mars, marquant, pour ce quantième, la nouvelle lune, indiquent pareillement que le 14 de cette lune pascalle tombera le 21 du même mois. De 8 en effet, jusqu'à 21, ces deux nombres compris, il y a 14 jours. Il en est de même des autres époques du terme pascal. Il faut seulement se rappeler qu'en 1582, les épactes n'étoient pas considérées pour la recherche du terme pascal. Elles ne servent à cela que depuis cette année, & seulement pour le nouveau calendrier. L'ancien se règle toujours, à cet égard, par le nombre d'or.

Quoique Pâque, comme on le verra ci-après, puisse arriver en 35 jours différents, c'est-à-dire, depuis & compris le 22 mars, jusqu'au 25 avril inclusivement, néanmoins le terme pascal, ou le 14 de la lune de Pâque, ne peut tomber que sur 29 jours, dont le premier est le 21 mars, & le 18 avril le dernier. La raison de cette différence est facile à saisir. C'est que différentes Pâques peuvent avoir le même terme pascal, suivant les différents jours de la semaine où il peut tomber. Par exemple, les Pâques des 22, 23, 24, 25, 26, 27 & 28 mars peuvent avoir également pour terme pascal le 21 mars, selon le jour de la semaine où tombera ce quantième. Si le 21 mars est un dimanche, Pâque arrivera le dimanche suivant, 28 de ce mois; si ce terme pascal tombe un lundi, le 27 mars sera le jour de Pâque, & ainsi des autres. C'est par la même raison que le 18 avril est la dernière époque du terme pascal. Car puisque sept Pâques différentes peuvent avoir le même terme pascal, il s'ensuit que le 18 avril doit être commun aux sept dernières Pâques, & par conséquent le dernier de tous.

Le terme pascal étant connu, fait connoître à son tour la Pâque au moyen de la lettre dominicale qui le suit immédiatement, de la lettre, dis-je, propre à l'année de ce terme. Ainsi Pâque tombe le 30 mars en 1766, parce que la lettre E, qui appartient à cette année, marque au 30 mars le premier dimanche qui suit le 26 de ce mois, époque du terme pascal.

CALENDRIER LUNAIRE PERPÉTUEL.

609

JANVIER.

FÉVRIER.

MARS.

Jours du Mois.	Nomb. d'or.	Let. Dom.	Spécies.	Jours du Mois.	Nomb. d'or.	Let. Dom.	Spécies.	Jours du Mois.	Nomb. d'or.	Let. Dom.	Spécies.	Terme Pâcal.
1	III	A	•	1	O	D	XXIX	1	III	D	•	
2	O	B	XXIX	2	XI	E	XXVIII	2	O	F	XXIX	
3	XI	C	XXVIII	3	XII	F	XXVII	3	XI	G	XXVIII	
4	O	D	XXVII	4	III	G	XXVI	4	O	G	XXVII	
5	XXIX	E	XXVI	5	O	A	XXV XXIV	5	XXIX	A	XXVI	
6	VIII	F	XXV	6	XVI	H	XXIII	6	VIII	B	XXV	
7	O	G	XXIV	7	V	C	XXII	7	O	C	XXIV	
8	XVI	A	XXIII	8	O	D	XXI	8	XVI	D	XXIII	11 M.
9	V	B	XXII	9	XIII	E	XX	9	V	E	XXII	22 M.
10	O	C	XXI	10	II	F	XXIX	10	O	F	XXI	23 M.
11	XIII	D	XX	11	O	G	XXVIII	11	XIII	G	XX	24 M.
12	II	E	XIX	12	X	A	XVII	12	II	A	XIX	25 M.
13	O	F	XVIII	13	O	B	XVI	13	O	B	XVIII	26 M.
14	X	G	XVII	14	XVIII	C	XV	14	X	C	XVII	27 M.
15	O	A	XVI	15	VII	D	XIV	15	O	D	XVI	28 M.
16	XVIII	B	XV	16	O	E	XIII	16	XVIII	E	XV	29 M.
17	VII	C	XIV	17	XV	F	XII	17	VII	F	XIV	30 M.
18	O	D	XIII	18	IV	G	XI	18	O	G	XIII	31 M.
19	XV	E	XII	19	O	A	X	19	XV	A	XII	1 A.
20	IV	F	XI	20	XII	B	IX	20	IV	B	XI	2 A.
21	O	G	X	21	I	C	VIII	21	O	C	X	3 A.
22	XII	A	XIX	22	O	D	VII	22	XII	D	IX	4 A.
23	O	B	XVIII	23	XXI	E	VI	23	O	E	VIII	5 A.
24	X	C	XVII	24	O	F	V	24	X	F	VII	6 A.
25	IX	D	XVI	25	XVII	G	IV	25	IX	G	VI	7 A.
26	O	E	XV	26	VI	A	III	26	O	A	V	8 A.
27	XVII	F	IV	27	O	B	II	27	XVII	B	IV	9 A.
28	VI	G	III	28	XIV	C	I	28	VI	C	III	10 A.
29	O	A	II					29	O	A	II	11 A.
30	XIV	B	I					30	XIV	B	I	12 A.
31	III	C	•					31	III	C	•	13 A.

(M) dans la colonne de terme pascal, signifie Mars. & (A) Avril.

AVRIL.

MAI.

JUIN.

Jours du Mois.	Nomb. d'or.	Let. Dom.	Spécies.	Terme Pâcal.	Jours du Mois.	Nomb. d'or.	Let. Dom.	Spécies.	Jours du Mois.	Nomb. d'or.	Let. Dom.	Spécies.	Terme Pâcal.
1	O	A	XXIX	14 A.	1	XI	B	XXVIII	1	O	E	XXVII	
2	XI	B	XXVIII	25 A.	2	O	C	XXVII	2	XXIX	F	XXVI	
3	O	A	XXVII	16 A.	3	XIX	D	XXVI	3	VIII	G	XXV XXIV	
4	XXIX	C	XX XVI	17 A.	4	VIII	E	XXV	4	XVI	A	XXIII	
5	VIII	D	XXV XXIV	18 A.	5	O	F	XXIV	5	V	B	XXII	
6	XVI	E	XXIII		6	XVII	G	XXIII	6	O	C	XXI	
7	V	F	XXII		7	V	A	XXII	7	XIII	D	XX	
8	O	A	XXI		8	XXI	B	XXI	8	II	E	XIX	
9	XIII	B	XX		9	XII	C	XX	9	O	F	XVIII	
10	II	C	XIX		10	X	D	XIX	10	X	G	XVII	
11	O	D	XVIII		11	O	E	XXVIII	11	XVIII	A	XVI	
12	X	E	XVII		12	X	F	XXVII	12	VII	B	XV	
13	O	A	XVI		13	O	G	XVI	13	O	C	XIV	
14	XVIII	B	XV		14	XVIII	A	XV	14	XVIII	D	XIII	
15	VII	C	XIV		15	VII	B	XIV	15	XV	E	XII	
16	O	A	XIII		16	O	C	XIII	16	IV	F	XI	
17	XV	B	XII		17	XV	D	XII	17	O	G	X	
18	IV	C	XI		18	IV	E	XI	18	XII	A	IX	
19	O	D	X		19	O	F	X	19	I	B	VIII	
20	XII	E	IX		20	XII	G	IX	20	O	C	VII	
21	O	A	VIII		21	I	A	VIII	21	IX	D	VI	
22	X	B	VII		22	O	B	VII	22	O	E	V	
23	IX	C	VI		23	IX	C	VI	23	XVII	F	IV	
24	O	A	V		24	O	D	V	24	VI	G	III	
25	XVII	B	IV		25	XVII	E	IV	25	O	A	II	
26	VI	C	III		26	VI	F	III	26	XV	B	I	
27	O	D	II		27	O	G	II	27	XII	C	•	
28	XIV	E	I		28	XIV	A	I	28	O	D	XXIX	
29	III	F	•		29	III	B	•	29	XI	E	XXVIII	
30	O	A	XXIX		30	O	C	XXIX	30	O	F	XXVII	
31					31	XI	D	XXVIII					

(A) dans la colonne de terme pascal, veut dire Avril.

JULIET.				A O Û T.				SEPTEMBRE.			
Jours du Mois.	Nomb. d'or.	Let. Dom.	Épactes.	Jours du Mois.	Nomb. d'or.	Let. Dom.	Épactes.	Jours du Mois.	Nomb. d'or.	Let. Dom.	Épactes.
1	XIX	G	XXVI	1	VIII	C	XXV. XXIV	1	XVI	F	XXIII.
2	VIII	A	25. XXV	2	XVII	D	XXIII	2	V	G	XXII
3	O	B	XXIV	3	V	E	XXII	3	O	A	XXI
4	XVI	C	XXIII	4	O	F	XXI	4	XIII	B	XX
5	V	D	XXII	5	XIII	G	XX	5	II	C	XIX
6	O	E	XXI	6	II	A	XIX	6	O	D	XVIII
7	XIII	F	XX	7	X	C	XVIII	7	X	E	XVII
8	O	A	XIX	8	X	C	XVII	8	O	F	XVI
9	X	B	XVIII	9	O	D	XVI	9	XVIII	G	XV
10	X	A	XVII	10	XVIII	E	XV	10	VII	A	XIV
11	O	B	XVI	11	VII	F	XIV	11	O	B	XIII
12	XVIII	D	XV	12	O	G	XIII	12	XV	C	XII
13	VII	E	XIV	13	XV	A	XII	13	IV	D	XI
14	O	F	XIII	14	IV	B	XI	14	O	E	X
15	XV	G	XII	15	O	C	X	15	XII	F	IX
16	IV	A	XI	16	XII	D	IX	16	I	G	VIII
17	O	B	X	17	I	E	VIII	17	O	A	VII
18	XII	C	IX	18	O	F	VII	18	IX	B	VI
19	I	D	VIII	19	IX	G	VI	19	O	C	V
20	O	E	VII	20	O	A	V	20	XVII	D	IV
21	IX	F	VI	21	XVII	B	IV	21	VI	E	III
22	O	G	V	22	VI	C	III	22	O	F	II
23	XVII	A	IV	23	O	D	II	23	XIV	G	I
24	VI	B	III	24	XIV	E	I	24	III	A	°
25	O	C	II	25	III	F	°	25	O	B	XXIX
26	XIV	D	I	26	O	G	XXIX	26	XI	C	XXVIII
27	III	E	°	27	XI	A	XXVIII	27	XI	D	XXVII
28	O	F	XXIX	28	XIX	B	XXVII	28	O	E	25. XXVI
29	XI	G	XXVIII	29	O	C	XXVI	29	VIII	F	XXV. XXIV
30	XIX	A	XXVII	30	VIII	D	XXV	30	O	G	XXIII
31	O	B	25. XXVI	31	O	E	XXIV				

OCTOBRE.				NOVEMBRE.				DÉCEMBRE.			
Jours du Mois.	Nomb. d'or.	Let. Dom.	Épactes.	Jours du Mois.	Nomb. d'or.	Let. Dom.	Épactes.	Jours du Mois.	Nomb. d'or.	Let. Dom.	Épactes.
1	XVI	A	XXII	1	O	D	XXI	1	XIII	F	XX
2	V	B	XXI	2	XIII	E	XX	2	II	G	XIX
3	XIII	C	XX	3	II	F	XIX	3	O	A	XVIII
4	II	D	XIX	4	O	G	XVIII	4	X	B	XVII
5	O	E	XVIII	5	X	A	XVII	5	O	C	XVI
6	X	F	XVII	6	O	B	XVI	6	XVIII	D	XV
7	O	G	XVI	7	XVIII	C	XV	7	VII	E	XIV
8	XVIII	A	XV	8	VII	D	XIV	8	O	F	XIII
9	VII	B	XIII	9	O	E	XIII	9	XV	G	XII
10	O	C	XII	10	XV	F	XII	10	IV	A	XI
11	XV	D	XI	11	IV	G	XI	11	O	B	X
12	IV	E	X	12	O	A	X	12	XII	C	IX
13	O	F	IX	13	XII	B	VIII	13	I	D	VIII
14	XII	G	IX	14	I	C	VII	14	IX	E	VII
15	I	A	VIII	15	O	D	VI	15	IX	F	VI
16	O	B	VII	16	IX	E	V	16	O	G	V
17	IX	C	VI	17	O	F	V	17	XVII	A	IV
18	O	D	V	18	XVII	G	IV	18	VI	B	III
19	XVI	E	IV	19	VI	A	III	19	O	C	II
20	VI	F	III	20	O	B	II	20	XIV	D	I
21	O	G	I	21	III	C	I	21	O	E	°
22	XIV	A	°	22	III	D	°	22	O	F	XXIX
23	III	B	°	23	O	E	XXIX	23	XI	G	XXVIII
24	O	C	XXIX	24	XI	F	XXVIII	24	XIX	A	XXVII
25	XI	D	XXVIII	25	XIX	G	XXVII	25	O	B	XXVI
26	XIX	E	XXVII	26	O	A	25. XXVI	26	VIII	C	25. XXV
27	O	F	XXVI	27	VIII	B	XXV. XXIV	27	O	D	XXIV
28	VIII	G	25. XXV	28	XIII	C	XXIII	28	XVI	E	XXIII
29	O	A	XXIV	29	XVI	D	XXII	29	V	F	XXII
30	XVI	B	XXIII	30	V	E	XXI	30	O	G	XXI
31	V	C	XXII					31	XII	A	19. XX

CALENDRIER GRÉGORIEN.

„ Lorsque Jules-César fit travailler à la réformation du calendrier, Sôfigne, le principal astrologue qu'il chargea de cette entreprise, fixe l'équinoxe du printemps au 25 mars. Mais comme sur l'espace de 365 jours & 6 heures qu'il donnoit un cours annuel du soleil, il y avoit dans le calcul astronomique, 11 minutes & 12 secondes ou environ à tabarre, il arrivoit de là qu'en 113 ans & deux tiers d'année, l'équinoxe précédoit d'un jour le 25 mars; de sorte qu'au temps du premier concile de Nicée, tenu, comme l'on sait, en l'an 328, l'équinoxe ne tomboit plus le 25 mars, mais le 21 de ce mois. Ce fut à ce jour que les Peres de Nicée le fixerent, sans chercher de remède à la cause de la précession qu'ils ignoroient. Le mei continuant donc, ainsi que par le passé, l'équinoxe en 341 ans, se trouva devancer le 21 mars de 3 jours; & en 1257 ans, c'est-à-dire, depuis l'an 325 jusqu'à l'an 1582, la précession étoit de 11 jours, quoique selon les Tables Alphonsines, que les auteurs du calendrier Grégorien ont suivies, elle n'eille qu'à 10 jours. Long-temps avant le Pepe Grégoire XIII, on s'étoit aperçu de ce défaut du calendrier Julien. Jean du Sacrobosco, sevant astronome Anglois, en fit le remarque en 1660; & après lui Jean de Saxe & Robert Grosseteste, évêque de Lincoln, trecherent quelques regles pour la réformation du calendrier. Pierre Philomène, Nicolas Grégoras & Isaac Argyre, en quatorzieme siecle, proposerent eussent leurs vues sur le même sujet. Il en fut traité, mais sans succès, au Concile de Constantinople en 1414, sur les représentations du cardinal d'Ailli, & dans le Concile de Blie en 1436 & 1439, sur celles du cardinal Cusi. Le Pepe Sixte IV voulut efficacement treveiller à la réformation du calendrier; & dans ce dessein, il fit venir à Rome le celebre Jean Régiomontanus; mais ce mathématicien y mourut en 1476, ayant à peine ébauché son ouvrage. Dans le siecle suivant, les erreurs du calendrier Julien, furent déferées au Pepe Léon X & au Concile de Latran, tenu en 1518. On fit le même démarche auprès du Pepe Pie IV & du Concile de Trente. Elle ne fut pas vaine cette fois; la réformation du calendrier fut ordonnée par le Concile; ce qui occasiona divers écrits où chacun propoisa son plan pour réussir dans cette opération. Enfin, Grégoire XIII ayant appelé à Rome les hommes les plus versés dans cette matiere, employa 10 années à discuter toutes les formelles qui lui furent présentées, donna la préférence à celle des deux freres Aloysio & Antonio Lilio, & en envoya des copies l'an 1577, à tous les princes, républicques & acedémies catholiques. Assuré de leur consentement, il publia l'an 1582, son nouveau calendrier, dans lequel on retrancha 10 jours sur cette année, en comptant le 15 octobre en lieu du 5 „.

„ En Espagne, en Portugal & dans une partie de l'Italie, le retranchement se fit le même jour

qu'à Rome; mais en France il n'eut lieu qu'un mois de décembre suivant. Le 10 de ce mois y fut compté pour le 20, conformément aux lettres patentes du roi Henri III, datées du 3 novembre précédent „.

„ Le même année, François de France, duc d'Alençon, puis duc d'Anjou, en sa qualité de souverain des Pays-Bas, edressa le 10 décembre, aux Conseils de Brabant, de Gueldre, de Flandre, de Melin, de Hollande & de Frise, un placard pour la réception du calendrier Grégorien, par lequel il étoit ordonné que dans ces provinces; après que le 14 futur de décembre seroit passé, le jour suivant qu'en comptoit pour le quinziesme, selon l'ancien calcul, ne se compteroit plus pour le quinziesme, mais pour le vingt-cinguieme, & ainsi seroit tenu pour le jour de Noël, & que l'année présente suivroit six jours après le jour de Noël. Le Brabant, le Flandre, l'Artois, le Hainaut, le Hollande se conformerent à cet édit. Mais le Gueldre, le Zutphen, le province d'Utrecht, le Frise, le pays de Groningue, l'Over-Issel s'y opposerent & continuerent de suivre l'ancien style. L'année suivante, après la retraite du duc d'Anjou, Philippe II, roi d'Espagne, étant à Tournai, donne le 10 janvier un nouvel édit portant ordre aux dix-sept provinces des Pays-Bas de recevoir le nouveau calendrier, régiant en conséquence que le 1^{er} Février futur seroit compté pour le 22, & le lendemain seroit tenu jour de Gendres. Réformant en cela, ajoute-t-il, la lettre F en B, tellement qu'en effet le Jussit mois de février, pour cette année, n'aura que 28 jours en place de 28, quoiqu'on compte jusqu'au 28 inclusivement. Celles des sept Provinces Unies qui avoient résolu d'obéir au placard du duc d'Anjou, ne tinrent compte de l'Édit de Philippe II, donc elles ne reconnoissoient plus l'autorité. Mais nous voyons qu'en 1700 les états de la province d'Utrecht publierent un placard le 24 juillet, portant que le calendrier nouveau y seroit reçu, à commencer le premier décembre que l'on compteroit pour le 12. La province d'Over-Issel suivit la même année cet exemple, ainsi que le Gueldre, le Zutphen, le Frise & Groningue. C'est donc de cette époque que le style est uniforme dans tous les Pays-Bas „.

„ En Allemagne, l'empereur Rodolphe II propoisa, dans une des dernières séances de la diète d'Ausbourg, ouverte le 27 juin 1582, d'introduire dans l'empire le calendrier Grégorien; & ce projet très-reasonable, dit M. Pfeffel, eût sans doute été égré sur le champ, si les États ne se fussent pas trouvés offensés par le ton ébôlin avec lequel le Pepe leur avoit enjoint de suivre son calendrier. L'on s'y opposa tout d'une voix; mais l'année suivante l'empereur, par les soins d'Ernest de Beviere, électeur de Cologne, engagea les états catholiques de l'empire, à recevoir le nouveau calendrier. Les protestans continuerent de suivre l'ancien. Mais la ville de Strasbourg adopta

Le Grégorien le 5 février 1683, suivant M. Schopenh. (*Alf. illustr.* t. 2, p. 343.) Enfin, l'an 1698, les protestants de l'empire commencèrent à travailler à un nouveau calendrier. Le 14 octobre (V. S.) de cette année, Echart Weigel, savant mathématicien d'Éna, proposa à la diète de Ratibone la manière d'opérer cette réforme. On agita l'affaire dans le corps des états soi-disant évangéliques, on consulta en même temps d'autres mathématiciens ; & le 13 septembre 1699, le corps des protestants conclut & arrêta qu'on retrancheroit de l'année 1700, les 11 derniers jours du mois de février, & que la fête de Pâques seroit célébrée, non suivant le cycle Dyonisien, mais dans le calendrier Julien, mais suivant la calcul astronomique ; en conformité de cette décision, il parut en 1700 un nouveau calendrier sous le titre de *Calendrier corrigé* que Weigel prétendit être plus exact que le Grégorien, avec lequel il s'accorde à la vérité, pour la quantité des jours de l'année & la disposition des semaines, mais dont il diffère pour la manière de déterminer la Pâques & les fêtes mobiles qui en dépendent. Car au lieu de fixer invariablement l'équinoxe du printemps au 21 mars, comme fait le calendrier Grégorien, on le détermine dans celui des protestants, par un calcul fondé sur les tables Rudolphiennes, ou Képlériennes, des mouvements célestes, & cela sans le secours des nombres d'or, épactes, lettres dominicales. Dans ce calcul l'équinoxe est mobile, & peut tomber les 19, 20, 21, 22 & 23 mars : d'où il arrive que les protestants ne se rencontrent pas toujours avec nous pour le jour de la Pâques. Ils peuvent la faire avant nous ; car leur équinoxe tombant le 19 ou le 20 mars, alors si la pleine lune arrive l'un de ces jours un samedi, ils feront la Pâques le lendemain. C'est ce qu'on a déjà vu l'an 1744, où nous fîmes la Pâques le 16 avril, & les protestants le 9 du même mois ; & en 1744 les protestants célébrent cette fête le 29 mars, & nous le 5 avril (A). Ils peuvent aussi la faire après nous ; car si la pleine-lune arrive le 21 mars, nous pouvons faire la Pâques le 22 ou le 23 mars, ce qui les oblige de remettre la Pâques au dimanche suivant, sept jours après nous. Une observation que nous ne devons pas omettre, c'est que ce calendrier corrigé n'a pas été adopté à perpétuité, mais seulement par provision, en attendant que les défauts du calendrier Grégorien soient réformés.

En Suisse, le calendrier Grégorien fut successivement adopté par les cantons & états catholiques. Les cantons de Lucerne, Uri, Schwitz, Fribourg & Soleure le reçurent en 1583, celui

d'Underwalden en 1584. Mais dans les bailliages que les catholiques possèdent en commun avec les protestants, l'introduction de ce calendrier souffrit de grandes difficultés de la part de ces derniers, qui ne le rejetèrent que parce qu'ils en firent une affaire de religion, à cause du Pape qui l'avait publié. Les deux parties firent là-dessus, en février 1585, un règlement à l'amiable pour leurs sujets des deux religions. Les cantons de Zurich, Glaris, Bâle, Schaffhausen, la ville de S. Gal, les Lignes Grises, Bienne, Mulhausen, Genève & Neuchâtel conservèrent le calendrier Julien dans leurs territoires respectifs. Le canton d'Appenzell, où la religion étoit mixte, avait d'abord adopté le calendrier Grégorien en 1584 ; mais bientôt après, ce canton fut agité de troubles si véhéments, à l'occasion de ce calendrier, entre les habitants des deux religions, qu'on fut près d'en venir à une guerre civile. Ces troubles enfin ayant été calmés par la médiation des autres cantons, il fut stipulé l'an 1590, que les protestants pourroient célébrer de nouveau leurs fêtes suivant l'ancien calendrier ; & le canton d'Appenzell ayant été depuis partagé en deux divisions entièrement distinctes, l'une catholique, l'autre protestante, le calendrier Julien fut réintégré dans la dernière. Le règlement que les cantons avaient fait en février 1585, pour leurs bailliages communs, où s'exercoient les deux religions, portoit que les protestants pourroient y conserver leurs fêtes sur le pied de l'ancien calendrier, & que les jours-là leurs compatriotes catholiques seroient tenus de cesser leurs travaux jusqu'à l'heure de midi ; que réciproquement les catholiques pourroient célébrer leurs fêtes suivant le nouveau calendrier, & que ces jours-là il seroit pareillement défendu aux protestants de travailler avant l'heure de midi.

En 1700, sur les représentations des états protestants d'Allemagne, assemblés à Ratibone, les quatre cantons de Zurich, de Berne, de Bâle & de Schaffhausen, adoptèrent le nouveau calendrier, corrigé par Weigel, & en conséquence ils commencèrent l'année 1701 au 12 janvier de l'ancien style, sur le même pied que les catholiques. Les villes de Genève, Bienne, Mulhausen, le comté de Neuchâtel, & les bailliages communs de Baden, de Turgovie, de Sargans, de Rheinfthal, adoptèrent le même changement ; mais il ne put s'introduire dans le canton de Glaris, où la religion étoit mixte, ni dans la partie protestante du canton d'Appenzell, en sorte qu'encore aujourd'hui l'ancien calendrier s'y est conservé. Ce ne fut qu'en 1744 que le nouveau fut reçu dans la ville de S. Gal. Les pro-

(A) Cela devoit encore arriver en 1778 & en 1798. Mais comme alors la Pâques des Chrétiens se rencontreroit avec celle des Juifs, les Protestants, après avoir délibéré sur cela en 1734, ont enfin arrêté, dans la diète de Ratibone, le 30 janvier 1735, qu'ils ne célébreront ces deux Pâques que huit jours après les Juifs ; savoir, celle de 1778 le 19 avril, & celle de 1798 le 8 avril, l'une & l'autre avec les Catholiques. (Ces remarques est de M. Raillard, bibliothécaire de la ville de Bâle.) On voit par-là l'insensibilité qu'il y a de s'écarter du Calendrier Grégorien, sous prétexte d'une plus grande exactitude astronomique.

te dans des trois Liges-Grises ont persisté jusqu'à ce jour à le rejeter. Il n'y a que les catholiques de ces Liges, qui en fassent usage. Ainsi, dans les décrets généraux des trois Liges, on a soin de marquer la double date du jour du mois, & suivant l'ancien, & suivant le nouveau calendrier. (*Ceci est tiré d'un Mémoire qui nous a été fourni par M. le Baron de Zurlauben.*) On nous apprend d'ailleurs que dans le Toggenbourg, au pays de Saint Gal, les protestans suivent actuellement l'ancien style, & les catholiques le nouveau.

„ En Pologne, le roi Étienne Battori ayant voulu y établir l'an 1586 le calendrier Grégorien, les habitants de Riga s'y opposèrent, & en vinrent à une sédition; mais ils furent réprimés, & le calendrier nouveau prévalut.

„ En Suède, il fut introduit par un édit du roi, rendu sur une délibération du sénat, le 24 mars 1752, & commença d'avoir cours le premier mars de l'année 1753.

„ En Danemarck, il fut adopté dès l'an 1582; mais en 1699 on le réforma par un édit du roi, donné le 20 décembre, sur les corrections de Weigel, & depuis ce temps le calcul des Danois s'accorde parfaitement avec celui des protestans d'Allemagne. Cette remarque nous a été communiquée par M. Scrieber, conseiller-numéraire de l'ambassade de Danemarck à la cour de France. C'est donc une méprise dans quelques-uns de nos écrivains, d'avancer que le nouveau calendrier ne fut reçu en Danemarck que l'an 1745.

„ En Angleterre, par un acte du parlement, tenu à Westminster l'an 1751, il fut ordonné que l'année 1752 & les suivantes commenceroient au premier janvier, ce qui doit s'entendre du premier janvier suivant l'ancien style. Le même acte ordonne de plus, afin de réduire la chronologie angloise au nouveau style, que le 3 septembre 1752 seroit compté pour le 14 du même mois. Ainsi, l'année angloise & l'année françoise ne commencèrent à s'accorder parfaitement que le 14 septembre 1752, & l'année 1753 fut la première qui commença précisément au même jour dans les deux chronologies.

„ Il ne reste donc plus en Occident que la Russie & quelques endroits des pays Helvétiques, où l'on suivait le calendrier Julien. Mais en Orient le calendrier Grégorien est universellement rejeté. Les Grecs, quoi qu'en dise un moderne, suivent encore aujourd'hui leur ancien style. Il est vrai que Jérémie II, patriarche de Constantinople, s'étoit engagé avec le Pape Grégoire XIII, à introduire le nouveau calendrier dans son Église; mais Théophte, métropolitain de Philippopolis, le fit déposer & mettre en prison pour ce sujet.

Parmi les Œuvres de Jean Bernoulli, t. IV, p. 494, on trouve un Mémoire adressé l'an 1724, au sénat de Bâle, dans lequel il prouve que malgré le calcul le plus exact de l'équinoxe & de la pleine-lune, les Pâques des chrétiens sou-

vent ne se rencontrent pas, à cause de la grande distance des lieux & de la grande variation du lever du soleil, qui change d'un méridien à l'autre; de manière que si la pleine-lune tombe au samedi dans un endroit, ce seroit déjà le dimanche dans un autre, & par cette raison il faudroit d'en faire une fête fixe & immobile, & que l'on s'accordât sur ce jour dans tout le monde chrétien; mais son avis ne fut point suivi.

Cet article est tiré de l'Art de vérifier les dates.

(II) Au lieu de faire point immobile & fixe la fête de Pâques, comme M. Bernoulli vient de le conseiller pour remédier au désordre qui arriveroit si la pleine lune tomboit au samedi dans un endroit, tandis qu'elle répondroit au dimanche dans un autre, le Souverain Pontife pourroit ordonner aux astronomes de marquer l'équinoxe & le dimanche pascal relativement au méridien de Rome. Ainsi la loi ecclésiastique exécutée exactement à Rome, les autres pays célébreroient leur fête au dimanche proche de l'équinoxe du printemps, sans se fâcher qu'il se précède ou qu'il le suive. (M. L'Abbé CASSINELLO.)

CALENO, CALES, en Italie CALENO.

Les médailles autonomes de cette ville font :

RRRR. en or. (Pellerin.)

RRR. en argent.

C. en bronze.

Leurs types les plus ordinaires sont :

La victoire dans un bige. — Le bouc à tête humaine. — Un coq.

CALENUS (Oléus) étoit Étrurien, & le plus fameux devin de son temps. Lorsque l'on creusoit pour jeter les fondemens du Capitole, on trouva fort avant dans la terre, la tête d'un homme fraîchement tué, encore saigné. On comprit bien que c'étoit un présage; mais que signifioit-il? Pour l'apprendre, on alla trouver Calenus dans l'Étrurie. Sur l'exposition du fait, il entrevit d'abord que ce prodige annonçoit un grand bonheur; mais il chercha à en faire tomber les effets sur l'Étrurie. Heureusement pour les Romains, que le fils de Calenus leur découvrit la supercherie que son père méditoit. Il vint expliquer, leur dit-il, ce prodige sans aller de mensonge; car cela n'est pas permis à un devin; mais prenez bien garde aux réponses que vous ferez à ses demandes; gardez-vous de nommer aucun autre pays avant Rome & le mont Tarpein. Quand ils furent en présence du devin, celui-ci traça un cercle sur la terre, & l'orienta par des lignes droites. Voici le mont Tarpein, disoit-il aux ambassadeurs, voilà l'orient, le midi, le septentrion, l'occident; est-ce là que la tête de l'homme a été trouvée, en montrant un des cantons tracés dans le cercle? Alors Calenus, sans aucun égard pour leur intention, qui auroit été purement relative au lieu désigné par la figure tracée, le proposoit d'appliquer le mot *est*, qu'ils auroient prononcé, au pays dans lequel ils étoient réellement

alors, c'est-à-dire, à l'Éturie, qui au lieu de Rome, seroit devenue la maîtresse de l'univers. Mais les ambassadeurs, prévenus par le fils du devin, répondirent : *ce n'est point ici que l'on a trouvé cette tête, on l'a trouvée sur le mont Tarpéius à Rome* ; & par cette attention à éviter toute équivoque, ils fixèrent sur Rome l'intention du destin, qui avoit résolu de donner l'empire universel au pays où la tête d'homme avoit été trouvée. Plin. (lib. 28, v. 2).

CALÉTOR, étoit frère de Proclès, femme de Cygus. Il fut tué au siège de Troie, par Ajax.

CALIANDRIA.

CALIENDRA. } Horace, Arnobe, & Tes-

CALIENDRUM.

tollien ont parlé de cette coiffure des femmes. Nous ignorons cependant si c'étoit une échelure factice, un ornement ou sigret, ou un voile. À la vérité Tertullien (de Pallio c. 4) reprochant aux femmes de son temps, d'avoir quitté toutes les coiffures qui les empêchoient de voir & d'être vues, nomme entre autres la *caliendrum* ; on peut donc le regarder comme une espèce de voile.

CALICATA, enduit de chaux pure que l'on polissoit. Il disoit du mortier, en ce que l'on mêloit du sable à ce dernier. Cette distinction est bien établie dans une ancienne inscription, où on lit (Dacier. in Fastum) : *EOSQUE PARIETES MARGINISQUE OMNES, QUE LITA NON ERUNT CALCE ARSNATA, LITO POLITIQUE ET CALCE NUDA DEALBATO*.

CALICE; femme d'Œthlius & mère d'Endymion.

CALIDIA; famille romaine dont on a des médailles :

RRR. en argent.

O. en bronze.

O. en or.

CALIFES. On a des médailles arabes en caractères coufiques, & d'autres avec des figures humaines, ou d'animaux, contenant pour la plupart des noms de *Califes*.

Les premiers sont :

R. en or.

R. en argent.

Les seconds sont :

S. en bronze.

CALIGA.

CALIGARIUS.

CALIGATI.

CALIGULA.

Ces mots sont relatifs à la

chaussure des soldats romains, appelée *caliga* & *caligula*. Dion (lxxv, p. 605) dit expressément que la chaussure qui fit donner à Caius le surnom *caligula*, étoit une chaussure militaire. Sénèque voulant peindre la grande fortune de Marius, oppose la *caliga* aux faixes des consuls (de Benef. v, 14) & C. Marius ad consulatum a *caliga* perditur ; & il désigne par la *caliga*, le temps où en général avoit été simple soldat. Cette chaussure étoit tellement affectée aux soldats, que Ter-

tailleu en dérive leur surnom (de Isidore. c. 19) *militia caligata*. Une inscription (Gruter p. 445, n. 9) antique désigne la milice par le mot *caliga* :

C. OPPID. C. T. VBI
OMNIBUS OFFICIIS
IN. CALIGA. TURCTO.

Les simples soldats étoient cependant seuls désignés ordinairement par l'épithète *caligari*, comme nous l'apprennent plusieurs inscriptions, & entr'autres la suivante (Gruter, 279, n. 3) :

HONORATI. ET. DE
CURIONIS. ET. NU
MERUS. MILITUM. CA
LIGATORUM.

Deux passages de Suétone sont encore plus explicites, & désignent encore plus distinctement les simples soldats sous le nom de *caligari*. Dans le premier (August. c. 25, n. 3), il blâme un empereur d'avoir accordé des couronnes murales (*caligari*) à de simples soldats, que l'on n'avoit jamais vu recevoir cet honneur. Il caractérise énergiquement dans le second (Vitell. c. 7, n. 6), l'abatement & la consternation de Vitellius, en disant qu'il embrasait tous les soldats qu'il rencontroit, même ceux qui n'avoient point de grade, *caligatorum quosque militum obvius*. En déterminant la forme de la *caliga* des soldats, nous fixerons aussi celle des *caliga* propres aux centurions, tribuns, ou autres officiers militaires. On voit dans le cabinet de Sainte Gênéviève un pied de marbre, colossal, chauffé avec cette dernière *caliga*.

La *caliga* ressembloit à nos sandales, c'est-à-dire, qu'elle étoit formée d'une simple semelle liée sur le pied avec des courroies. Il n'y avoit point de cuir qui recouvrit le pied ; c'étoit là la différence de la *caliga*, au *calceus* carus qui ressembloit à notre soulier. On a mal interprété un texte d'Isidore (xxv, 24), où cet écrivain parle de la forme de bois sur laquelle on travailloit la *caliga* ; & on l'a appliqué mal-à-propos à la semelle de cette chaussure que l'on assuroit être de bois. Mais tous les monuments sont contraires à cette interprétation, notamment les figures sans nombre de soldats, que portent la colonne Trajane & l'arc de triomphe de Constantin. On les consultera pour connoître la véritable forme de la *caliga* des simples soldats, & du *sampagus* (*caliga* qui recouvroit le pied en partie) des officiers. L'inscription suivante (Gruter p. 649, n. 1) gravée en l'honneur d'un cordonnier tailleur de *caliga*, l'appelle *sutor*, comme tous les ouvriers qui faisoient des chaussures de cuir :

C. ATILIVS. C. P.
JUSTVS
AVTOR. CALIGARIUS.

La femelle de la caliga étoit armée de clous. C'est ainsi que la représentent souvent les recueils des lampes antiques, & en particulier une lampe de terre cuite du cabinet de Sainte Gêneviève, qui a été trouvée à Nîmes, dans des fouilles faites à l'occasion du rétablissement de la fontaine. Isidore parle de ces clous, comme d'un caractère distinctif de la caliga : *Clavati*, dit-il, *eo quod minuti clavati, idest, acutis foles caligis vinciantur*. Saint Augustin (Traité, x, in. 1. Jean. v) parle de même : *Foris caligis clavatis conteras gradus tuos*.

Les clous de la caliga étoient petits, très-rapprochés & garnis d'une tête terminée en pointe, afin de fixer le pied du soldat sur les terrains glissants. Ils étoient quelquefois de fer, mais plus souvent de bronze, cet alliage que les Grecs & les Romains ont toujours employé de préférence au fer. Lucilius (Apud Non. tit. 98) parle des clous de bronze :

Fulmentis clavos arvis subedere.

On vit quelquefois les soldats, après avoir pillé des camps ou des villes très riches, mettre à leur caliga des clous d'or (Justin. 38, 10) : *Argentis cernis aurique tantum, ut etiam gregarii militis caligas auro figeret, procederetque materiam, cuius amore populi ferre dicebant*.

CALIGA speculatoria, étoit la chaussure des soldats qui servoient d'espions, & que l'on envoyoit à la découverte. Le silence étoit, selon Festus, la chose que les espions devoient observer avec le plus de soin, leur caliga étoit sans doute dégarée de clous, ou recouverte de matières molles & fourdes.

CALIGA Maximini. La caliga de l'empereur Maximin étoit passée en proverbe, pour exprimer l'élévation du plus bas degré de la milice, au trône de l'empire. Ce prince avoit en effet commencé par porter la caliga, & il étoit devenu le maître de l'univers. On désignoit encore par ce proverbe un homme grand & fort, parce que la caliga de Maximin étoit proportionnée à sa taille gigantesque.

CALIGULA, petite caliga. On donna à l'empereur Calus ce surnom, sous lequel seul il est aujourd'hui désigné. Elevé dès son enfance dans les camps, il avoit porté l'habit & la chaussure des simples soldats proportionnés à la petitesse de sa taille. Pour conserver la mémoire de cet événement qui les flatoit, les soldats l'appellèrent *caligula*, du nom de sa petite écharpe. Devenu empereur, Calus se plaisoit encore à paroître en public avec la caliga des soldats, pour capter leur bienveillance.

Ce farouche empereur fut un des plus cruels ennemis des arts. Il fit renverser & briser les statues des grands hommes dont Auguste avoit orné le Champ de Mars; il fit briser les têtes des statues des dieux, pour y substituer la sienne, & il avoit osé concevoir le projet d'ancaster la gloire d'Homère.

Caligula fit plus; il envoya en Grece Memmius Régulus, consulaire, avec ordre de faire transporter à Rome les plus belles statues de toutes les villes grecques. Memmius obéit en partie; & l'empereur fit placer ces monuments des arts dans les maisons de plaisance, en disant que les plus belles choses devoient être rassemblées dans le plus bel endroit de l'univers, & il ajoutoit que cet endroit étoit Rome. Il n'avoit pas excepté de cet ordre barbare le Jupiter Olympien de Phidias; mais les architectes représentèrent qu'on risqueroit de briser cette célèbre statue, en voulant la déplacer.

Les bustes de cet empereur sont très-rare. On n'en connoît que deux à Rome; l'un, de basalte noir, est dans le musée du Capitole; l'autre, de marbre blanc, est placé à la villa Albani, & il représente *Caligula* en pontife, avec la toge relevée sur sa tête. Mais son plus beau portrait est une pierre gravée en relief, que le général de Walmoden, hanovrien, acheta à Rome en 1766. Winkelmann y hésita pas à mettre ce camée au rang des gravures les plus parfaites.

CALIGULA (Calus), fils de Germanicus.
CAIUS CESAR AUGUSTUS, GERMANICUS DIVI AUGUSTI PRAEPOS.

Ses médailles sont :

RR. en or. Elles valent en Italie, une fois plus qu'en France & dans les autres pays.

R. en argent.

RR. en médailles grecques d'argent.

RR. en médailles d'argent.

R. en G. B. de coin romain.

C. en M. B.

RR. en G. B. de colonies.

R. en M. B. On en trouve de ce module au revers de Germanicus son père.

R. en P. B.

RR. en M. B. grec.

Il y en a avec la tête & celle d'Auguste.

R. en P. B.

Il y a une médaille grecque de *Caligula*, de la forme du M. B., mais plus épaisse, au revers de laquelle est la tête de Minerve. Elle peut être placée avec les médailles.

CALIQUE. Athénée dit que de son temps il existoit encore des vers de Stésichore, dans lesquels il étoit parlé d'une chanson nommée *calique*.

CALIPPIQUE (Période). Voyez *ANNA des Grecs*.

CALISTO, fille de Lyeon, étoit une des compagnes favorites de Diane. Un jour, fatiguée de la chasse, elle se reposoit seule dans un bos-

ge. Jupiter, pour la séduire, prit la figure & l'habit de Diane, & ne se fit connaître à la nymphe que par la violence qu'il lui fit, en la rendant mère d'Arcas. Elle étoit dans le neuvième mois de sa grossesse, lorsque Diane invita ses nymphes à se baigner avec elle. Le refus qu'en fit Calisto, manifesta son crime. La déesse la chassa de la compagnie, & elle accoucha d'un fils nommé Arcas. Quelques auteurs ont écrit qu'elle eut deux jumeaux, Arcas & le dieu Pan. Voyez Pan.

Junon exerça sur elle sa vengeance; elle la métamorphosa en ourse. Jupiter, pour la consoler, la plaça dans le ciel avec son fils Arcas, où ils forment les deux constellations de la grande & de la petite Ourse. À la vue de ces nouveaux astres, Junon entra dans une douleur, & prit les dieux de la mer de ne pas permettre qu'ils se couchassent jamais dans l'océan: ce qui fut exécuté. L'origine de cette fable astronomique est que la grande Ourse, ainsi que les autres étoiles du cercle polaire, ne passent jamais sous notre horizon.

CALIX & CALICES; espèce de coupe qui, dans l'origine, étoient des vases de terre cuite faits à la roue par les potiers. Il y en eut plusieurs sortes dans la suite, & l'on en fabriqua de différentes matières: ce qui fit qu'on les distingua par des noms particuliers, pris, ou de leurs inventeurs, ou de leurs formes, ou des fabriques d'où ils sortirent. Mais ils avoient tous constamment deux anses, & quelquefois quatre. Elles étoient souvent très-grandes & très-élevées, comme dans le *calice vulgaire*. On les trouva sous leurs différents noms dans ce Dictionnaire, & sous leurs différentes formes dans la collection des vases étrusques du cabinet de sainte Gèneviève.

Calices allasuntis, dont les couleurs étoient changeantes, comme la gorge des pigeons. *Allasuntis*, en grec, désignoit cette propriété que l'on donnoit en Égypte à des coupes de verre teint de différentes couleurs. On sait qu'il y avoit à Alexandrie, plusieurs fabriques où l'on faisoit du verre imitant les pierres précieuses de toutes nuances. Pline le dit expressément (xxvi, 26): *Et album fiebat, & myrteum, & sapphirinum, hyacinthinumque & omnibus aliis coloribus*. *Hadrien (Pomp. Saturn. c. 8)* étoit en Égypte, envoya trois coupes de couleur changeante, *alabasum*, dont lui avoit fait présent un prêtre de cette contrée, à Servilius, en lui recommandant de ne s'en servir que les jours de fête, & de veiller à l'usage indifférent que pourroit en faire Africain. Serabon désigne ces coupes (xv, 521) par les épithètes de *très-perçues* & *très-variées en couleur*, *πολλοῖς καὶ τινυμέναις*.

Calices aperti. Voyez plus bas *calices pteroti*.

Calices audaces. On appeloit de ce nom à Rome des coupes de verre, qui étoient ressemblant au cristal naturel, qui étoient travaillées au tour, & que l'on ne vendoit quelquefois sous Domitien,

qu'au prix modique d'un demi-sous de France; Martial nous apprend ces détails (xv, 94):

Nos fumus audaces, plebeja torumata vitri.

(ix, 60, 22):

Affe duas calices emit & ipse tulit.

(xi, 75, 3):

Hi magis audaces, an sunt qui talia mittunt Munera?

Calices diatresi; coupes de matière fragile travaillées au tour, ou ciselées. Leur prix étoit très-grand (Martial xi, 71, 9):

O quantum diatresa valent!

Cette valeur extraordinaire avoit pour base la difficulté de travailler sans les briser, ou des verres colorés, ou des agates, ou des marbrins, qui étoient probablement des fardes-onyx. De là vient ce beau distique de Martial sur ces coupes travaillées en Égypte (xiv, 115):

*Adspicis ingenium Nili: quibus addere plura
Dum cupis, ab quibus perdidit auctor opus!*

Pline (36, 26) dit qu'à Sicon on ciseloit la verre comme l'argent; ce qui nous fait concevoir la crime perpétuelle que devoit avoir l'ouvrier de pousier trop fort son burin. D: ce travail, appelé en grec *διατρεσις*, creuser, fut formé le mot *diatresi*.

Calices inaequales. On sait que les anciens érigeoient un roi des festins; que ce roi régloit le nombre de coups que devoit boire chaque convive, & la grandeur des coupes dont on devoit se servir. Lorsque l'on s'astranchissoit de ses ridicules loix, & que chacun pouvoit boire dans tel vase qu'il jugeoit à propos, c'étoit à ces vases que l'on donnoit le nom de *calices inaequales*. Horace en a fait mention (Sat. ii, 6, 68):

*Siccat inaequales calices convivia, solutus
Legibus infans.*

Calices pteroti, aillés. Ce mot vient du grec *πτέρω*, aile; & il désignoit des coupes ornées de deux ailes, élevées en forme d'ailes. C'est d'elles que parle l'Épiphonien de la nature dans le passage suivant, où l'on voit la *apptosis* (nausée) pour *pteroti* (Plin. 36, 26): *Sed quid refert, Nemois principum reperta vitri arte, quia modico calices duos, quos appellabant pterotos HS, seu milibus venderet?*

Calices Thoricis. Voyez Vases.

Calices Vaticanis. Martial, Juvénal & Tacite parlent d'un délateur célèbre sous les premiers empereurs

empereurs romains, dont la mémoire étoit odieuse, & que les écrivains chargèrent d'opprobres & de ridicules. Ce délateur, né à Bénévènt, étoit remarquable par la difformité de son nez, que les poëtes comparoient à des vases à boire de verre portant quatre becs ou nez, & qui prirent le nom de Vatiniani. Il avoit exercé long-temps le métier de cordonnier. Juvenal nous apprend toutes ces particularités dans les deux vers suivans (*Satyr. v. 46*) :

*Tu Beneventani sutoris nomen habentem
Siccabis calicem nasorum quatuor.*

Martial dit aussi (*xiv, 96*) :

*Vilia sutoris calicem monumenta Vatinii
Accipis, sed nasus longior ille fuit.*

Calices ne désignoit pas seulement des vases à boire, ou couper, mais des vases destinés même à contenir des choses sèches, comme on le voit dans ce vers d'Ovide (*Fast. v. 505*) :

Stant calices : minor inde fabas, olus alter habebat.

CALLAICA ; boucles d'oreille ornées de pierres appelées *callaides*, qui avoient une couleur verte, & ressembloient beaucoup à l'émeraude. *Silvère* fait mention de la *callaica* (*xvi, 17*) .

CALLAICÆ ; habits de couleur de la pierre appelée *callaie*. Martial dit (*xiv, 139*) :

*Jungere nesciisti nobis, o stulte, la cerneæ;
Induistas albas, enna callaicas.*

CALLAICUS ; surnom de la famille *JUNIA*.

CALLAIS . Les descriptions que les anciens nous ont laissées de la *callaie*, la représentent tantôt d'un vert pâle, tantôt d'un bleu tendre. Ainsi l'on peut la confondre avec l'émeraude pâle, ou avec l'aigue marine, ou avec le péricor.

CALLATIA, en Macédoine. ΚΑΛΑΤΙΑΝΟΝ ou Κ.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur de Sévère, de Domna, de Caracalla, de Géta, de Philippe père, de Philippe fils, d'Élagabale, d'Alex. Sévère.

CALLIANASSE, CALLIANIRE, deux des Néréides, selon Homère. Leurs noms sont dérivés de καλλος, *beauté*.

CALLICHORE ; c'étoit un lieu peu éloigné d'Éleusis, dans l'Attique, ainsi nommé à cause des danses sacrées qu'y faisoient les femmes en l'honneur de Cérès Éleusine. Ce nom veut dire en grec, *belle danse*.

Antiquités, Tome I.

CALLIGRAPHE ; écrivain, copiste, qui mettoit autrefois au net ce qui avoit été écrit par les copistes en notes. On écrivoit ordinairement la minute des actes, le *brasilion* d'un ouvrage, en notes de Tiron, c'est-à-dire, en abréviations ; cela se faisoit pour écrire plus vite, & afin de suivre celui qui dictoit. Ceux qui écrivoient en notes, s'appeloient en lat. *notarii*, & en gr. *σημειωγράφοι*, écrivains en notes, ou *ταχυγράφοι*, écrivains expéditifs. Mais peu de gens connoissoient les notes, & les premiers exemplaires ne pouvant être ni assez nets ni assez propres, d'autres écrivains qui peignoient bien & correctement, les copioient pour ceux qui en avoient besoin, ou pour les vendre ; ils s'appeloient *calligraphes*, mot composé de καλλος, *beauté*, & de γραφή, *l'écrit*. Ce nom est ancien, puisqu'Eusèbe (*Hist. Eccl. vi, 17*) & Saint Grégoire de Nazianze l'ont employé. Néophyte & Théopempte sont d'anciens *calligraphes* du dixième & du onzième siècles. On trouve un catalogue de tous les *calligraphes* connus dans la Paléographie de P. Montfaucon (*lib. I, c. 8*) .

CALLINIQUE ; air de danse des anciens, qui s'exécutoit sur des flûtes, au rapport d'Athénée.

CALLIOPE ; une des Muses que certains écrivains ont donnée pour mère aux Corymbantes & aux Sirenes. On assure plus ordinairement qu'elle étoit mère d'Orphée, & que la mort de ce chanteur infortuné avoit été causée par Vénus, qui vouloit se venger sur le fils de la possession d'Adonis, attribué par la mère à Proserpine. La reine de Guise rendit les femmes de Thrace amoureuses d'Orphée, & dans leur fureur elles déchirèrent ce fils de Calliope.

On attribuoit à Calliope l'invention de la poésie héroïque ; & son nom venoit, selon Diodore (*Bibl. histor. lib. iv, c. 7*) de sa belle voix καλὴ πῆς καλὴς ὄψης. De cette étymologie Phrynæus conclut que Calliope est le symbole de la théorique ou de l'éloquence ; mais Eustathe (*Iliaid. A, v, 1*) assure qu'elle étoit l'emblème de la poésie héroïque, la plus noble & la plus ancienne des poésies ; quant à sa belle voix, il soutient que ce talent lui étoit commun avec ses sœurs.

Calliope heroicas invenit provida cantus.

Sur les médailles de la famille Pomponia, elle est désignée par une tête couronnée de laurier, avec un rouleau ou volume d'où pendent des courroies, dans le champ de la médaille. Peut-être cependant faut-il reconnaître le Clio ; car ce rouleau est commun à l'une & à l'autre dans les peintures d'Herculanum.

La Muse de la poésie épique, Calliope tient des tablettes carrées & doubles sur la plupart des monuments antiques. On les voit sur le marbre de l'Apothéose d'Homère, sur les sarcophages du Capitole & du palais Mattei, qui représentent les Muses. Ces tablettes annoncent le soin que

Kkkk

prend *Calliope* de transmettre à la postérité les grandes actions des héros : aussi voit-on cet attribut l'accompagner sur toutes les statues antiques.

CALLIPATIRA, étoit fille, sœur, femme & mère d'Athlètes, qui tous avoient été couronnés à diverses fois dans les jeux olympiques. Il étoit défendu aux femmes d'assister à la célébration de ces jeux. *Callipatira* voulant y conduire elle-même son fils *Pisidore*, se déguisa sous l'habit d'un maître d'exercices ; après avoir vu remporter la victoire à son fils, transportée de joie elle franchit la barrière qui la séparait des combattans, & tantant au cou de *Pisidore*, qu'elle appela son fils, elle découvrit son sexe. On la conduisit devant les juges, qui lui firent grâce en considération de ses parens ; mais elle donna lieu à la loi, qui ordonna que les Athlètes à l'avenir seroient tout nus en combattant, ainsi que les maîtres d'exercices. (*Pausanias*, lib. 6.)

CALLIPHAË, nom d'une des Iouides.

CALLIPYGE. Voyez *Vénus*.

CALLIRHOË, belle fontaine. Ce mot composé de *καλός*, beau, & de *ῥοή*, fluide, avoit été donné à plusieurs fontaines ou ruisseaux, & par suite aux Nymphes de ces eaux. Leur issue placée dans les montagnes, & leurs cours au pied de ces montagnes, firent imaginer leurs descenderances de ces montagnes & leurs amours avec elles. Cette clef ouvrit l'intelligence des fables géographiques, composées par les quatre *Callirhoë*.

CALLIRHOË, princesse de Calydon, fut aimée par *Coréus*, prêtre de *Bacchus*, qui n'oublia rien pour la rendre sensible ; mais plus il témoignoit d'empressement auprès d'elle, plus elle faisoit éclater ses mépris. *Coréus* voyant que ses soins ne servoient qu'à irriter sa maîtresse, eut recours au dieu qu'il servoit. *Bacchus* écouta les prières de son prêtre, & envoya aux Calydoniens une maladie qui leur fit perdre le sens ; c'étoit une espèce d'ivresse qui les portoit à se frapper & se blesser sans se connaître. La ville de Calydon alloit bientôt devenir un désert, lorsqu'on eut consulté l'oracle de *Dodone*, pour apprendre les moyens de se délivrer d'une si fâcheuse maladie. L'oracle répondit que, pour apaiser *Bacchus* irrité, il falloit immoler *Callirhoë*, ou quelqu'un qui vouloit se dévouer pour elle à la mort. Déjà cette princesse étoit près de l'autel, parée comme une victime qui devoit sauver le peuple de Calydon, lorsque *Coréus*, prêt à lui plonger le poignard dans le sein, fit une action qui surprit tout le monde ; il s'immola lui-même à la vengeance publique. *Callirhoë*, touchée de la générosité de cet amant, se donna la mort près de la fontaine de Calydon, qui porta depuis son nom.

CALLIRHOË, fille du fleuve *Achelous*, épouse d'*Alcméon*, qui, pour fuir les Furies, s'étoit re-

tiré, par ordre de l'oracle, dans les îles *Éschines*. Lorsqu'*Alcméon* contracta ce mariage, il étoit engagé dans un autre avec *Arinooë*, ou *Alphésibée*, fille de *Phégée*, à laquelle il avoit donné le collier d'*Ériphyle*. *Callirhoë* ayant entendu parler de cette merveille, déclara à *Alcméon* qu'elle cesseroit de le regarder comme son époux, s'il ne lui faisoit présent du collier. Celui-ci employa le menfonge pour le retirer des mains d'*Alphésibée*, & il le remit à sa nouvelle épouse. *Phégée* ayant appris l'usage que son gendre avoit fait de ce fatal bijou, donna ordre à ces deux fils d'assassiner *Alcméon*.

Quoique *Callirhoë* fût infidèle à son mari, elle ne laissa pas d'être sensible à sa mort, & de souhaiter de la voir vengée. Un jour qu'elle se trouvoit seule avec *Jupiter*, elle obtint de ce dieu, que les enfans qu'elle avoit eus d'*Alcméon*, & qui étoient encore petits, devinssent en un moment des hommes faits, pour venger la mort de leur père. Aussitôt *Amphiter* & *Acaras*, ses deux fils partirent pour exécuter cette vengeance. Ils trouvèrent sur leur route les assassins d'*Alcméon*, qui alloient offrir à *Delphes* le collier & la robe d'*Ériphyle*, & ils les tuèrent. Ils allèrent ensuite à *Pésophis*, y massacrèrent *Phégée* & son épouse. *Achelous* les envoya, après cette foudroyante expédition, consacrer le collier & la robe à *Delphes*. Ils se retirèrent depuis en *Épire*, où ils fondèrent une colonie. Voyez *ALCMÉON*, *ÉRI-PHYLE*.

CALLIRHOË, fille de l'Océan, selon *Hésiode*, épousa *Chrysaor*, & en eut *Géryon*, ce fameux géant à trois têtes, & un autre monstre nommé *Echidna*. Voyez *CHRYSAOR*, *ECHIDNA*.

CALLIRHOË, femme de *Tros*, fut mère d'*Ilus*, d'*Assaracus* & de *Ganyméde*. Voyez ces mots.

CALLISTES, ou *Callisthès* ; fêtes en l'honneur de *Vénus*, qui étoient particulières à l'île de *Lesbos*, & dans lesquelles les femmes se disputoient le prix de la beauté. *Καλλιστος* veut dire très-beau.

Cypselus établit des jeux sacrés chez les *Parthiens*, pendant les fêtes de *Cérès* *Éléusine*, où l'on disputoit aussi le prix de la beauté. *Hérodice*, femme de ce prince, y remporta la première victoire, selon *Athénée*. (*Deipn. lib. 13.*)

Il y avoit de semblables prix établis chez les *Éléens*. Celui qui étoit déclaré solennellement le plus beau des prétendants, avoit pour récompense une armure entière qu'il consacroit à *Minerve* surnommée *Calliste*, ou très-belle.

CALLYNTÉRIES. Le grand étymologiste nous a conservé le nom de ce fêtes, sans aucun détail sur leur objet.

CALME, TRANQUILLITÉ. Un des autels dédiés à quelques divinités de la mer, trouvés à *Antium* & conservés au *Capitole*, porte cette inscription : *ARA TRANQUILLITATIS* : au dessous est sculpté un navire voguant à pleines voiles, avec un pilote. C'est le seul monument consacré à la

Tranquillité de la mer, qui nous soit parvenu. Pausanias en avoit vu une statue placée sur un grand piédestal dans le temple de Neptune, de l'Isthme de Corinthe. Octavien partant pour son expédition de la Sicile, contre Sextus-Pompée, sacrifia à Neptune, & aux vents favorables & à la mer tranquille, selon Appien.

CALO, goudat, valet d'armées. Ces hommes n'étoient armés que de massues appelées *κάλος* par les Grecs; & de-là fut formé leur nom. D'autres les dérivent de *calare*, appeler, parce qu'ils étoient aux ordres même du simple soldat.

CALOMNIE; personifiée par Apelle. Ce grand peintre fut accusé d'avoir conspiré contre Ptolémée, roi d'Égypte, dont il étoit fort considéré, & il faillit à succomber dans cette accusation. Délivré du danger, il chercha à se venger de la Calomnie par un tableau à jamais célèbre. À droite étoit assis un homme à grandes oreilles, comme Midas; cet homme avança sa main vers la Calomnie, qui s'approchoit: il avoit près de lui deux femmes, l'ignorance & la Méfiance. De l'autre côté venoit la Calomnie; c'étoit une très-belle femme qui paroissoit émue, irritée, & portant la rage dans l'âme; elle tenoit de sa main gauche une torche ardente, & de la droite, elle raaisoit par les cheveux un jeune garçon, qui tenoit les mains vers le ciel, & prenoit les dieux à temoins. Devant elle mateoit un homme pâle & difforme, qui avoit des yeux perçants; il sembloit relever d'une longue maladie; c'étoit l'Envieux. Deux autres femmes parloient ensemble à la Calomnie; c'étoit l'Embeûche & la Tromperie. Une autre femme qui suivoit, vêtue de noir, dont les habits étoient tout déchirés, s'appeloit la Repentance; elle tournoit la tête en arrière, fondant en larmes, & regardoit avec honte la Vérité qui s'approchoit d'elle. Lucien, dans son *Dialogue contre la Calomnie*, nous a conservé ce modèle d'allégorie morale.

CALPAR. Les Latins appeloient de ce nom le vin nouveau dont ils faisoient des libations à Jupiter, selon Festus.

CALPE, dans l'Espagne. **CALP**.

Pellerin a publié une médaille autonome de cette ville, en exposant des doutes sur son authenticité.

CALPURNIA; famille romaine dont on a des médailles:

C. en argent.

C. en bronze.

C. en or.

Les surnoms de cette famille sont **BESTIA**, **BULLUS**, **CÆSONIUS**, **FRUGI**, **PIRO**.

Goltz en a publié quelques médailles inconnues jusqu'à lui.

CALTHULA; tunique teinte de couleur de fouci, ou avec cette plante; de même que la *crocusula*, prenoit son nom du safran. Plaute en fait mention (*Epid.* 11, 2, 47):

Indufiatam, potagiatam, calthulam aut crocutulam.

CALVINUS, surnom des familles **DOMITIA** & **SEXTIA**.

CALVISA; famille romaine dont Goltz seul a publié des médailles.

CALUS. Voyez **TALUS**.

CALPUS; surnom des familles **CÆCILIA** & **CORNELIA**.

CALX. Voyez **CRETA**.

CALYBÉ; vieille prêtresse du temple de Junon, dont la Furie Alekto prend la figure dans l'Énéide, pour parler à Turnus.

CALYCE. Athénée parle d'une chanson de ce nom, qui étoit d'usage chez les femmes seules.

CALYCOPIS; fille d'Otreur, roi de Phrygie, étoit femme de Thoas, roi de Lemnos. Bacchus, devenu amoureux de *Calycopsis*, fut surpris dans un commerce de galanterie avec elle; mais il fut apaisé le mari, en le faisant roi de Cypré. Voyez **THOAS**.

CALYDON, dans l'Aétolie.

Cette ville a fait frapper quelques médailles impériales grecques, selon le P. Hardouin.

CALYDON (chasse fameuse du sanglier de). On en peut voir l'histoire avec celle des événements dont elle fut suivie, dans **ALTHEE**, **ATALANTE**, **MÉLEAGRE**, **OENÉE**.

CALYNDA, dans la Carie.

Cette ville a fait frapper quelques médailles impériales grecques, selon le Pere Hardouin.

CALYPSO; fille de l'Océan & de l'ancienne Thétis, ou, selon Homère, fille d'Atlas, régnoit sur l'île d'Ogygie, dans la mer d'Ionie. Elle y reçut Ulysse à son retour de l'expédition de Troie, & l'arrêta pendant sept ans, lui offrant même l'immortalité s'il vouloit l'épouser. Mais Ulysse ne pouvant oublier sa chère Pénélope, préféra le séjour de l'île d'Ithaque à tous les avantages que Calypso lui faisoit espérer, & prit congé de la déesse, non sans témoigner beaucoup de regret. Elle eut deux enfans d'Ulysse, appelés *Nauſiſthos* & *Nauſimodis*. Le nom de *Calypso* est tiré de *καλύπτω*, cacher. Cette nymphe devint la déesse du secret. Au reste, la fable d'Homère a été imitée relativement à ce nom; d'autant plus qu'on assigne pour demeure à *Calypso*, plusieurs îles différentes & éloignées les unes des autres, telles que Ogygie, Aea, & celle qui portoit son nom auprès de Pouzzole.

Plin. (*lib.* 35, c. 11) parle d'un tableau célèbre de Nieias qui représentoit *Calypso*.

CALYPTRA. Voyez **VOILA**.

CAMAIEUX, dessins faits avec une seule couleur. Les Grecs les appeloient *monochromata*, *monochroma*.

CAMARINA, en Sicile. **KAMAPINAIΩN**.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

R. en argent.

Kkkk ij

R. en bronze.

O. en or.

Leur type ordinaire est un cygne.

CAMEE, pierre gravée en relief. Voyez GRAVIER (pierres). Nous ferons seulement observer ici que le prix des pierres gravées en creux est beaucoup plus considérable que celui des camées, en raison de la difficulté du travail.

CAMELASIA.

CAMELASIUM. } On désignoit sous les empereurs par le premier nom, les charges de conducteurs des chameaux de l'armée; & par le second, un impôt destiné à l'achat & à l'entretien des chameaux. Ammien-Marcellin fait mention de cet impôt (xvii, 3) : *Factumque est tunc, & deinde unius animi summatim, ut prater solita, nomen Gallis quicquam exprimeret conaretur camelajii nomine*.

CAMEPHIS. Ils parlant à son fils Horus dans un fragment (in Job. Stobai Eclogis Physicis. p. 120), lui dit que *Campeph* est le pere de toutes eholas, & le plus ancien des êtres : *Καμπεφός, πρωτόγονος ἡ πύρρον πρωτογενή*. Damalcus (Anecd. Græc. Volsij, tom. iij, p. 267) fait d'abord mention de trois *campeph*, & ajoute plus bas que l'un d'eux étoit le troisième *campeph*, désigné par ce nom qu'avoient porté son pere & son aïeul. Le premier des auteurs que nous venons de citer, désigne évidemment *Pthas* ou Vulcain, le premier & le plus ancien des dieux Égyptiens. Le soleil est aussi appelé *campeph* par le second écrivain. Mais le soleil avoit été prodit dans la théologie égyptienne par Neith, ou Minerve, que l'on confondoit quelquefois avec Vulcain, considéré comme le principe productif de toutes choses. Il paroît donc évident que les trois *campeph* étoient Vulcain, Minerve & le Soleil. Ce nom, expliqué dans les principes de la langue Coptique, signifie *gardiens de l'Égypte*; & il convient parfaitement aux trois grands dieux de cette contrée. Jablonksi (Panth. Egypt. I, 98).

CAMILLE, fille de Métabe, roi des Volscs, & de Casmilla, fut consacrée à Diane dès le berceau, & nourrie, dans les bois, de lait de cavale. Elle fut toujours occupée des exercices de la chasse & des armes, & s'endurcit aux pénibles travaux de la guerre; mais elle se distingua surtout par sa légèreté à la course; plus rapide que le vent, elle auroit pu, dit Virgile (Æneid. x), courir sur un champ d'épée sans les faire plier, ou courir sur les flots de la mer, sans mouiller ses pieds légers. *Camilla* n'avoit pour tout habillement qu'une peau de tigre qui lui couvroit tout le corps, & par-dessus un carquois lyéien. Étant venue au secours de Turnus contre les Troyens, elle fut tuée en trahison par Aruns. Diane venge la mort, & fit pécir le lâche Aruns d'une de ses fleches.

CAMILLE; surnom de Mercure, qui étoit ainsi appelé, parce qu'il étoit le *Camille*, c'est-à-dire, le ministre ou plutôt le serviteur de Jupiter.

CAMILLE,

CAMILLUS,

CAMILLA,

} jeune garçon & jeune fille de bonne famille, ayant pere & mere vivans, qui servoient dans les sacrifices, dans la célébration des noces & des mystères. C'étoit en particulier le nom du jeune enfant qui servoit le *Flamen Dialis*, ou prêtre de Jupiter.

On croyoit que ce mot étoit d'origine étrusque, & qu'il venoit de *Camillus*, ministre, comme le donne à entendre Virgile (Æneid. xi) :

..... *Matrisque vocavit*

Nomine Casmilla, mutata parte, Camillum.

Varron (de Ling. Lat. lib. iv) dit que les Samothraciens désignoient par le même nom les ministres de leurs mystères.

Ces jeunes ministres des autels étoient vêtus d'une simple tunique liée par une premiere ceinture, & retournée par une seconde, au dessus de laquelle elle s'élevait en plu ondoyans. Tous les monuments antiques les offrent avec cet accoutrement. Dans le palais des Conservateurs au Capitole, on voit un beau *camille* de bronze. On peut assurer généralement que l'on ne trouve aucun sacrifice sur les anciens monuments romains, sans qu'il n'y ait des *camilles*.

CAMILLUS; surnom de la famille Furia.

CAMOENÆ, surnom qu'on donnoit aux Muses, & qui venoit de *campe*, je chanse; parce que leur principale occupation étoit de chanter les actions des dieux & des héros. On le dérive aussi de *camus amarus*, étant agréable.

CAMP.

CAMP Prétorien. } Voyez CASTRAMÉTATION dans le Dictionnaire de l'Art Militaire.

On trouve en France plusieurs camps des Romains, que l'on appelle tous *camps* de César, selon l'usage où l'on y est d'attribuer à ce grand homme tous les travaux des Romains dont on conserve des vestiges. Le comte de Caylus en a fait connoître le plus grand nombre dans ses *Recherches d'Antiquités*. Nous renvoyons le lecteur à cette précieuse collection. Mais nous ne pouvons omettre ici une réflexion générale très-utile pour les écrivains qui voudront déterminer avec précision l'époque de ces camps. Elle est du savant comte, & il l'a faite à l'occasion du camp de César qui est sur le bord du Cher, vis-à-vis Drévant.

On a trouvé dans son emplacement des médailles d'argent de Domitien; ce qui ne prouveroit en aucune façon qu'il n'eût pas été fortifié long-temps avant le regne de cet empereur. Car on sait que quand une fois ces postes avoient été occupés par les légions, ils devenoient à l'égard des Romains, comme nos places. Ils les retournent au premier besoin en état de les recevoir, sans avoir eu la peine de les entretenir, ou du moins ne falloit-il pour cela que de médiocres

réparations. Aussi les camps Romains ont servi plus d'une fois, non seulement à cette nation, mais à celles qui lui ont succédé, autant qu'il leur a été possible d'en faire usage, selon la différence des armes, & la façon de faire la guerre. En conséquence, les altérations que ces postes ont souffertes, veulent être observées avec soin, quand on les examine par rapport à l'antiquité.

CAMPAGNE des pleurs; c'est une contrée des enfers, où Virgile place ceux que l'amour a maltraités & qu'il a fait descendre au tombeau.

CAMPAGUS. C'étoit la chaudière des officiers Romains. Le *campagus* différoit de la *caliga*, en ce que celle-ci étoit une simple semelle, on sandale, liée sur le pied avec des courroies; mais le *campagus* avoit un rebord confu tout autour de la semelle, qui couvroit le talon & le tour du pied, en laissant découvert seulement le coude-pied. On observe cette différence sur un pied antique de marbre du cabinet de Sainte Genezève. Le *campagus* étoit fixé par des courroies qui s'élevaient jusqu'au milieu de la jambe en se croisant plusieurs fois. Son nom vini de ces entraves, *αὐτὸν καμπὸν*; & son surnom *reticulatus* avoit la même origine. Avec ces notions claires & précises, on expliquera facilement un passage de Trébellius Pollion, obscur en apparence. Cet historien dit de Gallien (c. 16), que cet empereur quitta le *campagus* que portaient les prédécesseurs, le *campagus* appelé *regius* dans Capitolin (*in Maximino jun. c. 2*), sans doute à cause de sa couleur pourpre; & qu'il appeloit un filer par dérision, *campagus reticularis*. Il lui substitua la *caliga* du simple soldat; mais il l'orna de pierres précieuses: *Caliges gemmatis annexit*. Le Jason de Versailles, nommé mal-à-propos Cincinnatus, se chaussa une véritable *campagus*.

CAMPANIENS (vases). Winkelmann (*Hist. de l'Art*, liv. 3, c. 3, II, B.) a fait voir que l'on devoit appeler de ce nom les vases nommés improprement *étrusques*, parce qu'on les trouve toujours dans la Campanie, ou dans la Sicile, & qu'on n'en a jamais découverts dans la Toscane ou l'Étrurie. Voy. ÉTRUSQUES (Vases).

CAMPANISTICUM. On appeloit de ce nom l'honoraire des experts, ou peleurs publics (*libripender*); & il venoit du mot grec *καμνιστός*, balance.

CAMPÉ. Hésiode dit que le Tartare étoit gardé par Campé, que Jupiter tua de sa propre main, lorsqu'il en retira ses oncles les Titans. On ne sait quelle espèce d'être étoit ce Campé: seroit-ce les sinuosités des chemins qui conduisoient au Tartare, que les poètes auroient personifiés? *Καμπεὶ* signifie en effet détour, ou sinuosité.

CAMPESTRE. C'étoit la nom d'une pièce d'étoffe dont les Romains se ceignaient les reins, & qui descendoit jusqu'aux genoux. Tel étoit le *linum* des victimaire; telle est cette toile que portent les boulangers & les marchands de vin par-dessus leurs culottes. Le *campestre* se mettoit dans

les circonstances où la chaleure obligeoit à quitter tous les habits. Alconius (*in Cicer. p. 178*) dit que Caton étant préteur & rendant la justice pendant les plus grandes chaleurs, ne mettoit point de tunique sous sa toge, mais qu'il portoit un simple *campestre*: *Cato prator judicium, quia aestate agebatur, sine tunica exercebat, campestri sub toga cinctus*. Les soldats paroissoient souvent avec le *campestre* sur les monuments antiques; & les montagnards d'Écosse portoient encore, il y a trente ans, un habillement si incommodé.

CAMPESTRES. Muratori (*107, 3. Thes. Inscr.*) rapporte l'inscription suivante, dans laquelle ce mot désigne les divinités qui présidoient aux champs; Vénus, Pan, Silvain, &c.

CAMPESTRIS.

IX VOTO

C. SANCTINUS
GAS. MIL. QU. PR.
AETERNUS P. C.

CAMPIDOTOR; officier des troupes romaines qui leur enseignoit les évolutions militaires. Il recevait une paye double, comme nous l'apprenons de Végèce (1, 1): *Ita autem fecerat apud majores exercituum disciplina servata est, ut & doctores armorum duplicibus remunerarentur annis*. Le passage suivant de Pline (*Paneg. c. 24, n. 5*) fait voir que ces officiers étoient d'une création nouvelle, & qu'ils avoient succédé à des vétérans recommandables par les récompenses militaires: *Postquam exercitationibus nostris non veteranorum aliquis, cui decus, muralis aut civica, sed Graculus magister assistit*.

CAMPIGENT, étoient les mêmes officiers que les *campidolores*. Végèce en fait souvent mention.

CAMPSACÈS; mesure de capacité pour les solides de l'Asie & de l'Égypte. Voyez CAN.

CAMPSACHS; mesure de capacité pour les liquides de l'Asie & de l'Égypte. Voyez CAN.

CAMPUS PIORUM; lieu célèbre en Sicile, près de Catane, où les deux frères Amphionomus & Anapom emportèrent fur leurs épaules au travers des flammes du mont Etna, leur père & leur mère.

CAMULUS. Gruter (*40, 9, & 56 st. Theaur. Inscr.*) a rapporté trois inscriptions dans lesquelles on lit le nom de Mars exprimé en langue sabine par le mot *Camulus*. Sur la première, on lit CAMULO, au dessus d'une figure de Mars portant une hache & un bouclier. On lit sur la seconde (*56, st*) qui a été trouvée dans le pays des Sabins:

CAMULO. SANG

FORTISS.

SAC

TI. CLAUDIUS. TI. F. QUIR

TERTIUS

MIL. COS. VII. PR. VERI

L. D. D. D.

Voici la troisième (56, n°. 12) qui a été trouvée auprès de Cleves: MARTI CAMULO OR SALUTEM TIBERI CLAUDI CAES CIVES REMI TEMPLUM CONSTITUERUNT. Les savants ont conjecturé d'après ces monuments, 1°. que *Camulus* étoit le dieu Mars; 2°. qu'il étoit le même que *Sangus*; 3°. que ce surnom de Mars venoit des Sabins. Struve (*Antig. Roman. Syn. 1*) a dérivé ce nom du mot *camus*, mors ou frein destiné aux chevaux fougueux pour les dompter. Ces animaux méritoient d'être consacrés au dieu de la guerre, & d'être employés dans les armées.

CAMUS. Lisdore (*xx, 16*) donne ce nom à un mors dur & rude, dont on se servoit pour dompter les chevaux difficiles: *Camus est genus asperi freni, quo caballis superbi coerceri solent*. Plaute en fait mention (*Cas 11, 6, 37*):

Tu ut quidam bodie camum & furcam seras.

CAMUS étoit aussi une espèce d'entomoir, fixé au dessus du vase destiné à recevoir les cresses, ou ballotes des jages.

CANACÉE, fille d'Éole. Pour connoître son histoire & son beau groupe antique, mal nommé *Asie* & *Pétus*, voyez *ARIE*.

CANALE. Les Romains donnoient ce nom aux voies publiques, en général, & particulièrement aux troitrois qui accompagnoient la chaussée. Plaute se servoit de ce mot en parlant des promenoirs qui étoient dans le *forum*, & que fréquentoient les débauchés (*Curc. IV, 1, 15*).

In medio foro propter canalem, ibi ostentatores meri.

Il est fait souvent mention dans le code Théodisien des *canales*, ou voies publiques.

CANARD. Les anciens préféroient le *canard* sauvage au *canard* domestique; mais ils n'en mangeoient que l'estomac & la tête, comme nous l'apprend Martial (*xix, 52*):

*Tota quidem ponitur anas, sed pretere tantum
Est cervicis capiti: cætera reddo equo.*

Les grecs recherchoient ceux de Bédouie. (*Aristoph. Achab. IV, 1, 14*) Archigènes (de comp. medic. secund. loc. lib. v, c. 4) compte les *canards* domestiques entre les viandes qui conviennent le mieux à l'estomac. Caton étoit du même sentiment; si l'on en croit Plutarque, il en faisoit

manger à ceux de sa famille qui étoient malades; & il se vantoit d'avoir toujours maintenu sa famille, ses domestiques & lui-même en parfaite santé, avec ce régime seul. C'étoit d'après la même opinion que Mithridate, voulant se précautionner contre les poisons, faisoit mêler de la viande de *canard* à tous les aliments qu'il prenoit.

CANARIUM. Voyez *CANICULE*.

CANATA ou *CANATHA*, en Palestine. *KAN*.

Les médailles antonomes de cette ville sont:

RRRR. en bronze, ... Pellerin.

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales grecques en l'honneur de Claude & de Domitien, & une en celui d'Auguste, qui a été mal attribuée à Rhamata par Vaillant.

CANATHOS. Fontaine de Nauplia. On disoit que Junon, en se baignant tous les ans dans cette fontaine, recouvrait sa virginité; cette fable étoit fondée sur les mystères secrets qu'on y célébroit en l'honneur de cette déesse.

CANAUX de navigation & d'arrosage. L'académie royale des inscriptions & belles lettres proposa pour sujet du prix qu'elle devoit distribuer en 1771, cette question: „ Quelles ont été, depuis les „ siècles les plus reculés de l'ère chrétienne, „ les tentatives des différens peuples pour ouvrir „ des canaux de communication, soit entre diver- „ ses rivières, soit entre deux mers différentes, „ soit entre des rivières & des mers & quel en „ a été le succès? „ M. l'abbé le Blond, aujourd'hui membre de cette Académie, remporta le prix. Nous allons donner un extrait de son savant mémoire, tel qu'on le trouve dans le traité des canaux de M. de la Lande, à qui il l'avoit communiqué. Cet extrait est partagé en trois parties, relatives aux trois parties du monde connues des anciens.

CANAUX DE L'EUPHRATE. Nous commencerons la description des canaux que les anciens avoient creusés dans l'Asie, par ceux de l'Euphrate. Ce fleuve prend sa source dans la grande Arménie, vers la partie septentrionale du mont Abos, qui est une branche du Taurus. Ces deux sources sont éloignées l'une de l'autre de plus de 250 milles. L'Euphrate coule à l'occident, le Tigre à l'orient; & le pays qui est renfermé entre ces deux fleuves vers le milieu de leurs cours, est la Mésopotamie. Ils se joignoient par différens bras, & ne formoient ensuite qu'un seul lit, par lequel ils alloient & vont encore se rendre dans le golfe persique; mais avant que d'y arriver ils environnent l'île qui se nommoit autrefois Mésène, & que l'on appelle maintenant Chader.

Ce pays ayant été soumis à différens maîtres, a éprouvé plusieurs changemens; mais le reflux de la mer, qui est si violent & qui se fait sentir à plus de 70 milles dans l'Euphrate, & le débordement des deux fleuves, ne contribuèrent pas moins à ces changemens, par la suite des temps,

que le gouvernement succéssif des Assyriens, des Babyloniens, des Perses, des Grecs, & même des Califes. Les Rois de Babylone eurent très-anciennement le projet de joindre le Tigre avec l'Euphrate, (Eusebe, *Prép. Evang.* ix, 41). Trajan, Septime-Sévère, & Julien, s'en occupèrent également: voyez M. Oberlin, p. 33. Il paroît qu'il y eut en effet un canal de 25 milles, par lequel l'Euphrate fut détourné vers le midi dans le Tigre, vers Séleucie, un vers Apamée, un autre vers Césiphon, nommé Nahar-Malcha. De tous les canaux qui portèrent les eaux dans le Tigre & dans divers lacs, il n'y avoit que celui qui traversoit Babylone qui fût naturel: c'étoit le véritable lit du fleuve. Quelques-uns de ces canaux ne furent creusés d'abord que pour remédier aux débordemens qui ruinoient les campagnes; le nombre en fut depuis augmenté pour arroser les terres: ce fut ce double avantage que Nabuchodonosor se proposa en entreprenant ces travaux qui lui méritèrent tant de gloire. La situation du pays les rendoit absolument nécessaires; le lit de l'Euphrate étant plus élevé que celui du Tigre, lorsqu'il venoit à déborder, sa pente naturelle l'emportoit par les ouvertures qui se présentoient dans le pays plat des Babyloniens, & après l'avoir inondé, il tomboit dans le Tigre, qui n'en étoit pas éloigné & dont le lit étoit fort bas. C'est pourquoi ce pays, qui autrefois étoit couvert d'eau, a reçu le nom de mer, comme on le voit par un ancien fragment d'Abydene, rapporté par Eusebe. Ce fut cette disposition de l'Euphrate à l'égard du Tigre, qui arrêta Trajan dans l'entreprise qu'il avoit formée de conduire un canal d'un de ces fleuves à l'autre, (Diod. *Lxxv*) afin d'y transporter ses vaisseaux pour faire un port sur le Tigre; mais il s'en désista, parce qu'il craignoit que le courant n'en fût trop rapide, crainte mal-fondée, comme nous le verrons bientôt.

Le seul moyen de remédier à ces débordemens, étoit donc de faire des coupures ou tranchées, comme l'on avoit fait en Égypte pour le Nil, & la terre de la Babylonie étant grasse & molle, s'y prêtoit aisément; mais il falloit les entretenir ou les renouveler souvent; car l'eau dégradant & entraînant la terre, comblait les canaux, & le débordement recommençoit. (Strabon, *L. xvi*, p. 740 de l'édition de Casaubon.)

Les Arabes de leur côté, pensèrent à détourner les eaux de l'Euphrate, pour arroser leurs terres sablonneuses & arides. Ils avoient creusé à cet effet le canal nommé *Pallacpa*, qui en détournant son cours & le conduisant dans des étangs & des marais, servoit à empêcher le débordement; mais le cours du fleuve en fut diminué & affoibli. Les terres des Babyloniens demeuroient à sec le reste de l'année, ce qui excita de grands démêlés. (Arrian, *de Exped. Alex. viii*.) Les Babyloniens & les Assyriens prétendoient qu'une longue possession leur assureroit sur

tous ceux des droits incontestables; Alexandre voulut rétablir les choses dans leur premier état; le Satrape de Babylone l'avoit projeté auparavant; mais la mort de ce prince empêcha que l'ouvrage ne fût conlommé, comme il l'a été depuis. Il visita plusieurs de ces canaux, ouvrit les uns, nétoya les autres & en fit de nouveaux, (Arrian, *L. xiii*; Strabon, *L. xvi*.) Comme l'embouchure du *Pallacpa* étoit sujette à être comblée par le limon, Alexandre en fit creuser une autre éloignée de la première de trente stades; ayant choisi pour cela un terrain plus solide, il y bâtit une ville de son nom, & y établit une colonie de Grecs. Dans des temps postérieurs on eut le même soin d'entretenir ces canaux & même d'en faire de nouveaux. On en voit encore plusieurs aujourd'hui à droite & à gauche, le long du lit commun du Tigre & de l'Euphrate. V. Armin, *trad. du Géog. Turc, mss. de la biblioth. du roi*, pp. 1243, 1244, 1247, 1272, 1273, 1283, cités par M. le Blond, dans sa Dissertation.

Les Perses, qui n'étoient pas fort versés dans la pratique de la mer, ménagerent dans l'Euphrate & dans le Tigre des cataraètes pour empêcher les invasions que les étrangers auroient pu faire dans leur pays, en remontant ces fleuves. (Strabon, *L. xvi*.) On pouvoit aller en effet contre le cours du Tigre, jusqu'au lieu où l'on bâtit depuis la ville de Séleucie, & remonter l'Euphrate jusqu'à Babylone. Alexandre fit encore lever ces obstacles & rétablit la navigation sur ces rivières. Si l'on en croit Hérodote, l'invention de ces cataraètes ou cascades dont il est question, est due à Nitocris, reine d'Assyrie, qui surpassa Sémiramis, & se rendit fameuse par les travaux considérables qui se firent sous son règne. Mais personne n'exécuta de si grandes choses dans la Babylonie, que Nabuchodonosor, suivant Bérofe, cité par Joseph, (*L. x, c. ii*). Il fit de Babylone une des merveilles du monde; c'est à lui que l'on attribue les digues de l'Euphrate, les canaux & le lac artificiel destinés à le décharger d'une partie de ses eaux dans le temps de ses crues. (Eusebe, *Prép. Evang.* ix, 41.)

CANAL ROYAL, NAHAR-MALCHA. Nabuchodonosor voulant garantir des inondations la Babylonie, qui en souffroit de grands domages, fit tirer au dessus de Babylone, au côté oriental du fleuve, deux canaux artificiels, pour détourner dans le Tigre ces eaux débordées, avant qu'elles arrivassent à Babylone. (Abyden, *apud Euseb.* i, ix.)

Le plus considérable de ces canaux étoit celui qui alloit se rendre dans le Tigre, assez près de Césiphon; il étoit fort vaste, & pouvoit porter les plus grands vaisseaux; c'est pourquoi il fut appelé dans la langue du pays *Nahar-Malcha*, c'est-à-dire, le fleuve royal. Il est nommé *Armalchar* dans Pline, qui l'interprète *flumen regium*. Ce fut Gobaris, gouverneur de la provin-

ce, sous Nabuchodonosor, qui exécuta ce grand ouvrage.

Tillemont, qui dit d'après Dion, que Trajan avoit voulu tirer un canal de l'Euphrate au Tigre, semble en parler comme d'un nouveau canal, dont il n'y auroit point eu de vestiges auparavant. M. le Blond ne les croit pas bien fondés à cet égard. Il paroît que Trajan avoit voulu simplement déboucher le *Nahar-Malcha*; mais on a lieu d'être surpris de ce qu'il fut arrêté par des représentations qu'on lui fit, & par l'avis qu'on lui donna, que le lit de l'Euphrate étoit plus élevé que celui du Tigre. Ce prince instruit, ne devoit pas ignorer qu'il avoit existé dans cet endroit un canal navigable, & sa confiance devoit encore augmenter, si c'étoit précisément le *Nahar-Malcha* qu'il vouloit ouvrir.

L'empereur Sévère acheva dans son expédition de Perse, l'ouvrage que Trajan n'avoit fait que commencer; & sans tomber dans l'inconvénient qu'on avoit appréhendé, il réussit à faire passer les vaisseaux de l'Euphrate dans le Tigre. Ce canal étoit depuis long-temps à sec, & égal au reste du terrain, lorsque l'empereur Julien le fit rouvrir. Il ne vouloit point abandonner sa flotte à l'ennemi, en la laissant fur l'Euphrate, & il regardoit sa perte comme assurée s'il la faisoit descendre dans le Tigre par l'endroit où les deux fleuves se réunissent au dessus de Crésiphon; il fit usage des connoissances qu'il avoit des antiquités du pays. Il savoit tout ce qui concernoit le *Nahar-Malcha*; mais il s'agissoit d'en reconnaître les traces. (M. le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, t. III, p. 332.) Julien, à force de questions, tira d'un habitant de ces contrées, fort avancé en âge, des indications qui le guiderent; il fit nettoyer ce canal. On retira les grôles masses de pierre avec lesquelles les Perses en avoient comblé l'ouverture; & les eaux du *Nahar-Malcha* reprenant avec rapidité leur ancienne route, y portèrent les vaisseaux, qui, après avoir traversé cet espace long de trente stades, débouchèrent sans péril dans le Tigre. *Hæcque vallis purgata avulsis cataractis undarum magnitudine classe secunda stadiis xxx decussis, absum effusa est Tigridis.* (Ann. Marc. L. VI.) Il faut observer que ce canal de trente stades n'étoit qu'un canal de communication avec le *Nahar-Malcha*, qui étoit le grand canal. Les habitants de Crésiphon furent avertis de ce travail par l'épouvante que leur causa la crûte subite des eaux de leur fleuve, qui ébranla leurs murailles. C'est ce canal de *Nahar-Malcha* que Grotius prend pour un des trois fleuves du paradis terrestre, dans ses notes sur la Genèse. Il seroit fort difficile d'indiquer avec exactitude les dérivations qui furent faites de l'Euphrate au Tigre, dans la Babylonie; mais on dit que les Turcs ont fait plusieurs autres canaux du Tigre à l'Euphrate, tel est le canal de Kerbel, fait par Soliman, & ceux d'Akerkufi & Nchri-Schah.

JONCTION DU TIGRE ET DE L'EULOËUS. Il nous reste à parler du canal par lequel Arrian dit que l'on avoit joint le fleuve Euloëus au Tigre, (de *exped. Alex.* L. VIII, c. 7.) Cet auteur raporte qu'Alexandre s'étant embarqué sur le fleuve Euloëus, pour le rendre par mer aux embouchures du Tigre, une partie de sa flotte qu'il laissa derrière lui, se rendit dans le Tigre par un canal tiré de ce fleuve jusque dans l'Euloëus, environ à 30 milles de l'embouchure du Tigre; c'est probablement de ce canal dont Plin. a voulu parler, en disant d'un lieu nommé Charax, qu'il étoit *inter confluentibus dextra Tigrim, laeva Eulocum*, (L. VIII, c. 27.) Arrian ne dit ni par qui, ni quand ce canal fut ouvert.

L'Euloëus est le Karum des modernes, comme on le voit par la carte de M. d'Anville. Thévenot, dans la suite du voyage au Levant, (L. III, c. 12, p. 551) nous apprend qu'il subsistoit encore de son temps un canal nommé Haffar, qui joignoit le fleuve Karum, ou le Tuller, au Schat-el-Arab, ou Schat-el-Areb, & qu'il avoit employé environ cinq heures à parcourir ce canal tortueux & profond; récit qui convient très bien à ce qu'on dit de la jonction du fleuve Euloëus avec le Tigre.

CANAL DE NICOMÉDIE. Trajan, qui avoit entrepris de joindre l'Euphrate au Tigre, ou plutôt de nettoyer le *Nahar-Malcha*, s'avoit formé de vagues projets & les combiner avec une haute prudence. Nous en avons un exemple bien remarquable dans ses réponses à Plin., qui lui proposoit de faire communiquer avec la mer un lac voisin de Nicomédie, 45 milles au sud-est de Constantinople; ce lac, dont il s'agissoit de faire communiquer les eaux avec la mer, n'est point nommé par Plin., il n'est qu'indiqué par cet auteur: *est in Nicomedensium finibus amplissimus lacus*. Nous verrons bientôt que c'est le lac Baana. Quoi qu'il en soit, on peut consulter les lettres de Plin. (L. X, *Epist.* 50, & *suiv.*) & les réponses de Trajan sur ce projet; on y admire la vigilance & l'activité du magistrat, la prudence & la bonté du prince: il ne paroît pas cependant que ce projet ait eu pour lors d'exécution.

Nous voyons, plus de cinq cents ans après, de nouvelles tentatives faites par Anaslase, surnommé Dicore, (Ann. *Commen. Alexiad.* L. I, v.) mais elles restèrent encore sans effet. Alexis Comnène y fit aussi travailler dans la suite pour opposer des barrières aux Turcs qui ne cessent d'insulter la Bithynie, & sur-tout la ville de Nicomédie. Cette province étoit peu fortifiée; il ne falloit, pour y entrer, que passer le Sangar, ce qui n'étoit pas fort difficile. L'empereur résolut de s'opposer à leurs incursions, & de pourvoir à la sûreté de Nicomédie & à celle de la province. En visitant les lieux, il remarqua les traces d'un long canal qui étoit tiré du lac de Baana; il l'examina avec soin, & il vit bien qu'il

qu'il n'étoit point l'ouvrage de la nature , mais celui des hommes. Il apprit des anciens du pays, que , suivant une tradition assez confuse , Anastase Dicore avoit ordonné cet ouvrage ; il ne put découvrir ni dans quelle occasion , ni à quel dessein il avoit été entrepris ; mais il en profita . Il fit nettoyer le canal ; on lui donna même plus de profondeur en le creusant de nouveau. Il craignoit aussi que le flux & reflux n'y portassent du limon & des sables , qui , par la suite , y formeroient des guets par lesquels les Barbares pourroient pénétrer dans le pays ; il choisit un lieu convenable pour y construire une tour qui fut si solidement bâtie , qu'on l'appela *tour de fer* , non qu'elle portât encore du temps d'Anne Comnene (*Alexiad.* , *l. vi*). Cette princesse , qui rapporte ce trait de la vie de son père , ne nous apprend point si le canal fut en effet tiré du lac Baana au golfe d'Ascléus , ou dans un autre endroit , pour le faire communiquer à la mer ; mais la nature du pays & la situation des lieux y invitoient tellement , que sous le sultan Bajazet II , l'on proposa de joindre le Sangar au lac de Baana , & de faire ensuite communiquer ce lac à la mer par un canal , suivant le géographe Turc cité plus haut d'après les manuscrits de la bibliothèque du roi. Cet auteur dit que le lac de Sabadjeah (c'est le lac de Baana d'Anne Comnene) a quinze milles de tour ; sa forme est oblongue ; les environs de ce lac sont remplis de bois , qu'on appelle bois de mer : on passe sur le bord de ce lac lorsqu'on va de Constantinople à Bory , & quelquefois on est obligé de passer dans l'eau jusqu'à la fangle du cheval. Il y a une demi-journée de chemin entre ce lac & le golfe d'Isnikmid , *Ascléus sinus* , & trois journées du côté de l'Orient jusqu'à la rivière de Sakralah , ou le Sangar . On avoit autrefois projeté de joindre cette rivière au lac de Sabadjeah , & ce lac au golfe d'Isnikmid. Sur le rapport des experts qu'on y avoit envoyés l'an 909 de l'hégire (c'est l'an 1503) , qui avoient assuré la possibilité de cette jonction , l'empereur en avoit ordonné l'exécution ; mais ceux à qui elle ne convenoit pas furent l'en détourner. Voilà donc un ouvrage commencé avant Trajan , que ce prince avoit dessein de continuer & de conduire à sa fin , auquel Anastase mit encore la main , pour lequel Alexis Comnene fit de grandes dépenses , & qui fut proposé de nouveau au sultan Bajazet ; cependant on ne trouve dans aucun historien que les eaux du Sangar aient jamais été unies à celles du lac de Baana , ou que celles de ce lac aient été à la mer ; on ignore également les obstacles qui empêchèrent la perfection de cet important ouvrage .

CANAL DE GNIDE. Les Cnidiens couperent leur isthme , & se séparèrent du continent de l'Asie Antiquité. Tome I.

mineure pour la défense de leur ville . Harpagus , général de Cyrus , roi de Perse , faisant de grands dégâts dans l'Ionie , & les Cnidiens voyant qu'il approchoit de leur pays , & qu'ils avoient à craindre pour eux le même traitement qu'éprouvoient leurs voisins , ils cherchèrent à se mettre en sûreté , comme on le voit dans Pausanias & dans Hérodote (*L. i.* , c. 174) . Leur contrée forme une péninsule resserrée au nord par le golfe Céramique , & au midi par la mer Égée ; l'isthme qui joignoit leur ville au continent de la Carie ou de la Doride , étoit fort étroit , n'ayant pas plus de cinq stades (500 toises) . C'est cet isthme qu'ils entreprirent de creuser pour se mettre à couvert de la violence de l'ennemi. Les ouvriers ne furent point épargnés pour un ouvrage aussi pressé ; mais dans le fort du travail une main invisible , dit Hérodote , sembloit les frapper ; ils se sentoient blessés dans différentes parties du corps , & sur-tout dans les lieux (*a*) . C'étoient probablement les maladies que des fouilles de terres occasionnent quelquefois ; mais ces peuples superstitieux croient y apercevoir une puissance à laquelle il n'étoit pas possible de résister ; ils envoyèrent consulter l'oracle de Delphes pour apprendre la cause de ce malheur , & la Pythie leur répondit par deux vers dont le sens est : *Ne vous tourmentez point à creuser l'isthme ; car si c'est été la volonté des dieux de faire une île de votre pays ; ils vous en auroient épargné la peine* . Après cette réponse , les Cnidiens cessèrent leurs travaux , & ils furent réduits à se livrer sans résistance à Harpagus , qui s'avançoit avec son armée .

Ce récit peut être vrai en partie : il est naturel que des peuples cherchent à pourvoir à leur sûreté , en coupant un isthme aussi étroit que celui de Caïde ; mais qu'ils n'aient pu y réussir à cause du prétendu miracle que raconte Hérodote , c'est ce qu'il est difficile d'admettre . Il semble au contraire que l'isthme fut en effet coupé , & qu'ensuite il se réduit au continent par les anses de sables & de limon , comme il est arrivé à l'égard de Cyzique , & qu'on l'y joignit par des ouvrages : du moins Strabon le fait entendre (*liv. xiv.* , p. 656) , en disant que devant la ville de Caïde , il y avoit une île dont le circuit étoit de sept stades ; qu'elle s'élevoit en forme de théâtre ; qu'elle avoit été jointe au continent par le moyen des môles dont on avoit comblé l'intervalle , & qu'elle séparoit la ville en deux parties . La plus grande partie des Cnidiens habitoit l'île qui dominoit l'un & l'autre ports. Il n'y auroit même rien d'étonnant quand les deux ports dont parle Strabon , seroient des rades du canal qui n'auroit point été comblé dans son entier .

ISTHME DU MONT MIMAS. Alexandre le Grand forma le projet de couper un isthme de 7 milles ,
LIII

(*) Voyez Hérodote , édition de Henri Estienne , an 1578 , *lib. I.* , pag. 80.

qui joint le péninsule du mont Mimas, avancée de 25 milles, avec le reste de l'Asie mineure vers Clazomène à la côte d'Ionie. On ne sait pas quel étoit son objet ; mais il reconstruit bien l'excessive difficulté d'une pareille entreprise. (*Plin. r. 36. Paufanias l. ii. S. Corinth. c. t. M. Oberger, p. 32.*) Le nom de cet isthme du mont Mimas manque dans beaucoup de cartes géographiques : il est vis-à-vis de l'île de Chio, & sépare le golfe de Clazomène qui est au nord, d'avec le golfe Teien ou de Teos qui est au midi vis-à-vis de l'île de Samos. Teos étoit la patrie d'Anacréon.

LES CANAUX D'AFRIQUE se bornent dans l'antiquité, aux canaux d'Égypte. Ce pays, autrefois le séjour des sciences & des arts, quelque déclin de son ancien état de grandeur & tombé dans la barbarie, nous offre encore des vestiges d'une magnificence qui n'eût jamais son égale. L'Égypte est une longue vallée qui s'étend du nord en sud : à l'orient elle est terminée par l'Arabie, à l'occident par le Lybie ; elle se divise en supérieure & en inférieure ; l'Égypte supérieure, si l'on y comprend la partie nommée Heptanomis, s'étend jusque près du Delta, quoique cela ne soit pas exact, comme l'observe M. d'Anville, (*Mém. sur l'Égypte, p. 31*) puisque l'Égypte inférieure déborde les terres enfermées dans le Delta, sur-tout vers l'Arabie.

Une si grande étendue de pays, qui comptoit environ sept à huit degrés (de 57 mille toises chacun) n'étoit arrosée que par un seul fleuve ; mais la fertilité qui a été attribuée à l'Égypte, lui venoit bien moins du sol que de l'industrie d'un peuple nombreux, exercé pendant une longue suite de siècles à des travaux utiles. Tout le monde connoît les pyramides, le lac de Moëris, & la quantité innombrable de canaux qui furent faits dans ce pays. Les Égyptiens, réduits à procurer à leurs terres arides, une fertilité qu'ils ne pouvoient acquiescer que par le moyen des eaux du Nil, joignirent ce fleuve & en firent quantité de dérivation. Nillus, un des anciens rois d'Égypte, suivant Diodore (*l. 2.*) se rendit fameux par le grand nombre de canaux qu'il fit creuser, & par son application à tirer du Nil tous les avantages possibles, ce qui fit donner son nom au fleuve, qui auparavant portoit celui d'Ægyptus.

LES SEPT BOUCHES DU NIL. Selon Aristote, le Nil n'avoit d'embouchure formée par la nature que la Canopique, (*Métem. l. 2, c. 2*) toutes les autres furent l'ouvrage des hommes ; cependant les sept bouches du Nil sont de la plus haute antiquité ; & si ce fleuve ne se rendoit dans la mer que par une embouchure, il est pénètre arrivé en Nil le même chose qu'an Danube, ou Pô & à d'autres grands fleuves, auxquels la rapidité de leurs cours, les atterrissements, les sables, les inondations, ont fait pousser des

issues & tracer de nouveaux lits. Presque tous les géographes donnent la description des sept bouches du Nil, qui étoient la Canopique, la Bolbitine, le Sebennitique, la Phernitique, le Mendésienne, la Tanitique & la Pélusique ; ils entrent même dans des détails assez circonstanciés sur chacune de ses branches ; mais aucun ne dit qu'il y en eût, d'artificielles. Cependant par la suite des temps, le Nil aura pu creuser les terres voisines en différents endroits, & former des espèces de canaux. Les Égyptiens firent eux-mêmes des dérivationes de ce fleuve ; & parmi la multitude infinie de canaux, dont les uns étoient factices, les autres naturelles, & que les auteurs anciens & modernes citent indistinctement, la critique la plus scrupuleuse & la plus éclairée ne pourroit parvenir à démêler ce qui fut artificiel, excepté le fameux canal qui conduisoit à la Mer rouge. (*803*).

LE LAC DE MOËRIS ou BATHEN étoit, selon Hérodote, un grand canal ou réservoir creusé de mains d'hommes dans un terrain aride (*l. ii, Euterpe, pag. 147 de l'édition de Gronovius, 1715*). Son circuit étoit de trois milles six cents stades. Il s'étendoit en longueur du midi au septentrion. Il avoit en quelques endroits jusqu'à deux cents coudées ou cinquante orgues de profondeur. La preuve que c'étoit un ouvrage de mains d'homme, ajoute l'historien, c'est que l'on voyoit vers le milieu deux pyramides qui avoient deux cents pieds au dessus de l'eau, & autant en dessous. Ce grand réservoir tiroit ses eaux du Nil par un canal. Pendant six mois elles couloient du Nil dans le lac ; & pendant les six autres mois, elles ressuient du lac dans le Nil. Les six mois pendant lesquels l'eau se retirait, la pêche rendoit chaque jour en trésor au roi un talent d'argent, & vingt mines seulement pendant que l'eau y entroit. De ce lac à la mer, il y avoit sept jours de navigation.

Diodore de Sicile (*l. 2*), dans la description qu'il en fait, est à peu de chose près conforme à Hérodote ; il ajoute seulement qu'on avoit commencé à le creuser à dix stades au dessus de Memphis, qu'il communiquoit au Nil par un canal de quatre-vingt stades de long, sur trois pieux ou trois cents pieds de large. Strabon (*p. 910*) diffère un peu de Hérodote & de Diodore ; il dit que le lac de Moëris ressembloit à une mer quant à son étendue, à la couleur de ses eaux, & même à la forme de ses bords : il n'en donne d'ailleurs aucune mesure ; il indique simplement son usage, en disant qu'il seroit avec le canal à recevoir les eaux du Nil dans le temps de sa crue ; ou y retenoit l'eau dont on avoit besoin pour arroser les terres, & on laissoit retourner le reste dans le Nil par une des embouchures du canal, lorsque le fleuve étoit diminué.

Plin. eussent regardé le lac de Moëris comme un véritable canal (*Naturalis Historia, lib. xxxix*),

cap. 12) : *Maridis lacus, hoc est fossa grandis* ; mais il en parle comme s'il n'avoit plus existé de son temps : *Ubi fuit Maridis lacus*. Il ajoute qu'il avoit deux cents cinquante milles de tour, ou, selon Mœlius, quatre cents cinquante milles. (*Plin. v. 9.*)

Selon Pomponius - Mela , dont le texte paroît vicieux en cet endroit, le lac n'a que vingt milles de circuit ; mais Vossius & Gronovius, dans leurs éditions de Mela , marquent cinq cents milles.

Ainsi les modernes ont-ils différé beaucoup sur l'étendue & la position de ce lac fameux ; car , mal-gré les observations des voyageurs, solutes at témoignages des anciens, ces deux points ont encore été mis en question de nos jours. D'Anville, qui a éclairci tant de points obscurs dans la géographie ancienne , a publié de savans mémoires sur l'Égypte , où il discute la question du lac de Mœris avec le sagacité qui lui est ordinaire . Il examine d'abord si ce qu'on rapporte de ce lac pourroit convenir au lac de Feïoum , & il prouve d'une manière convaincante que ce n'est pas la même chose , pag. 150 & suiv. Il paroît constant, par le témoignage des anciens, que le lac de Mœris avoit été creusé pour recevoir dans les crues du Nil une quantité d'eau très-considérable, réservée pour arroser les terres après l'inondation . Or Grainger, qui avoit séjourné dans le Feïoum, observe que les terres voisines du lac sont trop élevées , pour que le lac puisse y répandre ses eaux après le temps de l'inondation . Il est donc clair que le lac de Feïoum & le lac de Mœris sont deux choses différentes. Mais si le lac de Feïoum n'est pas le Mœris , comment le retrouver, ajoute d'Anville . Après avoir prouvé , par le passage de Plinè déjà cité, que le Mœris étoit un véritable canal, il conclut (p. 150 ,) de l'expression du même auteur , *ubi fuit* , que ce lac, ouvrage de l'industrie & non de la nature, avoit déjà éprouvé , par un laps de temps considérable, une dégradation capable de le faire méconnoître. Le P. Sclcard, qui parcourt l'Égypte avec tant d'intelligence, pensa que le lac de Mœris étoit le même que le lac nommé *Bathen* par les habitans du pays ; & il le marque-ainsi dans sa belle carte de l'Égypte ancienne, qui fut dressée en 1722 ; & présentée au roi. D'Anville cite aussi le P. Sclcard, & reconnoît le Mœris dans le lac *Bathen* (p. 154). Ce lac s'étend en longueur au couchant du Nil, & parallèlement à son cours : son étendue, qui est nord & sud, répond précisément, dit-il, à celle qu'Hérodote donne au Mœris. De plus, la longueur que Diodore attribue au canal par lequel le Mœris reçoit les eaux du Nil, le rapporte très-bien au canal du lac *Bathen* : aussi d'Anville, dans sa géographie ancienne, place un canal de 45 mille toises le long du Nil, avec cette note : *Maris Herodoti & Diodoro*, entre 28°. 25' & 20° 15' de latitude ; mais à 25 milles de ce canal, il met un lac, *Maris lacus Straboni & Ptolemaei*.

Il ne s'agit plus que d'appliquer au *Bathen* les mesures que les anciens donnent au Mœris , ou les réduisant ou les évaluant ; & c'est une des opérations de d'Anville. Cette lague, selon lui, paroît terminée au dessous d'Athènes ; l'émanation de la lague n'est qu'un canal ordinaire, qui change de direction pour se rendre à une coupure tirée du Bahar-Juséf, & pour continuer encore à quelque distance du Nil jusque sous les pyramides. Il paroît par une carte, que le *Bathen* revient à environ 900 stades de la mesure ordinaire égyptienne . Pour retrouver les 3600 stades d'Hérodote & de Diodore, il ne faut, dit d'Anville, que multiplier par 4 les 900 stades de longueur ; d'où il juge que ce qui est appelé par méprise *Myriuspar* dans Hérodote & dans Diodore , est une mesure de furise . Il n'en seroit pas moins vrai que ce réservoir seroit encore l'ouvrage le plus considérable de l'ancienne Égypte . D'Anville ne doute point que les 450 milles de Matien cités par Plinè, ne soient tirés du compte de 3600 stades, à raison de 8 stades pour un mille . Les 500 milles de Mela ne font qu'un compte rond, plus vague que celui de 450 ; & les 250 que l'on trouve dans Plinè, ainsi que les 450 de Matien, peuvent dériver d'un compte également vague.

D'Anville rapporte aussi la description que Strabon & Ptolémée donnent du Mœris , & qu'il a fait voir d'avance n'être pas la véritable. Il conclut que tout ce qu'on lit dans les anciens ne convient pas également bien à ce qu'il appelle le véritable Mœris . Son usage étoit de recevoir les eaux du Nil dans les crues ; le canal nommé *Bathen*, pourroit bien avoir rempli une partie de cet objet ; cependant toutes les difficultés ne seroient pas encore levées. Mais à quelque distance du *Bathen*, il y avoit un autre canal nommé *Bahar-Juséf*, mer ou lac de Joseph, qui étoit plus long, parallèle au premier, & au cours du Nil, qui peut donner lieu à cette discussion, avant que de prononcer lequel des deux est le véritable lac de Mœris.

CANAL DE JOSEPH. Gibert a examiné la même question, & il croit trouver dans le Bahar-Juséf, tous les rapports nécessaires avec le lac de Mœris, décrit par les anciens. (*Mém. de l'Acad. des Inscriptions. t. 28, p. 231.*) Son cours est de 80 milles parallèlement au Nil. Il entre dans le Feïoum, & il a encore 20 milles jusqu'au lac de Kera, auquel il se termine. M. le Blond trouve en effet qu'ayant besoin d'une grande étendue pour les dimensions & les mesures d'Hérodote & d'autres auteurs, celle qu'on trouve dans le Bahar-Juséf est plus satisfaisante que celle du *Bathen* ; mais l'autorité du P. Sclcard & de d'Anville, paroissent devoir suffire pour nous décider en faveur du *Bathen*. Ce canal de Joseph, dont il est parlé dans Potosok, avoit 300 peds de large, & il étoit bordé par des chanissés de 40 peds. Saïd-ebn-Battik & les auteurs arabes attribuent ce

canal au patriarche Joseph ; d'autres à quelque gouverneur de l'Égypte, qui aura porté le même nom.

CANAUX DE LA BAIE ÉGYPTA. Dans la ville d'Alexandrie, bâtie par Alexandre le Grand, & dont on voit encore les restes, il y avoit deux canaux navigables creusés de mains d'hommes. Le premier, tiré du port nommé *Kibotos*, traversoit Alexandrie, pour se rendre dans le lac Mærotide ; l'autre, nommé *Fossa-Campica*, & qu'il ne faut pas confondre avec le lit du Nil, qui tiroit son nom de la ville de Canope. Strabon, pag. 795, ne nous apprend point si ces canaux avoient été creusés avant la fondation de la ville d'Alexandrie ; ou si Alexandre, pour rendre sa nouvelle ville plus florissante & plus commerçante, avoit ordonné cet ouvrage. Ce qu'il y a de plus certain, est que cette ville en devoit retirer de grands avantages. Le voisinage de la mer, du lac Mærotide & du Nil, les deux canaux dont l'un traversoit la ville pour se rendre par le lac Mærotide dans l'autre qui en étoit voisin, concouroient à la grandeur de son commerce, & lui ont acquis le titre de chef des cités que lui donne Ammien-Marcellin.

CANAL DE LA MER ROUGE. Si l'on employoit tant de ressources pour le commerce & l'utilité d'une seule ville, il est aisé de penser que les Égyptiens formèrent le projet de réunir les deux mers. Ils étoient capables des plus grands travaux, comme le prouve la construction des pyramides, & exercés à remuer la terre, comme il paroît par les canaux d'Égypte : ils durent donc penser à joindre la Méditerranée à la Mer rouge. Ils étoient d'ailleurs trop clair-voyans sur leurs intérêts, pour avoir négligé un moyen dont ils devoient retirer tant de profit. Aussi fit-on en différens temps plusieurs efforts pour exécuter ce grand dessein.

Jos. Scaliger en parle ainsi dans son discours de la jonction des mers, du dessèchement des marais & de la réparation des rivières, à la suite du Livre intitulé : *Jos. Just. Scaligeri Julii Casarii a Burden filii opuscula ante hæc non edita*, (Paris 1610, in-4. p. 547.) « Un isthmus de quatre de terre, large de 32 lieues, ou 225 milles, sépare la mer d'Égypte d'avec l'Arabie, depuis la ville de Damiette, située sur la frontière d'Égypte, jusques au Sûd, soit de la mer rouge ; ce détroit coupé, toute l'Afrique seroit une île, là où aujourd'hui elle est péninsula, liée avec l'Asie par ce détroit ; mais cela est plus aisé en théorique qu'en pratique ; car ce détroit est dans le désert d'Égypte, tout couvert de sable, volant tantôt plus, tantôt moins, selon les vents qui l'entraînent & le remuent. Et poser le cas que la tranchée se pût tirer d'une mer à l'autre, malgré tous les sables, si ed-ce que la fosse étant faite, en peu de temps elle seroit comblée de sable ; l'entreprise donc en est vaine, &c. le

premier moyen n'a point lieu pour l'accident, à savoir à cause de sable. Ce que considérant, un des plus anciens rois d'Égypte, nommé Sésoltris, lorsqu'il fut conseillé de joindre les deux mers, il se déporta du premier moyen, & eut recours au second, le pratiquant à l'endroit où le Nil n'est distant de la mer Arabique que de 62 milles, revenant à 16 lieues communes. Aristotélès, en la fin du premier Livre des Météores, après lui Strabon, puis Plin, disent que ce fut Sésoltris comme nous avons dit. Hérodote, plus ancien auteur, le nomme Psammithicus, qui régna long-temps après Sésoltris. Soit Sésoltris ou Psammithicus, il ne fit qu'entamer la besogne, & ne la pour-
suivit point : comme long-temps après le grand Darius, fils d'Hydaspes, roi d'Asie & d'Égypte, poursuivant l'œuvre abandonné par Psammithicus, n'en vint pas à bout.

En effet, suivant Hérodote, (l. II.) il y avoit dans la plaine d'Égypte un canal tiré du Nil au dessus de la ville de Bubaste, & au dessous d'une montagne qui alloit du côté de Memphis. Ce canal s'étendoit fort loin d'occident en orient, ensuite il rabatoit au midi & se rendoit dans la Mer rouge. Nécos, Nécos, ou Néchus, fils de Psammithicus, qui régnoit 616 ans avant Jésus-Christ, avoit le premier entrepris cet ouvrage, dans lequel périrent 120,000 mille hommes, & il l'avoit abandonné sur la réponse d'un oracle, mais Darius, fils d'Hydaspes, roi de Perse, 371 ans avant Jésus-Christ, l'avoit achevé ; il étoit de quatre journées de navigation, & deux galères pouvoient y passer de front.

Diodore attribue aussi à Nécos l'entreprise du canal (l. I.) ; mais il ajoute qu'il communiquoit à l'embouchure Péluque, c'est-à-dire, à la branche la plus orientale du Nil ; que Darius le laissa imparfait, parce que des ingénieurs lui représentoient que la Mer rouge étant plus haute que l'Égypte, elle l'inonderoit ; & selon cet auteur, l'ouvrage ne fut achevé que par Ptolémée-Philadelphe (230 ans avant Jésus-Christ). Il dit que ce fut pour cette raison que ce canal fut appelé canal ou rivière de Ptolémée, & que ce prince avoit fait bâtir à son embouchure dans la mer rouge, une ville qu'il nomma Arsinoë, du nom d'une femme qu'il aimoit, & que l'on pouvoit ouvrir ou fermer le canal, selon que cela étoit nécessaire pour la navigation.

Strabon, en s'accordant pour le reste avec Hérodote & Diodore, diffère cependant du premier, en ce qu'il fait commencer au bourg de Phascia le canal qu'Hérodote fait partir de Bubaste : Strabon dit qu'il avoit tout comblé de largeur, & que sa profondeur suffisoit pour de grands vaisseaux (Strabon, l. XVII, p. 805).

Plin, en parlant de ce canal qui devoit joindre les deux mers, dit qu'il fut commencé par Sésoltris ou Sélac, qui régnoit en Égypte 970 ans avant Jésus-Christ, près de Bubaste (l. VI, c. 29, 33) &

il devoit, selon lui, entrer dans la mer rouge, *ad Deunum portum*. Il dit ensuite que Darius y travailla après Sésostris, de même que Ptolémée II après Darins, & il ajoute que ce dernier fit conduire ce canal jusqu'aux fontaines amères; mais qu'il cessa d'y faire travailler, ayant reconnu que la mer rouge étoit plus haute de trois coudées que le sol de l'Égypte. Aristote dit de même, qu'un roi d'Égypte avoit essayé de tirer un canal de la mer rouge au Nil, lequel auroit été d'une grande utilité (*Meteor. l. 2. c. 14*); que Sésostris passoit pour le premier qui l'eût tenté; & que la mer rouge étant plus haute que l'Égypte, c'étoit la raison pour laquelle Sésostris & Darius avoient abandonné cet ouvrage.

Que le canal ait été conduit jusqu'à la mer rouge, c'est ce dont l'autorité de Strabon (*l. 1. c. xvi*) ne nous permet pas de douter; cet auteur même seroit croire que l'ouvrage avoit été achevé avant Sésostris. Quelques-uns ont cru que Ménélas, après la ruine de Troie, étoit entré dans l'Éthiopie, en traversant un canal creusé dans l'isthme qui sépare la mer Méditerranée de la mer rouge; mais quelque soit le prince qui ait conduit l'ouvrage à sa fin, il est bien sûr qu'il a été terminé. Strabon en parlant du canal qui commençoit, selon lui, à Phacusa, ajoute qu'il se terminoit au golfe Arabique. De plus, du temps de Strabon, les marchands d'Alexandrie trouvoient une issue du Nil dans le golfe Arabique, pour aller de là dans l'Inde (*Strab. p. 804. c. 805*). Quand il raconte l'expédition que fit dans l'Arabie *Ælius Gallus*, le premier gouverneur de l'Égypte pour les Romains, il dit qu'il fit construire des vaisseaux à Cléoparis, proche d'un ancien canal dérivé du Nil. Or, cette ville de Cléoparis est la même qu'Arinod. Si donc ce canal avoit été conduit jusqu'à Arinod, il devoit se rendre nécessairement dans la mer rouge. Il n'y a de difficulté que sur le point où commençoit l'ouverture de ce canal; les uns l'ont mise à l'embouchure Pélasgique; les autres à Phacusa ou à Bubaste. Il est constant, suivant M. l'abbé Brotier, qu'il ne parloit pas de Péliné, mais du canal Pélasgique à l'issue de Phacusa, comme le P. Sicard l'a reconnu sur les lieux. C'est d'après lui que d'Anville a très-bien marqué le commencement & le cours de ce canal dans la carte de l'Égypte.

Ceux qui font cités pour avoir mis la main à ce grand ouvrage, sont Sésostris, Psammétique, Necus & Darius. Mais soit que Ptolémée-Philadelphie, étant venu le dernier, ait effacé la gloire de ses prédécesseurs, soit en effet qu'il y ait plus travaillé qu'aucune autre, c'est lui principalement qui passe pour être l'auteur du canal de la mer rouge.

Un des obstacles que l'on trouvoit à la jonction des deux mers, étoit la crainte que l'eau de la mer une fois mêlée avec celle du Nil, qui étoit la seule en usage pour la boisson, ne vint à la

corrompre (*Plin. vi, 29*). Quant à l'inondation qui pouvoit être causée par la hauteur de la mer rouge, Strabon assure qu'elle ne pouvoit avoir lieu (*l. xvii*), & que cette crainte étoit chimérique, parce que la mer rouge n'étoit point élevée au dessus de l'Égypte, comme on le prétendoit. Quelques physiciens modernes ont même voulu le prouver par des arguments physiques. Tel est le P. Fournier (*dans son Hydrographie, t. 633, pag. 775*), qui observe que les eaux de toutes les mers qui communiquent entr'elles sont de niveau; & Riccioli (*dans son Almageste, l. 1. pag. 728*). Archimède l'avoit déjà prouvé; & cela seroit vrai sans exception, si d'ailleurs la nature des eaux étoit la même, & si les vents, les courants & les marées n'y apportoient pas une différence. Érasistrate nioit que l'on pût comprendre les mers dans la proposition générale d'Archimède, sur le niveau de toutes les eaux du globe, & il soutenoit que les eaux du golfe de Corinthe avoient plus d'élevation que celles du port de Cenchrée à l'opposite. On a cru que vers l'isthme de Panama, il y avoit une grande différence de niveau entre la mer Pacifique & le golfe du Mexique, & l'on voit dans le détroit de Gibraltar des tourans perpétuels qui annoncent le défaut d'équilibre de ce niveau; ainsi la mer rouge pourroit être plus élevée que la Méditerranée, par la force des vents généraux de la mer des Indes; & du vent d'est qui, soufflant toujours dans la Zone Torride, pousse les eaux d'orient en occident, & peut les soutenir au fond d'un golfe aussi long, dont l'issue est aussi étroite. D'ailleurs la mer rouge s'élève quelquefois subitement à des hauteurs extraordinaires. Ce fut apparemment pour prévenir cet accident, que Ptolémée-Philadelphie fit construire des especes de digues, par le moyen desquelles il empêchoit les eaux de se porter avec trop d'impétuosité dans le canal; mais il est très facile d'ouvrir le canal de manière à ne courir aucun risque. An reste, il paroît prouvé que le canal avoit été ouvert & conduit jusqu'à la mer rouge; puisqu'il est parvenu à un grand nombre des auteurs qui ont parlé des travaux entrepris pour le canal de Ptolémée & de la consommation de cet ouvrage, ne s'en trouve-t-il aucun qui marque si l'exécution de ce projet eut les succès que l'on en attendoit, & si réellement il en résulta un avantage considérable pour le commerce? Voici la manière dont M. le Blond explique ce silence.

Tous les auteurs anciens qui ont parlé du canal des rois & de celui de Trajan, ne les ayant pas vus eux-mêmes, n'ont point expliqué la manière dont ils avoient été construits: si les navires qui y naviguoient avoient pu passer dans la mer rouge, & de cette mer entrer dans les canaux pour venir à Babylone & à Phacusa; si de ces deux endroits ils avoient pu pareillement passer dans le bras droit du Nil, c'est-à-dire, dans la branche de ce fleuve qui est nommée Bubastique, ou

Pélonique par les auteurs latins, pour défendre dans la Méditerranée. On peut avoir eu cet objet en vue, en faisant couler ces canaux; & c'est été en effet le moyen de faire de l'Égypte le centre d'un commerce réciproque entre les Indes, l'Afrique & l'Europe, de toutes les productions de ces pays. Mais il s'en faut bien que le succès ait répondu à la haute idée qu'on avoit eue de cette entreprise. Si les deux canaux ont été effectivement construits & achevés, comme il y a lieu de le croire d'après ce que les anciens en ont dit, il ne parait pas que la navigation y ait été jamais bien établie. Sans doute que plusieurs causes imprévues l'ont rendue, si non impraticable, au moins assez difficile pour avoir formé des obstacles à l'importation & à l'exportation des marchandises étrangères par cette voie. Puisque les auteurs ne font aucune mention de la réussite ni des avantages que l'Égypte en auroit retirés, on peut inférer de leur silence sur une matière aussi importante, que ce canal ne fut pas entretenu avec assez de soin, & qu'il dépeut avant que le commerce eût pris son cours de ce côté-là. La longueur de ce canal étoit de mille stades, qui font 75 mille toises, suivant d'Avuville, 114 suivant d'autres, qui emploient des stades égyptiens; la largeur, suivant Strabon, étoit de cent coudées, qui font 175 pieds de France. Quant à la profondeur, Strabon ne dit pas de combien elle étoit, mais seulement qu'elle étoit suffisante pour des navires *μυωπηναίαι*. Mais cette expression répond à celle dont nous servons, en disant un navire de grand port. C'est comme si l'on disoit un navire qui est d'une grande capacité, & qui peut porter une très-grande quantité de marchandises de grand volume & de grand poids. Ainsi cette indication ne présente que des idées vagues, & qui ont trompé ceux qui ont voulu s'en servir pour conjecturer la profondeur du canal; tandis que Pline la désigne expressément; en disant que Ptolémée fit faire un canal de cent pieds de largeur & de quarante pieds de profondeur: *Ptolomæus dixit fossam latitudine pedum centum, altitudine xli* (Plin. vi, 29). Dans la relation que l'amiral portugais, Jean de Castro, a donnée de son voyage à la mer rouge, en 1540, on lit que ce canal avoit été commencé à la profondeur de trente pieds. Il n'est pas aisé d'élimer quelle étoit la pente du canal, depuis son commencement jusqu'à son débouché à la mer. Il passoit par des lieux hauts & bas, & par des marais d'eau salée où la profondeur devoit être inégale, mais toujours assez grande pour des navires qui tiroient dix à douze pieds d'eau; la pente, dans tout son cours, devoit être aussi proportionnée à sa longueur, qui étoit de mille stades ou trente lieues. Il falloit encore que la hauteur de son embouchure fût proportionnée à celle des eaux de la mer, dans le temps des hautes mers, à l'endroit où le canal aboutissoit. Il étoit trop large pour déboucher par toute sa lar-

geur de 150 pieds, & il y a tout lieu de croire qu'il avoit été rétréci à son extrémité, & dirigé de façon qu'en cet endroit les eaux de la mer rouge n'étoient jamais plus hautes que celles du canal, afin que quand les uns & les autres se trouvoient à peu près à la même hauteur, les navires pussent passer du canal dans la mer, & de la mer dans le canal.

Suivant Strabon, après que Ptolémée eut fait achever le canal dans le commencement d'octobre à Phœbus, les rois ses successeurs le faisoient ouvrir & fermer à volonté: on le débouchoit lorsqu'il vouloit aller sur la mer, & qu'il pouvoit le faire sans danger. Ces opérations d'ouvrir & de fermer le canal, ne pouvoient guère se faire autrement que par des digues qu'on abatoit & qu'on refermoit ensuite, l'une au bord du bras du fleuve d'où l'eau tomboit dans le canal, & l'autre à la sortie dans la mer rouge, pour empêcher l'eau de la mer d'y entrer dans le temps des grandes mers, car il devoit alors y avoir un reflux dans le canal. Strabon le fait assez entendre en employant le nom d'Europe, puisqu'il dit qu'on bouchoit l'Europe, au lieu de dire qu'on bouchoit le canal.

Le mot *Europe* est un terme par lequel on a entendu quelquefois le flux de deux courants d'eau opposés, qui, venant à fondre directement l'un contre l'autre, produisent par la violence de leur choc des remous & des tourbillons plus ou moins grands, avec des espèces de gouffres dans le centre. Au reste, les interprètes ne s'accordent pas sur l'explication de cet Europe ou de ce diaphragme de Strabon; il y en a qui croient que c'étoient des portes d'écluse, ou des pertuis, tels qu'on en voit beaucoup actuellement. (Palmerius exercit. ad An. Græc. p. 355.) Cet auteur pense même que c'est pour cela que Darius ne put terminer cette entreprise, dans un temps où l'on n'avoit pas imaginé ces moyens d'arrêter les eaux. Si cet Europe étoit une digue ou un batardeau, il devoit interrompre la navigation du canal dans certaines saisons. Elle fut encore bien plus interrompue lorsque les premiers rois d'Égypte tiennent ce canal fermé; & il semble même que dès ce temps il n'a plus guère servi à l'usage du commerce pour lequel on l'avoit construit. On s'en tint apparemment à celui qui se faisoit auparavant des marchandises de l'Inde & de l'Arabie par le port de Bérœuce & par le port *Blanc*, d'où elles étoient portées par terre à Coptos, & descendoient ensuite par le Nil à Memphis, & de cette ville dans la Méditerranée. Les négociants qui faisoient ce commerce, & qui étoient établis dans ces ports, ne pouvoient pas transporter leur domicile dans le fond du golfe, où d'ailleurs la mer est orageuse. Quand une fois un grand commerce a pris son cours & s'est fait pendant long-temps par une voie, il n'est guère possible de le faire changer tout d'un coup; ce ne peut être que l'ouvrage du temps; & en attendant il ne faut pas

moins entretenir un canal avec soin & à grands frais.

Peut-être aussi que ces vues de politique, éloignant le commerce du canal. Les rois d'Égypte furent souvent en guerre avec les rois de Syrie & avec les Arabes ; le canal étoit une forte barrière qui empêchoit les ennemis venant par l'isthme de Suez, de pénétrer dans l'intérieur de l'Égypte. C'est peut-être ce qu'on doit entendre lorsque Diodore de Sicile l'appelle diaphragme, *transversarium munimentum*. En effet, un retranchement aussi large & aussi profond étoit inattaquable, pour qu'il fût défendu. On pouvoit bien tenter, lorsqu'il étoit plein d'eau, de le passer avec des bateaux & des radeaux ; mais quand il étoit à sec, indépendamment de la difficulté qu'il y avoit à y descendre d'un côté & à monter de l'autre, les assaillans devoient être arrêtés par la crainte d'être noyés, sachant qu'on pouvoit le remplir d'eau quand on vouloit : cela suffisoit pour faire perdre aux ennemis l'envie de tenter une pareille entreprise.

Quoi qu'il en soit, il paroît que le défaut de commerce sur le canal, son excessive largeur & sa grande profondeur, jointes au peu de temps qu'il étoit navigable dans chaque année, l'abondance des sables qu'il falloit enlever, & les grandes dépenses qu'exigeoient son entretien, contribuèrent également à sa destruction : elle sera arrivée successivement & par parties durant l'espace de 350 ans, qui se sont écoulés depuis la fin du règne de Protée de Philadelphie, jusqu'au milieu du règne de Trajan.

LE CANAL DE TRAJAN ou d'HAUARIEN, fut fait à l'exemple du canal des rois, on peut-être étoit ce le même canal que Trajan ou Hadrien fit rétablir ou rétablir. Le géographe Ptolémée vivoit du temps de Trajan, qui monta sur le trône l'an 98, & d'Hadrien, qui commença de régner l'an 117 ; c'est le seul auteur ancien qui parle de ce canal (*Geogr. l. 4, c. 5*) : il l'appelle fleuve de Trajan *Trajanis amplexus*. Il ne fait point mention du canal des rois, qui, sans doute, n'existoit plus, au moins dans une grande partie de sa longueur. M. Oberlin observe (p. 44) qu'on pourroit aussi attribuer cet ouvrage à Hadrien, qui séjourna en Égypte ; car les Arabes appellent encore canal d'Hadrien, celui qui est auprès du Caire, & qui reçoit les eaux du Nil dans le temps des inondations. On ne voit pas de quelle largeur ni de quelle profondeur étoit le canal de Trajan : M. le Blond présume que pour le préserver des inconvénients de l'autre canal, on le fit moins large & moins profond, afin de le faire servir seulement à la navigation des petits bâtimens propres au transport des marchandises & des denrées. En effet, au lieu de le faire aboutir à Arsinoë, où la mer étoit fort haute dans les grandes marées, on le conduisit à Héroopolis, où la mer ne devoit pas monter plus haut qu'elle ne monte présentement au port de Suez : or, ce port n'est

point abordable aux grands navires, puisque l'eau n'y monte qu'à cinq pieds dans les marées ordinaires. En faisant dériver le nouveau canal du fleuve du Nil, au dessus du Delta, proche Babylone, qui étoit à 25 lieues au dessus de Phacusa, on lui procuroit des avantages qui manquoient à celui des rois ; au moyen d'une digue établie sur la rive du Nil avec des ouvertures proportionnées à la quantité d'eau nécessaire pour la navigation, on pouvoit la rendre navigable en tout temps, sans causer aux eaux du fleuve, dans son lit ordinaire ni dans ses branches, une diminution nuisible aux habitans de la basse Égypte. On profita, pour le conduire à Héroopolis, d'une partie du canal des Rois, en l'y faisant descendre à 18 ou 19 lieues en ligne directe au dessous de Babylone, & environ à 26 d'Héroopolis, dans les marais salés par lesquels cet ancien canal passoit. On le détacha des sables qui l'avoient comblé dans tout le reste de sa longueur jusque vers le débouché qu'il avoit eu proche d'Arsinoë, d'où il fut conduit jusqu'à Héroopolis.

Ptolémée, qui le fait aboutir à cette ville d'Héroopolis, dit qu'elle étoit près d'Arsinoë ; & Strabon, parlant de la même ville d'Arsinoë où aboutissoit le canal des Rois, la met pareillement auprès d'Héroopolis. La situation de ces deux villes n'a été fixée de cette manière, par ces deux auteurs, que sur ce qu'il leur en avoit été rapporté par des gens bien instruits ; ils avoient appris ces circonstances dans des voyages qu'ils avoient faits en Égypte, sans s'arrêter à visiter eux-mêmes les deux canaux & à en suivre le cours, pour en prendre les dimensions & marquer les lieux par où ils passaient ; mais ce qu'ils ont dit de la position des deux villes & des canaux qu'ils y aboutissaient, à fait trouver à des auteurs modernes, des difficultés pour les concilier sur ce point. En effet, en mettant, comme ils le font, l'extrémité du canal des Rois à Arsinoë, & celle du canal de Trajan à Héroopolis, qui étoit située au dessus d'Arsinoë, il falloit que le canal de Trajan traversât celui des Rois pour aller à Héroopolis, ce qui n'étoit pas praticable. Pour lever la difficulté, quelques uns ont jugé que quand Trajan fit construire son canal, celui des Rois pouvoit bien avoir été dégradé, rempli de sables, & qu'en ce cas, rien n'auroit empêché de le faire traverser par le nouveau canal. Il paroît à M. le Blond que cette explication peut être admise. D'autres ont supposé qu'au temps de Trajan, des deux villes d'Héroopolis & d'Arsinoë, il s'en étoit formé une seule, à laquelle les uns donnoient le nom d'Arsinoë, & les autres celui d'Héroopolis, & que cette ville est aujourd'hui Suez. Mais si l'on en croit d'Anville, Ptolémée s'est trompé en faisant aboutir le canal de Trajan à cette Héroopolis, qu'il place au fond du golfe arabique. D'Anville a reculé cette ville d'Héroopolis plus au nord, d'après les conjectures tirées de Joseph & de l'itinéraire d'Antonin,

dans un lieu appelé Pihnom, duquel il est fait mention dans l'Écriture, près des lacs amers, 36 milles au nord de la mer rouge & d'Arinoof, ou Cléopâtre, à 40 milles de Babylone en droite ligne, & à 25 milles au midi de Phœnia. En faisant aiasi descendre le canal de Trajan, il le fait entrer dans le canal des Rois, de sorte que dès cet endroit les deux canaux n'en forment plus qu'un, qui va ensuite tomber dans la Mer rouge. M. Oberlin propose ses objections contre les motifs de ce déplacement, après quoi il rapporte les deux opinions à peu près en ces termes : « Ceux qui admettent trois canaux, distinguent d'abord celui de Darius, tiré des montagnes de Memphis, 7 à 8 milles au dessus de Babylone jusqu'à Patumos, & de là vers le midi, jusqu'à la Mer rouge ; il ne se trouve représenté dans aucun Auteur, quoiqu'il soit fort bien décrit par Hérodote ; ou la confond avec celui de Ptolémée & de Trajan, quoiqu'il en paroisse fort différent ; les montagnes dont ce canal devoit suivre la chaîne, le voient très-bien dans la carte de Pocock & dans celle de d'Anville : les quatre journées du chemin qu'Hérodote donne à ce canal, occupent environ un degré & demi sur la carte, ou 85 milles toises. »

Le second canal est celui de Ptolémée, qui alloit de Phœnia aux fontaines amères, & qu'on prend pour le lac Sheil, & de là à la Mer rouge vers Sœt ou Arinoof. Ce canal paroît avoir été comblé vers la fin du règne des Ptolémées ; voilà pourquoi Cléopâtre longeoit à faire transporter ses vaisseaux par terre, au travers de l'Idhme. (*Plut. in Ant. Dio Cass. l. 51.*) Ce canal est représenté sous le nom des Ptolémées par Ortelius, Cluvier, Cellarius, Koehler, &c.

Le troisième canal est celui de Trajan ou d'Hadrien, qui alloit à Babylone ou du Caire par Héroopolis, jusqu'à la Mer rouge ; il est difficile de savoir s'il alloit directement au levant, ou si c'étoit un rétablissement du canal de Darius ou de celui de Ptolémée, les auteurs cités plus haut croient qu'il alloit droit à la Mer rouge : la carte de Pocock présente en effet une chaîne de montagnes dans cette direction ; mais il est plus facile de croire que c'étoit l'ancien canal. (*M. Oberlin, p. 46.*)

Mais au lieu de mettre Héroopolis sur la Mer rouge, d'Anville, qui la déplace, croit que Darius fit creuser le canal qui va aujourd'hui du Nil par Babylone, vers Pharbaethum ou Belbeis, & qu'on appelle Khalitz-Abu-Mennegi, & qu'il le porta jusqu'à la Mer rouge, du moins jusqu'à Patumos ou Héroopolis, & aux lacs amers. Ptolémée tira ensuite une autre branche un peu plus bas vers Phœnia, qui amena les eaux du Nil dans le canal de Darius, jusqu'à Héroopolis, & de là jusqu'à Arinoof sur la Mer rouge. M. Oberlin n'entreprend pas de décider entre ces deux avis ; nous imiterons son exemple. On voit ce canal de 80 milles de long, sur la carte d'Égypte ancienne, dans la Géographie ancienne de d'An-

ville. Voy. Huët, dans son Commentaire sur la navigation ad Salomon, c. 1, art. 6 ; l'Histoire de l'Académie des Sciences de 1702. Le septième tome des Lettres Édifiantes où se trouve une Lettre du P. Sicart, du 2 Juin 1723. Rollin, Hist. anc. t. 1. M. l'Abbé Brotier, dans sa nouvelle édition de Tacite, t. 1, p. 221. & 424. L'Hist. générale des Voyages, tome 1 in-12. M. Oberlin, pag. 39, & suiv.

À peine telle-t-elle actuellement des vestiges de cette ancienne communication des deux mers ; & le commerce de l'Égypte à la Mer rouge ne le fait plus que par terre. Cependant Omar ayant conquis la Perse, la Syrie, l'Égypte vers l'an 640, & voulant envoyer des blés d'Égypte à Médine, où il y avoit une famine, son général Amri fit tirer un canal depuis le Nil jusqu'à la Mer rouge, au port de Coslume, ou Clyma des anciens (*Elmacin, Hist. des Sarasins, l. 1, c. 3.*) Il semble, qu'on en voit des vestiges dans Pocock, qui représente un canal dans la vallée Derb-Towerick, entre les monts Attaka & Gewobé. D'Anville appelle ce vallon Tibeh, & les montagnes Eutaca & Knaib : les auteurs anglois dans l'Histoire naturelle pensent que ce fut l'ancien canal d'Hadrien, que Amri fit réparer. (*Le Beau, Hist. du Bas-Empire, t. xi, p. 491.*) La communication de la Mer méditerranée avec la Mer rouge a été encore projetée, par les Turcs : « De même », en prit, dit Scaliger, p. 542, au Grand-Turc, « qui ayant subjugué l'Égypte, tint Tomonbaie, » dernier Soudan d'Égypte, avoit eu fantaisie de, pour suivre cette entreprise. Mêmes Sultan, fils d'Amurat, aujourd'hui régnant, eût été pour l'examiner, comme l'on dit : nous verrons ce qu'il fera. Il n'y a rien qui l'excuse de la pour- suivre, s'il l'a entrepris, vu sa puissance & ses moyens : s'il le fait, comme il le peut, il n'y a doute qu'il ne se rende maître des Indes, chassant les Portugais de leur commerce, & les rois, Mahométans & idolâtres de leurs royaumes. D'Anville, dans ses mémoires sur l'Égypte, dit que l'Ambassadeur Turc lui avoit assuré qu'on y longeoit encore ; & Haly-Bey, qui, dans les dernières années, s'étoit emparé de l'Égypte, avoit le même dessein : rien ne seroit en effet plus digne d'exciter l'émulation du prince & de ses sujets, que d'ouvrir à toute l'Europe un passage si court & si commode vers les Indes, & de réunir par le commerce des pays aussi étrangers les uns aux autres que l'Arabie & l'Italie, quoique très-voisins, eu égard à leur situation. M. Tacou de Bacon, d'Oyonnax en Bugey, qui avoit toute la confiance d'Haly-Bey, pouvoit bien avoir contribué à lui inspirer cette émulation. M. le Baron de Tott avoit fait aussi un travail à ce sujet par ordre du dernier Sultan.

CANAL DE LA HAUTE ÉGYPTE. Outre les canaux dont on a parlé, il y en avoit encore plusieurs autres en Égypte, que la sécheresse du terrain & la commodité des transports avoient fait creuser.

creusé par ce peuple industrieux. Un des pins considérables est le Lycus, ou le canal d'Abouhomar dans la haute Égypte; ce canal avoit vingt-cinq à trente pas de large. Il conserve encore des marques d'une grande antiquité. Strabon en fait mention dans sa Géographie (l. xvi, p. 803). On trouve de l'eau dans plusieurs endroits de son lit pendant toute l'année. Ce canal sort du Nil au Nord de *Diopolis parva*, maintenant *Hou*, baigne les murs de l'ancienne *Abydos*, aujourd'hui *Araba*, passe auprès de Lycopolis, aujourd'hui Siouth, & aboutit au bassin du Sultan, près de Manselourh. Ce canal, comme l'on voit, finissoit vers l'endroit où commençoit le célèbre canal de Joseph: le P. Sicard en a très-bien reconnu le cours; mais M. l'Abbé Brotier le croit déplacé dans la carte de M. d'Anville.

CANAL DE LA CHERFONÈSE. Seleucus Nicanor avoit formé le projet de joindre la mer Caspienne avec la Mer noire, lorsqu'il fut assassiné par Ptolémée Cerannus (Plin. vi, 12). Sélim II, empereur des Turcs, eut la même idée, & voulut joindre l'Araxe avec quelque fleuve de la Colchide; mais on ne fait rien de positif sur l'entreprise de Ptolémée: ainsi nous nous bornerons pour la Mer noire au canal de la Cherfonesse Tanrique, au rapport de Lucien. (Toxar). Cela rendit ces peuples commerçans; ils faisoient presque tout le commerce de la Mer noire; & quoique du temps de Pline la Cherfonesse Taurique, aujourd'hui la Crimée, ne fût pas trop connue du côté du nord (l. vi, c. 67), & que l'on ignorât si les Palus Méotides, ou la mer d'Azof étoient un golfe de la Mer noire, ces Palus ne laissent pas de fournir par la suite aux Cherfonites une branche de commerce importante avec les Indes. Les marchandises leur venoient d'Africain (suivant M. Huët, *Comm. & Navig. des Anc.*) par des caravanes; elles y étoient apportées par la mer Caspienne, qui le recevoit des Indes par le fleuve Oxus: quoique les Tartares ne consommassent pas beaucoup d'épicerie & d'aromates, il s'en faisoit néanmoins un grand débit à Caffa & à Tana.

Ces relations de la Cherfonesse Taurique, à l'orient & à l'occident, firent désirer entre les Palus Méotides & le Pont Euxin, ou la Mer noire, une communication qui, en épargnant le tour de la Cherfonesse, qui a 120 milles de longueur, facilitât la navigation & le transport des marchandises. Cette communication fut en effet établie, selon le témoignage de Pline (l. iv, c. 12, p. 217 du P. Hardouin): *Sinus Carcinetes appellatur; sinum Pacyris; oppida Nandabum, Carcine; a tergo lacus Bugis fessis emissus in mare*. Ce passage indique assez le lieu où le canal fut creusé: cependant comme l'on a publié des observations géographiques concernant ce pays, & qu'elles ne paroissent pas s'accorder avec le témoignage de Pline, M. le Blond a cru devoir entrer à cet égard dans quelque examen.

Antiquité. Tome I.

M. Peiffonnel, consul de France auprès du Khan, dans ses observations géographiques & historiques (p. 200), observe que Ptolémée a placé après *Parthenium*, en allant d'orient en occident, le long de la côte occidentale du Palus Méotide, les villes d'*Hieracleum* & de *Zenonis Cherfonesus*. Mais, dit-il, ce géographe, le seul qui fasse mention de ce deux villes, pourroit bien s'être trompé au sujet de cette Cherfonesse de Zénon. Je crois que ce n'étoit point une ville, mais réellement une Cherfonesse; & je ne doute pas que ce ne fût cette langue de terre extrêmement longue & étroite qui s'avance du sud au nord, entre la mer de Zabache & la Mer pourrie, jusqu'au niveau de l'isthme de Précop: les Tartares l'appellent aujourd'hui Zénické, ce qui est visiblement une abréviation du mot *Zenonis Cherfonesus*. Dans cette hypothèse, la ville d'Hieracleum devoit se trouver où est à présent le fort de Ribas, à l'entrée de cette petite presqu'île. La Mer pourrie est incontestablement le lac Byce de Ptolémée, *Byxus* & le Bugès de Pline, qui est joint au Palus Méotide (comme dir très-bien cet auteur), par un canal ou un fossé. Cette mer avoit déjà, du temps de Strabon, le même nom qu'elle porte aujourd'hui: cet ancien géographe l'appelle *Σαυαδ Νύξω*, ou l'étang pourri; il lui donne une étendue de 4000 stades, qui embrasse avec raison Cellarins, & lui fait penser que Strabon a voulu parler de tout le Palus Méotide, auquel cette mer est jointe par un canal.

Par cette description, M. Peiffonnel fait entendre que le canal dont parle Pline a été creusé dans quelqu'endroit de la presqu'île nommée *Zenonis Cherfonesus*, & peut-être même dans son isthme, où est placé maintenant le fort de Ribas. On ne peut cependant le conclure du passage de Pline. Il est plus naturel de croire que cette communication du lac Bugès avec la mer a été pratiquée dans l'isthme qui joint la Cherfonesse Taurique au continent. 1°. Le terme *Mare* dont se sert Pline, convient beaucoup mieux au Pont Euxin, qui en effet est une mer, qu'au Palus Méotide, qui n'a jamais été nommé que *Palus* par les anciens. 2°. Constantin Porphyrogénète, dans la description qu'il fait de la Cherfonesse Tanrique (*de administr. Imperii*), après avoir commencé par le golfe nommé dans l'antiquité *sinus carcinetes*, & que l'on devoit nommer maintenant *Nicropyle*, plutôt que Nigropoli, fait le tour de la presqu'île; & après avoir parlé des Palus Méotides, il fait sa description en disant que le golfe de ces Palus s'avance jusqu'au lieu nommé *en saupérou*, peu éloigné du Daniepr, & que là il se joignoit à la mer; car, ajoute-t-il, les anciens passaient la mer par un canal creusé en milieu de l'isthme.

3°. Le nom de Taphros ou Taphra qui veut dire fossé, & qui a été donné au lieu que l'on appelle aujourd'hui Orkapi ou Précop, est une preuve substantielle que l'on avoit anciennement pratiqué

M m m m

un canal dans cette partie. *Quod inser paludem & sinum est, Taphra nominatur*, dit Méla (l. ii, c. 1). Il seroit difficile de marquer la véritable époque de cette entreprise : le mot de Taphra, qui est dans Pline, fait voir que le canal avoit été creusé avant lui; mais Constantin Porphyrogénète nous apprend qu'il avoit été comblé, & que de son temps il étoit converti d'une forêt. 4°. La forme de la Chersonèse Taurique, presque semblable à celle du Péloponèse, suivant Strabon (l. vii, p. 310), son isthme qui étoit à peu près de la même largeur que celui de Corinthe, la commodité de la navigation, qui résulteroit d'un canal creusé à Taphros ou Précop, sont autant de raisons qui auroient pu déterminer à entreprendre cet ouvrage, & qui feroient croire que c'est plutôt là que dans la Chersonèse de Zénon, qu'on l'aura en effet exécuté. 5°. Enfin l'expression de Pline, *lucus Bugæ fossæ emissus in mare*, paroît trop générale, & peu propre à désigner le travail des hommes, pour joindre aux Palus Méotides un lac qui y communiquoit déjà naturellement à la pointe de la presqu'île, nommée *Zénonis Chersonesus*. De plus, quand Pline, en donnant la position de Carcine, dit que du côté opposé est le lac Bugæ que l'on a joint à la mer par un canal, il fait assez entendre que c'est dans l'isthme vis-à-vis que ce canal a été ouvert.

CANAL D'HYPANIS. Le même auteur fait aussi mention d'un autre canal artificiel, par lequel on avoit conduit le fleuve Hypanis dans le lac Bugæ; tandis que, d'un autre côté, il se déchargeoit, suivant son cours naturel, dans un golfe des Palus Méotides : *Hypanis per Nomadas & Hyntas fluit mansuetus elveo in Bugem, naturali in Coretum*, l. iv, pag. 217. Il ne nous apprend ni par qui ce conduit a été fait, ni pour quelle raison. C'est apparemment de ce canal fait de mains d'hommes que Strabon dit : « Pharnace, après l'avoir fait nettoyer, fit couler l'Hypanis par le pays des peuples nommés *Dandarii*, & il arrosa leurs terres » (l. x, p. 495).

CANAL DE THRACE. En continuant en Europe la route d'orient en occident, on trouve sur la partie septentrionale de la carte de Grece, par Delle, un canal dans la Thrace, qui peut bien avoir été navigable; il partoit de la rive droite du *Panissus*, vers l'endroit où ce fleuve se recourbe, & alloit se rendre dans le Pont Euxin, un peu au dessus de *Messembrie*. On ne voit pas trop quel étoit son usage, puisque le Panissus se rendoit dans la même mer, à une distance qui n'étoit pas bien considérable; peut-être étoit-ce pour abréger de quelques lieues la navigation de ce fleuve. M. le Blond en fait mention sur la foi de M. Delle, qui n'a point cité ses autorités à cet égard.

CANAL DU MONT ATHOS. On regarde comme une entreprise d'oséité, celle de Xerxès qui sépara le mont Athos du continent de la Macédoine, pour étonner la Grece, autant que pour

faire passer ses vaisseaux & éviter les dangers de la navigation autour de cette péninsule. Cette entreprise formoit, avec le terrain des environs, une presqu'île, qui faisoit autrefois une partie de la Chalcidique. Pline (iv, 10) lui donne 150 milles de long, & 75 milles d'avance dans la mer : l'isthme avoit 12 stades ou douze cents toises. Xerxès se proposa de le couper, en rassemblant dans une île des villes qui étoient jointes au continent. Ces villes étoient *Après*, *Sana*, *Otiophisus*, *Dion*, *Acrothoon*, *Thissus* & *Cléones* (*Hérodote*, l. vi, c. 22). Xerxès employa non seulement toutes ses troupes à ce travail, mais les habitants même du pays, qui se relevoient les uns les autres. On distribua aux étrangers le terrain qui étoit aux environs de *Sana*, & on l'arpena pour que chacun connût la portion d'ouvrage qui lui seroit échue, après qu'on mit la main à l'œuvre. Le canal étoit déjà d'une certaine profondeur, ceux qui étoient aux bas continuoient toujours l'excavation, tandis que d'autres déblayoient; une troisième classe de travailleurs étoit disposée par échelons & recevoit la terre remuée, pour la passer à d'autres, jusqu'à ce que de main en main elle fût parvenue aux derniers, qui étoient chargés de la transporter au loin. Mais la plus grande partie ayant creusé perpendiculairement, la terre des côtes s'éroula, lorsqu'ils eurent atteint une certaine profondeur, ce qui les mit dans la nécessité de recommencer. Les Phéniciens furent les seuls qui s'épargnerent cette peine, par une prudence dont ils donnèrent des preuves dans plusieurs autres occasions. En effet, en commençant l'excavation du terrain qui leur étoit échue, ils ménagèrent un talus, de façon que l'ouverture étoit en haut deux fois plus large que ne devoit être le canal, & ils alloient toujours en rétrécissant jusqu'à ce qu'ils eussent atteint la largeur prescrite : par ce moyen, la terre supérieure n'étoit point sujette à s'érouler. Hérodote, à qui nous devons ce détail, ajoute que cette dépense ne fut faite par Xerxès que par vanité & pour laisser un monument de sa puissance : en effet, quoiqu'il eût pu aisément faire transporter ses vaisseaux par l'isthme, il aima mieux le faire couper. Le canal commençoit à *Sana*, qui étoit à l'extrémité méridionale de l'isthme, lequel, selon le même Hérodote, avoit 30 stades. Le canal, au rapport de Pline (iv, 10), avoit 1500 pas de long; & Hérodote dit qu'il étoit assez large pour que deux trièmes pussent y passer de front : le travail dura trois ans.

La nature du sol n'étant pas favorable à une pareille entreprise, & les deux parties de la montagne s'étant réunies par la suite des temps, il ne resta pas même de vestiges de la folle entreprise de Xerxès; & il y a des auteurs qui ont douté du fait, quoique très-bien attesté. Si ce canal fut jamais de quelque usage, ce ne fut que pour donner passage à la Boté de Xerxès, & lui ménager un asyle pendant la guerre qu'il alloit

entreprendre contre la Grèce. (Diod. l. xi, p. 243. Plutarque, *Asien*, Hist. anim. l. xii, c. 20. Solinus Polyb. c. 14. Méla l. ii, c. 2. D'Arville, *Analyse de la carte de Grèce*, p. 28.)

CANAL DE BÉOTIE. Nous ne dirons qu'un mot des canaux pratiqués pour l'écoulement des eaux, & qui aboutissoient du lac de Copais en Béotie, jusqu'à la mer Eubée. Wheler assure, dans son voyage de Dalmatie & de Grèce (l. ii, p. 294), qu'ils devoient être regardés comme une des plus grandes merveilles du monde : & quand on supposeroit de la part de ce voyageur quelque exagération, on ne peut douter de l'utilité & de la difficulté de ces canaux, d'après le témoignage de Strabon (l. ix), & la nature du lieu où il falloit percer des montagnes par une étendue de plusieurs lieues, & tailler des puits dans toute leur hauteur.

CANAL DE CORINTHE. Dans le temps même où les Grecs ne s'adonoient guère qu'au commerce intérieur, les Corinthiens faisoient déjà un très-grand commerce (Theophr. l. i) : leur ville étant placée à l'entrée du Péloponèse, devenoit l'entrepôt de tout ce qui y venoit & qui en sortoit. Lorsqu'ils s'appliquèrent à la navigation, non seulement ils tirèrent autant d'avantage de ce commerce, qu'ils en avoient tiré auparavant de celui de terre, mais leur ville devint encore le lieu où se trouva le commerce le plus florissant de la Grèce. Les Jeux Isthmiques qui se célébroient dans les environs, y attiroient une affluente prodigieuse, & ne contribuoient pas moins à l'embellir qu'à l'enrichir, comme l'observe Huët (Commerce & Navigation des Anciens). Corinthe avoit deux ports ; l'un, nommé Cenchrée sur la mer Égée, qui lui ouvroit le commerce de toute la partie orientale de la mer Méditerranée ; & l'autre, nommé Léchée, sur la mer Ionienne, du côté de l'occident : ces deux ports la rendirent si importante & si nécessaire, qu'elle fut appelée par Philippe, la chaîne de la Grèce. Enfin elle étoit regardée comme le marché commun & l'entrepôt, non seulement de toute la Grèce, mais même de l'Europe & de l'Asie.

L'Isthme qui joint le Péloponèse au continent n'a pas plus de deux lieues, suivant Wheler, dans ses voyages (l. ii, p. 243) : en le coupant, on épargnerait aux négocians étrangers & aux Corinthiens eux-mêmes une longue navigation autour du Péloponèse, dont le circuit est d'environ 160 lieues. On étoit aussi le dangereux passage du cap Malée, qui étoit si connu par ses écueils : onli disoit-on qu'en cet endroit les flots poursuivoient les vaisseaux pour les engloutir.

..... Promite vires,
Nunc animas, quibus in Catalis syrtibus usi,
Jenique mari, Maleaque sequacibus undis.
Virg. Æn. l. v, 191.

Quand on étoit le passer, on devoit regarder

la perte comme certaine, & abandonner à d'autres les possessions (Strabon, l. vii).

Il n'en falloit pas davantage pour inspirer à quelque prince bien intentionné l'idée de faire communiquer les deux mers qui baignoient l'Isthme. Plusieurs l'entreprirent vainement, & les historiens qui rapportent leurs tentatives, en attribuent le peu de succès à l'impossibilité de percer les rochers dont l'Isthme étoit formé. D'autres en donnent une raison qui étoit de quelque force pour des peuples superstitieux, la réponse d'un oracle qui empêcha de continuer l'ouvrage. Quant à la dureté des rochers, il y a bien d'autres exemples de rochers coupés dans un très-long espace, & nous en avons même cité quelques-uns. D'ailleurs, quels sont les rochers en état de résister au courage & au nombre des travailleurs ? La réponse de l'oracle pouvoit bien être un prétexte, mais elle n'étoit pas une raison solide ; il falloit qu'il eût quelque autre cause.

Le premier qui en forma le projet fut Périandre, 376 ans avant l'ère chrétienne (Diog. Laërce, l. i, c. 7, n°. 6). Démétrius Poliorcète, roi de Macédoine, trois siècles après, essaya de faire véritablement une Ile du Péloponèse. Il étoit bien capable de réussir dans cette entreprise ; mais il éprouva des revers, & d'ailleurs il trouva dans la volupté un obstacle plus invincible que la dureté des rochers (Plutarque, in Demetrius, Strabo, l. i, p. 54). Plutarque nous apprend la foiblesse qu'il eut pour Lamia, sa maîtresse, qui fut surnommée Héliopolis, du nom d'une machine qui servoit à renverser des murailles. Cette courtisane avoit si bien su captiver l'esprit de Démétrius, qu'il fut détourné par son amour de l'exécution des grands projets qu'il auroit pu former.

Jules-César eut le même projet, comme le dit Suétone (in Caesar. c. 44) ; mais il eut toujours trop d'occupations pour réaliser cette entreprise, & peut-être n'en avoit-il eu que l'idée. Caius Caligula y pensa également : mais il se proposoit souvent de grands ouvrages, sans qu'il passât jusqu'à l'exécution, & il se contenta seulement d'envoyer lever le plan de l'Isthme (Suet. in Calig. c. 21. Plin. iv, 4). Néron ayant fait un voyage en Asie pour disputer les prix, ne voulut point revenir en Italie sans avoir passé l'Isthme de Corinthe. Il en témoigna une si grande envie, qu'il y employa toute son armée, & particulièrement les soldats de la garde Prétorienne, qu'il excita vivement par un discours qu'il leur fit à ce sujet (Suet. in Ner. c. xix), & même par son exemple. Sapez-moi, leur dit-il, camarades ; s'étant saisi lui-même d'une bêche, il chargea de la terre sur ses épaules pour déblayer ; ce qui fit une telle impression sur les soldats, que chacun s'empresse de suivre l'exemple de l'empereur. Mais bientôt la peur s'empara des esprits ; parce que, disoit-on, l'on entendoit sous terre des gemissemens & des cris horribles : Néron accourut pour reprocher à ses gens leur pusillanimité, &

M m m m l j

il reprit la bêche pour creuser encore lui-même. Au bout de deux mois & demi il y avoit déjà plus de 400 toises de creusées d'un côté, & quelque chose de l'autre; mais il y avoit 3400 roisès à percer, & Néron finit par abandonner son projet, soit qu'il fût rapélé par d'autres affaires, comme le dit l'historien Dion, soit qu'on lui eût fait craindre de submerger toute l'île d'Égine, comme le rapporte Philostrate (*Philost. vit. Apollon. l. iv, c. 8 & 24, vit. Her. Septimia*).

Enfin Hérodes Antioch voulut aussi entreprendre ce grand ouvrage; mais il n'en tira que les louanges dues à sa bonne volonté, & cette difficulté insurmontable donna lieu au proverbe si connu : *isthmum fodere* (Lucien. *Josephus, de Bell. Jud. l. 3, c. 36. Clavius, introd. ad Geog. p. 409*).

Près de Corinthe est un village appelé *Hemillia*, parce que l'isthme a six milles de largeur en ce lieu. C'est-là que Wheler dit avoir remarqué la place où l'on avoit autrefois commencé à creuser ce canal (*Voyages, t. II, p. 243*).

CANAL DE LEUCADE. La presqu'île de Leucade, située dans la mer d'Ionie, sur la côte d'Acarnanie, avoit, selon Plin., 87 milles de circuit. Elle étoit célèbre par le rocher d'où se précipitoient dans la mer les amans malheureux, pour recouvrer, en cessant d'aimer, la tranquillité qu'ils avoient perdue. Cette presqu'île de Leucade étoit jointe au continent, comme on le voit dans Homère (*Odyssée li 376*); mais elle devint une île après qu'une Colonie de Corinthiens, envoyée par Cypselus & Gargafus, tyrans de Corinthe, s'en vint s'établir sur la côte d'Acarnanie, & eût coupé l'isthme qui joignoit le territoire de Leucade au continent (*Strabon, lib. x, p. 311, 312. Mém. de l'Acad. des Inscriptions, t. VII, p. 250*). Cependant Plin. semble faire entendre qu'elle avoit été séparée de la terre ferme par un coup de mer (*l. II, c. 92*). Mais ailleurs il adopte le sentiment général des historiens & des géographes, qui attribuent cette séparation au travail des hommes (*l. IV, c. 3*).

Thucydide (*l. III*) nous apprend qu'elle étoit encore une presqu'île de son temps. On suppose d'un autre passage du même auteur, que la ville appelée Leucas étoit située dans l'isthme. Tite-Live est un des écrivains qui ait donné le plus grand détail sur Leucade, & le canal qu'on y avoit creusé. *Leucadia nunc insula, & vadoso ferto, quod passum mare est, ab Acarnania divisum, cum peninsula erat, occidentis regione atque faucibus cœrens Acarnania. Quingentos ferme passus longa fœces erant; lata haud amplius centum & viginti. In his angustis Leucas posita est, olli applicata verso in orientem & Acarnaniam. Ima urbis plana sunt, jacentia ad mare, quo Leucadia ab Acarnania dividitur. L. XXXIII, c. 17.*

Scymnus de Chio, dans la description qu'il en donne (*in Periegesi*) en parlant de l'Acarnanie

& de la ville de Leucas bâtie par les Corinthiens, la mer déjà au nombre des îles.

Ce furent eux en effet qui firent une île de ce pays, en coupant l'isthme qui formoit la presqu'île, dit Strabon (*l. x, p. 311*). Ils transportèrent près du canal qu'ils creusèrent, la ville de Néricos, qui étoit à l'autre bout de l'île sur le bord de la mer, & donnerent à cette nouvelle ville le nom de Leucade, qui étoit celui de la petite contrée, & qui lui fut consacré lorsqu'on en fit une île. Dodwel (*de Periopl. Scylac. atate, p. 53*) croit que cet isthme fut coupé lorsque les Romains séquestrent de la juridiction de l'Acarnanie, le pays de Leucade, l'an de Rome, selon Varron, 587. Persée fut vaincu par les Romains, malgré les Acarnaniens qui soutenoient ce prince; il convenoit alors aux habitants de la presqu'île qui venoient d'être détachés des Acarnaniens, de se retrancher par ce fossé contre leurs anciens maîtres. Mais il est plus naturel de croire ce que dit Strabon, que ce furent les Corinthiens envoyés par Cypselus qui en firent une île. Quoiqu'il en soit, Ovide dit aussi qu'après avoir été jointe au continent, elle étoit de son temps baignée de la mer.

*Leucada continum voveres habuere coloni,
Nunc frata circumstant.*

Métam. xv, 289.

Florin, en parlant de Leucade, dit : *Leucas insula qua aliter erat Leucadia* (*l. IV, c. 11*). Selon Plin., elle fut détachée du continent par les habitants, & il y avoit un lieu sur le bord du canal qu'on avoit creusé, qui en avoit été appelé Dioryctos : *Excipit Leucadium litus promontorium Leucater; dein sinus ac Leucadia ipsa peninsula quendam Neritis appellata, opere accluarum abscissa a continenti, ac reddita ventorum flatu cœperunt arena accumulanti, qui locus vocatur Dioryctos stadiorum longitudinis trinum* (Plin. IV, 1). Les sables que le vent portoit dans ce canal, en rendirent la navigation difficile, & l'on fut obligé, au rapport d'Arrian, d'y enfoncer des pieux pour diriger la route des vaisseaux.

Quoique le canal fût devenu plus étroit par les sables, cependant il ne fut pas comblé, comme le dit Plin., ou bien il a été recréusé dans la suite; car il est encore navigable, comme nous l'apprenons de Wheler (*t. I, p. 62*). Les Grecs, dit-il, appellent encore Leucada l'ancienne île de Leucade, car ils n'appellent proprement Sainte Maure que la forteresse, à cause d'un couvent da ce nom qui étoit là du temps des Vénitiens. Nous fûmes obligés, à cause du mauvais temps, de toucher à un port de cette île appelé *Climeno*, qui est le meilleur de tous, ayant bon fond. De là il nous prit envie d'aller voir la forteresse, & nous prîmes pour cet effet une barque appelée Monoxylon. Nous voyageâmes quatre ou cinq heures dans un canal étroit qui la sépare de la terre

ferme. Strabon dit qu'elle y a été autrefois attachée, & que l'on creusa ce détroit pour la séparer; ce qui est assez vraisemblable, car à l'endroit le plus étroit il n'y a pas plus de cinquante pas de trajet, & trois ou quatre pieds d'eau seulement par-tout. C'étoit en cet endroit le plus étroit qu'étoit la ville de Leucade, située sur une éminence à une demi-lieue de la mer, & dont on voit encore quelques restes: le port étoit presque tout le canal, sur-tout dans les lieux où il y avoit assez d'eau. Orellius & Ferrari se trompent, comme Wheler, quand ils croient que Sainte Maure est encore dans la même place que cette ville; ils n'ont pas été sur les lieux pour voir que Sainte Maure est trois milles au delà dans le milieu du canal, large d'une lieue en cet endroit. La forteresse est bonne & flanquée de quelques bastions; mais ce qui la rend considérable, c'est qu'on ne peut y aller ni par terre ni par mer, que dans ces monoxyles ou petits bateaux qui ne prennent pas plus d'un pied d'eau. Elle est séparée, par un fossé de trente ou quarante pieds, de deux autres petites îles qui sont comme les faux-bourgs de la forteresse, & qui sont habitées par des Turcs & par des Grecs.

(L'île de Sainte Maure appartient de très-long-temps aux Vénitiens, & tous ses habitants sont Grecs. Voyez Büsching, T. XXIII, édit. 1778.)

Si ce canal fut jamais navigable pour de grands vaisseaux, ce ne fut que peu de temps après qu'il eut été creusé; car il paroît, par le témoignage de Plin, qu'il étoit exposé à être rempli par les sables que le vent y apportoit; & Wheler nous apprend que de son temps, il n'y avoit pas plus de trois ou quatre pieds d'eau.

CANAUX DU PÔ. Quoique l'Italie fût coupée en tout sens par un grand nombre de fleuves & de rivières, ce pays nous fournit néanmoins beaucoup de canaux artificiels; ceux que l'on creusa, par exemple, aux environs du Pô, avoient la plupart le même objet que ceux qui étoient tirés dans la partie du Delta en Égypte.

Le Pô prend sa source au mont Véfule, une des plus hautes montagnes des Alpes. Suivant la description de Plin, ses eaux s'augmentent considérablement vers la cunicule par la fonte des neiges, & après avoir reçu dans l'espace de son cours environ trente rivières, il se rend dans la mer Adriatique. Il étoit profond & rapide à cause de la force de ses eaux, quoiqu'on l'eût affaibli par plusieurs dérivations entre Ravenne & Alimunt; & comme à l'endroit de son embouchure il se répandoit fort en large par sept bouches différentes, on appeloit cet endroit les Sept-Mers.

Il paroît qu'originellement le Pô ne se rendoit dans la mer que par deux branches, qui, au rapport de Polybe, étoient celles que l'on appeloit Padua & Olana. Le fleuve couloit dans un seul lit, jusqu'aux pays des peuples nommés Triga-

seaux remontoient le fleuve par la branche nommée Olana, jusqu'à deux cents cinquante milles (Polybe, l. 11) des autres branches; plusieurs ont pu se former naturellement, & quelques-unes ont été formées de mains d'hommes: Plin nous en donne le nombre (l. 11, c. 16). Après le canal qui conduisoit à Ravenne, il place l'embouchure nommée Vetreus, qui, dit-il, avoit la capacité d'un port, & par laquelle l'empereur Claude entra dans la ville d'Adria après son expédition dans la Grande-Bretagne. *Proximum inde ostium magnitudinem portus habet, qui Vetreus dicitur, quo Claudius Caesar e Britannia triumphans, praegrandi illa domo verius quam nave intravit Adriam.* Il nomme la bouche suivante Caprasia, ensuite celle de Sagis, puis celle de Volans, qui s'appeloit Olana auparavant. Ce sont les Étrusques, ajoute-t-il, qui ont creusé ces canaux, depuis la branche que l'on nomme Sagis (inclusivement), & qui, pour diminuer la rapidité du fleuve, en ont fait des dérivations au milieu des marais voisins. Ainsi le témoignage de Plin, justifie le passage de Polybe; car si l'on excepte les canaux creusés, selon le premier, par les Étrusques il ne restera plus de branches naturelles du Pô que celles que lui donne Polybe, c'est-à-dire, Padua, qui est la Padusa de Plin, & Volans ou Olana. Mais, outre cela, on avoit tiré du Pô, au dessus de l'endroit où il se divise en deux branches, un grand canal nommé Fossa Philistina, & qui se séparoit en deux autres canaux par lesquels il étoit conduit dans la mer. Celui qui étoit le plus au nord s'appeloit Fossionis Philistina, & le plus méridional étoit connu sous le nom de Fossa Carbonaria. L'Athesis & le Tagisennus se joignoient encore, selon Plin, à ces deux canaux, & formoient le port voisin nommé Brundulus; de même que les deux fleuves appelés Medoacus major & Medoacus minor, formoient, avec le canal nommé Fossa Clodia, le port d'Édron. Le Pô communiquoit, suivant Plin, avec tous ces fleuves & canaux, par lesquels il se déchargeoit & formoit une figure à peu près semblable au Delta du Nil.

La dernière branche dérivée du Pô par un canal, étoit donc celle que l'on appeloit Fossionis Philistina, laquelle étoit jointe au fleuve Tartarus (qui étoit lui-même à l'Athesis), se rendoit dans la mer par la même embouchure: ce qui a fait appeler indistinctement le Tartaro Fossionis Philistina, parce que ce canal y aboutissoit. L'embouchure appartenoit cependant véritablement au Tartaro.

Le canal nommé par Plin Fossa Clodia, qui formoit avec le Medoacus minor le port d'Édron, étoit réellement cette branche qui partoit du Medoacus minor, & qui, après avoir traversé les marais, se rendoit auprès d'un lieu fameux, qui en tiroit anciennement son nom, & qui semble l'avoir retenu jusqu'à présent, puisqu'on l'appelle Chiozza (Chiozza, Italia Antiqua). Il y avoit encore,

suivant Clavier, un canal nommé *Fossa Neroniana*, qui étoit tiré de la branche du Pô appelée *Volana*, jusqu'au canal ou *Fossa Carbonaria*, & qui est encore navigable depuis *Hadrianum*, aujourd'hui *Arriano*, jusqu'au village connu maintenant sous le nom de *Porta di Goro*, à l'embouchure du bras appelé Pô di *Arriano* ou Pô di *Goro*, qui a environ 12 milles de long depuis le grand Pô jusqu'à la mer : ce canal est marqué dans la belle carte d'Anville. *Italia antiqua*, 1764. (Sa Géographie ancienne abrégée 1769, grand in-folio.)

CANAL D'AUGUSTE À RAVENNE. Le plus célèbre de tous ces canaux, à cause de son auteur & de son utilité, étoit celui que l'on appeloit *Fossa Augusti* (Le Beau, *Hist. du Bas Emp.* tom. vi, p. 389). Selon la description de Ravenne par Jornandes, une branche du Pô, appelée *Fossé d'Ascon*, baignoit les murailles de Ravenne, du côté du septentrion ; & l'empereur Auguste avoit encore fait tirer du même fleuve un canal profond, qui circuloit jusqu'à la mer du côté du midi, & dont une branche traversoit la ville. Pour arriver du côté de la terre, il n'y avoit qu'une chassée étroite à travers des marais. Mais Clavier trouve la description de Jornandes très-défectueuse : il prétend que le Pô n'entroit point dans Ravenne au midi de cette ville ; que le fossé d'Ascon existoit d'abord, & étoit tiré du Pô jusqu'à Ravenne ; qu'Auguste ayant ensuite établi, à quatre milles de cette ville, une station pour une flotte, qui donna à ce lieu le nom de *Cleffis*, cet empereur fit creuser un nouveau canal, qui parloit de ce fossé d'Ascon, passoit par la ville de Ravenne & le fleuve *Bedesio*, & alloit porter la quantité d'eau nécessaire pour l'usage du port où Auguste avoit établi sa flotte. Par la suite, le fossé d'Ascon étant joint au nouveau canal, l'un & l'autre ne furent plus regardés que comme un seul & même canal, qui porta le nom de *Fossa Augusta* (*Italia antiq.* t. 1, pag. 398). D'Anville le place 13 milles au nord de Ravenne, depuis la branche du Pô appelée *Padusa*, jusqu'à la mer.

Il n'est pas étonnant que la partie par laquelle le Pô se déchargeoit dans la mer, fut surnommée les *Sept-Mers* ; car tout ce pays, & principalement la plaine de la Vénétie, n'étoit qu'un marais, souvent submergé par la mer. C'est pourquoi Strabon (*l. v, p. 212*), dit qu'on avoit été obligé d'y faire des travaux considérables pour arrêter les inondations, comme dans la basse Égypte ; qu'il avoit fallu faucher les terres & creuser des canaux, dont les uns servoient à l'agriculture, & les autres à la navigation : on est encore actuellement dans le même embarras du côté de Ferrare & de Padoue.

CANAL DE PARME ET DE PLAISANCE. Les marais de cette plaine aquatique s'étendoient jusque fort loin dans la Gaule Cispadane. On voit dans l'Histoire Romaine les peines que l'armée d'Ann-

bal y essaya pour aller en Étrurie ; & l'on fait que ce grand capitaine y perdit lui-même un œil (*Strab. p. 217*). Ces marais étoient formés par les inondations du Pô que canotoit la Trébie, & les autres rivières qui se déchargeoient dans ce fleuve. *Emilius Scaurus* les dessécha 175 ans avant Jésus-Christ, en tirant des canaux navigables depuis Plaisance jusqu'à Parme : il paroit au moins très-sûr qu'il y avoit un principal canal navigable qui, partant de Plaisance, alloit se rendre à Parme, en traversant les rivières qu'il rencontroit sur son chemin, & il servoit beaucoup aux habitants qui demeuroient entre ces deux villes, pour la navigation & le transport de leurs denrées. *Emilius Scaurus* dont il s'agit, fut consul avec M. *Cocilius Metellus*, l'an 638 de Rome, 72 ans après le consulat de C. *Flaminius Nepos* & de M. *Emilius Lepidus*, qui avoit fait construire la voie *Emilienne* depuis Plaisance jusqu'à la ville d'*Ariminum*, précisément auprès de l'endroit où *Emilius Scaurus* fit creuser depuis le canal qui porta aussi son nom. (*Liv. Liv. lib. xxxviii.*)

CANAL DE PAPIRIUS. C'étoit la coutume des anciens, & sur-tout des Romains, d'établir des bourgades sur le bord des canaux qu'ils faisoient creuser, & même d'y bâtir quelquefois des villes. Nous en avons des exemples dans le lien nommé *Fos* en Provence, près des vestiges du canal de *Marius* ; dans celui appelé *Chiorza* de l'ancienne *Fossa Claudia*, dont nous avons parlé, & dans plusieurs autres. Ainsi, quand on trouve dans un auteur ou sur quelque itinéraire un lien nommé *Fossa* ou *Fossa*, il y a beaucoup d'apparence, il est même presque sûr qu'il y avoit eu quelque canal pratiqué aux environs, quand même il n'en apparoitroit aucun vestige. C'est pourquoi M. le Blond met dans cette classe le lieu nommé *Fossa Papyriana* dans la Ligurie, entre le port de *Lune* & le bois sacré de la déesse *Feronia*, à 15 milles du rivage de la mer. Quoiqu'il n'y eût qu'un seul canal dans ce endroit, les auteurs en parlent comme s'il y en avoit eu plusieurs. On en a des preuves dans le canal de *Drofus*, & dans plusieurs autres. C'est aussi que le lien nommé par *Prolemée* & par d'autres *Fossa Papyriana*, est cité dans l'itinéraire d'*Aurélien* sous le nom de *Fossa Papyriana*. Ce canal avoit été fait vraisemblablement pour dessécher les campagnes voisines qui étoient marécageuses, comme elles le sont encore aujourd'hui.

CANEAUX D'ÉTRURIE. Sous le règne de *Tibère* & le consulat de *Drusus César* & de C. *Norbanus Flaccus*, on forma le projet de joindre le *Clanis* à l'*Arno*, pour garantir Rome des inondations du *Tibre* dans lequel tomboit le *Clanis* (*Tac. ann.* 1). Mais les *Florentins*, ainsi que les villes municipales & les colonies des environs ; envoyèrent des députés à l'empereur pour le prier de ne point détourner par un canal le cours du *Clanis*, parce que cela leur causeroit un

grand dommage. En effet, ajoute Tacite, soit que l'on eût égard à leurs prières, soit par la difficulté de l'exécution, soit en un mot par quelque autre cause, il parait que le sentiment de Pison prévalut, & l'on n'y toucha point. Cependant cette communication eut lieu par la suite; car la plus grande partie des eaux du *Clanis* se déchargeait, avec les rivières qu'il reçoit, dans un lac ou dans des marais que les habitants nomment aujourd'hui le *Chiane*; le reste de ses eaux avec celles de ces marais se rendait dans l'*Arno*, près d'*Arretium*, ou *Arrezzo*.

Malgré les oppositions des habitants à ce projet de jonction, il semble qu'en établissant par-là une correspondance entre l'*Étrurie*, l'*Ombrie* & le *Latium*, il ne pouvoit en résulter qu'un avantage réel pour tous ces peuples. Strabon, en parlant des lacs qui étoient dans ces contrées de l'Italie, dit qu'ils contribuoient à la fertilité du sol, qu'ils servoient à la navigation, qu'ils produisoient beaucoup de poissons & des oiseaux sauvages, & que les rivières qui sortoient de ces lacs pour se rendre dans le *Tibre*, étoient très-utiles pour porter à Rome toutes sortes de denrées (Strabon, l. v, p. 226). Tels étoient le lac *Ciminius*, celui des *Volturniens*, celui qui étoit près de *Clanum*, le lac *Sabinus*, & enfin le lac de *Trasymène*. Si ces lacs étoient si utiles, celui qui étoit près de *Clanum* devoit l'être encore plus, lorsque les eaux du *Clanis* passant au milieu, auroient établi une correspondance entre l'*Arno* & le *Tibre*, & par conséquent entre tous les pays arrosés par ces deux fleuves.

CANAL DE *CLANIVS*. On peut appliquer à un lieu distant de Rome cinq milles, & qui se nomme *Fossa Clania*, ce que l'on vient de voir sur celui de *Ligurie*, appelé *Fossa Papyriana* (813): il y avoit autrefois un canal en cet endroit, il aura été comblé, comme bien d'autres canaux; & le bourg ou village bâti sur ce canal en aura retenu le nom. Tite-Live (lib. v) dit qu'il avoit été ainsi appelé de *Clodius*, chef des *Albanais*, qui en étoit l'auteur; mais que, par le laps de temps, le canal avoit disparu, & même qu'on en avoit oublié le nom. Cependant Denis d'Halicarnasse, qui, au lieu de *Clania*, écrit *Celia*, *Kelia*, dit que de son temps ce nom subsistoit encore. Ce canal étoit près de la voie *Appienne*, vers le lieu qu'on appelle aujourd'hui *Casal Risondo*. Le champ des *Horaces* étoit situé entre la cinquième pierre milliaire & ce canal. Plutarque en parle aussi dans la vie de *Coriolan*, eu disant que *Coriolan* campa près du canal nommé *Fossa Clania*; l'on voit encore dans ce passage, que cet auteur a mis au pluriel le nom du canal, qui est cité par d'autres auteurs au singulier.

CANAL DE *TRAJAN*. Pour préserver Rome des inondations qui lui étoient si funestes, Trajan fit creuser le canal qui porta son nom. Il commençait au dessous de *Ponte Molle*, & passait par les champs du *Vatican*, dans l'endroit qu'on a

depuis appelé *Strada della valle dell'inferno*. Plin. le jeune parle de ce canal dans ses Lettres, VIII, 27.

LE CANAL DES MARAIS PONTINS fut dans ce genre un des ouvrages les plus importants de l'Italie; il conduisoit du *Forum Apii* à travers les marais *Pontins*, jusque près de *Terracine*; il avoit le double avantage de dessécher ces marais, & de servir en même temps à la navigation. Le nom des marais *Pontins* ou *Pompains* venoit de la ville *Pometia* selon *Plin*, ou de celle de *Pontina* suivant *Festus*. Le terrain occupé depuis par ces marais contenoit autrefois plusieurs villes, depuis le fleuve *Astura* jusqu'à *Terracine*; ils étoient formés principalement par l'*Ufesus* & l'*Amasenus*; les vapeurs meurtrières qu'ils exhaloient & les autres incommodités de leur voisinage, durent nécessairement occasionner la ruine de ces villes, & faire désertir toute cette contrée. En les desséchant, on rendoit à l'air sa première salubrité; on mettoit en valeur un grand espace de terrain, inutile, & le canal qu'il falloit creuser à ce dessein, devoit servir à transporter des marchandises, & des voyageurs. Il n'est pas bien sûr qu'*Appius* ait travaillé à dessécher ces marais, quand il fit construire ce beau chemin qui porte son nom, & dont il subsiste de nos jours des restes précieux. Mais ce pays étant très-sujet à des inondations, il a pu arriver que les marais soient revenus depuis dans le premier état. En effet, la République connoissant les grands avantages qui résulteroient de leur desséchement, chargea le consul *Céthégus*, à qui cette province étoit échue, de les dessécher, & il en fit un territoire fertile (Plin, l. iv, c. 4): ce fut 162 ans avant Jésus-Christ, sous le consulat de M. *Cornelius Céthégus* & de L. *Quintus Gallus*. Ce travail devint inutile, soit par la négligence & le défaut d'entretien, soit par la nature du lieu; car César se proposoit d'en faire de nouveau une campagne qui fût propre à l'agriculture, & qui fût en état de nourrir plusieurs milliers d'habitants. Plutarque & *Suetone*, dans la vie de ce prince, disent la même chose, & *Dion* fait entendre qu'il envia d'y construire une chaussée; mais les affaires de ce grand homme arrêtoient les projets utiles qu'il méditoit. Enfin, sous *Auguste*, on tira un long canal à peu près parallèle à la voie *Appienne*, & peu éloigné de cette route (Strabon, l. v): ce canal étoit rempli des eaux des marais & des rivières voisines. On s'y embarquoit le soir, on en sortoit le matin pour continuer son chemin par la voie *Appienne*; & les bateaux qui servoient au transport, étoient tirés le jour par des mulets. *Lucain* en parle dans son troisième livre:

Et quæ Pomptinæ via dividit unda paludes.

Et Horace à décrit sa navigation sur ce canal dans son voyage de *Brindisi*:

Egressum magna me excepit Aricia Roma, &c.
L. 1. Sat. 5.

En faisant creuser ce canal, Auguste eut encore l'avantage de procurer le dessèchement des marais Pontins, qui produisirent d'abondantes récoltes. C'est ce qu'Horace a exprimé dans ces vers de l'Art Poétique, vers 65 :

*Sterilifera din palus, apraque remis,
Vicus ubi alit, & grævis sensit aratrum.*

Trajan, qui porta la gloire de l'empire romain plus loin qu'Auguste, fit faire de nouveaux travaux pour assurer le dessèchement des marais Pontins. Il y rétablit la voie publique, & la décora de divers monumens (*Dion l. xxviii, p. 777*). M. l'abbé Broutier en a parlé dans la seconde édition de Tacite (*t. v, p. 387*), & il a rapporté plusieurs inscriptions antiques qui y sont relatives.

Mais ces travaux eurent besoin d'une grande réparation dès la suite ; car environ 400 ans après Trajan, Théodoric, roi des Goths, voulut mettre à profit ce terrain, qui étoit enoete devenu inutile : c'est à cette occasion qu'il écrivit au sénat de Rome, une belle lettre qui se trouve dans Cassiodore (*Var. Epist. ii, 32*). On y voit la peinture des dommages que causoient ces marais & les moyens que ce prince employoit pour le dessèchement. Cette entreprise fut réellement exécutée, comme il paroît par une inscription trouvée à Terracine (*Gruter, p. Cxxi, Corradini*). Ce canal avoit 19 milles, & fut appelé en latin *Dacennovium* (*Procop. Gothic. ver. l. i*) ; mais il fut oblégué depuis.

CANAL DU LAC FUCIN ou CELANO. De même que César s'étoit proposé de dessécher les marais Pontins, il avoit aussi formé le projet de donner une issue au lac Fucin, qui est dans l'Abruzze méridionale, & qui porte aujourd'hui le nom de lac *Celano*, pour mettre en valeur un terrain occupé par les eaux ; mais nous avons déjà vu que la mort fit échouer les grandes entreprises (*Suet. in Caf. c. 44*). Les habitants voisins de ce lac sollicitèrent fortement Auguste pour exécuter ce projet ; mais il ne leur accorda point leur demande. Pline (*lib. 36, c. 15*) nous apprend que l'empereur Claude entreprit cet ouvrage & y employa trente mille hommes qu'il fit travailler pendant onze années consécutives (*Tac. ann. xi, 57*). Il se recoutra en effet beaucoup d'obstacles, & il fallut percer des montagnes l'espace d'une grande lieue. Claude avoit donné l'inspection de cet ouvrage à Narcisse, son affranchi. Si nous en croyons Dion (*l. x*), son projet étoit non seulement de rendre le pays propre à l'agriculture, mais aussi de faciliter la navigation du Tibre en y faisant entrer les eaux du lac Fucin ; Cluvier (*Italie antiq.*) qui rapporte ce

passage de Dion, dit qu'il ne conceit pas où l'empereur aura pu conduire les eaux du lac à travers tant de montagnes jusqu'au Tibre. C'est pourquoi il croit que l'historien a pris le change, & qu'au lieu du Liris dont la source étoit voisine, il aura écrit le Tibre. Les raisons sur lesquelles il appuie, sont que Dion ajoute que les efforts de l'empereur & ses grandes dépenses furent inutiles ; qu'il étoit cependant vrai que l'ouvrage avoit été achevé, comme il est prouvé par le témoignage de Suetone (*in Claud. c. 10*), & par Dion, qui dans le même livre, entre dans de grands détails sur un lac que Claude avoit conduit à la mer, mais qu'il ne nomme pas. Si cependant on avoit voulu absolument conduire dans le Tibre les eaux du lac Fucin, il y auroit eu un moyen en creusant un canal du lac à la source de l'Aulno, qui se rend dans le Tibre au dessus de Rome, &c. qui n'est pas beaucoup plus éloigné du lac que le Liris. Mais Tacite ne permet pas de douter de l'endroit où l'on creusa le canal, ni du fleuve dans lequel il se rendoit ; voici ses paroles : *Sub idem tempus inter lacum Fucinum amnemque Liridem petrupto monte, quo magnificentia operis a pluribus viseretur, lacu in ipso, navale prodium adornatur.* Aon. xii, 56.

L'ouvrage fut réellement achevé en l'an 52 ; & avant qu'on ouvrît l'embochure du canal pour donner passage aux eaux du lac, l'empereur y fit donner un combat naval par dix-neuf mille hommes condamnés à mort, lesquels montoient cent vaisseaux (*Tac. id. Suet. Claud. c. 32. Dion. l. xx*). Pour rehausser l'éclat de cette fête, Claude y assista lui-même avec Néron, l'un & l'autre en habit militaire. Agrippine s'y trouva aussi ; elle étoit placée auprès de l'empereur, & parée avec beaucoup de magnificence. On fit ensuite combattre des gladiateurs sur des ponts construits sur le canal, & l'on avoit préparé un grand festin près de l'endroit où on devoit l'ouvrir.

Mais quand on vint à donner l'issue aux eaux, elles s'écoulerent d'abord avec tant de rapidité, qu'elles firent écrouler une partie des bords, & qu'elles ébranlèrent la terre beaucoup plus loin. Les assistants en furent fort effrayés, & Claude courut risque d'y être noyé. Agrippine reprocha à Narcisse d'avoir épargné la dépense ; Narcisse, de son côté, dit des choses fort dures à l'impératrice. Il est probable que l'affranchi avoit des torts ; car Dion dit qu'on l'accusa d'avoir laissé tomber exprés les eaux avec tant d'impétuosité, afin de couvrir une faute qu'il avoit faite ; mais Dion ne dit point qu'elle étoit cette faute. Nous apprenons seulement de Tacite que l'ouvrage fut mal conduit, & que le lit du canal n'étoit pas assez profond pour que les eaux du milieu de ce lac pussent s'y écouler, & il fallut recommencer de nouveaux ouvrages. Ces travaux furent abandonnés sous l'empire de Néron (*Plin. l. xxxv, c. 15*). Un prince, qui n'avoit que les idées d'une folle vanité, porta envie à la gloire que son

son prédécesseur avoit acquise par des travaux utiles.

Trajan fit travailler aux terres voisines de ce lac. Spartien nous apprend qu'Hadrien le dessécha. Malgré tous ces travaux, l'ancien lac Fucin subsiste encore aujourd'hui.

CANAL DU LAC AVERNE. Si ce fut la jalousie qui porta Néron à laisser périr l'ouvrage de son prédécesseur, on peut dire que sa vanité seule lui en fit entreprendre un autre à peu près semblable par rapport au lac d'Averne environ l'an 64. Ce lac, dont Homère (dans le 21. Livre de l'Odyssée) & Virgile nous racontent tant de prodiges, étoit situé à l'extrémité de la Campanie, dans les pays qu'Homère dit avoir appartenu aux Cimmériens, pays qui; par les feux souterrains qu'il contenoit, a donné lieu à toutes les fictions des anciens sur les prétendus oracles qui s'y rendoient, & sur l'enfer qu'ils disoient être placé dans ses environs. Le lac d'Averne étoit de toute part environné de hautes montagnes, excepté dans l'endroit où il se rendoit dans la mer par le lac Lucrin. Néron, qui avoit fait, il n'y avoit pas long-temps, des tentatives inutiles pour couper l'isthme de Corinthe, entreprit de tirer de ce lac un canal navigable, de 160 milles romains, lequel devoit être assez large pour que deux trièbres pussent y passer de front. La longueur du chemin auroit été considérable, & auroit exigé des travaux immenses: la nature du pays ne s'opposoit pas moins à ce dessein, que les rochers de l'Achaïe n'avoient mis d'obstacles dans l'isthme de Corinthe. Si cette entreprise eût réussi, elle auroit servi à éviter les fréquents naufrages du cap Misène. Il en étoit arrivé cette année là un assez considérable, parce que les pilotes, avoient mieux aimé s'exposer aux vents contraires, que de ne pas arriver au jour que Néron leur avoit prescrit. D'ailleurs le pays où le lac d'Averne est situé, est un des plus riants de l'Italie; les jardins, les maisons de campagne, les châteaux, les villes, les ports, les bains, &c. y réunissoient tout le luxe & la magnificence des Romains, & en avoient fait un séjour de délices: Pompée avoit bâti un port près du même lac d'Averne; César avoit construit sur une montagne voisine une maison qui avoit vue d'un côté sur le golfe de Bales, & de l'autre sur celui de Misène. Auguste avoit fait, près de Misène, un port qui passoit pour une merveille; Agrippa avoit découpé le pays en abattoirs des forêts, & les lauriers que l'on y planta y croissoient mieux que dans aucune autre contrée. Enfin c'étoit-là que les empereurs, après s'être rassasiés de plaisirs à la ville, venoient chercher de nouvelles espèces de voluptés: Néron vouloit renchérir sur tout cela, par un canal qui l'auroit transporté de Rome jusque dans ce séjour échanté. Il fit donc venir des ingénieurs, & rassembla de tous côtés des ouvriers; il fit même sortir de leurs prisons tous les criminels pour servir sa vanité; mais il effuya encore la honte qui

Antiquités, Tome I.

est ordinairement attachée aux projets inconfidés. (Suetone, Plin, Tacite, Tillemont dans *Néron*, t. 1, p. 297.)

CANEAUX D'ESPAGNE. On ne fait rien de bien positif sur les canaux d'Espagne; mais on voit dans Strabon que la navigation intérieure y étoit florissante, & même par des canaux. Le commerce illustra beaucoup les Tyriens, les Carthaginois, les Phéniciens & les Espagnols. Ceux-ci étoient invités à s'y adonner par la nature de leur pays. Il n'y avoit guère de province en Espagne qui n'eût des mines d'or, d'argent, ou d'autres métaux; ce qui attira sur leurs côtes d'abord les Phéniciens, ensuite les Grecs, puis les Romains. L'Espagne fournissoit encore beaucoup d'autres marchandises; des vins, des laines, du lin, des étofes, des toiles fines dont on leur attribuoit l'invention, le miel, la cire, la poix, le borax, le vermillon, l'écarlate, le sel fossile, des poissons salés, des saumures excellentes, & une infinité d'autres productions utiles pour les usages de la vie. Tout cela avoit en quelque forte rendu ce pays nécessaire aux autres nations. Et ce qui mettoit le comble à de si grands avantages, c'étoit le nombre des ports commodes qui étoient sur les côtes, & des rivières portant bateaux. Mais on voit de plus que, pour la navigation, les Espagnols ne faisoient pas seulement usage des fleuves, ils mettoient encore à profit des espèces de lagunes, ou plutôt des conrans d'eau semblables à des fleuves, lesquels étoient formés par le reflux de la mer. On pouvoit, dit Strabon (l. 11, p. 442), naviguer même avec de grands bateaux jusqu'aux villes situées dans l'intérieur des terres, par le moyen de ces conrans d'eau. La mer formoit d'autant plus aisément ces lagunes, sur-tout depuis le promontoire sacré jusqu'aux colonnes d'Hercule, que toute cette plage maritime est un terrain plat & uni. D'ailleurs la mer, qui, un peu au delà, est étendue sur un bien plus grands espace, se trouve tout-d'un-coup resserrée; & la répercussion qui se fait sentir des côtes des Mauritanie sur celles d'Espagne, fait qu'elle s'y porte avec violence, & qu'elle s'ouvre un passage facile dans les terres, quelquefois jusqu'à huit stades, & rend pour ainsi dire toute cette contrée navigable.

Ces débordemens de la mer, si l'on peut se servir de ce terme, avoient leurs avantages. Les habitants du pays voyant que les lagunes pouvoient être aussi utiles que des fleuves, même pour la navigation, construisirent aux environs de ces lagunes des villes où ils s'établirent. Parmi ces villes, Strabon nomme Asta, Nebrissa, Onoba, Menoba, & il y en avoit plusieurs autres qu'il ne cite point. Ils avoient de plus creusé des canaux dans les terres pour le transport des marchandises, & la facilité du commerce intérieur & extérieur. On ne connoît point d'auteur qui indique le nom de ces canaux, ni qui fixe leur étendue & leur position; il suffit d'en avoir fait mention.

Non

CANAUX DANS LES GAULES. Les Gaules occupèrent aussi l'activité des Romains : il n'y a pas de pays qui ait plus à se louer des bienfaits de la nature : c'est la remarque de Strabon, au commencement du Livre IV. Il admiroit dès-lors combien il étoit facile, dans la partie des Gaules que nous habitons, de transporter des marchandises par la voie des rivières & des grands fleuves qui la traversent. Il faisoit l'éloge de l'heureuse disposition du terrain, qui sembloit inviter les peuples à valner les obstacles qui les séparaient, & à s'assurer, soit en montant, soit en descendant, des chemins toujours praticables (*ibid.* p. 188). Il sembloit indiquer aussi des projets de communication que les Romains n'auroient pas négligés, si les secousses violentes dont leur empire fut presque toujours agité, ne les avoient pas détournés des entreprises utiles.

Le CANAL DE MARIUS fut occasionné par la difficulté des embouchures du Rhône, remplies dès-lors de limon, & qui n'étoient guère praticables pour la navigation (Strabon, p. 183). C'est ce qui détermina ce général à creuser un canal pour faciliter le transport des vivres qu'on lut apportoit par mer pour son armée. (*Plut. in Mario.*) Méla le place entre Marseille & le Rhône (l. 1, c. 5) ; & Plin, entre le Rhône & le lieu nommé *Maritima* (l. iii, c. 4). Ptolémée le met au couchant des bouches du Rhône ; mais il paroît que c'est sans fondement. Il est assez difficile, d'après les témoignages différens de ces auteurs, de fixer la véritable position du canal de Marius ; il faut avoir recours à l'itinéraire maritime, qui marque 16 milles de distance depuis les *Fossa Mariana* jusqu'au Rhône, en suivant la côte d'orient en occident. Or, en revenant d'orient en occident, cette distance conduit précisément sur la côte vis-à-vis du lieu qui conserve le nom de *Fes*, qui, n'étant pas fort désigné, représente assez celui de *Fossa Mariana* qu'il portoit anciennement (Wesseling, in Antonin. Itiner. p. 307). C'est le sentiment de d'Anville, dans la notice de la Gaule ancienne, qui reconnoît à ce caractère l'entrée du canal de Marius. Il présume, d'après un examen très-circonspect du local, que la navigation du canal de Marius, depuis la séparation d'avec le Rhône, pouvoit être d'environ 12 milles ; & il paroît aussi par le même auteur, que cette séparation se faisoit à peu près à 10 milles au dessous de l'*Ostium Massilioticum*.

Marius, pour reconnoître le service important que les Marseillois lui avoient rendu contre les Ambrons, leur abandonna ce canal, qui les enrichit par les droits qu'ils leverent sur les marchandises qui entroient dans le Rhône, & qui en sortoient. Au lieu d'un canal, il pouvoit bien y en avoir deux ; car le plus grand nombre des auteurs disent au pluriel, *Fossa Mariana* & *Fossis Marianis*. Cependant on a déjà vu ci-dessus que ce mot étoit indifféremment au singulier ou au

pluriel. Hardouin (*Nota in Plin. t. i*) & Wesseling pensent qu'il y en avoit deux. Le deroisième *Honoré Bouché*, auteur de l'Histoire de Provence (p. 163) ; qui parle d'une dérivation du Rhône qui avoit encore lieu il n'y a pas plus d'un siècle, & qu'on nomme aujourd'hui le Bras mort. Ce n'est qu'une épece d'étang qui reçoit par en-haut la robine du Radeau, & qui, par en-bas, communique avec l'étang du Galajon. Ce bras du Rhône tendoit d'un côté vers l'étang du Galajon, & s'étendoit de l'autre jusqu'au rivage de Fos : on en trouve les vestiges marqués sur une grande carte manuscrite, dressée en 1750, à l'occasion du canal de Boue, sur une longueur d'environ 9 mille toises. Cette double direction est encore une bonne raison, suivant d'Anville, pour que l'on ait écrit *Canal* au pluriel.

CANAL ENTRE LA SAÔNE ET LA MOËLLE. Un des plus grands projets qui aient jamais été conçus pour la navigation & le commerce de la France, étoit sans doute celui de la jonction de la Méditerranée à l'Océan. Un général romain, campé sur les frontières de Germanie, la quatrieme année de l'empire de Néron, le proposa par un moyen qui n'étoit pas bien difficile dans la pratique. Voici comme ce fait est rapporté dans Tacite.

Deux généraux employés dans la Germanie, ne voulant point laisser amoûir leurs soldats par l'oisiveté, les occupèrent à différens travaux. L'un, nommé Paulinus, acheva une digue commencée 63 ans auparavant par Drusus, pour empêcher le Rhin de se répandre dans les Gaules & L. Verus, l'autre général, forma le louable projet d'unir la Moëlle à la Saône, par conséquent le Rhône au Rhin. Si ce dessein eût été exécuté, il auroit illustré l'empire de Néron. Mais le conseil plein d'envie & de maliginité qui fut donné à Verus par un gouverneur de la Gaule Belgique, lui fit appréhender la jalousie de l'empereur, & empêcha cette grande entreprise. *Vetus Messellum atque Ararim, fossa inter utrumque fossa, connexere parabat, ut copia per mare, dein Rhodano & Arare subvecta, per eam fossam, mox fluvio Messella in Rhenum, exin Oceanum decurrerent ; satisfactumque itinerum difficultatibus, navigabilia inter se Occidentis septentrionisque littora fierent.* (*livid. 2 operti Aelius Gracilius Belgica legatus deterrendo Vetreum ne legiones aliena provincia inferret, studiumque Galliarum afflueret ; formidolosum id Imperatori dicitur, quo plerumque prohibetur conatus hostili* (Ann. xiii, 53.) Peut-être que Verus n'envisoigeoit en cela que l'utilité qui pouvoit en résulter relativement aux circonstances dans lesquelles il se trouvoit, & à son expédition militaire. Mais le commerce en auroit retiré un avantage considérable.

Le confluent du Rhône & de la Saône, dit Huet (*Comm. & Navig. des anciens*), rendit Lyon, quoique située au milieu des Gaules, une ville de très-grand commerce ; il s'étendoit, pour

ainsi dire, de la Méditerranée à l'Océan ; car la source de la Saône étoit si voisine de celle de la Moselle & de la Seine, qu'il étoit aisé de rejoindre par terre les marchandises qu'on avoit fait remonter par ces rivières. Le Rhône en recevoit beaucoup par les fleuves navigables qui s'y joignent, & il les communiquoit non seulement à la Saône, mais encore à la Loire, par les chariots qui les alloient prendre à quelque distance au dessus de son embouchure, la rapidité le rendant difficile à remonter. La Saône, après avoir reçu le Doubs, portoit ses marchandises près de la Moselle, où, ayant été voiturées, elles passaient à Trèves, qui étoit alors une ville puissante, de là dans le Rhin, & ensuite dans l'Océan. Par-là on peut juger de quelle importance il eût été de joindre la Saône à la Moselle, puisqu'une pareille jonction non seulement eût épargné tous les chariots, mais auroit encore établi une bien plus étroite correspondance entre les différents peuples qui auroient eu à naviguer sur toutes ces rivières, & parce que l'on auroit pu faire le commerce des deux mers.

Le canal de DRUSUS fut pareillement dans des vues toutes guerrières : Drusus, père de Germanicus & frère de Tibère, fit creuser ce canal 22 ans avant l'ère vulgaire, pour joindre le Rhin à la rivière d'Issel, & la rendre navigable jusqu'à l'Océan septentrional. Drusus n'avoit en vue que de transporter plus aisément des troupes ou des vivres pour son armée. M. le Blond croit que ce canal commençoit par Arnheim, passait à Leyde, & de là tombait dans l'Océan : mais le sentiment le plus accrédité, est qu'il alloit depuis Arnheim jusqu'à Doornbourg, ou depuis le Rhin jusqu'à l'Issel. L'île des Bataves étoit formée par les deux bras du Rhin, l'un qu'on nommoit le Vahal qui va se joindre à la Meuse, & l'autre qu'on appelloit simplement le Rhin ; c'est de ce bras du Rhin que Drusus fit tirer un canal dans la longueur d'environ onze mille pas, qui faisoit la jonction du Rhin avec la rivière de Sala, maintenant l'Issel. Tacite (*Annal.* II, 8) nomme ce canal, *Fossa Drusiana*, ou le canal de Drusus ; & dans le cinquième livre de son histoire il l'appelle *Flumen Nabatis*, c'est-à-dire, le nouveau Vahal (*Hist.* V, 26). Ce canal subsiste encore ; il conduit les eaux du Rhin dans le Zuiderzee.

Le canal de CORBULON, *Fossa Corbulonis*, fut dressé l'an 47 de l'ère vulgaire, pour empêcher les inondations que la violence de la mer causoit souvent sur les bords de la Meuse & du Rhin. Domitius Corbulon, un des plus habiles généraux de l'empire romain, ne pouvoit manquer d'occuper ses soldats à des choses utiles : ut miles otium exueret, inter Mosam Rhenumque reitum & viginti millium spatio fossam perduxit Corbulon, que incerta Oceani retinebant. Tac. Ann. XI, 20. Dion Cassius en parle de même : *antequam pax esset, eorum opera fossam a Rheno ad*

Mosam perduxit longam ad millia passuum xxi, ne duo fluvii effluente Oceano resistentes stagnarent. L'interprète de Dion a réduit en milles les 170 stades de l'auteur (*l. ix, p. 686*).

Ce canal de vingt-trois milles, chacun de 757 toises, ou de 17411 toises, commençoit au Rhin, près de Leyde, & alloit en ligne courbe se rendre à la Meuse vis-à-vis de Gurtliet : Dion compte peut être la longueur du canal en ligne droite ; c'est pourquoi il ne lui donne que 170 stades. Plusieurs auteurs regardent cet ouvrage de Corbulon, comme étant le canal qui subsiste aujourd'hui entre Leyde de Maesland ; mais ce canal est nouveau : les annales & Hollande en marquent la date & l'auteur.

CANAL DU LEK. Le Lek ou Leek n'est pas, comme quelques-uns l'ont cru, *Fossa Corbulonis*, l'ouvrage de Corbulon ; ce fut Claudius Civilis, ce fameux chef des Bataves, qui, pour se défendre contre les Romains l'an 70 de l'ère vulgaire, & craignant d'être resserré par Cerialis, voulut mettre le Rhin entre deux, & rompit la digue que Drusus avoit autrefois élevée. Civilis ditait *molem a Druso Germanico factam, Rhenumque prono alveo in Galliam ruentem, disjunctis quæ morabantur effudit* (Tac. Hist. V, 19). Ce fut à l'endroit où est aujourd'hui la petite ville de Wyc-te-duerfede ; par ce moyen Civilis versa les eaux du Rhin sur les terres de la Gaule, & s'en fit une barrière contre les Romains ; c'est ce qui forma le Lek, qui alla se joindre à la Meuse par l'endroit, où est Vlaardinghe : ses embouchures se sont élargies & confondues depuis, par les attentemens & les inondations, & sur-tout par les travaux d'une nation aussi industrieuse.

CANAL DE MÉROUVÉ. Le Lek occasionné par Civilis, seroit toujours resté peu considérable, si Mérové, roi des Francs, second successeur de Pharamond, n'avoit joint la Meuse à son lit, en creusant un canal de Dordrecht à Krimpen : ce canal a pris le nom de Merwe, *fossa Merovi*, & fait couler les eaux de la Meuse à Rotterdam. Outre la tradition, & l'interprétation de ce nom *fossa Merovi*, qui donne lieu de croire que Mérové fit ce canal, on voit encore dans la petite ville d'Invléet, dans l'île de Voorn, une tour qu'on dit avoir fait partie du palais de ce Roi : elle est extrêmement dégradée ; mais ce qui reste des murs est si solide qu'on ne peut en détacher aucune partie. Cette maison servit de retraite à Marie de Médicis, comme on le voit par une inscription qui est sur la porte. Il existe encore près de Dordrecht, un reste de château qui porte le nom de Méruve.

Le canal d'Orthon alloit de Gand vers la mer : il appartient plus aux canaux modernes, qu'aux anciens.

Mais nous pouvons mettre au rang des canaux anciens, l'entreprise de Charlemagne : ce prince étant en Franconie en 787, entreprit de joindre l'Océan avec le Pont-Euxin, ou le Rhin avec le

Nnn ij

Danube, par le moyen de leurs affluents pris entre Nuremberg & Ingolstadt. Le Danube reçoit près de Ratisbone une rivière qui prend sa source du côté de Rotenbourg, en Franconie, appelée dans le pays l'Altmuhl, dans nos Auteurs, halomone, alcmoua, alcomonum, alcomonia, alemona; en latin, *altmuna*, ou *alemannus*. D'un autre côté, le Rednitz, Radence, Radentia, Raschata, après avoir passé Ailingen & Schwabach, & près de Nuremberg, se jette dans le Mein, près de Bamberg: le Mein tombe dans le Rhin, près de Maience. Le Rednitz prend sa source du côté de Weissenbourg, dans l'évêché d'Aichsfete; or il n'y a pas six mille toises entre l'Altmuhl & le Rednitz, ce qui invitoit Charlemagne à en faire la réunion. Charlemagne y employa l'été & une partie de l'automne 783, avec une multitude de travailleurs; on avoit déjà creusé une lieue de canal, lorsque les pluies suspendirent le travail; & bientôt l'invasion des Sarasins, & la réunion des Saxons avec les Normands, obligèrent l'Empereur à porter ses troupes dans d'autres provinces. On voit encore des vestiges de ce canal auprès de Detteneheim, dans le comté de Pappenheim, trois mille toises au nord de cette ville, deux mille & demi au sud-ouest de Wessleimbourg, ville impériale, près de laquelle commence le Rednitz, & vers le village de Graben (qui signifie fossé), à 49° de latitude & 29° de longitude: on y trouve des excavations de 300 pieds de large, & 100 pieds de profondeur. Scalliger parle de ce canal dans ses Opusculs, p. 545: "Je m'étonne, dit-il, que nul Empereur de Germanie n'ait voulu de nouveau reprendre les terres de Charlemagne, y ayant si peu d'intervalle entre les deux rivières".

CANAL D'ANGLETERRE. L'Angleterre, ce royaume devenu par la suite si célèbre, n'est guère connu de l'Histoire avant l'époque de la conquête des Romains: on pouvoit regarder alors comme un bonheur pour des peuples barbares, d'avoir été subjugués par des maîtres raisonnables, qui savoient tempérer les rigueurs de l'esclavage, & réparer par leurs bienfaits les désastres causés par leurs armes: tous les pays qui furent sous leur domination, & en particulier l'Angleterre, conservèrent des marques de leur grandeur & de leur activité. Le peuple des campagnes en considérant les restes de cette magnificence, les nomme des ouvrages de géans (Camden, pag. 44). C'étoit des murailles énormes dont la solidité répondait à leur hauteur & à leur étendue; des marais desséchés, des forts élevés, des voies publiques construites à grands frais, &c. Le regne seul de Trajan nous offre un exemple de ces grandes entreprises des Romains dans la Grande-Bretagne: *Vix Trajanus recessit*, dit Galien: *Quæ quidem carum humida ac lutosæ erant præter lapideas struunt, aut editis agestitionibus exaltant; quæ senecosa & aspera erant ossa expurgant, ac flumina quæ transire non poterant pontibus jungunt; ubi longius quam opus via videbantur aliam breviorem excutunt: sicuti vero proper arduum collem difficilis erat, per mitiora loca deficiente: jam si obessa serit, vel deserta, ab illa transiens ac per habitata ducens, tum aspera complanans. Galen. l. ix, c. 8.*

Il n'y a pas d'auteurs anciens qui fassent mention de canaux artificiels dans ce pays; mais M. Gauthier en indique un assez considérable. On trouve, dit-il (Construction des chemins p. 109), dans l'Angleterre un canal fait par les Romains, lequel étoit autrefois navigable, & qui s'étendoit depuis la rivière de Nyon, un peu au dessous de Péterborough, 55 mille toises au nord de Londres, jusqu'à la rivière de Witham, trois milles au dessous de Lincoln, c'est-à-dire, du midi au nord le long du golfe de Boston, assez près de la rivière du Trent, par laquelle on peut aller dans l'Humber, & de là à York. La plus grande partie de ce canal, que les habitants nomment *Car-Dike*, est à présent comblée. Il avoit plus de quarante milles de longueur. Par ce qui reste encore de ce canal, on juge qu'il étoit fort large & fort profond. Il y en a qui croient que c'est un ouvrage des Danois; d'autres, qu'il fut fait du temps de l'empereur Dominien, à cause des médailles & des urnes que l'on a trouvées sur les bords de ce canal. Stukeley (History of Carausius) parle de ce canal que M. Oberlin appelle *Fossa Carausia à Peterborough ad Eboracum*. Camden, dans la description de la province de Lincoln, parle seulement d'un canal, qu'Henri premier avoit fait tirer de la rivière de Witham, à celle du Trent, dans l'espace de sept milles. Ce canal, selon cet auteur, se nomme *Fosse-Dike*, & il est marqué sur sa carte; mais on ne voit point c'est l'ancien canal des Romains, comblé par le laps de temps, que l'on auroit fait ouvrir de nouveau.

CANCELLARIUS. Ce mot ne se trouve point dans les auteurs latins avant Vopiscus. Parlant de Carin, cet historien dit qu'il fit une chose honteuse en choisissant un préfet de Rome dans le nombre de ses officiers appelés *Cancellarii* (in Carin. c. 16). *Profectum Urbi suum ex cancellariis fuit fecit, quo factum ut regituri possit aliquando nec dicit*. L'étonnement que ce choix produisit sur Vopiscus, annonce combien peu étoient considérés les fonctions des *cancellarii*. On croit que c'étoient de simples portiers, ou bailliers de la chambre des grands, qui se tenoient en dehors des rideaux & des balustrades (*cancelli*) qui fermoient les appartemens de leurs maîtres. Leurs fonctions acquirent cependant de la considération sous Cassiodore, & ils devinrent les conseillers du prince (Cassiod. Var. xi, c. 6): *Lucidas foras renebat & clausura patentis... judicium jussionibus obsecundabat*.

CANCELLI, grilles ou jalouses faites avec des morceaux de bois légers & croisés. Les anciens en mettoient à leurs fenêtres & aux portes.

CANCELLI, grilles ou jalouses faites avec des morceaux de bois légers & croisés. Les anciens en mettoient à leurs fenêtres & aux portes.

afin de donner de la fraîcheur aux appartemens, sans en laisser cependant les croisées libres. Les portiers qui vieillissent chez les grands à ces portes grillées, en prirent le nom de *cancellarii*.

Dans le moyen âge, *cancelli* désignoit le conseiloire de Charlemagne, c'est-à-dire, l'endroit entouré de grilles dans lequel il tenoit conseil sur les affaires de son empire. *Cancelli* fut encore le nom des cabinets grillés, que nous appelions aujourd'hui *grilles*, dans lesquels les notaires ou greffiers expédioient les actes aux parties.

Le podium des amphithéâtres étoit entouré de filets très-forts, de cylindres de bois mobiles sur leur axe, ou de grilles, *cancelli*, destinés à retenir les bêtes qui auroient voulu s'élever sur ces places d'honneur. Elles avoient besoin d'être ainsi garanties à cause de leur peu d'élévation au dessus de l'arène. Ovide parle de ces grilles du podium (*nl*, *Amor. eleg.* 2, v. 63,) :

*Si pendens tibi crura : poter, si forte juvabit,
Cancellis primas inferuisse pedes.*

On appeloit encore *cancelli*, les limites ou les bornes des champs ; peut-être parce qu'elles étoient formées par des palissades faites comme des grilles, *cancelli*. De-là vint chez les arpenteurs le mot *cancellatio*, qui désignoit l'action de fixer les limites ou les divisions d'un pays. Le respect que les anciens avoient pour le dieu Terme & pour les bornes des champs qui lui étoient consacrées, faisoit une partie de leur religion. Ils rendoient un culte à ces bornes, *cancellis*, & les érigeoient à certaines époques avec des libations sacrées. Les capitulaires de nos premiers rois & les canons des conciles défendirent souvent ce culte superstitieux rendu aux bornes & aux limites des champs.

CANCER. Voyez LENNE.

CANDALUS. Voyez HÉLIARUS.

CANDARENA, ou CANDARENA ; surnom de Junon, tiré de la ville de Candara, en Paphlagonie, où elle étoit honorée d'un culte particulier.

CANDELABRES. Les *candelabres* des anciens servoient à porter les lampes que l'on plaçoit en dessus. Ils étoient faits comme les guéridons modernes. Quoique les auteurs de traités d'agriculture parlent de chandeliers, ou bougies, *candela*, & quoique, selon Varron, *candelabrum* en soit dérivé, il est certain que de plus de cent *candelabres* trouvés à Herculannum, aucun n'a servi à porter des chandeliers ou bougies, & ne montre de trou pour les recevoir.

Ils ne portoiént point, comme les nôtres, à leur extrémité supérieure, ce que nous appelons des *bougies*, c'est-à-dire, des bouts de tuyau, destinés à recevoir des bougies, & à contenir les cylindres de matière inflammable dans une direction droite & ferme. Les *candelabres* se terminoient par un plateau, qui servoient à soutenir

les lampes, & à les supporter à une hauteur convenable à l'œil de celui qui s'en faisoit éclairer. Ils étoient travaillés avec autant de soin que les lampes mêmes : la tige du chandelier chargée de moulures, étoit posée sur un pied soutenu ordinairement par trois pattes de lion. Ce pied, ainsi que le dessus, c'est-à-dire, le plateau supérieur des *candelabres* de Portici, sont formés en tour, & de jolis ovales sont sculptés sur les bords, ainsi que des feuillages sur les autres surfaces.

Le pied du plus grand *candelabre* de bronze d'Herculannum a un pègre & un pouce de diamètre, mesure romaine, huit pouces de France. Il est haut de sept palmes & demi, près de quatre pieds & demi, & dans toute la ville de Rome on n'en peut voir un seul de bronze. L'inspection de ces *candelabres* donne l'intelligence d'un passage de Vitruve, où cet auteur condamne le mauvais goût de son siècle, qui avoit introduit dans les compositions, des colonnes trop grêles hors de proportion, & semblables à la tige d'un *candelabre*.

Le fût d'un autre de ces *candelabres* est carré ; & sur le bout d'en-haut, qui porte immédiatement le plateau destiné à recevoir la lampe, sont représentées les têtes de Mercure & de Persée, accolées (*capita jugata*), toutes deux coiffées de leur chapeau ailé. Persée tient l'épée qui lui est ordinaire (*berpo*), avec un crochet pareil à ceux de quelques lampes antiques, qui servoient à enrenger le lumignon (*Berol. Luc. p. n. tab. 163*). Peut-être ce crochet est-il ici la cause ou le fondement de la figure allégorique de Persée. Le pere Herdouin auroit été mieux en état d'expliquer Plin, s'il avoit voulu jeter les yeux sur un pareil *candelabre*, quand même ce n'eût été qu'en gravure, soit dans la Chausse, soit ailleurs. Car, lorsque cet écrivain dit que les artistes de l'île d'Égine ornoient d'un travail exquis, *superficiem candelabrorum*, c'est-à-dire, le plateau du *candelabre*, qu'on avoit coutume de charger d'ouvrages de sculpture, de même que ceux de Tarente ornoient de moulures le fût de ces *candelabres* (*Scapes*), le commentateur (*Plin. lib. xxxv, c. 6*), explique Plin, en disant qu'il a voulu parler de l'insérer avec des bras en forme de rameaux, tels que ceux dont on se sert aujourd'hui.

On conserve à Rome plusieurs *candelabres* de marbre, dont les pieds ou bases triangulaires ont été confondus quelquefois avec des autels de même forme. Il y a cependant des caractères qui servent à les distinguer les uns des autres ; ces autels sont crénelés ordinairement à leur surface, ou au plateau supérieur, pour recevoir les charbons, les parfums, les matières combustibles, & de plus ces cavités sont quelquefois percées à leur fond d'un canal qui servoient à faire écouler les libations par une des faces de l'autel. On voit deux de ces *candelabres* de marbre à l'Église de Sainte Constance hors de Rome, & trois autres

à celle de Sainte-Agnès qui est auprès. Ils ont huit palmes de hauteur, quatre pieds huit pouces français, & leur travail est digne, selon Winkelmann, des meilleurs artistes du siècle de Trajan & d'Hadrien. Sur les bords des candélabres de Sainte-Agnès, sortent d'un fond de feuillages agréablement travaillés, des amours qui se ceignent des banderoles. Il y en avoit encore autrefois deux très précieux au palais Barberini, sur lesquels étoit sculptée en relief une bulle Vénus drapée.

Il y avoit aussi des candélabres de bois, & c'est à un de ceux-là que fait allusion le distique suivant :

*Esse vides lignum, servas nisi lumina, flet
De candelabro magna lucerna tibi.*

CANDIDATS. Les candidats ou aspirans aux charges de la République Romaine, étoient ainsi nommés, de la robe blanche qu'ils étoient obligés de porter pendant les deux années qu'ils postuloient. Cette robe, dit Plutarque, devoit être lent seul vêtement, afin qu'on ne les soupçonnât pas d'avoir de l'argent caché dans leurs tuniques pour acheter les suffrages, & afin qu'ils pussent plus aisément faire voir au peuple les cicatrices des plaies qu'ils avoient reçues pour la défense de la République.

La première année, ils demandoient au magistrat la permission de haranguer le peuple, ou de le faire haranguer par quelqu'un de leurs amis. Ils déclaroient à la fin de ces harangues qu'ils désiroient obtenir telle charge, sous son bon plaisir, le priant d'avoir égard au mérite de leurs ancêtres, & à leurs services personnels. Cela s'appeloit, *proferri nomen suum apud populum* ; & cette année, *annus professionis*, étoit toute employée à se faire des amis parmi les grands & parmi le peuple. Au commencement de la seconde année, les candidats se présentoient au magistrat avec la recommandation du peuple, conçue en ces termes : *rationem illius habeo* ; & ils le prioient d'écrire leurs noms sur la liste des prétendans : ce qui s'appeloit *edere nomen apud prætorem aut consulem*, ou *proferri apud magistratum*.

Le magistrat ayant vu la requête du candidat, avec la recommandation du peuple, assembloit le conseil ordinaire des sénateurs, qui examinoient les raisons qu'avoit le candidat de demander telle charge, & s'informoit de ses mœurs. Après cet examen, le magistrat lui permettoit sa poursuite en ces termes : *rationem habeo, renuntiabo*, ou s'il le rejetait, il répondoit, *rationem non habeo, non renuntiabo*. Les tribuns s'opposoient quelquefois à cette permission que donnoit le magistrat de poursuivre la brigue, lorsque celui-ci ne passoit pas assez instruit des défauts ou des raisons d'exclusion du postulant. Le temps de l'élection étant enfin arrivé, le magistrat indiquoit l'assemblée par trois jours de marche consécutif, afin que

les habitans de la campagne, des villes municipales & des colonies qui avoient droit de suffrage, pussent venir à la ville. Les candidats vêtus de blanc, se rendoient de grand matin le jour de l'élection, assis de leurs amis, au mont Quirinal, ou sur la Colline des Jardins, qui avoit vue sur le champ de Mars, pour être plus facilement aperçus par le peuple. Le président de l'assemblée, après avoir proclamé le nom des prétendans, & exposé les motifs des uns & des autres, appeloit les tribus aux suffrages, & celui qui en avoit le plus, étoit déclaré magistrat. Le nouveau magistrat remercioit l'assemblée sur le champ, & montoit au Capitole, pour y faire sa prière aux dieux.

Cet ordre fut changé en partie sous les empereurs. César ne laissa au peuple que le droit de nommer les magistrats inférieurs, & se réserva celui de nommer au consulat : encore gêna-t-il beaucoup le peuple, dans l'élection des charges qu'il lui avoit accordée. Tibère, successeur d'Auguste, ôta le droit d'élection au peuple pour le donner au sénat. Néron le rendit au peuple : le sénat alors s'en défit pour toujours, & se contenta de proclamer dans le champ de Mars ceux que le peuple avoit élus, pour conserver par-là quelque chose de l'ancienne forme des élections. Voyez au mot Barons les autres particularités.

On a appelé aussi du temps de l'empereur Gordien, & long-temps après, *candidati*, les soldats de la garde de l'empereur qui étoient choisis de toutes les légions, & qui étoient fort considérés à la cour. S. Augustin, Ansoine & Claudien, en parlent. Dans la vie de S. Hilarion *lib. 17*, il est fait mention d'un *candidus* de l'empereur Constance Ammien, *l. xxr*, & Victor de Tunner, dans sa *Chronique*, font aussi mention des *candidati*. Voyez encore les fastes de Sicile, Cedrenus, *Rosweid. Onom.* Cedrenus dit que ce fut Gordien le jeune qui les institua, aussi-bien que les *Profectores* & les *Scholares* : c'étoient ceux qui étoient les plus vigoureux, & qui avoient l'air le plus martial & le plus propre à inspirer de la terreur, dit la *Chronique* d'Alexandrie. Les *Profectores* étoient un ordre mitoyen ; c'étoient proprement les gardes du corps.

On lit à S. Pierre-aux-liens de Rome, l'épithète d'un de ces soldats :

NIC FORITUS - EST. ANTIOCHOS
CANDIDATUS - PRIMEUS.

Les candidats du prince, *candidati principis*, étoient ceux que les empereurs recommandoient au peuple pour les élections. Auguste les présentoit à chaque tribu, & sollicitoit pour eux les suffrages des citoyens (*Suet. Aug. 56, n. 3*) : *Quoties magistratum comitiis intererat, tribus cum candidatis suis circumibat supplicabatque more solemnem*. Les candidats ainsi protégés se tenoient assurés de la sénéfice ; leur contenance & leur tenue

modestie l'annonçoient assez. Un bon mot rapporté par Quinilien (v, 3), y fait allusion. L. Galba voyant un joueur de paume qui démanchoit une balle avec un air de négligence remarquable, lui dit: vous la demandez comme un *candidat* de César: *L. Galba piliam negligenter petenti sic, inquit, petitis, tanquam Caesaris candidatus.*

On appeloit encore *candidatus* du prince, ceux de ses favoris qu'il chargeoit de lire au sénat les lettres ou les décrets. C'étoient ordinairement ceux qu'il désignoit tacitement par cette confiance pour les charges & les dignités.

Du temps de Cassiodore (Var. t, 4), les tribuns qui formoient le conseil du prince, portoient le nom de *candidati*. Ils étoient aussi appelés *Egregii*: *Pater candidati sub Valentiniano princeps gessit tribuni, Et notarii laudabiliter digressit, honor qui tunc dabatur Egregiis: dum ad imperiale secretum sales conflet aligi, in quibus reprehensionis vitium nequa invenit.*

CANDIDUS color. Voyez BLANC.

CANDIA, } partie de l'habillement des Perses, dont Xénophon, Lucien, & d'autres écrivains ont fait souvent mention. Quelques philologues modernes ont cru que c'étoit un ornement de la tiare, parce que les anciens en parlent toujours en même temps que de cette coiffure. Mais Helychius compare la *candys* avec la chlamyde des soldats: *καὶ δὲ χρυσεὶν ὑφαισθῆναι οὐκ ὀκνησάντων οὐκ ὀκνησάντων.* De même que la chlamyde ou le paludament, la *candys* se mettoit par-dessus la tunique, comme Denis d'Halicarnasse nous l'apprend, en disant que Tigrane voulant toucher Pompée, parut devant lui dépouillé des marques de la royauté; il avoit quitté sa tunique blanche en partie & sa *candys* pourpre. Au reste, Lucien nous fournit le moyen de connoître la *candys* & la tiare des Perses, quand il assure que ce sont les habillements de Mithras. On voit ce dieu sur tous les monuments avec un maniveau léger jeté sur les épaules, ouvert par-devant, lié par une seule agrafe, tel enfin que le manteau des statues grecques héroïques, & tel que la chlamyde ou le paludament des Romains. Le même écrivain dit que les Assyriens portoient aussi la *candys*, de même que les Parthes, selon Synésius (*Orat. de Regno.*)

CANENTE, fille de Janus & de Vénilla, épouse Picus, fils de Saturne, & roi d'Italie. Elle prit son nom, dit Ovide, de la beauté de sa voix. *Canente* ayant perdu son époux qu'elle aimoit tendrement, en conçut tant de chagrin, qu'après avoir passé six jours sans manger & sans dormir, courant au milieu des bois & des montagnes, elle se coucha accablée de lassitude sur les bords du Tibre, où fa douleur la consuma; son corps disparut peu à peu, & s'évapora dans les airs; il ne resta d'elle que la voix, & son nom fut donné au lieu où elle avoit cessé d'être.

Elle fut mise, avec son mari, au nombre des dieux indigènes de l'Italie.

CANÉPHORE; jeune fille qui portoit dans les sacrifices une corbeille, où étoit renfermé tout ce qui servoit aux sacrifices. Les corbeilles étoient ordinairement couronnées de fleurs, ou de myrte, &c. Cela s'observoit sur-tout dans les sacrifices de Cérès. Un des beaux ouvrages du sculpteur Scopas, étoit une *canéphore* (Plin. l. xxv, c. 3). Dans ces sortes de cérémonies la *canéphore* marchoit la première, le phallophore ensuite, & le chœur de musique les suivait. Les *canéphores* étoient toujours des filles d'une naissance distinguée, comme l'a observé Bilet sur Aristophane (*Lysist.*). Après chaque *canéphore* marchoit ordinairement une femme destinée à la servir, qui portoit un parasol & un siège. C'est Aristophane & son Scholiaste qui nous l'apprennent (Avis. v. 1550). Le mot *canéphore* est composé de *κάνη*, corbeille, & de *φέρω*, je porte.

CANÉPHORIES, offrande d'une corbeille. Ce n'étoit point une fête, mais une cérémonie qui faisoit partie de la fête que les jeunes filles célébroient la veille de leurs noces. Cette fête s'appeloit *Prostilies*, *προστῆλαι*; les cérémonies de cette fête étoient très-variées, comme on le dira au mot *PROSTILIAS*. Les *canéphories* dont nous parlons ici ne se pratiquoient qu'à Athènes; en voici le détail: la jeune fille, couverte par son père & par sa mère, alloit à la citadelle où étoit le temple de Minerve, & lui portoit une corbeille pleine de présents, pour l'engager à rendre son mariage heureux; ou plutôt, comme disent les Scholiastes de Théocrite sur l'*Idylle 12*, & Lutatius sur le 11^e Livre de la *Thébaïde* de Stace, c'étoit à la fois une espèce d'amende honorable qu'elle alloit faire à la déesse protectrice de la virginité, dont elle abandonnoit le service, & une cérémonie pour l'apaiser, pour détourner sa colère, de crainte qu'elle ne donnât la malediction aux nouveaux époux. Musius a recueilli une partie de ce qui regarde les *canéphories*, dans son V^e Livre des fêtes des Grecs, au mot *ΠΟΤΕΑΙΑ*. On peut consulter encore sur les *canéphores* & les *canéphories*, Aristophane (dans les *Oiseaux*, v. 1550; dans les *Épaves*, v. 717, dans *Lysistrata*, v. 647), son Scholiaste, & les Notes de Bilet sur ces endroits.

CANICULE; étoile de la tête du chien, qui se leve dans le temps des grandes chaleurs. Les Romains étoient si perfoadés de la malignité de ses influences, que pour l'apaiser, ils lui sacrifioient tous les ans un chien roux; ils ne préféroient un chien à toute autre victime, qu'à cause de la conformité des noms. Ce sacrifice s'appeloit *Canarium*. La *canicule* est, dit-on, le chien que Jupiter donna à Europe pour la garder, dont Minos fit présent à Procris, & celle-ci à Céphale: c'est encore la chienne d'Érigone. Voyez *SORINIS*.

CANIDIA; famille romaine dont Goltz seul a publié des médailles.

CANINIA, famille romaine dont on a des médailles :

RRR. en argent.

RRR. en bronze.

O. en or.

Les surnoms de cette famille sont : *GALUS*, *RESILUS*.

Goltz en a publié quelques médailles inconnues depuis lui.

CANIS,

CANICULA, } coup très-funeste du jeu des osselets. Les coups ordinaires de ce jeu s'appeloient *Venus* ou *Basilicus*, *Cous* ou *Senio* ; c'étoient les coups favorables. Le troisième étoit *Canis*, ou *Canicula*, ou *Chinus* & il faisoit perdre celui qui l'amenoit. De là vinrent les épithètes fâcheuses que lui donnerent les Latins. Plante le compare à un vautour qui emporte la proie ; il l'appelle *vulturinus* (*Curc. II, 3, 78*). On le désignoit ordinairement par le mot *damnosus*.

Perle (*Sat. II, 49*) :

... *Damnosa canicula quantum*
Raderet.

Properce, (*IV, 9, 18*) :

Semper damnosi subsilire canes.

CANNE à écrire. Voyez *CALAMUS*.

CANNE à Sucre. Voyez *SUCRE*.

CANOBUS. Voyez *CANOPE*.

CANOG... **POLY**... roi inconnu.

Ses médailles, avec ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΚΑΝΟΤ... ΤΙΟΑΤ... ΔΟΝΝΟΙΑ... sont :

RRRR. en argent.

O. en or.

O. en bronze.

CANON pascal ; table des fêtes mobiles, où l'on marquoit pour une ou plusieurs années le jour auquel tomboit la fête de Pâque, & les autres fêtes qui dépendent de ce jour. Le concile de Nicée ayant fixé la Pâque au dimanche qui suivroit immédiatement la pleine lune la plus proche de l'équinoxe du printemps, ce concile ordonna qu'afin de trouver plus aisément le premier jour de la lune, & ensuite le quatorzième, on se serviroit de l'enneadécatéride, ou cycle de 19 ans, parce qu'après cette période les nouvelles lunes reviennent à peu près aux mêmes points de l'année solaire. Voyez ce cycle dans notre *Table Chronologique*.

CANON. Ce mot dans l'origine vouloit dire *regle* ; on s'en servit depuis pour exprimer chaque impôt, ou taxe, en particulier.

Canon frumentarius ; étoit la quantité de blé & de grains que devoient fournir à Rome l'Égypte, l'Afrique & la Sicile.

Canon largitionum ; étoit la somme des tributs que versoiént différentes provinces dans la caisse des largesses de l'empereur.

Canon metallicus. On appeloit de ce nom la quantité de métal que les mines devoient fournir aux empereurs.

Canon navicularius, ou *navarchicus* ; impôt que payoient certains champs pour l'entretien des flotes de l'empire.

Canon vestium ; argent donné aux militaires pour leur habillement. On ne fournissoit les habillemens en nature qu'aux nouveaux soldats, *tyronibus*.

CANONICARII. Justinien (*Authent. 128*) défendit par ce mot les collecteurs des tributs, *tributorum exactores*.

CANONIERE ; couverture pratiquée dans les murs d'une ville ou d'un fort, par le moyen de laquelle on tire sur l'ennemi, sans s'exposer à son feu. On en voit sur les monumens antiques, où elles servoient sans doute à lancer des flèches & des pierres.

CANOPE. Les Grecs voulant donner à tous les arts, à toutes les sciences, & même aux dogmes théologiques des autres nations, des origines grecques, n'oublièrent pas la ville de *Canope* & sa divinité. Ils racontèrent que Ménélas revenant de Troie, avoit relâché en Égypte près d'une des embouchures du Nil pour radoubier ses vaisseaux fracassés ; & que pendant cette relâche, Canobus, son premier pilote, avoit été piqué par une vipère. Ils ajoutoient que Canobus avoit succombé à la force du poison, & que la ville de *Canope*, bâtie auprès de son tombeau, en avoit pris le nom. Cette fable n'avoit aucun fondement. Hérodote (*liv. II*) dit à la vérité que Ménélas avoit été en Égypte ; que Protée, roi de cette contrée, lui avoit rendu Hélène ; mais que Ménélas n'avoit témoigné aucune reconnaissance pour ce bienfait, & qu'il s'étoit au contraire très-mal conduit vis-à-vis des Égyptiens. C'est-là tout ce qu'Hérodote avoit appris en Égypte ; & il ne parle seulement pas de *Canobus* ni de sa mort.

À l'appui de cette preuve négative, Aristide (*in Egyptio*, fol. 96, *Édit. græc. Florent.*) en fournit une positive. „ J'appris, dit-il, étant à *Canope*, d'un prêtre qui y occupoit un rang distingué, que cette ville portoit le nom de *Canope* plusieurs siècles avant que Ménélas y eût abordé. Il ne prononçoit cependant pas ce nom de manière à ce que je pusse l'écrire avec les lettres grecques, parce qu'il étoit d'origine égyptienne. Mais il assuroit qu'on pouvoit le traduire en grec par ces deux mots, *terre-d'or*. „ Aristide ajoute un peu plus loin : „ Il est vrai-semblable que les Égyptiens connoissent mieux leurs origines qu'Homère & Hécateë. „ C'est en effet la signification du mot copte ; qui est rendu ordinairement par celui de *Canope*.

Quoique cette fable grecque fût lavrai-semblable, elle a cependant été répétée au quatrième siècle par S. Épiphane (*in Ancorano. Opp. to. II, p. 109, édit. Petavii*), qui a fait de *Canope* un dieu

dieu particulier des Égyptiens. Ruffin a ajouté le récit de l'événement auquel *Canope* devoit sa divinité. Voici ce conte ridicule répété si souvent depuis Ruffin (*Hist. Eccles.* II, c. 26). Les Chaldéens, disoit-on, qui adoroient le feu, ayant porté leur dieu dans plusieurs contrées, pour éprouver sa puissance sur les autres divinités, ce dieu remporta la victoire sur tous ceux de bronze, d'or, d'argent, de bois, ou de quelque autre matière qu'ils fussent fabriqués. Il les réduisit en poudre, & son culte s'établit presque par-tout, hors en Égypte, où les prêtres de *Canope* trouvaient le moyen de donner à leur dieu la supériorité sur celui des Chaldéens. On représentoit *Canope* sous la forme de ces vases percés d'une infinité de trous imperceptibles, dans lesquels on faisoit purifier l'eau du Nil; & de la surface de ce vase, sortoit une tête d'homme ou de femme. Les Chaldéens étant arrivés en Égypte, alumerent du feu auprès de ce vase, dans l'espoir que le feu dissiperait aisément toute l'eau qu'il contenoit; mais un prêtre de *Canope* avoit eu l'adresse de boucher, avec de la cire, les petits trous du vase; & de manière que l'ardeur du feu ayant fait fondre la cire, l'eau s'écoula de tout côté, & en éteignant le feu, elle fit triompher le dieu des eaux sur le dieu du feu.

Jablonski fait observer avec sagacité sur ce récit, que Suidas l'a répété presque dans les mêmes termes que Ruffin, & qu'il est par conséquent très-vraisemblable qu'ils l'ont tiré tous les deux de quelque écrivain chrétien dont l'ouvrage est perdu. Il remarque d'ailleurs que les Chaldéens n'adoroient pas le feu (*Hydrius de relig. veter. Pers. cap. v. p. 130*); & de plus, que les Égyptiens ne l'excluoient pas du nombre des êtres auxquels ils rendoient un culte.

Ce sont, comme l'on voit, des écrivains chrétiens qui ont fait de *Canope* un dieu des Égyptiens. Aucun écrivain païen n'en a parlé de même. On ne peut objecter qu'un seul passage de Denis Périégète, qui, étant bien interprété, ne forme aucune difficulté. Ce géographe appelle la ville de *Canope*, le temple célèbre de *Canopus* d'Amyclée.

Καὶ τὸν αὐτὸν πῆλινος Ἀμυκλαῖος καλεῖται.

Mais cette manière de désigner la ville de *Canope* n'est pas particulière à Denis, & elle ne prouve pas qu'un dieu particulier appelé *Canope* eût un temple dans cette ville. On voit en effet Homère (*Iliad. B. v. 695*) appeler toute la ville de Pyrrhus le temple de *Cérès*, parce que les campagnes de Pyrrhus étoient très-fertiles en blé. C'est dans le même sens que Pindare (*Pyth. od. iv*) appelle la Lybie & l'Égypte entière, le temple fertile du Nil. Par une métamorphose semblable, Denis Périégète aura appelé la ville de *Canope*, que l'on croyoit avoir pris son nom du mausolée de *Canopus*, le temple du pilote d'Amyclée.

Antiquités. Tome I.

Le prétendu temple de *Canopus* n'est donc plus que son mausolée, & cependant il est souvent parlé de dieux *Canopiens*, c'est-à-dire, adorés à *Canope*: quelles étoient ces divinités? Pausanias (*Phocic. cap. xiv*) rapporte un oracle d'Apollon Delphien, qui distingue l'Hercule de Tyrinthe, de l'Hercule *Canopien*: Strabon parle de ce temple d'Hercule, & d'un autre de la même ville consacré à Sérapis. L'Hercule de *Canope* est peu connu dans l'antiquité; mais le Sérapis de *Canope* étoit très-renommé, & il le cédoit à peine au Sérapis d'Alexandrie, que la munificence des Ptolémées avoit enrichi. Ce culte s'étendit hors de l'Égypte, & Pausanias vit dans la citadelle de Corinthe, un temple consacré au Sérapis de *Canope*. Les édifices dépendans du temple de Sérapis *Canopien*, servirent pendant quarante ans de demeure au célèbre Ptolémée; il y cultiva l'astronomie avec le plus grand succès, & il grava ses observations & ses découvertes sur les colonnes de ce temple. Il se forma aussi près de ce lieu sacré une école de philosophes Pythagoréens-Platoniciens, qui tenoient secrètes leur doctrine & leurs observations. Ce furent ces monomemes savans qui, joints aux pierres chargées d'anciens hiéroglyphes conservées au même lieu, firent dire à Ruffin (*loc. citato*) que le temple de *Canope* étoit la plus célèbre école de magie de l'univers entier. La ruine totale de ce bel édifice fut la suite de cette ridicule opinion des premiers chrétiens; & Théodose le fit abatre en même temps que les temples d'Alexandrie.

La forme singulière sous laquelle on adoroit Sérapis à *Canope*, nous fera connoître la nature & les attributs particuliers de ce Sérapis, qui étoit différent du Sérapis, ou Pluton, apporté par les Grecs à Alexandrie. Nous avons vu plus haut que c'étoit un bocal, ou vase à large ventre, fait d'une terre extrêmement poreuse, qui servoit à filtrer l'eau du Nil, afin de la rendre claire & potable. Les habitans de *Canope* trouvoient cette espèce d'argile dans leur voisinage, & ils faisoient dans toute l'Égypte un grand commerce de ces vases à filtrer. De là vient sans doute le nom de terre d'or, ou terre que l'on échangeoit contre l'or. Les médailles de *Canope* frappées en l'honneur d'Hadrien, présentent un de ces vases surmontés d'un serpent, qui étoit sans doute le bon génie; *αγαθὸν δαίμονα*. Ce nom de bon génie avoit été donné au bras du Nil qui serpentait auprès de *Canope*. On peut en conclure que la grande divinité des *Canopiens* avoit été d'abord le bon génie du Nil, & qu'il étoit représenté par les vases à filtrer: mais ce dieu du Nil coulant dans le bras *Canopique*, fut transformé du temps des Grecs en Sérapis; car c'est lui que les écrivains de cette nation désignent par excellence sous le nom de dieu *Canopien*. Ainsi l'on adoroit à Alexandrie le Sérapis-Pluton; & non loin de cette ville, à *Canope*, on rendoit un culte à Sérapis du Nil. C'est l'opinion de Jablonski que nous venons d'exposer.

○○○○

On confond dans les collections d'antiques plusieurs vases Égyptiens, que l'on appelle indistinctement *Canopes*. Nous croyons cependant que cette dénomination est trop générale, & qu'il faudroit distinguer les vases qui ont servi à renfermer des animaux sacrés après leur embaumement, des vases qui représentoient véritablement le Sétapis du Nil. Si on craint de trop restreindre le nombre des premiers, en n'y comprenant que ceux dont le couvercle représenteroit une tête d'animal, on pourroit au moins n'appeler *canopes* que ceux de ces vases seuls qui seroient ornés de sculpture.

Le comte de Caylus a publié (*Rec. d'Amig.* t. page 1) un de ces prétendus *canopes*, & il en a accompagné le dessin de sages réflexions.

Ce prétendu *canope* est un vase de pierre, destiné à renfermer un oiseau embaumé, & qui conserve encore une partie de la matière destinée à cet usage. Ce monument a onze pouces de hauteur, & environ six pouces de largeur. Le couvercle, qui représente une tête d'épervier assez mal formée, est d'albâtre; mais ce couvercle, quoique du même goût & du même pays, n'est pas vraisemblablement celui que ce vase avoit autrefois. Il est à présumer qu'on les assortit, comme on peut, en Égypte, avant que de les envoyer en Europe; car j'en ai vu quelques-uns complets pour la matière, & plusieurs autres dans le cas de celui-ci, c'est-à-dire, qu'on pouvoit leur reprocher le même défaut d'assortiment. La plus grande partie des monuments Égyptiens, principalement ceux qui paroissent avoir été destinés à renfermer quelque chose, présentent toujours ces sortes de dérangemens. Les Arabes les ouvrent & les visitent, dans l'espérance d'avoir de l'or; & ne les vendent jamais aux Français qu'après un examen solide, & ordinairement dépourvus de soins & d'arrangement.

On voit à Rome plusieurs véritables *canopes*: il y en a deux de basalte vert au Capitole, dont l'un a été trouvé dans la fameuse ville d'Hadrien, à Tivoli. Le Cardinal Albani en avoit aussi deux de la même matière. L'un de ceux-là avoit été trouvé sur le promontoire de Circé, entre Nettuno & Terracine, & il a été publié par Borioni (*collecciones Antiquit. Roman.* n.° 3). Le même *canope* sert de cu-de-lampe au chap. 11 du liv. 11 de l'histoire de l'art de Winkelmann, traduite par Hübner, à Leipzig, en 1781. Le dessin de tous ces *canopes*, & sur-tout celui de leur tête, est entièrement dans le style grec; mais les figures en bas-relief, travaillées sur le corps des vases, sont des imitations Égyptiennes. Le travail de ces figures est saillant, & il n'annonce pas dès-lors un artiste Égyptien; car les figures de ces artistes sont ordinairement d'un relief aplati, & elles sont presque *arabes* à la pierre sur laquelle on les a sculptées. Ces figures représentent presque toutes les divinités de l'Égypte, avec leurs attributs. Dans la collection de Salazar Genèveve, il y a un vase de pierre calcaire, très-peu évidé, sur lequel

sont gravées des hiéroglyphes, & dont le couvercle, fait de la même pierre, représente une tête de femme, peut-être d'Iûs. Il est difficile de déterminer à laquelle des deux classes on doit rapporter ce *canope*. On voit dans la même collection une tête de bronze, formée comme les couvercles des *canopes*, qui représente certainement Iûs; car elle porte sur le front le serpent Agathodémon, & elle est coiffée avec une ample dépouille de poule de Numidie. Cette dépouille est formée par une espèce d'émail, incrusté dans le bronze sur des espaces creusés & réservés à cet effet.

CANOPIENS. (Hercule, Sétapis). Voyez CANOPS.

CANOPUS. Cette ville d'Égypte, située sur le bras canopique du Nil, a fait frapper des médailles grecques en l'honneur d'Hadrien, avec la légende KANΩ.

Canopus étoit célèbre dans l'antiquité, par la dissolution des mœurs de ses habitans. Elle étoit extrême; & Strabon, parlant des délices d'Éléusis, dit qu'elles étoient comme l'entrée & le principe des usages & de l'effronterie de *Canopus*. Sénèque, faisant le portrait d'un sage, assure qu'il se gardera bien, pour choisir sa retraite, de préférer *Canopus*, quoiqu'il ne soit pas défendu d'y mener une vie réglée. Vouloit exagérer combien les mœurs des Romains étoient corrompues, Juvenal dit que *Canopus* même les blâmait:

... & mores subis damnanis Canopo.

Une des principales causes de cette dissolution, étoit l'abord continuel des habitans de la haute & de la basse Égypte, qui y accouroient pour consulter Sétapis, & pour célébrer ses fêtes. Ils y descendoient par le Nil, & son canal étoit couvert de barques remplies d'hommes & de femmes, qui dansoient & chantoient avec la dernière lubricité. La ville de *Canopus* étoit composée, en très-grande partie, d'auberges, & de maisons destinées à ces réjouissances.

CANOT. Voyez BARQUE.

CANTHA, dans la décapole de Syrie. KANNOG.

Cette ville a fait fraper une médaille impériale grecque, en l'honneur de Domitien, selon Vailant; mais elle convient mieux à CANATA, selon Pellerin.

CANTABRUM; étendard en usage dans les armées Romaines, sous les successeurs de Constantin. Minutius Félix & Tertullien en font mention dans leurs apologies, & les comparent à une croix. Cette espèce d'étendard différoit des autres, en ce que ceux-ci étoient des pièces d'étoffe de diverses couleurs, suivant les divisions de l'armée, & que le *cantabrum* étoit fait de pièces d'étoiles, sur lesquelles étoient gravés des noms, quelques sigles, ou même des vers.

CANTHARUS. Le *cantarus* étoit un grand vase de l'usage le plus commun. Il avoit pour

anse des anneaux mobiles, ou des boucles pendantes:

Et gravis attrita pendeat cantharus anso.

C'étoit une large cuvette, peu profonde, & placée sur un pied très-aplat. On en voit une dans un morceau de mosaïque, trouvée à Tivoli, en 1737, & décrite dans le *Musæum capitulinum*, t. iv. Cette mosaïque paroît être l'original, ou du moins la copie de celle que décrit Pline (*l. lxxxv, 60*), & sur laquelle étoit représenté un vase, que cet écrivain appelle *cantharus*.

Le *cantharus* étoit un attribut de Bacchus, aussi que le thyrsé: on le voit souvent dans ses mains, ou à ses pieds, sur les marbres antiques. Une inscription trouvée à Rimini fait mention d'une statue de Bacchus, & de son *cantharus*. On consacroit aussi ces vases à d'autres divinités, comme il paroît par ces paroles d'Apulée (*Métamorph. ix, p. 277*): *Cantharus & ipso simulacro, quod gererebam, apud sancti donarium redditus ac consecratus*.

CANTHARUS, étoit le nom d'une espèce de corbeille, faite de terre cuite, dans laquelle on exposoit en Grèce les enfans dont on ne vouloit pas prendre soin. Aristophane (*in Ranis*) dit qu'Œdipe fut exposé dans un vase de cette matière. Térence, voulant peindre les mœurs grecques, a parlé de cet usage (*Andr. tr, 4, 30*):

..... *vidi cantharum.*
Suffocinatum.

CANTHARUS étoit le réservoir extérieur des fontaines publiques, celui d'où l'eau s'écouloit immédiatement dans les vases des citoyens. Voici une inscription gravée à Rome sur un *cantharus* antique:

PERDIDERAT. LATIUM. LONGÆA. INCURIA.
CURSUS.
QUE. TIBI. NUNC. PLENO. CANTHARUS.
ORE. POMIT.

CANTHARUS étoit encore chez les Romains un manteau avec lequel on frottoit aux portes. Plaute en parle dans ses *Ménechmes* (1, 2, 63):

..... *jam fores frotto.* *M. S. Feri.*
Vt. mæne. etiam? PE. mille passum commoratus es
cantharum.

CANTHUS. Perse, le premier des écrivains latins, a employé, pour désigner les bandes de fer qui entourent les roues, le mot *canthus*: Martial & plusieurs autres ont imité son exemple.

CANTICUM. } Les anciens désignoient par le mot *canticum* certains monologues passionnés & touchans de leurs tragédies, que l'on chantoit sur

les modes hypodorien & hypophrygien, comme nous l'apprend Aristote au xix de ses problèmes. C'étoit une espèce d'intermède qui occupoit les entr'actes.

CANULEIA; une des quatre premières Vestales, établies par Numa Pompilius. (*Plutar. in Numa.*)

CANUSINUS color; couleur rousse, que Martial compare à du moût trouble & épais (*xiv, 127*):

Hæc tibi turbato canusina similis mulsæ
Munus eris, gaudet non cito fiet anus.

Cette couleur plaisoit au peuple Romain, comme le brun foncé aux Gaulois (*ibidem*):

Roma magis fuscis vestitur, Gallia rufis.

Elle avoit un certain éclat & un certain prix; puisque Suétone, parlant des profusions de Néron, dit qu'il ne voyageoit jamais sans avoir à sa suite plus de mille chariots, conduits par des cochers vêtus de couleur rousse (*c. 30, n. 10*), *canusinatæ multonibus*.

CAPANÉE, neveu d'Adraste, étoit un des sept chefs de l'armée des Argiens, dans la guerre de Thèbes. Lorsque Thésée fit faire de magnifiques funérailles à ceux qui étoient morts au siège de cette ville, on ne voulut pas brûler le corps de Capanée avec les autres, parce qu'il avoit été frappé de la foudre, & qu'il étoit regardé comme un impie, qui, par ses blasphèmes, s'étoit attiré le courroux du ciel, & on lui fit un bûcher séparé. Stace, dans sa *Thébaïde*, représente Capanée comme un homme emporté, qui fait mille extravagances, & qui se déchaîne contre tout l'Olympe. Cela peut-être fondé sur le peu de respect que ce capitaine avoit montré pour les dieux pendant sa vie. Mais Euripide en fait un portrait bien différent, & nous le donne pour un homme riche, sans faiblesse, sans orgueil, sobre, modéré, méprisant ceux qu'il voyoit se livrer aux fêles & à la joie. Voyez *ADRASTE, ÉVADNE*.

Vége (*de re militari, l. 4, c. 21*), nous apprend la vérité qui se servit de bâte à la fable de Capanée. Ce capitaine Argien étant monté à l'assaut de la ville de Thèbes avec des échelles, fut accablé sous les pierres & les traits que lui lancèrent les assiégés. De là vint, dit Vége, la fable de Capanée écrasé sous les foudres de Jupiter. Le même écrivain fait honneur à Capanée de l'invention des assauts avec des échelles.

Winkelmann a cru reconnoître Capanée terrassé par les foudres de Jupiter, dans une statue de la villa Albani, qu'il a publiée (*Monum. inediti*). Il l'a vu aussi escaladant les murs de Thèbes sur une pâte antique du Baron de Stofch, & sur une sardoine de la même collection, où la foudre le frappe à coups redoublés, sans l'intimider.

O o o o ij

CAPEBO.

CAPEDUNCULA. } vase garni d'anfes, qui servoit aux sacrifices. Clectron (*Parad. 1*) parle des *capedines* & des *vases* de terre cuite qui avoient servi à Noma pour les sacrifices: *Quid autem Numa Pompilius, minusve gratas diis immortalibus capedines, ac fœciles urnas, quam filicas aliorum pateras fuisse arbitramur.* Les *capeduncula* étoient de plus petits vases, de même forme, & destinés au même usage. Le même écrivain en fait aussi mention (*Nat. Deor. III, 17*): *Decedo meliora me didicisse de colendis diis immortalibus jure Pontificis, & more majorum, quam capedunculis, quas Numa nobis reliquit.*

CAPELIATICUM. *capellaticum*; l'impôt que payoient aux empereurs les marchands de vin.

CAPELLA, surnom de la famille *NAMA*.

CAPENE (porte) aujourd'hui porte de Saint Sébastien. Cette porte ouvroit la voie Appienne, d'où lui vint quelquefois la dénomination de *porte appienne*. On l'appela aussi *fontinalis* & *madida*, à cause des sources qui étoient auprès d'elle, & des aqueducs qui l'avoisinoient. Les uns dérivent son nom d'une ville *Capena*, bâtie aux environs; & les autres du bois des *Camenes*, *Camœnæ*, d'où elle fut nommée d'abord *Camena*, & depuis, par corruption, *Capene*.

CAPHIA, en Attique, **ΚΑΦΙΑΤΩΝ**. On a des médailles impériales de cette ville, frappées en l'honneur de Sévère, de Domna, de Plautille.

CAPHIZOS, *capizos*; mesure de capacité pour les liquides de l'Asie & de l'Égypte. Elle valoit, en mesure de France, 135 pintes & $\frac{1}{2}$. Elle valoit, en mesures anciennes de l'Asie & de l'Égypte :

2 *verba* des Arabes,

Ou 4 éphad,

Ou 6 métrétés,

Ou 8 séphel,

Ou 12 modios,

Ou 288 log.

CAPHIZOS, *capizos*; mesure de capacité pour les solides. Elle valoit, en mesure de France, 10 boisseaux & $\frac{1}{2}$. Elle valoit, en mesures anciennes de l'Asie & de l'Égypte,

2 *verba* des Arabes,

Ou 2 $\frac{1}{2}$ médimnes de Salamine,

Ou 2 $\frac{1}{2}$ médimnes de Paphos & de Sicile,

Ou 4 éphes,

Ou 6 métrétés,

Ou 8 séphel,

Ou 12 modios.

CAPILLATUS a *Matre Magna*. Gruter (3085) a publié l'inscription suivante :

capitulum a matre magna

DIS. M.

L. VETTIO. SYNTROPHO
RELIGIOSO
A. MATRE. MAGNA
CAPILLATO
VETTIA. AMOR.
DE. SUO. SECIT
POSTERISQUE. HONOR.

On appelloit *Capillati* & *Comati*, les prêtres nommés autrement *Fanatici* & *Bellonarii*.

Le mot *capillatus* désignoit les enfans au dessous de l'âge de puberté, parce qu'ils laissoient croître leurs cheveux jusqu'à cette époque. Il désigna les eunuques & les prêtres de Cybele par la même raison.

CAPION. Il paroît, par un passage de Pollux (*Onomast. I. II, s. 9*), qu'il y avoit un nome, ou un air inventé par Serpandre, & appelé *Capion* : c'étoit sans doute un air de cythare, puisqu'il étoit son auteur s'étoit attaché particulièrement à cet instrument.

CAPIS,
CAPULA, } vases à anfes, ainsi appelés de la facilité que donnoient ces vases pour les prendre, *a capiendo*. Varron les compare aux *capedines* & aux *capeduncula* (*de ling. lat. IV, 26*) : *A quo illa capis, & minor capula a capiendo, quod ansata, ut prehendi possent, id est capi.* *Hærum figuræ in vasis sacris ligæas & fœciles antiquas etiam nunc videmus.*

CAPISTRUM des joueurs de flûte. Voyez *Phonæton*.

CAPITATION. Les anciens ont connu cette espèce d'impôt. Voyez *CAPITATION*.

CAPITHA des Chaldéens; mesure de capacité pour les solides de l'Asie & de l'Égypte. Voyez *Marès*.

CAPITHA de Perse; mesure de capacité pour les liquides de l'Asie & de l'Égypte. Voyez *Marès*.

CAPITHA; mesure de capacité pour les liquides de l'Asie & de l'Égypte. Voyez *Cap*.

CAPITIUM; vêtement qui couvroit la tête chez les Romains. L'ancien scholiaste de Juvénal, expliquant ce vers de la *Satyre* 132 :

Hæc ego non fugiam conchyliis

dit que le poète appelle *conchyliis* des capuchons rouges, *conchyliis, capitis purpurei ita flagrantia, ut conchyliis ipsa videri possint*. Varron emploie le mot *capitium* pour désigner aussi un vêtement qui servoit aux vierges à couvrir leur tête & leur sein (*de ling. lat. IV, 30*) : *Capitium ab eo quod capis posuit, id est, ut antiqui dicebant, indutæ comprehendis.*

CAPITO; surnom des familles *ATREIA*, *FONTEIA*, *MARIA* & *OPPIA*. Ce surnom exprimoit en latin la même idée que le mot composé françois, *grêle-tête*.

CAPITOLE } (mont), forteresse de Rome,
CAPITOLIN } buté sur le mont Tarpeïen, auquel elle donna
 son nom. Les deux sommets de cette montagne,
 l'espace qui les séparait, & la roche tarpeïenne fu-
 rent renfermés dans l'enceinte fortifiée du capi-
 tole, & couverts d'édifices publics & sacrés. Les
 fondateurs du capitol furent jetés l'an 139 de
 Rome, par Tarquin l'Ancien. Servius, son suc-
 cesseur, y travailla avec ardeur; & il fut achevé
 l'an 121 par Tarquin le Superbe. L'inauguration
 de cette forteresse, & la consécration des édifices
 sacrés qu'elle renfermoit, ne se firent qu'après
 l'expulsion des Rois, & par le ministère du con-
 sul Horace, l'an 146.

Une ancienne tradition, conservée religieusement
 par les Romains, apprenoit qu'en creusant les
 fondemens du capitol, on avoit trouvé à une
 très-grande profondeur la tête d'un nommé *Olor*,
 qui paroissoit encore fraîche & vermeille : de là
 fut formé le mot *capitol*, c'est-à-dire, *caput Oli*,
 tête d'*Olor*.

Il y avoit dans l'enceinte du capitol plusieurs
 temples dédiés à Jupiter, à Junon, à Minerve,
 à Cybèle, à Vesta, &c. Mais le plus célèbre é-
 toit celui de Jupiter, surnommé *Capitolin*, qui en
 renfermoit trois. La nef étoit consacrée à Jupiter,
 & les deux ailes, à Junon & à Minerve. Ces ailes
 étoient formées, selon Denis d'Halycarnasse
 (lib. iv) par des piles ou massifs de brique
 cuite. Le temple entier avoit deux cents pieds
 Romains de longueur, & à peu près autant de
 largeur. La statue de Jupiter *capitolin*, ou fulmi-
 nant, portoit un sceptre, une couronne & un fou-
 dre d'or. De vastes portiques entouraient ce tem-
 ple : c'étoit sous ces portiques que les triompha-
 teurs, après avoir sacrifié aux grands Dieux, don-
 noient au sénat un repas magnifique. L'Eglise des
 Capucins, appelée *Ara celi*, a été bâtie sur les
 ruines du temple de Jupiter Capitolin.

Des murs construits avec de grandes pierres en-
 touraient le capitol, & en avoient fait une ci-
 tadelles imprenable. Cn. & Q. Ogulnius étant Édi-
 les Curules, condamnèrent des usuriers à une forte
 amende, qu'ils employèrent à faire des portes de
 bronze à cette citadelle, accompagnées de montans
 & de traverses du même métal. Le fronton de
 ce superbe édifice étoit surmonté par des quadri-
 ges de terre cuite, que Sylla fit remplacer par des
 quadriges de bronze. Des aigles de bois sem-
 bloient soutenir ce fronton, & lui servoient d'or-
 nemens. Elles furent consumées dans un incendie
 dont parle Tacite (hist. iii, 71) : *Sustinentes fa-
 stigium aquila veteris ligno traxere flammam*.

Plusieurs incendies ravagèrent le Capitol. Le
 premier arriva l'an de Rome 670. Sylla la rétablit
 avec la plus grande magnificence ; mais il n'en
 fit pas l'inauguration. C'étoit, disoit-on, le seul
 bonheur qui eût échappé à cet heureux dictateur.
 Cet honneur étoit réservé à Lucius Catulus, qui
 fit doter les tuiles de bronze dont cette citadelle

étoit couverte : ce qui la fit appeler *Capitolium aureum*. Pendant les troubles qui firent perdre la
 vie à Vitellius, le feu prit une seconde fois au
 Capitol. On crut qu'il y avoit été mis à dessein
 pour en chasser Sabins, frère de Vespasien, qui
 s'y étoit renfermé. Vespasien le fit rabattre ; mais
 ses soins furent inutiles, car un troisième incen-
 die le ravagea de nouveau à la mort de cet em-
 pereur. Titus le vit encore brûler par le feu du
 ciel, & Domitien répara tous ces ravages. Cet
 empereur fonda les Jeux Capitolins pour conserver
 la mémoire du dernier rétablissement du *Capitol*.

L'enceinte du Capitol renfermoit plus de cin-
 quante temples, & un grand nombre de statues
 consacrées aux dieux ; ce qui a fait demander,
 avec quelque apparence de raison, s'il restoit en-
 core dans un espace aussi rempli, des logemens
 pour des citoyens. On peut répondre qu'il y en
 avoit quelques-uns, mais en petit nombre. Man-
 lius Capitolinus ayant repoussé les Gaulois qui as-
 siégèrent le Capitol, reçut pour récompense un
 logement dans cette forteresse. Ce fut peut-être
 le premier des patriens qui y eût fixé son sé-
 jour ; & il fut certainement le dernier, comme
 le régit un sénatus-consulte rendu à l'occasion de
 son ambition. Les gardes appelés *Arcearii* & *Ar-
 ceubii*, par Festus & Isidore, qui prenoient leur
 nom de la garde du Capitol, *ab arce*, l'habi-
 toient certainement ; de même que les gardiens
 des temples, *aditu*, dont parlent plusieurs inscrip-
 tions, & qui remargèrent avec étonnement
 (Aulus Gell. vii, 1) que les chiens renfermés
 dans le Capitol, & ardens à aboyer contre tous
 ceux qui entroient la nuit dans cette forteresse,
 se taisoient constamment à l'approche de Scipion
 l'Africain. Des courtisanes même habitoient ce
 lieu sacré ; comme Propertius (iv, 9) nous l'ap-
 prend de Teïa :

*Altera Tarpeius est inter Teia lucos
 Ebris, sed pota non satis unus erit.*

Les colonies Romaines & les municipales vou-
 lurent se donner la plus grande ressemblance pos-
 sible avec Rome, leur métropole ; c'est pourquoi
 elles imposèrent le nom de *capitol* à leur prin-
 cipal temple, & à l'édifice public dans lequel
 s'assembloient les décurions & les autres magis-
 trats. De là vient que l'on trouve souvent le
 nom de *capitol* dans les descriptions de ces vil-
 les. Il y en avoit à Constantinople, à Carthage,
 à Capoue, à Ravenne, à Milan, à Vérone, à
 Cologne, à Treves, à Narbonne, à Autun, à Pa-
 miers, à Nîmes, à Besançon, à Saintes, à Cler-
 mont, à Rheims, à Rhodes, &c. & à Toulouse,
 où il subsiste encore.

Des trois beaux édifices qui occupent aujour-
 d'hui le capitol, & qui forment la place appe-
 lée *Campidoglio*, où est élevée la statue équestre
 de M. Aurele, aucun n'est plus célèbre que celui

qui regarde l'occident, & que l'on appelle *Muslun Capitolin*, ou cabinet du *capitole*. Benoît XIV s'est immortalisé en y faisant rassembler avec soin un nombre d'antiques prodigieux. Leur description est répandue dans les différents articles de ce dictionnaire d'antiquités.

CAPITOLIAS, dans la Cœléfyrie. **ΚΑΠΙΤΩΔΙΕΩΝ**.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales grecques, avec son époque, eu l'honneur de M. Aurele, de Vêrus, de Lucille, de Commode, de Sept. Sévère, de Macrin.

CAPITOLIN (Jupiter). L'histoire de son temple célèbre se trouve dans l'article *CAPITOLE*. Ce Jupiter étoit aussi appelé par excellence *Optimus maximus*, ou fulminant. Le foudre étoit son attribut distinctif, ainsi que la barbe & le sceptre d'or ou d'ivoire. Sa statue, placée dans le capitole par Tarquile, n'étoit que de terre cuite peinte en rouge; elle fut depuis remplacée par une statue d'ivoire; & il paroît par un vers de Martial (xv, 5, 3), que Trajan y en substitua une statue d'or:

Sculptus Et aeterno nunc primum Jupiter auro:

CAPITOLINS (Jeux). Les premiers Jeux Capitolins étoient des combats institués par Camille à l'honneur de Jupiter *Capitolin*, & en mémoire du Capitole défendu contre les Gaulois. On pratiquoit dans ces jeux, selon Plutarque (*Quaest. Rom.* 58) une cérémonie très-ancienne & très-ridicule. Le crieur public mettoit à l'encluse les Étrusques, désignés sous le nom *Sardi*; on amenoit ensuite au milieu du peuple, un vieillard, à qui l'on pendoit au cou une bulle telle qu'en portoient les enfans, & on l'exposoit à la risée publique. Festus dit qu'on le revêtoit de la prétexte, & que la bulle étoit d'or, parce qu'elle étoit autrefois l'ornement des rois d'Étrurie que l'on jouoit dans cette burlesque cérémonie.

Domitien voulant conserver la mémoire du rétablissement du Capitole fait par ses ordres, fonda de nouveaux jeux *Capitolins* qui se célébroient, non pas chaque année, comme ceux de Camille, mais tous les cinq ans. On y distribuait aux poètes des prix & des couronnes qu'ils recevoient des maiors de l'empereur; il en avoit aussi pour les orateurs, les comédiens, les pantomimes, & pour toutes les espèces de joueurs d'instrumens. Ces jeux *Capitolins* devinrent si fameux, que l'on échangea l'ancienne manière de compter les années romaines par les siennes, & qu'on les compta depuis Domitien par les jeux *Capitolins*, comme les Grecs comptoient par les olympiades. Cet usage ne fut cependant pas de longue durée.

CAPITOLINUS; surnom de la famille *PETRI*.

CAPITULARII. C'est le nom que portent, dans le Recueil des loix romaines & dans Symmaque

(*Epist.* ix, 10), les receveurs de la capitulation.

CAPITULUM. Isidore (xiv, 31) nous apprend que c'étoit une coiffure des femmes, sans nous en donner aucune description.

CAPNICON; impér. que l'empereur Nicéphore mit sur les feux ou sur la fumée, *καπνίον*.

CAPNOBATÆ, ceux qui montent avec ou sur la fumée. Ce surnom fut donné par les peuples de l'antiquité aux Mysiens (*Strab.* l. 7), peuple d'Asie; parce qu'ils faisoient une profession particulière d'honorer les dieux, & qu'ils s'employoient uniquement aux sacrifices. Strabon ajoute à ces particularités, que les Mysiens ne mangeoient point de chair, ni rien de ce qui avoit été animé. Ils vivoient de miel & de laitage. Le surnom de *Capnobatæ* déignoit la fumée des sacrifices & des pastum, au milieu desquels ils passaient toute leur vie.

CAPNOMANTIE, divination (*καπνία*) dans laquelle les anciens observoient la fumée (*καπνίον*), pour en tirer des présages.

On distinguoit deux sortes de *capnomantia*: l'une qui se pratiquoit en jetant sur des charbons ardens des graines de sésame ou de pavot, & en observant la fumée qui en sortoit; l'autre, qui étoit la plus usitée, consistoit à examiner la fumée des sacrifices. C'étoit un bon augure quand cette fumée étoit peu épaisse, légère, & qu'elle s'élevoit droit vers le haut sans se répandre au tour de l'autel. On en voit le détail dans l'Édipe de Sénèque (v. 309).

La *capnomantia* se pratiquoit encore en hument, en respirant la fumée qu'exhaloient les victimes, ou celle qui sortoit du feu dans lequel elles étoient plongées; comme il paroît par ces vers de la Thébaïde de Stace, où le poëte dit du divin Tirdias:

*Ille coronatos jamdudum amplectitur ignes,
Favidum sobens vultu flagrante vaporem.*

On croyoit sans doute que cette fumée donnoit des inspirations prophétiques.

CAPOUE (Médailles de). *ϕυγες* CAPUA.

CAPPA; espèce de manteau avec lequel les femmes se couvroient la tête dans le bas Empire. Hétychius appelle ces manteaux *καπνίον*.

CAPPADOCE. Les rois de Cappadoce dont on a des médailles, sont:

Ariarthe, roi I, ou II, ou III.

Ariarthe, Eusebe V.

Ariarthe, Épiphanes V.

Ariarthe, Philomède VIII.

Ariobarzane, Philoromane I.

Ariobarzane, Eusebe Philoromane.

Archelaüs.

Hanniballien.

Leur type ordinaire est Pallas assise, ou debout, tenant une victoire.

Le symbole de la *Cappadoce* est une femme

portant une couronne tourelée, & tenant un étendard de la cavalerie, qui désigne l'espèce de troupes que les Romains en tiroient, ainsi que les chevaux de ses haras, si célèbres autrefois. Le mont Argée se trouve assez souvent placé sur les médailles de la Cappadoce, avec la figure qui sert de symbole à cette province; tandis qu'il est mis à côté d'elle & à ses pieds, tantôt elle le porte dans ses mains. On sait que les Cappadociens rendoient un culte à cette montagne, comme à une divinité.

CAPPAGIA. Jean d'Antioche désigne par ce mot les fouliers des sénateurs, qui étoient ornés d'un croissant d'argent formé en C, appelé *caprea*, chez les Grecs. Il dit qu'ils ne paroissent jamais en public, & qu'ils n'alloient jamais faire leur cour aux empereurs, sans cette chaussure & ces croissants.

CAPRARIUS; surnom de la famille *CICILIA*. **CAPREOLUS;** hoyau, ou houë à deux fourchons dont on se sert pour remuer la terre dans les viges. Columelle (*xv*, 3,) en fait mention: *Vere deinde, pringquam capris germinare, capreolis, quod genus bicornis serratim est, terra commutatur.* La ressemblance de ces deux fourchons avec les cornes d'un chevreau, l'avoit fait appeler *capreolus*.

CAPRICORNE. C'est un des signes du zodiaque; quand le soleil y est arrivé, il est au solstice d'hiver. Cette constellation est composée de 28 étoiles. Macrobie a cru que ce signe avoit été nommé *capricorne*, parce qu'il imite en quelque sorte la nature des chevres, qui, en paissant, grimpent toujours de bas en haut. De même le soleil, en entrant dans ce signe, commence à monter de bas en haut. C'étoit chez les anciens le dixième signe du zodiaque; lorsque le soleil y étoit, il fixoit le solstice d'hiver par rapport à notre hémisphère, & commençoit à retourner au tropique méridional vers la ligne. Quelques-uns en parlent encore de même; mais les autres ayant avancé vers l'orient d'un signe entier, le *capricorne* n'est plus que l'onzième, & c'est à l'entrée du soleil dans le sagittaire, & non plus dans le *capricorne*, que se fait le solstice. Cependant on parle toujours de la même manière que les anciens, quoique les choses aient changé; & l'on appelle le tropique du *capricorne*, comme si ce signe étoit encore au point du solstice. Ce signe est représenté ayant la partie supérieure d'un bouc, & la partie inférieure d'un poisson; c'est-à-dire, en queue de poisson le plus souvent entortillée, & quelquefois droit: ces figures se trouvent sur plusieurs monnaies antiques, sur des pierres gravées, comme on le peut voir dans Goriæus, n°. LXXXV & LXXXVII, sur plusieurs médailles, entr'autres sur quelques-unes d'Auguste. Papien en a fait graver quelques-unes dans son *Suetone*, pag. 80 & 139. C'étoit la forme d'un aréopage. Voyez ce mot ci-dessus. On peint aussi le *capricorne* sous la forme entière d'un bouc.

Suetone dit (*in Ollavio*, c. 94.) qu'Auguste fit graver la figure du *capricorne* sur les médailles, parce qu'il étoit né sous ce signe, & en conséquence d'un horoscope avantageux que Théogène lui en avoit tiré lorsqu'il étoit à Apollonie, quelque temps avant la mort de Jules. On ne peut pas faire accorder facilement cela avec ce que dit le même Suetone (*ibid.* cap. 5), que ce prince naquit le neuvième jour avant les kalendes d'octobre, c'est-à-dire, comme Dion le témoigne aussi (dans son cinquante-sixième livre), le vingt-troisième de septembre, un peu avant le lever du soleil, dit encore Suetone. De plus, Auguste mourut le quatorzième des kalendes de septembre, ou le 19 d'août (*Sueton. ibid.* cap. 100, *Dion l. lxxv*); ayant, selon Suetone, soixante-seize ans moins trente-cinq jours, ou, selon Dion, soixante-quinze ans dix mois vingt-six jours. Il faut donc qu'il fût né le 23 de septembre; cependant le 23 de septembre, un peu avant le lever du soleil, le *capricorne* étoit au méridien des antipodes: comment donc Auguste étoit-il né sous ce signe? Scaliger (*de Emend. temp. lib. 11, cap. 2*), & le pere Pétan (*de Doct. temp. lib. x, cap. 64, & lib. xi, cap. 6*), disent que Suetone s'est trompé. Babelon, auteur du Commentaire Dauphin sur Suetone, a trouvé un moyen très-naturel de concilier Suetone avec lui-même. Il dit que Théogène ne prit point le theme de la naissance, mais celui de la conception d'Auguste. Or, ce prince étant né le 23 septembre, jour auquel le soleil entroit dans le *capricorne*: moment, dit Julius Firmicus (*VIII Mathém.*), très-heureux dans un horoscope, & qui ne promet pas moins que des sceptres & des empires.

Le *capricorne* étoit, selon les Mythologues, Pan, qui, à l'arrivée du géant Typhon dans l'Égypte, fut saisi d'une telle crainte, qu'il se métamorphosa en bouc par le haut, & par le bas en poisson. Jupiter, surpris d'une pareille métamorphose, le transporta dans le ciel. On peut voir sur cet astre le *Ciel Astronomique* de Cælius, pag. 89, & Saumaise sur Sollo, pag. 1237.

Quelques anciens reconnoissoient dans le *capricorne* la chevre Amalthée, placée dans cette constellation par son illustre nourison, le souverain des dieux. Aratus le dit expressément: voici ses vers traduits par Germanicus-César:

..... Illa putatur
Nutrix esse Jovis, si vera Jupiter infans
Ubera Cretæ multis fidissima Capræ,
Sidere quæ clare gratum testatur Alumnus.

Ce signe étoit sous la protection de Vesta; comme le dit Manilius (*rr*, 243):

Vesta tuos, capricorne, fovet penetralibus ignes.

Et (*rr*, 445):

Atque Augusta foveas capricorni sidera Vestæ.

CARRICORNE (le) se trouve non seulement sur les médailles d'Auguste frappées à Rome, mais encore sur les médailles de Commagene en Syrie & de Cyzique.

CAPRIFICATION ; manière d'élever les figuiers, dont les anciens ont parlé avec admiration, & qui se pratique encore aujourd'hui dans les îles de l'Archipel. On y rend les figues domestiques bonnes à manger par la piquore d'un insecte particulier aux figues sauvages, que l'on transporte sur les premières dans certaine saison, & qui les fait parvenir à une pleine maturité.

CAPRIFICIEL ; nom que donnoient les peuples de l'Attique au jour où ils commençoient la récolte du miel. Ce jour étoit consacré à Vulcain, selon Plin. (x, 15).

CAPRIFICUS Romuli. Voyez **FIGUIER** sauvage. **CAPROTINE** ; surnom que les Romains donnoient à Junon, en mémoire d'un fait singulier rapporté dans les Saturnales de Macrobe, l. c. 12. Après que les Gaulois eurent quitté Rome, les peuples voisins, croyant que la République étant épuisée, ils pourroient aisément se rendre maîtres de la ville, vinrent l'assiéger, sous la conduite de Lucius, dictateur des Fidénates. Il fit demander aux Romains leurs femmes & leurs filles. Les esclaves, par le conseil d'une d'entr'elles, nommée Philotis, se revêtirent des habits de leurs maîtresses, & allèrent se présenter à l'ennemi, qui, les prenant pour les Romaines qu'il avoit demandées, les distribua dans tout le camp. Elles feignirent de célébrer ce jour-là une fête, & excitèrent les capitaines & les soldats à se réjouir & à boire largement. Ensuite quand ils furent enivres dans le sommeil, elles donnerent le signal à la ville de dessus un figuier sauvage, nommé en latin *caprificus*. Les Romains fondirent aussitôt sur leurs ennemis, remplirent le camp de carnage, récompensèrent le service de leurs esclaves par la liberté, & avec une somme d'argent qu'on leur donna pour se marier. Ils instituèrent aussi une fête à Junon, qui, en mémoire du figuier sauvage, du haut duquel le signal avoit été donné, fut surnommée *Caprotina*. Le jour auquel Rome fut ainsi délivrée, & qui étoit les nones de juillet, fut appelé les nones *caprotines*. Plutarque & Arnobe ont aussi parlé de cette victoire singulière.

CAPROTINES ; fêtes de Junon caprotine, qui se célébroient le 9 de juillet, en faveur des femmes esclaves. Pendant cette solennité, elles couroient & se batoient à coups de fouet & à coups de poings. Il n'y avoit que des femmes pour ministres des sacrifices offerts dans ces fêtes.

CAPSARIUS ; nom de l'esclave qui suivoit les jeunes Romains aux écoles, & qui portoit dans une boîte, *capsa*, les livres & les jetons nécessaires pour leurs études. Ce nom désignoit aussi

l'esclave qui renfermoit dans des boîtes particulières les habits de ceux qui entroient dans les bains publics.

CAPSUS. On appeloit ainsi, selon Isidore (xx, 12), un chariot couvert, *carrus undique contenta* ; mais du temps de Virgile (x, 14), ce mot ne désignoit encore que l'espace de siège fermé, ou de coffre sur lequel on s'asseyoit dans certains chars.

CAPTIFS (Rois) du Capitole. Voyez **ROIS capifs**.

CAPURA. Les Romains appeloient de ce nom les gains infâmes que faisoient les prostituées, & tous ceux dont la profession étoit vile. (Sueton. *Caligul.* c. 40, n. 5).

CAPUA, en Italie. **CAPU**. & **KAMPIANO**. Les médailles autonomes de cette ville sont : RRRR. en argent, avec KAPU... (Huntier.) C. en bronze.

O. en or.

Ses symboles ordinaires sont :

Un sanglier.

Un lion.

La victoire couronnant un trophée.

CAPUCHON. Vers le milieu des bas-reliefs de la colonne Trajane, on voit plusieurs hommes vêtus de grands manteaux avec des *capuchons* pendant. On ne sait s'ils sont Romains ou étrangers mais ils n'ont point de barbe, de même que les Romains. Les Daces, au contraire, portent tous de la barbe sur ce beau monument. Un peu plus haut des hommes ayant de la barbe, portent des manteaux avec de semblables *capuchons*. Voyez **BARDOCCULLUS**.

CAPULA.

CAPULATOR. } On appeloit *capula*, un vase à deux anses qui servoit à transfuser l'huile des grandes jarres dans de petits vases. Lorsque les empereurs faisoient des largesses d'huile au peuple, ceux qui la lui distribuoient étoient appelés *Capulatores*. Ils formoient un collège, ou une corporation ; car Sextus Rufus & P. Victor placent dans la troisième région de Rome une *sebola capulatores*.

CAPULARIS.

CAPULUS. } *Capulus* étoit le nom d'un cerceuil ; & l'on appela par analogie *capularis senex*, un vieillard près de descendre dans le tombeau. Plaute l'appelle encore *capuli decus* (*Astin.* v, 2, 42) :

Perii miseria ! ut osculatur carnifex, capuli decus !

CAPULATI *Sacerdotes Diana*. Muratori (*Thes. Infer.* 512, 1) rapporte l'inscription suivante, où l'on peut lire *Capulati* & *Capulatores*. Voyez ce dernier.

COMINIAR
L. FIL
VIPIANIAN
DIGNITATI
C. P.
COLLEGIUM
CAPULATORUM
SACERDOTUM
DIANAE.

CAPYS; pere d'Anchise. Voyez ASSACUS.
CARACALLA (ANTONIN), fils de Septime-Sévère.

MARCUS-AURELIUS, SEVERUS, ANTONINUS,
AUGUSTUS.

Ses médailles sont:

C. en or; au revers les têtes de Septime-Sévère & de Julie, R; plusieurs autres revers RR.

C. en argent; & R, avec les têtes de Sévère, de Julie & de Géta.

A. en médailles grecques d'argent.

RRR. en médaillons grecs d'argent.

C. en médaillons de potin d'Égypte ou de Syrie.

C. en G. B. de coin romain; on y trouve nombre de revers rares.

C. en M. B. parmi lesquels il y a des revers rares.

R. en G. B. de Colonies, excepté Antioche de Syrie.

C. en M. B. & P. B.

C. en G. B. grec; R, avec les têtes de Caracalla & de Géta.

C. en M. B. ou P. B. on le trouve de ce monnaie avec sa tête en regard de celle de Julie, ou avec la tête de Julie au revers, R.

Il y en a en M. ou P. B. grecs au revers de Géta; Spanheim en a publié une; elles sont rares. En P. B. grec, avec sa tête, en regard de Plautille, RR.

RR. en G. B. d'Égypte.

C'est l'empereur dont on trouve le plus de médaillons grecs de bronze; Vaillant en a publié soixante-huit; les médaillons latins sont très-rare.

Quelques médailles d'argent & de bronze donnent à Caracalla le nom de *Grand*; mais elles sont fort rares, & ne se trouvent que dans les consécérations: en argent RR., ainsi qu'en G. B.

Sous le règne de ce prince, la monnaie d'argent est mêlée de billon. Didier-Julien & Septime-Sévère l'avoient déjà altérée. Elle alla toujours en empirant, jusqu'au règne de Claude le Gothique; & elle ne fut rétablie en argent fin que sous Dioclétien & sous son collègue Maximien Hérénle.

De tous les empereurs qui ont porté le nom d'ANTONIN, les plus difficiles à distinguer sur les médailles sont Caracalla & Élagabale, parce que

Antiquités, Tome I.

tous deux y sont appelés *M. Aur. Antoninus*, & *M. ATP. ANTONINOC*. On peut observer cependant, 1°. la grosseur de l'Élagabale, & l'air farouche de Caracalla; 2°. l'Élagabale n'est pas à la vérité fort sensible; 3°. les médailles grecques de ces deux empereurs, parce que les têtes sont moins distinctes; 4°. les médaillons d'Élagabale seules portent souvent une étoile dans le champ; 5°. Caracalla seul est appelé souvent *CAESAR*, & *CAESAR*; 6°. Caracalla est rarement appelé *IMP*; 7°. le même empereur seul porte plus de *TR. POT.* 8°. Caracalla seul est appelé simplement *PONTIFEX*; & il ne prend le titre de *PONTIFEX MAXIMUS* qu'à sa quatorzième puissance tribunitienne.

Caracalla affecta d'aimer les arts, mais avec la même bizarrerie que Caligula, dont il avoit tous les vices. Il ordonna à toutes les villes d'élever des statues à Alexandre le Grand; & l'on poussa à Rome l'adoration, jusqu'à en élever qui porteroient des têtes doubles, celle d'Alexandre & celle de Caracalla (*Herodian. l. 4, c. 13*). Les guerriers de l'antiquité qu'il révétoit le plus, étoient Annibal & Sylla; & il chercha aussi à perpétuer leur mémoire par le moyen des statues & des bustes. Quant à lui, ses portraits sont fort rares; & on ne connoît que deux de ses têtes, qui le représentent dans sa très-grande jeunesse: elles sont à Rome, au palais Rospoli. Voyez Cinq, THEMES.

CARACALLE, } vêtement des Gaulois que
CARACALLA, } l'empereur Antonin Caracalla mit en usage parmi les Romains, & qui lui fit donner ce surnom, sous lequel il est connu aujourd'hui. Ce vêtement étoit une espèce de manteau très-ample qui descendoit jusqu'aux talons, *salaris caracallas* (*Aurel. Vict. Epit. c. 21 n. 1*), & qui avoit un capuchon. Nous apprenons ce dernier détail de Saint Jérôme, qui, parlant d'une espèce particulière de manteau, dit (*de vest. sacerdot.*) qu'il ressembloit en tout aux caracalles, excepté le capuchon qu'il n'avoit pas: *pallium in modum caracallarum sed absque cucullis*. La caracalle avoit donc beaucoup de ressemblance avec le *berdrucculus*, tel que l'offrent d'anciens monuments Gaulois; mais elle étoit plus longue. Les Romains les appelerent d'abord des *Antonienus*, *Antoniana*, à cause du prince qui en avoit apporté la mode, & qui en fit revêtir tous les soldats. Dion (*lib. 78*) parle des *Antonienus*, comme d'un vêtement grossier, barbare, & fait de plusieurs pièces cousues ensemble; ce qui les distinguoit absolument de la chlamyde & de la toga, qui n'étoient composées que d'une seule pièce d'étoffe sans couture. On vit sous les Constantin, les femmes porter les caracalles ainsi que les hommes (*Palladius. c. 217*). On ne connoît point de monument romain qui nous ait conservé distinctement la forme de la caracalle; pour s'en former quelque idée, on recourra à ceux que nous

PPP

avons cités dans les articles BARDOCUCULUS & CAPUCHON.

CARACTERES. Voy. ÉCRITURES, LETTRES, & chaque lettre en particulier.

CARACTERES de musique. Les Grecs se servoient pour *caractères* dans leur musique, ainsi que dans l'arithmétique, des lettres de l'alphabet. Mais au lieu de leur donner dans la musique une valeur numérique qui marquât les intervalles, ils se contentaient de les employer comme signes, les combinant en diverses manières, les mêlant, les accolant, les couchant, les retournant différemment, selon les genres & les modes, comme on peut le voir dans le *Recueil d'Alpinus*. Les Latins les imitoient, au fa servant, à leur exemple, des lettres de leur alphabet, & il nous en reste encore la lettre jointe au nom de chaque note de notre échelle diatonique & naturelle.

CARALIS, dans l'Ausonie. **KAPAAIΩTON.**

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur de Maximin, de Domna.

CARALLIA, en Pamphylie. **KAPAAIΩTON.**

On a des médailles impériales grecques de cette ville, frappées en l'honneur de Julia Domna.

CARARE, jadis *Lana* & petite ville de Toscane, célèbre par la marbre blanc que l'on tire de ses carrières. On y a au trouvé depuis un demi-siècle des veines & des couches, qui ne le cedant aux marbres de Paros ni pour la finesse du grain, ni pour la beauté de sa blancheur. La plus belle espèce de ce marbre est presque aussi dure que la porphyre, selon Winkelman (*Hist. de l'Art. liv. 2, ch. 2, v*).

L'éditeur du *Muséum Pro-Clémentin* a publié le cartifcat de deux inspecteurs des carrières de *Carare*, qui attestent, après un mûr examen & un essai, que l'Apollon du Belvédère n'est point de ce marbre, mais qu'il est de marbre grec. Rhapsaël Maugué s'est donc trompé en assurant le contraire, de cet Apollon & des plus belles statues antiques de Rome. Il en concluait faussement qu'elles n'étoient pas des originaux, mais des copies faites en Italie par les plus habiles artistes; car les Grecs n'ont point connu les carrières de *Carare*. Au reste, son opinion est vraie relativement à quelques statues, au très-petit nombre.

CARASIVS; tyran en Angleterre sous Dioclétien.

CARAVIVS AUGUSTUS.

Ses médailles sont :

RRRR. en or.

Elles sont d'un prix inestimable, avec la légende *Vivus Carausius* du côté de la tête.

RRR. en argent.

Il y a des revers plus rares.

R. en P. R.

On trouve des revers de P. R. qui sont très-rare.

Il y a un médaillon d'argent de ce prince au cabinet du roi.

CARBASUS.
CARBASINUS. } Ces mots désignant dans

l'origine la liu & les toiles tissées avec les fils de cette plante. Pline (xix, 1) parla du *carbasus* d'Espagne, comme d'une espèce de liu très-fin : *Hispania citerior habet splendorem lini prae-pium, torrentis in quo politur natura, qui alluit Tarraconem. Et veniunt mina, ibi primum carbasus reperit*. C'étoit de ce liu que l'on fabriquoit ordinairement les voiles tendus au dessus des théâtres & des amphithéâtres, selon le même écrivain (*ibidem*) : *carbasina vela primum in theatro duxisse tradunt Lentulus Spinther Iulius Appollinaris*. Peut-être les vaisseaux portoient-elles des toiles ou des voiles du liu appelé *carbasus*, comme on peut la conjecturer de ces paroles de Valère-Maxime (1, 1, 7) : *Mauima virgine Emilia aderant, cum carbasum, quem optimam habebat, seculo imposuisset, subito ignis emicuit*. Les voiles des vaisseaux étoient tissées ordinairement de ce liu; c'est pourquoi les prêtres les appelaient *carbasina vela*.

On détonna par la suite ces mots de leur signification première, pour leur faire signifier le coton, qui étoit la matière de ces toiles si célèbres dans l'Inde & l'Égypte, & si recherchées à Rome sous les empereurs. Quinte-Curce dit que les Indiens s'enveloppoient le corps jusqu'aux pieds avec le *carbasus* (1, 9, c. 1) : *Carbaso Indi corpora usque ad pedes velant*. Nous avons démontré à l'article BYSSUS, que ces toiles des Indiens étoient faites de coton. Ce végétal fut donc appelé improprement *carbasus*. Solin a donné aussi le nom de *carbasa*, à des toiles d'amiaute (c. 11) : *Carbasa stiam quæ inter ignes valent*.

CARBATINÆ; chaussons grossiers faits de cuirs crus. Pollux (vii, 22) au attribua l'invention aux Carles. Xénophon parla de *carbatina* faites de cuirs de bœufs très-récemment tués. (*Anabaf. iv*). Il en est fait mention aussi dans un poète latin (*Carull. xxvii, 4*) :

*Tu tamen hac lingua, si vnus veniat tibi, possit
Culos & crepidas lingere carbatinas.*

Aristote (*lib. 2 Animal.*) dit que l'on mettoit de semblables chaussons aux chameaux, pour éviter qu'ils ne blessoient les pieds.

CARBO; furnon de la famille PAPARIA.

CARBULA, en Espagne. **CARBULA.**

Les médailles autonomes de cette ville sont :

RRRR. en brouze.

O. en argent.

O. en or.

Leur type ordinaire est une lyre.

CARCERES *in circo*. Dans les jeux olympiques, une simple corde tendue retenoit les cavaliers & les chars sur la ligne appelée *Balzus* (c'est ce mot), jusqu'au signal; la corde s'a-

haïtoit alors, & les athlètes voloient dans la carrière. Si on en juge sur un passage de Lycophron, on substitua depuis à la *balbis* un fossé long & étroit, qui étoit rempli au signal donné par un morceau de bois, ou une longue règle que l'on y faisoit tomber.

Les Romains ne célébroient pendant long-temps les jeux, que dans des eueintes ou des amphithéâtres construits en planches & en pierres légères appelées *tap, topus*. Tite-Live dit qu'en l'année 425, ils changèrent la *balbis* des Grecs, & qu'ils construisirent pour la première fois des *carceres*. C'étoit un massif de maçonnerie, qui faisoit la corde du segment curviligne formé par le cirque. Douze volées le partageoient en douze espaces séparés, semblables à des prisons; & d'où lui vint le nom de *carceres*. Douze portes fixes à une même détente, s'ouvroient à la fois au signal de celui qui présidoit aux jeux, & laissoient sortir les cavaliers & les chars. Les *carceres* étoient peintes, comme le dit Ennius:

... *Speclant ad carceris oras,*
Que mos emittant piliis a faucibus curvas.

Les Philologues du dix-septième siècle ont donné la torture à leur imagination, pour expliquer comment on rachetoit la dévauçage qu'éprouvoient les derniers chars, qui étant placés à l'autre extrémité de la ligne *balbis*, avoient à parcourir un espace beaucoup plus grand que les premiers. La découverte des fondations du Cirque de Caracalla, a fourni une explication très-simple, que l'on trouvera à son article.

CARERES dans les jeux des *laturculis*, étoient les deux bords de l'échiquier, sur lesquels on mettoit les pionniers.

CARCHESIUM, *καρχήσιον*; vase qui servoit dans les festins & dans les sacrifices. Il étoit aloué, évasé & aplati vers le milieu, garni d'anfes qui, partant presque du bas de son ventre, s'élevoient jusqu'au dessus des bords. C'est ainsi que le dépeint Macrobe (*Sat. v, c. 21*): *Carchesium procerum est, & circa Mediam partem compressum, apertum medioeriter, avsum a summo ad infimum perinstitibus*. La description d'Athénée (*lib. xi*) est conforme à celle de Macrobe. Winkelmann en a décrit plusieurs sous les numéros 111, 112, &c. du cinquième livre des pierres gravées de Stofch. Le *carchesium* étoit un des plus anciens vases; car ce fut avec ce vase que Jupiter paya, selon Athénée (*ibidem*) & les auteurs d'Alceme.

CARCHESIUM. Vitruve appelle de ce nom une machine qui servoit à lever des fardeaux, & que l'on plaçoit sur un chariot. C'étoit un mât, au haut duquel étoit fixé un levier; à l'un des bouts de ce levier, étoient attachés des cordes pour le tirer, & le poids s'accrochoit à l'autre.

CARDA, peut-être CARDIA & CARDEA. Macrobe (*Saturnal. l. 1, c. 12*) fait mention

d'une divinité qu'il appelle *Carua*, laquelle, dit cet auteur, présidoit aux parties nobles & aux parties vitales de l'homme, au cœur, au foie & à tous les intestins, dont elle procuroit la santé; & parce que Brutus, ajoute le même écrivain, par le moyen du cœur, c'est-à-dire, par le secret du cœur, & par sa dissimulation, passoit pour un homme utile au changement & à la réformation de l'État, il bâtit un temple à cette déesse. Il avoit dit auparavant que le même Brutus revenant victorieux le premier jour de juin, après avoir chassé Tarquin, fit un sacrifice à la déesse *Carua*, sur le mont Coelius. Vivès (*in S. Aug. de Civit. Dei, l. iv, c. 8*), Vigenère (*Sur Tite-Live, t. 2, p. 660 & 1166*), Rollins (*dans ses antig. Rom. l. 11, c. 19*), & tous les autres Philologues confondent cette divinité avec *Carua* dont parle Ovide, ou *Cardia*, comme l'appelle Saint Angustin (*de Civit. Dei, l. iv, c. 8*), c'est-à-dire, avec la déesse des gonds. Cependant Macrobe, qui marque avec soin toutes les fondations de la déesse dont il parle, ne dit pas un mot de celle de présider aux gonds. D'ailleurs, le soin de conserver les entrailles de l'homme, & celui de veiller aux gonds des portes, sont si différents, qu'ils ne conviennent nullement à la même divinité. On avoit un si grand soin de ne point trop acabler les mêmes lieux de travaux & de soins, & de les multiplier plutôt à chaque occupation différente que l'on conservoit dans le détail du gouvernement du monde, qu'il est ridicule de croire que l'on ait chargé la même déesse de ces deux emplois. Il faut reconnoître deux divinités différentes, il y a une faute dans Macrobe, & l'on doit lire *Carda* ou *Cardis*, au lieu de *Carua*. Ce nom venoit du grec *καρδία*, le cœur, & il lui fut donné parce qu'elle avoit soin du cœur & des entrailles, dont il est la plus noble partie. D'ailleurs, outre cette fonction de la déesse, l'allusion que fait Macrobe, ou que l'on fit, selon son récit, au cœur de Brutus, exige cette correction.

CARDIA, en Thrace. ΚΑΡΔΙΑ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRR. en argent.

RRR. en bronze.

O. en or.

Son symbole est un cœur.

La médaille de ce numéro, dit le comte de Caylus (*Rec. v, Pl. 51, num. 5*) qui a pour tête la figure d'un cœur en relief, ayant été apportée de Constantinople avec plusieurs autres médailles des villes de Thrace, il n'y a pas lieu de douter qu'elle n'appartienne à la ville de *Cardia*, dont le nom en grec signifie un cœur. Plinè & Solin disent que ce nom lui fut donné, parce que le lieu où elle étoit située, avoit la figure d'un cœur.

Étienne de Byzance rapporte de son côté, qu'elle fut ainsi appelée, de ce que pendant un sacrifice que faisoit *Hermocharis* en la bûche,

PPPP ij

le cou de la victime fut enlevé par un corbeau. Cette ville, qui étoit dans l'effluve de la Chersonèse, étoit très-considérable ; & Démolibœus la regardoit comme le boulevard de cette péninsule. Pausanias dit que Lyfimache l'ayant fait détruire, bâtit tout auprès une autre ville qui fut appelée de son nom, *Lyfimachia*.

CARDINALES. Dans le livre des *offices* de Théodose, les préfets du prétoire de l'Asie, & le préfet de l'Afrique, sont appelés *cardinales*, principaux ; ou premiers entre les autres préfets de l'Empire.

CARDINEA. Voyez **CARNE**.

CARDINE *Lanio* (*ab*). Muratori (915, 8. *Thef. infer.*) rapporte l'inscription suivante :

L. ANNIUS L. L. AUCTUS
AB. CARDINE. LANIO
VIXIT. BONUS. AMICUS.

CARDINES étoient les espaces pratiqués dans les théâtres & les amphithéâtres, entre les gradins appelés *cunei*, qui servoient à y aborder.

CARENUM.

CARENUM.

XAPOINON.

Les Grecs & les Latins désignoient sous ces noms, du vin doux réduit par la cuisson aux deux tiers de son volume. Palladius (*rust.* 7) appelle *carénaria*, les chaudieres dans lesquelles on le faisoit cuire.

CARICÆ, espèce de figures. Voyez **FIGURES**.

CARICATURE. C'est le burlesque de la peinture & de la sculpture. Les artistes anciens nous ont laissé quelques fruits de ce libertinage d'imagination. On voit à Portici une représentation ridicule, ou, si l'on veut, une parodie d'Énée portant Anchise sur ses épaules, & tenant le petit Ascanius par la main. Ces trois figures ont des têtes d'âne ; & auprès du groupe qu'elles forment, se trouve un autre âne qui n'a pas un pouce de hauteur : il est debout sur ses pieds de derrière, & couvert d'un manteau d'argent. Le comte de Caylus (*Rec. ital.* pl. 76, num. 1) a publié une caricature de bronze, qui représente un âne vêtu de la toge, comme un consulat. Il y en avoit un pareil au cabinet des Jésuites de Rome ; & le cardinal Albani en possédoit un semblable. Voyez aussi à l'article d'ALCMENE, la parodie de ses amours avec Jupiter.

CARICLO. Voyez **CARICLO**.

CARIE. Les rois de Carie dont on a des médailles sont : Mausole, Idrieus, Pliodare.

Leur type ordinaire est un homme debout, tenant une massue & une halle.

CARIN. Voyez **CARINSU**.

CARINÆ. On appeloit à Rome, de ce nom, quelques bâtimens situés auprès du colisée & au pied des Esquilles. Les uns sont venir leur nom de la forme de leur construction, qui les faisoit ressembler à des navires ; d'autres à cette même forme qu'offroit la vallée dans laquelle ils étoient

bâties ; & Varro enfin, du mot grec *Κάρη*, tête ; parce qu'ils étoient situés à l'entrée de la voie sacrée.

CARINARIUS. Voyez **CERTINARIUS**.

CARINAS ; surnom de la famille **ALBIA**.

CARINUS ; fils aîné de Carus.

MARCUS-AURÉLIUS, CARINUS, ADOUSTUS.

Ses médailles sont :

RRR. en or.

RRRR. du même métal, avec sa tête & celle de Numérius : au revers, VICTORIA ADGO.

RRR. en argent-quinnaire.

RR. en médaillons de bronze. Il y a quelques revers qui sont plus rares.

RR. en M. B.

C. en P. B. de coin Romain & d'Égypte.

CARISIA ; famille romaine dont on a des médailles :

C. en argent.

RR. en bronze.

O. en or.

Goltz en a publié quelques médailles inconnues depuis lui.

CARISIA ; en Espagne. **CARI**. **CARISI**.

Hueter possédoit deux médailles de bronze avec les légendes ci-dessus, & avec un cavalier courant au galop, que M. Combe attribue à *Carisia*.

CARISSIMI. Les empereurs de Constantinople appeloient de ce nom les intendants des provinces, & plusieurs autres de leurs officiers. Constantin donna ce nom à Vétrinus (*leg. 1, c. de feritis*) ; Gratien & Valentinien le donnèrent à Hypatius & à Lampadius (*l. 7, de Suscepi.*).

CARISTIES. Voyez **CHARISTIES**.

CARIUS ; fils de Jupiter & de la Nymphe Thorrébie, se promenoit un jour sur les deux bords du lac Thorrébie, entendit le chant des Nymphes, & apprit d'elles la musique, qu'il enseigna ensuite aux Lydiens. En récompense de ce bienfait, ils lui décorèrent les honneurs divins, & lui bâtirent un temple magnifique sur une montagne, qui prit le nom de *Carus*.

CARIUS étoit aussi une épithète de Jupiter chez les Myliens, qui avoient peut-être appris ce culte des Cariens.

CARMANOR, étoit un habitant de Tarrha, ville de Crète, qui expla Apollon du meurtre du serpent Python. Ce dieu se servoit quelquefois de la maison de *Carmamor*, pour ses exploits amoureux. Voyez **ACACALLUS**. (*Pausanias.*)

CARMÉ & **CAAMIS** ; Nymphe que Jupiter rendit mère de Britomartis. Elle étoit chérie de Diane, parce qu'elle alloit, comme cette déesse, la chasse & le bois. Minois, enflamé d'amour pour elle, la poursuivit un jour si vivement, qu'elle se précipita dans des filets de pêcheurs, & y périt. Les Crétois & les Égiètes lui rendoient les honneurs divins. (*Pausan.* *Corimb.*)

CARMELUS ; divinité des Syriens qui habitoient aux environs du Mont *Carmel*. Elle n'avoit point de temple ; mais on lui avoit consacré un autel. Tacite dit que c'est un prêtre du dieu *Carmelus*, qui prédit à Vespasien qu'il seroit empereur. (*Tacit. Hist. 11, 78, & Suet. Vesp. c. 3.*)

CARMENTA ; fameuse devineresse d'Arcadie, rendit, dit-on, les oracles en vers, ce qui lui fit donner ce nom. Elle eut de Mercure, Évan-dre, avec lequel elle se transporta en Italie, où Faunus, roi du Latium, les reçut favorablement. Après sa mort, elle fut admise parmi les dieux indigènes de l'Italie, & donna son nom à une porte de Rome, ainsi qu'à une fête célèbre. On appeloit aussi *Carmenes*, toutes les devineresses, les prophétesses & toutes les femmes enthousiastes. Denis d'Halicarnasse (*lib. 1*), & Pline (*probl. 56*) disent que *Carmenta* étoit la même divinité que les Grecs appeloient *Thémis*.

CARMENTALE (la porte) est détruite. Elle étoit placée sur le bord du Tybre, au pied du Capitole, dans la place appelée *Montanara*. Elle portoit aussi le nom de *Jelliste*, parce que les trois cents Fabius désignés par les Étrusques sur les bords de la Crémère, étoient sortis de Rome par cette porte.

CARMENTALES ; fête que célébroient tous les ans les meres de famille, en l'honneur de *Carmenta*. Cette fête fut établie au sujet de la réconciliation qui se fit entre les dames romaines & leurs maris, après une assez longue brouillerie, causée par un arrêt du sénat, qui avoit défendu aux femmes l'usage des chars. La réconciliation fut suivie d'une grande fécondité, en mémoire de laquelle on célébroit le fête *carmentale*, le 13 des calendes de février, c'est-à-dire, le 15 janvier.

CARMENTALIS flamen ; c'étoit un des quinze flamens de Rome, qui étoit consacré à *Carmenta*. Voyez *FLAMINE*.

CARMINATOIRES. Muratori (984, 7. *Thes. ant.*) rapporte l'inscription suivante :

D. M.

.....
CXI. LOCA
SUNT. LAMINOR
CARMINATORUM
LOBALI QUAX
VACIUNT. IN. AG. F. C.
AD VIAN. P. LV
C. TIFERIANUS. C. F. POTENS
EJUS PATER
ET. TITIA. MATR. FILIO
PIENTISSIMO

Les Romains entendoient par le mot *carminari*, l'art de *carder* & de peigner la laine.
CARMIS. Voyez *CARME*.

CARMO, en Espagne. *CARMO*.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

RR. en bronze.

O. en argent.

O. en or.

Leur type ordinaire consiste en deux épis :

CARNA.

CARNEA.

CARNE.

CARDINEA.

} Déesse révérée chez les Romains. Elle veilloit à la sû-

reté des gonds, *cardines*, comme il paroît par le sixième Livre des *Fastes* d'Ovide, v. 101. Elle est appelée aussi *Cardea* par Saint Angellin ; mais il ne faut pas la confondre avec *CARDA*, ou *CARDEA*. Voyez ces mots. Cependant plusieurs Philologues n'en ont fait qu'une seule divinité ; & ils appellent aussi *Carna* ou *Cerne*, la déesse qui présidoit à la chair & aux parties nobles du corps humain. On ne lui sacrifioit point de poisson, & on ne lui offroit que le bouillie de farine de fèves avec du lard.

CARNEADES.

CARNÉES.

CARNIEN.

CARNIENES.

CARNIES.

CARNUS.

} Fêtes célébrées dans presque toutes les villes de la Grèce, & sur-tout à Sparte,

où elles furent établies dans la vingt-sixième Olympiade. Quelques Mythologues ont cru que la divinité en l'honneur de laquelle les *carnies* avoient été instituées étoient Jupiter ; mais Alceon dit expressément que c'étoit Apollon *Carnien*, *Karnios*.

On consacroit les neuf jours qui suivoient le 12 du mois *carneus*, auquel répondoit le mois métathétion des Athéniens, à célébrer les *Carnies*, en vivant & s'habillant comme des soldats dans un camp. On dressoit même neuf tentes, sous chacune desquelles neuf citoyens, choisis dans trois différentes tribus, demeuroient nuit & jour, & obéissoient au héraut public (*Athen. Deipn. lib. 11, & Callimac. in Apol., & Pindari Pythien*). Hétychius appelle *ayvri* le prêtre qui offroit les sacrifices pendant ces fêtes. Le même écrivain dit aussi que l'on étoit cinq citoyens pris dans toutes les tribus, qui, sous le nom de *Kapvrioi* présidoient à ces fêtes quatre ans de suite, pendant lesquels ils ne pouvoient se marier. Les *Carnies* étoient accompagnées de jeux & de combats ; les musiciens entre autres dispoient au prix en chantant certains vers, appelés *Kapvrioi vion*, & Terpandre gagna le premier.

Les anciens Scholastes rapportoient plusieurs étymologies du surnom de *Carnien*, donné à Apollon. Sous le règne de Codrus, disent les uns, les Héraclides, marchant dans l'Étolie contre les Acarnaniens, le divin *Carnus* leur apparut & leur prédit des malheurs. Ils le prirent pour un magicien, & Hippotès, fils d'Alès, l'un d'eux, le perça d'une flèche. La peste se répandit aussitôt dans leur armée, & l'on attribua ce malheur à la mort du divin d'Acarnanie. Hippotès se conda-

mus de lui-même à l'exil, & l'on institua les *Carmentes* pour apaiser le protecteur des devins, Apollon, qui en prit le surnom de *Carnien*. Le scholiaste de Pindare dérive ce surnom *de caris cupido*, des brébis, parce qu'Apollon avoit gardé les troupeaux d'Admète, pendant son exil sur la terre : d'autres enfin le font venir d'un favori d'Apollon, appelé aussi *Carnus*, fils de Jupiter & d'Europe, selon Hésychius, &c. &c.

CARON. Voyez CHARON.

CAROPUS; roi de Syme, eut de la nymphe Argieia un fils, appelée Nireé. Voyez NIREA.

CARPE. A Lépidotome, ville située sur la rive droite du Nil, dans le district de la Thébaïde, on ne mangeoit pas d'un poisson, dont l'histoire a été long-temps obscure & confuse. On savoit bien, par un passage d'Athénée, qu'il appartenait au genre des *carpes*; mais il a fallu faire des recherches pour pouvoir en fixer l'espèce, qu' (Paw, *recher. sur les Chinois*, t. 1, p. 131) paroit être celle de la *carpe rouge* (*Cyprinus rubescens niloticus* Linnæi. Syst. nat. t. 1, p. 528). Ceux qui l'ont pris pour la Dorade, confacrée chez les Grecs à la Vénus Cythérée, qui est certainement la Nephitis de l'Égypte, ou la femme de Typhou, ne font pas attention que la Dorade est un poisson trop remarquable, trop aisé à reconnaître, pour que les Écrivains Grecs se fussent mépris au point de changer le terme de *Crypsopris*, usité parmi eux, en celui de *Lepidotus*: ce mot ayant d'ailleurs été déjà employé dans les Orphiques; & ensuite par Hérodote, qui a cru que cette *carpe rouge* avoit été rejetée du régime populaire de toute l'étendue de l'Égypte, ce qui est sans vrai-semblance.

Dans les Lithiques, attribués ordinairement à Orphée, il s'agit d'une pierre dont l'éclat argentin imitoit celui des écailles du poisson lépidotos: ce il y a des espèces de *carpes* dont les écailles sont fort grosses & assez luisantes. Mais jusqu'à présent les naturalistes n'ont pas connu cette espèce de pierre dont il est aussi fait mention dans Pline. M. Paw soupçonne cependant que c'étoit une pyrite arsenicale, blanchâtre, qu'on tailloit à facettes.

CARPÉE, *Carpea*, du grec *Καρπία*. C'étoit une espèce de danse, ou d'exercice militaire, en usage chez les Éniates & les Magnétiens. La *carpée* consistoit en ce que deux hommes armés contre-faisoient l'un un laboureur, & l'autre un voleur. Le laboureur tenant bas ses armes, feroit ou feroit semblant de semer, puis prenoit le manche de sa charrue, & labouroit son champ, regardant sans cesse de tous côtés, en homme inquiet & qui craint d'être surpris. Le voleur eu effet paroissant; le laboureur alors quittoit sa charrue, prenoit ses armes, & combattoit pour défendre ses bœufs. Tout cela se faisoit en son de la flûte & en cadence. Tantôt le laboureur, & tantôt le voleur étoit vaincu. Quand le voleur étoit vaincu, il ammenoit les bœufs du laboureur.

Xénophon parle de la *carpe* dans le *festin de Souchas le Thrace*. Voy. aussi Scaliger le pere. (*Poët.* l. 1, a. 18.) C'étoit apparemment un exercice institué pour apprendre & pour accoutumer les paysans à se défendre contre les incursions des brigands, ou de l'ennemi.

CARPENTARIUS. Ce nom désignoit chez les Romains dans son origine, l'ouvrier qui faisoit des chariots couverts appelés *carpenta*. Il s'appliqua ensuite à ceux qui fabriquoient toutes sortes de chariots ou de chars, aux charrons, & enfin aux ouvriers que nous appelons en français *carpentiers*; c'est sans doute dans ce dernier sens qu'Égée établit que chaque légion aura à sa suite des *carpentarii* (11, 11). Quoiqu'à la rigueur on pouvoit restreindre ici *carpentarii* à ceux qui faisoient, raccommodoient ou conduisoient les *carpenta* destinés aux transports des armes, des machines de guerre & des malades de la légion. Car Lampride raconte de Sévère-Alexandre (c. 47), qu'il visitoit dans leurs tentes tous les soldats malades, & qu'il les faisoit transporter sur des chariots: *Ægrotautes ipse visitavit per tentoria militum, etiam ulimos; & carpentis vixit*.

CARPENTUM; char ou chariot à deux ou à quatre roues, couvert ou découvert. Ce mot désignoit d'abord un chariot quelconque; mais on le restreignit par la suite au chariot orné, couvert & à quatre roues, dont se servoient les dames romaines, les impératrices, les vestales, les prêtres & certains grands officiers de l'empire. Ovide dérive le mot *carpentum* de *Carmentis*, mère d'Évandre (*Fast.* 1, 619):

*Nam prius Aufonias matres carpenta vehabant.
Hæc quoque ab Evandri dicta parente reor.*

Les chariots dont les laboureurs se servoient pour transporter leur fumier, sont appelés *carpenta* par Palladius (x, 1): *Uni jugero asservit Columella viginti quatuor carpenta sessoris sufficere*. Les Alains, peuple errant & nomade, transportoient leurs femmes & leurs enfans sur des *carpenta* (*Ammian.* 31, 2), qui leur servoient de maisons: *Cum carpentis, in quibus habitant*. Les Romains s'en servoient aussi pour les voyages (*Cod. Theod. lib. viii, leg. 18*); & Apulée (*Met.* 21) le transporta à Rome sur un chariot de cette espèce: *Romam dehinc carpento percolavi*. On vit les chefs des Gaulois combattre sur ces chariots; & Bituitus, l'un d'eux, fut conduit à la suite du triomphateur son vainqueur, dans un *carpentum* d'argent, sur lequel il avoit combattu (*Florus* 21, 2): *Res Bituitus argenteo in carpento, qualis pugnaverat*.

Le *carpentum* fut tiré de la classe des voitures simples & communes, par l'usage qu'en firent dans Rome les dames romaines. Il étoit alors attelé de mules (*Lampr. Heliogab.* 4): *Facta sunt senatus consulta, quæ vehentium carpento mulari*; cette distinction n'appartint qu'aux dames les plus

Illustres & aux princesses, & ce fut le sénat qui la leur accorda dès le temps de la république. Les empereurs firent du *carpentum* un usage habituel, & cet usage devint une des prérogatives des Angustes. Ils le permirent cependant sous le bas empire. 1°. au préfet du prétoire (*Castod. Vet. vi, 3*) : *Ipse primum hujus dignitatis insulas consecravit, ipse carpentum recutendus ascendit*. 2°. Au vicaire de Rome, (*ibid. vi, 15*) : *Ad similitudinem summorum carpente vehitis*. Les Pontifes & les Flamines se servoient aussi du *carpentum*, sur-tout pour transporter au capitol les choses sacrées qui ne devoient point être exposées aux regards des profanes. Tacite (*Annal. xii, 42, 3*), le dit expressément : *Suum quoque fastigium alius ostendit, Carpentum capitolium ingredi, qui mos sacerdotibus & sacris antiquitus concessus*. On vit aussi le *carpentum* paroître dans les pompes du cirque, d'où lui vint le surnom *pompaticum* (*Isidor. xx, 12*). Il portoit les images des impératrices mortes, à la suite de celles des empereurs, qui étoient placées sur des chars. Ce fut Caligula qui accorda cette prérogative à la mémoire de sa mère (*Suet. Calig. c. 15*) : *Instituit matri circenses, carpentumque quo in pompa traduceretur*. Messaline & Agrippine l'obtinrent dès leur vivant.

On voit des *carpentum pompaticum* sur les médailles de Julie, d'Agrippine & de quelques autres princesses. Les tombeaux étrusques de marbre, publiés en grand nombre par Gori, en offrent aussi plusieurs; & l'on en trouve quelques-uns dans les peintures d'Herculanum.

Vopiscus nous apprend de l'empereur Aurélien, qu'il se promenoit dans un *carpentum* pour le délasser des fatigues du gouvernement, en s'entretendant familièrement avec ses amis : *Ibi cum amicis causis etiam a negotiis publicis solutus ac liber vacaret, sermonem multum a palatio usque ad hortus Valerianus instituit*.

CARPISCULUS; chausure des Romains que les Grecs appelloient *παλιχιδά* & *καταχιδά*. Ces mots grecs nous apprennent que le *carpisculus* étoit ouvert, c'est-à-dire, découpé en plusieurs endroits. Aurélien ayant vaincu les *Carpi*, peuple d'Afrique, fut décoré par le sénat du surnom *Carpicus* (*Vopisc. c. 30*), comme il l'avoit été des surnoms *Parthicus*, *Gothicus*, &c. Mais cette nouvelle dénomination ne lui fut pas agréable, à cause de l'analogie qui se trouvoit entre *Carpicus* & *Carpisculus*.

CARPICULUS étoit aussi un ornement d'architecture, ressemblant plusieurs fois, peut-être celui dont on décoroit les naissances des frontons, & qui ressembloit à un acrostele. Il en est fait mention dans l'inscription suivante :

TEQVAT AYNEAT AVRAYAS
CVN CARPISCVLVS ET
VSTITVRVS BASILVM.

CARPITOR. } Voyez ÉCUEUR tranchant.
CARPUS.

CARQUOIS, *pharetra* & *corymbus*. On trouve des *carquis* de plusieurs sortes sur les monuments antiques; mais il seroit difficile d'assigner à quelques-uns exclusivement aux autres, certain temps, ou certaines contrées. Nous allons pourtant en faire mention, afin de donner aux peintres le moyen de jeter de la variété dans leurs compositions. Il y a des *carquis* ronds & terminés en pointe ornée; d'autres ressemblent à un obélisque dressé sur sa pointe; d'autres enfin qui ressemblent ordinairement l'arc vers les fleches, sont contournés comme les consoles sur lesquelles on place des bules, ou qui portent les corniches.

CARQUOIS. On en voit un sur les médailles de Cnossus, de Cos, de Myndus, de Sinope, de Thessalonique.

CARRAGO; retranchement fait avec des chariots. Il en est souvent parlé dans Végèce, & dans les écrivains de l'histoire des Augustes.

CARRARE. Voyez **CARRAR**.
CARREFOURS. Moratori (98, 5. *Thes. Infer.*) rapporte l'inscription suivante :

RIVIS TRIVIS
QUADAVIVS
EX VOTO SVSCEPTO
POSUIT PRIMVS
VICTOR
V. S. L. L. M.

On croit qu'elle s'adresse aux génies des *carrefours*.

CARRHE, en Mésopotamie. **KAPP**.
Les médailles autonomes de cette ville sont :
RRRR. en bronze. (*Pellerin.*)
O. en or.
O. en argent.

Haym lui en a attribué qui appartient à Cartha, dans l'île de Ceos.

Devenue Colonie Romaine, elle a fait frapper des médailles greques en l'honneur de M. Aurele, de Vétrus, de Commodus, de Sept. Sévère, de Caracalla, d'Élagabale, d'Alex. Sévère de Gordien Pie, de Tranquilline, avec les légendes :

ATP. KAPHNQN. ΘΙΑΝΡ. *Aureliensium Carthensium Philomacorum*.

KOA. KAPPHN. *Colonia Carthensium*.
CARRULA; chariot couvert à quatre roues, très ressemblant au *Carpentum* & à la *Rheda*. Plin. (*xxxii, 11*) dit que les Romains couvroient les premiers cette voiture d'argent ciselé. La *carruca* étoit tirée par des mules, comme le *carpentum* & la *rheda*; mais elle différoit de la dernière, parce qu'elle étoit couverte, & peut-être de la première par la simplicité & la modestie des ornemens de sa couverture. Elle perdit cependant peu à peu cette modestie, au moins la *carruca* dont se servoient les sénateurs, comme on peut en juger par la permission que leur donna Alexandre

décor de la faire argenter (Lamprid. Alex. Sever. c. 43) : *Carrucæ Roma & rhodas senatoribus omnibus argentatæ ut habere permitti*. Autélie leur accorda de nouveau cette prérogative ; & son historien nous apprend que les *carrucæ* n'étoient auparavant ornées que d'ivoire & d'airain (Vopisc. Aurelien. c. 46). Ces voitures, qui désignoient les sénateurs & les grands officiers, furent sans doute assujéties à une forme & à des ornemens déterminés, que l'on ne pouvoit changer sans la permission des empereurs. Les particuliers eurent, dès le temps de Plîne, des *carrucæ* ornées d'argent ciselé, & d'or au siècle de Marcial (ul, 62, 5) :

Aurea quod fundi pretio carrucæ paratur.

CARTEIA, en Espagne. CARTEIA.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

C. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Leurs types ordinaires sont :

Neptune debout.—Un dauphin.—Une proue de vaisseau.

CARTES GÉOGRAPHIQUES. M. Paw (*Recherches sur l'Égypte*, c. 1, p. 210) dit des Égyptiens : « On ne sauroit supposer qu'ils fa-

isoient des cartes géographiques, dont les Grecs & Rhodés & Eustathe leur attribuent l'invention. Nous sommes étonnés lorsque Clément d'Alexandrie fait cette prodigieuse énumération de toutes les connoissances que devoit posséder celui d'entre les prêtres égyptiens qu'on devoit nommer Scribe sacré, ou Héro-Grammatiste : il faut qu'il soit versé, dit-il, dans la cosmographie & la géographie ; il faut qu'il connoisse le mouvement de la lune, celui du soleil, & celui des cinq autres planètes ; il faut qu'il sache la chorographie de l'Égypte, & qu'il n'ignore rien de ce qui concerne le cours du Nil (*Stromat.* 6).

Il paroît que tant de choses n'ont pu s'acquiescer avec quelque précision dans l'esprit d'un homme, sinon par le secours des cartes. Mais quelle idée doit-on se former de ces cartes là, lorsqu'on réfléchit que les Égyptiens ne voyageoient pas, & qu'ils ne naviguoient point, ni sur la Méditerranée, ni sur la Mer rouge ? Avant la vingt-sixième dynastie, qui étoit celle des Saites, ils ne semblent avoir eu des notions précises que sur l'intérieur de l'Éthiopie, ce que Strabon a voulu à tort leur disputer. Les autres contrées adjacentes, comme l'Arabie, la Judée & la Phénicie, ne leur étoient connues que par le rapport d'autrui, c'est-à-dire, celui des Pasteurs, ou des nomades. Quant aux côtes de la Grèce, les îles de l'Archipel, la Libye inférieure, & les parties occidentales de l'Afrique, ils n'en faisoient que quelque chose de fort vague. Je ne doute pas qu'ils n'aient été en une communication étroite avec les prêtres du temple de Jupiter Am-

mon ; mais il n'est pas prouvé que la célébrité de cet oracle ait attiré dans la Marmarique des voyageurs ou des pèlerins venus de différents pays très-éloignés les uns des autres, sur lesquels on pouvoit s'instruire par leur moyen. Et encore cela eût-il suffi pour dresser des cartes telles que celles dont on nous parle, & où l'on avoit indiqué le gissement de toutes les côtes de l'Océan, & toutes les grandes routes de l'ancien continent. Quand même il seroit vrai que quelques Égyptiens, attachés au collège sacerdotal de Saïs, eussent tenu à Solon le merveilleux discours que Platon leur attribue sur l'Atlantide, il ne s'ensuivroit pas que ces Égyptiens aient eu une connoissance géographique sur quelque terre située fort avant vers l'ouest, puisque rien n'est plus confus, ni même plus manifestement faux que ce qu'on en lit dans le *Timée* & le *Cratée*.

Voici comme il faut réduire à de justes bornes ce qu'il y a d'exagéré dans Clément d'Alexandrie. Les prêtres n'ont pu avoir d'autres cartes que de simples tableaux topographiques de l'Égypte, tel que celui qu'on voyoit peint sur le voile d'Isis. Comme toutes les terres de ce pays avoient été mesurées, il n'étoit pas difficile d'approcher, par ce moyen, beaucoup de la précision. D'ailleurs le cours du Nil, & l'uniformité de direction dans deux chaînes de montagnes qui courent du sud au nord jusqu'à la hauteur de Memphis, rendroient cette opération praticable à ceux qui agiroient sans théorie ; mais les prêtres opéroient suivant de certains principes dont ils ne firent jamais beaucoup de mystère, puisqu'ils les communiquèrent même aux Juifs qu'on fait en avoir fait usage sous Josué (*Josué*, 8), & ensuite ils les communiquèrent encore à leur disciple Thabé, qui les transmit à son disciple Anaximandre, qu'Agathemes dit avoir fait les premières cartes parmi les Grecs (*de veterum Geographia*, Diogen. Laert. in vit. Anaxim.). C'est ainsi qu'est née insensiblement cette science que nous nommons la Géographie.

CARTE itinéraire. L'étendue des conquêtes des Romains, & la distance où étoient de l'Italie les pays dans lesquels on envoyoit des armées, dont les marches devoient être réglées d'avance, firent sentir la nécessité d'avoir des cartes itinéraires, sur lesquelles les stations des troupes & la distance d'une station à l'autre, pussent être marquées distinctement. Nous voyons par plusieurs passages de Plîne, que sur les cartes itinéraires d'Agrippa, on marquoit les distances avec une précision assez grande, pour rendre sensible la différence de quelques milles, qui se trouvoit entre la mesure d'un pays, donnée par les géographes Grecs, & celle qu'en donnoient ces cartes, aux généraux que l'on envoyoit en expédition, aux magistrats chargés de régler la marche des troupes, & même à ceux qui avoient l'inspection des voitures publiques.

Les copies de ces cartes, distribuées aux généraux.

méraux & aux magistrats, ne contenaient qu'un pays particulier; & l'usage que l'on faisoit de ces copies, obligeant à les renouveler continuellement, il est visible que l'on en devoit conserver des prototypes ou des originaux. Fréret croit que la géographie de l'anonyme de Ravenne, écrite après la destruction de l'empire d'Occident, a été manifestement compilée sur une semblable *carte itinéraire*, de laquelle l'auteur avoit copié les routes, mais omettant les distances. On doit conclure de là, selon Fréret, qu'il s'étoit conservé quelques copies de ces *cartes itinéraires* dans les bibliothèques, même après la destruction de l'empire d'Occident. Cependant il n'est fait aucune mention de ces *cartes itinéraires* dans les écrivains du moyen âge. Voyez *ITINÉRAIRES* & *PEUTINGER*.

CARTAS militaires (L'usage des) étoit connu des anciens; Végece ne nous laisse aucun doute à cet égard. « Un général, dit cet auteur, doit avoir des tables dressées avec exactitude, qui lui marquent non seulement la distance des lieux par le nombre de pas, mais la qualité des chemins, les routes qui abrègent, les logements qui s'y trouvent, les montagnes & les rivières. On assure que les plus habiles généraux, non contents de ces simples mémoires, faisoient lever les plans du théâtre de la guerre, afin de déterminer plus sûrement leur marche sur le tableau même des lieux. » On ne fait si ces plans étoient aussi parfaits que nos *cartes topographiques*; mais au moins devoient-ils donner beaucoup de facilité aux généraux pour leurs opérations.

CARTHA, dans l'île de Ceos. ΚΑΡΘΑ.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

RR. en bronze.

O. en argent.

O. en or.

Leur type ordinaire est un loup à mi-corps.

Haym les avoit attribuées mal-à-propos à *Carrha* de Mésopotamie.

CARTHAGE, étoit fille de l'Hercule Tyrien, qui étoit fils de Jupiter & d'Asiérie, sœur de Latone, au rapport de Cioéron (*de Natur. Deor. III*, n. 42). Justin (*l. XXIII*, c. 6) dit que la ville même de *Carthage* avoit été honorée comme une déesse, jusqu'au moment où elle fut vaincue.

CARTHAGA en Afrique. ΚΑΡΘΑΓΟ.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

R. en or.

R. en argent.

C. en bronze.

Leurs types ordinaires sont :

Un cheval, ou entier, ou à mi-corps, ou la tête seule du cheval.—Un palmier.

On a des médailles impériales grecques de cette ville dans Goltz feul.

Vaillant lui avoit attribué mal-à-propos des médailles avec la légende C. T. C. A., que l'abbé Belley a restituées à Apamée de Bithynie.

Devenue Colonie Romaine, *Carthage* a fait frapper avec cette légende : C. T. C. Colonia Julia

Antiquités, Tome I.

Carthage, & avec son époque, des médailles latines en l'honneur de César, d'Agrippa mere, d'Antonin, de Commode, de Géta, d'Élagabale, de Philippe jeune, de Gallus, de Galien, de Maxime. On lui attribue aussi sans fondement les médailles sur lesquelles on lit C. C. I. P., dont une est frappée en l'honneur d'Agrippa. Elles sont de Parada.

On attribue encore à *Carthage*, un grand nombre de médailles impériales, sur lesquelles on lit à l'exergue, CAR. KAR. KART. KA. KE. EPTC. K. R. T. S. FE. SMC. SMKA. SMKE. SMKAR, abréviations que l'on croit désigner les officines, ou hôtels des monnaies établis dans cette ville.

CARTHAGENE d'Espagne (Médailles de).

Voyez *CARTHAGO NOVA*.

CARTHAGINOIS (les) se nourrissoient habituellement de bouillie, appelée aujourd'hui *sous-cous* par les habitants de la côte de Barbarie, qui en font encore leur principale nourriture. Les Grecs, qui se nourrissoient de pain, appelèrent par dérision les *Carthaginois pulstophages*, mangeurs de bouillie, & les Romains conservèrent cette dénomination, que l'on trouve plusieurs fois dans les Comédies de Plante. Caton (*de re Rustica*, c. 86) nous apprend la manière dont on faisoit la bouillie *Carthaginensis*. « Faites tremper une livre de farine dans l'eau, mêlez-y du fromage nouveau, du miel & un œuf, & faites cuire ce mélange. » *Paltem pumicam sic coquitis. Libram alica in aquam indito, facite, ut bene maceat. Id infundito in alveum purum, eo casei recentis P. ut mellis P. S. ovum unum, omnia una permisceto bene.*

Les *Carthaginois* étant une Colonie phénicienne, avoient les mêmes habillemens que leur métropole. Seulement ils ne portoient pas ordinairement de manteau; mais ils paroissoient en public vêtus d'une simple tunique. Ennius les appeloit par dérision (*Aulo-Gell. N. A.*, xiv, 12) gens à tunique.

Leur mythologie étoit la même que celle des Phéniciens, ils y avoient ajouté les *sacrifices* cruels des enfans des premières familles. On les brûloit en l'honneur de Saturne; jusqu'à ce que Gélon, vainqueur, abolit cette barbarie par un article expès du traité de paix qu'il conclut avec les *Carthaginois*.

Justin dit que les *Carthaginois* étoient dans l'usage d'enterrer leurs morts, (*xxx*, 1, 11); mais que sur les représentations de Darius ils les brûlèrent. Pendant le temps du deuil, ils paroissoient en s'attachant les cheveux & avec le visage meurtri de coups.

On voit dans Xénophon que leurs soldats ne buvoient jamais de vin, de même que leurs magistrats pendant l'exercice de leurs charges.

CARTHAGO NOVA, en Espagne.

Florez & M. Combe attribuent à cette ville quelques médailles autonomes de bronze en très-petit nombre.

Devenue colonie romaine, elle a fait fraper des médailles latines avec les légendes suivantes : C. I. N. C. . . . *Colonia Julia nova Carthago*, & V. I. N. K. . . . *Videtur Julia nova Carthago*, en l'honneur de Marc-Antoine, d'Auguste, de Néron avec Drusus, de Caligula.

On doute cependant que celle d'Antoine lui appartienne, parce qu'on en a reçu de pareilles du Levant.

Le P. Florez & Pellerin lui ont attribué une médaille d'Auguste, au revers de Caius avec Lucius, attribuée mal-à-propos par Vaillant à Norba.

CARTIBULUM, nom suranné d'une table de pierre carrée, supportée par un fût de colonne, que l'on plaçoit à Rome dans le cours des maisons (*Varro de ling. latina* IV, 26).

CARTOPHILAX Aug. Gruter (587, II. *Thef. infcr.*) rapporte l'inscription suivante :

DIS MANIBUS
M. AURELIO. M. F. ROM
VETURIO
AUG. N. CARTOPHILA
AURELIA. PROCULA
UXOR. ET
AURELIA. PROCULINA
MAT. FIL. FILII
FECIT

CARTULAIRE. Les *Cartulaires* sont les papiers terriers des Églises ou des monastères, sur lesquels sont écrits les contrats d'acquisition, de vente, d'échange, les privilèges, immunités, exemptions, chartes & autres titres primordiaux. Ces recueils sont de beaucoup postérieurs à la plupart des actes qui y sont compris; on ne les a même inventés que pour conserver les doubles de ces actes. De là quelques critiques ont voulu élever des doutes sur l'authenticité des *cartulaires*; mais ils ont été solidement réfutés par les savans Bénédictins auteurs de la *nouvelle Diplomatique*, que nous allons laisser parler.

" D. Mabillon fait honneur à Folquin, moine de l'abbaye de S. Bertin, sur la fin du dixième siècle, du premier & du plus ancien *cartulaire* (*de re diplom.* lib. I, c. 2, p. 7, 8. lib. 3, p. 235, 237) dont on ait connaissance. C'est un recueil de chartes du monastère, arrangées suivant l'ordre chronologique. On ferait remonter bien plus haut l'origine des *cartulaires*, si l'on prétendait les reconnaître dans ces tomes de chartes, *tomus chartarum*, dont parlent quelques auteurs du VI & VII siècles, & entre autres S. Grégoire de Tours (*hist. Francor.* lib. 10, c. 19). Mais les éditeurs de du Cange n'y voient que des archives ou des chartiers. Il semble néanmoins, c'est le sentiment de M. Maffei, (*Histor. diplom.* p. 97), qu'on devroit plutôt les prendre pour les minutes des notaires, ou les registres dans lesquels un prince ou un prélat conservoit également les lettres qu'il avoit reçues & celles qu'il avoit écrites."

" En fait de *cartulaires*, le même auteur ne

connoît rien de plus célèbre en Italie que ceux des abbayes du Mont Cassin & de Farfa. Le premier, souvent cité dans les notes d'Angelo de Nuce, archevêque de Rossano, sur la chronique de Léon Mariscan, est l'ouvrage de Pierre Diacre. Le second, de l'an 1080, est écrit en beaux caractères, & n'a rien de commun avec la chronique de l'abbaye de Farfa. En 1200, le camérier Ceccio dressa un fameux recueil, à peu près dans le même genre, concernant les cens & autres droits de l'Église romaine. Il en est parlé dans Barolus, sous l'an 1076. En 1120, Bernard (*Maffei ibid.* p. 98) trésorier de Compostelle, fit un *cartulaire*, où l'on voit les diplômes des rois & des poutifes accordés à cette Église. Il en est fait mention au quatrième tome de l'*Esplanade illustrée*. Nous passons sous silence les catalogues de chartes, dont on rencontre des exemplaires dans la nouvelle (*tom. 2, p. 755*) bibliothèque du P. Labbo, & dans le *Monasticon Anglicanum* sur l'Église de Cantorbéry."

" Il ne faut pas se figurer que l'arrangement des pièces qui entroient dans les *cartulaires*, fût fait au hasard & sans système. " Dans ces recueils, dit le savaur M. Baluze, (*lettre pour servir de réponse à divers écrits*) on gardoit ordinairement quelque ordre; les uns mettoient au commencement les bulles des Papes, ensuite les privilèges des empereurs & des rois, les concessions des évêques & des grands seigneurs, & enfin les donations des particuliers les autres, au contraire, mettoient en premier lieu les lettres qui regardoient les Églises dépendantes de leurs abbayes, les actes qui concernoient leur juridiction ecclésiastique & temporelle, & enfin les bulles des Papes, & les privilèges des rois & des comtes. D'autres rangeoient ces titres selon les matières, mettaient ensemble tout ce qui regardoit le même sujet. D'autres suivoient seulement l'ordre du temps."

" On distingue trois sortes de *cartulaires* proprement dits. Les premiers ne sont rien autre chose que des recueils de titres originaux. Les seconds en sont des copies authentiques. Les troisièmes ne paroissent destinés à toutes les formalités juridiques, que parce qu'elles en furent introduites que long-temps après qu'ils furent rédigés. Nous joignons à ces derniers ceux même qui ont été dressés depuis qu'on s'est accoutumé à vérifier les *cartulaires*. Il en est d'une autre espèce, souvent intitulés chroniques, où les chartes ne sont pas toujours rapportées en entier. Tantôt elles y sont mutilées, tantôt abrégées, & tantôt expliquées, soit par d'autres pièces, soit par les principes du feus commun, soit à la lumière de l'histoire ou des connoissances qu'ont eu les auteurs de ces *cartulaires* improprement dits."

" Pour réunir dans un même corps des originaux ou des copies authentiques, les deux premières espèces de *cartulaires* ne sont rien perdre en commun à ces titres, de l'autorité & de l'au-

theuricité dont chacun d'eux jouit en particulier. Peut-on rien voir de plus authentique que le *cartulaire* de Turin, intitulé *Chrysobolla & ArgYROBOLLA* ? C'est une espèce de registre des diplômes des empereurs grecs, qui appartenoit autrefois à un monastère. La signature de l'empereur en cinnabre ou vermillon, & celle du patriarche Jean en encre commune, placées à la fin de ce *cartulaire*, sont des preuves non équivoques de son authenticité. Les *cartulaires* collationnés sur les originaux par des personnes publiques, sont également foi en justice.

„ Les troisièmes, lorsqu'ils ont été copiés avant l'usage de collationner les *cartulaires*, ou du moins avant la naissance des différends pour lesquels ils sont produits devant les juges, doivent sans doute être admis, mais sur-tout quand ils ont été dressés sous les yeux de personnes d'une probité reconnue. Qui oseroit rejeter comme indignes de toute croyance, des diplômes recueillis par les soins & sous les ordres d'aussi sains personnages qu'on S. Odon, un S. Odilon, & tant d'autres grands hommes ? Tels sont néanmoins la plupart de ces anciens *cartulaires* des abbayes.

„ Il ne seroit pas juste de refuser aux quatrièmes le même degré de croyance qu'on accorde à des histoires composées sur les monuments du temps, puisqu'ils n'en diffèrent que par des citations plus fréquentes & plus étendues, & qu'elles sont souvent même ils rapportent les pièces sans en retrancher quoi que ce soit. Toutes choses égales, l'autorité de ceux-ci sera néanmoins inférieure aux autres *cartulaires*, qui ont coutume de représenter les chartes en entier, quoique l'autorité des uns & des autres soit ordinairement préférable à celle des anciens auteurs.

CARTILIA, famille romaine, dont on n'a des médailles que dans les recueils de Goltz.

CARURA, mesure de capacité de l'Asie & de l'Égypte. Voyez **LOG**.

CARUS.

MARCUS AURELIUS CARUS AUG.

Ses médailles sont :

RR. en or : il y en a de très-rares ; & celles sur lesquelles il porte les titres de DOMINO ET DEO CARO, sont RRR.

RRR. en argent quinzaine.

RR. en médaillons de bronze.

Et RRRR. avec sa tête & celle de Carinus, & au revers les quatre saisons.

RR. en M. B. avec sa tête & celle du soleil en regard.

On en trouve en P. B. avec les mêmes têtes ; elles ont pour légende DEO ET DOMINO CARO.

C. en P. B. latin d'Égypte.

CARYA.

CARYATIDE. } Diane étoit honorée d'un

CARYES.

culte particulier à Caria, ville de Laconie ; ce

qui l'avoit fait surnommer *Caryatide*. L'analogie des deux mots *Carya* & *καρυα*, noix ou noyer, fit inventer plusieurs fables sur cette ville. *Carya* étoit, selon Servius, (*Elog.* 8) fille de Dion, roi de Laconie, & d'Yphithée. Cette *nymphe* ayant allumé le feu de l'amour dans le cœur de Bacchus sur le mont Taygete, & ayant éveillé par cette passion la jalousie des sœurs, le vit gardée à vue par elles ; mais Bacchus, pour la délivrer de cette captivité, la changea en noyer. Diane apprit cette fable aux Spartiates, qui lui consacrerent pour cette révélation un temple, sous le nom de Diane *Caryatide*. Le Scholiaste de Stace donne aux *Caryes*, fêtes établies en l'honneur de cette déesse, une autre origine. De jeunes filles jouant dans son temple qui menaçoient ruine, & s'apercevant du malheur qui les menaçoit s'élançant sur un noyer & restèrent longtemps suspendues à ses branches. En reconnaissance les filles de Lacédémone honoroient tous les ans Diane *caryatide* par des danses & des chants.

CARYATIDES, Vitruve (*lib.* 1, c. 1) nous a appris l'origine de l'ornement d'architecture appelé *caryatides*. On peut croire d'après les noms d'*Atlantes* & de *Tellamours*, donnés à des figures d'hommes qui sont les fonctions de *caryatides*, que l'usage des ces hommes-colonnes a précédé la guerre des Perses & des Grecs. Quoi qu'il en soit de cette conjecture, voici le récit de Vitruve : les habitants de *Carye*, ville de Laconie, ayant formé une alliance avec les Perses, ennemis de la Grèce, les Grecs affligèrent leur ville, la prirent, la renversèrent de fond en comble, passèrent les hommes au fil de l'épée, emmenèrent les *Caryatides* captives, les traînèrent en triomphe, & les obligèrent à garder dans la servitude les habits longs avec leurs autres parures. Pour perpétuer leur opprobre, les architectes grecs firent des espèces de pilastres ou de colonne, représentant des figures de femmes vêtues de longues robes, & ils en formèrent le fût de la colonne ionique. On appela *caryatides* ces figures qui soutenoient avec une main le panier placé sur leur tête, & sur lequel reposoient des corniches ou d'autres saillies d'architecture. Les Grecs en usèrent de même avec les Perses ; & pour éterniser le souvenir de leur défaite, ils substituerent des figures de Perses aux *Atlas* & aux *Tellamours*. Voyez **PRANQUE** (ordre). Le nom de *caryatides* a cependant prévalu dans l'architecture moderne, & l'on désigne par ce nom gothiques les figures d'hommes ainsi que celles de femmes qui servent de support. L'ancienne salle des gardes-suisses au Louvre, offre un beau modèle en ce genre, dans les quatre *caryatides* qui supportent une tribune, & qui immortalisent le ciseau de Jean Goujon.

L'aride des *caryatides* paroît avoir été constante dans l'antiquité, du moins quant à la position du bras relevé & placé en support ; car Engrate (*Athen. Deipn.* *lib.* 6) se trouvant à dîner

dans une maison vieille & caduque, disoit qu'il y falloit lever la main gauche au dessus de la tête en buvant, comme les *caryatides*. Cependant toutes les *caryatides* antiques ne levent pas ainsi le bras, & la plupart même les tiennent abaissés le long du corps, ou envelopés dans leurs amples vêtements.

À Athènes, il y a des figures de femmes avec de longues tresses, qui soutiennent un portique (Pocock, *Descript. of the East*, t. II, p. II, p. 263) du temple d'Érechthée; mais aucun des voyageurs connus ne nous a encore donné une description exacte de ces figures, d'après laquelle on puisse dire avec certitude de quel temps elles sont. Pausanias n'en parle point. La figure persique (cet *Atlante* dont nous avons fait mention à son article) du palais Farnèse a été trouvée, à ce qu'un prétend, près du Panthéon: il est à croire, dit Winkelmann, que c'est une de celles faites par Diogène d'Athènes, & qui étoient placées sur la colonnade inférieure du temple, c'est-à-dire, qu'elles servoient de second ordre de colonnes, à la place de l'attique qu'on y voit actuellement. Les corniches actuelles des colonnes d'en-bas n'ont pas la saillie nécessaire pour servir de base à de pareilles figures; mais il faut le rappeler que ce temple a été deux fois la proie des flammes, & qu'il a été rebâti par Marc-Aurèle & par Septime-Sévère; que par conséquent il doit avoir éprouvé de grands changements dans l'intérieur. Il faut entre autres que le fen y ait détruit (Plin. lib. xxxix, c. 7, lib. xxxvi, c. 5 & 2.) les chapiteux syracusains de bronze, ou plutôt de bronze de Syracuse, lequel doit avoir été une espèce particulière de bronze composé de la combinaison de différents métaux: le temple de Vesta (Id. lib. xxxiv, c. 7) étoit couvert de ce bronze de Syracuse. L'ordre attique placé sur les colonnes inférieures, qui étoit un ouvrage composé (Stuckely's *Account of a Roman temple in Philæ*, translat. an. 1720. Décl.) d'un petit nombre de pilastrs saillans, & qu'on a enlevé, il y a quelques années, d'une façon barbare, n'étoit sans doute pas analogue à la grandeur de ce temple; & c'est à la place de ces pilastrs que doivent s'être trouvées anciennement les *caryatides*; du moins la grandeur de la figure du palais Farnèse s'accorde-t-elle avec la hauteur de l'ordre attique, laquelle est de près de dix-neuf palmes (12 pieds). La demi-figure a environ huit palmes (5 pieds 4 pouces), & la corbeille qu'elle porte sur la tête en a deux & demi (1 pied 8 pouces). Ce que quelques écrivains (Dionysius. Gallus Rom. hosp. 12. — Nardini Rom. Ant. p. 383, ed. 1694.) ont regardé jusqu'à présent comme de semblables *caryatides*, sert à prouver leur grande ignorance. Il y avoit une espèce particulière de *caryatides* (Montfaucon. Ant. expliq. t. I, p. 16, p. 54) dans le tombeau de l'franchi de Sextus Pompeius, où des figures nues d'hommes portoient un chapiteau sur la tête, &

tenoient des deux mains une colonne droite, laquelle cependant ne soutenoit rien.

Ce fut vers le temps de César, à ce que croit Winkelmann, (*Hist. de l'Art. fro. 6, c. 5*) que les deux statuaires athéniens, Criton & Nicolaus, arrivèrent à Rome. Les noms de ces artistes, gravés sur la corbeille que porte sur sa tête une *caryatide* plus grande que nature, sont ainsi figurés :

KΡΙΤΩΝ ΚΑΙ
ΝΙΚΟΛΑΟΣ
ΑΘΗΝΑΙΟΙ ΕΠΟΙ
ΟΥΝ.

Cette *caryatide*, avec une autre & la torse d'une troisième, furent découvertes en 1766, dans une vigne de la maison de Strozzi, à deux milles de la porte de St. Sébastien, sur l'ancienne voie appienne, & en deçà du fameux tombeau de Cécilia Métella, épouse du riche Crassus. Comme cette voie étoit bordée des deux côtés de tombeaux, dont quelques-uns étoient accompagnés de jardins & de maisons de campagne, ce que nous apprenons par les inscriptions du tombeau d'Hérode Atticus, il pense que ces statues décorent ou le sépulchre de quelque Romain opulent, ou sa maison de campagne, voisine de ce monument. Le lieu de la découverte, & peut-être aussi le style du travail de ces statues, leur seroient assigner l'âge du siècle de César & d'Auguste. Ces statues, au nombre de quatre, ou du moins au nombre pair, auront servi de *caryatides* pour porter l'entablement d'une chambre, soit dans le tombeau même, soit dans la maison qui en dépendoit; & l'on présume qu'elles ont été faites pour l'endroit où on les a trouvées, & qu'elles n'ont pas été apportées d'autre part. Du reste, il ne semble pas qu'avant cette époque on ait élevé à Rome des tombeaux aussi magnifiques, & sur-tout qu'on les ait décorés de statues de cette espèce, quoique dès les premiers temps on fût dans l'usage de placer dans les tombeaux les simulacres des morts, ce qui est prouvé par la statue d'Ennius, déposée dans le sépulchre des Stipions, qui se trouvoit aussi sur la voie appienne. Pour ce qui concerne le style de ces *caryatides*, qui sont un des plus beaux ornemens de la Villa Albani, un remarque dans les airs de tête une certaine mignardise avec des parties trop molles & trop arrondies, tandis que dans les temps plus reculés, qui sont rappelés ici par la forme des caractères de l'inscription, les mêmes parties avoient été tenues plus ressassées & plus fortement exprimées. La Villa Negroni offre encore aux curieux plusieurs *caryatides* antiques d'une grande beauté. Le cabinet de Ste. GENEVIEVE de Paris en renferme une fort belle.

CARYES. Voyez CANTA.

CARYOTA. Voyez DATTES.

CARYSTUS, dans l'Eubée. KΑΡΤΗΣΙΩΝ & ΚΑ.

Les médailles antonines de cette ville font :
 RRRR. en argent. . . . *Eckhel. Hunter.*
 RRR. en bronze.
 O. en or.

Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur de Trajan, d'Antonin.

CASA. Voyez CARANE.

CASATÆ, dans la Pamphylie. KACATON.
 Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur de Gordien, d'Étruscille, d'Hérennius.

CASCA signifiait un vieillard dans le premier âge de la langue latine (*Verro de Ling. lat. vi, 3*). C'est le surnom de la famille *SEVILIA*.
 CASCANTUM, dans l'Espagne. MUNICIPIUM CASCANTUM.

Ce municipie a fait frapper des médailles latines en l'honneur de Tibère.

CASERNES.

On a découvert en Italie trois bâtiments anciens auxquels on ne peut donner d'autres noms : l'un dans la Villa d'Hadrien, appelé *centocelle*, le second à Ostia, & le troisième à Pompéi. Ce dernier n'offre qu'une cour entourée de portiques, dont les colonnes sont de briques peintes.

Les deux premiers nous font voir que les *casernes* des Romains étoient composées d'un long file de chambres divisées en plusieurs étages, auxquels on montoit par un escalier de bois. Il n'y avoit aucune communication d'une chambre à l'autre, ni aucune fenêtre ; mais toutes les portes s'ouvroient sur une galerie commune. Les *casernes* de la Villa d'Hadrien étoient couvertes avec des voûtes très-froides ; mais celles d'Ostie n'avoient que des planchers. M. Guattani a donné le plan de ces dernières dans ses *monumenti antichi*, année 1784.

Les ruines de Rome offrent plusieurs bâtiments d'une semblable construction, qui n'ont pu être que des *casernes*, *castra*. On en voit des restes à l'entrée des thermes d'Antonin Caracalla, & au couchant du mont Palatin, vis-à-vis le Campidoglio.

CASIUS ; surnom de Jupiter, qui lui fut donné à cause des montagnes de ce nom où il étoit honoré ; il y en avoit une à l'entrée de l'Égypte, du côté de l'Arabie, & l'autre en Syrie : Jupiter *Casius* avoit un temple sur l'une & l'autre. Il y en avoit un troisième auprès de Pélupe. La figure ordinaire sous laquelle on représentoit ce Jupiter, étoit un rocher, ou une montagne écarcée, sans aucune figure humaine ; mais avec un aigle posé à côté. Lucain fait mention de Jupiter *Casius* dans sa pharsale (l. 8, v. 858).

... *Manesque tous placars libebis,*
Et Casio præferre Jovi

CASIUS (la mont) sert de type à plusieurs médailles, où il est joint à la légende *zevc*

KACIOC, & il indique les peuples qui les ont fait frapper. Il est représenté sous la forme d'une pierre ronde, coupée par la moitié, auprès de laquelle est posé un aigle.

Le premier endroit où l'on honnoit Jupiter *Casius*, étoit un cap élevé, qui séparoit l'Égypte de la Palestine, à 37 milles, c'est-à-dire, à 12 lieues ou environ de Pélupe. Ce cap étoit appelé *Mons Casius*, & il n'étoit pas moins célèbre par le tombeau du grand Pompée, que par le temple de Jupiter (*Strab. l. xvi, p. 760, 2 ibid. p. 750*) ; mais nous n'avons point de médailles sur lesquelles il soit fait mention de ce mont *Casius*. Le mont *Casius* en Syrie, près de Séleucie, étoit le second endroit où Jupiter avoit un temple sous le nom de ZETΣ KASIOΣ ; il n'étoit pas fort éloigné d'Antioche, puisque les habitants de cette ville alloient y célébrer toutes les années une fête en l'honneur de Triptoleme (*Plin. l. xv, c. 12*), qu'ils regardoient comme un héros. Une montagne située vis-à-vis de ce mont *Casius*, se nommoit *Mons Anticafius*. Le temple bâti à Jupiter en cet endroit, est représenté sur des médailles de Trajan, avec la légende ZETC KACIOC & CEAECKEON ΠIEPIAC.

Le culte de Jupiter *Casius* étoit aussi établi à Cassiope (*Sueton. Néron, c. 22*), ville de l'île de Corcyre, aujourd'hui Corfou, située au cap le plus occidental de cette île, & le plus voisin de terre ferme. Il n'y a plus à présent qu'un convent de Caloyers, & on port qu'on nomme encore *Porto-Cassopo*. C'est le premier endroit de la Grece où Néron ait abordé en venant d'Italie ; *Ut primum Cassiopum traiecit, dit Suetone, statim ad aram Jovis Casii cantans auspicius est*. Le type de ce Jupiter *Casius* se voit sur différentes médailles des Corcyréens ; il y paroît à demi-nu, assis, la crosse à la main droite & la main gauche posée sur ses genoux, avec cette légende : ZETΣ KASIOΣ. L'autre côté représente tantôt la tête de la nymphe Corcyre, qui avoit donné son nom à l'île ; tantôt la tête d'un empereur, comme d'Antonin-Pie, de Septime-Sévère, de Caracalla, &c. tantôt enfin une figure d'homme debout, en habit long, sans une vaine fontaine par deux colonnes, avec le mot, *ATPETΣ*, *chauffeur*.

CASLEU ; neuvième mois de l'année sainte des Hébreux, & le troisième suivant l'ordre civil & politique. Il commençoit à la nouvelle lune de novembre, & avoit trente jours pleins.

CASMILUS & CAMILLUS ; surnom de Mercure, pris pour un des dieux *CARIES*. Voyez ce mot.

CASQUE.

On connoît aisément, dit M. le Comte de Caylus (*Recueil d'Antiquit. n. 1, p. 62*), que si la défense ou la conservation de la tête fut un des premiers objets qui attirât l'attention des hommes, les dépouilles des animaux furent aussi regardées comme les premiers présents de la nature

pour satisfaire à ce besoin. Ces dépouilles utiles à la conservation de l'homme, devinrent bientôt, par une conséquence nécessaire, un témoignage constant de la force & de la valeur. Aulus les plus anciens rois, comme on le voit par ceux d'Égypte n'avoient pas d'autre marque extérieure de leur autorité. Il résulte de cette observation, que les monuments où, sur la tête des hommes, paroissent les dépouilles des animaux, sont les plus anciens, ou du moins les copies d'un usage qui a précédé ceux du même genre.

Les monuments étrusques démontrent mieux que ceux des autres nations, les passages successifs de la simplicité primordiale, aux accroissements d'une défense plus avantageuse & plus ornée. Le grand nombre de figures *casques* dont le *Muséum Etruscum* est rempli, donne de fortes preuves de cette succession. Le peu qu'il m'a été possible de rassembler en ce genre, suffiroit encore pour l'établir; mais il faut avouer que, malgré le secours qu'on peut tirer des recueils, ils ne présentent point encore tous les degrés par lesquels cette arme défensive a passé. On observe d'abord que la tête de l'animal a servi à garantir celle de l'homme; & que si tous les animaux féroces, carnassiers ou corbus ont été employés à cet usage dans les premiers temps, la dépouille du lion a été préférée à celle des autres. Outre qu'on a toujours attaché de l'honneur à se dompter, quoiqu'il y ait des animaux plus dangereux à combattre, & peut-être plus difficiles à vaincre; la grandeur de la peau donnoit la facilité de couvrir une grande partie du corps, & de rembourser les pates sur la poitrine, comme on le voit dans une infinité de monuments.

Si dans la suite les hommes ont fabriqué des *casques* de métal, ils ont conservé long-temps les oreilles de l'animal, & les ont placées aux côtés de la calotte. C'est ce qu'on voit & chez les Étrusques & sur des monuments bien plus récents. Mais plusieurs siècles se sont écoulés avant qu'on ait atteint l'élégance, parce qu'elle est le dernier période des arts, & que sans les objets de comparaison il est très-difficile de la sentir. La crierie du lion, agitée par l'action, a vraisemblablement donné l'idée de la crête, qu'on n'a dans la suite ajoutée aux *casques* de métal. On lui a donné quelquefois une grandeur ridicule, peu proportionnée, & au corps auquel elle étoit attachée, & à la taille de l'homme qui la portoit. Les Étrusques & les Gaulois, Trans-Alpins à notre égard, ont surpassé les autres nations dans cet excès, que le désir de le donner un air formidable leur a sans doute inspiré.

Mais il me paroît que les Étrusques, avant l'introduction de ces crêtes énormes, ont armé leurs *casques* de deux & quelquefois de trois pointes ou cornes, j'en juge ainsi, sur ce que dans le temps où cette singularité se montre, les artistes évitoient de représenter un visage, sans doute sans du talent nécessaire pour exprimer cette partie

du corps humain. Ce n'est point à l'ignorance d'un seul artiste qu'il faut s'en prendre; souvent j'ai en occasion de faire cette remarque, toujours, à la vérité, sur des pierres gravées; mais j'en ai vu plus de dix qui n'étoient pas de la même main. Ces peuples s'aperçurent apparemment qu'il leur falloit ajouter un pareil moyen d'attaque, à une arme essentiellement faite pour la défense, & se ménager une ressource utile dans des occasions pressantes, comme pour se dégager des mains de ceux qui auroient voulu les saisir, ou qui les auroient déjà faits prisonniers. Cet usage particulier aux Étrusques m'a paru digne de remarque.

La crête des *casques* étrusques est large & fort élevée. Plusieurs monuments nous apprennent que les Étrusques cherchoient à se rendre formidables à leurs ennemis, par la hauteur excessive de leurs *casques*. On peut en voir plusieurs exemples dans le *Muséum Etruscum*. Quelques-uns de ces *casques* ont encore un attribut particulier, que ces peuples ajoutèrent pour inspirer apparemment plus de terreur; ils sont chargés de deux oreilles pointues & fort élevées.

En examinant l'énorme crête des *casques* étrusques, on voit distinctement qu'elle étoit composée d'une lame de cuivre très-mince; car il est constant qu'elle n'auroit pu soutenir la forme que nous lui voyons & qui paroît essentielle, si elle eût été composée de plumes ou d'autres matières légères: de plus, on ne voit aucune apparence du travail qui conviendrait à l'indication de ces corps légers; on ne distingue au contraire que des traits droits, qui paroissent faits pour cacher la jonction des lames, tandis que le corps du *casque* est chargé d'ornemens. Les oreilles qui l'accompagnent souvent, sont une suite des dépouilles des animaux, que l'on fait avoir été l'origine des *casques* & de leurs ornemens.

Hérodote nous a observé auprès de Pélose, que les têtes des Perses, abandonnées sur un ancien champ de bataille, étoient très-molles vers le haut du crâne, & que celles des Égyptiens étoient très-dures. Cet historien donne pour raison de cette différence, que les derniers rasotent tous leurs cheveux, & ne portoient aucune espèce de coiffure. On a conclu de ce passage d'Hérodote, que les soldats égyptiens ne portoient point de *casque*. Cependant Diodore de Sicile dit que les rois d'Égypte avoient pour cimier de leurs *casques*, des têtes de lion, de taureau ou de dragon.

Ce que nous allons dire sur les *casques* dans le reste de cet article, s'appliquera à ceux des Grecs & des Romains.

Les premiers *casques* qui remplacèrent sur la tête des guerriers les dépouilles des animaux, furent de simples calottes, qui s'agrandirent successivement & envelopperent enfin toute la tête. Les *casques* dont les anciens artistes ont chargé la tête des statues héroïques, approchent beaucoup de

ces calottes simples. Ils n'ont ordinairement aucune des pièces que l'on y ajouta par la suite, telles que les joues, & les pièces qui couvraient la nuque du cou, le bonnet dont les casques étoient doublés, & dont nous allons parler. On y voit encore moins la visière, qui formera un article particulier de ce dictionnaire. Car il faut distinguer soigneusement fur les anciens casques, une partie fixe qui avancoit & protégeoit le front, & que l'on pourroit nommer *frontail*, de la partie mobile que nous appelons *visière*. Les Grecs nommoient cette partie fixe, telle qu'on la voit ordinairement aux casques de Pallas, *πρηνον*, tandis que la visière proprement dite étoit appelée *Γέννη*. Le *frontail* couvroit le visage entier, lorsqu'on abattoit le casque sur le nez. C'est pourquoi on y voit figuré ordinairement un visage ou un masque, dont les yeux étoient percés à jour, & laissoient par leurs ouvertures la facilité de voir, au guerrier qui cachoit son visage dans son casque.

Les anciens artistes du meilleur siècle de l'art, n'ont jamais représenté les héros de l'antiquité avec le casque garni de pièces qui couvrent & défendent les joues. Ces casques étoient cependant en usage du temps de la guerre de Troie: celui qu'Homère donne à Hippothoüs, mis sur le corps de Patrocle, couvroit les joues. (*Iliad.* v. 294). Ces pièces s'appeloient *πρηναι*, mot qui ne se trouve pas dans les Lexicographes. Sur quelques médailles on voit distinctement ces joues à des casques qui en font garnis. La seule statue antique sur laquelle on observe ces pièces du casque qui couvrent le visage, est dans la villa Negroni à Rome. On croit qu'elle représente un soldat, & elle a été restaurée. Le comte de Caylus (*Antiqu. n. 1, Pl. 20, n. 2*) a publié un casque étrusque qui est garni de joues.

Eustathe (*Iliad.* Γ. v. 371) dit que les casques étoient liés avec une courroie, appelée *ἐξοι*, dans Homère: elle passoit sous le menton, & le nomoit ensuite sur la nuque du cou.

Les casques étant ordinairement de métal, auroient pu blesser la tête par leur frottement, c'est pourquoi on portoit sous cette armure un bonnet, (*Voyez nous*).) qu'Ammien-Marcellin (*lib. 19*) dit avoir été fait de laine. Peut-être les soldats romains employoient-ils au même usage le pilus pannonicus, fait de peaux, dont parle Végèce (*lib. 1, c. 20*). Sur une pâte antique du cabinet de Stofch, on voit un bonnet sous le casque d'un guerrier. Il descend jusqu'aux oreilles. Ce bonnet paroît plus distinctement sur une pierre gravée, qui étoit à Parme dans le cabinet de Farnese. Il étoit déjà en usage du temps d'Homère, qui parle de celui d'Ulysse (*Iliad.* K. v. 265). Le comte de Caylus a donné dans le 1. vol. de son recueil d'antiquités, la description & le dessin d'un casque antique de son cabinet, qui avoit été doublé d'un bonnet ou coiffe. Nous la transcrivons ici à cause de la rareté des casques

antiques, & des différentes pièces que l'on retrouve dans celui-ci.

Ce casque de bronze est d'un ouvrage fort simple & fort léger. Les monuments de son espèce sont extrêmement rares. Celui-ci a neuf pouces de longueur extérieure, & huit pouces une ligne dans son intérieur. La raison de cette différence vient de la faille qu'il a sur le devant. Elle est sensible dans le dessin: on voit qu'elle vient mourir sur la partie de derrière. Sa largeur est de six pouces neuf lignes; ce qui constate un usage qu'on auroit peut-être révoqué en doute, c'est que les Romains doubloient leurs casques, & y mettoient une espèce de coiffe; car il n'y a point ordinairement de tête qui soit de cette proportion; & cependant cette arme défensive devoit nécessairement, pour plusieurs raisons, être julle & ferme sur la tête. La profondeur de ce même casque est encore une autre preuve de cet usage, puisque la hauteur, jusqu'à un haut du bouton, est de sept pouces quatre lignes. Le bouton, sans compter l'élevation imperceptible d'où il prend la naissance au haut de la circonférence, a un pouce de largeur, & dix lignes de hauteur: il est orné par une espèce de feuillage. On voit à l'extrémité du rebord un cordon, qui fait le tour de la pièce, & se trouve surmonté par des filets; & de peur que cette arme défensive ne fût trop pesante, on a eu soin de faire le bouton creux. En un mot, cette belle antique est fondue avec une si grande légèreté, qu'elle n'a guère plus d'une ligne d'épaisseur, & que tout le morceau ne pèse aujourd'hui que deux livres & quatre gros, quoi qu'il soit rempli de crasse, vert de gris, & de fondure que l'on a été obligé de mettre depuis peu pour soutenir quelques pièces que le temps avoit séparées. On y voit encore de chaque côté la tête des attaches de bronze qui servoient à le tenir en état, en l'assujettissant sous le menton.

Les casques des simples soldats n'étoient surmontés d'aucun cimier ni panache. Une pointe allongée ou un simple bouton les terminoit. Tels ils paroissent sur la colonne trajane, où les cimiers & les panaches sont réservés aux centurions & aux autres officiers. Un casque simple, c'est-à-dire, sans cimier, étoit appelé *κωνική*. Hérodote (*Clio*) attribue aux Carliens l'invention du cimier, ce qui a fait appeler cette pièce du casque cimier carien (*Aleaur*), *κίον καρίων*. On le peignit quelquefois en rouge, ainsi que le panache dont il étoit orné; les cimiers de plusieurs casques sont peints de cette couleur, sur des dessins coloriés de Bartoli, conservés à la bibliothèque du Vatican.

Les anciens casques des guerriers, à en juger par la description qu'en fait Homère, étoient surmontés d'un panache formé de longues queues de cheval, dont les crins étoient hérissés. Pour les rendre encore plus propres à inspirer la terreur, on y ajouta ensuite des figures de lion, de dragon, &c. Mais bientôt ces objets d'épouvante disparurent sous les ornemens dont ils furent en-

richis, & le casque devint une superbe parure. Aussi voit-on quelquefois Minerve sur les monuments, & principalement sur les médailles d'Athènes, avec des casques de la plus grande magnificence. C'est peut-être ce qui l'a fait surmonter dans Aristophane (*Lesfistat.* v. 344) *Κρυσεῖα*; Homère lui en donne un d'or, ombragé de quatre panaches, suffisants pour couvrir les nombreux bataillons d'une armée. (*Pierres du Duc d'Orléans*, s. 61.)

Sur le fameux Scarabée étrusque, qui représente les héros devant Thebes, (*hist. de l'art. de Winkel.*) & qui est recommandable par son antiquité, les casques sont surmontés d'un panache de toute autre manière que de plumes. On doit convenir aux guerriers du siège de Troie ce panache, auquel Virgile parait avoir fait allusion, lorsqu'en parlant d'Achille il lui donne l'épithète de *Crisflatus* (*Æneid.* s. v. 473).

Les plumes succédèrent depuis cette époque aux crins; & voici l'énumération de quelques casques où elles sont placées. Nous croyons être utiles aux artistes en leur indiquant ces modèles avec profusion. Une des Minerves du Capitole a son casque garni de plumes. On voit aussi des plumes au casque d'une Minerve gravée sur une patère étrusque. (Vignette de la R. Dissert. du r. tom. *Musa. etrusc.* Gori.). Les casques ornés de plumes étoient en usage chez les Samnites (*liv.* s. ix, c. 40); on en voit un semblable à une figure armée sur une lampe antique de Bellori (n°. 20). Les casques à plume avoient de chaque côté une espèce de tuyau pour les recevoir; il étoit très-apparent dans un grand casque en relief, qu'on voyoit dans la collection de dessins du cardinal Albani.

Les casques des gladiateurs étoient surmontés de deux ailes, qui se plaçoient dans des coulisses latérales pratiquées à ce dessein. On voit ces ailes dans les combats des gladiateurs sur un dessin du Cardinal Albani; & Sophocte en parle dans son *Antigone* (v. 155).

On voit aussi des cornes placées sur les casques; cet ornement fut employé souvent par les Étrusques. Plutarque raconte que le casque du roi Pyrrhus étoit surmonté de deux cornes de bœuf (*in Pyrrho*); & l'on voit dans la collection des pierres gravées du baron de Stosch, une pâte antique sur laquelle Mars porte un casque garni des mêmes cornes que celles dont les têtes de Jupiter-Ammon sont toujours ornées.

Cette variété dans les cimiers & les panaches servit de fondement à plusieurs fables. On fit de Geryon, selon quelques auteurs, un monstre à trois têtes, parce qu'il avoit un triple cimier. Prothée changeoit, disoit-on, à tout moment de forme, parce qu'il étoit un roi d'Égypte qui portoit tous les jours un casque orné d'un cimier différent, & formé tantôt d'une tête de lion, tantôt de celle d'un dragon, d'un ours, d'un cheval, &c.

Sur une pâte de la collection de Stosch (l. 2, n°. 921), on voit un casque tout piqué de clous. Une bande unie sert de frontail; une seconde bande passe sur le haut de la tête, & va d'une tempe à l'autre. Ce casque garni de clous, peut donner une idée de celui d'Agamemnon, désigné dans Homère (*Iliad.* K. 265) par ces mots *ἀσπίδατος κλύα*. Celui de Diomède étoit conique & alongé en arrière; le même poète le désigne par l'épithète *κλύατος* alongé. (*Iliad.* A. v. 253.).

On voit sur des bas-reliefs de tombeaux antiques, & sur ceux de la colonne Trajane, les Barbares porter des casques, dont le cimier est ramené ou replié sur le devant, comme le *corne* ou bonnet Phrygien. Le comte de Caylus avoit fait avant nous cette observation. Il disoit (*rec. d'Anig.* II, pl. 33, n°. 3); j'ai vu que cette Amazone portoit un casque différent de celui de Thésée, & par conséquent des Grecs, de sorte que la crête en étoit formée comme le *corne* Phrygien. J'avois soupçonné cette différence dans l'armure de ces deux nations, & parce qu'il étoit naturel de l'admettre, je l'ai proposée, comme très-vrai-semblable, dans les petits articles sur le costume, qui précèdent les *tableaux tirés d'Homère & de Virgile*. Mais il est agréable de trouver la certitude d'une conjecture, de quelque nature qu'elle soit, à plus forte raison quand elle est de l'espèce de celle-ci, c'est-à-dire, importante pour les artistes qui voudront traiter les sujets de la guerre de Troie. Autorisés par l'exemple d'un monument de l'Antiquité, ils représenteront plus hardiment une distinction nécessaire à l'intelligence de ces sujets, où les différences sensibles sont si rares, qu'on ne doit en négliger aucune. Le désir d'augmenter la preuve des différences que présentent les armes Phrygiennes, m'engage à rapporter ce monument. On m'a fort assuré que l'original trouvé à Herculanum, étoit dans le cabinet du roi des deux Siciles; mais dans quelque lieu qu'il soit conservé, sa forme & ses ornements lui donnoient un caractère de vérité, auquel il est difficile de se tromper. Je ne dirai rien de sa matière: il est vrai-semblable qu'elle est de cuivre. Je me tairai aussi sur ses proportions. L'examen de l'objet met seul en droit de s'étendre sur les détails. Je dirai seulement que le dessin qu'on m'a envoyé d'Italie, présente un casque de service, & tel qu'il doit être pour couvrir la tête d'un homme. Ce monument peut faire conjecturer que des nations anciennes à notre égard, mais modernes par rapport au siège de Troie, ont conservé cette variété dans leurs casques. Cependant il faut convenir qu'on n'en trouve point de cette forme sur les monuments, du moins, ou ils sont rares, ou ils m'ont échappés. Les casques des Barbares diffèrent constamment des casques Grecs; & même sur la colonne Trajane, ceux des Sarmates sont très-hauts & coniques.

Les Écottiens avoient la réputation de faire des casques

casques d'une excellente trempe, & meilleurs que ceux de toutes les autres fabriques de la Grece.

Les Grecs & les Romains avoient un fourreau pour envelopper leurs *casques*. Dans les marches ils les porteroient ainsi enveloppés & pendus à leurs côtés, comme on le voit à la colonne Trajane, où ils sont attachés à l'épaulé droite.

Nous ne pouvons finir cet article des *casques*, sans parler d'une armure antique de cette espèce, qui étoit entièrement fermée. Le comte de Caylus en a publié le dessin. (*Rec. d'Antiq.* 211, pl. 26, n°. 3). La tête de ce *casque* ressemble à celle des Étrusques. Il renfermoit & couvroit la tête avec tant d'exactitude, que celui qui en étoit armé, ne voyoit que par deux ouvertures rondes & placées devant les yeux : aucun recueil d'Antiquités ne présente des momens de ce genre. Voyez *Cassius*, *Bonnet d'Ulysse*, & *Pileus Pannonicus* dans l'article *Bonnet*.

Casque de Pluton. Cette armure du Souverain des Ombres a été chaniée souvent chez les anciens, sous le nom de *Aïdos xũũ* ou *Orci galea*. Lorsque les Géans escalesderent le ciel, les Cyclopes fournirent aux Dieux des armes puissantes (*Suidas*) ; ils donnerent le foudre à Jupiter, le trident à Neptune, & un *casque* à leur frere. Quoique cette armure ne parût pas redoutable aux Géans, elle contribua cependant beaucoup à leur défaite ; car elle avoit la propriété de rendre invisible celui qui la portoit. Pluton ainsi armé leur lança les plus rudes coups. Cette précieuse armure avoit été donnée à Persée lorsqu'il tua Méduse ; elle contribua sans doute plus à sa victoire que l'Égide de Pallas. Hérodote rapportant ce combat, dit (*scutum Herculis*, v. 216) „ que le *casque* de Pluton, entouré d'épaisse ténédres, étoit placé sur la tête du héros „. Dans les Dionysiaques on avertit Persée (*lib. 47*, v. 524) de redouter l'approche de Bacehus, & de ne pas heurter le *casque* de Pluton avec les pampres du Dieu de la treille. Nonnus en décrivant cette armure, l'appelle *σποδαῖον*, *variegata*, de couleur changeante ; mais il ne nous apprend rien sur sa forme. On ne la trouve d'ailleurs presque jamais sur les momens grecs & latins ; Persée le plus souvent est représenté tête nue, coupant la tête à Méduse. On le voit ainsi fur nu médaillon de Sébaste en Phrygie, sur lequel il est gravé nu, avec un simple manteau & des ailes aux jambes. Il regarde l'Égide de palas placée derrière lui, afin de n'être pas pénétré à la vue du redoutable monstre.

Persée ayant donné après cette exécution le *casque* de Pluton à Mercure, quelques auteurs ont regardé cette armure comme un pétasé ; plusieurs momens Étrusques rapportés par Gori, sont favorables à cette opinion, ainsi qu'une peinture d'Herculanum, (*tom. 4, tav. 7, n°. 7*) où il a la forme du bonnet d'Atys. L'on expliqueroit par-là le type d'une médaille d'Amasris en Paphlagonie, sur laquelle une figure drapée (*Méd. des peuples*, tom. 2, pl. 40.) tient un schère & Antiquités Tome I.

une tête coupée : elle voit à ses pieds un corps humain étendu sans tête : „ Cet homme, dit Pellerin, est coiffé d'une espèce de bonnet Phrygien, dont un pendant tombe à droite & un autre à gauche sur ses épaules. On ignore, „ ajoute-t-il, à quoi ce type extraordinaire peut se rapporter „. Nous croyons reconnoître ici Persée & le *casque* de Pluton. Les antiquaires l'avoient confondu d'abord avec la *casque*, le *casque* des rois de Macédoine. Mais la distinction est constante d'après plusieurs médailles, & entr'autres une médaille de Sinope, publiée par M. Eckel (*Tab. xi, n°. 6*). Elle servira à distinguer sur les momens la tête aîlée de Persée, de la tête de Mercure, avec laquelle elle a d'ailleurs tant de ressemblance.

Ce bonnet Phrygien servit aussi à dérober Minerve au courroux de Mars (*Iliad. E. v. 844*). Eustathe, expliquant ces vers d'Homère, assure que le *casque* de Pluton étoit noir, & même du noir le plus obscur & le plus foncé. Le pouvoir qu'il avoit de rendre invisible, le fit passer en proverbe, & on en faisoit honneur à tous ceux qui, par ruse ou par adresse, trompoient leurs ennemis ou leurs surveillans. Aristophane a donné son nom à la vaste échelure dans laquelle étoit enfilée la figure d'un certain Hyéronimus, manvais poète Athénien. Les augurs donr le soleil d'hiver est toujours enveloppé, ont sans doute fait imaginer l'*Orci galea* : car Pluton étoit l'emblème de ce soleil.

CASQUÉ, terme d'Antiquaire. Les premiers empereurs ne sont point *casqués* sur les médailles ; leur tête y paroît ordinairement couronnée de lanrier. Dioclétien, Constantin, Probus, sont ceux que l'on voit *casqués* le plus souvent, & cet usage fut suivi par leurs successeurs.

CASSANDRE ; fille de Priam & d'Hécube, célèbre par le talent qu'elle eut de prédire l'avenir. On attribue ce don à deux différentes causes. Les uns disent qu'Hélénus & Cassandre, qui étoient jumeaux, furent portés, durant leur enfance, dans le temple d'Apollon. On les y laissa une nuit entière, soit par oubli, soit que ce fût une coutume religieuse. Le lendemain, on les trouva entourés de serpent, qui leur léchoient les oreilles ; ce qui leur conféra à tous les deux le don de prophétie. D'autres ont dit qu'il leur fut communiqué par leur frere Ésaque, qui l'avoit reçu de Métrope, son aîné maternel. Voyez Ésaque. La tradition la plus commune est qu'Apollon, devenu amoureux de Cassandre, lui offrit de mettre à ses faveurs tel prix qu'elle jugeroit à propos : elle demanda l'art de prédire l'avenir, & l'obtint sur le champ ; mais elle refusa de donner ce qu'elle avoit promis en échange. Il n'étoit pas de la dignité d'un Dieu de retirer ses dons ; mais il crut pouvoir les rendre inutiles. Il exigea qu'elle lui donnât au moins un baiser, ce qui lui fut accordé. Apollon lui mouilla la bouche avec sa salive, & de là vint que personne

R r r r

n'ajouta foi aux prédictions de *Cassandra*, & qu'on la crut même folle, quoique l'événement justifiait les prophéties.

Cassandra étoit fort belle, & fut recherchée en mariage par de grands princes. Virgile parle de Corébus, fils de Mygdonas, frère d'Hécube, qui avoit été épris de ses charmes, & étoit venu à Troye pour la secourir. Il y périt, pour n'avoir pas ajouté foi aux prédictions de sa maîtresse. Homère nomme Orphionide, qui étoit venu demander *Cassandra* en mariage, & promettoit de faire lever le siège de Troye; il n'exigeoit d'ailleurs point de dot, & la beauté de *Cassandra* lui suffisoit. Lorsque Troye fut prise, *Cassandra* chercha dans le Temple de Minerve un asyle contre les meurtriers; elle l'y trouva, mais son honneur n'y fut pas garanti; Ajax, fils d'Oïlée, lui fit violence aux pieds des autels. Agamemnon en devint cependant amoureux; & dans le partage du butin, il l'obtint des Grecs, sans qu'elle fut tirée aus sorts. Clytemnestre, femme d'Agamemnon, la fit massacrer en même temps que ce prince, ainsi que les deux jumeaux qu'elle avoit eu de lui. Les villes de Mycènes & d'Amicléis se disputoient l'honneur d'avoir son tombeau. On lui éleva un temple à Leuctres, où sa statue étoit honorée sous le nom d'*Alexandra*. Les Doriens & les habitants de la ville de Dardanus lui en élevèrent aussi un. Sa statue y servoit d'asyle aux filles qu'on vouloit marier à quelqu'un qu'elles n'aimoient pas. Il falloit qu'elles embrassassent la statue habillée en furie, ayant le visage teint avec des couleurs tristes & rembrunies.

CASSANDRE, Roi de Macédoine. **KASSAN-
ΔΡΟΤ**.

Ses médailles sont :

C. en argent.

O. en or.

O. en bronze.

CASSANDRIA, en Macédoine. **CASSAN-
DRIA**.

Les médailles antonomes de cette ville sont :

RRRR. en bronze. . . . *Pellerin*.

O. en or.

O. en argent.

Devenue colonie romaine, cette ville a fait frapper plusieurs médailles latines avec la légende : **COL. IVL. AVG. CASSANDREN.** *Colonia Julia Augusta Cassandrensis*; en l'honneur de Claude, de Néron, de Vespasien, de Nerva, de Plotine, de Septime-Sévère, de Caligula, de Titus, de Elagabale, de Vêrus, d'Antonin, de M. Aurèle, de Commode, de Domna, de Caracalla, de Géta, de Gordien, de Philippe pere.

CASSANORUS, dans l'Égypte.

Goltz seul a attribué des médailles impériales grecques à cette ville.

CASSE. „ C'étoit, dit M. Paw, (*Rech. sur les Égyptiens*, tom. 1, p. 143), une grande précaution de la part des Prêtres de l'Égypte, d'avoir enjoint à tout le peuple d'user une fois par mois

de tisanes laxatives, dont quelques médecins modernes ont voulu deviner la composition; mais ils ont été très-malheureux dans leurs conjectures, lorsqu'ils ont cru que c'étoit une infusion de racines de raifort & de biere. (*Le Clerc, bist. de la médecine*, lib. 2, cap. xxviii.) Ils ignoroient donc que le *casier* est un arbre indigène en Égypte, & que le *séné* croît de lui-même sans aucune culture dans la Thébaidé, jusqu'à la hauteur de la première cataracte du Nil, d'où on le répand aujourd'hui dans toute l'Europe, par le moyen de la ferme établie au Caire, & qui est ordinairement entre les mains des Juifs, comme les principales branches du commerce dans ces états du grand seigneur. Il est aisé d'après cela de concevoir de quoi on préparoit le remède dont on se servoit dans ce pays-là tous les mois.

CASSEROLE. *Voyez* ÉTAMER.

CASSIA, famille romaine, dont on a des médailles.

RR. en or.

C. en argent.

C. en bronze.

Les surnoms de cette famille sont : **CELER**, **LONGINUS**.

Goltz en a publié quelques médailles inconnues depuis lui.

CASSIDARIUS étoit le soldat préposé à la garde des caques dans les arseaux. On voit à Rome l'épithaphe d'un *Cassidarius* :

Q. NAEVIVS. MARINVS
MILES. EX. ARMAMENTARIO. IMP
CAESARIS. DOMITIANI. AVG. GERMANICI
CASSIDARIVS
VIXIT. ANN. XXXX

CASSIOPÉE, femme de Céphée, roi d'Éthiopie, & mere d'Andromède, ayant en la témérité de se croire plus belle que les Néréides, attira sur sa fille la colere de ces déesses, qui prièrent Neptune de les venger. Mais elle en fut bien dédomagée ensuite : car Jupiter la plaça avec toute sa famille dans le ciel, où elle forme une constellation. *Voyez* ANDROMÈDE, CÉPHÉE. Cicéron dit de *Cassiope*, dans sa traduction du poëme astronomique d'Aratus.

*Labitur illa simul gnatum lacrymosa relinquent
Cassiopeia, neque ex culo depulsa decoro
Fertur. Nam verso contingens vertice primum
Terras, post humeris eversa sede, refertur.
Hanc illi tribunt panem Nereides alma,
Cum quibus, ut perhibent, ausa est contendere
forma.*

CASSIS, casque. *Isidore* (xxviii, 34) dit que le casque appelé *cassis* étoit de métal, & que la *galea* étoit un casque de cuir.

CASSIUS, (Cains.)

CAIUS CASSIUS, IMPERATOR.

Ses médailles sont :

RR. en or.

On y trouve seulement son nom, avec la tête de la liberté.

O. en argent & en bronze.

CASSOPE, dans l'Empire. ΚΑΣΣΟΠΑΙΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

RRRR. en argent.

RRR. en bronze.

O. en or

Leur type ordinaire est une colombe volant, on posée dans une couronne de laurier.

M. Neumann lui a restitué les médailles que d'autres auteurs donnent à *Lampa*, ville de Crète.

CASSOTIDE ; nom que Pausanias donne à la fontaine Cassalie, qui avoit pris ce nom de *Cassotis*, une des Nymphes du Parnasse. (*Phocic.*)

CASTABALA, dans la Cappadoce. ΚΑΤΑΒΑΛΕΩΝ.

Cette ville a fait fraper une médaille impériale grecque en l'honneur de Faustine, mère.

Le type de Diane *Perafia* suffit pour la faire distinguer des médailles de *Castabala*, en Cilicie.

CASTABALA, dans la Cilicie. ΚΑΤΑΒΑΛΕΩΝ.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales grecques en l'honneur de Diaduménien & d'Élagabal.

CASTAGNETES, *Grotala*. Instrument de percussion dont se servent les Espagnols, les Italiens & les François qui habitent les provinces méridionales. Il est composé de deux petits morceaux de bois, ronds & creusés en forme de cuillère, dont les deux concavités se mettent l'une sur l'autre. On en attache une paire au pouce de chaque main, & en les frappant en cadence avec le doigt du milieu, ou avec l'annulaire, on leur fait rendre un son aigu. C'étoit un instrument de cette espèce que les anciens appeloient *croatala*, & que nous décrivons ici sous le nom de *castagnettes*.

Il faut distinguer soigneusement les *crotales* des cymbales, du *symphonum* & de la *cruxepia*, en parlant des monuments antiques : c'étoient quatre instruments de musique très-différents. 1°. Les *crotales* étoient nos *castagnettes*. 2°. Les cymbales étoient nos *cymbales*, ces instruments de cuivre que l'on tient de chaque main, que l'on frappe en cadence, & qui sont employés dans les musiques militaires. 3°. Le *symphonum* étoit notre tambour de basse. Voyez Cymbales & Symphonum. 4°. La *Cruxepia* (Voyez ce mot) ou *scabillus* se plaçoit sous le pied & dans la semelle du musicien qui conduisoit l'orchestre.

Les anciens connoissoient deux espèces de *castagnettes* ou *crotales*. Les unes étoient courtes, comme celles dont se servent encore les Espagnols,

les Italiens, &c. On voit les *castagnettes* courtes dans les mains d'une Bacchante, sur un bas-relief de la Villa Borghese (*Borrelli, Adm. ant. tab. 51, 74; & Spon. rech. d'ant. differt. vii, p. 150*), dans celles d'une femme sur un bas-relief du palais Giustiniani de Rome, & enfin dans celles de deux amours d'une peinture antique, trouvée à Herculanum (*tom. 1, tab. 32; & Gori, Mus. etrusc. 1, tab. 72, n. 2, tab. 65*), où on les a prises pour des clous.

La seconde espèce de *castagnettes* étoit plus longue. Les *castagnettes* longues ressembloient à des bâtons courts. C'est d'elles sans doute que veut parler Pline (*in, 35*), lorsqu'il compare le bruit que faisoient par leur choc, les perles des boucles d'oreilles appelées *croatala* : *Subeunt luxuria ejus nomina, & tadia exquisita perditore portata, si quidem cum id fecere, croatala appellant a seu sono quoque gaudent, & collisu ipso margaritarum*. On les voit sur une lampe antique de Bellori (*Lucern. ant. v. 1, fig. 34; Eid. sepulcr. ant. fig. 18*), sur une mosaïque dont parle Winkelmann, à propos d'une cornaline de Stofch (*V. classe, n. 33*) où paroissent aussi les *castagnettes* longues. On les a prises mal-à-propos pour des bâtons dans une peinture d'Herculanum (*tom. 1, tab. 30*). Les monuments de cette ancienne ville fournissent encore aux artistes un second modèle des *castagnettes* longues, dans la main droite du Satyre ivre de bronze. Le comte de Caylus (*Rec. d'ant. 11, pl. 82, n. 3, 4, 5*), a publié un Mime de bronze qui tient les mêmes *castagnettes*, que les Grecs appeloient *εξικαι, pieces de bois fendues*. On les voit encore liées au thyrsus d'un Fanue, qui est gravé sur une pierre du cabinet de Florence (*Mus. Fl. tom. 11, tab. 3, n. 2*).

En 1729, on trouva dans les environs de Rome une base ronde de marbre, qui fut placée d'abord à la Villa Cafali, & qui appartenoit en 1760 au marquis de Lucatelli de Rome. On y voyoit les travaux d'Hercule, & ce héros agitant les *castagnettes* forgées par Vulcain (*Patin, Dhes. Num. p. 98*), que lui donna Minerve pour chasser les oiseaux des Symphales. Winkelmann a cité ce monument singulier dans sa description des pierres du baron de Stofch (*11 classe, n. 1699 & 1721*).

CASTALIDES ; surnom donné aux Muses, à cause de la fontaine de Cassalie qui leur étoit consacrée.

CASTALIE ; fontaine au pied du mont Parnasse, dans la Phéacie, consacrée à Apollon & aux Muses. C'étoit, disent les Poètes, une Nymphe, fille du fleuve Achelous, qu'Apollon métamorphosa en fontaine, & il donna à ses eaux la propriété de rendre poètes tous ceux qui en boiroient. Le murmure même de ses eaux devoit inspirer l'esprit poétique. La Pythie, avant de s'asseoir sur le trépied, buvoit de l'eau de cette fontaine (*Pausan. Phocic.*).

R R R ij

CASTELLUM. Voyez CHÂTEAU d'eau.
CASTELLARIUS étoit un officier préposé à la garde des châteaux d'eau, & à l'inspection des concessions & des prises d'eau. On lisoit à Rome du temps de Marliani, l'épigramme suivante d'un *Castellarius*.

D. M.
 CLEMENTI CAESAR
 UM N. SERV. CASTEL
 LARIO AQUAS CL
 AUDIAS FECIT CLAU
 DIA SARRATHN ET SE
 BI ET SUIS.

CASTERIA. Nonius (17, 128) dit que ce mot désignoit l'endroit où l'on renfermoit les rames & les autres agrès des navires. Plaute en fait mention (*Afinar.* 17, 1, 6) :

Quin pol si reposui remum, sola ego in Ca-
stertia
Ubi quiesco, emmis familia causa confisist tibi.

CASTIANEIRA. Voyez GORGYTHION.
CASTIGATIO militaris. Gruter (547, 7. *Thes. infer.*) rapporte l'épigramme suivante d'un soldat qui se glorifioit de n'avoir jamais mérité de châtiement militaire.

D. M.
 C. JULII SALUTARIS
 MIL. COM. VILL. PR. 7
 VETTL. VALERIANI MI
 LIT. ANN. VI. VIX. ANN
 XXXII. SINE. VLLA CASTE
 GATIONE FECIT. ANNE
 LIA. TROVIMUS MAT
 VILLIO. PIENTISSIMO
 ET. C. JULIO. SECUNDO
 CONJUGI. CARISSIMO

CASTOR. On trouvera aux articles DIOSCURES & GÉMEAUX, les détails mythologiques communs à *Castor* & à *Pollux*; cet article n'offre que ceux qui sont particuliers au premier. Celui-ci étant regardé comme fils de Tyndare, fut privé de l'immortalité dont jouissoit son frère, fils de Jupiter. *Castor* & *Pollux* ayant enlevé les filles de Leucippe, le premier s'attacha à Élaïre, ou Telaïre, & l'épouse. Mais il fut puni bientôt de cette violence, & seïni auquel Élaïre avoit été fiancée lui donna la mort. *Pollux* pria Jupiter de le faire mourir lui-même avec son frère, ou de partager entre eux l'immortalité dont il jouissoit. Cette demande fut exaucée; de manière que les Dioscures passaient alternativement six mois dans les enfers, & six mois sur la terre.

Les Romains rendirent un culte particulier à *Castor*, & ils lui élevèrent un temple dans la région du cirque de Flaminius. Vitruve parle de ce tem-

ple, qui n'étoit consacré qu'à l'aîné des Dioscures (vi, 7) : *Item gentibus aliis constituantur aedes, ut est Castoris in circo Flaminius.* Le vers suivant de Juvénal nous apprend que l'on y plaçoit des dépôts (*Sat.* 7, v. 260) :

... *Ad vigilem ponendi Castora nummi.*

Les Romains juroient par ce temple, en disant *Ecastor*, *Mecastor*, tandis que leurs femmes juroient par *Pollux*.

Castor se plaisoit à conduire des chevaux; & ce goût est devenu le caractère qui le distingue de son frère, qui se plaisoit aux exercices des Athlètes (*Horat.* 11, *Sat.* 1, v. 26) :

Castor gaudet equis, ego prognatus eodem
Pugnis. . . . Voyez *CABIRIS*.

CASTORES. Muratori (323, 7. *Thes. infer.*) rapporte l'inscription suivante, dans laquelle *Castor* & *Pollux* sont désignés tous les deux par ce pluriel, comme dans Denis d'Halycarnasse.

CASTO
 RIBUS
 Q. ET
 BALBUS
 COS

CASTRA.

CASTRUM.

CASTELLUM. } Les Romains avoient coutume de fortifier des camps dans les provinces qu'ils avoient soumises, & d'y mettre des corps d'armées pour les retenir sous leur puissance. Ces camps furent habités ensuite par les nationaux, qui en firent des châteaux, des bourgs & des villes. De là vient que ces dernières sont appelées si souvent *Castra* ou *Castrum*, & les premiers *Castellum*.

On appeloit aussi *Castrum* & *Castra* les casernes (Voyez ce mot) ou les logements des soldats qui étoient dans les villes. On en voit plusieurs sur les médailles impériales avec ces inscriptions : *PROVIDENTIA AUG. ON AUGG : VIRTUS AUGG : VIRTOS MILITUM*, &c. Nous allons parler de ceux qui étoient à Rome.

CASTRA Gentiana & Gypsiaria. Rufin distingue ces deux *castra*, mais Viflor n'en fait qu'un seul, & le place dans la septième région, appelée *lata via*. C'étoient les logements des troupes que commandoit Lollius Gentianus, sous le règne de Pertinax.

CASTRA Misensium étoient, selon Viflor, auprès du portique de Livie, dans la troisième région, appelée *Iulis* & *Sérapis*. C'étoit-là que logeoient les soldats ou les matelots de la flotte de Misène, lorsqu'ils venoient à Rome.

CASTRA Peregrina. On interprète diversement ces mots : les uns entendent par-là les casernes des troupes étrangères qu'Auguste & ses successeurs

mirent au nombre de leurs gardes ; d'autres ne venient y reconnoître qu'un efpece de caravan-ferrail pour loger les étrangers qui ne pouvoient trouver d'hôtellerie dans Rome. Quoi qu'il en soit, les *castra peregrina* étoient bâtis sur le mont Cœlius, auprès de l'endroit où est aujourd'hui Ste Marie in dominica, comme on le voit par les inscriptions suivantes qui y ont été trouvées :

COCCEJUS
FATRUINUS
FALCO
PEREGRINI
NOBILIS

ET. . . FELICITÆ, VICE. PRINCIPIS. PÆR
GRINORUM. TEMPLUM. JOVIS. RE
DUCIS. C. P. O. FELICITÆ. CHE
TU. DE. SUG. EXORNAVIT.

CASTRÆ Prætoria. Séjan, qui commandoit les cohortes prætoriales, persuada à Tibère (*Tacit. annal. iv, 2, 1*) qu'il seroit avantageux de réunir dans un camp ces cohortes, qui logeoient autrefois dans plusieurs régions séparées les unes des autres. Il l'assura que cette réunion empêcheroit que les délices de la ville n'amollissent leur courage. Tibère le crut, & bâtit un camp fortifié entre la porte Nomentane & la porte Salaria, non loin de l'*Agger* de Tarquin.

Le camp prætorien étoit fortifié de murs, garnis de tours & de remparts (*Tacit. hist. iii, 48, 4*) : *Muli semianimes super turres & propugnacula manum expiraverunt*. Il y avoit 1°. un temple dans lequel on dépoisoit les enseignes (*Herodian. iv, 4, 52*) ; 2°. un tribunal élevé sur lequel montoit le général pour haranguer les soldats, ou pour recevoir leur serment (*Tacit. hist. i, 36, 1*) : *In suggestu, in quo paulo ante aurea Galba statua fuerat, medium inter signa Othonem vexillis circumdarent*. 3°. Un arsenal (*Tacit. hist. i, 38, 5*) : *Aperitis armamentarium iussit, rapta statim arma sine more & ordine militum*. 4°. Des bains à l'usage des soldats (*Herodian. iv, 4, 53*). Lorsque Aurélien bâtit les murs qui portent son nom, il les fit conduire le long du camp prætorien.

CASTRÆ Ravennatium. Auguste fit bâtir sur le Janicule ces logemens, destinés aux soldats de la flotte de Ravenne qui venoient à Rome.

CASTRÆ Urbana ; étoient le nom collectif des casernes de Rome.

CASTRÆ désignoit quelquefois aussi un quartier de Rome occupé par des artisans d'une même profession : tels étoient les *castra fulguratorum*, le quartier des confiseurs, &c.

CASTRAMETATION. Voyez le Diction. de l'ART MILITAIRE.

CASTRENE. Ce mot désigne parmi les antiquaires la couronne que le général d'armée don-

noit pour récompense au soldat qui avoit forcé un camp ennemi. Dans les beaux jours de Rome une simple branche d'arbre formoit la couronne *castrense* : telle fut celle que donna Romulus à Hostilius Hostilius, qui étoit entré le premier dans Fidenes (*Plin. l. i6, c. 4*) : *Romulus fronde coronavit Hostilius Hostilius, quod Fidenam primus irrupisset*. On la fit ensuite d'or, & elle étoit ornée d'efpece de remparts, *vallus* : de là vint qu'on la confondit bientôt avec la couronne *vallaire*, destinée à celui qui montoit le premier sur les remparts d'une ville assiégée. Valère-Maxime les a effectivement confondues, en disant que le consul C. Fabricius réserva une couronne *vallaire* à celui qui s'étoit emparé du camp des Lucaniens & des Brutiiens (*lib. 5, c. 8, ex. 6*) : *Postero die cum consul inter honorandos . . . Vallarum coronam ei se servare dixisset, a quo castra erant oppressa, &c.*

La couronne *castrense* fut d'abord la première efpece de récompenses que l'on accordoit aux soldats romains, & qui étoient désignées par le nom collectif *donis militaria* (*Sueton. August. c. 25*). Mais tout dégénéra dans le bas empire ; & les courtisans du prince qui n'avoient jamais vu les camps, le parerent des couronnes *castrenses*. C'est d'eux que veut parler Tertullien dans le passage suivant (*de coron. milit.*) : *Est & alia militis regiarum familiarum. Nam & CASTRENSES appellentur munifica, & ipsa solemnium casarianorum.*

CASTRENSES. } Ces deux noms dési-
CASTRENSIANI. } gnoient les officiers du palais des Césars. Il en est fait souvent mention dans les loix Romaines. Lampride comprend sous le nom de *castrenses*, tous les serviteurs des Augustes, (*Alexand. Sev. c. 41*) : *Aulicium ministerium in id contraxit . . . ita ut annonæ, non dignitatem, acciperent fullores & vestitores, & pistores & pincernas, omnes CASTRENSES ministri*. Corippus en fait l'énumération dans les vers suivans : (*In laud. Justin. min. iii*) :

*Adiut obsequio castrorum turba virorum :
Illi summa fides, & plena licentia secretis
Deservire locis, atque aurea salera parare,
Regales mensas epulis onerare superbis,
Confervere domum, sanctumque intrare cubile,
Internas manare fores, vestisque parere.*

CASTRUM. Voyez CASERNE.

CASTULA. Les Romains appeloient de ce nom, au temps de Varron (*De vita pop. Rom.*) une efpece de tunique qu'elles mettoient immédiatement sur la peau, & qu'elles avoient substituée aux tuniques entières nommées *subucula*. La *castula* se lioit au dessous du sein, & descendoit jusqu'à la cheville du pied. Les épaules & le sein étoient alors couverts avec la *eyclæ* ou ANA-SOLABIUM, (*V. ce mot.*) comme on le voit à la

Flore du Capitole : *Castula est pallidum praeclui, quo nuda infra papillas praeconitur mulieres, quo nunc in magis utitur, postquam subactis desierunt*. La *castula* ressembloit au *simus* des Sacrificateurs ; mais elle s'atachoit plus haut & tomboit plus bas. Winckelmann n'en a point parlé dans le livre de son histoire de l'art, où il décrit les habits des femmes. Les monuments antiques en offrent cependant souvent des modèles.

CASTULO, en Espagne. *Castro*.

Les Médailles autonomes de cette ville sont :

RRRR. en bronze. . . Florea. . . Haester.

O. en argent.

O. en or.

Leur type est un sphinx.

CASULA. Cet habillement, que les prêtres de l'Eglise Greque ont conservé dans sa forme antique, & que nous appelons chasuble, étoit la *pamula* (*P. ce mot*) proprement dite, comme sous le voyons sur plusieurs desseins de peintures trouvées dans les catacombes. La *Roma Sotteranea* de Bosius renferme ces desseins qui représentent des chrétiens & des chrétiennes revêtus de la *casula*, de laquelle ils étoient entièrement couverts comme d'un sac ; de sorte que cette vaste robe fermée se retrouvoit sur leurs épaules lorsqu'ils vouloient lever les bras. C'est l'origine des échancrures que l'on a pratiquées aux côtés des chasubles Romaines.

CASUS & FORTUNA. Les souverains Pontifes distinguoient deux sortes de morts violentes : celle qui n'étoit pas dans l'ordre naturel, venoit à *fortuna* : telle fut celle de Caton ; mais la mort de ceux que toioit la foudre ou qu'engloutissoient les ondes, venoit à *casu*.

CATABAUCALESE ; chansons des nourrices chez les anciens.

CATABOLENSES, } étoient dans le bas
CATABULENSES, }
Empire les postillons qui précédoient les envoyés du prince sur les chemins publics. Il en est fait mention dans le code Théodosien & dans Cassiodore. (*Var. II, 10 & II, 47.*)

CAMACELEUMSE ; la troisième partie du nome Pythien, suivant Strabon, & la seconde, suivant Pollux.

CATACHOREUSIS ; chanson des Grecs, pendant laquelle on représentait dans les jeux Pythiens Apollon dansant après sa victoire sur le serpent.

CATACHOREUSIS ; cinquième & dernière partie du nome Pythien, suivant Pollux.

CATACHTONIEN ; souverain Pontife d'Ogyante, qui présidoit au culte des Dieux terrestres & infernaux. **KATAKONIOI** (*3ui*). Voyez *MANES*.

CATACLISTON. } Les Grecs & les Ro-
KATAKAEISTON. }
maines désignaient par ces noms génériques, des choses précieuses, qu'il falloit tenir renfermées sous clef, telles que les jeunes filles, selon Callimaque (*frag. 18, 2*), les pierres, &c.

CATACLITA ; lit de table. Tertullien parle des riches tapis dont on les couvrait. (*de Pallio c. 3*) *quamquam & pavo pluma vestis & cataclicitis*. Ce passage avoit été mal interprété par quelques philologues qui l'entendoient d'un habit particulier que l'on portoit dans les repas, *vestis accubitaria*.

CATACOIMESE ; chanson en usage chez les Grecs, au moment où l'on conduisoit les époux au lit.

CATACOMBES ; grottes, lieux souterrains pour la sépulture des morts. *Catacumba*. On appelle ainsi en Italie les sépultures des martyrs qu'on va visiter par dévotion, & dont on tire les reliques qu'on envoie maintenant dans tous les pays catholiques, après que le Pape les a reconnues sous le nom de quelque saint. Ils sont à trois lieues de Rome. C'étoient des grottes où se cachaient & s'assembloient les premiers chrétiens, où ils enterroient ceux d'entr'eux qui étoient martyrisés. Ces *catacumbes* sont de la largeur de deux à trois pieds, & de la hauteur de huit ou dix pieds pour l'ordinaire, en forme de rues qui se communiquent, & qui souvent s'étendent jusqu'à une lieue de Rome. Il n'y a ni maçonnerie, ni voûte, la terre se soutenant d'elle-même. De temps en temps on rencontre de petites chambres pratiquées & faites comme le reste des *catacumbes*, sans jour & sans ouverture par-en-haut. Les deux côtés de ces rues, que l'on peut regarder comme les murailles, seroient de haut en bas pour mettre les corps des morts. On faisoit un tron de la longueur, de la largeur, & à peu près de l'épaisseur du corps ; on l'y plaçoit sans cercueil, & en ligne parallèle à la rue. Ainsi toutes ces ouvertures étoient différentes selon la longueur & l'épaisseur des corps qu'on y enterroit. Comme les *catacumbes* n'ont guère que huit à dix pieds de hauteur tout au plus, il n'y a presque partout que trois ou quatre rangs de ces tombeaux l'un au dessus de l'autre. On les fermoit avec des briques de terre cuite fort larges, fort épaisses, & quelquefois avec des morceaux de marbre, cimentés d'une manière qu'on auroit peine à imiter de nos jours. Le nom du mort se trouve rarement sur ces tuiles.

Ces *catacumbes* de Rome sont dans le cimetière de Calliste sur la voie Appienne. Le nom de *catacumbes* signifie en général toute espèce de lieux souterrains. On l'appliquoit autrefois particulièrement au caveau dans lequel avoient été déposés les corps de S. Pierre & S. Paul, comme il paroît par la trentième lettre de S. Grégoire (*liv. III*). En ce temps là on appeloit encore *criptes* ou *cimetieres*, *cripta* & *cimetaria*, les lieux où l'on enterroit les morts ; mais depuis on donna le nom de *catacumbes* aux lieux souterrains qui seroient de tombeaux, & que l'on prétend avoir été particulièrement ceux des chrétiens. Il n'est pas néanmoins certain qu'on n'y ait pas aussi enterré des païens ; & il est évident que tous ceux qui y sont

enterrés ne font pas des Saints & des martyrs. Les signes d'après lesquels on croit distinguer les corps de ceux-ci, sont assez équivoques : la croix, la palme, le monogramme de Jésus-Christ, les figures d'un bon pâtreur ou d'un agneau, que l'on trouve gravées sur les pierres du tombeau, prouvent bien qu'elles ont servi à des chrétiens, mais non pas que ces chrétiens aient été saints ou martyrs. Les palmes ne font pas toujours un signe certain de la couronne du martyre, & les feuilles teintes de rouge ne prouvent pas qu'elles aient été remplies de sang plutôt que d'une autre liqueur. On trouve quelquefois sur une même pierre des inscriptions païennes, comme D. M., Dis Manibus, d'un côté, & de l'autre des signes du christianisme : ce qui fait voir qu'elles ont servi à des païens ou à des chrétiens. On ne doute point, à la vérité, que dans le commencement du christianisme il n'y ait eu quantité de martyrs enterrés dans les cimetières des Chrétiens, comme l'affurent S. Jérôme & Prudence. Cependant du temps du Pape Grégoire III, il y en avoit très-peu de connus, puisque ce Pape écrivant à Otgar, archevêque de Mayence, qui lui demandoit un corps saint, lui disoit qu'il n'en avoit point à lui envoyer, parce que ses prédécesseurs & lui avoient placé les corps des Saints dans les Églises nouvellement dédiées ; qu'il en avoit cherché sans en pouvoir trouver, & qu'il prioit Otgar de lui donner du temps pour en faire une plus grande perquisition. (*Mailillon, Itiner. Ital. Eusebii ; Rom. epistola ad Theoph. Gall.*)

(II) Par rapport aux catacombes ou grottes souterraines creusées dans le tuf ou porzolane, & divisées dans l'intérieur en plusieurs niches & chambres, c'est ainsi que s'exprime S. Jérôme : *Dum essem Romæ puer, & liberalibus studiis erudirer, solebam cum cæteris ejusdem ætatis, & propoliti, diebus Dominicis sepulchra Apostolorum circumire, crebroque Cryptas ingredi, quæ in terrarum profundo desolæ in viragum parva ingradientium per parietes habent corpora sepulcrorum ; & in obscura sunt amicti ut propemodum illud prophetarum complatur descendamus in infernum viventes &c. (In Ezech. cap. 40.)*

Les Chrétiens condamnés dans les temps des persécutions aux travaux publics & à la fouille des porzolanes furent si bien profiter dans leur misère de ces grands creux qu'ils les choisirent pour leur retraite. C'est-là l'origine de ces catacombes, où ils traînoient les misérables restes de leur vie, & où ils étoient enterrés après leur mort. Ces lieux souterrains travaillés par les Chrétiens étoient en grand nombre, comme on peut voir dans l'ouvrage de Bosius intitulé *Roma fœderata*, imprimé à Rome en 1632.

D'abord il est clair que dans ces catacombes on n'enterra que des Chrétiens, puisque les Païens aient coutume de brûler les corps de leurs trépassés. *Ægyptii quoque condiderunt sepulchra corpora, Romanæ vero incendunt*, comme on l'apprend de Lactance

de *Vit. Philosoph. Lib. IX in Pyrrhæum*. Il faut aussi observer que les Païens haïssoient & détestoient les Chrétiens comme autant de destructeurs de leurs Dieux, & que les Chrétiens avoient à leur tour de l'averfion pour les Païens ; & voilà des raisons bien convaincantes pour ne pas croire que les catacombes aient été leur commune sépulture. En effet S. Cyrien rapporte que Martial fut déposé de son évêché pour avoir communiqué avec des Païens, & enterré des fils chrétiens près de leurs sépultures : *Martialis, quoque propter Gentilium turpia & lutulenta convivia, & collegia dñi frequentata, & filios in eodem collegio exterarum gentium de more apud profana sepulchra depositos & alienigenis consepultos, &c. (Epist. 68)*. Le cardinal Baronius rapporte aussi le même passage de S. Cyrien afin de prouver qu'on n'enterreroit point les païens dans les catacombes où il y avoit les corps des Chrétiens. Voilà ce que dit précédemment Baronius : *Quæ obfiguræ volumus ut aliquis leviter nimis dicentes in urbis Camæstris una cum Christianis Gentiles quoque sepeliri consuevisse : nam immanis scelus id esse censetur.*

D'ailleurs il faut considérer que les Chrétiens de ces temps-là étoient autant de convertis du Paganisme, & qu'ils empruntoient tout simplement quelques signes de leur première religion pour exprimer leurs idées. C'est par cette raison-là qu'à la voie Apienne de Rome, dans la troisième grotte est représenté Daniel, David & Moïse à côté d'Orphée avec les bêtes farouches apprivoisées par sa lyre ; & dans la quatrième chambre on voit encore Orphée & les bêtes charmées du son de sa lyre, & les images de la Vierge, de Jésus-Christ, & de Moïse, qui d'un coup de sa verge fait jaillir des eaux d'un rocher. (*Poy. Bosius loc. cit. l. 3, chap. 22 & 23*). Or par ces deux représentations & par d'autres aussi qu'on a trouvées dans les catacombes, on prouve seulement que les Chrétiens de ce temps-là joignoient de bonne foi aux signes sacrés & mystérieux de la Religion Chrétienne quelque symbole du Paganisme ; mais on ne pourroit jamais prouver qu'on y ait inhumé des Païens. Combien de statues & de génies n'employons pas nous-mêmes sur les monuments sépulcraux pour honorer la mémoire d'un trépassé ? Pourroit-on dire pour cela que ce trépassé étoit idolâtre ? Combien de choses n'avons-nous pas transporté du Paganisme en usage sacré ? Voyez l'ouvrage du célèbre Jean Marangoni intitulé : *Delle cose gentilesche e profane trasportate ad uso ed ornamento delle Chiese*, imprimé à Rome en 1744.

Je vais achever cette remarque en rapportant le passage du savant Monseigneur Étienne Borghia. *Plura cetero, dit-il, monumenta quæ nos docent veteres Christianos inanis usurpasse symbola, figuras, ac verba omnino ab Ethnicis manata. Hinc in illorum sarcophagis ac simulacris occurrunt Bacchus, Orpheus, Galli pugnaces, tessera luforia, ac verba ethnicæ superstitionis omnino redolentia, ut sunt verba illa semigeratissima DIS MA-*

NIBUS, qua admittit solemniter apud Christianos formula IN PACE, addimus ex veteri inscriptione misai Kircheriani, nunc Clementino-Patavina in nostra Vaticana cœffessione illustrata, pag. 36, adnot. (a) De Cruce Veltarna Comm. Roma 1780, pag. 99. (L'Abbé ARSENAULT.)

Les catacombes de Naples ont quatre entrées, qui sont celles de *San Severo*, de *Santa Maria della Sanità*, de l'*Ospizio di S. Gennaro*, & de *Santa Maria della Vita*. Les catacombes de Saint Janvier, celles dont l'entrée est dans l'Eglise de ce nom, sont bien plus grandes & bien plus belles que celles de Rome, dont nous venons de parler, & méritent une description assez détaillée pour satisfaire la curiosité du lecteur.

On assure que ces catacombes ont deux milles de longueur, depuis *S. Efrimo Vecchio*, Eglise des Capucins, qui est du côté de *Capo di chimo*, jusq. au chemin de Capoue & de Rome, jusqu'à la *Salute*, qui est du côté du midi, où elles ont souvent servi de sépultures pour les pestiférés. Ces souterrains ne s'étendent pas sous la ville, comme ceux de Rome. Ils sont pratiqués hors de Naples au travers d'une montagne, & creusés les uns sur les autres, non dans le roc vif, ni même dans la pierre, mais dans une terre comode, ou, pour mieux dire, dans une espèce de sable d'un jaune rouilleux, ferme, & même dur en certains endroits, qui est de la véritable *pozzolane durcie*, & que l'on prendroit quelquefois pour du tuf. Il y a trois galeries ou étages les uns au dessus des autres; mais on ne va plus dans l'étage inférieur, que des tremblemens de terre, & l'éboulement des sables ont comblé en plusieurs endroits.

On entre d'abord dans une grande rue droite de dix-huit pieds de largeur, sur quatorze de hauts dans la plus grande élévation de la voûte. Cette rue devient ensuite tortueuse, & forme une espèce de carrefour qui communique à plusieurs petites rues plus ou moins élevées, qui semblent avoir été percées presque au hasard dans la montagne. Ces catacombes ne ressemblent pas mal, pour la distribution, aux fouilles de nos carrières; on y trouve des chambres, des em-de-sac & des carrefours, au milieu desquels on a laissé des piles ou massifs pour soutenir les terres. On peut en dire autant de celles de Rome, d'où l'on a extrait le sable employé à construire les vastes thermes de Dioclétien.

Parais les différentes salles ou chambres, il s'en trouve qui paroissent avoir été des chapelles. Selon toutes les apparences, elles n'ont jamais été fermées; & attendu l'infestation que ces souterrains devoient produire, elles n'ont pu servir probablement qu'à y réciter quelques prières dans le temps qu'on enterroit les morts. Deux de ces chapelles, qui sont les premiers objets qui se présentent quand on est entré dans les catacombes, nomment des autels de pierres brutes, & quelques peintures à fresque, fort inférieures encore

à celles qui ont été trouvées à Civitá - Turchiano. (Voyez CIVITÁ - TURCHIANO) elles représentent la Vierge, les Saints, & paroissent être du X^e siècle.

Dans toute la largeur des murs, on aperçoit des deux côtés, une quantité prodigieuse de cavités percées horizontalement; on en voit quelquefois cinq, six, ou même sept les unes au dessus des autres. Ces cavités sont toutes assez grandes pour recevoir un corps humain; elles sont inégales, & il paroît qu'on ne les faisoit que sur la grandeur de ceux qu'on devoit y mettre, tant les mesures en sont variées: on en aperçoit pour tous les âges, & il s'en trouve de si petites, qu'elles n'ont pu servir qu'à des enfans. Lorsque les corps y étoient déposés, on fermoit l'entrée de les trous avec une longue pierre plate, ou avec plusieurs grandes briques rapprochées & scellées à chaux & à ciment. Dans beaucoup d'endroits l'on rencontre des chambres avec des niches, où l'on dressoit les corps; ces niches étoient peut-être des sépultures particulières de certaines familles; elles ont presque toutes, au fond & pas terre, un ou deux cercueils en forme d'auge. On y voit aussi des tombeaux, dans plusieurs sont revêtus de mosaïques du bas âge; il en est même qui n'ont point été couverts. Tous les trous dont nous venons de parler, sont vides, les cadavres en ayant été enlevés; seulement on aperçoit encore des ossemens dans quelques-uns. (Voyage d'un Français en Italie.)

Le comte de Caylus (*Rec. d'Ant. 3, pag. 137*) parle de souterrains semblables qu'il avoit vu à Sidon & dans l'île de Malte, & qui avoient servi aux sépultures comme les catacombes de Rome. On trouve aussi des catacombes près de Syracuse. Voyez ARSENARIUS.

CATADROMUS; corde tendue du haut du théâtre jusqu'aux plus bas sièges, sur laquelle on vit, du temps de Néron, descendant un éléphant monté par un chevalier Romain. (*Suet. Ner. c. 12, n. 5*): *Equus Romanus elephanto super-fusus per catadromum decurrit.*

CATASTATES. Voyez CATAGOGIES.

CATAGOGIES; fêtes célébrées à Érix en Sicile, dont le nom venoit de *καταγωγή*, arrivée. Les habitans d'Érix célébroient tous les ans les fêtes appelées *anagogies*, à l'époque où ils cessent de voir des pigeons sauvages voltiger sur leurs bords. Ils imaginoient que Vénus les quitoit alors pour aller en Lybie, & que les pigeons lui servoient d'écorce. Élien ajoute à ce récit, que neuf jours après, les mêmes habitans voyoient paroître sur la mer du côté de l'Afrique, une colombe pourpre, beaucoup plus belle que les autres. C'étoit, selon eux, l'avant-coureur de Vénus qui s'envoloit les pigeons à sa suite; & ils célébroient l'arrivée de la déesse par les fêtes appelées *catagogies*.

KATAITZA, qui ramène.

Plin. parle d'un groupe de Praxitèle, connu sous cette dénomination. Les deux femmes qu'il repré-

représentait étoient Proserpine, raménée des enfers par Cérès tenant des épis. On les voit au revers d'une médaille d'or d'Antonin très-rare. Peut-être que ce revers & la légende *LÆTITIA COS. III.* font allusion à quelque maladie de Faustine, jeune fille de cet empereur, & à sa guérison procurée par les secours de Faulsine, sa mère.

CATAIBATES, ou *Defensor*; furnum qui fut donné à Jaspiter, non parce qu'il descendoit sur la terre pour y voir les maîtresses, mais pour marquer qu'il y faisoit sentir sa présence par le bruit du tonnerre, par la foudre, par les éclairs, ou par de véritables apparitions. Il y avoit à Olympie un autel consacré à Jupiter *Cataibates*; & le Scarabée étoit sous sa protection, selon Aristophane.

CATALAUNI, dans les Gaules.

Les médailles autonomes de ce peuple sont :

RRRR. en bronze. *Pellerin.*

O. en or.

O. en argent.

CATAMPO. Fessus dit qu'il y avoit un jeu de ce nom, sans le distinguer autrement. Scyliger & Dacier croient y reconnoître ce jeu où les enfans marchent sur leurs têtes & sur leurs mains.

CATANA, en Sicile. **KATANAIION**.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

R. en argent.

C. en bronze.

O. en or.

Leurs types ordinaires sont :

— Quadriges.

— Bige. — Les bonnets des Dioscures.

— Foudre ailée.

— Femme debout.

— Les deux frères Amphinonius & Anapius, qui emportent leurs pere & mere.

CATAPAN; nom des gouverneurs que les empereurs de Constantinople envoyaient dans la Pouille & dans la Calabre en Italie. Quelques savans tirent l'origine de ce mot de *καταπαύω*, dont les Byzantins se servoient pour marquer un homme d'autorité, chargé du commandement : d'autres croient que c'est un abrégé de *κατά κατὰπαύω*, après l'empereur, ou lieutenant de l'empereur, comme nous disons viceroi. Ducange a donné une liste exacte de ces *Catapanes*, qu'il dit être nécessaire pour l'intelligence de l'histoire byzantine, & il en fait monter le nombre à soixante-on, depuis Etienne, surnommé *Méneste*, nommé le premier *Catapau* sous Basile le Macédonien, qui commença à régner en 868, jusqu'à Etienne Patriar, qui occupa le dernier cette dignité en 1071, temps vers lequel les Grecs furent chassés de la Calabre & de la Pouille par les Normands.

Aujourd'hui on donne encore le nom de *Catapau*, au magistrat de police de Naples.

CATAPELTE. Voyez **CATAPULTE**.

CATAPHRACTE. Les Grecs & les Romain appeloient *cataphractes* des vaisseaux de guerre long

Antiquités - Tome I.

& pontés; ce pont les faisoit distinguer des navires appelés *APHRACTES*. (Voyez ce mot). Leur nom grec *καταπράκτες* veut dire, couvert de tout côté; & les Romains le transportèrent dans leur langue, pour désigner ces navires qu'ils appeloient aussi *testa* & *confracta naues*.

CATAPHRACTAIRES.

CATAPHRACTE.

On appeloit ainsi dans les armées romaines des cavaliers armés de toutes pièces; ils étoient couverts de fer eux & leurs chevaux; pour le chevaux, c'étoient des lames de fer, attachées & rangées comme des plumes sur une toile. Tite-Live (xxv, 48) fait mention des *cataphractes*, d'où le pere Montfaucon conclut que cette sorte de cavalerie étoit ancienne. Il ajoute qu'alors elle faisoit la force des armées. Il y avoit du temps de l'empereur Constance dans l'armée romaine des *cataphractes*. Ammien-Marcellin (xvi, 10) dit que les Perses les appeloient *Clibanaires*; qu'ils portaient des cuirasses & des ceintures de fer; & vous les saisissez pris, ajoute le même auteur, plutôt pour des statues de fer faites de la main de Praxitele, que pour des hommes vivans. Les lames de fer qui composaient les vêtements militaires des *cataphractes*, appelés du même nom, étoient assemblées avec tant d'art, que ce vêtement conservoit toujours la même grâce dans tous les mouvemens, & ne laissoit aucune partie du corps exposée. On en voit plusieurs sur la colonne Trajane.

Antiochus, marchant contre Scipion l'Asiatique, avoit trois mille *cataphractes*, placés à la droite des phalanges. Les Grecs en avoient aussi dans leurs troupes.

L'empereur Julien (*Orat. 2*, p. 37, *Edit. Lipf.*) attribuoit l'invention de cette armure & de cette espèce de cavalerie à l'empereur Constance. Mais nous avons vu plus haut Tite-Live en faire mention. D'ailleurs les Partes (*Plutarch. in Crasso*) opposèrent aux légions de Crassus des *cataphractes*, qu'ils placèrent à la tête de leur armée.

CATAPIRATER. Voyez **SOMME**.

CATAPLÉON. On appeloit ainsi la musique pendant laquelle on dansoit ordinairement la pyrrhique en faisant un cliquetis d'armes.

CATAPULTE.

CATAPELTE, *καταπέλτης*. La *catapulta* étoit, selon la plupart des tacticiens, la même machine de guerre que la BALISTE (Voyez ce mot), c'est-à-dire, qu'elle servoit à lancer de grosses pierres, des traits, des javelots enroulés, &c. Le chevalier Follart croit que la *catapulta* ne lançoit pas des pierres, comme la baliste, mais des traits & des javelots. Plinie assure que les Syriens étoient les inventeurs de cette machine (*vii*, 36) : *Catapulta Syri inventum*. Cependant Diodore de Sicile fait honneur de cette invention aux Syracusains, & la place sous le règne de Denis l'ancien (*xiv*, p. 219). Les Phé-

Siffi

iciens, que l'on appeloit souvent du nom générique *Syrus*, fréquentoient tous les ports & toutes les îles de la Méditerranée. Ils y propagèrent sans doute leurs arts & leur industrie. De Sicile la *catapulte* fut apportée en Grèce du temps de Philippe, roi de Macédoine, comme nous l'apprenons de Plutarque (*Apophlegm.* p. 219)., Archidame, dit-il, ayant vu un trait énorme lancé par la *catapulte* que l'on venoit d'apporter tout récemment de la Sicile, s'écria : c'en est fait du courage & de la valeur .,

La CATAPULTE ou CATAPULTE étoit aussi un instrument de supplice, qui serroit, dit Suidas, à ferrer les pieds, comme les menottes serroient les mains. Plaute en parle (*Curcul.* v, 3, 12) :

Te nervo torquabo, itidem ut catapulte solent.

Il en est fait souvent mention dans les actes des martyrs, où l'on décrit cette *catapulte* comme une espèce de chevalot, *equuleus*.

CATARACTE. Les anciens nous ont enseigné la cure du pterygion & de la *catarrhe*. Ils ont traité des maladies des yeux (selon M. Bernard, célèbre chirurgien anglais) aussi judicieusement qu'aucun des oculistes modernes. Ceux-ci, s'ils vouloient être de bonne-foi, enviendroient, ajoute-t-il, que toutes leurs théories & leurs pratiques fussent une répétition pure & simple des maîtres anciens.

CATASCOPIUS. } *κατασκοπιον*, petit navire que l'on envoyoit à la découverte, & qui portoit des lettres, comme les brigantins modernes. Ilidore (*xix*, 1) en donne cette définition : *Scapha, qua κατασκοπιον, navigium, quod speculatorium dicitur, κατασκοπικὸν ὄψασθαι*, Plutarque, in *Cato*.

CATASCOPIA. Vénus fut ainsi appelée du mot *κατασκοπιον*, guéter, parce qu'elle avoit à Trézènes un temple dans la partie du Stade où s'exerçoit Hyppolite, & où Phèdre se plaisoit à contempler ce héros infortuné (*Pausanias Corinthiac.* Voyez *SPECULATRIX*).

CATASTA, échafaud sur lequel on plaçoit les esclaves qui étoient exposés en vente. Son élévation favorisoit l'examen que l'on faisoit de tous les membres de ces malheureux. Le Scholiaste de Persé en donne cette définition (*Ses.* v, 77) : *Venales gladiatores in catasta pœnabantur, ut in eis possent omnia membra conspici*, que les Philologues ont entendu d'un échafaud. Nous croyons cependant qu'elle désigne plutôt une cage dans laquelle on renfermoit ces esclaves, *in catasta pœnabantur*, d'aurant plus que Plinè se sert aussi dans le même cas de la particule *in*, qui désigne la *capacité* (*xxix*, 18) : *Talem in catasta videre Corymbosum Sylla*.

Nous comparons la *catasta* au *travail*, cette machine de bois dans laquelle les maréchaux res-

serrent les chevaux difficiles à ferrer. Cette comparaison sert à faire entendre plusieurs passages des actes des martyrs & de Prudence, où il est parlé de la *catasta* dans laquelle on guindoit ces infortunés, pour leur brûler on tenailler les flancs : tels sont les vers suivans de ce poëte chrétien (*vrai* esp. x, 466) :

*Audite cuncti : clamo longe, prædico,
Emitto vocem de catasta celsior.*

Et le suivant (*ibid.* x, 56) :

*Verberum post vim crepantum, post catastas
igneas.*

Notre comparaison fait encore mieux sentir la différence qui étoit entre la *catasta* & le chevalot, *equuleus*.

CATASTOME. Hétychus appelle de ce nom l'embouchure ou la partie de la hûle que l'on met dans la bouche : alors c'est la même chose qu'*O-LINUS*. Voyez ce mot.

CATASTROMATA. } noms des ponts ou planchers qui distinguoient les navires appelés *cataphractes*, des *aphractes*. On n'inventa le pont qui régnait sur toute la longueur du navire, que depuis la guerre de Troie, & c'est aux Thasiens que Plinè fait l'honneur de cette invention (*viii*, 56). Il n'y avoit auparavant que deux espèces d'échafauds, un à la poupe & l'autre à la proue, sur lesquels se plaçoient les combattans, comme on le voit dans Homère (*Odyss.* u. 229).

CATASTUS ; ce nom, dérivé de *catasta*, machine dans laquelle on exposoit les esclaves en vente, devint le nom générique de ces infortunés chez les Romains. Virgile (*viii*, 4) dit : *Idemque semper transfuginos catastas amens formosus, & puellas maturas, enses conjungens*.

CATATROPA ; étoit suivant la division de Terpendre, la quatrième partie du mode des Cithares (*Pellux* iv, 9). Ce mot signifie *course* dans la langue grecque.

CATELA ; arme de jet, espèce de javelot que les Romains avoient emprunté des Gaulois & des Germains. Ilidore (*xix*, c. 7) le peint comme un trait fort pesant, dont la portée n'étoit pas longue, mais dont l'effet étoit terrible. Virgile en fait mention (*Æneid.* viii, 741) :

Tenonico ritu soliti torquere catejas.

CATELLÆ, diminutif de *catenula*, exprimoient les chaînes d'or ou colliers qui servoient de récompenses aux soldats romains. Tite-Live dit (*xxix*, 31) : *Dimitti a Calpurnio agnitos phaleris. Quinthus alter pector suos equites catellis donavit*.

CATELLÆ (*a cura*). Ces mots désignent dans une ancienne inscription, les fonctions d'une esclave qui étoit préposée à la garde de la chienne d'une impératrice :

OSA
AURELIÆ LIV. AVG.
SER. A. CUR. CATELLÆ. &c. &c.

CATERPARI. Voyez **GLADIATEURS.**

CATHEDRA.

CATHEDRALICII.

CATHEDRARII.

} Les sièges dont les Ro-

maines se servoient étoient ornés de coussins & de broderies, ce qui les distinguoit de ceux des hommes. Ils furent appelés proprement *cathedra*, & plus souvent *cathedra feminea*. Les femmes s'en servoient dans les spectacles, au rang le plus élevé des gradins, qui leur avoit été assigné par une ordonnance d'Auguste; & dans les *rheda* ou *carpentum*, qui les transportoient dans les rues de Rome ou à la campagne. On appelloit *cathedra* ces esclaves qui portoiént ces sièges, en guise de litieres. Sidoine en fait mention (*Epist.* 1, 2) : *Solus Curio meus in transfugarum perfidiam involtus, cum advesperasceret, per cathedrarum servos vesperitibus retroversis domum raptus ac reportatus est.* Les hommes mous & efféminés se faisoient porter sur des *cathedra* comme les femmes : de là vint le surnom *cathedralicium*, sous lequel Martial les désigne malignement (x, 13, 1) :

Cam Cathedraliciorum portas tibi rheda ministras.

CATHENOPLION, καθενοπλιον; alt sur lequel les anciens dansoient en faisant retentir leurs armes. *Suidas.*

CATHOLICIANI.

CATHOLICUS.

} Il est fait mention dans les *basiliques*, du *catholicus*, c'est-à-dire, du receveur général de l'Empereur, auquel on donnoit ce nom. Celui de *catholiciani* désignoit les officiers & des gens de ce receveur.

CATILLATIO.

CATILLO.

CATILLUS.

CATINUS.

} *Catinus* étoit une espèce de des citoyens peu riches. Tantôt il étoit de terre, comme celui dont on se servoient dans les sacrifices pour rappeler, selon Apulée (*Apul.* p. 434), la pauvreté des fondateurs de l'empire romain : *proque eo in hodiernum diis immortalibus sympulo & catino fidei sacrificat.* Tantôt il étoit de verre, comme celui dont parle Suetone (*Galb.* c. 18, n. 6) : *In catino vitreo tunc tenerem.* Son diminutif étoit *catillus*, d'où vient le nom *catillo*, du poisson appelé loup, lorsqu'il étoit pêché entre les deux ponts du Tybre, où il étoit censé avoir acquis son embonpoint en léchant les Immortelles dont ce fleuve étoit rempli. Lucillius disoit :

Hanc pontes Tiberinos duo inter captus catille.

On désigna aussi sous ce nom les malheureux qui se nourrissoient des offrandes déposées sur les tombeaux, & on en forma celui de *catillaris*, qui exprimoit, selon Tertullien, le reproche de concussion fait à un Romain, lorsqu'il avoit dépouillé quelques provinces de l'empire.

CATIUS ou **CAUTUS**; dieu qu'on invoquoit chez les Romains pour avoir de l'esprit; ou, suivant la signification de *Cautus*, dieu qui rendoit les hommes avisés & prudents, ou fins & rusés (*Augustin. de Civit. Dei lib. iv, c. 21*).

CATO; surnom de la famille *Porcia*.

CATOMUMI, το κατόμιον; la partie du dos depuis la nuque jusqu'aux reins. Les Romains faisoient quelquefois les criminels à coups redoublés sur cette partie du corps, & ce supplice étoit désigné par les mots *catomo* ou *catomis catere*.

CATOPTROMANCIE; divination dans laquelle on se servoit d'un miroir pour y lire les événements à venir.

Ce mot est formé de κατόπτρον, *speculum*, miroir, & de μαντία, divination.

Il parut par les anciens, qu'il y avoit diverses sortes de *catoptromancie*. Spartien rapporte de Didius Julianus, qui succéda à Pertinax par la brigade des Prétoriens, de qu'il acheta l'empire, & ne régna que deux mois & cinq jours, que dans toutes les occasions importantes il consultoit les magiciens; qu'une fois entr'autres, après des enchantemens & des sacrifices magiques, il usa de la divination où l'on se sert d'un miroir, qu'on présente, non pas devant les yeux, mais derrière la tête d'un enfant à qui l'on a bandé les yeux; & l'on raconte, ajoute-t-il, que l'enfant vit dans ce miroir que Julien descendroit du trône, & que Sévère y montoit.

Pausanias, dans ses *Archæques*, parle d'une autre espèce de *catoptromancie*. Il y avoit, dit-il, à Patras, devant le temple de Cérès, une fontaine séparée du temple par une muraille; & là étoit un oracle véridique, non pour tous les évènements, mais seulement pour toutes les maladies. Ceux qui en étoient atteints, faisoient descendre dans la fontaine un miroir suspendu à un fil, en sorte qu'il ne touchât que par sa base la surface de l'eau. Après avoir prié la déesse & brûlé des parfums, ils se regardoient dans ce miroir, & selon qu'ils se trouvoient le visage hâvé & défiguré, on de l'embompoint, ils en concluoient que la maladie étoit mortelle, ou qu'ils en réchapperoient.

CATULUS; surnom des familles *LUTATIA*, *VALENTIA*.

CATUS; surnom de la famille *ÆLIA*.

CAVALIER en terme de fortification. Voyez **AGGRÈ**.

CAVALERIE. } C'est dans le dictionnaire de CAVALIER.
L'ART MILITAIRE que l'on doit chercher cet article. Nous n'en parlerons ici que pour les antiquaires & les artistes.

Quant au harnois du cheval, voyez BRIDE, SELLE, ÉTRIER, FER, CHEVAL, CATAPHRACTES.

Les Grecs & les Romains des neuf premiers siècles n'ayant point d'étriers, s'élançoient sur leurs chevaux, ou montoient sur un corps élevé qui les plaçoit presque à la hauteur des flancs du cheval. On faisoit mettre de distance en distance sur les voies romaines ces montoirs. Les grands & les riches avoient des écuyers qui les soulevoient par derrière, & l'on vit plusieurs fois des conquérans superbes monter sur les dos de leurs capitifs prostrés, pour s'élançer sur le cheval.

Xénophon (*de Equitica* c. 7, §. 1) a parlé d'une autre manière de monter à cheval avec le secours de la lance, *à la d'espere*. Cette expression avoit toujours été mal interprétée & confondue avec celle-ci *à la d'espere*, du côté de la lance, ou côté droit. Winkelmann trouva dans la riche collection des pierres gravées du baron de Stofch, aujourd'hui du roi de Prusse, un jaspe gris & une pâte antique (*11 classe*, n°. 972 & 973), à l'aide desquels il comprit aisément le sens du texte de Xénophon. On y voit un soldat (*Monum. inédit*, n. 202) montant à cheval. Il tient de la main droite les rênes & la lance, au bas de laquelle est fixé un crampon. Son pied droit est assis sur ce crampon, qui sert à faciliter les mouvements, en l'élevant à la hauteur de genou du cheval. Sa main gauche passée dans le bouclier tient un javelot. Il est vêtu à l'héroïque, c'est-à-dire, qu'il porte seulement un casque & une chlamyde.

CAVALIER. C'est le type ordinaire des médailles gauloises, des médailles de Larinon, des Macédoniens, de Néapolis en Italie, de Roma, de Strabi, de Segobriga, de Tarante, du roi Philippe, &c.

CAVEDIUM; partie des bâtimens anciens qui étoit ordinairement placée au milieu des autres, & qui leur servoit de dégagement commun. Lorsque elle étoit découverte, on l'appeloit *impluvium*; c'étoit notre cour.

CAVATORES. Voyez GRAVEURS de pierres.

CAUCA,

CAUCUS,

CAUCATUS,

25) emploie le dernier de ces mots: *Cyathi pondus decem drachmis appenditur, qui etiam a quibusdam caucatus dicitur*. On trouve *caucus* dans Spartien, qui dit de Pescennius (c. 10): *Tanta fuit severitas, ut cum militibus quosdam in caucis arguente expeditionis tempore bibere vidisset*, &c.

CAUCASE; montagne de l'Asie, qui s'appeloit originairement le mont *Niphate*, & ensuite le lit de Borge. Voyez BORGES. Elle prit enfin le nom de *caucase*, parce que Saturne s'y étant ré-

fugié après la guerre des géans, & par la prière que lui firent les menaces de son fils, y tua un berger nommé *Caucase*. Jupiter le chassa de cet asyle, le précipita dans le Tarrare, & voulut que cette montagne fût appelée *caucase*, en l'honneur de ce berger. C'est sur cette montagne que Prométhée fut lié pour avoir le foie déchiré par un aigle. Voyez PROMÉTÉE. Depuis ce temps-là les habitans du *caucase* font une rude guerre aux aigles, dit Philostrate; ils dénichent leurs peaux, & les percent de fleches ardentes, disant qu'ils vengent Prométhée. Strabon (*lib. II*) nous apprend que ces peuples faisoient un grand deuil à la naissance des enfans, parce qu'ils alloient entrer dans une carrière pleine de malheurs & de disgrâces, au lieu que ceux qui menoloient étoient délivrés, selon eux, de toutes sortes de maux. Voilà pourquoi ils célébroient leurs funérailles avec beaucoup de joie.

CAUCI mummé, KATKIOI. Voyez CAUCES.

CAUCULARIUS.

Ces mots sont synonymes de *calcularius*, joueur de gobelets; & ils sont formés de *causus* ou *cauca*, vase à boire.

CAUDEX. Appius-Claudius fut ainsi nommé (*Senece de brev. vit.* c. 12) parce qu'il engagea le premier les compatriotes à monter sur des navires que l'on appeloit *CAUCIBARIE*. Voyez ce mot.

CAUDICARIE NAVES.

Festus dit que l'on appeloit de ce nom des navires dont le bordage étoit très-épais: *Caudicaria naves ex tabulis caudicibus facta*. Les premiers Romains désignoient par le mot *caudicarius*, que l'on prononçoit de même que *caudicarius*, plusieurs ais réunis pour former un plancher. De là vient, selon Varro (*de vit. Popul. Roman.* II.), le surnom de *caudicarius*, donné aux navires qui transportoient les blés sur le Tybre d'Ostie à Rome, & celui de *caudicarius* aux nautoniens qui les conduisoient.

CAUDINUS; surnom de la famille CORNELIA.

Il fut donné la première fois à L. Lentulus, qui conseilla aux consuls de consentir à la capitulation des Fourches-Caudines.

CAVE. On a découvert dans Herculanum une cave, autour de laquelle plusieurs toneaux de terre étoient rangés & mêlés dans le mur; ce qui prouve que les anciens avoient une manière de faire leur vin différente de la nôtre. Le vin ne pouvoit pas couler immédiatement de la cuve dans le toneau, comme il se pratique en quelques endroits, y serment & bouillir à l'aide, ou moyen d'un vide suffisant laissé à cette fin dans le toneau. On étoit obligé de verser le vin doux avec des sceaux dans ces vases, qu'on ne pouvoit ni remuer ni faire sortir de place; & comme ils n'étoient pas non plus capables de contenir beaucoup de liqueur, il ne pouvoit y avoir un espace suffisant pour la fermentation. C'en étoit assez pour faire comprendre pourquoi les anciens

étaient obligés de laisser mûrir leurs vins pendant plusieurs années; aussi voyons-nous que le vin d'Albano, près de Rome, ne pouvoit être bu, au rapport de Pline, qu'au bout de vingt ans: maintenant ce vin est potable dès la première année. Les vins des anciens ressoient troubles jusqu'à ce qu'ils fussent très-vieux, & cela les obligeoit de passer le vin avant de le mettre à table, ou pendant qu'ils y étoient.

Les fouilles de Pompéi ont fait découvrir aussi une cave qui a de largeur huit palmes romaines (environ 56 pouces de France). Elle est divisée par une voûte plate, ou (ce qui revient au même) par un mur horizontal, en deux espaces, un inférieur & un supérieur. La voûte qui couvre l'espace supérieur est en plein cintre, comme à l'ordinaire, & chacun des espaces n'a que la hauteur d'homme. Le vin s'est trouvé comme pétrifié dans un des vases de cette cave, & d'une couleur brune foncée; ce qui a donné lieu de croire à plusieurs personnes que cette espèce de construction avoit été établie pour enfumer le vin, selon l'usage ordinaire des anciens, afin de le purifier & de le faire mûrir plus promptement. Cependant Winkelmann n'est pas de cet avis, & selon lui, l'espace de la cave inférieure semble contre-dire cette opinion. On montre dans le cabinet de Portici le vin devenu un corps solide.

CAVE, mois ou année. Ce terme de chronologie est opposé à celui de plein. Le mois lunaire synodique est alternativement de 29 jours, ou *cave*, c'est-à-dire, creux ou diminué; & de 30 jours, ou *plein*. Il en est de même des années, dont quelques-unes sont plus longues que d'autres de même sorte; l'année lunaire est quelquefois *cave* ou de 353 jours, & ordinairement de 354 ou *pleine*.

CAVEA. Ce nom, qui ne désignoit d'abord que les caves où l'on tenoit renfermées les bêtes féroces sous les gradins & sous l'arène des amphithéâtres, devint le nom générique des amphithéâtres entiers. C'est dans ce sens qu'il est employé par Ammien-Marcellin dans le passage suivant (*xxx*): *Alter in amphitheatrali cavea, cum adfuturus spectacula introiret*; & par Tertullien, dans son traité contre Marcion (*1, 27*): *Non frequentes selemus voluptates circi juvenit, & cavea faciens, & sine lascivientia*.

CAVEA,

KATKIOI,

CAUCII,

monnoies de bas empire qui sont creusées, en forme de calottes, ou de coupes appelées *caucus* (*Voyez ce mot*). Il en est parlé dans la Novèle de Justinien; & les cabinets d'antiquités en renferment plusieurs. La différence qui se trouve entre les *BRACÉATES* (*Voyez ce mot*) & les *cavea*, est que celles-ci ont des typan différens & de relief sur les deux côtés; tandis que les *bracéates* n'en ont qu'un seul gravé sur un côté & en creux de l'autre.

CAVERNE, antrum & spelunca. Les anciens donnoient le premier de ces noms latins aux ca-

vernes qui sont l'ouvrage de la nature, & que les montagnes calcaires ou volcaniques offrent dans plusieurs endroits. Ils réservoient le second pour les *cavernes* que l'art avoit creusées.

Les premiers hommes habitoient les *cavernes*, & les peuples pasteurs conversèrent long-temps cet usage des premiers âges. Les bergers de Virgile en parlent encore (*Éclog. 1, 76*):

*Non ego vos posthac viridi projectus in antra
Dumosa pendere precor de rupis vidabo*

*Hic tamen hanc mecum poteris requiescere noctem
Fronde super viridi: sunt nobis mitia poma,
Costane molles, & pressi copia lactis.*

Les *cavernes* furent les premiers temples consacrés aux immortels. L'obscurité & le silence qui régnoient dans leurs sanctuaires, dispoisoient les esprits à ce recueillement religieux, que l'on croyoit inspiré par la présence des dieux. Une des plus anciennes *cavernes* sacrées fut celle où l'on célébra les mystères de Mithra. Le terrain de la plupart des îles de l'Archipel est *caverneux*; on connoît le labyrinthe de Candie, l'ancienne Crète, les grottes d'Antiparos, décrites avec tant de soin par Tournefort, &c. Dans la Livadie, l'ancienne Achée, on voit encore l'antra célèbre de Trophonius, qui est formé par plus de quarante passages vides souterrains. Nous ferons mention de plusieurs autres dans l'article *Plutonius*, qui traitera des *cavernes* consacrées aux divinités infernales.

On mit les *cavernes* sous la protection spéciale des nymphes, que l'on appelloit *νεμεραις σπηλαιαρχαίαι*, divinités qui habitoient les autres. Elles chérissent cependant de préférence les *cavernes* humides & les grottes d'où s'écouloient des ruisseaux. De là vient que Virgile décrivant une *caverne* de cette sorte (*Æneid. 1, 570*) l'appelle *nympharum domum*, le palais des nymphes. De là vinrent aussi à ces divinités les noms de Hydriades, d'Éphrydiades, &c. selon Porphyre, ceux de Pégées, de Naiades & de Créatées.

Les *cavernes* sèches, appelées *antra* par les Grecs, avoient aussi des nymphes pour protectrices; c'étoient les Népées, les Oreades & les Oreiliades.

Il y avoit à Rome plusieurs *cavernes* consacrées par la religion, telles que celles de Cacus, d'Égérie, & celle de Faunus & de Picus. La première & la dernière étoient creusées dans le mont Aventin. Quelques Topographes croient que la *caverne* de Cacus étoit située au dessus de Ste. Marie-en-Cosmeidin; d'autres la placent plus près du Tibre, vers l'ancienne porte *Trigemina*. On pourroit les accorder en donnant à cette *caverne* deux ouvertures, l'une au dessus de Ste. Marie, & l'autre auprès du Tibre. Quant à celle de Faunus & de Picus, on ne la connoît que par ces vers d'Ovide (*Fast. 11, 295*):

*Lucas Aventino subrat niger illicis umbra
Quo posses viso dicere, numen adest.
In medio gramen, mufcoque adoperta vitæni
Manabat saxo. vena perennis aqua.*

Kircher (*Lat. vet. &c.* nov. II, 1, 7) croit retrouver la *caverna* de la nymphe Égérie, dans un autre appelé aujourd'hui *Gerulo*. Il y a apparence que ce nom lui venoit de quelque peinture ou enseigne, sur laquelle on avoit représenté un Cyclope avec la *caverne*.

On trouvoit encore dans la seconde région, c'est à dire, sur le mont Cœlius, un quartier qui étoit appelé *antrum Cyclopiæ*. Il y a apparence que ce nom lui venoit de quelque peinture ou enseigne, sur laquelle on avoit représenté un Cyclope avec la *caverne*.

CAVIAR.

CAVIARES.

CAVLARIA.

On nommoit ainsi une longue de cheval, que l'on offroit tous les cinq ans à Rome pour le collège des prêtres. Festus qui en fait mention, ne parle point de la divinité à laquelle on offroit cette longue. Tous les ans on faisoit un pareil sacrifice dans le mois d'octobre au dieu Mars; la victime étoit un cheval appelé pour cette raison *october equus*. Le rit exigeoit que la queue de ce cheval fût transportée avec tant de vitesse du champ de Mars, où on la coupoit, jusqu'au temple du dieu, qu'il en tombât encore des gouttes de sang dans le seuil lorsqu'on y arrivoit.

CAVIARES (hollies). Voyez CANAIRES.

CAVIZOS; mesure de capacité de l'Asie & de l'Égypte. Voyez CATRIZOS.

CAULONIA, en Italie. KATA & ce mot écrit à rebours.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

• RR. en argent.

• O. en or.

• O. en bronze.

CAUNUS. Après avoir parcouru plusieurs pays pour s'éloigner de sa sœur Biblis, *Caunus* arriva en Lycie, où la malade Pronœe lui annonça la mort de Biblis, qui s'étoit pendue. Elle lui proposa de l'épouser & de le faire régner sur le pays, ce qui fut exécuté. Voyez BIALIS.

CAURA, en Espagne.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

• RRRR. en bronze.

(Pellerin.)

• O. en or.

• O. en argent.

CAUSTIA.

• Les Grecs & les Romains appe-

loient de ce nom le chapeau ou bonnet, en un mot la coiffure des Macédoniens. Elle sembloit être exclusive, comme le pétas des Thessaliens, la tiare des Perses, le bonnet des Phrygiens, &c. D'après cet énoncé on croiroit qu'il seroit très-facile de décrire la *caustia*; mais la contradiction des textes anciens où il en est parlé, la ra-

reté des monumens où elle est représentée, font ment une difficulté presque insurmontable. D'ailleurs il est arrivé à la *caustia*, ce que nous voyons arriver tous les jours sous nos yeux; son nom ne désigna d'abord que la coiffure des Macédoniens; mais par la suite il fut employé généralement pour exprimer toutes sortes de coiffures peu élevées.

Eustathe, dans ses scholies sur le troisième livre de l'Iliade, dit que la *caustia* étoit une coiffure propre aux Macédoniens, faite de laine foulée (de feutre), ressemblant à la tiare, & qui mertoit à l'abri du soleil. Pollux (*lib.* 10, *sest.* 163) & Suidas la comparent aussi à la tiare des Perses. La *caustia* avoit en effet, comme la tiare, des bords qui se rabatoient sur les joues & qui abritoient le visage; comme elle aussi, la *caustia* étoit une coiffure simple chez les particuliers, mais riche & ornée du diadème sur les têtes royales. Plutarque raconte qu'Antoine (*in Antonio*) donna à Ptolémée, qu'il croit roi de Phénicie, de Syrie & de Cilicie, une *caustia* ornée du bandeau royal, *Σιαμαρταππορ*.

Quelques médailles de Philippe, roi de Macédoine, portent pour type à leur revers un cavalier (*Goltzi Græcia. Tab. xxx*) coiffé d'un casque très-plat, dépourvu de toute espèce de cimier & d'ornement, mais garni d'un léger rebord. C'est-là sans doute cette *caustia* que Suidas (*in voce naum*) définit : „L'armure de tête ordinaire des Macédoniens, qui leur servoit de casque dans les combats, & qui les défendoit de la neige & de la pluie dans les marches“. D'autres médailles grecques portent des têtes nues de face, coiffées d'un bonnet peu élevé, aux côtés duquel pendent des rebords légèrement relevés : ce sont-là probablement aussi des *caustia*.

Le pétas des Thessaliens avoit une grande ressemblance avec la *caustia*; il n'en différoit que par la pointe légère qui lui servoit de cimier, & par la largeur de ses bords qui le rapprochoient de nos chapeaux détrouffés. De là vient sans doute que Dion (*ix, p. 645*) donne à la *caustia* l'épithète de *thessaliæ*, lorsqu'il dit de Caligula qu'il permit au peuple romain de se défendre du soleil dans les théâtres avec cette coiffure. Martial parle de cet usage dans une épigramme intitulée *caustia* (*xiv, 29*) :

*In Pompejano tellus spectabulo theatro,
Nam venus populo vela negata selet.*

Let matelots se servoient aussi de la *caustia*; & Plaute (*Mil. Glor. iv, 2, 41*) en fait mention comme d'un attribut distinctif des gens de mer :

*Facito ut venias hic ornatus naulerico,
Caustiam habens ferrugineam.*

On pourroit reconnaître la *caustia* dans un bonnet moderne de cuir, garni de deux larges rebords.

qui couvrent à volonté les tempe, les joues & les oreilles. Les troupes françoises l'empruntèrent des Corles, lorsqu'elles les combattirent sous le regne du feu roi.

CAUTERE actuel. L'application de ce remède, qui fait aujourd'hui une des principales branches de la chirurgie, a été connue & pratiquée par les anciens. Un aphorisme d'Hippocrate démontre évidemment que ce grand médecin en faisoit usage. D'ailleurs il en est parlé fréquemment dans les écrits de tous les autres médecins. Quelques écrivains ont cependant avancé que le *cautere* étoit une invention moderne; mais on peut se convaincre facilement du contraire, en examinant ce qu'en ont dit Celse & Coelius-Aurélianus. Les anciens en ont certainement connu l'usage; peut-être seulement n'ont-ils pas su le placer & le continuer, comme nous le faisons aujourd'hui.

CAUTERIA; instrumens dont se servoient les peintres à l'encaustique, pour faire fondre leurs cires colorées.

CAUTES Deux. Gruter (89, 4. *Thef. infer.*) rapporte l'inscription suivante, dans laquelle il est fait mention de ce dieu inconnu:

DEO. CAUTE
FLAVIUS. ANTIPIANUS
V. E. DE. DECEN. PRIMIS
PATER. PATRUM

CAUTO Pen. Gruter (89, 5. *Thef. infer.*) rapporte l'inscription suivante, dans laquelle il est fait mention d'un dieu *Cautus Pan* absolument inconnu.

CAUTO. PAN
C. MUNATIUS
QUIA. TIAO. II. VIR
P. D. ET. C. MUN
ATIBUS. FRONTO
FILIUS. B. D

CAUTUS. Voyez **CATIUS**.

CAYLUS. „Le comte de Caylus, dit le célèbre Winkelmann, a écrit avec cette grande circonspection, fruit d'une sage prudence qui ne veut rien hasarder; on voit que son pied a foulé.

*ignes
Sappositis cineri doloso.*

On ne peut d'ailleurs lui disputer la gloire d'avoir été le premier qui ait tâché de connoître le caractère du style des anciens.

„Quoique Winkelmann, dit M. Daisdorf, dans ses notes sur cet antiquaire, possédât une plus grande érudition classique que le comte de Caylus, on peut dire que celui-ci le distinguait par une connoissance profonde & étendue des arts même dont il connoissoit parfaitement le mécanisme,

dessinant & gravant supérieurement bien. Souvent le lecteur réfléchi & qui cherche la vérité, sera plus satisfait de l'instruction sage & réglée de M. le comte de Caylus, que de l'inspiration par fois impétueuse de Winkelmann, & de la manière prophétique & enthousiaste avec laquelle il expose que les anciens monumens de l'art, ainsi que M. le professeur Heyne l'a remarqué dans son admirable éloge de Winkelmann.

Nous nous acquitons autant qu'il est en notre pouvoir des secours nombreux qu'a reçu le dictionnaire des *Antiquités* de cette Encyclopédie, des écrits du savant comte, en y insérant les éloges qu'en ont fait deux étrangers, dont les témoignages ne sauroient être suspects. Ceux des écrivains françois auroient pu le paroître; c'est pourquoi nous ne les rapelons pas ici.

CAYSTRIANI, en Lydie. **KATSTPIANON**.

Les médailles autonomes de ce peuple sont:

RRRR. en bronze. (Pellerin.)

O. en or.

O. en argent.

CAYSTRIUS; un des héros des Éphésiens, qui avoit un temple & un autel près du fleuve Caystire, dans le voisinage d'Éphèse, selon Strabon (lib. xiv).

CEA, Ile. Voyez **CROS**.

CEB ou **CEP**; espece de Satyre dont parlent Solin (ch. 30), Plin (liv. 8, chap. 19), & Strabon (lib. 16). Il avoit, dit Plin, les pieds de derrière semblables à ceux de l'homme, & ceux de devant faits à peu près comme nos mains. Diodore lui donne une tête de lion, le corps du panthere, & la taille d'une chevre. Plin dit que Pompée en fit venir d'Éthiopie, & qu'on n'en a jamais vu à Rome que cette fois-là. Il paroît que c'étoit quelque espece extraordinaire de singe. Les habitans de Memphis lui rendoient un culte particulier. Voyez **CERCOPITHEQUE**.

CEBESSUS, dans la Lycie. **KHBHCCEON**.

On croyoit que cette ville avoit fait fraper des médailles impériales grecques sous l'autorité de ses Archontes, en l'honneur de Philippe pere; mais c'étoit une erreur de Vaillant, qui avoit mal lu l'inscription **KIATHCCEON**. Voyez **CIDRESSUS**.

CEBRENUS; fleuve, pere d'Ænone. Voyez **ÆNONE**.

CÉCROPIENE; surnom de Minerve. Il lui fut donné après qu'elle eut imposé un nom à la ville de Cécrops, c'est-à-dire, à Athènes.

CÉCROPS, originaire de Sais en Égypte, amena une colonie dans l'Attique. Il y épousa la fille d'Athènes (Voyez **ACTEUS**), & bâtit la ville d'Athènes, dont il fut roi après la mort de son beau-pere. En bâissant cette ville, il trouva un olivier & une fontaine. On consulta sur cette découverte l'oracle de Delphes. Il répondit qu'elle annonçoit que Minerve, à laquelle l'olivier étoit consacré, & Neptune, dieu des eaux, avoient droit de nommer la nouvelle ville. Voyez **MINNA**.

ve. On dit de *Cécrops*, qu'il étoit moitié homme & moitié serpent. Il fut pere d'Aglaure, de Herce & de Pandrose. Voyez ces trois mots.

La chronologie des Marbres d'Arundel commente à *Cécrops*, auquel succéda Cranaüs.

ΚΕΚΡΤΑΛΛΑΟΣ; espece de voile ou d'ornement des femmes grecques. Ce mot veut dire FILT. Voyez cet article.

CÉCUBE, *cacubum*. Entre la ville de Fandi, sur la voie Appienne, & celle d'Amyle, étoit situé le canton de *cécube*. Horace a chanté souvent l'excellent vin qu'il produisoit, quoiqu'il fût entouré de marais & de terrains plantés en peupliers. Plin. (lib. 14, c. 6) se plaignoit cent ans après de ce que ces plans de vignes de *cécube* avoient dégénéré: *ante cacubo vino erat generositas celebrissima, in palustribus populis, sicut Amyclæo*.

CÉCULUS, fils de Vulcain & de Préneste, fut formé, dit la fable, par une érinécle qui vint de la forge du dieu dans le sein de sa mere. Elle nomma son fils *Céculus*, parce qu'il avoit de très-petits yeux, ou parce que ses yeux étoient un peu endommagés par la fumée. Après avoir été élevé parmi les bêtes sauvages, il fut trouvé au milieu d'un fen sans être endommagé par les flammes, ce qui confirma sa naissance. Quelqu'un mal-gre cela ayant voulu la lui contester, Vulcain eut, dit-on, recours au tonnerre de son pere, & fit tomber la foudre sur ces téméraires. *Cécule* bâtit en Italie la ville qu'il appela Préneste, du nom de sa mere, & il prit le parti de Turnus contre Énée. Il amena au prince Rutile une armée de paysans, qu'il avoit rassemblés des environs de Préneste. La famille *Cecilis* prétendoit descendre de ce héros. (Virgil. *Æneid.* lib. 7, v. 678).

CÉDRE. Les écrivains anciens ont confondu ordinairement sous ce nom trois especes d'arbres très-différentes. Les modernes ont classé avec raison les *cédres* du Liban ou *grands cédres* parmi les mélèzes, le *cédre* ordinaire avec les genévriers, & le *cédre blanc* avec les cyprès. Cette distinction, que Plin. seul avoit entrevue, nous servira à expliquer les différens usages auxquels les anciens ont employé les *cédres*.

C'est en parlant du *cédre genévrier* que Plin. a dit des Phéniciens & des Syriens (lib. 13, c. 4): *Juniperi similem habent Phœnices & cedrum minorem*. Mais c'est avec le *cédre mélèze* que ces peuples & les Égyptiens construisoient des vaisseaux d'une durée prodigieuse. Plin. nous l'apprend (lib. 16, 40): *In Egypto & Syria reges, insipia abietis, cedro ad classes servantur usi*. Les anciens en faisoient aussi des boiseries très-recherchées & les statues de quelques divinités, parce qu'il étoit incorruptible. Il y avoit à Rome un Apollon de cette matiere, sculpté par Sosius, qui avoit été apporté de Séleucie. La statue de Diane d'Éphèse & les poutres de son temple étoient aussi de cette espece de *cédre* (Plin. lib. 13, c. 5, & lib. 16, c. 40).

Les anciens sculptoient encore avec le *grand cédre* les images de leurs aïeux (Virgil. *Æneid.* 7, v. 577):

..... Effigies ex ordine avorum
Antiquæ ex cedro.

Ils en faisoient des torches qui répandoient une odeur agréable dans les appartemens (Virgil. *Æneid.* lib. 7, v. 52):

..... Testisq; superbis
Urit odoratum nocturna in lumina cedrum.

C'est du *grand cédre* que découle une résine très-odorante, appelée *cedria* ou *cedrium*. Les anciens en frottoient les meubles, les feuilles de papirus & les toilettes, parce que son amertume en éloignoit les insectes, & que sa qualité résineuse les rendoit inaccessibles à l'humidité. Vitruve nous explique ces propriétés (lib. 11, 9): *Ex cedro oleum, quod cedreum, nascitur; quo reliqua res cum sunt uncta, uti etiam libri, a tineis & a carie non laeduntur*. Cet usage explique les passages suivants.

Ovide dit (Trist. 1, 1, 7):

Nec titulus minio nec cedro charta notatur.

Perse (1, 42):

..... Cedro digna lectus.

Horace enfin (Art. Poet. 332):

..... Speramus carmina fingi
Posse linenda cedro.....

Quelques écrivains ont avancé que les Égyptiens employoient cette résine du *cédre* pour les embaumemens; mais les analyses de Rouelle l'ainé, que nous rapporterons à l'article des momies, ont démontré qu'il n'y entroit que du pissasphalte. Le *cédre genévrier* servoit aux Égyptiens à faire les cercueils des momies; & c'est lui que Virgile conseille de brûler dans les étuves pour les débiter après les épizooties.

CÉDRENE; sienne voisine de Troye, pere de la nymphe Alexihoe. Voyez ALEXIKHOE, ÉPIQUE.

CEINTURE; ζώνη, *cingulum* & *zona*. Chez les Grecs & les Romains les hommes & les femmes portoitent des ceintures; mais celle de chaque sexe étoit placée différemment.

Les hommes, lorsqu'ils étoient armés, portoitent un *CEINTURON* (Voyez ce mot), & une *ceinture* quand ils étoient sans armes. Ils la plaçoient sur les hanches, plus bas que celle des femmes. Elle leur servoit à serrer la tunique, & leur tenoit lieu de poches. C'étoit dans la *ceinture* qu'ils renfermoient leur bourse, comme les Orientaux

Orientaux le pratiquent encore. La bourse prit de cet usage le nom générique *nona*, comme dans ce vers d'Horace, où il s'agit d'un homme qui n'a pas de quoi se nourrir en voyage (*Epist.* 11, 2, 40) :

Ibî eo, quo vîr, quî nonam perdidit, inquîr.

La ceinture renfermoit tout ce que l'on portoit avec soi ; c'est pourquoi l'on ne trouve aucuns bijoux de poches dans les habillemens des statues antiques.

Les Romains des premiers âges ne paroissent jamais en public sans ceinture : de là vient l'épithète de *ceintus* que donne Horace aux Céthégués & aux autres héros de ce temps. Ce fut long-temps à Rome une marque de mollesse, que de paroître sans ceinture, *disinctus* ; ce mot devint même synonyme de celui de *débâuché*, *nepos*. On ne se permettoit cet air négligé que dans le deuil & l'affliction ; Suétone (*August.* c. 100) représente l'ordre des chevaliers qui accompagna le corps d'Auguste au tombeau, vêtus de longues robes traînantes, c'est-à-dire, non relevées par la ceinture.

Les filles ainsi que les femmes, dit Winkelmann (*Hist. de l'Art.* liv. 4, ch. 5), attachoient leur ceinture sous le sein (*Val. Flac. Argon.* l. 7, v. 355), comme cela se pratique encore dans quelques endroits de la Grèce (*Pock's Descrip. of the East.* t. 2, pl. 1, p. 266) ; (*Reland, Antig. Hebr.* p. 145). C'étoit-là ce qui s'appeloit *ceint en haut*, *stadiorum*, épithète qu'Homère (*Il.* E. 590, Od. T. 154) & d'autres poètes donnent assez communément aux femmes grecques. L'expression de *stadiorum* *perornatus*, qui revient si souvent, a été rendue par Barnes, dans un endroit, par *profunde succinctas*, & dans un autre par *demissas nonas habitas* : versions également fautives. Les Scholiastes n'ont pas mieux saisi le sens de cette épithète ; & lorsqu'il est dit dans l'*Etymologie magnum*, que c'est un surnom donné aux femmes barbares, on se fonde apparemment sur un passage d'Eschyle (*Perf.* v. 155), où ce poète nomme ainsi les femmes perses. Stanley a saisi le vrai sens de ce mot, en le rendant par *alte cincturas*, les femmes ceintes en haut. Le Scholiaste de Stace (*Lusat. in lib. 10, Theb. Stat.*) ne nous donne pas une trop haute idée de la statue de la Vénus, lorsqu'il nous dit qu'elle étoit représentée ceinte en haut.

Le ruban, ou la ceinture, qui soutenoit ainsi la robe & que les Grecs nommoient *varin*, *strophium*, (*Eschyl.* sept. contr. Theb. v. 877. Catul. Epithal. v. 65. Je crois que *LACTANTES* conviendrait mieux ici que *LACTANTES*), quel-quesfois *mitra*, (*Non. Dionys.* l. 1, p. 55, v. 5, p. 22, v. 12), se fait remarquer sur la plupart des figures. À la petite Pallas de bronze de la Villa Albani, (*La Chapelle, Mus. Rom. scil.* 2, tav. 9), ainsi qu'aux figures de femmes du plus

Antiquités. Toms I.

beau vase de la collection d'Hamilton, on voit trois cordons avec un nœud se détacher des deux bouts de la ceinture, qui est fixée sous la poitrine. Cette ceinture forme sous le sein un nœud de ruban, & quelquefois un nœud en forme de rose, qu'on ne remarque pas aux deux plus belles filles de Niobée. Mais à la plus jeune de ces filles, on voit les bouts de la ceinture passer sur les épaules & sur le dos ; on les voit de même aux quatre Caryatides de grandeur naturelle, trouvées au mois d'avril 1765, à Monte Portio, près de Frascati. Cette partie de l'habillement des anciens s'appeloit, du moins dans les temps postérieurs, *succinctorium* ou *brasilis* (*Isidor.*). Les desseins du Téméraire du Vatican nous montrent que la robe étoit fixée de cette manière à deux rubans qui devoient être attachés sur le haut des épaules ; car il y a des figures où ces bandes descendent des deux côtés. On voit quand ils étoient attachés, ils soutenoient & relevoient la ceinture assujétie sous le sein. Il faut reconnaître une longueur remarquable à la ceinture nommée *varin*, puisque Chloé, dans le roman de Longus, s'en sert au défaut d'une corde pour faire sortir Daphnis de la fosse aux loups ; ce lien ne sauroit être un ajustement de tête, comme il est représenté dans quelques gravures.

On trouve des figures dont la ceinture est aussi large qu'une fangle : c'est ainsi que la portait la Muse presque colossale de la chancellerie, l'Aurore de l'arc de Constantin, & une Bacchante de la Villa Madama. La même tragique, Melpomène, est ceinte constamment avec une ceinture fort large ; & sur un grand tombeau de la Villa Martini, on voit la même muse avec une ceinture brodée. (*Span. Miscel. antiq.* p. 44. *Montfaucon, ant. expl.* t. 1, p. 66). Uranie est aussi décorée quelquefois d'une pareille ceinture. Dans un fragment du poète Turpilius, une jeune fille s'écrit : « Malheureuse que je suis, j'ai perdu une lettre » qui s'est échappée de mon sein ». Un savant a conclu de ces paroles, qu'avec le temps on a donné à cette bande, ou à cette ceinture, une forme particulière (*Nadal. Diss. sur l'habil. des dames rom.* p. 251). Cette conséquence n'est pas exacte : la belle *Alfigne* parle d'une lettre qu'elle avoit cachée entre sa tunique & la robe sous la ceinture : *Mis miseram, quod inter vias epistola cecidit mihi, inter tuniculam & strophium collo- cata.*

Les Amazones sont les seules qui ne portent pas la ceinture immédiatement au dessous du sein. Elles la portent, comme les hommes, sur les reins ; & cela autant pour caractériser leur humeur belliqueuse, que pour soutenir leur robe retournée ; car se ceindre, signifie chez Homère se préparer au combat. Cet ajustement des Amazones est à proprement parler une ceinture. La seule Amazone du palais Farnese, statue plus petite que nature, blessée & tombant de cheval, a ce ruban attaché au dessous du sein.

T t t t

On voit à présent, d'après ce que nous venons de dire, de quelle manière il faut entendre Philostrate, lorsqu'il raconte que dans le tableau de Comos, ce dieu de la joie étoit entouré de femmes & d'hommes, & que ces derniers étoient représentés avec des souliers de femmes, le corps ceint & la robe retroussée contre l'usage, c'est-à-dire, que ces hommes portoit la ceinture immédiatement au dessous du sein comme les femmes (Philos. l. 1. Icon. 2, p. 766.)

Quelques figures vêtues de la simple tunique, qui, détachée fut une des épaules, tombe négligemment, n'ont point de ceinture. La prétendue Flore Farnese, ou plutôt une des Heures, nous offre cette ceinture qui tombe le long du corps inférieur. Antiope, mère d'Amphion & de Zéthus, du même palais Farnese, & une statue de la Villa Médicis, portent cette ceinture sur les hanches: c'est ainsi que Longus décrit ses nymphes (Long. Pess. l. 1, p. 10). Les peintures (Pitt. Exc. t. 1, tav. 35), les marbres & les pierres gravées (Descr. des pier. gr. du cab. de Stofch, p. 255, n. 1577), nous offrent des danseuses & des bacchantes sans ceinture, ou qui la portent à la main, soit pour désigner leur mollesse voluptueuse, ainsi que nous voyons Bacchus sans ceinture, soit pour indiquer que la danse ne souffre pas que le corps soit gêné ou comprimé par aucun lien. Les tableaux d'Herculanum nous offrent deux jeunes filles sans ceinture (Pitt. Exc. t. 1, tav. 22, 23); l'une tient de la main droite un plat de figures, & de la main gauche une aiguë penchée; l'autre porte un plat & une corbeille. Ces jeunes filles représentoient peut-être les femmes qui servoient dans le temple de Pallas, & qui étoient appelées *Διαρρηχίδες*, *portuses de mets*. (Suidas in hoc verbo.)

Les auteurs des explications des peintures d'Herculanum, ne disent rien sur ces figures, qui n'ont aucun caractère, si elles ne représentent pas ces *portuses de mets*. Une épigramme grecque nous apprend cependant que l'antiquité connoissoit la statue d'une danseuse avec une ceinture (Anthol. l. 4, c. 35, p. 363, l. 13).

Les anciens représentoient constamment sans ceinture les femmes plongées dans l'affliction, surtout après la perte de leurs parents & de leurs proches: c'est ainsi que Sénèque introduit les Troyennes, pleurant la mort d'Hector, vêtues *remissa* (Troad. v. 83). Un bas-relief de la Villa Borghese nous offre Andromaque accompagnée des femmes troyennes, & vêtues d'une robe traînante sans ceinture, recevant le corps de son époux aux portes de la ville de Troie (Monum. ant. ined. n. 135). Dans ces circonstances tristes & fâcheuses le même usage régnoit chez les Romains. L'ordre des chevaliers, accompagnant le corps d'Auguste jusqu'à son tombeau, portoit des robes traînantes (Suet. Aug. c. 100), c'est-à-dire, non relevées par le moyen des ceintures.

CEINTURE de Vénus, CESTE, Kerk.

Lorsque Vénus est habillée, elle porte toujours (Hist. de l'Art. liv. 4, c. 5) deux ceintures, dont la seconde est placée sur les hanches. C'est ainsi qu'on voit cette seconde ceinture à la Vénus du Capitole, & qui a une tête faite d'après nature, & qui est sculptée à côté de Mars (Mus. Capit. t. 3, tav. 20); elle est placée de même à la belle Vénus drapée qui étoit autrefois au palais Spada, & qui a appartenu depuis au lord Egremont. Cette ceinture inférieure est le partage de cette déesse seule: c'est celle que les poètes appellent la ceinture, ou le *ceff* de Vénus. Personne avant Winkelmann n'avoit fait cette remarque.

Lorsque Junon voulut enflammer le cœur de Jupiter, elle pria Vénus de lui prêter cette ceinture mystérieuse: l'ayant obtenue elle la mit dans son sein, selon l'expression d'Homère (Il. x. 219, 227), c'est-à-dire, autour & au dessous du creux inférieur, place qu'elle occupe aux figures citées plus haut. Que l'on compare avec cette explication ce que d'autres ont dit de la ceinture de Vénus, (Rigolt. Not. in Onofandri Strazag. p. 37, seg. Prideaux, Not. ad Marm. Arundel. p. 24: ces deux savants prennent la ceinture pour une robe), on verra que leur opinion n'est pas soutenable.

Les anciens commentateurs d'Homère n'ont pas mieux saisi le sens du poète dans cet endroit. Il est certain que *ἵχνην κόμης*, *l'ens* la ceinture dans le sein, ne signifie pas (comme le Scholiaste le prétend) la même chose que *κατακρυπταμένη κόμη*, *cache le dans le sein*. Enlathie, dans son étymologie du mot *κόμη*, n'en atteint pas mieux la vraie signification. Attilide, lorsqu'il parle de cette ceinture, ajoute: quelle qu'en soit la forme, *ἵχνην κόμης καὶ κόμη* (Aristid. lib. in Nept. p. 42, c.). Martorelli, Professeur de langue grecque à Naples, a remarqué fort judicieusement (Comment. de Regia Theca Calamar. p. 153) que ce mot n'est pas un substantif, mais un adjectif, dont les poètes grecs des temps postérieurs se sont servis substantivement. Il semble aussi que l'auteur d'une épigramme grecque sur Vénus (Anthol. Epigr. grec. lib. 5, p. 231, c.), n'a pas compris quelle ceinture désigne le mot *κόμη*; car il l'a confondu avec la ceinture ordinaire qui se mettoit au dessous du sein *καὶ κατὰ κόμη* *κατὰ κόμη*.

L'explication que nous venons d'exposer de la ceinture de Vénus, répand un grand jour sur le passage de Plin. où cet écrivain parle de la statue d'un Satyre qui tenoit la figure d'un Bacchus, *Palla velatum Veneris*, le corps ceint comme Vénus; du moins c'est ainsi que l'entend Winkelmann. Ce passage a toujours paru obscur. Quelques savants ont cru même qu'il falloit lire *Veneris* au lieu de *Veneris*; comme si le Satyre amenoit Bacchus à Vénus. Mais Plin. ne parle pas ici de groupe (Plin. l. 36, c. 4, §. 8). Le *ceff* ou la ceinture que Junon emprunta de Vénus, fut cause sans doute que les Syriens donnèrent cet ornement à la femme de Jupiter. Gori croit (Mus.

Err. 1, p. 217) que deux des trois Grâces, qui sont sur une urne funéraire, tiennent cette ceinture dans leurs mains; mais rien ne tend à le prouver.

Cette ceinture mystérieuse, qui étoit comme le siège des charmes les plus puissans de cette déesse, Apollée l'appelle le bandier de Vénus; c'étoit son bouclier; c'étoit l'arme avec laquelle elle pouvoit tout vaincre. Lucien, dans ses dialogues des dieux, dit qu'au jugement de Paris, on ordonna à Vénus de quitter sa ceinture, de peur qu'elle ne lui servît à séduire son juge. Cet ornement mystérieux n'avoit pas seulement la vertu de rendre aimable celle qui en étoit vêtue, & de faire naître pour elle de nouveaux feux; il entretenoit ceux qui étoient déjà allumés, & révéloit ceux qui étoient prêts de s'éteindre. Junon l'emprunta de Vénus, & elle en fit avec succès l'essai sur Jupiter. Vénus elle-même l'a mis en usage pour ranimer la tendresse amortie du dieu Mars. Lucien dit que Mercure vola à Vénus son *ceste* ou sa ceinture, pour dire que ce dieu possédoit les grâces & tous les ornemens du discours. Homère en a fait une ample description; & les poëtes disent que tout le goût & tout l'art de Momus pour la raillerie, n'eurent point de prise sur ce *ceste* redoutable.

On lit à Evora l'inscription suivante, qui fait mention d'un *ceste* offert à Vénus *genitrix* par les dames de cette ville:

DEVO. JULIO
LIB. JUL. EBORÆ
OB. ILLUS IMMUN. ET MUN.
LIBERALITATEM
XX. D. DDI.
QUOQUE DEDICATIONE
VENERE GENETRICE
CISTUM. MATRONE
DONUM. TOLERUNT

CEINTURE de virginité, *zona virginis*, *cingulum virginum*. La ceinture dont on parloit à Rome les nouvelles mariées, avant qu'elles fussent livrées à leurs époux, se nommoit aussi *ceste*. Elle étoit de laine; & le nœud qui l'attachoit s'appeloit *Herculeus*, du nom d'Hercule: on salue que les travaux de ce héros ne se sont pas toujours bornés à la défense des monstres & au châtiment des tyrans. Il étoit réservé à l'époux de dénouer cette ceinture mystérieuse; elle étoit le symbole, & comme la défense de la pudeur de la mariée. Une main infidèle la délioit cependant quelquefois: *Castane fallaci zona revincta manu*. De là vint l'expression *zonam solvere*, se marier. Catulle (67, 14):

Quod possit zonam solvere virginem.

L'expression détacher la ceinture, signifioit aussi chez les Grecs accoucher pour la première fois.

Le Scholiaste d'Apollonius (*Argon.* 1, 287) dit que les femmes d'Athènes consacraient à cette époque leurs ceintures à Diane, qui avoit dans cette ville un temple où elle étoit honorée sous le nom de *Λογία*, qui délie la ceinture.

CEINTURE de la reine. L'impôt que nous désignons aujourd'hui sous ce nom, existoit déjà avec la même dénomination chez les anciens Perses. Voyez Platon (*Alcibiad.*) & Athénée (*Deipn.* lib. 1.)

CEINTURON. Ce nom a été confondu souvent avec celui de baudrier (Voyez ce mot), ainsi que les mots *baltens* & *cingulum*. On doit cependant à la rigueur le réserver pour cette ceinture que portoient autour du corps les Grecs & les Romains, & d'où pendoit l'épée, lorsqu'ils ne portoient pas de bandier. C'est ainsi que portent suspendus leurs épées sur les colonnes Trajane & Théodôsienne, les simples soldats; mais les officiers ont des baudriers auxquels sont attachées leurs épées.

Sur ces deux monumens & sur plusieurs autres; on voit que le ceinturon avoit une certaine largeur. Il étoit même souvent composé de plusieurs courroies placées l'une au dessus de l'autre, ou de plusieurs tours de la même courroie. Cette largeur sert à expliquer un passage de Flinrus, qui paroît difficile à entendre. Lors de la défunte de Varus, dit cet écrivain, un porte-enseigne cacha l'aigle de sa légion dans son ceinturon, & s'enfonça dans un marais (*av.* 17, 38): *signifer aquilam intra baltis sui lateras gerens in palude cuncta delinxit*.

Ce ceinturon à plusieurs courroies est appelé *bandages* par Winkelmann (*Descript.* des pierres de Stofch, pag. 456). Il dit en parlant d'une calcédoine: „l'on y voit gravé un homme à cheval courant au grand galop, qui est entouré de bandages, avec lesquels on le serroit dans les courtes, pour en mieux soutenir la violence.” Il y a dans la Villa Albani un homme monté sur un quadrigue, qui est sculpté en ronde-bosse; il porte ces mêmes bandages. L'on a restauré une semblable statue à la Villa Negroni, & l'on en a fait un jardinier.

L'usage où étoient les soldats de porter l'épée fixée au ceinturon, fit de cette ceinture l'emblème de la milice, & *cingulum* fut synonyme de *militia*. Les écrivains grecs en avoient usé ainsi: *ζώνη* désigne souvent dans Homère l'armure entière du soldat, *ζωννύει*, se ceindre, y est mis aussi pour s'armer de pied en cap.

Auguste voulant punir les soldats de quelques fautes légères, les condamna à demeurer debout pendant tout le jour & sans ceinturon à la porte du prétoire (*Suet.* Aug. c. 24): *pro cetero delictorum genere variis ignominias affecit, ut flares per totum diem juberet ante prætorium discinctus*. Lorsque les fautes des soldats étoient capitales, on les dégradait de la milice en leur ôtant le ceinturon, *cingulo spoliabantur*. L'histoire & les

loix romaines parlent souvent de cette dégradation.

L'empire romain étant un état militaire, on désigna par le mot de *cingulum* non seulement les dignités militaires, mais aussi les dignités civiles. Cassiodore (*Psalm. xix*) nous l'apprend : *Cingulum significat, quod ad iudicis pervenit dignitatem, nam cinctus potestas in ipso vocabulo nescitur constituta. Sic enim cinctum dicimus iudicem, quando ejus fasces honoresque declaramus. On lit dans une ancienne épitaphe de, Panagathus, évêque de Vienne :*

Arbitrio regum quaestura cingula sumpsit ;

& dans celle de Namatius, qui a été composée du temps de Julien :

Possit fasces possit et cingula Symmachus ampla.

CEIX. Voyez CEYX.

CÉLADON, dans la Locride. Goltz seul a attribué des médailles impériales grecques à cette ville.

CELEJE *augusta*. Muratori (113, 3. *Thes. Infer.*) rapporte l'inscription suivante qui est adressée à Celeia, divinité de la ville de ce nom dans la Norique :

C E L I A R
A U G
P. AELIUS
COS. PRO. PR
ET. SUIE
V. S. L. M

CELENDERIS, en Cilicie. KEAENAPENON.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

RRR. en argent.

RR. en bronze.

O. en or.

Leur type ordinaire est un boeuf qui se couche. Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques en l'honneur d'Étrusclille, de Commode.

CÉLÉNO ; c'est le nom d'une des Pléiades, filles d'Atlas. Jupiter l'aima, selon Ovide (*Fest. iv, 173*). Neptune la rendit mère d'Eurypylos & de Triton, selon Tzetzes (*in Lycophro*).

CÉLÉNO ; la principale des Harpyes, que Virgile appelle *Furiarum maxime*. C'est elle qui porta la parole aux Troyens, lorsque ceux-ci abordèrent aux îles Trophées. Elle leur prédit qu'en punition de l'hostilité qu'ils avoient commise contre elles, ils ne pourroient s'établir en Italie qu'après avoir été contraints par une faim cruelle de manger leurs tables. *Kakos* signifioit noir en grec, & ce nom convenoit à une des Harpyes.

CELER ; surnom des familles *Celia* & *Cassia*.

CÉLERES. Les *celeres* étoient un corps destiné à la garde des rois romains, établi par Romulus,

& composé de trois cents jeunes gens, choisis parmi les plus illustres familles de Rome, & désignés par les suffrages des curies du peuple, dont chacune en fournissoit dix. Ils étoient toujours auprès de la personne du roi, pour le garder & pour recevoir ses ordres & les exécuter. A la guerre ils étoient placés à l'avant-garde quand il falloit donner le combat, qu'ils commencent toujours les premiers ; & dans la retraite ils formoient l'arrière-garde. Quoiqu'ils formassent un corps de cavalerie, ils mettoient pied à terre, & combattoient à pied par-tout où la cavalerie ne pouvoit agir. Leur commandant s'appelloit *tribun des celeres, Tribunus Celorum*. Ils faisoient trois compagnies de cent maîtres chacune, qui avoit un capitaine nommé *Centurio*. Leur *tribun* étoit la seconde personne du royaume. Pline dit, dans la vie de Numa, que ce prince chassa le corps des *celeres* : si cela est vrai, il fut rétabli bientôt après, & l'on en trouve encore sous les rois suivants, témoin Brutus, qui chassa les Tarquins, & qui fut *tribun des celeres*.

Ce nom vient de *celer*, prompt, vite ; il leur fut donné ou à raison de leur promptitude à obéir au Roi, ou à cause que leur premier chef s'appela *Celer*, ou d'un autre *Celer*, compagnon de Romulus, qui lui fut d'un grand secours dans le combat contre Remus, & qui tua ce prince. On prétend que c'est eux qu'on nomma dans la suite *Trojaner*, *Trojaner*, parce qu'ils prirent sous la ville de Trojulum en Etrurie, sans le secours de l'infanterie, ou pour quelqu'autre raison que l'on ignore.

CELES ; cheval de main, appelé aussi *equus fengularis*. *Kéus*, signifie cheval de selle.

CÉLESTE, *Celestis*. C'étoit une déesse honorée à Carthage. Tertullien, dans son *Apologétique*, & Philastrius, disent que c'étoit une déesse d'Afrique ; Philastrius ajoute que c'étoit elle qu'on appeloit ailleurs reine & fortune du ciel. Baronius, qui parle fort au long de cette déesse fort l'an 399 de J. C., croit que c'étoit l'Astarte des Sidoniens, qu'on appeloit la reine du ciel. En 399, les chrétiens de Carthage changèrent le temple de *Céleste* en Église. On l'y représentoit portée sur un lion ; & si l'on en croit Capitolin, dans la vie de Pertinax, elle rendoit des oracles dans ce temple. Lucien, Apulée, Hérodien & plusieurs autres, témoignent que l'idole de *Céleste* portoit le nom de toutes les principales divinités du monde, c'est-à-dire, comme parle S. Ambroise (*Adv. Symmach.*) que cette déesse étoit honorée par différents peuples, & en différents endroits, sous différents noms. Vers l'an 341, l'empereur Constantin fit détruire à Carthage le temple de *Céleste*. Élagabale avoit fait antérieurement de Carthage l'idole de *Céleste*, que toute l'Afrique révéroit extrêmement. On affauroit que c'étoit la lune : c'est pourquoi Élagabale disoit qu'il vouloit la marier avec son dien, qu'on prétendoit être le soleil. Il en fit célébrer les noces à Rome, &

dans toute l'Italie; il obligea aussi tous les sujets de l'empire à lui faire des présents de noces; & il avoit fait apporter de Carthage toutes les richesses du temple de *Céléste* pour avoir de quoi la parer. Selden (*de diis Syriis*, II, 2.) cite à l'honneur de cette déesse l'inscription suivante, que l'on voit à Rome :

INVICTE
CELESTE
AUR. ONEST
MUL. D. D

CÉLETE, κέλετ; navire léger garni de rames.
CELEUS, roi d'Éleusis, père de Triptolème.
CELEUSMA, } κέλευσμα; air que l'on chantait, ou que l'on jouoit sur des instrumens pour encourager les rameurs. Rutilius (*Iris*, I, 369):

*Hic mitem pigri solabatur iada venti,
Dum resonat variis vile celeuma modis.*

Xénophon (*lib. V*) dit que cette modulation s'exécutoit en frappant sur des pierres sonores. Pédanius parle d'une symphonie à plusieurs instrumens (*ad Cicér. pag. 37*) : *Cani remigibus celeusma per symphonias solabat, & per assam vocem ore prolata, & ut in Argo navi, per cytheram.*

Celeusma étoit aussi le nom collectif des commandemens du pilote. Aristophane nous en a conservé deux, *πρωτα* (*Ren. IV, 2*), que les Latins rendoient par des mots : *nunc incumbit remis*, ramez fortement; & *ὦν*, (*Avibus*, p. 606), cessez, arrêtez.

CELEUTES, κελαιυτες; celui qui donnoit le signal aux rameurs, & qui les encourageoit par son chant ou par ses cris.

CELLA & CERIA; espèce de bierre dont les Espagnols faisoient usage. Pline (*I. 22*) & Orose (*lib. 3, c. 7*).

CELLA. Ce mot désignoit chez les Romains une chambre, une salle, & par extension une maison entière.

CELLA exprimoit dans la langue sacrée l'intérieur des temples, l'endroit où étoient placés les statues des divinités, celui que nous appellerions aujourd'hui le sanctuaire. Lorsqu'on honoroit plusieurs divinités dans une même enceinte, elles avoient chacune une *cella* particulière. Le temple de Jupiter Capitolin étoit accompagné de deux autres temples ou nefs, consacrés à Junon & à Minerve. Nous voyons dans Tite-Live (*I. 27, 25*) que les pontifes romains observoient scrupuleusement cette unité de culte dans chaque *cella*: *quia, disoient-ils, si de calo cella, aus prodigii aliquid in ea factum esset, difficilis procuratio foret; quod, utrius duo divina res fieret, sciri non posset, neque enim duobus, nisi certis deis, rite una hostia fieri*. C'est ainsi que l'on voit un

petit temple élevé dans l'enceinte du grand temple d'Iris trouvé à Pompéi; c'est ainsi que l'enceinte du temple du Soleil à Héliopolis, aujourd'hui Balbek, renferme un second temple.

CELLA désignoit dans l'ordre civil les différens appartemens des bains, lorsqu'on y ajoutoit les épithètes *assa, caldaria, frigida*, &c. les greniers, celliers, &c. avec les épithètes *olearia, pennaria, vinaria*, &c.

CELLA étoit aussi un impôt en argent ou en nature, que les magistrats romains exigeoient des provinces où ils commandoient pour l'entretien de leur maison, *in cellam, ou in usus cella*.

CELLARIA.
CELLARIUM. } *Cellarium* étoit le nom générique des greniers, celliers, garde robes, &c. dans les maisons des grands. On appeloit *cellarius* l'afranchi qui en avoit la garde; & Muratori (*925, 5*) rapporte l'épithète d'un *Cellarius Augusti*. Ces officiers étoient aussi désignés par les mots *a cellariis*; il y a dans Muratori (*903, 1*) l'épithète de l'un d'eux qui appartenoit à Domitien.

Cellaris exprimoit toutes les choses nécessaires à l'entretien des officiers du palais, qui leur étoient fournies par les *cellarii*. Le foyer d'une chambre, ou d'une maison étoit appelé *cellarium* ou *pensio cella*; comme on le voit dans Juvénal (*IX, 63*) où il est dit en parlant des parasites & des chiens que défrayoient les patrons:

... Sed clamat pensio cella.

CELME fut, dit-on, le père nourricier de Jupiter. Pour avoir révélé que le père des dieux étoit mortel, il fut enfermé dans une tour impénétrable : d'où vient la fable qui dit qu'il fut changé en diamant. Ovide l'accuse seulement d'avoir manqué de discrétion à l'égard de Jupiter. Pline dit que c'est une histoire véritable. Ovide (*Metam. lib. 7, 28*):

*Te quoque nunc Adamas quondam fidissime parvo
Celme fuit.*

CELMIS; un des Dactyles du mont Ida; ayant fait violence à Cybèle, fut chassé par les autres Dactyles. Il savoit donner au fer une si grande dureté, que le fer de *Celmis* passa en proverbe.

CÉLOCES; vaisseaux sans pont, ou plutôt petites barques qui n'avoient point à la proue les éperons appelés *rostra*, dont on faisoit dans le combat les vaisseaux ennemis, pour les percer & les couler à fond. Elles alloient à deux rames au plus. On aperçut, dit Tite-Live (*XXXVII, 27*), que c'étoient des batimens propres à la piraterie, des *Celoces* & des *Lembes* (*Pojaz Lembe*), qui voyant de loin la flotte, prirent la fuite. Ils la surpassèrent en vitesse, parce

qu'ils étoient légers & faits pour la course. Le *celtes* passoit pour être de l'invention des Rhodiens.

CELSA, en Espagne.

c. v. 1. *CEL. Colonia Vêlrix Julia Celsa*.

Cette colonie romaine a fait frapper des médailles latines de l'honneur d'Auguste, de Tibère, d'Agrippa, & quelques autres sans nom d'empereur.

CELSUS, tyran sous Galien.

TITUS CORNELIUS CELSUS AUGUSTUS.

Ses médailles sont :

RRRR. en M. ou P. a. grec, si celles que l'on cite sont vraiment antiques ; mais les connoisseurs croient qu'elles sont de la fabrique de Cogernier, ainsi que la plupart de celles des autres tyrans. Cette espèce de faux se reconnoît aux aigles qui sont représentés au revers, & qui diffèrent absolument des aigles antiques. Les types des têtes, & les caractères des légendes en font également connoître le faux.

CELSUS, surnom de la famille **PAMA**.

CELTES. Outre le *segun* qui étoit l'habillement caractéristique des peuples qui habitoient les Gaules, les *celtes* portoient au dessous, en guise de tunique, des vêtements découverts & garnis de longues manches, qui ne descendoient que jusqu'à la ceinture (*Strabon, lib. 17, p. 135*). Appian faisoit descendre les *celtes* de *Celtus*, fils du Cyclope Polyphème, qui, sorti de la Sicile, secondé de ses frères Illirus & Gala, se rendit maître de tous les pays connus sous la dénomination de la *Celtique*.

Les *celtes*, dit M. Turpin (qui a fait leur article dans le supplément de l'Encyclopédie), dans les siècles les plus reculés, reconnoissoient un Être suprême qui présidoit à la police du monde ; & ne se bornant point à une croyance stérile, ils lui rendoient un culte dont la magnificence répondoit à la haute idée qu'ils s'en étoient formée. Consens dans leurs cérémonies & leurs dogmes, leur religion toujours la même, ne souffrit jamais d'altération. Lors même que le flambeau de l'Évangile eut dissipé les ténèbres de leur paganisme, plusieurs conservèrent un levain de leurs anciennes superstitions, & ils profanoient le culte le plus saint par le mélange des cérémonies semblables à celles qui se célébroient à Eleusis, ville de l'Attique ; c'est ce qui a fait croire que les Grecs, qui se glorifioient d'être les instituteurs des nations, s'étoient abaissés jusqu'à être les disciples d'un peuple qu'ils abhorroient pour ses profanations ; & que, & qui étoit l'ennemi de tous ceux qui refusoient de plier sous le joug de ses opinions.

Les *celtes*, par-tout où ils étoient les maîtres, détruisoient les dieux de la Grèce & leurs temples ; & dans leur fureur, ils condamnoient au dernier supplice quiconque étoit rebelle à leur culte

ou celui qui tenoit d'en introduire un nouveau : c'étoient des Scythes qu'ils avoient emprunté ce zèle. Ils avoient en horreur le culte de Bacchus, & punirent de mort un de leurs rois pour avoir enscélé les autels de ce dieu. Anacharsis, philosophe & tiffu du sang des rois, subit la même peine pour avoir séchi devant Cybèle. Quoique les *celtes* eussent une idée plus juste que les autres idolâtres de la divinité & de ses attributs, ils avoient des erreurs superstitieuses. (Pour l'instruire à fond de ce qui concerne les *celtes*, on peut consulter l'*Histoire des Celtes*, par M. Pellontier, & l'*Introduction à l'Histoire de Danemarck*, par M. Mallet). La persuasion où ils étoient que celui qui avoit le ciel propice pénétreroit dans l'avenir, donna chez eux naissance à la magie. Tout ce qui approchoit de l'idolâtrie devenoit l'objet de leur aversion ; ainsi dans les premiers temps ils ne fabriquèrent point de statues pour les adorer, & ils croyoient que c'étoit un culte sacrilège de représenter la divinité sous une quelconque forme, & ils ne purent se résoudre que très-tard à lui ériger des temples. Ils enseignoient que Teut (c'est ainsi qu'ils rendoient le mot Dieu,) s'étoit uni à la Terre, & que c'étoit de cette union qu'étoient sortis tous les êtres animés. Cette épouse étoit l'objet du culte public ; on la promenoit dans les solennités sur un chariot couvert ; on célébroit le jour heureux où elle avoit enfanté le genre humain ; on la félicitoit sur sa fécondité.

Quoique les *celtes* reconnoissent que Dieu étoit dégagé de la matière, leur culte, en contradiction avec leurs dogmes, avoit toujours quelque objet sensible, comme le soleil, la lune, les étoiles & les éléments. Ils se prosternoient devant ces flambeaux du monde, qu'ils regardoient comme des êtres spirituels ; ils s'efforçoient que la matière ne fût pas leur essence. Selon eux l'être visible étoit le temple où la divinité résidoit, le corps qu'elle anime, l'écorce où elle s'enveloppe, & l'instrument dont elle faisoit mouvoir les ressorts.

Quoique la toute-puissance fut l'attribut de l'Être suprême, ils admettoient des divinités inférieures qui lui étoient subordonnées ; c'est ce qui a donné lieu de croire qu'ils adoroient Jupiter, Mercure & Apollon. Mais il est attesté qu'ils ne regardoient ces dieux fantastiques, que comme les attributs de l'Être suprême, ou comme les exécuteurs de ses ordres, à peu près comme les autres nations admettoient des génies, pour être les dispensateurs des bienfaits, ou les ministres des vengeances célestes. Ce ne fut qu'après la conquête des Gaules par les Romains, qu'on y vit de ces vaines simulacres. La guerre que les *celtes* portèrent dans la Phocide, pour ravager le temple de Delphes, est un témoignage qu'ils en respectoient peu le dieu. Quand Lucain & Cicéron reprochent à cette nation de faire la guerre aux dieux qu'ils méconnoissoient, ils attestent qu'elle n'étoit point

plongée dans les ténèbres de l'idolâtrie grossière qui couvrait le reste de la terre.

Tout étoit la seule divinité des *Celtés* : il prédisoit au dessein des batailles ; il l'invoquoient avant de combattre. Son culte se célébroit pendant la nuit, quelquefois à la clarté de la lune, quelquefois à la lueur des flambeaux. C'étoit le dieu créateur de tous les êtres, l'esprit universel & vivifiant, & enfin l'âme du monde. C'étoit hors des murs, sur des lieux élevés, ou dans d'épaisses forêts qu'on alloit l'invoquer. Son culte s'étendoit dans toute l'Europe & une partie de l'Asie, où il fut révéé sous différents noms. La conformité de son culte avec celui de Pluton, a fait croire que les *Celtés* étoient les adorateurs de ce dieu des enfers. Les honneurs rendus à Tout étoient les mêmes que ceux rendus à la Terre ; mais celle-ci n'étoit regardée que comme un être purement passif, assujéti aux loix du premier. Ces peuples admettoient une théogonie, c'est-à-dire, une génération de dieux ; mais ce qui les distinguoit du reste du paganisme, c'est que leurs dieux n'étoient pas des hommes, que la reconnaissance ou la terreur eussent honorés de l'apothéose. Tous les peuples septentrionaux, admirateurs passionnés de leurs héros, en faisoient autant de dieux. Les *Celtés* étoient les seuls exempts de cette idolâtrie.

Leurs divinités subalternes étoient fort nombreuses ; il y en avoit dans les astres, dans l'air, dans la mer, dans toutes les parties de la terre & dans le fen ; celles qui résidoient dans ce dernier élément, étoient regardées comme les plus pures, les plus pénétrantes & les plus actives ; mais, quoique de la même nature que Tout, dont elles étoient émanées, elles lui étoient subordonnées, & elles ne pouvoient quitter, sans son ordre, l'élément & la place qu'il leur avoit assignés. Le culte pur dans son origine se corrompit insensiblement, & les divinités subalternes usurperent les honneurs qui n'étoient dûs qu'à l'être suprême.

Tout étoit adoré sous différents emblèmes, suivant les motifs qui faisoient implorer son assistance. Si c'étoit pour éclairer les assemblées de la nation, ils se rendoient dans une plaine, où ils adoroient leur dieu sous la figure d'un chêne. Si c'étoit pour lui demander la victoire, ils se prosternoient devant une épée ou un javalot. Les étrangers qui les voyoient se courber devant ces simulacres, s'imaginoient que c'étoit à Pan ou à Mars qu'ils adressoient leurs hommages. L'endroit où ils s'assembloient pour faire leurs cérémonies s'appeloit *Mallus*, c'est-à-dire, le sanctuaire où la divinité aimoit à se manifester d'une façon particulière. Il n'étoit point permis d'en approcher sans y faire la prière ou son offrande. Tous les lieux où les simulacres de la divinité avoient été placés, étoient dès ce moment réputés sacrés, ou ne s'en approchoit qu'avec un extérieur respectueux ; & c'étoit été les profaner, que de les faire servir à d'autres usages. Le chêne restoit sur pied,

jusqu'à ce que le temps l'eût desséché & détruit ; c'étoit été une profanation d'y porter la coignée ; ainsi que de labourer le champ où les cérémonies avoient été célébrées ; & pour empêcher qu'il ne fût souillé par quelque usage profane, on le couvrait de pierres d'un énorme volume. Voilà quelle est l'origine de cet amas de pierres dont on découvre encore les restes dans quelques endroits de la France, de l'Angleterre & de l'Allemagne. Ces lieux jouissoient du droit d'asyle, & le glaive de la loi étoit frappé le sacrilège qui eût osé y faire violence à l'homme le plus criminel. Ils étoient persuadés que dieu, offensé par la transgression de la loi, ne pouvoit être apaisé que par des sacrifices proportionnés à la prévarication. Ils reconnoissoient des diables, mais ils les croyoient dans la dépendance de l'être suprême, qui les déchaînoit pour aller exécuter ses vengeances contre les coupables.

Les forêts où ils célébroient leurs sacrifices, étoient des espèces d'arsénaux, où en temps de paix chaque cité dépoisoit ses armes & les drapeaux. Les dépouilles des ennemis y étoient conservées sous la garde des ministres de la religion, qui souvent, sous de vains prétextes, faisoient se les approprier. L'esclave devenoit libre dès qu'il pouvoit y mettre le pied : ou le débauché de ses chaînes, qu'on suspendoit aux arbres consacrés. Tacite appelle ces forêts *vierges*, *castum nemus*, parce que c'étoit été un crime de lèse-majesté divine d'en arracher un seul cyprès. Lucain, parlant de la forêt sacrée qu'on trouvoit dans le voisinage de Marseille, assure que jamais elle n'avoit été taillée ; & que César vouloit y faire couper des arbres pour servir aux travaux d'un siège, le soldat fut saisi d'une frayeur religieuse, que lui inspira la sainteté du lieu. Ils n'avoient point de temples, parce qu'ils étoient persuadés que la divinité résidoit dans chaque partie de la matière, & que c'étoit été rétrécir sa grandeur que de la borner à une enceinte. (L'Auteur de cet article paroît en contradiction puisqu'il mentionne ci-dessus du *Mallus* ou Sanctuaire où ils s'assembloient pour faire leurs cérémonies.)

Les sacrifices étoient toujours relatifs à la faveur qu'on sollicitoit. Vouloit-on obtenir une abondante moisson, on jetoit des grains dans l'eau, dans des abîmes, dans le feu, c'est-à-dire, dans les endroits où la divinité étoit censée résider. Les peuples du Gévaudan se rendoient tous les ans auprès d'un lac pour faire des libations. Ils jetoient dans l'eau des aliments, des pièces d'étoffes, & tout ce qu'ils avoient de plus précieux. La solennité étoit profanée par les excès de la table pendant trois jours entiers.

Lorsque le pays des *Celtés* étoit frappé de quelque fléau, on immoloit un homme. La qualité des victimes humaines varia selon les temps. D'abord on immoloit des vieillards, ensuite des prisonniers de guerre ; enfin les étrangers que leur avidité attiroit dans le pays, ou ceux que la tem-

pète, ou l'ignorance de la navigation jetoient sur les côtes. Dans les temps voisins du Chrilliantisme, on ne sacrifia plus que des esclaves ou des criminels. Quelquefois il se présentoit des fanatiques qui demandoient à être immolés pour expier leur crime, ou ceux de la nation; l'honneur en rejaillissoit sur toute leur famille. Enfin, il ne se tenoit aucune assemblée, soit civile, soit religieuse, que l'on n'offrit ce spectacle inhumain. Les Druides féroces prenoient les malheureux destinés à périr, & les précipitoient sur des lances disposées à les recevoir. Quelquefois ils les enfermoient dans des colonnes faites d'osier, avec des animaux de différentes espèces; & après leur avoir fait endurer les plus cruelles tortures, ils les jetoient encore vivans dans les flammes; plus le sacrifice étoit douloureux, & plus il étoit estimé. Cette fureur n'éclata que dans des cas extraordinaires. Lorsque le pays n'étoit affligé d'aucune calamité, ou faisoit expirer la victime sous le glaive. Le Druide la frappoit au côté; & tandis que le sang couloit, il avoit l'œil attaché sur la plaie, & avoit qu'elle expirât il lui arrachait les entrailles, dont l'agitation lui servoit à prédire l'avenir.

Les victimes humaines ne furent pas les seules que les Celtes offrirent à leur dieu; ils lui immolèrent encore toute sorte d'animaux, même des chiens, qu'éparpailloient les autres païens à cause de leur fidélité incorruptible; de même qu'ils n'immolent jamais des chevaux par respect pour cette intempérité avec laquelle ils partagent dans la guerre les périls de l'homme, & ses fatigues dans la paix. Les Celtes, au contraire, attachoient plus d'efficacité au sacrifice de ces animaux, à cause même de leur excellence; & c'étoit la victime la plus expiatoire, après la victime humaine. Les vieillards que le sort destinoit à périr sous la hache du sacrificateur, ceux qui s'emploient volontairement à solliciter l'honneur d'être victime, auroient cru en détruire l'efficacité s'ils avoient versé des larmes, ou montré quelque foiblesse. Le moment de leur sacrifice étoit le moment de leur félicité; c'étoit une victoire qui leur ouvrait les portes de l'immortalité. Ils invitoient leurs parents & leurs amis à un festin, & après avoir dansé & chanté des hymnes d'algresse, ils montoient avec une joie intense sur un rocher, d'où ils se précipitoient sur des piques & sur des épées. Cette fureur ne leur étoit pas particulière: les Gètes sacrifioient aussi des hommes, qu'ils envoyotent comme des messagers à leur dieu Zamolxis. On les tiroit au sort pour prévenir les discordes que pouvoit occasionner l'ambition de remplir un si glorieux ministère.

Les sacrifices n'étoient que la seconde partie du culte religieux: la prière étoit la partie la plus essentielle. Les Celtes, en la faisant, se tenoient debout, le bouclier à la main gauche & la lance à la droite; ils tournoient le dos au sanctuaire, par respect pour la divinité qui y résidoit d'une

façon particulière. Tous les momens historiques attestent que les Celtes admettoient une autre vie; c'étoit de là que naissoit ce mépris de la mort, & cet empressement de servir de victime. Ils croyoient encore à la résurrection des corps, & les prêtres avoient soin de répandre ce dogme. C'étoit pour le mieux graver dans leur cœur, qu'ils le répétoient sans cesse dans leurs ententes sacrées. Il paroît que les Druides formoient différentes sectes, & que quelques-uns admettoient le dogme de la métépsychose. Jules-César prétend que cette persuasion élevoit leur courage au dessus des périls. Les Gaulois, dit Diodore, adoptent le système de Pythagore: ils croient que l'âme de l'homme est immortelle, qu'elle doit retourner à la vie, & rentrer dans un autre corps après un certain nombre d'années; quelques-uns dans les obseques jettent sur le bûcher des lettres qu'ils écrivent à leurs parents & amis décedés, s'imaginant que les morts liront ces lettres.

Les Celtes plaçoient le séjour des âmes dans la Grande Bretagne, on dans quelques-unes des îles adjacentes. Il y avoit disoit-on, des nobles, dont l'unique fonction étoit de transférer les âmes dans les îles fortunées. La célèbre caverne que les Irlandais appellent encore le paratoire de S. Patrice, passoit autrefois pour l'entrée de l'enfer. Voici ce qu'en dit Procope. . . Je vais, dit-il, rapporter ce que ces insulaires m'ont raconté, quoique je sois persuadé que ce qu'ils attestent comme une réalité, n'est qu'une erreur de leur imagination. Le long de la côte, il y a plusieurs villages habités par des pêcheurs, des laboureurs & des marchands, qui, quoique sujets, ne payent aucun tribut; ils prétendent en avoir été exemptés, parce qu'ils sont obligés de conduire les âmes tour à tour. Ceux qui doivent faire l'office de la nuit, se retirent dans leurs maisons dès que les ténèbres commencent à se répandre. Ils se couchent tranquillement attendant les ordres de celui qui a la surintendance du trajet. Vers le milieu de la nuit ils entendent quelqu'un qui frappe à leur porte, & qui les appelle à voix basse. Sur le champ ils se lèvent & courent à la côte, sans connaître la cause secrète qui les y entraîne. Là ils trouvent des barques vides, & cependant si chargées qu'à peine elles s'élèvent au dessus de l'eau. En moins d'une heure ils conduisent ces barques dans la Grande Bretagne, quoique le trajet soit ordinairement de vingt-quatre heures pour un vaisseau qui force de rames. Arrivés à l'île, ils se retirent aussi tôt que les âmes sont descendues du vaisseau, devenus alors si légers, qu'il ne fait aucune trace sur l'eau. Ils ne voient personne, ni pendant le trajet, ni pendant le débarquement; mais ils entendent, à ce qu'ils disent, une voix qui articule les noms des personnes, de leurs familles & des emplois dont ces morts étoient revêtus pendant leur vie. S'il y avoit des femmes dans la barque, la voix déclaroit les

nom des maris qu'elles avoient eus. Le récit de Plutarque est conforme à celui de Procope, & il assure que les îles désertes de la Grande Bretagne n'étoient peuplées que de génies & de héros, & que c'étoit-là que le géant Briarée gardoit Saturne plongé dans un éternel sommeil. Les différentes fables que les Irlandais débitent encore aujourd'hui sur ces temps antiques, sont un reste de ces anciennes superstitions. Les Celtes accouroient aux génies le pouvoir de visiter leurs amis pendant leur sommeil, & de jeter l'épouvante dans l'âme de leurs ennemis, en leur suscitait d'effroyables songes.

(II) Nos philosophes imaginent souvent des principes de délire, & de culte par qu'ils attribuent ensuite aux Chinois, aux Celtes, & à toute autre nation dont l'origine nous est inconnue. C'est par cette raison que les idées philosophiques & sublimes que M. Turpin attribue aux Celtes sont en contradiction avec les usages idolâtres de ce peuple nomade & sauvage. Nous croyons à propos de donner ici sur les Celtes des notions plus vraies semblables & plus constatées, tirées de même de M. Turpin.

Le nom des Celtes, ainsi que leur origine, est enveloppé de ténèbres. Ammien-Marcellin, sur la foi de Timagore, historien Grec, assure que les Celtes furent ainsi nommés d'un Roi respecté par sa sagesse, & par l'éclat de ses victoires. Sa mère Galatie, dont il héritoit la mémoire, donna son nom à une portion de la nation, qui fut appelée Galate. Appien après du secours des traditions populaires, tire la racine de ce mot d'un certain Celtus, fils du Cyclope Polyphème, qui seconda de ses frères Illirus & Gala, sortit de la Sicile, & se rendit maître de tous les pays connus sous la dénomination de la Celtique. Jules-César se borne à dire, que le nom de Celtes, doit son origine à la langue naturelle du pays que ces peuples habitoient.

Les Celtes en général étoient d'une taille extrêmement haute, & c'est en partie pour cet avantage que plusieurs écrivains leur ont appliqué la fable des Titans. Ils parloient si grande aux yeux des étrangers, que les poètes & même les historiens les ont peints comme une race de géants. On avoit la même idée des Germains & de quelques Seythes. Ils avoient la peau blanche, les couleurs vives, les yeux bleus, le regard farouche & menaçant, les cheveux épais & d'un blond ardent. Leur tempérament naturellement robuste, étoit encore fortifié par des exercices pénibles; familiarisés de leur plus tendre enfance avec les travaux & les périls de la guerre, ils souffroient avec une égale confiance la faim, la soif, & les fatigues; tout fier pour se plaindre, ils supportoient sans murmurer les douleurs les plus aiguës; supérieurs aux revers, indifférents pour la mort ou la vie, victorieux ou vaincus, ils contemplant leurs ennemis avec cette audace dédaigneuse qui annonce leur confiance dans leurs forces, & qui est toujours le présage des succès. La valeur leur

Antiquités, Tome I.

étoit naturelle, mais ils ne s'abandonnoient pas toujours en régler l'usage. Leur caractère impétueux & bouillant ne leur permettoit pas de réfléchir sur les moyens d'exécuter. Ils prodiguoient leur courage dans des circonstances qui exigeoient de la modération.

L'éducation des Celtes étoit toute militaire: les leçons qu'on leur donnoit ne tendoient qu'à en faire des soldats. Dès leur plus tendre enfance, on leur apprenoit à dompter un cheval, à manier les armes & à exercer leur courage les uns contre les autres. Ces exercices qui étoient une préparation au métier de la guerre, étoient un spectacle qu'on donnoit au public dans les assemblées, & les assemblées nationales, soit civiles, ou religieuses: on soupçonne que les tournois sont un reste de ces anciens usages. On accoutumoit la jeunesse à passer les fleuves à la nage, & à faire de longues marches; c'étoit pour les précautionner contre l'embarras qu'on y attachoit une espèce d'infamie. Tous portoit une ceinture d'une largeur déterminée, & ceux à qui elle ne suffisoit pas, étoient regardés comme des lybarites soupçonnés dans l'abondance & la paresse: tout le temps qui n'étoit point employé à la guerre, étoit consacré à la chasse qui en est l'image. Cet amusement qui fortifioit leur tempérament, endurcissoit leurs corps, perfectionnoit leur adresse, leur donnoit de l'agilité, & contribuoit encore à fournir à leurs besoins; c'étoit au moyen de détruire une infinité de bêtes féroces, dont la Celtique étoit ravagée. C'étoit sur tout contre l'élan & le bœuf sauvage qu'ils aimoient à signaler leur adresse: ces animaux qui ne se trouvent plus que dans les forêts les plus septentrionales, peuploient alors toutes les forêts de la Gaule.

La frugalité leur étoit naturelle: la vie nomade qu'ils menaient dans le temps de leurs premiers établissements, ne leur permettoit pas de rechercher les délices de la table. L'eau assaisonnée de miel ou de lait, fut leur premier breuvage. Ils prenoient leurs repas assis par terre, près d'une table trop petite pour y servir beaucoup de mets: leur vaisselle & leurs vases n'étoient que de bois ou d'argile. Les seigneurs buvoient dans des cornes de bêtes sauvages tressées à la chasse; les braves dans le crâne d'un ennemi tombé sous leurs coups, ils les portèrent suspendus à leur ceinture, comme un monument de leur victoire; & c'étoit surtout, dans les banquets sacrés, que les guerriers étoient avec faste ces coupes rebouteuses. On accense les Celtes d'avoir été anthropophages, & il est difficile de les en justifier, puisque dans les famines, ils égorgeoient sans pitié les femmes, les enfants, les vieillards, & généralement tous ceux qui n'étoient point en état de porter les armes; mais des faits particuliers inspirés par le désespoir, ne doivent point imprimer une stérilité à toute une nation.

Tant que les Celtes menaient la vie nomade, errants & vagabonds, ils ne s'arrêtoient que dans

Vvv

les lieux où ils trouvoient des subsistances : ainsi ils n'avoient point de villes, ni d'édifices ; & c'est la véritable cause pour laquelle ils n'avoient ni temples, ni statues. Ce ne fut qu'après avoir reconnu les avantages de l'agriculture, qu'ils firent le partage des terres, & qu'ils bâtirent des granges pour y déposer leurs moissons. Ces premiers édifices donnerent naissance aux villes, que l'on ne fortifia que pour y conserver le butin. Les Celtes auroient rongé de devoir leur salut à des murailles. Le premier des arts qu'ils cultivèrent, fut celui de la guerre ; & c'étoit aussi le seul qui attirât de la considération. Les braves marchèrent toujours armés, même en temps de paix. Le pillage étoit permis en tout temps. La politique avoit introduit cet abus, pour entretenir les lucinations belliqueuses de la nation. Toutes les violences étoient autorisées, pourvu qu'on respectât la cité dont on étoit membre.

Il est difficile de donner une juste idée du gouvernement des anciens Celtes. Il paroît que dans leur origine, ils vécutent divisés par tribus, dont chacune avoit son chef, sans avoir un maître. Lorsqu'ils eurent renoués à la vie nomade, & qu'ils eurent des demeures fixes, ils furent distingués par les noms de cités & de peuples. Par le mot cité on entendoit un certain district occupé par plusieurs familles, qui reconnoissoient le même juge, & qui suivoient les mêmes usages. On appeloit peuple, l'association fédérative de plusieurs cités. Du temps de Jules-César, on comptoit jusqu'à quatre cents peuples différents dans la Gaule, qui, quoique divisés d'intérêts, se réunissoient dans les guerres contre l'étranger. Plusieurs peuples réunis formoient ce qu'on appelle une nation.

Les prêtres Celtes étoient partagés en trois ordres, les bardes, les devins, & les druides. Les bardes composoient les hymnes & les poèmes sacrés. Les devins offroient les sacrifices, & s'appliquoient à la physiologie. Les druides, outre la physiologie, cultivoient encore la morale. Ils jouissoient d'une grande réputation de doctrine & d'intégrité. C'étoit à leur tribunal que les particuliers disentoient leurs intérêts. La vénération qu'inspiroit leur incorruptibilité, faisoit recevoir leurs arrêts avec la même docilité, que s'ils eussent été dictés par les dieux.

CENA Aug. Centurionum (A). Muratori (899, 1. Thes. Infer.) rapporte l'épithaphe suivante, d'un officier du palais de l'empereur, chargé de préparer le repas des Centurions qui étoient de garde dans ce palais :

TI. CLAUDIO. AUG. S. P. Q. R. OPTIMO PRINCIPIS.

DIOSCOR. A. CENAE. P. Q. R. OPTIMO PRINCIPIS.

CENTURIONUM. P. Q. R. OPTIMO PRINCIPIS.

TESTAMENTO. P. Q. R. OPTIMO PRINCIPIS.

POSUIT. P. Q. R. OPTIMO PRINCIPIS.

EVARISTUS. ET. THALEMUS. P. Q. R. OPTIMO PRINCIPIS.

CONSIDERATO. A. M. P. Q. R. OPTIMO PRINCIPIS.

GENARIUS. Gruter (1054, 8. Thes. Infer.) rapporte l'épithaphe de l'épouse d'un *primicerius centurionum*, qu'il rend par le mot *ducenarium*. CENCHREAE, dans l'Achaïe. Les médailles autonomes de cette ville sont RRRR. en bronze. (Pellerin.)

O. en or.

O. en argent.

CENCHRIAS ; fils de Neptune & de Phénice.

Payez PIRENE.

CENCHRÉIS ; femme de Cyroïs ; suivant

Ovide. Payez MYRNA.

CENDRES. Les prêtres laissoient les cendres s'amonceler sur les autels après les sacrifices ; & ils en formèrent à Thebes une masse solide que l'on appeloit l'autel d'Apollon - Spodius.

Les Grecs & les Romains répandoient des cendres & de la poussière sur leurs têtes, lorsqu'ils étoient dans le deuil & l'affliction. C'est ainsi qu'Achille témoigna sa douleur en apprenant la mort de Patrocle (Iliad. 18, 23). Priam en agit de même après la mort d'Hector (Iliad. 24). On voit aussi dans l'Énéide (xii, 611) Latine répandre de la poussière sur les cheveux. Stace a étendu cet usage jusqu'à la barbe (Theb. vi, 30) :

Sedes ipse exutus honore
Vittarum neuq. genitor, squalentiaq. ora
Sparsit, & incultam feraci pulvere barbam.

Les peuples anciens, qui étoient dans l'usage de brûler les corps morts, en recueilloient avec soin les cendres, pour les renfermer dans des urnes. On comptoit aisément qu'ils pouvoient reconnoître les ossements ; mais comment sépareroient-ils les cendres du corps de celles du bûcher ? Ils avoient, dit le savant pere de Montfaucon, plusieurs manières d'empêcher qu'elles ne se confondissent, l'une desquelles étoit d'envelopper le cadavre dans la toile d'amiante ou lin incombustible, que les Grecs appellent *asbestos*. On découvrit à Rome, en 1702, dans une vigne à un mille de la porte majentre, une grande urne de marbre, dans laquelle étoit une toile d'amiante : cette toile avoit neuf palmes romaines de longueur, & sept palmes de largeur, c'est environ cinq pieds de large sur plus de six & demi de long. Elle étoit tissue comme nos toiles ; ses fils étoient gros comme ceux de la toile de chanvre ; elle étoit usée & sale comme une vieille nappe de cuisine ; mais plus douce à manier & plus pliable qu'une étoffe de soie. On trouva dans cette toile des ossements avec un crâne à demi-brûlé. On y avoit mis sans doute le corps du défunt, afin que les cendres ne s'écartassent point, & ne se mêlassent pas avec celles du bûcher, d'où on les retira pour les transporter dans la tombe. Cette toile ayant été jetée dans le feu, elle y resta long-temps sans être brûlée ni endommagée. Le pere Montfaucon, qui semble promettre plusieurs manières de séparer les cendres

du mort de celles du bûcher, n'indique pourtant que celle-ci. On rapporte les *endues* de ceux qui mouraient au loin dans leur pays ; & il n'étoit pas rare d'enfermer les *endues* de plusieurs personnes dans une même urne. Le cabinet de Sainte Genezève renferme un vase de terre enite très-commun, qui a été trouvé auprès de Beziers. Il a servi d'urne enclaire, & il est rempli d'ossements à demi-brûlés ; ce qui prouve que par les *endues* des morts, on entendait les restes des ossements que l'on recueilloit, (*Voyez OSSEMENT*), & que l'on renfermoit dans les urnes.

CÉNÉE est Élare pour pere. *Voyez ATRAX*. Il fut un des Lapiques qui combataient les Centaures, & un des Argonautes. Il étoit né fille, dit Ovide (*Mét.* 12, 169) sous le nom de *Cénis*, & la grande beauté la rendoit l'objet des vœux de tous les princes de la Thessalie ; mais la fiere *Cénis* rebuta tous ses amans sans vouloir entendre parler de mariage. Un jour qu'elle se promenoit sur le rivage de la mer, Neptune la surprit & lui fit violence ; ensuite il lui promit de lui accorder tout ce qu'elle demanderoit. *Cénis* lui répondit, que pour n'être plus exposée à l'outrage qu'elle venoit de recevoir, elle demandoit, pour toute grâce, de changer de sexe. Ses vœux furent sur le champ exaucés. *Cénis* devint homme ; & à cette faveur Neptune en joignit une autre, le privilège d'être invulnérable. Dès ce temps-là *Cénée* n'aima plus que les exercices qui conviennent aux hommes, & s'acquit beaucoup de réputation dans la guerre contre les Centaures. Après en avoir tué plusieurs, sans avoir pu être jamais blessé, il fut acablé sous une forêt d'arbres, que ses ennemis lui jetèrent ; & comme il alloit étouffer sous cet horrible poids, on vit tout-d'un-coup sortir de dessous les arbres un oiseau couvert de plumes jaunes, & s'envoler : c'étoit *Cénée* que Neptune avoit ainsi métamorphosé. *Énée* trouva aux enfers *Cénée*, qui avoit repris son premier sexe de fille.

CANÉE ; roi de Scyros ou d'Arcadie, pere d'Atalante. *Voyez ATALANTE*.

CÉNÉE, } surnom de Jupiter, à qui son
CENEUS, } fils Heracle bâtit un temple dans l'Enbée, sur le promontoire de *Cénée*, après qu'il eut ravagé l'Échalie.

CÉNOTAPHE. Ce mot est formé de *cenot*, vide, & de *naphe*, tombeau. Les anciens croyoient que les âmes de ceux dont les corps n'avoient pas reçu les honneurs de la sépulture, erroient pendant un siècle avant que d'être admises dans les champs élysées. Ils avoient cependant imaginé un moyen de réparer l'omission des cérémonies funéraires, qui étoit d'élever au mort un tombeau vide, ou *cenotaphe*, & d'appeler trois fois son âme ou ses mânes pour en venir prendre possession. Cette proclamation s'appelloit *ἐκκαλεσις*.

Les citoyens qui avoient péri dans un naufrage, dans une bataille, ou dans une contrée éloi-

gnée, furent l'objet ordinaire de ce simulacre de funérailles. Jason (*Pyth.* 55) avoit Pélias dans Pindare de rapeler de cette manière dans la patrie l'âme de Phryxus, qui étoit mort dans la Colchide. On voit dans Xénophon (*Exped. Cyri.*) les Grecs élever un *cenotaphe* à leurs camarades qui avoient péri dans l'expédition des dix mille, & dont on n'avoit pu trouver les corps. Germanicus rendit les mêmes honneurs (*Tacit. Annal.* 1, 62) aux légions de Vixus, six ans après leur désastre. L'érection du *cenotaphe* & l'appel de l'âme du défunt devoient suffire pour son repos, comme nous l'atteste Ausone (*Parent. Praef. v.* 10) :

*Hoc satis & tumultis, satis & telluris agenis ;
Poca tunc animas juvenis instat habet.
Gaudent compositi cineres sua nomina dici,
Fronibus hoc scriptis & monumenta jubent :
Ille etiam mastris cui desuit urna sepulchri,
Nominis ter dicto pene sepultus erit.*

Pour faire connaître ceux qui avoient été enlevés dans les fers, on plaçoit au dessus du *cenotaphe* un débris de vaisseau, *apire*, (*Theocrit. Idyll.* 24, 30). Souvent on gravoit des épitaphes sur les *cenotaphes*, de même que sur les tombeaux (*Ovid. Met.* XI, 706) :

*..... Inque sepulchro,
Si non urna, tamen junges nos litera : si non
Offibus ossa meis, at nomen nomine tangam.*

Le Cardinal Noris a écrit de savantes dissertations sur les *cenotaphes* des Césars Caius & Lelius, qui sont à Pise.

CENS.
CENSEURS. } Ces trois articles, relatifs à une
CENSURE. } institution politique des Romains, sont bien rédigés dans le Dictionnaire de Jurisprudence ; nous avons peu de choses à y ajouter, & elles seront toutes relatives aux coutumes.

Le *cons* se fit d'abord dans le Forum, ensuite dans la *Villa Publica*, qui étoit située au dehors de Mars. Les deux *censeurs*, assis sur des chaises curules, passaient en revue tout le peuple romain. Après que cette espèce de jugement étoit prononcé & exécuté, l'un des *censeurs*, choisi par le sort, se rendoit avec le peuple au champ de Mars pour y terminer le lustre, *ad censendum Iustrum*. Il faisoit cette cérémonie religieuse en offrant un sacrifice, dont les victimes étoient un cochon, une brebis & un taureau.

Lorsqu'un des *censeurs* mourait pendant le temps de sa *censura*, il étoit d'usage que son collègue le démit, afin que l'on procédât à l'élection de deux nouveaux *censeurs*. Cet usage avoit pour origine une observation superstitieuse, rapportée par Tite-Live (*lib.* 7, 31). Le temps ordinaire de la *censura* fut pendant long-temps de cinq années ;

Vvvv ij

mais sous la dictature de Mamercus Æmilius on le réduisit à 18 mois.

Il y avoit entre le *cons* & le *lustr*, ou dénombrement, des différences remarquables. Le premier se faisoit souvent sans le second. C'étoit toujours dans le champ de Mars que se faisoit le lustr; & pendant long-temps les *cons* exercent leurs fonctions dans le Forum.

On désignoit par le mot *cons*, non seulement le *cons*, mais encore le revenu que les *cons* exigeoient des sénateurs & des chevaliers, pour les élever à ces dignités, & pour les y maintenir; c'étoit alors *consus æquiritis*, & *consus senatoris*.

CENSOR. Ce mot désignoit trois espèces d'officiers chargés, les uns de l'assiette des impôts, les autres du recouvrement, & les derniers de poursuivre contre les contribuables qui ne s'acquiesçoient pas. Muratori (11, 19, 5. *Thes. Inscri.*) rapporte l'inscription suivante gravée en l'honneur d'un *censor* :

P. M. V. C. P. TIR
PUBLIO VENO
ARQUITTO ROMANO
ÆQUIO PUBLICO
PATRONO MUNIFICENTIA
TRIBEOLILIS GABRICANO
CENSORIO
PROVINCIAE THRACIAE
CIVI OPTIMO
SEMPER PRO MUNIFICENTIA
INCOLUMIT. SOLICITO
PLEBS URBANA ALEBANT

Censor sigillorum. Muratori (2016, 2. *Thes. Inscr.*) rapporte l'inscription suivante, où il est fait mention d'un inspecteur des statues, *censor sigillorum* :

DEO MERCURIO
PUBLIUS CERTUS
CENSOR SIGILLORUM
VIRI COLLEGII LIGNI
PRAEORUM CULTORUM
RIVUS DE SUO DEDIT.

CENSORIN; tyran sous Claude II.

APPIUS CLAUDIUS CENSORINUS, AUGUSTUS.

Les médailles de ce prince ne sont connues que dans Goltz & Tristram.

CENSORINUS; surnom de la famille MARCIO.

Il lui vint de Marcus Rutilus, qui fut élu

deux fois censeur contre l'usage, qui ne permettoit de l'être qu'une seule.

CENSUALES. Les loix romaines désignent par ce nom des officiers qui recourent les registres des fortunes des citoyens, sous l'autorité des censeurs.

CENTAURES; monstres de Thessalie, moitié hommes & moitié chevaux, nés d'Ixion & d'une Née que Jupiter substitua à Junon; ils étoient, selon d'autres, le fruit de l'amour que Jupiter conçut pour Vénus.

Ceux qui prétendent trouver un sens à toutes les visions de la crédule antiquité, disent que les Centaures étoient des peuples qui habitoient la contrée de la Thessalie, voisine du mont Pélion; qu'ils domptèrent les premiers chevaux; & que comme avant eux l'on n'avoit point encore vu d'homme à cheval, on prit l'homme & le cheval sur lequel il étoit monté pour un seul & même animal. Quel qu'il en soit de cette explication, il est certain que le Centaure Chiron, précepteur d'Achille, n'étoit qu'un excellent écuyer. Ceux des Centaures qui assistèrent aux noces de Pirithoüs & de Déidamie, s'y querellèrent avec les Laptes, qu'Hercule vengea en chassant les Centaures de la Thessalie.

Y a-t-il eu vraiment des Centaures, ou ces monstres sont-ils fabuleux? C'est ce qu'il n'est point facile de décider. Plutarque dit qu'on en présente un qui venoit de maître d'une cavale, aux sept sages. Plin raconte qu'il en a vu un apporté d'Égypte à Rome, & embaumé à la manière du pays. S. Jérôme assure (a) que S. Antoine rencontra un Hippocentaure dans le désert, &c. Si l'on veut décider la question par l'histoire naturelle, on ne trouvera dans aucun animal provenu du mélange de deux espèces, des raisons suffisantes pour admettre la possibilité des Centaures, des Faunes, &c.

Quant à la manière fabuleuse dont ils naquirent d'Ixion & de la née, on la raconte différemment: les uns prétendent qu'Ixion, devenu amoureux de Junon à la table de Jupiter, osa déclarer sa passion à la déesse, & que Jupiter, loin de s'offenser de cette témérité, offrit aux embrassements d'Ixion une née formée à la ressemblance de Junon, de laquelle naquit un Centaure; d'autres disent qu'Ixion ayant engagé, par l'espoir de la récompense, de jeunes Thessaliens d'un village voisin de la montagne appelée Néphèle ou Née (en grec), à combattre des taureaux qui ravageoient la campagne autour du mont Pélion, le nom de la montagne, & le succès des jeunes gens contre les taureaux, donnèrent lieu à la fable d'Ixion & des Centaures. Enfin Tzetzes assure que le Jupiter dont Ixion aimait la femme, étoit

(a) S. Jérôme n'assure pas; après avoir rapporté cette vision, il dit: *Verum hoc verum fabulosum ad terrorem non solum movetur, sed etiam fides? Errant monstrorum animalium species, istam quoque gigantis bestiam, incertum habemus.* Voy. S. Jérôme dans la Vie de S. Paul. Hymite. J.

un roi de Thessalie, qui eut la reconnaissance pour la passion d'Ixion, non de lui céder sa femme, mais de lui substituer une de ses filles d'honneur appelée *Néphélé*, de laquelle naquit un fils appelé *Imbrus*, & surnommé dans la suite *Centaure*, de *κένταυρος*, piquant, & de *αἰών*, queue. D'autres donnent pour étymologie ces mots : *κένταυρος* mis *αἰών*, piquer de barbe; parce que, disoit-on, les *Centaures* étoient des gardes du roi de Thessalie, qui ramenerent à l'étable des taureaux qui s'étoient enfuis & égarés.

La fable le représente comme des êtres d'une force extraordinaire; ils lançoient des arbres au lieu de javalots; ils déracinoient des rochers, pour les jeter contre leurs ennemis; par leur chute, ils renversoient les plus grès arbres, &c. Il y en avoit des deux sexes, & les poètes nous apprennent qu'ils contractèrent des mariages ensemble. Les anciens monumens représentent des *Centaures* femelles atelés au char de *Bacchus*.

Descendans d'Ixion, ils déclarèrent la guerre à *Pirithoüs*, son fils, pour avoir part à la succession de leur pere commun. Ce différend parut s'accommoder; *Pirithoüs* les invita même à la solemnité de son mariage. Mais tout-à-coup ils conjurèrent d'enlever *Hippodamie*, que *Pirithoüs* venoit d'épouser, & les autres femmes qui assisoient à ses noces. Cette entreprise donna lieu à ce fameux combat entre les *Centaures* & les *Lapithes*, qu'Ovide a décrit dans son douzième livre des *Métamorphoses*. *Hercule*, *Thésée*, *Nestor* & les autres *Lapithes* qui étoient de la noce, vengèrent *Pirithoüs*, & firent un grand carnage des *Centaures*. Ceux qui périrent dans ce combat, furent enterrés dans un lieu que l'on appela depuis *Taphos* (tombeau). Ces cadavres répandirent une si mauvaise odeur, que les *Locriens* de cette contrée furent nommés *Ozales*, c'est-à-dire, poans. Les *Centaures* qui échappèrent au carnage, s'enfuirent dans les montagnes d'Arcadie, où *Hercule*, désespéré d'avoir blessé dans le combat *Chiron*, son ancien précepteur, les poursuivit; mais *Neptune* les préserva de sa fureur. Ils se retirèrent ensuite dans l'île des *Sirenes*, où ils périrent dans les charmes de la volupté. Ainsi fut exterminée la race des *Centaures*. Au reste, tous les *Centaures* ne descendoient pas d'Ixion. Voyez entr'autres *Chiron*.

Les *Centaures* chantés par les poètes sont *Chiron*, *Enyates*, *Amicus*, *Gynceus*, *Rhoetus*, *Arneus*, *Lycidas*, *Médon*, *Pisenor*, *Caumas*, *Mermeros* & *Pholus*.

Cet assemblage monstrueux est le fruit de l'imagination des Égyptiens. Aussi en voit-on un sur un monument égyptien du palais Barberini, & sur une table de basalte du Muséum Clémentin à Bologne. Ces deux *Centaures* ont les quatre pieds de cheval. Mais les Grecs qui, en dénaturant les fictions étrangères, eurent faire oublier leur origine, donnerent à leurs *Centaures* les

pieds de devant semblables à ceux de l'homme. Ils étoient ainsi sculptés sur le fameux coffre de *Cypselus*, qui vivoit peu auparavant *Cyrus*. On trouve encore dans la collection des pierres gravées de *Stolch*, l'empreinte d'une pierre (n. 1. classe, n. 78), sur laquelle *Thésée* combat avec un *Centaure*, qui a les deux pieds de devant fain comme ceux des hommes.

On voit des oreilles de cheval à quatre *Centaures* sculptés sur un tombeau publié par *Gori* (*Inscript. Etruria*, tom. 3, Pl. 27); & les mêmes oreilles se font encore remarquer à des *Centaures* qui sont dessinés sur les vases étrusques de *M. Hamilton*.

Chaque jour on découvre des monumens qui prouvent que les étrusques avoient connoissance des ouvrages de la Grèce; & le comte de *Caylus* a rapporté plusieurs sujets qu'ils avoient tirés d'*Homère*. Il croyoit que ce peuple avoir emprunté les *Centaures* des fables grecques, & qu'ils les avoient exprimés plus ou moins bien, selon le siècle dans lesquels ils les avoient travaillés.

Le *Centaure* qu'il a publié (*Rec. 17, Pl. 29, n. 3*) porte une misive menaçante. Il paroît disposé à compoît dans le goût de ceux que les Grecs ont décrits en différentes circonstances, & que les monumens nous représentent encore.

Winkelmänn (*Hist. de l'Art*, liv. 4, ch. 2, §. 3, 4) a observé que les *Centaures* antiques ont, pour la plupart, un caractère distinctif. Ils ont les cheveux relevés au dessus du front, à peu près comme ceux de *Jupiter*. Les sculpteurs anciens ont voulu sans doute par-là indiquer une affinité avec ce dieu, qui étoit pere d'Ixion, celui auquel les *Centaures* devoient le jour. Ce caractère est frappant dans le *Centaure* de la Villa Borghese, & dans le plus âgé des deux *Centaures* du Capitole. Il faut avouer cependant qu'on ne le trouve pas au *Centaure* *Chiron*, sur une des peintures tirées d'*Herculanum*.

Outre le *Centaure* de la Villa Borghese, que nous venons de citer, on y en voit un autre qui est sculpté sur un autel, & qui porte sur son dos *Jupiter* chasseur. La même Villa renferme encore un bas-relief, qui représente une *Centauresse* allaitant son petit; sujet répété sur une belle pierre gravée, publiée dans les *Monumens* de *Winkelmänn*, sous le n. 80.

C'est ici le lieu de décrire les deux *Centaures* de marbre noir, appelé *bigie*, qui sont un des plus beaux ornemens du Muséum Capitolin. On les déterra dans les ruines de la Villa d'*Hadrien*, & le cardinal *Furietti*, qui a écrit un traité de *Musées*, en devint possesseur. Après la mort de ce prélat, le Pape Clément XIII les acheta treize mille écus romains (77,500 liv. avec la mosaïque des colomnes, & plaça ces trois précieuses antiques au Capitole. *Winkelmänn* croyoit que ces deux *Centaures* n'étoient pas les meilleurs des ouvrages grecs du siècle d'*Hadrien*.

On lit sur leurs socles les noms des deux sculpteurs, *Arifides & Papias d'Aphrodisium*. Ces *Centaures* furent trouvés très-mutilés, & ils exigeoient de grandes réparations. Ils portoiént sans doute autrefois des enfans sur leurs dos, comme celui de la Villa Borghese : ce qui est indiqué par un grand tron carré percé dans leurs dos, & destiné à fixer le tenon de la figure. Celle-ci étoit probablement de bronze, puisqu'elle n'étoit pas faite du même bloc que le *Centaure*. On pourroit croire, d'après le bâton recourbé (*κρηστήρ*) que tient le plus âgé des *Centaures*, que celui-ci est *Chiron*, ce chasseur fameux, de qui Jason, Thésée, Achille & plusieurs autres héros avoient appris l'art de la chasse. Plusieurs écrivains ont dit que ces deux *Centaures* étoient de basalte ; mais c'est une erreur manifeste, ils sont de marbre noir.

Une des trois grandes peintures trouvées à Herculanum, représente le jeune Achille & le *Centaure* Chiron, qui lui apprend à jouer de la lyre. On voit d'autres *Centaures* dans les peintures monochromes (d'une seule couleur) sur marbre, tirées de la même ville.

Les *Centaures* étoient quelquefois le symbole des jeux équestres. C'est à ce titre sans doute que l'on a placé sur une médaille en grand bronze de Caracalla, frappée dans la colonie de la Troade, deux *Centaures* ayant des ailes de papillon & portant un vase. Les ailes désignent les jeux équestres, dont le vase étoit le prix.

CENTAURE (on voit un) sur les médailles de Lesbos, de Thessalonique, de Magnésie ou Thessalie, & en général sur celles de la Thessalie & de la Macédoine.

CENTAURUS étoit fils d'Apollon & de Stilbée, fille de fleuve Pénée. Quelques auteurs lui attribuent l'origine des *Centaures*.

CENTENARIA. Voyez *TABER & PORTIQUE*.

CENTENARIUS. } Voyez *CENTURION*.

CENTENIER.

CENTENIO.

CENTENIONALIS. } Il est fait mention dans les lois romaines d'une monnaie désignée indifféremment sous ces deux noms. Goublier (*de Offi. Dom. Augst.* n^o 19) la confond avec les *fermes centénaires*, valant cent livres d'or, qu'avoit fait frapper Élagabale. Casaubon, Saumaise & plusieurs autres croient que le *centenarius* ne valait que cent aureus. Mais Jacques Godefroy pense au contraire que le *nummus centenionalis* étoit l'extrême appui des *fermes centénaires*, c'est-à-dire, que c'étoit la plus petite monnaie, valant cent siliques. Cette dernière opinion paroît la plus vraisemblable.

CENTESIMA. On appeloit à Rome de ce nom le centième des choses vendues, que prélevait le fisc. Auguste étendit cet impôt à toute l'Italie après les guerres civiles, l'an de Rome 759 (*Tacit. Annal.* 1, 78, 2). Tibère le confia à l'intendant du trésor militaire. *Cestigula* (*Suet.* c. 20, n. 9) en déchargea l'Italie.

CENTESIMAE usque. Voyez *INTERET*.

CENTESIMARI. Mâtin voulant acquérir la réputation de prince clement, réduisit au centième le dixième des troupes que l'on pouvoit ordinairement par la voie de la déclamation.

CENTHO ; surnom de la famille *CLAUDIA*.

CENTO. L'expression générale de ce mot désignoit une étoffe, un habillement fait de plusieurs morceaux, ou un de morceaux de plusieurs couleurs. C'étoit en particulier le nom des couvertures par lesquelles couchoient les pauvres & les soldats, celui des habits des paysans, celui des vieilles étoffes dont on couvroit les maisons & les machines de guerre, pour les rendre impénétrables aux traits & aux pierres que lançoit l'ennemi, &c.

CENTONAIRES. } Il y a dans le code Théod.

CENTONARI.

doient un titre des *Centonaires* & des *Dendrophores* ; & dans les anciennes inscriptions on les joint toujours aux charpentiers, *signarii*, aux serruriers, *ferrarii*, & aux dendrophores, *dendrophori*. Ils ne faisoient qu'un corps de métier avec ces sortes d'artisans, que l'on appeloit, *Collegium Fabrorum & Centonariorum*. (*Gruter.* p. xiv, & le Code Théodésien.) Quelques écrivains ont douté de la signification de ce mot & de l'état ou de la profession des *Centonaires* ; mais il est certain que l'on appelloit chez les Romains *centours*, les pièces de cuir & d'étoffe dont on couvroit les galeries appelées *vinæ*, sous lesquelles les assiégeans faisoient leurs approches dans un siège, & les tours & autres machines dont on se servoit pour faire les atques & pour battre une place. Il est naturel qu'on ait appelé *Centonaires* ceux qui travailloient aux centours, c'est-à-dire, à ces pièces de cuir & d'étoffe, & qui les préparoient. De plus, trois sortes de gens & d'ouvriers étoient nécessaires pour les galeries & autres ouvrages dont nous parlons : 1^o. des charpentiers, *signarii*, pour préparer les bois, *signa*, dont ils étoient composés ; 2^o. des serruriers, *ferrarii*, pour ller ces bois avec des liens, des bâtes, des chevilles de fer ; 3^o. des *centonaires*, *centonarii*, pour les couvrir de *centours* ou de pièces de cuir & d'étoiles mouillées, afin d'empêcher les ennemis de voir ce qui se passoit dedans, & d'y mettre le feu. Il n'est donc point étonnant que l'on joigne tous ces ouvriers ensemble, & qu'ils ne fissent qu'un même corps, puisqu'ils travailloient de concert à différentes parties des mêmes ouvrages.

CENTUMALUS ; surnom de la famille *FABIA*.

CENTUM-PONDUM ; ancien poids des Romains, qui valoit en poids de France 68 livres $\frac{1}{2}$. Il valoit en poids anciens 100 mines italiennes, pondo, livres,

Ou 1200 onces,

Ou 3600 duelles,

Ou 4800 scilques,

Ou 7200 sextules,

On 8400 deniers de Papyrius,
Ou 9600 deniers de Néron.

CENTUMVIRS.

CENTUMVIRAT. } Le tribunal appelé cen-

sumvirat, fut établi à Rome environ l'an 513 de la fondation. Fellen nous a conservé les détails de la création. Le préteur de la ville, appelé *Prætor Urbanus*, ne pouvant suffire à juger tous les procès du peuple, on créa l'an 510 de Rome un préteur des étrangers, appelé *Prætor Peregrinus*, qui jugeoit les causes des étrangers seulement, pendant que celles des Romains ressortissoient toujours du préteur de la ville. Trois ans après la création de cette seconde magistrature, les deux préteurs ne suffisoient déjà plus; ce fut alors que l'on forma le *centumvirat*. Pour le composer, on choisit trois citoyens dans chacune des 35 tribus, ce qui fit le nombre impair de 105, & sous Vespasien ils connoissent des affaires criminelles comme des civiles.

Les *centumvirs* ne siégeoient pas sur des chaises curules, mais sur des bancs, *subsellia*, au dessous des préteurs. Tant que la république subsista, ils ne connoissent que des causes de peu d'importance; mais les empereurs étendirent leur ressort, & sous Vespasien ils connoissent des affaires criminelles comme des civiles.

CENTURIE. Lorsque le peuple romain s'assembloit pour créer des magistrats, ou pour établir des loix, ou pour délibérer des affaires qui concernoient la république, il étoit divisé par *centuries*. Cela se faisoit dans le champ de Mars, & ces assemblées s'appeloient *comitia centuriata*. C'étoit l'assemblée de tout le peuple. Les cohortes romaines étoient distribuées par *décuries* & par *centuries*. Le *décursion* commandoit la *décurie*; le *centurion* la *centurie*: chaque cohorte étoit composée de six *centuries*, & une légion de soixante *centuries*. Voyez pour les détails des *centuries* de Rome, Monnois des Romains sous Servius.

CENTURIE; mesure gromatique des anciens Romains. Elle valoit 107 arpens & $\frac{1}{4}$ de France.

Elle valoit en mesure des Romains,

100 hétérides,

Ou 200 jugeres,

Ou 400 carrés,

Ou 2400 onces de terre,

Ou 9600 siciliques de terre.

CENTURION, CENTENIER, *Centurio* & *Centenarius*; officier romain qui commandoit à cent fantassins, ou plutôt à cent dix, en y comprenant les *decurs*. Les tribuns connoissent le commandement de chaque manipule à deux *centurions* (*Polyb. vi, 22*), qui se remplaçoient l'un l'autre en cas d'absence ou de mort. Végece (*II, 8*) compte 55 *centurions* par légion; mais Denis d'Halycarnasse porte (*ix, p. 567*) ce nombre à soixante. Anlo-Gelle est plus expressif encore sur cet objet que Denis. Il y a, dit-il, dans chaque légion soixante *centurions*, trente manipules, dix cohortes.

Les *Centurions* portoiert sur leurs casques des marques distinctives. Végece (*II, 13*) dit que c'étoient des lettres. Spon croyoit que c'étoit la marque 7, qui désigne un *Centurion* dans l'épigraphie suivante, avec le nombre *cos. i.* ou *II. cos. III.* de la cohorte qu'il commandoit:

DIIS MAN
QUARTUS. JUNIUS. QUAR. F. PAL
HESPERINUS
7. COS. VI. VIGILUM.

Les officiers, & par conséquent les *Centurions*, qui sont sculptés sur la colonne Trajane, portent sur leurs casques des cimiers plus ou moins ornés; les casques des soldats ne sont surmontés que d'un simple bouton.

Le caractère distinctif le plus apparent des *Centurions*, étoit une canne appelée *vitis*, vigne, parce qu'elle étoit de cette plante. On en voit plusieurs dans les mains des *Centurions*, qui sont sculptés avec des épigraphes, sur les tombeaux, publiés par Boissard & Muratori. Ils frapoiert avec cette canne les soldats qui travailloient négligemment, on qu'ils avoient commis des fautes légères contre la discipline.

Les *Centurions* posoiert les sentinelles, & faisoient les rondes. Ils distribuoient aux soldats les récompenses, & leur indiquoiert les positions. Leur paye étoit double de celle des soldats; elle étoit de quatre oboles; 13 font un tiers, selon M. Paulton) au temps de Polybe (*vi, 37*). Ils se plaçoient dans l'ordre de bataille, à la tête de leurs *centuries*.

On choisit pendant long-temps, pour *Centurions*, les soldats qui avoient montré le plus d'intelligence, de courage, de sagesse; & c'étoit un objet d'émulation pour la milice Romaine. Mais Végece, qui écrivoit sous Valentinien le jeune, se plaint de ce que les empereurs & les généraux nommoient des *Centurions* qui n'avoient souvent pas servi dans les armées (*II, 3*) & il attribue à cette cause le degré de relâchement où étoit tombée la légion, *legionum robur infirmum, cum promissa virtutis occuparet ambitio, & per gratiam promoverentur milites, qui promoveri consueverant per virtutem*.

Le *Centurion* de la première cohorte de chaque légion ou de celle des *primipiles*, étoit *primipile* lui-même, & s'appeloit le *premier Centurion*. Il commandoit les quatre premières *centuries*, & étoit chargé en particulier, de veiller à la conservation de l'Aigle légionnaire (*Végece, II, 8*).

CENTURIO RERUM NITENTUM. On trouve sous les Constantinien un officier de ce nom à Rome. Il étoit préposé à la garde des monumens de cette ville, & il faisoit parcourir les rues à des soldats pendant la nuit, afin qu'ils empêchassent de mutiler les statues. (*Valérius notis ad Ammian. l. 16, c. 6. G.*)

CENTURIPÆ, en Sicile. **SENTOPINON**.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

C. en bronze.

O. en argent.

O. en or.

Leurs types ordinaires sont :

Un lion courant.

Un foudre ailé.

Une charue.

Une lyre.

Un trépied.

Une massue.

CENTUSIS,

CENTUSIS,

Elle valut depuis la fondation de Rome jus-

qu'à l'an 485, 500 livres, monnaie actuelle de France.

Ce ne fut jamais qu'une monnaie de compte, & non une monnaie réelle; elle représentait cent livres de cuivre.

CÆTUS; Titan, qui, selon Hésiode, étoit père de Latone.

CÆON. Athénée dit, d'après Aristote, qu'Hysgnide le Phrygien avoit inventé des chansons appelées *Cœon* & *Belys*.

CEOS, Ile. **KE** & **KEQN**.

Les médailles autonomes de cette île sont :

RR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Leur type ordinaire est un cheval à mi-corps.

CEOS. Voyez **ZIA**.

CEP. Voyez **CEA**.

CÉPHALE & **PROCRATIS**. *Céphale*, fils de Déjonée, roi de Phocide, épousa Procris, sœur d'Orithée, & fille d'Érechthée, roi d'Athènes. Unis l'un à l'autre par l'amour le plus tendre, ils avoient les mêmes inclinations, le même penchant : ils vivoient contents & heureux, lorsque la jalousie troubla la douceur de leur vie. Un jour que *Céphale* chassoit sur le mont Hymète, l'Aurore l'aperçut, & éprise de sa beauté, l'enleva; mais *Céphale*, insensible aux charmes de son amante, & à tous ses discours, conserva son cœur à sa chère épouse. Aurore, lassée de sa constance, le renvoie à Procris, en lui disant qu'il se repentiroit un jour de l'avoir tant aimée. Ces mots, que le dépit seul avoit fait prononcer à l'Aurore, donnerent du soupçon à *Céphale*; il craignit l'effet de l'absence sur le cœur d'une jeune beauté, & forma la résolution de tenter lui-même la fidélité de son épouse; l'Aurore, en changeant tous les traits de son visage, favorise son entreprise; il rentre dans son palais, sans être connu de personne; il trouve Procris désolée de son absence; il ne s'en tient pas là, il poursuit son dessein; & lorsqu'à force de soins & de promesses éblouissantes, il est parvenu à se faire écouter, il écoute l'époux dans l'amant. Procris, honteuse de sa foiblesse, s'enfuit dans les bois, & se met à la suite de Diane, en déte-

nant tous les hommes. Son absence ralume bientôt l'amour dans le cœur de *Céphale*; il s'accuse d'imprudence, & justifie son épouse: il va la consoler, & l'engage à revenir avec lui: les voilà réunis, & la réconciliation est parfaite. Mais Procris à son tour prend de la jalousie, & trouve la mort en voulant s'éclaircir.

Elle avoit fait présent à *Céphale* d'un excellent chien de chasse que Diane lui avoit donné, (Voyez **LÉTARE**,) & d'un javaloir, dont la vertu étoit de frapper toujours au but, & de revenir tout sanglant à son maître. *Céphale* aimoit passionnément la chasse: aussitôt que le jour paroïsoit, il alloit dans les forêts voisines, sans autres armes que son seul javaloir; & lorsqu'à force de tuer du gibier, il se trouvoit fatigué, il alloit se reposer, & se rafraîchir à l'ombre des arbres. Alors il appelloit *Aura*, c'est-à-dire, le Zéphyre à son secours, & l'appelloit des mêmes noms qu'il auroit pu donner à quelques nymphes. *Viens soulager mon ardeur*, disoit-il, *la douceur de ton haleine me charme, me ramène, & fait toute ma joie; c'est toi qui soutiens mes forces abattues. Viens, donc AURA viens donc à mon secours*. Ce nom souvent répété, fut pris pour celui d'une nymphe: quelqu'un en instruisit Procris, qui crut son mari infidèle: elle voulut s'en éclaircir par elle-même: le lendemain elle alla se cacher dans un buisson voisin du lieu où *Céphale* venoit se reposer: elle l'entendit répéter ses douceurs au Zéphyre; l'infidélité ne parut plus douteuse à Procris; elle ne peut se contenir, & pousse quelques soupirs, qui furent entendus de *Céphale*. Il tourne la tête, & voyant remuer les branches qui étoient auprès de lui, il croit y apercevoir une bête fauve, & lui lance son dard; mais il reconnoît la voix de Procris au cri qu'elle jete; il accourt, & aux paroles qu'elle prononce, il devine son erreur; à peine a-t-il le temps de la désabuser, elle expire entre ses bras.

Céphale étoit bûcheur d'Ulysse. Voyez **ACÉTUS**. Euripide dit que l'Aurore enleva aux deux *Céphale*, après la mort de Procris.

C'est ainsi qu'Ovide (*Métam.* l. 7) a raconté la fable de ces deux infortunées victimes de la jalousie. Mais Hygin dit que *Céphale* fut accusé devant l'Arcopage, pour avoir tué son épouse. D'autres écrivains assurent que Jupiter le changea en pierre.

CEPHALENIA, Ile. **KE**.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

RRRR. en bronze.

Leur type ordinaire est une tête de bœuf, ou un oiseau.

CEPHALODIUM, en Sicile. **KEΦΑΛΑ**.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

R. en bronze.

O. en argent.

RRR. en or.

Goltz seul a attribué des médailles impériales Grecques à cette ville.

M. Neumann

M. Neumann restituée à Palès, dans l'île de Céphalénie, les médailles d'argent sur lesquelles on lit ΚΕΦΑ, ΚΕΦΑΑ, avec un homme assis sur des rochers & tenant au long bâton.

CÉPHALONOMANTIE, Κεφαλονμαντία; divination par la tête d'un âne. Les anciens la pratiquoient en mettant sur des charbons allumés la tête d'un âne, en récitant quelques prières, en prononçant les noms de ceux que l'on soupçonnoit d'un crime, & en observant le moment où les mâchoires de cette tête se rapprochoient avec un léger craquement. Le nom prononcé à cet instant désignoit, dit-on, le coupable.

CÉPHÉE, fut, dit-on, un roi d'Éthiopie, père de la célèbre Andromède, & placé au rang des astres avec sa fille, son gendre & sa femme. Voyez ANDROMÈDE, CASSIOPE, PÉRSÉE, PHÉNIX.

Nous voyons, dit M. Rabaud de St. Étienne, dans la région sublimite du pôle, un roi, une reine, une princesse & un guerrier, leur gendre funér, dont les armes & le maintien annoncent la plus grande bravoure: ceci rappelle ce que M. Bailli a rapporté des Chinois, qu'ils ont placé au pôle l'Empereur, l'Impératrice & l'Émirat présumé de la couronne (Hist. de l'Astron. ancienne, p. 102).

La reine est assise sur un trône; le roi debout met le pied sur l'axe du monde, la main tient un sceptre. Et pour le dire en passant, ils étoient peints avec le visage noir. Bayer, qui s'est attaché à rendre les constellations aussi semblables qu'il lui étoit possible à la peinture antique, n'a pas oublié cette circonstance. Une ancienne tradition apprenoit que *Céphée*, ce roi du pôle, étoit Éthiopien; (*Ethiopus populus*, *Cephaeus conspicit arvis*. OVID. METAM. L. IV. Germanicus César dit la même chose); & il y a plusieurs raisons de croire que c'est de l'Éthiopie que les sciences sont parvenues en Égypte.

CÉPHISE; fleuve dans le voisinage d'Argos, père de Narcisse. Voyez INACHUS.

CÉPION; air de flûte des Grecs.

CÉRÉTANIA, en Crète. ΚΕΡΑΙΤΑΝ.

Huoter possédait une médaille autonome d'argent avec la légende ci-dessus, que M. Combe attribue à *Cerastania*.

CÉRAMBE, vieux habitant du mont Othrys, en Thessalie, s'étant retiré sur le Parnasse, pour éviter l'inondation du déluge de Deucalion, y fut changé en oiseau par les Nymphes de cette montagne; ou, selon d'autres, en cette espèce d'escarbot qui a des cornes, appelé en grec *κίρκαρος*. Il paroît que le nom de l'escarbot a fait imaginer la métamorphose.

CÉRASICIES; fêles mieux nommées **CÉRASICIQUES**. Voyez le mot suivant.

CÉRMIQUE. C'est un nom grec, qui vient de *κεραμειν*, *tuile*, ou de *κεραμειν*, *lieu où l'on fait de la tuile*, *tuilerie*, *lieu bâti de tuile*, c'est-à-dire, comme nous parlons en français, *bâti de brique*. Plusieurs endroits ont porté ce nom. Hétychius & Suidas disent qu'il y avoit deux *cérmi-*

Antiquités. Tome I.

ques à Athènes, l'un dans la ville & l'autre hors de la ville. Le *cérmiq*ue de la ville étoit un lieu où l'on faisoit au frais du public, les funérailles & les oraisons funèbres de ceux qui avoient été tués dans la guerre. On élevoit sur leurs tombeaux des colonnes sur lesquelles on faisoit graver l'endroit où ils avoient été tués, & leur épitaphe. Le *cérmiq*ue du faux-bourg étoit un lieu où les femmes débauchées s'assembloient. Le *cérmiq*ue de la ville formoit l'un des plus beaux quartiers de la ville d'Athènes. (Spon en parle dans son *voyage de Grèce*, p. 11, p. 181 & 193; voyez aussi Meursius *Athen. Ant.*). Le scholiaste d'Aristophane dit qu'on y célébroit des jeux, qui s'appeloient *οἱ τοῦ λαμπάδου ἀγῶνες*, le combat du flambeau, parce que ceux qui couroient, portoient un flambeau. Les enfans donnoient des coups du plat de la main à ceux des coureurs qui restoient en arrière, & cela s'appeloit des coups *cérmiq*ues. (Voyez ce scholiaste, sur la fin du IV^e acte de la comédie des *grenouilles*, sur l'acte I. de celle des *oiseaux*, & sur celle des *chevaliers*; acte II, scène 3^e. *Pausan.* Liv. 1.)

On célébroit trois fois l'année des jeux dans le *cérmiq*ue, en l'honneur de Vulcain & de Prométhée. C'étoit peut-être dans ceux de Prométhée que l'on couroit avec des flambeaux, à l'usage du flambeau que la fable disoit qu'il avoit allumé au char du soleil, pour soulever le corps de l'homme qu'il avoit formé.

Pluie (*Liv.* xxxv, ch. 12) dit que ce lieu fut nommé *cérmiq*ue, parce que Chalcéonides, ouvrier fameux en ouvrages & statues de terre cuite, avoit son atelier dans cet endroit. Mais Pausanias (*Liv.* I) assure que ce nom lui vint du héros Céramus, que l'on disoit être fils de Bacchus & d'Ariadne.

La porte d'Athènes, qui étoit voisine de l'un des *cérmiq*ues, s'appeloit porte *cérmiq*ue.

CÉRARIÆ. } On ignore la signification propre

CÉRERIE. } de ces mots. Gruter a publié cette inscription: M. D. M. CERARIÆ, c'est-à-dire, *magna Deum mater ceraria*. Muratori (33, 8) a publié cette autre AUGUSTÆ BONÆ DEÆ CERARIÆ.

CÉRARIUM; impôt que les magistrats Romains levoient sur les provinces de l'empire, pour fournir de céréales leur maison. Cicéron en fait mention dans la troisième *Verrine* (78): *cerarium vero quid? Quomodo hoc nomen ad rationes magistratus, quomodo ad pecuniam publicam allatum est?*

CÉRASTES; peuples de l'île de Cypre, qui avoient chez eux un autel dédié à Jupiter l'hôte italique, qui étoit toujours teint du sang des étrangers. Vénus, offensée de cette inhumanité, le changea en taureau. C'est pour nous marquer les mœurs féroces de ces peuples. D'ailleurs, comme le mot *κίρκα* signifie corne, on dit qu'ils portoient des cornes. L'île même de Cypre a porté le surnom de *céraste*, ou *cornue*, parce qu'elle est environnée de promontoires qui

X x x x

s'élevait dans la mer, & feroit voir de loin des pointes de rochers comme des cornes.

CERASUS, dans le Pout. **KEPAOCOTIION**. Cette ville a fait frapper des médailles impériales grecques, en l'honneur de Marc-Aurèle.

CERATIUM, moule. Voyez **KERATION**.

CERAUNOSCOPION, *χαρυνισκωσις* machine de théâtre des anciens. C'étoit une espèce de grotte, ou de tour portative, d'où Jupiter lançoit la foudre, dans les pièces telles que l'*Ajax*, fils d'Oïlée. Voyez **BRONTÉE**.

CERBERE.

On fera peut-être étonné de trouver *Cerberus* au rang des divinités infernales; car on ne connoît aucun temple, aucun autel élevé à ce redoutable monstre. Mais un passage de Denis Périégète, relatif à la religion des Étrusques, nous a engagé à lui donner place dans la mythologie Grecque (*Perieg. v. 2, 48*). Il dit d'après Scymnon de Chio, qu'on voyoit dans la Campanie, auprès de l'Achéron, un oracle de *Cerberus*. L'endroit où on le consultoit étoit souterrain. Si le pouvoir de rendre des oracles n'étoit pas toujours un privilège exclusif des divinités, il n'étoit au moins attribué qu'à des hommes déifiés, ou à des êtres que la crainte ou la reconnaissance égalait aux dieux.

Le respect pour *Cerberus* étoit passé des Égyptiens aux Étrusques & aux Campaniens: nous savons en effet que les premiers rendoient un culte religieux aux chiens en général, emblème grésilleux des chiens du ciel étoilé. Ils leur avoient consacré un nom & un attribut de la divinité, Anubis. Les chiens étoient déposés en Égypte à la garde des temples & à celle des lieux qui renfermoient les momies. Cette dernière fonction ne pouvoit manquer de faire rejaillir sur eux une partie du respect que ce peuple avoit pour les cadavres de ses parents. Diodore, cité par Ensebe, (*Préparation. Evangelic. esp. 8.*) raconte que le corps d'Apis mort, étoit remis par Mercure au bout d'un certain espace de chemin, à un Égyptien caché à moitié sous un masque de *Cerberus*. Aussi voit-on souvent ce dernier, placé aux pieds de Sérapis-Pluton, partager les hommages avec cette divinité.

Les Étrusques eurent de bonne heure des relations avec les Pélasges, dépositaires, comme les autres Grecs, d'une partie des dogmes Égyptiens, mais très-altérés. Ils les saisirent avec empressement. De toutes les connoissances qu'ils leur furent alors apportées, la croyance des enfers fut reçue avec le plus d'avidité; car ayant trouvé dans la Campanie un site pareil à celui qu'offroit l'Épire sur les bords du triste Achéron, ils donneront à cet endroit & aux environs, les mêmes noms que portoient chez les Grecs, ces redoutables lieux. On vit donc paroître dans l'Hellénisme un nouvel Achéron & un nouvel Avernus. L'Oracle de *Cerberus*, placé dans le voisinage, nous donne à entendre qu'un semblable oracle se

trouvoit sans doute dans l'Épire, ou dans la Thessalie, auprès de l'autre Achéron. Fondés par les Étrusques, les Romains reçurent d'eux ces notions théologiques avec les arts & les sciences. Une épitaphe latine trouvée à Camertum (*Kippingius antiqu. rom. lib. 4, cap. 6, pag. 771.*) dans l'Ombrie, en fait foi. *INFERNO. PLUTONI. CHAAR. UKONI. PROSEPINAT. TAICITITI. QUE. CERBERO. MUNUS. MECUM. FERUNT.....* &c.

Nous trouvons dans Gori, une forte preuve de la vénération des Étrusques pour *Cerberus*, & du pouvoir qu'ils lui attribuoient. On voit en effet son image gravée sur plusieurs scarabées qui ont été travaillés par des artistes de cette nation. Les trous dont ils ont été percés annoncent qu'on les portoit en amulette sur les bras ou sur la poitrine: ils partageoient donc la confiance & la vénération avec le phallus de Priape & les attributs des autres dieux. Les Grecs pensoient de même. Nous voyons dans Œdipe à Colone, le chœur adresser des vœux & des prières au redoutable chien pour le rendre favorable au fils de Laïus qui venoit de descendre aux enfers. Il lui prodigue les épi-thètes les plus honorables, telles que celles d'invincible, d'ennemi du soleil, &c. afin qu'il accueille avec bonté ce prince malheureux. Ce chœur, dans l'ardeur de ses vœux, change même les dogmes de la mythologie en le disant fils de la Terre & du Tartare, contre l'opinion commune. Voilà les titres sur lesquels nous fondons la divinité de ce chien fabuleux.

Nous prouverons plus aisément la généalogie que l'histoire de son culte. Hésiode (*Theogon. v. 310*) lui donne pour parents Typhon & Echidna. Quintus de Smyrne (*Paralip. lib. 6, v. 260*) ajoute que le Grant ayant trouvé Echidna dans un antre placé aux portes de l'enfer, & près du séjour de la nuit, lui fit violence. Le premier fruit de leurs amours fut Orthon, chien de Géryon, que ses deux têtes (*Pierres de Stoch. pag. 283*) font distinguer aisément du chien des enfers. *Cerberus* vint ensuite, & ne s'éloigna jamais de son plein gré, des bords ténébreux qu'il avoient vu naître. Homère, qui selon la remarque de Pausanias (*Laconica, pag. 212*) a donné le premier au chien enlevé par Hercule le nom de chien de Pluton, ne lui en a point affecté d'autre, & s'est tenu sur sa forme & son emploi. Les vers du prétendu Orphée gardent le même silence; mais un certain très instruit de la théologie Égyptienne, Macrobe (*Saturn. lib. cap. 20*) a suppléé à leur défaut. *Cerberus*, toujours placé aux pieds de Sérapis a, selon lui, trois têtes, l'une de chien & l'autre de loup, séparées par celles d'un lion qui est d'une proportion plus forte que les deux autres. Elles sont portées par un corps de chien qui est enveloppé, ainsi que les têtes, par les replis d'un long serpent. On ne connoît qu'un seul monument sur lequel *Cerberus* soit ainsi représenté;

Il est exposé dans le cabinet d'antiques de Salute Gênevieve. Cette conformité parfaite avec la description de Macrobe, lui donne un grand prix.

Les poètes Grecs & Romains ont à l'envi altéré la forme de ce monstre infernal ; ils ne se sont accordés que sur un seul point ; son corps, qu'ils ont tous décrit comme appartenant à l'espèce des chiens ; sa tête a fourni mille variations. Hésiode (*Théog.* v. 316) lui en donne cinquante ; Aristophane, (*Reus.* v. 471) suivi par Horace, (*Horat.* lib. 2, ed. 13 ; lib. 2, ed. 19) double ce nombre ; & Sophocle les réduit à trois. Cette dernière opinion est celle de Pausanias, de Virgile, d'Ovide, de Tibulle, de Cicéron (*Cicér.* 1, *Tuscul.* 10), &c. d'Horace lui-même, dans un autre de ses poèmes. Plusieurs monuments antiques représentent Cerbère avec trois têtes de chien dans un des travaux d'Hercule. On le voit sur une belle agate gravée par Dioscoride, décrite par Beger, placée de nouveau parmi les pierres du baron de Stofch ; sur une autre pierre de Leonardo Agostini, (*Gemma di L. Agostini.* No. 5) ; sur un camée du même auteur, où Cerbère est assis tranquillement au pied d'un arbre devant Orphée, & sur un jaspe rouge de la galerie de Florence, (*Mus. Florent.* tom. 2, tab. 72) où il accompagne Sérapius-Pluton. Pellerin (*Suppl.* 3, pl. 3. N°. 4) a décrit un médaillon d'Héraclée du Pont, sur lequel est placé Hercule traînant le monstre à trois têtes de chien.

Paul-Lucas mérite d'être séparé du nombre des auteurs qui ont donné des descriptions du chien Cerbère. Il parle d'un Cerbère d'albâtre de cinq pouces de hauteur avec la base, rapporté par Montfaucon. On voit de face une tête d'homme qu'accompagnent de chaque côté une tête de loup & une tête de chien, entortillées de deux serpents. La tête d'homme paroît si extraordinaire, si peu conforme aux traditions Égyptiennes & Grecques, qu'elle peut faire reléguer ce monument au rang des fables dont le débit passoit autrefois pour un privilège de voyageurs. On peut au moins regarder cet écart comme une bizarrerie du sculpteur, ainsi que les trois corps donnés à Cerbère par (*Hercules furens*, 24) Euripide, font une licence poétique.

On est d'accord sur la force de sa voix ; il en faisoit retentir jour & nuit les voûtes du Tarnax. (*Tibul.* lib. 3, *Eleg.* 4 ; *Æneid.* lib. 6.) Llé avec des chaînes de serpent, couché dans un autre obscur sur des os à demi rongés, il ouvre sans cesse les goulées appelées par Martial *ora prodigiosa* ; il effraye & repousse les ombres qui voudroient sortir des enfers. (*Quint.* *Smern.* *Patalip.* lib. 6, v. 264.) Il les dévore même si elles s'obstinent à franchir ces barrières éternelles. C'est ainsi que le peint Hésiode (*Théog.* 768.) Mais autant il est redoutable aux ombres rebelles, autant il est doux & caressant pour ceux qui veulent pénétrer dans les sombres demeures. Car il les flatte des oreilles & de la queue, & nous le

voyons dans Horace lécher le pied du fils de Sémélé.

Ce monstre ainsi représenté, n'a pas paru assez effrayant à certains poètes, ils ont encore couvert son corps de serpents au lieu de poils. (*Æneid.* lib. 6.) Tibulle parle dans ses élégies de leurs horribles sifflements, & leur associe le serpent qui termine la queue de Cerbère. Ces reptiles, qui couvrent la peau du chien compagnon fidèle de Sérapius, écroulent dans Juvénal les vœux qu'on adresse à cette divinité, & annoncent le succès qu'ils auront.

» Et movisse caput visa est argentea serpens
» Illius lacrymis ».

On croyoit en effet qu'il se laissoit quelquefois fléchir. Aussi plaçoit-on auprès des morts un gâteau de miel, avec l'obole de Caron, (*Suidas* *Makrirtus.*) & la couronne destinée à ceux qui avoient parcouru la carrière de la vie. On espéroit apaiser avec ce présent le redoutable chien, & le rendre favorable à leurs ombres. Virgile a poisé dans cette tradition grecque l'idée du gâteau de la Sybille.

Il est rare d'apercevoir cette crinière venimeuse sur les pierres gravées représentant Hercule enchaînant Cerbère, quoique ce travail du héros de Tyrinthe ait souvent exercé les plus habiles artistes. Il a été chanté aussi par tous les poètes de l'antiquité. En voici l'abrégé : Eurythée ayant dévoué à la mort le fils d'Alcmane, & voyant avec indignation qu'il échappoit à tous les dangers par sa valeur & par la protection de Pallas, lui ordonna d'enlever Cerbère & de l'arracher des enfers. Hercule obéit (*Diod. Sicul.* lib. 4 ; *Pausanias* *Laconic.* *Odys.* 1, *Ilad.* *Georgic.* lib. 4, v. 467 ; *Strabon.* lib. 8 ; *Suidas* *minimus.*) Il parcourut les bords de la mer Adriatique, pénétra par l'Épire dans le Péloponèse, & vint dans la Laconie au promontoire de Ténare. Il y termina sa course, parce que Mercure lui indiqua une caverne près du temple de Neptune dans Ténare, & le conduisit par cette ouverture sur les bords du Styx. Sans doute que le caducée du conducteur des âmes adoucit le chien terrible, & produisit le même effet qu'avoient produit autrefois les sons de la lyre d'Orphée ; car Hercule prit place sans difficulté dans la barque de Caron, & parvint jusqu'au palais de Pluton. Cependant Montfaucon (*tom. 2, p. 217*) dit qu'un certain Ménétius, bouvier de l'enfer, voulut s'opposer à son passage ; mais il embrassa ce téméraire, & le serra tellement, qu'il l'étouffa en lui brisant les os.

Proserpine fut touchée du sort d'un héros auquel elle étoit attachée par les liens du sang, ayant reçu tous deux le jour du souverain des dieux. Elle lui accorde d'abord la grâce de ses deux amis, Thésée & Pirithoüs, malgré l'offense grave qu'ils lui avoient faite. Elle remit ensuite, selon Plutarque, (*Parall.* *Nicia* & *M. Craffis.*) Cerbère entre ses mains ; mais cet écrivain est seul de son

avis. Tous les Mythologues conviennent qu'il combattit long-temps ce monstre, & ne l'emmena qu'après l'avoir lié avec des chaînes de diamant. Ovide a chanté cette lutte terrible (*Métam.* l. 7). Il peint vivement les efforts de *Cerberus*, la douleur qu'il éprouva en voyant la lumière, & les hurlements affreux dont il se retentit les airs par trois fois. Quinthus de Smyrne l'a placé sur le bouclier d'Eurypile (*Paralip.* lib. 2, 260). On y voit les coups vigoureux que lui porte ce héros, & les traces de sa victoire sur les bords fangeux du Styx, au travers duquel il entraînait sa proie.

Le monstre captif exhala sa douleur en de longs gémissements, une écume noire & livide découla de ses gencives ensanglantées. Cette ligne horrible se dessécha en tombant sur les roches : on en vit naître sur le champ le redoutable Aconit, (*Dyon. perieg.* v. 788; *Nicand. Alexiphar. Plin.* lib. 6, cap. 5; *Mela*) cette plante dont le suc est un poison présent & sans remède. Ce fut auprès d'Héracée du Pont que le vainqueur de *Cerberus* sortit des enfers; le médaillon de cette ville cité plus haut en fait foi. C'étoit d'ailleurs une tradition constante dans toute la Grèce, quoique Pausanias la rejette formellement. Elle fit naître sans doute la réputation des magiciens de Thessalie, contrée voisine du Pont. Médée y préparait ses poisons, toutes les femmes de ces régions commandoient aux autres, aux éléments, & elles passaient pour les plus puissantes, dirai-je, magiciennes ou empoisonneuses de l'univers. La force du venin de cette redoutable écume a fait croire aux romains que *Cerberus* rongait ses chaînes dans les temps de peste, & parcourait les contrées infectées. Sénèque le dit expressément dans son *Œdipe* :

„*Quin teneri vincula ferri*
„*Rapissæ canem fama, & nostris*
„*Errasse locis* „

Quoique *Cerberus* eût des forces proportionnées à la grandeur de ses membres, il ne pouvoit manquer d'être vaincu par le fils d'Alcmène. Trois dieux puissants favorisoient le héros, Protectine, selon Plutarque, Mercure, qui, dans les peintures du tombeau des Nalons, le ramène à la lumière, & Pallas. Cette dernière déesse nous fait connoître dans l'*Illiade* (l. 8.) la protection ouverte qu'elle lui avoit accordée. Se plaignant à Jupiter des malheurs des Grecs, elle lui reproche d'avoir laissé autrefois exposer son fils Hercule aux plus grands dangers, & elle l'affirme qu'elle ne l'auroit pas laissé sortir du Tartare si elle eût prévu les secours que devoient recevoir de lui les Troyens ses ennemis.

Sans parler des pierres gravées déjà citées, on voit encore à Narbonne un marbre décrit par du Choul, sur lequel Hercule traîne à sa suite le redoutable chien. (*Pierres de Stofch*, pag. 282,

Métam. lib. 10.) On peut heureusement l'y regarder sans craindre le triste sort de cet inconnu dont parle Ovide qui se recontra par hazard sur le chemin d'Héracée à Trézène, au moment où le héros passoit avec sa proie. La vue du monstre à trois têtes, & des efforts vigoureux qu'il faisoit pour recouvrer sa liberté, le remplit de frayeur. Sa peur fut si grande qu'il en perdit le mouvement & la vie. Non pavor ante reliquit, *quantum prior, saxo per corpus aborto*. Cette métamorphose est exprimée dans la peinture XVI du tombeau des Nalons, dessiné par Bartoli, & expliqué par Bellori. A l'entrée de la caverne d'où sort Hercule, conduit par Mercure, & traînant *Cerberus*, on voit un homme assis sur une roche, élevant la main gauche pour exprimer son étonnement. Bellori (*Thef. ant. rom. Gravii. Tem.* 12, p. 1055) n'en a pas parlé dans son explication, & nous devons réparer son silence. On ne peut méconnoître ici l'infortuné qui fut changé en pierre à la vue du monstrueux chien. Sifippe condamné à rouler un rocher, & que le fils d'Alcmène essaya de délivrer avec Thésée & Pirithoüs, est étendu sous les pieds de Pluton, sur un jaspe de Stofch (pag. 282.) On le reconnoît au bonnet Phrygien & à la présence d'Hercule qui entraîne *Cerberus* à la vue de Pluton.

Eurithée connoissoit trop bien le couage & les forces d'Hercule pour essaiier *Cerberus*, si le héros pouvoit l'amener en sa présence. Il se contenta de le voir, s'assura de l'obéissance du fils de Jupiter, & renvoya essaiier aux enfers ce redoutable monstre. C'est la seule occasion où il aie vu le jour, & c'est-là tout ce que la mythologie a conservé de son histoire.

L'explication que l'on a donnée de ce chien fabuleux sera plus longue à rapporter, parce que son existence a fait naître un grand nombre d'opinions. Les étymologistes (*Voss, comment. in civit. Dei*, lib. 13, cap. 52. *Servius, comment. in Plin.* lib. 27, chap. 22.) l'ont pris pour la terre qui consume les cadavres, en faisant venir son nom du mot *κέρσις*, carnivore. Cette terre est, selon Noël le Comte, ainsi que toutes les choses fabuleuses, le produit de la chaleur & de l'humidité figurées par Typhon & Echidna. D'autres lui ont cherché dans l'histoire naturelle une origine aussi peu vraisemblable. Tel est le P. Hardouin, qui croit que *Cerberus* étoit une mine dont le Ténare formoit l'ouverture; ses trois têtes figuroient, selon lui, les trois métaux employés à la fabrique des monnoies, l'or, l'argent & le cuivre, produit de cette mine. Il appelle l'*Odyssée* à l'appui de sa ridicule conjecture. Porphyre a pris le chien fabuleux, pour une puissance maléfique qui faisoit sentir ses funestes influences dans l'eau, l'air & la terre. Et dans un autre endroit il en a fait l'emblème de la marche du soleil, le lever, le midi & le coucher de cet astre, prototype de toutes les anciennes divinités.

Fulgence-Planciade (*Contes, Virgil. Triculi.*)

n'a pas été plus heureux en disant d'abord, après Pétroue, que *Cerberus* avait été un avocat fameux par sa caudité, par la véralité de sa plume, & par les calomnies qu'il répandait à grands flots sur ses adversaires. Le chien infernal reçut, selon lui, le nom de cet homme mal-faisant & devint l'emblème de ses semblables. Le gîteau de miel de la Sibylle figurait aussi, selon le même écrivain, la sagesse qui peut seule mettre un frein à ces langues perfides dont il se plaignait déjà au sixième siècle de notre ère, *sicut in advocatis nunc usque conspiciuntur*. La manie d'appliquer à la morale les anciennes fables, a fait déraisonner encore une fois ce mythologue relativement à *Cerberus* (*Mythol. lib. 5*). Il a vu dans le nombre de ces têtes les trois principales causes qui excitent les débats & les querelles parmi les hommes. Tantôt c'est une antipathie naturelle semblable à celle des lievres & des chiens, des loups & des brebis, des hommes & des serpents; tantôt c'est un refroidissement d'amour ou d'amitié; souvent enfin les débats ne prennent leur source que dans les choses purement accidentelles, telles sont les paroles ou les gestes chez les hommes, & parmi les animaux des pâturages plus abondants: voilà clairement, à son avis, le chien, le serpent & le lion.

Au lieu de l'abandonner à son imagination déréglée, Fulgence aurait été plus sage de copier Macrobe, dont l'explication, sans être vraie, est au moins plausible (*Saturn. lib. 5, cap. 20*). Le temps présent, dit cet écrivain, émit figuré par la tête d'un lion, à cause de l'activité qu'il reçoit de sa position entre les deux autres temps. Le loup exprime le temps passé, dont le souvenir est engourdi avec tant de rapidité. Quant au futur, dont l'espoir est si flateur, on ne pouvait le méconnaître dans la tête du chien caressant Sérapis-Pluton, un la divinité qui peut seule nous accorder l'avenir.

On a cru trouver plus aisément dans l'histoire l'origine de *Cerberus*; mais le nombre & la variété de ces explications en décelent la frivolité. Pausanias rapporte à ce sujet le récit d'Hécatee de Milet. Celui-ci raconte que la caverne du Ténare (*Laconica. pag. 212*) avait été habitée autrefois par un affreux serpent. La nuit promptement qu'il suivait les blessures, lui fit donner le nom générique de chien de l'enfer, dont se sert Homère, sans le désigner plus particulièrement. Les auteurs qui ont suivi le chantre de l'Iliade ont réalisé cette dénomination. *Cerberus* est devenu un chien à trois têtes & même à cinquante, selon Hésiode. Tel fut le sort de ce dragon qu'Hercule arracha de sa retraite & amena aux pieds d'Eurythée.

Paléphate cite un autre trait d'Hercule relatif au chien (*Paleph. cap. 33*) infernal. Ayant vaincu Géryon dans une ville du Pont appelée Tricaria, qui, dans l'acception grecque, veut dire à trois monticules ou à trois têtes, le fils d'Alcmène s'empara de ses nombreux troupeaux. Cer-

bère, redoutable par sa force & sa férocité, étoit gardien de ce bétail. Il suivait la proie du héros, & fit avec elle la richesse d'Eurythée. Molossus, riche Mycénien, en eut envie, & le demanda au tyran qui le refusa toujours. Vuyant la demande inutile, il eut recours à la ruse. Les bergers d'Eurythée ayant été gagnés, renfermèrent *Cerberus* dans l'ancre de Ténare avec les chiens de Molossus, qu'il rendit fécondes. Eurythée ne voyant pas son chien, commanda à Hercule de le chercher, & celui-ci, en l'arrachant de la caverne, donna lieu à la fable de sa descente aux enfers.

Cent quatre-vingt-quinze ans après la mort de Moïse, selon S. Cyrille d'Alexandrie, (*Cyrl. Alex. lib. 5, contra Julian. Vices, comment. in ev. Dei, lib. 18, cap. 13*) *Ædonus*, appelé par d'autres *Aïdon*, *Hades*, & *Orus* (tous noms de Pluton) régnoit sur les Molosses, dans l'Épire. Ce prince enleva Proserpine, & lui fit partager sa couche. Plutarque (*Plutarch. in vita Thesei*) le justifie sur ce rapt, en la lui donnant pour fille. Les charmes de cette jeune princesse enflammèrent Pirithoüs, qui résolut de l'enlever pendant la nuit à l'aide de Thésée. Il exigea d'abord de ce héros, sous la foi du serment, de le servir dans une autre entreprise périlleuse, sans lui en développer le motif. Thésée promit, & se disposa à le suivre. *Ædonus* ayant été averti de leurs projets criminels, ne prit d'autres précautions pour les arrêter, que de placer à la porte de son palais le redoutable *Cerberus*. Ce chien fidèle combattit & terrassa les ravisseurs; son maître fit mourir, selon les uns, Pirithoüs, & renferma dans une étroite prison Thésée, qui avoit ignoré le projet odieux de son ami. Selon d'autres auteurs, il les y renferma tous les deux jusqu'à ce qu'Hercule, accouru à leur secours, détrôna le Roi des Molosses, & rendit la liberté aux héros. Tel est le précis de tout ce que l'antiquité a laissé sur l'enlèvement de Proserpine par Thésée & Pirithoüs; il a servi, selon un grand nombre d'auteurs, de base à la fable du *Cerberus*.

Le récit d'opinions aussi contradictoires, a nécessairement fatigué nos lecteurs. Pour les dédomager, nous allons rapporter l'explication que M. Dupuis a donnée dans l'origine des constellations & des fables (*pag. 553, in 4°*). . . . Le chien à triple tête étoit un composé monstrueux du chien, du lion & du loup. Placé près du génie des enfers, il masquoit les traits points principaux de la sphère; le levant, n'étoit le loup aux pieds d'Esculape & de Sérapis; le couchant, où étoit le chien, & le méridien, ou le point culminant de la sphère, occupé par le lion Solitaire. . . . Les chiens, dans la théologie ancienne, étoient les symboles des équinoxes, & le loup céleste lui-même placé aux pieds du Serpenteaire, s'appelle aussi *canis solutus* (*Cassius, p. 286*). Les Sabins avoient leur Plu-

ton Soranus, qu'il n'issoient au loup dans leurs
 fables sur le *Dis parer* ou Pluton.
 Plutarque nous dit aussi (*de Iside*, pag. 369)
 que les Perses, en invoquant Pluton, versifioient
 le sang d'un loup dans un lieu où ne péné-
 troient jamais les rayons du soleil. Dans les
 fables du Nord, ou dans l'Edda, la mort, le
 serpent & le loup Fenris sont frères & enfans
 de Pharraute (*Cassus*, pag. 146.) Tous ces
 traits rapprochés nous font reconnoître aisément
 que le loup & le chien qui accompagnent soit
 Sérapis, soit Pluton, soit Esculape, ne sont
 qu'un emblème des constellations, qui, par leur
 coucher ou leur lever, déterminoient la même
 saison que le serpentaire, & formoient son cor-
 tege.

Joignons-y l'explication qu'il donne du onzième
 travail d'Hercule, ou de son triomphe sur le
 chien *Cerberus*. On observera préalablement que
 dans le système de M. Dupuis, Hercule est le
 génie solaire, & que ses douze travaux sont les
 constellations & les signes parcourus dans sa cour-
 se annuelle. L'entrée du soleil aux premiers
 degrés des gémeaux étoit fixée par le coucher
 héliaque du chien céleste, Procyon, que les
 Arabes appelaient Kelbel, & qui disparoissoit
 dans les Bots de lumière que répand l'autre du
 jour. Peu de jours après il se levait, passait au
 méridien, le couchait avec le soleil, & sem-
 bloit éteindre à son char. Il n'en fallait pas
 davantage pour chanter la victoire du génie sur
 un chien monstrueux.

Cet animal a servi souvent de matière aux allu-
 sions. Scéque (*de morte Claudii*) nous représen-
 te avec complaisance les frayeurs & la puillan-
 mie de l'imbécille Claude à la vue de *Cerberus*,
 dont la couleur sombre & lugubre contrastoit for-
 tement avec la blancheur de la cheie que cet
 empereur avoit tant aimée. Dans Aufone (*Aufo-
 nii Epigr. de Caus insculpto in sepulcro Diogenis*)
 on le voit défendre l'entrée des enfers au cyni-
 que Diogene, à cause de la jalousie qui regne or-
 dinairement entre les animaux de même espèce.
 Enfin, l'épithète d'*avertus, insomnis*, que lui don-
 ne Sophocle, a fait éclore une devise très-ingé-
 nieuse contre les Zoïles. *Cerberus* aboie, & on lit
 au dessus de lui ces mots italiens : *Perché altri
 non riposo, non riposo.* (*Theaur. Inscrip.* p. 160.)

CERBERA sert de type aux médailles de Pisau-
 rum.

GERCAPUS. Voyez HÉLIADÈS.

CERCEAU, *τρίγων, trochus*; sorte d'instrument
 que les Grecs & les Romains employoient dans
 leurs jeux & dans leurs exercices.

Je erois, dit le comte de Caylus, (*Rec.
 d'Antiq.* t. 2, pag. 202, pl. 18, n. 3), que l'exer-
 cice du cerceau étoit divisé en deux espèces, chez
 les Grecs & chez les Romains & que la premie-
 re s'appeloit *circelasia*, de deux mots grecs qui
 signifient agitation du cerceau (*Κυκλάσιον* de
κύκλος, que l'on a dit par métonymie pour *κύκλος*,

cercle, & de *δάσσειν*, agitation). Suivant le té-
 moignage d'Oribase (*Lib. Collect. m, ad Julian.*)
 celui qui devoit faire, eet exercee, prenoit un
 grand cerceau autour duquel rouloient plusieurs an-
 neaux, & dont la hauteur alloit jusqu'à l'esto-
 mac. Il l'agitoit par le moyen d'une baguette de
 fer à gauche de bois. Il ne le faisoit pas rou-
 ler sur la terre, car les anneaux inférés dans la
 circonférence ne l'auroient pas permis; mais il
 l'élevoit en l'air, & le faisoit tourner au dessus
 de sa tête en le dirigeant avec sa baguette. Voi-
 là pourquoi Oribase dit qu'on l'agitoit pas le
cerceau suivant sa hauteur, mais transversale-
 ment.

Le mouvement communiqué au cerceau, &
 tolt quelquefois très-rapide, & alors on n'enten-
 doit pas le bruit des anneaux qui rouloient dans
 la circonférence. D'autres fois on l'agitoit avec
 moins de violence, afin que le son des pe-
 tits anneaux produisit dans l'âme un plaisir qui
 procurât un agréable délassement. Cette réflexion
 d'Oribase nous apprend que le jeu du cerceau étoit
 regardé comme un exercice capable de contribuer
 à la santé du corps.

Il y en avoit une seconde espèce, dans la-
 quelle, au lieu de se servir du grand cerceau, on
 en employoit un beaucoup plus petit, & pareil à
 celui que j'ai fait graver. Il me paroît que c'est
 proprement le *trochus* des Grecs & des Romains.
Xénophon (*Conviv.* p. 876, *Édit.* de 1625) nous
 en apprend l'usage en parlant d'une danseuse qui
 prenoit à la main douze de ces cerceaux, les je-
 toit en l'air, & les recevoit en dansant au son
 d'une flûte. Il n'est point parlé dans ce passage
 des petits anneaux inférés dans la circonférence
 du *trochus*; mais il en est fait mention dans plu-
 sieurs épigrammes de Martial, & entr'autres dans
 celle-ci (xiv, 169):

*Garrulus in laeo cur annulus orbe vagatur,
 Cedat an argutus obvia trochis?*

Les deux espèces de cerceau dont je viens de
 parler, ne différoient entr'eux que par la gran-
 deur. On les distingue avec peine, quand ils sont
 simplement représentés sur les bas-reliefs. Mercu-
 rialle en a fait graver un dont Ligorius lui avoit
 envoyé le dessin, d'après un monument élevé
 en l'honneur d'un comédien. La circonférence est
 chargée de huit anneaux, à l'un desquels est at-
 tachée une sonette, & outre cela deux fiches ou éhe-
 villes, qui, fort lèbes dans leurs trous, augmen-
 toient le bruit des anneaux, & produisoient le
 même son que les baguettes qui traversoient les
 fûtes. Sur un tombeau gravé dans le recueil de
 Pietro Santi Bartoli, on voit un autre cerceau à
 peu près semblable à celui que je viens de dé-
 crire. Il a des anneaux, des chevilles, & de
 plus un oiseau qui paroît y être attaché; singu-
 larité qui ne donneroit lieu qu'à des conjectures
 bien vagues.

Les cercles de brouze, dit-il ailleurs (11, pl. 64, n. 4), pareils à celui de ce numéro, servoient à un de ces exercices que les Romains pratiquoient pour accroître la vigueur du corps. Deux mains, placées dans les plus grands intervalles distingués par des boutons, tels que la gravure les montre, faisoient effort l'une contre l'autre, & la plus forte l'emportoient. Le pere Paclaudi a détaillé cet exercice dans son histoire de *Ripa Transana*; & je renvoie le lecteur à ce bon ouvrage.

Il exille, dit M. d'Hancarville, dans la collection d'Antiques de M. Townley à Londres, un bas-relief où sont sculptés deux Silènes, de l'espèce de ceux que l'on appelloit *Faunes*, parce qu'ils étoient plus jeunes que les autres; ils sont représentés tenant un cerclé, sur lequel ils apuient les mains en foulant des raisins avec leurs pieds, & tournant par l'aire qui les contient; c'étoit une des manières de pressurer le vin chez les anciens, & l'on peut voir, avec ce monument, un de ces petits cerclés de brouze dont on se servoit à cet usage. Il est divisé par des moulures, qui laissent assez d'espace pour y placer le poignet. On trouve un assez grand nombre de ces anneaux, dont l'emploi n'a pas été connu jusqu'à présent.

Les Romains avoient emprunté des Grecs le jeu & l'exercice du *trochus*; ainsi que nous l'apprend Horace (Od. 11, 24, 57):

... Ludens doctior
Sen Graco jubeas trocho.

La forme du cerceau le faisoit appeler *rota* & *ambus*. Ce dernier nom désignoit la bande de métal qui couvre la circonférence des roues. (*Marzial*. xiv, 168):

Inducenda rota est: das nobis utile munus:
Iste trochus pueris, at mihi cantibus erit.

Winkelmann s'est expliqué sur le cerceau, avec cette sagacité & cette érudition qui lui assurent la première place parmi les antiquaires. Il a publié dans les *Monumenti Antichi*, aux numéros 295 & 296, deux belles pierres gravées, sur lesquelles on voit distinctement le jeu du *trochus* ou cerceau. La première est ainsi décrite sous le n. 295 de la V^e classe des pierres de Stofch. „Un jeune homme nu qui court en faisant rouler le cerclé appelé *trochus*. Il le touche avec un instrument crochu qu'il tient de la main gauche. Sur la seconde, qui appartenait au fleur Jacques Byres, un jeune homme posé porte le *trochus* apuie sur son épaule gauche, & il tient de la droite l'instrument qui servoit à le faire rouler. Cet instrument ressemble à une de nos raquettes qui ne seroit pas évidée. On voit dans la même collection de Stofch trois autres pierres & une pâte antique, dont les sujets font relatifs au jeu du cerceau, & qui ont même amené l'explication suivante de Winkelmann.

„Ces cinq gravures sont les seuls monuments, que je sache, qui peuvent servir à expliquer clairement ce que c'est que le jeu de *trochus*, mentionné dans les anciens auteurs: car ce que (de *Arte Gymn.* l. 11, c. 8, p. 218, feg. ed. Amst.) Mercurialis nous enseigne d'après un monument antique, ne pouvoit être apuie de son temps, par d'autres monuments où l'on vit le même sujet. Le bas-relief dont il n'a pris que le cerclé, se trouvoit sur un (*Belleri Sepulcr. Ant. Tav. XLVII*) tombeau antique de marbre placé dans une vigne sur le chemin de Rome à Tivoli, qui servoit de logement au vigneron. Le cardinal *Alexandre Albani* acheta ce tombeau, dans l'intention de le transporter en entier dans la Villa; mais ayant fait mettre la main à l'ouvrage, & voyant que la piece de marbre étoit d'une grosseur énorme, il la fit scier, & se contenta de conserver seulement le bas-relief, qu'il fit restaurer & qu'il mit en suite dans la vigne. On le voit dans les *Monumenti Antichi inediti*.

„Le *trochus* étoit un cerclé de brouze, avec lequel les jeunes gens se divertissoient.

Παιδες δὲ ἐπὶ τῷ τροχῷ
Πueri a trocho cessantes.

Enrip. Med. 7, 46.

Et non pas *a schola curuli cessantes*, comme l'a rendu *Barnès*; il étoit plus grand que M. le comte de *Caylus* ne se l'est figuré (*Recueil d'Antiq.* t. 1, pl. xxxi, n. 3) en publiant le prétendu *trochus* de son cabinet, qui n'a que sept pouces de diamètre. Le *trochus* qui est sur nos pierres, arrive jusqu'à la moitié du corps des figures, & même sur la seconde jusqu'à la poitrine. Celui de l'enfant lui va jusqu'au menton: ce qui correspond au *trochus* du bas-relief cité, qui a quatre palmes romaines de diamètre. Il y avoit au *trochus* non seulement des anneaux qui couloient autour du cerclé pour faire du bruit à mesure qu'on le faisoit rouler, ainsi qu'on en voit trois à celui de ce bas-relief; mais on y mettoit en outre un ou plusieurs grelots qui y étoient attachés, comme il y en a un *trochus* du même bas-relief, & à celui de notre première pierre. Quand on le faisoit rouler, on touchoit ces anneaux & ces grelots avec un instrument crochu, nommé *clavis*, comme dans la pierre n. 2.

Incipit O' versis clavis admodum trochi.

Propert. l. 11, Eleg. 12.

„Sur une empreinte de notre collection des *sonnets*, il y a un *trochus* mis au pied d'un terme, & une figure en pied qui tient dans la main le *clavis* crochu, avec une sonette qui pend à une petite chaîne, ou à quelque chose de semblable. Le cerclé sur une (*1. 1, tav. xv*) peinture antique d'Herculanum, n'est peut-être autre chose qu'un *trochus*.

Marfius (de *Ludis Graec.* voc. *ἐπιχρῆ*) se com-

naissant le *trochos* que par le livre de *Mercurialis*, ne trouve pas vrai-semblable l'explication qu'en donne celui-ci, & il s'en forme une fautive idée. Turnebe (*Adv. l. xxviii, c. 33. Collect. ad Martialis. l. c.*) & d'autres qui l'ont suivi, se sont figuré mal-à-propos le *trochos* comme une roue ayant des rayons, que l'on prenoit par une anse pour la faire rouler, & ils crurent qu'alors les clous faisoient du bruit par le frottement sur le pavé.

CERCEIS ; une des nymphes océanides, fille de l'Océan & de Thétis. Son nom est dérivé du mot grec qui signifie *fuséau*. Hésiode parle de cette nymphe dans la *Theogonie*, vers. 355.

CERCION. Voyez **CERCYON**.

CERCLE mythique, *κύκλος μυθικός*. Proclus (*In Phœdri Biblioth. p. 982, l. 43*) le philosophe comprenait le cours de toute la fable, ou le *cercle* mythologique, dans l'espace de temps écoulé depuis le mariage d'*Ouranos* ou du Ciel avec la Terre, jusqu'au retour d'*Ulysse* à Ithaque.

CERCO ; surnom de la famille *LUTATIA*.

CERCOPES ; peuples qui habitoient une lie voisine de la Sicile : on dit que Jupiter les changea en singes, à cause de leur méchanceté. Ils avoient eu la témérité d'insulter Jupiter lui-même. *Cercopes* est le nom que les Grecs donnoient aux singes. L'île qu'ils habitoient s'appeloit *Pithécuse*, comme si l'on disoit l'île aux singes. D'autres ont placé ces peuples proche de la Lydie, & ont dit qu'ils furent changés en pierres, pour avoir osé entreprendre de se battre contre Hercule. Voyez **HERCULE**.

CERCOPITHEQUE, *καρκιπίθηκος*, singe à queue d'*Aristote* (*Hist. Anim. l. 5*). Les Égyptiens qui vivoient dans le voisinage de Memphis, & que l'on appeloit *Babyloniens*, rendoient un culte au *Cercopitheque*, de même que ceux d'*Hermopolis* au *Cynocéphale*. Le comte de Caylus a établi la distinction entre ces deux espèces de singes. « Ce petit bronze, dit-il (*Rech. d'Antiq. t. 1, 51*), extrêmement rare & bien conservé, a un pouce & quelques lignes de hauteur. Il représente un *Cercopitheque* accroupi, & tenant de ses mains ou de ses pattes une table chargée d'hieroglyphes. Ce *Cercopitheque* est une espèce de singe, qui ne diffère du *Cynocéphale* qu'en ce que ce dernier est plus grès & plus sauvage, & que sa tête approche plus de la tête du chien. La Table l'époque présente plus d'une fois le *Cercopitheque* dans la même attitude qu'on le voit ici ; mais il n'y tient pas cette table chargée d'hieroglyphes. »

On voit dans le cabinet de *Sainte-Généviève* un *Cercopitheque* de porcelaine d'Égypte, assis d'une espèce de chaperon. Il est assis, & a deux pouces de hauteur.

CERCURE, *κερκυρς*, *Καρκυρς* ; vaisseau de charge des anciens habitants de l'Asie, à voiles & à rames. Pline (*liv. 56*) en attribue l'invention aux *Cypriotes*.

CERCYON, tyran d'*Éléusis*, fit mourir sa fille *Alopé*, & exposa l'enfant qu'elle avoit eu de

Neptune. *Thésée* lui fit la guerre ; & l'ayant tué dans un combat, il mit sur son trône son petit fils *Hippothoüs*. Voyez *ALOPÉ*, *HIPOTHOÛS*.

On voit sur une pâte antique de la collection du Baron de Storch, *Thésée* lutant avec *Cercyon*. La Villa Panfilii renferme un sarcophage antique, sur lequel est sculptée en bas-relief la fable (*Chygin 187*) de *Cercyon*, à qui l'on amène le mouricr d'*Hippothoüs*. On y trouve aussi *Alopé*, sa fille, en prison ; la jument qui avoit nourri *Hippothoüs*, & la nourrice d'*Alopé*, changée en *Naiade*, découvrent à *Hippothoüs* la naissance secrète. Beger, qui avoit publié (*Spicil. ant. p. 151*) un dessein tronqué de ce beau sarcophage, croyoit y reconnoître *Céphale* & *Procris* ; mais *Winckelmann*, (*monum. ant. n. 92*) l'a mieux expliqué par la fable de *Cercyon*.

CERDEMPORUS, **ΚΕΡΔΕΜΠΟΡΟΣ**, } commerçant, gérant dans le commerce. Ce surnom de *Mercur* étoit formé de *Κέρδω*, gain, & de *πορος*, commerçant.

CERDO. Ce mot venoit de *Κέρδω*, gain ; & il désignoit à Rome les artisans les plus vils. Il devint la dénomination propre des corroyeurs & des peausniers, qui étoient relégués au delà du *Tybre*, à cause de l'odeur fétide qu'exhalent les matières de leur commerce. Les Romains cherchant à avilir les premiers Chrétiens, qui s'occupent en partie aux arts, les appeloient *cerdones*, par dérision, comme on le voit dans ces vers de *Juvénal*, où il parle de la mort de *Domitien*, arrivée au commencement de la persécution suscitée contre les Chrétiens par cet empereur (*Sat. 4, v. 153*) :

*Sed perit, postquam cerdonibus esse simendus
Ceperat.*

CÉRÉALES, *Cerealia* ; fêtes de *Cérès*, en l'honneur de *Cérès*. Elles furent instituées par *Triptolème*, fils de *Céleus*, roi d'*Éléusis*, dans l'*Attique*, & de *Méhaline*, en reconnaissance de ce que *Cérès*, qui passa pour avoir été sa nourrice, lui avoit appris l'art de cultiver le blé, & d'en faire du pain. Ainsi ces fêtes prirent naissance dans la Grèce. Il y en avoit deux à *Athènes* ; les unes se nommoient *Éléusiniennes*, & les autres *Thesmophories*. (Voyez à ces mots ce qu'il y a de particulier à chacune). Ce qui convenoit à toutes les deux, & en général aux *Céréales*, c'est qu'on les célébroit avec beaucoup de religion & de pureté, jusque-là qu'on s'abstenoit de vin, & de tout commerce avec les femmes pendant ce temps-là. On y honoroit non seulement *Cérès*, mais encore *Iacchus* & *Liber*, c'est-à-dire, *Bacchus* : les victimes qu'on immoloit étoient des porcs, à cause du dégât qu'ils font aux biens de la terre ; & enfin il n'y paroissoit point de vin.

Les *Céréales* passèrent des Grecs aux Romains, qui

qui les célébroient pendant huit jours, depuis le douzième d'Avril jusqu'au dix-neuvième inclusivement. C'étoient les dames seules qui les célébroient, en habit blanc; les hommes, vêtus aussi de blanc, n'en étoient que les spectateurs: ils s'absteinoient aussi de vin & de tout commerce avec les femmes. Les Romains crurent devoir honorer ainsi une Divinité qui s'étoit distinguée par sa chasteté. On ne mangeoit que la soir, après le soleil couché, parce que Cérès, malgré la fatigue du voyage, n'avoit pris de nourriture que la soir, lorsqu'elle cherchoit sa fille. Il y avoit aussi, durant le jour, des combats à cheval, qui furent changés dans la suite en combats de Gladiateurs; ce qui fut regardé comme une chose de mauvaise augure pour la République. Le peuple avoit part à la fête par les largesses qu'on lui faisoit de pain, de noix, & d'autres choses semblables. Les Édiles présidoient aux *Cérésiales*, comme on la voit par cette légende d'une médaille de la famille Memmia. C. MEMMIUS C. F. QUIRINUS MEMMIUS JED. CE-REALIA PRIMUS FECIT. Il falloit au moins être nommé Édile pour présider à cette cérémonie, comme il paroît par les témoignages de Cléon, tirés d'un de ses discours contre Verrès; cependant il est arrivé une fois que le dictateur ou le général de la Cavalerie présida aux *Cérésiales*, au vertu d'un Sénatus-Consultum. Cette fête durait huit jours, & se célébroit au cirque, à commencer le lendemain du jour qu'avoient fini les jeux du cirque. Après la bataille de Cannes, la défoliation fut si grande à Rome, qu'il ne se trouva point de femmes qui pussent célébrer cette fête, parce qu'il n'y en avoit aucune qui n'eût été en deuil. La fête fut omise cette année-là; mais le sénat ordonna qu'on quiteroit le deuil pendant quelque temps, pour célébrer les autres fêtes.

On célébroit dans les *Cérésiales* la douleur de Cérès, après la perte de sa fille Proserpine.

On y promenoit en grande pompe les statues des dieux. On y portoit aussi, selon quelques écrivains, un œuf. C'étoit sans doute l'œuf orphique, symbole du monde, qui renferme, comme l'œuf, une force vitale pour la communiquer aux semences. Les jeux des *Cérésiales* se célébroient dans la Cirque, comme Ovide l'atteste (*Fast.* l. II, v. 391), & l'on y faisoit des courses & des combats à cheval. Les victimes étoient deux truies, l'une dorée, & l'autre argente, dit Festus, c'est-à-dire, couvertes l'une d'ornemens dorés, & l'autre d'ornemens argentés.

CÉRÉMONIES. La grand pontife veilloit à l'observation des *cérémonies* religieuses, & il faisoit recommencer les sacrifices ou les fêtes qui avoient été célébrés à contre-temps. Les empereurs s'étoient attribués la dignité de grand pontife, veillèrent eux-mêmes à l'observation des *cérémonies*. Nous apprenons cette particularité.

Antiquité, Tome I.

de l'inscription suivante, qui étoit autrefois dans la vigne du Cardinal de Carpi, près de Rome:

PONTIFICI. MAXIM
TRIBUNI. POTESTATIS
IMP. XVII. P. P
COS. XII. DESIGN. VIII. CENSORI
CONSERVATORI CEREORUM
PUSCARIUM

CÉRÉS étoit fille de Saturne & de Rhéa; elle apprit aux hommes l'art de cultiver la terre & de semer le blé; ce qui l'a fait regarder comme la déesse de l'agriculture. Elle inspira de l'amour à Jupiter, son frère, qui, pour la tromper, prit la figure d'un taureau, & la rendit mère de Proserpine, ou d'Hécate. Voyez *Hécate*. Pluton ayant enlevé Proserpine, Cérès chercha sa fille par mer & par terre; lorsqu'elle avoit couru pendant tout le jour, elle alumoit un flambeau pour continuer ses recherches pendant la nuit. La stérilité se faisoit sentir sur la terre, qui se trouvoit alors privée des dons précieux de Cérès, les dieux la firent chercher de tous côtés, sans qu'on en pût apprendre aucunes nouvelles, jusqu'à ce que Pan, en gardant les troupeaux, la découvrit, & en avertit Jupiter. Ce dieu envoya les Parques, qui, par leurs prières, l'engagèrent à revenir en Sicile, & à rendre à la terre sa première fertilité. Il lui arriva, pendant les courses qu'elle fit pour chercher sa fille, des aventures singulières. Voyez *ARION*.

Ses amours avec Neptune, qui la rendit mère du cheval Arion, porta les Philagènes, au rapport de Pausanias, à lui dresser une statue de bois, dont la tête étoit celle d'une jument, avec sa crinière, & de cette tête sortoient des dragons & d'autres bêtes; on l'appeloit *Cérès la noire*. Cette statue ayant été brûlée par accident, les Philagènes oublièrent le culte de Cérès, & négligèrent ses fêtes. La déesse irritée les punit par une grande sécheresse: on eut recours à l'oracle, qui répondit que, si les Philagènes ne rétablissent pas le culte de la déesse, la disette seroit si grande qu'ils seroient obligés de manger leurs propres enfans.

Jaſus obtint aussi les faveurs de Cérès; mais il fut obligé d'user de violence & de surprise. Plutus dut la vie à ce commerce illégitime. Ce fut, selon Hésiode, (*Theogon.* 912 & 969) dans un guéret que Jaſus rendit féconde Cérès; car cette déesse habitoit les campagnes qu'elle avoit apprises aux hommes à cultiver. Triptolème, fils de Céléus, roi d'Éleusis, mérita sa confiance; elle le fit monter sur un char tiré par des serpens ailés, & l'envoya dans tout l'univers enseigner l'agriculture. Les Philologues, qui cherchent dans l'histoire les fondateurs de la fable, ont cru d'après ce récit que Proserpine, fille de Cérès, reine de Sicile, avoit été enlevée par Orcus, roi des

Y y y

Molosses. L'explication des différents noms de *Cérès*, que nous donnerons plus bas, complétera l'histoire de cette divinité.

Pour saisir les traits du visage que les anciens donnoient à *Cérès*, il faut consulter, de préférence, la médaille de Métaponte, dans la grande Grèce, qui porte le type ordinaire de cette ville, un épi de blé barbu, & les médailles de Sicile. Son voile, ou la draperie qui ceinture sur la tête, est rejetée sur son cou. Elle est couronnée d'épis garnis de feuilles, & porte un diadème élevé, de la même forme que celui qui sert d'attribut caractéristique à Janus. Ses cheveux se relevent au dessus du front, & flottent librement.

Cérès porte ordinairement une corne d'abondance, ou des épis de blé, avec des pavots, symbole de la fécondité. Elle tient quelquefois un vase, & c'étoit avec cet attribut que l'adornoient les Achéens, sous le nom de *porte-vase*, *πορτοφύλλος*, (Athena. *Deign.* xi, p. 461). Elle tient une coupe ou patera, sur une pierre gravée de Stofch; deux petites statues étrusques de bronze, du Muséum de Florence, ont le même attribut.

On peut lui donner un manteau jaune, ou couleur de paille.

Jamais on ne trouve *Cérès* ailée sur les monuments : elle porte ordinairement une coiffure faite en forme de tour ou de turban penché, appelé *trivium*, & *trūa*, porte de ville & tour. C'est ainsi qu'une statue brisée de *Cérès*, trouvée dans les ruines de son temple d'Eleusis, portoit sur sa tête, selon Pocock, un ornement circulaire de deux pieds Anglois de hauteur.

Une plaque antique du cabinet de Stofch, (11, classe, n. 237) représente *Cérès* assise sur un char tiré par deux éléphants ; ce qui est d'autant plus remarquable, qu'aucune divinité, Bacchus excepté, ne paroît avec un attelage d'éléphants. Il est plus ordinaire de voir *Cérès* accompagnée du cheval Arion ; c'est ainsi que l'offrent une améthyste de Stofch, (*ibid.* n. 231) & deux bas-reliefs de marbre, placés l'un au palais Albani, l'autre à la Villa Albani, & gravés tous les deux parmi les monuments inédits de Winckelmann.

Les flambeaux qui tapeloient les courtes de *Cérès* cherchant Proserpine, se trouvoient souvent dans les mains de ses statues. Plus souvent encore on voyoit le *moëlis*, symbole de la fertilité, & le ciste mystique des fêtes éleusines, placés sur sa tête ou à ses côtés.

Une pierre gravée de la collection de Stofch, représente *Cérès* debout sur une tête de bœuf, tenant de la main gauche des épis de blé & de la droite une tête de bœuf. Cet animal étoit une des victimes qu'on lui sacrifioit (*Schol. in Sophocle. Edip. Colon.* v. 1595). La trisle étoit aussi une victime agréable à *Cérès* (*Hygin. Fab.* 277), depuis que Triptoleme lui eut immolé celle qui avoit découvert le blé semé par ce maître des laboureurs. On lui consacroit la grue, la tourterelle, le serpullet de mer, & le serpent

allé. Parmi les végétaux, le blé fut l'offrande la plus ordinaire que l'on fit à *Cérès* ; on en couroit les images (*Tibul.* i, 2, 21) :

*Flava Ceres, sibi sit nostro de rare coena
Spica, qua templi pendet ante fores.*

On lui consacroit aussi le safran. Les laboureurs offroient à cette déesse les instrumens de leur art, ou fuc, ou joug, un aligillon, une fançaille, &c.

Lorsqu'on sacrifioit à *Cérès* avant la moisson, au printemps, par exemple, on couronnoit les images avec de l'herbe tendre, ou des tiges de plantes graminées (*Virgil. Georgic.* i, 338) :

*In primis venerare deas, atque anxia magna
Secra refer Cereri, letis operatus in herbis,
Extrema sub casu hyemis jam vasa seruis.*

Offroit-on du vin à *Cérès* dans ses sacrifices ? Cette question partageoit déjà les Romains ; car Macrobe (*Satur.* ii, 11) dit qu'on lui offroit du mod ou vin nouveau, qui n'étoit proprement pas du vin. Mais Caton (*de re rustica*, c. 135) assure que le vin couloit sur les autels de *Cérès*, *vinum datum*. Virgile a suivi Caton, & son commentateur Servius l'a défendu, sur ce point, contre ses détracteurs. Ceux-ci opposoient à l'auten des Géorgiques, ce passage de Plaute (*Aulular.* ii, 6, 5) :

*STA. Cererius, strobyle, has sacrum nuptias ?
STA. Qui ? STA. Quia semet nihil allatum
intelligit.*

Servius observe judicieusement que le Comique parle ici des noces de *Cérès*, & Virgile d'un sacrifice : *Nam aliud est sacrificium, aliud nuptias celebrare ; in quibus revera vinum adhiberi nescerent, quia tunc nuptia dicebantur, quas praesentia sua pontifices ingenti solemnitate celebrabant*. Ces noces de *Cérès* faisoient sans doute une partie des mystères si renommés de cette déesse. Voyez MYSTÈRES.

Les noms que donnoient le plus souvent à *Cérès* les anciens, étoient ceux de *MAGNA MATER* & de *MATER MAXIMA*. On les trouve mille fois répétés sur les monuments. L'Attique, où étoit située Eleusis, lui fit donner celui d'*Aléa*. (*Stac. Sylv.* iv, 8).

*Tuque Aléa Ceres, cuius cui semper anelo
Petivam sacri lassum lampada mysta.*

Cérès d'Afrique. Tertullien appelle (*ad uxor.* 1, 6) de ce nom la divinité en l'honneur de laquelle les femmes s'abandonnent de tout commerce avec les hommes, pendant qu'elles célébroient ses mystères. Mais il ne laisse point entraîner le caele de cette dénomination particulière.

Cérès de Catane en Sicile. Laërce (11, 4) parle de sa statue, de son temple &c de ses fêtes.

Ceres deserta, abandonnée de sa fille. Virgile donne cette épithète à *Cérès* dans l'*Énéide* (11, 713) :

..... *Templumque vetustum*
Deserta Ceres.

Ceres Eleusina. Voyez *ÉLEUSIS*.

Ceres Ennae ou *Ennefis*, d'Enna, ville de Sicile, où elle avoit un temple célèbre. Cicéron en parle souvent dans ses discours contre Verrès ; & il en est fait mention dans ce vers des *Priapées* (1, 127, 12) :

Ennae Ceterum muris frequentant.

Ceres Erymnis. Voyez *ERYMNIS*.

Ceres Licmae. Ce surnom étoit relatif au van (auxans) mythique. Voyez *VAN*.

Ceres Malliphoros, porte-laine, ou qui produit des brebis. Ce nom est relatif aux troupeaux que *Cérès* protégeoit, & c'étoit celui de son temple à Mégare.

Ceres Mammosa, aux grosses mamelles. Laërce (1, 11, 1161) l'appelle de ce nom :

At Lamia & mammosa Ceres, & ipsa ab Iaccho.

On vouloit exprimer dans les images de *Cérès* la fertilité de la terre, par ce sein très-rempli qu'on lui voit toujours.

Ceres Παμμήτωρ, mère de tout. C'est le nom sous lequel Orphée, ou le poète qui a pris son nom, la désigne le plus souvent.

Ceres Rharis, du champ appelé *rharis*, situé près d'Éleusis, qui avoit été enseveli le premier par cette divinité (*Pausani. Astic.*).

Ceres Tadijera ou *Ταδύγηρ*, porte-flambeau. Ce nom est relatif aux flambeaux dont elle s'éclaira lorsqu'elle cherchoit Proserpine, & à ceux que l'on portoit dans les mystères, en mémoire de cette recherche. Ovide dit (*Héroïde*, 11, 42) :

Et per tadijera mystica sacra dea.

Ceres Thesmophoros ou *Legisera*. On attribuoit l'invention des loix à *Cérès*, & ce surnom y étoit relatif. Les Thesmophories des Athéniens en conservoient le souvenir. Virgile lui donne (*Æneïde*, 11, 57) ce nom :

..... *Mactant tellus de more bidentes*
Legisera Ceres.

Cérès étoit l'emblème de la force productive de la terre, c'est pourquoi on la confondoit avec l'*Isis* d'Égyptiens, avec la *Vénus* des Phéniciens, & avec *Vesta*. Voyez ces trois articles.

Cérès. On voit ordinairement sa tête couronnée d'épis sur les médailles de Sicile, & quelquefois sur celles de Métaponte : elle paroît dans un char tiré par des serpents ailés sur celles d'Éleusis.

CERETAPA, en Phrygie. ΚΕΡΕΤΑΠΕΩΝ. Huoter possédoit une médaille autonome de bronze, avec la légende ci-dessus, que M. Combe attribue à *Ceretapa*. Eckhel en avoit publié une semblable avant les *Nummi veteres Regum, &c.* de Huoter.

Cette ville a fait frapper, sous l'autorité de ses Préteurs, des médailles impériales grecques, en l'honneur d'Antoine, de M. Aurele, de Commode, de Sévère.

CERF (le) désigne sur les médailles les villes où Diane étoit honorée d'un culte particulier. On le voit entier où à-mi-corps, sur les médailles d'Éphèse, de Marseille, de Philadelphie en Lydie, de Proconnesus, de la Dalmatie.

Diane se transforma en *Cerf* pour combattre les Géans. On trouve son combat contre Typhon, sur une pierre gravée de la collection de Stosch (11 classe, n. 126). Sur une pâte antique de la même collection, on voit une tête de Diane surmontée d'une tête de *Cerf*, en guise de coiffant, (11, 185).

CERITES. Voyez *CRATES*.

CERNOPHOROS. } Le premier de ces mois désignoit chez les anciens une personne qui portoit une coupe ; & le second une danse exécutée par des gens qui tenoient des coupes dans leurs mains.

CERNUARE. } *Servius* (*Æneïd.* 1, 892) nous apprend que les Romains désignoit par le mot *cernui*, les enfans qui, dans leurs jeux, marchoient sur les mains, & tenoient leurs pieds élevés.

Cernuare exprimoit ce jeu enfantin, que les bergers s'amusent à répéter dans les fêtes appelées Consuales (*Nonnius*, 1, 76).

CERNUNNOS ou *cornu* ; divinité des Gaulois, représentée avec des cornes sur les bas-reliefs trouvés en 1711, dans l'Eglise de Notre-Dame.

CERODETOS, } *ΚΕΡΟΔΕΤΟΣ*, joint avec de la cire. On trouve quelquefois ces mots employés pour désigner la siringe ou le siflet de Pan, parce qu'il étoit formé de plusieurs tuyaux joints avec de la cire.

CEROLIENSIS ; endroit de Rome qui faisoit partie des *carinae*. C'est tout ce que nous en apprend Varro (*de ling. lat.* 11, 8).

CEROMA ; partie des anciens thermes ou bains, dans laquelle les athlètes se faisoient oindre. Pline (*liv. xxxc, c. ij*) s'est servi de *ceroma* en ce sens : *licetne palatras athletarum imaginibus & ceromata suis exornant*. Mais on prend plus communément ce nom pour une mixture dont les athlètes se faisoient froter, & que nous appelons *cérat*. On la composoit d'une certaine

Yyyy ij

quantité d'huile & de cire mêlées & fondues ensemble. Elle servoit non seulement à rendre les membres des luteurs glissants & moins sujets à donner prise à leurs adversaires, mais encore à leur procurer plus de souplesse & d'agilité dans les mouvements.

CEROMANTIE, f. f. Divination qui se faisoit par le moyen de la cire, & qui étoit en usage chez les Totes, aux rapport de Delrio : elle consistoit à faire fondre de la cire, & à la verser goutte à goutte dans un vase plein d'eau ; & selon la figure que formoient les gouttes, on en tiroit des présages heureux ou malheureux.

CEROSTROTUM. Plume décrivant les usages auxquels on employoit dans les arts les cornes des animaux (xi, 37), dit qu'on les fendoit en lames très-minces pour en faire des lanternes, qu'on les teignoit, qu'on leur mettoit un enduit coloré, & que l'on en faisoit enfin des espèces de peintures appelées *cerostota*. Borgier (*grands chemins*, II, *scilicet*, 22, §. 8) traduit ce mot par celui de pavé en mosaïque, fait de morceaux de corne. Mais Sannais l'entend d'une espèce d'encaustique, ou peinture faite à l'aide de la cire (*in solinum*, p. 231).

CERVELLE. Athénée (II, p. 65) dit que les anciens ne mangeoient point de *cervella*, parce qu'ils la regardoient comme le centre commun de toutes les facultés. Il ne veut parler sans doute que des Grecs ; car les Romains étoient très friands des *cervelles* d'oiseaux. Élagabale (*Sueton*, 20) fit servir à ses officiers, appelés *Palatini*, des viandes farcies de *cervelles* de phénicoptères ou flambeaux, & de grives. Vitellius (*ibid.* c. 53, m. 5) mangeoit des ragouts faits avec des *cervelles* de saïsans & de paons.

CERUS,
CAERUS, } aïeu du temps favorable chez les
KAIPOS.

Grecs, on de l'occasion chez les Romains. Callistrate l'avoit représenté sous la figure d'un jeune homme, beau, ayant les cheveux épars & flottans au gré du vent, & tenant un rasoir à la main. Phédre l'a décrit dans ses fables, avec des ailes, des cheveux par-devant, & chauve par-derrière. L'allégorie de la figure de Callistrate nous enseigne que l'occasion s'échappe avec tant de rapidité, qu'elle paroît marcher sur le tranchant d'un rasoir ; & celle de la fable de Phédre, que l'on ne retrouve plus l'occasion quand elle est une fois échappée. L'idée d'un poète qui a appelée l'occasion le plus jeune des enfans de Saturne, est très-belle. Les Éléens avoient consacré un autel à *Cerus*.

CERUS MANUS ; c'étoit le nom mystérieux donné à Janus dans les chants des Saliens : *In carmine Saliari*, dit Festus (*in Matrem Matrem*), *Cerus manus intelligitur creator bonus*. Ce nom sans doute étoit celui du *Kairos* ou du *Cerus* des Grecs, dont nous avons parlé à l'article précédent ; car Janus étoit l'emblème du temps, comme on peut le voir au mot *JANUS*.

CÉRYCES ; gens destinés à servir dans les sacrifices chez les Athéniens : ils ressembloient à nos crieurs publics, & leur fonction étoit d'annoncer au peuple les choses, tant civiles que sacrées. On en élisoit deux, l'un pour l'aréopage & l'autre pour l'archonte. Ils devoient être tirés d'une famille athénienne, qui, selon Hecate, portoit le nom de *Céryces*, d'un certain *Céryx*, fils de Mercure & de Pandore. Une autre fonction des *Céryces* étoit d'assommer les taureaux, & de préparer les victimes, comme faisoient à Rome les victimaires. Le nom grec *K'pύς* étoit celui de tous les hérauts.

CÉRYX. Voyez *CÉRYCES*.

CÉSAR. Auguste ne se nomma d'abord que *Caesar* divi filius, & depuis *Imperator*, ensuite *Triumvir reipublicae constituenda*, postérieurement *Augustus*. Enfin il y ajouta la puissance du trône, qui le faisoit souverain. Caligula garda les trois noms, *Imp. Caf. Aug.* Le mot de *César* doit généralement passer le haut empire pour un nom de famille, plutôt que pour un nom de dignité. Tous ceux qui ont été véritablement César, ou par naissance, ou par adoption, l'ont porté avec justice ; les autres ont affecté de s'en priver, pour se concilier par-là l'amour & le respect des peuples. Dans le bas empire, *César* ou *Nobilis Caesar*, désigna ceux qui étoient ou associés à l'empire, ou héritiers présomptifs ; cette qualité le mit alors après les noms du Prince, qui la portoit.

Caïus & Lucius, fils d'Agrippa, adoptés par Auguste, Agrippa Posthume, leur frère, Germanicus, Drusus, fils de Tibère, Néron & Drusus, fils de Germanicus, & Britannicus, fils de Claude, ont porté le nom de *César*, sans avoir jamais été Augustes ; Tibère du temps d'Auguste, Néron sous Claude, Titus sous Vespasien, Domitien sous Vespasien & Titus, Trajan sous Nerva, & Hadrien sur la fin de la vie de Trajan, portèrent simplement le nom de *César*.

Le pere Hardouin a soutenu que tous ceux qui avoient porté le nom de *César*, soit dans le haut, soit dans le bas empire, étoient véritablement descendans de Jules-César. On s'est fortement opposé à cette opinion singulière, dans plusieurs dissertations insérées dans les Mémoires de Trévoux, des années 1727 & 1728, & l'on a prétendu au contraire qu'après Néron, le nom de *César* avoit cessé d'être un nom de famille, & étoit devenu simplement au nom de dignité. Il y a peut-être quelque chose à dire contre ce dernier sentiment ; mais pour mettre ma pensée dans tout son jour, dit le baron de la Baillie, il me faudroit excéder les bornes que je me suis prescrites dans ces remarques sur le pere Jobert, ainsi je renvoie cette dissertation aux Mémoires de l'Académie des Belles Lettres. Tout ce que je dirai en deux mots, c'est que l'opinion du pere Hardouin est non seulement contraire à tous les historiens, mais qu'elle est même détruite par

une médaille de grand bronze, qui, du cabinet de Surbeck, avoit passé dans celui de l'abbé de Rothelin. Elle est de Vespasien; au revers ses deux fils sont représentés assis sur une espèce de tribunal: la légende est T. ET. D. CAES. EX. S. C. c'est-à-dire, *Titus ET Domitianus CAESares EX Senatui Confulto*. La formule *ex Senatui Confulto*, se rapportant toujours aux titres exprimés sur le côté de la médaille où elle se trouve, il est visible que si Titus & Domitien n'ont en le nom de *César* que par un décret du sénat, ce nom ne leur appartenait pas par le droit de leur naissance.

On trouve, dit Winkelmann (*Hist. de l'Art. l. 6, c. 5. a.*), dans plusieurs cabinets des têtes antiques qui portent le nom de *César*, & aucune ne ressemble parfaitement aux têtes de cet empereur que l'on voit sur ses médailles. Cette particularité a fait douter à des plus grands connoisseurs en antiquité, le cardinal Alexandre Albani, s'il s'étoit conservé de véritables têtes de César. Rien de plus ridicule d'ailleurs que de prétendre qu'un buste du cardinal de Polignac soit regardé comme un morceau unique, & comme un portrait fait d'après le naturel (*Cabinet de Polignac*). Je rapportai encore un fait digne de remarque, c'est qu'une dame Romaine exigea par testament de son mari, qu'il érigeât au Capitole à César une statue d'or du poids de cent livres (*Conf. Lipp. Select. l. 1, c. 9*).

CÉSAR (*Cæsar Julius*).

Cajus Julius Cæsar, Imperator, Dictator perpetuus.

Ses médailles sont:

RRR. en or.

Elles sont beaucoup plus rares avec la tête de Marc-Antoine au revers; ainsi que celles restituées par Trajan, avec une victoire au revers.

Celles également restituées, qui ont au revers la figure de Vénus, sont les plus rares de toutes.

R. en argent.

Certains revers sont RR.

R. en G. B. au revers d'Auguste.

RR. en G. B. avec la tête seule.

RR. en M. & P. B. de colonie.

RR. en M. & P. B. grec.

CÉSAR (*Cæsar*), fils d'Agrippa. Voyez CA-

JUS.

CÉRA (*Lucius*), fils d'Agrippa. Voyez LU-

CIVUS.

CÉSARÉE, &c. Pour les médailles de toutes les *Césars*, voyez les articles CÆSAREA, & CÆSARION.

CÉSARION, fils de Cléopâtre & de Jules-César.

On a publié une médaille de moyen bronze grec de *Césarion*, où l'on voit sa tête nue & posée sur une proue de vaisseau; au revers sont

les têtes accolées d'Antoine & de Cléopâtre. Cette médaille est regardée avec raison comme fautive.

CESEPH (grand), grand argyre; monnaie ancienne de l'Égypte & de l'Asie. Il est évalué à 32 liv. $\frac{1}{2}$ monnaie actuelle de France.

Il valoit en monnoies des mêmes pays,

1 $\frac{1}{2}$ onces d'or,

On 2 $\frac{1}{2}$ dariques,

On 6 $\frac{1}{2}$ tétradrachmes,

On 12 $\frac{1}{2}$ distantes,

On 16 $\frac{1}{2}$ tétradrachmes.

On 25 tétradrachmes.

CESYU (petit); monnaie ancienne de l'Égypte & de l'Asie. Voyez TÉTRADRACHME.

CÉSONIE, femme de Caligula.

Ses médailles sont:

O. en or, en argent & en bronze de coin romain.

RR. en M. B. avec le titre de SALUS au revers de Caligula, de la colonie de Carthage la neuve.

Il y a d'habiles antiquaires qui doutent que cette médaille soit de *Césonie*, & qui croient, contre le sentiment de Vaillant, que c'est plutôt la tête de la déesse SALUS, qui y est nommée.

CESTAS; paroisse du bourdelois, limitrophe des landes, & dans les graves de Bourdeaux, au comté d'Ornon; on y a découvert en 1742 un temple octogone, & plusieurs bas-reliefs, lesquels désignent des fêtes de Cybele, une initiation à ses mystères, & un sacrifice qu'on lui a offert; on en peut voir la figure & le plan dans une *Dissertation* sur ce temple, donnée en 1743 par M. Joubert, imprimée à Bourdeaux, in-12.

CESTE.

CESTIPHORES. } Le *cesté* étoit un grès gen-
telet de cuir, garni de plomb, dont les anciens athlètes se servoient dans leurs exercices. Son nom venoit de *cado*, je bats, je frappe.

Calepin a cru que c'étoit une massue, de laquelle pendoient des balles du plomb attachées par des morceaux de cuir. Il se trompe; car c'étoit seulement une longe de cuir garnie de clous, de plomb ou de fer, dont on entourait la main en forme de liens croisés, & même le poignet avec une partie du bras, pour empêcher qu'ils ne fussent rompus ou démis, ou plutôt afin de porter des coups plus violents. Scaliger, fondé sur l'autorité de Servius, a prétendu que le *cesté* couvroit une partie des épaules; mais dans tous les anciens monuments, les différents contours de courroies dont la main des luteurs est armée, ne paroissent pas monter plus haut que le coude.

Les Grecs désignoient cette sorte d'armes par quatre noms différents; savoir *quarres*, *maquans*, *maquans* & *quarres*. Le plus ordinaire étoit celui d'*quarres*, qui signifie à la lettre des courroies; elles étoient faites de cuir de bœuf non corroyé, desséchées & par conséquent très-dur. On avoit

donné au *ceste* le nom de *μύσση*, non que ces armes eussent aucune ressemblance avec la figure des fourmis (*μύσση*), mais parce qu'on lenvoit dans les parties qui étoient frappées, des picotements pareils à ceux que causent ces insectes. La troisième espèce, ou les *μειλίκες*, étoit la plus ancienne chez les Grecs: c'étoit un simple lacs de courroies très-déliées, qui enveloppant uniquement la main dans le creux de laquelle on les attachoit, laissoient le poignet & les doigts à découvert. On conjecture que la quatrième espèce étoit moins un gantlet qu'une pelote que les athlètes serroient dans leurs mains, & qui n'étoit en usage que dans les gymnases, pour tenir lieu du *ceste* qu'on employoit dans les combats, à peu près comme dans nos salles d'armes on se sert de fleurs de sautoir d'épée. (Mém. de l'Acad. de Bell. L. 2, tit.).

Virgile a chanté le combat des *cestiphores* Enée & Dardès (*Enéid.* v, 369). Valerius Flaccus en a décrit un second (*Argonaut.* iv, 160) plus célèbre dans l'antiquité, celui de Pollux & d'Amycus, roi de Bébrycie, fils de Neptune. Un vase cylindrique de métal, placé dans la galerie du collège romain, nous offre la suite de ce combat terrible, c'est-à-dire, Amycus vaincu, lié à un arbre par Pollux, & Minerve, Castor avec un Argonaute, témoins de la vengeance que se prépare à tirer le vainqueur. Winkelmaun en a placé le dessin à la tête du chap. 1 du liv. v de son Hist. de l'Art. Les Artistes pourront le consulter pour connoître la forme du *ceste*; car les bras de Pollux & d'Amycus en sont encore armés sur ce monument.

Boissard (*Antiq. iv*, p. 322) a dessiné un athlète fameux dans le combat du *ceste*, qui est sculpté sur un sarcophage antique du siècle de Trajan. Cet athlète a la tête nue ainsi que le buste, excepté le bras droit. Ce bras & l'épaule qui lui est jointe sont couverts de plaques de bronze semblables aux brassards des anciens chevaliers. Le bras gauche est nu, & porte une palme. Du nombril jusqu'aux genoux cet athlète est vêtu d'un large haut-de-chausse, qui entre dans des bottes ornées aux genoux de têtes de Méduse.

On voit à Portici la main & l'avant-bras gauches d'une statue de bronze, trouvée à Herculaneum, qui méritent d'être cités ici. C'est le bras d'un *cestiphore*, c'est-à-dire, d'un athlète dont les mains étoient armées d'un *ceste*. Les poètes, les anciens monuments, & en particulier un bas-relief de la Villa Aldobrandini, nous donnent une idée assez exacte de cette espèce de lutteurs; mais on ne voit nulle part cette armure aussi distinctement représentée, qu'au bras dont nous parlons. Le *ceste* y a la figure d'un gant, garni de doigts, qui ne descendent pas jusqu'aux ongles. Ce gant a la longueur des gants de femme, il est fendu dans la main. Le bout de ce gant, vers le coude, est garni en dessous d'une peau de mouton

avec sa laine; & l'un & l'autre, savoit le gant & la peau, sont attachés par des courroies. Autour de la main & au dessus des articulations des doigts, il y a une autre courroie d'un cuir épais, d'un bon pouce de largeur, qui fait quatre ou cinq révolutions sur elle-même, & est ensuite attachée par des courroies minces. Le dessin de ce *ceste* sert de vignette à plusieurs chapitres du catalogue des antiquités trouvées à Herculaneum.

C'étoit pour garantir les tempes & les oreilles des coups du *ceste*, que les *cestiphores* couvroient leur tête de la calotte appelée *Amphrotis*. Voyez ce mot.

CESTA de Vénius. Voyez CEINTURE de Vénius.

CESTIA; famille romaine dont on a des médailles.

RR. en or.

O. en argent.

R. en bronze.

Goltz en a publié des médailles inconnues de plusieurs.

CESTIANUS; surnom de la famille PLETORIA.

CESTRINUS; fils d'Hélénus & d'Andromaque, succéda à une partie des états de son père, en Épire, & s'établit dans la contrée qui étoit au dessus du fleuve Thyamis, appelée depuis de son nom *Cestrina* (*Pausan. Antic.*).

CESTROSPHENDONUS; espèce de trait ou de javelot, inventé par les Macédoniens & employé par eux avec succès contre les Romains, dans la guerre de Persée. Tite-Live, qui nous apprend ce détail (42, 65), a conservé les proportions du *cestrospheendonus*: il étoit composé d'un fer pointu gros comme le doigt, long de deux palmes, & fixé à un fût ou bois d'une demi-coudée de longueur. Trois plumes ou ailes le supportoient dans le trajet, & deux courroies inégales en longueur servoient à le lancer avec force.

CESTROTA. Voyez CAROSTAOTUM.

CESTRUM; style ou poinçon de métal qui servoit aux joailliers en émaille (*Plin.* 35, 2).

CETHEGUS; surnom de la famille CORNELIA.

CETO; femme de Phocus, mère de Bellone, selon Hérodote, & des Gorgones.

CETRA. On appeloit de ce nom de petits boucliers ronds de cuir, dont les Espagnols & les habitants de l'Afrique se servoient à la guerre. On employoit pour les faire la peau de l'animal appelé *erix*, ou, selon quelques écrivains, celle de l'éléphant. Ces boucliers étoient fort légers; ils étoient d'usage dans la cavalerie & dans l'infanterie.

CEYX, fils de Lucifer, régnoit paisiblement à Trachine. Pour se délivrer de l'inquiétude que lui causoit de funestes présages, depuis la mort de son frère Dédalion, il résolut cependant d'aller à Claros consulter l'oracle d'Apollon. Aleyon, son épouse, qui l'aimoit tendrement, fit son possible pour le dissuader de ce voyage, ayant un secret pressentiment du malheur qui devoit arriver

à son époux ; mais *Ceyx* fut inébranlable dans sa résolution , & promit d'être de retour avant deux mois. Cependant il fit naufrage ; & *Morphée* fut envoyé, selon *Ovide* (*Mét.* l. 11), par le dieu du sommeil pour en aller apprendre la triste nouvelle à *Alicyone*. Cette tendre épouse courut aussitôt sur le rivage à l'endroit d'où *Ceyx* étoit parti ; & à peine y fut-elle arrivée, qu'elle aperçut le cadavre de son mari ; elle s'élança aussitôt dans la mer, & le jeta sur le corps de *Ceyx*. Les dieux, touchés du malheur de ces deux époux, les changèrent en oiseaux appelés *Alecyon*. Depuis cette métamorphose, ils témoignent l'un pour l'autre le même amour & les mêmes empresserments ; & pendant les sept jours qu'*Alicyone* couve les œufs, dans un nid qui est suspendu à un rocher sur la surface de l'eau, la mer est calme ; Éole, en faveur de ses petits fils, tient les vents enchaînés & les empêche de souffler.

X. Le X, ou *chi* grec se voit sur un marbre d'Amicylée, apporté par Fourmont : cette époque remonte à 40 ans avant la première Olympiade.

Le X étoit remplacé autrefois dans les inscriptions par les lettres K. H.

CH. L'aspiration exprimée par ces deux lettres gutturales, disparut dans la prononciation Romaine & Française, de tous les noms gaulois & germains qu'elle terminoit, même au milieu ou au commencement des mots, sur-tout lorsqu'elle étoit suivie d'une voyelle ; c'est-à-dire une règle générale dont on ne connoît pas d'exception. C'est en conséquence de cette règle que *Clovis*, qui se trouve écrit *Clodovius* dans le testament de S. Remi, & *Clobovechus* dans les lettres de *Clovis* aux évêques de la Gaule, ainsi que dans celle qui adresse le conseil d'Orléans en 511, le lit sur les monnoies *Chlodovius* & *Clodovius*. Les monétaires suivoient la prononciation gauloise. Les Grecs en avoient fait *ΧΛΟΔΑΙΟΣ*, *Clodius* : c'est ainsi qu'il se lit dans *Agathias*. Les Romains d'Italie avoient supprimé l'aspiration inutile. *Clovis* est appelé *Ludovicus* ou *Lodovicus*, dans les lettres latines que Théodoric lui écrivoit.

CHABACTA, dans le Pont Galactique. XABAKTON.

Les médailles autonomes de cette ville sont :
RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

CHABAR, nom d'une fausse divinité, dont les livres des Arabes font souvent mention. Euthymius Zigabenus dit que les Arabes furent idolâtres jusqu'au temps d'Héraclius, c'est-à-dire, jusqu'à Mahomet ; & qu'ils adoroient entr'autres divinités *Lucifer* & *Vénus*, qu'ils appeleut, dit-il, dans leur langue *Chamar* ; il a voulu dire *Chabar*. Le P. Kirker veut que ce soit la lune, & qu'on l'ait prise pour *Vénus*, à cause qu'elles produisent à peu près les mêmes effets. Les Mahométans renoncèrent à *Chabar*. Ils ont un acte ou

formule de cette réconciliation que le P. Kirker a rapporté. Voyez son *Œdip. Egypt.* (t. 1, *syn.* 17, ch. 16, §. 3.) Le P. Kirker écrit *Chabar*, il est mieux d'écrire *Chabar*. C'est un *Kef* en Arabe, & non pas un *Kaf*. Ce nom signifie proprement grand, puissant, de l'hébreu *Chabar*, multiplier, d'où *Chabin* interprété *validus*, fort.

CHADISIA, dans la Syrie.

Goltz seul a attribué des médailles Impériales grecques à cette ville.

CHAÎNES. Les soldats romains qui s'étoient distingués dans les guerres, recevoient pour récompense de leurs généraux, des chaînes ou chaînes, catella. Ils s'en paroissoient comme d'un témoignage de leurs glorieux services. Tit-Live (39, 31) dit que le préteur Quintus distribua des chaînes à ses cavaliers après une action d'éclat : *Donati a Calpurnio equites phaleris ; Quintus alter prator suos equites catellis donavit*.

Les soldats romains (*Joseph*, *Bell. jud.* 11, 3) portoisent dans le bagage militaire des chaînes pour lier les prisonniers de guerre. Elles étoient de fer pour les simples soldats ; mais on en faisoit porter d'or & d'argent aux riches prisonniers & aux princes. C'est aussi (*Dic.* 49, p. 415) qu'Antoine chargea Artinidès de chaînes d'argent ; *Velleius* (11, 82, 3) dit qu'elles étoient d'or, & que le vainqueur prétendit honorer par cette triste distinction son illustre prisonnier.

Lorsqu'un homme étoit constitué prisonnier, on attachoit à son bras droit une chaîne, qui étoit liée par l'autre extrémité au bras gauche du soldat chargé de le garder. On lui donnoit en certaines occasions un second gardien, auquel il étoit attaché par le moyen d'une seconde chaîne liée à son bras gauche (*Aff. Apostol.* c. 12 ; n. 6) *dormiebat inter duos milites, duabus alligatus catenis*. Quand un juge vouloit interroger en secret un prisonnier ainsi gardé, il faisoit détacher le soldat, & tenoit lui-même la chaîne ; c'est ainsi que l'on vit Domitien, lorsqu'il fut empereur, supporter les chaînes des accusés qu'il avoit la barbarie d'interroger lui-même. (*Suet.* c. 14, n. 7) : *nec nisi secreto atque solus plerisque custodibus, receptis quidem in manus catenis audiebat*. Cette manière de garder un prisonnier dispensoit quelquefois de le renfermer dans l'enclosure des prisons, & il pouvoit habiter avec son gardien une maison particulière (*Aff. Apostol.* c. 28, n. 16) Ce n'étoient pas toujours de simples soldats qui étoient ainsi liés aux prisonniers ; on vit quelquefois des tribuns & des centurions assujettis à cette pénible fonction (*ibid.* c. 27, n. 1).

Joseph (*Bell. jud.* 7) nous apprend qu'il étoit d'usage chez les Romains de briser les chaînes & non de les détacher, lorsqu'on renvoyoit absous un accusé. Tit se fit apporter une chaîne pour briser celle de *Joseph*, afin que personne ne pût douter de son innocence.

Les affranchis consacroient aux dieux Latens les

chaînes qu'ils avoient portées pendant leur esclavage. Horace fait mention de cet usage (*Satyr.* 1, 5, 65) :

*Multa cicernis ad haec donasset jamne catenam
Ex voto laribus quarebat.*

Les chaînes des métaux précieux, *catellae*, faisoient une partie de la parure des romains, & on en a trouvé plusieurs fois dans les fouilles. Le comte de Caylus a publié plusieurs dessins de ces ornemens dans ses recueils d'antiquités. Horace parle de ces chaînes de femmes (*Epist.* 1, 17, 55) :

*Nota refert meretricis acumina, saepe catellam,
Saepe perisclidem raptam sibi flentis. . . .*

CHAÎNE ou CORDE; mesure linéaire & itinéraire de l'Asie & de l'Égypte. Voyez CHARENT.

CHAIR. Les Pythagoriciens n'en mangeoient point : le seul doute qu'il y eût sur ce fait, ne concerne que le plus ou le moins de généralité de cette défense. Il y en a qui prétendent qu'elle n'étoit que pour les *parfaits*, ceux qui s'étoient élevés au plus sublime degré de la théorie, étoient comptés au nombre des disciples écorés. D'autres ajoutent qu'il étoit même permis à ces derniers de toucher quelquefois à la chair des ennemis sacrifiés. Voici la raison qu'on lit dans Sénèque, du scrupule des Pythagoriciens. *Omnium inter omnia cognationem esse, & alterum commercium in aliis atque aliis formas transsumunt; nullam animam interire, nec cessare quidem, nisi tempore exiguo, dum in aliud corpus transfunditur. Interim sceleris hominibus & parricidii meum scissile, cum possunt in parentis animam insidiis incurre et ferro morsu violare in quo cognatus aliquis spiritus hospitaretur. C'est-à-dire, à peu près que les âmes circulant sans cesse d'un corps dans un autre, ces philosophes craignoient que l'âme de quelques-uns de leurs pères ne leur tombât sous le dent, s'ils se hazardoient à manger de la chair des criminels.*

CHAISE CURULE. Cette espèce de siège, fait d'ivoire, étoit une marque de dignité affectée à quelques magistrats romains, aux pontifes, & aux vestales, &c. Les Romains en prirent l'usage des Étrusques, dont les monumens en offrent souvent. Viterbe, l'ancien *vetulonium*, fut la ville d'Etrurie qui leur en fournit la première, si l'on peut en croire Silius Italicus (*viii*, 4, 87). Il dit de *vetulonium* :

Hac alias eboris decoravit honore curules.

Ce fut Tarquin l'Ancien qui introduisit à Rome les Chaises curules (*Florus* 1, 5, 6) : *duodecim Tuscia populos frequentibus armis subegit. Inde curules.*

Les chaises curules étoient d'ivoire, ou du

moins revêtues d'ivoire sculpté. Horace (*Epist.* 1, 6, 53) :

*Quilibet hic fasces dabit, eripisque curule,
Cui volet, importunus ebor.*

Ovide (*Pont.* 17, 5, 18) :

Conspicuum signis cum premet altus ebor.

(*Ibid.* 17, 9, 27) :

*Signa quoque in sella nossem formata curuli,
Et termin Numida sculptile dentis opus.*

Denis d'Halicarnasse désigne toujours la chaise curule par ces mots, *siège d'ivoire*, *ἀσπίδων ἵσσηρ*.

Ceux qui avoient le droit de le servir de chaises curules, les preloient en voyage sur leurs chars ; d'où leur vint le nom de *curules*. Nous déterminerons plus bas leur forme d'après les monumens antiques.

Brutus ayant chassé les rois de Rome & fait créer des consuls, conserva les chaises curules pour marque de la nouvelle dignité. Les prétents & les édiles en acquirent aussi l'usage par la suite (*liv. vii*, 1) : *Non patritibus tantum tribuitur, quod per consulem plebeo itas patricius magistratus, praetorum et duos ediles, curulibus sellis praetentatos, tanquam consules sedentes mobilitate sibi sumptissimas. Les consulaires & ceux qui avoient exercé la préture & l'édilité, conservoient pendant toute leur vie dans leurs maisons le prétexte & la chaise curule, comme des témoignages des honneurs qu'ils avoient mérités. Nous l'apprenons de Tite-Live (1, 41) & de Valère-Maxime (*vi*, 2, 7), qui racontent la prise de Rome par les Gaulois, peignent les anciens magistrats effus à l'entrée de leurs maisons sur des chaises curules, vêtus de la prétexte, & attendant en silence l'arrivée de leurs farouches vainqueurs.*

Dès le berceau de Rome, Nume avoit accordé au Flamine du Jupiter l'usage de la chaise curule (*liv. 1*, 20) : *Numa Flaminem sibi assiduam creavit : insignique non veste, & curulitregia sella adornavit. Le souverain pontife & plusieurs autres prêtres jouirent du même honneur. Auguste permit aux Vestales d'assister aux jeux publics effus sur des chaises curules. Le dictateur réanoidit en loi toute l'autorité suprême ; c'est pourquoi il est inutile de faire observer qu'il se servoit de la chaise curule.*

Cette marque de dignité fut prodiguée à des princes étrangers sur la fin de la république & sous les empereurs. Le peuple romain lui présentait à Eumène, roi de Pergame, d'une chaise curule, & d'un sceau d'ivoire (*liv. xlii*, 4).

Les personnages illustres de Rome jouirent dans les jeux de cette distinction, même après leur mort. Tels furent Marcellus (*Dio. xlii*, p. 517),

p. 517), & Germanicus (Tacit. Annal. II, 82, 1).

Quant à la forme des *chaises curules*, on pourra consulter les recueils d'antiques trouvés à Herculanum. On en voit deux dans le cabinet de Portici. Ces sièges étoient d'ivoire à Rome; mais ici ils sont de bronze. Ils ont un palme sept pouces de hauteur (un pied), & deux palmes sept pouces (un pied huit pouces) de largeur. Les bras de cette espèce de meuble, ainsi que ses pieds, sont formés par des lignes qui, réunies en un point, se croisent & prennent la figure d'un X, dont les jambages seroient pliés en ligne spirale. Les pieds de ces sièges se terminent par le bas en une tête d'animal de fantasia, dont le bec allongé leur sert de point d'appui. Ces *chaises curules* ne peuvent mieux se comparer qu'à nos tabourets pilans.

Le comte de Caylus (Rec. II, pl. 39, no. 5) a publié le dessin d'une *chaise curule*. Cette chaise, sans dossier, pouvoit être un meuble particulier, cependant comme elle est de bronze, & qu'on juge de la richesse par quelques restes de sa dorure, elle pouvoit servir à quelques-uns des magistrats, qui donnoient leur audience dans le forum, ou dans d'autres places publiques. Elle pèse sur quatre pieds, qui se croisent de deux en deux, & qui sont terminés, dans la partie qui touche le sol, par des têtes d'oiseaux, dont le bec est un peu courbé. Cet ornement, tité de la nature, produit un effet agréable.

CHAIK curule (on voit une) sur les médailles de Maitre. Quand elle paroît sur les médailles romaines avec une haste couchée sur elle, on doit y reconnaître le symbole de Junon, qui désignoit la *conservation des prières*.

CHAIRES. Voyez SIÈGES.

CHALAZOPHYLACE.

XAAAZOΦTAAZ. } Sénèque (Natur.

Question. I. 4, c. 6) dit qu'il y avoit en Grece des *Chalazophylaces*, ou prêtres dont les fonctions étoient de prévoir les grêles, les tempêtes, & de les détourner par le sacrifice d'un agneau & d'un poulet. Si ces animaux leur manquoient, ou que l'inspection de leurs entrailles n'offrit que des présages funestes, ils se découpoient les doigts avec un instrument tranchant, croyant ou voulant faire croire qu'ils apaiseroient les dieux par l'effusion de leur sang. Ces charlatans, dont le nom étoit composé de χαλαζα, grêle, & de φύλαξ, j'observe, avoient été établis par Cléon.

CHALCÉES. Voyez CHALCIES.

CHALCÉDON ou CHALCÉDOINE, en Bithynie.

KAAXAΔOYIΩN.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRRR. en or. Pellerin.

RRR. en argent.

RR. en bronze.

Leur type ordinaire est un taureau debout.

Cette ville a fait frapper une médaille impériale greque en l'honneur de Julia Paula. — L'Ortho-Antiquité. Tome I.

graphie de son nom a pu varier; c'est pourquoi on ajoint à cet article celui de CHALCÉDON, qui étoit peut-être la même ville.

CHALCEIUM; soucoupe qui servoit dans le jeu du CORRANZ. Voyez ce mot.

XAAKEMBOAON; nom qui désignoit chez les Grecs les éperons de bronze des navires de guerre.

CHALCIDENE, en Syrie.

Cette région eut un roi, ou plutôt un Tétrarque du temps de Pompée. Il s'appeloit PROSMÉE, & il a fait frapper quelques médailles.

CHALCIDIQUE, salle grande & superbe. Chalcidicum. Festus l'appelle chalcedonium, mais peut-être est-ce une fautive. Vitruve (liv. V, ch. 1), Anfon, Hygin (à la fable 184), Arnobe (liv. VI & liv. IV), disent chalcidicum. Les chalcidiques étoient de grandes & magnifiques salles qu'on ajoutoit aux palais. Si le terrain que vous avez pour bâtir est trop long, dit Vitruve, vous élèverez au bout un chalcidique. Je voudrois bien, dit Arnobe, voir vos dieux & vos déesses pélemelle dans vos grands chalcidiques, & dans ces palais du ciel. On écrit, dit-il ailleurs, que vos dieux font leurs festins dans de grandes salles à manger qui sont aux cieux, & dans des chalcidiques tous d'or.

Festus dit que cette espèce de bâtimens avoit pris son nom de la ville de *Chalcie*; mais il ne nous apprend point pourquoi Philandre dit que c'étoit un édifice dans lequel la cour des monnaies avoit son tribunal, & qu'il avoit pris son nom de χαλαξ, airain, matière de la monnaie, & de δίκη, justice; ce qui est faux, car dans ce cas seroit placé l'accent sur l'antépénultième, & non sur la dernière. D'autres le dérivent de deux mots grecs, χαλαξ, bronze, airain, & οἶκος, maison, & ils disent qu'on faisoit la monnaie dans ces maisons, qui étoient ce que nous appelons hôtels de la monnaie. Mais que deviendrait l'i de οἶκος? Comment la pénultième seroit-elle brève? Pour former le nom de χαλαξ & de οἶκος, il faut dire χαλκίονος, chalciacus, comme on l'a dit effectivement pour Minerve, dont c'est-là une des épithètes, ΑΘΗΝΗ ΧΑΛΚΙΟΙΚΟΣ.

Quelques interprètes ont entendu par chalcidique, l'auditoire des basiliques.

CHALCIBIQUE (Minerve). Voyez CHALCIBOS.

CHALCIES, } fêtes célébrées par les Athé-

CHALCÉES, }

nien, en mémoire de ce que l'art de mettre le cuivre en œuvre avoit pris naissance à Athènes (Enstath. Iliad. B.). Ce nom vient de χαλαξ, cuivre. On appelloit aussi ces fêtes *Athénies*, parce qu'on les célébroit en l'honneur de Minerve; & *airainées*, parce que toute la ville d'Athènes y prenoit part dans l'origine. Les ouvriers en cuivre furent par la suite les seuls qui célébroient les *chalcies*.

CHALCIBOS; fêtes de Lacédémone, où les jeunes gens venoient tous armés sacrifier à Mi-

Zzzz

nerve *chalciacos*. Les Éphores assissoient à ces fêtes pour y maintenir l'ordre.

CHALCICÆCOS; surnom qui fut donné à la Minerve de Lacédémone, parce que la statue & le temple même qu'elle avoit dans cette ville étoient d'airain, appelé en grec χαλκός. Auguste fit bâtir à Rome, dans la neuvième région, un temple à cette Minerve, que l'on y appela *chalcidique* (*Die. li. p. 459*).

CHALCIOPE. Voyez **CHALCIOPE**.

CHALCIS, dans l'Eubée. ΧΑΛΚΙΔΕΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

RRRR. en or. . . . Eckhel,

C. en argent.

C. en bronze.

Leur type ordinaire est un aigle qui déchire un serpent; ou une lyre.

Cette ville a fait fraper une médaille impériale grecque en l'honneur de Vénus. *Eckhel*.

CHALCIS, dans la Syrie. ΧΑΛΚΙΔΕΩΝ.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales grecques en l'honneur d'Auguste, de Trajan, d'Hadrien, de M. Aurele, de Vénus, de Commode, de Néron.

On lui attribua une seule médaille autonome de bronze, qui a été publiée par M. Pellerin.

CHALCON. Voyez **CHALCOUS**.

CHACOPHONUS; pierre connue des anciens.

Boèce de Boot dit qu'ils désignaient par ce nom une pierre noire, qui étant frappée, rendoit le même son que l'airain, comme son nom semble l'indiquer. M. Anderson, dans son *histoire naturelle de Groënland*, parle d'une pierre qu'on lui a dit avoir la même propriété, & qui étant frappée, rendoit un son semblable à celui d'une cloche. Cet auteur soupçonne que cela vient du cuivre & de l'argent qu'elles contiennent, parce que ces pierres paroissent teintées de vert & de bleu en certains endroits. Mais en supposant le fait incontestable, cette conjecture n'en paroît pas moins fondée. On dit aussi qu'il se trouve une pierre de cette espèce en Canada, à qui quelques gens pour cette raison ont donné le nom de *pierre de cloche*.

M. le duc de Chaulnes a dans sa collection chinoise des pierres noires, qui étant suspendues par un cordon & isolées, rendent un son fort & harmonieux, lorsqu'on les frappe avec un marteau. Ce sont des morceaux de basalte.

CHALCOS. Voyez **CHALCOUS**.

CHALQUE. Voyez **CHALCOUS**.

CHALCOUS, Érécole, Tassigon, calcul, ancien poids de l'Asie & de l'Égypte.

M. Pausan l'évalue en poids de France à 1 grain $\frac{1}{11}$.

Il valoit en poids des mêmes pays 2 sitions.

CHALCOS, } monoie ancienne de l'Égypte & de l'Asie. Voyez **PHOLLIS**.

CHALCOUS; poids & monnaie des Grecs. M.

Pausan l'évalue en poids de France à 2 grains & $\frac{1}{11}$, & en monnaie à 6 deniers & $\frac{1}{2}$.

On a parmi les médailles d'Antioche sur l'Orient, une médaille de bronze sur laquelle on lit ΧΑΛ, abrégé de ΧΑΛΚΟΝ. Elle pèse 43 grains.

CHALDÉENS. Les *Chaldéens* reconnoissoient un dieu souverain, auteur de toutes choses, lequel avoit établi cette belle harmonie qui lie toutes les parties de l'univers. Quoiqu'ils crussent la matière éternelle & préexistante à l'opération de dieu, ils ne s'imaginèrent pourtant pas que le monde fût éternel; car leur cosmogonie nous représente notre terre comme ayant été un chaos ténébreux, où tous les éléments étoient confondus pêle-mêle, avant qu'elle eût reçu cet ordre & cet arrangement qui la rendent un séjour habitable. Ils supposèrent que des animaux monstrueux & de diverses figures avoient pris naissance dans le sein informe de ce chaos, & qu'ils avoient été soumis à une femme nommée *Omeca*; que le dieu *Belus* avoit coupé cette femme en deux parties, de l'une desquelles il avoit formé le ciel & de l'autre la terre, & que la mort de cette femme avoit causé celle de tous ces animaux; que *Belus*, après avoir formé le monde & produit les animaux qui le remplissent, s'étoit fait couper la tête; que les hommes & les animaux étoient sortis de la terre, que les autres dieux avoient été créés dans le sang qui couloit de la blessure du dieu *Belus*, & que c'étoit la raison pour laquelle les hommes étoient doués d'intelligence, & avoient reçu une portion de la divinité. Berosé, qui rapporte ceci dans les fragments que nous avons de lui, & qui nous ont été conservés par Syncelle, observe que toute cette cosmogonie n'est qu'une allégorie mystérieuse, par laquelle les *Chaldéens* expliquoient de quelle manière le dieu créateur avoit débrouillé le chaos & introduit l'ordre parmi la confusion des éléments. Du moins, ce que l'on voit à travers les voiles de cette surprenante allégorie, c'est que l'homme doit sa naissance à dieu, & que le dieu suprême s'étoit servi d'un autre dieu pour former le monde. Cette doctrine n'étoit point particulière aux *Chaldéens*: c'étoit même une opinion universellement reçue dans tout l'Orient, qu'il y avoit des génies, dieux subalternes & dépendans de l'être suprême, qui étoient distribués & répandus dans toutes les parties de ce vaste univers. On croyoit qu'il n'étoit pas digne de la majesté du dieu souverain de présider directement au sort des nations. Renfermé dans lui-même, il ne lui convenoit pas de s'occuper des pensées & des actions des simples mortels; mais il en laissoit le soin à des divinités locales & inférieures. Ce n'étoit aussi qu'en leur honneur qu'on faisoit les sacrifices dans les temples, & que couloir sur les autels le sang des victimes. Mais outre les bons génies qui s'appliquoient à faire du bien aux hommes, les *Chaldéens* admettoient aussi des génies mal-faisants. Ceux-là étoient formés d'une matière plus

grosière que les bons, avec lesquels ils étoient perpétuellement en guerre. Les premiers étoient l'ouvrage du mauvais principe, comme les autres l'étoient du bon; car il paroît que la doctrine des deux principes avoit pris naissance en Chaldée, d'où elle a passé chez les Perses.

Tels étoient vrai-semblablement les mystères auxquels les Chaldéens avoient soin de n'intier qu'un petit nombre d'adeptes, qui devoient leur succéder, pour en faire passer la tradition d'âge en âge, jusqu'à la postérité la plus reculée. Il n'étoit pas permis aux disciples de penser au-delà de ce que leurs maîtres leur avoient appris. Ils plioient servilement sous le joug que leur imposoit le respect aveugle qu'ils avoient pour eux. Diodore de Sicile leur en fait un mérite, & les élève en cela beaucoup au-dessus des Grecs, qui, selon lui, devenoient le jouet éternel de mille opinions diverses, entre lesquelles flottoit leur esprit incertain; parce que dans leur manière de penser, ils ne vouloient être maitrisés que par leur génie. Mais il faut être bien peu philosophe, pour ne pas sentir, que c'est déshonorer la raison que de la mettre dans des entraves, ainsi que le faisoient les Chaldéens.

Voici la doctrine que les Chaldéens enseignoient publiquement; savoir, que le soleil, la lune & les autres astres, & sur tout les planètes, étoient des divinités qu'il falloit adorer. Hérodote & Diodore sont ici nos garans. Les étoiles qui forment le zodiaque, étoient principalement en grande vénération parmi eux, sans préjudice du soleil & de la lune, qu'ils ont toujours regardés comme leurs premières divinités. Ils appeloient le soleil *Belus*, & donnoient à la lune le nom de *Nébo*; quelquefois aussi ils l'appeloient *Nergal*. Le peuple croyoit bonnement que la divinité résidoit dans les astres, & par conséquent qu'ils étoient autant de dieux qui méritoient ses hommages. Pour les sages & les philosophes du pays, ils se contenoient d'y placer des esprits ou des dieux du second ordre, qui en dirigeoient les divers mouvemens.

Ce principe une fois établi, que les astres étoient des divinités, il n'en fallut pas davantage aux Chaldéens pour persuader au peuple qu'ils avoient une grande influence sur le bonheur ou le malheur des humains. De là est née l'astrologie judiciaire, dans laquelle les Chaldéens avoient la réputation d'exceller si fort entre les autres nations, que tous ceux qui s'y distinguoient s'appeloient Chaldéens, quelle que fût leur patrie. Ces charlatans s'étoient fait un art de prédire l'avenir par l'inspection du cours des astres, où ils feignoient de lire l'enchaînement des destinées humaines. La crédulité des peuples faisoit toute leur science; car quelles liaisons pouvoient-ils apercevoir entre les mouvemens réglés des astres & les événemens libres de la volonté? L'avidité curieuse des hommes pour percer dans l'avenir & pour prévoir ce qui doit leur arriver, est une maladie

aussi ancienne que le monde même. Mais elle a exercé principalement son empire chez tous les peuples de l'Orient, dont on fait que l'imagination s'allume aisément. On ne sauroit croire jusqu'à quel excès elle y a été portée par les rites & les artifices des prêtres. L'astrologie judiciaire eût le puissant frein avec lequel on a de tout temps gouverné l'esprit des Orientaux. Sextus-Empiricus déclame avec beaucoup de fureur & d'éloquence contre cet art frivole, si funeste au bonheur du genre humain, par les maux qu'il produit nécessairement. En effet, les Chaldéens rétrécissoient l'esprit des peuples, & les tenoient indignement courbés sous un joug de fer que leur imposoit leur superstition; il ne leur étoit pas permis de faire la moindre démarche, sans avoir auparavant consulté les augures & les astrologues. Quelque crédules que fussent les peuples, il n'étoit pas possible que l'impolure de ces charlatans de Chaldée ne trahît & ne décelât très-souvent la vanité de l'astrologie judiciaire. Sous le consulat de M. Popillius, & de Gneius Calpurnius, il fut ordonné aux Chaldéens, par un édit du préteur Cor. Hispanus de sortir de Rome & de toute l'Italie dans l'espace de dix jours; & la raison qu'on en donnoit, c'est qu'ils abusoient de la prétendue connoissance qu'ils se vantoient d'avoir du concours des astres, pour tromper des esprits foibles & crédules, en leur persuadant que tels événemens de leur vie étoient écrits dans le ciel. Alexandre lui-même, qui d'abord avoit été prévenu d'une grande estime pour les Chaldéens, la leur vendit bien cher par le grand mépris qu'il leur porta, depuis que le philosophe Anaxarque lui eut fait connoître toute la vanité de l'astrologie judiciaire.

Quoique l'astronomie ait été fort en honneur chez les Chaldéens, qu'ils l'aient cultivée avec beaucoup de soin, il ne paroît pourtant pas qu'elle eût fait parmi eux des progrès considérables. Quels astronomes que des gens qui croyoient que les éclipses de la lune provenoient de ce que cet astre tournoit vers nous la partie de son disque qui étoit opaque? Car ils croyoient l'autre lumineuse par elle-même, indépendamment du soleil: où avoient-ils pris aussi que le globe terrestre seroit consumé par les flammes, lors de la conjonction des astres dans le signe de l'écrevisse, & qu'il seroit inondé si cette conjonction arrivoit dans le signe du capricorne? Cependant ces Chaldéens ont été estimés comme de grands astronomes; & il n'y a pas même long-temps qu'on est revenu de cette estime prodigieuse qu'on avoit conçue pour leur grand savoir dans l'astronomie; admiration qui n'étoit fondée que sur ce qu'ils sont séparés de nous par une longue suite de siècles. Tout éloignement eût en droit de nous en imposer.

L'envie de passer pour les plus anciens peuples du monde, est une manie qui a été commune à toutes les nations. On droit qu'elles s'imaginaient

valoir d'autant mieux, qu'elles peuvent remonter plus haut dans l'antiquité. On ne sauroit éroire combien de rêveries & d'absurdités ont été débitées à ce sujet. Les *Chaldéens*, par exemple, prétendoient qu'au temps où Alexandre vainqueur de Darius prit Babylone, il s'étoit écoulé quatre cents soixante & dix mille années, à compter depuis les temps où l'astronomie fleurissoit dans la Chaldée. Cette longue supputation d'années n'a point la preuve dans l'histoire, mais seulement dans l'imagination échauffée des *Chaldéens*. En effet, Callisthène, à qui le précepteur d'Alexandre avoit ménagé une entrée à la cour de ce prince, & qui suivoit ce conquérant dans ses expéditions militaires, envoya à ce même Aristote des observations qu'il avoit trouvées à Babylone. Ces observations ne montoient pas au delà de mille neuf cents trois ans ; & ces mille neuf cents trois ans, si on les fait commencer à l'année 4383 de la période Julienne, où Babylone fut prise, remonteront à l'an 2480 de cette période. Si les *Chaldéens* avoient eu des observations aussi anciennes, comment se peut-il faire que Ptolémée, astronome si exact, n'en ait point fait mention, & que la première dont il parle, tombe à la première année de Mardochai, roi de Babylone, laquelle se trouve être dans la vingt-septième année de l'ère de Nabonassar ? Il résulte de là que cette prétendue antiquité que les *Chaldéens* donnoient à leurs observations, ne méritait pas plus notre croyance que le témoignage de Porphyre, qui lui sert de fondement. Il y a plus, Épigène ne craint point d'avancer que les observations astronomiques qui se trouvoient inscrites sur des briques cuites qu'on voyoit à Babylone, ne remontoient pas au delà de 720 ans ; & comme si ce temps eût été encore trop long, Éroïse & Critodème renferment tout ce temps dans l'espace de 480 ans.

Après cela, qui ne riroit de voir les *Chaldéens* nous représenter gravement leurs observations astronomiques, & nous les apporter en preuve de leur grande antiquité ; tandis que leurs propres auteurs leur donnent le démenti, en les renfermant dans un si court espace de temps ? Ils ont apparemment cru, suivant la remarque de Laërtius, qu'il leur étoit libre de mentir, en imaginant des observations de 470000 ans ; parce qu'ils étoient bien sûrs qu'en s'enfouant si fort dans l'antiquité, il ne seroit pas possible de les atteindre. Mais ils n'ont pas fait attention que tous ces calculs n'opèrent dans les esprits une vraie persuasion, qu'autant qu'on y attache des faits dont la réalité ne soit point suspecte.

Toute chronologie qui ne tient point à des faits, n'est point historique, & par conséquent ne prouve rien en faveur de l'antiquité d'une nation. Quand une fois le cours des choses nous est connu, je puis prévoir, en conséquence de leur marche, assistée à des mouvements uniformes & réguliers, dans quel temps & de quelle manière ils figure-

ront ensemble, soit dans leur opposition, soit dans leur conjonction ; je puis également me repaître sur les temps passés, ou m'avancer sur ceux qui ne sont pas encore arrivés, & franchissant les bornes du temps où le Créateur a renfermé le monde, marquer dans un temps imaginaire les instans précis où tels ou tels autres seroient éclipsés. Je puis, à l'aide d'un calcul qui ne s'épuise jamais, tant que mon esprit voudra le continuer, faire un système d'observations pour des temps qui n'ont jamais existé ou même qui n'existeront jamais. Mais de ce système d'observations purement arbitraire, il n'en résultera jamais que le monde ait toujours existé, ou qu'il doit toujours durer. Tel est le cas où se trouvent par rapport à nous les anciens *Chaldéens*, touchant ces observations qui ne comprennoient pas moins que 470000 ans. Si je voyois une suite de faits attachés à ces observations & qu'ils remplissent tout ce long espace de temps, je ne pourrais m'empêcher de reconnoître un monde réellement subsistant dans toute cette longue durée de siècles ; mais parce que je n'y vois que des calculs qui ne traitent après eux aucune révolution dans les choses humaines, je ne puis les regarder que comme les rêveries d'un calculateur. (*Tout cet article est pris de l'Encyclopédie.*)

Les *Chaldéens* passoient dans l'antiquité pour les inventeurs de l'astronomie, & ils étoient fort adonnés non seulement à cette science, mais encore à l'astrologie, à la divination, &c. C'est pour cela que *Chaldéens*, dans l'écriture & dans les auteurs profanes, est la même chose que mathématicien, astrologue, diseur de bonne aventure, faiseur d'horoscope, magicien, comme on le peut voir dans Daniel, II, 2, 4, 5, 10 ; IV, 7, 5 ; V, 26, 7, 11 ; dans Cicéron, *de Divin.* lib. I, n. 2, 31 & lib. II, n. 42, 87 & lib. II, t. 42, 87, & lib. I. Tusc. *quæst.* n. 95. Strabon, lib. VII. Anlu Gelle, lib. I, ch. 9 & liv. XIV, ch. I ; Sénèque, dans Vitellius, ch. 54 ; S. Jérôme, sur Daniel, ch. 55 ; Juvén. *Sat.* X, vers. 94.

Il ne reste aucun monument des *Chaldéens*, M. de Paw en donne (*Rech. sur les Égypt.* & *les Chin.* t. 2, p. 60) la raison suivante.

„ S'il y avoit eu dans la Chaldée des constructions aussi solides que celles de l'Égypte, il se verraient des ruines prodigieuses ; mais comme on y a bâti avec des briques & du bitume, toutes les parties les plus élevées ont dû nécessairement s'écrouler, & ce n'est qu'à quelques pieds au dessus des fondemens où l'humidité a conservé la force & la ténacité du bitume, qu'on découvre encore quelques restes de maçonnerie, comme en cet endroit qu'on prend pour l'emplacement du temple de Belus. Ce sont-là des choses qui ne méritent point qu'on en parle. D'ailleurs dans quels cabinets de l'Europe a-t-on jamais possédé des statues ou des monumens Chaldéens ? „

CHALINISTE ; surnom que l'on donnoit à la déesse Minerve à Corinthe, où elle avoit un tem-

ple, & où elle étoit adossée en mémoire de la bride qu'elle avoit mise à Pégase, en faveur de Bellérophon. Ce fureau vient de *χαυρις*, frein; d'où cette déesse fut aussi appelée *Franalis* ou *Frenatrix*. Le corps de la statue étoit de bois, le visage, les pieds & les mains de pierre blanche (*Pausanias, Corinthiæ, c. ju*).

CHALUMEAU; cet instrument passe pour le premier instrument à vent dont on ait fait usage. C'étoit un roseau percé à différentes distances. On en attribue l'invention aux Phrygiens, aux Libyens, aux Egyptiens, aux Arcadiens, & aux Scylliens : ces origines différentes viennent de ce que celui qui perfectionnoit, passoit à la longue pour celui qui avoit inventé. C'est en conséquence qu'on lit dans Plin., que le *Chalumeau* fut trouvé par Pan, la Flûte courbe par Mides, & la Flûte double par Marfias.

CHAMBEILLAN. Cet officier portoit différents noms chez les Romains. On l'appeloit *Præpositus Cubiculi*, *Cubicularius*, *Thalami custos*. Il en est souvent question dans l'ambassade de Philon à Rome, auprès de Caligula, dans Ammien-Marcellin (xiv, 55, xxix, 4). Honorius & Théodose, attribuaient de grands privilèges à la dignité de *Chambeillan*, & ils l'égalèrent à celle des Prêtres du prétoire & de la ville. Le grand *Chambeillan* étoit le chef des *Chambeillans* ordinaires; mais il n'exerçoit sur eux aucune juridiction; parce qu'ils dépendoient immédiatement du maître des offices. Ce premier officier étoit exempt de toutes charges ou impositions.

Sous le règne des Paléologues, le grand *Chambeillan* portoit un chaperon bordé, un manteau de pourpre, une tunique jaune, sur laquelle étoient représentés en broderie par-devant l'empereur debout, & par-derrière l'empereur assis sur un trône. Son sceptre étoit de bois, avec le premier noyau d'or pur, & les autres recouverts d'or & d'argent : c'est ainsi que le dépeint Sophote Curopulate.

CHAMBRE. Quoique cet article appartienne au Dictionnaire d'Architecture, nous croyons cependant devoir rapporter ici le passage suivant de Winckelmann, qui servira à l'explication de plusieurs passages d'auteurs anciens, relatifs à la forme des *Chambres*.

„ Je ne feroi point (dit Winckelmann, dans ses recherches sur l'architecture) de recherches sur les *Chambres* des anciens, & je ne citerai point ce qu'on en trouve dans les anciens écrivains, parce que cela a déjà été dit en grande partie, & qu'on ne peut en donner une idée exacte sans planches. Je me contenterai donc de parler de ce que j'ai vu moi-même. Les *Chambres* des anciens, & particulièrement celles où ils couchoient étoient, pour la plupart, voûtées par le haut, ainsi que Varron nous l'apprend (*Conf. Scalig. Conject. in Varron. lib. vi, p. 173*) : c'étoit de cette manière qu'étoit faite celle que Plin. (*lib. ii, ep. 17, p. 530, ed. Lugd. 1669,*

8°.) décrit dans son *Laurentum*; & l'on soupçonne que de pareilles *Chambres*, trouvées au second étage de la *Villa Hadrienne*, étoient des *Chambres* à coucher, parce qu'il y avoit une grande niche qui servoit d'alcove, & dans laquelle étoit placé le lit. Les *Chambres* de Plin. avoient des fenêtres tout autour; dans l'une cependant le jour tomboit d'en-haut par une ouverture qui se fermoit sans doute pendant la nuit. „

„ Il paroît, par les ruines de la *Villa Hadrienne* de l'ancien Tusculum, ainsi que par les *Chambres* d'une magnifique maison de campagne, près la ville d'Herculanum, où l'on a trouvé la plus grande partie des buîtes de marbre & de bronze qui sont dans le cabinet de Portici; il paroît, dis-je, par ces *Chambres*, que celles des anciens étoient fort petites. Celle dans laquelle s'est trouvée à Herculanum la bibliothèque, composée de plus mille rouleaux de livres, étoit si petite, qu'en étendant les deux bras, on pouvoit, pour ainsi dire, toucher l'une & l'autre muraille. Dans la maison de campagne de Tusculum, il y avoit une petite *Chambre*, avec une séparation particulière, faite de cette manière,



extérieure que se tenoient les domestiques. A étoit la porte de la *chambre*, & B la porte d'entrée de la division intérieure, qui étoit faite avec une muraille fort mince. „

CHAMBRES GARNIES (louer des), s'appeloit *Canicularium facere*; & l'on nommoit *Canicularius* celui qui en occupoit une.

CHAMEAU. Les Asiatiques se servoient de *Chameaux* dans les armées & dans les combats. Les Romains en firent pour la première fois dans les armées d'Antiochus. Néron (*Suet. c. xl, n. 3*) & Élagabale (*Lampr. c. 23*), firent paroître dans les jeux du cirque des chars attelés de quatre *Chameaux*.

Élagabale voulant imiter le gourmand Apicius, mangeoit souvent des ragouts faits avec des talons de *Chameau*, & des crêtes arrachées à des coqs vivans (*Lamprid. Hist. c. 19*) : *comedit sapias ad imitationem Apicii calcaneos camelorum & cristas vivis gallinaceis demptas*. Hérodien (*sv, 15, 8*), assure que ces talons sont tendres & délicats.

Les anciens tiroient du *Chameau* une substance plus utile; c'étoit le poil, dont ils faisoient plusieurs sortes de tissus, comme on le pratique encore. On sait que ces tissus ont été appelés *camelote*, dans le temps où ils n'étoient remplis que de poil de *Chameau*. Mais ce qu'Élien rapporte au sujet de ce poil (*Hist. l. 17, c. 34*), nous doit paroître fort extraordinaire : il assure que les Habitans des rives de la mer Caspienne avoient une espèce de *Chameaux* égaux en hauteur aux plus grands chevaux, dont le poil étoit aussi doux que la laine des bœufs de Milet, &

que les prêtres & les grands en composoient leurs vêtements. Il faut sans doute reconnaître ici le *Lama*, qui représente dans l'Amérique le *Chameau* de l'Afrique, & qui habite les cordillères & les pays froids, tels que le sont les bords de la mer Calépine.

CHAMEAU (le) sur les médailles, est le symbole de l'Arabie (*Jobert*). Il se trouve cependant sur les médailles de quelque autre peuple, comme sur celles de la famille Plautia, sur laquelle on voit une tête de femme avec une couronne murale, A. PLAUTIUS . AED. CUR. S. C. Et au revers dans le champ IVNEUS, dans l'exergue BACCHUS, & pour type un homme à genoux qui tient de la main gauche un *Chameau* par la bride, & qui tient de la droite une palme. C'est alors un signe d'alliance avec l'Arabie. (*Beger*.)

CHAMOS; dieu des Moabites, à qui Salomon éleva un temple pour plaire à une de ses femmes qui étoit de cette nation. (*Voyez* *Iru*, in Reg. i. ii, c. 7). Vossius (*de idol.* 28) a cru que c'étoit le *Comus* des Grecs & des Romains.

CHAMP; étoit un lieu ouvert dans la campagne, où les jeunes gens s'assembloient pour faire leurs exercices, pour y célébrer certains spectacles, &c. & où les citoyens tenoient aussi leurs comices, ou les assemblées dans lesquelles il s'agissoit de délibérer de quelque affaire publique. On comptoit à Rome un grand nombre de *Champs*: il y avoit le *Champ d'Agrippa*, le *Champ Brutien*, le *Caudetan*, le *Lenatarius*, le *Martius*, le *Pecuaris*, le *Setarius*, le *Viminalis*, &c.; mais par le nom de *Champ* sans addition, on entendoit toujours le *Champ de Mars*.

Le *Campus Agensius* étoit situé entre la vallée *Martia* & le cirque de *Flaminius*: ce n'étoit qu'un marché.

Le *Champ d'Agrippa* étoit dans la septième région de la ville, entre le capitol & ce qu'on appelle aujourd'hui le *Collège Romain*.

Le *Champ Brutien* ou *Bryten* étoit dans la quatorzième région de la ville, au Janicule, près du faux-bourg *Brutianus*, à peu de distance des murs de la ville. Il avoit été ainsi nommé des *Brutiens*, ou, comme d'autres le prétendent, d'un *Brutus* qui l'avoit fait orner.

Le *Caudetan* se trouvoit aussi dans la quatorzième région, & avoit été ainsi nommé d'un petit bouquet de bois, entre lequel on imaginoit quelque ressemblance avec la forme de la queue d'un cheval.

Le *Calimontanus* étoit dans la seconde région; on en ignore la place, à moins que ce *Champ* n'ait été le même que le *Campus Martialis*.

L'*Esquilinus* étoit dans la cinquième région, au haut du mont *Esquilin*, où l'on étoit dans l'usage d'enterrer la populace & les pauvres: *Fovelebanus scurrarum, Nomentanumque nepotum*. Le *Champ Esquilin* fut hors de la ville jusqu'au temps de *Servius Tullius*, sous lequel il y fut réuni; on y éleva dans la suite des édifices, &

Mécène finit par en faire ses jardins, ainsi qu'*Horace* nous l'apprend dans la fable *Olim truncarum*, &c. où l'on voit encore que c'étoit là que les magiciens alloient faire leurs incantations nocturnes.

Le *Figulinus* étoit dans la treizième région, entre le Tibre & le mont *Aventin*: il a pris son nom des potiers qui habitoient ce quartier.

Le *Campus Flora*, ou *Champ de Flore*, étoit dans la neuvième région: ce fut là qu'on bâtit le théâtre de *Pompée*; on y publioit les lois, les édit & les réglemens du sénat; on y célébroit les jeux appelés *floralis*, en l'honneur d'une des affranchies de *Pompée*, d'où il fut appelé *Campus Flora*, ou d'une courtisane de l'ancienne Rome qui avoit amassé assez d'argent pour fonder des jeux en sa mémoire. Dans la suite des temps, la gravité romaine, offensée de ces fêtes, tâcha d'en abolir la honte en les perpétrant, non en l'honneur de la courtisane, mais de la déesse des fleurs; cependant les jeux continuèrent toujours à se ressentir de leur première institution, par la liberté des actions & des paroles qui y régnoit.

Le *Campus Horatiorum*; ou n'en connoît pas la place: c'étoit peut-être l'endroit du combat des *Horaces* & des *Curiaces*.

Le *Campus Jovis*; c'est selon quelques-uns, le même que le *Campus Martius major*, où *Jupiter* vengeur avoit eu effet son temple: d'autres au contraire, veulent que ce fût le *Campus Martius minor*, où il y avoit une statue colossale de *Jupiter*.

Le *Lenatarius* étoit dans la douzième région; il fut ainsi nommé, à ce qu'on dit, des marchands de laine qui y étoient établis on qui s'y assembloient.

Le *Campus Martialis* étoit dans la seconde région, sur le mont *Calvus*; il fut nommé *Martialis* de *Mars*, dont on y célébra les *equivaria*, lorsque le *Champ de Mars* fut inondé par le Tibre. C'est actuellement la place qui est devant l'Eglise de *S. Jean de Latran*.

Le *Campus Martius*, *Champ de Mars*, qui se nommoit par excellence *Campus*, ou *Campus Martius major*, pour le distinguer du *Campus Martius minor*, étoit dans la neuvième région; il fut consacré à *Mars* par *Romulus* même, suivant quelques-uns; & suivant d'autres, par le peuple, après l'expédition de *Tarquinius* le superbe, qui se l'étoit approprié & qui le faisoit cultiver. Quoi qu'il en soit, ce n'étoit dans les commencemens qu'une prairie où la jeunesse romaine alloit s'exercer, & où l'on faisoit paître les chevaux. Les romains en firent dans la suite un des principaux lieux de leurs assemblées, & un des endroits de Rome les plus remarquables par les décorations. Il s'étendoit depuis la porte *Flaminia* jusqu'au Tibre, & comprenoit ce qu'on appelle aujourd'hui la place *Borghese*, le Panthéon, les places *di Castello Farnese*, *di Ponsi*, *di Navone*, *Nicofoe*, &c.

avec la longue rue *di Sirofa*, & l'entrée du pont Saint Ange. Il étoit hors de la ville; Jules-César eut le dessein de l'y renfermer; mais Aurélien passe pour l'avoir exécuté, en couvraient les murs de la ville depuis la porte Colline jusqu'au Tibre. Ce *champ* étoit très-agréable par sa situation; c'étoit le lieu des exercices militaires. On y lutoit, & lorsque les jeunes gens étoient couverts de sueur & de poussière, ils se jetoient dans le Tibre qui l'arosoit. C'étoit-là que se tenoient les comices ou assemblées générales du peuple. Plusieurs grands hommes y avoient leurs sépultures. Les statues y étoient si nombreuses, que pour en peindre l'effet, les auteurs ont dit qu'on les eût prises de loin pour une armée. L'empereur Auguste y avoit son tombeau. Il étoit encore remarquable par un obélisque, surmonté d'une boule dorée qui servoit de gnomon à un cadran solaire. Cet obélisque, après avoir resté pendant plusieurs siècles enlveli sous les ruines de l'ancienne Rome, & sous les maisons de la Rome nouvelle, fut relevé par les soins de Benoît XIV. Ce pape acheta toutes les maisons qui le couvroient, & le rétablit dans son ancienne splendeur. Le *Campus Martius* comprenoit différents portiques, la *Villa Publica*, le Panthéon, les Thermes Néroniens, les Thermes d'Agrippine, le théâtre de Pompée, le cirque Flaminien, la colonne d'Antonin, la basilique d'Antonin, le *Divisitorium*, différents temples, & une infinité de choses remarquables. C'est aujourd'hui un des quartiers de Rome les plus habités.

Le *Campus Martius minor* étoit une partie du *Campus Martius major*, & la même chose que le *Campus Tiberinus*, qui avoit été donné au peuple par Caïa Taratia; il s'étendoit depuis le pont Janicule, ou, suivant le nom moderne, depuis le pont de Sixte jusqu'au pont Saint Ange. Cet endroit étoit aussi couvert de maisons.

Le *Campus Ostivus*. On n'en fait pas la position; on conjecture seulement que ce *champ* fut ainsi nommé par Auguste, en mémoire de sa sœur Octavie.

Le *Campus Pecuaris* étoit dans la neuvième région. Il étoit ainsi appelé du commerce des bestiaux qui s'y faisoit.

Le *Campus Radiculi* étoit devant la porte Capène; ce fut dans cet endroit qu'Annibal campa, lorsqu'il se fut approché de Rome avec son armée.

Le *Campus Sceleratus* étoit dans la sixième région, à peu de distance de la porte Colline. Il y avoit là un souterrain dans lequel on descendoit les vestales convaincues d'avoir péché contre leurs vœux; elles y étoient enterrées toutes vivantes. Ce souterrain ne servoit qu'à cet usage.

Le *Campus Tergeminorum* étoit placé, selon quelques-uns, dans la onzième région, & suivant d'autres, dans la treizième. Il étoit ainsi appelé de la porte *Tergemina*, au devant de laquelle étoit l'endroit où les Horaces & les Curiaces avoient

combattu. Mais on ne sait précisément en quel endroit étoit la porte *Tergemina*; on conjecture seulement que c'étoit entre le Tibre & le mont Aventin, à l'extrémité de la ville où est actuellement la porte d'Ostie.

Le *Campus Vaticanus* étoit dans la quatorzième région, entre le mont Vatican & le Tibre, où est aujourd'hui la *Città Leonina*.

Le *Campus Viminalis* étoit dans la quinzième région, près du sémaphore (*Agger*) de Tarquin. Cet emplacement est occupé par la Villa Peretti.

CHAMP des pleurs. Voyez CAMPAGNE.

CHAMP pierreux. Voyez GÉRON.

CHAMPIGNON. Les anciens étoient aussi friands de ce végétal que les modernes; mais ils préféroient celui qui étoit né dans les prés (*Horat. lib. Sat. IV, 20*):

..... *Præteritis optima fungis*
Natura est.

Entre toutes les variétés ou espèces de *champignons* qu'ils admettoient sur leurs tables, le *boleus* étoit le plus recherché, & coûtoit des sommes plus fortes que la valeur d'un manteau, comme nous l'apprenons de Martial (*lib. III, 44*):

Argentum atque aurum facile est, lanæque,
togæque
Mittere, boleus mittere difficile est.

Ce fut dans un ragoût de *boleus* que l'empereur Claude fut empoisonné; c'est pourquoi Néron appeloit ce végétal le *ragoût des Dieux*.

CHAMPS ÉLYSÉES. Voyez ÉLYSÉES.

CHAMULCUS. C'étoit un traîneau fort bas, pareil à celui que l'on appelle *camion* dans les ateliers de Paris, & ailleurs *haquet*.

On l'appelle aussi *trabea*, comme il paroît d'après un ancien glossaire, où on lit: *χαμυλκος, trabea*.

CHAMYNA; surnom sous lequel Cérès étoit adorée à Pise. Elle avoit un temple dans cette ville, au même endroit où l'on croyoit que la terre s'étoit entrouverte pour donner passage à Pluton, lorsque ce dieu enleva Proserpine. On le dérive de *χαμω, hio*; d'autres étymologistes veulent qu'il ait été donné à la déesse, parce que son temple avoit été bâti aux dépens d'un nommé Chamynus.

CHANCEAU; bourg situé à 7 lieues de Dijon, où la Seine prend sa source. On trouva en 1763, dans une chénevière, au sud de *Chanceau*, une galère de bronze, de deux pieds de long sur huit pouces de large. Elle étoit dans le cabinet de M. le président de Bourbonne à Dijon; M. de Rulley croit que c'est un monument gaulois, un *ex voto* placé dans un temple dédié au dieu de la Seine par quelque chef de navigation.

CHANCELIER. Voyez CANCELLARIUS.

CHANDELIER. } Voyez CANDÉLABRE.
CHANDELE.

CHANGER de maison. Les esclaves de juillet étoient l'époque où les Romains changeoient de maison, déménageoient. Tibère fit quitter le latricle à un sénateur pour le punir de son avarice. Cet homme vil (Suet. c. 35) s'étoit retiré à sa maison de campagne quelques jours avant le 1^{er} juillet, pour ne rentrer dans Rome qu'après cette époque, dans le dessein de louer à bas prix quelque maison que l'on auroit dédaigné d'occuper.

CHANGEUR. }
CHANGE. }

Les anciens n'ont point connu ce commerce des banquiers, que nous appelons *change*, & dont on attribue l'invention aux Juifs chassés de France par Philippe le Bel. Ils ne pratiquoient que le *change réel*, c'est-à-dire, que leurs changeurs, *argentarii* ou *nummularii*, échangeoient les pièces de monnaie usées ou décriées, contre des pièces neuves (*nummi asperi*), en prenant un profit appelé *asperatura*; ils échangeoient aussi les pièces d'une grande valeur contre celles d'une moindre; ils éprouvoient aussi les monnaies, &c. Enfin ils représentoient sous ce point de vue les *changeurs* de nos monnaies.

Le gain de ces *argentarii* étant légitime, leur profession n'auroit pas été méprisée, s'il n'y eût joint l'usure, c'est-à-dire, le prêt à un intérêt exorbitant. On sait que Marc-Antoine (Suet. Aug. c. 2) reprochoit à Octave d'avoir eu pour aïeul un *argentarius*, & que Cassius de Parme l'appeloit par dérision le petit-fils d'un *argentarius*. Ces *argentarii* tenoient les livres ou les registres des autres usuriers. Ils faisoient de plus les fonctions de notaires, de receveurs; de sorte que l'on peut dire généralement que les *argentarii* ou *nummularii* représentoient à la fois nos changeurs, nos notaires & nos usuriers. Leurs bureaux étoient établis dans le *Forum Romanum*; c'est-là qu'ils exerçoient leurs fonctions, sous l'inspection du préfet de la ville; & lorsqu'ils cessoient de s'y présenter, leur banqueroute étoit déclarée par ces mots: *foro cessit* (Juvenal. Sat. x, 48):

*Nescio quid superest, & pallet sanioris aulæ;
Qui vertere solum, Bajæ, & ad Ostia currunt.
Cedere namque foro jam non tibi deterius, quam
Æquiliæ a serventi migrare Subura.*

CHANTER. L'usage de chanter dans les repas, est de la plus haute antiquité, comme nous le voyons dans Homère. Tous les convives étoient invités à chanter & à s'accompagner avec des instruments. Ils se passaient à cet effet un rameau de myrte & une lyre. Le premier étoit porté par celui qui *chantoit*, & l'instrument par celui qui en jouoit (Aristophan. Vesp. & Grævius). On sait que Thémistocle ayant refusé d'accepter

la lyre, parce qu'il ne savoit pas la pincer, fut soupçonné d'avoir reçu une mauvaise éducation. (Ibid. 11, 15.)

Ce n'étoient pas seulement les jeunes gens qui chantoient dans les festins, mais les vieillards & les pères de famille chantoient aussi, comme nous l'apprenons d'Horace (1^{re} Epist. 1, 110):

*Pueri paterque severi
Frenda comas vincti canunt, & carmina di-
flant.*

Valère Maxime (11, 1) regrettoit beaucoup cet ancien usage, qui enflammoit de zèle & d'ardeur les jeunes gens par le récit des exploits militaires que chantoient leurs pères dans les festins, & c'est à cet usage qu'il attribuoit le courage des Scipions, des Camilles, &c. *Maiores natu in conviviis ad tibias egregia superiorum opera carminibus comprehensa pangebant, quo ad ea imitanda juventutem alacriorem redderent. Quid hoc splendidius? Quid etiam utilius certamine? Pubertas canis suum honorem reddebat, defuncta virum cursu atque ingredientiæ altissimam vitam savoris nutrimentis persequabatur. Quas Athenas, quam scholam, qua alienigena studia hinc domestica disciplina præculerunt? Inde oriuntur Camilli, Scipiones, Fabricii, Fabii, Marcelli: ac ne singula imperii nostri lumina percurrere sim longior, inde, inquam, cali clarissima pora duci fulserunt caesares.* Ce passage est curieux, & mérite l'attention des économistes politiques.

CHANVRE. Plin. (1, 19, c. 9) distingue trois espèces de chanvre, estimées de son temps, celui d'*Alabandus*, celui de *Mylæ*, & celui de *Rosa*, qui s'élevoit aussi haut que les arbres du pays des Sabins: *rosæ agri Cabini arborum altitudinem aequat*. On a apporté depuis deux ans de la Chine une espèce de chanvre, qui est un véritable arbrisseau; c'est-là sans doute cette troisième espèce dont parle le naturaliste ancien.

Chez les Romains, le chanvre nécessaire aux machines de guerre, s'amassoit par les ordres des empereurs d'Occident en deux villes seulement, à Ravenne en Italie, & à Vienne dans les Gaules. Celui qui en avoit l'intendance en deçà des Alpes, étoit appelé le procureur du linistice des Gaules, & demeurait à Vienne.

CHAON suivit en Épire son frère Hélénus, qui le tua par mégarde à la chasse. Hélénus, pour s'en consoler, donna son nom à une partie de l'Épire, qui fut appelée *Chaonia*.

Les forêts & les colombes de la *Chaonia* étoient célèbres. On vanitoit le gland des premières (Virg. Georg. 1, 7):

*Liber & alma Ceres, vestro si munere tellus
Chaoniam pingui glandem maturit arista.*

Servius dit que l'on attribuoit aux colombes de Chaon le don de prophétie, parce que *Pelias*, *Phœbus*, désignent dans la langue des Thébains les colombes & les devineresses. Propre donne aux colombes l'épithète *Chaonia* (1, *Eleg.* 9, v. 5) :

Non me Chaonia vincant in amore columbae.

CHAONIES. Parthenius (*Erot.* 31) dit qu'on appeloit de ce nom des fêtes qui étoient célébrées dans l'Épire, sans nous en donner aucun détail.

CHAOS. C'étoit, selon les poètes, une matière première, exilant de toute éternité sous une seule forme, dans laquelle les principes de tous les êtres particuliers étoient confondus. Dieu, ou la nature elle-même, dit Ovide, sans rien changer, ne fit que débrouiller le *chaos*, en séparant les éléments, & plaçant chaque corps dans le lieu qui lui convenoit. On supposoit cette matière première & éternelle, parce qu'on ne pouvoit comprendre que de rien quelque chose pût être fait. Hésiode dit que le *chaos* engendra l'Érebe & la Nuit, pour exprimer une chose toute simple, que cette matière première étoit dans les ténèbres.

Le nom de *chaos* est formé du grec *χαῖος*, je suis entr'ouvert, ou creux, que les Latins rendoient par le mot *hio*. Festus dérive le nom de Janus de cet *hiere*, eu retranchant l'aspiration. Il dit que ce nom lui fut donné parce qu'il étoit le premier des dieux, celui auquel on adressoit les premières prières, comme au pere & au commencement de toutes choses. Car tout ce qui existe, a été fait dans le temps dont les années sont parties, & auquel préside Janus. Les deux visages de ce dieu des Latins annonçoient son origine, c'est-à-dire, quelque chose de confus & de mêlé, comme le *chaos* des Grecs. Cette doctrine est expliquée dans les vers suivans de Septimius, que nous a conservés Terentianus :

*Jane pater, Jane tuus, diva biceps, biformis,
O cate rerum fator, o principium Dierum,
Stridula cui limina, cui cardines tumulus,
Cui reserata mugiant aurea claustra mundi.
Tibi vetus æra caluit ab origine sacello.*

CHÂPEAU. Voyez BONNET.

CHÂPELLE. Voyez ABIS, ÉGLISE.

CHÂPELLE de Paris (Agate de la Ste.). Voyez APOCYNITE d'Auguile.

CHAPON. } poulet châté. Nous donne-

rions ici au mot de *chapon* une plus grande extension, & nous l'emploierons aussi pour désigner les peupliers châtés. Les Romains châtroient les poulets & les engraissoient avec soin ; ils en eurent par ce moyen dont le poids fut de seize livres (de douze onces). Les habitants de Délos

Antiquités, Tome I.

furent les premiers qui chaponèrent les coqs, selon le témoignage d'Athénée : de là vint le nom *deliaci*, pour désigner les hommes qui faisoient cette opération.

CHAR. Les *chars* anciens étoient à deux ou quatre roues ; il y en a de ces deux sortes dans les bas reliefs, les médailles, les arcs de triomphe, & autres monumens qui nous restent de l'antiquité. On y voit atelés tantôt des chevaux, tantôt des lions, des tygres, des éléphants, &c.

On attribue l'invention des *chars* (*Virgil. Georg.* 11, 113) à Érichonius, roi d'Athènes, que les jambes tortes empêchèrent d'aller à pied (*Hygin. Astron. Poet.* 11, 14) à Triptoleme ou à Trochilus. Les Athéniens en faisoient (*Aristid. Panathen.*) honneur à Pallas ; Hélichius dit enfin que Neptune apprit aux habitants de Barca à se servir des *chars*.

Des étymologistes dérivent le mot *currus* ou *currus* de *carr*, terme celtique dont il est fait mention dans les commentaires de César. Cette date est ancienne. Le mot *carr* se dit encore aujourd'hui dans le même sens & avec la même prononciation dans la langue Wallonne.

Les principaux *chars* des anciens sont les *chars* pour la course, *agones* chez les Grecs, *currus* chez les Latins ; les *chars* couverts, *currus arcuati* ; les *chars* armés de faux, *currus falcati* ; les *chars* de triomphe, *currus triumphales*.

Les *chars* de course, *agones*, servoient aussi dans les fêtes publiques : c'étoit une espèce de coquille, montée sur deux roues, plus hautes par-devant que par-derrière, & ornée de peintures & de sculptures. On pouvoit s'asseoir dans ces *chars* ; la différence spécifique qui les distinguoit entr'eux, se tiroit uniquement de la diversité des atelages ; & ces atelages de deux chevaux, ou de quatre, ou de jeunes chevaux, ou de chevaux faits, ou de mules, formoient différentes sortes de combats.

Un *char* atelé de deux chevaux, s'appeloit en grec *ovuplîs*, en latin *biga*. L'on prétend que l'un des chevaux étoit blanc, l'autre noir, dans les biges des pompes funèbres. La course des *chars* à deux chevaux d'un âge fait, fut introduite aux jeux olympiques, en la xciii^e olympiade ; & par *chiron* d'un âge fait, on entendoit des chevaux de cinq ans. Les Latins ont eu des *chars* à trois chevaux, qu'ils appeloient *triga* ; mais il ne paroît pas qu'ils fussent d'usage dans les fêtes, ou si l'on s'en servoit dans les pompes, c'étoit seulement dans les pompes funèbres. Car on avoit imaginé, disoit-on, d'ateler trois chevaux de front, parce qu'il y avoit des hommes de trois âges qui descendoient aux enfers. Les *chars* atelés de quatre chevaux, se nommoient en grec *tetraplîs*, de *tetra*, quatre, & de *plîs*, cheval, & en latin *quadriga*, qu'on a rendu par *quadriges*, terme autorisé seulement en style de lapidaire, & dans la science numismatique.

A a a a

La course à quatre chevaux étoit la plus magnifique & la plus noble de toutes ; elle fut instituée ou renouvelée dans les jeux olympiques dès la *xv^e* olympiade ; ainsi elle précéda la course à deux chevaux de plus de 370 ans. Le timon des *chars* étoit assez long, & l'on y atteloit les chevaux de front, à la différence de nos attelages, où quatre & six chevaux rangés sur deux lignes se gênent & s'embarassent, au lieu que placés de front ils déploient leurs mouvemens avec beaucoup plus d'ardeur & de liberté. Les deux du milieu, *Cygnus*, *jugales*, étoient les moins vifs ; les deux autres, *depræpes*, *funales*, ou *terarii*, les plus vigoureux & les mieux dressés, étoient l'un à droite & l'autre à gauche ; & comme il falloit tourner à gauche pour aller gagner la borne, le cheval qui iroit de ce côté dirigeoit les autres. Lorsque l'on approchoit de cette borne fatale où tant de *chars* se brisoient, le cocher animant son cheval de la droite, lui lèchoit les rênes & les racourcissoit à celui de la gauche, qui devoit par ce moyen le centre du mouvement des trois autres, & doubler la borne de si près, que le moyen de la roue la rasait.

Avant que de partir, tous les *chars* s'assembloient à la barrière. On tiroit au sort les places & les rangs ; on se plaçoit, & le signal étant donné, tous partoient à la fois. Chacun s'efforçoit de devancer son concurrent, plusieurs étoient renversés en chemin ; celui qui le premier ayant doublé la borne atteignoit la barrière, gagna le premier prix. Il y avoit quelquefois des prix pour le second & pour le troisième. Les princes & les rois même étoient jaloux de cette distinction. La race des chevaux qui avoit vaincu souvent dans ces combats d'honneur, étoit illustrée ; leur généalogie étoit connue ; on en faisoit des présens dans les occasions les plus importantes ; c'est entre les richesses qu'Agamemnon fait proposer à Achille pour apaiser sa colère, une des plus précieuses. A Rome, dans le grand cirque, on donnoit en un jour le spectacle de cent quadriges, & l'on en faisoit partir de la barrière jusqu'à vingt-cinq à la fois. Le départ étoit appelé en grec *ἀρση*, en latin *emissio*, *missus*. On ignore combien il s'assembloit de quadriges à la barrière d'Olympie ; il est seulement certain qu'on en lâchoit dans la lice ou dans l'hippodrome plusieurs à la fois (*Mém. de l'Acad. des Inscriptions*, t. II, C. ix). Voyez HIPPODROME, JEUX OLYMPIQUES, CIRQUE, COURSE. On prétend que les attelages de quatre chevaux de front se faisoient en l'honneur du soleil ; & marquoient les quatre saisons de l'année. Les Latins avoient des *sejiger* ou *chars* à six chevaux de front ; on en voit un au faite du grand arc de Sévère. Il y a dans Gruter une inscription de Dioclès, où il est parlé de *sejiger*. Néron attela quelquefois au même *char* jusqu'à sept & même jusqu'à dix chevaux. Ceux qui conduisoient les *chars* s'appeloient en général *agitateurs*, *agitatores* ; si c'é-

toit un bige, *bigarii*, un quadriges, *quadrigarii*. On ne rencontre point le nom de *trigarii*, ce qui prouve que les triges n'étoient qu'emblématiques, ou du moins qu'il n'y avoit point de trige pour les courses des jeux.

Le *char* couvert ne différoit des autres, qu'en ce qu'il avoit un dôme en cindre ; il étoit à l'usage des Flamines, prêtres romains. Voyez CARPENTUM.

Le *char* armé de faux étoit tel que son nom le désigne ; des chevaux vigoureux le traînoient ; il étoit destiné à percer les bataillons, & à franchir tout ce qui se présentait à sa rencontre. Les uns en attribuent l'invention aux Macédoniens, d'autres à Cyrus ; mais l'origine en est plus ancienne, & il paroît que Ninus en avoit fait courir contre les Bactriens (*Diodes. l. 2, 5*). Ces *chars* n'avoient que deux grandes roues, auxquelles les faux étoient appliquées. Cyrus les perfectionna seulement, en fortifiant les roues & allongeant les effieux, à l'extrémité desquels il adapta encore d'autres faux de trois pieds de long, qui coupoient horizontalement, tandis que d'autres tranchant verticalement, mettoient en pièces tout ce qu'elles ramassoient à terre. Dans la suite on ajouta à l'extrémité du timon deux longues pointes, & l'on grait le derrière du *char* de couteaux qui empêchoient d'y monter. Au reste, cette machine si terrible en apparence, devoit inutile lorsqu'on avoit l'un des chevaux, ou qu'on parvenoit à en saisir la bride. Plutarque dit même qu'à la bataille de Chéronée, sous Sylla, les Romains en firent si peu de cas, qu'après avoir dispersé ou renversé ceux qui se présentèrent, ils se mirent à crier, comme ils avoient coutume de le faire dans les jeux du cirque, *qu'on en fit paraître d'autres*.

L'usage des *chars* dans la guerre est très-ancien ; les guerriers, avant l'usage de la cavalerie, étoient tous montés sur des *chars*. Ils y étoient deux & l'un chargé de conduire les chevaux, l'autre de combattre. C'est ainsi qu'on voit presque tous les héros d'Homère ; ils mettent souvent pied à terre dans les poèmes, & Diomède n'y combat presque jamais sur son *char*.

Le *char* de triomphe étoit attelé de quatre chevaux. On prétend que Romulus entra dans Rome sur un pareil *char* ; d'autres n'en font remonter l'origine qu'à Tarquin le vieux, & même à Valérius Poplicola. On lit dans Plutarque que Camille étoit entré triomphant dans Rome sur un *char* traîné par quatre chevaux blancs, cette magnificence fut regardée comme une innovation blâmable. Le *char* de triomphe étoit rond & fermé, il n'avoit que deux roues ; le triomphateur s'y tenoit debout, & gouvernoit lui-même les chevaux. Ce *char* n'étoit que doré sous les coussins ; mais on en faisoit d'or & d'ivoire sous les empereurs. Pour lui donner les attributs d'un *char* de guerre, on l'arçoit de sang. On y attela quelquefois des éléphants & des lions. Quand le

triomphateur montoit dans son char, il faisoit cette prière : *Dii quorum num & Imperio nata & aucta est res Romana, eandem placati propitiique servate.* *Poeyr. TROIENNES.*

Les anciens promenoient des chars de triomphe dans les pompes religieuses & dans les fêtes. Il est fait mention dans les pompes de Protémée Philadelphie, d'un char à quatre roues, de quatorze coudees de long sur huit de large, tiré par cent quatre-vingts hommes. Il portoit un Bacchus haut de dix coudees, environné de prêtres, de prêtresses, & de tout l'attirail des bacchanales.

Les Thébains avoient coutume de traîner attachés à leurs chars les ennemis qu'ils avoient tués. Achille, né dans leur pays, les mita en traînant le cadavre d'Hector.

Un sarcophage de la Villa Borghese, publié par Winkelmann, n°. 43 des *Monumenti Antichi*, qui représente la chute de Phaéton, nous montre distinctement la manière dont les anciens atteloient leurs chevaux à leurs chars. Celui de Phaéton est renversé, & l'on voit le timon qui se termine par un joug placé sur le cou des chevaux. Ce joug s'appeloit *Σέλας*, & ressembloit à celui auquel nous attachons encore nos bœufs. Il s'appelait aussi sur le cou des chevaux par deux bras concaves appelés *Ακρωτήρια*, parce qu'ils étoient construits comme des cous d'oie. Aussi voit-on dans le Musée du marquis Rondinini à Rome, un des bras du joug qui termine le timon d'un char de Diane, terminé lui-même par une tête d'oie. Le bout du timon qui se lie au joug, étoit terminé par une boule ou quelque autre ornement rond, appelé par Homère *ῥαῖος*. Ce mot avoit donné la torture à tous les commentateurs, & il est heureusement expliqué par ce bas-relief de la chute de Phaéton.

Une plaque antique de Stofch, sur laquelle est représenté un triomphateur, nous montre cet ornement du char formé en croissant, où l'on attachait les rênes, selon Homère (*Iliad.* x. 728).

Les Étrusques & les anciens Grecs représentoient des chars avec des ailes, pour peindre la rapidité de leur course. Euripide donne un pareil char au Soleil; & Cérès est représentée sur les médailles d'Éleusis, traînée par deux serpents dans un char ailé. La fable fait encore mention d'un char ailé de Neptune, qu'Apollon fit donner à Idas pour enlever la nymphe Marpesia (*Apollodor Bibl.*).

Rien n'est aussi étonnant, ni cependant aussi clair, que la description qu'a faite Pausanias de vingt-quatre chars de bronze, au moins grands comme nature, quelquefois à deux chevaux, mais le plus souvent à quatre, & remplis d'une ou de deux figures. Il en décrit même qui sont accompagnés de coureurs, ou groupés avec des hommes qui les suivent à pied. Les plaques publiques & les temples de la Grèce étoient décorés

d'une quantité prodigieuse de ces riches monuments.

Le comte de Caylus (*Rec. d'Ant.* vi. Pl. 69, n°. 3) a profité du dessein d'un char à trois chevaux qu'il publioit, pour rapporter une autorité précise relativement aux chars à trois chevaux. Denis d'Halicarnasse (*lib.* vii. c. 13) assure que les chars à trois chevaux étoient anciennement en usage chez les Grecs. Il est à présumer en effet qu'un peuple ingénieux & fort attaché à toutes les espèces de course, doit avoir épuisé toutes les combinaisons possibles des chars, des chevaux, & de la manière de les atteler. Le même auteur ajoute que l'on nommoit le troisième cheval *Νεπιπύς*, c'est-à-dire, qu'il étoit attaché avec des courroies à côté des deux autres.

On voit ces troisièmes chevaux souvent employés dans Homère; ils servoient à tirer le char avec celui qui restait, en cas que l'un des deux vint à manquer. Le seul exemple que ce Comte ait rapporté de ce genre d'attelage, n'indique point cette différence, qui peut avoir été négligée sur l'original étrusque, assez mal dessiné (*sons iv. Plaque xxx, n°. 11*). Mais on peut inférer de ce monument, & du passage de Denis d'Halicarnasse, qu'il y avoit chez les Étrusques, les Grecs & les Romains, des chars dont l'attelage étoit composé de trois, ainsi que de deux & de quatre chevaux, &c. On n'en a pas encore vu d'exemple romain.

Le même savant comte a publié une pierre gravée (*Rec. d'Ant.* i. pag. 166), qui représente un vainqueur des jeux sur un char attelé de vingt chevaux. Suetone (*liv. vii, ch. 34*) nous apprend que Néron voulant étouffer la Grèce & briller dans ses jeux, emporta la victoire en courant avec dix chevaux. Il est véritablement bien plus difficile d'en atteler vingt à un char; mais de quoi ne vient pas à bout un empereur romain, un maître du monde?

Ces réflexions l'engagerent à n'attribuer l'événement rapporté sur cette pierre, qu'à un des successeurs de Néron. On suit que celui-ci fut l'exemple & le modèle que tous les empereurs voulurent suivre dans ce qui concernoit les jeux. Mais la pierre gravée dont il s'agit ne contenoit point d'époque, il ne l'attribue à aucun Prince en particulier.

Elle avoit été trouvée depuis très-peu de temps dans la Cyrénaïque, où l'on travailloit beaucoup en ce genre de gravures, comme nous l'apprennent quelques endroits de Pline.

CHAR de Junon. Cette déesse avoit deux chars; l'un pour traverser les airs, qui étoit tiré par des paons; l'autre pour combattre sur la terre, attelé de deux chevaux. Celui-ci étoit à Carthage, ville favorite de la déesse.

CHAR (sur les médailles un) traîné soit par des chevaux, soit par des lions, soit par des éléphants, signifie le triomphe ou l'apothéose des princes. Pour le char couvert traîné par des

Αααα ij

mules, il n'est usité que pour les princesses; il marque leur consécration, & l'honneur qu'on leur faisoit de porter leur image aux jeux du cirque. Le char des femmes se nommoit *pilenum, carpenum*. Le char attelé de deux, de quatre ou de six chevaux, ne marque pas toujours la victoire ou le triomphe. Il y avoit d'autres cérémonies où l'on se servoit de chars; l'on y portoit les images des dieux dans les supplications; l'on y plaçoit aux funérailles les images des familles illustres, & de ceux dont on faisoit l'apothéose. Enfin, l'on y conduisoit les consuls qui entroient en charge, comme nous l'apprenons par des médailles de Maxence & de Constantin. L'une & l'autre portent : *Felix processus consulis augusti nostri*.

CHARBON. Les Romains employoient le charbon pour former des fondations dans les terrains humides. Vitruve (*lib. 5, c. 2*) le dit expressément : . . . *Si autem mollis locus erit, palis ustulatis aloeis, aut oleagineis, aut robustis confector, & carbonibus completur, quemadmodum in theatrorum & muri fundationibus est scriptum*. Ils s'en servoient long-temps avant Vitruve, pour fixer les limites, & ils l'ensouffloient alors à une certaine profondeur, parce que cette substance est indestructible. Ces charbons qui déterminoient les divisions des champs, étoient appelés *carbonis subreta desisti* (Baluze, *de Officio iudicis*). Il est vraisemblable que cette pratique se naître aux architectes romains l'idée d'employer dans les fondations les charbons, que l'humidité ne sauroit détruire ou amoindrir.

Plin (*lib. 36, c. 25*) fait mention d'une substance que l'on peut assimiler au charbon, pour le mélange des ciments : ce sont les cendres, saïlle, que l'on pétrissoit avec le sable & la chaux pour former un des lits sur lesquels on établissoit les pavés : *Non negligendum etiam unum genus græcanici. Solo siliuato injicitur rudus aut testaceum pavimentum. Dein spissæ calcæis carbonibus, inducitur, sabulo, calce ac savilla mixtis, &c.* J'ai recouvert l'emploi des cendres dans plusieurs espèces d'enduits, arrachés par nos jeunes architectes aux ruines des édifices romains; & je propose aux artistes d'en renouveler l'usage avec celui du charbon. Ce ferait des substances de plus à mélanger avec la chaux ou les ciments.

CHARICLO; fille d'Apollon & femme du centaure Chiron, accoucha d'une fille sur les bords d'un fleuve rapide, d'où elle lui donna le nom d'Ocyros. Voyez Ocyros. Elle fut encore de son mari, Endéis, femme d'Éaque. Voyez Endéis. Èvère le rendit aussi mère du divin Téléphos.

CHARILE. } *Charile* étoit une jeune fille qui se perdit de désespoir, ayant reçu un soufflet du roi de Delphes. On institua des fêtes en son honneur, appelées *chariles*, dans les

quelles les Thyades alloient enterrer la statue de *Charile*, en même endroit où elle avoit été enterrée elle-même. Le roi étoit obligé de s'y trouver, & même de présider à toutes les cérémonies, comme pour faire réparation à la nymphe. Les *chariles* se célébroient tous les neuf ans par le conseil de la Pythie (*Plut. Quest. Græc.*).

CHARIS; une des Grâces. Homère dit qu'elle fut femme de Vulcain; pour marquer la grâce & la beauté des ouvrages que Vulcain travailloit avec le feu. *Charites* étoit le nom collectif des Grâces.

CHARISIES; fêtes en l'honneur des Grâces, que les Grecs appelloient *Charites*. Une des particularités de ces fêtes, étoit de danser pendant tout la nuit; celui qui restoit le plus long-temps à cette fatigue & au sonnel, obtenoit pour prix un gâteau de miel & d'autres friandises, que l'on nommoit *charisia*.

CHARISTERIES; fêtes qui se célébroient à Athènes le 30 du mois de boédromion, en mémoire de la liberté que Thrasibule avoit rendue aux Athéniens, en chassant les trente-tyrans. On nommoit en grec ces fêtes *χαριστήρια θρασυβουλου*, *charisteria liberatis*.

CHARISTIÉS; fêtes que les Romains célébroient le 22 février, en l'honneur de la déesse Concordie; le motif de cette institution étoit de rétablir la paix & l'union entre les familles divisées. On faisoit un grand repas dans les familles, auquel on n'admettoit aucun étranger. Ovide parle des *charistias* dans ses festes (*11 617*).

*Proxima cognati dicere Charistia pariter;
Et venit ad socios turba propinqua deos.*

CHARITÉ militaire, *Carità militare*.

Les conquérants d'Italie appelaient de ce nom les représentations des soldats morts, que leurs compagnons remportoient du champ de bataille. On en voit de belles sur un bas-relief du Capitole, sur une pierre gravée du Musée de Florence, &c.

CHARITES; nom grec que l'on donnoit aux Grâces. Il signifie *joie*, pour marquer que nous devons nous faire un plaisir de rendre de bons offices, & de reconnoître ceux qu'on nous rend. Voyez Graces.

CHARLATAN. En parcourant l'histoire médicale des Égyptiens & des Hébreux, on y voit par-tout des imposteurs, qui profitant de la folie & de la crédulité, se vantoient de guérir les malades les plus invétérées par leurs amulettes, leurs charmes, leurs divinations & leurs spécifiques.

Les Grecs & les Romains furent à leur tour inondés de charlatans en tout genre. Aristophane a célébré un certain Egdamus, qui vendoit des

annaux contre la morsure des bêtes venimeuses.

On appeloit *ἄγρυγοι*, ou simplement *agryte*, du mot *ἀγρύς*, *assembler*, ceux qui par leurs discours assembloient le peuple autour d'eux; *circulatoris*, *circumforis*, *circumforanei*, ceux qui couraient le monde, & qui montoient sur le théâtre pour se procurer la vente de leurs remèdes; *cellularii medici*, ceux qui se tenoient assis dans leurs boutiques, en attendant les croyans. C'étoit le métier d'un Chariton, de qui Galien a tiré quelques descriptions de médicaments: c'étoit celui d'un Clodius d'Ancone, qui étoit encore empoisonneur, & que Cicéron appelle *pharmacopola circumforaneus*. Quoique le mot *pharmacopola* s'appliquât chez les anciens à tous ceux en général qui vendoient des médicaments sans les avoir préparés, on le donnoit néanmoins en particulier à ceux que nous désignons aujourd'hui par le titre de *bateleur* & de *charlatan*.

Outre cette espèce de *charlatan* qui promettoit la santé, les anciens en connoissoient, comme nous, une seconde, celle des joueurs de gobelets, *Acrobaturarii* (*Pyrré* ce mot), des faiseurs de tours de force, des diseurs de bonne aventure, &c. Les Romains appeloient *charlatæ* des femmes qui exergoient cette vile profession, qui sautoient par dessus des épées, qui vomissoient des flammes, &c.

Les *charlatans* se tenoient ordinairement dans le forum, d'où leur vint le nom *circumforanei*, & dans le cirque, hors le temps des courses. C'étoit-là qu'ils sautoient au travers des flammes, qu'ils soulevoient des fardeaux supérieurs en apparence aux forces d'un seul homme. D'autres descendoient dans les théâtres du haut de la scène, suspendus dans une machine qui lançoit des feux & des flammes sur les spectateurs, sans les blesser. D'autres couraient en rond vomissant des feux, & en en tenant dans les mains. Claudien a décrit ces faiseurs de tours (*de Consul. Mall. Theodor. v. 325*):

*Molle ponderibus descendit pægis redactis,
Inque coarcti speciem spargentes ardua flammæ
Scena rotæ: vultus effingat Mulciber orbes
Per tabulas impune vagus.*

Quelques-uns dansoient sur des cordes, ou y faisoient danser les animaux les plus massifs, tels que des chameaux & des éléphants; plusieurs se promenoient dans le cirque en portant sur le front de longues perches en équilibre, & ces perches étoient quelquefois chargées dans le haut d'un groupe de deux petits enfans.

De tous ces *charlatans*, ceux qui étoient suivis le plus confamment étoient les diseurs de bonne aventure. La plupart étoient Chaldéens, Arabes, Égyptiens & Juifs, & ils faisoient leurs prédictions dans le cirque. Les Magistrats de Rome les chassoient souvent; mais la crédulité & la su-

perdition du peuple favorisoient toujours leur retour (*liv. 39, 19*). *Quasiæ hoc parvam evenerunt que arate negotium est magistratibus datum, ut sacra externa fieri viderent? Sacrificulor, vatesque furo, circo, urbe prohiberent?*

CHARMES. Ce mot vient du latin *carmen*, vers, poésie, parce que, dans leur origine, les conjurations & les formules des magiciens étoient conçues en vers. C'est en ce sens qu'on a dit:

Carmine vel calo possunt deducere lunam.

On comprend parmi les *charmes*, les phylactères, les ligatures, les malédictions, & tout ce que le peuple appelle *sorts*.

La crédulité sur cet article a été de tous les temps, ou du moins, il y a eu de tout temps une persuasion universellement répandue, que des hommes pervers, en vertu d'un pacte fait avec des génies mal-faisans, pouvoient causer du mal, & la mort même à d'autres hommes, sans employer immédiatement la violence, le fer ou le poison; mais par certaines compositions accompagnées de paroles, & c'est ce qu'on appelle proprement *charmes*.

Tel étoit, si l'on en croit Ovide, le rison fatal, à la dardée duquel étoit attachée celle des jours du Méleagre. Tels étoient encore les secrets de Médée, au rapport du même auteur:

*Devolet absentes, simulacraque ceræ fugit;
Et miserum tenet in jecur urget acis.*

Horace, dans la description des conjurations magiques de Sagane & de Cauldie, fait aussi mention de deux figures, l'une de cire & l'autre de laine; celle-ci qui représentoit la forcere, devoit persécuter & faire périr la figure de cire.

*Læna & effigies eras, olivæ ceræ. Major
Læna, quæ panis compeperet inferiorem.
Cæra supplexiter stabas, servilibus, atque
Jam peritura modis.*

Tacite, en parlant de la mort de Germanicus, qu'on attribuoit aux malédictions de Pison, dit qu'on trouva sous terre & dans les murs divers *charmes*. *Reperiuntur sola & parietibus eruta humanorum corporum reliquia, carmina & devotiones, & nomina Germanici pluribus tabulis insculptam, semivivis cineres, & tabæ albiæ, aliæque mæsticia, quæ credunt animas naminibus inferni sacrari.*

CHARMON. Jupiter étoit adoré sous ce nom par les Arcadiens (*Pausan. Arcadic.*). *Χαρμων* signifie joie en grec; peut-être ce surnom en étoit-il dérivé, ainsi que les fêtes suivantes.

CHARMOSTYNE. Hésychius dit qu'il y avoit à Athènes des fêtes de ce nom; c'étoient sans doute des jours consacrés à la joie, que les Grecs appeloient *χαρμονία*.

CHARON. L'obscurité qui couvre l'origine de *Charon*, sa naissance, & le font caché dont il est l'emblème, selon les allégoristes, est aussi épaisse que les ténèbres mêmes du Tartare. *Hésiode*, qui étoit pleiné avec *Orphée* & *Homère* sur la ligne la plus rapprochée des Égyptiens, a pu conserver le mémoire de leurs traditions. Il ne raconte cependant aucune des fables que *Diodore* de Sicile leur a prêtées sur ce prétendu roi de la basse Égypte. Le chantre de la théogonie lui donne pour père l'Érebe, & la Nuit pour mère. Mais cette origine n'est pas un attribut exclusif de *Charon*; *Hésiode* l'a donnée à tous les monstres des enfers, & il fait de la Nuit la mère commune du neonion infernal, des Furies, des Parques, de la Mort, &c. &c.

Peut-on croire que les premiers Grecs eussent reçu des peuples du Nil, par de la mythologie, ou se fussent formés d'eux-mêmes une idée précise des divinités dont ils confondoient ainsi l'origine? Jupiter, Junon, Pallas & les grands dieux, dont le culte étoit aussi ancien que les fondemens de la science sacrée, avoient chacun une origine fixe & isolée. Nous osons donc assurer que *Charon* est de création moderne, & doit son existence, ses attributs aux Grecs contemporains, ou de quelques générations plus anciennes qu'*Hésiode*. C'est peut-être la cause pour laquelle M. Dornin ne s'est point occupé de *Charon* dans son *origine des confusions & des fables*, quoiqu'il eût trouvé dans l'hémisphère austral, près de l'équateur, un fleuve, une barque ou un navire, &c. &c.

Folgence-Planchade qui, travaillant à déceler les fables chantées par Virgile, les a obscurcies par le mélange des anciennes traditions, & des fictions les plus récentes & les plus absurdes, a voulu ajouter aux idées d'*Hésiode*. Il donne à *Charon*, sans autre preuve qu'un vague ouï-dire, Polydemon pour père. Voici ses paroles, qui étant traduites ne formeroient aucun sens raisonnable (*Virgiliana continens*): *Charon vero quasi cronon, id est tempus, a uado & Polydemonis filius dicitur. Polydemon enim multa scientia dicitur. Ergo dum ad tempus multa scientia quis pervenerit, in temporales gurgites carostates morumque faculentis transiit. Quel galimatias!*

D'autres étymologistes ont vu dans le mot de *Charon* un rapport avec celui d'Achéron, qui signifie tristesse. Leur conjecture est plus heureuse que celle à laquelle l'aniphrase a donné lieu dans *Charon*, venant de *charis*, se réjouir. La tristesse & le féroce ont toujours formé le caractère du rocher redoutable.

Sa personne n'a pas moins exercé les interprètes des fables. Les ematours des allégories physiques paroissent avoir mieux réussi que leurs rivaux. Reconnoissant Pluton pour le souverain des ténèbres, ils ont dit que *Charon* représentoit l'air de ces contrées obscures, & que par son moyen les âmes y alloient faire leur dernier

séjour. La nature aérienne des âmes demandoit un véhicule aérien; & comme dit R. Étienne dans son dictionnaire (*Theol. ling. latin.* *Charon*): *Idco confectum a poëta portitorem animarum*. Noël le Comte, à la tête de moralités, s'est donné la torture pour trouver dans *Charon* une allégorie morale. Ce fera la réfuter que de la rapporter. Après avoir expliqué les angoisses & les remords d'une âme criminelle, par les eaux noires & boueuses des toils fleuves destinés à servir de brière ou tartare, il entrevoit l'espérance. Cette douce illusion tranquillise l'âme troublée, la fait passer hardiment au travers des anxiétés, c'est-à-dire, dans son langage, au travers du Styx, du Coeyte & de l'Achéron, pour la conduire auprès de ses Juges. C'est-là que des peines effrayantes, ou des joissances consolantes & sténosées l'attendent après le jugement. Qui pourroit, selon la mythologie, méconnoître ici la barque de *Charon*, son emploi & son inflexibilité. Quant à l'obole dont on payoit ses peines, il n'en veut pas faire honneur aux instituteurs des fables, mais il l'attribue à l'imagination exaltée des femmes & des nourrices, sans en chercher aucune explication.

Les écrivains à la suite desquels s'est placé l'abbé Banier, ont donné à la fable de *Charon* une origine historique. Quoique *Diodore* de Sicile n'ait vécu que du temps de César & d'Auguste, il paroit être cependant le premier qui l'ait cherchée dans les usages des Égyptiens. Il dit (*Diodori, Sicul. lib. 1*) que les habitants de la basse Égypte faisoient porter leur cadavre au delà du lac Mœris, situé dans la province appelée de nos jours *Foumé* (*Banier, explic. des fables, tom. 2, pag. 98. Mém. des Inscrip. &c.*). Là, plus de quarante juges assis en demi-cercle décidoient, sur le récit des actions du défunt, si son corps étoit digne des honneurs de la sépulture, ou s'il devoit servir de proie aux vautours. Un batelier, dont l'emploi s'exprimoit par le mot de *Charon*, faisoit faire à ces cadavres le trajet du lac. „ De „ là vient, ajoute *Diodore*, qu'*Orphée* ayant vu „ cet usage consacré dans l'Égypte où il voya, „ geoit, le prit pour base de sa description des „ enfers. „ Les poèmes qui portent le nom d'*Orphée*, quoique très-anciens, ne paroissent pas lui appartenir, ils n'ont donc pu fournir aucune preuve à *Diodore*. Celui-ci la devoit sans doute aux prêtres égyptiens, qui, vivant depuis deux siècles avec les Grecs, furent comme eux des Ptolémées, ne s'étoient pas entièrement défendus des superstitions grecques. *Hérodote*, qui les avoit fréquentés dans les siècles antérieurs où ce mélange n'avoit pas altéré leurs traditions, ne dit pas un mot du transport des cadavres, de *Charon* & de ce prétendu jugement. Aucun historien ne s'est cependant étendu autant que lui sur les usages des Égyptiens, & en particulier sur leurs sépultures.

Qui pourra croire d'ailleurs que cet ancien peuple confiait à un batelier, même autorisé, & à

des juges éloignés de son habitation, les testés précieux des ses peres ? Tout le monde consultoit le respect avec lequel les Égyptiens conservoient les corps de leurs aïeux. Une dette chez eux étoit privilégiée & sacrée, lorsqu'ils en avoient donné pour gage ces tristes reliques. La perte de l'honneur étoit la punition de ceux qui ne s'empressoient pas à les retirer. Ces réflexions serviroient à apprécier une tradition qui regnoit encore chez les Arabes de *Foumé*. Ils sont persuadés que le célèbre labyrinthe est l'ouvrage de *Chéron* (*Paul Lucet*). Ce Prince, après avoir gagné, selon eux, des sommes immenses en exigeant un tribut pour le transport des esdaves au delà du lac *Mœris*, le fit construire & y renferma ses trésors. De puissans talismans en défendoient l'approche. On attribue à ce conte populaire la réputation que montrent les Arabes à conduire les étrangers au labyrinthe, qu'ils appellent *quelley Chéron*. Ils prennent toutes les précautions imaginables pour qu'on n'enlève pas ces richesses chimériques. C'est ainsi qu'une fable ridicule semble détruire l'origine vrai-semblable & naturelle qu'Hérodote a donnée à ce palais. Rapporterai-je sérieusement que l'Arabe *Murtadi* fait de *Chéron* (*dans son Égypte*) un oncle ou un cousin-germain de *Moïse*? Après avoir observé longtemps les ordonnances du législateur hébreu, il en fut récompensé par la connaissance de la chimie, & par le secret du grand-couvre que lui communiqua son parent. Par ce moyen *Chéron*, plus heureux que les alchimistes modernes, fut amasser de grands biens. Mais il en fut ensuite privé à la prière de *Moïse*, qui fit entr'ouvrir un abîme sous les pas de cet adepte devenu murmureur (*Coran*, chap. 20). C'est ainsi que *Murtadi* & *Mahomet* ont confondu *Coré* avec *Chéron*.

Après avoir vengé la mythologie égyptienne des absurdités que lui ont prêtées les Grecs & les Romains, cherchons tout ce que ces derniers peuples nous ont laissé sur *Chéron*. Pausanias décrit un ancien tableau de Polygoote (*Phocica*, pag. 662), que les Gordiens avoient placé dans un édifice appelé *Lelché*, près de Delphes. On y voyoit l'*Achéron* & une barque conduite à la rame par le batelier. Polygoote, suivant Pausanias, avoit servi dans ce dessein une ancienne poésie appelée *Minyas*, dans laquelle, en parlant de *Thésée* & de *Pirithois*, on avoit dit qu'un batelier très-âgé passoit les ombres dans cette large barque. L'artiste, d'après cette tradition, avoit peint *Chéron* sous les traits d'un vieillard. Depuis ce temps une vieillesse forte & robuste a été son caractère propre, & les Latins le lui ont conservé religieusement, comme il paroît par ces vers de Virgile (*Æneid.* lib. 11):

*Peritor hac horrendus aquas, & flumina servat
Terribili squallor; Chéron, cui plurima mento
Canities inculta jacet: sunt lamina flamma:*

*Sordidus ex humeris nodo dependens amictus.
Ipsi ratur canto subigit, velisque ministrat,
Et ferruginea subvolat corpora cymba
Jem senior: sed erude Deo viridique sensibus.*

Les monuments ont copié fidèlement cette peinture, aux voiles près. Sur un tombeau étrusque de Bonanni, on voit d'un côté *Mercur*, & de l'autre le vieillard vêtu d'une tunique, & debout dans sa barque, qu'il conduit avec une perche. Il est assis sur une lampe de *Liceti*, couverte de bas-reliefs qui représentent les funérailles & la descente aux enfers. *Chéron* mal vêtu y tient un aviron, & reçoit des mains d'un Génie allé & de *Mercur* armé du caducée, l'âme du mort pour lequel la lampe avoit été fabriquée. *Liceti* a cru voir les furies dans trois têtes blanches placées l'une auprès de *Chéron*, & les autres auprès du cadavre. Mais à voir leurs cheveux hérissés sans apparence de serpents, on ne peut les méconnoître pour des pleureuses gogues.

Lucien fait dire à *Chéron*, que malgré son grand âge, il conduit encore lui-même sa barque à l'aide de ses deux rames. On ne lui en donne qu'une ordinairement. Sa barque étoit aussi ancienne que les fleuves sur lesquels elle voguait. Des planches de liège en formoient l'assemblage. Les uns nous l'ont représentée comme une chaloupe capable de recevoir un grand nombre d'âmes, trop petite cependant pour recevoir toutes celles qui avoient le droit d'y être admises; car *Ovide* dit de cette barque: *turba vis satis una ratis*, (*Consol. ad Liviam*). Un frêle canot rempli par la *Sybille*, *Énée* & le nautonnier voilà la description qu'en donne *Virgile*. Elle étoit peinte d'une couleur bleue ou grisâtre, ainsi que nous l'apprenons d'une épigramme grecque rapportée par *Suidas* (*Suidas vopu's*), & de *Virgile* qui l'appelle *caerulea puppis*.

Avant d'arriver au rivage sur lequel erroient les âmes, *Chéron* étoit averti par le silence ou par les aboiemens de *Cerber*, de la sagesse ou de de l'impudence de ces malheureux supplians. *Stace* dit en effet du redoutable chien (*Sylv.* 3):

*... Tacet ille piis: ne sardior adde
Navis, proturbatus vadis. Velis illa me-
rentes
Protinus, & memas placidos locat hospiti
ymba.*

Nous ne devons donc pas être étonnés de la dureté avec laquelle il repousse dans l'*Enéide* certains âmes, tandis qu'il en admet d'autres avec complaisance. *Stace* le lave dans ces vers du reproche de prédilection & de personnalité.

Que devient après cela l'application que des malins ont faite du passage suivant aux censeurs royaux, & aux auteurs qui cherchent à hâter par de vives sollicitations l'examen de leurs livres?

*Stabant orantes primi transmissere cursum,
Tendebantque manus ripe ulterioris amore;
Neciva sed tristis nunc vox, nunc summat
illos,
Aft alios longe summatos arceat arena*

Quelque noble cependant que soit le motif d'exclusion prêtée à Chéron par Stace, il en est un autre plus connu. Apollée (lib. 6, *Afin. Aur.*) dit que c'est l'avarice, & mille échos l'ont répété après lui. Il assure que ce vice regne même dans les régions inférieures, que Chéron n'en est pas exempt; car il n'admet personne dans sa barque sans en avoir reçu le péage. Ou lit dans Ovide (Confel. ad Liviam): *Omnes expellat avarus portitor*. Propertie le fait de l'exemple de Chéron pour prouver qu'il est un moyen de fléchir les divinités les plus farouches (*Eleg. 11, lib. 4*):

*Veta movens superas. Ubi portitor ara recipit,
Obferat herbofas larida porta rogas.*

Aussi voyons-nous l'épithète d'avare accompagnée toujours le nocher du Styx. Le tribut fut lequel on a fondé ce reproche d'avare, n'étoit pas une somme bien forte. Deux pièces de la monnaie la plus vile, deux oboles acquiescent ordinairement ce péage chez les Grecs. M. Pausan, dans son traité de métrologie, évalue à près de sept de nos sous les deux oboles attiques. « Hélas, dit-on dans Aristophane (*Rana*), comment de puissance & de force ont deux oboles les »! Le comique s'égaye ensuite en parlant de cette somme, qui chez les ombres satisfaisoit l'avarice du péage, & dans Athènes la cupidité des juges, dont elle formoit les épices à chaque audience.

La vanité des personnes opulentes ou d'une naissance distinguée, repose sur tout ce qui peut les confondre avec le peuple, même au delà du trépas. C'est pourquoi les Athéniens avoient taxé leurs rois à trois oboles, qu'ils faisoient ensevelir avec leurs cadavres. Les dieux au contraire voulant sans doute donner aux mortels l'exemple de la modération & de l'économie, s'étoient soumis à la taxe du peuple lorsqu'il leur étoit arrivé de traverser l'onde noire. Dans les comédies d'Aristophane, Bacchus demande à Héracule comment il doit faire pour entrer dans la barque. Le héros lui répond qu'à l'instant où il aura payé deux oboles, le vieillard n'hésitera pas à le recevoir. Lorsqu'il approche du rivage, le chœur l'engage à payer le tribut; car les anciens poètes dramatiques transportoient les chœurs à leur gré & contre toute vraisemblance dans les régions les plus éloignées, & les moins faites pour être le séjour des mortels. Bacchus dit modestement à Chéron: prenez ces deux oboles; celui-ci l'admet sur le champ. Nous

voyons dans Soidas qu'il y avoit des mots formés exprès pour exprimer à dernier péage, *Δωρεα & χαρισματα*.

Plus heureux que les autres Grecs, & que les habitants de l'Olympe eux-mêmes, les citoyens d'Égiale étoient exempts du tribut dû à Chéron, & passaient le Styx sans payer d'oboles (*Soidas* *εμπειρος*). Callimaque assure qu'ils devoient cette prérogative honorable à Cécis. Cette déesse éplorée arriva sur leur territoire après avoir parcouru l'univers entier à la poursuite du ravisseur de sa fille. Les habitants d'Égiale soulagerent sa peine en lui apprenant le nom du gendre que Jupiter & les Déesses lui avoient donné. Ils lui montrèrent près de leur ville la route par laquelle il étoit rentrée avec sa proie dans les sombres demeures. Cécis les paya de cette bonne nouvelle en accordant à leurs ombres une franchise absolue. Les Hermoniens s'étoient approprié la même dispense, & en étoient journellement. Le chemin qui conduisoit de lent pays aux enfers étoit si court, qu'ils ne se croyoient point obligés du payer quelque chose pour le voyage. Ils regardoient sans doute le voisinage de Chéron, comme un droit à sa générosité & à sa bienveillance.

Tous les écrivains de l'antiquité sont d'accord sur la nature du tribut qu'il exigeoit, en accordant le passage des redoutables fleuves; mais ils ne le font pas sur la manière dont il le percevoit. On croit qu'ordinairement chaque mort lui présentait ses deux oboles, & qu'il les recevoit de sa main. Sur une lampe de Bellori, on le voit debout tenant une rame, & recevant le *naulum* ou péage que lui donne une âme présentée par Mercure armé du caducée. Bartoli nous a conservé le dessin d'un beau monument sépulcral, sur lequel Chéron tend la main gauche pour recevoir le *naulum*, présenté par deux âmes qui sont près d'entrer dans sa barque. Cependant Juvénal peint l'avare batelier prenant dans la bouche des morts la pièce de monnaie que leurs héritiers avoient soin d'y placer pour cette destination. Il dit d'un pauvre:

... Nec habet quem porrigas ora tridentem.

Cette pratique religieuse étoit aussi en usage chez les Égyptiens, si l'on en croit Diodore de Sicile. Mais il paroît par sa narration, que nous avons examiné plus haut, que cet ancien peuple, plus économe que les Grecs, ne payoit qu'une seule obole. Le comte de Caylus a donné dans son recueil le dessin d'une pièce d'or travaillée comme une feuille légère, & trouvée dans le corps d'une momie. Plusieurs voyageurs assurent qu'ils ont fait la même observation. Je ne parlerai pas des momies nouvellement déterrées, sous la langue desquelles les Arabes glissent de petites feuilles d'or afin de tromper les Francs. Il faut croire d'après ces témoignages, que les pièces conservées jusqu'à nos jours ont échappé aux recherches du prétendu

quand Charon égyptien, & que ces cadavres ont joui du même privilège que les Hermoniens. Mais il s'offre ici une réflexion plus naturelle & très-importante ; c'est que le récit de Diodore est une pure fable. Hérodote en effet décrivant dans le plus grand détail les embaumemens, ne dit pas un mot qui soit relatif à la pièce d'or du pègre. L'on trouve d'ailleurs dans le corps des momies des objets qui ont encore moins de rapport avec la descente aux enfers, tels que de petites lûs d'une porcelaine grêssière, des Scarabées de jade, & des Sphinxes de différente composition.

Un moyen aussi sûr de fléchir Charon, étoit, selon Virgile, de lui montrer le rameau d'or, si célèbre dans les anciennes fables ; car ce métal paroit avoir toujours eu pour lui un grand attrait. Ce fut à la vue qu'Énée & la Sybille eurent leur entrée aux enfers. Le batelier les assura d'abord qu'ils n'avoient à entendre de lui aucune complaisance.

*Nec vero Alciden me sum laetatus euntem
Acceptis lacu, nec Thesea Piriboumque,
Dis quamvis geniti.*

Ce fatal souvenir l'affligeoit sensiblement. Il ne pouvoit en effet le rapeler la condescendance dont il avoit usé envers Hercule, qui alloit chercher Alcide, sans penser à la captivité d'une année entière à laquelle Pluton le condamna pour l'en punir. Servius, qui nous a conservé, d'après Orphée, la mémoire de cette rigoureuse punition, ajoute cependant que Charon avoit été forcé par ces héros à les admettre dans sa barque sans aucune rétribution. On voit Pluton conduisant le batelier infernal dans la prison (Maf. Etrusc. tab. 158) sur une urne cinéraire rapportée par Gori.

Quelque nous ne connoissions aucune fête instituée, aucun temple élevé à l'honneur de Charon, il est cependant certain que les Grecs & les Romains le plaçoient au rang des divinités infernales. Nous l'apprenons d'une épitaphe : „ D. M. „ (Gruteri, p. 794 n°. 1) ORTITORI. PLUTONI. „ ET PROSPERINAE. HAYE. JULIA. . . . IN. DEORUM. „ NUMERUM. RECEPTA. „, Virgile le nomme expressément dieu, *cruda des viridisque senectus*. On lui en attribuoit le pouvoir. Il appeloit les âmes que la mort alloit séparer de leurs corps. On dit dans Aristophane à une vieille femme qui a déjà un pied dans la fosse (*Lyssistrata*, v. 605) : „ Que désirez-vous ? De quoi vous occupez-vous encore ? Charon vous appelle „. Aussi dans les Grenouilles du même poëte le salut-on comme les dieux (v. 186) par le nombre sacré trois : „ Charon, je vous salue trois fois. . . „ Ce sont assurément des droits bien prouvés au néctar & à l'ambrosie.

Son nom a donné lieu à un jeu de mots que Plutarque rapporte dans la vie de M. Antoine. Calpurnie, épouse de César, s'empara des tablettes

de ce héros après son assassinat. Elle eut l'adresse d'y insérer tout ce qu'elle jugea à propos de feindre. De forte que cette veuve donna des magnificences à des citoyens, en fit entrer d'autres dans le sénat, en tapela plusieurs de l'exil, ou les fit sortir de prison, comme si elle n'eût fait qu'exécuter les dernières volontés de son mari. Le peuple romain, qui ne fut pas long-temps dupe de cette supercherie, ne s'en vengea cependant qu'en appelant les citoyens ainsi favorisés par la veuve de son maître, du nom de *charonites*. Ils ne pouvoient en effet alléguer d'autres motifs de ces changemens subits, que les tablettes du mort, oubliées sans doute au passage du Styx dans la barque de Charon.

Cette divinité n'étant pas d'origine égyptienne, comme nous l'avons prouvé contre Diodore de Sicile, il faut donc croire qu'elle a été créée par les premiers Grecs. Ils en firent cependant l'idée par analogie aux anciennes fables de l'Égypte. Car Diodore (Diod. Sicul. lib. 1) nous apprend que les prêtres de cette contrée assignoient pour demeure aux âmes, après l'abandon des corps, de vastes régions situées au delà de l'Océan. Cette tradition se retrouve dans Orphée, Homère & les anciens poëtes grecs, qui font régner Pluton sur des pays qui continuent avec l'Océan. Les Étrusques l'avoient conservée avec soin, comme il paroît par un vase décrit dans Gori (Maf. Etrusc. tab. 158). Sur ce monument un Génie conduit une âme aux enfers ; il est précédé par Mercure & Hercule. Cette peinture est entourée de poissons & de flots agités. On y reconnoît l'opinion qui plaçoit les champs élysées au delà de la grande mer ; c'étoit-là sans doute un des dogmes que les Étrusques reçurent des colonies égyptiennes ou des Pélagées. Ces derniers leur communiquèrent à la fois & les divinités de création égyptienne, & celles qu'ils avoient imaginées, entre lesquelles étoit Charon.

Rien en effet de plus naturel d'après ces idées, que de supposer une barque pour traverser les mers voisines du Tartare, & un batelier préposé à sa conduite. On ne pouvoit d'ailleurs le supposer que très-vieux, si l'on examinoit l'espace immense de temps depuis lequel il exerceoit son emploi, & très-farouche en égard aux dignités, aux richesses de ceux qu'il devoit passer, sans se laisser fléchir par d'aussi puissantes considérations ; enfin pauvrement vêtu afin d'être fidèle au costume des lieux qu'il habitoit. À peine eut-on ébauché cette peinture, que l'imagination des Grecs, avides du merveilleux, réalisa le fantôme & redouta son approche. Ensuite la crainte qui a fait, selon Lucrèce, les premiers dieux divinis l'objet des terreurs de tout l'univers, & Charon fut mis au rang des divinités infernales.

CHARONITÆ *senatores*. Voyez CHARON.

CHARONIUM. Voyez CHARON.

CHAROPS, nom qu'on donnoit à Hercule dans la Béotie, à cause d'un temple qu'il avoit

Bbbbb

dans le lien par où il aborda en emmenant avec lui le chien des enfers. Ce nom veut dire, aux lieux brillants ; & il exprime la joie qui étoit peinte sur le visage du vainqueur de Cerbere.

CHARRUE ou mieux CHARUE. Les anciens ont donné à la charue plusieurs inventeurs. Osiris, Bacchus fils de Jupiter & de Proserpine, Triptoleme, Bozigez héros de l'Attique, Cérès, Minerve, Prométhée, Dagon, Abis. On peut conclure de cette multitude d'inventeurs, qu'on ne connoissoit pas le véritable.

Les Grecs, & Hésiode en particulier (*Labor. & Dies.*), connoissoient deux espèces de charues, l'une simple, *αὐρίον*, & l'autre composée, *σίκτον*. La charue simple étoit un étoc ou pic, tels que les fangages de quelques contrées les emploient encore ; on voit cette charue sur des médailles de Syracuse. Cinq tombeaux étrusques offrent le héros Echerlus combattant à Marathon avec la charue simple, le croc (*Pausan. lib. 1, 15*). Hésiode recommande au laboureur de chercher dans la forêt un arbre combe, de le couper & de le durcir à la fumée dans son foyer. Virgile enseigne au laboureur à donner cette courbure aux jeunes arbres (*Georgic. 1, 569*) dans la forêt même :

*Continuo in sylvis magna vi flexa domatur
In iuvim, & curvi formam accipit ulmus aratri.*

On voit ordinairement la charue simple sur les médailles de colonies, conduite par un homme, dont la tête, recouverte en partie par la toge, annonce pour cet instant le caractère religieux ; & traînée par un bœuf & par une vache, elle retrace la cérémonie d'usage pour la fondation des colonies & des villes romaines. Toutes les circonstances de cette action étoient réglées par les livres pontificaux ; le jour en étoit fixé par les augures & indiqué par les auspices. Pourrions-nous douter après cela que le choix de la charue elle-même ne fût aussi déterminé par les rites des augures. Le silence des écrivains sur cet objet semble être réparé par la ressemblance constante des charues que nous offrent les médailles des colonies. C'est toujours la charue simple avec un manche. Peut-être les Romains vouloient-ils rappeler par cette forme primitive de la charue, la simplicité des premiers temps & la pureté des mœurs antiques. Les dieux eux-mêmes n'étoient pas dispensés d'employer cette même sorte de charue, lorsqu'on supposoit qu'ils présidoient à la fondation de quelque ville, & qu'ils en traçoient eux-mêmes l'enceinte.

Une médaille de grand bronze de Commode, nous en fournit un exemple singulier. On y voit au revers Hercule conduisant la charue des colonies & traçant les fondations de Rome, avec la légende : *Herculi Romano conditori*.

La charue composée est conservée dans l'Araire des provinces méridionales de France. C'est, dit

Eustathe (*not. 33, vers. xiii, lib. Odys.*), celle dont le fep n'est pas taillé dans le même morceau de bois. Hésiode l'a décrite soigneusement (*Labor. & dies. 430*), ainsi que Virgile (*Georgic. 1, 569*). Le second parle des oreilles, *binaures*, que l'on ajoute à plusieurs espèces de charues, & des roues, *curvus inor*, dont Plinie attribue l'invention aux Gaulois Cisalpins. Des médailles de la famille Sempsonia ont pour type une charue garnie de roues. Plinie a parlé aussi du coutre, qu'il distingue du soc. De sorte qu'il est prouvé que les anciens ont connu toutes les espèces de charues, & même toutes les additions que les modernes s'applaudissent d'y avoir faites.

Les desseins des charues anciennes que nous venons de citer, nous ont mis à portée de donner une explication satisfaisante des sceptres que portent Osiris & les figures égyptiennes. Sa nouveauté & sa vraisemblance nous engagent à la donner ici.

Trois différentes espèces de sceptres sont représentés mille fois sur les monuments égyptiens, & portés par des hommes & des dieux, que leurs coiffures variées peuvent faire prendre pour toutes les divinités de l'Égypte. Tantôt ils paroissent sous la forme d'un bâton surmonté d'une traverse posée obliquement ; tantôt la traverse est réduite à sa moitié, & forme un angle avec la pointe du sceptre ; tantôt enfin, & le plus souvent, cet angle du sommet est terminé en bec d'oïseau, & accompagné d'un œil, ce qui lui donne de la ressemblance avec la tête de la Huppe, *Upupa*.

Les voyageurs qui ont décrit ou dessiné les bas-reliefs des obélisques, & Kircher en particulier, ont toujours désigné le troisième sous le nom de sceptre à tête de Huppe, *sceptrum, κεφαλὴν ὀρνέου baculus cucuphomorphus*.

On reconnoît dans le passage du premier au second, & ensuite au troisième, la marche que suit l'esprit humain, en cherchant toujours à orner & embellir les choses qui dans leur origine étoient de l'usage le plus commun. Les Égyptiens trouvant dans la pointe supérieure du second une légère ressemblance avec le bouquet de plume que porte l'oïseau appelé Huppe, & dans la pointe inférieure une autre ressemblance avec son bec long & éfilé, ajoutèrent un œil & les linéaments de l'ouverture du bec. Ce fut alors une tête de Huppe complète. De même on vit les Grecs & les Romains former en tête & en cou de Cygne les manches des pateres & des *simpulum*, dont le prolongement terminé par un empiètement courbé, a dû nécessairement faire naître l'idée d'une tête de Cygne.

Si nous demandons à Kircher quel étoit l'objet figuré par cet attribut qu'Osiris tient souvent sur les obélisques, il nous répondra, dans un endroit de ses ouvrages, qu'il est la marque de la souveraine puissance sur les trois regnes, animal,

minéral & végétal : *Varietatis causam rerum in
tribus inferioribus mundis, animal, vegetali &
minerali* (Édip. Egypt. II, 282) ; & dans un
autre (ibid. 277), qu'il exprime la variété des
couleurs du bouquet de plumes de la Huppe.
Tum regum potestatem, tum rerum vi caloris in
mundo productarum varietatem, effusa Utopie omni-
genae colorum varietate imbuta æquidivina præ-
figuratum. Qu'il est difficile de fatiguer le lecteur
judicieux avec des explications aussi vagues ! L'a-
griculture vous en fournira de plus naturelles.

Rapèlons-nous que les Égyptiens en croyoient
Oûris l'inventeur, & que Tibulle a chanté (*lib.*
1, *eleg.* 8) cette tradition ancienne avec toutes
ses branches dans les vers suivans :

*Primus aratra manu solerti fecit Ofris,
Et teneram ferro sollicitavi humum.
Primus incerta commisit semina terra,
Pamisque non notis legit ab arboribus.
Hic docuit teneram palis adjungere vitem.
Hic vitandam dura cadere falce comam.
Bacchus & agricola magno confecta labore
Pectora trillius dissoluenda dedit.*

Sera-t-on étonné, après la lecture de ces vers, de voir dans les sculptures égyptiennes l'attribut de l'agriculture, la *charue* simple, c'est-à-dire, le croc ou crochet avec lequel les premiers hommes filonoient la terre? Diodore y a reconnu aussi une *charue*, &c. ce ne peut être que la plus simple.

Cette même *charue*, ou le bâton courbé dont est armé Echeilus sur les tombeaux étrusques, est placé aussi dans les mains d'Osiris. On y voit aussi le croc fait de deux pieux, & parfaitement semblable à la *charue* du tombeau publié par Spon, si l'on fait abstraction du manche, qui étoit le plus souvent une paille ajoutée.

Cette explication paraît plus naturelle que celle de Kircher. Le bâton recourbé, le *lituus* des Égyptiens étoit, selon lui, le signe du pouvoir absolu des divinités supérieures sur les inférieures, & il désignoit en même temps la symétrie harmonique qui régit l'univers. *Et per baculum quidem superius incurvatum (ibid. pag. 177) absolute minimum in inferiore influentium dominium, & summam, quam per hunc influxum reduci debebant, symmetricam harmonicam indicabant.* C'est tout encore, selon lui, *non rhytyle* fait avec la plante appelée *firale*, qui servoit d'appui aux vignes & de bâte aux bergers. Kircher trouve qu'à ces deux titres la fêrule convient parfaitement à Osiris, qui avoit enseigné l'art de cultiver la vigne, & qui avoit inventé la musique (*ibid. pag. 232*). *Ac primo quidem Osiris fide Dionysio Egyptio attribuitur, eo quod deus primivitem plantare, ac eam rhytyle ferulaceo veluti laetumini sustentanda, uti apistilum applicare..... vel quod ex ejus intervallo conjunctis compingere motus sepositus, ut Ovidius ait, *conjuncta canamus*.....*

Ovisiridæ autem non vini tantum inventionem per
 rhyphas ferulaceas, ut dictum est, significatam, sed
 et musica quoque attribuerent, ut refert *Dionodorus*.
 Ces variations dans l'explication d'un des prin-
 cipaux attributs d'*Ovisiridæ*, n'annoncent pas dans
 Kircher une clarté & une unité de principes, telles
 que son système l'exigeoit.

La troisième (*ibid.*, pag. 490) explication qu'il donne s'éloigne également des deux premiers. Ce croc est, selon lui, un harpon, emblème de celui à l'aide duquel, ainsi que d'un filer, l'Isis tira du fond de la mer le corps d'Osiris. *Isis Plutarche testis, cadaver Osiridis a Typhone in Nilum projectum, uincula eura Nil fluenta resti excepisse memoratur. Argue hoc est, quod apud seneca loco exprimitur per uinculum & rete ab humeris dependens*. Nous parlerons ailleurs de ce prétendu filer d'Isis, mais nous ne quitterons pas cette *charrue* simple ou ce croc, sans ajouter que Schaw la relie tout une hostie.

Les sentiments font aussi partagés sur l'attribut triangulaire que tiennent souvent les figures égyptiennes, & qui ressemble au précédent chargé d'une traverse. Kircher n'est pas ici plus d'accord avec lui-même, que dans l'explication des autres attributs. Dans son alphabet mystique il croit qu'il est formé par la réunion des lettres (*ibid.* page 50) grecques majuscules A & Δ, qui sont les initiales des mots *Αἴθερ* *Δαιμον* bon génie, surnom du serpent sacré. *Hei character idem significat, qui Αἴθερ* *Δαιμον, id est, bonus genius; & compositum ex initialibus litteris Α & Δ.* Ailleurs c'est l'emblème de l'alphabet littéral, par lequel on en désigne l'invention attribuée à Osiris. L'A, selon Kircher, étoit la première de ces lettres.

Cleyton (*Journal from grand Cairo* Written by the Prefetto of Egypt.) a fait de cette attribue triangulaire un instrument de musique, que l'on touchoit avec le *plectrum*, ou crochet placé ordinairement avec lui dans les mains d'Osiris.

L'invention de la musique, dont on faisoit honneur à ce héros désiré, une ressemblance éloignée avec le flûte, & un passage de Spon relatif au prétendu fouet qu'il croit être un instrument de musique, ont pu faire naître cette opinion. Voici le passage de Spon (28 *Dissertation, ou réponse à M. Chaulieu* dans les *Musæus*. ERUDIT. ANTIQVITATIS): Flagrum.... usi hoc instrumentum musicum dicat cujusmodi sunt Ispidis flûtas? Il le uocat mæm plectrum tenent, dextra instrumentum ferreum, aut anem, quod percuissum plectro sonitus edat. Mais nous ferons remarquer à Plectyon, d'après l'observation de Winkelman, que l'on ne trouve le flûte dans la main d'aucune statue antique égyptienne (l'*Ann. lib. 2, ch. 2, 66*) conservée à Rome; qu'il n'est même représenté par aucun autre monument que sur les bords de la table isiaque; car Bianchi & quelques autres ont cru mal-à-propos le reconnaître sur les obélisques. L'attribut qui nous occupe seroit au contraire par-tout dans les mains d'Osiris; ce qui

prouve qu'il n'a aucune analogie avec le sifre. Mais ce qui la détruit entièrement, c'est une figure que l'on trouve dans le cabinet du roi & dans celui de Ste Gèneviève. L'attribut triangulaire y est double, & a fait disparaître le prétendu *plestrum*.

Que substituerons-nous aux hypothèses de Kircher & de Cleyton ? Diodore nous a mis sur la voie ; ce sera une *charne simple* sans manche, munie d'une traverse pour en assurer la solidité. Que l'on dépouille de leurs manches les *charmes* des Égyptiens modernes publiées par Norden & Michhur, & l'on y verra distinctement le prétendu *alpha* hiéroglyphique, & l'instrument de Cleyton. Avec notre explication Osiris portera les instruments de son invention, la *charne simple*, ou *croc* & de plus ce *croc* fortifié par une traverse, qui fut sans doute le premier degré de perfection ajouté à la *charne*. Peut-être même en donnant aux statues d'Osiris le *croc simple* & la *charne* avec une traverse, a-t-on voulu exprimer par ces attributs qu'il inventa d'abord le premier, & qu'en le perfectionnant il en fit ensuite le second :

Primum antra manu solerti fecit Osiris.

CHARUS (on voit une) sur les médailles de *Centuripa*, d'Enna, d'Obulco, de Ména, des Léontins, de Panorme, des Siciliens, &c.

CHARTA. Voyez *PAPIER*.

CHARTARIUS. Cette officier exerçoit les mêmes fonctions que le *Chartophylax* & le *Chartularius*. Il en est parlé dans Cassiodore (*Var. viii*, 23.), & on lit à Rome l'inscription suivante :

LOCUS VALERIANI CHARTARIE

CHARTES. Toute matière sur laquelle on pouvoit écrire, étoit exprimée par le mot *charta*. C'est le sentiment de dom Mabillon. De là vient, selon lui, la dénomination de *charte*, commune à tous les genres d'actes. Mais ne l'auroit-on pas plutôt emprunté du papier d'Égypte ? Avant le *viii^e* siècle, on avoit coutume d'expédier les diplômes sur ce papier, & jusqu'à cette époque c'étoit-là ce qu'on appeloit *charta* par excellence ; car ce nom lui étoit réservé privativement à toute autre matière.

S'il existoit dès-lors une sorte de papier de plomb, nommé *χαρτης μολύβδινος*, *charta plumbea*, comme le prétendent les PP. Mabillon & de Montfaucon (*Palaograph.* p. 16), l'épithète qui l'accompagne la distinguoit suffisamment du papier d'Égypte. A force de coups on réduisoit le plomb en lames ; & à force de l'étendre on lui communiquoit avec le papier quelque ressemblance qui lui fit donner le nom de *charta*. Mais c'est justement ce qui feroit douter si la *charta* de plomb, dont Néron couvrit sa tête, avoit la patience de charger la poitrine pour fortifier sa voix, étoit ainsi ou même faite pour l'être.

Une lame de plomb aussi mince que la suppose l'écriture à laquelle on la destinait, étoit-elle capable par son poids de mettre la patience de cet empereur à une épreuve qui montrât l'excès de sa passion pour la musique ?

Ce prétendu papier devoit donc avoir une épaisseur plus considérable que celle qu'on donne maintenant au plomb laminé, destiné à garnir les caisses où l'on renferme certaines marchandises. Ces (*Allatius animado. in antiqu. instrum. fragm. n. 72*) papiers de plomb dont il est parlé dans un ancien auteur cité par Joseph, dans Apollonius de Tyr, & dans Anastase le bibliothécaire, sur les Papes Serge & Grégoire III, devoient être de la forme de celui que Néron mettoit sur sa poitrine.

Qu'on envisage maintenant par le seul mot *charta* le papier d'Égypte, c'est ce que mille témoignages concourent à prouver. Plin l'historien (*lib. 13, cap. 11 & 13*), après avoir observé que Varron en fixe l'invention au siècle d'Alexandre, combat son opinion par la découverte des livres de papier renfermés dans le tombeau de Numa Pompilius. D'où il s'ensuit que trois siècles avant la fondation d'Alexandrie, ce papier étoit en usage. Or, dans l'un & l'autre endroit, *charta* est le seul terme employé par Plin. Ulpien (*livre 39 sur l'édit*), S. Jérôme (*lettre à Cromace*), Jovin & Eusebe, Julien (*lib. 2, tit. 20, §. 12*), dans les lois, distinguent seulement *charta* du parchemin. Comme la plupart des livres étoient de papier d'Égypte, le nom générique de *charta* leur fut appliqué dans l'usage ordinaire : *in usu plerique libros* (*ff. lib. 32, tit. 3, leg. 52, §. 4*) *chartas* appellant. Cette dénomination ne passa sans doute au parchemin que quand l'usage du papier d'Égypte commença à tomber. Le texte allégué d'Anastase (*Anast. in vit. S. Sylv. tom. 1, p. 43, nov. edit. Maffei Lyon. Dipl. p. 60*) le bibliothécaire, en faveur du sentiment contraire, ne paroît pas concluant, parce qu'au lieu de mettre en opposition le parchemin avec le papier d'Égypte, il n'oppose peut-être que les feuilles non travaillées du papyrus à celles qui l'étoient (*nouvelle Diplomatique des Bénédictins*.)

CHARTATICUM ; impôt de deux *solidi* que les officiers des empereurs levèrent dans le bas empire pour les frais de leurs registres. Il en est fait mention dans Zoare & dans les Novelles.

CHARTOPHYLACIUM ; archives publiques ou trésor des chartes.

CHARTOPHYLAX. Nom d'office dans l'Église de Constantinople. *Chartophylax*. Codin appelle le grand *Chartophylax*, le juge de toutes les causes, & le bras droit du patriarche ; & Balamon, la bouche & les levres du patriarche. Codin dit aussi qu'il étoit le dépositaire & le garde de toutes les chartes qui regardent les droits ecclésiastiques ; qu'il présidoit à la décision des causes matrimoniales, & qu'il étoit juge des

cleres. Théodore Balsamon dédia son commentaire sur les canons à George Xiphilin. Théodore étoit né à Constantinople, & dès-lors *Namophylax* & *Cheritophylax*, c'est-à-dire, garde des loix & des chartes de Sainte Sophie, & premier prêtre des Blaquernes; mais il n'étoit pas encore patriarche d'Antioche. Leucaclius & d'autres se sont trompés quand ils l'ont confondu avec le chartolaire. C'étoient deux officiers fort différens, & le chartolaire étoit bien au dessous du *Cheritophylax*. Le *Cheritophylax* rédigeoit les sentences & les décisions du patriarche, qui les signoit & y apposoit le sceau. Il présidoit au grand conseil du patriarche, & connoissoit de toutes les causes & matières ecclésiastiques, tant du peuple que du clergé & des moines. Il avoit séance avant les évêques. Dans certaines cérémonies il montoit le cheval du patriarche; il avoit sous lui douze notaires à son service. Enfin, nulle autre dignité n'avoit tant de prérogatives & de si beaux droits. Le garde-charte ou *Cheritophylax*, étoit à Constantinople ce que le bibliothécaire étoit à Rome. Il portoit les mêmes ornemens que les ministres ecclésiastiques, & en faisoit les fonctions. C'étoit lui qui présentait au patriarche tous les évêques & les clercs étrangers, toutes les lettres, tous ceux qui devoient être pourvus d'évêchés, d'abbayes, ou promus aux ordres: tous devoient avoir son approbation (*A. nassifi. ad riu. Synod. c. 2*).

Quelques-uns écrivent *Cheritophylax*. Ce mot, moitié latin & moitié grec, s'est formé à Constantinople depuis que l'empire y eut été transporté, de *χρηστω*, fait du latin *charta*, & de *φυλακτω*, je garde. Il signifie garde-charte. C'étoit un officier préposé à la garde des chartes & des actes. Il y en avoit un pour le palais de l'empereur, & un pour le patriarche & pour l'Église, qui avoient encore chacun un nom particulier, comme il paroît dans Codin. Le *Cheritophylax* du palais s'appeloit *registrator*, celui qui tient les registres; & celui de l'Église *seriniarius*, celui qui a soin des papiers, des actes. Cependant on les confond souvent, à cause de la ressemblance de leurs fonctions.

CHARTRES. Voyez CHARTES, qui se dit ordinairement pour chartes.

CHARTULARIUS; notaire du prince, qui écrivait les actes publics dont le *Cheritophylax* avoit la garde. Il en est fait mention dans les loix de Justinien. Cet officier étoit appelé *commentariensis* sous les Césars.

CHARUE. Voyez CHARRUE.

CHARYBDE, selon la fable, avoit été une femme qui habitoit sur les côtes de Sicile. Ayant dérobé les bœufs d'Hercule, elle fut frappée de la foudre en punition de ce larcin, & changée en monstre marin. Ce monstre, dit Homère, qui habite près d'un écueil de Sicile, engloutit les flots trois fois par jour, & trois fois il les rejette avec des mugissemens horribles. « Qu'il ne vous arrive pas, dit Circé à Ulysse, de vous trouver

là quand elle absorbe ses vagues; car Neptune ne pourroit vous tirer de ce danger. » Charybde est un rocher escarpé du côté de Messine, & vis-à-vis Scylla, près duquel l'eau se précipite avec impétuosité dans des gouffres & des tourbillons. Ce passage, appelé aujourd'hui *Capo di Faro*, ne mérite pas même l'attention des matelots.

CHASSE. Cet exercice est aussi ancien que le besoin ou le désir de manger les animaux. Mais les Grecs, jaloux de rapporter à leur nation tous les arts & toutes les sciences, firent honneur aux Laconiens de cette invention, & à Derceus en particulier (*Grat. Cyneget. n. 100*).

Diane étoit la divinité tutélaire des chasseurs. Une nymphe tombée par mégarde dans des filets & exposée aux bêtes féroces, échappa à leur fureur par la protection de Diane, à qui elle avoit promis par un vœu solennel de bâtir un petit temple si elle la tiroit de ce péril. Dès-lors la chasse & les chasseurs furent mis sous la protection de la fille de Latone. On l'invoquoit en partant pour la chasse, & on lui présentait en offrande des filets, des javelots, des arcs, des carquois & des flèches, que l'on suspendoit aux voûtes de ses temples, ou aux arbres qui lui étoient consacrés dans les forêts. Apollon participoit avec sa sœur l'encens des chasseurs, parce qu'il excelloit comme elle à lancer des flèches. Ce culte fit attribuer aussi aux enfans de Latone l'art de dresser les chiens, qu'ils communiquèrent, disoit-on, à Chiron, pour honorer sa justice, & par le moyen de ce fameux Centaure, à la plupart des héros qui furent ses disciples.

Les armes des chasseurs ne furent pas les seules offrandes qu'ils consacrerent à Diane, ils attachoient aussi à leurs portes en son honneur des bois de cerf & des défenses de sanglier (*Symmach. Epist. v, 66*): *Honori numinum datur cervina sacrae cervorum, Cyprinos dentes liminibus affigere*. Agathocle, tyran de Syracuse, lui consacra même le squelette & la peau d'un cerf qu'il avoit tué, & au cou duquel il attacha un collier, portant cette inscription: *Amicus A'perius*.

Les Grecs étoient passionnés pour la chasse; & leur mythologie avoit rendu célèbre celle du sanglier de Calydon, qui est représentée si souvent sur les marbres antiques, & sur laquelle on consultera l'article de MÉTACRE.

La chasse fut aussi estimée par les Romains que par les Grecs; & ceux qui ont assuré qu'elle étoit abandonnée chez eux aux individus des dernières classes de la société, étoient dans l'erreur.

Sylla, Sertorius, Pompée, Jules-César, Cicéron, Marc-Antoine chez les Romains, ont aimé & approuvé l'exercice de la chasse par leur autorité & par leur exemple. Le passage de Salluste qu'on a apporté en preuve du sentiment contraire, a été mal entendu. Horace savoit sans doute quelle estime les Romains faisoient de la chasse;

& il dit dans l'*Épître XIII du premier livre* :
 " que la *chasse* est un exercice de tout temps en
 " usage chez les Romains, qu'elle contribue à la
 " santé & même à la réputation. Les Romains
 " l'aiment, aimez-la, vous sur-tout qui êtes plein
 " de vigueur, bon cavalier & capable de passer
 " les plus vites chieus à la course, & de venir
 " à bout des plus vigoureux sangliers, „

*Romanis solennis viris opus, utile fama
 Viraque & membris . . . &c.*

C'est à Lollius qu'Horace recommande la *chasse*,
 & Lollius n'étoit point un esclave. Ce n'est point
 d'un esclave dont parle encore Horace dans l'*O-
 de première du premier livre*.

*„ . . . Mox sub Jove frigido
 Venator, tenera conjux immemor ;
 Sen visa est caulis curas fidelibus,
 Sen rapit secretis Mervus aper plagas .*

Les empereurs romains qui vécurent après
 Saluste & Hure, pensoient que la *chasse* étoit
 un exercice noble & glorieux. Voici ce qu'en dit
 Plin dans le *Panegyrique de Trajan* : „ c'étoit
 „ antrefois le premier exercice, le plus doux
 „ plaisir de la jeunesse, de pourchasser à la course
 „ les bêtes fugitives, de vaincre par la force les
 „ plus courageux, de surprendre par adresse
 „ les plus rusés, & on ne remportoit par peu
 „ de gloire pendant la paix quand on faisoit
 „ éloigner des campagnes les bêtes féroces ; &
 „ mettre les laboureurs à couvert de leur irru-
 „ pition. Ceux même d'entre les princes qui pou-
 „ voient le moins prétendre à cette sorte d'hon-
 „ neur, ont voulu se l'attribuer. Ils faisoient
 „ renfermer des bêtes fauves ; & après qu'on
 „ partie de leur férociété avoit été domptée, on
 „ les lâchoit, & on se moquoit de ces empereurs
 „ qui tiroient vanité d'une fausse adresse, quand
 „ ils les avoient tuées. Trajan joint la peine de
 „ les chercher à celle de les prendre, & le plus
 „ grand, le plus agréable plaisir pour lui, c'est
 „ de les trouver, „

Chasse amphithéâtre. Les Romains l'appel-
 loient *venatio ludica* ou *amphithéâtre*. Elle se
 faisoit dans les cirques, au milieu de l'amphi-
 théâtre, &c. On lâchoit toutes sortes d'animaux
 sauvages qu'on faisoit atter par des hommes,
 appelés de cet exercice *belluari* (Voyez BELLUA-
 RES), où ils étoient tués à coups de flèches par
 le peuple même, amusement qui l'accoutumoit
 au sang & l'exercitoit au carnage. L'an de Rome
 502, on y conduisit cent quarante-deux éléphants
 qui avoient été pris en Sicile sur les Carthagi-
 nois ; ils furent exposés & défaits dans le cirque.
 Auguste donna au peuple dans une seule *chasse*
 amphithéâtre, trois mille cinq cents bêtes. Scau-
 rus, donna une autre fois un cheval marin & cinq
 écorceilles ; l'empereur Probus, mille autruches,

mille cerfs, mille sangliers, mille daims, mille
 biches & mille bœufs sauvages. Pour un autre
 spectacle, le même prince avoit fait caillabler
 cent lions de Libye, cent léopards, cent lions de
 Syrie, cent lions & trois cents ours. Sylla avoit
 donné avant lui cent lions ; Pompée trois cents
 quinze, & César quatre cents. Si tous ces récits
 ne sont pas ouverts, quelle étoit la richesse des
 dictateurs, des consuls, des questeurs, des préteurs
 & des édiles qui faisoient ordinairement la dépense
 énorme de ces jeux, quand il s'agissoit de gagner
 la faveur du peuple pour s'élever à quelque di-
 gnité plus importante ?

CHASSE. Muratori (919, 6, *Thes. Infer.*) rapor-
 te l'inscription suivante, dans laquelle il est fait
 mention de l'officier de l'empereur, préposé à la
 garde de son habit de *chasse*.

M. ULPIS AUG. LIB.
 EUPHROINUS
 A VESTE VENATORIA

CHASSEUR (Jupiter). On voit ce dieu sur
 des médailles de Tralles en Lydie, & de Mida
 en Phrygie. Il y paroît suivi de trois chiens de
 chasse ; & c'est ce Jupiter qui est représenté assis
 sur un Centaure de la Villa Borghese.

CHASSEURS. Pollux (*Onomast.* v, cap. 3) dit
 que les *chasseurs* poursuivant les bêtes fauves,
 doivent avoir leur chaussure entortillée autour du
 bras gauche, en guise de bouclier. C'est aussi que
 la porte Mélagre sur les bas-reliefs qui repré-
 sentent la chasse du sanglier de Calydon.

Les *chasseurs* portoient aussi un casque & des
 cothurnes ou bottines, semblables à celles des voya-
 geurs. On voit Mélagre ainsi chaussé. Hurs la
 chlamyde les *chasseurs* sont tout ent.

CHASUBLE. Voyez CASTAL.

CHAT. Les *chats* étoient, entre toutes les
 bêtes à quatre pieds, celles dont les Égyptiens
 punissoient plus sévèrement la mort, soit qu'on
 l'eût procurée par inadvertance, soit de propos
 délibéré. On étoit toujours criminel quand on
 tuoit un *chat*, & ce crime ne s'exploit que par
 les plus cruels supplices. Mais quand le *chat*
 meurt de sa mort naturelle, dit Hérodote, tous
 les gens de la maison où cet accident est arrivé,
 se rasant les sourcils en signe de tristesse, on em-
 baume le *chat* & on l'ensevelit honorablement à
 Bubaste. La vénération des Égyptiens pour le *chat*,
 étoit fondée en partie sur l'opinion qu'ils avoient
 qu'il étoit, la Diane des Grecs, voulant éviter la
 fureur de Typhon & des Géans, s'étoit cachée
 sous la figure de cet animal. Ils représentoient le
 dieu *chat* tantôt avec toute sa forme naturelle, &
 tantôt avec un corps d'homme portant une tête
 de *chat*.

Le *chat* étoit honoré d'un culte particulier dans
 quelques cantons de l'Égypte, & sur-tout à
 Bubaste. Il y étoit regardé comme le symbole
 d'Isis ou de la Lune ; & dans le nombre de ra-

ports qu'on lui trouver avec cette planète, on suppose qu'il faisoit autant de petits qu'il y a de jours dans un mois lunaire : on ajoutoit que ses portées étoient assujéties à la progression naturelle des nombres, depuis l'unité jusqu'à 28, c'est-à-dire, que dans la première il mettoit bas un petit, dans la seconde deux, dans la troisième trois, &c. ainsi de suite jusqu'à ce que le nombre de vingt-huit fût rempli. Plutarque rapporte cette extravagance &c. ne la réfute point (*de Isid. & Osirid.*). Horapollon (*Hieroglyph. t. 1, c. 10*) a attribué mal-à-propos au chat, les opinions religieuses que les Égyptiens avoient sur le lion, & sur les prétendus rapports avec le soleil. Il est certain que les Égyptiens ont toujours comparé le chat à la lune ou à Isis; c'est pourquoi on le voit ordinairement sur les siffres consacrés à cette déesse.

Il nous reste un si grand nombre de monuments qui nous rappellent le culte du dieu chat, que le comte de Caylus (*Rec. 11, pl. 7*) n'auroit pas fait graver celui-ci sans l'extrême singularité qu'il lui a paru avoir. On ne peut regarder cet animal représenté avec ses deux petits, comme un ouvrage de fantaisie. La houlle, ou l'étofe travaillée dont son poitrail est orné, & les hiéroglyphes qu'on distingue, quoique avec peine, sur le devant de la plinthe, indiquent un objet de superstition. Cette chatte, accompagnée de ses deux petits, pourroit signifier une plus grande puissance, un culte plus étendu que cette divinité avoit acquis; les deux petits chats conduisent à cette idée. Mais la chatte étant, suivant plusieurs auteurs, l'emblème de la Lune, & la Lune étant Isis, on pourroit avoir par cette idée l'explication de ce monument. En supposant un des petits chats blanc & l'autre noir, ils représenteroient les phases de la lune.

On voit à Rome, dans la Villa Borghese, une statue égyptienne qui a une tête de chat.

CHÂTAIN. Les Romains appeloient cette couleur *color amygdalinus*, ou *phœniceus*, du nom grec *poînîk* que portoit le palmier-dattier, dont les fruits ou dattes sont chatin-foncé.

CHÂTEAU-St.-Ange. Voyez ARIANUM.

CHÂTEAU d'eau. Les Romains appeloient *castella* les réservoirs d'eau, ou réservoirs destinés à la distribution de l'eau des aqueducs; & *castellarius* l'officier ou l'inspecteur préposé à cette distribution.

CHAT HUANT de Minerve. V. CHOUETTE.

CHÂTIMENS militaires. Voyez CASTIGATIO, & le Dictionnaire de l'Art Militaire.

CHÂTIMENS, supplices. Voyez le Dictionnaire de Jurisprudence.

CHAUD. Les Romains voluptueux aimoient à boire chaud dans les repas somptueux; & c'étoit dans les vases murrhins que l'on versoit le vin chaud (*Martial. xiv, 113*):

*Si calidum potas, ardens myrrha Falerno
Convenit, & melior fit sapor inde mero.*

On préféreroit ces vases pour les boissons chaudes aux coupes de verre; parce que ces dernières étoient brisées par la dilatation subite (*ibid. xii, 75, 5*):

*Nullum sollicitant hac, Flaccus, torquentur
furem,
Et minimum calidis non vitiantur aquis.*

Quelques Romains croyoient que les boissons chaudes rendoient pâles ceux qui en usoient habituellement. Martial fait allusion dans les vers suivans à cette opinion (*ibid. xii, 61, 2*):

*Natali pallere suo, me calda Sabello
Dedit.*

Ce fut Néron, si l'on en croit Pline (*xvii, 3*) qui imagina de faire chauffer l'eau & de la rafraîchir ensuite dans la neige, au lieu de mettre, selon l'usage ordinaire de son temps, de la neige ou des glaçons dans l'eau même.

CHAUDRON de Dodone. Voyez DODONE.

CHAUSSEES. On appelle en France de ce nom les anciens chemins romains.

CHAUSSES longues. Les Troyens, les Phrygiens, les habitants de la Tauride, en un mot tous les barbares portent sur les monuments grecs des chausses longues, semblables à nos pantalons, mais plus longues & plus plissées. Les Gaulois se distinguèrent depuis par ce vêtement, appelé *bracca* par les Latins, & qui fit même nommer une partie des Gaules *Gallia braccata*.

Les Grecs ne portèrent point de chausses, comme nous l'apprenons de deux passages de Théophraste. Dans l'un voulant peindre un sot, ou un homme inconsidéré, il dit: *qu'étant assis il laissoit sa tunique relevée sur les genoux, de manière qu'on voyoit à découvert les paries de son corps, que la pudeur ordonne de voiler*. C'est de l'homme impudent qu'il parle dans l'autre passage, où il le peint relevant à dessein sa tunique, afin de découvrir ce que la pudeur ordonne de voiler. Théophraste n'auroit pu s'exprimer de la sorte, si les Grecs eussent porté des chausses ou culottes. Nous trouvons dans Ovide des vers qui disent expressément que cet habillement des barbares étoit inconnu aux Grecs. Le poète y reproche aux habitants du Pont, qui se disoient d'origine grecque, d'avoir adopté les chausses des Perses, leurs ennemis mortels (*Trist. v, 10, 31*):

*Hec quoque qui genti Græta creduntur ab urbe
Pro patria cultu Persica bracca tegit.*

Les athlètes seuls chez les Grecs portèrent une écharpe autour de la ceinture, afin de cacher leur nudité; elle ressembloit au tablier fermé des boulangers, au *CAMISTRE* des Romains (*Voyez ce mot*), & au *subligaculum*, qui étoit vraisemblablement la même chose. Ils l'appelèrent *Zūma*;

& on en trouve la figure dans le limus des vétérans.

Dans les premiers temps de Rome, on n'y porta point de *chausses*, parce que la tunique descendait jusqu'aux genoux, & la toge jusqu'à mi-jambe. On y suppléait par le *campestræ*, lorsque l'on étoit armé; & par des *bandulettes*, *fasciæ crurales*, dont on s'enveloppoit les cuisses quand on craignoit le froid. Mais enfin les Gaulois, les Germains & les Goths s'étant mêlés avec les Romains, ceux-ci adoptèrent généralement les *chausses* longues des premiers, comme Lampride le dit d'Alexandre-Sévère (c. 40): *Fasciis semper usus est..... Braccas albas habuit*.

Outre les monuments sur lesquels ceux qui sont vêtus de la toge ou de la tunique simple, ne portent point de *chausses*, nous avons des passages d'écrivains romains qui prouvent la même chose; Alconius (in Cicér. p. 178) dit que Caton étoit préteur, & rendant la justice pendant les grandes chaleurs; ne portoit point de tunique sous sa toge, mais un simple *campestræ*, *sine tunica..... campestri sub toga cinctus*. Suétone (Jul. c. 82, n. 3) raconte que César étant près de tomber sous les coups des conjurés, défit par devant les plis de sa toge, afin de ne pas découvrir dans la chute les parties du corps qui sont cachées chez tous les peuples polaires: *sinum vestis ad ima curva delavit*. Cette précaution eût été inutile si César eût porté des *chausses*. Un empereur romain donnant un repas d'appareil aux soldats, leur ordonna de se couvrir du *sagum*, afin qu'étant à demi-couchés sur les lits de table, ils n'offrissent pas un spectacle indécent (Trebell. Pollio. xxx, Tyrann. c. 23): *Conversio discomberet militis, ne inferiora denudarentur, cum sagis jussit*.

Il paroît, d'après ce passage, que les soldats ne portoient qu'un *campestræ*, ainsi que le pratiquoient encore au commencement de ce siècle les montagnards d'Ecosse, quoiqu'ils fussent habitants d'un pays froid. Les officiers paroissent sur plusieurs monuments, & en particulier sur la colonne Trajane, avec des *chausses* qui descendent jusqu'aux genoux, on pen au delà. Caracalla portoit sans doute l'habit militaire & celui des officiers, lorsqu'il fut assassiné par Marcialis; car Hérodiens (l. 4, c. 24, p. 153) dit qu'il avoit dans ce moment rabattu ses *chausses* sur ses cuisses pour satisfaire à des besoins pressans.

Ceux qui montoient sur les théâtres de Rome, furent toujours obligés, à cause de la bienfaisance, de porter des *chausses* longues, comme nous l'apprend Cicéron (Offic. 1, 35): *Semicorum mortem habet veteris disciplina verendum, ut in scena sine subligaculo prodiret nemo*; & comme le montrent deux petites statues de marbre conservées à la Villa Mattei, qui représentent des comiques.

On portoit ordinairement dans les bains publics le *campestræ* ou *subligaculum*; comme on le

voit dans les vers de Martial sur Chioné au bain (él. 87, 3):

*Tolle tamen non bac, qua debes, parte levare:
Si pudor est, transfer subligat in sacrum.*

CHAUSSE-TRAPPE.

Le comte de Caylus a publié (Rec. iv, Pl. 98, n. 3) le dessin d'une *chausse-trappe* de bronze.

Ce monument, dit-il, mérite d'être rapporté, & par lui-même, & par la raison que je ne me souviens point d'en avoir vu dans aucun recueil d'antiquités. On donne ce nom en françois à l'espèce d'instrument que les Romains désignoient par celui de *murex ferreus*, ou *tribulus*, ou *simulacrus*. Quinte-Curce (Lib. iv) & Valère-Maxime (Lib. iii) les appellent *Marices*. Ces quatre pointes égales entr'elles & longues de dix-huit pouces, étoient fondues & liées avec un globe de sept lignes de diamètre, & disposées de façon que de quelque manière qu'on les jetât ou qu'on les laissât tomber, trois de ces pointes seroient toujours d'appui à une qui se trouvoit perpendiculairement en l'air, & qui produisoit l'effet que l'on pouvoit attendre de cette arme défensive. Cette disposition est conforme à celle que Vegece (Lib. iii, ch. 24) a décrite; il les appelle *tribulus*: César (Lib. vii) en avoit parlé avant lui dans la description du siège d'Alife. Hérodiens (Lib. iv) fait mention de cette machine légère; & Léon (Cap. ii, n. 27) dans sa Tactique, en parle comme d'une défense pour tenir lieu de fossés.

On voit une *chausse-trappe* semblable dans le cabinet de Ste Gèneviève.

CHAUSSE.

CHAUSSEURE. } Nous ne trouvons dans les

anciens écrivains aucun détail sur les *chaussures* des peuples que les Grecs & les Romains appeloient *barbares*, c'est-à-dire, de tous les peuples, eux seuls exceptés. On sait cependant que les Égyptiens faisoient leurs *chaussures* avec le *papyrus*, ou avec des feuilles de palmier; & que Pythagore, jaloux de reproduire les usages de ces peuples qui avoient été ses maîtres, obligea ses disciples à porter de semblables *chaussures*, auxquelles on donna le nom de *bæna*. Quant aux autres *barbares*, on ne peut juger de leurs *chaussures* que par les monuments. Les bas-reliefs de Persépolis représentent les Perses avec des espèces de *chaussons*: sur les bas-reliefs Grecs, les *barbares* portent cette *chaussure* que les Romains appeloient *aluta lanior*.

Un foulier de terre cuite, publié par M. Goussier, dans son journal d'antiquités (An. 1785) nous en offre le vrai modèle. C'est une petite botte liée au dessus de la cheville du pied, soutenue derrière le talon par une bande de cuir très-fort, & plissée sur le coude du pied, pour en faciliter les mouvements.

Le comte de Caylus (Rec. d'antig. 1, 161, Pl. 400) a publié des dessins de figures Gauloises

joies dont la *chaussure* est faite comme un *chauf-sou* de cuir. Elle ressemble à celle des Étrusques, & à celles que les artistes Grecs & Romains donnoient à tous les barbares. Le second des déistes du comte de Caylus que nous venons de citer, représente un légionnaire Romain, portant le *chaufson* Gaulois, orné cependant des bandelettes dont le *cothurne* & les *sandalas* étoient garnis. Ce qui prouve, selon lui, que les légions placées en station dans le climat froid des Gaules, pour se garantir de ses rigueurs, adoptèrent la *chaussure* des Gaulois, en lui conférant la forme extérieure de la *chaussure* Romaine.

Si nous n'avions que les monumens pour décrire les *chaussures* des Grecs, nous serions réduits à ne parler que d'une simple semelle liée sur le coude-pied & jusqu'à la moitié de la jambe par le moyen de deux bandelettes croisées plusieurs fois, ce qui formoit le *cothurne* des voyageurs, des chasteurs, des héros, &c. Ce *cothurne* chaussé par la Muse de la tragédie & par les acteurs tragiques, avoit un caractère particulier, l'épaisseur de la semelle, qui servoit à les exhausser, & qui est très-visible sur les bas-reliefs où sont représentées les Muses. Les écrivains Grecs parlent de plusieurs autres *chaussures* que nous avons placées dans ce dictionnaire à leurs articles respectifs, pour faciliter l'intelligence de ces écrivains, & pour suppléer au défaut de monumens.

Nous ferons observer d'abord que l'on peut réduire à trois sortes toutes les *chaussures*; aux *bottes* ou *botines* (Voyez ce mot) ; aux *souliers* ou *chaussures* pleines, & aux *sandalas* ou *semelles* simples. C'est à ces trois sortes que nous rapporterons tout ce que nous aurons à dire sur les *chaussures* antiques.

Les *chaussures* des Romains ressembloient à celles des Grecs, sauf quelques légères différences. Elles étoient faites ordinairement de cuir, & d'une peau très-souple, appelée *aluta*. Ce cuir doux étoit la matière des *souliers* pleins, tels que le *colerus*, le *mulleus* & le *phacellum*. Quant à la *solea*, à la *caliga*, à la *crepida*, aux *basses*, au *sandalium*, au *soccus* & au *cothurne*, elles consistoient essentiellement en une semelle plus ou moins épaisse, fixée sur le pied, qu'elle laissoit à découvert, par des bandelettes ou courroies.

Le *caleus* & le *mulleus* ne différoient du *pero*, qu'en ce que ce dernier étoit fait de peaux de bêtes non tannées, & que les deux autres étoient de peaux préparées. La *chaussure* de cuir non préparé passe pour avoir été commune à toutes les conditions. Le *mulleus*, qui étoit de cuir aluté & rouge, étoit une *chaussure* à lunule. Voyez LUNULE. Dans les premiers temps de Rome, il n'étoit porté ordinairement que par les patriciens, les sénateurs, les édiles. Ces magistrats ne s'en servoient que dans les jours de cérémonies, comme triomphes, jeux publics, &c. Il paroît qu'il y avoit telle *chaussure* qu'on pardontoit à la peu-

Antiquités, Tome I.

neffe, mais qu'on n'exusoit pas dans un âge plus avancé. On reprochoit à César de porter sur le retour de l'âge, une *chaussure* haute & rouge. Le *caleus* & le *mulleus* couvraient tout le pied, & montoient jusqu'au milieu de la jambe. Les Romains poussaient le luxe fort loin dans cette partie du vêtement, & y employaient l'or, l'argent & les pierreries. Ceux qui se piquaient de galanterie, veilloient à ce que la *chaussure* prit bien la forme du pied. On la garnissoit d'étoffe molle, on la serroit fortement avec des courroies appelées *ansa*; quelques-uns même oignaient auparavant leurs pieds avec des parfums.

Le *pero* étoit fait de peaux de bêtes non préparées; c'étoit une *chaussure* tritique; elle alloit jusqu'à la moitié des jambes. Le *phacellum* étoit de cuir blanc & léger; cette *chaussure* convenoit à des pieds délicats: les prêtres d'Athènes & d'Alexandrie la portoient dans les sacrifices. La *caliga* étoit la *chaussure* des gens de guerre; c'étoit une grosse semelle d'où partoient des bandes de cuir qui se croisoient sur le coude-pied, & qui faisoient quelques tours vers la cheville: il y avoit quelquefois une de ces courroies qui passoit entre le gros orteil & le suivant, & alloit s'assembler avec les autres. Le *campagus* différoit peu du *caliga*; c'étoit la *chaussure* de l'empereur & des principaux de l'armée: il paroît que les courroies de celui-ci étoient plus légères qu'à la *caliga*, & formoient un réseau sur la jambe.

La *solea*, la *crepida*, le *sandalium*, la *gallica* étoient des semelles retenues sur la plante du pied: voilà ce qu'elles avoient de commun; quant à leur différence on l'ignore, on fait seulement que la *solea* & la *gallica* n'alloient point avec la tige, mais qu'on les portoit avec la *penula*. Les femmes se servoient de ces deux *chaussures*, soit à la ville, soit à la campagne. Il paroît par quelques endroits de Cicéron, qu'il y avoit une *solea* de bois qui étoit très-lourde, & qu'on lioit aux pieds des criminels pour les empêcher de s'enfuir.

La *crepida* différoit peu de la *solea*, & ne couvrait le pied que par intervalles. La *bassa* étoit une *chaussure* de philosophes; il y en avoit de feuilles de palmier. On n'a d'autres conjectures sur la *syronia*, sinon que c'étoit une *chaussure* très-légère. Quant au *soccus*, soc, & au *cothurnus*, cothurne, voyez SOCCO & COTHURNE.

Les Romains portoient quelquefois des *chaussures* faites avec des toiles de lin, *adones*, comme les historiens nous l'apprennent d'Antonin, qui suivoit en cela les pratiques des pythagoriciens. Les esclaves & les pauvres se servoient de *fabots* (Voyez ce mot), ou de *chaussure* de bois. Mais l'or, l'argent, les perles & les pierres précieuses brilloient sur celles des riches (Plaut. Bacch. II, 3, 97)

Etiams rogus, qui soccis habebat auro suppositum solum?

Ccccc

Les femmes portoient ordinairement des *chauf-fures* blanches, jaunes, &c., ainsi que les hommes effeminés. Mais les Romains étoient en général chaussés de noir. Les rois seuls avoient porté, à l'imitation des souverains d'Albe, des *chauf-fures* rouges; & les triomphateurs se chaussèrent de la même couleur, comme nous l'apprenons d'une inscription gravée à Rimal, en l'honneur de C. Marius: *DE MANUSIIIS CIMERICIS ET TEUTONICIS. ADEM. HONORI. VICTOR. FECIT. VESTE. TRIUMPHALI. CALCEIS. PUNICEIS*. Les empereurs conservèrent la *chauf-fure* des triomphateurs, même dans le bas Empire. Sévère-Alexandre dérogea à cet usage & porta des *chauf-fures* blanches (Lamprid. 40). Les Sénateurs marchèrent nus-pieds comme les autres citoyens, dans le commencement de la république; mais ils portèrent depuis une *chauf-fure* noire, ornée de croissans (Voyez lunule) ou lunules d'argent, qui devinrent un de leurs attributs distinctifs.

Retirés dans leurs maisons, les Romains quitoient le *calceus* & chaussaient la *sola*, qui leur servoit de pantoufle. Ils le quitoient pareillement avec la robe, quand ils sortoient de Rome, & quand ils alloient se reposer à la campagne; de sorte que le *calceus* étant inséparable de la robe, on désignoit, par la réunion de ces deux choses, le séjour de la ville & les fonctions des magistrats. C'est ainsi qu'on les trouve employés dans la lettre (VI, 3) où Plinie exhorte son ami à revenir à Rome: *Quin ergo in urbem redis, ubi dignitas, honor, amicitia tam superiores quam minores? quousque calcei nusquam? toga serena?*

Les anciens quitoient leurs *chauf-fures* en se mettant à table, afin de ne pas gêner les lits sur lesquels ils se couchoient à demi en prenant leur repas. Ils se faisoient suivre par des esclaves qui les déchaussaient, gardoient leurs *chauf-fures* pendant le repas & les rechaussaient lorsqu'ils sortoient de table. On appeloit ces serviteurs du nom générique *fandeligeruli*, porte-chauf-fures; & leur emploi étoit un des plus vils. Tibulle en fait mention, pour montrer que le pauvre se prête au plus vil ministère auprès des riches (I, 4).

*Pauper erit praesto tibi, praesto pauper adibit
Primus, Or in tenero fixus erit latere...
Vinculaque de niveo detrahet ipse pede.*

Winkelman, qui employoit toute sa vie à étudier les monuments antiques, décrit ainsi les *chauf-fures* des hommes & des femmes (Hist. de l'Art, liv. IV, chap. 5).

„ Les souliers des Romains différoient de ceux des Grecs, au rapport d'Appien (Appian. Mithrid. p. 114, l. 17); mais nous ne sommes pas en état d'indiquer en quel consistoit cette différence. Les Romains de distinction portoient des souliers

de cuir rouge qui venoit du royaume de Pont. Ces souliers, appelés *mullei*, étoient quelquefois bordés en or ou en argent, comme nous le voyons à quelques pieds chaussés; mais pour l'ordinaire ils étoient de cuir noir & montoient jusqu'à mi-jambe (Horat. I, sat. 6, 27), ce qui formoit des espèces de brodequins, tels qu'on en voit aux figures de Castor & de Pollux. Le Jason de Versailles, statue nommée mal-à-propos Quintus Cincinnatus, offre une *chauf-fure* que les artistes pourroient donner aux figures héroïques. Cette *chauf-fure* a des semelles avec des bords à l'entour de la largeur d'un doigt, & d'un cuir qui soutient le talon; ils sont lacés sur le cou-de-pied par des bandes de cuir qui partent des semelles, & se trouvent attachées au dessus des chevilles. Le passage de Plinie, où il dit, en parlant des singes: *Laqueis calceari imitatione vananissimi tradunt* (Plin. lib. 8, c. 80) pourroit être appliqué aux souliers tissés de cordes, tels qu'on en voit au cabinet d'Herculanum. Les commentateurs expliquent ordinairement ce passage par les filets dans lesquels on prend les singes, tandis que l'auteur latin a voulu dire que ces animaux se font des souliers de cordes comme les chaf-feurs „).

„ On fait que la noblesse athénienne portoit des souliers ornés d'une demi-lune d'argent ou d'ivoire, comme la noblesse romaine en portoit avec une luse; mais ce caractère ne s'est pas encore trouvé à aucune statue romaine „.

„ La *chauf-fure* des femmes consistoit ou en souliers entiers ou en simples sandales. Quant aux souliers, on en voit à plusieurs figures des peintures d'Herculanum (Pitt. Ercol. t. I, tab. 7, 21, 23); ils sont quelquefois jaunes, comme ceux de Vénus à un tableau des bains de Titus (Bartoli Pitt. ant. sav. 6), & comme ceux que portoient les Perses (Æschil. Pers. v. 662). Les statues de femmes nous offrent aussi des souliers entiers, comme le groupe de Niobé. Du reste, les souliers de ces dernières figures ne s'arrondissent pas par le bout, comme ceux des premiers, ayant une forme plus large. Les sandales attachées aux pieds ont communément un doigt d'épaisseur, & sont composées de plus d'une semelle. Ces *chauf-fures* étoient formées quelquefois de cinq semelles cousues ensemble; ce que nous distinguons aux sandales de l'une des belles Pallas de la Villa Albani, par autant d'incisions, qui sont épaisses de deux doigts. Les sandales composées de quatre semelles, s'appeloient *quadrifolae* (Archel. disput. p. 23) „.

Le liège paroît avoir servi à la composition de ces semelles, ce bois étant léger & ne prenant point l'humidité. Cette semelle étoit garnie par-dessus & par-dessous d'un cuir qui débordoit le liège, comme on le voit à une petite Pallas de bronze conservée à la Villa Albani. Aujourd'hui encore, il y a des religieuses en Italie, qui portent une petite *chauf-fure*. La Villa Ludovici ren-

ferme une Pallas plus grande que nature, dont les sandales sont de la même forme, & dont le sculpteur se nommait Antiochus d'Athènes : cette *chausure*, entourée de trois rangs de différents ornemens piqués, porte trois doigts de hauteur. Les *chausures* consistant en un simple cuir lacé par-dessus le pied, & ressemblant à celles que portent les gens de la campagne entre Rome & Naples, se nomment en grec *αἰναι* & *μαρσικα ἰσθηνα* (Cassaub. *not. in Aen. tat. c. 21, p. 84*). Telles sont les *chausures* des deux statues de marbre noir qui représentent des rois de Thrace carpiens, & qui sont au Capitole ».

Les anciens de l'un & l'autre sexe, portoient encore des sandales de cordes, tissées en forme de réseaux, comme on en voit aux figures des divinités sur un auel de la Villa Albani (Monum. ant. ined. n. 6). Il y a grande apparence que ce sont ces *chausures* que les Grecs appelloient *πέδιλα*, parce que Julius Pollux explique ce mot par *πεννύματα ὑπὸ πηδῶν*, *chausure* tissée de plusieurs cordes (Poll. onom. l. 7, *sepm. 93*). À Herculanum il s'est trouvé une autre espèce de sandales, auxquelles les cordes sont rangées en cercles ovales, la partie qui couvre le talon est aussi de cordes, & se trouve attachée à la semelle ».

Le cothurne étoit une *chausure* plus ou moins haute, mais la plupart du temps la hauteur égaloit celle de la main ; il étoit généralement affecté à la Muse tragique (Monum. antiq. ined. p. 248). Le cothurne de la statue de Melpomène, à la Villa Borghese, a cinq pouces d'un palme romain de hauteur. Il faut distinguer de ce cothurne du théâtre celui des chausures & des guerriers : ce dernier, quelque souvent confondu par les écrivains, étoit une espèce de brodequin (Scalig. *poet. l. 1, c. 13, p. 21* ; Pitt. *Erc. t. 1, p. 18, tav. 10, 23*). La courroie qui assujétissoit la semelle & qui étoit placée sur le condépied, se trouve rarement aux figures des divinités, & quand elle s'y trouve, elle est placée sur le pied. Pline fait une observation singulière : il remarque que les semelles de la statue de Cornélie, mère des Gracques n'avoit pas cette courroie (Plin. l. 34, c. 14). J'observerai ici que parmi les différentes *chausures* anciennes, on ne voit point de talons sur le derrière du pied, si ce n'est aux souliers d'une figure de femme dans un tableau d'Herculanum : la *chausure* est rouge, mais la semelle & le talon sont jaunes (Pitt. *Erc. t. 4, tav. 23*). Les talons des souliers se nommoient chez les Grecs *κατὰ πηδῶν*, & ils étoient composés de petits morceaux de cuir (Schel. *Arifl. equit. v. 317*) ».

On a trouvé à Herculanum des semelles de souliers composées de cordes. Il y en a de différentes grandeurs, pour des enfans & pour des hommes faits : elles ressembloient à celles que les Lucaniens attachent encore aujourd'hui sous leurs pieds.

Le comte de Caylus a publié (*Rec. d'antiq. pl. 72, n. 3, 4, 5*) le dessin d'un mime de bronze, & de sa *chausure* en particulier. Les réflexions dont il a accompagné ce dessin, méritent d'être insérées ici.

« Ce mime est nu, il n'a qu'une écharpe autour des hanches, & elle est renouée sur le côté : sa *chausure* n'est qu'un simple chaufion, qui paroît n'avoir point de couture ; la pointe au dessus du talon remonte assez haut, & le devant se rebat sur les cordons qui le tiennent en état. Nous savons qu'il y avoit des *chausures* particulières pour les différents acteurs, & cette précaution étoit nécessaire ; car il n'eût jamais été possible de danser, par exemple, avec le cothurne. Chaque espèce d'acteur voit donc une *chausure* convenable à son objet : elles varioient même souvent entr'elles, car celles des Mimes ressembloient quelquefois, ainsi que j'en ai vu, à des botines qui montoient plus ou moins sur la longueur de la jambe ».

« La *chausure* qui fait l'objet de cet article, & que j'ai fait développer, me paroît avoir beaucoup de rapport avec la *chausure* gauloise. Peut-être, comme elle étoit en usage dans un pays situé au nord de l'Italie, elle a fait donner le nom ou le sobriquet de *septentrion* à ces sortes de mimes ou de danseurs. Car on voit cette dénomination employée dans plusieurs inscriptions, notamment à Antibes, où j'ai copié celle qui suit :

D. M.
SUERI SEPTENTRI
ONIS ANNOR. XII. QUI
ANTIPELLIN THEATRO
HIDUO SALTAVIT ET FLA
CUIT.

« Je ne dois pas finir cet article sans avertir que M. Gori (*Fab. lxxx. tom. 1, mus. Etrus.*) rapporte la même figure. Il la donne aux Etrusques, & la place parmi les Priapes : Gori n'est pas seul de ce sentiment, car la Chanfle (*Mus. rom. dissert. de Paus. simulac.*) la regarde aussi comme un Priape, qu'il appelle ici *Saltatriculus*. Mais le bronze qui nous occupe, n'a aucun attribut de cette divinité, si ce n'est les cotelles ou castagnettes que les mimes ont souvent portées. Au reste, comme cet auteur n'indique ni la matière, ni la proportion de la figure dont il parle, je ne puis dire si elle est la même que la mienne ».

Pour ce qui est des divinités, faut peut-être les divinités infernales, les artistes peuvent les représenter toutes avec des *chausures*. On en voit en effet deux sculptées sur un marbre étrusque publié dans les *monumenti inediti* de Winckelmann, elles sont toutes chaussées avec une semelle liée sur le pied par des bandelettes, excepté une seule que l'on croit être Proserpine.

Pour achever cet article, le lecteur consultera
C e c c e i j

les articles des chaussures diverses dont il y est parlé.

CHAUVES. Les Romains des deux sexes qui étoient chauves, cachoient cette difformité sous des perruques, c'est-à-dire, de fausses chévelures, appelées *galrus* & *galerulus*. Suétone (c. 12, n. 3) parle de celle d'Otton. Marial appelle *calvus* une fausse chévelure d'une femme *chauve*, parce qu'elle étoit appliquée sur un cuir de bouc :

*Hadina tibi pelle contegenti
Nulla tempora, verticemque calvus;
Festiva tibi, Phæbe, dixit ille,
Qui dixit caput esse calcatum.*

CHAUX (Four à). Les Romains condamnoient des mal-faiteurs au service des fours à chaux (*Ulpian. leg. 8, §. 10. ff. de panis in calcariam quæ vel sulphuriam damnari solent*).

CHÉBEL, chaîne ou corde; mesure linéaire & itinéraire de l'Afrique & de l'Égypte. Elle est évaluée à 8 toises & $\frac{1}{12}$ de France, par M. Pen-
éon.

Elle valoit en mesures anciennes,

6 décapodes,
Ou 10 orgyes, brasses,
Ou 12 bème-diploun,
Ou 24 bème-aploun.

ΧΕΙΡΙΑΔΕΣ; gantelet des Grecs armés, & gants qui défendoient les mains contre le froid. Homère parle de ces gantelets, comme d'une partie de l'armure.

ΧΕΙΡΟΜΑΚΤΡΟΝ, serviette. Voyez ce mot & celui de Voile.

ΧΕΙΡΟΠΟΝΙΑ. Hétychius désigne par ce mot des fêtes célébrées par des artisans, *χειρωναξία*.

ΚΕΛΗΣ, SINGULARIS.

Pindare parle souvent d'un cheval désigné dans les courses de chars sous ce nom, que les Romains ont rendu par celui de *singularis*. Un scholiaste Grec applique ce nom à un cheval de selle léger & vite. M. Foggini (*Mus. Capitol. iv, 254*) expliquant un bas-relief du Capitole, sur lequel on voit des génies ailés conduisant des chars dans un cirque, donne le nom de *κέλης* ou de *singularis* au troisième cheval qui tire le char & qui est conduit par son cavalier, tandis que le cocher du char conduit les deux autres.

CHELIDONIA. Les Romains désignoient sous ce nom des vens doux qui souloient ordinairement sur le fin de février, parce qu'ils croyoient qu'ils leur ramenoient les hirondeles, *chelidonæ* (*Plin. II, 47*).

CHELIDONIE; fille de Pandarée, & sœur d'Aëdo. Voyez **PANDARÉE**.

CHELMINAR. Voyez **PARASTOLIS**.

CHÉLONÉ; nymphe qui fut changée en tortue. Jupiter, pour rendre ses nées avec Junon plus solennelles, ordonna à Mercure d'y invier tous les dieux, tous les hommes & tous les ani-

maux : tous s'y rendirent excepté la nymphe *Chélone*, qui fut assez téméraire pour se moquer de ce mariage, & pour chercher des prétextes pour n'y pas assister. Mercure s'étant aperçu que cette nymphe seule manquoit, se rendit dans le maison qui étoit sur le bord d'un fleuve, l'y précipita avec cette maison, & la changée en tortue; animal qui est depuis ce temps-là obligé de porter sa maison sur le dos : & pour la punir de ses railleries, il la condamna à un silence éternel. *Chélone* signifie en grec tortue. Cet animal fut depuis le symbole du silence.

CHELYS; nom propre d'une espèce de lyre, qui différoit du *BARBYTOS* (Voyez ce mot). Une épigramme d'Antipater (*Antolog. I. 4, c. 32, p. 334*) nous a conservé cette différence en parlant de trois statues de Muses faites par des Grecs célèbres : l'une, de la main de Canachus de Sycone, tenoit deux flûtes, l'autre, faite par Aristocle, frère de Canachus, avoit une lyre nommée *chelys*; & la troisième, qui étoit un ouvrage d'Agéladas d'Argos, portoit une lyre appelée *barbytos*.

La *chelys* étoit certainement faite d'écaille de tortue, comme son nom l'indique, telle qu'on en voit une aux pieds de la statue de Mercure de la Villa Négroni. Mais cette matière étant commune à toutes les lyres, il faut chercher la différence dans la forme. Aratus (*Phænomen. v. 164*) appelle petite lyre la *chelys*; on peut conclure de là que le *barbytos* étoit beaucoup plus grand que la *chelys*. C'est-là tout ce que Winckelmann a pu déterminer. Peut-être encore la *Chelys* n'avoit-elle point de *magade* (Voyez ce mot) ou *μαγάδα*.

Chelys devint par la suite le nom générique des deux espèces de lyres.

CHELTSMA. Les Latins avoient emprunté ce mot des Grecs, chez qui il désignoit une pièce de bois, placée en event, du bordage des vaisseaux pour les défendre contre le choc des corps étrangers.

CHÈME, *Χῆμα*; mesure employée par les médecins grecs & romains. Elle valoit $\frac{1}{2}$ de cyathe.

CHEMIN. Cet article appartient en entier aux Dictionnaires d'architecture & d'économie politique.

CHEMINÉE. Jusle-Lipse & plusieurs autres savans ont cru que les Grecs & les Romains ne connoissoient pas les *cheminées*, & qu'ils n'échauffoient leurs appartemens qu'avec des *BRASIERES* (Voyez ce mot) portatifs, appelés ordinairement *trépieds* par les antiquaires. Cette opinion, que les découvertes faites en Italie depuis un siècle ont détruite en partie, avoit quelques fondemens apparens. Perrault expliquant Vitruve, concluoit que les anciens ne connoissoient pas les *cheminées*, de ce que cet architecte n'avoit point parlé de leur construction. D'ailleurs on voyoit les anciens écrivains faire très-souvent mention

des brafiers; & on lifoit dans Plin (*xv*, 8) que le moyen employé pour empêcher le bois de rendre de la fumée pendant la combustion, étoit de l'imprégner d'huile. Enfin on infuiloit fortement fur ce que dans aucun reile des édifices antiques, on n'avoit trouvé de traces de *cheminées*.

Ottavio Ferrari & quelques autres, fans révoquer en doute l'ufage ordinaire des brafiers portatifs, rapportent cependant plufieurs textes anciens, qui faifoient une mention exprefle de *cheminées*, de tuyaux de fumée, & de fumée vifible au deffus des toits.

Phylocléon, dans la comédie des *Gulpes* d'Ariftophanes (*act.* 1, *sc.* 2), fe cache dans une *cheminée*. Une efclave qui l'entend, s'écrie: *Quel bruit fait le tuyau de la cheminée?* Phylocléon répond: *qu'il eft la fumée, & qu'il cherche à s'échapper*; & le fils, un peu plus bas, fe plaint de ce que l'on va dire par-tout qu'il eft le fils d'un ramonneur de *cheminée*. Applan (*Bell. Civil. lib.* 4) parlant des profcriptions des triumvirs, affure que plufieurs citoyens fe réfugioient dans les tuyaux des *cheminées*; *his latrocinibus utopius, fumaria sub tecto posita*, pour fe dérober aux recherches des meurtriers. Lorfque Vitellius fur élu empereur, dir Suetone, le feu ayant pris aux *cheminées* pendant le feftin, fe communiqua jufqu'à la falle à manger: *Ne ante in prætorium rediit, quam flagrante triclinio ex conceptu camini*.

On lit auffi dans la première églogue de Virgile ce vers:

Et jam summa procul villarum culmina fumant.

Dans Horace:

*Dissolve frigus, ligna super fœco
Largè reponens.*

(*Ibid.* *Od.* *xv*, *lib.* *xv*):

*Sordidum flamma trepidans volentes
Vertice fumum.*

(*Ibid.* *Od.* *ii*, *lib.* *v*):

*Positosque vernas, dicit exanim domus,
Circum remidentes laræ.*

Les Romains d'ailleurs éteignoient les feux de leurs maifons, lorsqu'ils étoient dans le deuil & l'affliction, comme nous le voyons dans plufieurs auteurs. Juvénal dit (*Sat.* *xv*, 214):

Tunc geminus casus urbis, tunc odimus ignes.

Quintilien appelle ces *cheminées* fans feu, *noxios focos* (*Declam.* 212): *Redite in domus vestras, videbitis noxios focos, & ignes sub cadaverum*

vinis. C'est à cet ufage que leurs poëtes faisoient allufion, lorsqu'ils fouhaitoient à leurs amis un foyer toujours allumé, *focum perennem* (*Mart.* *x*, 47, 4), ou *focum pervigilem* (*Stat.* *Sylo.* *iv*, 5, 13), ou *enim ignem effudum* (*Tibull.* *i*, 6) pour désigner la joie ou l'abfence des malheurs.

A l'appui de ces textes & des raifonnemens, viennent les découvertes des modernes. Scamozzi (*Archit.* *l.* 3, *c.* 21) difoit avoir vu à *Baye* une *cheminée* antique nouvellement découverte, laquelle étoit quadrangulaire, & dont le tuyau formoit une pyramide qui fe terminoit en pointe. Le même architecte affure que *François Saver* en avoit vu une pareille à *Civita-Vecchia*, & que l'on en avoit découvert plufieurs en divers lieux.

Winckelmann s'explique en ces termes fur le même objet. „ On n'a aperçu aucune trace de *cheminée* dans les chambres de plufieurs édifices antiques; mais dans quelques chambres de la ville d'Herculanum, il s'eft trouvé des charbons de bois; d'où l'on peut conclure qu'on ne s'y chauffoit qu'avec cette efpece de combustible. Encore même, de nos jours, n'y a-t-il point de *cheminées* dans les maifons bourgeoifes de Naples; & les perfonnes de diftinction qui cherchent à conferver leur fanté, tant à Naples qu'à Rome, habitent des chambres fans *cheminées*, & ne font point ufage de charbon; mais dans les maifons de campagne hors de Rome, fur des lieux élevés, où l'air eft plus pur & plus froid, les *hypocausta*, ou poëles, étoient fans doute plus communs que dans la ville „.

„ Ces poëles, dont ceux qui en ont parlé n'ont certainement pas eu une idée exacte, échauffoient les appartemens, fans que la chaleur pût porter à la tête; & l'on pouvoit conduire cette chaleur par-tout où l'on vouloit. Je puis donner une idée de ces poëles, tant d'après de bons deffeins, que d'après les reftes que j'en ai vu moi-même dans la Villa de Tufculum „.

„ Au pied de la coliffe fur laquelle cette maifon étoit fituée, il exiftoit un petit bâtiment qui fervoit de retraitte pendant l'hiver. Deffus terre il y avoit quelques petites chambres (qui y font même encore), toutes difpofées deux par deux, dont la hauteur eft égale à celle d'une table ordinaire, qui ne font pas plus larges qu'un petit cabinet d'étude. Au milieu de ces petites chambres, font des piliers de briques liées enfemble fimplement avec de l'argile, fans la moindre chaux, afin qu'ils réfiftaffent mieux à l'action du feu; & ces briques font placées de façon qu'une grande brique, qui porte fur deux petites, fe trouve exactement pofée fur le milieu de l'une & de l'autre. C'est de ces mêmes briques qu'eft fait le plafond, qui eft, pour ainfi dire, horizontal, & qui porte le plancher d'une petite chambre un peu baffe. Le pavé de cette chambre étoit fait d'une mofaïque grôffière, & les murs en étoient revêtus de plufieurs efpeces de

marbre. Dans ce pavé on avoit pratiqué des tuyaux carrés en maçonnerie, dont les ouvertures donnoient dans la chambre inférieure. Ces tuyaux, réunis ensemble, parvenaient l'intérieur du mur de l'appartement au dessus de la petite chambre, par le moyen d'un conduit caché endoit de marbre pilé, en se prolongeant jusque dans l'appartement du second étage, où la chaleur se répandoit par une espèce de mufile de chien d'argile, lequel étoit garni d'un bouchon. Les petites chambres souterraines étoient donc les poëles. Devant ces poëles régnait une allée fort étroite, c'est-à-dire, du tiers de la largeur des petites chambres; & c'est dans cette allée que donnoient les grandes ouvertures carrées du poêle, élevées de la largeur d'un doigt seulement au dessus du pavé de l'allée, & dont la hauteur alloit jusqu'à la moitié des deux piliers intérieurs. Par ces ouvertures on y jetoit des charbons ardents, qui, en raison de leur quantité, chauffoient plus ou moins le plancher de briques d'en-haut, & cette chambre servoit d'étuve (*Judatorium*). La chaleur du poêle qui s'échappoit par les bouches des tuyaux, montoit ensuite le long de la muraille, & alloit se communiquer à la chambre située au dessus de l'étuve. Ces poëles ou chambres souterraines offrent une difficulté à expliquer: comme elles étoient murées de tout côté, à l'exception des trous carrés dont nous venons de parler, il est difficile de concevoir comment on s'y prenoit pour en enlever les cendres, puisque l'allée qui y conduisoit étoit si étroite, qu'il n'étoit pas possible d'y manier une pelle. Je n'y trouve qu'un moyen, c'est qu'on faisoit entrer un petit garçon par l'un de ces trous carrés, qui me paroissent assez grands pour cette espèce de manœuvre.

On peut se faire une idée exacte de cette espèce d'étuve & de chambre à tuyaux, par la découverte qu'on a faite en Alsace de pareilles chambres, que M. Schoepflin a fait examiner & dessiner avec tant de soin (*Alsac. t. 2, tab. 15*), & qui, pour ce qui regarde le plan général, ne diffèrent point des chambres de Tuseulum.

CHEMISE. On désigne aujourd'hui par ce mot un vêtement de lin, de chanvre ou de coton, que les Européens mettent immédiatement sur la peau. L'usage général de ce vêtement paroit n'avoir commencé que vers le quatrième siècle de notre ère. On trouve le mot *camisia* employé pour le désigner dans Victor d'Utique (*lib. 1, de Persecut. Afric.*), qui écrivoit dans le cinquième siècle. *Kamion* se trouve pris dans le même sens par le Glossaire des Basiliques. Isidore (*Origin. lib. xiv*) parle aussi de la *camisia*, comme d'une tunique de lin qui s'appliquoit sur la peau, & que l'on conservoit la nuit dans le lit, &c.

Avant cette époque, on peut affirmer généralement que les anciens ne portoit sur la peau que la Tunique (*Voyez ce mot*), ou le *Xitron*.

Cependant Thucydide (*lib. 1, p. 1, l. 1*) assure que les anciens habitants d'Athènes, ainsi que d'autres peuples de la Grèce, s'habilloient de toile; ce qu'il ne faut entendre, selon Hérodote, (*lib. 3, p. 201*), que de la tunique des femmes. Les Athéniens portèrent encore des habits de lin, peu de temps avant le siècle des écrivains que nous venons de citer; & Thucydide parle, dans sa description (*lib. 2, p. 63, l. 4*) de la pelle d'Athènes, de *chemises*, d'une toile très-fine: *λινθων ικανον καὶ οὐδινον*. Les femmes se servoient aussi quelquefois de tissus de coton & de soie qui étoient transparents.

Bien loin de porter une *chemise*, quelques peuples de l'antiquité regardoient comme des efféminés ceux qui se servoient de tunique sous le manteau (*Hérodote. c. 1, p. 40, l. 33*). Les Romains des premiers temps ne portoit sur la peau que la tige (*Gell. Noct. Att. l. 7, c. 12*): c'est ainsi qu'étoient drapées les statues de Romulus & de Camille.

La tunique devint par la suite l'habillement général des Romains, de même qu'il est devenu celui de tous les Grecs, les philosophes cyniques seuls exceptés.

CHEMMIS; nom égyptien de la ville appelée par les Grecs *Panopolis*, à cause que l'on y rendoit un culte particulier à Ménès, que les Grecs transformèrent en Pan.

CHÈNE. Cet arbre étoit consacré à Jupiter Dodonéen; c'est pourquoi lorsqu'il étoit frappé de la foudre, c'étoit un mauvais augure. Mélébée nous l'apprend, lorsqu'il dit, en parlant de ses malheurs (*Ecl. 1, 17*):

De calo tactas memini predicere quercus.

Il étoit aussi consacré à Rhéa ou Cybèle. Les Gaulois avoient une si grande vénération pour le chêne, qu'ils en faisoient en même temps & leur temple & leur dieu. La statue de leur Jupiter, dit Maxime de Tyr, n'étoit qu'un *chêne* fort élevé.

CHEMISE, } *Χαίσις*, *métro*, *mesure*; *mesure* grecque de capacité. M. Pauton l'évalue en mesure de France à $\frac{11}{12}$ de boisseau. Elle valoit en mesure grecque 2 $\frac{1}{2}$ seltés.

Les Romains adoptèrent cette mesure; mais elle ne valoit chez eux, selon M. Pauton, que $\frac{11}{12}$ du boisseau de France. La *chemise* valoit en mesure romaine

1 $\frac{1}{2}$ Setier,
Ou 3 hémines, *trulla*,
Ou 12 acétabules,
Ou 18 cyates,
Ou 72 ligoles.

CHEMISE, *métro*, *βίβλις τριών*; mesure de capacité pour les solides de l'Asie & de l'Égypte. M. Pauton l'évalue en mesures de France à $\frac{11}{12}$ de boisseau, ou à $\frac{11}{12}$. Elle valoit en

mesures anciennes des mêmes pays, 2 logs ou 4 hémines.

CHENISQUE. } La proue des navires anciens étoit ordinairement terminée par un ornement long & élevé, figuré en cou de cigogne, *Xénisme*, petite oie, *chenisque*. Le grand étymologiste place le *chenisque* à la proue. Mais Apulée (*Métam.* xi, p. 379) & Lucien (*Navig.* p. 493) le placent à la poupe. Au reste, quand les anciens parloient des vaisseaux ronds, ils pouvoient aisément confondre la proue avec la poupe.

CHÉRA, χήρα; nom qu'on donnoit à Junon: il signifie la veuve, à cause de ses fréquentes brouilleries avec Jupiter.

CHÉRON, fondateur de la ville de Chéronée en Béotie, étoit fils d'Apollon & de la belle Théro. Il fut fort célèbre dans l'art de dompter un cheval.

ΧΕΡΝΙΨ, *chernips*; eau luétrale dans laquelle on plongeait un tison ardent pris sur l'autel.

CHERTONESUS, dans la Taurique. **ΧΕΡ**.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Leur type ordinaire est un Grifon.

Cette ville a fait frapper quelques médailles impériales grecques, selon le P. Hardouin.

CHERTONESUS, en Crète. **ΧΕΡΣΟΝΑΣΙΟΝ**.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRRR. en argent.

RRRR. en bronze . . . *Hunter* . . . *Eckhel*.

O. en or.

CHÉRUBIN. On donne ce nom dans les arts, à une tête d'enfant soutenant par deux ailes. Cet ornement est bizarre, & les Grecs des beaux siècles qui avoient cependant vu chez les Égyptiens des figures garnies d'AILES (*Ποιξ* ce mot), même sur les cuisses & les jambes, ne l'employoient point. On ne le trouve que chez les Romains, & dans les plafonds des édifices de Palmyre. Le Comte de Caylus en a cité un gaulois (*Rec. d'Antiq.* III, pl. 8, no. 3).

CHÉSIADÉ; surnom de Diane, qui lui fut donné soit à cause du fleuve Chésias dans l'île de Samos, soit à cause de la ville de Chesium dans l'Ionie.

CHEVAL. } Le dictionnaire historique de cette Encyclopédie apprendra aux lecteurs l'époque où l'on croit que l'homme a dompté le cheval, le temps où il l'a atelé à un char, &c. enfin tout ce qui regarde l'histoire de l'équitation & du manège.

On ne trouve jamais de *chevaux* dans les hiéroglyphes, ni dans les auteurs profanes qui parlent des anciens Égyptiens: ce qui seroit étonnant que le cheval eût été étranger à cette fameuse nation. Aucun des anciens qui ont écrit sur l'art vétérinaire, n'a fait mention d'une race égyptienne, &

les *chevaux* que l'on voit aujourd'hui en Égypte sont tous de race arabe.

CHEVAL. Cet animal étoit consacré à Mars, comme au dieu des combats. La vue d'un *cheval* étoit un présage de guerre, parce que le *cheval* est un animal belliqueux. Énée eut à peine pris terre en Italie, que, pour premier présage, il vit quatre *chevaux* blancs paissant dans la prairie; aussitôt le devin s'écria: Ô terre étrangère, tu nous promets la guerre! Les Perses, les Arméniens, les Massagètes immoloient des *chevaux* au Soleil. Les Suèves, anciens peuples de la Germanie, nourissent à frais communs, dit Tacite, dans des bois sacrés, des *chevaux* blancs, dont ils tirent des présages; personne n'y peut toucher en aucune manière: le prêtre seul avec le prince de la nation, les attachent à un chariot sacré, les accompagnent & observent leurs hennissements & leurs frémisséments. Il n'est point de présage auquel non seulement le peuple, mais les principaux de la nation & les prêtres ajoutent plus de foi.

La mythologie grecque enseignoit que le *cheval* n'avoit pas exilé dans les premiers âges du monde. Neptune disputant avec Minerve le mérite de faire aux hommes le présent le plus utile, frappa la terre de son trident & en fit sortir un beau *cheval*: de là ce dieu fut surnommé *Hippius* (de *ἵππος*, *cheval*). Pamphus, poète plus ancien qu'Homère, dit que Neptune fit présent aux hommes & du *cheval*, & de ces tours flottantes appelées *vaisseaux*; c'est pourquoi le *cheval* étoit aussi un symbole de la navigation.

Virgile invoquant Neptune au commencement des Géorgiques, rapela le présent qu'il avoit fait aux hommes:

. *Tuque, o cui prima frumentum
Fudit equum magno tellus percussa tridentis!*

Ménélas adresse, dans l'Iliade, ces paroles à Antiloque: *Jurez par Neptune, la main sur vos chevaux, jurez que vous n'avez point employé la fraude pour me devancer.*

Les Thessaliens furent célèbres dans l'art de l'équitation: c'est pourquoi on voit ordinairement des *chevaux* sur leurs médailles. Mais les haras de l'Épire, d'Argos & de Mycènes l'emporteroient sur tous les autres.

On peut voir à l'article CAVALIER, les trois manières différentes employées par les anciens pour monter à *cheval*, soit à l'aide d'un crampon fixé à la lance vers la hauteur du genou des *chevaux*, soit en se faisant soulever par des écuyers, soit enfin en s'élançant sur le *cheval*. C'est de cette dernière manière que Virgile dit (*Æneid.* XII, 287):

. *Corpora salu
Subjiciunt in equos.*

Pour rendre cette manieere plus aisée, quelques-uns dressaient les chevaux à s'agenouiller, lorsqu'on vouloit les monter (*Pollux* 1, 2). Silius Italicus peint le cheval de Cléonius, blessé à la bataille de Cannes, s'inclinant auprès de son maître comme pour faciliter sa fuite (*x*, 465) :

*Inde inclinatus collum, submissus & armos
De more, inflexus præbebat scandere terga
Cruribus.*

Les dépouilles des tigres & des lions furent les premières houffes des chevaux. On les fit depuis de toutes sortes d'étoiles. Les magistrats romains les avoient en pourpre pour marquer leurs dignités, & les empereurs les imiterent.

On marquoit les chevaux avec un fer chaud sur la cuisse, comme nous le pratiquons encore. Les marques les plus ordinaires étoient une tête de bœuf, d'où leur vint le nom de *bucephales*, Βουκεφαλαι, la lettre *sigma* & le *coppa* ou *ciph* ou *cappa*, ce qui les fit appeler *Σειψιπαι* & *Κερωνναι*. La collection des pierres gravées de Stœsch offre des chevaux marqués du coppa.

Les chevaux étoient attelés anciennement aux chars par le moyen d'un joug qui portoit sur leur cou. L'harrois de ceux qui tiroient les chars étoit très-simples : il consistoit en un poitrail & une seconde courroie, qui passoit sur le cou & supportoit le poitrail.

On observe sur une belle émeraude du baron de Stœsch, qui représente Diomède faisant manger le jeune Achille à ses juments, que les anciens coupoient les crins de leurs chevaux, ainsi que nous. Cet usage étoit affecté plus spécialement au temps de deuil ; c'est ainsi que le pratiquèrent Admète, à la mort de sa femme Alceste, & les Thébains à la mort de Pélidas.

Pluvinel fit exécuter dans le fameux carrousel de Louis XIII, un fort beau ballet de chevaux. Les deux ballets de ce genre qui passent pour avoir été les plus beaux, sont ceux qui furent donnés à Florence, le premier en 1608, le dernier en 1615. Les Sibarites avoient inventé la danse des chevaux ; & Pluvinel fit revivre cet art singulier. *POPE, FERRER, DÉMUTEUR, CHAR, SELLE, BRIDA, MORIS, ÉTIER.*

Les anciens croyoient qu'il y avoit en des chevaux avec une sorte de pied d'homme. On admira ce phénomène dans le cheval de (*Suet. in Jul. c. 61. Plin. l. viii, c. 64*) Jules-César, qui en fit faire la statue, & la plaça devant le temple de *Venus genitrix* (*Spanheim de Praef. Num. t. 1, p. 288. Flardonius, Num. Ant. pag. 351*). L'empereur Gordien-le-pieux, parloit aussi avoir en un cheval avec la même singularité ; si du moins on le peut conjecturer de ce qu'on voit sur une médaille de la ville de Nicée.

La passion de certains empereurs romains pour les chevaux, leur inspira les folies les plus bizarres. Vétus (*Capitolin. c. 6*) avoit fait fondre

en or une représentation de son cheval volucris ; il la portoit toujours avec lui, & après sa mort il lui fit élever un tombeau au Vatican. Cette dernière extravagance fut imitée par Hadrien. Augulle, à l'exemple d'Alexandre, avoit dressé aussi un monument à son cheval, que Germanicus avoit chanté dans ses poésies. Caligula se distingua dans ce genre de folie, il résolut de créer consul son cheval incitatus.

On trouve dans les recueils de Gruter & de Muratori, un grand nombre d'inscriptions gravées en l'honneur de chevaux célèbres par leurs victoires dans le cirque. Ils y paroissent aussi sculptés avec des palmes, des couronnes, avec les noms de leurs pays, & même avec ceux des couleurs de leurs poils. Ces couleurs sont désignées par les mots suivans, *albus*, blanc ; *cineurus*, cendré ; *badius*, bai ; *rufus*, roux ; *maurus*, mauve ; *fulvus*, fauve ; *pallus*, noirâtre ; *caesus* ou *caesus*, bleu-clair, &c.

On lit cette épigramme d'un cheval à Bresse :

Sa figure.
COPORUQUE
..... USCI TALUS PASCUA
NEC SICULA
VOLUCRIE ANTE IRE VAGA
QUI FLAMINA CHORI
VINCERE IOSTUS KRAS
NOC STABULAS TUMULO

Les premiers chrétiens graverent & dessinèrent souvent des chevaux sur leurs tombeaux, comme on le voit dans les catacombes & dans *Roma soterranea* de Bolus. La raison de ce choix est appante, lorsqu'on lit dans l'épigramme ces mots : COLLECII JUMENTARIORUM, ou . . . SACRO STABULO . . . OU CURSUI PUBLICO . . . OU MEME CIRCO . . . OU ENFIN AGITATOIRES ; car on voit alors que le mort avoit fait peindre ces chevaux pour désigner sa profession. Mais sans cela on est obligé de recourir à quelque allégorie pieuse ; par exemple, selon le P. Lupi (*Epigraph. Severa, p. 57*), à la course dont parle S. Paul (*1^{re} Timoth. 4*), & à la couronne éternelle promise aux chrétiens qui l'auront fournie avec confiance.

Les écrivains latins donnent quelquefois aux chevaux des noms relatifs à l'usage que l'on en faisoit dans les différentes classes de la société. Ils appellent *equus auctorarius*, le cheval qui porte la valise ; *equus publicus*, le cheval entretenu aux dépens du trésor public, que les censeurs donnoient aux chevaliers ; *equus sagmatius*, le même que l'*auctorarius* ; *equus sellarius*, ou *celus*, du grec *κῆλος*, le cheval de selle ; *equi agminales*, les *maxetes* ou chevaux de renvoi, que l'on fournoissoit aux officiers des empereurs pour voyager dans les routes où les poites n'étoient pas établies, & qui alloient plusieurs ensemble, *agmina fello*

felte ou *turmatim* ; *veredi* & *equi curiales*, les *chevaux* de pôle ; *equi defultorii* (*Voyez* *Détournez*) ; *equi funales*, les *chevaux* premier & quatrième dans les quadriges, auxquelles ils ne tenoient que par des traits, *funes* ; *equi*, *ζῦγοι*, les *chevaux* second & troisième dans les quadriges, au timon (*ζῦγοι*) desquelles ils étoient attelés ; *equi ligneri*, les *chevaux* de bois du champ de Mars, sur lesquels la jeunesse romaine se formoit à l'équitation ; *equi pares*, les deux *chevaux* des défulteurs ; *equi singulares*, les *chevaux* des volontaires, appelés *singulares* ; *equi triumphales*, les quatre *chevaux* qui traînoient le char des triomphateurs, &c. &c.

Il y avoit à Rome plusieurs statues équestres de bronze, désignées par le mot *equus*, auquel on joignoit le nom de celui que représentoit la statue ; *Equus Constantini* : la statue équestre de Constantin étoit dans le *forum*, celle de Domitien aussi. La dernière fouloit aux pieds le Rhin, pour désigner le triomphe de Domitien sur les Germains (*Stat. Sylv. t. v. st. 5*) :

Ænea captivi crinem terit ungula Rheni.

Il y avoit aussi dans la septième région, dans la *rue* large, une statue équestre de Tiridate, roi des Parthes. Victor & Rufus en font mention ; mais ils se servent du pluriel *equi*, ce qui désignerait une statue dans un char. On voyoit encore dans le *forum* de Trajan une statue équestre de cet empereur, telle sans doute que l'offrent quelques-unes de ses médailles.

Les artistes modernes, dit Winckelmann (*Hist. de l'Art, liv. 4, c. 4, §. 7*), n'ont peut-être pas surpassé les anciens dans l'art de rendre les *chevaux*, comme l'avance l'abbé du Bos, qui soutient que les *chevaux* anglais sont plus beaux que ceux de la Grèce & de l'Italie. Il est vrai que les juments napolitaines & angloises, faillies par des étalons andalous, produisent une race de *chevaux* plus noble ; & l'on se sert avec avantage de cette industrie pour perfectionner les haras de ces pays. Quoiqu'on pratique cet expédient dans d'autres climats, il n'a pas toujours le même succès, & même il en résulte souvent le contraire. Les *chevaux* germains, que César trouvoit très-mauvais, sont aujourd'hui très-bons, & les *chevaux* Gaulois, fort estimés du son temps, sont présentement les moindres de l'Europe. Les anciens ne connoissoient pas, à la vérité, la belle race des *chevaux* danois, & celle des *chevaux* anglais leur étoit pareillement inconnue ; mais ils avoient les *chevaux* de Cappadoce & d'Épire ; ainsi que les plus beaux de tous ceux de Parie, de l'Asie, de Thessalie, de Sicile, de Thyrénie, de Celtie ou d'Espagne. Platon fait dire à Hippias : « notre climat produit la plus belle race de *chevaux* » (*Hippias Maj. p. 348. ed. Basil.*). C'est donc un jugement hâzardé de l'abbé du Bos, qui cherche vainement à puiser son opinion sur quelques

Antiquités. Tome I.

défauts du *cheval* de Marc-Aurèle : car cette statue renversée & enfoncée, a dû naturellement souffrir de ces accidents. Quant aux *chevaux* de *Monsieur Cavallo*, qui'il dit être défectueux, je nie tout net la chose, & je soutiens que ce qui est antique est très-bon..

Quand nous n'aurions d'autres *chevaux* antiques que ceux dont nous venons de parler, nous pourrions poser en fait que les statues de l'antiquité, qui avoient occasion de fabriquer mille statues équestres pour une seule qu'on dégrée de nos jours, connoissoient aussi-bien les qualités d'un bon *cheval*, que leurs écrivains & leurs poètes. Nous ne pouvons douter que Calamit n'ait eu autant de sagacité qu'Horace & Virgile à bien saisir les qualités & les beautés d'un *cheval*. Il me semble même que les deux *chevaux* en question du mont Quirinal à Rome, les quatre *chevaux* de bronze anciennement dorés, apportés de Constantinople au commencement du treizième siècle, & posés sur la portail de l'Église de S. Marc à Venise, sont tout ce que nous pouvons voir de plus beau dans ce genre ; la tête du *cheval* de l'empereur Marc-Aurèle ne sauroit être ni mieux tournée, ni plus spirituelle dans son aspect. Les six *chevaux* de bronze qui décorent le frontispice du théâtre d'Herculanum, étoient de la plus grande beauté, mais de race légère, comme les *chevaux* barbes ; des débris de ces *chevaux* on en a composé un seul, qu'on voit aujourd'hui dans la cour du cabinet des antiques de Portici..

Deux autres petits *chevaux* de bronze, conservés parmi les antiques d'Herculanum, méritent une place parmi les monuments les plus précieux de ce genre. Le premier monté par son cavalier, fut découvert en mois de mai 1761, dans les fouilles d'Herculanum ; mais les jambes du *cheval* & celles du cavalier manquoient, ainsi que le bras droit de celui-ci. On a aussi trouvé la base garnie d'argent de ce dernier morceau. Le *cheval* représenté au galop & appié contre un gournement, est de la longueur d'environ seize pouces de France (deux palmes de Naples) ; il a les yeux d'argent, une rose du même métal sur le front, attachée à la bride, & une tête de Méduse sur le poignail. La bride est de cuivre. La figure du cavalier, qui ressemble à Alexandre le Grand, a pareillement les yeux d'argent : son manteau est attaché sur l'épaule droite avec une agrafe d'argent. Il tient de la main gauche le fourreau de son épée, ce qui fait présumer qu'il tenoit l'épée de la main droite, qui manque. Cette figure a environ treize pouces de France (un palme romain & dix pouces) de hauteur. L'autre *cheval* a été trouvé également mutilé & sans cavalier. Depuis le temps de cette découverte on a trouvé dans la même endroit un troisième *cheval* de même grandeur, monté par une Amazone ; ce *cheval*, fondu dans l'action de sauter, repose du poitrail sur un herminette..

On a quelques médailles de Syracuse & d'au-

D d d d

tres endroits, sur lesquelles il y a des chevaux d'une grande beauté de dessin. L'artifice qui a gravé les trois lettres initiales de son nom, MTO, sous une tête de cheval, sur une bella cornaline, du cabinet de Stofch, étoit sûr du succès de son travail & de l'approbation des connoisseurs. (*Des. des pierr. gr. du cab. de Stofch*, p. 543. *Monum. Ant. ined.* p. 238). Dans la cour intérieure du palais Colobrano à Naples, on admire une belle tête de cheval antique, attribuée fausement par Vasari à Donatello, sculpteur Florentin „.

„ Je répéterai à cette occasion l'observation que j'ai faite ailleurs (*Descri. des pierr. gr. du cab. de Stofch*, p. 570), savoir, que les anciens artistes n'étoient pas plus d'accord sur le mouvement successif des chevaux, c'est-à-dire, sur leur manière de lever & de porter les pieds en avant, que ne le font quelques auteurs modernes qui ont parlé de cette allure. Quelques-uns prétendent (*Borel. de Motu Animal.* p. 1, c. 20. *Baldinne. Vite de Pitt.* 1. 2, p. 59) que les chevaux levent les deux jambes de chaque côté en même temps; & telle est l'allure des quatre chevaux antiques de Vénise, des chevaux de Castor & de Pollux du Capitole, de ceux de Nonius Balbus & de son fils à Portici. D'autres font persuadés que les chevaux se meuvent en ligne diagonale, ou en forme de croix (*Magalotti Lettre*) ; qu'après avoir levé le pied droit de devant, ils levent le pied gauche de derrière; ce qui est fondé sur l'expérience & sur les loix de la mécanique. C'est ainsi que le cheval de Marc-Aurèle, les quatre chevaux de son char sur le bas-relief du Capitole, & ceux de Titus sur l'arc qui porte le nom de cet empereur, levent les pieds „.

CHEVAUX du Soleil. Ovide les nomme *Eos*, *Pyrois*, *Ation* & *Phlegon*, noms grecs, dont l'étymologie marque la qualité. Ils sont nommés ailleurs *Erythron*, ou le rouge, *Aethon*, ou le lumineux, *Lampos*, ou le resplendissant, & *Palaemon*, qui aime la terre. Le premier désigne le lever du soleil; dont les rayons sont alors rougeâtres; *Aethon* marque le temps où ces mêmes rayons, sortis de l'atmosphère, sont plus clairs vers les neuf ou dix heures du matin; *Lampos* figure le midi, où la lumière du soleil est dans toute sa force; & *Phlegon* représente son coucher, lorsqu'il semble s'approcher de la terre.

CHEVAUX de Mars; Servius les nomme *Demor* & *Phober*, la crainte & la terreur. Mais dans Homère ce sont-là les noms des cochers de Mars, & non de ses chevaux.

CHEVAUX de Laomédon. Hercule offrit à Laomédon de délivrer Hésione sa fille, moyennant un attelage de chevaux que ce prince lui promit. Ces chevaux, disent les poètes, étoient si légers, qu'ils manchoient sur les eaux.

CHEVAUX d'Enée. Ils étoient, dit Homère, de la race de ceux que Jupiter donna à Troie lorsqu'il lui enleva son fils Ganymède. Anchise à l'insu de Laomédon, eut de la race de ces che-

vaux, ayant fait mettre dans le haras du roi ses plus belles juments, dont il vit naître six chevaux. Ils étoient parfaitement bien dressés pour les batailles, & faisoient répandre la terreur & la fuite dans tous les rangs.

CHEVAUX d'Achille. Ils étoient immortels, dit Homère, ayant été engendrés par le Zéphyre & par la harpye Podarge, & se nommoient *Eolios* & *Xantos*. Voyez ces mots.

CHEVAUX de Rhésus. Voyez Rhésus.

CHEVAL de Troie. Les Grecs, dit Virgile, lassés d'un siège qui durait depuis dix années, sans espérance d'en voir la fin, eurent recours à un stratagème. Ils s'avèrent de construire, suivant les leçons de Pallas, un cheval énorme, haut comme une montagne, composé de planches de sapin artistement jointes ensemble; & ayant enfermé dans ses vides flancs un grand nombre de guerriers, ils publièrent que c'étoit une offrande qu'ils consacroient à Minerve pour obtenir un heureux retour, & pour remplacer le Palladium de Troie qu'ils avoient enlevé. Les Troyens donnèrent dans le piège; & croyant que ce cheval n'avoit été fait d'une grandeur si prodigieuse, qu'afin qu'il ne pût entrer par les portes de leur ville, ils abattirent une partie des murailles, & placèrent au milieu de Troie la foudroyante machine. Lorsque la nuit fut venue, les Grecs qui étoient cachés dans les flancs du cheval de bois, en sortirent par le moyen d'un câble, & introduisirent dans les murs de Troie toute l'armée ennemie. „ Cette fiction, qui nous paraît aujourd'hui si folle, dit M. l'abbé des Fontaines, étoit „ appuie sur une vieille tradition, & sur la crédulité des anciens peuples. La plupart des poètes grecs la soppoient. Plutarque, dans la vie „ de Romulus, assure que l'on célébroit une fête „ à Rome en commémoration de cet événement, „ & que pour cela on immoloit un cheval au dieu „ Mars „.

Pausanias (*in Atticis*) croit que ce cheval étoit une machine de guerre, une espèce de bélier, qu'Épéus imagina pour battre les murs de Troie, & que l'on fit par ce moyen une large brèche, par laquelle les Grecs entrèrent à la faveur de la nuit. En effet, Pline date de la guerre de Troie l'invention du bélier; & il la regarde comme le fondement de la fiction du cheval de Troie.

Il est représenté sur une pierre gravée du Baron de Stofch, sur une autre de Goriæus, dans une peinture antique de Bellori, sur un bas-relief des monuments inédits de Winckelmann, & dans une peinture d'Herculanum.

CHEVAL sur les médailles. Cheval paissant; type ordinaire d'Alexandrie en Troade, de Larissa, de Troas en Troade, de Boticca.

CHEVAL courant; sur les médailles d'Arpi, de Velia, de Magnesia en Thessalie, des Gaulois, du Termessus, de Gytron, de Larissa, de Maronée, de Salapia, des Saurones, de Syracuse, des Thessaliens, de Thessalonique.

CHEVAL à mi-corps, ou la tête seule, ou entier posé sur les médailles d'Égée, de Carthage, de Coor, de Colophon, de Nucrinum, de Cymé de Larissa, de Pharfalus, de Rome, de Tricra, de la Phrygie-Épictetus, de Minya.

On voit deux chevaux sur les médailles de Suetia.

CHEVAL MARIN. Voyez HIPPOCOTAME.

CHEVAL DE TRIAI, *Éricur*. Les anciens connoissoient cette machine de guerre, & César en fait mention (Bell. Civil. II, 67). On en voit un qui sert de type à quelques médailles de la famille Licinia.

CHEVALET. Les anciens se servoient pour peindre d'un cheval semblable au nôtre, comme on le voit sur une pâte antique de Stoiich, où un peintre en a un pareil dressé devant lui; & sur un bas-relief rapporté par Bellori, où la peinture semble exécuter Varro à achever la vie des hommes illustres.

CHEVALET, *équaleus*; nom d'une espèce de torture, qui n'étoit d'usage chez les anciens que pour les esclaves, & dont il est parlé souvent dans les actes des martyrs. Jérôme Maggi étant prisonnier chez les Turcs en 1571, composa de mémoire, & sans le secours d'aucun livre, un traité de *équaleus*, dans lequel il discute tous les passages des anciens écrivains qui ont parlé du chevalier. Sigonius a écrit aussi sur le même objet; mais ces deux savans différaient d'opinion, & attribuoient diverses formes à l'instrument de torture qui portoit le nom générique *équaleus*. Gallonius a décrit encore d'autres formes de l'*équaleus*, dans son traité de *cruciatibus martyrum*.

Le résultat de leurs recherches est de faire de l'*équaleus* un nom collectif qui désigne tantôt une poutre élevée, à l'aide de laquelle on enlevait le criminel pour le laisser retomber avec force, comme l'on donne encore aujourd'hui l'*éstrapade* dans certaines provinces; tantôt à une machine semblable au cheval de bois fabriqué dans les villes de guerre & dans les camps, pour le châtiement des soldats & des femmes débauchées; tantôt un banc sur lequel on étendait le criminel pour lui disloquer les membres avec des tournoquets placés vers la tête & vers les pieds. À l'aide de cette explication on entendra facilement les textes des anciens.

CHEVALIER & ordre des CHEVALIERS. Cet ordre fut établi dès la fondation de Rome; il suivit celui des sénateurs, & étoit le second des trois ordres dont l'état de Rome étoit formé. Paul Manuce & Sigonius ont écrit qu'il y avoit à Rome deux ordres de chevaliers, l'un militaire, c'est-à-dire, la cavalerie des armées, & l'autre civil, c'est-à-dire, le corps intermédiaire entre le sénat & le peuple. Mais cette opinion a été solidement réfutée par Grævius, & on ne lui conçoit plus de partisans.

On appeloit *confus equestre* le revenu qu'il falloit avoir pour être reçu dans l'ordre *equestre*. Il n'est pas certain que cette somme n'ait pas variée

depuis la fondation de Rome jusqu'aux empereurs; mais il est sûr qu'elle étoit de quatre cents mille sesterces, (quatre-vingt-dix mille livres de notre monnaie, selon l'évaluation que fait du sesterce à cette époque M. Paufron, dans sa *métrologie*), au temps où Horace disoit (Épigr., I, 1, 57):

*Si quadringentis sex septem millia desint,
Pluris eris.*

Cette somme étoit encore la même dans les temps où écrivoient Plin (33, 2) & Suetone (Jul., c. 33, m. 3). Il ne suffisoit pas aux chevaliers sous Tibère de la posséder (Plin *ibid.*), il falloit encore prouver que leur père & leur aïeul en avoient eu la propriété: *Institutum, ne cui jus id esset, nisi cui ingenuo ipsi, patri vovque fesseria cccc confus fuisset*. Péroient-ils ce revenu, ils étoient rayés par les censeurs du nombre des chevaliers. Cicéron le dit expressément en parlant du chevalier Gellius (Pro Sext. c. 55), qui étoit reconnu pour un dissipateur: *Indignus ordine equestri, cuius nomen reines, ornamenta amisit*.

L'ordre *equestre* étoit distingué des plébéiens par un anneau d'or, dans lequel étoit ordinairement gravée une pierre gravée qui servoit de cachet. Annibal envoya trois boucles de ces anneaux au sénat de Carthage après la bataille de Cannes, où périt un grand nombre de chevaliers. L'anneau d'or devint à la fois la marque distinctive de l'ordre *equestre*, & l'expression par laquelle il fut désigné dans les écrivains latins.

Les chevaliers étoient distingués des sénateurs par l'*angusticlavus*, ornement de moindre apparence que le *laticlavus* des sénateurs, & coulé à la tunique. Le manteau appelé *trabea*, qui avoit quelque analogie avec le *paludamentum* des généraux, & la *chlamys* des gens de guerre, étoit le second caractère distinctif des chevaliers. L'ordre *equestre* étoit désigné quelquefois par le nom de cet habillement particulier. Stace appelle des escadrons de chevaliers, *trabeata agmina* (Syl. IV, 2, 22):

*Hic tum Romuleus proceres, trabeataque Caesar
Agmina mille simul iussu discubant mensæ.*

Tacite, décrivant les funérailles de Germanicus (Annal. III, 2, 2), dit que les chevaliers y parurent vêtus de l'habit de leur ordre, *trabeati equites*.

Q. Fabius Rullianus établit une pompe qui rassembloit tout l'ordre *equestre*, & le faisoit passer sous les yeux du peuple. Elle se célébroit le jour des ides de juillet, & s'appeloit *transvectio*, parce que les chevaliers paroiroient du temple de l'Honneur, selon Aurelius Victor (c. 32, m. 3), traversoient le *forum*, & se rendoient au Capitole. Denis d'Halicarnasse les fait partir du temple de Mars (VI, p. 351), qui étoit situé hors de la porte Colline auprès du temple de l'Honneur. Il ajoute que cette pompe avoit été établie pour consacrer le souvenir de la victoire rempor-

D d d d j j

tée auprès du lac Régille. Divisés en centuries & en escadrons, les chevaliers marchaient revêtus de la trabea, & couronnés de laurier. Cette cavalcade étoit composée quelquefois de cinq mille hommes, ornés pour la plupart des récompenses militaires qu'ils avoient reçues des généraux pendant les années de leur service.

L. Rofcius Othon assigna le premier en l'année 686 de Rome, des places distinguées aux chevaliers dans les théâtres & les jeux publics. La loi roscia, que propoisa & fit passer ce tribun du peuple, fixa quatorze rangs ou gradins pour l'ordre équestre. Elle reçut souvent des atteintes, & les empereurs, Domitien en particulier, la remirent en vigueur. Martial fait mention de ce renouvellement de la loi roscia, que les chevaliers durent au frère de Titus (v. 7) :

*Edictum domini, deique nostri,
Quo subsellia certiora fiunt,
Et puras eques ordines recipit
Dum laudat modo Phafis in theatro;
Illas purpuras & arrigentes
Jussit surgere Lectus lacernas.*

Lorsqu'un Romain pouvoit qu'il possédât le *onus equestre*, les censeurs lui donnoient un cheval acheté aux dépens du fisc, & appelé *equus publicus*. C'étoit avec ce cheval que les chevaliers combattoient dans les armées, & c'étoit avec lui qu'ils paroissoient devant les censeurs, ou à la pompe appelée *transvectio*. Le nombre des chevaliers fut trop grand sur la fin de la république, pour qu'ils pussent être tous employés dans les armées. On vit alors des chevaliers qui n'avoient jamais habité les camps. Ovide étoit de ce nombre (Trist. iv, 2, 71) :

*Aspera militia juvenis cettamine fugi,
Nec nisi lustris movimus arma manu.*

Jusqu'à l'époque où les familles plébéiennes entrèrent dans le sénat, on ne choisit de sénateurs que dans l'ordre équestre. Les fils des sénateurs n'étoient que chevaliers, jusqu'à ce qu'ils entraissent dans le sénat. Les Gracques portèrent un coup fatal à l'ordre équestre, en lui faisant partager avec les sénateurs les fonctions de juges. Il s'éleva alors des armées, & il s'abaisa pas degrés jusqu'à devenir le dernier ordinaire des impôts & des contributions publiques. On vit même sous les empereurs des chevaliers conduire des quadriges dans le cirque, & des ariachis entées dans l'ordre équestre.

Depuis que les chevaliers entrèrent dans les magistratures, les familles les plus illustres se partagèrent quelquefois en deux branches, l'une qui s'élevait aux premiers honneurs de la république, & l'autre qui demeurait constamment dans l'ordre équestre. Telle fut la famille Octavia, d'où sortit Julien-César (Sueton. Aug. c. 2, n. 3) : *A qui-*

bus duplex Octavium familia defluxit. Cneus, & deinceps ab eo reliqui omnes famuli sunt honoribus summis. At Cajus, ejusque posteri, seu fortuna, seu voluntate, in equestri ordine consisterent.

On rendoit son cheval aux censeurs, lorsque l'on montoit de l'ordre équestre à celui des sénateurs, ou lorsqu'on avoit atteint l'âge de 45 ans, depuis Auguste, comme nous l'apprenons de Suetone. Il dit (Aug. c. 38, n. 4) que cet empereur permit aux sénateurs âgés de plus de 45 ans, de rendre le cheval public : *Reddituri equi gratiam facit eis, qui majores annorum quinque & quadraginta revertere eum nollent*. Ces sénateurs étoient sans doute des chevaliers entrés dans le sénat, à cause des magistratures qu'ils avoient exercées, ou qu'ils exerçoient encore, mais qui ne pouvoient pas rendre encore le cheval public, parce qu'ils n'avoient pas accompli le temps du service militaire prescrit par les lois. Pompée fut nommé consul étant simple chevalier, c'est-à-dire, comme l'observe Dion, avant qu'il fût entré dans le sénat. A cette époque il se conforma à l'usage, & se présenta aux censeurs Caninius & Gellius, tenant son cheval par la bride. Ceux-ci l'ayant interrogé sur le nombre des campagnes prescrites par les lois, & lui ayant demandé les noms des généraux sous lesquels il avoit porté les armes, il répondit qu'il avoit fait toutes ces campagnes étant lui-même général.

Il étoit d'usage à tous les cens, que les chevaliers se présentoient l'un après l'autre devant les censeurs, ou devant les empereurs substitués aux censeurs, qui examinoient leur vie publique, leurs services militaires, & le soin qu'ils prenoient du cheval public dont ils n'étoient que les dépositaires. Lorsque ces magistrats trouvoient quelque chose à reprendre dans un chevalier, tantôt ils se contentaient de le blâmer, comme Suetone nous l'apprend d'Auguste faisant l'inspection des chevaliers (Aug. c. 39, n. 5), en lui remettant des tablettes qui renfermaient des reproches, & en l'obligeant à les lire tout bas sous le champ, tantôt ils les blâmèrent à haute voix & les notèrent. Quand la faute commise par un chevalier étoit plus considérable, les censeurs l'effaçaient du tableau des juges, *ex albo judicum*. Avait-il commis un crime, ou dissipé ses biens, on lui étoit le cheval public & on le réduisoit à l'état de plébéien. L'histoire romaine offre plusieurs exemples de cette dégradation, qui annoncent une vigueur de discipline très-étroite. Mais le plus singulier de ces exemples, c'est celui que rapporte Aulu-Gelle (iv, 2). Les censeurs Scipion Nasica & M. Popillius, faisant la revue des chevaliers, en aperçurent un qui étoit fort gros & d'un embonpoint extraordinaire, mais dont le cheval étoit maigre & mal pansé. Comment le fait-il, lui dirent les censeurs, que vous êtes plus gros & mieux portant que votre cheval ? Il leur répondit que la cause en étoit facile à trouver, qu'il prenoit lui-même le soin de la personne,

tandis que son cheval étoit confié à Statius, son écuyer. Les censeurs, choqués d'une réponse si inconfidérée, lui ôterent son cheval, & le dégradèrent du rang de *chevalier*.

CHEVELURE d'Hector. Les Grecs entendaient par là une *chevelure* longue par derrière, & courte sur le front. Ils croyoient qu'Hector l'avoit portée ainsi pour faire opposition avec celle de Paris. Ce guerrier efféminé laissoit croître sa *chevelure*, & lui consacroit un temps que le vaillant Hector donnoit aux armes, ou aux exercices athlétiques. Les monuments offrent cependant des variations relativement à la *chevelure* d'Hector, & à la barbe, qui est tantôt courte, & qui tantôt ne paroît en aucune manière, quoiqu'il eût trente ans à la mort.

CHEVELURE de Bérénice, *coma Birenices*. Les anciens appeloient de ce nom les sept tresses de la queue du lion, parce qu'ils pensoient que les cheveux de Bérénice, reine d'Égypte, qu'elle avoit offerts dans le temple de Vénus pour demander le retour de son mari, avoient été enlevés par les dieux, placés dans le ciel, & changés en ces sept tresses. Le mathématicien Couon, qui venoit de découvrir dans le ciel une nouvelle constellation, fit disparaître ces cheveux, & publia qu'ils avoient été changés en une constellation, qu'il nomma pour cette raison *chevelure* de Bérénice.

CHEVELUS, *capillati*. Nom que Dénécée donna aux Goths, leur conseillant de porter toujours une longue chevelure, pour les distinguer des sacrificateurs qu'il initiait, & qu'il nomma *pileati*, couverts d'un chapeau ou d'un bonnet. Dénécée vint dans le pays des Goths environ quatre-vingts ans avant la naissance de Jésus-Christ. Décébale, Roi des Daces, ayant envoyé d'abord à l'empereur Trajan des ambassadeurs du rang des *capillati*, qui étoient les moins considérables, lui envoya ensuite des *pileati*, pour lui faire plus d'honneur. Cependant les Goths & les autres peuples du Septentrion faisoient autrefois grand cas d'une belle chevelure, & prenoient grand soin de l'entretenir; c'étoit même chez les femmes une marque de virginité. Celles qui étoient mariées, avoient la tête couverte, les filles au contraire avoient la tête nue, laissant flotter leurs cheveux qui pendoient jusqu'à la ceinture.

On donne plus particulièrement cette épithète à un de nos rois, Clodion le *chevelu*, parce qu'il portoit de grands cheveux; & selon quelques historiens modernes, parce qu'ayant conquis une partie des Gaules, il fit porter aux Gaulois les cheveux que Jules-César leur avoit fait couper. Mais l'abbé Trithème dit expressément qu'après sa conquête, Clodion fit tondre les Gaulois afin de les distinguer des Francs, qui lui avoient aidé à les subjuguier. Le mot *chevelu* n'est plus en usage dans ce sens, si ce n'est en parlant des anciens temps. Childébert, dans un décret qui le voit à la su de la loi salique, dit: que personne des *chevelus* ne se marie incestuellement, &c.

Cet article ne regarde que les *chevelus*, c'est-à-dire, les plus nobles des Français qui étoient à la cour, parce que ces mariages étoient plus ordinaires parmi eux. La loi salique distingue deux sortes de Français, dont les uns étoient *chevelus* & les autres ne l'étoient pas. Agathias dit que ce fut l'usage des rois Français de porter la longue chevelure; il ajoute que leurs sujets avoient les cheveux coupés en rond autour de la tête; & qu'on ne leur permettoit pas aisément de les laisser croître.

CHEVELUS de Bellone, de Cérés, &c. ou prêtres fanatiques. Voyez **CAPILLATI**.

CHEVEUX. } Osiris, dit Diodore de Sicile, **CHEVELURE**.

(*lib. 1, pag. 16*), fit serment de ne se point raser la tête, qu'il ne fût revenu dans sa patrie. C'est là, continue-t-il, l'origine de la coutume constante, jusqu'à ces derniers temps, chez les Égyptiens, de ne point couper les cheveux & la barbe, depuis le jour où l'on sort de son pays jusqu'au jour où l'on y revient.

On peut conclure de ce passage, que les Égyptiens se rasoient habituellement la tête, comme le pratiquent encore aujourd'hui les Orientaux. Hérodote l'affirme positivement des prêtres de cette nation. Il dit (*Emerp. p. 116*) qu'ils se rasoient non seulement toute la tête, mais encore toutes les autres parties du corps, de crainte de profaner le culte des dieux par quelque souillure secrète, ou par la présence de quelque insecte caché dans les poils.

Pour ce qui est des Égyptiennes, il paroît par les figures d'Isis & des femmes de ce pays qui subsistent encore, qu'elles conservoient leurs cheveux, mais qu'elles les coupoient carrément sur le cou. Elles les couvroient d'une espèce de bonnet assez massif, sur lequel, ainsi que sur les lourdes coiffures de leurs maris, le comte de Caylus a fait des réflexions judicieuses (*Rec. d'Antiq. r, Pl. 60*). Cette coiffure d'une Égyptienne est, dit-il, trop épaisse pour être formée par les cheveux naturels, elle me paroît plutôt composée d'un tissu de laine. Elle est divisée en plusieurs boccans égaux entr'eux, & distribués par étages. On voit cette parure de tête sur des monuments de différents pays, principalement sur ceux de l'Afrique. Elle est sur-tout bien marquée sur les médailles de Juba, & sur celles des rois Parthes. Ce genre de coiffure nous montre que dans tous les temps les habitants des pays les plus chauds, ont cherché à se garantir des ardeurs du soleil par les coiffures les plus lourdes, ou du moins les plus épaisses. Celles des Égyptiens paroissent formées le plus souvent par des espèces de bonnets, dont l'épaisseur est considérable; quoique les monuments ne les représentent que par des lignes perpendiculaires & horizontales, qui ne donnent aucune idée de la nature & de l'espèce de leur étoffe, on pourroit aussi supposer que l'usage subsistait aujourd'hui dans l'Orient,

& surtout en Turquie, d'augmenter l'ampleur des coiffures selon le grade ou la dignité des perſonnes, fut connu & pratiqué dès-lors en Égypte, relativement à l'épaiffeur des bonnets & à leur élévation.

La tête d'un buste d'Harpocrate, publié par Winckelmann, dans ſes *Monumenti Inediti*, eſt rafée, à l'exception d'une petite touffe de cheveux au deſſus de l'oreille droite, & d'une trefſe qui tombe ſur l'épaule. Cette pierre du baron de Storch eſt remarquable par cette ſingularité; car ce dieu porte ordinairement des cheveux. On ſait, à la vérité, que les prêtres (*Rigaltii*, *Not. ad Onirocr. Artemidori*, p. 123) égyptiens avoient la tête avec les autres parties du corps rafées; mais perſonne n'a parlé d'un ſemblable Harpocrate. Macrobie (*Satur. lib. 1, c. 21, p. 248*) nous apprend que les Égyptiens repréſentoient le ſoleil avec la tête rafée, excepté du côté droit, où ils laiſſoient quelques cheveux; & c'eſt juſtement de ce côté où l'Harpocrate a la trefſe. Une figure (*Recueil d'Antiquités, t. 11, Pl. 17, n. 1*) d'Harpocrate, publiée par le comte de Caylus, offre la même particularité: ce qui pourroit appeler le ſeulement de *Caper*, qui prétend qu'Harpocrate ſignifioit le Soleil: ſur quoi il a été repris mal-à-propos par l'abbé Pluche (*Eſſai du Ciel, t. 1, p. 95*). Dans le cabinet d'un amateur de Rome, il y a un beau buste de marbre d'un enſant de grandeur naturelle, qui n'a pas la tête rafée entièrement, mais qui porte des boucles de cheveux ſeulement au côté droit; on pourroit préſumer que c'étoit un enſant dévoué à Harpocrate, ou au Soleil. Cela eſt conforme d'ailleurs à la mode qui régna dans les bas ſiècles de porter les cheveux longs (*Buonarrotti, Offert. ſupra i Petri Anticibi*, p. 270) d'un côté, & de les couper aſſez courts de l'autre, mode qui avoit régné auſſi jadis chez les Égyptiens (*Hérodote. l. 2, p. 73, lig. 13, Edit. Steph.*).

On voit au cabinet du collège de S. Ignace de Rome, un petit Harpocrate avec deux autres figures de bronze véritablement égyptiennes, qui portent cette boucle de cheveux unique. On la voit auſſi à la tête rafée d'une ſtatuette de marbre noir du Capitole (*Mus. Capitol. t. 3, tab. 87*), & à pluſieurs ſtatues d'Harpocrate dans le cabinet de Sre Gênévieve.

Chez les Grecs, les jeunes gens des deux ſexes ne coupoient leurs cheveux qu'à l'époque où ils entroient dans l'adoleſcence. Les jeunes filles les coupoient la veille de leur mariage. Elles offroient ordinairement leur première *chélature* (*Pollux, nt, c. 3*) à Diane & aux Parques. Les jeunes Tréziens des deux ſexes la conſacroient à Hippolyte, qui étoit mort ſans avoir été marié. Les filles qui alloient ſubir le joug de l'hyménée, conſacroient dans Mécure leur première *chélature* à Iphiméa, fille d'Alcaſthos, qui mourut vierge; dans Sycone, à Hygée; dans l'île de Delos, à Hécæerge & à la ſœur Opis (*Panſan. Attic.*);

dans Argos & dans Aithènes, à Minerve. Stace (*Thebaid. lib. 11*) fait mention de cette dernière offrande:

* * * * *
Hic more parentum
Jafides, thalamis ubi caſte adoleſceret atas,
Virgineas libare comas, primæſque ſolebant
Excufare toros.

Les jeunes Grecs conſacroient ordinairement leur première *chélature* à Apollon, ou à Eſculape, ou à Bacchus. Théſée offrit le premier la ſienne au dieu des Delphes, & ſon exemple fut ſuivi depuis par les jeunes Athéniens d'une naiſſance diſtinguée. Les Athéniens pauvres conſacroient la leur à Hercule, ou à quelque dieu révééré à Athènes. Cet uſage n'étoit pas général dans les premiers temps; & nous voyons pluſieurs héros conſacrer, par un vœu particulier, leur première *chélature* aux divinités qui avoient pris un ſoin particulier de leur enfance, & même aux dieux des ſieuvés. C'eſt ainſi qu'Achille avoit promis la ſienne au ſieuve Sperchius s'il revenoit ſain & ſauf de la guerre de Troie; mais ayant appris depuis qu'il devoit périr dans ce ſiège, il coupa ſes cheveux, & les jeta ſur le corps & ſur le bûcher de ſon ami Patrocle (*Iliad. v. 140*).

Cet uſage des Grecs fut imité par les jeunes Romains, qui offroient à quelque divinité leur première barbe & leur première *chélature*. Dion le raconte d'Angle (*lib. 48, p. 377*) ; & Suétone reproche à Caligula (*c. 10, n. 4*) d'avoir omis cette cérémonie religieuſe. Juvénal parle des fêtes & des repas qui acompagnoient cette cérémonie (*111, 186*) :

Ille matit barbam, cinem hic deponit amati.

Stace (*lib. 3, ſylva. 4, 1*) chante la *chélature* d'Earinus, aſſranchi de Germanicus, qui l'envoya à Pergame pour être offerte à Eſculape, renfermée dans une boîte ornée de pierres, avec un miroir. Martial (*1, 31*) a célébré celle du jeune Encholpus, conſacrée à Apollon:

Hos tibi, Phæbe, votis totos a vertice crines
Encholpus, domitiæ centurionis amor.
Grata pudes meriti tuleris cum præmia pili,
Quam primum longas, Phæbe, recida comas.

On ſe contentoit ſouvent d'arracher les premiers cheveux à la ſtatuette de la divinité à laquelle on les conſacroit; & Panſanias (*Corinth. p. 45*) parle d'une ſtatuette d'Hygie, couverte preſqu'en entier par les *chélatures* qu'y avoient appendues, les ſecrètes de Sicyle.

Ceux qui avoient fait naufrage & qui avoient perdu tous leurs biens, offroient aux dieux de la mer leur *chélature*, comme la ſeule offrande qui

fit encore en leur pouvoir. Nous voyons dans l'anthologie (*lib. vi, cap. 22, apig. 1*) Lucilius offrir après un naufrage ses cheveux aux divinités de l'Océan, parce qu'il ne lui étoit resté aucune autre chose dont il pût faire une offrande :

Τὰς τρίχας ἢ σπέρμα, ἀνα γὰρ οὐδὲν ἔχον.

C'est pourquoi Pétrone appelloit l'action de couper les cheveux, le dernier vœu de ceux qui font près de faire naufrage ou qui l'ont déjà fait (*cap. 63*) : *Naufragorum ultimum votum*. Le même motif, le reconnoissance envers les dieux, faisoit couper leur chevelure à ceux qui étoient échappés d'une maladie grave, ou d'un péril imminent (*Oniocr. Artemid. l. 1, c. 23*). Ils laissoient croître à cet effet leurs cheveux, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint une certaine longueur. C'est pourquoi on demande dans Pétrone (*c. 67*) à un homme remarquable par sa longue chevelure, à quel dieu il avoit fait vœu de l'offrir : *Cui des crinem vouisti?* Censorin (*D. N. c. 1*) dit aussi que plusieurs de ses contemporains laissoient croître leurs cheveux en l'honneur de quelque divinité, pour obtenir d'elle une bonne santé : *Quidam etiam pro cetera bona corporis valetudine crinem deo sacrum pascebant*.

L'usage de couper ses cheveux & de les offrir aux divinités de la mer, en les jetant dans les flots lorsque le tempête étoit violente, avoit fait naître parmi les marins une opinion superstitieuse. Ils croyoient que c'étoit une action de mauvaise augure, que de couper les cheveux ou ses ongles dans un vaisseau, à moins que l'on ne fût dans un péril imminent. Pétrone est garant de cette crainte ridicule (*c. 104*) : *Non licuisse cuiquam mortalium in nave neque ungues, neque capillos deponere, nisi cum pelago ventus irascitur*.

Les Grecs croyoient que les divinités infernales coupoient un cheveux aux mortels, lorsque les Parques étoient sur le point de trancher le fil de leur vie. C'est ainsi que dans Euripide (*Alceste. v. 74*) la Mort paroit armée d'un glaive prête à couper le fatal cheveu de la géreuse Alceste, pour en faire une victime consacrée aux divinités infernales.

Macrobe (*Saturn. v, c. 19*) reconnoît une imitation de cet endroit d'Euripide, dans les vers où Virgile peint la malheureuse Didon luttant contre la mort; parce que Proserpine n'avoit pas encore coupé son fatal cheveu (*Æneid. iv, 698*) :

*Nondum illi siccum Proserpina vertice crinem
Abfulerat, hincque caput damnaverat oco.*

Mais bientôt Junon, touchée des longues angoisses de cette amante infortunée, envoie Iris lui rendre ce dernier office. Cette divinité plane sur

le tête de Didon, & en lui coupant un cheveux, elle dit: je te consacre à Pluton, & je te délivre de ce corps mortel (*ibid. v, 702*) :

..... *Hunc ago Dini
Sacrum iussa fero, teque isto corpore solvo.
Sic ait, & dentis crinem fecat*

Ces vers des deux poètes font peut-être allusion, comme le dit le Scholiaste d'Euripide (*ibid.*), à l'usage où étoient les Grecs de couper la chevelure des mourans.

Les Grecs avoient coutume de couper leurs cheveux dans le deuil, pour les jeter sur les corps des personnes qui leur avoient été chères, & sur leurs bûchers. C'est ainsi qu'Achille & les Grecs (*Iliad. 4. 135*) couvrirent de leurs cheveux le corps de Patrocle. Stace rappele cet usage antique dans sa Thébaine (*lib. xi*) :

..... *Tergaque & pallere susam
Casariem ferro minuit, scissisq; jacentis
Obnubuit tenuia ora comis*.

Lorsqu'on n'avoit pas assisté aux funérailles, on dépoisoit sa chevelure sur le tombeau de ceux que l'on avoit aimés. La fille d'Agamemnon, la malheureuse Électre, reconnoît dans les Choéphores (*Æschyl.*) les cheveux que son frere Oreste avoit déposés sur le tombeau de leur père :

Οὐκ ἔμπαρος αἶρ δὲ βίβρυχον αἶψα.

Macarée se plaint dans Ovide (*Heroid. xi*), de n'avoir pas rendu à son frere Macarée ces derniers devoirs :

*Non mihi te licuit lacrymis persundere iussis,
In tua non tonsas ferre sepulchra comas.*

Archelais, qui monta sur le trône de Mécédoine après Amyntas, voulant témoigner la grande estime qu'il avoit pour le tragique Euripide, se fit couper les cheveux à sa mort, & parut en public avec ces marques de deuil & d'affliction (*Salm. c. 9*). On lit dans Théocrite que les Amours couperent leurs chevelures à la mort d'Adonis, *ναπαύων ἤαιμα*. On disoit même que Bacchus coupa, après la mort de son épouse, cette longue chevelure, qui est un de ses attributs distinctifs.

Les parens & les amis des morts ne furent pas les seuls chez les Grecs qui couperent leurs cheveux en signe de douleur; no peuple entier donnoit quelquefois cette marque d'attachement. C'est ainsi que se comporterent les Thessaliens à la mort de Pélopidas (*Plutar. in Pelopid.*), & les Perses à celle de Masius (*idem in Aristide*). Ces deux peuples firent plus, ils couperent les crins de leurs chevaux, afin que ces animaux eussent l'air de partager leur douleur. Alexandre

ne se contenta pas de faire porter aux Macédoniens & à leurs chevaux le deuil de son ami Éphésion, il voulut leur joindre même les étres inanimés, & l'on rasa par son ordre les créneaux des tours & des murailles (*idem in Pelopida*).

Les Romains adoptèrent cet usage des Grecs ; & Propertius dit à son amante (1, 57, 21) :

Ille meo caros donasset funera crines.

Denys d'Halicarnasse raconte que les filles & les femmes romaines qui assistèrent aux funérailles de la fille de Virginus, jetèrent sur son lit funèbre leurs cheveux & les bandelettes qui servaient à les lier. C'est ainsi que la Matrone d'Éphèse témoigna dans Pétrone sa douleur & ses regrets. De là vient que Maxime de Tyrtappe (*Disser.* 8) une *chêvelure*, le dernier présent que l'on peut offrir aux mânes des personnes chéries.

L'usage de couper sa *chêvelure* dans le deuil ne fut jamais exclusif ; car nous voyons dans plusieurs écrivains grecs & latins, que certains peuples, tels que les Égyptiens en particulier, laissoient croître leurs cheveux & leur barbe dans les temps d'affliction. C'est ainsi que les Argiens (*Herodot.* 1, c. 82, & *Plutar.* in *Lyfandro.*) consternés de la prise de Thyée par les Lacédémoniens, firent une loi qui les obligeoit de couper leur *chêvelure*, jusqu'à ce qu'ils eussent repris cette ville. Mais les Lacédémoniens qui avoient porté jusqu'alors les cheveux très-courts, jurèrent de ne la laisser toujours croître afin d'éterniser la défaite & la douleur des Argiens.

Lycophron (*Cassandra* 973) voulant peindre un deuil, décrit les *chêvelures* éparpillées & flottantes :

Κραιὸς ἦ' ἀεσπὸς ῥῶμ' αὐτῶν πῖστο,

Ariadne dit d'elle-même à Thésée, dans son héroïde (*Épist.* x) :

*Aspicte demissos lugentis moere capillas,
Et tunica lacrymis fuscis ab imbre graves.*

Dans la comédie de Térence, intitulée *Heautimimormentum*, dont la scène est en Grece, on dit d'une femme plongée dans la douleur & l'affliction :

*..... Ipsam offendimus
Medioeritae vestitam veste lugubri,
Ejus anus causa, opinor, qua erat mortua,
Capillus passus, prolixus, circum caput
Rejectus negligenter.*

Virgile peint sous les mêmes traits le deuil des Troyennes (*Æneid.* 11, 65) :

Et circum Iliades cinem de moere soluta.

On trouve de semblables exemples dans les écrivains de Rome. Tite-Live dit qu'à la nouvelle de la mort des Coriaces, on vit la sœur des Horaces délier & laisser flouer ses cheveux, en appelant à grands cris l'époux qui lui avoit été destiné : *Solvit crines, & sibiliter nomine sponsi sum mortuum appellat.* C'est ainsi que témoignait sa douleur une femme dans les *Faltes* d'Ovide (*el.* 813) :

*..... Passus fedit illa capillis,
Ut solet ad nati mater itura rogam.*

Les hommes donnoient aussi les mêmes témoignages de leur douleur, témoin Néron-Drusus, dans l'épigramme d'Albinovanus, sur la mort de son frère Drusus (n. 85) :

*Vidimus attonitum fraterna morte Nerone
Pallida projecta flere per ora coma.*

Caligula ayant appris la mort de Drusille, sa sœur chérie, accourut à Rome avec une longue barbe & les cheveux éparpillés (*Suet.* c. 24, n. 6) : *Majoris impatiens. prope rediit barba capillaque promissa.* Chez les Romains, ceux qui étoient accusés de quelque grand crime, & ceux qui demandoient justice au peuple contre des oppresseurs puissants, laissoient croître leur barbe & leurs cheveux en signe de douleur, & les faisoient couper le jour qu'ils étoient absous, ou qu'ils avoient obtenu justice.

Ceux qui portèrent dans les temps d'affliction de longues *chêvelures*, les couvroient souvent de cendre & de poussière. Voyez CENDRES.

Nous n'avons rapporté un si grand nombre d'exemples des deux usages contraires, pratiqués dans les deuils relativement aux cheveux, qu'afin de pouvoir combattre avec avantage l'opinion de Plutarque (in *quæst. Rom.*) sur cet objet. Il dit que les hommes laissoient croître leurs cheveux dans les deuils, parce qu'ils les portèrent ordinairement courts, & que les femmes, dont les *chêvelures* étoient toujours longues, les coupoient dans les mêmes circonstances. Mais nous avons rapporté plusieurs exemples qui appartiennent aux deux sexes, & qui détruisent cette assertion. On trouve la véritable raison de cette contradiction apparente dans les *morales* (*lib.* 2, c. 17) de S. Grégoire. Il l'a placée dans la différence des usages des peuples divers relativement aux cheveux. « Ceux, dit-il, qui les laissent croître ordinairement, les coupoient dans le deuil & l'affliction ; tandis que les peuples dont les cheveux étoient toujours rasés, les laissent croître dans les temps de deuil & de calamité. *Mos veterum fuit, ut quisque speciem corporis sui capillis nutriendo servaret, eos tempore afflictionis abscinderet ;*

deret; Et rursum qui tranquillitatis tempore capillos absceideret; eos in ostensione afflictionis nutriveret.

Les anciens se servoient d'un fer chend appelé *calamistrum*, pour friser leurs cheveux & en faire des boucles ou anneaux. Ovide parle de cet artifice (l. 1, *Amer. El.* 14, v. 25) :

*Quam se praeberant ferro patenter, Et igni,
Ut fieret torto nemlis orbe sinus.*

Les femmes seules & les jeunes filles frisoient ainsi leurs cheveux chez les Grecs & les Romains; mais cet usage étoit commun aux deux sexes chez les Phrygiens, chez les Sybarites & chez les autres peuples célèbres par leurs mœurs efféminées. C'est des Phrygiens que Virgile dit.

..... comas
Vibratas calido ferre murræque madentes.

Les Siamois & les Germains formoient un seul acné de leurs longues *chevelures*; ce qui formoit, selon Tacite (*Germ. c.* 38) un de leurs attributs caractéristiques : *Insigne gentis obliquare crinem, nadoque substringere*. Cette manière de nouer les cheveux passa en proverbe, & Martial la désigne par les mots *nodus rhemi*.

C'étoit avec des bandelettes que les Arméniens, les Sarasins & quelques autres peuples d'Asie lioient leurs cheveux enroulés en forme de mitre, d'où leur vint le surnom grec *μυρμηκός*. Les Parthes & les Perses portoit de longues *chevelures* florissantes & bouclées, comme on le voit sur leurs médailles. Celles des Scythes & des Goths, leurs descendants, étoient épaisses & hérissées.

Les Arabes, les Abasides & les Mésiens coupoient leurs cheveux sur le hant de la tête, pour ôter à leurs ennemis ce moyen de les saisir. Le vers suivant de l'Illéde (B. 541) fait allusion à cet usage :

Τὸ δ' ἀπὸ Ἀστάρης ἔκρου δαυὶ ἐνδὺς καυέουρας.

Les Curetes & les Étoléens coupoient leurs cheveux de la même manière.

Les Gaulois, au rapport de Diodore de Sicile (l. 5, p. 212), portoit une longue *chevelure*, qu'ils lavotent souvent avec de l'eau de chaux.

Les Athéniens qui servoient dans la cavalerie, leissoient croître leurs cheveux (*Aristoph. Nub.* 14, *Equit.* 577). Tous les Lacédémoniens, soldats & autres, en usoit de même (*Arist. Rhet. l. 1, p.* 34, l. 27, *Edis. Sylburg*).

Ce n'étoit pas assez de friser les cheveux avec un fer chaud, les anciens les poudroient quelquefois avec de l'or pulvérisé (*Solin*), afin de joindre à la couleur favorite des cheveux le mérite de l'opulence. Souvent ils les lioient avec des fils ou des lames d'or. Ovide dit (*Her. xv*, 75) :

Antiquités. Tome I.

Veste tegor vili, nullum est in crinibus aurum.

Ibidem xxi, 89 :

Ipsa dedit gemmas digitis, Et crinibus aurum.

Et Val. Flaccus, ii, 103 :

..... Tressi crinem subnectitur auro.

Les Athéniens entre-métoient dans leurs *chevelures* des cigales d'or. Les hommes ne le céderent pas aux femmes sous le bas empire pour le luxe des coiffures; car on les vit charger eussent leurs *chevelures* d'or & de pierres. Nous l'apprenons de ces paroles de Laitprand à Nicéphore-Phocas (p. 85) : il n'y avoit personne dont les cheveux fussent ornés d'or & de pierres; *nemo ibi auro, nemo gemmis ornatus erat*.

Les Bacchantes senles entre les femmes grecques, portoit les cheveux flottans & sans liens; les jeunes filles les nouoient sur le front ou sur le derrière de la tête; mais les femmes les lioient ordinairement sur la nuque en une seule tresse, qui flottoit sur les épaules.

Les *chevelures* fausses des anciens, n'étoient pas toujours des perroques, c'est-à-dire, la représentation de tous les cheveux; mais elles représentoient tantôt le toupet & tantôt les faces. C'est ce que nous apprenons d'un passage de Pétrone (c. 70), où il dit que l'esclave de Tryphane emmena Giton dans la cale du navire, & qu'elle étacha sur la tête de ce jeune homme le *corymbion* de se mellestresse, c'est-à-dire, une touffe de cheveux postiches, qui lui tennit lieu des cheveux noués sur le front des vierges, & appelés de ce nom : *Ancilla Tryphana Gitona in partem navis inferiorem ducit, corymbieque domina pueri adernat capus*.

Les *chevelures* entières postiches, ou perroques, étoient appelées *galerulus* & *galerus* par les Romains. On en faisoit de si délicates, qu'il étoit impossible de les reconnoître. Telle étoit, selon Suétone (c. 13, n. 3), celle d'Octon, que l'on voit sur les médailles de cet empereur efféminé : *Galerulo capiti propter varietatem capillorum adaptato Et annuo, ut nemo dignosceret*. Ces perroques étoient faites avec des peaux de chevreau, qui servoient aussi aux chaussons des personnes délicates. De là vient ce jeu de mots de Martiel, qui appeloit une tête chauslée, *capus calceatum*, celle que couvroit une semblable perroque.

Ce n'étoit pas seulement pour suppléer au défaut de cheveux que les Romains portoit des *chevelures* fausses, c'étoit encore pour perloire avec des cheveux d'une couleur différente de celle qu'ils avoient naturellement, ou pour se déguiser. Le chevalier, dunt parle Avienus *Rufus* (c. x), étoit dans le premier cas; & l'on ne peut s'ém-

E e e e

pêcher de rire en voyant l'embaras & la honte de cet officier efféminé, à qui le vent détacha sa faulx *chévelure*.

... *Max dejecte nituit fœtus nuda galero,
Difcolor appofita quæ fuit ante coma.*

Mais Callgula prenoit une perruque (c. xi, n. 1. *Suetonii*) & une longue tunique, pour fréquenter les mauvais lieux à la faveur de ce déguisement: *Quin gaudet, atque adulteria capillamento celatus, & veste longa noctibus ebriat.* De même l'infâme épouse de Claude, Messaline, cachoit sous une *chévelure* blonde ses cheveux noirs, lorsqu'elle passoit les nuits dans les lieux de débauche (Juvénal, Sat. vi, v. 120):

*Et nigrum flavo crinem abscondente galero,
Intreavit calidum venter contione lupanæ.*

Les écrivains latins font souvent mention des faulces *chévelures* des dames Romaines. Ovide dit (Art. Amand. ix, 165):

*Famina procedit densissima crinibus impetis;
Proque suis alios efficit ore suos.*

Et Martial (vi, 9):

*Juras capillet esse, quot emis, suæ
Fabula: nunquid, Paulle, perjurat? nego.*

Ovide nous apprend que ces perruques blanches recherchées à Rome, venoient de la Germanie & des contrées septentrionales de l'Europe (*Amer. i, 14, 45*):

*Nunc tibi capivov mittet Germania crines:
Culta triumphata monere gentis uris.
O quam saps, comas aliquo mirante, rubebis:
Et dicet: empta nunc ego merce probos!*

Tertullien s'est élevé avec un zèle fervent contre les vaines perruques dont les femmes de son temps chargeoient leurs têtes, en les couvrant entièrement de ces énormes *chévelures*, ou en les laissant flotter sur le cou & les épaules (*de cultu feminæ. 7*): *Affligitis nescio quas enormitates fustilium capillamentorum, nunc in galeri modum, quasi in vaginam capitis, & operculum verticis, nunc in cervicem retro fuggessum.*

On vit souvent les sages & les philosophes s'élever à Athènes & à Rome contre l'usage de friser les cheveux, & blâmer avec courage les hommes qui se déshonoroient par ce luxe efféminé. Phocylide même (n. 201) ne vouloit pas que les petits garçons fissent boucler leur *chévelure*, ni qu'ils la relevassent sur le front en anneaux ou corymbes, comme le pratiquoient les jeunes filles & les vierges. Dans les Catilinaires on entend Porcius Latro déclamer fortement contre les jeu-

nes Romains qui paroissent en public avec des cheveux frisés, *calamistrati*. Dans la harangue prononcée par Cicéron après son retour au sénat (*Red. in Sen. 4. 5*), il désigna Pison comme un homme perdu de débauche, par ces mots, *clivianatum gaudonem*, le libertin aux cheveux bouclés; il reprocha le même vice au consul Gabinus, en l'appelant le danseur frisé, *calamistratum saltatorem*, & en faisant remarquer sur son front les traces du fer chaud qui avoit servi à former les boucles de sa *chévelure*, *frontem calamistræ vestigiis notatum*. Suétone décrivant tous les vices de Néron, n'oublie pas son amour pour sa *chévelure* qu'il frisoit ordinairement, & qu'il laissa même flotter sur les épaules, comme les femmes, dans son voyage de Grèce (c. 31, n. 3): *Circu cultum habitumque adeo pudandus, ut comam semper in gradus formatam, peregrinationis Archaica etiam pone verticem summisserit.*

Les Philologues ont différencié d'opinion sur la coiffure des esclaves. Quelques-uns ont cru que les esclaves coupoient tous leurs cheveux, parce qu'ils avoient lu dans Suidas ce proverbe grec, *ἄνδρ' αὖ, ἄνδρ' ἴξυρ*, tu es esclave, & tu as une *chévelure*. Ceux qui étoient d'une opinion contraire, se fondeoient sur cette autre expression du même Lexicographe, *ἀνδρὸς αὖτ' ὀφίῳ*, cheveux mal-peignés des esclaves. Pour ôter l'ambiguïté de ces deux expressions, il faut observer que *ὀφίῳ* désigne proprement des cheveux courts & hérissés, mais que *ἴξυρ* désigne une *chévelure* assez longue, peignée, ou frisée avec soin. Cette seconde espèce de coiffure étoit affectée aux hommes libres, & les distinguoit des esclaves, dont les cheveux étoient coupés très courts & taillés grossièrement. De cette différence de *chévelure* établie par l'usage constant entre les gens libres & les esclaves, vint la coutume de couper aux esclaves que l'on affranchissoit, la *chévelure* négligée de leur état d'abjection, & de les raser entièrement avant que de leur donner le bonnet de la liberté (*pileus*). C'est ainsi que l'on vit le dernier roi de Macédoine, Persée, fait prisonnier par les Romains dans la guerre de Mithridate, paroître en public avec la tête rasée & couverte du *pileus*, pour témoigner (*Appian. de Bello Mithr. p. 172*) qu'il s'avoit l'affranchi du peuple romain.

Nonius-Marcellus a donné une autre origine à l'usage de raser la tête des esclaves que l'on affranchissoit. Il l'a cherchée dans l'offrande religieuse que faisoient de leur *chévelure* ceux qui avoient échappé à quelque naufrage.

La *chévelure* d'une figure d'esclave, publiée dans le recueil d'antiquités (c. 5, pl. 82, n. 7) du comte de Caylus, est ce qui lui en a paru l'objet le plus intéressant, c'est-à-dire, le plus digne de remarque. Les cheveux sont coupés autour de la tête, qui est ceinte par une bande, ou par un cordon, pour former une espèce de bourslet, beaucoup plus marqué sur les masques de la comédie tomaine, qui représentent des esclaves.

Or à
pour
ment
& de
figur
son
ront
se
froc
de
par
le
cap
par
du
vers
figi
effi
ret
Pé
ch
le
di

co
vo
te
vi
fu
ti
n
e
q
t
j
t
s

Cet arrangement pourroit être pris mal-à-propos pour un bonnet, quoiqu'il différât essentiellement de celui qui étoit le symbole de la liberté, & dont le Pétales de Mercure nous a conservé la figure.

„ Plus le front est bas, dit Winckelmann, dans son histoire de l'art, plus les cheveux qui le couronnent sont courts. Les pointes de ces cheveux se recourbent par-dessus le poil qui borde le front : c'est ainsi que Pétrone décrit les cheveux de la Circé, description qui n'a été entendue ni par les copistes, ni par ses commentateurs. Car le passage suivait : *frons minima, & qua radices capillorum retroflecterat*, est, selon toutes les apparences, altéré, & il faut y lire *apices*, au lieu du mot *radices*, c'est-à-dire, les pointes des cheveux, ou quelque mot semblable ; attendu qu'*apex* figurait la pointe de chaque chose. Comment, en effet, les racines des cheveux peuvent-elles se recourber en avant ? Le traducteur françois de Pétrone a prétendu trouver ici une coiffure de cheveux postiches, sous laquelle on découvre les racines des cheveux naturels : quelle absurdité !

„ Pour donner au visage la forme ovale & le complément de la beauté, il faut que les cheveux qui couronnent le front, fassent le tour des tempes en s'arondissant : conformation qui se trouve à toutes les belles personnes. Cette forme du front est tellement appropriée à toutes les têtes idéales & aux figures antiques des jeunes personnes, qu'on n'en rencontre point avec des angles enfoncés, & sans cheveux au dessus des tempes. Parmi les statues modernes, il y en a bien peu qui aient fait cette remarque ; car toutes les restaurations modernes, où l'on a placé des têtes jeunes sur des statues antiques, offrent des cheveux qui s'avancent en échancrures sur le front. Sur cet article, comme sur bien d'autres, le Bernin a cherché la beauté dans des procédés diamétralement opposés à ceux des anciens ; Baldinucci, son panégyriste, nous apprend que cet artiste ayant modelé la figure de Louis XIV dans sa jeunesse, avoit relevé les cheveux de ce jeune roi par-dessus le front. Ce Florentin diffus, qui étoit rapporteur en cela une preuve merveilleuse de la délicatesse du goût de son héros, ne fait que nous dévoiler son propre défaut de tact & sa propre ignorance.

„ Cette forme du front, & sur-tout ces cheveux courts rabatus sur le devant, sont des caractères constants qui se trouvent à toutes les belles têtes d'Hercule de tous âges ; elles nous offrent outre la grosseur du cou, des marques symboliques de sa force, & paroissent faire allusion aux poils frisés qui se trouvent entre des cornes des raneaux. Ces cheveux sont donc des traits caractéristiques d'Hercule, qui nous font distinguer les têtes de ce héros de celles d'Iole, sa maltresse, qui sont aussi couvertes souvent d'une peau de lion, & garnies d'une chevelure qui descend en

boucles sur le front. On la voit ainsi coiffée sur une pierre gravée du cabinet Royal Farnese de Naples, représentant une tête de cette jeune beauté, travaillée de grand relief. Ce même caractère fut une des raisons qui m'aiderent autrefois à donner la vraie dénomination à une tête d'Hercule gravée en creux, de l'ancien cabinet de Stofch, qui étoit connue de tous les antiquaires sous le nom d'Iole. On trouve ces mêmes traits caractéristiques à une tête jeune couronnée de laurier, & gravée sur une cornaline par Allou, artillerie grec, placée dans le cabinet du grand-duc de Florence, qui représente aussi un Hercule, & non un Apollon, pour lequel on a voulu la faire passer (Stofch, pierres gr. Pl. 8). Une autre tête d'Hercule du même cabinet, gravée par Onés, est de même couronnée de laurier ; mais comme le haut de la tête est défectueux, le front a été restauré sur la gravure en cuivre par des gens qui n'ont pas fait toutes ces observations. Il est certain que si les médaillistes avoient observé ces caractères, nous trouverions le portrait d'Hercule sur plusieurs médailles qui portent d'autres noms, tel que celui d'Alexandre ou de quelque autre roi. Combien n'y a-t-il pas en effet de médailles qui représentent une tête jeune couronnée de laurier, & que l'on attribue à Alexandre le grand, tandis qu'elles appartiennent à Hercule !

„ Il en est de même des têtes d'Alexandre : les cheveux qui couronnent le front de ce conquérant de l'Asie, sont des caractères constants qui doivent le faire reconnaître. Ses cheveux qui ont de la ressemblance avec ceux de Jupiter, sont le fils duquel il vouloit passer, sont relevés par-dessus le front, & retombent par ondes en différents étages des deux côtés. Plutarque, qui nomme ces sortes de cheveux relevés par-dessus la tête *συνόχης τῶν νήτων*, dit, dans la vie de Pompée, que ce capitaine portoit ses cheveux comme Alexandre (Plutarque, Pompée. p. 1132, l. 4).

„ Il faut remarquer sur les monumens antiques la coiffure particulière à Diane. Ses cheveux sont ordinairement liés ensemble sur le sommet de la tête ; cette mode étoit celle des jeunes filles, & s'appeloit *κίχνητος*. Pausanias nous le donne à entendre quand il rapporte de quelle manière Lénippe, amoureux de Daphné, fille d'Alphée, vint à bout de satisfaire sa passion : il prit un habit de femme, & se (lib. viii, p. 638, l. 22) lia les cheveux sur le sommet de la tête comme faisoient les vierges. Polyxène étoit coiffée ainsi (lib. x, p. 662, l. 3) à la manière des vierges, selon le même auteur. Diane seule, & quelquefois la Victoire, sont de toutes les divinités celles qui portent leurs cheveux ainsi relevés, comme un signe de leur virginité. Aussi voyons-nous Diane coiffée de cette manière sur les pierres gravées & sur les (Beger. tom. 2, p. 426) médailles. Les nouvelles mariées portoient encore pendant quelques jours leurs cheveux liés de la même

manière, comme on peut le remarquer sur plusieurs bas-reliefs (*Bartoli Admirand. tab. 39, 62*).

Winckelmann (*1. claf. n. 47*) a cru reconnaître sur une pâte antique du baron de Stofch la tête de Neptune, quoiqu'elle ne soit accompagnée d'aucun attribut. Il n'a eu d'autre fondement pour ranger cette tête, qui est fort belle, parmi celles de Neptune, que la manière dont les cheveux y sont agencés. Ils tombent sur le cou en boucles perpendiculaires & parallèles, ce qui paroit avoir été particulier à Neptune; car lorsqu'on lui a fait des cheveux flottans, on a disposé (*Goltz. Mag. Græc. tab. 11, n. 8, XIX, n. 4, XXXIV, n. 8. Beger. Thef. Br. t. 11, p. 574. Vaillant. Num. Imp. t. 11, n. 6. Maria, v. 2, Poëth. n. 1, n. 7*) la barbe de la même manière que les cheveux sont traités sur cette pâte; quelquefois aussi la barbe & les cheveux (*Vaillant. Num. Fam. Cæcil. n. 7. Ful. n. 6. Mucia n. 1*) sont arrangés de la même façon.

Les cheveux, dit Winckelmann dans l'histoire de l'art, sont des traits caractéristiques pour distinguer le moderne de l'antique, en ce que les artistes modernes différent beaucoup de ceux des anciens, soit par le jet des cheveux, soit par l'exécution générale de leurs détails. J'ai déjà parlé ci-devant de la chevelure rabotée sur le front, & j'ai fait voir que cette façon de traiter les cheveux, ainsi que leur jet par cascades, distinguoit un Jupiter & un Hercule des autres Dieux.

La manière de traiter les cheveux différoit aussi selon la nature de la pierre. Les cheveux exécutés sur l'espece la plus dure, sont courts, & paroissent avoir été peignés avec un peigne fin, parce que cette sorte de pierre n'a pas assez de mollesse pour que l'on puisse en tirer une chevelure flottante & bouclée; tandis que dans les figures d'hommes, exécutées en marbre & sculptées dans le bon temps de l'art, les cheveux sont bouclés & flottans, hors le cas où ces têtes sont des portraits, car alors l'artiste s'est trouvé astreint à rendre fidèlement les cheveux courts ou droits du personnage. Quant aux têtes de femmes, & particulièrement à celles des vierges, dont les cheveux sont toujours relevés & noués sur la tête, on voit toute la chevelure traitée par ondes & formant des cavités considérables, qui y répandent de la variété & y forment un clair-obscur. C'est ainsi que sont travaillés les cheveux de toutes les Amatonnes, qui pourroient servir de modèle à nos artistes pour les statues de vierges & de martyres.

Différens des statuaires anciens, les sculpteurs modernes ont adopté pour leurs figures d'hommes une certaine forme de cheveux, qui est propre aux Satyres ou aux Faunes, comme je la ferai voir ci-après; sans doute parce que l'exécution de cette espèce de chevelure leur coûte moins de peine; tandis que dans les figures de femmes ils ont rendu les cheveux sans aucune cavité, ou avec

un petit nombre de cavités, ce qui leur ôte la variété & qui les prive du clair-obscur.

Les cheveux des Satyres & des Faunes sont hérissés & peu crépés à leur pointe, parce qu'on a voulu leur imprimer le caractère des poils de chevres, de même que l'on a donné des pieds de chevres aux Satyres & à quelques figures de Pan. C'est-là ce qui a fait appeler le dieu Pan *παιχρῆμα*, aux cheveux hérissés (*Anthol. l. 4, c. 36, p. 364, l. 15*). Ces cheveux s'appeloient en grec *διδυπῆς*, & Suetone les désigne par ces mots *capillis lentius inflexis* (*Suet. Aug. c. 79*). Si dans le canonique des cantiques (*c. 4, v. 2*) les cheveux de l'épouse sont comparés aux poils de chevres, il faut l'entendre sans doute des cheveux d'Angora & de Syrie, qu'on a coutume de tondre à cause de la longueur de leurs poils (*Bochart. Hieron. t. 1, l. 8, c. 51, p. 625*).

Apollon & Bacchus portent des cheveux qui descendent sur les épaules. Il n'y a que ces deux divinités qui les portent de cette manière; ce qu'il faut bien remarquer, parce que ce caractère de la chevelure les fait reconnaître dans leurs figures mutilées.

Les enfans portentoient en général des cheveux longs jusqu'aux années de l'adolescence, comme nous le voyons dans le récit de Sémone, qui dit que Néron, pendant son séjour à Naples, avoit rassemblé cinq mille enfans portant de longs cheveux (*Suet. Nero. c. 2*). Mais les jeunes gens avoient coutume de porter les cheveux plus courts, sur-tout par-derrière, excepté ceux de l'île d'Ébée, qu'Homère nomme à cause de cela *ἰβιδὸν κούρηον*.

À cette occasion je dois parler de la couleur des cheveux, de l'avisant plus que quelques passages des anciens auteurs ont fait naître de singulières méprises sur cet objet. La couleur blonde, *χρῆμα*, a toujours été regardée comme la plus belle, & la blonde chevelure a été donnée également aux plus beaux des dieux, Apollon, Bacchus, & aux plus illustres des héros. Élien nous apprend qu'Alexandre avoit les cheveux blonds (*Ælian. Var. Hist. l. 12, c. 14*). En conséquence de cette notion, j'ai rétabli ailleurs (*Monum. Ant. v. 2, c. 46*) le sens de ce passage d'Athénée (*Athén. Deipn. l. 13, p. 604, A.*) : *ἀν' ὁ ποικίλος (ποικίλος) ἐπὶ λόγῳ χρῆματιον Ἀνακτοῦ*. Passage qu'on avoit appliqué jusqu'alors aux cheveux noirs d'Apollon, & qui avoit été entendu de même par François Junius (*Jun. de Pict. vet. l. 3, c. 9, p. 232*). Au moyen du signe d'interrogation, ce passage reçoit un sens tout opposé. Cette couleur blonde des cheveux est aussi nommée *μαλίσκος* (*Philost. l. 1, Icon. 4, p. 768*); & lorsque Lucrèce (*l. 4, v. 1154*) dit *nigra, malisquis est*, il confirme le sens de notre passage; car ce poète, en parlant des flatteries impérientes qu'on prodigue au beau sexe, cite entr'autres celle-ci, de nommer une jeune fille qui a des cheveux noirs *μυρ. χροῖς*, pour lui donner une beauté qu'elle n'a

pas. De la manière dont on avoit interprété jusqu'ici Simonide, cité par Athénée, il résulteroit qu'il auroit contre-dit le chanteur d'Achille, qui ne caractérise aucun de ses personnages par des cheveux noirs ».

Apollon est célèbre pour sa chevelure blonde. Cette couleur étoit chez les Grecs l'attribut de la beauté même pour les jeunes hommes. Homère la donne à Achille & à Ménélas. Thésée est blond dans Ovide & dans Catulle. Philodote dépeint Jason de la même couleur. Œdipe paroît avec des cheveux blonds dans Euripide, & Hippolite dans Sénèque. Les poètes ont chanté aussi la blonde chevelure de Mercure & celle de Bacchus. Les masques des jeunes gens sur les théâtres étoient garnis d'une chevelure blonde, afin de les faire reconnaître; ou plutôt, comme dit Pollux, afin de les faire ressembler au *beau dieu*, *επιπικρὸν δὲ καλῶν*, à Apollon.

Les cheveux noirs, au contraire, annonçoient chez les poètes grecs la laideur. Euripide appelle Pluton *Μακρυχάμους* divinité à la noire chevelure.

Chez les Grecs, les cheveux droits & épars annonçoient la douleur. Les masques des femmes qui dans les tragédies apportoient la nouvelle de quelque malheur, étoient garnis de longs cheveux épars & flottans sur les épaules.

Cette couleur blonde qui caractérise les peuples septentrionaux, & que la nature brûlante des contrées méridionales semble refuser à leurs habitans, faisoit l'ambition des Grecs & des Romains. Pour l'imiter elles répandirent sur leurs chevelures des poudres jaunes & rouffes; elles se teignirent avec du safran, & plus souvent avec du brouet de noix. Plinie dit des fruits du noyer (xv, 22): *Tinguntur cortice eorum lana, & refectur capillus primum prodeuntibus nuchis*. Une teinture plus forte de ce brouet teignoit en brun, & les femmes âgées l'employoient pour déguiser leurs cheveux blancs (Tibul. i, 9, 43):

*Tum sudinis forma, coma tunc mutatur, ut annos
Dissimulet, viridi cortice sincla nuchis.*

Quelques Philologues ont conclu de certains passages d'auteurs latins mal-entendus, que les dames romaines, *matronae*, affectoient de faire paroître noirs leurs cheveux, pour se distinguer des courtisanes, chez qui la couleur blonde étoit la plus recherchée. Ces passages sont pris dans deux Scholiastes. Celui de Juvénal expliquant les dents vers sur Messaline (Sat. vi, 120):

*Sed nigrum fletu crimem abscondente galero
Intrauit calidum veteri centena lupanar.*

dit que les dames portoient une fausse chevelure brune, tandis que celle des courtisanes étoit noire: *tegumento quo utebantur meretrices flavo; nigro nam crimine matrona utebantur*. Servius cite les mêmes vers de Juvénal, en expliquant le

698^e vers du 11^e livre de l'Enéide; & il ajoute que l'on ne représentoit jamais les dames romaines avec une chevelure blonde, mais qu'on leur en donnoit toujours une noire: *Matronas nunquam flava coma dabatur, sed nigra*.

Il est facile de détruire l'opinion de ces Philologues. D'abord les vers de Juvénal expriment simplement les efforts que faisoit pour se déguiser la femme de Clande; & le plus utile sans doute étoit de cacher sa chevelure noire sous une blonde. D'ailleurs Servius doit être expliqué par lui-même; or il cite Caton, un des plus anciens écrivains de Rome, qui dit que les dames frottoient avec une pommade jaune leurs cheveux, pour les faire paroître blonds: *matronas crines flavo cinere unctitasse, ut rutila essent*.

Ne voyons nous pas ordinairement les poètes latins chanter les cheveux blonds des dames les plus distinguées par leur naissance ou par leur beauté? ce qu'ils n'auroient pas fait s'ils eussent été l'attribut distinctif des courtisanes. Ovide dit de Lucrece (Poff. el, 763):

Forma placet, rursusque color, flavique capilli.

Virgile dit aussi de Lavinie (Enéid. xi, 605):

Filia prima manu flevit Lavinia crines...

Properce enfin de la chaste Cynthia (el, 2, 57):

Fulva coma est, longaque manus, &c.

„J'ai, dit Winckelmann, dans son histoire de l'art, peu de chose à faire observer sur les chevelures des figures grecques de l'ancien style: elle offrent rarement des cheveux bouclés; & en général les cheveux sont toujours plus négligés aux têtes de femmes qu'à celles des hommes. Aux figures du haut style, les cheveux sont peignés simplement par-dessus la tête, & forment des filons ondoians; ceux des jeunes filles sont relevés & noués sur le sommet de la tête, ou attachés en un seul nœud, & assésés par une aiguille sur le derrière de la tête (Pausan. l. 8, p. 638, l. 22, l. 20, p. 862, l. 4, l. 1, p. 5, l. 26). Une médaille d'argent très-rare de la ville de Tarente, représentée Taras, fils de Neprune, à cheval comme il l'est sur la plupart des médailles de Tarente, mais avec cette particularité qu'il a les cheveux noués sur la tête, comme ceux des jeunes filles; de sorte qu'il seroit douter de son sexe, si l'artiste n'avoit pas eu soin de l'indiquer très-distinctement. On voit de plus sous le cheval un masque tragique. C'est avec cette simplicité de coiffure que paroïssoit toujours sur le théâtre le principal personnage de femme dans les tragédies grecques (Scalig. Poet. l. 1, c. 14, p. 23, n.). Quant à l'aiguille de tête, propre à assésier les cheveux des jeunes filles, elle est rarement visible dans les figures qui nous restent. Montfaucon rapporte une

seule figure romaine, sur le tête de laquelle on le remarque, mais cette aiguille n'est pas l'*acus difformis*, qui servoit à séparer ou à former les cheveux en boucles, comme le croyoit ce savant (Montfaucon, *Ant. expl. suppl.* t. 3, p. 4) ».

Quelquefois les cheveux des femmes sont noués par derrière à une certaine distance de la tête, & descendent en grâces tresses sous la bandelette qui les lie, comme on le voit aux figures étrusques de l'un & de l'autre sexe. C'est ainsi que sont arrangés les cheveux de la Peïllis de la Villa Albani, ceux d'une petite Pallas qui a été transportée de Rome en Angleterre, des Caryatides de la Villa Negroni, ceux enfin de la Diane du cabinet d'Herculanum, & de plusieurs autres figures. Il résulte de ces faits que Gori s'est trompé en disant que les cheveux treillis de cette manière, sont des caractères du style étrusque (*Mus. Etr.* t. 1, p. 101). Quant aux tresses stachées autour de la tête, telles que Michel-Ange en a donné aux deux statues de femmes du tombeau du Pape Jules II, on n'en a jamais vu à aucune statue antique, quoique plusieurs têtes de dames romaines offrent des coiffures de cheveux postiches. C'est ainsi que Lucille, femme de l'empereur Lucius Verus (statue conservée au Capitole), a des cheveux de marbre noir, qui sont adaptés de façon qu'on peut les enlever à volonté ».

Plusieurs statues antiques nous offrent des cheveux colorés en rouge. On en voit de pareils à la Diane du cabinet d'Herculanum, à une petite Vénus du même cabinet, qui presse des deux mains les cheveux mouillés, & à une statue de femme drapée, ayant une tête idéale, statue placée dans la cour du château de Portici. Les cheveux de la Vénus de Médici étoient dorés, ainsi que ceux d'une tête d'Apollon du cabinet du Capitole ».

Il étoit quelquefois d'usage de se couper les cheveux. On ne voyoit point de cheveux à une peinture d'Éthra, mère de Thésée (*Pausan.* l. 10, p. 861, l. 11), ni à une femme âgée, dans un tableau de Polygnote conservé à Delphes (*ib.* p. 864, l. 27; *Eurip. Phœnix.* v. 375). Ces usages déshonoient sans doute le deuil coulant des veuves, comme celui de Clytemnestre & d'Hécube (*Eurip. Iphig.* *Ant.* v. 1438; *Trach.* v. 279, 480; *Helen.* v. 1093, 1134, 1240). Les enfans se coupoient aussi les cheveux à la mort de leur père (*Eurip. Eleph.* v. 108, 188, 241, 335; *Egipr. gr. apr. Orvil. Anim. in Charis.* p. 365); ce que nous apprennent Électre & Oreste, statues de la Villa Ludovisi, appelées mal-à-propos le jeune Papirius avec sa mère. Nous trouvons encore que les maris jaloux coupoient les cheveux à leurs femmes, soit pour les punir de leurs galanteries, soit pour les forcer de rester à la maison (*Anthol.* l. 7, p. 453, l. 17). Sur des médailles & sur des rubans antiques, on voit quelquefois des têtes de femmes & de déesses qui ont les cheveux en-

velopés dans ou refésés, comme les femmes d'Italie les portent encore aujourd'hui dans leurs maifons. Cette espèce de bonnet se nommoit *Kephalos* ».

Dans le nombre des grandes têtes de bronze trouvées à Herculanum, il s'en trouve six très-remarquables, sur-tout les trois premières, à cause du travail des cheveux, dont les boucles ont été soudées & ajoutées après coup. L'une de ces têtes, & la plus ancienne (car elle porte tous les caractères de la plus haute antiquité), a cinquante boucles roulées, comme si elles étoient formées par un fil d'archal de la grosseur d'une plume à écrire. La seconde a soixante-huit boucles, mais qui sont aplaties, & ressemblent à des bandes étroites de papier qu'on auroit roulées avec les doigts, & ensuite tirées pour les allonger; les boucles qui se trouvent derrière le cou ont douze révolutions. Ces deux têtes représentent de jeunes héros sans barbe. Les boucles de la troisième de la troisième tête, qui porte une longue barbe, ne sont soudées que sur les côtés. Cette tête mérite sur-tout d'être admise pour l'exécution, comme étant infiniment supérieure à celle de tous nos artistes modernes; c'est un des plus parfaits ouvrages qui soient au monde, & Winckelmann assure qu'en aucun genre on ne peut rien voir de plus exquis. On lui donne le nom de *Platon*, mais il la croyoit plutôt une tête idéale.

Pythagore de Rhegium dans le grande Grèce, fut le premier sculpteur grec qui traita les cheveux avec soin (*Plin. lib.* 34, c. 19, §. 4). Cette indication, dit Winckelmann, peut servir à fixer l'âge de certaines statues. Nous remarquons à quelques figures, d'une exécution très-savante, que les cheveux & les poils sont groupés en petites boucles crépées & rangées par étages; les cheveux de ces statues sont travaillés dans le même goût que ceux des véritables figures étrusques. Dans le salon du palais Farnèse il se trouve deux statues exécutées de cette manière. Quoique rangées parmi les plus belles qui soient à Rome elles ont cependant les cheveux travaillés dans ce style gêné, ce qui prouve un système reçu qui s'étoit écarté de la nature. Je remarquerai au surplus qu'il y a beaucoup de figures des meilleurs temps, dont les cheveux sont traités avec assez peu de soin: je citerai, par exemple, Niobé, ses fils & ses filles. Comme Pythagore fut le premier qui termina les cheveux avec plus de liberté, on peut croire que les statues dans les deux genres, soit avec des cheveux dans le goût étrusque, soit avec des cheveux d'un travail moins fini, ne furent avoir été faites après le temps de cet artiste. Il faut donc qu'elles soient du même temps, ou qu'elles remontent plus haut: de cette induction nous tirerons la probabilité que le groupe de Niobé peut être attribué plutôt à Scopas qu'à Praxitèle ».

On peut donc reconnaître en général les figures

étrusques & du premier style des Grecs, aux cheveux longs, & aux poils des parties naturelles que les Grecs des âges suivants n'exprimoient plus.

Des cheveux travaillés en trépan annoncent le temps de la décadence de l'art.

„ Que les cheveux longs & partagés sur le hant du front en deux tresses, disent les auteurs de la nouvelle Diplomatique, aient été à la mode sous la première dynastie de nos Rois, c'est un fait certain. „ C'est la coutume des rois des Francs, dit Agathias, auteur du vi^e siècle, de ne se faire jamais couper les cheveux : toute leur chevelure leur descend déceintement sur les épaules. C'est une marque & une prérogative d'honneur attachée à la famille royale. Leurs sujets se font couper les cheveux en rond, & il ne leur est point du tout permis de les laisser croître davantage. „ Le roi les portoit très-long, ses enfans & les parcs de même ; & la noblesse à proportion de son rang. Le peuple étoit plus ou moins rasé, & les serfs l'étoient totalement, du moins parmi les Bourguignons ; mais l'homme payant tribut ne l'étoit pas tout-à-fait. Voyez Cuvellus. „

„ Pepin & Charlemagne méprisèrent les cheveux longs & flotans. Le dernier les porta courts, & fut imité par ses successeurs. En effet, les têtes des rois Carolingiens imprimées sur les sceaux, dont le P. Mabillon étoit vu un grand nombre, offrent des cheveux tondus en rond, & qui ne passent pas les épaules. „

„ On recommença sous Hugue-Capet à porter les cheveux plus longs. La mode des longues chevelures s'accrédita de plus en plus jusqu'au milieu du xii^e siècle. Elle déplut alors aux évêques, & devint une affaire de religion. Les laïcs qui laissoient croître leurs cheveux, furent excommuniés en plusieurs provinces de France. La crainte de l'excommunication & de se rendre coupable, fit tant d'impression sur les esprits, que Henri II, roi d'Angleterre, & Louis le Jeune, Roi de France, firent couper leurs cheveux & ceux des seigneurs de leurs cours. Néanmoins Philippe Auguste & Louis VIII portèrent encore des cheveux longs ; mais depuis S. Louis inclusivement jusqu'à Louis XIII, nos rois ne les ont portés que fort courts. Les cheveux de S. Louis, de Charles V, de Louis XII, tels qu'on les voit dans leurs portraits, sur les sceaux & leurs monnoies, ne passent pas le milieu du cou. „ Sous Louis XIII le mode changea ; comme il simoit les cheveux, dit Saint Foix, on lui fit plaisir de les porter longs. C'est changement embarrassa les coutillans ; ceux de la vieille cour, qui étoient à demi-rasés, furent contraints, pour le mettre à la mode, de prendre des coiffes ou perruques. Il est surprenant qu'une coiffure aussi commode que la perruque, & qui étoit si commune parmi les Grecs & les Romains, n'ait été en usage en France que depuis le règne de Louis XIII. „

CHEVRE. Cet animal étoit révéré à Mendès en Égypte. Il y étoit défendu d'en tuer aucune, parce qu'on croyoit que Pan, la grande divinité de cette ville, s'étoit caché sous la figure d'une chèvre. Aussi le représentoit-on avec une face de chèvre. Les chèvres étoient aussi en grand honneur dans ce pays-là : sur-tout un, dit Hérodote (*in Euterpe*), à la mort duquel on faisoit un grand deuil. Pendant qu'à Mendès on avoit de la vénération pour les chèvres, & qu'on n'y immoloit que des brebis ; dans la Thébaine, au contraire, les victimes ordinaires étoient des chèvres, & on y respectoit les brebis.

„ Dans un pays de plaine, dit M. Pev, & même dans une terre marécageuse comme celle du Nome Mendétique, les chèvres ont pu fournir un poil propre au commerce, & non un aliment fort sain : eussent-elles abité on dans toute l'étendue de ce Nome & dans ses environs. Dans la Thébaine, qui est un pays de rochers & de montagnes, où ces animaux pouvoient pâtre dans des déserts moins humides, on permettoit de les tuer & de s'en nourrir. Il y a des endroits en Europe où la loi a été jusqu'au point de défendre aux habitans d'entretenir des chèvres, qui font de grands dégâts dans les forêts & les pépinières ; or on ne voit pas que cette loi ait paru assez gênante pour qu'on ait pensé sérieusement à s'en plaider. Le chancelier Thomas Morus dit que jamais l'Angleterre ne fut plus près de sa ruine, que quand tous les propriétaires voulurent y avoir des troupeaux de moutons, ce qui occasiona d'abord une dépopulation extrême dans les campagnes, & fit enfin manquer de pain jusque dans Londres. Il est donc avantageux que le législateur veuille sans cesse sur toutes ces choses, qui ne sont ni au-dessus de lui, ni indignes de lui. Si les monumens Égyptiens n'étoient pas couverts de tant de ténèbres, peut-être y verroit-on quelle a été leur police à cet égard ; car on ne sauroit dire que la superstition seule les guidait. „

On immoloit aussi des chèvres blanches à Apollon (*Liv. lib. 25, c. 12*), parce que cet animal avoit découvert à Delphes l'ouverture d'un autre sur laquelle la Pythie étoit obligée de s'asseoir pour recevoir le souffle divin. La chèvre étoit aussi une victime agréable à Junon-Acras, aussi qu'à Pan & à Diane. Jupiter chérissoit la chèvre Amalthea (*Voyez ce mot*). Les Jutes sacrifioient tous les ans une chèvre blanche aux mânes d'Homère, parce que cet animal avoit découvert le tombeau du chanteur d'Achille. Les Lacédémoniens (*Xenoph. in Repub. Lacidæm.*) & les Celtes (*Ælien. Var. Hist. l. 12, c. 23*) avoient coutume d'immoler une chèvre, lorsqu'ils étoient en présence des ennemis.

Un passage d'Eudoxe, altéré par les copistes & rapporté par Athénée (*lib. 9, p. 392*), a fait croire que les Phéniciens offroient des chèvres en sacrifice à Hercule, parce que ce héros, fils de

Jupiter & d'Afrique, ayant été tué par Typhon, fut rapelé à la vie par Isidis, qui lui présenta une *cailla* à flairer. Mais le savant Jablonski a prouvé suffisamment qu'il falloit substituer des *chevres* aux *cailles*, & lire dans le passage d'Eudoxe *ἀγρια* & *ἀγρια* au lieu de *ἀγρια* & *ἀγρια*. Cet *oryx* est la *chevre marmarine*, ou *chevre* du Levant, commune en Égypte, en Libye, &c. On sait d'ailleurs que les Égyptiens immoloient des *oryx* à leurs divinités vers le temps de l'équinoxe du printemps.

Il étoit défendu à Rome au Flamine de Jupiter, de manger de la *chevre*, de la toucher & même de prononcer son nom. Plutarque (*Quest. Rom.* 109) donne pour raison de cette défense le mal caduc auquel on croyoit les *chevres* sujeter.

Cette incommodité n'empêchoit pas que les bergers & les chèvres ne s'habillaient de leurs peaux ; que les Arabes-Sémites ne fissent des rentes avec leurs poils, que les matelots n'employaient ces mêmes poils pour former le tissu des voiles de vaisseaux, &c. Festus Avienus (*in ora maris*) dit que les Espagnols en faisoient le même emploi :

*Hic hic capilla, & multus incolis caper
Dumosa semper interrant cespitum
Castrorum in usum & nauticus volamina,
Produtiores & graves ferat alunt.*

On trouve dans la collection du baron de Stosch (7^e class., n^o. 43) un jaspe rouge, sur lequel sont quatre *chevres*, placées de manière qu'elles n'ont qu'une seule tête commune aux quatre. Deux d'entr'elles sont couchées, & l'une d'elles allaite son chevreau. Au revers de cette pierre son gravées ces caractères bizarres ΒΜΧΙΑΓ. Sur une pâte antique de la même collection, on voit un Faune qui trait une *chevre*, dessin commun sur les pierres gravées. Mais ce qu'il y a de fort extraordinaire, est d'y voir le Faune avec la tête d'un bouc, & la *chevre* avec celle d'une femme. Ce n'est peut-être qu'un caprice du graveur.

Curva (on voit ordinairement une) sur les médailles d'Age en Macédoine.

CHEVREAU ; victime la plus agréable au dieu Faune & aux autres divinités champêtres.

Les anciens regardoient le *chevreau* comme un manger très-délicat, & ils en servoient dans les repas les plus splendides (*Athen.* l. 1, c. 1 ; *lib.* 4, c. 6, l. 9, c. 3, 13). Juvénal vante (*Sat.* xi) la bonté d'un *chevreau* du territoire de Tirol.

CHEVREUIL. Les anciens en servoient dans le repas ; & Athénée en fait mention.

CHIA ; surnom de Diane. Elle fut ainsi appelée du culte qu'on lui rendoit à Chio, où elle avoit un temple & une statue célèbres. On disoit que cette statue regardoit avec sévérité ceux qui entroient dans le temple, & avec satisfaction ceux qui en sortoient. Si ce n'étoit pas un

prestige de superstition, on peut l'expliquer par une illusion d'optique que produisoit pour ceux qui entroient un profil sévère, & pour ceux qui sortoient le profil riant de cette statue, posée vraisemblablement à l'un des côtés du portique d'entrée.

CHIEN. Cet animal étoit consacré à Mercure, comme protecteur des bergers. On immoloit le *chien* à Hécate & à Mars chez les Cariens. La chair des jeunes *chiens* étoit réputée si pure, qu'on l'offroit aux dieux en sacrifice, dit Plinius, & qu'on servoit de la chair de *chien* dans les repas préparés pour les dieux mêmes. Les *chiens* étoient en grand honneur dans l'Égypte ; mais la vénération des Égyptiens diminua beaucoup, selon Plutarque, après que Cambyse eut tué Apis, & que l'ayant jeté à la voirie, le *chien* seul entre tous les animaux alla le repaire de son cadavre. On gardoit un *chien* à Rome dans le temple d'Esculape. Les Romains en crucifioient un tous les ans, en punition de ce que les *chiens* ne les avoient pas avertis, par leur aboiement, de l'arrivée des Gaulois, qui assiégèrent le Capitole. Il y avoit un pays en Éthiopie, dit Élien, dont les habitants avoient pour roi un *chien*, & ils prenoient ses caresses ou ses aboiements pour des marques de la bienveillance ou de la colère. Autour du temple consacré à Vulcain sur le mont Etna, il y a des *chiens* sacrés, dit le même Élien, qui statent de leur queue ceux qui approchent modestement & avec dévotion du temple & du bois ; mais qui mordent, dévorent ceux dont les mains sont souillées de quelque forfait, & chassent les hommes & les femmes qui y viennent pour des intrigues amoureuses. Enfin les Harpies sont appelées les *chiens* de Jupiter, parce qu'il s'en servit pour châtier Phinée. Voyez CANICULE, ERIGONE, LÉLAGE, PAOCRIS.

Les Égyptiens sculptoient en demi-relief des *chiens* à la porte de leurs temples, pour marquer, dit Kircher, la vigilance dont ils font le symbole, & que doivent avoir les princes dans le gouvernement. Strabon dit que l'on adoroit des *chiens* dans la ville égyptienne qui portoit leur nom, dans Cynopolis.

Il est très-faux, selon M. Paw, que les *chiens* aient perdu, après l'invasion des Perses, l'estime des Égyptiens, comme Plutarque le soutient ; car ils ne dévouèrent point, ainsi qu'on le croit, le bouc Apis blessé par Cambyse, puisque les Prêtres firent embaumer cet animal, qui mourut long-temps après cette blessure dans son temple. D'ailleurs les Perses avoient plus de vénération pour les *chiens* que les Égyptiens mêmes, comme on peut le conclure non seulement des coutumes de Persis établis aujourd'hui aux Indes, mais encore des ordres donnés aux ambassadeurs de Darius Nothus. Ils enjoignirent de la part de ce prince aux Carthaginois de ne plus manger des *chiens* comme tant de Cynophages de l'Afrique ; & les *Sophistes* promirent, au nom du sénat, de faire renoncer

renoncer le peuple à cet aliment (*Juslin. Hist. lib. xix, cap. 1*). Cet usage singulier, qui devint l'objet d'une négociation, intéressoit donc beaucoup les Mages.

Par le défaut de transpiration, dit encore M. Paw (*Recb. t. 1, p. 112*), les chiens sont sujets, au Levant & dans les Indes, à la lepre, à la rage & à la gonorrhée ; il semble donc qu'on auroit dû y avoir pour eux encore plus d'horreur que pour les cochons. Mais c'est tout la contraire : les qualités morales du chien l'avoient emporté sur les indispositions, & il étoit au nombre des premiers animaux auxquels les Égyptiens aient rendu un culte. Au reste, ce seroit faire tort aux lumières des prêtres, de croire qu'ils ont à cet égard ignoré le danger, puisqu'ils avoient eux-mêmes que ceux qu'on chargeoit d'embaumer les chiens sacrés, lorsqu'ils étoient morts de l'hydrophobie ou de la rage, en contractoient une maladie & en devenoient splénétiques, suivant l'expression grecque, employée par le traducteur d'Otros-Apollon (*Hieroglyphica, lib. 1, cap. 38*). Mais ces embaumements n'étoient pas admis dans la première classe sacerdotale, composée d'hommes presque inaccessibles, & dont les précautions étoient extrêmes. Au reste, ces accidents n'étoient pas fort communs, lorsque les Égyptiens entretenoient les chiens avec beaucoup de soin ; mais aujourd'hui que les Turcs & les Arabes les nourrissent mal, presque tous ceux qu'on voit en Égypte font atteints plus ou moins d'une sorte de lepre.

Clement d'Alexandrie (*Strom. 5, p. 367*) dit que le chien étoit consacré à Isis en particulier, & que l'on en plaçoit deux au fond du vase qui indiquoit la crête du Nil, pour désigner les deux hémisphères, & la garde qu'on leur en avoit confiée. Diodore de Sicile (*lib. 1*) donne une autre raison de cette consécration à Isis ; il la trouve dans la compagnie fidèle que le chien tint à cette déesse, pendant qu'elle cherchoit la corps d'Osiris tué par Typhon. C'est pourquoi, ajoute-t-il, on faisoit marcher des chiens devant les pompes d'Isis.

Les Grecs & les Romains dressaient leurs chiens avec soin. Xénophon n'a pas dédaigné d'entrer dans quelque détail sur la connoissance & sur l'éducation de ces animaux. Grailus, poète latin, les a chantés dans son *Cynagieton*. Les Grecs faisoient cas des chiens indiens, loériens & spartiens. Les Romains regardoient les molosses comme les plus hardis ; les panoniens, les bretons, les gaulois, les sarraniens, &c. comme les plus vigoureux ; les éroïles, les éoliens, les toleains, &c. comme les plus intelligents ; les belges, les scambres, &c. comme les plus vites. Le chien de Xantippe, pere de Périclès, étoit célèbre dans l'antiquité. Son maître s'étant embarqué sans lui pour Salamine, cet animal se précipita dans les eaux & suivit le vaisseau à la nage.

Les anciens confioient la garde de leurs portes à des chiens. Tome 1.

à des chiens, qui furent appelés à cause de cela *canes osleri*. On les attachoit avec une chaîne dans le logement des portiers, comme nous l'apprenons de Suetone (*Vit. c. 16, n. 4*) : *Consignat in cellulam janitoris, religato pro foribus cane*. Plaute appelle une porte gardée par un chien, *mordax janus*. Souvent au lieu de *chien*, on se contentoit d'écrire sur le logement du portier : prenez garde au *chien*, *CAVE CANEM* ; & (*Petron. c. 29*) l'on peignoit aussi quelquefois sur la muraille un chien enchaîné : *Ad singulam intrantibus non longe ab osleri cella canem incensu catena vinctus in pariete erat pictus, superque quadrata litera scriptum, CAVE, CAVE CANEM*. Cette expression devint proverbiale, & l'on s'en servoit pour déliquer quelqu'un que l'on devoit fuir.

On confioit aux chiens la garde du Capitole (*Cicer. pro Sext. Rosc. c. 20*) : *... Canes aluntur in Capitolio, ut significant, si fures venerint*. Mais ils s'en acquitèrent mal lors de la venue des Gaulois ; & on les en punissoit tous les ans, comme nous l'avons dit plus haut. Les temples furent aussi confiés à la garde de ces animaux (*Astruc. vi, p. 205*) : *Indigna res, & potentiam destrucere, aulicis atque summorum custodiam munitum canum sollicitudinis credere*.

La rencontre imprévue d'un chien noir étoit regardée comme un mauvais augure (*Terent. Phorm. ix, 425*) : *Intravit tu adec atar altemas canis*. C'étoit encore plus dangereux de rencontrer une chienne pleine (*Horat. Od. iij, 27, 1*) :

*Impius parva recurrens omen
Ducat, & pragnans canis.*

Les abolitions nocturnes de cet animal jetoient aussi la consternation dans les esprits (*Dis. xlv, p. 278*).

On se servoit quelquefois des chiens dans les combats. Alyattes, roi de Lybie, les employa pour chasser les Cimmériens de l'Asie.

Le chien étoit une victime agréable aux lares & aux pénaies ; & souvent leurs statues sont revêtues de la peau de ces animaux. Les Ilotes couvroient aussi leurs têtes avec les dépouilles des chiens, pour désigner, selon Athénée (*lib. 14*), la servitude abjecte où les avoient réduits les Lacédémoniens.

Les mêmes Lacédémoniens avoient coutume de couper un chien en deux morceaux, & de passer religieusement enira ces deux parties déchirées, pour se purger de quelque crime (*Plutarch. Quæst. Rom. n° 1*). Tite-Live (*lib. 40, c. 6*) & Quinte-Curce (*lib. 10, a. 9*) attestent qu'à des certaines fêtes appelées Xaniques, les rois de Macédoine faisoient défilier leurs soldats entre les deux moitiés du corps d'un chien, pour en faire le décombrement & pour les purifier de leurs crimes.

La passion de quelques anciens pour les chiens fut si grande, qu'ils leur éleverent des tombeaux ;

F f f f

tel fut entre autres l'empereur Hadrien. Spartien (c. 25) dit de lui : *Equos & canes sic amavit, ut eis sepulchra construeret*. On les voyait quelquefois sur le bûcher de leurs maîtres (Plin. *Epist.* 10, 2, 3) : *Habebat par canes majores minorisque . . . omnes Regulus circa regem trucidavit*.

Les anciens faisoient sculpter des chiens sur leurs tombeaux, fait pour en représenter le gardien, soit pour exprimer la fidélité qu'ils avoient gardée dans le mariage. Trimalcion, dans Pétroline (cap. 71) donnant le dessin de son tombeau, recommande à l'ouvrier de plaquer sa petite chiens aux pieds de sa statue.

„J'ai déclaré, dit le comte de Caylus (Rec. 7, pl. xxx), plus d'une fois mon sentiment sur l'excès auquel les Romains ont poussé la recherche & la représentation des petits animaux exécutés en bronze. Ce goût étoit si fort en eux, qu'on en trouve autant de ceux que l'Europe leur fournissoit, que des autres parties du monde. Quelques-unes de ces espèces de chiens, que j'ai rapportées en plusieurs endroits de ce recueil, prouvent, ce me semble, que l'amusement & l'habitude de ces petits objets conduisoient souvent les Romains dans cette recherche, & que la superstition n'étoit pas toujours leur motif. Ce dogue avec son collier, en est une preuve..

Il prouve que son espèce étoit connue des anciens. Mais le lévrier est l'espèce de chien qu'ils ont représenté le plus souvent, sur-tout pour faire des anses de vase.

Sur un bas-relief de la Villa Albani, publié dans les *Monumenti Antichi* de Winckelmann, on voit un chien placé au dessus du tonneau de Dîogene. C'étoit le symbole des philosophes cyniques; & l'on en avoit placé un sur une colonne de marbre qui étoit élevée sur le tombeau du même philosophe.

Les chiens étoient en particulier l'attribut de Diane, de Méléagre, & des autres divinités amies des chasseurs & de la chasse.

Nicias & Leucon (*Anthol.* 1, 6, c. 1, Ep. 2, p. 417) se rendirent célèbres par la vétilité des chiens qu'ils sculptèrent.

Anubis est représenté ordinairement avec une tête de chien. C'est ainsi que l'on voit à la Villa Albani & au palais Barberini, une petite figure assise ayant une tête semblable; elles sont l'une & l'autre de granit noirâtre.

Winckelmann (*Collect. de Stofch*, 1^{re} classe, n. 303) fait observer à ce sujet que les chrétiens grecs du moyen âge représentoient S. Christophe avec une tête de chien, comme le dieu Anubis, pour montrer que ce Saint étoit du pays des Cynocephales (Pin. *Commentar. Vit. S. Christoph.* 6, 8, in *AG. SS. Jul. vol. 11, pag. 139*). Il paroît avec cette tête dans les peintures d'un ancien Ménologe de bois, qui de la bibliothèque du Marquis Capponi, est passée dans celle du Vatican.

CHIEN (on voit un) sur les médailles des Marmarins, de Maronée, de Phélias, de Roma, de Ségele, de Noctinnus & de Tyr. Lorsque cet animal paroît auprès d'une coquille, il indique la ville de Tyr, auprès de laquelle le chien d'Hercule ayant mangé des mures, revint avec le museau teint de pourpre, & fit connoître cette belle concolur.

Le chien d'Ulysse est placé, comme le symbole de la fidélité, sur une médaille consulaire d'argent de la famille Mamili. On y voit d'un côté la tête de Mercure couverte du pétafle & le caducée; de l'autre un homme en habit de voyageur, appuyé de la main gauche sur un long bâton, tendant la droite à un chien qui semble le reconnaître & s'approcher pour le caresser. C'est l'aventure d'Ulysse chantée dans l'Odyssée. Cette médaille, dont la légende est c. MAMIL. LIMETA., a été restituée par Trajan.

CHIEN-de-mer, requin, lamie ou carcharius. Lycophron & Phavorin appellent Hercule *epicureus*, le dieu aux trois nuits, parce qu'on disoit que Neptune voulant le venger du fils d'Alcmene, avoit fait briser les vaisseaux qu'il avoit amenés pour brûler Troye, & envoyé un chien de mer qui l'engloutit lui-même. Hercule passa trois jours & trois nuits dans ce sépulcre vivant, d'où il sortit cependant sain & sauf, n'ayant perdu que les cheveux.

CHIENE. On trouve dans Gruter (578, 5) l'épithaphe d'une esclave de Livie, qui étoit chargée du soin de sa petite chiens:

OSIA
AURELIAS. LIVIAS. AUG
SER. A. COR. CAPELLAR
AURELIOS. EROS
OSTIAR

CHIFES
CHIFONS } (papier de).

„Si l'on s'en rapporte, disent les auteurs de la nouvelle Diplomatique, au P. du Halde, en l'année 95 de l'ère chrétienne... un vieux manuscrit du palais.... mit en œuvre... de vieux morceaux de pièces.... de chanvre déjà défilé.... dont il forma.... du papier.. C'est sur l'autorité d'un livre chinois qu'il s'appuie (tom. 2, p. 240). Un autre livre, intitulé *Song chien tchi pou*, qui traite le même sujet, dit que dans la province de *Su-tchu en*, le papier se fait de chanvre. Kan-Tsong, troisième empereur de la grande dynastie des Tang, fit faire un excellent papier de chanvre. Ce fait nous fait bien connoître, il faudroit chercher chez les Latins l'origine du papier de chifs. On auroit tout sujet de croire que de la Chine cette découverte se feroit communi-

qu'aux peuples voisins, de proche en proche; que des Saracins elle seroit passée aux Grecs, & des Grecs aux Latins du temps des croisades. Car quoique chez les Grecs & les Arabes on ne trouva peut-être alors que du papier de coton, la fabrication de celui de *chife* est à peu près la même; & il étoit fort naturel de faire en Occident des vieux lambeaux de linge le même usage qu'on faisoit en Orient de ceux de coton ».

„ La plupart des gens de lettres font remonter parmi nous l'invention ou la fabrication du papier de *chife*, au delà de six cents ans. Tous s'autorisent d'un témoignage de Pierre le Vénéral (*Biblioth. Cluniac. p. 5070*), abbé de Cluni, dans son Traité contre les Juifs. „ Les livres, „ dit-il, que nous lisons tous les jours, sont faits „ de peau de bœuf, ou de boue, ou de veau, „ ou de plantes orientales, ou de *chife*, *Ex raris* „ *vetrum pannorum*. „ Ces derniers mots, selon D. Bernard de Montfaucon, signifient assurément le papier tel que nous l'employons aujourd'hui. Il y en avoit donc des livres au *xii^e* siècle. Mais Maffei entend les paroles de Pierre Maurice, non du papier de *chife*, mais du papier de coton (*Ist. Diplom. p. 77*); parce que pour le faire on mettoit en œuvre les lambeaux des habits de cette étoffe, comme on le fait aujourd'hui de ceux du linge pour la fabrication de notre papier ».

„ Le P. Hardouin prétendoit avoir vu des instruments antérieurs au *xiii^e* siècle en papier de *chife*; mais Maffei ne craint pas d'avancer qu'il l'a confondu avec le papier de coton. À prendre les termes à la rigueur, on croiroit que la même chose seroit arrivée au célèbre Muratori. „ Quoi- „ que nous prononcions, dit-il, sans hésiter, que „ notre papier vulgaire a commencé dès le *x^e* „ siècle, nous agissons avec plus d'assurance, si nous „ en différons l'usage plus fréquent au *xii^e* „ siècle. „ Ne semble-t-il pas attacher l'invention du papier de *chife* au *x^e* siècle, & son usage ordinaire au siècle suivant? Mais son papier vulgaire est le papier de coton. Car c'est ainsi, selon lui, qu'il fut d'abord nommé; à moins qu'on n'entende par *charta bombycina* le papier de *chife*. Il défère à l'autorité de Bernard de Montfaucon jusqu'à faire remonter avec lui l'origine de ce papier au *x^e* siècle, sans prétendre se prévaloir de ce qu'il n'avoit jamais trouvé de manuscrit du même papier plus ancien que le *xii^e* siècle. Or, le P. de Montfaucon étoit bien éloigné de placer l'usage du papier de *chife* au *x^e* siècle, si ce n'est en tant qu'il tiroit son origine du papier de coton; lui qui déclare que quelques recherches qu'il ait faites, tant en Italie qu'en France, il n'a jamais vu ni livre, ni feuille de papier, tel que nous l'employons aujourd'hui, qui ne fût écrit depuis S. Louis (*Mém. de l'Acad. des Inscriptions, t. 9. Edit. Holl.*). „

„ Maffei semble vouloir rapprocher encore plus de notre temps l'invention, & même l'usage du

papier de *chife*. En Italie, disoit-il, où l'art de fabriquer ce papier est le plus ancien, on ne le trouva point d'en avoir vu de plus ancien que le *xiv^e* siècle, & il ne m'est point passé par les mains d'acte en cette matière d'une antiquité plus reculée, que la chartre donnée par l'évêque de Vérone en 1367, pour accorder l'inventaire de certaines dîmes à Grégorio Maffei. D'Hérouval avoit découvert & fait voir (*de re Dipl. p. 39*) à D. Mabillon du papier de *chife*, plus vieux ou moins d'un demi-siècle. C'étoit une lettre de Joinville à Louis X, ou le Hutin ».

„ L'abbé de Godwic s'explique (*Chron. Godwic. lib. 1, cap. 1, n. 2*) en fort peu de mots sur le papier de coton & le papier de *chife*. Quelques-uns, dit-il, rapprochent l'usage au papier de *chife* au *x^e* siècle, quelques autres au *xii^e*, faute d'avoir, selon nous, distingué le papier de coton de celui de *chife*. Nous croyons donc que l'usage de ce dernier fut à peine établi avant le *xiv^e* siècle; quoique nous ne prétendons pas rejeter les témoignages rapportés par D. Mabillon, fort éclairé dans ces sortes de matières, pour faire remonter le papier de *chife* jusqu'au *xii^e* siècle. L'auteur de la nouvelle Diplomatique n'y cite point d'autre texte que celui de Pierre le Vénéral, interprété par Henri de Valois, ni d'autres monumens que des manuscrits de la fin du *xiii^e* siècle. Gudenus pense à peu près de même (*Sylloge varior. Diplom. Praef. pag. 1*), lui qui ne fait point remonter les commencemens de l'usage du papier de *chife* au delà de l'an 1280. „ Les Arabes „ ayant soumis l'Égypte & l'Orient, dit Juvenel „ (*Essai sur l'Hist. des Bell. Lett. des Sciences &c. des Arts, second. part. à Lyon, 1744, p. 331*) „ de Carlecas, substituèrent à l'ancien papier ce- „ lui de *chifon* ou d'étoffe de soie; ils le portèrent en Espagne, & de là le répandirent en „ Allemagne au commencement du *xiv^e* siècle; c'est „ de ces peuples que nous tenons notre papier. „ Cet écrivain nous auroit fait plaisir de citer ses garans; car nous ne voyons point que l'usage du papier de *chife* soit plus ancien en Espagne ni en Allemagne qu'en France, ni que nous le tenions plutôt des Arabes que des Grecs ».

„ Quoique personne n'ait encore osé fixer au juste le temps auquel commença l'usage de notre papier, on ne peut reculer son invention plus tard qu'au *xiii^e* siècle, ni son usage ordinaire au delà du *xiv^e*. Mais on ne s'en est presque jamais servi quand on a voulu dresser des actes, qui devoient être transmis à une postérité fort éloignée ».

„ Dès le *xv^e* & même dès le *xiv^e* siècle, on avoit reconnoître l'inconvénient qu'il y avoit de confier les actes publics à du papier de *chife*. C'est pourquoi dans les diplômes ou privilèges, par lesquels les empereurs donnoient, à ceux qu'ils élevoient à la dignité de comte, le pouvoir de créer des notaires, on inséroit cette clause: à condition que les notaires écriront les actes publics
Fffff ij

sur du parchemin, & non pas sur des cartes raclées ou sur du papier : *in membranis* & non *in chartis abrafis*, nec *papyro* ; ou bien, non *in papyro* nec *charta veteri* & *abrafis*, sed *in membranis mundis* & *novis*. Le papier dont on défendit l'usage dans les actes, n'étoit pas différent du nôtre. Il sembleroit néanmoins, à entendre Hertius, que les empereurs d'Allemagne auroient quelquefois, mais très-rarement, donné des diplômes en ce papier (*Differt. de Diplomati. Germ. Imperatorum & Regum*, p. 16).

Jusqu'à 1762, l'époque de l'invention du papier de chiffon en Europe étant demeurée fort incertaine, Meerman proposa un prix de 25 ducats à celui qui présenteroit le plus ancien monument écrit sur cette espèce de papier ; il publia un programme latin, dans lequel il exposoit sommairement les opinions de plusieurs auteurs sur ce point historique. Excités par ce programme, les savans firent des recherches, envoyèrent à Meerman des mémoires en forme de lettres, où chacun disoit son avis, citoit les monuments ; & le conseil de toutes ces pièces fut imprimé à la Haye, chez Van-Daalen, en 1767, in-8°. Aucun des mémoires du recueil ne détermine précisément quel est le monument connu le plus ancien qui soit écrit sur du papier de chiffon ; mais il est démontré que l'on a fait usage de cette espèce de papier avant l'année 1500. Nous renvoyons au recueil de Meerman, & nous ne mettrons sous les yeux de nos lecteurs, qu'un précis de ce que dit là-dessus M. l'abbé Andrieu, tom. I, pag. 202 & suivantes, de son excellent ouvrage, imprimé à l'imprimerie royale de Parme, en 1782, in-8° ; sous ce titre : *De l'origine, progrès & stato attuale d'ogni letteratura*.

Après avoir indiqué les plus anciens monuments écrits sur papier, qui existent soit en France soit en Espagne, M. l'abbé Andrieu assure que le papier de soie fut fabriqué très-anciennement en Chine & dans les parties orientales de l'Asie ; que de la Chine l'usage en a passé en Perse en 652, & à la Mecque en 706. Les Arabes substituèrent à la soie le coton, plus commun dans leur pays. Le papier de coton se répandit en Afrique & en Espagne par les Arabes, qui s'en servirent jusqu'à ce que les Espagnols, reconnoissant qu'ils pouvoient se servir du lin, fort commun dans le royaume de Valence, imaginèrent de l'employer pour le papier, au lieu du coton qu'il falloit tirer de l'étranger. Aussi le plus ancien papier de lin se trouve-t-il être celui de Xativa, de Valence & de la Catalogne. Les provinces méridionales de l'Espagne s'en servirent plus tard. De l'Espagne le papier de lin passa en France, où nous voyons une lettre de Joinville à S. Louis, mort en 1270, & une pièce d'un duc de Bourgogne, datée de 1302, toutes deux écrites sur ce papier. De France il passa en Allemagne, où on le trouve en 1312 & en 1322 ; de là en Angleterre en 1320, ou en 1324. À l'égard de l'Italie, comme par

son commerce avec le Levant elle avoit en abondance du papier de coton, elle fut bien plus tard que l'Espagne & la France usage de celui de lin, dont la fabrique en cette contrée ne s'introduisit à Padoue & à Trévise, que vers le milieu du quatorzième siècle. De manière que l'abbé Tiraboschi & d'autres écrivains italiens ont été aveuglés par l'amour de la patrie, quand ils ont avancé que l'Italie étoit la première contrée de l'Europe où l'on avoit employé le papier de lin.

(II) Nous croyons faire plaisir aux lecteurs, en rapportant ici ce qu'à ce propos nous a écrit M. l'abbé Chev. TINARONCHI. „ J'ai lu, dit-il, la Dissertation de M. l'abbé Andrieu dans laquelle se savant a fait tous les efforts pour attribuer aux Arabes & à l'Espagne l'invention du papier de lin. Et si toutes les pièces, qu'il nous indique, sont écrites en ce papier, on ne pourra leur refuser cette gloire. Mais peut-on l'affirmer ? Ne pourroit-on soupçonner, que le papier ne soit pas de lin, mais de coton ? Des hommes savans, dit-on, l'ont observé, & ils nous assurent, qu'il est de lin. Mais il me semble, qu'en cette question les artistes soient meilleurs juges que les hommes savans ; & que pour la décider, il faudroit décomposer le papier, & examiner la matière, dont il est composé, ce que nous ne savons pas, qu'on ait encore fait. D'ailleurs depuis la première édition de l'Histoire de la Littérature italienne on m'a indiqué deux monuments authentiques, qui prouvent l'existence de deux papeteries à Fabriano avant 1275. Il est vrai, qu'on n'explique pas, si ces papeteries étoient de papier de lin ou de coton. Mais dans la même ville on conserve les anciens protocoles des Notaires, qui commencent en 1297. Le papier, sur lequel ils sont écrits, a été décomposé & observé très-soigneusement par plusieurs hommes de la profession ; & tous ont assuré constamment, qu'il est de papier de lin. On peut donc croire avec fondement, que les papeteries de 1275 étoient destinées à fabriquer le papier de lin ; & comme il semble, que les mêmes papeteries existoient depuis quelque temps, on peut en inférer, que Fabriano avoit des papeteries de papier de lin vers la moitié du XIII^e siècle. C'est que je développerai avec plus d'étendue dans la nouvelle Édition de mon Ouvrage. Et jusqu'à ce qu'on ne produise des monuments des autres pays aussi authentiques & aussi anciens que ceux-ci, je soutiendrai toujours, qu'on doit à l'Italie l'invention du papier de lin.)

Tel est en substance le récit de M. Andrieu ; il en résulte, comme l'on voit, que l'on a fait usage du papier de lin ou de chiffon avant l'an 1300 ; mais il faut convenir que cet usage ne remonte guère plus haut que l'an 1250. L'Almanach de Gotha, pour l'année 1777, dit, à l'article des découvertes faites en Europe, que la plus ancienne feuille de papier de chiffon est de 1319 ; & que M. Murt l'a trouvée dans les ar-

chives de Nuremberg. Cette feuille de 1319 est peut-être la plus ancienne dont on ait fait usage en Allemagne; mais il est constant que l'Espagne e employé cette espèce de papier avant 1319.

CHIFFRES GRECS.

Les caractères, disent les auteurs de la nouvelle Diplomatique (t. 3, p. 511), dont les anciens se servoient pour compter & pour abréger les noms des nombres, sont de véritables sigles. A l'exemple des Hébreux, les Grecs & les Romains donnerent à leurs lettres une valeur, en suivant l'ordre que chacune tenoit dans l'alphabet, ou en rendant les termes numériques par leur élément initial. Chez les Grecs, par exemple, l'I est la lettre initiale de *in* pour *un*, qui signifie un; le *Ϟ* du mot *Ϟίς*, cinq; le *Δ* du mot *Δύο*, dix. L' H vaut cent, parce qu'il commence le mot *ἑκατόν*, & l'X signifie mille, du mot *χίλιον*. Mais en quel temps s'est-on avisé d'assigner un nombre à chacune des lettres de l'alphabet? Quel est le premier des Grecs qui s'en est servi pour compter? En général les uns attribuent la science des nombres à Mercure, les autres à la déesse Numérie; les uns à Abraham, les autres à Theoudemon, & la plupart aux Phéniciens. Mais on ne croit pas que l'invention des chiffres remonte à ces premiers temps. L'on employe d'abord les différentes inflexions & positions des doigts, pour signifier les différents nombres. L'un compa encore avec de petits cailloux, *calculi*, & de là les termes de *calcul* & de *calculer*. Vint ensuite l'invention des chiffres, dont Tite-Live fait (l. 7, c. 3) honneur à Minerve; ce qui signifie à proprement parler que cet historien n'en connoissoit point le premier auteur. Platon (*De Rep.* l. 7, p. 697) & S. Athanasie (*Advers. Gent.*) les donnent à Psilmede. Isidore de Séville, & le vénérable Bede en font auteurs Pythagore & Nicomache. Or, le plus ancien de ces inventeurs vivoit long-temps après que Cadmus eut apporté les lettres en Grece. Cependant le Président Boucher (*De prisca Liter. Dissert. ad calculum Palaeogr. Graec.* p. 567) suppose qu'elles étoient déjà numériques lorsqu'elles y furent apportées. Mais il est beaucoup plus probable qu'elles ne le devinrent qu'après que l'alphabet grec fut complet.

Dans les lettres formées, dont l'usage dura jusqu'au vi^e siècle, les évêques de France & d'Allemagne employèrent un certain nombre de lettres numériques grecques. On peut voir dans la collection (*Labbe, rom. 8, p. 189, O'fegg.*) des conciles, la valeur, les diverses significations & le mystère de ces caractères, au moyen desquels les prélats se précautionnoient contre les artifices des imposteurs.

CHIFFRES ÉTRANGERS.

A l'exemple des Grecs, dit Gori (*Difesa dell'alfabeto etrusco. pref. pag. cxxii, c12*), les Étrusques se servoient de lettres pour marquer les nombres. Ils écrivoient les chiffres de droite à

gauche, ΙΙΙΙΙΙ, ΙΙΙΙΙΙΙ, ΙΙΙΙΙΙΙΙ, c'est-à-dire, XVIII, XXVIII, XXXVIII. Dans le premier & le dernier nombre l'ν renversé a le valeur de cinq, comme chez les Romains.

CHIFFRES ROMAINS.

„ Serait-il possible, disent les auteurs de la nouvelle Diplomatique, que les Romains, qui ont emprunté des Grecs les arts & les sciences, n'eussent point appris d'eux à se servir des éléments de l'alphabet pour compter? Si l'on en croit quelques modernes, les anciens Latins ne firent pas usage des lettres numériques, comme on le pense communément. Pour étayer cette opinion fugulière, contre laquelle déposent beaucoup d'anciens monuments, on allègue ces paroles de Saint Isidore de Séville, qui vivoit au vi^e siècle: *Latini autem numeros ad litteras non computant*. Mais 1^o. il en excepte expressément l'I, qui vaut un, & l'X, dont la figure, dit-il, marque la croix & le nombre dix. 2^o. Priscien, qui vivoit en 525, parlant des nombres & de la manière de compter des Grecs, dit que les Latins les ont imités d'assez près. Il trouve l'origine & la valeur des chiffres romains dans les nombres grecs. La lettre L, par exemple, désigne le nombre de cinquante chez les Latins, parce que chez les anciens Grecs elle se mettoit pour l'N, qui vaut pareillement cinquante selon leur manière de compter. 3^o. Les nombres romains se montrent dans les inscriptions du premier âge, & dans les plus anciens manuscrits. On s'en sert pour distinguer les livres dans le fameux Virgile de Florence, écrit au v^e siècle. Jusqu'au iv^e on employe le caractère grec Ι, qui est le C carré, pour marquer le nombre centenaire. L'usage des chiffres romains ne fut donc point introduit dans les temps d'ignorance, comme on le dit dans l'Encyclopédie, d'après quelques modernes. Il se peut faire néanmoins que ces chiffres ne remontent pas à la plus haute antiquité; car lorsque l'écriture étoit encore rare chez les Romains, ils comptoient les années avec des clous, & la manière de les attacher devint dans la suite une cérémonie de leur religion.

„ Quand l'usage de l'écriture fut devenu commun, l'I, l'V, l'X, l'L, le C, le D & l'M furent les seuls caractères latins destinés à marquer les nombres; au lieu que dans l'hébreu, le grec & les langues d'Orient, toutes les lettres sont numériques. Cette devise de chiffres chez les Romains, les obligea à doubler, tripler, quadrupler leurs caractères numériques, selon qu'ils avoient besoin de leur faire signifier plusieurs unités, dizaines, centaines ou milliers. Toutesfois on ne voit guère multiplier les V & les L, mais les I & les X y suppléent. Ces six lettres combinées étoient portées jusqu'à cent mille, au dessus desquels on prétend que les anciens Romains ne connoissoient point de nombres. Lorsqu'ils tiroient une ligne par quelqu'un de leurs chiffres, il valoit alors autant de fois mille qu'il renfermoit d'unités en-

paravant. Au lieu de mettre autant d'M que de mille, ils le contenterent de les représenter par autant d'I surmontés d'une bâre. Ainsi *TLXVIII*, valoit mille soixante-neuf. Cette bâre sur l'I un peu abaissée forma un T, qui signifie mille. Cette lettre renversée L, a quelquefois la même signification. La lettre X, qui d'elle-même ne signifie que dix, avec une bâre X vaut dix mille; l'L surmontée d'une ligne désigne cinquante mille, & le C cent mille. Ces bâres ou lignes horizontales furent placées d'abord sur les chiffres, pour les distinguer des lettres; mais dans la suite elles ont servi à distinguer les millièmes.

„ Lorsqu'on écrivoit plusieurs unités, le premier & le dernier I étoient prolongés au dessus des autres, comme dans *IIII* vin, *quatuor* vier, *IIII* vin, *sevir* „

„ Le D seul marque cinq cents. On en détacha la ligne perpendiculaire, d'où résulta la figure *LD*, qui conserva la même valeur „

„ L'M tant capitale qu'ociale „ signifie mille, parce qu'elle est la première du mot *mille*. Mais comme ociale, elle s'est insensiblement échangée en ces quatre figures *CLD*, *CD*, *oo*, „ sans rien perdre de sa valeur. La figure *oo* paroît plusieurs fois dans un acte de Ravanne de l'an 444. Les copistes ont quelquefois confondu tous ces caractères avec l'm, faute de connoître les rapports qu'ils ont avec l'm ociale, d'où ils descendent. Si quelquefois on trouve l'L entre les C, comme *CLD*, cela vient de l'ignorance des copistes qui, ayant vu que l'I s'élevé ordinairement au dessus de *CLD*, ils l'ont pris pour une L „

„ LX renversé seroit encore de mille. Ainsi *XXXXCCC. XXCV*, veut dire trois mille trois cents quatre-vingt-cinq. On marquoit quatre-vingt-dix avec un X & un C, en cette sorte *XC*, parce que le C signifie par lui-même cent, & que le dix X est une distraction du cent. „ Ainsi toutes les fois qu'il y a une figure de moindre valeur devant une plus haute, elle marque qu'il faut autant rabatre de la grande figure, comme IV, quatre, XL, quarante, &c. „ On peut donc croire que les chiffres *XXVC* signifient seulement quatre-vingt-cinq. Un manuscrit de Venise présente cette expression *XXC*, pour marquer le nombre des pieds que Pline donne à l'obélisque du grand cirque romain. On a aussi découvert la même manière de chiffrer *XXCV* dans un très-beau manuscrit de la bibliothèque du Roi, coté 6797. Ces deux manuscrits, l'un du ix & l'autre du xii^e siècle, ne présentent donc point pour l'obélisque les *CXXV* pieds, qu'on lit dans les éditions de Pline. Telle est en général la manière dont les anciens se servoient de leurs lettres numériques. Dans la suite toutes les lettres de l'alphabet latin ont été prises pour des chiffres. Il entre dans notre dessein d'examiner quel usage on en a fait

depuis eux dans les principales contrées de l'Europe „

„ Dans les anciens manuscrits on écrit *quatuor* par *IIII*, & non par IV. On lit dans la *Virgile* de Florence, à la tête du quatrième livre de l'Énéide: *Incipit lib. IIII. feliciter*; & à la tête du neuvième *Inc. lib. q IIIII feliciter*. Le manuscrit du Roi 4884, du viii^e siècle, offre le nombre quatre écrit de la même manière; & le nombre neuf est rendu par *VIIII*, à moins qu'il n'ait du s'en être avec trois *III*, ce qui n'est pas rare. Ce manuscrit, ainsi que les autres plus anciens, le font de l'X avant l'L pour marquer quarante. Dans le beau *Saint Hilaire* de la même bibliothèque, on commence au 28^e cahier à marquer les signatures de cette sorte *XXIIII*. Ainsi l'épître des Grecs étoit en usage dès le v^e siècle dans les manuscrits latins. Celui de *Saint Germain des Prés*, n^o. 1317, écrit au vii^e siècle, présente une manière singulière de compter les mois & les jours de l'année. On lit à la page deuxième:

Dec. XXXI. R. dec. IIII. non. VIII. id. XVIII.

K januaris. feb. in Ka XXXII. in id. XLIIII. Ce qui signifie que le mois de décembre a 31 jours; que des calendes de décembre aux nones il y en a quatre, des nones aux ides 8, des ides aux calendes de janvier 19; l'année a au jour des calendes de février 22 jours, 36 aux nones, & aux ides 44. Tous les mois & les jours de l'année sont ainsi calculés „

„ Les manuscrits emploient quelquefois l'I long parmi les chiffres. Lorsqu'il est surmonté d'une ligne I, il signifie mille. Dans le manuscrit du roi 107, le nombre des versets du livre de *Judith*

est désigné par *JCCC*, c'est-à-dire, mille trois cents; & celui du livre de *Tobie* par J. Les chiffres, & sur-tout les I, sont de différente hauteur par caprice. Le manuscrit royal 3836, & plusieurs autres en fournissent des exemples. Au lieu du V, on marquoit quelquefois cinq I. Ainsi écrit on le nombre cinquante-cinq *LIIII*, dans le manuscrit de l'abbaye de *Saint Germain* 758, du viii^e siècle. On y voit plusieurs fois une partie de ces I écrits en dessous. Le demi, *femis*, est exprimé par une S placée à la fin des autres chiffres *XCIS*, c'est-à-dire, quatre-vingt-douze & demi. Cette S prend la figure de notre 5 dans l'ancien Polyptique de l'abbaye de *Saint Remi* de Reims. Elle se montre jusqu'à quatre fois dans le modèle de ce manuscrit, publié par *D. Mabillon*. Raban, dans son livre du *comput*, fait signifier à ce chiffre, *femis* ou six onces. Il est difficile de faire chétter cette signification avec cet endroit du polyptique de *Saint Remi*, *ccc. II CVIS*, deux mille cent sept onces & demi, à moins qu'on s'entende du prix auquel la redevance de ces *ccc* étoit évaluée „

„L'ancien manuscrit des loix des Wisigoths, rasé pour écrire les hommes illustres de S. Jérôme, laisse apercevoir une singularité, en marquant aussi deux cents quatre-vingt-dix cclxli, au lieu que nous écrivons CCXC. Dans le manuscrit 936 de la bibliothèque de Saint Germain des Prés, les canons du concile de Carthage, depuis le 89, sont aussi chiffrés de la sorte, Ixli. 90, Ixli. 91, Ixlii. 92, Ixliii. 93, Ixliiii. 94, Ixlv. 95, Ixlv. 96. Les *chiffres* des canons sont accompagnés d'ornemens noirs, rouges & verts, & cela quelquefois à l'alternative. Ils sont souvent entrelacés les uns dans les autres, & surtout les X; c'est ce que nous avons observé particulièrement dans le manuscrit 1278 de la même abbaye „

„L'abbé Dubos ne connoissoit aucun manuscrit de l'histoire de Grégoire de Tours, copié du temps des rois de la première race, où le nombre des années fut écrit tout au long. Il y a toujours représenté en *chiffres* romains. Sous la seconde race, on avoit coutume, tant en France qu'en Allemagne, de dater en ces mêmes *chiffres*. Le même usage persévéra constamment sous la troisième, au moins jusqu'au x^e siècle. Alors on commença en France à mêler les *chiffres* romains avec les *chiffres* arabes „

„Les anciens chiographes ou emblèmes n'admettent point le D au nombre des lettres numériques. Outre les preuves que nous en donnont à l'article D, on en trouvera d'autres dans le tome second des *variétés historiques, physiques & littéraires* „

„Les anciens Espagnols se servoient des mêmes *chiffres* romains que nous; mais ils firent au même temps usage de plusieurs nombres singuliers. Remarquons seulement ici en général que l'X de forme ordinaire, qui signifie dix, désigne le nombre de quarante, lorsqu'on ajoute au haut du jambage droit un demi-cercle. Plusieurs savans, pour n'avoir pas fait attention à ce trait ajouté à l'X, ont lu simplement dix, où ils devoient lire quarante. Cette méprise a produit des anachronismes qui ont donné lieu d'accuser divers diplômes de supposition. Dans les monumens espagnols le T vaut milia. Morales en donne des preuves solides. En ajoutant deux points sur cette lettre, elle ne signifie plus que 900. Néanmoins D. Mabillon n'y voit que l'X des Romains, qui désigne mille. On trouve l'X sous cette forme *×* dans un acte de la Polygraphie espagnole, daté *sub era* DCCCC L^e VIII^e, c'est-à-dire, de l'ère neuf cent soixante-neuf. C'est à tort que dom Joseph Peris soutient qu'en Espagne on n'écrivit jamais cinq par IIIII. La Polygraphie espagnole fournit des preuves de cette manière de chiffrer. Mais ce savant bénédictin, professeur des langues dans l'académie de Salamaque, a raison d'affirmer que les cinq I ayant quelquefois leurs pieds tournés les uns vers les autres & entrelacés, peuvent signifier VIII. Morales dit que

les caractères connus dans les titres de la nation sont l'L & l'XL, d'une figure un peu gothique. De reste, le *chiffre* romain s'y aït maintenu jusque dans le xv^e siècle „

„Les Allemands ont long-temps usé de *chiffres* romains, à peu près comme on faisoit en France. Dans ces *chiffres* les V en pointe sont beaucoup plus fréquent que les U arondis, ou plutôt les U obtus par le bas. Raban réduit à sept les lettres numériques, qui chez les Latins, dit-il, ne se multiplient pas par elles-mêmes plus de quatre fois. D. Mabillon fournit des exemples du contraire. Walther a recueilli, dans son Lexicon diplomatique d'abréviations, les figures des *chiffres*, usités en Allemagne depuis le viii^e siècle jusqu'au xv^e „

„Les dates en *chiffres* romains furent autrefois d'un usage presque universel, & elles n'ont jamais été entièrement abolies. Les lettres numériques dans les manuscrits sont les mêmes que dans les chartes. Les quatre ainsi figurés IIII sont d'un usage ordinaire. Les C & les M sont presque autant multipliés. L'X est répété, quoiqua rarement, jusqu'à six fois pour soixante. Mais les quatre X sont assez communément employés pour quarante & pour quatre-vingt-dix, quand ils sont précédés de L. On trace souvent une espèce de huit arabe ∞ posé horizontalement au lieu de l'M. Dans quelques anciens titres les *chiffres* sont marqués à rebours, comme VIX, qu'on a pris pour cinquante-neuf, au lieu qu'il signifie XVI. Cette manière de chiffrer revient à celle-ci : *sexto decimo*, au lieu de *decimo sexto*. La date de l'an de l'incarnation mille douze est ainsi exprimée T. XII, dans une ancienne notice des archives de Jumièges. Dans une autre l'année 1054 est rendue par ces *chiffres* ILIV „

„Le millièrme est souvent omis, sur-tout dans les chartes & les autres monumens de France & d'Espagne. Dans un diplôme original de Philippe I, roi de France, on lit *anno dominice incarnationis LX^{mo}*. La *millième* qu'on a écrit au dessus est d'une main postérieure. Le cartulaire de Soucillage offre une charte ainsi datée : *Imperante domino nostro Jesu Christo, anno ab Incarnatione ipsius CXI. & Ludovico Rege Francorum regnante anno IIII*, c'est-à-dire, l'an MCXI, la quatrième année du regne de Louis le Grnd „

„Pour abréger les dates, on omettoit encore plusieurs autres nombres d'années, & sur-tout les centaines. D. Mabillon le prouve par une charte d'Espagne ainsi datée : *era discurrante LXII*, c'est-à-dire, dans l'ère DCCCLXII, sous le regne du roi Alphonse, ce qui revient à l'an de Jésus-Christ 834. La première édition du livre de Guillaume de Paris est datée de l'an MLV, quoiqu'elle ait paru en MDLV. Par une semblable omission des centaines, la lettre d'Erasme, placée à la tête de l'édition des œuvres de S. Cyrien, n'est datée que de MXIX, au lieu de MDXIX. On ne manque point d'exemples pour montrer

qu'on datoit quelquefois seulement de l'année du siècle courant. Les éditions du glossaire latin de M. du Cange, produisoient un acte daté seulement de l'an de grâce de notre Seigneur soixante-quatre, quoiqu'il soit certainement de 1364. Dans le registre A du parlement de Paris, fol. r recto, le privilège accordé aux écoliers de l'université, porte la date de l'an trois cents soixante & six. Ce privilège néanmoins fut accordé par Charles V en 1366. Dans un arrêt du parlement de Toulouse, il est fait mention d'un privilège accordé aux habitants du Languedoc, l'an CCCLXXXIII avant pâque, ce qui signifie l'an 1483. On lit dans un manuscrit de l'imitation de Jésus-Christ, appartenant à l'abbaye de Melk, qu'il a été achevé *die Kilensis* 34, c'est-à-dire, le jour de S. Kilien, l'an 1434; & dans un autre *anno* 21, ce qui signifie 1412. Rymer a publié les conventions faites entre Jean, duc de Normandie, fils de Philippe de Valois, & les Normands, dans lesquelles ceux-ci s'obligent à suivre le duc en Angleterre avec quarante mille hommes, pour faire une seconde fois la conquête de ce royaume. L'acte est daté du bois de Vincennes, le 23 mars, l'an 38: il est visible que non seulement le millième, mais encore les centimes ont été omis, & que les conventions ne sont datées que de l'année courante, c'est-à-dire, de l'an 1338.

Il est important d'observer que les anciens exprimoient souvent les nombres par des comptes ronds, & qu'ils passaient sous silence les nombres imparfaits. Cette manière de compter n'est pas rare dans les livres sacrés. On la trouve aussi dans les monuments. Il est certain, & personne ne l'ignore, que les pères du troisième concile d'Éphèse étoient au nombre de 274. Néanmoins la seconde profession de foi, rapportée dans le *Diurnum Romanum*, l'appelle seulement un concile de deux cents pères, *ducentorum sanctorum patrum*. Selon cette manière de compter, l'épigraphie gravée sur le tombeau de Charlemagne, porte que ce prince mourut septuagénnaire, c'est-à-dire, âgé de soixante-dix ans. Éginard, son secrétaire & son confident, qui rapporte cette inscription, ne laisse pas de dire qu'il mourut dans la 71^e année. Cet auteur n'a pu ignorer l'âge de son maître, dont il écrivoit la vie; l'épigraphie a donc suivi un compte rond, en donnant 70 ans à Charlemagne au lieu de 71. Les anciens catalogues des Papes ne donnent à Jean XIII que six ans onze mois & cinq jours de pontificat. Cependant son épigraphie porte qu'il a tenu le saint siège pendant sept années. D. Mabillon eût une chartre de Raoul, évêque de Châlons, datée de la XXVI^e année du règne de Lothaire, quoique la 27^e courut depuis le mois d'octobre. C'est que pour faire un compte rond, on ne mettoit point en ligne de compte le surplus de la 26^e année. La plupart des historiens qui ont marqué les commencemens du règne de Clovis II, le font régner les uns 17 ans & les autres 18; & ap-

paremment ces historiens s'accordent en ce que ceux qui lui donnent 18 ans de règne, comptent la 18^e qu'il commença, & les autres ne la comptent point. Cette observation sur les années *cavss* ou incomplètes, sert souvent à concilier les dates. Il est donc essentiel de bien examiner si les anciens parlent d'une année commencée, ou d'une année achevée, ou d'une année qui ne fait que de commencer, ou d'une année qui finit. D. Mabillon trouve quelque rapport entre la suppression des années caves ou incomplètes, avec l'omission du millième & des centimes, lorsqu'ils sont précédés d'assez près par les mêmes nombres. Par exemple, lorsqu'on écrit ML, ou seulement L, pour signifier l'année MCCCCL.

Quelque commode que fût l'usage des chiffres romains, il avoit aussi des inconvénients. Les copistes y ont fait & y font encore mille fautes. Contentons-nous de quelques exemples. Une lettre originale qui est dans les archives de la cathédrale de Clermont, porte cette date: *scilicet eboria ipsa anno III. X. regnante Henrico rege Francorum*. On a fait signifier à ces chiffres trois fois dix, & en conséquence on a rapporté cette date à l'année MXXX de Jésus-Christ, au lieu de la rapporter à la XIII^e année du règne de Henri I; & pour qu'il n'y manquât rien, ajoute Baluze, on y a ajouté le millième qui n'est pas dans l'original. C'est par de semblables bévues, qu'une multitude de chartes sont déclarées fautives dans leurs dates. Comme les deux jambages du V se rapprochent & se confondent souvent avec le nombre II, les copistes ont pris l'un pour l'autre. L'u carré & l'U arrondi par le bas, ont encore donné lieu à un plus grand nombre de méprises, à cause de leur ressemblance avec le chiffre II. Plin, dans les anciennes éditions, assure que de son temps on a vu deux éclipses en XII jours; quoiqu'il soit naturellement impossible que cela arrive en si peu de temps. On croit avec beaucoup de fondement qu'une faute si grossière doit être mise sur le compte des copistes ignorans ou peu attentifs, qui ont pris l'u ou l'v pour II; & au lieu de XV ont mis XII. D'autres ayant transféré tout au long ce passage, dont le chiffre étoit peut-être déjà corrompu, ont mis *duodecim diebus*, au lieu de *quindecim*. Dans le même endroit de Plin, le troisième consulat de Vespasien est joint au second de son fils, en dépit de la chronologie des fastes consulaires, & de tous les plus habiles chronologistes. C'est encore une faute des copistes, qui ayant pris l'un ou l'autre des caractères u ou v pour deux II, ont écrit III au lieu de IV. Ce ne sont pas ici de vaines conjectures, l'autorité des médailles & de plusieurs bons manuscrits, prouve que les nombres de Plin ont été mal rendus.

Ajoutons à ces remarques, que la ressemblance apparente de l'I & de l'L dans les chiffres romains les a fait confondre plus d'une fois. Cependant

pendant l'I, ou le premier des I, lorsque plusieurs le suivent, domine sur les autres caractères en s'élevant plus haut, & en descendant plus bas. L'I en doit être distingué par l'inflexion qu'elle forme dans la hauteur & dans la courbure de son pied, tant dans les manuscrits que dans les diplômes. Elle est cependant quelquefois tournée de façon qu'elle approche du Z en esclave italienne. Il faut bien le donner de garde de prendre les V pour des VI, parce que l'u carré en écriture curive semble effectivement offrir aux yeux le six romain exprimé par un seul caractère. On confond aussi les VI avec les V, à moins qu'on n'y prenne garde de près. Nous avons déjà averti que l'*iracundus fuit* ou *q* des Grecs, perd un de sa valeur dans les bas temps, où il est souvent employé pour le 5, ..

„ Ajoutons ici quelques remarques sur la position du *chiffre* romain. Dans la sticométrie du beau manuscrit royal de la bibliothèque vaticane, coté IX, où sont renfermées les épîtres de S. Paul, les points ne sont pas marqués régulièrement à la fin des lettres numériques. Elles sont suivies d'un seul point dans l'ancien manuscrit des lois des Wisigoths, que nous avons découvert sous l'écriture du manuscrit 1278 de l'abbaye de Saint Germain des Prés. Dans les manuscrits du roi 6413 & 3836, les nombres en *chiffres* sont suivis de points en forme de virgules. On les plaçoit souvent avant & après la totalité du *chiffre* renfermé dans le texte. C'est ce que nous avons remarqué dans un diplôme original de Charles le Chauve, appartenant à la bibliothèque du roi : le dix y est ainsi marqué X. Dans le code théodosien de la même bibliothèque, coté 4403. A. il y a une écriture demi-onciale du vi^e siècle, où les nombres sont souvent renfermés entre deux points. L., à moins qu'il n'y ait plus de quatre *chiffres* de suite. Cet ancien usage duroit encore au XI^e siècle, comme il paroît par le S. Hilaire des Capucins de Tours, où les nombres sont écrits de cette sorte : J. .IIJ. .IIII. ..

„ Nous ne pouvons déterminer au juste, quand on a commencé à mettre l'o & le *simo* sur ou après le dernier *chiffre*. La charte originale de Childbert I, l'an 556, offre cet exemple de l'o : *anno XL. VT.* Le S. Augustin, manuscrit de l'Église de Beaulieu, dont le P. Mabillon a donné un modèle, est daté *ANX. simo paris nostri* : ce que notre savant antiquaire entend de Columban, qui vivoit sous Clotaire II. Une bulle originale de Paschal II pour l'abbaye de S. Pierre le Vif, exprime ainsi sa date : *anno MCIII.* Il seroit superflu d'accumuler ici d'autres exemples de cette manière d'écrire les nombres romains ..

CHIFFRES ARABES.

„ Les *chiffres* courans, disent les auteurs de la nouvelle Diplomatique, dont toute l'Europe fait aujourd'hui un si grand usage, l'emportent infiniment pour l'aisance & la brièveté sur ceux des Romains. Mais leur origine & l'époque de leur Antiquité. Tome I.

introduction parmi nous sont encore couvertes de ténèbres, malgré les soins que les savans ont pris d'éclaircir cet objet de controverse littéraire & diplomatique. Est-ce aux Grecs ou aux Latins, aux Indiens ou aux Carthaginois, aux Celtes ou aux Seythes, que nous sommes originellement redevables de l'institution de ces caractères numériques ? Faut-il s'en tenir à l'opinion du vulgaire, qui les rapporte immédiatement aux Arabes ou Sarrasins ? Chacun de ces sentimens a ses défenseurs, qui sont tous ou presque tous fort célèbres dans la république des lettres ..

„ Beveregius soutient que les *chiffres* arabes furent inventés par les Indiens, & répandus dans l'Orient plusieurs siècles avant que l'Europe en eût connoissance. „ Les Arabes, dit le P. Collaudeau, les ont appris des Indiens, comme les „ Maures les ont appris des Arabes, les Espagnols depuis quatre cents ans seulement en ont viron .. Ce fut vers le x^e siècle, si l'on en croit Kirker, que les Indiens les communiquèrent aux Arabes, & vers le xiii^e que ces derniers, par le moyen de leur philosophie & des mathématiques, les transmittent aux Espagnols. Le *chiffre* arabe, dit l'abbé de Longuerue, est venu des Brachmanes, très-grands arithméticiens, aux Arabes, qui se servoient auparavant de *chiffres* par lettres. Cette origine indienne passe communément pour la mieux appuie. Rudbec, Suédois & Borné, Hollandois, ont fait tous leurs efforts pour la revendiquer en faveur des Seythes établis dans le Nord. Mais quels que puissent être les fondemens de cette opinion, elle n'a plus aujourd'hui de partisans parmi les gens de lettres ..

„ Don Antonio Naffare conjecture que les Arabes ont pris leurs *chiffres* chez les Carthaginois ou Africains. La raison qu'il en donne, c'est qu'on trouve plusieurs de leurs figures dans quelques inscriptions tyriennes. Mais quelle est l'ancienne écriture nationale, où quelques-unes de ces figures ne paroissent pas ? Elles se trouvent dans le calendrier égyptien, publié par Montfaucon. „ Mais ce n'est que par certain hazard, dit ce savant antiquaire, qu'on y voit souvent le 2, le 3 & le 4, de *chiffre*, & qu'en certains endroits, comme à la colonne sixième, en comptant de la droite à la gauche, on lit fort clairement & distinctement 443, 112, & 437 ..

„ Édouard Bernard veut que les Grecs aient donné les *chiffres* aux Indiens vers l'an 710 ; que des Indiens ils aient passé aux Arabes vers l'an 800 de l'ère chrétienne ; & que des Arabes ils soient venus aux Espagnols vers l'an mille. Isaac Vossius & Huet, évêques d'Avranches, les font aussi sortir immédiatement des Grecs, peres de toutes les sciences cultivées par les Latins ..

„ Joseph Scaliger, dans ses observations sur une monnaie de Constantin, publiées par M. du Cange, oppose à cette origine grecque de nos *chiffres*, les livres d'astronomie & de comptes, écrits avant & après la ruine de l'empire de Constantinople, dans

G G G G

lesquels les nombres sont exprimés en caractères grecs & non étrangers. Nous ne remarquons en effet aucune trace de nos *chiffres* arabes, ni dans les sappeations du Type d'Irene, ni dans les comptes d'Alexis Comnene, publiés par Monfaucon. Toutes les sommes & les évaluations y sont écrites par des abréviations & des caractères purement grecs, mais difficiles à déchiffrer. Huet semblerait avoir voulu aller au devant d'une objection si forte, lorsqu'il rejette sur l'impéritie & la négligence des écrivains, le peu de ressemblance de nos *chiffres* vulgaires avec les lettres numériques des Grecs. En conséquence il ajoute & retranche à la figure de celles-ci. Mais mal-gré ces opérations arbitraires, les rapports des uns avec les autres paraissent toujours peu naturels. Cela n'a pas empêché Ward, professeur d'éloquence au collège de Greham, en Angleterre, d'embrasser le système de Huet. Nos *chiffres*, selon le docteur anglois, seront venus des Grecs : de la Grece ils seront passés aux nations orientales par le canal des Mares d'Afrique; ceux-ci les auront apportés en Espagne; & de là ces *chiffres* se seront communiqués de proche en proche à tous les états d'Europe. Mal-gré le mérite des défenseurs de cette hypothèse, l'origine indienne de nos *chiffres* est la plus accréditée parmi les savans.

„ Vacher s'est frayé une autre route pour découvrir l'origine de nos *chiffres* vulgaires. „ Il prétend qu'on doit la chercher, comme celle des *chiffres* romains, dans la diverse combinaison des doigts; qu'ainsi l'unité ayant été trouvée dans le doigt debout, on a répété & varié cette figure, d'où sont venus ces caractères = pour deux, ≡ pour trois, &c. & avec le temps on a formé 2, 3, qui répondent à ces combinaisons de doigts. Cette conjecture, relativement aux figures numériques des Grecs & des Romains, se trouve dans la méthode de Port-Royal, & dans une multitude d'autres livres. Mais l'application qu'on en fait aux *chiffres* arabes est toute neuve. Malheureusement elle n'est pas moins forcée que dénuée d'autorités & de preuves solides.

„ Dans le dessein d'enlever aux Arabes l'honneur d'avoir introduit nos *chiffres*, & pour concilier les divers sentimens, D. Calmet forma au commencement de ce siècle un nouveau système, dont il donna lui-même le précis dans ses recherches sur l'origine des *chiffres* d'arithmétique, insérées dans les mémoires de Trévoux. „ Les *chiffres*, dit-il, dont nous nous servons aujourd'hui viennent des Latins, & sont des restes des anciennes notes de Tiron, que les Pythagoriciens avoient prises pour la facilité de leurs démonstrations d'arithmétique. „ Ceci est emprunté du P. Mabillon, qui trouvoit beaucoup d'affinité entre nos *chiffres* modernes & les notes tironiennes. „ Les anciens *chiffres* des Arabes, tels qu'on les voit dans les manuscrits du xiii^e siècle, ajoute D. Calmet, viennent des Grecs, & ne sont autres

que les lettres de l'alphabet de ces derniers. „ Enfin les *chiffres* modernes des Arabes sont peut-être venus des Indiens; car sur ce dernier article nous n'avons point de preuves bien certaines. „ Voilà donc trois sortes de *chiffres*, & trois origines de ces *chiffres*, fort différentes. Les preuves dont le savant bénédictin se sert pour les établir sont : „ 1^e. la ressemblance de nos *chiffres* avec les anciennes notes de Tiron, & des anciens *chiffres* des Arabes avec les lettres grecques; „ 2^e. une tradition & un usage des notes anciennes des Latins dans tous les siècles jusqu'au xiii^e & „ xiv^e.

„ Mais en confrontant ces *chiffres*, il est aisé de voir que ceux dont nous usons aujourd'hui, sont à peu près les mêmes que ceux des xiii^e, xiv^e & xv^e siècles. Il n'en font pas plus différens, que l'écriture de ces bas temps diffère de celle du nôtre. On ne peut pas plus dire que les *chiffres* vulgaires des manuscrits & des inscriptions des trois siècles marqués ci-dessus, soient tous les mêmes que les notes de Tiron, représentées sur la planche de D. Calmet. Si l'on y découvre les 2, 3, 9, la ressemblance est si légère, qu'on peut bien la regarder comme l'effet d'un pur hasard. D'ailleurs l'usage des notes de Tiron cessa dès le x^e siècle; & il n'en reste presque plus aucun vestige dans les monumens depuis le commencement du xi^e siècle; si ce n'est le 7, abréviation d'*or*, & 9, autre abréviation d'*ar*, toutes deux très-fréquentes dans l'écriture latine. Ce n'est donc pas dans ces notes qu'il faut chercher nos *chiffres* vulgaires. On les trouveroit tous plus facilement dans nos anciennes écritures, tant minuscules que cursives.

„ Notre savant auteur dit que les Arabes eurent des *chiffres* bientôt après le xi^e siècle. Il prétend qu'ils prirent des Grecs ceux qu'on voit dans les manuscrits du xiii^e. Il s'appuie uniquement sur la ressemblance de ces anciens *chiffres*, figurés dans sa septième colonne, avec les lettres grecques représentées dans la sixième. Mais cette prétendue ressemblance ne tombe que sur quelques caractères.

„ A l'égard des *chiffres* nouveaux des Arabes, comme ils ne ressemblent ni aux nôtres, ni aux notes de Tiron, ni aux lettres grecques, le P. Calmet veut bien en abandonner l'origine aux Indiens. En effet, les *chiffres* de ces peuples approchent beaucoup de ceux dont se servent à présent les Arabes.

„ Quelqu'ingénieux & quelque recherché que soit ce système, il n'a nul fondement solide. La manière de lire & d'écrire des Orientaux, montre assez clairement que nos *chiffres* vulgaires, tant d'à-présent que des xiii^e, xiv^e & xv^e siècles, viennent plutôt des Indiens & des Arabes que des Grecs & des Latins. D. Calmet convient lui-même que la manière dont nous nous servons de ces *chiffres*, & sur-tout du zéro, vient des Arabes, & que l'ordre dans lequel nous arrangeons ces *chiffres*,

en donnant la plus grande valeur à celui qui est le premier de la gauche à la droite, & en commençant à lever les sommes de la droite à la gauche, est conforme à la manière d'écrire des Arabes : que tout cela est de l'invention des Orientaux & que les noms d'algebre, de *chiffres*, de calcul, de *ta-rif*, &c. nous viennent de la même source . . . Pourquoi donc ne leur attribuerons-nous pas l'origine & les figures de nos *chiffres*, qui se lisent de gauche à droite ? Le *xiii^e* siècle, où nous eûmes plus de commerce avec les Orientaux, est cependant celui où nous trouvons moins de traces de nos *chiffres*. „ Or, ajome-t-il, ce n'est pas un petit préjugé qu'ils ne sont pas venus à nous par le canal de ces peuples, comme on l'a cru jusqu'ici . . . Cependant si l'on consulte les manuscrits de France, d'Angleterre, d'Allemagne & d'Italie, pour savoir quand on a commencé à se servir des *chiffres* nommés arabes, on sera convaincu que dans le *xiii^e* siècle l'usage de ces signes étoit déjà commun parmi les chrétiens . Il faut toujours supposer avec Joseph Scaliger, que ces *chiffres* ont subi parmi nous le sort de l'écriture, c'est-à-dire, que leurs figures n'ont pas moins varié que celles de nos lettres . .

„ Le P. Papebrok étoit persuadé que l'usage de nos *chiffres* a été inconnu avant les croisades. En 1672, Comringius ne leur donnoit que quatre cents ans d'antiquité . Le P. Hardouin donne comme une chose connue de tout le monde, que ces *chiffres* n'ont point été en usage avant le fin du *xiii^e* siècle, ou le commencement du suivant . . Scaliger étoit si convaincu de leur nouveauté, qu'il assura qu'un médaillon d'argent, sur lequel il fut consulté, étoit moderne, parce que les caractères 134 & 135 étoient gravés dessus . . D. Mabillon se contente de dire que l'usage en fut rare avant le *xiv^e* siècle . Il convient cependant qu'on trouve ces *chiffres* dans un petit nombre de manuscrits plus anciens, qui traitent de la géométrie & de l'arithmétique . Un de nos savans académiciens va plus loin : l'usage de *chiffres arabes*, dit-il, ne remonte pas plus haut que le *xiv^e* siècle . Les éditeurs du glossaire de M. du Gange, sur le mot *numérica nota*, avancent pareillement qu'avant le *xiv^e* siècle ils étoient inconnus . D'autres auteurs ont déferé à Plaudine, moine grec, qui vivoit sur la fin du *xiii^e* siècle, l'honneur d'avoir été le premier qui se soit servi de ces *chiffres* . Mais nous les croyons plus anciens, sans néanmoins être convaincus qu'il faille les faire remonter au delà du *xii^e* siècle . Le docteur Wallis & Veidler, célèbre professeur de mathématiques à Wirtemberg, ont fait tous leurs efforts pour prouver que Boèce, auteur du *iv^e* siècle, avoit fait usage de *chiffres* très-approchant de ceux dont nous nous servons aujourd'hui . Ils s'appuient principalement sur deux ou trois manuscrits, où ils ont vu que les *chiffres* employés dans l'arithmétique, la musique, & vers la fin

de la géométrie de ce philosophe, sont semblables aux nôtres . Cette ressemblance est-elle bien certaine & bien établie ? Pour les mettre en évidence, nous regretterons toujours qu'on n'ait pas fait dessiner & graver ces *chiffres*, tels qu'ils sont dans les manuscrits de Boèce . C'étoit l'unique moyen de prouver que ce philosophe, dans sa table de Pythagore, s'étoit servi des mêmes figures numériques qu'on emploie aujourd'hui . Boèce n'a-t-il pas employé d'autres signes, qui, comme nos *chiffres*, pouvoient se multiplier, se diviser & se combiner à l'infini ? S'il faut s'en rapporter à Veidler, sur la ressemblance des figures numériques de Boèce avec nos *chiffres* arabes, la question est terminée . Mais si ces figures sont différentes, il n'est pas démontré que le philosophe du *iv^e* siècle ait fait usage de nos *chiffres* vulgaires . .

„ On a cru que Gerbert, moine d'Aurillac, & premier Pape françois, sous le nom de Sylvestre II, avoir enseigné l'arithmétique avec ces *chiffres* vers la fin du *x^e* siècle, & qu'il les avoit appris des Sarasins dans son voyage d'Espagne . Quoique les *chiffres* romains paroissent employés dans quelques-unes de ses lettres, il n'est pas moins certain, dit un savant académicien (l'abbé le Bœuf), que dans l'art de compter sur la table couverte de poudre, il connoissoit les *chiffres* qui exprimoient chacun une seule pièce de neuf premiers unités, à peu près comme on les représente aujourd'hui . . Nous avons voulu nous assurer du fait en consultant le manuscrit colbertin 5366. S. de la bibliothèque du Roi . Nous n'y avons point vu nos *chiffres* vulgaires, qui ne se montrent que dans une copie de cet auteur assez récente . Avant le milieu du *xiii^e* siècle, Jean de Sacrobosco ou de Sarrbois, qui vécut à Paris jusqu'en 1256, fit, dit-on, usage de nos *chiffres* dans son livre de *Sphæra Mundi* . Sous le regne de S. Louis, quelques écrivains continuèrent de s'en servir . L'auteur anonyme du traité de l'Algorithme ou de l'arithmétique, composé en langue vulgaire au pluraud sous Philippe le Hardi, fit entrer ces *chiffres* dans ses leçons sur la multiplication & dans ses explications de géométrie . .

„ On ne voit pas que les Espagnols s'en soient servis long-temps avant les François, les Italiens & les Anglois . Cependant s'il falloit s'en rapporter à Don Nasarre, on les trouveroit dans des inscriptions des *v^e* & *vi^e* siècles, dans plusieurs livres, & même dans les plus anciens diplômes publiés par Schannat & Mabillon . Mais nous avons découvert que notre savant Espagnol prend des caractères romains & des notes de Tiron pour des *chiffres* arabes . Il s'accorde pourtant à dire avec le P. Kirker, qu'Alphonse X, qui fut reconquis roi de Castille & de Léon l'an 1252, les répandit dans toute l'Europe, par le moyen de ses tables astronomiques . Quelques-uns même nous donnent ce prince pour le premier chrétien qui ait

fait usage des *chifres arabes*; mais c'est sans trop de fondement ».

„ Les savans d'Angleterre ont beaucoup travaillé à fixer la date de l'introduction primitive de ces *chifres* dans leur Ile. En général le docteur Wallis place leur époque au temps d'*Hermannus Contractus*, qui florissait vers l'an 1050. Pour déterminer avec plus de précision leur âge en Angleterre, il a eu recours à une inscription en bas-relief, qui étoit autrefois sur un manteau de cheminée de la maison presbytérale de Helindon ou Helindon. Selon lui, cette inscription offre ces caractères M°. 133. Tuffin a prétendu donner une preuve plus sûre de l'antiquité des *chifres* chez les Anglois. C'est une croisée d'une maison bâtie à la romaine dans le marché de Colchester, sur laquelle on voit un écusson chargé de ces caractères 1090. Cope ayant regu de Wigdel-hall, dans le comté d'Herford, une ancienne date, où il lisoit M. 16, c'est-à-dire, 1016, en conclut aussitôt que c'étoit la première époque des *chifres arabes*, & qu'on avoit eu tort de la chercher dans les inscriptions de Helindon & de Colchester. Mais depuis ce temps-là ayant acquis une nouvelle date, trouvée à Worcester, qui portoit 975, il se crut autorisé à faire remonter jusqu'au 2^e siècle l'antiquité des *chifres* dans son pays ».

„ Après un examen sérieux de toutes ces prétendues découvertes, Ward soutient que ces caractères n'ont été en usage qu'un siècle après la plus récente de toutes ces dates, qui est celle de l'an 1533. Celle de Helindon, qui est la plus ancienne de toutes, ne donne, selon lui, que 1233. Celle de Colchester ne remonte que jusqu'à l'an 1490. Celle de Wigdel-hall ne présente point d'autres *chifres* que la lettre M, & par conséquent ne sert de rien pour éclaircir l'âge des *chifres arabes* en Angleterre. Enfin Ward ne voit dans la date de Worcester que les *chifres* romains MXV, sans y apercevoir aucuns *chifres arabes*. Le plus ancien manuscrit de la bibliothèque Cottonienne où ils paroissent, n'est que de l'an 1292. Casley nous en présente un autre de l'année 1334, où ils sont employés. Quelques savans ont avancé que Jean Baluegotes les avoit apportés en Angleterre dès l'an 1230. Mais Matthieu Paris qu'ils citent, ne parle que des *chifres grecs*, bien différens des arabes. On peut voir ces figures singulières dans les variantes de cet historien ».

„ Quoique le savant abbé de Godwic convienne que nos *chifres arabes* étoient inconnus avant le 11^e siècle, il prétend néanmoins trouver des notes numériques semblables dès le 7^e & même dès le 6^e. Il cite la neuvième planche de D. Maillon; mais on n'y trouve que le 7 dont on a parlé plus haut. Dans le vrai, les *chifres arabes* ne sont pas plus anciens que le 11^e siècle en Allemagne. En vain a-t-on recours au calendrier de Corbie du 11^e siècle, & à un manuscrit de l'abbaye de Fulde, ancien de plus de douze cents

ans; on n'y verra jamais nos *chifres*, à moins qu'on ne les confonde avec les lettres numériques des Latins. Mais on peut bien s'en rapporter à l'abbé de Godwic, lorsqu'il cite, d'après Tenzelius, un manuscrit de l'an 1268, gardé à Vratislau, où l'on trouve un calendrier en *chifres arabes*. Tenzelius en a inséré seulement qu'ils étoient en usage parmi les Allemands avant la publication des tables alphonlines. Cependant notre abbé porte les prétentions au delà du 11^e siècle. Il lui paroît incroyable que ces *chifres* aient été inconnus jusque-là en Allemagne, où les livres de médecine des Arabes furent traduits sous les rois de Conrad III & de Frédéric Barberousse. Il faut ici des preuves de fait, & non de simples vraisemblances. Dans les gèstes de Baudouin, archevêque de Treves, & de son frere Henri de Luxembourg, empereur, un auteur contemporain rapporte, vers l'an 1306, que ce Baudouin avoit fait usage des *chifres arabes*, lorsqu'il falloit ses études dans l'université de Paris ».

„ L'Italie commença plutôt que l'Allemagne à se servir de ces signes numériques. C'est ce qui paroît par un manuscrit de la bibliothèque de Strozzi, où ils sont employés à marquer l'an 1245. Il est à remarquer que leurs premières figures ont insensiblement varié, & que le 2 du 11^e siècle a été transformé en 7. Il résulte de toutes ces discussions que les *chifres arabes* n'ont été connus en France, & dans les autres états de l'Europe, qu'au 11^e siècle. D'abord on n'en fit guère usage que dans les livres de mathématiques, d'astronomie, d'arithmétique, & de géométrie; ensuite on s'en servit dans les chroniques, les calendriers, au haut des pages & dans les dates des manuscrits. Nous en avons cité des années 1233, 1245, 1292, 1334, &c. On les voit fréquemment sur des tables de pierre, sur les portes & les tours des Eglises, sur les reliquaires & dans les épitaphes aux 14^e & 15^e siècles. On les trouve dans quelques livres imprimés dès 1476 & 1489, &c. Ce fut par une ordonnance de Henri II, rendue à la fin de 1549, que l'on commença à marquer sur les monnoies l'année de leur fabrication en *chifres arabes*, & à faire connoître si le roi de qui elles portent l'image, est le I, le II, &c. du nom. Il paroît par les monnoies d'où le P. Calmet a tiré les *chifres* qu'il a fait gravir, que jusqu'en 1534 leur figure n'étoit pas encore uniforme ».

„ Quoique dès le commencement du 11^e siècle, l'université de Paris s'en servit pour enseigner l'arithmétique & les autres sciences prises des Arabes, l'usage n'en devint ordinaire que depuis 1500, encore les entre-mêloit-on souvent de *chifres romains*. Ce n'est même que depuis le règne de Henri III, si l'on en croit un historien moderne, que l'on commença en France à se servir en écrivant des caractères 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9. Ces *chifres* n'ont jamais été admis dans les diplômes. Néanmoins l'abbé de Godwic ne les

Exclut pas des actes donnés depuis le milieu du ^{xi}^e jusqu'au ^{xvi}^e. Nous pouvons assurer que s'il existe quelque acte antérieur au ^{xiv}^e, où nos chiffres arabes soient employés, c'est un phénomène des plus rares. Cependant comme les notaires usaient d'abréviations, sur-tout dans leurs minutes, nous ne voudrions pas nier qu'ils n'aient fait quelque usage de ces chiffres dans leurs écritures dès les ^{xiv}^e & ^{xv}^e siècles. Les Russes enfin ne s'en servent que depuis les voyages de Pierre le Grand.

En disant que nos chiffres vulgaires n'ont été connus en France, & dans les autres états de l'Europe, qu'au ^{xiii}^e siècle, on n'en doit pas conclure qu'on n'employoit point auparavant d'autres caractères, qui exprimoient chacun en une seule figure les premières unités. On a découvert des chiffres à peu près comme on les représente aujourd'hui, dans un beau manuscrit du ^{xi}^e siècle, qui contient les œuvres de Gui d'Arezzo, religieux bénédictin, vers l'an 1038. Dans son traité de l'art de compter sur la table couverte de poudre (*abacus*), nous avons vu les 1, 2, 3, 5, 7, 8, 9. Trois de ces chiffres sont contournés ou renversés; les seules figures du 4 & du 6 s'éloignent de la forme de nos chiffres arabes. Il y a plus, le célèbre Nicolas Vignier atteste que Bernellin, disciple de Gerbert, moine bénédictin, qui monta sur le saint siège l'an 999, composa quatre livres de *ARABIC ET NUMERICIS*, desquels se peut apprendre l'origine des chiffres, dont nous usons aujourd'hui de comptes d'arithmétique. Vignier ajoute : *lesquels M. de Savoye Pitboun m'a assuré avoir eu en sa bibliothèque, & reconnoître en iceux un savoir & intelligence admirables de la science qu'ils traitent*. L'ouvrage de Bernellin, que dom Rivet n'a pas connu, se trouve deux fois dans la bibliothèque du Vatican, parmi les manuscrits de la reine de Suède, & parmi ceux d'Alexandre Pétou, qui ont originairement appartenu à l'abbaye de S. Benoît sur Loire. On peut donc assurer que tous, ou du moins la plupart de nos chiffres vulgaires, étoient en usage dans les mathématiques, tant en France, qu'en Italie, sur le déclin du ^x^e siècle & au commencement du suivant.

Nous devons faire observer encore à nos lecteurs, que l'on trouve dans plusieurs inscriptions antiques le caractère 6, mais qu'il n'y sert que de point pour séparer les mots. Il faut en dire autant du 7, qui désigne quelquefois dans les inscriptions latines, la cohorte à laquelle appartenait le défunt.

CHIFFRES (Écriture en).

Les caractères déguisés, disent les auteurs de la nouvelle diplomatique (t. 3, 508), transposés & variés pour écrire des lettres & des choses secrètes, ont été en usage dès les premiers temps. C'est ce qu'on appelle stéganographie ou cryptographie, c'est-à-dire, écriture en chiffres, qui ne peuvent être entendus que par ceux qui sont conve-

Antiquités. Tome L

nus ensemble de la signification de ces caractères mystérieux. Cette écriture en chiffres est ancienne de plus de deux mille ans. Nous ne parlerons point ici de la scyptale lacédémonienne. Selon (*Commentar. in cap. 25 Jerem.*) S. Jérôme, le prophète Jérémie s'est servi quelquefois de cette manière d'écrire, mais en transportant seulement les lettres. Enée, surnommé Tassicus, inventa en partie & ramassa, au rapport de Polybe, jusqu'à vingt manières différentes d'écrire en chiffres, dont il falloit savoir le secret pour y comprendre quelque chose. Suetone nous apprend que Jules-César écrivoit en chiffres. Cet empereur les appelloit *casas literas*, lettres occultes. Il employoit le quatrième élément (*Sueton. in August. c. 83*), c'est-à-dire, le d pour l'a, & ainsi de suite. Mais Auguste écrivoit b pour a, c pour b, & transportoit toutes les lettres de cette manière, & au lieu de l'a il marquoit deux aa. Ces exemples prouvent que les Romains formèrent leurs chiffres par le renversement de l'ordre naturel des lettres de leur alphabet. Tel est le chiffre d'Auguste, qu'Aulu Gelle (*Noctes Atticæ, lib. 17, c. 9*) nous a conservé. Du reste, ces renversements & ces transpositions de lettres, n'abrégeoient point l'écriture occulte, puisqu'elle renfermoit tous les caractères nécessaires pour les mots; mais elles la rendoient intelligible à ceux qui n'en avoient pas la clef. Le concile de Nicée eut recours à ces chiffres, & la manière qu'il prescrivait pour écrire les lettres formées, qu'on pouvoit intercepter, revient à cette espèce de stéganographie, ou les mots rendus par leurs lettres initiales.

Au moyen âge cet art devint à la mode. Saint Boniface, archevêque & martyr, (*Rebau Maur. t. 6, p. 334*) passe pour l'avoir porté d'Angleterre en Allemagne. Raban, abbé de Fulde & archevêque de Maïence, donne deux exemples de cette écriture occulte, dont nous avons découvert le mystère. Dans le premier on supprime les cinq voyelles A, E, I, O, U, & on leur substitue un certain nombre de points ainsi disposés. NC. P. T. V. RS. S. B. N. F. C. : RCH. GL. : R. : S. Q. M. RT. R. S. L'I est représenté par un point. L'A par deux l'E par trois, l'O par quatre, & l'V par cinq. Ces points ont été mal rendus par les copistes ou les éditeurs de Raban, qui n'ont point entendu ce chiffre, dont voici l'explication: INCIPIT VER-SUS BONIFACII ARCH. GLORIOSIQUE MARTYRIS. Dans le second exemple on substitue la lettre suivante à chaque voyelle, que le premier chiffre remplace par des points. Les consonnes B, F, K, P, X, tiennent la place des voyelles, & ne laissent pas de conserver leur propre valeur. Voici le chiffre dont Raban fait honneur aux anciens sans l'expliquer: KERXS. XPP. FPRTKS. TKPP. KNSTBR. SBFFKPP. BRCHXTFNENS. SCFFTRP. RFGNK. XT. DFCXS. BXPF. FELICITER. A. c'est-à-dire: Cernit XPO (Christe);

GGGG iij

fortis tiro, inflat saphro arcitenens scapulo regni, ut decus auro. *Felicitur. Amen.* La première lettre est un vrai K; le second mot est XPO, ancienne abréviation de *Christo*. L'éditeur de Raban a oublié le T dans le cinquième mot. Le sixième peut être le *saphro* ou *saphro*; car il n'y a point de ph. Au dernier E du mot suivant on auroit dû mettre une F: nous ne savons si c'est exprès ou par mégarde qu'on a mis un véritable E. A l'antépénultième mot les copistes auroient probablement mis une F pour un P. Le *chifre* ne s'étend point aux mots suivants. Après ces éclaircissements, il n'est pas difficile d'y trouver cette espèce de vers:

CARUS CHRISTO, FORTIS TIRO
INSTAR SAPHIRO ARCITENENS
SCAPULO REGNI UT DECUS AURO.
FELICITER. AMEN.

„Chrétien Breithaupt, dans son *Art de déchiffrer*, donne l'explication du *chifre* dont se servaient autrefois les Normands (*Trithem. Polygr. p. 180*), pendant leurs fréquentes incursions en France, afin que leurs desseins ne fussent pas découverts. Les lettres en *chifres* étoient en usage au XII^e siècle. Il y a dans le second volume de Rymer (*pag. 12*), une lettre de l'archevêque de Cantorbéry à Édouard I, roi d'Angleterre, par laquelle il l'informe qu'on a trouvé dans les poches de Leolin, prince de Galles, le dernier de la race des anciens Bretons ou Gallois, plusieurs lettres en *chifres*, par lesquelles on découvrit qu'il avoit des intelligences en Angleterre „

„L'écriture en *chifres* est devenue très commune dans les derniers siècles; mais en ce genre rien n'est plus célèbre que l'alphabet (*l'Espion du Grand Seigneur, lettre 77*), secret du cardinal de Richelieu. L'*Ars decipheratoria* de M. Breithaupt, est précédé d'une dissertation sur les différentes manières d'écrire en *chifres*, employées par les anciens & par les modernes. Depuis l'abbé Trithème, une multitude d'auteurs ont traité de la cryptographie. Ils nous ont donné des ouvrages pour expliquer les *chifres*, & en ont proposé de nouveaux. Contentons-nous d'avoir mis sur les voies ceux qui rencontreront ces caractères mystérieux dans les anciens manuscrits. L'*alpha* & l'*omega* des Grecs n'y sont pas moins fréquents que dans les diplômes. La signification de ces deux *chifres* sacrés est assez connue „

CHIFFRES sur les médailles.

Le P. Jobert auroit voulu pouvoir trouver quelque chose de satisfaisant sur les lettres numériques qui se rencontrent dans les champs des revers des médailles du plus bas empire, depuis Anastase. Mais il avoue que si la nouvelle découverte de ceux qui étoient que ce sont des marques des différents impôts que les princes établirent, l'a trappé d'abord, jusqu'à lui faire penser qu'elle pou-

roit être véritable, jusqu'à le dégoûter tout-à-fait du sentiment qu'il avoit suivi dans sa première édition; cependant les inconveniens qu'il a trouvés à soutenir que l'*iota* signifioit *tributum decima*, XX. *trib. vicefima*, XXX. *tributum triefima*, &c. lui ont paru une difficulté insurmontable.

À quel bon introduire sur les médailles la confusion des *chifres*, tantôt grecs, tantôt latins? Pourquoi s'écarterait-il pour un *chifre* grec, & pourquoi marquerait-il dix, pendant que d'autres *chifres* qui l'accompagnent sont évidemment latins, & annoncent que cet 1 ne doit signifier qu'un? Pourquoi M signifierait-elle quarante, pendant que les autres *chifres* latins disent qu'elle doit signifier mille?

Il est certain que pendant tout le temps de la durée de l'empire romain, tous les peuples qui lui étoient soumis payoient des tributs & des impôts; mais on ne sauroit croire que les princes aient jamais ordonné ou permis qu'on en conservât la mémoire sur les médailles, puisqu'ils ne pouvoient en tirer aucune gloire. Car il n'est pas question ici de peuples vaincus & de provinces subjuguées, auxquelles il seroit glorieux d'avoir imposé des tributs, & de vouloir en conserver des monuments publics; il s'agit des sujets de l'empire, & des marchands qui y faisoient fleurir le commerce.

Nous voyons à la vérité, que les princes ont en grand soin de laisser à la postérité des monuments de toutes les largesses qu'ils faisoient, soit aux soldats, soit au peuple, & qu'ils ont été fort jaloux d'en faire connaître le nombre. Témoins les médailles où l'on voit LIBERALITAS AUG. IL III IV. &c. CONGIARUM POPULO DATUM, ALIMENTA ITALIE, PUELLÆ TAUSTINIANÆ, &c. Nous voyons qu'ils ont voulu éterniser la mémoire des tributs ou des impôts qu'ils avoient ou diminués, ou tout-à-fait remis. Témoin le XL. R. remissa; CCR. ducentesima remissa, vehiculatio Italia remissa, fisci Judeici calumnia sublata. C'étoit une marque éclatante de leur magnificence, & de l'amour qu'ils portoient pour leurs peuples. Mais de souffrir qu'on frappât des médailles pour conserver le souvenir des charges qu'ils imposoient à leurs sujets, dont ils se glorifioient d'être appelés les pères, rien ne choque plus directement le sentiment commun de tous les siècles. Car pouvoit-on considérer ces médailles autrement que comme de tristes témoignages de la misère du peuple, sonné par tant de différents impôts, & comme des reproches fait publiquement aux princes sur leur dureté & sur leur avarice?

D'ailleurs pourquoi n'y voit-on jamais la lettre R, pour signifier la remise faite au peuple de quelques-uns de ces impôts? Serait-il possible qu'il ne se fût jamais trouvé aucun prince assez libéral pour faire quelque semblable grâce, ni assez jaloux de sa gloire pour vouloir, après l'avoir faite, en conserver la mémoire?

Ou ces différents tributs marqués sur les médailles du même prince, étoient imposés généralement sur toutes sortes de marchandises, ou chaque marchandise payoit son tribut différent. Par exemple, sous tel empereur tous les marchands devoient le dixième denier de toutes leurs marchandises, ou bien le blé payoit le dixième, le vin le trentième, l'huile le quarantième, &c. En quel embarras cela ne nous jeterait-il pas? Supposons que toutes les marchandises fussent taxées au même denier, on demande, 1°. s'il est croyable que sous un même prince, en si peu de temps, les impôts aient changé aussi souvent, & qu'au lieu du dixième on ait payé le vingtième, le quarantième, &c.

Est-il croyable d'ailleurs qu'on payât ce tribut plus d'une fois, & qu'il fallût de nouvelles médailles, qui n'étoient point des monnoies, comme on le suppose, pour dire qu'on le payoit la première, la deuxième, la troisième fois? Étoit-ce toujours les mêmes marchands qui payoient, & ne faisoient-ils tous qu'un égal nombre de voyages? Ou bien les uns le trouvoient-ils avoir payé pour la sixième fois, lorsqu'un autre n'étoit encore qu'à la troisième? Reconnoît-on sous chaque empereur le nombre des païemens? Ou bien ayant déjà payé deux fois sous un empereur, comptoit-on sous un successeur la troisième? Il falloit donc à tout moment frapper de nouvelles médailles.

Supposons actuellement qu'il y eût des impôts différents, établis sur les différentes marchandises; par exemple, le vingtième sur les grains, le trentième sur le bétail, le quarantième sur le vin, pourquoi chaque marchand ne marquoit-il pas son commerce sur son jeton?

Nous trouvons qu'on marquoit sur les médailles les différentes espèces de libéralités qu'on faisoit au peuple. Si on avoit donné du blé, on mettoit *frumentum populo datum*. Si l'on avoit remis au peuple ce qui restoit encore dû au fisc par ceux qui n'avoient pas payé, on mettoit *religiosa vetera abolita*. Quand les marchands avoient fait quelque don gratuit, ils n'oublioient pas de marquer leur négoce particulier. Ainsi l'on voit dans les inscriptions, *negotiatores vinarii, mercatores olearii, mercatores frumentarii*, &c. Pourquoi donc ne paroit-il aucune de ces distinctions sur les jetons prétendus? Il est donc impossible de reconnoître ces chiffres ou lettres numériques, pour l'expression des impôts différents.

Les changemens de valeur pour les monnoies qui arrivoient dans certains temps, étoient exprimés sur la monnaie d'argent par de nouveaux chiffres. Car nous voyons, par exemple, que lorsque le denier fut haussé jusqu'à valoir seize as au lieu de dix, l'on y grava xvi. & à proportion sur le quinaire viii. & sur le sesterce iiii. Nous avons dans la famille *Tullia* & *Valeria* xvi. bien marqué. *Ant. Augustinus* dit qu'il a vu des quinaires avec viii. mais que jamais il n'a vu des sesterces avec iiii.

Il seroit à souhaiter que l'on pût déterminer d'une manière aussi sûre, ce que veulent dire les chiffres qui se trouvent sur les médailles de la famille *Taquia*, où l'on voit XXXI., & sur celles de la famille *Maria*, dont l'une porte au revers un laboureur qui mène des bœufs, au dessus XXVIII. S. C.; & l'autre sur le même type XXXXIII. Cela serviroit peut-être à éclaircir une médaille de Marc-Autoine, où l'on voit un lion passant avec *Lucunus* A. XL. A. XLI. &c.; & celles du bas-empire, où l'on trouve XXIII. XXX. XXXX. XXXXIII. XXXXV. Ces chiffres n'ont pas été destinés à fixer des époques d'années, puisqu'ils sont joints avec *anno* t. ii. ri.

Lorsque les spectacles devoient durer plusieurs jours, on n'exposoit chaque jour aux yeux du public qu'un certain nombre d'animaux, pour rendre toujours la fête nouvelle; & l'on avoit soin de marquer sur les médailles la date du jour où ces animaux paroissent. Cela sert à expliquer les chiffres I. II. III. IV. V. VI. qui se trouvent sur les médailles de Philippe, de sa femme & de son fils. Ils nous apprennent que tels animaux parurent le premier, le deuxième, le troisième ou le quatrième jour.

On voit aussi des chiffres dans l'exergue de quelques médailles de Gallus, & ces chiffres sont répétés du côté de la tête, derrière le buste de l'empereur. Ainsi on lit IV sur la médaille, dont le revers a pour légende *ROMAE AETERNAE AUG*; IV. pareillement sur une autre avec *SAECULUM NOVUM*; VI. sur celle qui porte *IUNO MARTIALIS*; VII. sur une autre avec *FELICITAS PUBLICA*, &c. On peut faire la même observation sur quelques médailles de Volsusien, en plus petit nombre, dont les revers lui sont communs avec Gallus, tels que *PAX. AUGUS. ROMAE AETERNAE AUG*, &c.

CHILA; mesure de capacité d'Égypte & d'Asie. Voyez CAP.

CHILIARQUE. Prononcez *Kiliarque*. Celui qui commandoit à mille hommes portoit ce nom, qui étoit formé de *χίλι*, mille, & de *ἀρχή*, commandement.

CHILIOMBE; sacrifice de mille bœufs. Après de grandes victoires, ou dans les grandes calamités, on immoloit quelquefois jusqu'à mille bœufs, ce qui étoit pourtant très-rare.

Les Athéniens offrirent un sacrifice de mille victimes après la victoire de Miltiade sur les Perses; parce qu'elle arriva dans le mois Thargéliou, qui avoit été presque toujours heureux pour les habitants d'Athènes.

CHILO. Ce surnom désignoit chez les Romains celui qui avoit les lèvres fort grêles. Il appartenoit à une branche des familles *Magia*, *Fabia* & *Veitia*; & il étoit synonyme de *Labio* & de *Labienus*.

CHIMERE, (*Myth.*); monstre fabuleux qui, selon les poètes, avoit la tête & le cou d'un

lion, le corps d'une chevre, & la queue d'un dragon, & qui vomissoit des tourbillons de flamme & de feu. Bellérophon, monté sur le cheval Pégase, combattit ce monstre & le vainquit.

Le fondement de cette fable est, selon quelques Scholiastes, qu'il y avoit autrefois en Lycie une montagne dont le sommet étoit déferé, & habité seulement par des lions, le milieu rempli de chevres sauvages, & le pied marécageux plein de serpens; ce qui a fait dire à Ovide.

Mediis in partibus hircum,
Pectus erat lea, caudam serpentis habebat.

Bellérophon fit la chasse à ces animaux, nétoya le pays, & rendit utiles les pâturages qu'ils infectoient auparavant : ce qui a fait dire qu'il avoit vaincu la Chimère. D'autres prétendent que cette montagne étoit un volcan; & Pline dit, d'après Crésias (l. 2, c. 106), que le feu qui en sortoit s'alumoit avec de l'eau, & ne s'éteignoit qu'avec de la terre ou du fumier. Ils ajoutent que Bellérophon trouva le moyen de la rendre habitable; d'où les poètes ont pris occasion de le chanter comme vainqueur de la Chimère.

Freret a donné une autre explication de cette fable : il prétend que par la Chimère il faut entendre des vaisseaux de pirates Solyms qui ravageoient les côtes de la Lycie, & qui portoient à leurs proues des figures de boucs, de lions & de serpens; que Bellérophon, monté sur une galère qui portoit aussi à sa proue la figure d'un cheval, défit ces brigands.

Selon Pluche, la Chimère, composée d'une tête de lion, d'un corps de chevre & d'une queue de serpent, n'étoit autre chose que la marque ou l'annonce du temps où l'on faisoit les transports de blé & de vin, savoir, depuis l'entrée du soleil dans le signe du lion, jusqu'à son entrée dans celui du capricorne. Cette annonce de provisions nécessaires étoit agréable aux Lyciens, que les mauvaises nourritures & la stérilité de leur pays obligeoient de recourir à l'étranger. Bellérophon & son cheval ailé, ajoute-t-il, ne font qu'une barque, ou le secours de la navigation qui apportoit à la colonie lycienne des rafraîchissemens & des nourritures saines (Hist. du Ciel, tome 1, p. 317).

La constellation du cocher, dit M. Dupuis, porte aussi en astronomie le nom de Bellérophon, comme on le voit dans Crésias; & c'est par elle que l'on peut expliquer l'histoire de Bellérophon, ou du génie solaire, dont le triomphe est au solstice d'équinoxe au lever de Pégase. La Chimère est un monstre astronomique, tel que le Tricéphale dont nous avons donné l'explication à l'article de CENEAUX, & composé sur le même principe de la chevre & du serpent, dont les leviers héliques annonçoient le printemps & l'automne, unis au lion, signe solsticial.

CHIMÈRE, (Antiquités). On appelle chimère ou grylle, l'assemblage d'un masque recouvert de différen-

tes parties de divers animaux. Antiphile, selon Pline, imagina ces monstres si célèbres dans la peinture des anciens. *Antiphilus. joco nomine gryllum ridiculi habitus pinxit, unde hoc genus pictura grylli vocantur.*

On conçoit avec peine, dit le comte de Caylus (Rev. 6, p. 533), le motif des pierres gravées, & des bas-reliefs sur lesquels on voit des têtes renversées, accolées & singulièrement placées, pour faire partie de différens sujets. Les uns forment le corps d'un animal, & principalement d'un oiseau; les autres sont groupées avec d'autres têtes; souvent même on ne les peut distinguer que sous certains points de vue. Enfin, cette bizarrerie multipliée & répétée, à laquelle les modernes ont donné, avec raison, le nom de chimère, ne peut qu'embarrasser l'esprit, d'autant qu'aucune des explications qu'on en a données jusqu'ici ne l'a point éclairci. Il est vrai que dans ces groupes ou ces compositions fantastiques, on trouve toujours une tête qui ressemble à Socrate, & qui est souvent adossée contre une autre jeune & agréable, qu'on ne balance point à donner à Alcibiade. Cette dénomination peut être aussi bonne qu'une autre, sur-tout quand on n'en peut trouver une meilleure; mais il fera toujours singulier qu'une critique, ou, si l'on veut, une plaisanterie répétée si souvent à Athènes, ne soit indiquée par aucun auteur, & que les Romains, qui ont si souvent copié ces ouvrages grecs, soient par conséquent entrés dans la plaisanterie, & qu'ils l'aient en quelque façon adoptée, sans avoir rien dit qui puisse nous la faire entendre.

On conserve dans la galerie de Florence une Chimère de bronze, composée d'un lion & d'une chevre de grandeur naturelle. Ce bel ouvrage est étrusque, & porte une inscription en caractères étrusques.

CHIMÈRE. On voit une Chimère sur les médailles de Panticapæum, de Seriphus, de Corinthe.

CHIMIE. Le dictionnaire particulier de cette science, traitera sans doute de son antiquité.

CHIO. Voyez CHIOS.

CHIONE, fille de Dédalion, fut aimée tout à-la-fois d'Apollon & de Mercure, qui, dans le même jour, la rendirent mère de deux fils.

Celui de Mercure fut Autolycus, & celui d'Apollon Philammon. Chione, orgueilleuse d'avoir pu plaire à deux divinités, osa préférer sa beauté à celle de Diane, qui la tua d'un coup de fleche (Ovid. Met. 11, fab. 8). Pline dit qu'elle donna son nom à l'île de Chios (l. 5, c. 31).

CAIONE fut aussi une nymphe, fille de Borée & d'Orithye.

CHIOS; île, aujourd'hui Scio. ΧΙΩΝ & ΧΙΟΣ. Les médailles autonomes de cette île sont :

RRRR. en or. Pellerin.

R. en argent.

C. en bronze.

Les symboles de *Chior* sont le sphinx ailé, les diotès, le raisin, les épics.

On a frappé dans cette île des médailles impériales grecques en l'honneur de Philippe père, & en l'honneur d'Anguile, sans figures.

Les diotès & les raisins, types ordinaires de *Chior*, étoient relatifs au vin fameux que cette île produisoit. On en buvoit dans toute la Grèce, dans l'Italie; & Horace, qui en parle souvent, le met plusieurs fois sur la même ligne que le vin de Falerne. Ce vin de *Chior* avoit sur tous les vins de Grèce & d'Asie, l'avantage de n'être point mixtionné. Car les Grecs (*Plin.* xiv, 19) corrigeoient la dureté de leurs vins avec de l'argile, de la pierre calcaire, du sel, ou de l'eau de mer, comme les Candiotes le pratiquent encore pour leur malvoisie. C'est pourquoi Horace dit (*Sat.* ii, 8, 14) . . . *Chium maris experts*. Les Grecs & les Romains lui donnoient la préférence sur tous les autres vins; ils l'appeloient *Juvacè* (*Lucilius*), *dynastès* (*Servius in Georg.* ii, 98). Les Romains le mêloient avec le Falerne dans les repas somptueux, comme on le voit dans ce vers d'Horace (*Sat.* i, 10, 24):

. . . *Ut Chio nata sit commissa Falerni.*

Les figures de *Chior* étoient célèbres; & les Romains donnerent le nom de cette île à une espèce de figue, qui avoit une légère acidité.

Cette île fournissoit encore un marbre très-recherché, que Hill a confondu mal-à-propos avec la pierre obélisque.

CHIRAMAXIMUM. Ce mot ne se trouve que dans Pétrope (*c.* 28), où il est dit qu'un enfant chéri de Trimalcion marchoit devant lui porté dans un *chiramaxium*: *præcedente chiramaxio, in quo delicia ejus ferebantur*. Le glossaire des mots employés par Pétrope, dit que le *chiramaxium* étoit une espèce de petite voiture, traînée par des esclaves, & destinée à une seule personne: *chiramaxium, genus modici plausfri, unius hominis tantum capax, solitum a servis trahi*. Ce mot est composé de *χρη*, main, & de *ἀμαξα*, chariot. On peut conclure de tout ceci que le *chiramaxium* ressembloit à ces petites chaises à roues, traînées par des hommes, que l'on appelle *brumettes* à Paris.

CHIRODOTA, tunique à manches (*Voyez MANCHES*). Capitolin (*Petrin.* c. 8.) parle des *chirodota* des Dalmates. *Xenodorus* désigne ce qui se donne dans la main, ce qui vient à la main; & les monuments nous montrent les tuniques des barbares avec des manches qui descendent jusqu'aux poignets. *Voyez TUNIQUE*.

CHIROGONIA. Hétychius donne à Proserpine le surnom de *Χυρογόνια*. Vossius croit qu'il est relatif aux fonctions d'accoucheuse, attribuée à Junon Lucine, qu'il croit être la même que Proserpine.

CHIROGRAPHE. *Voyez CIROGRAPHE*.

CHIRON, célèbre Centaure, naquit des amours de Saturne, métamorphosé en cheval, avec Phyllis (*Voyez PHYLIS*). Ce Centaure, le plus sage & le plus renommé de tous, eut pour disciples les plus fameux princes de son siècle, Hercule, Jalon, Achille, &c. Outre les exercices qui conviennent à de jeunes princes, il leur apprit encore la musique & la médecine. On dit qu'il avoit fait un calendrier. Dans la guerre qu'Hercule fit aux Centaures, ceux-ci, espérant d'arrêter la fureur de ce héros par la présence de son ancien maître, se retirèrent à Malée, où *Chiron* vivoit dans la retraite; Hercule ne laissa pas de les y attaquer; & ayant manqué l'un d'entr'eux, la fêche alla frapper *Chiron* au genou. Hercule, au désespoir de cet accident, accourut promptement pour le soulager, & appliqua sur la plaie un remède que ce Centaure lui avoit appris. Mais le mal étoit incurable; & le malheureux *Chiron*, souffrant des douleurs inexprimables, pria Jupiter de terminer ses jours; car étant fils de Saturne, il n'étoit pas sujet à la condition des autres mortels. Le père des dieux, touché de son malheur, transporta son immortalité à Prométhée; & *Chiron*, après avoir payé à la mort le tribut de l'humanité, fut placé parmi les astres, où il forma la constellation du Sagittaire. Ce Centaure avoit épousé Cariclo, fille d'Apollon, dont il avoit eu Ocyroe. *Voyez* ACHILLE, HERCULE, JALON, OCYROE, PROMÉTHÉE.

On voyoit à Rome, dans les *septa*, un groupe de *Chiron* & d'Achille, si précieux, qu'il y avoit des gens qui répondoient sur leur tête de sa conservation.

On trouve dans Gruter (72, 1) une inscription votive, gravée en l'honneur de cet habile chirurgien: *CHIRONI. SATURNI. FILIO. NIPOCENTAUR.*

CHIRONOMIE; mouvement du corps, surtout des mains, très-usité sur les théâtres des anciens, par lequel ils désignoient aux spectateurs, sans le secours de la parole, les êtres pensants, dieux ou hommes, soit qu'il fût question d'exciter les ris à leur sujet, soit qu'il s'agît de représenter une action sérieuse. Nous appelons aujourd'hui cet art la pantomime. La *chironomia* étoit aussi un signe dont on usoit avec les enfants, pour les avertir de prendre une posture, une maintien plus décent ou plus convenables. Il y avoit un des exercices de la gymnastique, qui étoit appelé *chironomia*.

CHIRONOMONTES. Ce mot, formé de *χρη*, main, & de *οντες*, loi, désignoit à Rome des écuyers tranchans, instruits à découper les viandes en cadence & au son des instrumens. On trouve plusieurs exemples de ce luxe ridicule dans les écrivains latins. Sénèque dit (*Epist.* 47): *Alius priores aut scindit: pelius et clunes, cæteræ duabus circumferent eruditæ manum, in frustra excutit*. Il y avoit des maîtres qui enseignoient

cette espèce de danse ; le même auteur les appelle *frindendi obsonii magistri*. Juvénal donne à cette manière de couper en cadence, le nom de danse (*Sat. v, 121*) :

*Salutem spectas, & chironementa volans
Cultello, donec peragat dictata magistri.*

Un de ces écuyers est comparé, dans Pétrone (*c. 36*), à un pantomime appelé Darius, représentant un combat au son d'un orgue à eau : *Proestitit scissor, & ad symphoniam ita gesticulans laceravit obsonium, ut putares Darium hydraulæ cantante pugnare.*

CHIRONOMIUS, pantomime. On trouve dans Muratori (*Thes. Inscr. 894, 6*) l'épigramme suivante d'un pantomime de Claude :

C. CLAUDIUS. CESAR. AVG.
CHIRONOMUS. VIX.
ANNO XXXIII.
DOR. SIX.
CLAUDIA. PALLADA.
OLL D D

CHIROTONIE. Les anciens donnoient leurs suffrages en élevant les mains ; ce qui est exprimé par le mot *χαιρωνία*, formé de *χαίρ*, main, & de *ωνία*, j'étends. C'est pourquoi chez les Grecs & les Romains l'élection des Magistrats s'appelloit *chironie* ; comme on le voit dans la première philippique de Démosthène, dans les harangues d'Éschine contre Crésiphon, & dans celle de Cléon pour Flaccus : *porrexerunt manus*, dit ce dernier, & *psephisma natum est*.

CHIRURGIE.

„ Si nous faisons bien attention, disoit M. Bernard, premier médecin du feu roi d'Angleterre, à ce que les modernes ont ajouté à la *chirurgie* des anciens, nous serons obligés de convenir que nous n'avons pas le moindre droit de nous élever au dessus de ces derniers, ou d'être tentés de les mépriser. C'est pourtant ce qui arrive à ceux qui ne savent rien, qui n'ont rien lu. Ils ne peuvent pas donner des marques plus fortes de leur ignorance & de leur orgueil, que leur conduite à l'égard de ces grands hommes „

„ Je ne prétend pas soutenir que les modernes n'aient en aucune façon contribué à l'avancement de la *chirurgie* ; ce seroit une extravagance aussi grande que celle dont je me plains. Je soutiens seulement que le mérite des modernes consiste plutôt à avoir renouvelé les inventions des anciens, & à les avoir exposées dans un meilleur jour, qu'en aucune découverte importante faite depuis eux. L'art de guérir les blessures tombant immédiatement sous nos sens, a été par cette raison un des premiers objets de l'étude des hommes, & est devenu par-là plus susceptible d'acquiescer un certain degré de perfection, que les autres branches de la médecine „

„ Les anciens étoient parfaitement instruits de toutes les espèces de fracture & de luxation, des moyens d'y remédier, de toutes les lésures qui sont en usage parmi nous, & d'un grand nombre d'autres que nous avons perdues, ou du moins qui nous ont été transmises de la manière la plus obscure. Toutes les espèces d'amputations de membres, de mamelles, &c. &c. étoient pratiquées chez eux aussi fréquemment & avec autant de succès, qu'elles le sont aujourd'hui. Voyez AMYGDALÈS, ARTÉRIOTOMIE, BANDAGES, BLESSURES, CATARACTE, CAUTÈRE, FISTULE, HERNIE, INSTRUMENTS, LARYNGOTOMIE, PIERRE, PONCTURE, PONTIQUE, VARICES.

Il y a dans la collection des antiquités trouvées à Herculanum, plusieurs armoires remplies d'instruments de *chirurgie* très-curieux, entièrement semblables aux nôtres, & d'un travail très-fin. Dans un étui de bronze, épais d'un doigt, & garni d'un couvercle, on en a trouvé plusieurs, entre lesquels est une sonde damasquinée en argent. Le plus précieux & le plus rare de ces instruments est un tube mince, ou sonde crenelée, dont on faisoit usage dans les rétentions d'urine, & qui ressemble parfaitement à ceux dont on se sert aujourd'hui.

XITON ; nom que les Grecs donnoient à la TUNIQUE. Voyez ce mot.

CHITONÉE ; nom d'un air de flûte & d'une danse consacrés à Diane chez les Syracusains.

CHITONIA, } surnom de Diane, honorée à
CHITONIE, } Chitone, village de l'Attique. Elle avoit des fêtes appelées de là CHITONIES.

On célébroit aussi à Syracuse les *chitonies*.

Gruter (40, 11. *Thes. Inscr.*) rapporte l'inscription suivante, où Diane est appelée *Virgo Chitonis* :

VIRGIN. CHITONIS

IACRUM

C. CARTILIUS C. L. NE

CRIS. ET. C. CARTILIUS. C. L.

FUSCUS. ET. CARTILIA

Q. L. FATHIA. MATER

STATUUM. EX. AERE

CONLOC.

V. S. L. M.

CHIUS ; coup de dés, appelé aussi *canis*. Il étoit funeste à celui qui l'amenoit. On croit assez généralement qu'il désignoit la rase d'as, & non l'as lui-même, parce que l'on jouoit avec plusieurs dés.

CHLÆNA.

CHLÆNULA.

CHLAINA.

XLAINA.

LENA.

CHLAINE.

} Ces différents noms désignent
une même espèce de vêtement, qui étoit en usage chez les Grecs & chez les Romains. La *chlæna* se mettoit par-dessus la tunique, comme on le voit

dans plusieurs endroits d'Homere, où les héros sont peints dans le moment qu'ils se déshabillent, & où ils quittent premièrement la *chlana* & ensuite leur tunique. Elle étoit donc un manteau. Plutarque dit (*in Numa*) que cette *χλαίνα* des Grecs, étoit la même chose que la *lana* ou *chlana* des Latins. On doubloit souvent la *chlana* pour se garantir du froid, comme nous l'apprenons d'Hétychius, qui dérive même son nom du mot grec *χλαίνω*, échauffer.

Il est nécessaire de donner des attributs distincts à la *chlana*, à la *chlamyde*, à la *lacerna* & à la *penula*. La *chlana*, que les Romains appeloient proprement le manteau grec, étoit distinguée de la *chlamyde* par son ampleur, qui la rendoit propre à servir de couverture pour dormir, comme on le voit dans plusieurs endroits d'Homere (*Iliad.* Ω. 649, *Odys.* Γ. 346, &c.), & par son tissu long & épais, qui l'a fait appeler par le même poëte *chlana*, *velus*. C'est pourquoi les Grecs ne la portoient que l'hiver, ce qui est confirmé dans leur proverbe : fabriquez votre *chlana* en mangeant les concombres, c'est-à-dire, faites des préparatifs contre le froid, pendant la saison de la chaleur.

L'ampleur de la *chlana*, & son peu de longueur la distinguoient de la *penula* & de la *lacerna*, deux especes de grands manteaux ou de surtouts, qui seroient davantage le corps sans envelopper cependant chaque membre en particulier, comme le fait l'habit français.

La maniere de porter la *chlana* pliée & rejetée entièrement sur le dos, pour laisser aux bras la liberté d'agir, étoit, selon Winckelmann, ce qui la distinguoit le plus essentiellement des autres especes de manteau.

Je distinguerai ce manteau court nommé *chlaina*, qui ne s'attachoit pas sur l'épaule comme la *chlamyde*; on le portoit sur les épaules, à peu près comme le peuple, dans les pays chauds, a coutume de porter sa camifole après l'avoir ôtée de dessus le corps. C'est cette espece de manteau court qu'Aristophane donne à Oreïste, & ce jeune héros le porte, comme j'ai dit, replié sur l'épaule gauche. C'est ainsi qu'il est représenté sur un vase d'argent du cardinal Nérini-Corfini, lorsqu'il paroît devant l'aréopage, pour peindre son état de tristesse & d'abaissement (*Monum. Ant. ined.* n°. 131, p. 94, l. 3). Cette façon de porter le manteau est exprimée dans Plaute par ces mots : *Conjicere in collum pallium, cultello pallio*.

La *chlana* n'étoit à Rome, du temps de Popilius Lænas, qu'un habit de campagne, avec lequel un magistrat n'auroit osé paroître dans la ville, & que l'on n'auroit osé y porter à la place de la toge. Cicéron (*de Clar. Orator.* c. 14) raconte que Popillius fut surnommé *lanas*, parce qu'il parut, étant consul, devant le peuple, qu'il le harangua même pour apaiser une sédition, quoiqu'il ne fût point revêtu de la toge, & qu'il portât la *lana*. Cet habillement n'étoit pas défendu aux Flamines; car Popillius, qui étoit Flamme de Carmentis, en étoit revêtu & sacrifioit en public, à l'instant où on l'averit de l'émeute populaire : *Popillius cum consul esset, eodemque tempore sacrificium publicum cum lana faceret, quod erat Flamen Carmentalis, plebis contra patres concitatus, & seditione tumultuata, ut erat lana amictus, ita venit in concionem, seditionemque cum auctoritate, tum oratione sedavit*.

Fin du Tome premier.

49078



VA 1 152 4738

